National Library of Canada
Acquisitions and Bibliographic Services Branch
395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Direction des acquisitions et des services bibliographiques
395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file Votre référence

Our file Notre référence

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Canada

La fortune critique d'Alain Grandbois, 1933-1963

Tome I

par

Marcel FORTIN

Thèse soumise à la
Faculté des Etudes supérieures et de la Recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Philosophiæ Doctor

Département de Langue et Littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Mars 1993

© Marcel Fortin, 1993

National Library of Canada
Acquisitions and Bibliographic Services Branch
395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Direction des acquisitions et des services bibliographiques
395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-91883-7

Canada

La fortune critique d'Alain Grandbois, 1933-1963

RESUME

Au Québec, entre 1933 et 1963, maints commentateurs (occasionnels ou attitrés) ont suivi la carrière et l'œuvre d'Alain Grandbois (1900-1975). La présente étude analyse de façon systématique le contenu et l'évolution de leurs discours.

En plus d'engager (par recensions interposées) le dialogue avec certains éditeurs, ces commentateurs ont réfléchi, à propos de la prose «limpide», sur le problème du régionalisme et de l'universalisme, mais ils l'ont fait de façon passablement différente d'un livre à l'autre. Par contre, les recueils de vers incitent, en raison de leur «hermétisme», à poser la question du sens intelligible et du non-sens en poésie — question intimement liée à celle du sens ou de l'absurdité de la vie. Par ailleurs, les interprètes, pour *actualiser* les parutions grandboisiennes, les intègrent dans le discours social. D'aucuns invoquent la morale ou le dogme pour dénoncer les œuvres. Afin de les rendre «lisibles», d'autres, plus nombreux, se réfèrent à l'actualité, qu'il s'agisse du conflit mondial de 1939-1945, de l'immédiat après-guerre ou de la «révolution silencieuse» de la décennie 1960. De formation classique, les exégètes s'inspirent des grands courants de la critique européenne. En outre, ils accolent les noms de Grandbois et de prosateurs français, surtout de l'entre-deux-guerres. D'autre part, ils apparentent l'auteur des *Iles de la nuit* à des poètes d'outre-Atlantique, parmi lesquels des surréalistes ou des surréalisants, mais ils nomment également quelques artistes locaux.

Enfin, la critique, au fil des ans, édifie le mythe de Grandbois, être «exceptionnel» (sur les plans littéraire et humain) qui a parcouru le monde de 1925 à 1940 et qui a ensuite acclimaté la poésie «moderne» au Québec. En somme, l'histoire de la fortune critique d'Alain Grandbois est celle de la bonne rencontre entre un écrivain «éminemment» distingué et des commentateurs reconnaissants, parce qu'il leur a permis de dire des choses «nouvelles» sur l'art, l'homme et la vie.

ABSTRACT

Between 1933 and 1963, many Québec critics followed with interest — some sporadically, others regularly — the works and career of Alain Grandbois (1900-1975). This thesis analyzes in systematic fashion the content and the evolution of their discourse.

In addition to engaging in «dialogue» (via their reviews) with certain publishers, the critics reflected upon the problem of regionalism and universalism in Grandbois' «clear and simple» prose works, although in quite different ways with each new book. The collections of poems, on the other hand, because of their «hermetism», induced commentators to study the question of the intelligible and the unintelligible in poetry, a question closely linked to that of the meaning — or the absurdity — of existence. Moreover, these interpreters of Grandbois' works, in order to *actualize* them, read them into the social discourse of the time. Thus, some denounced them for reasons of dogma or of morality; others, more numerous, sought to make Grandbois' texts more «readable» by referring them to current events or phenomena, such as the Second World War, the immediate post-war period, or the «silent revolution» of the 1960s.

Products of the classical education system, Grandbois' exegetes drew their inspiration from the principal tendencies of European criticism. As well, they tended to compare Grandbois' prose works to those of French prose writers of the interwar years, and to link his poetry to that of European poets (the surrealists and those they influenced, among others), although occasional reference was made to local writers.

Over time, the critics came to construct the myth of Alain Grandbois, that «exceptional» literary and human being who acclimatized the «modern» poem to Québec, after having roamed the world from 1925 to 1940. The history of Alain Grandbois' critical good fortune, in short, is that of a happy match between an «eminently» distinguished author and his grateful commentators, for whom he created the opportunity to say «new» things about man, art and life.

REMERCIEMENTS

Cette étude n'aurait pas été possible sans le support financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et la bienveillance de Marcelle Foucault, agente des bourses.

A différentes étapes, j'ai pu bénéficier de la collaboration de plusieurs personnes qui ont (ce qui n'est pas évident) soit retourné un appel, soit répondu à une lettre, soit entrepris certaines démarches. D'autres ont eu la gentillesse de me signaler ou de me remettre des textes et des documents. Aussi, j'exprime ma gratitude à Monique Belzil, Dany Bérard, du *Projet Grandbois*, Louise Blouin, Suzanne Boulet, le poète Jacques Brault, Nola Brunelle, bibliographe pour les études françaises à la bibliothèque McLennan de l'Université McGill, Madeleine Cataford, Lionel Chagnon, O.F.M., Guy Charbonneau, président du Sénat canadien, Ginette Côté, affectée au secteur de la gestion des documents administratifs à la Bibliothèque nationale du Québec, Robert Dubé, Jean-Pierre Duquette, directeur du département de Langue et Littérature françaises de l'Université McGill, Jane Everett, professeure à l'Université McGill, Micheline Fortin, technicienne en documentation aux archives du Séminaire de Québec, Richard Giguère, professeur à l'Université de Sherbrooke, Jean Cléo Godin, directeur du *Projet Grandbois* à l'Université de Montréal où il enseigne, Michèle Grandbois, assistante du conservateur au Musée du Québec, Julien Harvey, S.J., Robert Hémond, responsable du Service des archives des clercs de Saint-Viateur, le poète Alain Horic, Maurice Lemire, professeur à l'Université Laval, Gilles Marcotte, professeur à l'Université de Montréal, Jeannine Messier-LaRochelle, secrétaire à l'édition de la maison Fides, Marguerite Plourde, Laurence Potel, des éditions Françaises, Jacques Potvin, Jocelyne Régnier, secrétaire des études de 2e et 3e cycles du département de Langue et Littérature françaises de l'Université McGill, Lise Rochon, agente d'information au Service des communications du Conseil des arts du Canada, Paule Samson-Finidori, adjointe administrative au département de Langue et Littérature françaises de l'Université McGill, et Laurent Tailleur, directeur des archives du Séminaire de Québec.

Certains ont été associés de plus près à ma recherche. Pour cette raison, je voudrais les remercier d'une façon particulière. Je pense d'abord à ma mère, Cécile Plourde. Je

songe ensuite à Alice Desaulniers qui, elle aussi, m'a sans cesse encouragé. Travaillant elle-même à une bibliographie d'Alphonse Piché, elle a eu la générosité de mettre ses trouvailles à ma disposition. Technicienne en documentation à la Bibliothèque nationale du Québec, Jeannine Rivard représente à mes yeux le parangon de la bibliothécaire. Amène, d'une rare compétence et passionnée pour son travail, elle a, par exemple, identifié des articles tirés du fonds *Alain Grandbois* — articles parfois sans date ou datés erronément par l'écrivain qui, à l'occasion, omettait le titre du périodique ou en inventait un. Courtois, empressés, ses collègues méritent également des remerciements.

Pour leur part, Louise Godin et Nicolas D'Ulisse ont eu la patience de lire et d'annoter les pages qui suivent. En outre, le second m'a fait profiter de ses connaissances en informatique.

Enfin, je veux témoigner une reconnaissance toute spéciale à François Ricard qui a dirigé cette thèse. Pédagogue hors de pair, il incline ses étudiants à la rigueur. Son esprit logique a été d'un grand secours lorsque l'organisation du matériau me posait des problèmes. Il a abondamment commenté chacun des chapitres et des intermèdes, toujours attentif à la langue et aux nuances de la pensée. Une fois un texte terminé, nous nous rencontrions pour discuter de certaines corrections ou suggestions. Mon expérience d'étudiant m'a montré qu'une telle disponibilité n'est pas, quoi qu'il en dise, de pratique courante.

TABLE DES MATIERES

TOMES I et II

Introduction vii

Chapitre I — *Né à Québec*, 1933 1

Intermède I: 1925-1940 — L'exil 43

Chapitre II — *Les Voyages de Marco Polo*, 1941 54

Intermède II: 1941-1943 — Alain Grandbois rapatrié 97

Chapitre III — *Les Iles de la nuit*, 1944 116

Intermède III: 1944 — Vers l'Académie canadienne-française 192

Chapitre IV — *Avant le chaos*, 1945 200

Intermède IV: 1945-1947 — Le polémiste 252

Chapitre V — *Rivages de l'homme*, 1948 289

Chapitre VI — *Né à Québec*, 1948 335

Intermède V: 1948-1956 — Poète et vedette 407

Chapitre VII — *L'Etoile pourpre*, 1957 539

Intermède VI: 1957-1962 — L'hommage 589

Chapitre VIII — *Poèmes*, 1963 719

Conclusion — La critique littéraire: agents et fonctions 798

Annexes 852

Table analytique des tomes I et II 872

INTRODUCTION

Faire de l'art de vivre un des beaux-arts, c'est le prédisposer à entrer dans la littérature: mais l'invention du personnage littéraire de la bohème n'est pas un simple fait de littérature: de Murger et Champfleury à Balzac et au Flaubert de l'Education sentimentale, *les romanciers contribuent grandement à la reconnaissance publique de la nouvelle entité sociale, notamment en inventant et en diffusant la notion même de bohème, et à la construction de son identité, de ses valeurs, de ses normes et de ses mythes*[1].

Tout comme Salvator [sic] *Dali, Grandbois est un aristocrate, donc un traditionaliste-né, qui, devant le débraillé de son époque, entretint le rêve luciférien d'inventer une élégance qui soit exclusivement sienne, comme celle du Baudelaire des* Poèmes en prose. *Cela, je le crains bien, lui seul le comprenait. Il a dû, et c'est lui qui me l'a confié,* presque *livrer le combat de Jacob avec l'Ange pour s'affranchir de la syntaxe poétique qu'est en soi la prosodie traditionnelle*[2].

La critique, en général, s'est montrée fort généreuse à mon égard. D'autre part, le grand public m'ignore parfaitement. Puis-je avouer, sans que l'on m'accuse de trouver les raisins trop verts, que je préfère qu'il en soit ainsi? Dans l'état présent de notre culture, le contraire m'inquiéterait davantage[3].

---

1. Pierre Bourdieu, *les Règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*, le Seuil, 1992, p. 87.

2. Alfred DesRochers, «Témoignages», *Liberté* (mai-août 1960): 179.

3. Alain Grandbois, *le Devoir* (7 avril 1951): 10.

Cette étude vise à suivre attentivement la carrière intellectuelle d'Alain Grandbois (1900-1975) et surtout la considération dont elle a été l'objet de la part des commentateurs entre 1933 et 1963.

I. LES ETUDES DE RECEPTION EN EUROPE

Depuis longtemps, la fortune critique des écrivains représente un des sujets de prédilection de la littérature comparée qui a jadis répandu Goethe en France et Diderot en Allemagne. Plus près de nous, on nommera l'ouvrage, publié en 1952 et repris à partir de 1961, où René Etiemble scrute, pièces à l'appui, la structure et la genèse du *Mythe de Rimbaud.* Dans le monde francophone, les études de réception ont connu un regain de popularité après la parution chez Gallimard en 1978 de *Pour une esthétique de la réception* où Hans Robert Jauss a voulu, entre autres choses, renouveler l'herméneutique et l'histoire littéraire. A l'Université de Paris III, Henri Béhar, vers 1980, a mis sur pied et dirigé un groupe de recherche sur la réception du surréalisme entre 1924 et 1940. Si Béhar s'est résolument engagé dans la perspective ouverte par Jauss, tel n'est pas le cas de Lakis Proguidis qui conteste la notion d'*horizon d'attente.* Dans *Un écrivain malgré la critique*, également édité par Gallimard (en 1989), l'essayiste montre comment les exégètes français ont desservi Witold Gombrowicz en procédant à une lecture «réductrice» de son théâtre et de ses romans. Mais on signalera surtout la magistrale *Réception de la littérature par la critique journalistique: lectures de Bernanos 1926-1936* de Joseph Jurt lancée par les éditions Jean-Michel Place en 1980.

II. LES ETUDES DE RECEPTION AU QUEBEC

Avant l'entrée en scène de Jauss, des études de réception ont vu le jour au Québec. A titre d'exemple, on mentionnera un texte publié dans *Livres et auteurs québécois 1969*: «*Menaud maître-draveur* devant la critique 1937-1967» d'Yvon Daigneault. Aux yeux de l'auteur de cette étude, Félix-Antoine Savard est le type d'«un écrivain malgré la critique», pour reprendre les termes de Proguidis. En effet, les premiers chantres de *Menaud* ont centré leur analyse sur le nationalisme présumé du récit, compromettant par là l'audience de l'écrivain chez les tenants de la doctrine adverse. En mars 1977, Paul Wyczynski signe dans *Québec français* «Nelligan devant la critique», 1904-1973, estimant que «le cas Nelligan est relativement bien cerné comme œuvre littéraire et abondamment commenté par les spécialistes» (p. 28).

Mais la sortie de *Pour une esthétique de la réception* a créé un courant auquel on adhère (parfois mécaniquement) ou dont on se distancie. A l'hiver de 1983-1984, Manon Brunet affirme dans *Etudes françaises* que Jauss «échoue en quelque sorte dans sa propre tentative de reconstruction de l'objet littéraire comme totalité concrète» (p. 66). Aussi propose-t-elle d'intégrer dans le système de Jauss «une analyse des pratiques littéraires et ainsi d'envisager une histoire littéraire qui pourrait être définie comme une histoire de la production de la réception» (p. 67). De son côté, Claude Piché, qui collabore au troisième numéro de *Texte* pour l'année 1984, entend mettre en lumière l'originalité et les limites du concept jaussien d'*expérience esthétique* «par rapport au problème général de la compréhension, tel qu'il est vu par *[Hans-Georg]* Gadamer» (p. 180). Quant à Kenneth Landry, il se demande «comment la réception des

œuvres littéraires pourrait venir à la rescousse de l'histoire de la littérature»[4]. Pour répondre à la question, il fournit «l'exemple du discours critique au début des années soixante-dix sur le corpus québécois». En réalité, cette contribution passe en revue les critiques actifs entre 1970 et 1975 (et les périodiques où ils ont œuvré), mais ne parle guère des propos qu'ils ont tenus sur tel ou tel écrivain.

D'autres commentateurs s'intéressent justement à ce que leurs collègues ont écrit sur des hommes et des femmes de lettres. Bernard Andrès se penche sur la réception ou plutôt le rejet «de l''étrange' au Québec», en l'occurrence le mémorialiste «Pierre de Sales Laterrière (1743-1815)»[5]. Jacques Saint-Pierre, lui, dresse le «Bilan de la réception d'une pièce et de sa traduction»: *A toi, pour toujours, ta Marie-Lou* de «Michel Tremblay, dramaturge québécois et canadien»[6].

Quelques chercheurs fixent leur attention sur des polygraphes. Dans notre mémoire de maîtrise (déposé à la faculté des Etudes supérieures et de la Recherche de l'Université McGill en août 1986), nous avons consacré un chapitre à l'accueil réservé aux écrits d'Anne Hébert[7], thème repris par Neil B. Bishop dans «L'évolution de la critique hébertienne» où il donne un aperçu de cette critique particulièrement abondante et de

---

4. K. Landry dans *Problèmes de réception littéraire*, sous la direction de E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Edmonton, l'Institut de recherches en littérature comparée de l'Université de l'Alberta, 1988, p. 9-23.

5. B. Andrès dans *Critique et littérature québécoise: critique de la littérature/littérature de la critique*, sous la direction d'Annette Hayward et Agnès Whitfield, Montréal, Triptyque, 1992, p. 199-216. — Proviennent également de cet ouvrage les textes (dont nous ferons bientôt état) de Neil B. Bishop (p. 255-274), David M. Hayne (p. 217-226), Robert Major (p. 227-240), Louise Milot (p. 31-37), Claudine Potvin (p. 289-304), Anthony Purdy (p. 275-287), Fernand Roy (p. 241-253) et André Vanasse (p. 305-315).

6. J. Saint-Pierre dans *Littérature québécoise: la recherche en émergence*, Québec, Nuit Blanche («les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval», 1), 1991, p. 57-69.

7. La première partie du chapitre V d'*Anne Hébert ou la sacralisation de l'écriture* a paru, sous le titre «La réception critique de l'œuvre d'Anne Hébert: histoire d'une célébration», dans *Littératures*, 2 (1988): 89-114.

son fonctionnement caractérisé par la mimêsis et la métamorphose. Pour sa part, Claudine Potvin — qui prête l'oreille au «Chant/champ des Sirènes: réception et percussion d'une voix discordante (Jovette Marchessault et la critique)» — conclut à la nécessité de la création d'une critique féministe ou au féminin plus susceptible d'«apprécier un système de valeurs qui lui est propre ainsi que le mouvement et les stratégies des écritures féminines et/ou lesbiennes» (p. 302).

Plusieurs exégètes braquent les feux sur la fortune critique de romanciers. On citera d'abord David M. Hayne qui étudie «La réception critique du roman *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau (1853)», titre qui occupe une place importante dans l'histoire du roman québécois et dont la publication marque une étape dans la constitution d'une édition locale. Robert Major privilégie le centenaire de la naissance d'Antoine Gérin-Lajoie célébré en 1924, moment où «la critique se fait apothéose... et récupération». C'est, soutient Major, contre une lecture idéologique que s'insurgeront plus tard les critiques, non pas pour en suggérer une autre, mais pour disqualifier *Jean Rivard.* Dans «Analyse de discours/discours d'une analyse», Fernand Roy discute et révise les lectures structuralistes d'«*Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon» auxquelles se sont livrés Pierre Desrosiers et Renée Legris.

«La double réception des *Demi-civilisés*, 1934 et 1962», d'Yvette Gonzalo-Francoli est un titre en partie trompeur, puisque le premier accueil n'a pas vraiment eu lieu (en tout cas dans les médias francophones du Québec) à cause de l'interdiction de

lecture prononcée le 25 avril 1934 par l'archevêque de la vieille Capitale[8]. Si l'interdiction a peut-être favorisé la circulation du roman dans le diocèse de Montréal, elle semble avoir eu un effet inverse sur les discours, seul Berthelot Brunet ayant rendu compte du livre dans *l'Ordre* du 25 avril. Ce fait n'empêche pourtant pas Gonzalo-Francoli de prétendre que Jean-Charles Harvey est loué pour son style dans les années 1930 et pour ses idées révolutionnaires six lustres plus tard. A cette contribution fait écho «Le sens critique de la critique: le cas des *Demi-civilisés* de J.-C. Harvey» par Louise Milot qui montre à quel point la critique est «à la remorque d'idées autres que celles relatives à la littérature elle-même» (p. 33).

Hélène Lafrance, elle, réfléchit sur «Les rapports *[ambigus]* d'Yves Thériault avec la critique (1944-1964)» qui le juge trop «populaire»[9]. Se basant sur deux textes de Chantal de Grandpré, Anthony Purdy dégage «Les enjeux de la critique» confrontée à *Neige noire* d'Hubert Aquin. On mentionnera de plus «Le roman québécois contemporain (1960-1986) devant la critique», sous la direction de Richard Hodgson et Ralph Sarkonak. L'ouvrage est abondamment commenté au printemps de 1990 par Jacques Pelletier, chroniqueur à *Voix et images.*

Au moins quatre critiques considèrent plus d'un prosateur: Richard Berger dans «Contribution à une constitution du texte (romanesque) des années 1940 à 1950»;

---

8. Y. Gonzalo-Francoli, dans *Réception critique de textes littéraires québécois*, sous la direction de Richard Giguère, Sherbrooke, le département d'Etudes françaises de l'Université de Sherbrooke («Cahiers d'études littéraires et culturelles», 7), 1982, p. 42-67. — Proviennent également de cet ouvrage les textes de Liette Gaudreau (p. 113-148) et d'Hélène Lafrance (p. 68-112). Elle aussi tirée de ce recueil, l'étude de Richard Giguère intitulée «La réception critique de l'Hexagone dans les revues, 1954-1970» (p. 149-197), sera reprise dans *la Poésie de l'Hexagone*, sous la direction de Cécile Cloutier et Ben Shek, Montréal, l'Hexagone, 1990, p. 87-124.

9. Dans la deuxième partie de son mémoire de maîtrise intitulé *Yves Thériault et l'institution littéraire québécoise*, H. Lafrance a traité, entre autres sujets, de la «Réception critique des œuvres de Thériault (1944-1964)». Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture («Prix Edmond-de-Nevers», 3), 1984, p. 55-73.

Jacques Michon dans «Esthétique et réception du roman conforme, 1940-1957»[10]; Liette Gaudreau dans «Contenu et réception du roman 'féminin' québécois (1960-1969)»; et André Vanasse attirant l'attention sur le rôle joué par «L'éditeur mythographe» (soit Québec/Amérique) dans la promotion de cinq livres lancés (et recensés) entre 1983 et 1990.

Par ailleurs, des chercheurs se tournent vers la poésie. Si Jacques Michon entend expliquer comment la poésie de Nelligan a été reçue et assumée de 1900 à 1940 comme une œuvre novatrice et «engagée dans une lutte pour la reconnaissance du statut de l'art pour l'art» (p. 77), Richard Giguère s'attache à l'«Evolution de l'horizon d'attente de la poésie du terroir: le cas de la réception critique d'*A l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers, 1929-1965»[11]. En outre, Giguère survole «La réception critique de l'Hexagone dans les revues, 1954-1970». Il effleure alors l'accueil réservé à deux plaquettes de vers d'Alain Grandbois, sujet qu'il développe dans «La réception critique de *l'Etoile pourpre* et de *Poèmes* ou les lieux communs de la critique de Grandbois, 1954-1964», Maurice Lemire ressuscitant, quant à lui, la querelle des terroiristes et des exotiques à propos de «La réception critique des *Iles de la nuit*»[12]. On ajoutera que maintes monographies et la quasi-totalité des articles du *Dictionnaire des œuvres littéraires*

---

10. Les textes de R. Berger et J. Michon sont respectivement tirés des p. 42-83 et 4-20 de *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*, sous la direction de Jacques Michon, Sherbrooke, le département d'Etudes françaises de l'Université de Sherbrooke («Cahiers d'études littéraires et culturelles», 3), 1979 et 1981.

11. Ces textes de J. Michon et R. Giguère sont respectivement tirés des p. 77-92 et 102-125 de *Problèmes de réception littéraire*, sous la direction de E.D. Blodgett et A.G. Purdy, 1988. — Une première version de l'étude de Michon a paru, sous le titre «La réception de Nelligan de 1904 à 1941», dans *Protée*, XV, 1 (hiver 1987): 23-29. — Giguère mentionne Grandbois aux p. 110-111 et 116.

12. Le texte de R. Giguère et celui de M. Lemire sont respectivement tirés des p. 75-87 et 153-164 de *Grandbois vivant*, Montréal, l'Hexagone, 1990.

du Québec sur Grandbois font plus ou moins longuement état de la réception de ses volumes.

Enfin, le spécialiste intéressé à ce qui s'écrit à l'étranger sur la production canadienne-française peut consulter *Lectures européennes de la littérature québécoise*, actes d'un colloque édités par la maison Leméac en 1982; *le Roman québécois en France* de Jacqueline Gerols, étude publiée chez Hurtubise HMH en 1984; «La réception de la littérature canadienne en France au XIXe siècle» de Pierre Hébert, article paru dans *Voix et images* à l'hiver de 1986; et *la Réception des œuvres d'Antonine Maillet*, actes d'un colloque international que la Chaire d'études acadiennes de l'Université de Moncton a fait imprimer en 1989[13].

Pour la plupart, les textes énumérés plus haut proviennent d'actes de colloques et sont forcément schématiques, y compris ceux qui concernent Grandbois. A la vérité, les études systématiques de réception ne foisonnent pas au Québec, fait qui était encore plus frappant au moment où nous avons entrepris cette recherche à l'automne de 1986.

III. LA FORTUNE CRITIQUE D'ALAIN GRANDBOIS, 1933-1963

A l'époque, une équipe dirigée par Jean Cléo Godin travaillait à l'Université de Montréal à l'édition critique des écrits de Grandbois. Ceux-ci comprennent un récit historique, des relations de voyages, un recueil de nouvelles et plusieurs plaquettes de vers. Si l'on exclut les œuvres posthumes, la publication de ces ouvrages s'étend sur près de quarante ans qui correspondent à une période cruciale de l'histoire littéraire du

13. Les points de vue présentés dans l'ouvrage viennent non seulement de France, de Belgique et des Etats-Unis, mais aussi de l'Acadie, de l'Ontario et du Québec.

Québec. Par ailleurs, Grandbois, homme d'appareil, a collaboré à maints périodiques. Il s'est également fait entendre à la radio, en plus de siéger à différents organismes.

Passablement actif dans la sphère des lettres, surtout pendant les décennies 1940 et 1950, Grandbois a capté l'attention des exégètes, dont les noms les plus prestigieux de la critique québécoise, qui ont multiplié les comptes rendus sur sa production. Celle-ci a servi de révélateur. En effet, elle a permis aux «anciens» et aux «modernes» d'exprimer leurs points de vue respectifs.

En présence des livres en prose, les interprètes soulèvent la question typologique: *Né à Québec* relève-t-il de l'histoire «objective» ou du roman; *les Voyages de Marco Polo*, de la biographie ou de la relation de voyage; *Avant le chaos*, de la chronique ou du recueil de nouvelles? En somme, on s'interroge sur les rapports qu'entretiennent «imaginaire» et «réel» dans un récit grandboisien.

Plus précisément, la lecture de la biographie de Louis Jolliet incite à réfléchir sur les liens (plus ou moins étroits) que nouent (ou que devraient nouer) l'histoire et la littérature locales. La connaissance de l'homme *universel* (qui postule l'existence d'une nature humaine transhistorique) représente un des thèmes récurrents de la réception critique immédiate des *Voyages de Marco Polo.* A celle d'*Avant le chaos* prennent part les tenants de la légèreté de l'être et ceux, plus nombreux, de sa gravité.

La question des genres ne se pose pas relativement aux plaquettes de vers. Elle est relayée par celle du sens intelligible et du non-sens en poésie. Les exégètes se départagent ici en partisans du classicisme «lumineux» ou du modernisme «obscur», de la fonction communicative ou ludique du discours (en l'occurrence poétique). En 1944, l'obscurité des *Iles de la nuit* déconcerte plus d'un commentateur, mais rares sont ceux qui vont jusqu'à leur opposer une fin de non-recevoir. Lors de la sortie de *Poèmes* en

1963, la critique avalise l'hermétisme, vingt ans d'art «moderne» l'ayant familiarisée avec une certaine occultation du sens logique, avec la polysémie.

De plus, les interprètes, qui se transforment alors en philosophes, épiloguent à l'envi sur le sens de la vie. Presque personne n'endosse l'absurdité du monde, comme si la mort de Dieu entraînait *ipso facto* la disparition de toute valeur et conduisait au vide «absolu». Encore une fois, on note chez les commentateurs le refus ou la difficile acceptation d'un univers «allégé» où (les cieux étant muets) le sens serait à inventer.

Si l'on n'approuve pas toujours Grandbois quant au contenu de ses textes, il en va tout autrement à l'égard de la manière de l'écrivain presque unanimement célébrée. Dès 1933, on voit en lui un maître du style, un auteur «français» hors de pair, un magicien du verbe qui renouvelle les lettres canadiennes-françaises. Par ses poèmes, Grandbois, jusque-là considéré comme un historien, accède à la «grande» littérature, à la fiction pure. Il devient une référence obligée (lorsqu'il est question de poésie québécoise) et même un symbole. Pour les critiques tant soit peu ouverts au renouveau, il incarne le modernisme de bon aloi, ou une certaine décadence esthétique pour les apôtres du néo-classicisme. En d'autres mots, l'auteur des *Iles de la nuit* est un exemple: de ce qu'il faut faire en poésie ou de ce qu'il convient d'éviter.

En plus de gloser les livres de Grandbois, les interprètes, qui s'inspirent souvent d'éléments du paratexte, commentent certains documents émanant des éditeurs, qu'il s'agisse de «va paraître», de prières d'insérer ou de communiqués.

Comme on le voit, l'abondance et l'intérêt de la matière justifient amplement l'objet de la présente étude: la fortune critique d'Alain Grandbois.

Dans les pages qui suivent, nous ne tenterons pas de tirer des énoncés grandboisiens un hypothétique lecteur implicite. Nous n'essaierons pas non plus de tracer le portrait d'un non moins problématique lecteur idéal ou modèle. Nous voulons plutôt présenter *les*

lectures que *nombre* de critiques littéraires (en grande majorité québécois) ont effectuées de l'œuvre de Grandbois. Bref, *la Fortune critique d'Alain Grandbois* ressortit plus à la sociologie qu'à l'esthétique de la réception.

Couvrant trente ans de vie littéraire, notre étude se trouve donc à peindre une fresque de la critique québécoise avec ses acteurs, ses avatars et les débats petits ou grands qui la traversent. On y perçoit la transformation non seulement de l'idée de littérature et des normes invoquées pour accepter ou rejeter les productions, mais encore de l'institution littéraire elle-même et des appareils qui, outre la critique, lui sont peu ou prou liés: périodiques, maisons d'édition, organismes (par exemple la Société d'étude et de conférences et l'Académie canadienne-française), jurys littéraires, établissements d'enseignement[14].

Ultimement, *la Fortune critique d'Alain Grandbois* rejoint l'histoire des idées, tout discours critique constituant en quelque sorte le microcosme de la problématique littéraire et sociale à un moment donné de l'évolution. On verra donc des critiques faire la promotion d'un discours viril et musclé et d'un régionalisme littéraire «renouvelé» au milieu des années 1930, vanter l'universalisme au début de la décennie suivante marquée par la guerre et une propagande tous azimuts, célébrer l'humanisme et la fraternité une fois la paix conclue (paix sur laquelle pèse toutefois la guerre froide), renouer avec le nationalisme (mais un nationalisme qui se veut plus ouvert au monde et à la modernité) vers 1955 et chanter le pays aux plus belles heures de la «Révolution tranquille» et du «Maîtres chez nous». D'autre part, *la Fortune critique d'Alain Grandbois* participe de l'histoire des mentalités, les exégètes méditant à l'envi sur la mort lorsque paraissent les poésies «nobles» et «mélancoliques» de Grandbois.

---

14. Le chercheur dispose aujourd'hui d'un assez large éventail d'études sur ces appareils de l'institution littéraire du Québec. Plusieurs d'entre elles sont répertoriées dans le chapitre de notre bibliographie intitulé «Méthode et théorie» (III.B.2).

Cette étude s'appuie sur un double corpus. D'une part, il comprend des textes et documents sur la personne et les écrits de Grandbois. D'autre part, il est formé de ces écrits mêmes, occasions des premiers. En tout état de cause, une connaissance approfondie de l'œuvre et de la vie de l'auteur est essentielle, puisqu'elle permet de relever et de corriger les erreurs des commentateurs et, dans la mesure du possible, d'en rendre raison[15]. Nombre d'éléments dont nous nous sommes servi ne sont inventoriés nulle part. D'où l'utilité de l'exhaustive bibliographie commentée, troisième tome de notre étude.

La partie proprement critique du corpus renferme plusieurs centaines de pièces. En plus de commentateurs «chevronnés» dont on se souvient encore (parmi lesquels plusieurs amis de Grandbois, homme qui avait de l'entregent), notre corpus fait place à des noms maintenant à peu près oubliés. On rencontre même des lecteurs «anonymes» qui écrivent des lettres ouvertes. Quoi qu'il en soit, ces personnes appartiennent à différents horizons. Il y a des catholiques, «ultramontains» ou personnalistes, et quelques athées, des journalistes proches des partis libéral, conservateur ou du Bloc populaire canadien, des «dissidents» de droite et de gauche, des avocats et des notaires, des professeurs, des prêtres et des poètes. Il y a encore des apôtres du régionalisme littéraire et de l'exotisme, de l'engagement des lettres ou de la liberté de l'artiste, des partisans d'un certain modernisme et des inconditionnels du traditionalisme.

Vétérans ou nouveaux entrants, ces hommes et ces femmes œuvrent dans toutes sortes de médias: quelquefois à la radio, mais surtout dans la presse écrite, qu'il s'agisse de revues, de quotidiens ou d'hebdomadaires locaux ou étrangers. Parmi ces imprimés

---

15. Dans le quatrième chapitre, on verra que les exégètes multiplient les contresens à propos d'*Avant le chaos* (Moderne, 1945). En particulier, ils confondent les personnages du recueil de nouvelles. Qui plus est, toutes sortes d'inexactitudes coulent sous la plume des critiques au sujet de l'homme Grandbois.

figurent (ils sont nombreux) des périodiques aujourd'hui disparus. D'autres paraissent toujours. Les uns et les autres s'adressent à divers publics: populaires ou savants, politiques, religieux, professionnels, étudiants ou lecteurs préoccupés par le monde de la culture en général ou par celui des lettres en particulier. Ils émanent de maisons d'édition, de groupes d'artistes, de communautés religieuses, de formations politiques, d'organismes gouvernementaux, d'établissements d'enseignement, certains se disant «indépendants».

En somme, *la Fortune critique d'Alain Grandbois* ressemble, à maints égards, à cette place publique imaginée par Mikhaïl Bakhtine — place où se mêlent les voix (tantôt graves, tantôt grêles) du clerc et du laïc, du seigneur et du serf, du pitre et du cuistre, où Aristocritos côtoie le Loup-Garou, où d'aucuns célèbrent la *dolce vita* tandis que d'autres, inconsolables, pleurent, à l'instar de Grandbois, la perte de la Fiancée.

IV. CHAPITRES ET INTERMEDES

A ce stade, une remarque s'impose. Elle a trait à l'organisation de notre étude qui se compose de huit chapitres et de six intermèdes. Essentiellement, les chapitres correspondent à la réception critique immédiate de *Né à Québec* (Albert Messein, 1933), des *Voyages de Marco Polo* (Bernard Valiquette, 1941), des *Iles de la nuit* (Lucien Parizeau, 1944), d'*Avant le chaos* (Moderne, 1945), de *Rivages de l'homme* (sans éditeur, 1948), de *Né à Québec* (Fides, 1948), de *l'Etoile pourpre* et de *Poèmes* (l'Hexagone, 1957 et 1963). La dernière réception se prolonge jusqu'en 1965, l'accueil d'un livre s'échelonnant d'habitude sur un an ou deux. A l'origine, nous devions nous arrêter à la mort de Grandbois, c'est-à-dire en 1975. Etant donné la quantité de matériau glané et notre volonté de le traiter en profondeur, nous avons estimé

préférable de fixer comme terme l'année 1963. A cette date, Grandbois, écrivain «consacré» qui publie depuis trois décennies, a donné l'essentiel de son œuvre.

Au début de chaque chapitre, exception faite du premier, on relate les circonstances qui ont entouré la publication du volume considéré ou l'on dit quelques mots de l'éditeur. On rend ensuite compte de la réception critique immédiate dont ce volume a été l'objet. Regroupés sous quelques thèmes qui varient forcément d'un chapitre à l'autre, les textes critiques sont d'abord décrits, parfois longuement, afin de saisir la pensée des commentateurs et les nuances de leur argumentation relativement au contenu, à la forme et parfois au genre du livre envisagé, de même qu'à l'intervention, discrète ou voyante, de l'éditeur. Puis ces positions sont interprétées à la lumière de la sociologie de la littérature, perspective développée en Europe et que des chercheurs québécois ont adaptée au contexte local.

Hormis le cinquième et le huitième chapitres, tous les autres se doublent d'un intermède où l'on tente de suivre Grandbois entre la parution de deux volumes et de déterminer la place que lui assignent les commentateurs dans la sphère des lettres[16]. Ces intermèdes couvrent six périodes: 1925-1940 ou «L'exil», années pendant lesquelles l'auteur de *Né à Québec* voyage[17]; 1941-1943 ou «Alain Grandbois rapatrié»; 1944 ou «Vers l'Académie canadienne-française»; 1945-1947 ou «Le polémiste»; 1948-1956 ou «Poète et vedette»; et 1957-1962 ou «L'hommage».

La première partie des intermèdes consiste en une manière de biographie (surtout intellectuelle) où l'on signale les contributions de Grandbois aux périodiques et aux

---

16. Le cinquième intermède (1948-1956) succède aux chapitres V et VI qui portent respectivement sur les réceptions critiques immédiates de *Rivages de l'homme* et de la deuxième édition de *Né à Québec*, ouvrages achevés d'imprimer en 1948.

17. Même si Grandbois n'a accédé à la «notoriété» qu'en 1933, quelques écrits mentionnent son nom à partir de 1925.

médias électroniques, son entrée dans les anthologies, les conférences qu'il prononce, les enquêtes auxquelles il répond, les entrevues qu'il accorde, les récompenses qu'on lui décerne, les jurys et autres organismes où il siège — faits que la critique, attentive à la carrière de l'écrivain, ne manque pas de relever.

La deuxième partie est axée sur les propos émis par les commentateurs dans ce que nous avons appelé, faute de mieux, la «réception différée» des écrits grandboisiens, qu'il s'agisse d'études sur la poésie, d'études d'ensemble, de témoignages, de manuels de littérature, d'encyclopédies, de répertoires et de mémoires de maîtrise. En outre, cette partie repose sur des lettres (écrites à Grandbois ou qui se réfèrent à lui), sur quantité de réceptions critiques où l'on évoque (pour toutes sortes de raisons) le poète de Saint-Casimir, sur des bilans et perspectives, sur des enquêtes et même sur des potins.

En plus de relayer le discours social, de codifier, de gloser des écrits, de les classer, de les intégrer dans les réseaux de lecture et de diffusion, de juger des auteurs et de revenir sur sa propre pratique, la critique littéraire fait des réputations[18]. Créant des légendes, fabriquant des «héros», elle ressemble en cela aux textes de fiction qui la suscitent. Aussi les chapitres et les intermèdes comportent-ils habituellement une partie relative au «mythe» de Grandbois. Par mythe, nous entendons l'image (plus ou moins complexe) que les commentateurs se sont formée de Grandbois, à la fois globe-trotter et poète moderniste et «prométhéen» — image équivoque (et partant promise à la longévité) qui est en même temps un modèle, la concrétisation de certaines conceptions de la littérature: image ou modèle dicté par des critères non seulement esthétiques, mais encore idéologiques.

---

18. La conclusion générale de cette étude porte justement sur les fonctions de l'exégèse telles qu'on peut les dégager de la réception critique immédiate des ouvrages d'Alain Grandbois.

A titre d'hypothèse, on peut poser que la réputation de poète moderne faite à l'auteur des *Iles de la nuit* résulte en partie de l'occultation d'une prose caractérisée, entre autres éléments, par un traditionalisme thématique, si ce n'est formel. Il arrive même qu'en raison de la conjoncture, on crée de toutes pièces certains aspects du mythe, l'étude menée par Etiemble sur Rimbaud étant sous ce rapport éloquente.

Lorsque la matière l'autorise, chapitres et intermèdes s'achèvent par une conclusion sur l'audience du poète et l'état général du domaine des lettres québécoises longtemps dominé par la poésie.

Pour simplifier les choses, on dira que les chapitres (manière d'instantanés de la critique) s'appuient sur les parties de la bibliographie consacrées aux livres d'Alain Grandbois (I.A.1 à 3) et à la réception immédiate qui les a redoublés (II.A.1.a à h). Tout le reste, ou peu s'en faut, a servi à la confection des intermèdes où le point de vue est plutôt diachronique.

•

Une autre mise au point s'impose. Notre bibliographie répertorie quelques éléments qui ne sont pas des comptes rendus en bonne et due forme, mais qui consistent en adresses bibliographiques à l'état brut puisées dans des répertoires comme la revue *Biblio* en France. Par contre, nous considérons comme des recensions les textes qui comprennent un commentaire, si bref soit-il. C'est notamment le cas de la notice sur *les Voyages de Marco Polo* que Rina Lasnier signe dans le *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: années 1937 à 1941* et où elle reproduit un jugement de l'éditeur.

Dans le but d'alléger l'appareil de notes, nous ne donnons, dans les chapitres, que le nom du commentateur après une citation, à moins que le contexte ne le mentionne. Vu que les articles sur une parution de Grandbois sont regroupés dans le deuxième chapitre de la bibliographie sous le titre de ladite parution, le lecteur peut aisément se retrouver.

Lorsqu'une contribution comporte plus d'une page, le numéro de la page d'où provient l'extrait suit le nom du collaborateur. En ce qui a trait aux journalistes anonymes, la mention du périodique et de la date permet de se repérer facilement. Ces remarques s'appliquent également aux intermèdes, hormis les deux derniers qui couvrent des périodes assez longues. Le nom de certains exégètes revenant souvent, les notes y sont plus nombreuses.

Afin de normaliser le texte des citations, nous nous sommes permis de standardiser la ponctuation et l'orthographe, surtout des noms propres. Au lieu de *New-York*, *Germaine Guévremont* et *St-John-Perse* (ou *Saint-John-Perse*), nous écrivons systématiquement *New York*, *Germaine Guèvremont* et *Saint-John Perse*. Relativement aux noms chinois, nous avons adopté les notations phonétiques du système Wade utilisé dans *le Petit Robert 2* (1989), mais nous avons conservé *Hankéou* et *Pékin*. Par ailleurs, des crochets à l'intérieur d'une citation signalent une intervention de notre part. Sauf avis contraire, enfin, les soulignés dans un extrait sont le fait de l'auteur cité.

Chapitre I

NE A QUEBEC... LOUIS JOLLIET: RECIT

PARIS, ALBERT MESSEIN, 1933, 256 p.

Louis revenait de France. Son voyage l'avait mûri. Il avait beaucoup vu, beaucoup écouté. Ces villes de pierres l'avaient déçu, charmé. Ces hommes brillants, ces abbés parfumés l'avaient étonné. Il songeait alors aux prodigieuses profondeurs des forêts de son pays, à son père le charron, au jésuite botté de cuir. Et il se sentait d'une race et d'un sol différents. Né à Québec...[1]

— Je sais, je sais, coupa le gouverneur. Vous êtes Français, né à Québec. Votre pays et le mien ont souvent été des adversaires, et nous nous sommes partagés [sic] *tour à tour le bonheur et le malheur des armes.* [...]

Les paroles du gouverneur [...] *libéraient* [Jolliet]. *Il remercia Nixon, lui dit qu'il désirait, né sujet du roi de France, continuer à servir sa gloire.*

[...] *Deux partis s'étaient formés au sein de la population. Il y eut désormais le clan du gouverneur et celui des jésuites.*

Jolliet roula de sombres pensées. Jeux de basse politique. Protéger les sulpiciens contre... Protéger les Récollets pour... Parbleu! lui, Jolliet, appartenait au parti jésuite!

[Par son secrétaire, Frontenac envoie à Colbert la carte que Jolliet a faite] *et les remarques dont il s'est pu souvenir, ayant perdu tous ses mémoires et ses journaux dans le naufrage qu'il fit à la Chine de Montréal, où il pensa se noyer après avoir fait un voyage de douze cents lieues, et perdit tous ses papiers* [...].

---

1. Cette citation et les quatre suivantes sont respectivement tirées des p. 96-97, 227, 56, 141 et 204 de *Né à Québec... Louis Jolliet: récit*, Messein, 1933.

I. PROLEGOMENES A UNE RECEPTION CRITIQUE

En 1933 paraît un livre qui, selon plusieurs critiques, remporte un succès qu'on va jusqu'à qualifier d'extraordinaire[2] — succès obtenu, selon Victor Barbeau, «sans le tam-tam de l'amitié ou de la publicité». Il s'agit de *Né à Québec... Louis Jolliet: récit* qu'Alain Grandbois fait éditer à Paris chez Albert Messein et que, précise Edmond Chassé, la librairie J.-P. Garneau de Québec met en vente le samedi 16 décembre[3].

A ce stade préliminaire, nous voudrions nous arrêter à certains éléments de ce que Gérard Genette appelle le *péritexte éditorial*[4]. Plus particulièrement, nous regrouperons ce qu'inspirent aux commentateurs le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et l'indication générique qui le suit, le lieu, la maison et l'année d'édition.

---

2. Anonyme (peut-être Edmond Chassé), *l'Evénement* (18 décembre 1933): 3.

3. Le fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec (204/7/3) contient un document intitulé «Vient de paraître: troisième édition». Il s'agit d'un feuillet publicitaire dont la première page reproduit la couverture de l'édition française de *Né à Québec.* Sur les trois autres pages du document apparaissent dix «extraits d'appréciations de la presse canadienne sur le nouveau livre» d'Alain Grandbois — extraits qui vont du 16 décembre 1933 au mois de février 1934. Puis on donne l'adresse de la librairie Garneau. — Des exemplaires de *Né à Québec* sont envoyés aux médias. En tout cas, un chroniqueur anonyme du *Soleil* en accuse réception le 3 janvier 1934. — La biographie de Jolliet est répertoriée dans *Biblio 1934*, catalogue des ouvrages parus en langue française dans le monde entier. Voir la p. 285 de la réimpression de 1962 réalisée par The Kraus Reprint Corporation de New York. Au nom d'Alain Grandbois succèdent ces mots: «Né à Québec... Louis Jolliet. Au temps *[où]* l'Amérique était française». Le récit est également signalé dans *la Librairie française: catalogue général des ouvrages parus du 1er janvier 1933 au 1er janvier 1946*, 1re partie, *Répertoire par auteurs: A à K inclus*, Paris, Au cercle de la librairie, p. 847.

4. G. Genette, «Le péritexte éditorial», *Seuils*, le Seuil, 1987, p. 20-37.

A. L'AUTEUR

Quand la biographie de Louis Jolliet voit le jour, Alain Grandbois est pour ainsi dire inconnu. Aussi, plus d'un critique, à commencer par Olivar Asselin (qui avoue ne rien savoir de lui), part à sa recherche. On retrace sa famille dont le chef est «un riche industriel de Saint-Casimir»[5]. En outre, cette famille comprend un autre industriel, un avocat, homme d'affaires et politicien, un médecin, de même qu'un professeur d'université[6].

Dès le départ, Edmond Chassé établit que l'homme «est né tout près de Québec, dans le beau comté de Portneuf, en 1900, avec le vingtième siècle»[7]. Or un auteur anonyme de *la Gazette littéraire* en fait malgré tout un Français dans une recension publiée le 8 février 1934. Un mois plus tard, Henri Grandbois, père d'Alain, apporte quelques précisions dans le même périodique. Il écrit ce qu'on pourrait appeler la *biographie conforme* de son fils, dont il précise la nationalité et les études qu'il a poursuivies au Québec et en Europe.

> Alain Grandbois, mon fils, est un jeune Canadian *[sic]* qui a fait ses études classiques au Séminaire de Québec et son cours de droit à l'Université Laval. Reçu avocat en 1925, il se rendit à Paris pour y suivre pendant trois années des études de littérature et d'histoire, de sciences, d'économie politique et

---

5. Dans un mémoire présenté le 1er mai 1948 à l'Ecole du Service social de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, J. Blaise Tessier s'est livré à une étude sociale et économique des familles de Saint-Casimir.

6. O. Asselin, *le Canada* (8 janvier et 5 février 1934). — Parmi les personnes mentionnées par Asselin dans le second texte, Grandbois en évoque une dans ses récits de voyages. C'est de la pointe de l'île d'Orléans, écrit-il, «que j'ai le plus goûté le visage extérieur de Québec. Le docteur *[Arthur]* Rousseau, doyen de la faculté de médecine de Laval, et qui était mon oncle, y possédait une villa» (*Visages du monde*, PUM, 1990, p. 48).

7. Le numéro 50 de *Continuité*, paru à l'été de 1991, présente un dossier sur la circonscription de Portneuf qui englobe le village natal de Grandbois.

> sociale, puis il passa en Angleterre pour compléter ses connaissances dans la langue anglaise[8].

En outre, Henri Grandbois signale les nombreux voyages d'Alain qui, en mars 1934, parcourrait l'Extrême-Orient à titre de correspondant d'un quotidien parisien[9].

Mais il n'a pas fallu attendre cette mise au point pour que le thème du voyage affleure. Dès le 16 décembre 1933, Edmond Chassé mentionne que Maître Grandbois «ne se sentait pas destiné aux plaidoiries du Palais». Il décida plutôt «de faire de la littérature. Ses projets paraissaient extraordinaires, ses rêves, ambitieux. Mais à vingt-cinq ans, on a des illusions!» Il partit donc pour Paris et s'y installa. Depuis 1925, «il n'est revenu au Canada que pour passer quelques semaines, chaque année, auprès de ses

---

8. Henri Grandbois, cité dans *la Gazette littéraire* du 8 mars 1934. Au fait, *Né à Québec* comporte cette dédicace: «A mon père qui enchanta mon enfance en me racontant de belles histoires». — Le savoir étendu de Grandbois en ferait donc un esprit «universel» ou, pour reprendre la formule de Jean Chauvin, «un homme très cultivé» (p. 57). Edmond Chassé et Olivar Asselin mentionnent également les études d'Alain.

9. Selon Jean Chauvin, Alain Grandbois, qui habite Paris depuis de nombreuses années, «a souventes fois collaboré à des journaux parisiens» (p. 57). — Le 20 octobre 1979, Maurice Lebel affirmera dans *le Droit* que Grandbois, lors de son premier séjour en Chine, a «fait des reportages pendant près d'un an pour *le Temps* de Paris». En politique intérieure, le quotidien, fondé en 1861, s'oriente très nettement à droite. Pendant l'entre-deux-guerres, son attitude générale se fonde sur l'anticommunisme. En 1929, André Thérive succède à Paul Souday en qualité de critique littéraire du *Temps.* A ce sujet, voir, de Joseph Jurt, *la Réception de la littérature par la critique journalistique: lectures de Bernanos 1926-1936*, Jean-Michel Place, 1980, p. 395 et 423. — On précisera que Thérive était l'ami de Marcel Dugas, lui-même ami de Grandbois. A ce sujet, voir l'article de Jean Ethier-Blais paru dans *le Devoir* du 16 avril 1988, p. D-12.

parents» qui figurent parmi les citoyens «les plus distingués» de la vieille Capitale[10]. De son côté, Olivar Asselin évoque en janvier 1934 des voyages au Canada et en Chine[11].

Chroniqueur à *l'Evénement*, Chassé développe ensuite le thème de l'écrivain «prédestiné»: «Ceux qui connaissent Alain Grandbois, ses talents, son goût, sa finesse d'observation, son esprit critique, savaient qu'à Paris il ne perdrait pas son temps. Sans doute, il publierait un jour une œuvre qui le révélerait à ses compatriotes et ferait honneur au Canada français dans le monde des lettres.» Finalement, Chassé se fait le truchement de rumeurs démontrant le «professionnalisme» de l'écrivain: «On raconte qu'il a écrit deux livres avant *[Né à Québec]* et que n'étant pas satisfait de leur valeur, il n'a pas voulu les publier.»

Dans un autre ordre d'idées, on revient souvent sur le fait qu'Alain Grandbois est l'auteur d'un premier ouvrage, autrement dit un auteur qui, d'après Albert Pelletier, «tente son coup d'essai». Olivar Asselin considère que l'écrivain, pour son début, a donné un beau livre. Œuvre de débutant, donc, mais qui, confie Lucien Desbiens, est presque une œuvre de maître. Entrant dans les lettres canadiennes-françaises, Grandbois le fait

---

10. Il est possible que Grandbois et Chassé se soient connus. En tout cas, tous deux ont assisté en 1925 aux funérailles du capitaine E.E. Cinq-Mars. Voir *l'Action catholique* du 2 février. — Dans *le Bien public*, un auteur anonyme signale également que Grandbois réside dans la capitale française depuis quelques années. Il n'est guère étonnant que le périodique de Trois-Rivières s'intéresse à l'écrivain: «M. Alain Grandbois est un peu de la région trifluvienne, puisqu'il est né à Saint-Casimir de Portneuf.» Par ailleurs, Jules Dorion, chroniqueur à *l'Action catholique*, présente ainsi Alain : jeune Canadien, il «vit depuis quelques années à Paris». Quant à Robert Rumilly, il avoue ne pas connaître «Alain Grandbois. On nous dit que c'est un jeune Canadien d'une trentaine d'années, originaire de Québec», et habitant la plupart du temps en France.

11. Selon Grandbois, Olivar Asselin aurait écrit en 1933 ou 1934 une lettre pour lui déconseiller «le voyage en Mandchourie, les temps étant trop troublés». L'écrivain ajoute: «Je fus vraiment touché de sa sollicitude, mais les conseils glissent sur les jeunes hommes comme l'eau sur le dos d'un canard, et je partis quand même» (*Visages du monde*, PUM, 1990, p. 117; pour la date du voyage en Chine, voir la p. 80). Grandbois évoque également cette lettre à la p. 366 de la livraison de juillet-août 1958 de *Vie française*. — Asselin a probablement eu vent du contexte chinois en lisant les nombreux récits de missionnaires canadiens publiés dans *le Devoir* en 1934. Voir en particulier les numéros des 3 et 10 février où l'on parle abondamment des «brigands» chinois.

de façon brillante (A.-M. B., p. 322-323). Sans coup férir, il gagne «une réputation enviable», affirme un chroniqueur anonyme de *la Patrie*. Jules Dorion ne connaît l'écrivain que par son livre qui «ne tardera pas à figurer dans toutes les bonnes bibliothèques» locales. Sur sa lancée, le directeur de *l'Action catholique* continue: «Ce jeune de chez nous deviendra quelqu'un»[12]. Applaudissant lui aussi à un ouvrage qui classe son auteur «au tout premier rang de la jeune littérature canadienne», Robert Rumilly lui prédit avec joie «une brillante carrière», le Canada français attendant «beaucoup de l'homme jeune qui a fait un pareil début». En somme, il s'agit d'un écrivain de tout premier ordre, d'un grand écrivain qui, remarque enfin Asselin, aurait fréquenté Marc Chadourne et Jean Giraudoux, deux auteurs connus également pour avoir beaucoup voyagé.

B. LE TITRE

S'autorisant de Jean Chauvin, critique radiophonique, Olivar Asselin, lui aussi, juge énigmatique et trop recherché le titre de l'ouvrage[13]. Pour sa part, Albert Pelletier l'estime trompeur dans la mesure où l'existence de Louis Jolliet occupe peu de place dans un ouvrage qui se présente pourtant sous son signe. Quant à Robert Rumilly, il reprend cette idée dans *le Petit Journal*: «Trop de faits et de développements, fort intéressants en soi, sont étrangers au sujet». Dans ses pages les plus belles et les plus pittoresques, Grandbois «évoque toute l'histoire de la colonie». Ainsi, «l'exploit de Dollard des Ormeaux et de ses compagnons est romancé en détail sur plusieurs pages. Or il n'a de

---

12. Sur ce quotidien, voir *l'Idéologie de* l'Action catholique *(1917-1939)* de Richard Jones, PUL, 1974, 359 p.

13. A la vérité, Chauvin se contente de dire: «*Né à Québec...* n'a de mauvais que son titre» surprenant mais compréhensible (p. 57).

rapport avec le sujet que d'avoir sans doute été conté au jeune Jolliet, alors à Québec, et d'avoir pu exalter son imagination. Une centaine de pages sur 250 sont étrangères à Jolliet, et c'est une proportion beaucoup trop forte.»

Toujours est-il que le titre à deux volets est en partie symbolique. Il prête donc aux commentaires, sinon à controverse. De l'avis de Jules Dorion, Grandbois dans son livre raconte «la vie de Louis Jolliet, découvreur, avec le jésuite Marquette, du Mississipi, et qui a vu le jour chez nous»[14]. Contrairement à Olivar Asselin, Jean Chauvin croit que *Né à Québec... Louis Jolliet* «vise à marquer la lutte de l'esprit indigène, ou colonial, contre l'esprit métropolitain»[15]. Aux yeux de Roger Duhamel, l'époque à laquelle se déroule la biographie, le dernier tiers du XVII^e^ siècle, voit la formation du type canadien[16]; déjà, soutient en avril 1934 le collaborateur de *la Relève*, «on distingue nettement entre le Français, soldat ou marchand, et le Canadien, défricheur de terres neuves ou seigneur

---

14. Le premier Européen a avoir exploré le Mississippi est le navigateur espagnol Hernando de Soto, arrivé près du fleuve en mai 1541. A ce sujet, voir *le Devoir* du 2 juillet 1941, p. 7. Au fait, Donald J. Pierce est le seul à poser cette question: «Did Jolliet really 'discover' the Mississippi?» S'interroger ainsi équivaut à remettre en question une partie du mythe de Jolliet, moins «utile» au Canada anglais qu'au Canada français.

15. O. Asselin, *le Canada* (8 janvier 1934). — Propos de Chauvin rapportés par Asselin. Le premier déclare: dans *Né à Québec*, on retrouve, «avec l'histoire de Jolliet et des premiers explorateurs, celle des rivalités incessantes qui stérilisèrent la colonie pendant toute la durée du régime français. Ce sont ces rivalités, plus encore que le caractère des deux hommes, qui firent de Jolliet *[Canadien]* et de Cavelier de La Salle *[Français]* d'irréconciliables ennemis» (p. 57).

16. Cette idée de la formation du type canadien, Lionel Groulx la développe depuis *la Naissance d'une race* (la Bibliothèque de l'Action française, 1919). De son côté, Donald J. Pierce se contente de signaler la période couverte dans *Né à Québec* sans la connoter d'aucune façon: «The background of the story occupies much of the author's attention *[...]*. The narrative runs the length of the seventeenth century and takes in the most heroic and spectacular episodes in the contemporary history of New France» (p. 309).

rural»[17] — opposition qui aboutira un jour à «un antagonisme définitif»[18]. Le chroniqueur anonyme de *la Patrie* insiste sur un autre aspect du «patriotisme» de Jolliet «qui refuse notamment, parce que Français né à Québec, les offres alléchantes du gouverneur anglais de la baie d'Hudson».

Par ailleurs, au moins deux commentateurs établissent un parallèle entre le biographe et son «héros»[19]. Ainsi Jean Chauvin fait-il naître Alain Grandbois «à Québec, comme Louis Jolliet» (p. 57). Mais Edmond Chassé est beaucoup plus explicite: l'écrivain aurait choisi Jolliet non parce qu'il a «découvert» le Mississippi mais plutôt «parce qu'il est son ancêtre»[20]. Originaire de Québec, l'explorateur appartient à la première génération de la branche canadienne de la famille Grandbois, «alliée aux Charest, et M. Alain Grandbois est de la neuvième génération»[21].

C. L'INDICATION GENERIQUE

Au mois d'avril 1934, un auteur de la *Revue dominicaine* note qu'aucune préface n'éclaire le lecteur sur les intentions d'Alain Grandbois. Celui-ci fournit bien l'indica-

---

17. R. Duhamel, *la Relève* (avril 1934): 22-23. — Sur l'opposition des marchands et soldats français et des «Canadiens», voir A. Grandbois, *Né à Québec*, Messein, 1933, p. 84-85.

18. R. Duhamel, *la Relève* (avril 1934): 23. — Jolliet devient le symbole de cette opposition. Il «est véritablement un des premiers aborigènes qui mêlent dans leur tempérament la souplesse et la fierté héritées des aïeux au goût de l'aventure», *typiquement* canadien.

19. De Louis Jolliet, Olivar Asselin dit, sans plus, que son «sang coule encore dans les veines de mainte famille canadienne».

20. Selon *le Petit Robert 2* (1989, p. 1219), *Mississippi* s'orthographie avec un ou deux p.

21. Présentant le lauréat de la médaille Lorne-Pierce, F.M. Salter dira que Grandbois descend de la sœur de Louis Jolliet (*Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, juin 1954, p. 31). En réalité, c'est la demi-sœur de Louis, née Guillot, qui s'alliera aux Charest en épousant Etienne. A ce sujet, voir L. Le Jeune, *Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, mœurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada*, tome I, l'Université d'Ottawa, 1931, p. 838 et 841.

tion générique *récit*, mais il n'en donne aucune définition, ce que regrette le collaborateur du périodique maskoutain[22]. Devant cette omission, la critique en est réduite aux conjectures. La nature ambiguë du récit ne lui facilite pas la tâche. Consistant dans la relation, orale ou écrite, de faits vrais ou imaginaires, ce genre ne concerne pas uniquement les textes en prose, mais aussi les écrits poétiques, dont l'épopée.

En schématisant, on dira que les critiques mettent *Né à Québec* au nombre des ouvrages de «science» ou de fiction. Parmi les tenants de la thèse «scientifique», il y a ceux (dont Thomas Chapais[23]) pour qui le livre ressortit avant tout à l'histoire. Il y a également ceux pour qui l'œuvre relève de la biographie ou de l'étude biographique[24]. En général, les commentateurs associent fresque à biographie[25]. Si, comme on l'affirme dans maints comptes rendus, *Né à Québec* relate l'histoire générale du Canada, plus particulièrement la période de l'administration française, il recrée également les exploits personnels de Louis Jolliet. Bref, Alain Grandbois reconstitue le milieu où vécut le «découvreur».

Certains reproches adressés à *Né à Québec* découlent de la lecture historique qu'en ont faite les critiques. Ainsi, Olivar Asselin déplore l'absence de cartes dans un ouvrage

---

22. A.-M. B. remarque: «Il semble qu'une définition précise du genre qu'il entend pratiquer aurait dû en prévenir le lecteur» (p. 322). — Sur la *Revue dominicaine*, voir l'article de Christine Robinson paru dans le nº 7 de *Littératures* (1991, p. 69-76).

23. Le 18 décembre 1933, un auteur anonyme de *l'Evénement* rapporte que Chapais a, le samedi 16, fait l'éloge de Grandbois à une réunion du Club canadien «où l'élite de Québec assistait à *[une]* conférence de Mgr Camille Roy». Pour sa part, le chroniqueur anonyme du *Soleil* dit de *Né à Québec* que c'est un «livre dont on fait partout de grands éloges». — De l'auteur de *Né à Québec*, l'historien Robert Rumilly fait un «confrère».

24. A propos de la décennie 1930, Maurice Lemire note que les grandes fresques historiques, encore à la mode, cèdent graduellement «le pas à la monographie, surtout à la biographie» (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, Fides, 1980, p. xxx).

25. D'après les renseignements parvenus au collaborateur anonyme du *Bien public*, l'auteur de *Né à Québec* «embrasse toute l'histoire du Canada depuis le départ de France des grands-parents de Jolliet *[...]* jusqu'à la mort du découvreur du Mississipi». On est en droit de se demander si ces renseignements ne proviennent pas de l'éditeur lui-même (ou d'un libraire) — hypothèse que vient accréditer le thème récurrent de la biographie-fresque.

historique où la géographie constitue un élément essentiel. Au dire de Donald J. Pierce «some of the author's generalizations have become largely discredited in recent years and there are a few minor errors, but on the whole the level of accuracy is fairly high»[26]. D'aucuns relèvent des erreurs de dates. Par exemple, le Jolliet de Grandbois aurait vu en 1674 les cataractes du Niagara que le père Hennepin ne «découvrira», si l'on se fie au chroniqueur de la *Revue trimestrielle canadienne*, que cinq ans plus tard. Le même auteur écrit, toujours en décembre 1933, qu'une chronologie plus explicite aurait éclairé le récit[27]. En outre, il doute de la ressemblance du portrait que l'écrivain a tracé de monsieur de Queylus. Le commentateur se demande, d'une part, où Grandbois en a puisé les éléments et, d'autre part, si le biographe les a correctement interprétés, à supposer qu'ils soient exacts. Dans *le Devoir* du 26 octobre 1935, Camille Bertrand aborde lui aussi la question des sources[28]. Après avoir observé que Grandbois s'en rapporte principalement aux *Relations* des jésuites, le critique indique une lacune: le nom de l'abbé Faillon, «le plus grand historien de la Nouvelle-France», ne figure pas dans la bibliographie qui clôt *Né à Québec*[29]. Le même critique ajoute que le biographe n'a pu consulter que quelques ouvrages anciens, au demeurant incomplets.

Un chroniqueur anonyme loue dans *la Presse* du 16 décembre 1933 la profonde érudition, doublée de l'intuition des faits historiques, dont fait montre l'écrivain. L'historien Robert Rumilly abonde dans ce sens: Alain Grandbois écrit la biographie des

---

26. D.J. Pierce, *Canadian Historical Review* (septembre 1934): 309. — Dans le même ordre d'idées, Pierce écrit: «The volume on Jolliet *[...]* does not attempt a solution of controversial problems», alors que l'historien devrait justement se prononcer.

27. Par ailleurs, un autre auteur anonyme se félicite de ne pas retrouver dans le livre «un amas de dates» (*la Gazette littéraire*, février).

28. Camille Bertrand a fait paraître, chez Beauchemin en 1919, une *Histoire du Canada* écrite en collaboration avec Adélard Desrosiers.

29. Donald J. Pierce remarque à propos de *Né à Québec*: «There are neither references nor an index; but a short bibliography is appended» (p. 309).

«beaux coureurs d'aventures d'une manière qui témoigne d'une grande et sûre érudition et de réelles qualités littéraires»[30].

Tout en reconnaissant le caractère historique de l'ouvrage, d'autres commentateurs le rattachent, peu ou prou, à la fiction. Ainsi A.-M. B. déclare-t-il dans la *Revue dominicaine* que Grandbois a accouché non pas d'une biographie scientifique, mais plutôt d'un récit historique légèrement romancé, genre comportant quelque liberté et autorisant une certaine part de fiction[31]. Paul Sauriol parle d'une biographie romancée, de l'œuvre d'un poète où l'histoire garde tous ses droits[32]. Au dire de Jean Chauvin, l'ouvrage possède toutes «les qualités d'une vie romancée bien réussie: intérêt soutenu et mouvement. Il en a aussi les défauts *[...]*: on ne sait pas où s'arrête la chronique, où commence l'invention»[33]. Enfin, pour le collaborateur anonyme de *la Presse*, *Né à Québec* représente une formidable épopée qu'il oppose aux annales.

D. L'EDITEUR

Plus d'un critique souligne que *Né à Québec* a paru à Paris chez Albert Messein. L'ouvrage s'adresserait par conséquent au public français «qui ignore à peu près tout de

---

30. En 1933, Albert Lévesque a édité *La Vérendrye, découvreur canadien* de Robert Rumilly.

31. A.-M. B., *Revue dominicaine* (avril 1934): 322. — En fait, l'auteur croit que Grandbois a quelque peu abusé du genre. — Pour Georges Rousseau, le récit est, par définition, «une *relation.* Et dans la cité des lettres, il loge beaucoup plus près de l'histoire que du roman et de l'épopée, sans pour cela dédaigner de rendre visite à ses plus fantasques voisins» (p. 1). Aux yeux d'Edmond Chassé, *Né à Québec* n'est pas un roman, mais un récit inspiré de l'histoire du Canada.

32. Pour Robert Rumilly, *Né à Québec* ressortit aussi à la biographie romancée, genre qu'il n'apprécie guère, comme on le verra plus loin.

33. J. Chauvin, *la Revue populaire* (février 1934): 57. — Placée entre la page de titre et le début du récit, la dédicace (citée à la note 7) n'est pas pour dissiper le malentendu. Elle peut inciter le lecteur à se demander si le Louis Jolliet de Grandbois appartient à l'histoire du Canada ou aux «belles histoires» que son père lui a jadis racontées.

l'histoire du Canada». Voilà l'opinion d'Olivar Asselin que partagent notamment Camille Bertrand et Maurice Hébert. Celui-ci écrit même que «Grandbois est trop subtil et trop au fait de sa valeur pour ne pas savoir qu'il vaut mieux être consacré écrivain par la France d'abord et par le Canada ensuite, l'inverse ne menant à presque rien»[34].

En somme, la biographie de Louis Jolliet comporte pour l'étranger, à qui elle cherche également à plaire, une valeur d'enseignement. Quant au lecteur local, il ne demanderait pas qu'on reconstituât pour lui toute l'atmosphère du milieu colonial canadien, l'histoire de la période française étant, si l'on en croit Maurice Hébert, familière au Canadien français[35].

E. L'ANNEE D'EDITION

On imprime donc *Né à Québec* en 1933, c'est-à-dire en pleine crise économique. Il n'est jamais fait expressément mention de celle-ci dans le discours que tient la critique. Cependant, certains de ses propos s'expliquent, à tout le moins en partie, par un contexte socio-économique «tourmenté». L'action du livre de Grandbois se déroule, remarque l'auteur anonyme de *la Presse*, dans une période dramatique — «époque de guerres, de massacres, de famines, d'incendies» et, précise Olivar Asselin, de «lamentables querelles entre traficants et hommes d'Eglise, entre jésuites et sulpiciens, entre gouverneurs et missionnaires». Ces temps de détresse, de misère, d'angoisse et de terreur appellent des actes d'héroïsme insurpassable. Ce sont justement des gestes de cette nature qu'accomplit Louis Jolliet. En dépit des obstacles et des dangers, le «découvreur»,

---

34. M. Hébert, *le Canada français* (février 1934): 545. — «Et voilà ce qui explique la publication à Paris de *Né à Québec...*».

35. D'autres critiques (dont Victor Barbeau) estiment, on le verra plus loin, que les Canadiens connaissent mal leur histoire.

apôtre laïque, porte, selon Albert Pelletier, «le courage, la quiétude et la sérénité d'une âme d'homme jusqu'à l'autre bout de la peur, jusqu'à la victorieuse certitude de la mission accomplie».

De ce qui précède, on retiendra plusieurs facteurs qui ne facilitent pas et rendent même «ardue» la tâche des exégètes. Il y a d'abord le fait qu'Alain Grandbois donne un premier livre, de sorte que la critique ne peut se référer à un ouvrage antérieur pour caractériser l'écrivain, pour le ranger dans la catégorie des historiens, des romanciers ou des poètes. Inconnu, Grandbois est absent du pays lorsqu'on y lance sa biographie[36]; on ne peut donc l'interroger sur ses «intentions». Par ailleurs, *Né à Québec... Louis Jolliet* ressortit au récit, genre non seulement équivoque, mais encore peu pratiqué au Québec en 1933. Qui plus est, aucune préface ne vient «éclairer» le lecteur, indiquer le «sens» de l'œuvre. Finalement, l'éditeur, un Parisien, est lui aussi éloigné. En tout état de cause, il ne semble guère se manifester lors de la sortie de *Né à Québec*[37]. Bref, les commentateurs sont pour ainsi dire privés de contrat de lecture, d'où l'embarras de certains d'entre eux.

Du survol de la réception critique de *Né à Québec*, on retiendra également deux thèmes majeurs: l'existence, selon maints critiques, de deux mentalités, française et canadienne, qu'on dit antagonistes ou complémentaires; la question typologique et, à travers elle, la conception de l'histoire et de la littérature, disciplines encore très proches l'une de l'autre au Canada français. Ces thèmes sont au cœur de la polémique qui s'engage dans la presse dès la parution de la biographie de Jolliet.

---

36. Mais des proches d'Alain (son père et, comme on le verra bientôt, son cousin Georges Rousseau) défendent ses intérêts.

37. Une annonce pour *Né à Québec* paraît à la p. 4 du *Devoir* du 20 avril 1934. Elle n'émane pas de l'éditeur mais plutôt du service de librairie du quotidien montréalais.

II. UNE POLEMIQUE

Chroniqueur au *Devoir*, Lucien Desbiens range le 30 décembre 1933 *Né à Québec* dans la catégorie des biographies romancées. Celle qu'a composée Alain Grandbois «est plus belle qu'un roman: elle est la vie elle-même» (p. 1). On y sent palpiter l'âme de Louis Jolliet, une des figures les plus sympathiques de l'histoire du Canada[38].

Le 7 janvier suivant, Robert Rumilly signe dans *le Petit Journal* un article où, après avoir fustigé la Révolution française et vanté la monarchie, il constate que la biographie romancée écrite par Grandbois «a vraiment du charme». Dans ce genre, c'est même la première fois «qu'un écrivain canadien frôle de si près la pleine réussite». Mais l'historien s'empresse de formuler des réserves. *Né à Québec*, dit-il, «est trop romancé pour une œuvre aussi documentée». Précieuse parce qu'elle reproduit le mouvement de la vie et attire un grand nombre de lecteurs, l'histoire romancée ne doit cependant pas l'être trop. En d'autres termes, «la part d'invention de l'écrivain doit être assez réduite».

Le lendemain, Olivar Asselin rejette, dans *le Canada*, la qualification de vie romancée[39]. A celle-ci, le journaliste oppose les faits authentiques, vérifiables que Grandbois a étudiés dans les archives et tous les ouvrages portant sur la période de la colonisation française. Asselin reproche cependant à l'écrivain «d'avoir trop insisté à faire de Joliet une espèce d'homme des jésuites, par opposition à Cavelier de La Salle, homme du

---

38. Un auteur anonyme écrit dans la *Revue trimestrielle canadienne* en décembre 1933: «Nous croyons que l'auteur a réussi à nous donner une image véridique et fort sympathique de Jolliet» qui, selon Robert Rumilly, «fait partie de la magnifique pléiade de découvreurs qui firent tant d'honneur à la France et au Canada».

39. Sur *le Canada*, voir l'article de Lynda Burgoine paru dans le nº 7 de *Littératures* (1991, p. 19-25).

gouverneur et de Saint-Sulpice»[40]. Quoi qu'il en fût à l'origine, ces oppositions paraissent bien vaines au journaliste pour qui le héros, tout attaché qu'il fût aux biens matériels, ne songea, sa vie durant, qu'à servir la colonie et, avec elle, le roi de France. Car le «découvreur» du Mississippi «resta étranger aux intrigues auxquelles il paraît qu'on aurait voulu le mêler».

A. ALBERT PELLETIER OU LA VIRILITE FONDAMENTALE

Le 22 janvier 1934, Albert Pelletier s'exprime à son tour dans *le Canada*. Il pose d'abord la virilité de Louis Jolliet qui, d'après le mot déjà cité, «porta le courage, la quiétude et la sérénité d'une âme d'homme jusqu'à l'autre bout de la peur». Puis le critique affirme qu'il existait deux bonnes manières de faire connaître la vertu de l'explorateur. La première et la meilleure commandait de se placer modestement sous l'histoire, de la hausser avec ses hommes, ses faits, ses lieux et ses paysages et de laisser leur puissance de suggestion parler à l'esprit[41]. Mais les documents relatifs à Jolliet ne sont pas très riches; en outre, ils sont épars — rareté et dispersion qui obligent l'écrivain à se rabattre sur la seconde manière. Celle-ci «consistait à reconstituer le passé selon le mode subjectif, à recourir à la transformation artistique, à choisir, inventer, agencer des accessoires propres à bien enchâsser l'essentiel, à créer une biographie romancée», l'«essentiel» consistant dans la virilité d'âme et de caractère du héros.

---

40. Selon *le Petit Robert 2* (1989, p. 942), *Jolliet* s'orthographie avec un ou deux l.

41. Il n'est pas évident, comme le prétend Albert Pelletier, qu'Olivar Asselin ait regretté de ne pas trouver cette manière dans *Né à Québec*.

Or Grandbois n'a usé ni de l'un ni de l'autre de ces procédés. Si Pelletier convient que chaque page de *Né à Québec* repose sur des données strictement historiques, il accuse néanmoins l'auteur de s'être «mis en bonne place devant son sujet». Plus précisément, Grandbois pomponne les faits de belles phrases et d'un style à la mode, c'est-à-dire impersonnel. Ainsi, l'histoire se dissimule «sous les falbalas littéraires et prend l'apparence de la maigriote *[sic]* fantaisie». Par ailleurs, l'écrivain accorde une importance démesurée aux querelles opposant Jolliet et ses amis jésuites au parti formé de La Salle, des gouverneurs et des sulpiciens. Ce faisant, Grandbois, désireux d'épicer les mets pour de grêles appétits, s'amuse à des bagatelles qui n'ont pas plus de signification en histoire que n'en auront dans les siècles à venir les modes littéraires des boulevards parisiens, «de l'ultramoderne pourtant!»

Dans les deux cas, le biographe travestit son héros viril[42]. Animé d'une volonté rapetissante, Grandbois fait de Jolliet un petit monsieur qui, par esprit d'imitation ou manque de personnalité, est capable, l'hiver venu, de promener dans nos rues «les modes de Paris»; il en fait «un héros grand comme ça, plastronné et un peu guindé, tout proche des soucis de salons: un joliet petit Jolliet pour les dames». Qui plus est, l'auteur, en mêlant le découvreur à des intrigues, le ravale au rang de mouchard et d'envieux.

Quoi qu'il en soit, Pelletier, qui reconnaît à Grandbois un talent littéraire certain, lui recommande d'ajuster son sens des valeurs et de comprendre «que le style traduisant le mouvement intérieur et sortant d'une âme qui commande tout, vaut mieux que les

---

42. On est en droit de se demander si Albert Pelletier ne confond pas, tant soit peu, le Louis Jolliet grandboisien avec les Ilеouata dont l'écrivain trace ce portrait: yeux fardés, ongles peints, portant des colliers de fleurs, les «jeunes hommes aux gestes mièvres», «différents des autres hommes», marchent «par couple, enlacés»; possédés d'un génie particulier, ils méprisent les caresses des femmes, mais ne se plaisent et n'excellent «que dans des travaux féminins», ne prenant évidemment «point part aux guerres». A. Grandbois, *Né à Québec... Louis Jolliet: récit*, Messein, 1933, p. 184.

colifichets passagers des marchands de modes». S'il applique ces conseils, l'écrivain sera en mesure d'offrir un livre exemplaire «à la génération de peureux, de passifs, de ritualistes et de dégénérés que nous sommes devenus».

B. JEAN MORIN OU LA PROTESTATION DE VIRILITE

Le 5 février suivant, *le Canada* reproduit une lettre ouverte où Jean Morin proteste de sa foi en la virilité du Jolliet grandboisien. Après avoir déclaré, sur un mode on ne peut plus polémique, que l'article d'Albert Pelletier se résume «à l'énoncé de quelques sottises emberlificotées», Morin répond aux deux arguments du critique. L'épistolier estime d'abord qu'Alain Grandbois a justement utilisé la première méthode préconisée par Pelletier, laquelle consiste à hausser l'histoire vers le lecteur. En considérant comme des bagatelles les dissensions entre gouverneurs et clergé et le favoritisme régnant aux débuts de la colonie, Pelletier prouve qu'il ignore l'histoire. Considérant *Né à Québec* comme une épopée magnifique, Morin réfute ensuite le deuxième argument de Pelletier, selon qui Grandbois éclipse son héros par de trop belles phrases.

Morin termine par des commentaires sur la prétendue volonté rapetissante de Grandbois. L'auteur de la lettre ouverte est d'avis que, loin de diminuer Jolliet, la mention des querelles auxquelles il a pris part met en relief la noblesse de son caractère. Enfin, Morin trace ce portrait dérisoire du joliet petit Jolliet grandboisien revu et virilisé par Pelletier: «Chaque année, avant de le faire descendre gracieusement, 'à croupetons dans l'inconnu', vous lui eussiez donné figure de prophète». Cette transfiguration, conclut l'auteur (qui se sent personnellement visé par le compte rendu

de Pelletier), «vous eût permis de servir *[...]* quelques engueulades bien senties à notre génération que vous accablez de vos sarcasmes si fins»[43].

C. GEORGES ROUSSEAU OU L'INVIOLABLE LIBERTE DE L'ECRIVAIN

Le texte d'Albert Pelletier suscite une seconde réaction beaucoup plus posée et nuancée que celle de Morin. Due à la plume de Georges Rousseau, elle paraît également le 5 février 1934, mais dans *le Devoir*[44]. Le chroniqueur note que le manque de documents se rapportant à Jolliet a dissuadé Grandbois «d'entreprendre une œuvre rigoureusement historique» (p. 1), du reste «dépourvue d'originalité». Par ailleurs, l'horreur de la grandiloquence, du pathos et du burlesque a prémuni l'écrivain (distingué) «contre les périls d'une tentative d'épopée» à la manière de *la Légende d'un peuple*, qualifiée de «ferraille». Par sa position, Grandbois était susceptible de s'attirer deux reproches contradictoires, ce qui n'a pas manqué de se produire: «D'un côté de la critique, sa biographie est trop *romancée*, et de l'autre, celui de M. Pelletier, elle ne l'est pas assez».

Prenant à son tour parti, Rousseau reconnaît à l'écrivain le droit «de placer son œuvre sous l'histoire, ou sur l'histoire ou à côté de l'histoire»; il lui accorde encore la liberté de présenter «à un public français curieux d'exotisme et d'histoire coloniale un groupe de tableaux d'Amérique coordonnés autour d'une figure centrale» (p. 2). Alain

---

43. Ne voulant pas lui-même passer pour un efféminé, Jean Morin recourt au style polémique, c'est-à-dire agressif, ou «viril». En somme, il fait une surenchère de virilité. Quoi qu'il en soit, Olivar Asselin, surpris de ce «ton bien courroucé», s'empresse de préciser, dans une note de la rédaction faisant suite à la lettre ouverte, qu'Albert Pelletier n'a attaqué ni Morin «ni d'ailleurs M. Alain Grandbois».

44. Un neveu de Bernadette Rousseau, mère d'Alain Grandbois, s'appelle Georges Rousseau. Voir l'article paru dans *le Devoir* du 9 septembre 1944, lors du décès de M^me^ Grandbois. — De Pierre-Philippe Gingras, voir le Devoir, Libre expression, 1985, 295 p.

Grandbois, dit le critique, «a *romancé* la vie de Jolliet à sa guise dans les justes bornes d'un récit et à l'ombre des faits» (p. 1). Contrairement à Pelletier, Rousseau n'est pas convaincu que chaque page de *Né à Québec* «'repose sur des données strictement historiques' et que la résurrection» du héros n'ait rien gagné au libre jeu du récit, genre dont le biographe n'a pas abusé. Si celui-ci a promis fidélité à l'histoire, il s'agit d'une fidélité relative, humaine et qui n'a rien d'un esclavage. Le chevauchement de la fantaisie et de la réalité le démontre à merveille.

Rousseau n'est pas davantage convaincu que Grandbois se soit livré à l'amoindrissement d'une grande vie, qu'il ait fait de l'explorateur «une espèce de pantin de salon 'plastronné et un peu guindé'». Refusant de le grandir outre mesure, l'écrivain tient Jolliet «admirativement à hauteur d'homme, du grand homme qu'il est, aux mœurs simples et rudes, à la mâle et féconde énergie» (p. 1-2); à hauteur du «découvreur» qui aspire à la gloire en même temps qu'il cherche «à donner à son roi des territoires neufs, à gagner à Dieu de nouvelles allégeances» (p. 2). A ce héros, il ne faut pas demander plus de magnanimité qu'aux «plus grands capitaines ou conquérants de l'histoire»[45]. Tout compte fait, Grandbois a bel et bien accouché du personnage rêvé par Pelletier.

Toujours est-il que Rousseau découvre la vraie beauté du livre non pas dans le contenu mais plutôt dans le «style auquel Albert Pelletier rend lui-même un hommage spontané, quoique furtif et discret».

---

45. Un autre critique, celui-ci anonyme, prend la défense du héros «imparfait»: «Louis Jolliet, comme la plupart de nos héros découvreurs, devint héros parce qu'il avait l'ambition de s'enrichir, il ne faut pas l'oublier, et c'est le cas d'ailleurs pour La Salle, de la Verendry *[sic]* et même pour quelques pères qui travaillaient à la puissance temporelle de leur ordre tout autant qu'au bien des âmes païennes.» (*La Gazette littéraire*, février.) Par ailleurs, le commentateur anonyme de *la Presse* ne voit pas dans les personnages de Grandbois des héros: «L'auteur ne cherche pas à camper ses personnages en héros: il se contente de les faire humains, très humains, de nous les montrer tels qu'ils ont été. Nous les aimerons davantage ainsi.»

Réfléchissant sur le travail de la critique, Rousseau remarque qu'elle «abuse outrageusement de ses prérogatives quand elle cherche à ravir à l'écrivain la dernière de ses libertés, l'inviolable, celle du genre littéraire, du cadre de l'œuvre. Autant transformer de force un poète en romancier, un romancier en historien ou même vice versa. Tâche aussi anormale que l'inversion des sexes» (p. 1). Où, par contre, cette même «critique retrouve ses véritables droits, c'est à chercher et à décider *comment* l'auteur a parcouru la route librement choisie».

Au cœur de la polémique, on retrouve le problème du statut du héros qui débouche sur celui, plus fondamental, des rapports qu'entretiennent l'histoire et la littérature[46]. A cet égard, les commentateurs sont amenés à se poser cette question: ayant à traiter d'un événement ou d'un personnage historique, un écrivain doit-il s'effacer complètement devant son sujet ou peut-il recourir à l'imagination? Par souci de relativisme, il convient de signaler que toute œuvre littéraire, portant en tout ou en partie sur des faits historiques, s'expose au risque de les déformer. A cet égard, qu'on se rappelle la pièce intitulée *Charbonneau et le chef* de John Thomas McDonough et les polémiques qu'elle a suscitées[47].

Pour en revenir à la réception critique de *Né à Québec*, d'une part, il y a ceux, dont Asselin, Pelletier et Rumilly (mais aussi, dans une certaine mesure, Morin) qui posent la prééminence du sujet décrit sur le sujet décrivant[48]. Selon cette première école,

---

46. A ce sujet, voir «Ecriture et histoire: essai d'interprétation du corpus littéraire québécois» de Jean-Marcel Paquette, *Etudes françaises* (novembre 1974): 343-357.

47. Plus près de nous, Guillaume Malanrie, rendant compte du film *le Nom de la rose* de Jean-Jacques Arnaud, se demande à qui incombe la responsabilité d'avoir «dramatisé à plaisir le temps des cathédrales» (*l'Express international* du 19 décembre 1986, p. 55).

48. La polémique suscitée par *Né à Québec* est intéressante dans la mesure où elle rejoint celle qui se livre (au même moment au Québec) dans le domaine des beaux-arts entre les défenseurs

l'artiste doit se conformer à la «vérité», aux faits dits «authentiques» contenus dans les archives et les livres d'histoire.

Pelletier envisage l'éventualité où les archives se taisent sur un épisode historique. (C'est notamment le cas pour la «découverte» du Mississippi que raconte la deuxième partie du livre de Grandbois, Jolliet ayant perdu son journal de voyage dans les rapides de Lachine[49].) Alors, l'écrivain peut, doit se rabattre sur la vie romancée (qui ne remplit, on le voit, qu'une fonction de suppléance). Il recourt à la transformation artistique; il reconstitue le passé sur le mode subjectif. Mais il s'agit d'une subjectivité de façade. En effet, Pelletier rend tributaire de son sujet tout auteur, y compris celui qui s'adonne à la vie romancée. Or Grandbois, avide de gloire, s'est placé *devant* son héros par le recours à un style recherché et «moderne».

Aux antipodes se situe un Georges Rousseau, plus sensible à la vraisemblance qu'à la vérité. En tout cas, il se distancie des documents d'archives, ne se satisfait aucunement d'un récit rigoureusement historique, la rigueur dénotant un manque d'originalité. Logique avec lui-même, Rousseau pourvoit l'écrivain d'une inviolable liberté quant au choix du genre littéraire et du public auquel il destine son œuvre. En outre, Rousseau accorde le primat au style. Il revendique donc une certaine «littérarisation» de l'histoire.

En somme, Asselin, Pelletier, Morin et Rumilly (dont les conclusions divergent) braquent les feux sur le contenu. Malgré leur prétention à l'objectivité, les deux premiers

---

d'une vision classique, axée sur le respect des normes et de la vérité «extérieure», et les tenants de la «subjectivité», de l'expression de la vérité «intérieure» — autrement dit, entre les partisans du «sujet peint» et ceux du «sujet peignant». A ce sujet, voir les textes d'Esther Trépanier et de François-Marc Gagnon dans *l'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, l'IQRC, 1986, p. 69-112 et 113-138.

49. A ce sujet, voir *Né à Québec*, Messein, p. 204. — Donald J. Pierce se demande: «What became of the sole copy of *[Jolliet's]* original journal» (p. 309)? Puis il ajoute: là où l'histoire se tait, l'auteur «does not hesitate to borrow generously from conjecture, remaining always, however, within the limits of strong possibility».

préconisent une histoire militante, ou partiale, qui a valeur d'enseignement sur le plan collectif. D'où l'importance que revêt pour eux le héros, être quasi divin, tout d'un bloc, idéal, à la fois immuable et intouchable. C'est lui que Pelletier invite les écrivains à proposer en modèle, sur le mode viril, à des dégénérés qu'il convient de galvaniser. De son côté, Rousseau privilégie le contenant. Il insiste sur les qualités formelles de *Né à Québec*. Mettant en veilleuse l'aspect didactique de l'histoire, il revendique pour l'écrivain la possibilité de développer à sa guise un sujet historique. En d'autres mots, il désacralise l'histoire; il en fait un thème littéraire parmi d'autres. Quant au héros, il devient sous la plume de Rousseau un être humain, un personnage «littéraire» certes doté de qualités, mais aussi de défauts — protagoniste animé de passions et controversé[50]. A une littérature de propagande, ou engagée, s'oppose donc une littérature qui s'inscrit sous le signe de la liberté. Participant de la beauté, cette littérature est également associée au plaisir; elle est, d'une certaine façon, ludique.

On ne manquera pas de relever l'importance donnée à l'histoire (considérée comme une doctrine d'action), ainsi qu'à la langue dite «virile». Sous ce rapport, on rappellera que *Né à Québec* paraît en pleine crise, toute crise (réelle ou appréhendée) appelant l'engagement, y compris celui de la littérature[51]. On rappellera également le besoin d'unanimité en période de trouble, en tout cas la nécessité du recours au modèle et la valorisation du discours «agressif», une situation de marasme commandant des mesures draconiennes qui ne s'embarrassent guère de nuances et de raffinement.

A travers le statut du héros, les acteurs de la controverse réfléchissent sur celui de l'histoire, sur la façon de l'écrire et sur les liens que cette discipline entretient avec la

---

50. Pour Rousseau, l'exemplarité d'un héros est directement proportionnelle à son humanité.

51. Sur la «crise» et l'engagement des lettres, voir A. Boschetti, *Sartre et* les Temps modernes*: une entreprise intellectuelle*, Minuit, 1985, 324 p.

littérature et l'imagination. Sur la polémique planent également l'institution littéraire de France et la question des genres. Enfin, la contribution de Rousseau laisse entendre qu'on est à une croisée des chemins, qu'une nouvelle manière de narrer l'histoire doit remplacer l'ancienne, obsolescente.

III. POUR UN RENOUVELLEMENT DE L'HISTOIRE

Ainsi que le déclare en février 1934 un auteur anonyme de *la Gazette littéraire*, l'«histoire du Canada est un domaine encore vierge où foisonnent les sujets inexploités ou mal exploités». Pouvant encore inspirer les écrivains, la discipline historique aurait toutefois besoin d'être revivifiée.

A. VICTOR BARBEAU OU LA RUPTURE AVEC LA TRADITION

A ceux qui connaissent mal une histoire qui leur fut médiocrement enseignée, *Né à Québec* en fait découvrir l'intérêt et le pittoresque. Telle est du moins l'opinion qu'exprime dans *la Presse* du 10 janvier 1934 Victor Barbeau sous le pseudonyme de Turc[52]. Rompant avec la tradition scolaire (qui ne sait extraire du passé qu'une pénible nomenclature de noms «et de dates ou encore une apologie de toutes nos faiblesses»), Alain Grandbois voit plus large. Il saisit le relief des événements, coordonne les faits et «donne à chaque page le sentiment de la réalité». Sans prétentions doctrinales, la biographie de Jciliet apporte «une lecture agréable, nourrie, instructive, une image de

52. De Cyrille Felteau, voir l'*Histoire de* la Presse, tome II, *Le plus grand quotidien français d'Amérique: 1916-1984*, la Presse, 1984, 285 p.

la Nouvelle-France d'un dessin et de couleurs tels qu'on ne lui en connaissait pas jusqu'ici»[53].

B. MAURICE HEBERT OU LE DUALISME FONDATEUR

Dans la livraison de février 1934 du *Canada français*, Maurice Hébert pose que l'histoire du Canada dépasse tout récit[54]. Pourtant, les écrivains du cru sont encore à se demander s'ils ont matière à écrire. Quoi qu'il en soit, la littérature locale existante est fort peu humaine. S'il en est ainsi, «c'est parce qu'elle n'est point encore assez personnelle» (p. 543). Ce manque de personnalité, le critique l'attribue au fait que «nous vivons en marge de la vie profonde». Ce diagnostic établi, Hébert prescrit un remède. Il presse en effet les auteurs en puissance de «faire la rééducation de notre sens d'observation, en recréant les faits, les événements, les hommes dans une lumière qui nous les rende inoubliables et qui redonne à nos impressions leur fraîcheur première» (p. 544). Le disciple de Camille Roy propose enfin l'exemple de deux auteurs, Louis Hémon et Alain Grandbois, qui ont su produire un livre viable, parce que vivant.

Selon Hébert, tout le mystère de *Né à Québec* «se résout en cette question: comment un Canadien français, doué et servi par un concours de circonstances particulièrement favorables, nous a-t-il observés et comment a-t-il rendu ses observations» (p. 545)? A cette question, le collaborateur du *Canada français* apporte une réponse duelle: le point de vue de l'observateur est canadien-français et celui de l'écrivain, français, en

---

53. Dans l'article de Victor Barbeau, la manière, le style grandboisien occupe une place importante, sinon prépondérante. — Jules Dorion «trouve plaisir» à la lecture de *Né à Québec* qui, confie Robert Rumilly, «se lit avec beaucoup de plaisir et de fruit», D.J. Pierce estimant que l'auteur s'est proposé comme but «to tell a good story in an attractive way» (p. 309).

54. Sur *le Canada français*, voir notre article paru dans le nº 7 de *Littératures* (1991, p. 35-50).

l'occurrence exotique. En d'autres termes, la biographie de Jolliet résulte d'un dualisme à la fois «sagement tempéré et bien large».

A mesure que les voyages éloignent Grandbois de ses compatriotes et que, s'ajoutant à ses études et ses lectures, les périples lui permettent d'établir, dans une ambiance européenne, de judicieux parallèles et d'opportunes divergences, le Canada, dans ce recul de l'espace et du temps, a paru bon à décrire, et l'histoire locale «bonne à faire revivre dans une œuvre littéraire». En outre, le biographe s'est pris à considérer les siens comme «une chose nouvelle dont la vie est communicable, grâce aux prestiges de l'art». Toujours est-il que le texte procédant de ce sens d'observation inédit au Canada touche les «esprits avides de comprendre le passé, d'y chercher la naissance de notre peuple, les racines de nos traditions, le moment où nous nous sommes sentis, quoique toujours de sang français, issus d'un sol différent» (p. 554).

Le procédé de «Grandbois consiste à transmuer en art, en suggestions subtiles, très vives et très humaines, ce que l'observation la plus méticuleuse peut consigner: archives, chroniques, numismatique, géographie, topographie, climatologie, ethnologie, faune, flore, etc., autant d'éléments scientifiques qui eussent desséché plus d'une plume et qui sont révélés colorés, épanouis, à la vérité, dans la fonction essentielle d'être subordonnés au facteur humain»[55]. Loin d'épargner les détails, le biographe ressuscite intégralement la vie du passé. «Les Canadiens ne lui en demandaient pas tant, pour qui l'histoire de la période française est depuis longtemps le plus familier des sujets de dissertation» (p. 545-546). Ce qui, en revanche, leur est moins habituel, c'est «le

---

55. M. Hébert, *le Canada français* (février 1934): 546. — L'image de l'orfèvre affleure également sous la plume d'Edmond Chassé: «M. Grandbois a pris les ouvrages des meilleurs écrivains qui ont traité son sujet, Louis Jolliet et l'histoire de la Nouvelle-France. Il les a mêlés tous ensemble. Il a entamé ce bloc avec l'outil d'un ouvrier compétent, d'un artiste, et il a ciselé une œuvre émouvante par son caractère et ravissante dans sa forme.»

tour que l'écrivain donne à son récit et ses ressources d'écriture» qui rafraîchissent la matière (p. 546).

Si, d'une part, *Né à Québec* incline à cesser d'appliquer à l'histoire locale la superficielle attention que suscitent chez le Canadien français les manuels; si, d'autre part, le même ouvrage aimante vers les lettres canadiennes l'intérêt des lecteurs européens, «c'est qu'il aura été un maître ouvrage». Avant même que ces promesses ne soient confirmées, Hébert crie à la victoire d'Alain Grandbois qui consiste en la reconstitution des choses dans leurs relations avec l'homme et l'asservissement de la science livresque à la psychologie[56]. Le théorème voulant que «notre histoire vaut la peine d'être vécue et mieux racontée» est ainsi démontré (p. 554).

A sa façon, Maurice Hébert définit ce qu'on appellera plus tard le «conflit des codes»[57]. En effet, il découvre dans *Né à Québec* l'existence de deux points de vue. Le premier est celui de l'observateur, Canadien français qui voyage en Europe. De son éloignement résulte l'établissement de comparaisons qui concourent à la réalisation d'une œuvre propre à satisfaire le goût des Français pour l'exotisme[58]. Quant au second point de vue, français, il s'agit de celui de l'écrivain. Semblable à l'alchimiste, le biographe transmute en art imprégné de psychologie, d'humanisme et de vie les données

---

56. A propos de la dimension psychologique de *Né à Québec*, Georges Rousseau écrit: «Quant au fameux '*[hors-d'œuvre]* de quatre-vingt-dix pages qui *[d'après Albert Pelletier]* ouvre la carrière à Jolliet', il n'est sans doute pas trop indulgent d'admettre que, non seulement il éclaire l'hérédité du héros, mais aussi qu'il en plonge l'enfance dans un milieu neuf et très particulier. C'est une des premières vérités psychologiques que l'hérédité et l'ambiance orientent la destinée.» (p. 2). Jules Dorion exprime une opinion semblable: c'est son côté psychologue qui incite Grandbois à chercher, «dans l'ascendance de son héros, l'atavisme qui a fait de Louis Jolliet un homme d'initiative, passionné d'aventures et à la volonté trempée de telle sorte qu'il ne s'arrêtait jamais sans avoir atteint le but».

57. Voir A. Belleau, «Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise», *Liberté* (mars-avril 1981): 15-20. — Repris dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* (l'Echiquier, 1984) et *Surprendre les voix* (Boréal, 1986).

58. Sur les thèmes prisés par le lecteur français friand d'exotisme, voir J. Gerols, «Introduction», *Le Roman québécois en France*, Hurtubise HMH, 1984, p. 1-23.

brutes de la science. Ce deuxième point de vue (qui ressortit non plus à la matière mais à la manière, au style) est exotique pour un Canadien français. Loin d'être antinomiques, ces deux perspectives convergent ou se complètent, comme l'indique la biographie de Jolliet qui compose un tableau complet «de l'épopée du courage français en Amérique et de ce que pouvaient accomplir, pour le Canada et la France, ceux que la naissance et l'hérédité avaient intégrés en notre vie canadienne» (p. 546).

C. ROGER DUHAMEL OU LA REVELATION D'UN ESPRIT NOUVEAU

En avril 1934, Roger Duhamel, qui deviendra un des commentateurs attitrés de la production grandboisienne, signe un article dans *la Relève*[59]. L'auteur de «Profils d'épopée» observe d'abord que l'histoire représente le meilleur réservoir des énergies nationales dans la mesure où elle éveille «le sens instinctif de la solidarité ethnique»[60]. On peut donc comparer cette discipline à une mine inépuisable où doivent «s'alimenter les cerveaux lucides» (p. 24). Duhamel cite ensuite l'exemple d'Alain Grandbois, jeune Canadien qui envoie «de Paris une vie romancée de Jolliet, l'explorateur du Mississipi» (p. 22).

Si l'on en croit le critique, *Né à Québec* pose un problème nouveau: «Est-il préférable que l'historien recherche dans les documents et les chroniques la vérité toute nue, objective (comme si la vérité se dédoublait!)? Ou bien, une fois en possession de

---

59. Né le 16 avril 1916, Roger Duhamel n'a pas encore dix-huit ans lorsqu'il rédige son article. — Sur *la Relève*, voir, d'André-J. Bélanger, «*La Relève*, une mystique à prétention universelle» dans *l'Apolistisme des idéologies au Québec: le grand tournant de 1934-1936*, les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 159-190; et «Les idéologies pionnières: *la Relève* et la JEC» dans *Ruptures et constantes: quatre idéologies du Québec en éclatement*, Hurtubise HMH, 1977, p. 13-61.

60. R. Duhamel, *la Relève* (avril 1934): 22. — A ses débuts, *la Relève* n'est pas, on le voit, réfractaire à tout discours nationaliste.

ses matériaux, doit-il essayer de retrouver le rythme de la période soumise à ses recherches, doit-il recréer le climat psychologique» (p. 23)? Il est possible, poursuit Duhamel, d'envisager la vérité rigoureuse d'une histoire romancée qui «suppose nécessairement une connaissance honnête des faits rapportés». Mais au lieu de reproduire servilement les faits, l'écrivain les transpose. En adoptant la biographie romancée, genre légitimé par André Maurois, «l'historien devient 'le romancier du passé', pour reprendre *[...]* l'expression de Georges Duhamel»[61].

Roger Duhamel est d'avis que Grandbois a résolu de façon satisfaisante ce problème de la biographie romancée. L'un des premiers à la pratiquer au Canada français, il a accouché d'un livre qui révèle «un esprit nouveau. C'est à ce titre surtout qu'il mérite qu'on s'y arrête. Il permet d'entrevoir de multiples possibilités», dont la recréation de «l'atmosphère morale de la famille et de la société canadiennes» (p. 24).

En somme, si elle admet généralement que l'histoire est une source intarissable d'inspiration, la critique ressent par ailleurs la nécessité de renouveler les écrits historiques. La publication de *Né à Québec* lui offre l'occasion d'énoncer de nouveaux codes. Aux yeux des commentateurs, la biographie de Jolliet est un livre novateur. Il rompt en effet avec une tradition scolaire caractérisée par l'académisme et la sécheresse. Sans prétentions doctrinales explicitement formulées, il tranche par conséquent avec des ouvrages historiques idéologiquement marqués. Aux antipodes des volumes qui se complaisent dans le stéréotype, *Né à Québec*, empreint de fraîcheur et de vie, privilégie le facteur humain. A l'histoire traditionnelle, il adjoint la psychologie. L'ouvrage innove également sur le plan typologique, en exploitant la biographie romancée qui se rapproche

---

61. R. Duhamel, *la Relève* (avril 1934): 24. — Différente du roman historique, la biographie romancée marque, selon Pierre Daviault, «la tendance contemporaine à dépouiller un personnage historique de sa légende pour l'atteindre dans sa vérité la plus palpitante». «La jeunesse et la vie littéraire» dans l'*Almanach de la langue française 1935*, Albert Lévesque, 1934, p. 145. — Pour Jean Chauvin, roman historique et vie romancée sont synonymes.

du texte littéraire dans la mesure où elle repose sur la transformation, la transposition, la recréation de données brutes, scientifiques, «objectives». Quant à l'auteur, il passe du statut d'historien pur à celui de romancier du passé. Frayant la voie à un genre presque inédit au Canada français, Grandbois prend figure de moderne, d'avant-gardiste. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux ressources d'écriture, jusqu'au style grandboisien qui ne renouvelle le discours historique, qui ne l'esthétise.

IV. LA LITTERARITE DE *NE A QUEBEC*

Si, comme on l'a vu, la critique s'occupe du contenu de *Né à Québec*, elle accorde également une importance considérable à la question stylistique. Selon Georges Rousseau, les commentateurs rendent même ce «verdict unanime» (p. 2): la beauté de la biographie de Jolliet «jaillit du style». Ils parlent en tout cas d'un «beau livre» (Anonyme, *Revue trimestrielle canadienne*), d'«une belle étude biographique» (C. Bertrand), «de belles pages» (L. Desbiens, p. 1), de belles descriptions de paysages (P. Sauriol) ou encore du culte qu'Alain Grandbois a des «belles phrases» (A. Pelletier).

Certains critiques, dont Camille Bertrand, signalent la langue très pure, parfaite qui caractérise *Né à Québec* — «langue soignée, maniée avec une élégance sobre» (R. Duhamel, p. 22). On braque également les feux sur «le vocabulaire riche, souple et précis» dont se sert Grandbois (P. Sauriol). D'ordinaire, celui-ci écrit «parfaitement le français» (O. Asselin); il emploie un français presque exempt de péché (A. Pelletier). «La belle phrase française châtiée, impeccable» (G. Rousseau, p. 2), atteint ici à cette qualité suprême: «La clarté» (J. Morin). Victor Barbeau reconnaît aussi chez l'auteur une «écriture française». Il ajoute: «S'adressant au public français et non au public

d'une province française, fût-elle la nôtre. M. Grandbois n'a pas cru nécessaire, pour affirmer ses origines ethniques, sa filiation intellectuelle, de recourir aux archaïsmes, aux canadianismes et aux incorrections grammaticales qui constituent le cachet de la majeure partie de notre littérature. Il a voulu être compris de tous et il le sera.» Il le sera d'autant plus, d'après Jean Chauvin, qu'il a pour certains écrivains français, qu'il n'imite cependant pas, une admiration particulière; le chroniqueur de *la Revue populaire* ajoute: «Pour apprendre son métier, comme tout apprenti, l'auteur a travaillé dans l'atelier des meilleurs maîtres du style», dont Flaubert (p. 57).

Plus d'un commentateur, à commencer par Victor Barbeau, loue la qualité du style de Grandbois qui n'a «rien de terne ni de banal» (J. Dorion) — «style peu commun», «étrangement original» (C. Bertrand), «plein de sève et de jeunesse» (L. Desbiens, p. 1), «clear and dramatic» (D.J. Pierce, p. 309) et «qui ne manque pas de saveur» (M. Hébert, p. 551), de clarté (E. Chassé). Au fait, Maurice Hébert tient en haute estime «une plume si incisive qu'elle fouille jusqu'aux nerfs mêmes des sujets à traiter» (p. 553).

Plus précisément, l'écriture grandboisienne est «nerveuse, elliptique, concise» (V. Barbeau)[62]. Le biographe affectionne «la phrase simple, brève, le fait dit en quelques mots» (Anonyme, *la Presse*) et les «aperçus d'ensemble, ramassés à la façon de Sainte-Beuve» (C. Bertrand)[63]. «Livre plein d'élan» (R. Duhamel, p. 24), *Né à Québec* est écrit dans un style vif et coloré (J. Morin)[64]. On n'y rencontre «pas de mots inutiles, de remplissage» (C. Bertrand). Il s'agit donc d'une œuvre «sans longueurs

---

62. Phrase «nerveuse, rapide et concise» (G. Rousseau, p. 2). «Style simple, nerveux, concis» (Anonyme, *La Presse*). Un style nerveux (J. Morin).

63. «Les phrases sont brèves» (E. Chassé).

64. «Le sentiment déborde *[de]* phrases vives, dont quelques-unes font image, grâce à des expressions qui sont des trouvailles» (J. Dorion).

malgré ses nombreuses digressions» (V. Barbeau). La phrase brève, souvent même hachée, s'adapte bien au genre de récit pratiqué par Grandbois — «où un détail vaut un long commentaire» (P. Sauriol) — et colle à la personnalité du protagoniste (L. Desbiens, p. 1). Grâce à sa prose nerveuse et volontairement elliptique, l'écrivain traduit «le vertige des espaces à perte de vue et des ambitions d'apôtre» (R. Duhamel, p. 23).

Sous le signe de la nervosité, la biographie de Jolliet déborde également de vie[65]. «Livre alerte, plein de santé» (V. Barbeau), «le plus vivant qui soit d'une plume canadienne» (Anonyme, *le Soleil*), «*Né à Québec...* est un ouvrage écrit dans un style *[...]* très vivant» (Anonyme, *la Presse*), «où l'esprit des choses circule vivant et pétillant à travers les mots qui jaillissent pleins de verve, pleins de vie, éclatent en images incisives et font taches brillantes» (C. Bertrand). C'est à sa fluidité en même temps qu'à son entrain qu'une narration si vivante «doit sûrement d'avoir tout de suite plu» (V. Barbeau). Maurice Hébert quitte le livre «avec une impression aiguë de la vie d'une époque, restituée à l'attention comme en un film sonore polychrome, et pas du tout à la façon d'une simple vie romancée»[66]. Quant à Grandbois, il a su «précipiter, à l'instar du cinéma et à l'image de la vie, la vitesse d'un récit intentionnellement kaléidoscopique» (G. Rousseau, p. 2).

La description est l'un des procédés littéraires sur lequel la critique revient inlassablement. «Grandbois conserve le souci de décrire avec précision en ramassant les hachures, en les tassant pour faire ombre et pénombre et en les espaçant pour laisser

---

65. «Alain Grandbois est psychologue et sait en outre revivre intensément les scènes que l'histoire évoque dans son imagination; aussi son livre déborde-t-il de vie» (J. Dorion).

66. M. Hébert, *le Canada français* (février 1934): 553. — Cet article est repris dans *les Lettres au Canada français* (1re série, Albert Lévesque, 1936, p. 53-71) et sous-titré «Un roman-film».

filtrer la lumière» (M. Hébert, p. 547). Les yeux éblouis et agrandis de Georges Rousseau «ne sentent pas de fatigue de la surabondance descriptive» (p. 2). Dans *Né à Québec*, les belles descriptions de paysages «se trouvent pour ainsi dire à toutes les pages» (P. Sauriol). Les décors des rivières et des bois «sont décrits avec couleur; les luttes de l'autorité civile avec le clergé, de façon pour le moins intéressante» (Anonyme, *la Patrie*). «Varied descriptions of natural life and scenery provide an historical and imaginative background for the well-known events of Jolliet's career» (D.J. Pierce, p. 309). Pour peindre de multiples paysages ou l'une des scènes les plus importantes de la vie de son héros, l'écrivain trouve «des mots très simples»; quelques descriptions de paysages canadiens, «qui ne dépareraient pas une anthologie», frappent par leur réalisme (L. Desbiens, p. 9). Elles «sont une suite de photographies» (J. Dorion). On dirait que Grandbois s'est donné la peine de visiter les lieux décrits (O. Asselin).

«Des silhouettes — Courcelle, Talon, Frontenac, etc. — sont habilement campées» (R. Rumilly). Quant aux portraits de Jolliet, «adroitement glissés dans le récit» (M. Hébert, p. 550), le biographe a une façon on ne peut plus personnelle de les brosser «en quelques traits» (L. Desbiens, p. 1). Il «campe une silhouette attachante» (R. Duhamel, p. 22).

En vérité, *Né à Québec* constitue «une excellente peinture de la vie canadienne de la seconde moitié du dix-septième siècle» (A.-M. B., p. 322), «un beau tableau des principaux événements de cette partie tourmentée de notre histoire» (P. Sauriol). Magnifique épopée, la biographie fourmille de «tableaux, ou pittoresques ou tragiques, brossés de main de maître» — «tableaux de détresse, de misère, d'angoisse, de terreur» (Anonyme, *la Presse*). Grandbois procède par courts tableaux, ce qui lui permet de transporter plus aisément son lecteur «sur les nombreuses scènes de l'action» (Anonyme, *la Patrie*). Muni d'«une plume pinceau», l'artiste ne se contente pas de cour-

tes esquisses (G. Rousseau, p. 2). Lorsque «son sujet l'exige, il peint de plus grandes fresques» (L. Desbiens, p. 1), «savamment brossées, patiemment lavées» (G. Rousseau, p. 2). Il est même possible que Delacroix eût accepté «de signer le tableau grandiose et mouvementé du combat de Dollard des Ormeaux»[67].

Par ailleurs, le biographe «ne s'embarrasse pas d'un lyrisme de mauvais goût»; il impose plutôt «un frein à sa phrase, une digue à son lyrisme» (L. Desbiens, p. 1). Maurice Hébert souligne «l'émotion contenue, presque contrainte, qui circule dans les pages d'Alain Grandbois» (p. 553) à qui Victor Barbeau sait gré «d'aller à l'essentiel, de respecter partout la mesure» et la clarté. En fait, l'écrivain vénère la mesure et la sobriété, «deux grandes divinités latines» chères aux classiques (G. Rousseau, p. 2).

Si les propos de Grandbois ne sont pas toujours neufs, la manière est, par contre, «absolument nouvelle et attrayante» (C. Bertrand). Il n'y a pas jusqu'à Albert Pelletier qui n'apporte son hommage à l'auteur pour «la nouveauté sans doute virginale de ses images». Maurice Hébert résume ainsi cette façon nouvelle: dessiner la nature et les héros qui s'y meuvent «en traits prestes, hachés, interrompus aussitôt que fixés, selon des rythmes caractéristiques» (p. 547). «Il en résulte, poursuit le collaborateur du *Canada français*, un halètement, une sorte de trépidation comme d'une attente nerveuse qui ne se satisfait que dans le mouvement et par quoi se traduit fort bien le tempérament moderne. C'est une chose très curieuse que ces transpositions du passé en une langue tout à fait à la page»[68]. Renchérissant sur cette idée, Hébert conclut: «Tout cela est étrange

---

67. G. Rousseau, *le Devoir* (5 février 1934): 2. — La phrase de Rousseau qui rend cette idée est contournée: «Et il n'est pas impossible que Delacroix eût refusé de signer le tableau grandiose *[...]*».

68. «Les personnages importants de la colonie dont l'œuvre a compté dans l'épopée de Jolliet sont présentés à la manière moderne; on ne s'embarrasse pas de détails: un incident bien situé illustre toute une politique» (P. Sauriol).

pour bien des nôtres, ainsi appliqué à une histoire que nous avons accoutumé de voir illustrée de phrases dont le nombre classique est rarement absent».

Bref, *Né à Québec*, «merveilleux récit» (Anonyme, *la Presse*) qui regorge de phrases fascinantes (L. Desbiens, p. 9), émerveille Edmond Chassé. D'après Georges Rousseau, l'ouvrage évoque la «magie des contes de *[fées]*», de même que la «splendeur des images d'Epinal»[69]. On «dit que c'est le meilleur livre de l'année», jugement auquel Paul Sauriol souscrit de grand cœur. Avec cet ouvrage, la littérature canadienne-française s'enrichit «d'un livre de lecture agréable et instructive» (A.-M. B., p. 322), du «livre d'histoire le mieux écrit» (Anonyme, *le Soleil*) — «livre qui est certes ce qu'ait écrit de mieux, depuis longtemps, une plume canadienne dans le champ des récits» (L. Desbiens, p. 1).

Un tel ouvrage suscite maints espoirs. Il constitue à la fois «un bel apport à notre littérature et de vastes espérances pour d'autres belles œuvres dans un avenir prochain» (Anonyme, *la Gazette littéraire*, mars). Car il «augure un œuvre de M. Alain Grandbois» (A. Pelletier) que Lucien Desbiens presse de donner d'autres textes comme *Né à Québec* «sur d'autres grandes figures de notre histoire» (p. 9). Quant à l'écrivain, il a l'amour de l'histoire, la passion des études précises et le culte des belles phrases: «Phénomènes presque exceptionnels chez les Canadiens de moins de quarante ans» (A. Pelletier). En réalité, Grandbois «n'écrit pas comme tout le monde» (C. Bertrand)[70]. Il est même passé maître dans le maniement de la belle phrase française. «Notre littérature ne nous y a pas encore très habitués»; aussi l'auteur a-t-il le «droit d'espérer la survie littéraire» (G. Rousseau, p. 2).

---

69. G. Rousseau, *le Devoir* (5 février 1934): 2. — Pour ce critique, les images d'Epinal, on le voit, ne sont pas synonymes de cliché.

70. René Garneau affirme dans *le Canada* du 27 mars 1934 qu'une œuvre proprement faite, «on en édite ici une ou deux par an».

Ces louanges s'assortissent de quelques réserves, la plupart accompagnées, il est vrai, de circonstances atténuantes. Georges Rousseau attire l'attention sur «certaines inégalités, ou plutôt égalités d'écriture» (p. 2). «Parfois, observe Paul Sauriol, un mot paraît excessif, mais c'est rare, et le contexte *[le]* corrige dans une large mesure». Du style alerte, vivant de Grandbois, A.-M. B. écrit qu'il «devient accidentellement trop audacieux *[...]*. De même, il y a parfois abus de concision» dans *Né à Québec* (p. 322). Robert Rumilly partage cette opinion: certes, le style «est vif, très rapide, coloré, avec des ellipses saisissantes. Mais elles sont trop nombreuses en certains chapitres. Il y a beaucoup trop de phrases coupées, hachées *[...]*. Ce procédé n'est pas mauvais en soi, mais l'excès en tout est un défaut, et la répétition fatigue.»[71] Si l'on en croit Olivar Asselin, l'auteur «écrit rapidement, correctement, avec une simplicité parfois un peu tendue». Le journaliste se pose également cette question: pourquoi Grandbois «dit-il la 'baie d'Hudson' et la 'baie James'?»[72] S'il considère que la biographie contient des pages d'une excellente prose, le critique anonyme de la *Revue trimestrielle canadienne* se demande pour quelle raison l'écrivain «abuse de certaines phrases qui se terminent par deux verbes, lesquels sont séparés par une virgule au lieu d'être liés par une conjonction». Dans le même ordre d'idées, Maurice Hébert affirme: la ponctuation «est presque toujours identique, la virgule remplaçant la conjonction ou facilitant une ellipse. *[...]* Quant au point final, il s'accommode à chaque heurt de la phrase. A la longue, cela paraît un truc de métier par trop monotone» qui peut néanmoins produire d'agréables effets (p. 549). Le collaborateur du *Canada français* mentionne en outre quelques fautes

---

71. Rumilly ajoute cependant: «En dépit de quelques défauts très nets, et faciles à corriger dans l'avenir, *[Né à Québec]* est non seulement intéressant mais *[...]* remarquable». L'historien est même convaincu qu'«Alain Grandbois se corrigera facilement des défauts qu'on lui signale».

72. Le *baie James* de l'édition de 1933 (p. 220, 222, 224, 245 et 251) est devenu *baie de James* dans celle de 1948 (p. 177-178, 180, 196 et 201).

qualifiées de bagatelles: « *Coureur des bois* pour *coureur de bois*, *trafiquants* en guise de *traficants*, *Brébœuf* au lieu de *Brébeuf*»[73].

La critique insiste donc sur la distinction de la langue grandboisienne. Originale ou personnelle, elle sort de l'ordinaire. Elle se distingue en outre par sa correction et sa beauté. Qui plus est, elle se caractérise par sa nervosité, sa vivacité, qu'on rattache volontiers à l'idée de «modernité». Une majorité de commentateurs, même si elle s'en étonne parfois, accueille favorablement ces innovations rhétoriques. D'autres critiques (encore sensibles à l'ancienne manière d'écrire, essentiellement «classique») font des réserves plus ou moins marquées sur les «audaces» stylistiques de *Né à Québec.*

V. CONFORMITE A L'HISTOIRE OU LIBERTE DE L'ARTISTE? *(Conclusion)*

Vingt-quatre auteurs (dont huit anonymes) donnent vingt-cinq comptes rendus, parmi lesquels quatre seront repris: ceux de Victor Barbeau (né en 1896), Camille Bertrand (1877-1957), Maurice Hébert (1888-1960), le texte de Jean Chauvin (1895-1958) ayant d'abord été lu à la radio. A l'instar de Camille Bertrand, Jean Chauvin et Maurice Hébert, les commentateurs suivants ne participent qu'à la réception critique immédiate de la première édition de *Né à Québec*: Olivar Asselin (1874-1937), Edmond Chassé (1887-1951), Lucien Desbiens (né en 1907), Jules Dorion (1870-1939), Donald J. Pierce (né en 1901), Georges Rousseau, Robert Rumilly (1897-1983), Paul Sauriol (né en 1905) et deux inconnus: A.-M.B. et Jean Morin, signataire d'une lettre ouverte. Les autres critiques qui figurent dans ce chapitre feront la recen-

---

73. M. Hébert, *le Canada français* (février 1934): 553. — Signalée par le *Larousse du XX^e siècle*, l'orthographe *traficant* est rare. — Dans la seconde édition de *Né à Québec* (Fides, 1948), *coureur des bois* devient *coureur de bois.*

sion d'au moins deux livres de Grandbois. Albert Pelletier (1895-1971) commentera *les Voyages de Marco Polo* (Valiquette, 1941), Victor Barbeau, la deuxième édition de la biographie de Louis Jolliet (Fides, 1948), et Roger Duhamel (1916-1985) applaudira à toutes les parutions, sauf en 1963.

Ces commentateurs s'accordent sur au moins un point: la nouveauté de *Né à Québec*. Celle-ci tient au discours historique d'Alain Grandbois, à la pratique de la biographie romancée, de même qu'à la langue employée par l'auteur. Confrontés à ces innovations, les critiques réagissent diversement. Certains y souscrivent, et d'autres, à des degrés divers, les désapprouvent.

Si plusieurs commentateurs, dont Maurice Hébert et Roger Duhamel, envisagent l'histoire comme une source où les écrivains doivent puiser à pleines mains, ils reconnaissent en même temps que l'histoire traditionnelle s'essouffle. Elle pécherait notamment par son aridité, son caractère stéréotypé, sa superficialité. Aussi, les mêmes commentateurs prônent son ressourcement. Ils exhortent les artistes à s'écarter de la norme, à faire preuve d'originalité. A cet égard, le livre de Grandbois, qui rompt avec la tradition, avec un certain esprit scolaire, fait figure d'étalon. Au dire de Victor Barbeau, l'ouvrage insuffle aux lettres canadiennes-françaises un renouveau.

Toujours d'après Barbeau, *Né à Québec* présente une image neuve de la Nouvelle-France. Pour sa part, Maurice Hébert attire l'attention sur la nouveauté du point de vue de l'observateur. Grâce à ses voyages, ses études et ses lectures, Grandbois, un Canadien français, considère ses compatriotes comme une chose nouvelle dont la vie est communicable. Quant à Roger Duhamel, il fait en partie découler la nouveauté du livre de la pratique d'un genre, le récit, plus précisément la biographie romancée, que Grandbois serait l'un des premiers à illustrer au Canada. Pour le jeune chroniqueur de *la Relève*,

la biographie romancée se caractérise par la véracité des faits rapportés tout autant que par la recréation d'un climat psychologique.

Par ailleurs, une majorité de critiques endossent l'image renouvelée de Louis Jolliet. Quoique Grandbois relativise son héros, qu'il assortisse ses qualités de défauts, qu'il lui prête des passions parfois peu compatibles avec l'hagiographie, ils trouvent le personnage sympathique et d'autant plus exemplaire qu'il est en mesure de toucher un grand nombre de lecteurs, eux-mêmes faillibles.

A la matière novatrice de *Né à Québec* s'ajoute la manière inédite. On rappellera que Maurice Hébert tient Grandbois pour une espèce d'alchimiste qui transforme en art, en beauté les données brutes de la science. Du style grandboisien, le collaborateur du *Canada français* écrit qu'il rafraîchit la matière aux yeux du public québécois. Tout en s'en réjouissant, Hébert s'étonne de voir le passé traduit par des phrases aussi neuves. Au point de vue canadien-français de l'observateur correspondrait donc le point de vue de l'écrivain, en l'occurrence français. A l'inverse des auteurs locaux qui multiplieraient les archaïsmes, les canadianismes et les fautes, Grandbois use d'un français irréprochable, «international», ce dont se félicite non seulement Victor Barbeau, mais aussi Jean Chauvin. Chez ces trois commentateurs, la France littéraire sert de modèle, et non de repoussoir, sur les plans esthétique et langagier.

Une seconde catégorie de commentateurs postulent l'objectivité de l'histoire, sa rigueur scientifique. En fait, ils inclinent vers le respect de la tradition. Leur vision de l'histoire, éminemment statique, est proche de celle d'un Lionel Groulx. Tout se passe comme si la Nouvelle-France représentait encore pour eux un âge d'or. Société idyllique et consensuelle, elle est évidemment peuplée d'êtres idéaux sous tous les rapports. Prétextant la décadence ou la dégénérescence de leurs contemporains minés par le modernisme, certains critiques, pour les faire renaître à la pureté d'antan, recourent à

cette Nouvelle-France mythique. Lorsque des écrivains, par exemple Grandbois, en proposent une conception tant soit peu déviante, ils s'exposent à des rappels à l'ordre.

Pour Olivar Asselin et surtout Albert Pelletier, la biographie composée par Grandbois est attentatoire, sinon sacrilège, à plus d'un titre. D'un *demi-dieu* sans peur et sans reproche, l'auteur aurait fait un mondain, un ambitieux penchant pour la délation et l'envie. En mêlant Jolliet à des intrigues, son biographe poserait l'existence de conflits, de débats; il briserait *ipso facto* l'unanimité «caractéristique» de la Nouvelle-France exemplaire.

Qui plus est, le découvreur affublé de colifichets et de falbalas *littéraires* perdrait, selon Pelletier, toute virilité. Ce qui est en cause ici, c'est l'utilisation, à tout le moins en ce qui a trait à la biographie de Jolliet, d'un français trop «parisien», associé, d'une part, aux ornements féminins, au raffinement, donc, et plus particulièrement à l'efféminement et, d'autre part, à la mode, à la modernité «délétère» — français châtié auquel s'opposerait une langue régionale, ou canadienne, à la fois «robuste» et pérenne, un style plus classique, en tout cas moins nerveux.

En schématisant, on dira que des raisons d'ordre avant tout idéologique président aux jugements de ces commentateurs. Ils privilégient une littérature engagée où l'histoire joue un rôle prépondérant, principalement didactique, cette discipline devant enseigner la façon de se comporter sur le plan collectif, nommément national. Quant aux critiques du premier groupe, animés d'une conception plus dynamique de l'histoire, ils sont tout autant sensibles à la beauté d'un texte qu'à son inspiration historique. Chez la plupart d'entre eux, la notion de vérité historique glisse vers celle de vraisemblance psychologique[74]. Revendiquant un art plus profond et plus vivant, ils acceptent d'une certaine

74. Par exemple, Paul Sauriol écrit dans *le Devoir* que les «reconstitutions sont plausibles, naturelles, logiques; c'est romancé, mais on se dit en lisant que vraiment les choses ont dû se passer ainsi».

manière que la psychologie, l'imagination, l'esthétique pénètrent le domaine historique afin de le revigorer[75]. En d'autres mots, ils investissent le créateur d'une certaine liberté même lorsqu'il tire son sujet de l'histoire. A leurs yeux, Alain Grandbois «répond à un besoin, comble une lacune», pour reprendre la formule de Victor Barbeau — une critique, pour être efficace, devant pouvoir disposer d'œuvres qui illustrent ses propres canons[76].

Bref, deux écoles s'affrontent. Représentée par Albert Pelletier, la première fait obligation à l'artiste de se conformer à une vision traditionnelle, classique de l'histoire. Quant à la seconde école, à la tête de laquelle on retrouve Georges Rousseau, elle pourvoit le même artiste d'une autonomie, d'une liberté relativement au choix du public et, plus fondamentalement, des sujets et même de la façon de les développer[77]. Entre ces deux pôles, on passe par toute la gamme possible des prises de position.

Somme toute, cette première réception s'avère favorable à Grandbois. Si *Né à Québec* suscite une polémique, aucun de ceux qui y participent n'éreinte l'écrivain. Il n'y a pas jusqu'aux commentateurs les plus éloignés de l'univers de Grandbois qui ne reconnaissent les qualités de son écriture.

*

On terminera en constatant que sont déjà mis en place, d'une certaine façon, les principaux éléments de ce qui constituera plus tard le *mythe* d'Alain Grandbois: la distinction de l'homme, descendant des Jolliet, qui appartient à une famille «noble» et

---

75. Ainsi, Jules Dorion écrit que grâce à son imagination, Grandbois fait revivre «intensément les sentiments de son héros et jusqu'à ses gestes».

76. Gilles Marcotte, «Les années trente: de Monseigneur Camille à *la Relève*», *Voix et images* (printemps 1980): 519. — Dans le même ordre d'idées, Roger Duhamel écrit dans *la Relève*: «La pratique victorieuse d'un genre précède toujours la théorie» (p. 23).

77. Pendant les décennies 1930 et 1940, des peintres québécois, acquis à l'idée de liberté, revendiquent l'autonomie de l'art. A ce sujet, voir notre article dans *Littératures*, 4 (1989): 69-105.

qui a poursuivi des études avancées: la distinction du voyageur qui parcourt l'Extrême-Orient en temps de crise économique; enfin, la distinction de l'artiste peintre, magicien du verbe (ou alchimiste) qui marie prose et poésie et qui, *dès* son premier livre, accouche d'un quasi-chef-d'œuvre reconnu par la France et frappé au coin de la modernité — toutes distinctions tempérées, comble de la distinction, par la modestie du personnage[78].

En attendant la consécration, l'auteur de *Né à Québec* (qu'un Robert Rumilly classe au tout premier rang de la littérature canadienne naissante) sillonne les routes du vaste monde. Mais son père révèle en mars 1934 que le globe-trotter «doit revenir au pays au commencement de l'automne». Le chroniqueur de *la Gazette littéraire* à qui Henri Grandbois annonce la nouvelle applaudit au retour d'«un compatriote aussi cultivé et de si grand talent. Nous n'en avons pas trop ici.» Dès le mois précédent, Maurice Hébert imaginait Grandbois «sur les chemins de l'Indochine, à la quête d'un nouveau sujet» (p. 554). Sur sa lancée, le collaborateur du *Canada français* continuait: «Peut-être est-ce pour nous revenir après un livre sur l'étranger, plus apte encore à comprendre le Canada et à le préférer?»

78. Olivar Asselin écrit qu'on dit Grandbois «très modeste».

Intermède I: 1925-1940

L'EXIL

Et je me remets à écrire avec application des niaiseries sur le haut baron du Bois d'Avaugour, le petit Algonquin Atouta, la belle Madame de Frontenac, le bienheureux de Brébeuf, la traite des fourrures, le traité de Saint-Germain, la baie d'Hudson, les filles du Roy, les castors, bref, sur tout ce qui a préparé jadis le glorieux avènement de la remarquable génération de jeunes mâcheurs de gomme — Wrigleys ou Chiclets — qui font actuellement l'orgueil et la joie des foyers canadiens[1].

Je dis cela tout à fait gratuitement, mais il n'est pas besoin de connaître beaucoup les femmes pour savoir à quoi s'en tenir sur leurs capacités de jeux et d'intrigues.

D'ailleurs, ta lettre dans un sens m'a fait plaisir. Car si tu t'y montres très injuste et un peu folle, tu t'y montres aussi intelligente. Et c'est une qualité que les femmes vraiment «femmes» — les seules qui comptent — ne possèdent guère.

Qu'est-ce que cela peut faire à un Chinois de se diriger vers la chapelle et d'esquisser vaguement un signe de croix [?] *Il n'en pense pas moins païen. Les nègres sont plus malléables, parce que moins intelligents. Mais les Chinois... derrière eux se campe une civilisation millénaire.*

---

1. Cette citation provient de *Lettres à Lucienne*, l'Hexagone, 1987, p. 108-109; elle fait partie d'une lettre écrite par Alain Grandbois le 24 novembre 1932. A cette date, le «bienheureux» Jean de Brébeuf est canonisé depuis deux ans. — Le deuxième extrait est tiré de la p. 150 du même ouvrage et fait partie d'une lettre écrite le 15 décembre 1932. Quant à la troisième citation, elle provient d'une entrevue accordée par Grandbois à Marcel Hamel et dont le compte rendu est publié dans *la Nation* du 30 avril 1936.

I. ABSENCE D'ALAIN GRANDBOIS

Au cours de la période étudiée ici, Alain Grandbois voyage à l'étranger[2]. D'ordinaire absent de la scène locale, il ne se manifeste même pas lors du lancement de *Né à Québec* à la fin de l'automne de 1933[3]. Lors d'une escale de l'auteur des *Poëmes* d'Hankéou à Québec en octobre 1934, Olivar Asselin, qui semble croire à son retour définitif, s'empresse de solliciter sa collaboration à *l'Ordre*[4]. Mais l'écrivain, qui remettra bientôt le cap sur la France où il débarquera en décembre, n'accepte pas l'invitation.

Quoi qu'il en soit, Grandbois n'accorde sa première entrevue qu'au mois de janvier 1936. Il répond alors aux questions de Marcel-Pierre Hamel, un des fondateurs de *la Nation*[5], hebdomadaire fascisant de la vieille Capitale, où l'on pourfend à cœur joie le

---

2. Grandbois aurait acquis très tôt sa réputation de grand voyageur. Si l'on en croit Ernest Pallascio-Morin, dès 1926, on appelait le futur poète «'l'homme à l'hispano', cette voiture élégante du temps». Pallascio-Morin ajoute: «Il avait voyagé à peu près partout et le bonheur a voulu que je sois de ses amis à cette période de notre jeunesse» (*Sacré métier! Mémoires d'un journaliste*, Louise Courteau, 1990, p. 189). En 1926, Grandbois, qui commençait sa «carrière» de globe-trotter, n'avait pas encore voyagé «partout».

3. En 1933, Grandbois débarque à Québec le 13 août, mais on le retrouve au Havre dès le 3 octobre. Voilà du moins ce qu'on mentionne dans la «Chronologie d'Alain Grandbois», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 39. Or la dernière pièce de *Lettres à Lucienne* (l'Hexagone, 1987) est écrite par Grandbois à bord de l'*Aurania*, datée du 30 octobre 1933 et postée à Pointe-au-Père, «point du dernier courrier» (p. 202). Ce qui était à l'époque une station des pilotes du Saint-Laurent est situé à proximité de Rimouski. Si la date fournie par Lucienne Boucher est exacte, il est moins que probable que Grandbois se soit trouvé au Havre le 3 octobre 1933. Quoi qu'il en soit, *Né à Québec* paraît à la mi-novembre à Paris, où l'écrivain habite, rue du Mont-Thabor.

4. Voir, dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, la lettre du 11 octobre 1934 d'Asselin à Grandbois (204/9/12). — On rappellera que le 8 janvier 1934, Asselin, alors au *Canada*, a rendu compte de *Né à Québec*. Sur *l'Ordre*, voir l'article d'Yvette Francoli paru dans le nº 6 de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (été-automne 1983): 33-45.

5. Sur *la Nation*, voir «L'idéologie petite-bourgeoise des indépendantistes de *la Nation* (1936-1938)» de Robert Comeau dans *Idéologies au Canada français: 1930-1939*, sous la direction de F. Dumont *et al.* (PUL, 1978, p. 201-214).

communiste et l'étranger[6]. Aussi n'est-ce pas sans plaisir que le journaliste entend Grandbois déclarer que les «nègres», moins intelligents que les Chinois, sont donc plus malléables. Par ailleurs, l'écrivain souligne qu'il est très difficile de circuler en Chine, «pays barbare» où l'on côtoie des gens «maigres, pouilleux, pauvres» et que pillent «des bandes communistes».

Comme des leitmotive, les thèmes entrelacés du voyage et du livre traversent l'interview qui se déroule dans un hôtel de Québec, «maison aux pierres roses». Commencée dans «le salon aux tentures sympathiques», elle se poursuit dans «une chambre carrée, claire, aux murs dénudés», encombrée de livres et de malles «gonflées, ficelées de courroies et couvertes d'étiquettes cosmopolites», et où tout «marque la hâte du départ».

Dans le chapeau qui coiffe son compte rendu, Hamel évoque les êtres qui, exécrant la routine, prennent parti pour la liberté, le goût du risque et de l'aventure. Ils se rendent jusqu'aux extrémités de la terre. Lorsqu'ils sont rentrés au bercail, «des paysages cosmiques excitent encore leurs convoitises». «Europamude *[?]* par profession», Grandbois fait évidemment partie de cette race migratrice à qui les périples permettent de se «gaver le cerveau d'images neuves et fortes».

Celui qu'on présente ainsi comme un globe-trotter parle de son œuvre. Il dit avoir composé des poèmes, «presque rien, une plaquette d'une cinquantaine de pages». Sur sa lancée, le «poète par désillusion» continue: «Ce sont des impressions à l'état brut que j'ai cherché à fixer sur le papier, des chocs incohérents d'images qui pleuvaient sur mes yeux, pendant que doucement la jonque glissait sous les étoiles.» Le seul intérêt de ces poèmes consiste à avoir «été publiés dans une édition chinoise» à Hankéou. Tous les exemplaires, sauf deux, «ont été jetés à la mer par des bandits communistes qui

6. De retour à Québec au mois de novembre ou décembre 1935, Grandbois serait rentré à Paris en mai 1936. Voir la «Chronologie d'Alain Grandbois» déjà citée, p. 41. Au fait, l'entrevue n'est publiée que le 30 avril 1936.

s'étaient *[emparés]* de la jonque qui les transportait»[7]. Grandbois tend alors à l'intervieweur «un cahier bleu, bariolé de lignes rouges, tatoué des caractères cabalistiques de la langue. 'Ne lisez pas, c'est ennuyeux comme tout'»[8]. «Vous n'y comprendrez pas grand-chose», ajoute Grandbois. Hamel parcourt cependant les vers qu'il oublie aussitôt, se souvenant seulement qu'ils lui rappellent, «par leur facture, ceux de Luc Durtain, un autre conquérant de la terre»[9].

Grandbois entretient aussi son interlocuteur de *Né à Québec* dont l'histoire s'apparente à celle de tous les livres[10]. L'auteur mentionne une phase préliminaire qui se déroula au Canada. Il s'installa ensuite à Paris où les plaisirs, les distractions abondent. Il délaissa donc son travail et ne s'y remit qu'au bout d'un an. Le dépouillement des documents le lassant, il mit un jour le cap sur Port-Cros, petite île de la Méditerranée, où la vie coule, délicieuse. Mais des amis le rappelèrent à l'ordre: «Voyons, Grandbois,

---

7. Sur le thème des bandits chinois, voir: D. Bouchard, *le Devoir* du 3 février 1934, p. 9; et Mgr Lapierre, *le Devoir* du 10 février 1934, p. 9. — En réalité, plusieurs exemplaires de *Poëmes* auraient échappé au naufrage. D'abord celui de Grandbois qui a été exposé en octobre et novembre 1991 à la maison Hamel-Bruneau, centre de diffusion culturelle de la ville de Sainte-Foy; ensuite, ceux qu'il a remis au président du Cercle français de Shanghai et au capitaine André Loréal (à ce sujet, voir le compte rendu de l'entrevue réalisée par Lucette Robert et qui a paru dans le *Photo-Journal* du 26 mai 1945, p. 39); enfin, ceux envoyés à des amis, dont Victor Barbeau et Marcel Dugas (à ce sujet, voir l'article de POLD, pseudonyme de Léopold Leblanc, reproduit le 7 décembre 1957 à la p. 11 du *Devoir*). En 1962, Grandbois confiera à Gérald Godin avoir pris avec lui «une douzaine d'exemplaires», les autres devant être transportés par bateau (*le Nouveau Journal* du 3 mars, p. i).

8. Sous la plume de Hamel, les idéogrammes chinois se muent en «caractères cabalistiques». *Poëmes* devient un livre «ésotérique», c'est-à-dire réservé à des initiés et obscur pour quiconque n'appartient pas au petit cercle.

9. Luc Durtain (1881-1959) a participé au groupe de l'Abbaye, communauté littéraire et artistique fondée, au début du siècle, sur le modèle de l'abbaye de Thélème. Durtain, un médecin, a publié des poèmes, des romans, des récits de voyages et des mémoires. Ecrivain unanimiste, il recherche, à travers l'exotisme et le pittoresque, la présence de l'«âme humaine».

10. Dans l'ouvrage intitulé *Approches* (le Chien d'or, 1942), Marcel Dugas traite, entre autres sujets, de la genèse de *Né à Québec*. Le critique répète à peu près ce que Grandbois confie ici à Hamel. — Dans les *Lettres à Lucienne* (l'Hexagone, 1987), Lucienne Boucher et Grandbois abordent la composition de la biographie de Jolliet: la première, aux pages 15-17, 77, 79, 83, 186, et le second, aux pages 82, 108-109, 112, 114, 130, 144, 166 et 183-184.

il faut que tu écrives quelque chose». Obtempérant, il composa d'une traite un volume de quatre cents pages sur Louis Jolliet. Mais il estimait l'ouvrage trop long. Aussi l'émonda-t-il et présenta enfin la version finale à l'éditeur. Intervenant à son tour, Hamel constate que Chateaubriand et Grandbois ont tous deux décrit le Mississippi, le second surpassant peut-être le premier. En tout cas, Grandbois a renouvelé le sujet en ajoutant une note personnelle, «faite de rigueur scientifique, là où n'existait que l'imagination artistique» de l'auteur des *Natchez*.

Finalement, Grandbois révèle qu'il est en train de terminer «un livre sur la Chine».

L'image qui ressort de cette entrevue est, dans ses grandes lignes, conforme à celle que nous avons dégagée de la réception critique immédiate de *Né à Québec*. Dans la représentation de Grandbois, le voyage joue un rôle-clé. «Pèlerin» infatigable ou conquérant de la terre, l'écrivain ne s'arrête jamais. Une fois revenu au bercail, il parcourt le monde en esprit et projette sur le papier les impressions qu'il a engrangées en cours de route, matériau de l'œuvre à venir. Le Grandbois dont Marcel-Pierre Hamel rapporte les propos est également un aventurier qui ne craint pas de sillonner une Chine en proie à la guerre civile et grouillante de «bandits communistes» vifs à la détente. En fait, le voyage traduirait chez lui un goût profond pour l'aventure et la liberté dont participeront, comme on le verra dans un prochain chapitre, ses poèmes.

L'entrevue accrédite également l'image de l'écrivain émérite. Touchant à la prose et à la poésie, Grandbois est donc un polygraphe. Qui plus est, il excelle dans tous les genres. Egalant Durtain, il surclasse Chateaubriand. Loin de s'endormir sur ses lauriers, l'auteur de *Né à Québec* et de *Poëmes* poursuit sa carrière. Il a en effet un livre en chantier qui autorise toutes les conjectures, puisque l'auteur n'en précise pas la nature, se contentant d'affirmer qu'il porte sur la Chine.

Si l'on compare les révélations que Grandbois fait à Hamel concernant la perte des *Poëmes* d'Hankéou avec ce que l'écrivain confiera beaucoup plus tard à Gérald Godin, on ne peut conclure qu'à la mystification[11]. En attendant, on doit fustiger les «rouges», des barbares étrangers (sinon hostiles) aux choses de l'art[12].

Au travers des déclarations de Grandbois transparaissent également son droitisme et son racisme peu compatibles avec la réputation d'humaniste que la critique s'apprête à lui faire. On peut d'ores et déjà poser cette hypothèse: le caractère avant-gardiste de Grandbois tient d'abord et avant tout à sa poésie. En d'autres termes, le mythe d'un Grandbois novateur ou «moderne» suppose que les thuriféraires négligent sa prose, en particulier ses récits de voyages et son recueil de nouvelles où un traditionalisme, qui ressortit à l'idéologie et à la thématique, apparaît.

On ajoutera que Grandbois amorce sa carrière radiophonique dans la nuit du 7 juillet 1936 en récitant sur les ondes de la BBC des poèmes d'écrivains canadiens-français dont «O tourments...», septième pièce du recueil d'Hankéou[13].

---

11. «On a beaucoup romantisé, romancé plutôt, là-dessus.» Grandbois qui, le premier, a romantisé ou romancé, rectifie les faits. De retour du Tibet, il prend avec lui, on le sait, une douzaine d'exemplaires de *Poëmes*. L'éditeur improvisé doit lui «envoyer les autres à Saigon (ou Tokyo ou Hong-Kong) par le prochain bateau. Celui-ci se perd corps et biens au cours d'un typhon imprévu comme ils le sont tous» (*Le Nouveau Journal* du 3 mars 1962, p. I). — De son côté, Lucienne Boucher, avec qui Grandbois échange des lettres d'amour en 1932 et 1933, n'ajoute pas foi à la version du naufrage (*Lettres à Lucienne*, l'Hexagone, 1987, p. 183, note 4).

12. Cette idée fait partie des topiques de l'époque. Francesco Iacurto, avec qui Grandbois collaborera un jour, la reprend dans *la Nation* du 27 mai 1938. Se confiant lui aussi à Marcel Hamel, le portraitiste avoue avoir «en abomination les rouges d'Espagne. Quand je parle ainsi, précise-t-il, je le fais en tant que peintre. Les communistes se sont conduits comme des barbares. Ils ont détruit les trésors artistiques de l'Espagne. C'est un crime d'immoralité contre l'Art».

13. Au sujet de cette émission de radio, voir, dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, la lettre du 23 juin 1936 adressée à Grandbois — lettre dont la signature est illisible (204/9/33).

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE:

DES REFERENCES EPARSES ET RARES

Une des premières références à Alain Grandbois dans la presse est le fait d'un journaliste anonyme. Dans *l'Action catholique* du 6 février 1920, il relate les funérailles de Philippe Grandbois auxquelles a assisté son neveu Alain. Cinq ans plus tard, soit le 2 février 1925, un reporter anonyme du même quotidien décrit les funérailles du capitaine E.E. Cinq-Mars, frère du poète québécois Alonzo. Parmi ceux qui suivent le cercueil, on mentionne Grandbois, étudiant en droit qui n'a alors rien publié. Il est possible qu'on ait retenu son nom en raison de la notoriété de sa famille avantageusement connue dans les régions de Québec et de Trois-Rivières. Un de ses membres «éminents», l'abbé Joseph-Emery Grandbois, meurt le 29 décembre 1931. Le défunt est l'oncle paternel d'Alain qui assiste, le 2 janvier, à ses obsèques[14].

Par ailleurs, le jeune homme est cité dans un recueil de poèmes. Simone Routier, avec qui Alain a déjà entretenu une relation amoureuse, lui dédie en effet «Le coffret de mosaïque», deuxième pièce de *l'Immortel adolescent* dont la seconde édition paraît au

---

14. Voir *l'Action catholique* des 30 décembre 1931 (p. 10, 9) et 4 janvier 1932 (p. 10, 9). — Si l'on en croit la «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 39), celui-ci aurait pris, le 30 décembre 1931, le bateau au Havre pour New York où il n'aurait débarqué que le 10 janvier 1932 «en transit vers le Canada». — Par ailleurs, aucun périodique ne signale la présence d'Alain lors des funérailles de son cousin par alliance Raymond d'Auteuil, mort le 10 janvier 1933, et de ses oncles maternels Maurice Rousseau, mort le 21 octobre 1933, et Arthur Rousseau, mort le 13 janvier 1934. — En janvier 1933, Alain séjournait à Paris. Au Québec en août et septembre, il *aurait* débarqué au Havre le 3 octobre. Le 1er janvier 1934 commençait son premier périple asiatique (renseignements recueillis dans la «Chronologie d'Alain Grandbois» déjà citée, p. 39). Sur la présence, problématique, de Grandbois au Havre le 3 octobre 1933, voir la note 3 du présent intermède.

Soleil en 1929[15]. L'auteure n'est pas sans savoir que Grandbois tâte de l'écriture. Celui-ci a joint un conte et des poèmes aux lettres d'amour qu'il lui a adressées entre 1920 et 1922[16].

Le 27 mars 1934, René Garneau apprend aux lecteurs du *Canada* que Grandbois jouit d'une certaine réputation en France aux côtés de Marcel Dugas et de Simone Routier. Ces trois écrivains «ont leur public parisien qui les lit avec goût»[17]. Garneau, qui deviendra l'un des commentateurs attitrés de la poésie grandboisienne, connaît l'écrivain avec qui il a noué «des relations très amicales, dès 1929, à Paris»[18]. Parmi les lecteurs européens attentifs à «La littérature des Canadiens-Français» figure Gaston Picard. Au nombre des ouvrages canadiens édités par des maisons françaises, il mentionne, dans un article reproduit dans *l'Ordre* du 26 septembre 1934, «*Né à Québec* d'Alain Grandbois (la vie romancée de Louis Jolliet), chez Messein».

---

15. La première édition (le Soleil, 1928) ne porte pas la dédicace «A Alain G.». — En 1934, S. Routier dédie un autre poème «A Alain Grandbois»: «A la Coupole» (*les Tentations*, la Caravelle, p. 50-51). Le «Croquis philosophique», qui fait partie du même recueil (p. 41-45), est dédicacé «A Gabrielle Grandbois Paquin», sœur du poète et amie d'enfance de Simone.

16. Cette correspondance a été publiée par René Pageau dans l'ouvrage intitulé *Rencontres avec Simone Routier*, suivies des *Lettres d'Alain Grandbois* (la Parabole, 1978). De Grandbois, cette correspondance renferme un conte (p. 162-165) et des poèmes: «Je voudrais des crânes...», p. 150 et 155; «Le songe», p. 171; «Parce que la nuit profonde...», p. 175; «A toi», p. 189; et «Derniers seize ans», p. 191-192. Elle contient aussi un poème de Simone Routier: «Tes douleurs, mon Alain», p. 190.

17. Cet article est repris le lendemain à la p. 2 de *l'Ordre*.

18. R. Garneau, *Ecrits du Canada français*, 43 (1981): 19. — Connaissant Grandbois depuis toujours, Garneau l'aurait plutôt rencontré pour la première fois à Paris un matin de septembre 1928. Voilà du moins ce que déclarera le critique en octobre 1973 dans une conférence prononcée à l'Alliance française de Montréal. Sur l'amitié qu'ont entretenue Garneau et Grandbois, voir également: A. Grandbois, *le Petit Journal* (semaine du 25 août 1963): A-45; J. Ethier-Blais, *le Devoir* (5 novembre 1988): D-8. — Sur René Garneau lui-même, voir «Hommage à René Garneau», *Ecrits du Canada français*, 50 (1984): 5-228. Le numéro comprend deux parties: «Présentation et témoignages» (p. 5-55) et «Choix de textes» (p. 57-225). Grandbois est évoqué aux p. 11, 16, 19, 25, 34, 37, 40, 53, 64-67, 80, 97-102, 139-146, 151-153, 156, 160, 164 et 176.

En 1935, Albert Dandurand publie un tableau de la *Littérature canadienne-française* où il remarque: malgré des passages de surcharge et l'uniformité de la phrase hachée et brève, *Né à Québec*, biographie romancée de Louis Jolliet, «atteste une érudition soignée et saisit par le relief, la vigueur, la vivacité du style» (p. 198). Trois ans plus tard, Nizet et Bastard éditent conjointement, dans la capitale française, la thèse de doctorat de Jules Léger intitulée *le Canada français et son expression littéraire*. A la page 182, l'auteur fait allusion à «cet étrange *Né à Québec*... d'Alain Grandbois, évocation puissante de Louis Jolliet, *[...]* découvreur du Mississipi».

L'année suivant la publication de *Né à Québec*, Camille Roy en intègre des extraits à ses *Morceaux choisis d'auteurs canadiens* (Beauchemin). Le critique présente ainsi Grandbois: «Il raconte, son style est court, rapide. Il condense. La pensée se montre en images brèves, en tableaux, en traits saillants qui évoquent, en couleurs sobres qui peignent. L'auteur est artiste. Il procède volontiers par hachures[19]. Il ne veut pas lasser. Il lui arrive de heurter» (p. 422). En 1939, Mgr Roy rend compte de Grandbois dans une nouvelle édition de son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française* (Beauchemin). On y lit que Grandbois, qui brilla le premier dans la biographie romancée, «a écrit *Né à Québec: Louis Jolliet* (1933), œuvre de haute valeur artistique, évocation historique vigoureuse, originale, où se fondent l'érudition et l'imagination; le style y est plein, dru, un peu haché» (p. 131).

On ajoutera que dans son répertoire des *Avocats de la région de Québec* (Lévis, s. é., 1936), Pierre-Georges Roy signale que Grandbois, maintenant installé en France, a publié à Paris *Né à Québec*, ouvrage «très favorablement apprécié non seulement par la critique canadienne mais par toute la presse française» (p. 205).

---

19. On rappellera que Maurice Hébert a écrit dans la livraison de février 1934 du *Canada français* que «Grandbois conserve le souci de décrire avec précision en ramassant les hachures» (p. 547).

Hormis la réception critique immédiate de *Né à Québec* (pendant laquelle vingt-quatre interprètes, dont huit anonymes, donnent vingt-cinq textes), on parle peu de Grandbois. Ce silence relatif résulte d'au moins deux facteurs. L'écrivain, on l'a déjà noté, est la plupart du temps absent du Québec. En outre, huit ans s'écoulent avant qu'il ne signe un deuxième livre. Plus le temps passe, plus Grandbois ressemble donc à ces auteurs qui, n'ayant produit qu'un seul ouvrage, n'ont pas passé la promesse des fleurs.

Tout en étonnant, la biographie de Louis Jolliet plaît à des gens aussi différents que Camille Roy, Marcel Hamel et René Garneau. On y voit une œuvre originale ou personnelle. L'auteur maîtrise la biographie romancée, genre littéraire relativement nouveau, où, rappelons-le, s'entremêlent érudition et imagination. Les commentateurs braquent les feux sur la qualité de l'écriture grandboisienne. Cependant, la prose nerveuse heurte quelque peu les adeptes du néo-classicisme. Ces réserves n'empêchent pourtant pas Mgr Roy d'insérer des extraits de *Né à Québec* dans son anthologie, puis d'incorporer, à l'instar d'Albert Dandurand, ce récit dans son histoire littéraire. Lorsqu'il rédige une thèse de doctorat sur la littérature canadienne, Jules Léger ne peut manquer d'évoquer Grandbois, écrivain qu'on lit, qu'on goûte, suprême honneur, même à Paris.

A la fin de 1940, Alain Grandbois fait donc partie du monde littéraire canadien-français. On l'y accueille d'autant plus volontiers qu'il a produit un ouvrage de valeur et que le corpus local n'abonde pas en écrits consistants, «valables». Qu'un nouveau livre de l'artiste peintre sorte bientôt, qu'il soit de la «trempe» du précédent, on peut être assuré, à moins d'un revirement de situation, que la critique l'encensera.

Chapitre II

LES VOYAGES DE MARCO POLO

MONTREAL, BERNARD VALIQUETTE

[1941], 229 p.

Je peux bien vous le dire: depuis que Notre Sire Dieu a façonné Adam, notre premier père, et Eve avec ses mains et jusqu'aujourd'hui, oncques ne fut Chrétien, Sarrazin, Païen, Tartare, Indien ou autre homme de quelque sorte, qui ait vu, connu ou étudié autant de choses dans les diverses parties du monde ni de si grandes merveilles, que ledit Messire Marco Polo; nul autre n'y fit autant de voyages ni n'eut autant d'occasions de voir et de comprendre [...][1].

Car je vous fais savoir que, depuis que notre Sire Dieu fit Adam notre premier père, il ne fut jamais homme d'aucune génération qui tant apprit ou chercha sur les diverses parties du Monde et leurs grandes Merveilles, comme le présent Messire Marco Polo en sut. C'est pourquoi il a pensé qu'il serait par trop malheureux de ne point faire écrire ce qu'il avait vu et entendu véritablement, afin que les autres personnes qui ne l'ont ni vu ni entendu l'apprissent par ce Livre [...].

---

1. La première citation provient de *la Description du monde* de Marco Polo d'après le texte établi par Louis Hambis, la librairie C. Klincksieck, 1955, p. 1. — Quant au second extrait, il est tiré des *Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois, Bernard Valiquette, 1941, p. 224-225.

A la fin du bilan littéraire qu'il signe en juillet 1942 dans *The University of Toronto Quarterly*, William Edwin Collin exprime sa reconnaissance «of the excellent work done by the publishing houses of the province, especially that of Bernard Valiquette, of Montreal» (p. 490) — maison située au 1564 de la rue Saint-Denis.

Un an plus tôt, Emile-Charles Hamel déclarait: «Si l'on a craint pour l'avenir du livre français, si l'on a redouté d'en être privé, c'était bien à tort! De Montréal et de New York, aujourd'hui les deux plus grands centres d'édition française au monde, nous avons reçu au *Jour*, en moins d'une semaine, dix volumes» qu'il va falloir lire avec conscience pour en entretenir ensuite, avec une entière franchise, les lecteurs. Le chroniqueur poursuit: «Aux éditions Bernard Valiquette, l'activité est grande. On publie volume après volume, et de plus en plus, on présente au public de grands noms qui ne devraient pas manquer de le séduire»: Blaise Pascal, François Mauriac et Julien Green. Puis Hamel nomme l'auteur canadien Alain Grandbois[2].

Se posant, selon le mot de Silvie Bernier, comme «un homme d'affaires de l'industrie du livre», Bernard Valiquette a fondé sa propre maison d'édition en 1938[3]. Elle est vite devenue florissante mais devra fermer ses portes en 1946. Entre-temps, Valiquette représente «l'exemple parfait du nouvel éditeur québécois», indépendant de l'école et de l'Eglise[4]. D'auteurs non seulement québécois mais aussi européens, surtout

---

2. Le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989) ne mentionne pas Emile-Charles Hamel, auteur de deux romans: *Solitude de la chair* (le Cercle du livre de France, 1951) et *Prix David* (l'Homme, 1962).

3. S. Bernier, «Bernard Valiquette: la nouvelle image de l'éditeur québécois», dans *l'Edition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 73. — Le texte de Silvie Bernier sera repris l'année suivante dans *Bernard Valiquette*, Publi-liaison, p. 67-81. Cet ouvrage contient en outre trois textes de Louis Chantigny qui ont d'abord paru dans les livraisons de juin (p. 4-9) et décembre 1982 (p. 6-14) et mars 1983 (p. 10-14) du *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec.*

4. S. Bernier, *l'Edition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, p. 61.

français, les éditions Bernard Valiquette publient des ouvrages qui, sans être savants, s'adressent «malgré tout à un public assez cultivé»[5].

Parmi ceux-ci figurent *les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois, vraisemblablement achevés d'imprimer en juin 1941[6]. Achetés par le gouvernement, cent cinquante exemplaires sont expédiés à Québec[7].

I. «DU MEME AUTEUR»

Au total, dix-huit critiques rendent compte du premier livre d'Alain Grandbois édité au Québec. A la page 4 des *Voyages de Marco Polo*, sous la mention «Du même auteur», ils peuvent lire: «*Poèmes* (hors commerce). Hankéou, Chine»; «*Né à Québec*, récit. Messein, Paris». L'éditeur mentionne également un roman «en préparation»: *les Pharisiens* qui, en fait, ne paraîtra jamais. Plusieurs commentateurs vont tenir compte de ces données dans leur recension.

Sous le pseudonyme de l'Oncle Gaspard, Jean-Marie Turgeon signale le «premier» ouvrage publié par l'écrivain: un recueil de poèmes aujourd'hui hors commerce, «édité à Hankéou, Chine»[8]. Le journaliste ajoute: «Et c'est des presses de Messein, à Paris, que sortit, en 1933, *Né à Québec* (biographie de Louis Jolliet).» De l'existence «d'un

---

5. S. Bernier, *l'Edition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, p. 67.

6. L'exemplaire qui a appartenu à l'une des sœurs de Grandbois porte cet envoi: «19 juin 41. A Marc *[sic]* et Jeanne avec toute mon amitié. Alain». En réalité, le mari de Jeanne Grandbois s'appelle Mark Drouin.

7. A ce sujet, voir la lettre du 2 août 1941 de Serge Brousseau à Alain Grandbois, 1 f., le fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec, 204/9/13. — Alors vice-président des éditions Bernard Valiquette, S. Brousseau créera sa propre maison d'édition en avril 1944.

8. *Poèmes* n'est pas le premier mais le deuxième livre que Grandbois a publié. J.-M. Turgeon s'est certainement inspiré de la mention «Du même auteur» où l'éditeur cite d'abord *Poèmes*, puis *Né à Québec*, mais sans fournir de date.

volume de poèmes publié à Hankéou», Louis Dantin déduit que Grandbois «a pu avoir des attaches à la Chine», d'où ses *Voyages de Marco Polo*. Le chroniqueur du *Jour* rappelle que Grandbois a écrit «*Né à Québec*, une excellente monographie de Jolliet et de ses découvertes»[9] — *Né à Québec* qui, précise André Laurendeau, «racontait la découverte du Mississipi»[10]. Après avoir avoué qu'il n'a pas lu les vers «publiés à Hankéou», Roger Duhamel note que la biographie de Jolliet, à cause du recours aux phrases courtes et à une syntaxe élémentaire, n'échappait pas à ce défaut: «Donner l'impression d'un mouvement saccadé, haletant». Le critique du *Canada* est le seul à faire allusion aux *Pharisiens* de Grandbois: «Ses deux récits historiques nous font espérer beaucoup du roman auquel il travaille présentement».

Pour Albert Pelletier, la lecture des *Voyages de Marco Polo* entraîne des palinodies. On se souviendra qu'il avait, dans *le Canada* du 22 janvier 1934, sévèrement critiqué Grandbois. Il lui reprochait principalement d'avoir un peu trop négligé «les valeurs humaines qui eussent éclairé l'œuvre de son héros: la trempe d'âme, la vigueur de caractère, l'esprit d'entreprise, la souplesse d'intelligence de Louis Joliet» (p. 44). Sept ans plus tard, le chroniqueur de *Regards*, qui admet avoir eu tort, constate que «la vocation d'Alain Grandbois n'est pas celle du biographe proprement dit, de l'historien féru d'inventaires complets» et couvert de la poussière des archives[11]. Sa carrière, qui est celle du voyageur, se déroule plutôt au grand air. Durant ses escales, il parcourt encore les continents, cette fois-ci en imagination, vivant alors avec les grands

---

9. De Victor Teboul, voir le Jour: *émergence du libéralisme moderne au Québec*, Hurtubise HMH, 1984, 436 p.

10. A. Laurendeau, *l'Action nationale* (septembre 1941): 75. — *Les Voyages de Marco Polo* paraissent alors qu'on célèbre aux Etats-Unis le quatrième centenaire de la «découverte» du Mississippi par Hernando de Soto. A ce sujet, voir *le Devoir* du 2 juillet 1941, p. 7.

11. Sur *Regards*, voir l'article de Clément Moisan paru dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6 (été-automne 1983): 47-52.

«découvreurs» du passé dont il reconstitue les randonnées à travers le monde. Car l'âme de l'écrivain est accordée avec celle des aventuriers. En conséquence, il ne trouve rien d'extraordinaire dans leur goût du risque et leur débrouillardise. Aux yeux de Grandbois, «Louis Joliet n'était intéressant que par ses itinéraires dans l'inconnu. *[...]* De même traite-t-il les Polo» (p. 45).

Sous la plume de Pelletier, Grandbois devient l'Autre, en tout cas celui qui s'enfonce dans l'aventure, l'inconnu. Cette interprétation est intéressante. Elle pose le jalon d'une lecture résolument symbolique de l'œuvre où le voyage intérieur coïncide avec le voyage dans l'espace ou le supplante. En attendant, l'écrivain réfracte son expérience de globe-trotter dans son récit.

On aura remarqué qu'une majorité de critiques se borne à répéter les indications plus que sommaires fournies par l'éditeur à la page 4 des *Voyages de Marco Polo.* Mais Bernard Valiquette ne se limite pas, tant s'en faut, à cette intervention.

II. DES FAITS D'APPAREIL OU L'EFFICACITE D'UN EDITEUR

Quiconque jette un coup d'œil sur la notice bibliographique qui fait suite à la description des *Voyages de Marco Polo* contenue dans le troisième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* constate le grand nombre de références critiques relatives à la première édition du récit de Grandbois. Mais la lecture des textes fait découvrir qu'une majorité d'entre eux n'entre pas dans le cadre de la réception critique proprement dite. Sur les vingt-cinq pièces recensées, quatorze devraient être retran-

chées[12]. Elles concernent deux événements (la sortie du livre et l'attribution du prix David) et consistent soit en nouvelles, soit en énoncés provenant de l'éditeur lui-même.

A. LE VIENT DE PARAITRE

C'est le cas de dix éléments qui attirent l'attention sur la parution des *Voyages de Marco Polo* et reprennent en tout ou en partie, avec ou sans variantes, le prière d'insérer de Bernard Valiquette[13]. Trois journaux indiquent, d'une façon ou d'une autre, que l'information émane de l'éditeur. Si on ne les comparait pas au vient de paraître, les sept autres éléments passeraient aisément pour des articles écrits par des auteurs anonymes indépendants de la maison d'édition.

Le vient de paraître est un texte assez long qui comprend treize paragraphes. Il évoque Alain Grandbois, cet auteur canadien bien connu, et *le Livre de Marco Polo*, qui remporta jadis «un succès retentissant». L'éditeur résume ensuite l'adaptation de Grandbois, en s'attachant plus particulièrement à Qubilai Khân et Marco Polo, qui «vécut pendant des années au centre d'un rêve dont le fantastique paraissait ne devoir jamais s'épuiser»[14]. Le rédacteur du vient de paraître prédit enfin que l'ouvrage de Grandbois «connaîtra certainement un très vif succès».

---

12. Utiles puisqu'ils permettent de «jauger» le travail de l'éditeur, ces éléments auraient cependant dû, pour empêcher toute équivoque, être rangés dans une catégorie à part.

13. L'annexe III donne l'adresse bibliographique de ces dix pièces et les compare avec le vient de paraître de Bernard Valiquette.

14. Qubilai Khân: cette orthographe est l'une de celles proposées par l'édition de 1989 du *Petit Robert* des noms propres.

Ce prière d'insérer pourrait bien avoir été rédigé par Grandbois lui-même[15]. Il suppose une connaissance précise des *Voyages de Marco Polo*. On y rapporte textuellement six passages du récit dont seulement deux (qui, dans le livre de Grandbois, constituent des citations) sont mis entre guillemets[16]. Ces extraits s'intègrent tout à fait au texte, coulant et bien écrit.

Dans un autre ordre d'idées, le deuxième paragraphe du prière d'insérer, qui frôle la fausse publicité, montre on ne peut mieux la «roublardise» de Bernard Valiquette. Entre autres choses, on y prétend que nombreuses sont déjà les œuvres de Grandbois «qui ont reçu l'appréciation du public». Sur sa lancée, le rédacteur continue: «Il est inutile de rappeler le retentissement qu'a obtenu notamment son ouvrage *Né à Québec*, publié à Paris.» Or en 1941, Grandbois n'a pas plusieurs livres à son actif, mais seulement deux: les *Poëmes* d'Hankéou et *Né à Québec*. A peu près personne n'ayant lu le premier ouvrage, il ne peut en conséquence avoir reçu l'approbation générale. Il s'ensuit qu'on ne peut parler du retentissement qu'aurait eu «notamment» la biographie de Jolliet. Si retentissement il y eut, il concerne «exclusivement» *Né à Québec*. En tout état de cause, ce portrait du «grand écrivain», proche de la mystification, peut impressionner les esprits non avertis.

Dans le *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens* pour la période 1937-1941, Rina Lasnier fait suivre la référence des *Voyages de Marco Polo* d'un bref

---

15. Au cours de l'année 1941, Grandbois prononce sur les ondes de Radio-Canada une allocution reprise dans *le Soleil* du 27 septembre. Dans ce texte contenant des extraits non guillemetés de *Né à Québec*, l'écrivain, qui participe alors à la propagande de guerre, relate les aventures du «grand découvreur canadien» qu'il propose en modèle. Comme on le voit, Grandbois est capable «d'adapter» ses propres textes.

16. L'annexe II reproduit le vient de paraître de Bernard Valiquette. En notes, nous avons transcrit les passages des *Voyages de Marco Polo* repris par le rédacteur du vient de paraître.

commentaire guillemeté qui provient sûrement de l'éditeur[17]: «Style allègre et coloré. Livre fort attrayant, écrit avec beaucoup d'art» — commentaire repris par un critique[18].

B. L'ATTRIBUTION DU PRIX DAVID 1941[19]

Quatre autres éléments (auxquels nous en ajoutons quatre) incorporés par le troisième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* dans la réception critique des *Voyages de Marco Polo* n'en font pas à proprement parler partie. Ces éléments, qui concernent l'attribution du prix David 1941, sont de deux natures. Les premiers relèvent de la nouvelle; ils sont au nombre de deux, dont l'un, paru le 1er octobre, reprend le communiqué remis la veille aux courriéristes parlementaires par Jean Bruchési, sous-secrétaire de la Province — communiqué faisant connaître le nom des sept lauréats dont Grandbois, qui s'est classé premier dans la section «Littérature»[20]. Au jury siégeaient notamment Claude-Henri Grignon, Jean Chauvin qui, on s'en souvient, a commenté *Né à Québec* dans *la Revue populaire* de février 1934,

---

17. Le récit de Grandbois est également répertorié à la p. 500 de la livraison de juillet 1942 de *The University of Toronto Quarterly*.

18. Des *Voyages de Marco Polo*, André Laurendeau dit qu'il s'agit d'un petit livre «fort attrayant, écrit avec beaucoup d'art» (p. 76) et dont le style est «allègre et coloré» (p. 75). Roger Duhamel parle de récit coloré, Ernest Gagnon, de quelque épithète colorée, Antonin Papillon, de descriptions pleines de couleur, et Emile Bégin, de pages colorées.

19. Sur «Les prix littéraires québécois (1940-1960)», voir le texte de Liette Gaudreau inclus dans *l'Institution littéraire*, l'Institut québécois de recherche sur la culture et le Centre de recherche en littérature québécoise, 1986, p. 171-180 — texte qui comporte une bibliographie.

20. Voir *le Soleil* du 1er octobre 1941, p. 3, et *le Droit* du 4 octobre, p. 2. — Non signés, quatre autres éléments ne figurent pas dans le *DOLQ*. Datés du 1er octobre, ils sont tirés du *Canada* (p. 12), du *Devoir* (p. 6), de *l'Evénement-Journal* (p. 3) et de *la Presse* (p. 16). Ces textes sont répertoriés dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.2).

et Gérard Morisset, notaire, historien de l'art et ami de Grandbois, également né dans la circonscription de Portneuf.

La seconde catégorie d'éléments (deux textes identiques, dont l'un est publié dans *la Parole* sous la rubrique «Vient de paraître») émane de l'éditeur[21]. Profitant de l'attribution du prix David, la maison Valiquette remarque que la critique a accueilli «avec enthousiasme» *les Voyages de Marco Polo*. Suivent quatre extraits d'articles (évidemment) louangeurs tirés du *Devoir*, du *Droit*, du *Jour* et de *l'Action nationale* — articles signés par Maurice Huot, Guy Sylvestre, Louis Dantin et André Laurendeau. Sur cette liste voudront peut-être inscrire leur nom les commentateurs «consciencieux» qui n'ont pas encore recensé un ouvrage couronné...

On peut se demander si la remise du prix David à Grandbois a exercé une influence sur la critique. On répondra d'abord qu'un seul exégète commente, il est vrai en termes peu amènes, l'événement. Par ailleurs, il n'est pas impossible que la nouvelle ait prolongé la durée de l'attention portée au récit de 1941. Les réceptions critiques immédiates de *Né à Québec*, qu'on pourrait qualifier de «normales» puisque l'auteur n'a alors reçu aucune récompense, ont respectivement duré neuf mois pour la première édition (1933) et six pour la deuxième (1948)[22]. Quant à la réception de la première édition des *Voyages de Marco Polo*, elle s'échelonne sur quinze mois, soit de juillet 1941 à octobre 1942. Mais la distinction obtenue par Grandbois n'a pas entraîné une augmentation du nombre des comptes rendus qui se chiffrent à vingt-cinq en 1933, dix-neuf en 1948 et dix-sept en 1941, dont sept après la remise de la distinction.

---

21. Voir l'annexe IV.

22. La réception critique de la première édition va de décembre 1933 à septembre 1934, avec un article «isolé» en octobre 1935; celle de la seconde édition ira de décembre 1948 à juin 1949, avec un article «isolé» en mars 1950.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, on notera l'efficacité, sinon le professionnalisme de Bernard Valiquette, qui encadre bien la critique, une première fois lors de la sortie du récit de Grandbois, puis lorsque celui-ci se voit couronné par le gouvernement du Québec.

Qui plus est, l'éditeur recourt à la publicité. Ainsi, une réclame pour *les Voyages de Marco Polo* précède un condensé du livre inséré dans la livraison de septembre 1941 du *Recueil*. Le mois précédent, Serge Brousseau priait Grandbois de faire parvenir sans faute des notes biographiques sur sa «sympathique personne». Le vice-président de la maison d'édition ajoutait: «Ceci est très important et servira dans notre campagne de presse. Donnez-en plutôt trop que moins...»[23]

III. LA FORTUNE DE L'«AVANT-PROPOS» DE GRANDBOIS

Bernard Valiquette n'est pas le seul à préparer le terrain. En effet, Alain Grandbois signe un avant-propos où il range *les Voyages de Marco Polo* dans la catégorie des récits de voyages[24]. Il déclare ensuite qu'en raison des nombreux changements de toponymie et même de topographie, il n'a pas cru nécessaire de dresser la carte des itinéraires du Vénitien, en partie problématiques. Afin de pallier les incertitudes, l'écrivain a consulté les travaux de spécialistes qu'il nomme. Finalement, il justifie son ouvrage en posant l'immutabilité de la nature humaine à la connaissance de laquelle ont spécialement contribué Alexandre, Marco Polo et Christophe Colomb.

---

23. Lettre du 2 août 1941 de Brousseau à Grandbois, 1 f., le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/13.

24. Nous reproduisons cet «Avant-propos» à l'annexe I.

Pressentant peut-être l'importance de ce premier contrat de lecture, l'éditeur en inclut, mais sans les guillemeter, deux passages dans son vient de paraître qui vise également à orienter le lecteur en général et la critique en particulier. Si celle-ci ne cite jamais Valiquette, elle puise cependant volontiers dans l'«Avant-propos».

Souscrivant aux propos de Grandbois, l'historien Arthur Maheux considère la nature de l'homme comme immuable et secrète. L'auteur a donc été bien avisé de ressusciter Marco Polo qui, avec Alexandre le Grand et Christophe Colomb, a «contribué plus que tous les autres à la connaissance du globe et, partant, à celle de l'homme». S'il prend ironiquement note de la volonté de Grandbois d'apporter sa «petite» contribution à la connaissance de l'homme et «surtout» de la femme, Pierre Trudeau estime que l'écrivain a failli: il n'a fait qu'accumuler des anecdotes sur les «étranges d'autrefois» (p. 46).

Par ailleurs, les interprètes engagent la discussion avec Grandbois sur la question des genres, la vulgarisation du récit polien et l'actualité des *Voyages de Marco Polo*.

A. LA QUESTION DES GENRES

Ernest Gagnon prévient le lecteur que *les Voyages de Marco Polo* ne relatent que des faits nécessairement sommaires[25]. A cet égard, la préface de Grandbois est loyale, puisqu'elle annonce que le «livre n'est pas un ouvrage scientifique, ni la biographie de Marco Polo, mais un simple récit des voyages du Vénitien et des événements qui touchent

---

25. Il ne faut pas confondre ce critique (1905-1978) avec l'auteur de *Louis Jolliet, découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'île d'Anticosti* (sans éditeur, 1902).

plus particulièrement son époque»[26]. André Laurendeau reproduit également ces lignes de l'«Avant-propos». Pour le chroniqueur de *l'Action nationale*, le volume représente «une plongée rapide dans les richesses de l'histoire. Par les Polo, nous touchons à trois mondes bien distincts du XIII^e siècle»: l'Europe chrétienne et les empires mongol et musulman, qui comprennent eux-mêmes des mondes[27]. Rappelant que l'auteur se défend modestement d'avoir produit un ouvrage scientifique ou une biographie, Maurice Huot avoue avoir emmagasiné une «jolie quantité» d'informations géographiques à la lecture des récits de voyages du «grand explorateur»[28]. Robert Llewellyn, lui, intégrerait volontiers *les Voyages de Marco Polo* (qu'il juge passionnants comme un roman d'aventures) «dans une collection de *vies romancées*, comme il y en eut fort à la mode il y a quelque quinze ans» (p. 75).

Dans le récit de Grandbois, «c'est moins, écrit Pierre Courtines, les faits et gestes de Marco Polo qui nous sont révélés que les observations qu'il a faites *de visu* ou recueillies de vive voix». Si l'on en croit Albert Pelletier, le plaisir de l'écrivain, «insoucieux du titre d'historien» (p. 46), consiste à

> suivre les Polo à la piste tout le long de leur promenade de vingt-six ans dans l'inoui *[sic]*, voyage accidenté par les razzias et les bouleversements de Genghis-Khan et de ses fils depuis les ports cosmopolites de l'Adriatique et à travers la Perse, le Turkestan, la Mongolie, la Mandchourie, jusqu'au fin fond de l'Orient, d'où les Polo échappent enfin par l'océan Pacifique à la politesse un peu ogresse de leurs hôtes pour circonnaviguer *[sic]* encore pendant trente mois, sur la route du retour, l'est et le sud de l'Asie, les îles du Japon et celles de l'océan Indien (p. 45).

---

26. Dans le bilan qu'il signe dans la livraison de juillet 1942 de *The University of Toronto Quarterly*, William Edwin Collin rend compte de *l'Ame japonaise* de Léo-Paul Bourassa, «*[the]* only one travel book this year — unless we include under this rubric Alain Grandbois's *les Voyages de Marco Polo*» (p. 489).

27. A. Laurendeau, *l'Action nationale* (septembre 1941): 75. — Sur *l'Action nationale*, voir l'article de Jane Everett paru dans le n° 7 de *Littératures* (1991, p. 51-76).

28. Le journaliste ne signe que de ses initiales: M.H. Il s'agit vraisemblablement de Maurice Huot qui, en 1941, travaille au *Devoir* où il s'occupe notamment des arts.

Quant à Pierre Trudeau, il pardonne, si piètre que soit son œuvre, «à l'homme qui sait n'avoir rien accompli» (p. 46). En tout cas, le collaborateur d'*Amérique française* interprète comme un constat d'impuissance ce passage de l'«Avant-propos» (qui, par ailleurs, disculperait Grandbois d'imposture): «Ce livre n'est pas un ouvrage scientifique, ni la biographie de Marco Polo, mais un simple récit des voyages du Vénitien et des évènements *[sic]* qui touchent plus particulièrement *[...]* son époque.»

B. LA VULGARISATION DU RECIT POLIEN

On se souviendra que dans son «Avant-propos», Alain Grandbois tente de justifier la «réécriture» des récits poliens[29]. En général, les commentateurs emboîtent le pas à l'écrivain et vont même plus loin que lui.

Par exemple, Pierre Courtines félicite l'auteur «d'avoir mis à la portée du grand public un ouvrage que tout le monde peut lire avec plaisir et profit». Publié à maintes reprises en de savantes éditions critiques, *le Devisement du monde* de Marco Polo est, aux yeux d'Antonin Papillon, «peu accessible au grand public»[30]. De ce fait découle «l'opportunité des résumés qui condensent l'essentiel et le plus palpitant du livre célèbre». Jusqu'à ce jour, la plus récente adaptation en langue française s'intitulait *Vie et aventure de Marco Polo* d'Antonio Aniante, à laquelle on joindra maintenant celle que vient de donner Grandbois[31]. Se basant sur le livre de Polo (qu'il complète par des recherches personnelles d'autant plus ardues que les documents relatifs à la Chine

29. On verra bientôt que les raisons invoquées par Grandbois sont loin de convaincre Pierre Trudeau.

30. Guy Jasmin rappelle aussi que *le Livre de Marco Polo*, publié à Paris en 1824, fut «repris en plusieurs éditions annotées et plus complètes au cours du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^».

31. Dans la bibliographie qui clôt la première édition des *Voyages de Marco Polo*, Grandbois mentionne Aniante.

ancienne sont rares), Grandbois a vulgarisé «pour nous» des relations qui ont connu d'innombrables éditions critiques où Louis Dantin se retrouve difficilement. Aussi remercie-t-il l'écrivain «d'avoir mis à notre portée *[...]* ce document de premier ordre sur *[...]* l'histoire de l'Asie».

En fait, Grandbois destine ses *Voyages de Marco Polo* à un public local incomplètement satisfait, si ce n'est tout à fait ignorant, des versions européennes. C'est en tout cas un des sens qu'on peut dégager de ce commentaire de Jean-Marie Turgeon: «Les voyages de Marco Polo ont fait les délices de trente générations de lecteurs en Italie, en France, en Angleterre. Grâce à Alain Grandbois, ils ne seront pas moins connus chez nous.» Désormais, le public canadien n'a plus d'excuse. Il possède enfin, au dire de Maurice Huot, «une mine de renseignements sur Polo et les pays qu'il a traversés. Le *Polo* de Grandbois est un livre de vulgarisation mais, dans *[le]* genre, c'est un des mieux faits». Bref, il serait dommage, tel est du moins le sentiment de Guy Jasmin, qu'on ne lise pas davantage au Canada *les Voyages de Marco Polo*, «maintenant qu'on dispose en librairie d'une adaptation toute neuve et fort bien présentée par Alain Grandbois»[32].

C. L'ACTUALITE DE MARCO POLO

Avec «le fantôme du rationnement qui s'avance à pas feutrés», Jean-Marie Turgeon est d'avis que les distances vont bientôt compter à nouveau, forçant peut-être les pauvres automobilistes à revivre «l'époque héroïque des découvreurs», d'où le titre de

---

32. Sur Guy Jasmin, «Esprit lucide» né à Lachine en 1908, voir *Journalistes canadiens* de Maurice Huot (le Bien public, 1959, p. 21-26). — En 1940, Jasmin a été employé par le Service d'information en temps de guerre. A ce sujet, voir *le Devoir* du 28 octobre 1949, p. 1.

son article daté du 18 juillet 1941: «Comme au temps de Marco Polo»[33]. «Est-ce un signe des temps que la publication par Alain Grandbois» des récits de voyages du Vénitien? Le journaliste de *l'Action catholique* se réfère ici (pour le nuancer) à un passage du texte liminaire de Grandbois reproduit par Pierre Courtines : «Tout cet intérêt suscité jadis par le livre de Marco Polo peut aujourd'hui nous sembler désuet. Les distances ne comptent plus. L'espace est aboli. New York apprend à l'aube le dernier cauchemar de Pékin. Et d'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé Genghis Khan.» Lancé sur une piste, le lecteur, en cours de route, fera malgré lui toutes sortes de rapprochements entre sa «dangereuse époque et le chaos merveilleux» au centre duquel les Polo vécurent plus de vingt ans. Une fois revenu de son expédition, le même lecteur conclura, toujours d'après le chroniqueur du *Travailleur* de Worcester, «que les crimes du barbare du vingtième siècle ne sont ni plus ni moins raffinés que ceux de *[ses]* ancêtres du Moyen Age».

Quoique dans *les Voyages de Marco Polo* l'épopée de Gengis Khân — «et toute cette tranche extraordinaire d'une conquête prodigieuse de l'Orient, de l'histoire de l'empire mongol couvrant un continent et s'effritant dans la poussière de l'anarchie» (p. 75) — soit un accessoire qui prend beaucoup de place, Robert-E. Llewellyn ne le regrette pas, car «son rapprochement avec l'actuelle situation du monde est plein

33. Annoncé le 15 juillet 1941, «le contrôle de la gazoline et du pétrole» entre en vigueur le 21. Quelques jours plus tôt, le ministre des Munitions et des Approvisionnements menaçait de recourir au rationnement pur et simple si la population ne réduisait pas sa consommation de produits pétroliers. — Le 6 février 1943, Roger Duhamel écrira dans *le Devoir*: «Le rationnement de plus en plus rigoureux de l'essence et l'usure des pneus nous ont obligés à remiser notre voiture pour la durée des hostilités. D'aucuns ont appris ainsi qu'il pouvait exister une vie au foyer. Les soirées sont plus longues et la lecture des journaux ne peut les combler. On se tourne alors vers ces amis délaissés et toujours fidèles: les livres.»

d'enseignements»[34]. Au sujet de Gengis Khân, Roger Duhamel remarque: «Sans que l'auteur ne l'indique, il est impossible de ne pas songer à un rapprochement avec le conquérant contemporain. On y retrouve des ressemblances frappantes.»

Moins allusifs, d'autres critiques n'hésitent pas à donner des noms. Selon Louis Dantin, Grandbois offre un tableau des invasions mongoles dont les trois Vénitiens suivent «partout les traces, et d'où surgit la terrifiante figure de Gengis Khan, Hitler d'avant la lettre». Si l'on en croit Jean-Marie Turgeon, l'écrivain a soin d'avertir «que les Mongols n'avaient pas l'âme mystique. Mais, ajoute-t-il *[...]*, 'd'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé Genghis-Khan'.» Et le chroniqueur de *l'Action catholique* évoque, par William Bullitt interposé, Staline (Satan) et Hitler (Lucifer)[35].

Par certains aspects, l'ouvrage de Marco Polo, «plein d'enseignements que les contemporains n'ont à peu près pas compris», garde en 1941 «une singulière actualité», affirme de son côté Guy Jasmin. Les nombreux lecteurs de Grandbois «l'auront constaté, notamment en apprenant l'existence du livre *Iassa*, qui est bien le *Mein Kampf* de Genghis-Khan». Sur sa lancée, le collaborateur de *la Revue populaire* continue: les tout derniers événements mettent en lumière d'autres pages des *Voyages de Marco Polo*

---

34. Dans *Si la route te manque, fais là!*, Ambroise Lafortune souligne «l'extraordinaire présence qu'a eue, pendant dix ans, un prêtre français remarquable, au milieu de la jeunesse canadienne. Robert-Edgard Llewellyn, le temps de son séjour au Canada, consacra sa vie aux jeunes du Québec. Il le fit sous trois plans majeurs», d'abord au collège Stanislas, ensuite à l'Université de Montréal, enfin au scoutisme (p. 227). Llewellyn «fut de la toute première équipe du collège Stanislas avec l'abbé Lemoine et son neveu Pierre Roux, avec Jeannette et Guy Boulizon, l'abbé Lemaître, André Chamroux et Jean-Pierre Houle, le premier Canadien. Il eut comme élèves toute une ribambelle de jeunes à qui il apprit ce que donnait le cours classique de l'époque, une authentique culture et la discipline» (Leméac, 1986, p. 231).

35. La rupture du pacte germano-soviétique intervient le 22 juin 1941. — Dans son billet daté du vendredi 18 juillet , Turgeon rapporte des propos que Bullitt, ex-ambassadeur des Etats-Unis en France, aurait tenus le lundi précédent: «Nous devons désirer *[que Staline]* continue longtemps à saper les forces de Hitler. Et nous devons nous réjouir que cette lutte soit engagée entre Satan *[Staline]* et Lucifer *[Hitler]*. Mais nous ne devons pas pour cela penser avec une sentimentalité aveugle que Satan aidera jamais à l'établissement d'une liberté chrétienne.»

> comme, par exemple, celles qui traitent des commencements du Japon. «Les Chinois, écrit Grandbois, connaissaient depuis longtemps l'existence de Zipangu (Japon). Ils prétendaient *[que l'île]* était à l'origine peuplée de grands singes et qu'une fontaine y jaillissait qui donnait l'immortalité à ceux qui buvaient de son eau. Un empereur chinois avait alors dépêché une troupe de trois cents jeunes hommes et femmes pour y trouver la fontaine et lui rapporter de son élixir. On ne les avait jamais revus; la légende ajoutait que les singes s'étaient emparés d'eux et que du monstrueux rapt était issue la race japonaise»[36].

Seul André Laurendeau (qui ne nomme toutefois pas Hitler) fait la distinction entre les chefs mongols et «les conquérants occidentaux ou musulmans, créateurs de civilisation» (p. 75): Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon. Gengis Khân «conduit des barbares au sac des villes: un nuage innombrable de sauterelles qui laisse après lui la désolation; et Koubilaï, malgré son génie organisateur, ne crée point de nouvelles formes de vie. L'aventure va tourner court parce qu'elle ne véhicule point l'Esprit».

L'insistance des exégètes à parler de la Seconde Guerre mondiale à propos d'un ouvrage dont l'action se déroule en grande partie au XIII^e siècle est significative. Elle montre l'importance d'un conflit qui rejoint quotidiennement les citoyens dans leur vie privée, ne serait-ce qu'à cause du rationnement. Qui plus est, la propagande tous azimuts du gouvernement, qui contrôle les médias et les inonde de publicité, n'est pas sans contribuer au climat de psychose[37]. Parmi les idées que répètent inlassablement les

---

36. Cette citation provient de la p. 178 des *Voyages de Marco Polo.* Parmi les tout derniers événements auxquels se réfère Guy Jasmin en mars 1942 figure vraisemblablement l'attaque, survenue le 7 décembre 1941, par l'aviation japonaise, de Pearl Harbor, base navale des Etats-Unis. — Le 22 février 1945, un chroniqueur anonyme du *Canada* fera également allusion à l'épisode de Zipangu: dans son remarquable *Marco Polo*, Alain Grandbois donne «une version acceptable» de l'horrible croisement de Chinois et de singes dont seraient issus les Nippons. L'autre version est celle de l'amiral William F. Halsey, commandant de la 3^e flotte américaine dans le Pacifique, qui a soutenu, lors d'une conférence de presse, que les Japonais ont «des singes pour ancêtres». Quoi qu'il en soit, Grandbois fera de nouveau allusion à cette «légende» sur les ondes de la radio d'Etat le 16 décembre 1942 et dans *Avant le chaos* (Moderne, 1945, p. 169).

37. Sur «La censure en temps de guerre», voir l'article de Fulgence Charpentier paru aux p. 275-300 de la livraison de juillet-septembre 1946 de la *Revue de l'Université d'Ottawa.*

autorités figure celle des hordes barbares montées à l'assaut des valeurs judéo-chrétiennes. En somme, la guerre annoncerait une crise de civilisation et concernerait tout l'Occident. Chacun est donc invité à s'engager au nom de ces valeurs, de l'humanisme et de l'Esprit.

IV. LE PRIMAT DE L'EXOTISME

En plus de s'intéresser à des faits d'appareil, la critique glose évidemment le livre de Grandbois.

A. AUX ANTIPODES DU REGIONALISME

Si, en lisant *les Voyages de Marco Polo*, l'historien Arthur Maheux «ne peut s'empêcher de penser à notre de La Vérendrye, tué par la calomnie et la jalousie»[38], Jean-Marie Turgeon s'exclame: «Que nous voilà loin de la littérature du terroir!» Combattant un régionalisme trop étroit, Louis Dantin avait jadis écrit: «Qui empêchera un de nos historiens futurs de faire l'étude la plus fouillée qui soit de la révolution chinoise?» A l'époque, le critique n'espérait guère qu'un Canadien français dût de sitôt aborder un tel sujet. Mais, se réjouit l'auteur du *Coffret de Crusoé*, «voici un des nôtres qui est allé encore plus loin, qui a dépouillé les chroniques de la Chine d'un lointain passé et qui nous offre *[...]* un tableau palpitant des civilisations mêlées de barbarie qui, il y a sept siècles, couvraient la face de l'Extrême-Orient».

---

38. A. Maheux se réfère ici à des passages tirés des p. 228 et 229 des *Voyages de Marco Polo*. Guy Sylvestre fait également allusion aux dernières années de la vie de Marco Polo, qui s'est déroulée sous le signe de la haine et de l'envie.

Complétant, pourrait-on dire, la pensée de Dantin, Guy Sylvestre note qu'«Alain Grandbois a écrit un livre qui n'est pas essentiellement canadien-français». Le futur secrétaire particulier de Louis Saint-Laurent, premier ministre libéral du Canada, profite de l'occasion pour prendre parti dans le débat qui a mis aux prises exotiques et régionalistes — débat qui ne fait plus tellement rage en 1941. Sans doute, l'univers canadien parle aux créateurs locaux, fait expliquant qu'il «est l'objet naturel d'une œuvre d'art canadienne». Malheureusement, les Canadiens français ont voulu trop souvent — toujours à la vérité — se limiter «à des domaines exclusivement nationaux», s'amputant de la sorte. Car l'«univers entier est l'objet naturel de l'homme». En d'autres termes, un homme peut traiter de tous les sujets, pourvu qu'il les connaisse. Parce qu'il a visité l'Orient et «sait ce dont il parle», un Alain Grandbois, témoin oculaire, «peut très bien écrire un *Marco Polo*».

Et le collaborateur du *Droit* d'Ottawa de lancer ce mot d'ordre: qu'on «cesse donc de vouloir limiter l'objet de notre considération à tel ou tel objet»! Celui d'une œuvre d'art dépend uniquement du sujet, de sorte qu'on ne saurait le déterminer *a priori.* Un désert africain ou un gratte-ciel américain peut figurer dans un texte canadien-français, car ce qui constitue une œuvre nationale, ce n'est pas la matière, mais la forme (Sylvestre ne la définit pas) qu'un artiste lui impose: «Il y a une manière canadienne de parler d'un bibelot chinois».

B. LE LIVRE DES MERVEILLES

Pierre Courtines signale que Grandbois raconte «les aventures merveilleuses du grand Vénitien». Pour Roger Duhamel, l'écrivain recrée une merveilleuse aventure. Il narre une «belle histoire avec la simplicité d'un témoin ou d'un confident». Avec lui, le

lecteur part sur la trace des Polo et croit éprouver la même fièvre et le même goût d'aventures que les trois hommes «dans leurs pérégrinations à travers les contrées inconnues et barbares, à l'autre bout de la terre». D'après André Laurendeau, l'aventure de Gengis Khân et de ses descendants «paraît ce qu'il y a de plus prodigieux. Et Alain Grandbois, qui aime les aventures», fait assister à l'extraordinaire chevauchée du petit chef mongol dans un ouvrage que Louis Dantin qualifie d'«odyssée herculéenne». Ernest Gagnon confesse avoir «ouvert adulte et refermé enfant» *les Voyages de Marco Polo*, «livre d'une aventure merveilleuse». Entre autres choses, il y a vu «des paysages lunaires». Enchanté par l'œuvre, il a visité plus de mille «contrées ou villes aux noms évocateurs et bizarres».

L'ouvrage abonde, écrit pour sa part Guy Sylvestre, en «merveilles naturelles ou artistiques: temples et palais, villes fantastiques ou déserts interminables, montagnes merveilleuses ou lacs mouvants»[39]. Au fil de sa lecture, le commentateur apprend les légendes et les magies, les mœurs et les coutumes de l'Orient. Il découvre Bagdad et Ormuz, toutes les villes fastueuses de Chine et fait «la connaissance de Genghis-Khan, Koubilaï, Houlagou, Nogador, Aleddin et autres»[40]. En refermant le livre, Sylvestre reconnaît avoir fait «un voyage merveilleux et tel que l'on n'en saurait imaginer de plus extraordinaire». Emile Bégin, lui, braque les feux sur les légendes. Celles-ci «composent l'atmosphère spirituelle de l'ouvrage, le fond merveilleux qui donne à l'ensemble une couleur lointaine, estompée dans le recul des âges» (p. 71). Bizarres ou tout simplement aimables, elles «foisonnent, gracieuses ou terribles, amusantes ou déconcertantes selon le tempéramment *[sic]* du lecteur». Parmi celles-ci, Guy Jasmin

---

39. Ernest Gagnon mentionne également «un lac migrateur qu'on nomme Lab-nor *[sic]*». Au sujet du Lob-Nor, voir les p. 79-80 des *Voyages de Marco Polo.*

40. Guy Sylvestre écrit *Aleddin*, Grandbois, *Ala-eddin* (*les Voyages de Marco Polo*, p. 59). *Le Petit Robert* des noms propres (1989) propose *Aladin*, surnommé «le Vieux de la montagne».

en isole une à laquelle il semble ajouter foi. A la page 207 de ses *Voyages*, Alain Grandbois

> parle d'une île Femelle de l'océan Indien, uniquement peuplée de femmes qui vivaient dans un complet isolement, tout en continuant de mettre des enfants au monde. A défaut de l'homme qui n'existait pas là-bas, l'action de la mer suffisait ou certains fruits ou mieux un simple recours au *[narcissisme]*. C'était donc l'application intégrale sur des êtres humains de cette théorie de la naissance par parthénogénèse que la science reprend si timidement aujourd'hui en pensant innover[41].

Les Voyages de Marco Polo composent, au dire de Guy Sylvestre, «un grand film à la Walt Disney, riche en couleurs et en fantaisie»[42]. A Roger Duhamel, le livre rappelle les récits colorés et pittoresques de Jérôme et Jean Tharaud, mais la langue dont use Grandbois «est plus dépouillée, plus simple, parfois plus émouvante» que celle des deux auteurs parisiens[43]. Pierre Courtines estime que l'écrivain «a su émailler son récit d'expressions qui sentent leur Joinville et les croisades». Se souvenant de La Fontaine, André Laurendeau y prend un plaisir extrême, «comme à *Peau d'âne*»[44]. Pour Robert Llewellyn, l'histoire des descendants d'Andrea Polo semble «issue d'une imagination orientale» (p. 75), opinion que n'est pas loin de partager Emile Bégin: «Grandbois se plaît *[...]* volontiers au portrait héroïque de Koubilaï, aux multiples légendes du désert,

---

41. En réalité, Grandbois propose deux versions de cette légende. Dans la première, des hommes abordent dans l'île Femelle au printemps.

42. Le premier long métrage de Walt Disney, *Snow White and the Seven Dwarfs*, date de 1938.

43. Jean-Marie Turgeon évoque également les frères Tharaud: pas une page, pas une phrase, pas une ligne des *Voyages de Marco Polo* ne trahissent Grandbois, «et c'est une gageure que les Taraud *[sic]* n'auraient pas gagnée».

44. A. Laurendeau, *l'Action nationale* (septembre 1941): 76. — Dans «Le pouvoir des fables», Jean de La Fontaine écrit: «Au moment où je fais cette moralité ◦ Si *Peau d'âne* m'était conté, ◦ J'y prendrais un plaisir extrême, ◦ Le monde est vieux, dit-on: je le crois, cependant ◦ Il le faut amuser encor comme un enfant». *Fables choisies mises en vers*, Paris, Garnier («Classiques Garnier»), 1962, p. 211. — Le 31 mars 1945, Emile-Charles Hamel, du *Jour*, se rappellera également ce passage.

à la description des pays qui font le décor des *Mille et Une Nuits* et le thème des poèmes harmonieux de Rimsky-Korsakov» (p. 71).

C. DE LA BIZARRERIE DES MŒURS A LA QUESTION MORALE

Parce qu'il «relate les mille et un incidents des divers voyages de Polo à travers l'Asie», Grandbois ne peut, remarque Maurice Huot, manquer d'enregistrer les mœurs étranges qu'on y rencontre. Confrontés à celles-ci, les commentateurs divergent d'avis. Certains, comme André Laurendeau, y prennent plaisir. «L'esprit, soutient le directeur de *l'Action nationale*, s'amuse des coutumes pittoresques et des fantaisies de l'imagination, revient au siècle présent, établit des comparaisons» (p. 71).

Par ailleurs, Guy Jasmin n'éprouve aucun scrupule à recommander *les Voyages de Marco Polo* à la jeunesse de nouveau sollicitée par l'aventure. Il l'imagine même accueillant «avec ferveur le nouveau livre canadien qui reconstitue les faits les plus remarquables de la tumultueuse Asie du moyen âge». Sur sa lancée, le chroniqueur de *la Revue populaire* continue: le jeune public savourera ces pages où Grandbois

> retrace, avec l'itinéraire des Polo, les routes qu'empruntaient les cruels conquérants mongols dont la vie n'a été qu'une suite de grandioses hécatombes, de complots d'une incroyable astuce et de tentatives politiques parfois heureuses, en d'autres temps néfastes, mais toujours marquées de splendeur, d'indicible violence et de stupre grouillant, étalé, féroce.

D'autres interprètes, par exemple Pierre Courtines, voient dans le récit de Grandbois une manière de théodicée. A ceux croyant que l'homme peut jouir indéfiniment de la liberté sans efforts et sans sacrifice, l'écrivain «a raison de rappeler que l'Orient du temps de Marco Polo avait ses universités, ses bibliothèques, ses écoles, ses richesses, sa civilisation, et que tout cela s'est évanoui par suite de la mollesse, du laisser-aller ou de l'égoïsme de ses habitants». Après avoir fustigé le vice, le chroni-

queur du *Travailleur* de Worcester exalte la vertu: «Aucune civilisation ne peut se perpétuer si ceux qui en sont les héritiers renoncent aux qualités morales de leurs aïeux» habités par «la hantise de participer à une noble entreprise *[...]*, l'idée de s'engager dans les missions, l'apostolat ou le service de la patrie» — qualités morales qu'«éveillera dans l'esprit de la jeunesse» *les Voyages de Marco Polo* dont Courtines dégage ce thème: la médiation «sur la destinée des hommes et des nations, qui s'élèvent et progressent, ou déclinent et disparaissent».

Guy Sylvestre, lui, réserve son jugement. En plus de rapporter des faits extraordinaires, le livre de Grandbois «rappelle des mœurs qui ébranlent et posent à nouveau bien des problèmes de morale domestique et sociale» que le collaborateur du *Droit* refuse toutefois de discuter dans le cadre de son article. Quant à Arthur Maheux, il se contente d'affirmer que la nature de l'homme, explorée par Grandbois, «a de bien vilains côtés».

Finalement, des commentateurs y vont de quelques mises en garde. Si Jean-Marie Turgeon se borne à constater que, parmi les mœurs particulières et les coutumes bizarres évoquées par Grandbois, tout n'est pas à imiter, Emile Bégin est beaucoup plus explicite. Il pose d'abord qu'autour de Qubilai Khân, somptueusement polygame,

> s'agitent des roitelets et des aventuriers aux noms à la fois voilés, veloutés ou sonores *[...]*. Chacun passe avec l'épice de son parfum, ses vices bizarres, ses ambitions, ses demi-vertus. Tous appartiennent à un monde brutal, affamé de guerre, qui fait voler les têtes à coup de glaive et torturer les vaincus; à un monde aux passions sauvages que retient seul le frein glacé de la vengeance (p. 71).

A cause des détails cruels, sinon sadiques, exprimés d'ailleurs de façon très digne, et des mœurs de sérail et de harem où fourmillent les femmes et les eunuques, Bégin recommande de réserver la lecture des *Voyages de Marco Polo* aux étudiants les plus avancés de l'enseignement secondaire[45]. Il conclut sur cette note on ne peut plus édifiante: «Les

45. Bien que le fond du récit soit à la portée des enfants, «sa langue, soutient pour sa part Ernest Gagnon, n'est pas la leur».

petits, eux, contemplent encore, comme les anges, la face du Père. Il ne convient pas de les distraire trop tôt de cette bienheureuse occupation. Ils verront assez vite, hélas! les cent masques du diable»[46].

On ne manquera pas d'être frappé par l'absence de condamnation dogmatique, comme cela se serait produit vingt ou même seulement dix ans plus tôt. Qu'il suffise de signaler ici l'interdiction de lecture prononcée le 25 avril 1934 par l'archevêque de Québec contre les *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey. En 1941, le climat a bel et bien changé. Même le clergé refuse de jeter l'anathème sur *les Voyages de Marco Polo*, comme si la splendeur de la forme sauvait le côté scabreux ou scandaleux du contenu[47].

V. QUELQUES VOIX DISCORDANTES

Dans ce concert de louanges qui accueille le livre de Grandbois s'élèvent pourtant quelques voix discordantes.

A. DES CRITIQUES BIEN TEMPEREES

En septembre 1941, Guy Sylvestre déclare: «A vrai dire, l'auteur nous montre trop peu le voyageur — je n'ai pas l'impression de connaître beaucoup Marco Polo — et c'est

---

46. E. Bégin, p. 73. — Les propos d'Emile Bégin, qui s'adresse aux lecteurs de *l'Enseignement secondaire au Canada* (c'est-à-dire à des professeurs devant former des élèves), sont motivés par des préoccupations pédagogiques. D'où les réserves d'ordre moral qu'il exprime.

47. Cinq commentateurs des *Voyages de Marco Polo* appartiennent au clergé. Il s'agit d'Emile Bégin, Ernest Gagnon, Robert Llewellyn, Arthur Maheux et Antonin Papillon.

peut-être la faiblesse du livre», qui comporte cependant des qualités[48]. Car Grandbois sait «montrer ce qu'a vu le Vénitien. Et non seulement la géographie et l'architecture» de contrées mystérieuses, mais encore «les mœurs familiales et sociales, les événements politiques, les guerres et tous ces grands mouvements de peuples tels qu'on n'en trouve plus aujourd'hui»[49].

Dans le même ordre d'idées, Emile Bégin, qui se réfère alors au protagoniste grandboisien, préfère parler de fantôme plutôt que de figure, «car Marco Polo se perd assez souvent dans le grouillement des comparses» (p. 71). Ernest Gagnon abonde dans ce sens. Sauf au début et à la fin, il n'aperçoit nulle part Marco Polo, «caché qu'il est sans cesse par quelque éléphant sacré, dans le mystère d'une forêt étrange ou derrière des portes d'or»[50]. Et le chroniqueur de *Relations* de regretter que «la psychologie de ce profil si curieux» échappe complètement au lecteur. D'autre part, le même critique aurait souhaité moins d'imprécision spatio-temporelle dans un ouvrage non destiné aux enfants et dont aurait pu accoucher Marco Polo lui-même s'il avait voyagé en avion, «un Baedeker sur les genoux». Bref, le père Gagnon aurait aimé «qu'à certains moments le paysage s'immobilise».

Quoique Grandbois en ait donné de fort bonnes raisons dans son «Avant-propos», Robert Llewellyn déplore «l'absence d'une carte géographique, même imprécise ou discutable, sans laquelle le voyage des trois Vénitiens perd encore davantage de sa réalité, pour se rapprocher par moments des légendes des *Mille et Une Nuits*» (p. 75).

---

48. En lisant les récits de voyages du grand explorateur, Maurice Huot découvre son caractère.

49. Guy Sylvestre semble oublier les exodes occasionnés par la Seconde Guerre mondiale.

50. Ce faisant, Grandbois suit de près *le Devisement du monde* où, si l'on en croit Stéphane Yerasimos, peut-être pour ne pas ennuyer les nobles personnages auxquels il destine son livre, Marco Polo «évite de personnaliser le récit. Il parle de lui-même surtout en tant que témoin des choses observées mais très peu en tant qu'acteur, sauf dans la partie introductive et dans quelques autres rares endroits» («Introduction», tome I, François Maspero, 1980, p. 11).

Le chroniqueur du *Bulletin des études françaises*[51] trouve également dommage que l'auteur, toujours dans l'«Avant-propos», «n'ait pas dit non plus clairement que le livre de Marco Polo fut écrit en français et que le texte cité est rajeuni». A la fin du XIIIe siècle, explique Llewellyn, «la littérature italienne n'existait pas encore, et les conteurs italiens écrivaient le plus souvent en français, qui était alors, dans la Péninsule, selon le mot de Brunetto Latini, 'la parleure plus délitable et plus commune à toutes gens'»[52].

B. PIERRE TRUDEAU OU L'EREINTEMENT

Dans un texte vitriolique, Pierre Elliott Trudeau s'en prend, au nom de la *raison*, à Alain Grandbois qui ne se serait fait l'écho que de *légendes* dans ses *Voyages de Marco*

---

51. En mars-avril 1944, Grandbois collaborera au *Bulletin des études françaises*, publié par les soins du collège Stanislas de Montréal.

52. R. Llewellyn, *Bulletin des études françaises* (janvier 1942): 75-76. — A propos du texte dicté à Rustichello de Pise par Marco Polo, Louis Hambis affirme: «L'original de *la Description du monde* est perdu, et tous les manuscrits qui en proviennent peuvent être classés en deux catégories. La première est constituée par les manuscrits dérivant du fameux manuscrit franco-italien conservé sous le nº 1116 à la Bibliothèque nationale de Paris, qui date de la première moitié du XIVe siècle; c'est le meilleur de tous les manuscrits existants». Beaucoup moins riche, le second groupe «est représenté seulement par la version italienne publiée pour la première fois par Ramusio en 1559 *[...]* dans ses *Navigationi et Viaggi*, et par deux manuscrits latins dont l'un fut découvert par le professeur Benedetto à la Bibliothèque ambroisienne de Milan et date de 1795, connu comme étant la copie d'un manuscrit ancien datant environ de 1470, ayant appartenu au cardinal Zelada et ayant été légué à la Bibliothèque de la cathédrale de Tolède où il fut retrouvé en 1932» («Introduction» à *la Description du monde*, la librairie C. Klincksieck, 1955, p. xii-xiii). — De son côté, Stéphane Yerasimos écrit: la synthèse complète des cent quarante-trois manuscrits connus du livre de Marco Polo «n'a été opérée qu'en 1938 grâce à la découverte d'un nouveau manuscrit à Tolède, par les professeurs Moule et Pelliot. Cette édition, qui se présente comme un texte reconstitué à partir de l'ensemble des manuscrits existants, a été publiée en anglais. La traduction en français a été donnée en 1955 dans l'édition préparée par Louis Hambis» («Introduction» au *Devisement du monde*, *op. cit.*, p. 30).

Polo[53]. En fait, le chroniqueur d'*Amérique française* entend démontrer que le premier prix littéraire de la Province n'a «*aucune* valeur», par le style pas plus que par le fond[54]. Pour ce faire, il dévoile la recette, somme toute assez simple, d'un premier prix David.

Pour concourir et gagner, il suffit de s'enquérir d'une période de l'histoire à peu près ignorée par les profanes, par exemple l'Asie mystérieuse de «l'Age Sombre»[55]. Grandbois la fait traverser «par tant de passants qu'il est un jeu *[d'enfant]* d'en héler un: Genghis-Khan, Koubilaï, les Polo, n'importe lequel autre figurerait au titre du volume avec un semblable à propos *[sic]*». Autrement dit, l'auteur des *Voyages de Marco Polo* s'est contenté d'étudier l'histoire de la Chine médiévale «afin d'en dégager les coups merveilleux, les anecdotes intéressantes, les mœurs curieuses»[56]. Il lui a suffi d'amalgamer ces éléments, «de mentionner ici et là les Polo, de citer en masse, de combler les failles par quelque anachronisme sur Mahomet *[...]*. C'est ainsi qu'on fait le chocolat.»[57]

En principe, «un premier prix, observe le critique (qui file la métaphore culinaire), contient la promesse d'une œuvre nouvelle, d'une chose pétrie et façonnée»

---

53. Voici le paragraphe liminaire de cet article: «Ouvrage que tout homme cultivé se doit d'avoir dans sa poubelle. Et les boueurs, au nombre des pages découpées, pourraient apprécier la complaisance du lecteur» (p. 45).

54. P. Trudeau, p. 45. — Sur la revue *Amérique française*, voir l'article de Richard Giguère paru dans le nº 6 de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (été-printemps 1983): 53-63.

55. Pierre Trudeau écrit: «L'Asie mystérieuse offra *[sic]* la spacialité *[sic]*; et le temps choisi fut l'Age Sombre. *[...]* Je ne dirai pas que le choix manque d'ingéniosité, tant nous émeuvent les êtres semi-légendaires».

56. Dans son «Avis au lecteur», Louis Hambis note: «Les descriptions des divers pays que Marco Polo avait visités — ou dont il avait seulement entendu parler — sont coupées de digressions fréquentes, historiques parfois, anecdotiques souvent, et qui ne sont pas le moindre charme du récit» (*la Description du monde*, *op. cit.*, p. xviii).

57. Puisque l'action des *Voyages de Marco Polo* se déroule principalement au XIII[e] siècle, la référence à Mahomet ne constitue pas un anachronisme, mais un *flash-back.*

(p. 46). Or Grandbois ressasse un épisode vieux de sept siècles. Il est d'autant moins excusable qu'il n'a fait aucune trouvaille historique, consenti aucun effort littéraire, exploré aucun sentiment nouveau, contrairement à Victor Segalen. En somme, l'artiste n'apporte pas de souffle vierge; il «n'a rien créé. Et nous dévisageons une vulgaire vulgarisation pour le vulgaire...», susceptible de plaire «aux intellectuels de salon, aux avocats et aux juges de concours littéraire»[58]. Un tel ouvrage rassurera en outre les lettrés ambitieux: «Si chiches que soient leur inspiration et leur transpiration, ils sauront que la gloire ne leur est pas interdite». Mais Trudeau ne va pas jusqu'à conseiller la lecture des *Voyages de Marco Polo* aux déclassés du prix David: ils devraient en déduire — à moins de prétexter l'imbécillité des juges — «que leurs *Essais* sur la France ne sont pas tout-à-fait *[sic]* immortels»[59]. Le théorème voulant que Grandbois (et, à travers lui, le prix David décerné par le gouvernement de la Province) n'ait aucune valeur est ainsi démontré.

VI. LA QUALITE LITTERAIRE DES *VOYAGES*

Si elle insiste sur le contenu, la critique n'en demeure pas moins attentive à la forme, à la manière des *Voyages de Marco Polo*: «élégante brochure» (M. Huot), «bel ouvrage» (P. Courtines), «beau livre» (G. Sylvestre), petit livre «fort attrayant, écrit avec beaucoup d'art» (A. Laurendeau, p. 76), qui abonde en pages riches, colorées et vivantes (E. Bégin, p. 72), ou encore «érudites et brillantes» (L. Dantin).

---

58. P. Trudeau, p. 45. — Louis Dantin et Maurice Huot ont parlé de vulgarisation à propos des *Voyages de Marco Polo.*

59. Pierre Trudeau fait ici allusion à Rex Desmarchais qui a remporté le deuxième prix, section «Littérature», pour son recueil d'essais intitulé *France immortelle* (les éditions Libres, 1941).

A cet art, à cette beauté contribue le «style clair et toujours naturel» de Grandbois (P. Trudeau, p. 46) qui «présente, dans un style à la fois précis et littéraire, les aventures merveilleuses du grand Vénitien»[60] — style «d'une admirable pureté qui ne se dément pas» (R. Duhamel). D'une écriture limpide et forte, l'auteur a tracé simplement «la vie du brillant explorateur vénitien que fut Marco Polo» (M. Huot). Le caractère trop didactique des *Voyages de Marco Polo* est compensé par le style, «à la fois vigoureux et personnel» (J.-M. Turgeon).

«Grandbois écrit toujours du même style allègre et coloré» (A. Laurendeau, p. 75), ou nerveux (G. Jasmin), que certains commentateurs comparent à celui du premier livre de l'auteur. Dans *les Voyages de Marco Polo*, l'écrivain «n'a pas exagérément sacrifié à son goût de la tournure elliptique» (R. Duhamel). En beaucoup d'endroits, il s'éloigne des «notations télégraphiques de son Louis Joliet» (E. Bégin, p. 72). S'étant départie des saccades du style télégraphique, la plume de Grandbois «*[harmonise]*, en la rendant plus simple et plus souple, la phrase solide et brillante qu'on a admirée dans *Né à Québec*» (A. Pelletier, p. 45).

«A aucun moment, le récit ne languit» (M. Huot). Au contraire, il

> est mené vivement, malgré l'ampleur des épisodes et un chassé-croisé de toutes les races du monde. *[...]*
>
> On suit le fil ténu de la narration, de Kaïdou en Khaïkhatou, d'Ogotaï en Koubilaï, de Fan-Tcheng en Siang-yang, et jamais Grandbois ne nous égare (A. Laurendeau, p. 75-76).

> Genghis-Khan surgit au revers d'une page tournée sans défiance. Tout l'horizon est grouillant de Mongols. Vous ouvrez les yeux, ils sont disparus. D'autres sont là. Et c'est Koubilaï. Et c'est Houlagou. Et c'est Nogador. Et c'est Alaeddin. Et ça va. Et ça va au rythme accéléré d'une bande cinématographique

---

60. P. Courtines, *le Travailleur* de Worcester (9 octobre 1941): 3. — Paradoxalement, le style précis de Grandbois s'assortirait de vague. Courtines écrit en effet: «Histoire des Perses, des Arabes, des Mongols, des Hindous, des Chinois, leurs guerres, leurs coutumes, leurs préjugés, leurs religions, amours, haines, arts, etc., tout cela passe devant nous pêle-mêle, enveloppé d'un vague aussi admirable que puissant et évocateur.»

> où frappe, *[par]* intervalles, quelque épithète colorée ou sonore, vers le gouffre au bout du monde. Il faut lire ce livre assis (E. Gagnon).

A la beauté des *Voyages de Marco Polo* participe également la splendeur des descriptions qui «monte parfois jusqu'au lyrisme» (R. Llewellyn, p. 75). Grandbois excelle «dans la description des pays où les Polo voyagent» (E. Bégin, p. 71). Le chroniqueur de *l'Enseignement secondaire au Canada* ne peut s'empêcher de penser «à Flaubert, au Flaubert des meilleures pages de *Madame Bovary* et de *Salammbô*. Mais le maître n'écrase pas du tout son disciple, et le disciple ne copie pas servilement son maître. On note tout simplement la filiation heureuse.»[61] En tout état de cause, l'écrivain «sait observer, et son imagination achève de colorer ce que le regard a perçu». D'un simple trait, d'une ligne, il peint un tableau maritime ancien, l'incendie d'une nappe d'huile ou une chevauchée à travers le désert. Maître dans l'art d'exécuter des tableaux tassés, sombres, étouffants, Grandbois «ne serait pas paralysé devant les grands spectacles de la guerre» (p. 72).

On applaudit encore à la forme parfaite, neuve et pittoresque des *Voyages de Marco Polo* (L. Dantin). Grandbois, qui s'est inspiré d'une solide documentation, intéresse le lecteur «par l'heureuse disposition des chapitres et leur enchaînement harmonieux et logique» (M. Huot) — chapitres brefs (R. Duhamel) où le raccourci historique saisit par sa force et sa netteté (R. Llewellyn, p. 75).

Par ailleurs, Antonin Papillon remarque que Grandbois, un compatriote, «a su extraire des pages bien venues, de passionnants récits, des descriptions pleines de vie et de couleur» du *Devisement du monde* — «journal naïf de Marco Polo» qui, estime pour sa

---

61. Jean Chauvin, on s'en souviendra, émettait une opinion semblable en février 1934 dans *la Revue populaire*: «Il est visible que monsieur Grandbois *[...]* a pour certains écrivains français une admiration particulière. Il ne s'agit pas d'imitation, comprenons-nous bien. Pour apprendre son métier, comme tout apprenti, l'auteur a travaillé dans l'atelier des meilleurs maîtres du style. La manière flaubertienne, par exemple, convient exactement au genre historique. C'est celle-là qu'on retrouve dans certaines pages» de *Né à Québec* (p. 56).

part Louis Dantin, n'avait qu'une ambition: «Enumérer les faits sans aucun souci des formules». Le conteur vénitien «abonde en détours et en répétitions; il ajoute après coups à des choses déjà dites». Chez Grandbois, ces procédés «enfantins» font place «à un ordre logique et à un vrai style d'écrivain», qui «n'a pas tenté de traduire l'œuvre originale de Marco, *[mais]* l'a condensée, émondée en la serrant de près et l'a éclairée en la replaçant dans ses cadres et son époque». Réunir des éléments épars et disparates «en un récit suivi, homogène et lisible, c'était la tâche d'un érudit et celle d'un écrivain: M. Grandbois se découvre ici l'un et l'autre.»

Plus fondamentalement, le livre de Grandbois — qui semble «l'œuvre d'un Français» (G. Sylvestre), qui aurait pu, donc, «paraître en France» (R. Duhamel) — témoigne d'une vision du monde encore inédite au Canada français. Dans ce récit, note en tout cas Guy Sylvestre, on découvre

> une alacrité, une correction, une manière cursive et laconique de dire et de montrer qui font qu'il ne semble pas l'œuvre d'un Canadien plus habitué à expliquer et raisonner sans cesse. Ici, vision nette et aiguë — sans jugements — qui suppose chez le lecteur le degré d'intellectualité de l'Européen. Pour dire le mot, l'œuvre est dépourvue de tout esprit primaire. Et l'image est juste, tantôt claire, tantôt vacillante (selon l'objet) dans une perpétuelle allégresse.

Ces éloges s'assortissent cependant de quelques critiques plus ou moins sévères. «Séduit par la musique du style, par la magie des couleurs et la résurrection d'un monde en poussière» (p. 72), Emile Bégin signale, tout en les pardonnant, «les distractions typographiques nombreuses, la hardiesse archaïque de telle construction grammaticale», une faute d'orthographe et un anglicisme. Même s'il reconnaît la qualité littéraire des *Voyages de Marco Polo*, Pierre Courtines ne trouve «pas moins difficile d'en saisir le panorama essentiel. C'est donc un livre qu'il faut lire à petites doses, chapitre par chapitre, pour bien se pénétrer de son esprit». Quant à Pierre Trudeau, il dédaigne un ouvrage laissant supposer que le Vénitien aurait rapporté de ses voyages un «récit peu

cohérent, à l'écriture facile, riche en lieux communs, avec quelques timides essais de description» (p. 45).

Grandbois, donc, écrirait comme un Français. De fait, on le compare volontiers à des auteurs européens. Ainsi, Pierre Courtines accole son nom et celui du chroniqueur Joinville. D'après André Laurendeau, c'est à Charles Perrault que Grandbois fait songer. Si Emile Bégin évoque le Flaubert de *Salammbô* (styliste dont Grandbois, prosateur original, se serait inspiré, mais sans l'imiter), Roger Duhamel et Jean-Marie Turgeon citent plutôt Jérôme et Jean Tharaud, spécialistes du roman documentaire, que l'écrivain québécois surpasserait. Pour leur part, Robert Llewellyn et Bégin renvoient à un recueil de contes arabes: *les Mille et Une Nuits*. Plusieurs exégètes associent *les Voyages de Marco Polo* au cinéma, Guy Sylvestre mentionnant Walt Disney. Enfin, Bégin nomme le compositeur russe Rimski-Korsakov qui a intégré des légendes populaires dans ses opéras.

A l'exception de Grandbois lui-même, ce panthéon (qui éclaire sur certaines perceptions des *Voyages de Marco Polo*) ne comporte aucune référence canadienne. Tout se passe donc comme si la critique locale, lorsqu'elle veut en 1941 trouver des «filiations heureuses» à propos d'un énoncé accordant une place considérable à la fantaisie ou à l'exotisme, devait se tourner vers un corpus étranger.

VII. UN VOYAGEUR AUX LISIERES DE LA FICTION *(CONCLUSION)*

A. UN ACCUEIL FAVORABLE

Sans polémique, l'accueil réservé aux *Voyages de Marco Polo* n'en est pas moins intéressant à plus d'un titre. S'y manifestent d'abord des faits d'appareil absents de la réception critique immédiate de *Né à Québec*. On se souviendra qu'un collaborateur de la *Revue dominicaine* regrettait en avril 1934 qu'Alain Grandbois n'ait pas, dans le cadre d'une préface, défini l'indication générique *récit* appliquée à la biographie de Louis Jolliet. Ayant vraisemblablement pris en considération cette remarque, l'écrivain fait précéder ses *Voyages de Marco Polo* d'un avant-propos où, en plus de justifier la «réécriture» des récits du Vénitien, il indique le genre auquel il s'est adonné, ce dont la critique, qui paraphrase à l'envi le préfacier, lui sait gré.

Non moins intéressant s'avère un autre fait d'appareil qui, celui-là, concerne l'éditeur. Bernard Valiquette intervient en effet à deux reprises. Il investit les périodiques lorsqu'au mois de juillet 1941 le livre sort en librairie, et revient à la charge au moment où le gouvernement du Québec le couronne. Agent efficace, Valiquette encadre donc son «poulain», essaie de le «maintenir en selle» le plus longtemps possible. Par son vient de paraître, il propose, à l'instar de Grandbois, une lecture des *Voyages de Marco Polo* à laquelle la quasi-totalité des critiques se conformera.

On ne s'intéresse pas vraiment à Valiquette. A peu près personne ne loue son professionnalisme ou le prestige de son entreprise, contrairement à ce qui se produira en 1948 quand paraîtra dans la collection du «Nénuphar» la deuxième édition de *Né à Québec*. Alors, les commentateurs ne tariront pas d'éloges sur Luc Lacourcière et la maison Fides. Pour en revenir au début des années 1940, il est inutile d'insister ici sur

le fait que l'efficacité de Bernard Valiquette bénéficie d'une conjoncture particulièrement propice à l'édition québécoise, la France occupée étant temporairement hors circuit.

Par ailleurs, la critique est presque unanime à reconnaître que le deuxième récit de Grandbois se déroule sous le signe de la fantaisie. On y voit un roman d'aventures et même une «odyssée herculéenne». Il consiste, d'après Albert Pelletier, en une plongée dans l'inconnu, l'exotisme, amorcée avec *Né à Québec.* Aux yeux du public canadien, cet ouvrage contenait une part de connu, puisqu'il relatait un épisode de l'histoire locale. *Les Voyages de Marco Polo*, par contre, dépaysent le lecteur, sans lui déplaire. On pourrait même dire que le livre représente une revanche, un triomphe «exotiste».

Si, dans la réception critique, on se réfère au régionalisme, c'est d'abord pour le fustiger ou en souligner les limites. A l'«homme local», on oppose volontiers l'«homme universel». Pour un jeune interprète comme Guy Sylvestre, le critère de la valeur est moins l'enracinement d'une œuvre que son «extra-nationalité» — l'œuvre «valable» contribuant à la connaissance de l'homme, c'est-à-dire de l'individu. Cet universalisme est loin d'être déraciné, en tout cas pour Sylvestre, qui le fait émaner de France. Inscrit dans un texte, il suppose donc, on l'a vu, «le degré d'intellectualité de l'Européen» chez le lecteur, heureux de disposer d'un énoncé lui permettant d'exercer ses talents d'exégète dans une perspective européanisante.

Qui plus est, le collaborateur du *Droit* systématise les théories que Georges Rousseau avait formulées dans *le Devoir* du 5 février 1934. Ce chroniqueur, on s'en rappellera, investissait alors l'écrivain de l'inviolable liberté «du genre littéraire, du cadre de l'œuvre» (p. 1). Sept ans plus tard, Guy Sylvestre soutient que le sujet d'une œuvre dépend essentiellement de celle-ci, non pas de facteurs externes. Ainsi, le critique propose une conception immanentiste de la littérature; il revendique à son tour

l'autonomie de l'art, l'artiste «libre» énonçant (ou prétendant énoncer lui-même) les lois qui gouvernent sa pratique.

Dans le chapitre précédent, on a observé que la crise économique de la décennie 1930 n'apparaît pas (si ce n'est de façon réfractée) dans les commentaires qui accompagnent *Né à Québec*. En 1941, par contre, la Seconde Guerre mondiale constitue l'un des thèmes récurrents de la réception des *Voyages de Marco Polo*. Cette inscription de l'événement est riche d'enseignements. Elle montre d'abord l'impact que peut avoir sur les esprits un élément du péritexte éditorial, en l'occurrence l'avant-propos. Analysant un texte dont l'action se déroule principalement au XIIIe siècle, pas moins de six auteurs établissent un rapport plus ou moins étroit entre Gengis Khân et Adolf Hitler. Ce faisant, ils se conforment à une courte phrase de l'«Avant-propos» (que l'éditeur intègre à son prière d'insérer): «Et d'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé Genghis-Khan» (p. 8). Ouverte dans la mesure où elle ne mentionne aucun nom, la première partie de l'énoncé est susceptible d'interprétation, au gré de la fantaisie des critiques[62].

La référence à la situation internationale par les commentateurs montre également la fragilité, la relativité de la notion d'autonomie de l'art et de l'artiste. Ainsi, un livre qui traite d'un lointain passé et auquel l'auteur met le point final quelques années avant que

---

62. Dans la préface à la deuxième édition des *Voyages de Marco Polo*, Jacques Blais écrit: «Lors de la publication en 1941 (aux éditions Bernard Valiquette), le récit *[...]* provoqua les commentaires les plus singuliers. De fait, l'ouvrage déconcertait: qu'un Québécois, en pleine période troublée, ait eu l'idée de ranimer un épisode oriental vieux de sept siècles passait pour inconvenant ou tenait de la plus haute fantaisie» (Fides, 1969, p. 7). N'en déplaise au préfacier, personne, pas même Pierre Trudeau, n'accuse Grandbois d'inconvenance pour avoir ressuscité un lointain passé «en pleine époque troublée». Ceux qui formulent des réserves le font pour d'autres raisons.

le conflit n'éclate, c'est-à-dire au printemps de 1936[63], conserve au dire de Guy Jasmin une «singulière actualité» en 1941. Le chroniqueur de *la Revue populaire* va jusqu'à en extraire un passage empreint de racisme (et relatif au Japon) on ne peut mieux adapté à la propagande de guerre, comme quoi un texte «libre» (ou désengagé) peut toujours servir à défendre une cause. Il suffit de le modifier légèrement ou de le présenter sous un certain éclairage.

A cet égard, les commentaires qui ont trait à la question morale sont éloquents. Entre autres choses, ils montrent la diversité des réactions qu'un texte peut susciter. D'un énoncé neutre où le narrateur, ainsi que le remarque fort judicieusement Guy Sylvestre, se contente la plupart du temps d'enregistrer des mœurs différentes, les critiques vont en effet tirer des conclusions contradictoires, commandées par leurs visions du monde respectives. Si la bizarrerie des mœurs décrites dans *les Voyages de Marco Polo* porte André Laurendeau à sourire, elle amène Emile Bégin à formuler quelques réserves. A cause d'elle, le chroniqueur de *l'Enseignement secondaire au Canada* conseille de ne pas mettre le récit entre les mains des jeunes adolescents que, par exemple, la mention des harems pourrait troubler. Par contre, la même bizarrerie n'inquiète pas Pierre Courtines qui lit l'ouvrage grandboisien comme s'il s'agissait d'un négatif, la chute de l'empire mongol, due à des conduites aberrantes, servant de justification à la pratique du bien, à la vertu. Si vous ne voulez pas déchoir à votre tour, déclare à peu près le chroniqueur à ses lecteurs américains, il vous faut renouer avec les valeurs chères aux aïeux. Par ailleurs, Guy Jasmin ne se fait aucun scrupule de recommander chaleureusement la lecture du livre aux jeunes Québécois avides d'aventures, Guy Sylvestre réservant son jugement.

---

63. En tout cas, Marcel Hamel rapporte dans *la Nation* du 30 avril 1936 cette confidence de Grandbois: «Les Chinois, mais j'aurai l'occasion d'en parler. Je termine justement un livre sur la Chine.»

Sur le plan typologique, on se souviendra du désarroi de la critique qui, confrontée à *Né à Québec*, se retrouvait devant l'indication générique *récit* que l'auteur, on l'a signalé, ne définissait pas. Il en va tout autrement en ce qui a trait aux *Voyages de Marco Polo*. Grandbois précise d'abord ce que son livre n'est pas: un ouvrage scientifique ou une biographie. Dans un second temps, il affirme qu'il s'agit des récits de voyages du Vénitien. Les critiques prennent bonne note de ce renseignement et dégagent de l'œuvre deux fonctions principales, instruire et plaire, qui sont justement celles de la relation de voyage[64]. D'une part, *les Voyages de Marco Polo* instruisent. Ils renferment une mine de renseignements sur l'Asie, apprennent des mœurs et des légendes et font découvrir quantité de villes et de personnages historiques. D'autre part, le livre plaît. Il s'inscrit sous le signe de la beauté à laquelle concourent la splendeur des descriptions, la perfection de la forme, une pointe d'ironie (si ce n'est l'alacrité, l'allégresse) et la précision, la vigueur, la pureté, la clarté d'un style original ou personnel. Bref, les critiques jugent que l'écriture «apaisée» des *Voyages de Marco Polo* (un ouvrage difficile) est plus classique que celle, elliptique, nerveuse à l'excès, de *Né à Québec*.

Ces textes appellent certains propos semblables puisqu'ils mettent en scène deux personnages historiques. Dans les deux cas, Grandbois comble une lacune. S'il pallie la perte du journal de Jolliet, il esthétise, *littérarise* le récit, d'abord oral, du Vénitien. De plus, l'écrivain, en le mettant à la portée du lecteur local, nationalise en quelque sorte un énoncé européen. Au fait, une des rares critiques qu'on adresse à l'auteur de la

---

64. Sur le récit de voyage en général et ses fonctions en particulier, voir: «Les récits de voyages aux lisières du roman» de Jacques Chupeau, *Revue d'histoire littéraire de la France*, LXXVII, 3-4 (mai-août 1977): 536-553; «Les rituels du départ de quelques voyageurs renaissants» de Normand Doiron, *Etudes françaises*, XXII, 2 (automne 1986): 5-16; «Le récit de voyage: l'entrée en littérature» de Roland Le Huenen, *Etudes littéraires*, XX, 1 (printemps-été 1987): 45-61; «Quelques variables du récit de voyage» de Jean Roudaut, *la Nouvelle Revue française*, 377 (1er juin 1984): 58-70; «Voyages», *Traverses*, 41-42 (septembre 1987): 256 p.

biographie de Louis Jolliet, mais surtout à celui des *Voyages de Marco Polo*, c'est de ne pas avoir assez cerné son héros, de l'avoir trop laissé dans l'ombre.

Dix-sept critiques, donc, accueillent plutôt favorablement *les Voyages de Marco Polo*. Deux d'entre eux ont rendu compte de *Né à Québec*: Albert Pelletier (1895-1971) et Roger Duhamel (1916-1985). Si l'on ne rencontrera plus le premier dans cette étude, on y verra souvent le second, ce qui est aussi le cas de Guy Sylvestre (né en 1918). Absent de la première réception critique immédiate de la biographie de Jolliet, ce commentateur «attitré» participera à toutes les autres, ou peu s'en faut. Dans ce chapitre sont apparus d'autres noms qu'on reverra par la suite: Emile Bégin (1896-1976), William Edwin Collin (1893-1984), Emile-Charles Hamel (1914-1961) et Guy Jasmin (1908-1949). En outre, on mentionnera Pierre Courtines, le prosateur et poète Louis Dantin (1865-1945)[65], Ernest Gagnon (1905-1978), Maurice Huot (né en 1911), Rina Lasnier (née en 1915), André Laurendeau (1912-1968), Robert-E. Llewellyn (né en 1910), l'historien Arthur Maheux (1884-1967), Antonin Papillon (né en 1900) et Jean-Marie Turgeon (1897-1957). Suivi non seulement par les vétérans (dont un Canadien anglais) mais aussi par les nouveaux entrants, Alain Grandbois est assuré de la survie littéraire, du moins dans un avenir prévisible.

Dans ce concert d'approbations que constitue l'accueil réservé aux *Voyages de Marco Polo* s'élève une fausse note, celle de Pierre Trudeau (né en 1919). Aux antipodes de l'empathie, condescendant, arrogant au possible, le chroniqueur d'*Amérique française*, dans un article très mal écrit, tire à bout portant sur l'auteur d'un récit auquel, pour user d'un euphémisme, il ne reconnaît *aucun* mérite. Eminemment polémique, le texte de Trudeau ne suscite cependant pas de controverse. Quelques collègues répondront bien au

65. Voir les fichiers de la BNQ et l'article de Gabriel Nadeau paru dans *Lectures*, VI, 3 (novembre 1959): 68-69. Quant au tome II du *DOLQ* (Fides, 1980, p. 893), il propose 1869 comme année de naissance, renseignement probablement erroné.

«jeune critique, plus soucieux d'intransigeance que de justesse», mais dans un autre contexte que celui de la première réception des *Voyages de Marco Polo*[66].

Il reste à dégager l'image que la critique se fait d'Alain Grandbois.

B. LE MYTHE D'ALAIN GRANDBOIS

Si Pierre Courtines (il est vrai, installé aux Etats-Unis) émet des hypothèses (Grandbois *semble* avoir vécu en Chine et *a dû* beaucoup voyager), Jean-Marie Turgeon est affirmatif: l'auteur a lui-même visité les pays lointains qu'il décrit. Quant à Guy Sylvestre, il s'exclame, paraphrasant du Bellay: «Heureux qui, comme Marco Polo et Alain Grandbois, a fait un beau voyage»! La figure du Vénitien, illustre voyageur, ne pouvait, souligne Emile Bégin, «manquer de séduire Alain Grandbois, grand voyageur lui-même devant l'Eternel» (p. 71).

Au cours de ses périples, Grandbois, fin observateur, aurait emmagasiné beaucoup d'informations, matériau de l'œuvre à venir. En les livrant au public, il prend figure de spécialiste. Il pourrait bien, si l'on se fie à Guy Jasmin,

> devenir le premier et probablement l'unique sinologue canadien-français. Il s'est presque révélé au public, sous ce titre enviable, pour la première fois depuis ses audacieuses randonnées en Chine, par son ouvrage instructif sur les

---

66. P. Trudeau, *Amérique française* (novembre 1941): 45. — A notre connaissance, trois critiques se réfèrent à Pierre Trudeau. Le seul à lui répondre vraiment est Marcel Dugas dont nous parlerons dans l'intermède qui suit. Les deux autres commentateurs ne font qu'une allusion à l'article de Trudeau. Rendant compte du recueil de Dugas intitulé *Approches*, Guy Jasmin écrit dans *le Canada* du 18 mars 1943: en récompense de *Né à Québec* et des *Voyages de Marco Polo*, Dugas, «qui était loin d'être violent, nous dit que Grandbois 'mériterait parfois des coups de bâton'. Il y a sans doute là-dessous une plaisanterie que goûterait peut-être le critique qui voulait remplir les poubelles des exemplaires de *Marco Polo*.» Ce n'est que vingt-six ans plus tard que Jacques Blais évoque, dans la préface à la deuxième édition des *Voyages de Marco Polo* (Fides, 1969), l'ancien chroniqueur d'*Amérique française*: «Pour condamner *[un]* divertissement de dilettante, auquel il refusait d'ailleurs d'accorder la moindre valeur sur le plan de l'art, un critique prit la peine d'allier l'injure à la suffisance» (p. 7). J. Blais reviendra sur le sujet dans *Présence d'Alain Grandbois* (PUL, 1974, p. 89-90).

> voyages de Marco Polo. Il faudrait en signaler les mérites au curateur de la *Gest Chinese Foundation* de l'Université McGill à qui l'auteur devrait aussi confirmer le projet que lui prête Louis Dantin d'écrire une étude sur Sun Yat-sen[67].

Erudit, esprit curieux, Grandbois, selon la formule de Louis Dantin, «embrasse toutes les sphères», y compris la littérature. Car Alain Grandbois est un homme de lettres, un écrivain du cru qui, paradoxalement, «n'a pas de réflexes canadiens». C'est la constatation que fait Guy Sylvestre en refermant *les Voyages de Marco Polo*, livre qui situe nettement son auteur dans l'universel — universalisme résultant de voyages effectués sous «toutes les longitudes et toutes les latitudes»[68].

Qui plus est, Grandbois est un écrivain distingué, exemplaire, qui écrit comme personne au Canada. Tel est du moins l'avis de Roger Duhamel qui précise: «Il possède un métier d'une sûreté remarquable, il est parfaitement maître de sa plume». En somme, l'auteur est l'un des écrivains sur lesquels les Canadiens français doivent compter davantage. «Ne commettons pas l'injustice et la sottise d'attendre sa mort pour reconnaître sa valeur et son mérite», lance enfin le chroniqueur du *Canada*. Jean-Marie Turgeon ne manque pas, lui non plus, d'adresser à Grandbois, avec ses compliments les plus sincères, ses vœux de succès. Il ajoute que ce succès serait encore plus grand si Paris, comme au temps où les navires circulaient librement, «était à quatre ou cinq jours de Québec, et avait l'avantage d'applaudir à sa belle œuvre».

Impressionné par tant de qualités, le collaborateur de *l'Action catholique* juge l'homme modeste, «vraiment trop modeste». Celui qui a sillonné le monde «aurait pu mêler ses impressions et ses souvenirs à ceux des Polo. Il s'en garde bien. Pas une page,

---

67. Louis Dantin se contente de rappeler qu'il a *jadis* formé le vœu qu'un historien canadien-français fasse «l'étude la plus fouillée qui soit de la révolution chinoise». — Le 22 février 1945, un chroniqueur anonyme du *Canada* (qui pourrait bien être Guy Jasmin) investit Grandbois, par ailleurs académicien, du titre d'«unique sinologue canadien-français».

68. Grandbois semble la personne tout indiquée pour explorer l'«universel». Voyageur inlassable, «aventurier», il a parcouru la terre entière, il a partout «pratiqué» l'homme.

pas une phrase, pas une ligne ne le trahissent, et c'est une gageure que les Taraud *[sic]* n'auraient pas gagnées.» Lui-même effacé, désintéressé, Grandbois, comble de la discrétion, ne saurait, révèle de son côté Albert Pelletier, mettre en évidence les ressources de ses personnages, décliner leurs titres, «sans avoir l'impression de manquer de modestie» (p. 45).

Globe-trotter, Grandbois se double d'un écrivain émérite qu'on associe à Flaubert: artisan, magicien du verbe, coloriste hors de pair. Homme de valeur, il s'entoure de discrétion, cette modestie rejaillissant par rétroaction sur la distinction du personnage, et l'accentuant. Comme on le voit, le mythe esquissé dès 1933 prend peu à peu forme, même si sa composante avant-gardiste, moderniste, est temporairement estompée. Elle est relayée par la signification universelle de son *Marco Polo*, appelée, pourrait-on dire, par la Seconde Guerre mondiale[69].

Les Voyages de Marco Polo représentent le deuxième ouvrage de Grandbois à être étudié par la critique. Ce fait est important. Il atteste que l'écrivain ne s'est pas satisfait d'un seul livre, qualifié d'excellent, mais qu'il est en train d'édifier une œuvre. Autrement dit, Grandbois n'est plus, au commencement de la décennie 1940, prétendant au titre d'homme de lettres. Il constitue plutôt une valeur d'autant plus sûre qu'il prépare, si l'on en croit une indication de l'éditeur, un troisième volume, ressortissant à la fiction. Mais cet auteur s'auréole de mystère. Il a déjà à son actif un recueil de poèmes publié aux confins de la Chine et qu'à peu près personne n'a vu. Bref, Grandbois

69. Deux interprètes font allusion au caractère novateur du récit de 1941: Louis Dantin, sensible à la forme neuve de l'ouvrage, et Guy Sylvestre, à la vision du monde qui en émane, inédite au Canada.

ne serait pas uniquement l'auteur d'ouvrages «quasi littéraires» où l'histoire prédomine, mais un écrivain qui s'adonnerait aux genres canoniques, roman et poésie.

Les deux fonctions de la relation de voyage, instruire et plaire à la fois, renvoient elles aussi à l'ambiguïté du statut de Grandbois. D'une part, il est l'érudit, le spécialiste, le «sinologue» et le vulgarisateur, en un mot le chercheur «sérieux» qui se documente, comme en font foi, par exemple, les bibliographies dont il assortit ses livres. D'autre part, il est un écrivain plaisant passé du rang d'apprenti émérite à celui d'artisan chevronné, de maître de la plume, d'auteur classique. En somme, Grandbois est un historien, «insoucieux du titre d'historien», qui incorpore de la fantaisie dans un récit, ou encore un artiste, un être d'imagination qui fraie avec la «science», en l'occurrence l'histoire.

Robert Llewellyn résume ainsi la perplexité du lecteur qui referme *les Voyages de Marco Polo*:

> On voudrait que ce fût de l'histoire et on pense en même temps que c'est trop beau pour être vrai. Vide de tout apparat scientifique au point de ne comporter même pas la référence à de nombreuses citations, l'histoire des descendants d'Andrea Polo semble plutôt issue d'une imagination orientale que dégagée peu à peu des documents et des récits[70].

Il incombera à Marcel Dugas, exégète «idéal», de trancher le nœud gordien.

---

70. R. Llewellyn, *Bulletin des études françaises* (janvier 1942): 75. — A propos de l'édition du *Devisement du monde* de Marco Polo parue chez François Maspero, Stéphane Yerasimos écrit à la p. 31 de l'«Introduction»: «L'objectif a donc été de fournir un nombre important de notes, sans lesquelles le texte risquerait de devenir un ouvrage de fiction, ce qu'il n'est précisément pas».

Intermède II: 1941-1943

ALAIN GRANDBOIS RAPATRIÉ

[Saint-Denys Garneau, maintenant enfermé dans une tour d'ivoire] *hermétiquement close et défendue, ce qui plus est, par des dragons et des lionnes. Quand nous serons bien sûrs que M. Saint-Denys Garneau est allé se promener dans les bois, nous demanderons à nos aviateurs d'aller bombarder cette tour. Et, après ce désastre accompli par ceux qui aiment M. Garneau, nous irons le prendre par la main et le reconduirons chez les humains qu'il fuit avec une si sainte horreur*[1].

Un soir, tu me sacras poëte,
Blond laideron:
Descends ici, que je te fouette
En mon giron [...][2].

L'époque angoissante que nous traversons, les efforts, l'énergie, le courage qu'elle exige, tout cela, nous devons le trouver et le puiser en nous-mêmes. Et nous nous trompons singulièrement si nous imaginons que la lutte est sans espoir. Le sang qui coule dans nos veines ne peut nous mentir, à nous. Et permettez-moi de vous rappeler ce soir, à ce propos, le souvenir du premier grand découvreur canadien [Louis Jolliet][3].

---

1. Marcel Dugas, *Approches*, Québec, le Chien d'or, 1942, p. 79.

2. Arthur Rimbaud, «Mes petites amoureuses», *Œuvres complètes*, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), 1963, p. 74.

3. Alain Grandbois, «Louis Jolliet: un grand découvreur canadien», *le Soleil* (27 septembre 1941): 4.

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS

Le 5 décembre 1939, soit en pleine guerre, un avion atterrit à Saint-Hubert. Entre autres passagers, il aurait transporté Alain Grandbois[4]. L'écrivain rapatrié s'installe bientôt à Deschambault, entre Trois-Rivières et Québec[5]. Durant l'année 1940, il rédige *les Voyages de Marco Polo* qui, rappelons-le, sont mis en vente en juillet 1941. Deux mois plus tard, *le Recueil* publie d'assez longs extraits de l'ouvrage qui, le 30 septembre, reçoit le premier prix du gouvernement du Québec dans la section de littérature.

L'année suivante, Grandbois, qui a trouvé un emploi à la bibliothèque Saint-Sulpice, déménage à Montréal. Jusqu'en mars 1943, il «rédige *[les]* listes d'achats de livres français en faisant un dépouillement systématique du *Biblio* de la maison Hachette de Paris»[6]. En avril, il obtient le poste d'assistant du catalogueur. Un an plus tard, il est

---

4. Voilà du moins ce qu'affirment les rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois», parue dans *Poésie I* (PUM, 1990, p. 42). Le 20 août 1955, dans le compte rendu d'une interview accordée à Gilles Carle, l'écrivain déclarera: la dernière fois que je suis revenu à mon pied-à-terre parisien, ce fut inutilement. «La police allemande d'occupation avait fait main basse sur tout. Pas un seul de mes souvenirs n'avait été épargné. Je revins donc au Canada.» Si cela est exact, Grandbois se trouvait donc encore en France au mois de juin 1940. Ce n'est qu'à cette date que la Wehrmacht envahit la Ville lumière. Claude Daigneault, lui, rapportera ces propos de Grandbois dans *le Soleil* du 11 septembre 1965: «Lorsque la guerre s'est déclarée, je suis revenu au Canada». Quoi qu'il en soit, Grandbois aurait été hébergé gratuitement pendant plusieurs mois par un hôtelier montréalais (à ce sujet, voir l'artice de C. Daigneault). A l'été de 1940, il se serait trouvé dans un hôtel de Saint-Irénée de Bellechasse. Fin juillet, il y aurait reçu Marcel Dugas, fraîchement rapatrié. A ce sujet, voir le texte de Grandbois paru en 1963 dans le septième volume des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (p. 165); voir également la chronologie de Guy Courteau publiée dans la livraison de février 1947 de *l'Essor* (p. 15).

5. Deschambault est situé non loin de Saint-Casimir, village natal de Grandbois.

6. *Rapport et inventaire: décembre 1942-mars 1943* de la bibliothèque Saint-Sulpice, p. xix. — Ce renseignement et ceux qui suivent nous ont été transmis par Ginette Côté, qui s'occupe du secteur de la gestion des documents administratifs à la Bibliothèque nationale du Québec.

promu catalogueur. A partir du mois d'avril 1948, le nom du poète n'apparaît plus sur la liste du personnel de la bibliothèque montréalaise.

A. LE NOUVELLISTE

Mais revenons à l'année 1942 au cours de laquelle Grandbois donne quatre nouvelles à *la Revue moderne*[7]. Il s'agit des premiers écrits de fiction que l'écrivain rend publics. Il n'est pas impossible que l'initiative de leur publication revienne à Lucienne Boucher, avec qui Grandbois a entretenu une correspondance amoureuse en 1932 et 1933. En tout cas, celle qui ne signe que de son prénom écrit déjà des articles dans le mensuel montréalais au moment où Grandbois y fait son entrée. Au mois de septembre 1942, elle y travaille toujours, mais à titre de responsable des pages féminines.

En avril, l'éditeur de *la Revue moderne* annonce que la livraison de mai comprendra «Le 13», nouvelle d'Alain Grandbois, «conteur exquis». Apprécié au Canada français, il est un des rares écrivains locaux à maîtriser «l'art de raconter simplement le drame compliqué de toute une vie d'aventures».

A la fin juin, en pleine canicule, le nouvelliste se présente aux bureaux du mensuel, rue Notre-Dame, où il remet un nouveau texte, «Tania», en disant: «Un petit conte», formule que l'éditeur trouve trop modeste. Voilà ce qu'il révèle en août. Il ajoute que l'inédit de Grandbois, à paraître en septembre, transporte le lecteur dans le Paris de l'avant-guerre «où l'on s'amusait avec quatre sous». «Tania» fait en outre «visiter

7. Sur *la Revue moderne*, voir l'article de François Ricard paru dans le nº 7 de *Littératures* (1991, p. 77-84).

l'Indochine où a lieu le dénouement»[8]. Au mois d'octobre, l'éditeur déclare que la plupart des lecteurs de *la Revue moderne* «sont encore sous le coup de 'Tania'» (p. 3). C'est notamment le cas de Guy Marion qui s'exclame dans une lettre ouverte: «Quelle nouvelle que 'Tania'!» (p. 4). L'épistolier y a trouvé ce qu'il recherche dans le conte ou le roman: «De fortes jouissances artistiques». Car Grandbois est «un artiste véritable», dont la façon de décrire Paris repose le lecteur «de celle de Carco».

Intervenant à nouveau, l'éditeur conseille à Marion de garder en réserve d'autres félicitations, la prochaine nouvelle de Grandbois, supérieure à la précédente, devant sortir en novembre. Œuvre d'actualité, «Ils étaient deux commandos» s'inspire du raid sur Dieppe, «page glorieuse de l'histoire contemporaine»[9]. Ce récit «fera époque — on en parlera longtemps après l'avoir lu» (p. 3).

Finalement, l'éditeur fait savoir en novembre qu'à l'occasion de la Noël 1942, le mensuel offrira plusieurs contes, dont «Le Noël de Jérôme» où «Grandbois visite la chambre d'un mourant».

Toujours est-il que deux des nouvelles citées («Le 13» et «Tania») feront partie, trois ans plus tard, du recueil *Avant le chaos*, publié par les éditions Moderne, affiliées au périodique homonyme. Quant à la seconde édition (HMH, 1964), elle s'enrichira de quatre nouvelles, dont «Ils étaient deux commandos» et «Le Noël de Jérôme».

A ce stade, on peut signaler cette constante: la quasi-totalité des textes courts de Grandbois, nouvelles ou poèmes, apparaissent dans un périodique avant, parfois même

---

8. L'action de «Tania» se termine en janvier 1940. Dans le récit, rien n'indique qu'à cette date le narrateur se trouve encore en Indochine. — Toujours en août, on insère dans *la Revue moderne* une réclame pour «Tania», «œuvre inédite d'Alain Grandbois. Une nouvelle romantique de très grande allure».

9. Anonyme, *la Revue moderne* (octobre 1942): 3. — C'est le 19 août 1942 que les Allemands ont repoussé le raid anglo-canadien.

après leur incorporation dans un recueil. Par ailleurs, l'écrivain n'hésite pas à faire paraître simultanément un même énoncé. Ainsi, «La messe de minuit», légende d'un paysage de Francesco Iacurto (qui fera le portrait du poète en 1944), est reproduit par *la Revue moderne* et *la Revue populaire* en décembre 1942[10]. L'auteur de ce texte de circonstance est commandité par la compagnie Molson, qui brasse la «bière que votre arrière-grand-père buvait»[11]. Huit ans plus tard, le nom de Grandbois sera de nouveau associé à celui d'une grande entreprise, en l'occurrence la Banque canadienne de Commerce.

B. LE CONFERENCIER

Le 20 septembre 1941, «Alain Grandbois, romancier, historien et essayiste», inaugure sa carrière radiophonique au Canada[12]. Il prononce alors, dans le cadre de la série *les Entretiens du samedi soir* transmise par Radio-Canada, deux causeries sur les grands explorateurs canadiens. Le texte de l'une paraît dans *le Soleil*, quotidien de Québec, le 27 septembre, sous le titre: «Louis Jolliet: un grand découvreur canadien». Participant à la propagande de guerre, l'auteur propose aux Canadiens désemparés, sinon angoissés, l'exemple de Jolliet, dont le courage a eu raison de tous les obstacles rencontrés sur la route qui mène au Mississippi.

---

10. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne signale pas cette contribution.

11. Le syntagme *la bière que nos arrière-grands-pères buvaient* revient dans l'une des émissions de *Visages du monde* intitulée «La Corse» (PUM, 1990, p. 707). — En 1955, Grandbois fera paraître, chez Beauchemin, *Au pied du courant: l'histoire Molson*, traduction d'un ouvrage de Merrill Denison.

12. Voir le communiqué de la Société Radio-Canada relayé par *le Devoir* du 20 septembre 1941, p. 7; voir aussi *le Canada* du même jour, p. 6. — On répétera que Grandbois a amorcé sa carrière radiophonique dans la nuit du 7 juillet 1936 en lisant sur les ondes de la BBC son poème «O tourments...», de même que six autres textes d'auteurs canadiens-français.

A la fin de 1942, Grandbois prend part, une fois de plus, à ce qu'on appelle l'«effort de guerre». A compter du 16 décembre, il collabore à une série de sept émissions, *la Guerre sino-japonaise*, diffusées le mercredi par la radio d'Etat et que le poète René Chopin «écoute avec un grand plaisir»[13]. Le premier soir, l'écrivain reprend un mythe empreint de racisme, précédemment évoqué dans *les Voyages de Marco Polo*[14], selon lequel les Nippons, ennemis du Canada, descendraient du croisement de singes et de Chinois[15].

La carrière canadienne de conférencier se poursuit en 1943[16]. Invité par la Société d'étude et de conférences[17], Grandbois entretient ses membres (réunis le mardi 16 novembre dans le salon Prince-de-Galles de l'hôtel *Windsor* de Montréal) des «Visages

---

13. Lettre du 20 février 1943 de René Chopin à Marcel Dugas reproduite dans le numéro spécial «Marcel Dugas et son temps» d'*Etudes françaises*, VII, 3 (août 1971): 301.

14. Voir *les Voyages de Marco Polo*, Bernard Valiquette, 1941, p. 178.

15. A ce sujet, voir l'article de Jean Cléo Godin paru dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 7 (été-automne 1984): 48.

16. Au début de son article, Germaine Bernier, qui rend compte dans *le Devoir* de la conférence qu'on s'apprête à considérer, déclare: Grandbois «a rappelé d'abord que la dernière fois qu'il a porté la parole en public, c'était en Chine même, à Shanghai, où il a parlé du Canada à son auditoire».

17. Dans la chronique «Calendrier de la vie artistique», un auteur anonyme de la revue *Amérique française* annonce, en février 1943, qu'Alain Grandbois prononcera le 23 une conférence intitulée «Visages de Chine» à l'hôtel *Windsor* devant les membres de la Société d'étude et de conférences (p. 60). Jacques Blais date également cette conférence du 23 février. Quant à l'édition critique des écrits de Grandbois, elle propose plutôt la date du 16 novembre («Chronologie d'Alain Grandbois», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 42) — date confirmée par un document de la SEC, comme on s'apprête à le voir. L'album-souvenir publié en 1958 lors du vingt-cinquième anniversaire de fondation de l'organisme signalera à la p. 48 qu'Alain Grandbois a prononcé une conférence intitulée «Visages de Chine».

de Chine»[18]. Dans les jours précédents, la Société a fait parvenir aux journaux un communiqué annonçant l'événement. *La Presse* du 12 novembre et *la Patrie* des 12 et 14 le reproduisent intégralement, *le Canada* du 16 se contentant de le résumer[19].

Au moins trois quotidiens montréalais rendent compte de la conférence le 17 novembre: *la Patrie*, *la Presse* et *le Devoir*. Romancier, historien canadien-français, voyageur international, Alain Grandbois, affirme le collaborateur anonyme de *la Patrie*, «a fait toutes les grandes escales, de Marseille à Shanghai»[20]. Il connaît particulièrement la Chine, en tout cas celle d'avant les deux guerres mondiales, ce qui l'«autorise» à témoigner[21].

La veille, Alain Grandbois a donc raconté ses souvenirs personnels sur le Céleste Empire «qu'il est un des rares Canadiens, avec nos missionnaires, à avoir parcouru». Entre autres sujets, il a traité des mœurs des Chinois, du pittoresque de leur pays, «de son histoire et de son étonnante renaissance actuelle, après des siècles de sommeil et des décades d'anarchie». Parmi les célébrités chinoises, «le distingué conférencier» s'est intéressé à Confucius et Sun Yat-sen. Puis, auditoire oblige, il a tracé un bref portrait

---

18. Dans son article «Notes de la Chine» (*Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, été-automne 1984), Jean Cléo Godin date lui aussi cette conférence du 23 février (p. 63 et 65). D'après le critique, le titre en serait «Shanghai» — «Visages de Chine» étant «plutôt celui de la conférence de Toronto» (p. 63). Quoi qu'il en soit, Godin reproduit «Shanghai», document faisant partie du fonds *Alain Grandbois* (BNQ, 204/3/15). Au lieu de constituer, comme le prétend Godin, le texte de la conférence prononcée à Montréal en novembre 1943, «Shanghai» représente une variante de l'article de Grandbois paru sous le titre de «Une tour de Babel: Shanghai» dans la livraison de janvier 1947 de *la Revue populaire* (p. 11, 54) et en grande partie repris dans *Visages du monde*.

19. Au cours de la décennie 1940, la Société d'étude et de conférences a notamment reçu Jacques Maritain et Jean-Paul Sartre.

20. Le communiqué de la Société d'étude et de conférences se contente de dire qu'Alain Grandbois est un «homme de lettres».

21. Les propos de Grandbois, qui a vécu en Chine, «ne saurait manquer d'intérêt». Le communiqué de la SEC précise en outre que le conférencier a donné *les Voyages de Marco Polo*, ouvrage dont l'action se déroule en grand partie en Chine et qui s'est mérité le prix David.

de quelques femmes[22], dont Tz'u-Hsi, impératrice d'une intelligence exceptionnelle «qu'on *[surnomma]* 'le vieux Dragon' et 'la Diabolique'» et qu'on compare volontiers à Catherine II de Russie, de même qu'«à la reine Victoria d'Angleterre»[23]. En terminant, Grandbois, note Germaine Bernier du *Devoir*, a souligné la valeur de la collaboration apportée au généralissime Chiang Kai-shek par sa femme, Sung Mei-ling, «qui a reçu une éducation occidentale et qui travaille à doter son pays d'innombrables œuvres sociales»[24].

Au cours de la réception qui a suivi la conférence, Grandbois, précise le collaborateur de *la Patrie*, a fait part à quelques invités de nombreux détails sur la Chine «qui est notre *[alliée]* et que l'histoire avait *[gardée]* jusqu'à présent si *[éloignée]* de l'Occident»[25]. A un journaliste, Grandbois a par exemple appris qu'on «voyageait assez commodément sur le Yang-tsê avant la guerre[26]. De petits vapeurs *[...]* remontaient le fleuve, les Européens et les Chinois riches étaient installés dans quelques cabines, au-dessus d'une foule grouillante de coulies *[sic]* parqués dans l'entrepont».

Accueilli par le Cercle littéraire français de Toronto, l'auteur des *Voyages de Marco Polo* donne, au mois de décembre, une conférence également intitulée «Visages de Chine».

---

22. Pour allécher les membres de la SEC, presque exclusivement des femmes, le communiqué de l'organisme mentionne que Grandbois présentera «des femmes chinoises dans sa causerie».

23. La chroniqueuse du *Devoir* parle également «de la dernière impératrice, surnommée 'le vieux Dragon'», née en 1835 «et morte en 1908». — *Le Petit Robert 2* précise que l'étroitesse d'esprit de Tz'u-Hsi et son intransigeance la firent surnommer «le vieux Bouddha» (1989, p. 1815).

24. Le 4 mai 1950, lors du passage à Montréal de Sung Mei-ling, Alain Grandbois aurait prononcé une causerie radiophonique intitulée «Quelques aspects de la Chine» sur les ondes de la station CKAC. Nous reviendrons sur le sujet dans le cinquième intermède. — Dans *Vingt-cinq à la une: biographies* (la Presse, 1976, p. 18-23), Cécile Brosseau consacre un chapitre à Germaine Bernier, poète, musicienne et journaliste qui a défendu des «valeurs permanentes».

25. En 1943, la Chine nationaliste de Chiang Kai-shek est l'alliée du Canada contre le Japon.

26. La chroniqueuse du *Devoir* déclare qu'au cours de sa conférence Grandbois «a lu une page très poétique sur l'immense fleuve Bleu».

Comme on le voit, Grandbois, une fois rapatrié, participe à la vie intellectuelle et «politique» du Canada. Non seulement il «enrichit» son œuvre d'un nouveau livre, mais, toutes choses égales d'ailleurs, il commence à tenir, dans l'institution littéraire québécoise, un peu le rôle de Paul Valéry en France. En effet, Grandbois investit les périodiques, les tribunes et la radio. En somme, il devient un homme d'appareil. Ainsi augmente-t-il sa «visibilité». S'accompagnera-t-elle d'un intérêt accru de la part des commentateurs?

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE

Sacré poète par Marcel Dugas, Alain Grandbois commence à être une référence obligée lorsqu'il est question de littérature canadienne.

A. UNE REFERENCE QUASI OBLIGEE

Dans *le Canada* du 4 octobre 1941, un chroniqueur anonyme réfléchit sur le prix David: «Si ce concours n'a pas le retentissement d'initiatives analogues en France, comme le Goncourt, le Fémina ou le grand prix de littérature de l'Académie, il n'en est pas moins une consécration officielle et un encouragement tangible à nos écrivains qui se livrent, dans des conditions matérielles et psychologiques souvent déplorables, à la recherche et à la beauté.» Le chroniqueur loue ensuite le choix du jury qui vient de couronner *les Voyages de Marco Polo*, «œuvre admirablement écrite et qui fait vraiment honneur à nos lettres».

Par ailleurs, certaines réceptions critiques sont l'occasion de rappeler au public le souvenir de Grandbois. Ainsi, Guy Jasmin, lors de la publication de l'*Anthologie de la poésie canadienne d'expression française* de Guy Sylvestre, ne peut s'empêcher de penser aux «grands» absents, dont l'auteur des *Poëmes* d'Hankéou. Sans l'engloutissement de toute l'édition de ses poèmes surréalistes «dans un naufrage sur le Yang-tsê kiang, ô destin!», Grandbois, remarque Jasmin dans *le Canada* du 26 juin 1943, «eût certes été *[représenté]* dans ce recueil»[27]. Mais le nom de l'écrivain revient surtout quand paraît *Approches*, recueil d'essais édité par le Chien d'or à Québec en 1942, où Marcel Dugas fait fonction de «révélateur».

B. APPROCHES *DE MARCEL DUGAS OU LE SACRE DU POETE*

Dans son ouvrage entrecoupé de souvenirs personnels et d'allusions à l'«hécatombe», Marcel Dugas rend hommage à des «artistes comme Léo-Pol Morin, Alain Grandbois, François Hertel, Saint-Denys Garneau, etc.»[28]. En fait, le chapitre intitulé «Né à St-Casimir: M. Alain Grandbois» constitue la première étude d'ensemble con-

---

27. Ainsi, ce que Grandbois présentait, dans *la Nation* du 30 avril 1936, comme un acte de barbarie perpétré par des communistes, se transforme, sous la plume de Jasmin en naufrage qualifié de désastre. Tandis que l'auteur confie avoir rescapé deux exemplaires de *Poëmes*, Jasmin affirme que toute l'édition a péri. Peu à peu le mythe s'étoffe. — La mention du surréalisme est révélatrice de l'état d'esprit de Jasmin. En cautionnant ce mouvement littéraire, le critique se démarque de ses confrères qui, pour la plupart, n'en ont jamais parlé. Sur ce silence «éloquent» des commentateurs, voir J. Blais, *De l'ordre et de l'aventure* (PUL, 1975, p. 117): à la veille de la Seconde Guerre, le «surréalisme est domaine encore interdit: tout se passe comme si Breton, Tzara, Michaux, Desnos n'existaient pas. Le nom de Cocteau sert seulement de prétexte à une critique des 'cubistes', qui, à l'opposé de la doctrine maritaine, opèrent de froides schématisations du réel et mettent l'accent sur la technique plutôt que sur l'humanisme.»

28. Le vient de paraître pour *Approches* précise que l'ouvrage renferme «des essais sur Léo-Pol Morin, Alain Grandbois, François Hertel, Saint-Denys Garneau, Simone Routier», «'approchés ici avec sympathie et désir de comprendre'» (Anonyme, *la Revue populaire* d'avril 1943, p. 16).

sacrée à l'écrivain. Elle aborde en effet les *Poëmes* d'Hankéou, *Né à Québec* et *les Voyages de Marco Polo*, et s'articule autour de ce thème: «M. Alain Grandbois est un poète» (p. 43).

Pour prouver hors de tout doute son assertion, Dugas, premier critique à en rendre compte, évoque «ce cahier de poèmes qui parut en Chine et dont on chercherait vainement un exemplaire dans toutes les bibliothèques de la province de Québec» (p. 43-44). Puis il confesse avoir «eu ce volume, demeuré, hélas! en France» (p. 44), et lu les poèmes où se manifeste une sensibilité ardente «à travers un fouillis d'images rares, longuement caressées»[29]. Celui qui a vu, qui a lu le livre en témoigne ensuite, ne livrant, il est vrai, «que la millième partie de l'univers qu'a créé» Grandbois: un chimérique, un «Jocrisse pendu aux étoiles». Or la poésie imprègne chacun des ouvrages en prose qu'a composés l'auteur.

La partie portant sur *Né à Québec* est la plus longue et la plus composite du deuxième chapitre d'*Approches*[30]. Précédée d'un éloge de Wilfrid Laurier, elle comprend des références à la guerre, des éléments biographiques concernant à la fois Dugas et Grandbois, des commentaires proprement critiques et des extraits de la biographie de Louis Jolliet. Une fois de plus, Dugas se pose en témoin oculaire. Il a connu Grandbois,

---

29. L'exemplaire de Marcel Dugas aboutira chez Jean Ethier-Blais. Un jour, celui-ci se voit en effet offrir les souvenirs de Dugas. «Il s'agissait d'une caisse contenant des lettres, des cartes postales, des livres.» Sur sa lancée, Ethier-Blais continue: «Je me souviens en particulier de l'édition rarissime des *Poëmes* publiés en Chine par Alain Grandbois, dont la presque totalité de l'édition disparut dans le fleuve Jaune». En fait, le fleuve Jaune est le Huang-ho et non le Yang-tsê kiang, connu en France sous le nom de «fleuve Bleu». Pour en revenir aux *Poëmes* d'Hankéou, «Marcel Dugas, destinataire privilégié, avait reçu son exemplaire dédicacé par la poste». Le critique ajoute: «Je téléphonai à la Bibliothèque nationale et persuadai Bérengère Courteau *[nièce de Dugas]* de faire un don à nos archives. Cette femme intelligente et sensible comprit immédiatement à quel point il était essentiel que les écrits et le témoignage de Marcel Dugas fussent sauvés des prédateurs.» (J. Ethier-Blais, *le Devoir* du 16 avril 1988, p. D-12.)

30. Dans le chapitre consacré à la réception critique de la seconde édition de *Né à Québec* (Fides, 1948), on verra que Luc Lacourcière, qui signe l'«Avertissement» de l'ouvrage, s'est en partie inspiré des propos de Dugas.

qui, assure-t-il, n'est pas «français, mais canadien» (p. 42). Il l'a vu «tous les jours, durant treize ans, au café des Deux Magots» et, le samedi soir, à la Coupole (p. 45). Rare privilège, il a assisté à la genèse prolongée du livre, l'auteur travaillant «lentement, presque paresseusement» (p. 51). Car les courants les plus divers sollicitent le poète, également sensible à «une autre poésie, celle que l'on vit en compagnie des vivants d'aujourd'hui»[31]. Finalement, le critique a vu naître *Né à Québec*. L'événement se produisit «en l'an de grâce 1933, rue Racine, vers six heures de l'après-midi» (p. 45).

A propos, Dugas compare *Né à Québec* à un enfant, baptisé à Montparnasse, plus précisément à la Coupole. Filant la métaphore, il affirme: «Une jeune femme, très belle, le portait sur ses bras. Elle riait de cette maternité qu'on lui avait cachée» (p. 46). «Son rire faisait ouvrir une bouche fraîche et, de son corsage, s'échappait un sein pour nourrir le nouveau-né. Comme sur les images pieuses, les madones de Raphaël et les autres madones» (p. 47). Fils de madone, l'enfant baptisé appartient donc à «une espèce particulière» (p. 46). Consacré, il représente, pourrait-on dire, un avatar du Christ, lui-même oint. En d'autres termes, le livre nouveau-né possède les attributs de la divinité. Souverainement libre, il n'a de compte à rendre qu'à lui-même. En somme, ce que le critique, ici, loue sur un mode on ne peut plus lyrique, c'est l'épiphanie d'un texte superbement autonome.

Dans cette deuxième partie, Dugas module son thème central: «Ce n'est pas uniquement en historien que M. Alain Grandbois va nous parler de Jolliet, mais en poète» (p. 50). A la vérité, l'écrivain ajoute «la fraîcheur, une netteté de paysage vu par des yeux rapides et chauds» (p. 48). Exhumant de l'histoire canadienne peut-être la plus

---

31. M. Dugas, *Approches*, le Chien d'or, 1942, p. 53. — Dans la partie proprement biographique de son essai, Dugas corrobore les propos de Grandbois rapportés par Marcel Hamel dans *la Nation* du 30 avril 1936.

belle et la plus animée de ses pages, Grandbois la réécrit, lui confère un style, la revêt d'une couleur qu'elle n'avait pas encore connue, lui prêtant un accent qui est «celui de la poésie véritable» (p. 47) — poésie fortement surveillée, «contenue, vibrante quoique resserrée, ne prenant sa valeur que dans des mots châtiés, justes, vrais», mais d'où s'élance un chant. «Faut-il, se demande alors le critique, crier à la poésie qui épouse la terre, les êtres et les choses? Je crois que oui» (p. 53). Toujours est-il que ce premier livre ouvre à son auteur «les portes de la renommée» (p. 47), qui le salue «comme une apparition nouvelle et pouvant susciter plus que de l'estime, une admiration» que justifie chaque page de l'œuvre.

Polémique à souhait, la dernière partie de «Né à St-Casimir» pourrait facilement s'intégrer dans la réception critique immédiate des *Voyages de Marco Polo*. En effet, l'auteur d'*Approches*, qui fait paraître son recueil en 1942, s'inscrit en faux contre l'éreintement que Pierre Elliott Trudeau fait de Grandbois dans la livraison de novembre 1941 d'*Amérique française*. La critique de celui que Dugas se garde bien de nommer «est trop injurieuse pour donner la plus fugace impression du vrai» (p. 57). «Ce dépiautage appliqué, poursuit le défenseur de Grandbois, est le contraire de la critique» (p. 58). A cette contre-critique, Dugas oppose trois analyses «détaillées» où les auteurs ont vanté l'intérêt qui se dégage de *Marco Polo* et se sont plus à suivre ses voyages «à travers l'espace et le temps» (p. 62).

Il se tourne d'abord vers Louis Dantin, «notre grand critique *[qui]* a trouvé bon de louer. On est sur un terrain plus large. Il s'agit d'un homme qui n'obéit pas à son caprice et qui reconnaît des lois à la critique, ne se prodigue pas dans des instincts de haine et de désaveu» (p. 58). Dugas cite ensuite Pierre Courtines, qu'on peut «classer dans la catégorie des esprits libres et pouvant donner une opinion sereine, libérée des étroitesses» (p. 59). Enfin, l'auteur d'*Approches* se réfère à l'«excellent article de M. Roger

Duhamel» (p. 61), où l'on rencontre «même compréhension de l'importance de l'ouvrage et raisons d'un savoir gré à l'auteur» que dans les textes de Courtines et de Dantin[32]. De même que ces articles, le prix David, fustigé par Trudeau, est «un commencement de justice» (p. 63) pour un livre qui «côtoie le chef-d'œuvre» (p. 62).

Bref, Marcel Dugas juge Alain Grandbois assez grand écrivain pour traiter de lui. Braquant les feux sur le caractère poétique de la production grandboisienne, Dugas souligne que le seul recueil du poète né à Saint-Casimir est introuvable, non seulement en librairie, mais encore en bibliothèque. Il y a donc rareté, un vide à combler. Un peu plus, le critique inviterait son ami à écrire une autre plaquette de vers; il lui lancerait, comme on le fit jadis: «Si vous alliez à votre chambre, travailler à votre livre» (p. 51). Quoi qu'il en soit, l'intervention de Dugas ne peut que susciter, dans la critique, une attente, en tout cas le regret qu'une œuvre capitale soit perdue.

*C. LA RECEPTION CRITIQUE D'*APPROCHES *ET GRANDBOIS*

La critique ne manque pas de commenter un recueil d'essais pour la plupart critiques. Elle applaudit à un ouvrage qui érige l'exégèse en genre littéraire. De Marcel Dugas, Guy Jasmin écrit qu'il est «probablement le plus artiste des écrivains canadiens»[33]. «Il possède, si l'on en croit Roger Duhamel, une écriture opulente»[34]. «Lyrique en prose», Dugas émaille ses textes de poésie, observe de son côté Louis-

---

32. On répétera que les recensions de L. Dantin, P. Courtines et R. Duhamel ont respectivement paru dans *le Jour* (20 septembre 1941), *le Travailleur* de Worcester (9 octobre 1941) et *le Canada* (23 août 1941).

33. G. Jasmin, *le Canada* (18 mars 1943): 4.

34. R. Duhamel, *le Devoir* (13 mars 1943): 8.

Philippe Gagnon[35]. Cet écrivain chevronné pratique, entre autres genres, la critique, dont il «possède à la fois le don le plus rare et le plus précieux: la sympathie» (R. Duhamel). «Sa délicatesse le porte plus à l'éloge qu'à la critique» (G. Jasmin). D'un instinct très sûr, il «survole les cimes» (R. Duhamel). Son bon goût «laisse supposer chez lui une culture étendue» (G. Jasmin). «Au fond, note enfin Guy Sylvestre, M. Dugas n'est pas un critique, c'est un poète», c'est-à-dire «un homme où naît parfois le transport»[36]. Cet homme «sait choisir ses amis» (R. Duhamel), parmi lesquels figure Alain Grandbois, que Guy Jasmin est heureux «de retrouver au pays et en plein travail»[37].

Prosateur et poète exemplaire, esprit cultivé, Marcel Dugas, capable d'empathie, compose donc l'exégète et le consécrateur «idéals». D'Alain Grandbois, un ami, «il dit, d'après Serge Routhier, des choses très justes et s'attarde à raconter la longue croissance de *Né à Québec*»[38]. Il relate «la composition de cette biographie, interrompue souvent par les plaisirs dont l'auteur était friand, dans ce Paris qui peut les offrir tous» (G. Sylvestre) — auteur qui, à cause de sa paresse et de ses distractions, «'mériterait parfois des coups de bâton'. Il y a sans doute là-dessous une plaisanterie que goûterait peut-être le critique qui voulait remplir les poubelles des exemplaires de *Marco Polo*» (G. Jasmin). En outre, Dugas rappelle que Grandbois, «cet écrivain d'inspiration exotique, est canadien, comme il voulait lui-même indiquer la nationalité de Jolliet en

---

35. L.-P. Gagnon, *le Canada français* (février 1944): 444. — Un condensé de cet article paraîtra dans la livraison d'avril du *Recueil.*

36. G. Sylvestre, *le Droit* (3 avril 1943): 5. — Repris à la p. 6 de *la Tribune* du 17 avril.

37. Sur l'amitié qu'ont entretenue Dugas et Grandbois, voir A. Grandbois, *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, VII, 1963, p. 153, 156-158; et *le Petit Journal* du 5 juillet 1964, p. A-51.

38. S. Routhier, *le Droit* (3 avril 1943): 5.

intitulant» *Né à Québec* le livre remarquable qu'il lui a consacré (G. Sylvestre) — livre «qui est le fait d'un historien doublé d'un poète» (S. Routhier). Car, et c'est capital,

> l'écrivain d'*Approches* souligne que Grandbois est un poète: nous ne sommes pas très nombreux chez nous à nous en être rendu compte et à lui avoir donné pleine justice. Le lecteur distrait n'a pas reconnu dans l'auteur de *Né à Québec* et des *Voyages de Marco Polo* un écrivain d'un style exceptionnel, d'une rigueur et d'une précision trop rares, d'une puissance de suggestion qui révèle un artiste véritable. «Ce livre côtoie le chef-d'œuvre. Que d'émois secrets ou avoués dans notre petit monde des lettres!» remarque cruellement Dugas. Nous devons demeurer fiers de compter dans nos rangs un écrivain de la classe d'Alain Grandbois (R. Duhamel).

III. MYTHOLOGIES

En terminant, on dégagera des commentaires la figure d'Alain Grandbois.

A. SAINT-DENYS GARNEAU ET ALAIN GRANDBOIS: DEUX MYTHES AFFRONTES

Dans *Approches*, Marcel Dugas évoque deux poètes dont les écrits, qui côtoient le chef-d'œuvre, le ravissent: Hector de Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois, hommes qu'il oppose cependant[39].

Du second, l'essayiste trace ce portrait: se plaisant en compagnie des vivants d'aujourd'hui, Grandbois «a su vivre sa vie» (p. 63). Comme tous ceux qui ont beaucoup voyagé, il est exagéré, «plus passionné que ses livres qui donnent l'illusion d'une grande pureté et de la sérénité qui n'est souvent que le partage des dieux». Durant l'entre-deux-guerres, il «aimait à flâner, à fumer une cigarette au Luxembourg, à se promener le long des quais, à boire un café à la terrasse des Deux Magots, sans parler des autres

39. Saint-Denys Garneau mourra le 24 octobre 1943. Il est donc encore vivant quand paraît le recueil de Dugas.

distractions qui sont le pain quotidien d'une grande ville comme Paris» (p. 45). Ne pouvant «résister à la version de la rue» (p. 53), il abandonnait volontiers l'histoire et ses hypothèses, ses personnages de légendes et ses héros, ses saints et «ce Marquette sans peur et sans reproches» (p. 54). Aussi, «la parution de *Né à Québec* retardait» (p. 46).

Aux antipodes se situe un Saint-Denys Garneau, homme qui fuit ses semblables avec une «sainte horreur» (p. 79). Maintenant enfermé dans une tour d'ivoire hermétiquement close et défendue par des dragons et des lionnes, l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* (qui, entre autres thèmes, approfondit celui de la mort et dont l'univers participe du bovarysme ou de la schizophrénie), «s'abuse dans une solitude sans issue, et *[...]* il lui faut en partir» (p. 80). Né pour conquérir la terre, «il a voulu la conquête trop vite, c'est pourquoi, blessé, il s'est confiné dans une abstention qui est un scandale».

A un Grandbois jovial qui affectionne les humains et le grand air correspond donc un Saint-Denys Garneau blessé, sinon écorché vif, misanthrope terré dans sa chambre et hanté par la mort. Sont ici mis en place les éléments d'une dichotomie qu'on va retrouver, parfois avec quelques variantes, tout au long de cette étude.

B. GRANDBOIS, HOMME D'APPAREIL

Le profil professionnel d'Alain Grandbois permet de le ranger dans la catégorie barthienne d'écrivain-écrivant. En 1941, il est un écrivain reconnu. Acclamé par la critique, il emporte un prix littéraire important: celui de la Province. Il est vrai que ses deux premiers récits le confinent aux marges de la littérature. Mais l'auteur

(«historien» qui a déjà fait éditer un recueil de poèmes hors commerce à Hankéou) se tourne vers la fiction et publie quatre nouvelles dans une revue populaire.

Pour vivre, l'homme «privé» (qui s'était réfugié en province afin de rédiger le récit de voyage de Marco Polo) doit exercer un second métier, ajouter au rôle d'écrivain proprement dit celui d'«intellectuel», d'écrivant. Pour ce faire, Grandbois emménage à Montréal, centre bouillonnant de l'institution littéraire du Québec, où il est nommé assistant-catalogueur dans une bibliothèque. L'écrivant continue donc d'œuvrer dans un domaine rattaché au livre. En outre, il se double d'un propagandiste et d'un conférencier, accédant par là au statut d'homme «public». Sortant de sa réserve, il s'engage politiquement. Car il coopère à l'effort de guerre du gouvernement canadien. «Spécialiste» de l'Extrême-Orient si ce n'est «sinologue», il prononce deux séries de causeries radiophoniques qui ne peuvent qu'apporter de l'eau au moulin des partisans de la conscription, qui fait alors la manchette[40]. Enfin, des sociétés littéraires, qui reconnaissent *ipso facto* son titre de voyageur «expert» et distingué, l'invitent à donner des conférences sur le thème du voyage.

Artiste «véritable» enfin rapatrié; écrivain de classe et sensible; poète surréaliste, exotique mais canadien; conteur au style exceptionnel et qui accouche de quasi-chefs-d'œuvre; auteur officiellement consacré qui, donc, fait honneur aux lettres de son pays: telle est l'image d'Alain Grandbois que la critique propose à peu près un an avant la publication des *Iles de la nuit*. On peut prévoir l'accueil favorable que les commentateurs, en tout cas les plus jeunes, en principe ouverts à la «modernité», réserveront au livre à sa sortie.

---

40. Le «plébiscite» sur la conscription (il s'agit plutôt d'un référendum où le Québec, contrairement au reste du Canada, a voté *non*) a eu lieu le 27 avril 1942. A ce sujet, voir *la Crise de la conscription 1942* d'André Laurendeau (le Jour, 1962, 158 p.).

Chapitre III

LES ILES DE LA NUIT

MONTREAL, LUCIEN PARIZEAU, 1944, 135 p.

Quitter les mots, avec toute la charge de mensonge et d'à peu près, de connotations associatives parasites, qu'ils traînent avec eux, quitter les mots, ou créer des mots nouveaux, ou transsubstantier les anciens, c'est quitter le jeu ordinaire des idées et des concepts, de la vie rationnelle, et sociale, et humaine, c'est entrer dans un monde sauvage où il n'y a plus rien pour nous protéger, et finalement c'est quitter en quelque façon l'espèce humaine — aber ich will kein Mensch sein, *mais moi je ne veux pas être un homme...*

Voilà la grande nuit, la nuit qui remue, et le désir de perdre son être[1].

[...] *la nuit sans cesse recommençant dans les régions toujours impénétrables*[2].

Il a, dans son corps, un cœur et du sang; il n'a peut-être pas beaucoup de fierté nationale, mais il a sa fierté qui accepte tout quand c'est humain[3].

---

1. Jacques Maritain, «De la connaissance poétique», *Situation de la poésie*, Desclée de Brouwer, 1938, p. 94.

2. Alain Grandbois, «Ah toutes ces rues...», *les Iles de la nuit*, Lucien Parizeau, 1944, p. 105.

3. André Béland, «Introduction», *Orage sur mon corps*, Serge Brousseau, 1944, p. 11.

I. PRELIMINAIRES D'UNE RECEPTION CRITIQUE

A. MARCEL DUGAS, CONFERENCIER

Le dimanche 5 mars 1944, Marcel Dugas prononce à la *Familiale* (coopérative de consommation fondée par Victor Barbeau) une causerie qui paraîtra trois ans plus tard dans *Liaison*, revue également créée par Barbeau[4]. Cette causerie, à laquelle Grandbois assiste peut-être, s'intitule «Parmi ceux que j'ai connus»[5]. Le conférencier parle, «avant qu'ils ne soient trop mûrs, de *[...]* gens qui assument des fonctions importantes» (*Liaison*, I, 3: 141). Plus précisément, il entend fixer un moment de la jeunesse de Victor Barbeau, de Jean Chauvin, du Dr Adrien Plouffe, de Marcel Parizeau, d'Alain Grandbois et d'Alfred Pellan, qu'il a jadis fréquentés à Paris[6].

De Grandbois, Dugas analyse brièvement le texte «O tourments...», «poème en prose» surréaliste qui fait déjà partie des *Poëmes* d'Hankéou et dont les lecteurs des *Iles*

---

4. M. Dugas, *Liaison*, I, 3 (mars 1947): 141-148; I, 4 (avril 1947): 212-219. — Le texte de cette causerie est répertorié dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.4).

5. A propos de «Marcel Dugas», Alain Grandbois déclare dans le septième volume des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*: «Il donna un soir à la *Familiale* de *[Victor Barbeau]*, dos au public, une éblouissante causerie» (p. 165).

6. Dans *Visages du monde* (PUM, 1990), Grandbois évoque V. Barbeau (p. 458) et d'autres Canadiens qu'il a rencontrés dans la capitale française, parmi lesquels M. Dugas et M. Parizeau (p. 443), A. Pellan (p. 221, 442). — On rappellera que V. Barbeau et J. Chauvin ont commenté *Né à Québec* (1933). — R. Duhamel parle brièvement de M. Parizeau dans *Bilan provisoire*, Beauchemin, 1958, p. 85-86. — Sur M. Parizeau, voir surtout Marie-Alain Couturier, *Marcel Parizeau*, Montréal, l'Arbre («Art vivant»), 1945, 40 p. de texte et 28 p. de photographies; Gérard Parizeau, *Joies et deuils d'une famille bourgeoise: 1867-1961*, Trois-Rivières, le Bien public, 1973, 358 p., notamment le chapitre 9 de la 1re partie, intitulé «Marcel: architecte, peintre, animateur... fantaisiste», p. 129-137.

de la nuit prendront bientôt connaissance[7]. Le conférencier fait ensuite une confidence: «Moi, j'aime *[...]* Pellan, mon ami, notre cher Pellan, notre national Pellan» (*Liaison*, I, 4: 218), qui sait dessiner «comme Picasso et autres grands» (p. 217) et réserve des surprises, «bien qu'il ne se soit pas montré avare de cadeaux». On peut présumer que Dugas, ami de Grandbois, est au courant des illustrations qu'Alfred Pellan a créées pour *les Iles de la nuit*[8].

B. DES FAITS D'APPAREIL

La maison Lucien Parizeau voit le jour le mardi 21 décembre 1943[9]. Un an plus tard, un auteur anonyme note dans *la Revue populaire*: «La naissance de cette entreprise semble marquer une nouvelle étape dans le progrès constant de l'édition canadienne», favorisé par la guerre (p. 14). En tout cas, les ouvrages édités chez Parizeau ont «le caractère simple et frais de la bonne typographie, la marque indéniable de l'originalité».

En 1944, lorsqu'Alain Grandbois décide de publier *les Iles de la nuit*, il remet son manuscrit à Lucien Parizeau qui dirige une petite maison d'édition située au 2027 de la rue Peel à Montréal. Le livre, achevé d'imprimer le 9 mai 1944, «comprend vingt-huit poèmes, parmi lesquels, précisent les présentateurs du premier volume de l'édition critique de la production grandboisienne, les sept textes du recueil d'Hankéou»[10]. Mais

---

7. Plutôt qu'un poème en prose, «O tourments...» est un poème constitué de vers libres.

8. Sur la conception des *Iles de la nuit*, voir A. Grandbois, «Présentation», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 77-84, et l'illustration de la p. 99. — En 1947, les éditions du Pavois lanceront à Paris *les Iles de la nuit* de Bernard Villaret.

9. Sur les éditions Lucien Parizeau, voir le texte de Silvie Bernier dans *Editeurs transatlantiques*, les éditions Ex libris et Triptyque, 1991, p. 42-79.

10. Dans *Poésie I* d'Alain Grandbois, PUM, 1990, p. 77-78. — *Les Iles de la nuit* sont répertoriées par Anne-Marie Morisset à la p. 25 du *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1944.*

l'éditeur, propriétaire d'une galerie d'art sise au 2029 de la rue Peel, n'attend pas la publication de l'ouvrage pour se manifester[11].

1° *Le «va paraître»*

Parizeau intervient dès le mois de mars. Il annonce alors la parution prochaine, pour avril ou mai, d'un recueil de poèmes de Grandbois. *Le Canada* du 13 mars 1944 relaie en page 5, sous le titre «Quelques éditions prochaines de Parizeau, éditeur: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois», ce que nous appelons le «va paraître». Très court, le texte tient en un paragraphe. Il mentionne que l'auteur a déjà donné *Né à Québec* et *les Aventures* [sic] *de Marco Polo*[12]. Il ajoute que *les Iles de la nuit*, caractérisées par une «poésie subtile et rare», se déroulent sous le signe du rêve. L'éditeur affirme encore que les dilettantes se délecteront «de cette édition limitée, imprimée sur papier de luxe». Un résumé du «va paraître» est inséré dans la chronique «Les livres et leurs auteurs» du *Devoir* du samedi 29 avril (p. 8): «On annonce la publication prochaine chez Parizeau, en une édition de luxe, des *Iles de la nuit*, poèmes inédits d'Alain Grandbois, l'auteur de *Né à Québec* et des *Aventures* [sic] *de Marco Polo*»[13]. Ce «va paraître» préfigure le prière d'insérer.

---

11. D'après les articles consultés, la galerie Parizeau, celle en tout cas de la rue Peel, n'aurait ouvert ses portes qu'à la fin de 1944.

12. Il s'agit non pas des *Aventures* mais des *Voyages de Marco Polo*.

13. Toutes les pièces des *Iles de la nuit* ne sont pas inédites puisque sept d'entre elles figuraient déjà dans les *Poèmes* imprimés à Hankéou en 1934.

2° *Le vient de paraître*[14]

A la sortie des *Iles de la nuit*, Lucien Parizeau expédie un vient de paraître aux journaux. Il comporte cinq paragraphes. Le premier caractérise le recueil[15]. Dans le deuxième, l'éditeur décrit matériellement le livre. Ensuite, il signale la sympathie entre Pellan, l'illustrateur, et le poète[16]. Le quatrième paragraphe traite des filiations possibles entre l'écrivain québécois et des artistes européens, et de l'originalité de Grandbois, qui a placé son ouvrage sous le signe du jeu, «au sens où les Grecs entendaient ce mot»[17]. Enfin, on fournit l'adresse de l'éditeur.

Du prière d'insérer, il ressort que *les Iles de la nuit*, œuvre ludique, s'adressent aux lecteurs de poésie «rare», plus précisément aux dilettantes. On cherche également à attirer l'attention des collectionneurs, en insistant sur la qualité typographique d'un ouvrage illustré, numéroté, au tirage limité et qui, au surplus, ne comportera aucune «réédition de luxe».

Entre le 27 mai et le 21 juillet, au moins quatre périodiques reprennent presque *in extenso* le communiqué de Parizeau: *le Droit*, *le Canada*, *la Tribune* et *l'Action catholique*[18]. Aucun d'eux n'indique qu'il s'agit d'un vient de paraître, de sorte qu'on pourrait aisément le prendre pour l'article d'un auteur indépendant de la maison d'édition.

---

14. L'annexe V reproduit le vient de paraître.

15. Le premier paragraphe contient une inexactitude. On y prétend qu'Alain Grandbois donne une œuvre poétique «après un silence de quatre ans». Il s'agit plutôt de trois ans, *les Voyages de Marco Polo* étant sortis des presses au début de l'été de 1941 et *les Iles de la nuit* dans le courant du mois de mai 1944.

16. Les éditions Lucien Parizeau inaugureront leur collection «les Cahiers noirs» en lançant *Cinquante dessins d'Alfred Pellan*. Achevé d'imprimer le 15 janvier 1946, l'ouvrage contient un avant-propos d'Eloi de Grandmont. A ce sujet, voir *la Presse* du 26 janvier 1946, p. 42.

17. Par littérature non engagée, Lucien Parizeau signifie, dans *le Canada* du 7 mars 1946, «littérature de jeu, au sens où les Grecs entendaient ce mot, littérature, à proprement parler, de divertissement spirituel» (p. 4).

18. L'annexe VI porte justement sur la transmission du vient de paraître par les périodiques.

Finalement, *la Revue populaire* de juin 1944 combine et résume, en page 63, le «va paraître» et le prière d'insérer:

> Le prochain livre édité chez Parizeau sera un recueil de poèmes d'Alain Grandbois, *les Iles de la nuit*. Le tirage sera limité. Tous les exemplaires, imprimés sur verger *[sic]* de luxe en deux couleurs, seront numérotés et autographiés par l'auteur. Cette édition de luxe s'ornera de dessins originaux et inédits de Pellan.

On verra par la suite que la critique n'est pas sans s'inspirer du prière d'insérer qui insiste sur l'unité, l'onirisme et le ludisme des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois, écrivain ayant su se démarquer de ses maîtres français. Ce prière d'insérer représente, en quelque sorte, un contrat de lecture, d'autant plus «précieux» que le recueil ne renferme aucune préface.

3º *La publicité*

Il est un troisième moyen par lequel Parizeau fait connaître sa nouvelle parution: la publicité. En l'espace de deux semaines, *le Canada* publie au moins trois réclames pour *les Iles de la nuit*: les 22 et 29 mai, le 5 juin 1944, toutes à la page 5. Au-dessus de la première annonce, on reproduit un portrait peint en 1944. Une légende l'accompagne: «Alain Grandbois vu par *[Francesco]* Iacurto»[19] qui, précise Philippe La Ferrière, expose en mai 1944 à l'*Art Club* de Montréal «une soixantaine de toiles, dont un grand nombre de portraits au pastel»[20]. De son côté, *le Droit* souligne le 27 mai la parution des *Iles de la nuit*, révélation poétique dont l'édition est «décorée de cinq dessins originaux de Pellan» (p. 2). L'annonceur, qui veut intéresser à la fois les amateurs de poésie et les collectionneurs de livres d'artistes, poursuit: «Tirage en deux couleurs sur

---

19. Sur ce peintre avec lequel Grandbois a collaboré en décembre 1942, voir: Hugues de Jouvancourt, *Francesco Iacurto RAC* [membre de l'Académie royale canadienne], Montréal, la Frégate, 1988, 189 p.

20. P. La Ferrière, *le Canada* (31 mai 1944): 4. — En 1954, Grandbois préfacera un recueil de nouvelles de La Ferrière: *Philtres et poisons*, le Cerbère.

vergé Byronic. Tous les exemplaires numérotés à la presse et autographiés par l'auteur.» Cette dernière publicité, dont une version paraîtra à la page 8 du *Devoir* du 23 septembre, jouxte le prière d'insérer de Lucien Parizeau[21].

II. UN EDITEUR, UN PEINTRE, UN AUTEUR

A partir d'ici, nous abordons la réception critique proprement dite[22]. Nous rendons d'abord compte de trois aspects qui ne concernent pas directement l'auteur des *Iles de la nuit*, mais plutôt l'édition d'un livre de luxe, les cinq illustrations d'Alfred Pellan et les antécédents littéraires d'Alain Grandbois.

A. UNE EDITION DE LUXE CHEZ PARIZEAU

Parmi les thèmes développés dans les recensions figure celui de «la présentation de luxe» (P. Gélinas), «soignée et tout à fait agréable» (T. Bertrand). Berthelot Brunet se réjouit d'un recueil orné «d'une typographie remarquable» (*la Nouvelle Relève*). Pour sa part, Charles Hamel félicite Lucien Parizeau qui a su «donner un livre aussi bien fait». Si l'on en croit Roger Duhamel, la présentation matérielle des poèmes «fait

---

21. On pourrait encore mentionner les exemplaires envoyés aux journaux. Au moins deux revues signalent en avoir reçu un: *le Canada français* (juin 1944, p. 793) et *l'Enseignement secondaire au Canada* (novembre 1944, p. 144).

22. Lors d'un colloque tenu à l'Université de Toronto du 14 au 17 mars 1985, Maurice Lemire a fait une communication sur «La réception critique des *Iles de la nuit*». Le texte en est repris dans *Grandbois vivant*, l'Hexagone, 1990, p. 153-164. Etrangement, les propos de l'auteur s'articulent autour de la querelle des parisianistes et des régionalistes dans laquelle il est difficile, c'est un euphémisme, d'incorporer l'accueil réservé au recueil de Grandbois. — Sur la réception critique immédiate des *Iles de la nuit* (1944), voir surtout J. Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 121-125, 140-143, repris dans *De l'ordre et de l'aventure*, PUL, 1975, p. 300-304, 312-315.

honneur à l'éditeur Parizeau» (*l'Action nationale*: 139). Rarement aura-t-on «apporté autant de soin, autant de goût, à un ouvrage publié au Canada français». Raymond Tanghe abonde dans ce sens: l'éditeur a fait un effort très louable pour donner à la présentation des *Iles de la nuit* «un cachet artistique assez inusité», la publication de ce volume témoignant qu'on «peut envisager avec confiance l'avenir de l'édition canadienne».

Dans *le Devoir* du 27 mai 1944, Eloi de Grandmont applaudit également à la sortie du recueil de Grandbois, livre d'une grande qualité présenté dans «une édition de luxe très soignée, une des mieux et des plus françaises que l'on ait faites au Canada». L'événement incite le chroniqueur à réfléchir sur l'édition de luxe au Canada français. Avant la guerre, l'éditeur local «n'était pas un homme à qui il fallait demander quoi que ce fût». Il avait surtout besoin de compréhension et de secours. Mais aujourd'hui, à la faveur du conflit, «tout a changé». Les «messieurs de l'édition font une vie relativement convenable, si ce n'est davantage». Aussi leur incombe-t-il d'aider «les peintres et la peinture». En s'adjoignant de plus en plus d'artistes, ils caractériseront davantage les livres du cru et leur donneront «automatiquement une place plus au soleil sur le marché». Par le fait même, ils réaliseront une affaire d'or, ce dont ne se plaindront ni les agents du livre, ni les peintres ni le public[23].

Il n'y a pas jusqu'aux critiques défavorables à Grandbois, comme Jean Genest et Jeanne Ivry, ou dont les sentiments sont partagés, comme Gustave Lamarche, qui ne tarissent d'éloges sur l'éditeur. Le soin particulier et le souci du détail qu'il a manifestés

> méritent, selon Jeanne Ivry, une mention spéciale. Des lettres mauves et noires donnent du piquant à la couverture à fond blanc et sur papier de luxe; les caractères typographiques de haute tenue se détachent nettement. La

23. De son côté, W.E. Collin observe: «*Les Iles de la nuit* is a beautiful piece of book-making» (p. 290).

> composition de chaque page révèle un sens artistique poussé, une attention minutieuse et rare qui

font des *Iles de la nuit* «un bouquin fort agréable à regarder», sinon à lire. Quant à Gustave Lamarche, qui se cache sous le pseudonyme d'Aristocritos, il convient volontiers que «les éditions Parizeau ont imprimé les poèmes d'Alain Grandbois en une belle forme. Les initiales et les chiffres de numérotage font un effet nouveau et distingué, contre le caractère très noir, dans ce vert estompé»[24].

B. CINQ DESSINS ORIGINAUX DE PELLAN

Contrairement à la présentation matérielle des *Iles de la nuit*, les cinq dessins d'Alfred Pellan qui les illustrent ne font pas l'unanimité.

1° *Les pour*

Si Pierre Gélinas se contente de faire allusion aux «cinq dessins originaux de Pellan», Berthelot Brunet est un peu plus explicite[25]. Le chroniqueur de *la Nouvelle Relève* parle en effet d'un recueil «orné de dessins qui ne sont pas des hors-d'œuvre». Ils ne sont donc pas superflus, mais s'intègrent tout à fait au texte.

Marquées de la puissance et de la naïveté de l'artiste, les planches «admirables» de Pellan «apparaissent davantage comme une collaboration au poème qu'elles ne semblent

---

24. G. Lamarche, p. 292. — L'incipit de chaque poème apparaît, en caractères noirs, isolé sur une page. Sous l'incipit sont imprimés, en plus gros caractères, les chiffres de numérotage, verdâtres. — En juin 1975, Gustave Lamarche reprendra sa recension des *Iles de la nuit* dans le tome II de l'ouvrage intitulé *Textes et discussions*, ce qui permet d'identifier le pseudonyme d'Aristocritos. — La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 622) ne mentionne pas la reprise.

25. On rappellera que le prière d'insérer et la publicité parlent des «cinq dessins originaux» de Pellan. Par ailleurs, la page de titre précise que *les Iles de la nuit* sont présentées dans une «édition ornée de cinq dessins originaux de Pellan».

de simples illustrations du livre»[26]. Telle est l'opinion de Charles Hamel qui ajoute: le peintre et le poète s'apparentent par la même somme d'art assimilé, par la «même pratique des maîtres à qui leurs secrets ont enfin été ravis» et par la même nouveauté. Bref, «deux grands talents s'allient» dans *les Iles de la nuit* pour charmer le lecteur.

Après avoir déclaré, lui aussi, que le recueil «est orné de cinq dessins originaux de Pelland *[sic]* dont la formule s'*[adapte]* bien au style des poèmes», Raymond Tanghe y va d'une remarque plus technique: «Les noirs eussent gagné en intensité si *[les]* dessins avaient pu être imprimés sur un autre papier», par exemple un impérial du Japon sur lequel l'encre de Chine ressort généralement fort bien. Mais le rédacteur en chef de *l'Action universitaire* s'empresse de décharger de toute responsabilité Lucien Parizeau, qui a sans doute déploré l'impossibilité, en raison de la guerre, «de se procurer le papier voulu» pour l'impression des illustrations. Dans les circonstances, l'éditeur «a fait un effort pour donner à la présentation de *[son]* volume un cachet artistique assez inusité»[27].

---

26. Dans son vient de paraître, Lucien Parizeau déclare: «Entre le poète et l'artiste, la rencontre est parfaite, car plusieurs aspects de leur tempérament se ressemblent: il y a sympathie entre l'illustrateur et l'écrivain. Les planches de Pellan enrichissent cette petite brochure».

27. Dans *Poésie I* (PUM, 1990), les présentateurs de l'édition critique remarquent: «Grandbois dira du recueil que c'est une 'publication magnifique', mais Parizeau et surtout Alfred Pellan, qui avait offert de l'illustrer, seront déçus. L'imprimeur se trompe de format (le recueil est plus petit que ce qu'avaient souhaité Grandbois et Parizeau). Pellan avait créé cinq dessins originaux inspirés de certains passages des *Iles de la nuit*, mais le papier choisi se prête mal à la reproduction des dessins» (p. 79-80). De plus, «le caractère typographique est trop gros pour le format des pages, de sorte que des mots sont coupés en fin de ligne» (p. 80). Enfin, «ce qui ne se voit pratiquement jamais en poésie, le texte est justifié à droite». — Lors d'une entrevue avec Guy Sylvestre, Grandbois, se référant à l'année 1944, déclarait pourtant: «J'étais à Montréal, de retour de mes voyages. Pellan revenait d'un long séjour en Europe; nous étions bons copains. J'avais montré des poèmes à Pellan, qui s'était senti inspiré pour un tableau, 'Les îles de la nuit', justement. Puis d'autres tableaux ont suivi, puis l'idée du livre, avec des dessins de Pellan: malheureusement, Parizeau n'a pas fait un travail très propre» (*le Devoir*, 26 octobre 1963: 19).

Deux mois plus tard, c'est-à-dire en août 1944, Egmont, pseudonyme d'Eloi de Grandmont, formule dans *la Revue populaire* des réserves analogues à celles de Tanghe. Les planches de Pellan «auraient pu être belles si le traitement en avait été accordé aux exigences purement mécaniques de l'impression sur papier spongieux» (p. 61). Telles quelles, elle révèlent cependant «un aspect nouveau du grand talent de notre plus grand peintre, une orientation nouvelle de ses créations»[28].

D'après de Grandmont, la principale qualité des planches de Pellan est, outre leur rigueur de construction et la fermeté du dessin, «qu'elles sont très illustratives, en ce sens qu'elles jouent très précisément leur rôle de commentaire du texte, d'explication et d'extension visuelle de la poésie écrite»[29]. Ce sont des illustrations qui ne manquent pas à leur devoir d'illustrer et, comme tout ce que fait Pellan, elles «provoquent facilement la surprise et l'émerveillement». Cette rencontre de l'artiste et de l'écrivain amène le chroniqueur du *Devoir* à une généralisation: «Il y a un indéniable rapprochement à faire entre l'esprit qui anime les peintres, les musiciens et les poètes d'une même époque.» Utilisant des techniques et des médiums différents, tous sont «pris des mêmes inquiétudes»[30].

---

28. Eloi de **Grandmont**, poète et critique d'art qui a étudié à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal et à l'Ecole du Louvre, se cache vraisemblablement derrière le pseudonyme d'**Egmont**.

29. Eloi de Grandmont, qui collabore à la chronique «Les beaux-arts» du *Devoir*, parle peu dans cet article de Grandbois lui-même. Il traite plutôt de l'édition des livres d'artistes en général et de celle des *Iles de la nuit* en particulier.

30. Ce commentaire, et maints autres, pourrait amener à remettre en cause l'idée voulant que la peinture, dans le Québec de cette époque, aurait été plus avant-gardiste que l'écriture ou l'aurait été plus tôt. En réalité, les discours «modernistes» (mais aussi traditionalistes) littéraires et plastiques ont été contemporains. Quant aux productions elles-mêmes, il est difficile sinon impossible de les comparer, la littérature et la peinture étant des pratiques on ne peut plus différentes. Autrement dit, il est risqué de juxtaposer des couleurs-formes et des mots et d'essayer d'en tirer des conclusions. — En avril 1945, W.E. Collin note dans *The University of Toronto Quarterly*: Pellan, qui connaît Rimbaud, Apollinaire et Eluard, «draws pictures of these hallucinations», c'est-à-dire celles de Grandbois (p. 290).

2º *Les contre*

Mais on est loin de priser unanimement les cinq dessins de Pellan. Pierre-Paul Turgeon, prévenu contre l'inconscient, y flaire «quelque chose d'enfoui et de mystérieux, façonné 'de tons violets et d'orchestrations picturales agressives'» (p. 202-203), en somme, «du pur fauvisme» (p. 203), le critique n'affectionnant guère, on le verra plus loin, les *ismes*, fussent-ils nocturnes! Reconnaissant dans *l'Action nationale* «que Pellan est un très grand artiste quand il consent à respecter ses dons» (p. 139), Roger Duhamel semble d'avis que le peintre les a outrepassés en illustrant *les Iles de la nuit*. Il ravale en tout cas les cinq dessins au rang d'une géométrie «loufoque» susceptible de faire «se pâmer d'aise les snobs».

Deux autres critiques n'hésitent pas à dénoncer véhémentement les illustrations. C'est sans restriction que Théophile Bertrand regrette «les dessins qui ornent l'édition. Ils sont de cet art cauchemardeux dans lequel un monde affolé manifeste son détraquement et prostitue sa soif d'infini.» Gustave Lamarche, qui n'est pas plus tendre à l'endroit des cinq planches, adopte le style péremptoire: Pellan les a faites «et il les regrette, et nous espérons bien que c'est fini. En tout cas, nous ne voulons plus revoir ces singeries pour snobs»[31]. En guise de conclusion, le chroniqueur des *Carnets viatoriens* lance ce mot d'ordre: «Pellan, laissez la mode, qui est courte, et prenez l'humilité, qui est infinie»!

On précisera que les critiques favorables à Pellan le sont aussi à Grandbois. Mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Ainsi, Duhamel et Bertrand applaudissent aux *Iles de la nuit* sans apprécier les dessins qui les ornent. De son côté, Gustave Lamarche,

---

31. G. Lamarche, p. 292. — Lorsqu'en 1975 il intégrera ce compte rendu dans ses *Textes et discussions*, Gustave Lamarche fera disparaître le passage relatif à Pellan.

dont les avis sur le recueil sont partagés, rejette inconditionnellement les illustrations. Finalement, Turgeon prend ses distances vis-à-vis des planches et des poèmes.

C. LES ANTECEDENTS LITTERAIRES DE GRANDBOIS

En 1944, Alain Grandbois n'est plus, tant s'en faut, un nouvel entrant dans l'institution littéraire québécoise. A son actif, il a déjà trois livres, dont la liste («Du même auteur») est fournie en regard de la page de titre. Quelques commentateurs s'intéressent aux antécédents littéraires de l'écrivain.

Selon Egmont, Grandbois, jusqu'à la publication des *Iles de la nuit*, était «connu surtout pour son talent de conteur et d'historien» (p. 60). René Garneau considère *Né à Québec* comme «un beau livre en prose». Dans le récit de la vie flamboyante de Marco Polo, Grandbois a semblé à un chroniqueur anonyme de *la Revue populaire* «un écrivain un peu froid»[32]. Pour Berthelot Brunet, *les Voyages de Marco Polo* assoient l'exotisme de Grandbois, qui a composé là un livre faisant «oublier nos historiens trop temporels» (*la Nouvelle Relève*)[33].

Lui-même poète, René Chopin est le seul à évoquer le recueil d'Hankéou, publié par Grandbois tandis qu'il sillonnait la Chine. Le chroniqueur du *Devoir* se penche également sur la prose. Grâce à *Né à Québec* et aux *Voyages de Marco Polo*, «Grandbois s'est consolé de ne pas être un découvreur de continent, un explorateur de terres fabuleuses». Dans ces deux ouvrages, dont l'éloge n'est plus à faire, il apparaît comme «un écrivain de la

---

32. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990) ne mentionne pas cet articulet paru en août 1944.

33. Dans chacun des deux articles qu'il consacre aux *Iles de la nuit*, Berthelot Brunet fait allusion par la bande à la biographie de Louis Jolliet. Il précise en effet que Grandbois est «né à Québec». — Par ailleurs W.E. Collin observe: «In such works as *Né à Québec* and *les Voyages de Marco Polo*, Alain Grandbois proved himself a master of prose» (p. 288).

plus belle lignée des classiques. Qu'il écrive en vers ou en prose, notre auteur est toujours poète» — thèse défendue par Marcel Dugas en 1942 dans *Approches*[34].

En somme, Lucien Parizeau, éditeur «sérieux», attire chez lui deux artistes «réputés», le «prestige» de l'un se répercutant sur celui des autres.

III. LES AVIS DEFAVORABLES AU POETE OU LA QUESTION DU SENS

A ce stade, une mise au point s'impose. Contrairement à la méthode adoptée dans les chapitres précédents, nous avons décidé de diviser notre corpus selon que les critiques sont favorables ou non à Grandbois. Nous procédons ainsi parce que l'opinion de la critique n'est pas unanime. Notre classement permet donc d'apercevoir tout de suite qui est pour le poète et qui est contre. De toute façon, nous avons procédé à l'intérieur des grandes rubriques à certains groupements d'ordre thématique, que nous tenterons d'unifier dans la conclusion de ce chapitre.

Au mois de septembre 1944, Jean Genest rend compte brièvement des *Iles de la nuit* dans la revue *Relations*. «Les 'puzzles' symbolistes, les artifices typographiques, l'absence de toute ponctuation, la méconnaissance de l'eurythmie par l'accent tonique, une présentation de qualité donnent à ce volume une *allure* moderne.» Le critique estime que l'«œuvre manque d'inspiration forte, de rythme et de spiritualité». Certes, il s'agit de littérature, mais d'une «littérature sans assez de poésie». En fait, le recueil se

34. Dugas affirme: «M. Alain Grandbois est un poète. Cela se voit dans chacun de ses livres en prose qu'il a publié. Et pour nous en assurer davantage, il faudrait tomber par miracle sur ce cahier de poèmes qui parut en Chine» (*Approches*, le Chien d'or, 1942, p. 43).

cantonne généralement dans le «lyrisme énumératif». Il n'empêche que «quelques poèmes pleins de tendresse font exception».

Genest illustre bien la démarche des commentateurs défavorables à Grandbois. Dans un premier temps, ceux-ci exposent les raison de leur opposition — opposition que la «qualité» de la poésie grandboisienne les amène cependant à nuancer par la suite.

Confrontée à la «modernité» des *Iles de la nuit*, la critique traditionaliste s'achoppe à la question du sens.

A. LE PECHE CONTRE LA CLARTE (Jeanne Ivry)

Le 17 juin 1944, Jeanne Ivry signe une recension dans *la Presse*, où elle pose que la pensée française est synonyme de précision et de clarté. Or «*les Iles de la nuit* n'échappent pas à l'incohérence et au chaos de ce qui n'est sans doute qu'une mode, éphémère comme toute mode, et qu'on ne comprend pas». Désirant malgré tout comprendre, la chroniqueuse se demande s'«il faut tout d'abord analyser les cinq dessins du peintre Pellan ou s'il vaut mieux lire en premier et regarder *[les illustrations]* ensuite».

Au terme de sa lecture, elle s'interroge à nouveau: «Les arrière-petits-enfants de nos arrière-petits-enfants comprendront-ils mieux que nous cette nouvelle forme de la poésie, où le thème semble sans suite et, presque toujours, inachevé», où les images, insaisissables, fuient «les unes après les autres, inattendues et déroutantes»[35]? Eprise de plénitude, Ivry escompte (elle n'est pas, tant s'en faut, la seule) un *happy ending*.

---

35. De son côté, René Chopin posera cette question: le vent millénaire a-t-il jamais entendu les paroles des *Iles de la nuit* «parmi les arbres de Dodone — retenu *[sic]* captives dans les cavernes de l'espace parce qu'une humanité trop primitive n'en pouvait saisir le sens, afin de les transmettre un jour à certains poètes dignes de les entendre?»

Elle attend «l'accord final qui reposerait d'une tension énervante», mais à la fin, «il ne reste que le vide irritant».

Néanmoins, la chroniqueuse, entre des pages obscures qui font surgir un grand point d'interrogation, en décèle d'autres, «fort belles et pleines de clarté». C'est notamment le cas du poème intitulé «Le feu gris...», rempli de «visions étranges», ou de «C'est à vous tous...», où «la lumière, un rythme large au souffle puissant» la tiennent en haleine. Parmi les chants qui échouent à faire naître un émoi profond, elle en découvre un dont la calme sérénité, la douce mélodie à la cadence nostalgique la bercent délicieusement. Dans «Le rêve s'empare...», en effet, elle reconnaît la véritable pensée de l'auteur (qui, pour une fois, tourne «le dos à la pose et au snobisme») et s'exclame: «Voilà, voilà enfin de la pureté, de la vérité mettant en nous le grand frisson qu'apporte toujours la Beauté et qui ne trompe pas»!

B. LA LOI DE L'HERMETISME HONNI (Emile Bégin)

Cinq mois plus tard, soit en novembre, Emile Bégin commente à son tour le recueil de Grandbois. Il le fait dans *l'Enseignement secondaire au Canada*. Son article sera repris, avec quelques variantes et sous le pseudonyme de Télémaque, dans *la Revue de l'Université Laval* en novembre 1947, peu après l'attribution du prix David à Grandbois[36]. D'entrée de jeu, le critique observe que *les Iles de la nuit* «ne sont point des poèmes faciles. De l'ancien appareil prosodique, ils n'ont gardé que les majuscules au début de

36. Nos citations proviennent de cette reprise qui comporte des ajouts, principalement des extraits des *Iles de la nuit*. — La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 624) fait comme s'il s'agissait de deux articles différents.

chaque vers»[37]. Par ailleurs, la seule ponctuation qui subsiste est le point «sous la forme trine après les titres»[38]. Si les morceaux ont conservé «une loi dans leur allure anarchique, c'est l'hermétisme», que Bégin connote négativement. Incapable d'expliquer un recueil que son auteur «doit être le seul à *[...]* comprendre parfaitement», Bégin se borne à redire tout simplement l'impression que sa lecture a suscitée.

Il est frappé par la récurrence de certains thèmes: «Les grandes étoiles de meurtre; *[...]* les mains crispées et diaphanes, et les doigts, et les nuques et le silence» (p. 239). Mais le critique s'attache surtout au motif de l'eau noire, qui «charrie des fleurs étranges dans un murmure indiciblement harmonieux» (p. 237). En réalité, «*les Iles de la nuit* font penser à un voyage fantastique dans un fleuve de *[féerie]* ou d'épopée dantesque, long comme la plus longue des vies humaines, aux escarpements inaccessibles, aux rives perdues dans l'obscurité des horizons». Au gré des flots descendent deux êtres: le poète, immergé dans la tristesse absolue, et l'Autre. Le premier entreprend la quête de bonheurs peut-être trop vastes. En tout état de cause, il ne récolte «que la trahison, les fuites, les dissimulations, les mensonges» (p. 238).

Après une escale, le poète reprend «la navigation tourmentée, à peine supportable avec des souvenirs de menues joies, pour aboutir *[...]* au désespoir de ne jamais se pénétrer, se comprendre, devenir un». Des rythmes et de la magie chantante et noire des mots sourd une immense tristesse[39]. Elle «est faite de la fuite des êtres et des choses,

---

37. E. Bégin, *la Revue de l'Université Laval* (novembre 1947): 237. — Dans *l'Enseignement secondaire au Canada*, le critique ajoute: «Comme dans les essais de Poil de Carotte», nouvelle de Jules Renard.

38. Une des acceptions de l'adjectif *trin* (qui signifie alors «divisé en trois») ressortit au lexique religieux. — Incidemment, le typographe a oublié les trois points dans l'incipit du poème XXI (*les Iles de la nuit*, Parizeau, p. 84).

39. Dans le premier état de son article, E. Bégin parle de «la magie incantatoire et noire des vocables». Le second propose «la magie chantante et moire des vocables», le *m* de *moire* constituant vraisemblablement une coquille.

des couleurs, des douceurs et des parfums momentanés qui s'abolissent dans l'infinie désolation de la solitude où s'abîme toute créature» (p. 239).

Après avoir rappelé au poète que l'Etoile de la Mer, qui conduit à la lumière, brille encore, Bégin porte un jugement moral: «*Les Iles de la nuit* ne sont pas sans maléfices»[40]. Déjà, elles ont «tiré vers leurs bords capiteux et empoisonnés des êtres trop grands pour rester ou devenir des épaves»[41].

C. LES ISMES DE LA NUIT *OU LES PROFONDEURS HERMETIQUES* (Pierre-Paul Turgeon)

Sous le pseudonyme de Pierre-André Lombard, Pierre-Paul Turgeon recense successivement trois ouvrages dans *le Canada français* de novembre 1944: *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois, *Mondes chimériques* de François Hertel et *Souvenirs* d'Edouard Montpetit[42]. Aux intellectuels modérés, «férus du parfait équilibre et redoutant l'originalité piquante», Turgeon déconseille, à la suite de l'abbé Bethléem, la lecture des deux premières parties de sa chronique, réservées à ceux qui adorent les chocs, «l'exaltation nerveuse, la course au fantôme dans l'horreur des ténèbres» (p. 201).

---

40. L'Etoile de la Mer est Marie, mère de Jésus, qu'on loue notamment dans l'hymne intitulée *Ave, maris stella.*

41. Le premier article de Bégin ne contient pas ce jugement. Il se termine par cette remarque: «Vous n'êtes pas obligés de me suivre dans mon interprétation qui est toute de tête. J'ai dû me tromper, car je ne connais bien de la vie que la vie des autres et encore... par oui-dire» (p. 141). — On signalera que l'article que Bégin consacrait aux *Voyages de Marco Polo* en octobre 1942 dans *l'Enseignement secondaire au Canada* se terminait également par un jugement moral.

42. Il ne faut pas confondre Pierre-André Lombard et Emile Bégin, comme le font maints auteurs, dont Jean Cléo Godin (Alain Grandbois, «Introduction», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 25). Dans *Pseudonymes québécois* (Garneau, 1974), Bernard Vinet apporte cette précision: «Lombard, Pierre, ou André, ou encore Pierre-André — Pierre-Paul Turgeon dans *le Canada français*, Q.» (p. 155). L'erreur est facilitée par le fait qu'Emile Bégin a adopté comme nom de plume *Bertrand* Lombard.

Du recueil de Grandbois, le chroniqueur écrit, sur le mode ironique, qu'il surgit de «l'incontinence ou de la révolte d'une faculté d'expression trop richement suralimentée». A la vérité, le livre pourrait s'intituler fort à propos *les Ismes de la nuit*. En de multiples éclats, il reflète en effet «l'époque émancipée du très-moderne», qui a vu fleurir l'impressionnisme, le cubisme, l'intimisme, «l'acrobatisme (d'un Picasso deuxième genre»), le statisme, le proxisme et le fauvisme, avant d'être activée par le dynamisme vers le futurisme[43]. «N'étaient ces vers libérés qui s'allongent et se contractent en lignes prosaïques sur l'ombre des rythmes intérieurs», *les Iles de la nuit* évoqueraient le symbolisme de Mallarmé (p. 203). Si le cubisme n'existe pas, le livre s'apparente alors au surréalisme de Guillaume Apollinaire. Mais Grandbois «fait du surréalisme en le sachant, tout en y glissant une dose de dadaïsme plus sérieux, plus harmonieux, plus somptueux et plus intime que certaines fantaisies de Picabia ou de Jean Cocteau»[44]. Quoi qu'il en soit, l'œuvre frise, à l'occasion, «un cannibalisme élégamment abstrait» (p. 202).

Après avoir expédié le procès de tous ces *ismes*, Turgeon attire l'attention sur quelque chose d'«extraordinaire». L'auteur des *Iles de la nuit* «a droit de dédaigner toutes les muses sauf une *[toute-puissante]*: lui-même»[45]. A l'instar de Picabia, il ne décrit pas ce qu'il voit au dehors mais plutôt au dedans de lui-même. A la question: pourquoi le poète «s'exécute-t-il seulement quand il fait nuit? le chroniqueur répond: pour indiquer le travail de son «subconscient» ou l'inconscient lui-même (p. 203). Or Turgeon est d'avis, avec Jacques Boulenger, qu'il est impossible de traduire la «subconscience»

---

43. René Chopin développe également le thème de la poésie-reflet.

44. P.-P. Turgeon, *le Canada français* (novembre 1944): 204. — L'exemplaire hors commerce marqué X des *Iles de la nuit* qui a appartenu à la sœur et au beau-frère de Grandbois comporte cet envoi: «Pour Mark et Jeanne*[,]* ces poèmes idiots — mais surréalistes — ! Alain.»

45. On verra bientôt que René Chopin défend une idée semblable.

par le langage, celui-ci exprimant la pensée qui «est tout à fait consciente»[46]. Ayant voulu imiter la poésie ardente des profondeurs hermétiques, Grandbois «a créé *les Iles de la nuit*, qui ne ressemblent pas au langage» (p. 204). Il dirige plutôt «une orchestration littéraire agressive» (p. 203). Estimant qu'un art qui ne réfléchit pas son époque n'est pas sain, il pratique une littérature «'intense, violente, en état de guerre...' Vive l'auteur des *Iles de la nuit*: c'est l'homme du jour»[47]!

L'article de Turgeon se termine par une parodie du recueil, véritable morceau de bravoure, dont nous tirons cet extrait: «C'est la nuit, nous entendons les phénomènes pyrotechniques et nous nous consolons de ne rien voir en songeant que nous ne serons pas aveuglés. D'ailleurs, le silence mystérieux retombe déjà lui aussi et l'on *[n']*entend plus que 'le clapotement de l'inconscient' » (p. 204).

IV. LES AVIS PARTAGES

D'autres commentateurs balancent entre le blâme et l'éloge, entre la critique et l'admiration, pour reprendre les mots de l'un d'eux.

A. LE SURREALISME DE GRANDBOIS (René Chopin)

Dans *le Devoir* du 2 septembre 1944, René Chopin soutient, dans un texte particulièrement riche, que Grandbois est «un auteur difficile». Voulant malgré tout l'expliquer de façon satisfaisante, lui donner rang dans la production poétique de l'heure,

---

46. Historien de la littérature française, Jacques Boulenger s'est spécialisé dans l'âge classique.

47. Un peu plus loin, le critique ajoute: «On ne peut prétendre que M. Grandbois émergea du Bloc populaire, bien qu'il soit *[...]* à la fois esthète et de son époque» (p. 204).

en reconnaître les influences directes et secondaires, le chroniqueur fait un bref survol de l'histoire de la littérature française. Il va des classiques aux surréalistes en passant par les romantiques, les parnassiens, les symbolistes et les dadaïstes[48].

Ne riant pas plus que les grands tragiques, l'auteur des *Iles de la nuit* s'est surpris à sourire en composant «Les mains coupées...», où riment «astres et désastres, soir et noir, ombre et sombre, *[...]* main et demain»[49]. Dans un autre ordre d'idées, il systématise, avec Victor Hugo, le recours à l'anaphore, procédé qui «constitue l'ossature, l'épine dorsale de la strophe» grandboisienne. Mais c'est surtout le mouvement surréaliste qui aurait influencé Grandbois[50].

Pendant l'entre-deux-guerres, les entrepreneurs en destruction sont à l'œuvre pour abattre la société française «qui avait donné à l'individu un sentiment de stabilité et de sécurité au moins relatives». A Paris, des écrivains éminents décrivent la misère morale de leur pays. Ils en exposent «les aspects les plus pénibles comme les plus imprévus». Aveuglés par la lumière de l'intelligence, les poètes, à la recherche de leur moi profond, abandonnent la Muse et s'adonnent à l'écriture automatique. Dorénavant, «c'est en soi qu'une Pythie au milieu d'un nuage de fumée prononce ses oracles. Bergson, théoricien de l'intuition, le Dr Freud, explorateur du subconscient, président au jeu

---

48. Comme on le verra plus loin, René Chopin développe également le thème du voyage dans son article.

49. Un autre poème des *Iles de la nuit* se compose d'octosyllabes rimés: «Devant ces bûchers fraternels...».

50. A propos de ce mouvement, Chopin confesse: «Malgré que nous en ayons, il ne faut pas trop médire du surréalisme. Cette plongée au plus intime de la vie inconsciente peut avoir du bon. Elle permet au poète d'atteindre son originalité.»

divin de la poésie»[51]. Ecrivains et peintres racontent à l'envi «leurs rêves réels, aussi leurs cauchemars».

En ce temps-là, celui de sa formation, Alain Grandbois vit dans la Ville lumière, «centre névralgique de tous les mouvements artistiques et intellectuels». Il s'imprègne du malaise général, de l'angoisse et du sentiment d'instabilité qui étreignent le cœur de la France. A Bergson, Freud, Gide et Proust, mais surtout aux surréalistes, il emprunte ce qui convient «le mieux à son tempérament lyrique».

Entre autres mouvements, Grandbois se rapproche du surréalisme «par sa recherche continuelle de l'élément surprise»[52]. Il se plaît «à déséquilibrer l'esprit, à créer un désaccord entre le mot, idée suggérée, et le milieu où il est placé». «La crainte d'être banal le fait tomber dans les pièges sournois de l'obscurité»[53]. En d'autres termes, il sacrifie aux idoles ténébreuses. Impitoyable, il prend plaisir à rebuter la compréhension, à telle enseigne que Chopin lui-même prend parfois «pour déséquilibre cérébral ce qui sans doute n'est que lyrisme et beau désordre poétique»[54]. Qui pis est, Grandbois a conspiré sans y prendre garde avec bon nombre d'écrivains de l'entre-deux-guerres contre la langue française, qui «a son propre génie. Elle n'aime pas qu'on la violente, eût-on soi-même du génie.» Toujours est-il que certains vers des *Iles de la nuit* «paraissent

---

51. C'est probablement la référence à Freud qui fait dire à Chopin: «Parlons science, Alain Grandbois nous y invite; littérature, notre sujet le commande. La poésie des *Iles de la nuit* est à base scientifique.»

52. Du surréalisme (qui «entend faire descendre la Poésie de sa tour d'ivoire et la rapprocher du peuple»), Grandbois se rapproche encore par son «mode d'amplification oratoire».

53. A la décharge de Grandbois, René Chopin ajoute: «Son effort à dire mieux *poétiquement* n'en est pas moins méritoire et digne de tout éloge.»

54. Compensée par le rythme des vers, l'absence de ponctuation ne gêne en rien le lecteur.

abstrus plus encore qu'abstraits». Souvent, ils sont «une provocation à l'*affreux bon sens*»[55].

Grandbois rappelle encore le surréalisme par l'exploration du tréfonds de l'être. L'introspection terminée, il ne retient toutefois «de la révélation intérieure que les mots les plus chargés de puissance évocatrice». A l'instar de Tristan Tzara, André Breton et Paul Eluard, il arrive à Grandbois «d'oublier en partie ou complètement son credo poétique», notamment en ce qui a trait à l'écriture automatique. Comme nombre d'autres poètes, dont les surréalistes, Grandbois cède en outre «à une tendance naturelle qui le pousse aux décisions extrêmes»: mis en présence d'un monde qui change de couleur de jour en jour et n'a plus guère de réalité que celle d'un nuage qui passe dans le ciel pour aller se confondre avec l'horizon, il lui a substitué le rêve, seule vérité subjective à laquelle il peut encore croire.

Mais «le surréalisme d'Alain Grandbois ne préjuge en aucune façon son talent poétique». De toute manière, il «n'est pas un poète surréaliste de la plus stricte observance». Il en affecte seulement certains côtés. S'il a puisé dans les théories surréalistes, c'est afin de «confirmer sa propre originalité»[56]. En fait, il a toujours suivi sa pente naturelle, attitude qui le conduira, dans ses prochains poèmes (à moins qu'il ne se laisse distraire par d'autres travaux littéraires), à une beauté encore plus impénétrable. Lors de leur publication, il faudra pour bien comprendre ces vers organiser des équipes de chercheurs, de commentateurs, de déchiffreurs d'énigmes, qui

---

55. Chopin continue: «Sans doute y entre-t-il une pointe d'ironie. C'est possible.»

56. On rappellera que dans son vient de paraître, l'éditeur observait que la filiation entre Grandbois et certains artistes européens «est beaucoup plus apparente que réelle, car on chercherait en vain à Grandbois dans l'art contemporain, une parenté directe avec un poète qui l'a précédé».

en rapporteront chacun une version différente. «N'est-ce pas là la gloire, celle de Stéphane Mallarmé ou de Paul Valéry?»

Délaissant le sarcasme, l'auteur du *Cœur en exil* conclut: «Lyrisme déconcertant, bouleversant, obscurité consentie, dynamisme et mouvement, poésie universelle, poésie cosmique, poésie évidente», *les Iles de la nuit* constituent «le chant d'une solitude exaspérée, la révélation d'une sensibilité douloureuse». Le secret du recueil réside dans

> l'espoir d'un apaisement, d'un consentement de tout sur une île lointaine n'ayant d'existence que dans l'univers créé par l'imagination du poète. Il y veut oublier cette tristesse qu'il éprouve en songeant à la perte de la *Fiancée*, à ses amours défuntes, à ses amis d'autrefois, à ceux qu'il a rencontrés sur les routes au hasard du voyage ou de l'escale, à ceux qu'il n'a pas connus et qu'il aurait tant voulu aimer; et aussi cette désolation dont on ne connaît pas la cause mais qui s'exprime avec grandeur[57].

Le critique écoute «avec une émotion qui n'est pas près de se calmer l'SOS de détresse» que Grandbois lance à la fraternité humaine.

En somme, *les Iles de la nuit* sont «une manière de chef-d'œuvre, *[...]* même s'il figure l'époque tourmentée, bousculée, que nous avons traversée et que celle-ci pouvait seule faire naître comme le moyen âge a suscité Dante, illuminé par le Dogme, le voyant de *la Divine comédie*, poème de foi robuste et unanime»[58].

B. POUR UN RETOUR AUX SOURCES

Egalement sensibles aux «qualités» et aux «défauts» des *Iles de la nuit*, d'autres commentateurs n'hésitent pas à prodiguer des conseils à leur auteur. En particulier, ils

---

57. Le poème 26 des *Iles de la nuit* s'intitule «O fiancée...» (Parizeau, 1944, p. 111-117). — Le critique projette peut-être ici sa propre pensée sur le recueil. En tout cas, Marcel Plamondon, qui commente, dans le deuxième tome du *DOLQ*, *Dominantes*, plaquette de vers de René Chopin, parle de «l'*apaisement* de l'être après une lutte où toutes les énergies furent mobilisées» (p. 381; nous soulignons).

58. René Chopin établit que «le poète est le reflet de son temps. Il en est le miroir.»

l'incitent à renouer avec la rigueur et un art plus traditionnel, nommément néo-classique.

1° *Du surréalisme échevelé au classicisme lumineux* (Nil Marsan)

Attaché à de vieilles habitudes en poésie, Nil Marsan «aime les règles qui domptent la poésie échevelée». Voilà ce qu'il confesse dans *la Boussole* du 25 août 1945[59]. Il poursuit: «Je n'aime pas les vers blancs sans rime et souvent sans bon sens.»

Au critique, des amis ont parlé, à plusieurs reprises, des *Iles de la nuit*, «les uns pour s'en moquer, d'autres pour les couvrir de louanges». Convaincu que la poésie émanant de l'esprit de Grandbois ne peut être banale, Marsan lit le recueil et, à la suite de ses amis, sent «la critique et l'admiration se presser sur *[ses]* lèvres».

Après avoir cité un passage du *Manifeste du surréalisme* où André Breton, «apôtre du subconscient», décrit en 1924 l'écriture automatique, Marsan remarque: «C'est un procédé assez dangereux que Grandbois semble parfois employer.» Heureusement, il met plus de continuité dans son obscure pensée que le pape du surréalisme, «bien qu'il se prive de cet excellent garde-fou qu'est la ponctuation». Il n'empêche qu'il arrive au critique de se demander au milieu d'une pièce: mais où en suis-je? «Qu'est-ce *[que le poète]* veut dire?»

Cependant, «toutes les accusations de surréalisme disparaissent» devant la beauté des mots. Le recueil abonde en images bibliques, lourdes de vision, profondes «et souvent lumineuses dans leur obscurité». Sans doute, ces images (qui créent, même au milieu d'une page hermétique, des résonnances subtiles et sonores) sont indomptées. «L'auteur

---

59. Libre de toute attache partisane, *la Boussole*, organe de jeunes nationalistes montréalais, est un journal d'idées consacré à l'étude des problèmes du Canada français. Si l'on en croit André Beaulieu, plusieurs collaborateurs du bimensuel «appartiennent à l'Ordre de Jacques-Cartier, une société francophone qui *[...]* propage le messianisme laurentien» (*la Presse québécoise des origines à nos jours*, tome VII, *1935-1944*, PUL, 1985, p. 18).

les laisse vagabonder, errer, s'emmêler, se chevaucher. Sans doute, il y en a trop *[...]*. Mais tout de même, c'est là que réside la poésie *[...]* éternelle.»

Alain Grandbois est un véritable poète, «capable de mettre de la poésie dans un vers si peu fait pour en contenir». Il «possède de source le liquide poétique», qu'on ne recueille pas dans un panier d'osier. Ce liquide, Marsan recommande à Grandbois de le conserver dans un vase précieux. Voulant éviter l'accusation d'obscurité, le critique renchérit sur son idée: que Grandbois force le liquide poétique «à accepter les formes classiques de ce vase». Bref, le poète «gagnerait à soumettre son grand talent» aux lois tutélaires qui domptent la poésie échevelée, en l'occurrence surréaliste.

2º *Respect de l'âme et de la vérité commune des mots* (Gustave Lamarche)

Au mois d'octobre 1944, Gustave Lamarche réfléchit dans *les Carnets viatoriens* sur le difficile exercice de la poésie qui «se perd dès qu'elle divague» (p. 292). «Si elle se précise trop, elle n'est plus. Si elle s'efface jusqu'à l'évanescence, les yeux d'homme ne la suivent plus. Il y a un point...». Le chroniqueur ajoute: il est souvent préférable que l'intelligence (qu'on ne peut jamais endormir tout à fait) «ne veille que d'un œil pour que les puissances de l'instinct soient au large, mais enfin il faut qu'elle veille». La difficulté inhérente à la poésie s'accroît lorsque celle-ci explore le rêve, par essence «difficile à définir». Tout songe coule entre les doigts, «comme une vapeur spectrale dans les passages de la nuit»[60].

Or la poésie grandboisienne n'est pas exempte, tant s'en faut, d'«onirisme». L'auteur porte un rêve élevé, large et noble, qui tient toutefois «plus du cauchemar que du songe *construit*» postulé par la poésie. Ce rêve, peut-être le plus ambitieux de la littérature canadienne-française, «manque de consistance vivante probablement d'abord

60. Favorables à Grandbois, Eloi de Grandmont et William Edwin Collin développent également le thème de la difficile transcription du rêve.

parce qu'il manque de certitude. Il hésite, il hésite... Il erre, il se déplace, il cherche sa prise sur une idée ou une chair, puis la lâche, et va, va, sans une halte de paix», seulement attentif aux ténèbres, à la mort (p. 293). Le rêve de Grandbois manque en outre d'humilité[61]. «Nous le voyons étreindre constamment les mondes sidéraux, jouer avec la machine de l'univers; et s'il redescend sur terre, c'est pour parcourir dément des villes chimériques.» «Il faut, observe Lamarche, que ces appétits cosmiques soient bien sincères, bien imposés par l'âme», pour qu'ils ne donnent pas, comme c'est le cas chez Grandbois, «l'impression d'un effort, d'une violence cérébrale et partant d'une immensité un peu vide».

La recherche d'un «juste milieu» poétique amène le critique à traiter de la question linguistique. Il écrit: «Le mot est une *donnée* quasi absolue de toute parole. Il a un sens. Il possède une valeur reçue. Je ne puis presque pas le faire jouer si je veux parler pour les autres. Si je ne parle que pour moi, mon manuscrit suffit et moins encore.» Grandbois, justement, «laisse trop de mots tomber au hasard d'une sonorité... ou d'une volonté de surprise». Il s'éprend du signe «quand la *chose* veut toute l'attention» (p. 294). «De ce seul chef, la moitié ou plus de son chant est perdue»[62].

Ces remarques n'empêchent toutefois pas l'auteur de *Palinods* de trouver superbe la langue de Grandbois. «Il a une conscience fort nette de l'effet musical ou plastique ou, plus simplement, 'littéraire' d'un mot.» Lamarche souligne également le charme et l'éclat de quantité de vers ou de strophes (dont «cet alexandrin plein de sens, de musique et... d'humilité, qui ouvre le poème XXII: 'Que la nuit soit parfaite si nous en sommes

---

61. Par exemple, Lamarche écrit: «Chercher humblement l'amour et ne pas trouver? C'est corrompre l'humilité même».

62. G. Lamarche, p. 293. — En 1975, cette phrase n'apparaîtra plus dans la reprise de la recension.

dignes'»[63]), et de tout le poème «Avec ta robe...», qui «peut être appelé un enchantement jusque dans sa mélancolie sans issue»[64].

Tout en considérant comme beaux, très beaux même, les vers de Grandbois, le critique «les plaint de sombrer dans la fatalité du mensonge» (p. 293). En réalité, ce n'est pas un instrument qui fait défaut au poète, mais une confiance. «Son livre est un livre de doute et de lourde inquiétude. Si le centre de l'âme y était rejoint»[65]; si, dans l'image verbale de son rêve, Grandbois respectait davantage «la vérité commune ou native des mots», *les Iles de la nuit* «serait peut-être un beau livre de larmes...».

V. LES AVIS FAVORABLES

Une majorité de critiques approuvent *les Iles de la nuit*, tout en formulant parfois des réserves sur l'obscurité de la poésie grandboisienne.

A. LA QUESTION DU SENS ET DES MOTS

Dans *l'Action universitaire* de juin 1944, Raymond Tanghe pose d'emblée la question du sens. Selon lui, il serait méchant d'affirmer que l'obscurité du style caractérise *les*

---

63. G. Lamarche, p. 294. — Le vers cité est un alexandrin de... treize pieds!

64. *Ibid.* — Lamarche note «une déficience très apparente» de l'art formel pratiqué par Grandbois: l'anaphore qu'il juge, à la longue, fastidieuse. «Nul ne conteste la valeur de la répétition poétique, mais il ne faut pas que ce soit une obsession, un système.» Incidemment, l'exemple fourni par le critique pour illustrer son propos n'appartient pas au poème XVIII, mais plutôt au poème XXIII: «Ce feu qui brûle...».

65. *Ibid.* — Cela rappelle les propos que tenait Albert Pelletier dans *le Canada* du 22 janvier 1934, peu après la parution de *Né à Québec*. Le critique recommandait alors à Grandbois d'ajuster son sens des valeurs et de comprendre «que le style traduisant le mouvement intérieur et partant d'une âme qui commande tout, vaut mieux que les colifichets passagers des marchands de modes».

Iles de la nuit. «Les poèmes réunis sous ce titre ont surtout une valeur musicale: il ne suffit pas de les lire des yeux», il faut les réciter pour que toute la valeur en soit exprimée. Il n'est pas le seul à émettre cet avis.

1° *La difficile transcription du rêve* (Egmont)

Deux mois plus tard, Eloi de Grandmont, alias Egmont, signe un article dans *la Revue populaire*. Il se propose de percer le secret des *Iles de la nuit*, où il voit «la transcription d'un rêve» (p. 60). Or rien n'est plus «difficile que de raconter un rêve. Il semble que le vaste réseau où *[l'on croit]*, dans le demi-sommeil, capturer tant d'images fabuleuses, tout à coup se déchire, élargit ses mailles, démesurément, et que seul un fluide insaisissable y passe». Au moment où elle abandonne le cerveau éveillé, la pensée «se réfugie dans une région si merveilleuse» que les mots, impuissants à suivre, tombent autour d'elle. Les mots ordinaires, ceux en tout cas «qu'on dit clairs et justes, n'ont jamais de prise sur les monstres qui peuplent l'univers du songe; leurs arrangements usuels ne parviennent plus à emprisonner ces images terribles où la conscience, enfin libérée, se soulage; leur organisation traditionnelle s'effare en présence de ces créations imprévues».

Il faut donc, à la suite de Rimbaud, inventer «une langue mûre, *[...]* si intimement mariée à la pensée, qu'elle en est, non pas le vêtement, mais la chair même»[66]. Au toucher d'un dieu, les mots se lèvent. Ils ne trouvent plus les casiers à la place que leur avait préparée le mauvais écrivain. «Comme s'ils savaient la joie que leur réserve ce merveilleux changement d'asile, ils vivent d'une vie nouvelle, et l'on dit alors qu'ils composent une phrase ou un vers immortel». Arrachés à leur voisinage naturel, les mots

66. Le critique ajoute: «Il est rare et infiniment précieux de trouver un instrument si magistral qu'il s'abîme et disparaît dans sa propre musique.»

reforment «de nouvelles alliances, concluent entre eux des pactes imprévus pour attaquer de nouveau la pensée insaisissable et la réduire»[67].

De Grandmont reconnaît qu'un rythme neuf choque habituellement. L'œil humain serait également contrarié s'il percevait brusquement, «sans la douce progression de l'habitude, les milliers de vibrations colorées dans la nature». Au point de vue artistique, Stravinski et Chostakovitch «sont choquants au même titre, et Picasso, et Léger et Pellan». De la réception problématique de ces artistes, le chroniqueur ne blâme aucunement leur «audace» mais plutôt «l'*[exiguïté]* de nos sens». Peintres et musiciens novateurs seront acceptés, «ils deviendront, comme *[on dit, des]* classiques lorsque leurs inventions se seront installées dans notre vie». Le chroniqueur montréalais rappelle que Debussy, «si subtil et délicat aujourd'hui pour nos oreilles plus affinées, a remanié l'ordre 'ordinaire' des sons, un peu comme Alain Grandbois ou Breton repétrissent l'ordre ordinaire des mots et des rythmes».

C'est donc à une transformation du mode de lecture que convie le critique, convaincu, dans un autre ordre d'idées, que «la mémoire s'habitue aux rêves». Par une répétition constante de l'effort qu'on fait d'abord en vain pour conserver au réveil l'empreinte des songes, on finit par s'en souvenir. De la même manière, on s'habituera aux vers d'Alain Grandbois. Car il faut s'y faire, il faut leur accorder une sympathie immédiate, demeurer sur le seuil jusqu'à ce qu'enfin une porte s'ouvre et fasse accéder à des merveilles insoupçonnées. On lira donc

> ces poèmes sans penser une seule fois au mot, à la syntaxe, aux symboles. Ou plutôt non, les poèmes d'Alain Grandbois ne sont point des poèmes qui se lisent, car justement, à la lecture, on resterait l'esclave des conventions verbales auxquelles la coutume nous a toujours enchaînés. Ces vers se *regardent*, com-

---

67. Egmont continue: «*Des alliances nouvelles...* C'est sans doute ce qui étonne dans ces poèmes», c'est-à-dire ceux de Grandbois.

> me des pierres précieuses; ils s'aspirent, comme *[des]* parfums; ils s'écoutent, comme des battements de cœur[68].

Finalement, de Grandmont propose sa propre interprétation des *Iles de la nuit* qui réfracteraient, à tout le moins partiellement, le combat de l'écrivain contre les images oniriques difficiles à cerner. D'après le critique, le recueil se résume à un double cri: celui que sa propre disproportion avec ses rêves arrache au poète et celui, parallèle, «que libère en lui la sensation affreuse de sentir la fuite vertigineuse du temps». Chez Grandbois, le temps «est mesuré contre ses créations ('Si je pouvais y travailler cent ans, dit l'artiste, peut-être au bout de ce temps aurais-je enfin trouvé ce que je cherche?'). Il le mesure aussi à la durée de ses bonheurs.»

2º *La défense de l'hermétisme en poésie* (Pierre Gélinas[69])

Poète à ses heures[70], Pierre Gélinas, dans l'édition du 27 mai 1944 du *Jour*, rattache *les Iles de la nuit* aux recueils de poèmes qui «présentent la somme d'une expérience poétique dans un sens donné ou encore la somme *[...]* d'un être à un moment de sa vie»[71]. Un souffle unique et continu traverse tous les textes. Un besoin précis, qu'on

---

68. Aux lecteurs que rebuterait l'imprévu des poèmes de Grandbois et des dessins de Pellan, de Grandmont rappelle les vers du poème intitulé «Les mille abeilles...» qui expliquent toute l'étrangeté des *Iles de la nuit*, toute leur «merveilleuse et insolite architecture» (p. 61). — Dans son prière d'insérer, Lucien Parizeau comparait *les Iles de la nuit* à une procession lyrique «des géométries fabuleuses, des architectures insolites qui peuplent l'univers du songe».

69. Dans l'*Histoire de la littérature canadienne-française*, Berthelot Brunet écrit que sa jeunesse nuisait à Pierre Gélinas, critique littéraire (né en 1925) dont l'information anticléricale était «singulièrement pauvre» (HMH, 1970, p. 131; 1re édition: l'Arbre, 1946). Le troisième tome du *DOLQ* (Fides, 1982) précise à la p. 1075 que Gélinas, sur qui l'on sait peu de choses, «fut membre de la direction du parti communiste du Canada qu'il quitta au début des années soixante à l'époque de la 'déstalinisation' de l'URSS». Quant au *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989), il ne mentionne pas l'auteur de deux romans parus au Cercle du livre de France: *les Vivants, les morts et les autres* (1959) et *l'Or des Indes* (1962).

70. Trois poèmes de Pierre Gélinas paraîtront dans *Gants du ciel*, 6 (décembre 1944): 36-37.

71. Charles Hamel considère également *les Iles de la nuit* comme une somme.

retrace facilement, s'exprime sous différentes formes. «Cette persistance dans l'appel crée à la longue une atmosphère en quelque sorte indépendante du mot même».

Dans un tel contexte, l'hermétisme est à la fois «condition essentielle et effet inévitable, selon qu'on se place au point de vue purement technique dans le premier cas, ou au point de vue *[de la]* création poétique dans le second». Sur le plan technique, «une allusion trop précise ou une phrase explétive dans sa signification anecdotique retiendrait l'attention du lecteur sur un point donné et l'y fixerait, quand c'est par la constance dans un même rythme, ininterrompue par des sonorités brutales, que s'élabore l'incantation». Au chapitre de la création poétique, l'écrivain (qui joue sur une impression, un motif personnel) part «d'un événement précis ne touchant que lui ou d'une pensée suggérée par un *spectacle* qu'il est seul à voir; il s'ensuit que le cours général, le développement du *thème*» s'opère à l'insu du lecteur, sans qu'il puisse en définir les péripéties. Ici, l'hermétisme «n'est pas l'indice d'une impuissance». Il représente plutôt «la source d'un *enchantement* poétique que seule une parfaite sûreté de technique, jointe à un souffle authentique, peut créer».

Auteur d'une «somme», Alain Grandbois livre donc un «message», en l'occurrence obscur. Pour le décrypter, le chroniqueur braque les feux sur certains thèmes. Toute la poésie de Grandbois est imprégnée des symboles de la main et du feu, «en même temps qu'elle est profondément marquée du sentiment de perte, de fuite sans retour, d'écoulement de toutes choses», y compris la vie et le temps — sentiment qui cause «la solitude et l'oubli, deux autres thèmes continuellement sous-jacents *[aux]* poèmes d'Alain Grandbois». De plus, le poète cherche un frère, une créature semblable, la femme, «qui soit la preuve de son existence à lui». «Les poèmes XIX, XX, XXI et XXII, où sont répétés les mots *fraternel* et *nous*, marquent encore ce désir de s'identifier à

d'autres, d'étendre à tout un monde son désastre personnel: ce sont des idées de solitaire»[72].

Si l'on en croit Gélinas, la fin de l'aventure relatée dans *les Iles de la nuit*, «qui sont celles du recueillement et du souvenir», réside dans l'acceptation par Grandbois de sa propre destinée, dans «la résignation à passer comme tout le reste».

3° *La lutte proustienne contre l'habitude, et la polysémie* (Charles Hamel)

Le 5 juin 1944 paraît dans *le Canada* un texte où Charles Hamel réfléchit, entre autres sujets, sur la vision proustienne de l'œuvre d'art, qui serait «une lutte contre l'habitude»[73]. En général, la vision du réel est passive, automatique, et l'habitude y «règne en maîtresse absolue». Or la mission de l'artiste est de rompre cet automatisme, d'inviter l'observateur à percevoir le réel d'une façon active et de révéler que l'habitude le dissimule. Autrement dit, «le grand écrivain, le grand artiste est celui qui ne voit rien dans l'univers avec des yeux habitués, qui recrée l'univers» et le rajeunit. Pour bouleverser l'habitude, le peintre et l'homme de lettres donnent du sentiment, «de la réalité envisagés une image si inattendue qu'elle *[impose]* à l'esprit du lecteur, du spectateur la nécessité, l'urgence d'une révision». Selon le chroniqueur, «l'œuvre poétique née des vers de Grandbois et des planches de Pellan n'est pas indigne de cette haute conception de l'œuvre d'art»[74]. A mots à peine couverts, Hamel appelle une vision

---

72. Ces poèmes s'intitulent: «Ces murs protecteurs...», «Nos songes jadis...», «Devant ces bûchers fraternels...» et «Que la nuit soit parfaite...».

73. Nous scindons l'article de Charles Hamel qui traite d'au moins deux sujets: l'influence que certains auteurs européens ont pu exercer sur Grandbois et l'originalité de l'écrivain québécois, dont nous parlons plus loin; la lutte proustienne contre l'habitude, et la polysémie, sujets qui ressortissent à la question du sens, sont étudiées ici.

74. Hamel dit encore: «Il est peu d'œuvres canadiennes qui aient évoqué en nous» la vision artistique de Marcel Proust.

dialogique de la littérature canadienne-française, chaque écrivain offrant une conception du monde «originale».

Quant au «vrai» poète, ce n'«est pas celui qui donne à ses vers un sens trop précis aussitôt épuisé, vide pour ainsi dire de tout mystère». La poésie à laquelle revient le lecteur est celle qui «réserve à chaque lecture la joie imprévue d'un sens nouveau et qui s'adapte à *[ses]* pensées, à *[ses]* sentiments de l'heure». Ainsi peut-on lire deux, cinq ou dix fois les vers de l'avant-dernière strophe du poème intitulé «Au delà ces grandes étoiles...» et «leur trouver autant de sens nouveaux». Par exemple, ils évoqueront «la grande œuvre de libération à laquelle nous pensons tous en ce moment, à la veille d'événements formidables»[75].

Le critique livre enfin sa propre interprétation du recueil de Grandbois. «De toute l'œuvre, pétrie des réminiscences de l'écrivain et de l'homme, remplie de réserve et de mystère, ressort l'unité profonde qui en fait un seul grand poème en vingt-huit chants.» Après s'être demandé si *les Iles de la nuit* sont celles (symboliques) du silence et de l'oubli ou plutôt celles (vraies) du souvenir et du regret, Hamel constate que le parcours qui «y mène ne laisse pas d'être mélancolique — d'une mélancolie fière et qui se voudrait secrète. *[...]* Et pourtant, de cette douleur même, communiquée parce que ressentie, se dégage une émotion qui enrichit le vers d'une âme furtive et triste». Dans la volonté du poète de se retenir au bord d'une trop grande effusion, le chroniqueur voit, entre autres choses, «la résignation de l'homme qui a vécu et souffert, et qui est revenu

---

75. Hamel se réfère aux vers suivants: «Mais au delà les captifs seront-ils délivrés ° Les ténébreux préparatifs ° Annoncent-ils la voie ° Des royaumes imprévus»? Les événements formidables dont parle le critique le 5 juin 1944 se produiront effectivement le lendemain, alors que les troupes dirigées par le général Eisenhower débarqueront en Normandie.

de la souffrance même». En tout cas, il reste encore la beauté à quoi se consacrer, et l'auteur «lui rend un culte fervent»[76].

4º *Du cérébral et de l'humain* (André Giroux)

La revue *Culture* publie en décembre 1945 une recension d'André Giroux[77]. Il affirme qu'aucun poème des *Iles de la nuit* «n'est banal». Tous les morceaux obsèdent l'esprit de l'homme et l'illuminent «d'une clarté qu'il cherche parfois en gémissant». Ils contiennent du cérébral et de l'humain, dévoilant ainsi tout l'homme et répondant «à la soif de son cœur et aux aspirations de son intelligence». Aussi parlera-t-on de Paul Valéry à propos du recueil grandboisien. Le futur auteur d'*Au-delà des visages* précise: que Grandbois ne s'en chagrine pas «puisqu'on en parlera comme référence à l'intelligence, comme synonyme d'acuité spirituelle.»

5º *La quête existentielle de clarté* (Guy Sylvestre)

Le 2 septembre 1944, Guy Sylvestre fait entendre sa voix dans *le Droit*. Dans *les Iles de la nuit*, le critique rencontre un homme qui, seul et nu au milieu de la vie, examine l'itinéraire parcouru, fait le point, dresse le bilan d'une existence «nombreuse et multiple, pèse ses actes d'homme et, à la lumière de ses méditations, désirerait orienter ses pas vers les routes du bonheur». Au milieu de la nuit, le poète entend retrouver, «par le don du souvenir, les îles sur lesquelles il a trouvé ou aperçu la joie».

Ces îles étaient-elles réelles ou n'étaient-elles qu'un mirage trompeur dans «un océan de déception? *[Leurs]* végétations étaient-elles davantage qu'un rêve de

---

76. Une autre idée maîtresse d'*A la recherche du temps perdu* de Proust est celle, «alchimiste» à souhait, de la conversion des chagrins en beauté.

77. Cet article et les deux suivants pourraient être regroupés sous le titre: «Grandbois, philosophe».

l'imagination? Ce voyage sur l'océan des jours mène-t-il à un port, ou la vie n'est-elle qu'un mauvais rêve?» «Devant le temps qui s'écoule, le poète cherche s'il est des moments qui échappent au néant; *[...]* devant l'infini des choses, il cherche s'il est une vérité qui ne meure pas.» Ces hautes interrogations de l'âme humaine qui se regarde habitent la poésie grandboisienne, pleine d'appels dans la nuit. Poésie qui questionne l'homme, donc, «poésie peuplée de problèmes éternels et toujours nouveaux, *les Iles de la nuit* expriment l'inquiétude essentielle d'un esprit» que déchirent les plus hautes angoisses, l'insatisfaction foncière de l'auteur étant le signe de sa grandeur d'homme.

Au midi de son existence, Alain Grandbois, poète de la solitude et de l'oubli, est effaré «devant le tragique néant de toutes choses que seul le rêve réussit à ravir à l'oubli». Sur le balcon de Baudelaire, il «entend la douce nuit qui marche, abolissant le jour qui fut dans le néant dont il était sorti»[78]. Grâce au souvenir, il essaie, nouvel Héraclite, de «perpétuer de mortels instants de l'éternel fleuve, mais tout s'évanouit bientôt, et le poète reste seul», avec son songe intérieur et ses tourments.

Mais ce poète, qui renonce finalement à ses jeux mêmes, «ne sombre pas dans le désespoir parce que, questionnant sans cesse le réel, il cherche la clarté 'comme un homme de faim'» — clarté que Sylvestre découvre pour lui[79]. Certes, l'auteur des *Iles de la nuit* ignore la joie mais, prophétise le critique par ailleurs persuadé que les images d'ici-bas ne comblent point la soif de l'homme, Grandbois «découvrira sans doute, un jour, le matin qui ne sera suivi d'aucune nuit et où toutes les questions s'évanouiront dans les âmes enfin illuminées par le soleil de la vérité».

---

78. Le poète évoqué dans «Le balcon» sait l'art d'évoquer les minutes heureuses et revit son passé blotti dans les genoux de la «Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses». Baudelaire, *Œuvres complètes*, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), 1961, p. 34.

79. Les mots que Sylvestre met entre guillemets appartiennent au poème intitulé «Ces murs protecteurs...» (*les Iles de la nuit*, Parizeau, p. 79).

6º *La métaphysique de la souffrance* (René Garneau)

Etudiant *les Iles de la nuit* dans *le Canada* du 4 novembre 1946, René Garneau remarque: «Une qualité très rare de poésie a des frontières qui touchent aux régions les plus élevées de la philosophie»[80]. Comme chez tous les grands poètes, «il y a des parties de métaphysique» dans les vers de Grandbois. «Plus marqué d'intellectualisme qu'il ne le pense lui-même», le poète cherche des réponses. Mais «sa pensée ne procède pas selon des lignes définies après des actes de volonté bien déterminés. Elle se déroule *[plutôt]* sous l'inspiration de ce qu'il y a de plus vrai et de plus durable chez lui, de ce qui est devenu la substance même de son talent et probablement de sa vie: la souffrance.»

Intellectualisée à force d'avoir été éprouvée, étudiée, la souffrance

> est devenue pour le poète lui-même un thème de contemplation comme la nature pouvait l'être pour un romantique ou le mythe pour un symboliste. Le fait que Grandbois ne donne pas de titre à ses poèmes ou plutôt que chacun porte comme titre son premier vers est le signe qu'il ne cherche pas à centrer son chant intérieur sur un thème particulier de souffrance, mais qu'il n'attache d'importance qu'au seul déroulement de sa modulation, aux tons changeants de cette souffrance. Et pourtant une figure aux traits nets s'élabore pour chaque poème dans le jeu des variations, une trame s'ourdit lentement et l'on reste avec l'impression d'une architecture complète[81].

La souffrance dont il est question dans *les Iles de la nuit* «se courbe vite». L'auteur restitue en effet l'épouvante du monde aux grands éléments, «à la mer, au ciel, au soleil, à la nuit qui survivront à la faillite des destins humains. Il s'adresse à ces témoins éternels et il les fait entrer dans le jeu alterné de la joie et du malheur à quoi se réduit toute sa poésie»[82].

---

80. Dans son article, René Garneau développe aussi le thème du voyage «formateur» dont nous rendons compte plus loin.

81. René Garneau continue: «Le poids du monde pèse lourd contre la sensibilité de l'auteur, et c'est en ressentant chacune de ces poussées qu'il a pris, je crois, cette habitude du recours aux images empruntées à l'architecture.» — Sur le thème de l'architecture dans le vient de paraître, voir la seconde partie de la note 68.

82. Garneau dit ailleurs: il y a entre le chant de Grandbois «et les lois éternelles du monde une familiarité de rapports qui élargit ses poèmes jusqu'à des dimensions cosmiques».

Mais la métaphysique ne tue pas chez Grandbois tout lyrisme. Par exemple, la pièce intitulée «Avec ta robe...» «a une résonance profonde de tendresse humaine». Les images les plus frappantes du poète, ses rythmes les plus enveloppants viennent cependant d'une source plus intérieure. «L'amour peut être une consolation», mais il ne donne pas la réponse escomptée. De toute façon, Grandbois ne trouve «au bout de sa quête de certitude que le silence».

B. TRADITION, INNOVATION

D'autres commentateurs attirent l'attention sur le fait qu'Alain Grandbois, féru de littérature française, l'importe au Canada. Se distanciant toutefois de ses sources, l'écrivain «rénove» les lettres locales, jusque-là cantonnées dans l'imitation «servile», ou peu s'en faut.

1° *Le classicisme renouvelé* (Théophile Bertrand)

La lecture des *Iles de la nuit* suggère à Théophile Bertrand une contribution qui s'ouvre par une entrée en matière «plutôt grave» et qu'on peut lire dans le numéro de *Mes fiches* daté des 5 et 20 septembre 1944[83]. Il y est posé que le classicisme «est fraîcheur, vie et santé littéraires, dans le respect primordial de l'essentiel: ordre, clarté, mesure. Mais 'l'essentiel n'est jamais capté une fois pour toutes, il doit être suscité comme une source jaillissante à l'eau toujours neuve et fraîche'». En d'autres termes, «le classicisme n'est ni prostration dans le passé et la tradition, ni attachement fanati-

83. Créée en mars 1937 par Paul-Aimé Martin, la revue bimestrielle *Mes fiches* appartient aux éditions Fides, également fondées par le père Martin. — La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990) ne mentionne pas cette recension.

que à des principes périmés», les qualités éternelles de l'artiste véritable pouvant s'allier à un légitime souci de renouvellement.

Le chroniqueur s'estime d'autant plus autorisé à rappeler avec insistance les principes qui peuvent seuls assurer le développement «normal» d'une littérature qu'on traverserait «une époque où l'esprit humain semble s'ingénier à perdre la tramontane et où plusieurs voudraient que la valeur artistique devienne directement proportionnelle à l'obscurité et à la fantaisie». Jugeant sage de ne pas voir dans toutes les modes du jour, même lorsqu'elles ne sont pas sans mérites, le fin du fin de l'art, Bertrand considère que «l'engouement actuel pour certaines 'nouveautés' tient trop du snobisme et de la légèreté». Il ajoute: «Les cénacles meurent; seuls restent les principes qu'ont consacrés les siècles.»

A ceux qui pourraient penser que ces considérations pavent la voie à l'éreintement de Grandbois, Bertrand objecte: ces réflexions générales «ne visent ni l'auteur ni personne en particulier». Tout de même, il s'agit de propos topiques, puisque «*les Iles de la nuit* sont un beau cas de témérité aventureuse jointe pourtant au respect des exigences irrépressibles de la nature de l'homme». Aimant le risque, le poète semble avoir trop de santé littéraire pour être grandement touché «par les élucubrations ultrafuturistes». L'équilibre auquel il est parvenu «explique qu'il puisse être de son temps, friser même les écueils, mais sans s'y briser et en restant humain».

Certes, l'auteur a fait moderne: vers libres, absence de ponctuation, métaphores hardies. Toutefois, ses vers blancs «marient le rythme au nombre, ils brillent des feux de figures et de symboles magnifiques». Si l'on peut chopper à quelques obscurités, regretter certains assemblages de mots, force est d'admettre que «l'ensemble est d'une veine authentiquement poétique». Bien des passages rendent sensible la présence inspiratrice des Muses, certains poèmes paraissant même de «la plus pure ambroisie».

2º *Influence, originalité* (Charles Hamel)

Si Charles Hamel parle, dans l'article précédemment cité, des réminiscences de l'écrivain, il s'empresse de dissiper toute équivoque: «Il n'est pas question d'imitation ni même d'inspiration puisée ailleurs». Admirablement au fait des développements et des renouvellements de la poésie française, Alain Grandbois «ne saurait oublier qu'il connaît Mallarmé et Rimbaud, Eluard et Breton, et Lautréamont». Il n'a jamais eu «la prétention d'abolir les époques qui l'ont précédé ni la sottise d'ignorer les grandeurs passées... ou dépassées». Son œuvre «est une somme de culture, le produit évolué des époques qui ont mené au temps où il vit; il a su s'enrichir de la substance des siècles d'art et d'expériences aussi nombreuses que les hommes qu'il a lus et les femmes qu'il a connues»[84].

En fait, le chroniqueur du *Canada* avoue goûter «le symbolisme un peu valérien» des première et troisième strophes du poème intitulé «O tourments...» et le tour résolument surréaliste du deuxième chant, «Les tunnels planétaires...», «dont le vers initial ne peut qu'il ne *[lui]* rappelle *le cadavre exquis* auquel jouaient Breton, Eluard et leurs amis»[85].

3º *L'élégie moderne* (Berthelot Brunet)

Berthelot Brunet rend deux fois compte des *Iles de la nuit* en 1944: d'abord dans *le Canada* du 14 septembre, puis dans la livraison de décembre de *la Nouvelle Relève*[86]. Le premier article porte principalement sur *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois, sur *la Lyre savante* de Bernard Chat (pseudonyme de J.-Eugène Gaudin), et, subsidiairement,

84. On rappellera que l'éditeur traite des influences subies par Grandbois et de l'originalité du poète. A ce sujet, voir la note 56.

85. Ce vers s'énonce ainsi: «Les tunnels planétaires jouaient le jeu quotidien».

86. Sur *la Nouvelle Relève* qui succède à *la Relève*, voir *Ruptures et constantes* d'André-J. Bélanger (Hurtubise HMH, 1977, p. 27-32).

sur les *Souvenirs* d'Edouard Montpetit, ce qui fait dire au critique qu'«il y a plusieurs demeures...»[87]. Ayant à la fois sur sa table ces œuvres tellement diverses d'allure, de facture et d'inspiration, Brunet observe: «Un pays qui les donne ne saurait jamais désespérer de son originalité».

Epiloguant sur le thème de l'originalité, l'auteur du *Mariage blanc d'Armandine* affirme: «Chez nous, lorsqu'on écrit, on a presque toujours l'air emprunté (et de fait l'on emprunte, voire à la *petite semaine*)». Par exemple, «les élégiaques laurentiens s'en tiennent le plus souvent à Lamartine, à moins qu'ils ne choisissent Sully-Prud'homme» (*la Nouvelle Relève*). Grandbois se montre également élégiaque. Cependant, «sa pudeur se cache sous une forme beaucoup plus moderne». Comme Albert Lozeau, il est né à Québec, «et il y a aussi de la romance dans ses poèmes». Un jour ou l'autre, tous les poètes, y compris Rimbaud et Valéry, rejoignent Verlaine: «Ils ne diffèrent que par la technique». Or l'auteur des *Iles de la nuit* (qui, à l'instar de Jacques Rivière, a appris à lire dans Rimbaud et Claudel) «n'est pas emprunté dans la sienne». Outre sa valeur propre, qui est grande, Grandbois, frère de Saint-John Perse, «a ceci de remarquable qu'il reste aussi à l'aise dans la poésie rimbaldienne que s'il n'était pas *né à Québec*» (*le Canada*).

Voilà donc un homme, Grandbois, qui jette «soudain dans son rythme propre toute la poésie du monde. Un Montréalais ne peut que montrer un air ahuri.» Brunet lui-même n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles. Il a feuilleté le recueil, livre du voyage, et des jeunes femmes et des «êtres chers là-bas»; il l'a lu, le relira probablement: «De quels poèmes en dire autant» (*la Nouvelle Relève*)?

---

87. Allusion au 2e verset du chapitre 14 de *l'Evangile selon saint Jean*: «Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures, sinon je vous l'aurais dit; je vais vous préparer une place.»

4º *A Modernistic Poetry* (William Edwin Collin)

Dans la livraison d'avril 1945 de *The University of Toronto Quarterly*, William Edwin Collin montre qu'à sa façon la poésie grandboisienne «is modernistic» (p. 290). L'écrivain «knows all the gongorisms of French poetry from Rimbaud through Apollinaire to Eluard»[88]. Le titre du recueil «recalls the work of the French surrealists» qui ont exploré l'inconscient, notamment le rêve.

Pour y parvenir, ces auteurs, de même que Grandbois, notent «the play of irrational combinations of images because in our dreams we are free to create new thrills and apocalyptic visions and set the world ablaze with cascades of colours and nightmarish tragedies». Le critique invite à imaginer «the wraith-like figure rising like a wound dripping blood, the pointed stars, the fixed eyes and the ghoulish grimaces in the black night», qui figurent la déception du poète, sa souffrance et son désespoir[89]. Dans les songes, on peut bien tenter de saisir les choses, mais elles fuient, «slip by us on a swift black river, ghostly, insubstantial things. In vain we cry *[...]* and the intoxicated mastery of time and space fades leaving the poet's heart stiffed with solitude and suffering». Collin termine par cet éloge: l'univers onirique des *Iles de la nuit* «is poignant and brilliant».

C. LE PELERINAGE AU DOMAINE DU MERVEILLEUX (Roger Duhamel)

Au cours de l'année 1944, Roger Duhamel produit lui aussi deux textes à propos des *Iles de la nuit*. L'un est reproduit par *l'Action nationale* en octobre et l'autre, sous le

88. En français, le terme *gongorisme* a une connotation péjorative. Il désigne en effet la préciosité, la recherche dans le style, notamment l'abus des images ou des métaphores.

89. Collin écrit encore: «The title he gives to his collection, *les Iles de la nuit*, suggests fixed foci, black eyes in the dark and starry night of the soul».

pseudonyme de Paul Laliberté, paraît dans *le Bloc* le 14 du même mois[90]. Dans le premier article, le chroniqueur défend cette idée: la séduction de certaines œuvres s'explique malaisément, leur charme opérant à l'insu du lecteur qu'elles empoignent «par leur singulière acuité de vision, ou par la féerie des images ou par l'originalité de la pensée» (p. 136). Le recueil de Grandbois se compose d'amples poèmes caractérisés par une admirable richesse de diction et «une exceptionnelle puissance d'évocation» (*le Bloc*). En fait, l'auteur offre des vers d'une opulence verbale exceptionnelle, qui ne sont pas sans évoquer les meilleurs poèmes de Henri de Régnier.

Parce qu'il écrit en vers libres et sans ponctuation, d'aucuns taxeront Grandbois de modernisme de mauvais aloi. De là à l'assimiler aux surréalistes, il n'y a «qu'un pas qui sera tôt franchi» (*l'Action nationale*: 137). D'emblée, Duhamel rejette cette accusation dans la mesure où «la forme prosodique n'a qu'une importance très secondaire pour un poète véritable». Ce qui compte, en revanche, «c'est le nombre, le rythme, la luxuriance des images, c'est en un mot l'inspiration»[91]. Certes, tout n'est pas d'égale qualité dans *les Iles de la nuit*; «on y trouve parfois de vaines obscurités, des phrases alambiquées qui frôlent de près la préciosité» (p. 138). Mais à côté de rares scories, les perles et «les diamants d'un feu très pur» foisonnent.

Grandbois, donc, «possède la magie des mots» (p. 137). Le critique n'entend pas par là que la poésie grandboisienne consiste en «un jeu gratuit de vocables artistement

---

90. Dans l'article du *Bloc*, Roger Duhamel compare *les Iles de la nuit* à *Paroles en liberté* de Marcel Dugas. — Sur l'hebdomadaire montréalais, voir *le Bloc populaire 1942-1948* de Paul-André Comeau (Québec/Amérique, 1982, p. 286-290).

91. Duhamel affirme pourtant dans *le Bloc*: «Grandbois et Dugas écrivent une langue opulente et distinguée et rachètent, par l'élégance de la forme, la fragilité de l'inspiration.»

choisis et associés»[92]. Sous les vers se cache une pensée, «plus exactement un sentiment *[...]* qui ne se livre pas entièrement; il y a aussi une douleur sourde, une blessure mal cicatrisée et le chant devient alors une plainte digne et somptueuse». Dans *les Iles de la nuit*, les esthètes retrouvent encore l'exquise traduction des songes du poète, ses chimères et ses espoirs déçus. A son âme extrêmement vulnérable qui rappelle dans le crépuscule lunaire des archipels enchantés, «la poésie fournit un refuge et une évasion». En tout cas, Duhamel, en parcourant le recueil, éprouve la sensation très nette que les nécessaires compromissions de l'existence heurtent durement Grandbois «et qu'il désire découvrir, dans un univers recréé dans son cœur, le paradis perdu» (p. 137-138).

Seul sur son esquif, Grandbois «s'embarque pour des pays inconnus dont il cherche à retrouver les traces dans la fantasmagorie des vocables lâchés en liberté» (*le Bloc*)[93]. Il entreprend un pèlerinage au domaine du merveilleux, aborde «aux confins de la nuit, à la rive de la détresse, 'aux bords des larmes', comme aimait dire Stendhal», et fait pénétrer le lecteur dans le labyrinthe d'un destin (*l'Action nationale*: 137), le poète n'étant «jamais plus fraternel qu'au moment où il essaie de dévoiler ses secrets intimes, de traduire l'incommunicable». Le monde extérieur n'étant pas tel que le perçoit le commun des mortels, il faut à celui-ci «un guide, un nautonnier *[sic]* habitué aux remous des tempêtes tumultueuses» (*le Bloc*). Grandbois prend le néophyte par la main et l'«amène à ces paradis perdus, mystérieux comme un secret de femme et à jamais

---

92. R. Duhamel, *l'Action nationale* (octobre 1944): 137. — Ici, le commentateur prend ses distances à l'égard de Lucien Parizeau qui, dans son prière d'insérer, qualifiait *les Iles de la nuit* de «livre de dilettante», toute grande œuvre semblant «le résultat d'un jeu, au sens où les Grecs entendaient ce mot».

93. Duhamel écrit: «Seul sur son esquif, comme l'autre Alain perdu dans les mers australes *[...]*». Il s'agit d'une allusion au navigateur Alain Gerbault, qui traversa l'Atlantique en solitaire sur un voilier, puis mit le cap sur les îles du Pacifique. Il a écrit *Seul à travers l'Atlantique* (1925) et *A la poursuite du soleil* (1929).

impénétrables pour qui n'a pas retrouvé», à l'instar de Rimbaud, la clef des songes abolis.

Le voyage terminé, le poète «ne conserve aucune amertume du retour» (*L'Action nationale*: 138). N'étant pas dupe de ses créations, il ne souhaite qu'une chose: «Parvenir à 'tourner les lourdes portes de l'oubli'»[94]. Il demeure résigné, refusant le désarroi de la détresse humaine, et «dit adieu à ses angoisses et à ses espoirs dans *[les]* vers qui ferment le recueil» (p. 139). Duhamel conclut: «Comment ne pas témoigner à Alain Grandbois de la gratitude pour nous avoir fait visiter ses *Iles de la nuit*? C'est peu d'écrire que ces vers enrichissent notre littérature; c'est mieux de penser qu'ils nous demeurent à jamais très chers, que nous y voyons le reflet d'une expérience d'homme.»

VI. 24 SEPTEMBRE 1947: ATTRIBUTION DU PRIX DAVID

Le mercredi 24 septembre, Omer Côté, secrétaire de la Province, proclame à Québec les résultats des concours littéraires et scientifiques pour l'année 1947. Parmi les lauréats figure Alain Grandbois, qui remporte le premier prix dans la section de littérature pour le recueil intitulé *les Iles de la nuit*[95]. Le poète reçoit alors la somme de huit cents dollars.

---

94. Les trois derniers vers d'«Avec ta robe...» s'énoncent ainsi: «Pour ne pas voir dans l'épaisseur des ombres ° Lentement s'entr'ouvrir et tourner ° Les lourdes portes de l'oubli» (Parizeau, 1944, p. 67).

95. Les présentateurs de *Poésie I* notent: accueilli favorablement par la plupart des critiques, *les Iles de la nuit* «vaudra à son auteur, en 1947, le premier prix à être décerné pour une œuvre poétique» (PUM, 1990, p. 80). Cette affirmation est incorrecte. En effet, des écrivains ont reçu, avant Grandbois, le prix David pour un recueil de poèmes. Ainsi, le gouvernement du Québec avait couronné en 1929 *l'Immortel adolescent* de Simone Routier.

A. LE COMMUNIQUE DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE

A cette occasion, monsieur Côté émet un communiqué qui comprend deux parties. Après quelques commentaires sur Grandbois, le rédacteur mentionne des faits. Entre autres choses, il apprend que vingt-huit concurrents ont soumis des textes de fiction[96]. Dans un autre ordre d'idées, il nomme les membres du jury de la section littéraire: Robert Charbonneau, Roger Duhamel, Robert Elie, Emile Legault et le linguiste Roch Valin. On signalera que Charbonneau et Elie, collaborateurs de la première heure à *la Relève*, sont prévenus en faveur des œuvres canadiennes «novatrices». Quant à Roger Duhamel, il est un des commentateurs attitrés de la production de Grandbois, ayant rendu compte de chacune des nouvelles parutions de l'écrivain depuis avril 1934. De plus, des liens d'amitié unissent le critique et l'auteur depuis 1945[97].

Les journaux québécois couvrent largement la nouvelle de l'attribution du prix David 1947[98]. Plus précisément, ils relaient le 25 septembre le communiqué d'Omer Côté. Certains le reprennent presque textuellement. Il s'agit du *Canada* (p. 3), de *l'Evénement-Journal* (p. 1 et 5), du *Nouvelliste* (p. 11) et du *Soleil* (p. 24 et 10). Si *la Tribune* (p. 3) se contente, à peu de choses près, de reproduire le commentaire liminaire sur

---

96. Un communiqué du secrétariat de la Province, reproduit à la p. 6 de *Notre temps* du 8 février, précise que le concours littéraire est réservé en 1947 aux «ouvrages d'imagination en vers en langue française, tels que poèmes, poésies, pièces de théâtre publiés depuis le 1er mai 1943 ou manuscrits».

97. Dans *Bilan provisoire* (Beauchemin, 1958), Roger Duhamel confesse s'être assuré, dans le milieu des écrivains, «des amitiés très chères, qui débordent de beaucoup les cadres littéraires» (p. 64). Après avoir cité le nom d'Alain Grandbois, l'essayiste observe: «Une quinzaine d'années nous séparent, dont nous n'avons jamais fait état. Si nous n'avons pas en commun le talent, nous partageons en revanche les mêmes préoccupations intellectuelles, les mêmes goûts, les mêmes réactions face à la sottise. Que d'heures avons-nous passé *[sic]* depuis quinze ans à deviser de tout et de rien, à marquer nos divergences, à inscrire nos espoirs» (p. 64-65)!

98. Ces textes sont répertoriés dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.4).

Grandbois, d'autres périodiques l'omettent: *l'Action catholique* (p. 3), *le Devoir* (p. 3), *Montréal-Matin* (p. 2) et *la Presse* (p. 11). Par ailleurs, *le Droit* publie en page 13 une photographie de l'écrivain sous laquelle on peut lire: «M. Alain Grandbois, poète de Montréal, a remporté le premier prix de littérature au concours annuel de la province de Québec; l'œuvre primée est *[les] Iles de la nuit*». Enfin, *Notre temps* reproduit, à la page 4 de son édition du 4 octobre, une photographie du lauréat; elle comporte cette légende: «M. Alain Grandbois, membre de l'Académie canadienne-française, *[...]* a obtenu le premier prix de $800 pour son recueil de poèmes *les Iles de la nuit* au concours littéraire de la province de Québec.»

Certains articles permettent de reconstituer la partie du communiqué où le secrétaire de la Province fait des observations sur Grandbois, «originaire de Québec et actuellement à Montréal» (*la Tribune*), le correspondant anonyme du *Canada* soulignant que le lauréat fait partie de l'Académie canadienne-française[99]. Omer Côté remarque encore que le «jeune écrivain de talent, dont le premier ouvrage sur Jolliet, *Né à Québec*, a eu un si grand retentissement, avait déjà obtenu un prix aux mêmes concours littéraires, il y a trois ou quatre ans, avec son volume *le Voyage* [sic] *de Marco Polo*» (*la Tribune*)[100]. Plus précis, le correspondant du *Canada* écrit: «Grandbois, dont le premier ouvrage, *Né à Québec: Louis Jolliet*, édité à Paris il y a quinze ans, obtint un si grand succès, avait déjà été en 1941 lauréat du prix David dans la section des récits de *[voyages]*» (ou plutôt de littérature) avec son livre sur Marco Polo. Finalement, le communiqué ajoute que le poète, «qui appartient à une famille québécoise en vue, a passé plusieurs années à Paris» (*la Tribune*).

---

99. En fait, Alain Grandbois est natif de Saint-Casimir de Portneuf.

100. Il s'agit plutôt des *Voyages de Marco Polo.*

B. LA REACTION DES CRITIQUES

On se souviendra que Bernard Valiquette a profité de l'attribution du prix David 1941 à Grandbois pour envoyer à la presse un texte vantant les mérites de l'auteur maison. Six ans plus tard, Lucien Parizeau (dont nous avons noté plus haut le professionnalisme) demeure muet pour la bonne raison que son entreprise a, comme bien d'autres, fermé ses portes en 1946, à cause de la reprise en France d'une activité éditoriale normale[101].

Quoi qu'il en soit, quelques journalistes attirent l'attention sur la récompense décernée au poète. Tenant à être, parmi les amis du lauréat, le premier à le féliciter de son succès, un chroniqueur anonyme du *Canada*, comme s'il désirait attester la perspicacité, la clairvoyance des collaborateurs du quotidien, rappelle le 25 septembre 1947 l'accueil enthousiaste fait, dans les pages du journal montréalais, «aux *Iles de la nuit* de M. Grandbois, l'œuvre poétique la plus marquante qui ait été publiée depuis longtemps par un Canadien» (p. 4). Le chroniqueur se réfère ici aux articles de Charles Hamel, «Une œuvre de beauté: *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois chez Parizeau, éditeur», et de Berthelot Brunet, «Il y a plusieurs demeures...», respectivement parus les 5 juin et 14 septembre 1944. Enfin, le même chroniqueur évoque un important article de René Garneau publié dans le supplément littéraire du 4 novembre 1946, consacré au recueil primé et «signalant le précieux apport de M. Grandbois à la poésie en notre pays»: «Retour sur un poète et sa poésie: à propos des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois».

Par ailleurs, Lucette Robert rapporte une rumeur dans *la Revue populaire* de novembre 1947: loin de se reposer sur ses lauriers, Grandbois, qui vient de remporter

---

101. A ce sujet, voir la «Présentation» de *Poésie I* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 85).

le prix David pour une plaquette de vers, compose «un roman de mœurs dont l'action se passe à Québec»[102].

En terminant, on répétera qu'Emile Bégin reprend, dans le numéro de novembre 1947 de *la Revue de l'Université Laval* (sous le titre «*Les Iles de la nuit*» et le pseudonyme de Télémaque), une étude, «*Les Iles de la nuit* de M. Alain Grandbois», parue trois ans plus tôt dans *l'Enseignement secondaire au Canada*. Comportant des ajouts, dont quelques extraits du recueil, la seconde version débute ainsi: «*Les Iles de la nuit* viennent d'obtenir à leur auteur le grand prix de poésie du gouvernement du Québec», distinction qui ne change en rien la position du critique, plus que jamais défavorable au livre (p. 237).

Comme on le voit, l'attribution du prix David ne relance pas vraiment la réception du recueil de Grandbois: Montréalais (issu d'une famille distinguée) qui a vécu à Paris; auteur des *Iles de la nuit*, l'une des œuvres poétiques marquantes du Canada.

VII. LE MYTHE DE GRANDBOIS

Laissant intacte plusieurs des représentations de Grandbois (le voyageur, l'homme distingué, l'érudit, le peintre, l'écrivain émérite et l'esprit novateur), la publication des *Iles de la nuit* en accrédite de nouvelles: le *pater dolorosus*, le musicien, le poète exemplaire, l'intellectuel et le philosophe. Bon nombre de ces images s'entremêlent.

---

102. L. Robert, *la Revue populaire* (novembre 1947): 8. — Vraisemblablement, la chroniqueuse fait allusion aux *Pharisiens*, roman depuis longtemps annoncé. Si Grandbois avait effectivement publié les livres qu'il dit avoir sur le chantier, à tel ou tel moment de sa carrière, la bibliographie de ses œuvres comporterait peut-être deux fois plus de titres que présentement.

A. UN VOYAGEUR ERUDIT

«Grand voyageur» selon Guy Sylvestre, Alain Grandbois, mentor ou nautonier qui de l'aveu de Roger Duhamel a beaucoup vécu à Paris, apporte aux lettres canadiennes-françaises «le vent du large, l'odeur embaumé *[sic]* de paysages» inconnus (*le Bloc*). Pour sa part, l'auteur anonyme de *la Revue populaire* conseille d'emporter en voyage *les Iles de la nuit*, livre au titre évocateur que le touriste ne se lassera pas de lire et de relire «avec une joie nouvelle».

Sous la plume de René Chopin, le voyageur prend une coloration particulière. Il se transforme en *instable* (celui qui ne cesse jamais de «pérégriner»), en *extrémiste* (l'«excentrique» qui met toujours le cap sur les confins), en «barbare jeune et vivant» (celui qui devient «étranger» à force de sillonner les routes du vaste monde). En vérité, ce qui est près de lui paraît sans prestige au poète.

> Là où il se trouve, il ne se sent pas y être. C'est toujours là-bas qu'il veut partir. Tout ce qui est mouvant le fascine: les vagues de la mer, les mirages sur l'horizon, ses propres visions fuyantes. Les pays les plus mystérieux, les peuples les plus étranges lui lancent leurs appels. *[...]* Il a l'âme voyageuse. Il aime l'aventure

qui le conduit un jour en Chine. Peu s'en faut qu'il ne devienne alors chinois, «tant il *[prend]* plaisir à se sentir ailleurs. Mais cela ne *[dure]* guère. La Chine n'*[est]* pas assez loin.» Découvrant qu'il n'y a plus, sur la planète, «de terres inconnues, d'îles inexplorées», le globe-trotter, on l'a déjà signalé, relate, pour compenser, les expéditions de Louis Jolliet et Marco Polo. «Par refoulement d'un désir qu'il a eu jadis de les visiter, mais qui ne s'est pas réalisé», il a métamorphosé les Iles-sous-le-Vent en *Iles de la nuit*. En fait, une soif de voyage insatiable pousse Grandbois, être aussi fuyant que sa poésie, à «aller plus loin qu'au bout du monde: au delà d'un univers que

l'on perçoit par les cinq sens». Il appareille pour le voyage intérieur et s'engagera bientôt dans les abîmes de l'être.

«Parce qu'il a vécu à Paris les plus fécondes années de sa vie, ces dix ou quinze années de lectures, de fréquentations choisies, de rêveries, d'amour et de longues conversations *[...]* dont il a volé quelques mois pour une fugue vers la Chine qui grondait», l'auteur des *Iles de la nuit*, aventurier canadien-français, «est aussi de France», de la plus belle province poétique de la France. Telle est du moins l'opinion de René Garneau, qui continue:

> Pour moi, Alain Grandbois fait partie des paysages de Paris que j'aime le plus, comme les étalages de livres fraîchement sortis de l'imprimeur appartiennent de droit aux galeries de l'Odéon, comme le soleil de onze heures convient à la façade de Saint-Etienne-du-Mont et comme un autre de nos meilleurs écrivains canadiens, Marcel Dugas, appartient aux douces petites rues qui courent derrière l'Ecole normale supérieure.

En réalité, Grandbois «appartient au monde comme le monde lui appartient et, puisqu'il faut absolument une patrie, que cette patrie soi *[sic]* la langue dans laquelle il écrit ses vers». Simultanément canadien et français, le poète, voyageur éminent, «distingué», ressortirait donc, en définitive, à l'autorité d'une patrie «intellectuelle».

Guy Sylvestre, qui considère Grandbois comme un érudit, emboîte le pas à Charles Hamel, on ne peut plus sensible «à l'esprit infiniment cultivé d'un homme qui a beaucoup lu, beaucoup voyagé et intensément vécu» — homme «servi par une belle culture», précise Pierre Gélinas. Le Grandbois «lettré sensible et compréhensif» de René Chopin s'accorde avec celui que dépeint Roger Duhamel: un écrivain qui a profondément goûté tous les raffinements de la littérature française et qui en demeure imprégné. Au courant des dernières modes artistiques, le poète, déclare sur un ton goguenard Pierre-Paul Turgeon, possède tous les *ismes*, qu'ils ressortissent aux lettres ou à la peinture.

B. DU PATER DOLOROSUS *A L'HOMME REVOLTE*

Avec le recueil de 1944 émerge une image capitale de Grandbois: celle du *pater dolorosus*. Appelée à durer, elle s'applique au poète des *Iles de la nuit* ou à l'homme né à Saint-Casimir de Portneuf, parfois aux deux. Selon Pierre Gélinas, la poésie de Grandbois est profondément marquée du sentiment de perte, cause de solitude et d'oubli. Cette poésie exprime, si l'on en croit Guy Sylvestre, l'inquiétude essentielle d'un «esprit infiniment distingué», à la fois délicat et discret, que déchirent les plus hautes angoisses. Victime de ses qualités, le poète est «trop digne pour s'abandonner aveuglément aux instincts ou aux intérêts qui pourraient le conduire vers les brutalités d'une existence sans conscience». Pour Berthelot Brunet, la pudeur incite l'écrivain à bémoliser sa souffrance. A propos du poète des *Iles de la nuit*, William Edwin Collin parle de déception, de souffrance et de désespoir — poète qui, au dire d'Emile Bégin, est immergé dans la tristesse absolue.

Mais la figure du *pater dolorosus* ne rend pas compte à elle seule du mythe d'Alain Grandbois dans toute sa complexité. A l'être accablé d'angoisse et de douleur des uns s'oppose en effet l'homme puissant (sinon révolté) des autres. Sous la plume d'Eloi de Grandmont, le second se bat contre les images oniriques par essence difficiles à cerner, son recueil se résumant à un double cri. Mu par la révolte, le Grandbois dont Pierre-Paul Turgeon trace le portrait pratique une littérature violente; il dirige une orchestration littéraire agressive. *Les Iles de la nuit*, où Jeanne Ivry découvre un rythme large au souffle puissant, représentent aux yeux de Théophile Bertrand un beau cas de témérité aventureuse.

D'autres interprètes optent plutôt pour la réunion des contraires. En lisant le recueil de Grandbois, «un ultra-civilisé», Emile-Charles Hamel entend un sanglot de

désespoir «vite étouffé avec la discrétion d'un homme suprêmement distingué» dont l'œuvre, en lutte contre l'habitude, est remplie de réserve[103]. Sensible à la mélancolie sans issue de la pièce intitulée «Avec ta robe...», Gustave Lamarche note que le poète orgueilleux, manière de démiurge inspiré par une violence cérébrale, étreint les mondes sidéraux. Sous les vers de Grandbois, dont l'âme est «extrêmement vulnérable» (*l'Action nationale*: 137), Roger Duhamel lit le «testament de l'abandonné» (*le Bloc*); il perçoit une douleur sourde, une blessure mal cicatrisée, constatation qui n'empêche toutefois pas le critique d'applaudir à l'exceptionnelle puissance d'évocation du recueil.

Dans *les Iles de la nuit*, révélation d'une sensibilité douloureuse où Grandbois violente la langue française, René Chopin détecte une désolation qui s'exprime avec grandeur. Cette désolation, l'auteur du *Cœur en exil* la compare aux forces de la nature. Beaux comme l'orage, incohérents comme l'éclair et brûlants comme la lave, les vers grandboisiens (dont le rythme est d'une force remarquable, d'«une solidité presque matérielle») s'apparentent encore à un cyclone chargé de durs grêlons qui s'abat sur les champs bien cultivés de la poésie locale. Bref, constate René Garneau, l'art de Grandbois (homme dont la pensée se déroule sous l'inspiration de la souffrance, mais qui triomphe d'un ange aux ailes dures) se réduit au jeu alterné du malheur et de la joie. Dans son mal et son amertume, le poète «a engagé la mer et la nuit». Entre les lois éternelles du monde et le chant de son ami Grandbois existe «une familiarité de rapports qui élargit ses poèmes jusqu'à des dimensions cosmiques».

---

103. Dans la volonté du poète de taire une douleur sur le point de s'exprimer avec plus de passion, Charles Hamel voit, un moment, «la discrétion de l'homme distingué». En somme, la distinction appelle, implique la discrétion, qui à son tour accentue la première.

C. L'ECRIVAIN EMERITE

Cet homme est d'abord et avant tout un écrivain qui a déjà imposé sa marque, «a master of prose», écrit William Edwin Collin (p. 288), René Garneau considérant *Né à Québec* comme «un beau livre en prose». Au début de 1944, Alain Grandbois, prosateur chevronné, est, d'après Egmont, avantageusement connu à titre de conteur et d'historien, Berthelot Brunet faisant remonter l'«exotisme» grandboisien aux *Voyages de Marco Polo*. Qu'il compose en vers ou en prose, Grandbois, affirme René Chopin, est toujours poète, réputation que viennent enfin confirmer *les Iles de la nuit* qui assoient, soutient Roger Duhamel, «le légitime prestige de *[leur]* auteur» (*l'Action nationale*: 138).

Les Iles de la nuit sont, déclare Egmont, «un grand livre» (p. 60). Par ailleurs, Berthelot Brunet trouve «cela fort beau» (*le Canada*). Eloi de Grandmont fait allusion aux «indiscutables beautés de la poésie d'Alain Grandbois». Le recueil offre, remarque de son côté Roger Duhamel, «quelques-uns des plus beaux poèmes lancés par une voix canadienne-française» (*le Bloc*). Toujours à propos de la plaquette de vers, Théophile Bertrand parle d'un succès et d'une promesse, et Charles Hamel, d'une «belle réussite». Après avoir dégagé du livre le thème obsédant de la douleur, le chroniqueur du *Canada* observe: «Alain Grandbois a fait, pour lui d'abord, mais aussi pour nous ensuite, œuvre de beauté. Nous lui devons de la joie, sachons-lui-en gré»[104]. Au créateur d'une «belle valeur», Pierre Gélinas est prêt à pardonner certaines assonances qui surprennent ou choquent, le critique du *Jour* prêtant même à Grandbois «une volonté préméditée de faire tel qu'une faute ou une erreur, tant le métier est sûr». «Au lecteur attentif qui cherche la beauté du mot, de la ligne, de la phrase, qui cueille les images, sans souci de *[leur]* cadre, *les Iles de la nuit* sont, reconnaît Nil Marsan, un enchantement.»

---

104. W.E. Collin écrit: «The best poetry this year is the work of M. Alain Grandbois» (p. 288).

Magicien des mots d'après Roger Duhamel[105], Grandbois (qui, si l'on se fie à René Garneau, évolue «dans un monde où la chose littéraire est devenue une entreprise publicitaire») «ne se laisse pas accaparer par l'événement». Garneau continue: «Plus le quotidien devient brutal, moins il existe pour lui. Il est un poète pur et un homme pur», parce qu'il sort victorieux du combat avec un ange aux ailes dures, c'est-à-dire l'utilisation poétique du thème de la souffrance. Il triomphe dans la mesure où «il a retrouvé la note pure sous la musique désordonnée des tourments». Engagé dans une quête de certitude, le poète ne trouve, on l'a précédemment souligné, que le silence. Mais ce qui compte, c'est qu'il a su, tel un hermétiste, «changer ce silence en sortilèges et faire fleurir des jardins et des songes sur ce qu'il appelle 'le désastre mortellement parfait'»[106]. René Chopin développe également le thème de l'écrivain distingué qui transmute en or un matériau vil: chez Grandbois, qui s'adonne à l'écriture automatique, «l'intelligence et la raison interviennent sûrement et souvent pour dégager les pierres précieuses du mineral brut, étouffer les illuminations qui veulent monter en lui de trop bas ou de régions trop obscures».

On a déjà noté que Grandbois renouvelle les images (M. Dugas), pratique une nouvelle forme de poésie que Jeanne Ivry est loin d'endosser intégralement, repétrit l'ordre ordinaire des mots et des rythmes (Egmont), revigore le classicisme tout en se distanciant de l'ultrafuturisme (T. Bertrand). Embouchant à son tour le thème de la nouveauté, Roger Duhamel perçoit dans le poème intitulé «Parmi les heures...» «un élan lyrique admirable qui a peu d'analogue dans nos lettres» (*l'Action nationale*: 138). Pierre Gélinas exprime une idée semblable: «Alain Grandbois maîtrise une phrase

---

105. Chez Emile Bégin, un «opposant» à Grandbois, l'incantation prend l'allure de la magie noire.

106. Les mots guillemetés par René Garneau appartiennent au poème «Que surtout mes mains...» (*les Iles de la nuit*, Parizeau, 1944, p. 122).

étudiée, et simple en même temps, qui parvient à une puissance d'évocation poétique neuve chez nous.» En d'autres termes, «*les Iles de la nuit* sont un apport précieux à notre poésie, à qui elles donnent une orientation particulière». Dans l'esprit de Charles Hamel, l'œuvre grandboisienne, toute conforme à la grande tradition poétique française et qui propose du monde une vision inédite, «rend un son nouveau en notre Canada».

S'adonnant à la fiction, plus précisément à la poésie, l'auteur des *Iles de la nuit* a subi l'ascendant de maints écrivains français. Si les vers grandboisiens rappellent à Guy Sylvestre ceux de Charles Baudelaire, Roger Duhamel cite plutôt Henri de Régnier, et Pierre Gélinas, Patrice de La Tour du Pin. René Chopin, lui, nomme les grands tragiques, Hugo, Verlaine et Rimbaud, Lautréamont, Valéry, Mallarmé, Gide, Claudel, Proust, Saint-John Perse et les surréalistes. Car on rattache également Grandbois aux écrivains modernistes. Cette association, qui plaît à Berthelot Brunet, ulcère cependant Jean Genest.

Marcel Dugas est un des premiers à apparenter Grandbois aux surréalistes, longtemps ignorés ou décriés au Canada[107]. Si quelques critiques, dont Charles Hamel mais surtout Egmont, se réjouissent de voir dans l'auteur des *Iles de la nuit* un émule d'Apollinaire, Breton, Eluard et Tzara, d'autres, à l'instar de René Chopin, jugent la poésie grandboisienne acceptable dans la mesure où elle s'écarte des aspects les plus «détestables» du mouvement surréaliste, que Roger Duhamel taxe de modernisme de mauvais aloi. Pour communier à l'œuvre de Grandbois, le critique doit donc le disculper du «crime» surréaliste, ce qu'il ne manque pas de faire, de même que Nil Marsan.

Théophile Bertrand met l'accent sur «le souffle poétique» de Grandbois. D'autres exégètes qualifient l'écrivain de véritable, de magnifique poète (Nil Marsan) — «un

---

107. Dans *le Canada* du 26 juin 1943, Guy Jasmin qualifiait déjà de surréalistes les poèmes d'Alain Grandbois.

grand poète», dit Roger Duhamel (*l'Action nationale*: 137). Tel est aussi l'avis de René Garneau qui présente Grandbois, né à Québec, comme un vrai, un beau poète de langue française appartenant «à la famille française autant que Guillaume Apollinaire ou Jules Supervielle, le premier né polonais et romain, le second d'origine uruguayenne».

A quelques exceptions près, la critique, qui ne le condamne pas nécessairement pour autant, considère Grandbois comme l'auteur de poèmes difficiles, obscurs (parfois même abstrus), mais lumineux par endroits. Aussi le compare-t-on volontiers à Mallarmé ou Valéry.

Dans la réception des *Iles de la nuit* émerge une nouvelle représentation de Grandbois: celle de l'esprit méditatif, du penseur, en un mot, du philosophe. Pierre Gélinas est d'avis que l'écrivain livre, dans le recueil, la somme d'une expérience non seulement poétique mais personnelle. Pour Guy Sylvestre, le poète, aiguillé sur la voie de la clarté, médite, dresse le bilan de sa vie, s'interroge sur le sens de l'existence. André Giroux, lui, encense un recueil placé sous le signe de l'intelligence et qui rappelle en conséquence le poète de *la Jeune Parque*, à la fois cérébral et humain. Quant à René Garneau, il insiste sur le caractère intellectualiste de l'œuvre. Sous la plume du critique, Grandbois se transforme en métaphysicien, spécialisé dans la souffrance et non dépourvu de tendresse, qui se lance dans une quête problématique de la certitude.

D. LE PANTHEON DES LETTRES QUEBECOISES

Se référant aux *Iles de la nuit*, René Chopin affirme: «Jamais pareil cyclone, chargé de durs grêlons, traversé de figures hallucinantes, n'a ravagé les champs bien cultivés de la poésie au Canada français.» Egmont ne croit pas qu'un événement plus important se soit produit dans les lettres du cru «que la publication de cet ouvrage» (p. 61). Il «se

place d'emblée au sommet de notre littérature poétique» (p. 60). Balançant entre la critique et l'admiration, Nil Marsan interpelle Alain Grandbois: «Qu'il ne craigne *[...]* pas la lumière et il montera au sommet de notre Parnasse et peut-être du Parnasse.» Egalement écartelé, Gustave Lamarche admet néanmoins que le rêve grandboisien est probablement le plus ambitieux des lettres locales.

S'il constate que les Canadiens français n'ont pas encore de littérature, Berthelot Brunet se console à la pensée qu'ils ont «du moins quelques livres excellents» (*le Canada*) produits par Emile Nelligan, Guy Delahaye, René Chopin, le précurseur Jean-Aubert Loranger, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert[108]. Ils «ont donné les meilleurs livres de poèmes canadiens: c'est le tour d'Alain Grandbois, avec un recueil charmant» (*la Nouvelle Relève*).

Aux yeux de René Garneau, l'auteur des *Iles de la nuit* est le seul avec Paul Morin dont l'histoire de la poésie du cru doit s'enorgueillir et qu'elle peut présenter «comme l'égal des poètes français». Si Grandbois n'a publié qu'un volume de vers, celui-ci «ne suggère aucun terme de comparaison avec les tentatives anciennes et récentes de la poésie canadienne d'expression française»[109]. Hormis peut-être Paul Morin (qui est surtout un musicien du mot) et Saint-Denys Garneau (qui a laissé, avant sa mort prématurée, quelques-uns des plus beaux vers de la langue française), aucun poète, précise Egmont, n'a joué aussi bien de son instrument, «personne n'a tiré du verbe des accents plus vrais que M. Grandbois» (p. 60).

---

108. En 1920, Jean-Aubert Loranger, précise Berthelot Brunet, chantait dans *les Atmosphères* des chants non sans parenté avec ceux des *Iles de la nuit*. Il «fut sans doute le précurseur. Notons-le: nous avons été si longtemps en retard» (*la Nouvelle Relève*). — A W.E. Collin, *les Iles de la nuit* «recalls the work of *[...]* M^lle^ Anne Hébert» (p. 290), en l'occurrence *les Songes en équilibre* (l'Arbre, 1942).

109. René Garneau semble oublier les *Poèmes* d'Hankéou.

Après avoir pleuré la disparition de Nelligan et de Saint-Denys Garneau comme la mort de la poésie canadienne, André Giroux se ressaisit. Il n'a plus aucune raison de douter, puisque Grandbois, nouveau Malherbe, a pris la relève et «placé la poésie à un sommet qu'elle n'avait jamais atteint avant lui». Le chroniqueur de *Culture* reprend d'autant plus volontiers espoir en la poésie écrite par des Canadiens français que «*les Iles de la nuit* atteignent, d'un seul coup, aux plus émouvantes réalisations françaises». Pour Pierre Gélinas, Grandbois a poussé sa recherche, «il a laissé de côté les trucs qui donnent un rendement infaillible mais par trop facile». Excepté Saint-Denys Garneau, «nul ne s'est rendu aussi loin par la sûreté du métier et l'intensité du message», personne ne s'est «montré davantage en possession d'une telle technique, au service d'un souffle plus authentique», que l'auteur des *Iles de la nuit.*

Finalement, Emile Bégin note, une fois qu'il a refermé le recueil: nous voilà loin des poètes classés dans les manuels locaux, loin de la tristesse de Nelligan ou de Saint-Denys Garneau. Avant de formuler de sérieuses réserves sur l'œuvre, le chroniqueur de *la Revue de l'Université Laval* observe, mi-figue, mi-raisin: «Certains noms du catalogue de nos Apollons ne se peuvent plus prononcer après la lecture des *Iles de la nuit*» (p. 239).

Dès la sortie de son premier recueil édité au Québec, Alain Grandbois est promu au panthéon de la poésie locale où il rejoint des anciens (Emile Nelligan, Guy Delahaye, Paul Morin, René Chopin et Jean-Aubert Loranger), et des contemporains, Anne Hébert et surtout Saint-Denys Garneau.

E. L'ARTISTE

Qu'ils le prisent ou non, Berthelot Brunet, René Chopin, Roger Duhamel, René Garneau, Charles Hamel et Jeanne Ivry voient, dans le recueil de Grandbois, un chant[110]. Si Egmont associe Grandbois (dont la langue s'abîme et disparaît dans sa propre musique) à Stravinski, Chostakovitch et Debussy, Emile Bégin évoque, à propos des *Iles de la nuit* (poèmes aux musiques incantatoires auxquels Raymond Tanghe attribue une valeur musicale), « *Une nuit sur le mont Chauve* de Moussorgsky avec ses clameurs déchirantes, ses appels, ses lueurs rouges, ses apparitions fantomales agrandies par l'obscurité» (p. 239). Au même critique, dans l'ensemble défavorable à Grandbois, les procédés littéraires récurrents (comme l'énumération, la répétition et la parataxe) «font songer à certains motifs des baccanales *[sic]* du chantre de Dalilah *[sic]* ou de Wagner, à leurs insistances hallucinatoires». Pour Pierre-Paul Turgeon, chroniqueur également critique à l'égard de Grandbois, il y a, dans le recueil, «poésie parce qu'il y a musique avec des accords modernes plus près du fauve klaxon que de la harpe romantique» (p. 203).

Aux yeux de Roger Duhamel, Grandbois (qu'Egmont rapproche de Léger, Picasso et Pellan) se révèle «un poète descriptif d'une pénétrante observation, un peintre d'un dessin très sûr et d'une palette chatoyante» (*l'Action nationale*: 138).

On signalera ici une quasi-constante dans la réception critique des textes de Grandbois. En général, les interprètes comparent sa prose à la peinture et sa poésie à la musique.

Voyageur au long cours, Alain Grandbois, homme cultivé, explore les confins du monde et les profondeurs du moi. Prosateur, il est également, il est surtout poète, un poète cosmique. Oscillant sans cesse entre le malheur et la joie, *les Iles de la nuit*

110. Dans *le Bloc*, Roger Duhamel parle d'un «chant plaintif».

constituent une œuvre de beauté qui assoit le prestige de leur auteur et le fait accéder au panthéon de la poésie locale. Le caractère novateur de son recueil permet de comparer Grandbois aux écrivains modernes de la France (notamment aux surréalistes) qu'il égale tout en s'en distanciant — écrivains qui, pour une majorité de commentateurs, représentent le critère d'excellence. L'œuvre d'un artiste si distingué appelle les métaphores du musicien, du peintre et de l'alchimiste .

VIII. DE LA SIGNIFICATION DES MOTS AU NON-SENS DE LA VIE

(Conclusion)

Dans la réception des *Iles de la nuit*, le discours sur le recueil et son auteur occupe évidemment une place centrale. Mais les commentateurs ne se limitent pas à ces propos. En plus de la guerre, ils parlent de l'édition canadienne-française en général et de Lucien Parizeau en particulier. Maints critiques abordent la question du sens logique et du non-sens en poésie. Enfin, plusieurs interprètes réfléchissent sur le problème du sens de la vie, se transformant ainsi en «philosophes» à l'instar de leurs collègues européens.

A. L'ACTUALITE DES ILES DE LA NUIT

Le second conflit mondial affleure à l'occasion dans les comptes rendus consacrés aux *Iles de la nuit*. A ce sujet, on peut mentionner Raymond Tanghe, qui fait allusion au rationnement du papier; René Chopin, notant qu'on meurt bêtement aujourd'hui, «sans combattre, la carène du navire trouée d'une torpille»; ou encore Charles Hamel, à qui un

quatrain du recueil fait penser aux événements qui se préparent sur le front européen au début de juin 1944. L'heure n'est alors plus à l'angoisse mais à l'optimisme, les Alliés devant bientôt libérer la France.

L'édition en temps de guerre suscite deux commentaires, dont l'un fort bref. S'autorisant de l'expérience de Parizeau, enregistrant la prospérité nouvelle des éditeurs canadiens-français, Eloi de Grandmont leur recommande de multiplier les livres d'artistes. De son côté, Raymond Tanghe envisage avec confiance l'avenir de l'édition locale en plein essor.

Le peu d'écho rencontré par le conflit dans les études qui portent sur *les Iles de la nuit* tient en partie à la nature de l'ouvrage: un recueil de poèmes où, si l'on suit l'éditeur, l'élément ludique prédomine, où l'idéologie est en conséquence diluée, sinon gommée.

B. LE SERIEUX DE L'ŒUVRE

Qu'ils applaudissent au livre d'Alain Grandbois ou qu'ils prennent leur distance à son égard, les commentateurs en reconnaissent le «sérieux», qui résulte principalement de trois facteurs. Le premier réside dans la personne même de Lucien Parizeau, éditeur hors de pair qui a su produire un livre impeccable sur le plan typographique. En outre, Parizeau a fait appel, pour illustrer l'ouvrage, à Alfred Pellan, un très grand artiste (R. Duhamel), le plus grand peintre du Canada français (Egmont). S'il est vrai que tous les critiques ne partagent pas ce point de vue, force est d'admettre que Pellan jouit d'une grande réputation dans le champ des arts. Troisièmement, la poésie qui émane de l'esprit de Grandbois ne peut être «banale», même aux yeux de Nil Marsan, critique écartelé. En fait, aucun poème des *Iles de la nuit* n'est banal, estime André Giroux. La crainte d'être

banal fait tomber le Grandbois esquissé par René Chopin dans les pièges sournois de l'obscurité. Même les «adversaires» conviennent de la gravité du message grandboisien — gravité entraînant celle des exégètes (T. Bertrand) qui s'acharnent à dégager le sens de l'œuvre.

C. SENS ET NON-SENS EN POESIE

Nous empruntons ce titre à Raïssa Maritain qui traite de la question dans une communication présentée en août 1937 et dont le texte est édité un an plus tard chez Desclée De Brouwer. Réunissant quatre essais des époux Maritain, l'ouvrage s'intitule *Situation de la poésie.*

1° *L'hermétisme ou l'occultation du sens*

On l'a vu, une majorité de critiques note l'hermétisme de l'art de Grandbois, auteur «difficile». Gustave Lamarche braque les feux sur le problématique exercice de la poésie, qui doit trouver le juste milieu entre une trop grande précision et l'évanescence complète. Quoi qu'il en soit, l'hermétisme grandboisien paraît découler de plusieurs causes, dont l'absence de ponctuation[111], le recours au vers libre[112], à l'inversion[113], aux métaphores hardies (T. Bertrand). Le degré plus ou moins grand d'obscurité inhérent à la poésie s'accroît, dit encore Lamarche, lorsque celle-ci se tourne vers le songe. Or *les Iles de la nuit* se déroulent en bonne partie sous le signe du rêve. Autrement

---

111. Jean Genest, Emile Bégin (et, dans une certaine mesure, Pierre-Paul Turgeon) plaident en faveur de la ponctuation, «cet excellent garde-fou» (Nil Marsan). Par ailleurs, l'absence de ponctuation ne gêne ni René Chopin ni Roger Duhamel.

112. En vérité, un seul auteur, Nil Marsan, avoue ne pas aimer les vers blancs. Si Roger Duhamel et Théophile Bertrand évoquent ceux de Grandbois, c'est pour les louanger.

113. René Chopin et Egmont y font allusion.

dit, leur hermétisme résulte aussi de la perspective «subjective» choisie par l'auteur, qui décrit non pas ce qu'il voit à l'extérieur mais plutôt à l'intérieur de lui-même, cherchant de la sorte à transposer son propre inconscient (P.-P. Turgeon). Auteur surréaliste ou surréalisant, Grandbois plonge au plus intime de la vie inconsciente, en recourant de façon plus ou moins systématique à l'écriture automatique (R. Chopin, P.-P. Turgeon, N. Marsan), et en ramène des images surprenantes, si ce n'est déconcertantes.

Sur un plan plus proprement linguistique, Gustave Lamarche reproche au poète de s'éprendre du signe au détriment de la chose signifiée. Plus précisément, Grandbois s'écarterait de ce que le chroniqueur appelle la vérité commune ou native des mots, rendant ainsi la compréhension ardue. De cet écart, Egmont, quant à lui, se réjouit. Les mots ordinaires, justes et clairs, soutient-il, n'ont jamais de prise sur l'univers du songe. Qui plus est, leur arrangement usuel ne parvient pas à capter les images oniriques. Pour transposer celles-ci adéquatement, il faut donc bousculer l'ordre habituel des mots, inventer ultimement une langue nouvelle qui comble Egmont, mais déroute Jeanne Ivry et déconcerte, dans une certaine mesure, René Chopin.

Confrontés à l'hermétisme de Grandbois, les commentateurs se répartissent en deux clans. Il y a ceux qui l'avalisent et ceux qui le rejettent, ou, pour reprendre la formule déjà citée de Pierre-Paul Turgeon, il y a, d'une part, les hardis «qui adorent les chocs, l'exaltation nerveuse, la course au fantôme dans l'horreur des ténèbres» et, d'autre part, «les intellectuels modérés, férus du parfait équilibre et redoutant l'originalité piquante».

Les seconds adhèrent au néo-classicisme. Avec Jeanne Ivry, ils définissent la pensée française en termes de précision, de clarté. Ils recherchent, comme Gustave Lamarche, l'équilibre entre intelligence et instinct. Ils sont, à l'exemple de Nil Marsan, attachés à

de vieilles habitudes en poésie et se plient aux formes classiques. A l'instar du collaborateur de *la Boussole*, ils aiment les règles qui domptent la poésie «échevelée».

Dans cette catégorie de critiques, Théophile Bertrand constitue un cas d'espèce. Pour lui aussi, le classicisme réside dans le respect de l'essentiel, c'est-à-dire l'ordre, la mesure et la clarté, et dans l'obéissance aux principes séculaires. Mais ces principes évoluent, si bien que *les Iles de la nuit*, livre exemplaire, peuvent combiner témérité aventureuse et respect des exigences irrépressibles de la nature de l'homme. Sautant pardessus l'obscurité de Grandbois, le chroniqueur de la revue *Mes fiches* annexe le poète au classicisme.

On ajoutera que certains commentateurs hésitent sans cesse entre la critique et l'admiration. Nostalgique du classicisme, René Chopin est de ceux-là. Il salue dans le Grandbois prosateur un écrivain de la plus belle lignée des classiques. Or le poète tombe souvent dans les pièges de l'obscurité; à plusieurs reprises, ses vers choquent l'*affreux bon sens.*

Caractérisé par l'anarchie, l'incohérence et le chaos, associé à la mode, phénomène éphémère, «déréglé», l'hermétisme en poésie ou l'abstraction en peinture (une manière de snobisme qui contrevient aux lois «éternelles» de la Beauté) apparaît en conséquence inacceptable aux inconditionnels du classicisme[114].

A l'inverse, les autres critiques, qui sont les plus nombreux, acquiescent à un certain modernisme ou, en tout cas, sont moins rebutés par lui. Ils se montrent donc plus réceptifs à l'hermétisme grandboisien qui possède avec la modernité plusieurs points en commun. Pierre Gélinas, alors tout jeune auteur, va jusqu'à prononcer un plaidoyer en

---

114. Les substantifs *snob* ou *snobisme* reviennent sous la plume de Théophile Bertrand, Roger Duhamel, Jeanne Ivry et Gustave Lamarche.

faveur de l'hermétisme en poésie. Ce texte est révélateur de la période qui précède immédiatement la publication des *Iles de la nuit*. Si le chroniqueur du *Jour* prend la peine de défendre l'hermétisme, c'est que celui-ci fait (ou a fait jusqu'à très récemment) question; c'est que le domaine littéraire postulait et, dans une certaine mesure, postule encore la clarté, la logique à tout crin, même en poésie. Par ailleurs, l'article de Gélinas montre bien que de nouveaux codes de lecture et d'écriture émergent.

Mais hermétisme ne signifie pas tant absence qu'occultation du sens logique.

2° *A la recherche du sens logique*

On essaie donc de restituer le sens rationnel des *Iles de la nuit*, de pénétrer une poésie «impénétrable». On parvient d'autant plus facilement à dégager l'unité du recueil qu'on est proche des formes nouvelles de l'art. Par contre, les critiques imbus des canons néo-classiques *disent* comprendre malaisément l'œuvre, l'éclatement des images et la multiplicité des sens possibles les égarant plus ou moins. A un Jean Genest interdit devant des «puzzles symbolistes» répond un Charles Hamel, selon qui le recueil compose un seul grand poème en vingt-huit chants.

L'étude thématique et l'établissement des sources littéraires représentent les deux moyens privilégiés d'atteindre à la signification du livre de Grandbois. Dans le second cas, on rencontre deux attitudes. En général, les critiques défavorables au poète l'associent au surréalisme qu'ils exècrent. Les autres, ceux dont les avis sont partagés ou qui louent le recueil, affirment plutôt, à la suite de l'éditeur, que Grandbois, imprégné de poésie française, n'imite pas ses modèles (évidemment des «maîtres») dont il s'est vite démarqué, faisant ainsi montre d'originalité. Il convient de préciser que les commentateurs sont loin d'endosser le surréalisme, Marcel Dugas, Charles Hamel et Egmont étant l'exception.

L'étude des thèmes constitue une deuxième voix d'accès aux *Iles de la nuit*. Parmi les motifs que soulignent les commentateurs, figurent l'eau, le feu, les étoiles, la main. D'autres thèmes affleurent plus souvent: le rêve qui, chez les critiques les moins favorables au poète, se transforme en cauchemar; le voyage dans l'espace ou sa contrepartie intérieure (la chevauchée fantastique, le pèlerinage au domaine du merveilleux, la quête du paradis perdu, le périple au pays du malheur); l'autre (qu'il s'agisse de la femme ou des amis d'antan), l'amour, souvent impossible, et la problématique fraternité humaine, la guerre en cours appelant presque inévitablement ce motif dont la fortune s'accroîtra après le conflit.

Sous la plume des commentateurs revient aussi comme un leitmotiv le thème de la déréliction, qui prend tour à tour les visages de la solitude, de l'oubli, de la tristesse, de la souffrance, de la mélancolie, de la détresse, du désespoir et du silence éternel[115]. Ce thème, qu'on module à l'envi, résulte d'un deuil et de la fuite incessante du temps, qui culmine dans la mort. Etreint d'angoisse, le poète regimbe cependant devant sa condition. Il profère un cri ou engage le combat. Sur tous ces motifs plane celui de l'homme, *les Iles de la nuit* étant habitées par les hautes interrogations de l'âme humaine, c'est-à-dire universelle, qui reflètent une expérience d'homme, expriment la personne dans sa globalité.

On signalera que les critiques, généralement, entendent la poésie de Grandbois. Même un opposant comme Emile Bégin, qui prétend d'abord se heurter à l'hermétisme du recueil, en propose une interprétation cohérente recoupant celle des admirateurs. En somme, il n'est pas tant question, chez les critiques défavorables à Grandbois, d'incompréhension que du refus de sa vision du monde.

---

115. Sur la mélancolie et l'importance que lui confèrent les «modernes», voir le dossier intitulé «Littérature et mélancolie» dans le *Magazine littéraire*, 244 (juillet-août 1987): 14-56.

D. LA QUETE DU SENS EXISTENTIEL

Partis de considérations proprement littéraires, la critique élargit le débat. Du problème du sens intelligible en poésie, elle passe à celui du sens de la vie, qui ressortit à la philosophie.

Logiquement, on peut s'attendre à ce que les partisans du néo-classicisme épousent le traditionalisme sur le plan axiologique. Marqués par le catholicisme (qui propose une conception optimiste de l'histoire et du monde, l'homme ayant été rédimé), ils ne peuvent communier à une œuvre où s'exprime, pour reprendre la formule de Gustave Lamarche, une mélancolie «sans issue». Ils ne peuvent approuver un livre de doute et de «lourde» inquiétude, qui témoigne donc d'un manque de confiance, en premier lieu parce qu'il manque de certitude. Jeanne Ivry défend une idée semblable. Dépositaire, elle aussi, de la Vérité, elle attend, tout le long de sa lecture, l'accord final, mais à la fin il ne reste que le vide «irritant». Substantiellement vide, le recueil se composerait de mots également vides; il ne consisterait qu'en un pur jeu verbal, serait «insignifiant» au sens propre du terme. Aux yeux de Jean Genest, également aux antipodes du dilettantisme, *les Iles de la nuit* sont sans spiritualité, partant condamnables. Pour sa part, Emile Bégin les juge délétères. Loin de conforter l'âme, elles ne peuvent que la perdre.

La pensée fondamentalement «religieuse» de ces critiques permet d'expliquer en partie leurs prises de position, notamment en ce qui a trait au surréalisme qu'on associe presque exclusivement à l'automatisme psychique, «un procédé assez dangereux», pour employer les mots de Nil Marsan. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que Jacques Maritain, pourtant réceptif à la modernité, bute, à l'instar de son épouse, sur ce qu'il appelle «l'inconscient freudien des instincts et des images» que les surréalistes

érigent en absolu[116], ignorant de la sorte l'homme «intégral», être à la fois charnel, psychique et spirituel[117]. Pour en revenir aux commentateurs des *Iles de la nuit*, ils condamnent l'abandon aux forces du «subconscient», lieu de ténèbres et de forces occultes, incontrôlées — abandon qui ne peut conduire, ultimement, qu'à la folie, la déraison, le déséquilibre cérébral, envers d'un classicisme qui manifesterait l'équilibre mental.

De là à appeler Grandbois à la conversion intérieure, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi par Gustave Lamarche. Quant à Emile Bégin, il invite le poète (proche de Job ou de Qohèlèt) à se mettre sous l'égide de l'Etoile de la Mer. En définitive, il prie Grandbois de quitter les îles de la nuit et de naviguer en pleine lumière; il le prie de préférer au non-sens, à l'absurde, la révélation, la foi, de revenir à Dieu et d'en témoigner à l'avenir[118].

Même ceux, parmi les critiques, qui ne portent pas de jugements moraux explicites sur le contenu des *Iles de la nuit* ne semblent pas enclins à cautionner l'idée de l'absurdité de la vie. En tout cas, la quasi-totalité d'entre eux refusent de voir en Grandbois un homme acquis à l'idée du non-sens. Si l'on se fie à René Chopin, le secret du recueil réside dans l'espoir d'un apaisement, d'un consentement à tout sur une île lointaine, où le poète veut oublier sa tristesse. Pierre Gélinas parle de l'acceptation, par Grandbois,

---

116. J. Maritain, «De la connaissance poétique», *Situation de la poésie*, Desclée De Brouwer, 1938, p. 117. — A la page 112, l'auteur parle de l'«inconscient animal empli de désirs et de signes».

117. Sur un plan plus esthétique, les époux Maritain se distancient de l'automatisme psychique dans la mesure où, systématisé, ce procédé se résume selon eux à une technique, sombrant ainsi dans la facilité.

118. Incidemment, Grandbois invoque quatre fois la divinité dans *les Iles de la nuit*: la première, dans «Au delà ces grandes étoiles...»: «Je repousse les dieux choisis» (p. 22); la deuxième, dans «Pris et protégé...»: «Je flotte à la dérive sur la mer ° J'entends l'aspiration géante des dieux noyés» (p. 46); la troisième, dans «O fiancée...»: «Les temples sont abolis où les prières nourrissaient les dieux» (p. 113); la quatrième, dans «Que surtout mes mains...»: «Voici Dieu et je tue le chant insoutenable de mon épouvante ° et sa lumière et sa ténèbre révélatrice» (p. 123). Comme on le voit, ces références sont rien moins qu'édifiantes.

de sa propre destinée et de sa résignation à passer comme tout le reste. Le thème de la résignation, celle de l'homme qui a vécu et souffert mais qui est revenu de la souffrance même, se retrouve également chez Charles Hamel. Pour Roger Duhamel aussi, l'écrivain se résigne, refusant par le fait même le désarroi de la détresse humaine. S'il constate que Grandbois ignore la joie, qu'il est effaré devant le néant de toutes choses, Guy Sylvestre se croit cependant tenu d'inventer un *happy ending*, de faire découvrir au poète un matin radieux qui ne sera suivi d'aucune nuit dans un lieu où brillera le soleil de la vérité.

Défenseur du pessimisme en littérature, René Garneau représente un cas d'espèce. Dans son esprit, la question du sens logique de la poésie grandboisienne ne semble pas se poser. En effet, il présente d'emblée, sans devoir la justifier, une interprétation cohérente d'un recueil également cohérent, construit, à l'architecture indéniable et solide. Or le sens existentiel serait exclu de l'univers imaginé par Grandbois, ce que le collaborateur du *Canada* se contente d'enregistrer, sans le connoter négativement. Ecartelé entre le malheur et la joie mais le plus souvent prostré, le poète dépeint par Garneau entreprend une quête de certitude qui aboutit au silence, comme si le ciel demeurait muet.

E. POUR UNE CRITIQUE LITTERAIRE «ACTUELLE»

Dans son ensemble, la critique est favorable aux *Iles de la nuit*. Certes, les commentateurs traditionalistes étudient le recueil sous l'angle plutôt restreint de la morale, l'œuvre conforme véhiculant pour eux le credo catholique ou n'y contrevenant pas. Mais ils n'embouchent plus la trompette régionaliste, comme si la guerre «mondiale» et la

propagande qu'elle institue (axée sur la défense des grandes valeurs occidentales, sur l'homme «universel») les avaient «contaminés».

Ce qui retient davantage l'attention après avoir analysé la réception du premier recueil québécois de Grandbois, c'est le caractère proprement littéraire (et «actuel») des questions soulevées par la plupart des critiques. Appartenant à leur époque, ils se font l'écho des grands courants de la pensée contemporaine, si ce n'est «moderne»[119]. On signalera l'apparition de concepts promis à un brillant avenir et que prospectent déjà au même moment Jean-Paul Sartre et Albert Camus. Ainsi, Roger Duhamel parle de la tentative faite par Grandbois de traduire l'*Incommunicable*. De son côté, René Garneau courtise l'idée d'*absurde*, avec les conséquences qu'elle entraîne sur les plans littéraire et axiologique.

Nous avons précédemment noté que Raïssa Maritain discutait du sens intelligible et du non-sens en poésie. Dans l'essai intitulé «Magie, poésie et mystique», la même auteure cite Albert Béguin qui, entre autres ouvrages, vient de publier *l'Ame romantique et le rêve* (José Corti, 1937), où il tend à revaloriser le domaine de l'inconscient, de la fantaisie, de l'imagination. A la même époque paraissent les premiers écrits de Gaston Bachelard: *la Psychanalyse du feu* (Gallimard, 1937), *l'Eau et les rêves* et *l'Air et les songes* (José Corti, 1942 et 1943). Si, dans les études consacrées aux *Iles de la nuit*, personne (hormis Berthelot Brunet du *Canada*) ne se réfère explicitement à l'un ou

---

119. On rencontre évidemment quelques poches de résistance, un Pierre-Paul Turgeon se référant à l'abbé Bethléem qu'on ne pourrait certes pas qualifier d'avant-gardiste.

l'autre de ces penseurs français, force est cependant de constater que les préoccupations de maints critiques québécois rejoignent celles de leurs confrères européens[120].

Dans un autre ordre d'idées, plusieurs commentateurs canadiens-français promeuvent de nouveaux codes d'écriture et de lecture. Par exemple, on incite les écrivains à faire montre de «subjectivité» en proposant notamment une vision du monde personnelle, originale. Les auteurs ne seraient donc plus les truchements de mots d'ordre lancés par des instances (morales, religieuses et politiques) extérieures au domaine littéraire, mais «inventeraient» leurs propres valeurs. Evidemment, ces nouvelles règles d'écriture influent sur la manière de recevoir les textes qui en procèdent. Ceux-ci supposent d'autres habitudes de lecture, sous peine d'«illisibilité».

Le lecteur, en particulier l'exégète, doit se déprendre des vieux canons. Il doit se familiariser avec une littérature «polyphonique» où les points de vue abondent. Bref, il doit accorder une sympathie immédiate à l'œuvre novatrice, faire montre d'empathie. Au dialogisme de la littérature considérée dans sa totalité correspond la polysémie d'un énoncé donné. Par poésie véritable, Charles Hamel entend celle qui procure, à chaque lecture, la joie imprévue d'un sens différent.

Cette lecture «plurielle» résulte en partie de la difficulté du texte analysé, tout écrit ambigu commandant la glose et suscitant des interprétations multiples. Pour un critique, l'hermétisme constitue un défi. Confronté à un ouvrage obscur, il doit lui arracher ses «secrets». Lorsqu'il y parvient, il ne peut que se réjouir. Prévenu contre la modernité, nostalgique de la signification limpide, René Chopin aborde la question de

---

120. Dans l'essai intitulé *Poètes catholiques de la France contemporaine* (Fides, 1943, p. 96), Guy Sylvestre cite un extrait de «Sens et non-sens en poésie» de Raïssa Maritain (*Situation de la poésie*, Desclée De Brouwer, p. 45). Par ailleurs, les *Ecrits du Canada français*, 49 (1983, p. 91-114) reproduisent une quinzaine de lettres que les époux Maritain ont envoyées à Guy Sylvestre entre 1941 et 1951. L'une d'elles, datée du 31 juillet 1941 et signée par Raïssa, traite justement de la connaissance poétique (p. 95-99).

l'explication de l'œuvre «abstruse», mais il le fait sur le mode ironique. On se souviendra que le chroniqueur du *Devoir* anticipe le prochain recueil de Grandbois. Il sera, dit-il, encore plus hermétique que *les Iles de la nuit*. Pour comprendre le livre, il faudra donc organiser des équipes de chercheurs, de commentateurs, de déchiffreurs d'énigmes, chacun proposant une version différente des poèmes.

C'est l'exemple d'une lecture proprement littéraire, spéculaire, que propose Egmont. Ayant posé la problématique transcription du rêve, le commentateur voit dans *les Iles de nuit* le double cri qu'arrachent au poète, d'une part, l'écart entre ses visions oniriques et leur transposition littéraire et, d'autre part, la fuite vertigineuse d'un temps qui ne laisse pas à l'auteur tout le loisir de produire à sa guise. Ressortit également à une lecture immanentiste cette volonté de remonter aux sources littéraires du texte grandboisien. Etant donné l'«originalité» de l'auteur, on ne recherche pas tant des influences claires, avérées, que des réminiscences, des substrats, des exemples d'«intertextualité», dirait-on aujourd'hui.

F. UNE RECEPTION MAJEURE

Vingt et un auteurs (dont trois anonymes) donnent vingt-quatre comptes rendus plus ou moins longs des *Iles de la nuit*, parmi lesquels deux seront repris: celui d'Emile Bégin (1896-1976) et celui de Gustave Lamarche (1895-1987). Cinq commentateurs (qu'on retrouvera dans d'autres chapitres) ont déjà participé à la réception critique d'un livre de Grandbois: Emile Bégin, William Edwin Collin (1893-1984), Roger Duhamel (1916-1985), Emile-Charles Hamel (1914-1961) et Guy Sylvestre (né en 1918). Pour leur part, René Chopin (1885-1953) et René Garneau (1907-1983), celui-ci appelé à devenir un des chantres de la poésie grandboisienne, ne contribuent

qu'à deux réceptions critiques immédiates: celles des *Iles de la nuit* et d'*Avant le chaos* (Moderne, 1945).

Des dix-huit interprètes identifiés, sept s'adonnent à l'écriture au milieu de la décennie 1940 ou y viendront plus tard: Berthelot Brunet (1901-1948), René Chopin, Pierre Gélinas (né en 1925), Emile-Charles Hamel, André Giroux (1916-1977), Eloi de Grandmont (1921-1970) et Gustave Lamarche. A ces noms, on ajoutera ceux de Théophile Bertrand (né en 1912), de Jean Genest (né en 1917), de Raymond Tanghe (1898-1969), de Pierre-Paul Turgeon[121] et de deux inconnus: Jeanne Ivry et Nil Marsan.

L'accueil réservé aux *Iles de la nuit* est important en raison du nombre d'articles qu'elles suscitent, du prestige de maints participants (dont les critiques Roger Duhamel, René Garneau et Guy Sylvestre, et les écrivains Berthelot Brunet, René Chopin et Gustave Lamarche) et de la finesse de certaines analyses, entre autres celles de Chopin et de Garneau. Sont ici mis en place les principaux thèmes de l'œuvre et du mythe d'Alain Grandbois que la critique développera, modulera ou contestera parfois dans les années à venir.

•

En somme, la parution des *Iles de la nuit* sert de révélateur. Elle permet aux partisans de l'hétéronomie et de l'autonomie des lettres canadiennes d'exprimer leurs points de vue respectifs. Les premiers militent pour une littérature intimement liée à l'Eglise et qui défend le dogme et la morale ou du moins n'y déroge pas. A ces traditionalistes, la sortie du recueil de Grandbois offre l'occasion de réitérer leur prise de position néo-classique.

---

121. Dans une lettre du 27 janvier 1993, Laurent Tailleur, directeur des archives du Séminaire de Québec, écrit: «Pierre-Paul Turgeon est un notaire retraité de Québec, né en 1917. Il vit encore.»

A l'autre bout de l'échiquier se situent les partisans d'une littérature «émancipée». Généralement plus jeunes, ceux-ci édictent de nouvelles règles. Epousant la cause de la France moderne, novatrice sur les plans de l'art et des idées, ils endossent les recherches formelles, l'exploitation de thèmes inédits, parfois «sombres», toujours humains, à la fois personnels et universels. Par ailleurs, ils procèdent à une lecture immanentiste de l'œuvre littéraire à laquelle ils communient, transférant graduellement la notion de foi de la religion à la littérature. A leurs yeux, l'énoncé conforme est à la fois mystère et clef permettant de le résoudre.

Pour ces critiques, le recueil de Grandbois, qui loge à l'enseigne de la nouveauté, fait figure de symbole. Il leur permet en effet d'«exercer leur talent» et d'énoncer eux-mêmes les lois qui régissent dorénavant (ou devraient régir) la pratique littéraire, y compris au Canada. Sur le plan des appareils, les novateurs (qui font l'apprentissage de la laïcisation) peuvent maintenant compter sur des maisons d'édition indépendantes de l'Eglise et de l'Ecole, en particulier les entreprises Lucien Parizeau, ouvertes au «renouveau», qui ont lancé en 1944 l'œuvre d'un futur académicien.

Intermède III: 1944

VERS L'ACADEMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

N'oublions pas que ce sang qui coule, intact, dans nos veines, qui fait battre notre cœur, c'est d'elle et d'elle seule que nous le tenons. La France a besoin de nous. [...] *Un fils ne pourra jamais acquitter la dette qu'il a contractée vis-à-vis de sa mère. Et c'est une dette d'amour que nous devons à la France*[1].

La nature profonde de l'homme est la même, partout, sous toutes les latitudes, et la couleur de la peau, la façon de se vêtir, de se nourrir, d'aimer, d'engendrer et de tuer n'y font diantrement rien[2].

Il n'y a plus que des bateaux battant pavillon japonais, japonais, et encore japonais... Ces d... fils de singes ont tout accaparé, ont tout pris. Ils draînent [sic] *tout le commerce du fleuve* [le Yang-tsê kiang]. *Des milliards.*

---

1. Alain Grandbois, *Bulletin des études françaises* (mars-avril 1944): [i].

2. Cette citation et la suivante sont respectivement tirées des p. 12 et 57 de la livraison d'octobre 1944 de *la Revue moderne* qui publie la nouvelle «Le rire» d'Alain Grandbois.

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS

Donc, au cours du printemps de 1944, Alain Grandbois lance un premier recueil de poèmes au Québec. Résidant maintenant à Montréal, l'auteur ne se manifeste pas lors de la sortie des *Iles de la nuit*. En tout cas, il n'accorde aucune entrevue aux médias. Cet «effacement» n'est peut-être pas étranger à la réputation d'homme suprêmement discret qu'on lui a faite. Dans un monde où la chose littéraire est devenue une entreprise publicitaire, le poète, selon le mot déjà rapporté de René Garneau, «ne se laisse pas accaparer par le quotidien». Mais l'«effacement» de Grandbois n'est que relatif.

Peu avant la parution du recueil, plus précisément en mars-avril, l'écrivain s'engage une autre fois. Il signe en effet dans le *Bulletin des études françaises* («publié par les soins du collège Stanislas de Montréal») un court texte: «N'attendons pas que ses veines se vident». Participant à une campagne de Canada-France, organisme voué au soulagement des souffrances de la population civile de France, Grandbois rappelle que le vieux pays (sur le point d'être libéré) «a besoin de sérums, de vivres, de médicaments, de vêtements, d'argent», et que les Canadiens de langue française doivent les lui fournir sans mesurer leurs moyens.

Par ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, la dernière contribution de Grandbois à *la Revue moderne* remonte à décembre 1942. Au cours de cette année-là, il soumet cinq textes, mais aucun en 1943. Quoi qu'il en soit, Roland Beaudry révèle au mois de mai 1944 que plusieurs collaborateurs estimés du magazine, parmi lesquels Alain Grandbois, composent «des récits d'aventures ou d'ordre sentimental» qui devraient bientôt paraître. Deux mois plus tard, le responsable de la chronique «Entre nous», à qui des abonnés ont demandé si Grandbois faisait encore partie de l'équipe, répond par

l'affirmative: il «nous promet une grande nouvelle pour le mois prochain», mais le nom de l'écrivain n'apparaît pas au sommaire d'août.

En septembre, Beaudry annonce, pour la prochaine livraison, un récit de Grandbois de qui l'éloge n'est plus à faire, les habitués de *la Revue moderne* le connaissant bien. Le texte promis s'intitule «Le rire». «Et cependant, rien de plus dramatique, rien de plus tragique que cette longue nouvelle dont l'action se déroule dans le cadre du pays de Chine, de cette Chine tiraillée, déchirée par tant de courants contraires. Un rire macabre, s'il en fut jamais!» Sur sa lancée, le chroniqueur, qui veut allécher le lecteur, continue: «Mais toute la trame se tisse autour d'une femme, de l'éternelle femme aux yeux de mystère, de la femme qui inspire les grandes actions ou traîne les hommes à la mort.» S'il est vrai qu'à un moment du récit, une femme joue, rétrospectivement, un rôle déterminant, on ne peut soutenir, en toute objectivité, que l'intrigue gravite autour d'elle, le point essentiel du «Rire» consistant dans la démonstration de cette idée: «La nature profonde de l'homme est la même, partout», défendue par le major D. et d'abord contestée par le narrateur[3].

Le mensuel montréalais reproduit effectivement la nouvelle en octobre. Dans le texte de présentation, on affirme qu'elle raconte «une histoire fantastique que l'auteur a vécue personnellement et qui a pour théâtre cette Chine toujours mystérieuse» (p. 11). «Le rire» — où Grandbois décoche une autre flèche aux Japonais, «ces d... fils de singes» (toujours en guerre contre le Canada) — possède donc certains ingrédients (la femme fa-

---

3. A. Grandbois, «Le rire», *la Revue moderne* (octobre 1944): 12. — La «Bibliographie générale» du deuxième volume de l'édition critique des écrits de Grandbois, *Poésie II* (PUM, 1990, p. 608), mentionne que «Le rire» occupe les p. 11-12, 57-59, 65 et 67 de *la Revue moderne*, alors que la nouvelle se poursuit aux p. 69-71, 75-76 et 78. Cette erreur sera cependant corrigée dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois (PUM, 1991, p. 371).

tale sur le plan des sentiments et le mystère sur celui de l'aventure) susceptibles de plaire au public cible de *la Revue moderne*.

Mais Grandbois n'est pas lié simplement à des périodiques. Ainsi appartient-il à la Société des écrivains canadiens; il est cité dans un opuscule où Victor Barbeau précise les règlements et l'action de l'organisme et fournit une biobibliographie de ses membres[4]. En outre, lorsque Barbeau crée le 7 décembre l'Académie canadienne-française, il prie le poète de siéger, en qualité de membre fondateur, au fauteuil 9, entre Guy Frégault et Lionel Groulx, historiens de renom. La trajectoire du Grandbois homme d'appareil atteint donc un sommet.

Sur un plan plus personnel, l'auteur des *Iles de la nuit* perd sa mère le 8 septembre, tandis que la réception critique du livre bat son plein[5]. Le lendemain, plusieurs quotidiens couvrent l'événement, dont l'*Action catholique* (p. 1 et 3), *le Devoir* (p. 3), *l'Evénement-Journal* (p. 11) et *le Soleil* (p. 9). Dans ce qui constitue un communiqué vraisemblablement rédigé par la famille, on apprend le 9 septembre que madame Henri Grandbois, née Bernadette Rousseau, laisse, entre autres enfants, «M^me^ Pierre de Varennes (Madeleine)» et Alain, «écrivain qui fait honneur aux lettres françaises et canadiennes» (tous les journaux sauf *l'Action catholique*). Le mardi 12, *le Soleil*, qui décrit les funérailles, mentionne qu'Alain Grandbois et Alfred Pelland faisaient partie de l'«imposant» cortège funèbre[6].

---

4. V. Barbeau, *la Société des écrivains canadiens: ses règlements, son action, biobibliographie de ses membres*, la Société des écrivains canadiens, 1944, 119 p. — Grandbois est mentionné à la p. 75.

5. *La Petite Fille aux yeux rouges* de Gabrielle Grandbois-Paquin, paru chez Fides en 1978, raconte l'enfance et la jeunesse de Bernadette Rousseau, mère de l'auteure et d'Alain Grandbois, lui-même évoqué aux p. 162 et 163.

6. Peut-être s'agit-il d'Alfred Pellan. Vers 1930, le peintre, dont le nom s'orthographiait *Pelland*, a supprimé le *d*. A ce sujet, voir *Pellan: sa vie, son art, son temps* de Germain Lefebvre, les éditions Marcel Broquet, 1986, p. 9, note 1.

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE

En dehors de la réception critique immédiate des *Iles de la nuit*, les commentateurs parlent peu de Grandbois en 1944. Dans le chapitre précédent, on a signalé une conférence prononcée le 5 mars où Marcel Dugas trace, entre autres portraits, celui de l'auteur de *Né à Québec.*

Rendant compte du recueil de Dugas intitulé *Approches* (le Chien d'or, 1942) dans *le Canada français* de février, Louis-Philippe Gagnon évoque lui aussi Grandbois[7]. Après avoir souligné que l'écrivain «a retracé les pas de Jolliet et reconstitué en des tableaux rutilants l'épopée *[du]* Mississipi» (p. 445), Gagnon convient avec Dugas qu'il faut, concernant le biographe de Jolliet,

> ramener les plateaux de la balance au point de l'équité. Voici un historien-poète contre qui poètes et historiens semblent également prévenus. C'est de jeu. Son *Marco Polo*, fascinant à plus d'un titre, mais surtout par l'éclat des couleurs dont il pare Venise, la mer, l'Asie et la grande aventure, méritait mieux que la froideur avec laquelle le public accueillit cet ouvrage. L'apologiste *[c'est-à-dire Dugas]* est sûr que les «hommes de demain» seront plus impartiaux, plus généreux à l'égard de ce livre qui «côtoie le chef-d'œuvre» (p. 446).

On répétera que les faits démentent l'affirmation de Dugas relayée ici par Gagnon. En 1941, la quasi-totalité des interprètes ont fort bien accueilli *les Voyages de Marco Polo*, seul Pierre Elliott Trudeau, auquel Dugas se réfère implicitement, s'étant permis d'éreinter Grandbois.

Par ailleurs, un chroniqueur anonyme du *Bloc* confie, dans l'édition du 14 octobre, que le poète Alain Grandbois doit donner «dans quelques mois un autre recueil de vers» qui s'intitulera *Passage de l'homme.* Il s'agit du titre auquel Grandbois avait d'abord songé pour son troisième ouvrage de poésie, *Rivages de l'homme*, qui ne sortira des

---

7. Un condensé de l'article de L.-P. Gagnon paraît aux p. 17-21 de la livraison d'avril 1944 du *Recueil.*

presses de Charrier & Dugal que le 21 mai 1948. Quoi qu'il en soit, le chroniqueur fait aussi part de la publication imminente de contes et de nouvelles réunis en volume par l'auteur des *Iles de la nuit*, plaquette de vers que Roger Duhamel analyse ce jour-là, également à la page 4 de l'hebdomadaire montréalais.

Lorsqu'il présente au mois de décembre «Les éditions Parizeau» dans la chronique «Chez nos éditeurs», un auteur anonyme de *la Revue populaire* cite, parmi les ouvrages parus, *les Iles de la nuit*, «où Alain Grandbois s'est révélé l'un des maîtres de la poésie moderne» (p. 14). Il annonce ensuite quelques titres, dont *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois, sœur d'Alain, «où se révèle l'un des plus vrais talents de notre littérature» (p. 66).

Finalement, on ajoutera qu'en 1944 le «prestige» de Grandbois n'est pas un fait admis par tous. Dans l'*Histoire des littératures française et canadienne* que publient les sœurs de Sainte-Anne à la Procure des missions en 1944, l'auteur de *Né à Québec* (1933) et des *Voyages de Marco Polo* (1941) est passé sous silence. On ne lui réservera une place que dans l'édition refondue et mise à jour de 1951.

•

En somme, l'image d'Alain Grandbois qui se dessine ici conforte celle qui se dégage de la réception critique immédiate de son recueil de poèmes. Ses ouvrages en prose ont fait de l'auteur un historien-poète. Grâce aux *Iles de la nuit*, il devient un des maîtres de la poésie moderne. Dans les deux cas, il contribue au développement des lettres locales. Il n'est donc pas étonnant que Victor Barbeau pense à ce membre «éminent» de la Société des écrivains canadiens lorsqu'il fonde l'Académie canadienne-française. Promu académicien, l'historien-poète est de surcroît un nouvelliste hors de pair. Tel est du moins l'avis de Roland Beaudry, éditorialiste de *la Revue moderne*, dont la maison

d'édition s'apprête à grouper certains des récits ayant paru dans le périodique montréalais.

Chapitre IV

AVANT LE CHAOS

MONTREAL, MODERNE, 1945, 201 p.

Nous vivions à Paris l'existence de jeunes hommes pour qui la vie n'est qu'un jeu perpétuel. Nous disposions de notre jeunesse et de la plus grande liberté[1].

Ecris-donc une histoire dans le genre des Trois mousquetaires, *d'*Arsène Lupin, *une histoire où l'on voit des gens qui tendent à un but, qui signifient quelque chose...*

Les histoires vraies [...] *ont souvent un dénouement que le souci de la mesure et l'art de la composition seraient justifiés de repousser. Mais ceci est une histoire authentique, et je me permets de négliger les rythmes et les tempos exigés parce* [sic] *qu'on a convenu d'appeler littérature.*

Tu diras à Alain que je suis morte avec mes mains fortes, loyales... Que mes mains sont demeurées humaines jusqu'à la fin...

---

1. Cette citation et les trois suivantes proviennent respectivement des p. 110, 125-126, 153 et 80 d'*Avant le chaos*, Moderne, 1945.

I. PRELIMINAIRES

A. LES EDITIONS MODERNE

On sait que *la Revue moderne* a publié en mai et septembre 1942, puis en octobre 1944, trois nouvelles d'Alain Grandbois respectivement intitulées «Le 13», «Tania» et «Le rire». Créé au mois de novembre 1919, le mensuel montréalais édite également des ouvrages. Ainsi, les éditions de la Revue moderne ont lancé en 1923 *la Villa des ancolies*, roman de Jules-Ernest Larivière, et l'année suivante, *le Meilleur de moi-même*, recueil d'articles de Madeleine, pseudonyme d'Anne-Marie Huguenin, née Gleason, fondatrice de la revue[2].

Dans *le Devoir* du 13 mars 1943, Roger Duhamel rapporte que «*la Revue moderne*, connue au Canada depuis de nombreuses années, a l'intention de tenter à son tour le commerce du livre», ce qu'elle fait déjà (p. 8). Le journaliste continue: «Sans doute s'efforcera-t-elle d'obtenir sa clientèle dans les classes populaires où son nom est déjà une garantie de succès»[3]. Ce n'est toutefois que le 17 juillet 1944 que le lieutenant-gouverneur du Québec accorde des lettres patentes constituant en corporation Hector Authier, avocat, Roland Beaudry, journaliste, et Gabriel Grenier, étudiant. Sous le nom

---

2. Les renseignements sur les ouvrages de Larivière et Madeleine proviennent de la banque de données REFCATSS. Dans «Points de repère», article paru dans *le Canada* du 22 octobre 1945, Guy Jasmin affirme erronément que les éditions de la Revue moderne débutent avec *la France vivra* de Henry Deyglun, pièce de théâtre vraisemblablement achevée d'imprimer en 1943. — Lors du 1er colloque du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, qui s'est déroulé à l'Université de Sherbrooke du 21 au 24 mai 1991, Richard Saint-Germain a parlé de «La collection 'Petit Format' des éditions de la Revue moderne, 1944-1958».

3. Guy Sylvestre ne semble guère porté vers «les magazines à gros tirage» qui publient des œuvres «faciles» ou «moyennes».

de *les éditions Modernes, limitée*, la nouvelle entreprise, située au 320 de la rue Notre-Dame Est à Montréal, peut «publier, éditer, imprimer, conduire, faire circuler, vendre, acheter des journaux, revues, papier-nouvelles *[sic]*, livres, circulaires» et magazines[4]. Il convient de préciser qu'à la même date, le lieutenant-gouverneur reconduit le privilège d'éditer des livres qu'avait *la Revue moderne*[5].

Au mois de janvier 1945, Georges Lambin, directeur des éditions Moderne, annonce à des critiques montréalais la parution prochaine de quatre nouveaux livres dont il ne donne pas les titres[6]. Parmi ceux-ci figure sûrement *Avant le chaos*, qui devait d'abord s'intituler *Avant le déluge*[7] et réunit les trois nouvelles déjà citées de Grandbois, auxquelles s'ajoute un inédit: «Grégor» — quatre récits dus à la plume du «biographe de Marco Polo» (René Garneau) depuis peu promu académicien, ce que signale Lucette Robert, pseudonyme d'Anna-Luce Chauvin. Au fait, René Chopin s'étonnera «que sur la couverture du volume le nom de l'auteur ne soit pas suivi de la mention: *de l'Académie canadienne-française*»[8].

---

4. *Gazette officielle du Québec*, XXXIV, 76 (août 1944): 1883. — Ainsi, le nom légal de la compagnie serait les éditions *Modernes* et non les éditions *Moderne*, appellation utilisée par la compagnie.

5. *Gazette officielle du Québec* (août 1944): 1882.

6. Anonyme, *la Presse* (27 janvier 1945): 30.

7. A ce sujet, voir l'«Introduction» d'*Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois (PUM, 1991, p. 24-25). — Quoi qu'il en soit, le syntagme *avant le déluge* apparaît deux fois dans la nouvelle intitulée «Grégor» (Moderne, 1945, p. 106 et 136).

8. *Avant le chaos* est répertorié dans le treizième volume de *Biblio*, catalogue des ouvrages parus en langue française dans le monde entier (la librairie Hachette, 1948, p. 330). Anne-Marie Morisset mentionne également le recueil à la p. 18 du *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1945.*

B. UNE FAMILLE DE CONTEURS

Le livre édité par Moderne ne mentionne pas la date de l'achevé d'imprimer, mais seulement l'année du copyright: 1945. Un détail fourni par René Garneau permet cependant d'établir qu'*Avant le chaos* a été lancé en début d'année, «quelques jours après la publication de *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois, chez Parizeau», ouvrage sorti des presses de l'imprimerie Saint-Joseph le 26 janvier. Une réclame pour le recueil de la sœur d'Alain Grandbois est insérée le 26 février à la page 9 du *Canada*. Le premier compte rendu paraît dans le *Passe-temps* de mars. Quant à la première recension d'*Avant le chaos*, justement celle de Garneau, elle sera publiée dans *le Canada* du 26 mars, la dernière, signée par Jules Emery, étant incluse dans la livraison d'août 1946 de *Relations*[9].

Dans son texte, intitulé «Une famille de conteurs: *Maria de l'Hospice* et *Avant le chaos*», Garneau étudie successivement les deux livres. Sous le pseudonyme de l'illettré, Harry Bernard, chroniqueur à *l'Autorité*, réfléchit le 16 juin 1945 sur le «Renouveau du conte» au Canada français, à la suite de la publication de quatre recueils, dont ceux de Madeleine et d'Alain Grandbois — contribution reprise le 23 juin par *l'Evénement-Journal*[10]. Quatre mois plus tard, Emile Bégin, dans la chronique «Notes et lectures» de *l'Enseignement secondaire au Canada*, traite séparément d'*Avant le chaos* (p. 63-64) et de *Maria de l'Hospice* (p. 65-66). A l'article de Maurice Blain, «Grandbois (Alain),

---

9. Les réceptions critiques immédiates des *Iles de la nuit* et d'*Avant le chaos* se chevauchent donc, celle de la plaquette de vers allant du 27 mai 1944 à décembre 1945, avec un article «isolé» le 4 novembre 1946. Nous ne tenons pas compte ici des textes anonymes.

10. La «Bibliographie» de l'édition critique d'*Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991, p. 373) ne mentionne pas cette reprise.

Avant le chaos», paru au mois de septembre dans la revue *Mes fiches*, succède celui de Théophile Bertrand: «Grandbois (Madeleine), *Maria de l'Hospice*».

Finalement, le 2 juin, Guy Sylvestre, dans «De Saint-Pancrace à Djibouti», compare les deux ouvrages. Les personnages d'Alain Grandbois «ne sont pas des hommes, mais des ombres, animés seulement par des passions ou des mirages, tandis que les humbles de Madeleine Grandbois mènent dans l'obscurité une vie toute de labeur et de travail». Le chroniqueur du *Droit* avoue préférer les personnages de *Maria de l'Hospice* aux beaux Russes d'*Avant le chaos*: «Les paysans de Saint-Pancrace ont tout de même une certaine densité humaine, ils accomplissent tout de même une fonction d'homme, tandis que les personnages d'Alain Grandbois, avec leurs collets blancs et leurs ongles immaculés, ne sont que des parasites».

Quoi qu'il en soit, Sylvestre présume que la traditionnelle querelle du régionalisme et de l'universalisme a de nouveau éclaté «dans l'esprit de tous les petits maîtres en mal de classification et de compartimentation à la publication simultanée» d'*Avant le chaos* d'Alain et de *Maria de l'Hospice* de Madeleine, dont les nouvelles «sont en effet toutes localisées à Saint-Pancrace, petit village du Québec, tandis qu'*Avant le chaos*» transporte le lecteur «de Djibouti à Cannes, de Canton à Constantinople et de Tchentou à Paris. Le seul pays où Alain Grandbois ne *[...]* fait pas connaître un de ses personnages fugaces est le Canada»[11].

Bien que René Chopin soutienne qu'*Avant le chaos* obtient, dès sa sortie, «un succès mérité» — succès qui «va chaque jour grandissant», selon un chroniqueur anonyme

---

11. Sylvestre dira à peu près la même chose aux p. 222-223 de la livraison d'avril-juin 1946 de la *Revue de l'Université d'Ottawa*. — Pour sa part, Emile Bégin écrit que les grincheux, qui reprochent aux écrivains canadiens-français leur régionalisme excessif, en seront pour leurs frais avec *Avant le chaos*, opinion partagée par Harry Bernard. Quant à William Edwin Collin, il déclare que le recueil amène le lecteur «far away from the regionalism of Laurentie» (p. 406).

mais non «désintéressé» de *la Revue moderne* —, on peut d'ores et déjà affirmer que la réception critique immédiate d'*Avant le chaos* est loin d'être unanime, les opposants, encore sous le choc des *Iles de la nuit*, œuvre qui confine à la «métaphysique», reprochant en général à Grandbois d'avoir manqué de sérieux dans son recueil de nouvelles.

C. DES FAITS D'APPAREIL

1° *Le vient de paraître pour* Avant le chaos

Les éditions Moderne rédigent pour le livre de Grandbois un vient de paraître qui comprend trois paragraphes[12]. L'éditeur écrit d'abord que dans l'avant-propos, Alain Grandbois explique et justifie le titre qu'il a donné à son recueil de nouvelles. Il affirme ensuite que ce justificatif n'était pas nécessaire dans la mesure où les hommes cherchent toujours dans le rêve «un exutoire à leurs peines». Enfin, il déclare que nul mieux que Grandbois, grand voyageur doublé d'un écrivain hors pair, ne pouvait faire sortir le lecteur «d'une existence parfois trop terriblement quotidienne».

Un chroniqueur du *Canada français* de Québec, D.M.O., n'hésite pas à s'approprier le prière d'insérer au bas duquel il appose sa signature au mois de septembre 1945[13]. Cet «endossement» d'un texte laudatif n'est pas sans intriguer ou faire sourire quand on sait

---

12. L'annexe VII reproduit ce vient de paraître dont on trouve plusieurs copies dans le fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec (204/4/9).

13. La «Bibliographie» de l'édition critique d'*Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991, p. 373) fait comme s'il s'agissait d'un article original. — Dans une lettre du 27 janvier 1993, Laurent Tailleur, directeur des archives du Séminaire de Québec, écrit: «D.M.O. serait d'après le notaire Pierre-Paul Turgeon et l'abbé Joffre Galarneau qui ont très bien connu l'abbé Bégin une référence à Mgr Dolbec, né à St-Casimir (D. pour Dolbec; M. pour Mgr; O. ?) Il faut cependant comprendre que ce n'est pas Mgr Dolbec qui est l'auteur de l'article, mais bel et bien J.-Emile Bégin.» L'abbé Tailleur ajoute que Bégin «avait de nombreux noms de plume (exemple: Lombard) et signait souvent avec les initiales de ses collègues ou de ses amis».

que la recension d'Emile Bégin incluse dans la livraison d'octobre de *l'Enseignement secondaire au Canada* est rien moins qu'élogieuse.

Par ailleurs, il est possible que les éditions Moderne aient envoyé aux journaux un bref communiqué. En tout cas, on peut lire à la page 5 du *Canada* du lundi 19 mars 1945, sous le titre «Dans le courrier»:

> Alain Grandbois, l'écrivain canadien bien connu, publie aux éditions de la Revue moderne un recueil de nouvelles dont quelques-unes ont paru dans *la Revue moderne* il y a quelques années. Le liv · ast intitulé *Avant le chaos* et rejoint «une époque singulièrement révolue»[14]. Quatre sous-titres. 201 pages.

Le dimanche suivant, un journaliste anonyme de *la Patrie* révèle, à la page 60, qu'«Alain Grandbois, auteur des *Iles de la nuit*, publie aux éditions de la Revue moderne un recueil de nouvelles de la meilleure veine: *Avant le chaos*. C'est du meilleur Grandbois qu'on aura plaisir de lire de la première à la dernière ligne.»

Pour populariser l'ouvrage, l'entreprise montréalaise fait également paraître des annonces dans sa revue. Deux réclames identiques, insérées en juin et en août, respectivement aux pages 62 et 63, attirent l'attention sur «l'œuvre la plus récente de l'un de nos meilleurs conteurs: *Avant le chaos* par Alain Grandbois. 208 pages, broché. $1.25»[15].

A ce stade, on soulignera que la critique ne parle pas des éditions Moderne, si ce n'est pour indiquer qu'elles ont publié *Avant le chaos*. De ce silence, on peut déduire le peu de considération ou de prestige dont jouit cette entreprise «populaire» dans l'institution littéraire québécoise ou, à tout le moins, dans l'instance critique. Le traitement enthousiaste qu'on a réservé à Bernard Valiquette en 1941, à Lucien Parizeau en 1944,

---

14. Les mots guillemetés par le journaliste appartiennent à l'avant-propos de Grandbois (p. 9).

15. En fait, le texte s'arrête à la p. 201. Viennent ensuite la table et la mention «Du même auteur», éléments non paginées qui correspondent aux p. 203 et 205.

celui qu'on réservera à Luc Lacourcière en 1948, tendraient à confirmer cette hypothèse.

2° *La fortune critique de l'«Avant-propos» de Grandbois*

Sur ce contrat de lecture qu'est le prière d'insérer s'en greffe un second. Un avant-propos de l'auteur accompagne en effet les récits[16]. Il se compose également de trois paragraphes.

Lorsqu'*Avant le chaos* paraît, la Deuxième Guerre mondiale sévit toujours. On traverserait encore, dit Grandbois, des «temps pleins d'angoisse» qui, normalement, commanderaient la conscience et l'action (p. 9). Or les personnages du recueil s'adonnent aux «jeux de l'insouciance et de la désinvolture». Pour éviter l'accusation de sacrilège, le nouvelliste fait donc évoluer ses créatures pendant l'entre-deux-guerres, comme si cette époque en était une de pure distraction. Dans le deuxième paragraphe, Grandbois indique le but qu'il a poursuivi en écrivant ses nouvelles: retrouver des parcelles du temps perdu, ressusciter certains visages évanouis, repêcher ses propres jours. Il tente ensuite de caractériser l'entre-deux-guerres, «époque invraisemblable» de voyages dans un «monde d'apparence libre» (p. 10). Le dernier paragraphe tient en deux courtes phrases: «Ce monde d'hier est fini. C'était le monde d'avant le chaos»[17]. Ainsi, une certaine lecture du livre est proposée.

Comme on le verra tout au long de ce chapitre, la plupart des commentateurs tiennent effectivement compte de «l'admirable avant-propos qui, pour reprendre la formule de Guy Jasmin, justifie, avec peut-être trop de fatalisme, *[les]* jeux de lumière dans le sil-

---

16. L'annexe VIII reproduit cet avant-propos.

17. Rendant compte de *Pour vivre en paix* où Claude de Saint-Phalle envisage l'après-guerre, un auteur anonyme, dans *le Canada* du 19 février 1945, qualifie le conflit mondial d'«effroyable chaos» (p. 5). L'articulet s'intitule «Après le chaos».

lage d'un cargo ou sur le bloc de glace d'un cocktail». La critique cite à l'envi le texte liminaire (Emile-Charles Hamel le reproduisant même en entier), le paraphrase, le complète, en propose des variantes ou s'y réfère à tout le moins implicitement. Si certains s'y opposent ou le nuancent, une majorité l'approuve.

En général, la critique ne s'offusque pas de l'occultation du conflit[18]. «Dans son avant-propos, observe Emile-Charles Hamel, l'auteur explique son titre». Quoique fort intelligemment choisi, ce titre, estime Albert Saint-Pierre, «est extrinsèque à la matière». Mais le chroniqueur de la *Revue dominicaine* ne s'explique pas vraiment.

Reconnaissant que

> l'espèce d'inflation littéraire qui s'est produite depuis 4 ans à New York, à Rio, à Buenos-Aires et à Montréal a fourni un certain nombre de fictions frelatées qui cherchaient artificiellement à recréer les *Erromango*, *les Conquérants* et *le Plan de l'aiguille* de nos imaginations enflammées par Pierre Benoit, André Malraux, Blaise Cendrars et compagnie *[.]*

Guy Jasmin, qui semble avoir besoin de répit, attribue à «Grandbois le mérite d'avoir ignoré cette surenchère de guerre. Le monde qu'il fait surgir de l'ombre a plus de poésie et de nostalgie véritables»[19].

D'autres critiques épiloguent sur l'avant-guerre, période que le rédacteur du vient de paraître qualifie de «magique». Jules Emery note, à la suite d'Alain Grandbois, qu'«avant le chaos, c'est-à-dire avant les six années de guerre, un jeune garçon pouvait

---

18. Cette «occultation», le rédacteur du prière d'insérer la défend ainsi: «Dans un avant-propos empreint d'une subtile ironie et d'une mélancolique douceur, Alain Grandbois *[...]* explique le titre qu'il a voulu donner au recueil» réunissant quelques-unes de ses meilleures nouvelles. Ce titre, non seulement il l'explique, mais encore, dans une pensée pleine de tact et de délicatesse, il cherche à le justifier: ces nouvelles, «'je les ai vécues', dit-il, 'avant le chaos'». Grandbois se penche alors, «avec une commisération infinie, sur les douleurs du temps présent pour excuser, en quelque sorte, ces jeux de l'esprit et de l'imagination». En réalité, Grandbois ne se penche pas «avec une commisération infinie» sur la guerre; il se contente plutôt, dans son texte liminaire, de quelques allusions aux «temps pleins d'angoisse que nous traversons», par-dessus lesquels il saute rapidement «pour rejoindre une époque singulièrement révolue» (p. 9).

19. On verra plus loin que tous sont loin de partager ce point de vue.

entreprendre de parcourir la vaste terre sans matricule au col, sans casque d'acier»[20]. «Alain Grandbois, dit Roger Duhamel, a connu cette 'époque invraisemblable'» associée aux voyages (*le Bloc*)[21]. *Avant le chaos* se ressent de l'animation internationale, «typique d'une époque qui a connu les progrès de l'avion et du télégraphe[22]. Les distances ne comptent plus, elles sont abolies, il n'y a plus qu'à dévorer l'espace, qu'à s'en saoûler *[sic]*, les cheveux aux vents»[23]. Après avoir reproduit la deuxième phrase du deuxième paragraphe de l'avant-propos, le chroniqueur de *l'Action nationale* s'exclame: «Ah! la douceur de vivre»! A l'instar des années folles, l'entre-deux-guerres serait donc l'époque de la *dolce vita* et du *carpe diem* qu'évoquent également, mais pour s'en distancier, Emile Bégin et Guy Sylvestre.

De son côté, Maurice Blain cite les deux premières phrases du deuxième paragraphe de l'avant-propos, relatives à l'entre-deux-guerres. Puis il constate: la vision du monde qui hante Grandbois «est à la fois neuve et déjà fatiguée[24]. L'auteur promène partout une inépuisable fantaisie de bohème, mais à travers un monde vieilli, triste et

---

20. Dans l'avant-propos, Grandbois écrit: «Car il y eut une époque invraisemblable où *un jeune garçon pouvait entreprendre de parcourir la vaste terre sans matricule au col*, sans havre-sac au dos, sans godillots réglementaires, *sans casque d'acier*», c'est-à-dire sans uniforme de soldat (p. 9; nous soulignons).

21. Dans son avant-propos, Grandbois parle d'«une époque invraisemblable» (p. 9). — On rappellera que *le Bloc* est l'organe du Bloc populaire canadien. Lors des élections générales du 11 juin 1945, Dostaler O'Leary (qui participe lui aussi à la réception critique immédiate d'*Avant le chaos*) défendra les couleurs de cette formation politique dans la circonscription fédérale de Montréal-Laurier, et Roger Duhamel, dans celle de Montréal-Saint-Jacques. Le second sera défait par le candidat libéral Roland Beaudry, cofondateur des éditions Moderne.

22. R. Duhamel, *l'Action nationale* (avril 1945): 292. — Si *Avant le chaos* évoque des avions (p. 30, 40, 184), des aérodromes (p. 115) et des aéroports (p. 142), des raids transatlantiques (p. 55, 117), c'est presque essentiellement en bateau, en voiture et en train que se déplacent les personnages du recueil.

23. Dans l'«Avant-propos» des *Voyages de Marco Polo*, Grandbois écrivait: «Les distances ne comptent plus. L'espace est aboli. New York apprend à l'aube le dernier cauchemar nocturne de Pékin» (Valiquette, 1941, p. 8).

24. A propos du monde à venir, Grandbois écrit qu'«il sera bien neuf pour nos yeux fatigués» (p. 9).

compliqué, celui d'avant la guerre». La thèse d'un monde décadent ou sur son déclin apparaît également chez René Chopin[25]. Avant le chaos, la planète «avait déjà bien mal à sa pauvre tête», «la bombe *Mein Kampf*, signée Hitler», l'attestant.

Dostaler O'Leary s'étend aussi sur l'entre-deux-guerres[26]. D'après le chroniqueur de *la Patrie*, Grandbois a su, avec une rare maîtrise, évoquer l'atmosphère brûlante de l'Afrique, «les mystères toujours insondables de la Chine, la vie paradisiaque des noceurs des bords du Bosphore et l'atmosphère cosmopolite et métèque du Paris insouciant des troisième et quatrième décennies» du XX^e^ siècle,

> de ce Paris où l'on arrivait plein d'illusions et où le haut du pavé appartenait aux propriétaires des abattoirs de Chicago, des puits de pétrole du Texas ou aux stars d'Hollywood, *[...]* où le retour de madame Currie *[sic]* passait inaperçu alors que des foules innombrables de badauds allaient applaudir Maurice Chevalier et où les directeurs de journaux publiaient en première page les portraits érotiques de la Marlène ou les jambes, assurée *[sic]* à 500 billets, de Mistinguette *[sic]*.

L'auteur d'*Avant le chaos* a également su décrire «cette Europe qui dansait sur un volcan et où les 'rastas' et les poules de luxes *[sic]* remplaçaient l'aristocratie millénaire et lançaient la mode». Tout compte fait, il s'agissait d'une «époque où tout le monde 'civilisé' courait à l'*[abîme]* à une vitesse effroyable» — époque d'heureuse mais criminelle insouciance, «monde décadent à jamais disparu dans le plus effroyable des cataclysmes».

Encore un bien petit nombre d'années et les hommes se demanderont, avec Albert Saint-Pierre, «comment il se fait qu'avant la guerre, on pouvait penser, sentir, aimer, voyager à la façon d'Alain Grandbois». Georges-Henri Dagneau n'est pas sûr, lui, que l'époque d'avant le chaos soit terminée. Dans le titre du recueil, le chroniqueur de la

---

25. Dans l'avant-propos, Grandbois note que le monde d'avant le chaos, d'apparence libre, cachait «quelque vice secret, quelque faiblesse redoutable» qui lui seraient fatals (p. 10).

26. La «Bibliographie» de l'édition critique d'*Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991) ne tient pas compte de cet article paru le dimanche 6 mai 1945.

revue *Culture* perçoit une sorte de timidité, de mise en garde. En tout cas, il prête à Grandbois ces propos: «'Ce que je vous dis là, c'était avant la guerre: tout a peut-être changé depuis. Il faudra que j'y retourne avant de vous affirmer que rien n'a bougé'.»

En somme, les années folles représentent une époque révolue ne subsistant que dans le souvenir de ceux qui l'ont connue, dont Grandbois. Les critiques que la «magie» de l'entre-deux-guerres ensorcelle endossent *Avant le chaos*. Les autres regrettent, ou peu s'en faut, que le nouvelliste ait *commis* ce recueil sur la nature duquel les commentateurs ne s'accordent pas.

II. LA QUESTION TYPOLOGIQUE

Dans son avant-propos, Alain Grandbois présente *Avant le chaos* comme un recueil de nouvelles dont la trame serait sa propre vie. Effectivement, le livre est parsemé d'indications autobiographiques, le narrateur de «Tania» s'appelant même Alain (p. 80). Aussi, la tentation est forte de confondre le narrateur et l'auteur, ce que fait d'abord Roger Duhamel dans *l'Action nationale*: «L'auteur s'exprime toujours à la première personne, il est toujours en scène et c'est ce qui confère à *[ses]* récits une unité qu'ils n'auraient pas autrement» (p. 292). Mais la question ne tarde pas à se compliquer.

A. A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Selon Lucette Robert, Alain Grandbois a entremêlé son texte de «souvenirs personnels» (p. 73). L'action d'*Avant le chaos*, déclare René Chopin, «a pour théâtre tantôt Paris, port d'attache de notre voyageur, tantôt l'Orient. L'auteur en a démêlé l'intrigue

parmi l'écheveau de ses notes et souvenirs de voyages». Lorsque le voyageur Grandbois écrit aujourd'hui une nouvelle, note Emile-Charles Hamel, «tous ses souvenirs, et les confidences des personnes rencontrées au cours d'une vie aventureuse, semblent remonter en lui, pour s'offrir au lecteur». «Aujourd'hui, observe Maurice Blain, Grandbois regrette la grande liberté de ses aventures: *Avant le chaos* est la revanche d'un grand enfant sérieux qui boude sa réclusion et son immobilité»[27].

Dans *le Bloc*, Roger Duhamel trace ce portrait d'Alain Grandbois,

> écrivain de langue française, «né à Québec» et qui a vécu une bonne partie de son existence d'homme à travers le monde. L'Asie et l'Europe n'ont pour lui que peu de secrets. Il s'est promené partout, ouvrant ses yeux au spectacle multiple de l'univers. Il a rencontré sous tous les ciels des personnages originaux, des désœuvrés de toutes classes et de toutes nationalités *[...]*. Ces gens, cueillis au hasard des escales, il s'est mêlé à eux, il les a regardés vivre, il s'est dans une certaine mesure épris d'eux. Aujourd'hui, il puise à pleines mains dans ses souvenirs*[.]*

«Il a voulu, poursuit le chroniqueur de *l'Action nationale*, toucher terre, je veux dire qu'il a consenti à puiser dans son armoire aux sortilèges»[28].

Dans le même ordre d'idées, Emile Bégin écrit: les terres lointaines que Grandbois «a parcourues 'sans matricule au col, sans havre-sac au dos', lui ont laissé d'ardentes nostalgies»[29]. Aussi décide-t-il de «retrouver les parcelles du temps perdu, *[...]* repêcher ses propres jours et ressusciter certains visages évanouis»[30]. Le chroniqueur de *l'Enseignement secondaire au Canada* aurait d'autant plus mauvaise grâce à blâmer Grandbois d'avoir voulu retrouver le temps perdu, que Marcel Proust a montré

---

27. Sous la plume de Maurice Blain, le «jeune garçon» parcourant «la vaste terre» de l'avant-propos se transforme en grand enfant sérieux et boudeur que le critique associe à l'auteur.

28. R. Duhamel, *l'Action nationale*: 291. — Le poème qui clôt *les Iles de la nuit* débute par ce vers: «Fermons l'armoire aux sortilèges» (Parizeau, 1944, p. 128).

29. E. Bégin, *l'Enseignement secondaire au Canada*: 63. — Le passage guillemeté par Bégin appartient au deuxième paragraphe de l'avant-propos.

30. *Ibid.* — Le deuxième paragraphe de l'avant-propos commence ainsi: «J'ai écrit ces nouvelles pour retrouver ces parcelles du temps perdu, pour ressusciter certains visages évanouis, pour repêcher mes propres jours» (p. 9).

longuement la souffrance des heures enfuies «qu'on veut saisir à nouveau comme le poète de Venouse», c'est-à-dire Horace, chantre du *carpe diem* (p. 64).

Les souvenirs ravivés par Grandbois gravitent autour de ses périples. Ils composeraient donc un récit de voyage.

B. LA RELATION DE VOYAGE

Pour Georges-Henri Dagneau, Grandbois raconte, dans *Avant le chaos*, ses pérégrinations. Joseph Gignac estime que le recueil demeure à portée de la main pour «faire goûter avec un plaisir toujours nouveau» les beaux voyages de l'entre-deux-guerres. C'est également avec plaisir qu'Emile-Charles Hamel emboîte le pas à l'écrivain[31]. Dès les premières escales, le voyage accompli par Maurice Blain, qui a entrepris de suivre Grandbois, «apparaît plein de charme et d'imprévu». Aux yeux de Guy Jasmin, qui voyage beaucoup et agréablement en compagnie de l'auteur, les quatre nouvelles d'*Avant le chaos* «évoquent des séjours asiatiques, africains et européens suffisamment prolongés pour qu'ils n'aient rien de factice».

D'autres commentateurs signalent la «subjectivité» de ces relations. Au dire d'Albert Saint-Pierre, «Alain Grandbois a condensé en quatre récits savamment, un peu obscurément romancés, ses souvenirs et impressions de *[voyages]* à travers le monde de l'avant-guerre». La trame des nouvelles est si bien tissée qu'il ne vient pas un seul moment à l'esprit de René Chopin que Grandbois «ait pu y insérer le moindre élément de fiction». En d'autres termes, l'écrivain n'aurait eu recours aux prestiges de l'écriture que pour brouiller les pistes.

---

31. Dans les décors merveilleux des pays que Grandbois a traversés, le rédacteur du vient de paraître pénètre, avide, lui aussi, «d'inconnu, d'inexpérimenté, de rêve»; le voyage hors du temps présent, hors de soi-même qu'on lui a offert n'a pas déçu son attente.

Tout en considérant l'auteur comme le héros des histoires relatées dans *Avant le chaos*, Roger Duhamel suppose, dans *l'Action nationale*, «qu'elles ont subi la nécessaire opération de la transposition littéraire» (p. 292) — question que le critique développe dans *le Bloc*.

> Voici un écrivain qui possède à un haut degré le sens du roman, c'est-à-dire l'aptitude à transposer sur le plan fictif (combien plus vrai que l'autre!) les éléments auxquels il a été plus ou moins mêlé. Je ne me hasarderais pas à prétendre que Grandbois a personnellement vécu les drames dont il nous entretient si magnifiquement, car il connaît comme peu de nos écrivains les procédés de la stylisation littéraire. Tout ce qu'il raconte demeure toujours près de nous et l'on risquerait peut-être de nous laisser prendre par cette apparente facilité.

C. NOUVELLES OU CHRONIQUES?

Emile Bégin, Maurice Blain, René Chopin, Rex Desmarchais et René Garneau abondent dans le sens de Grandbois qui dit avoir composé des nouvelles. Jules Emery range *Avant le chaos* dans la catégorie des nouvelles de voyages — nouvelles qui fourmillent de souvenirs personnels, constate Dostaler O'Leary. Pour Albert Saint-Pierre, le genre pratiqué par Grandbois s'apparente à celui du romancier Pierre Benoit, académicien français dont l'œuvre exotique, remplie de whisky, de femmes rares et de totems, date en majeure partie d'avant le chaos. Avec une bibliothèque au point pour la documentation et une imagination assez fertile pour l'arrangement, ces sortes de récits, qu'aucune littérature ne doit mépriser, «peuvent s'écrire sans sortir de sa chambre. Il est probable que les voyages en donnent ou augmentent le goût»[32].

Enregistrant un écart entre le recueil de Grandbois et la nouvelle classique ou traditionnelle, d'autres commentateurs soulèvent à nouveau la question typologique. Si,

---

32. Pierre Benoit se vantait de ne visiter les lieux qu'après les avoir décrits.

soutient Roger Duhamel dans *le Bloc*, l'écrivain «avait visé à écrire un roman d'aventures, sans doute se fût-il préoccupé de resserrer davantage ses intrigues, de parvenir à cet état de crise, de tension, par où s'affirment les maîtres conteurs»[33]. Tel n'était pas l'objectif de Grandbois qui souhaitait plutôt «faire partager à ses lecteurs les plaisirs et les dangers d'une existence oisive, à la fois comblée et vaine».

Aux récits qui composent *Avant le chaos*, il manquerait, d'après Emile-Charles Hamel, «le clou qui fait le succès habituel d'un conte», ce que Grandbois a justement voulu éviter. Au lieu de concentrer l'intérêt dans un dénouement surprenant ou un incident capital, il a préféré «répartir cet intérêt sur tous les épisodes, sur toutes les péripéties de ses nouvelles», difficiles à résumer dans la mesure où elles ne comportent pas d'intrigue à proprement parler. Il s'agit en effet d'«une suite d'aventures, de rencontres, d'incidents, de portraits, de récits dans le récit». Harry Bernard remarque, lui aussi, que les histoires de Grandbois, rachetées par leur élan, «relatent peu de choses ou manquent de dénouement» (p. 1).

Par ailleurs, Joseph Gignac se demande «si l'auteur a rédigé une chronique ou une nouvelle». Se basant sur l'œuvre de Prosper Mérimée, le collaborateur des *Carnets viatoriens* définit ainsi la nouvelle: «L'analyse d'une passion faite en rapport nécessaire avec les lieux. Des détails concrets *[servent]* à mesure à faire connaître les ressorts profonds de cette passion». Par contre, la chronique rapporte «les faits et les paroles de gens abordés à l'occasion, sans poursuivre un but purement historique et psychologique». Elle contient en outre des observations sensées sur les mœurs, les passions des gens rencontrés, «pour le simple plaisir d'en garder un souvenir appréciable». Considérant ensuite *Avant le chaos*, Gignac établit que Grandbois fait d'abord figure de

---

33. Dans *l'Action nationale*, Duhamel écrit que les intrigues des nouvelles «sont très lâches» (p. 292).

chroniqueur. Il écrit en effet «le récit de ses voyages et montre le plaisir et le profit qu'il a su en retirer».

Dans une histoire de Grandbois, homme qui a eu beaucoup d'aventures et raconte admirablement, on ne sait jamais trop «où finit le vrai et où commence la fiction». Emile-Charles Hamel dit se promener constamment de l'un à l'autre. D'où le statut problématique d'*Avant le chaos* qui relèverait à la fois de la nouvelle, de la chronique, des souvenirs et du récit de voyage. Le critique ajoute: «Le tout est vivant, s'enchaîne merveilleusement, demeure toujours vraisemblable et *[...]* donne des nostalgies de voyages, de rencontres, d'aventures...»

En somme, le contour d'*Avant le chaos*, ouvrage qui plaît et instruit à la fois, serait aussi imprécis que celui des êtres qui le peuplent: créatures vagues, ombres à jamais fuyantes, comme aspirées par un mirage, un au-delà fictif, d'inaccessibles mille et une nuits.

III. LITTERATURE ET CONNAISSANCE

Malgré l'«inactualité» d'*Avant le chaos* — tourné vers le passé —, le conflit mondial, plus précisément le poids qu'il fait peser sur les lettres, plane sur nombre de recensions. Analysant le contenu du recueil, maints critiques braquent les feux sur les thèmes de l'homme universel et de la fraternité — thèmes que six ans de carnage rendent pour ainsi dire incontournables. A cet égard, on peut répartir les commentateurs en deux groupes. Il y a d'abord ceux qui constatent que Grandbois a, d'une façon ou d'une autre, enrichi la connaissance de la nature humaine, principe impliquant l'existence de lois plus ou moins «éternelles» qu'il s'agit d'illustrer. Une seconde catégorie de recenseurs est plutôt sensible au vide intérieur, à la «futilité» des personnages grandboisiens.

L'objet d'étude étant «insignifiant», il s'ensuit que la connaissance qu'on peut en tirer est infinitésimale, sinon nulle.

Par ailleurs, la réimpression de plusieurs classiques français pendant la guerre et la publication d'ouvrages locaux stylistiquement plus soignés ont accru les exigences de la critique quant aux qualités esthétiques d'un énoncé. Se penchant sur *Avant le chaos*, les interprètes applaudissent unanimement à l'écriture de Grandbois, ce que nous verrons dans la quatrième partie de ce chapitre.

A. ETUDE DE LA NATURE HUMAINE

1° *Fantoches ou héros?*

Le thème des créatures sans consistance affleure dans le texte que Roger Duhamel donne au *Bloc*. Alain Grandbois a choisi le titre de son recueil par une sorte de pudeur, comme pour s'excuser, après les cinq années terribles que le monde vient de vivre, de vouloir intéresser ses lecteurs à des fantoches sans beaucoup de densité humaine, mais «qui donnent couleur et pittoresque à notre monotone humanité»[34]. Le même sentiment de pudeur a inspiré à l'auteur «quelques mots en guise d'avant-propos»[35]. Dans l'article publié par *l'Action nationale*, Duhamel nuance sa pensée: de tous les personnages décrits par Grandbois, «il n'y a peut-être que Kyrov qui soit dévoré d'une passion inextinguible. Cette ardeur le rend beau» (p. 293). Si le critique sent Kyrov plus près de lui, c'est parce que ce personnage de «Tania» n'a pas refusé de s'engager, à tout le

---

34. Par la magie des mots, Grandbois, prestigieux poète, fait sortir l'auteur du vient de paraître «du terre-à-terre d'une existence parfois trop terriblement quotidienne»; il le fait vivre par procuration.

35. Duhamel cite ensuite les deux premières phrases du deuxième paragraphe de l'avant-propos.

moins sur le plan personnel, «qu'il a joué sa vie sur un grand amour». Tant il est vrai qu'on a peine à s'intéresser à qui n'entre pas carrément dans le jeu, à qui se satisfait du jeu à l'état pur, pourrait-on ajouter.

Selon Lucette Robert, l'entre-deux-guerres, époque aussi irréelle et magnifique qu'un mirage mais révolue, est celle, mythique à souhait, «des croisières, des *[Russes]* blancs et des colonels noyant leur chagrin, aux colonies, dans d'innombrables *[whiskies-sodas]*» (p. 73). Ces êtres «sont de faux désœuvrés»[36]. Ils ont plutôt, comme Grégor et le major D., l'étoffe de héros ou, comme Ivan Kyrov, celle d'un martyr; ils sont par conséquent exemplaires. En général, ces «héros» aiment, à l'instar de Bill Carlton et d'Alain Grandbois lui-même, «'l'aventure, le risque et la poésie'»[37].

2º *Connaissance du personnage*

Pour Joseph Gignac, «les beaux voyages d'*Avant le chaos* ne se répéteront plus sans doute. Finis désormais les vrais départs dans le bruit neuf»[38]. Mais qu'importe puisque Grandbois les ravive. Dans son livre, il étudie plus particulièrement le caractère des gens et ne manque pas d'intéresser profondément, «car il les présente dans leur vie intérieure».

Désirant découvrir à son tour le monde que Grandbois a connu, Emile-Charles Hamel souhaite que, contrairement à ce que déclare le nouvelliste, l'avant-guerre ne soit pas «irrémédiablement chose du passé». Quoi qu'il en soit, il subsiste *Avant le chaos* où

---

36. Dans son article du *Bloc* paru avant celui de Lucette Robert, Roger Duhamel a qualifié de désœuvrés les personnages d'*Avant le chaos*.

37. Parlant de Bill Carlton, le narrateur du «13» dit: «Il aimait le risque, l'aventure et la poésie» (*Avant le chaos*, Moderne, 1945, p. 23).

38. Dans *les Illuminations*, où les voyageurs, les migrants abondent, Arthur Rimbaud évoque le «départ dans l'affection et le bruit neufs». «Départ», *Œuvres complètes*, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), 1963, p. 183.

Grandbois révèle partout «quelques aspects intéressants de la nature humaine». En tout cas, Hamel gardera

> longtemps le souvenir des figures tragiques ou énigmatiques, séduisantes ou tourmentées de Papou et de Bill Carlton; de Tania et d'Hélène Avril, et de Kyrov et de Christian; de Nancy, et de Grégor et des petites Russes: Natalie, Livadia et Nariska; du major D. et de sa tante, la Dame au Palmier; du capitaine André Le Doüel et de Mantoni...[39]

Sous toutes les latitudes, Grandbois, constate Georges-Henri Dagneau, recherche «les sentiments humains, généraux. Et comme il ne tient pas en place, il ne faut pas lui en vouloir s'il jette un coup d'œil sur tout ce qui s'offre à ses yeux, les spectacles sublimes ou indifférents, laids ou immoraux». Autrement dit, une grande mobilité conduit partout l'écrivain voyageur transformé en ethnologue — mobilité qui le met en contact sur tous les continents avec le pire et le meilleur de la nature humaine dont il doit également témoigner par souci de «vérité».

De son côté, Jules Emery affirme que Grandbois ressuscite humainement les visages évanouis. Dans *Avant le chaos*, «une étude de l'homme se poursuit». En réalité, l'œil aigu de l'auteur

> observe l'homme toujours le même sous les différences superficielles[40]: un pauvre être malheureux assoiffé de bonheur. D'où naît un formidable besoin d'évasion hors de la dure réalité. Il se rythme dans la danse, se noie dans l'alcool et l'opium, s'exalte dans l'âme révolutionnaire, se satisfait dans la poésie, le jeu, la superstition et le rêve... Ces illusions consenties de l'imagination ne sont-elles pas profondément humaines?

---

39. La Dame au Palmier n'est pas la tante du major D., qu'on rencontre dans «Le rire», mais plutôt celle de Bill Carlton, personnage central du «13». Carlton raconte l'histoire de sa «vieille tante» aux p. 23-25. Quant au narrateur, il évoque la Dame au Palmier à la p. 30.

40. C'est la thèse défendue par le major D. dans «Le rire»: «La nature profonde de l'homme est la même partout, sous toutes les latitudes, et la couleur de la peau, la façon de se vêtir, de se nourrir, d'aimer, d'engendrer et de tuer n'y font diantrement rien» (Moderne, 1945, p. 166).

En d'autres mots, quiconque veut rendre adéquatement compte de la nature humaine doit aussi s'attacher aux «vices» de ceux qui la composent[41]. L'importance que Grandbois accorde aux «illusions» amène le chroniqueur de la revue *Relations* à traiter, lui aussi, de la question morale. Le «monde cosmopolite brillant d'avant le chaos suggère une fausse philosophie de la vie. L'homme devient le simple jouet de ses imaginations et de ses appétits. A dessein, on lui a tissé des liens légers, mais innombrables»[42]. Voilà ce que l'auteur dirait avec art, la morale ainsi étant sauve.

En juillet 1946, William Edwin Collin dresse le bilan littéraire de l'année 1945. Analysant *Avant le chaos*, le chroniqueur de *The University of Toronto Quarterly* module le thème de la légèreté de l'être. L'action du recueil, écrit-il, «includes France, the Near East, Abyssinia, and especially *[...]* the contemporary China of 'Communist' generals. In this spacious framework the characters flit from one place to another with the rapidity of a movie film» (p. 406), à telle enseigne que le lecteur a l'impression «of always being on the point of departure for some far destination» (p. 407). Dégageant la structure du recueil, Collin attire l'attention sur plusieurs rencontres du narrateur: «With an intelligence service agent who is another Lawrence of Arabia, with a major known in all the embassies of the world, a banker, a Russian prince, or a fascinating Manchu lady who speaks all the modern languages and who is dying of love». Sur le plan technique, ces visites servent

41. Jules Emery suit de près la leçon du rédacteur du prière d'insérer qui estime superflus les propos formulés par Grandbois dans son «délicat justificatif», c'est-à-dire l'avant-propos: «Tant qu'il y aura des hommes et des femmes, qui naissent et meurent, qui aiment et souffrent, il leur faudra trouver dans le rêve, dans un monde chimérique au besoin — pour échapper aux terribles matérialités de leur époque — un aliment à leur soif de bonheur, l'oubli des duretés de la vie, un exutoire à leurs peines.» En somme, le monde décrit dans *Avant le chaos* n'appartiendrait pas spécifiquement à l'entre-deux-guerres. On le retrouverait à toutes les époques; il serait fondamentalement humain.

42. Grandbois écrit plutôt: les nains de Gulliver, c'est-à-dire les personnages du recueil, «qui tissaient leurs liens légers, mais innombrables, autour de ce géant endormi», en l'occurrence le monde d'avant le chaos, lui versaient «quelques gouttes de la ciguë fatale» (p. 10).

> to introduce us to an adventurer who will tell us the life-story of the one we just left. The amorous situation does not vary: after a brief experience of love, the gentleman is called away on a distant mission, London, or Indo-China, say; his houri is left in the tender care of a friend, with whom she falls in love. The result is separation: death by natural causes or in the Foreign Legion.

En fait, *Avant le chaos* exsude une douce philosophie fantaisiste: «Human beings are the same the world over and love is illusion. Those who are about to die, laugh.» Plus précisément, l'auteur, «orator of luxurious living», promeut une vie de luxe, «life rich in sensations as a result of aristocratic education, cosmopolitan experience, and, it may be said, of indulgence, drinking, opium-smoking, and immoderate travelling».

3º *Primat de l'homme universel*

Le 21 avril 1945, René Chopin rappelle qu'Alain Grandbois, l'année précédente, initiait le public canadien aux prestiges du surréalisme. D'un modernisme poussé à l'extrême, à l'absurde parfois, la poésie des *Iles de la nuit* «révélait un artiste de rare qualité». Le chroniqueur du *Devoir* a retenu le message pathétique du poète et la nouveauté de ses images, ainsi que «la sensation d'un univers surgi des profondeurs du subconscient». Aujourd'hui, Grandbois revient «avec un volume de prose. Et c'est, après la nuit des *Iles*, peuplée d'ombres tourmentées, le plein jour de la lumière française»[43].

En vérité, Grandbois semble s'être donné pour tâche de mettre à la page la littérature canadienne, de combler les vides qu'on pouvait y constater. Jusqu'ici, poursuit Chopin, nous n'avions pas «un seul écrivain de marque, fût-il ambassadeur ou consul, qui de ses randonnées lointaines ou d'un poste diplomatique quelconque *[...]* ait rapporté un roman, une nouvelle cosmopolite à décors étrangers». Avec *Avant le chaos*, Grandbois, écrivain exotique à la vérité plus près de Valery Larbaud que de Paul Morand, «innove une fois de

---

43. Rendant compte des *Iles de la nuit* dans *le Devoir* du 2 septembre 1944, René Chopin écrivait: «L'éloge n'est plus à faire de ces ouvrages d'histoire *[Né à Québec* et *les Voyages de Marco Polo]* qui *[...]* révélèrent un écrivain de la plus belle lignée des classiques», l'auteur d'*Avant le chaos* renouant donc avec ce classicisme «lumineux».

plus», ses nouvelles racontant la vie mondiale. Dans le recueil, «on se connaît à Paris, on fréquente le même café à Constantinople, à Shanghai, à Hanoi, à moins que la nouvelle se passe tout entière en Chine, par exception, comme celle qui a pour titre 'Le rire'». Quoi qu'il en soit, les récits laissent Chopin sous «l'impression d'avoir assisté à un chassé-croisé de personnages qui partent, qui reviennent, se perdent en cours de route, se retrouvent par hasard en quelque lieu excentrique du monde, agités sans cesse par un besoin de déplacement, la conscience de leur dépaysement».

Le chroniqueur du *Devoir* s'attache plus particulièrement aux représentants de la colonie russe que Grandbois fréquente à Paris. Victimes du plus grand bouleversement de l'histoire, épaves de la noblesse et de la haute bourgeoisie tsaristes, ces Russes «sont admirables par leur courage». On pourrait donc les proposer en modèles. «Proscrits, errants, ils acceptent leur sort avec leur fatalisme oriental.» Sous la plume de Chopin, Hélène et Tania deviennent les «symboles touchants du déséquilibre international qui régnait avant la guerre» — Tania confessant toutefois la foi de ses ancêtres sur son lit de mort[44].

En tout état de cause, le critique est d'avis que c'est dans la vie, dans le cœur de ses personnages que Grandbois, «avide de réfléchir les apparences terrestres», pousse le plus loin ses explorations. Après avoir cité la première phrase du deuxième paragraphe de l'avant-propos, Chopin conclut: «C'est un monde divers, sympathique, fraternel, qu'il *[...]* fait connaître».

En octobre 1945, Rex Desmarchais signe un long article dans *la Revue populaire*, où il fait précéder l'étude d'*Avant le chaos* d'observations générales qui systématisent en quelque sorte la problématique sous-jacente à la réception critique du recueil de

---

44. Chopin écrit encore: «Hélène! Tania! Ce type de jeune fille russe n'est pas inconnu dans le roman». Le syntagme *ce type de jeune fille russe* est inapproprié, puisqu'Hélène Avril est française, et Tania, ukrainienne.

nouvelles. Entre autres sujets, l'auteur de *la Chesnaie* réfléchit sur les deux fonctions de la littérature: l'une esthétique, l'autre idéologique. Comme la sculpture, la peinture et l'architecture, «l'art littéraire crée de la beauté, ce qui lui serait, au besoin, une justification suffisante et un incontestable titre de gloire. Mais il est possible de voir davantage dans la littérature.»

Pour être satisfaisante, une théorie du bonheur doit se fonder sur «une connaissance complète, en étendue et en profondeur, de l'homme. Or cette connaissance en est encore à la période des tâtonnements dans l'obscurité, des premières découvertes partielles.» De l'avis des romanciers et des essayistes contemporains, «la littérature est devenue et *[...]* devient de plus en plus, aux mains de fins ouvriers, un instrument de connaissance de l'homme»[45]. Justifiée d'indiquer les caractéristiques nationales et même de les faire ressortir, la littérature «a surtout pour fonction de dégager et de mettre en *[lumière]* les ressemblances humaines, de travailler à l'élaboration d'une fraternité planétaire». En d'autres mots, la littérature ne devrait jamais «être un instrument de division et de haine entre les hommes», sa plus haute ambition consistant à «accroître la compréhension et l'amour entre eux».

Les réimpressions récentes des chefs-d'œuvre contemporains du roman français permettent à Desmarchais de se «rendre compte avec une évidence aveuglante de la misère, des lacunes, des limites étroites» du roman canadien-français. N'ayant nullement le goût de faire une charge ou «de déprécier ce qu'on a convenu d'appeler notre littérature», le critique ne cherche pas à établir de vaines et injustes comparaisons. S'il compare malgré tout, c'est afin d'instruire l'écrivain local et de lui permettre de

---

45. Parmi les «essayistes contemporains» qui réfléchissent sur «L'engagement de l'écrivain», on peut citer Lucien Parizeau qui fera paraître une série de très beaux textes dans *le Canada* des 6, 7 et 8 mars 1946.

s'améliorer, l'examen des chefs-d'œuvre de la littérature française étant «un stimulant et un motif d'exaltation».

Des ouvrages comme ceux de Georges Bernanos, Georges Duhamel, Roger Martin du Gard, François Mauriac, Marcel Proust ou Romain Rolland fournissent de précieuses indications et «enseignent que le roman doit être pour s'élever du particulier au général, de la patrie à l'humanité, pour exprimer l'homme intégral», cher aux personnalistes, «tout en ne cessant pas de demeurer l'expression d'une nationalité». Il ne s'agit pas pour l'artiste du cru d'imiter les auteurs européens mais bien de rivaliser avec eux «dans la poursuite de la beauté et de la vérité».

Or la confrontation des textes français et canadiens-français permet de dégager un des plus graves défauts de ceux-ci: leur manque d'aération, l'odeur de renfermé et de moisissure qu'ils exhalent en conséquence. Car les écrivains canadiens-français «n'aiment pas beaucoup regarder par-dessus les frontières de la province; ils éprouvent une grande difficulté à se relier à l'humain, à la vie générale du pays, du continent, du monde», les problèmes locaux confisquant leurs énergies, épuisant «leurs ressources d'intelligence et d'art». Par exemple, ils «s'encroûtent trop souvent dans un nationalisme sans horizon et dans un régionalisme» conventionnel et sans vérité qui interdit tout aperçu nouveau sur l'homme; «ils ne cessent de retourner en *[tous]* sens la terre natale, la terre maternelle, la terre paternelle[46]; ils reconstruisent cent fois en vers ou en prose le clocher du village; ils assèchent leur encrier à chanter les gloires de la campagne et à célébrer les vertus incomparables des familles paysannes». Sauf en de très rares exceptions, poèmes, contes et romans sur la vie rurale révèlent farouchement le parti pris d'idéaliser la terre laurentienne.

---

46. En février 1846, Patrice Lacombe faisait paraître, dans *la Minerve* et *l'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*, un roman agriculturiste intitulé *la Terre paternelle*.

Ce constat posé, Desmarchais propose deux avenues aux écrivains canadiens-français. S'ils décident de traiter de sujets régionaux, qu'ils le fassent «à fond et en toute sincérité — ce forage toujours plus poussé *[conduisant]* à la découverte de vérités et de faits psychologiques vraiment intéressants». Mais le monde paysan offre au romancier un thème limité, épuisable[47]. A lui seul, il ne saurait alimenter toute une littérature d'imagination. Desmarchais indique alors une deuxième issue pour les artistes locaux. Sur les plans littéraire et intellectuel, elle consiste «à faire éclater les frontières, à y ouvrir de toutes parts des brèches et des perspectives sur le monde», à déblayer le champ de vision.

Quelques auteurs canadiens-français, heureusement, ont «élargi les horizons, promené sur le monde un regard curieux et perspicace». Parmi eux figure Alain Grandbois dont Desmarchais cite les deux premiers paragraphes de la nouvelle intitulée «Le rire». Empreinte de sobriété et de précision, cette prose est «tout à fait remarquable» pour un écrivain du cru. Elle montre en outre la faculté qu'a le nouvelliste de «s'intéresser intelligemment à autre chose qu'au canadianisme, au régionalisme, au 'québéquisme'». *Avant le chaos* promène agréablement le lecteur à travers le monde, le «transporte en Afrique, en Chine, en Europe, partout». Sans insister, le livre ouvre des vues multiples sur le monde et rappelle qu'on «peut être Canadien français et nouer quand même des amitiés charmantes sur tous les points de la planète, avec des étrangers qui ont beaucoup de choses à nous apprendre».

Desmarchais conclut: lorsqu'on rencontre ces oiseaux rares, un Alain Grandbois, un Paul Morin, qui, par leurs beaux ouvrages, relient la littérature canadienne-française à

---

47. Dans la partie de son article consacrée à *Maria de l'Hospice*, René Garneau défend un point de vue semblable.

la littérature universelle, ouvrant ainsi de lumineuses échappées sur le monde, «il importe de saluer leur mérite peu commun et de leur dire notre reconnaissance émue».

B. L'OUBLI DES «DENATURES»

1° *L'exotisme extravagant de Grandbois*

C'est justement cette ouverture sur le monde que condamne Harry Bernard en juin 1945 dans *l'Autorité* et *l'Evénement-Journal*[48]. La parution quasi simultanée de quatre ouvrages (l'*Allegro* «franchement canadien» de Félix Leclerc, *Contes pour un homme seul* où Yves Thériault se complaît dans une brutalité confinant à la naïveté, *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois, qui allie l'humanité vraie à la vie canadienne, et *Avant le chaos* d'Alain Grandbois) inspire à l'illettré des réflexions sur le «Renouveau du conte», les écrivains canadiens-français découvrant ce genre «avec quelque cinquante ans de retard» sur la France (p. 1).

Le collaborateur de *l'Autorité* avalise ce renouveau dans la mesure où il consiste en «un retour au concret et au compréhensible, à la ligne droite et simple, au bon sens». Bernard signale qu'il existe depuis trop longtemps, «chez une jeunesse qui s'imagine découvrir le monde à chaque tournant de route, une tendance inquiétante à voir le beau dans l'ultramoderne, à trouver les principes de durée dans le nébuleux et l'imprécis, les sentiments alambiqués, le galimatias». Loin de se limiter aux lettres, cette tendance frappe la musique et les arts plastiques.

Quoi qu'il en soit, le renouveau du conte prouve que les écrivains locaux ont appris «à écrire véritablement, non pas à aligner des phrases creuses et simplettes, sans nerfs, sans chair, respectant la grammaire élémentaire, mais puant l'ignorance et

48. Nos citations proviennent de l'article d'abord paru dans *l'Autorité* du 16 juin.

l'ennui» (p. 1 et 4). Estimant qu'ils se sont préparés, par la pratique de la nouvelle, à la technique et à la langue du roman, Bernard somme les artistes du cru «de faire canadien d'abord, partout, en tout» (p. 4). Il pose enfin cette question: «Si les nôtres refusent de construire la maison de nos lettres, qui l'entreprendra à leur place?»

On ne s'étonnera pas si «l'étrangeté des sujets, l'inattendu des situations et parfois la démangeaison de parler pour ne rien dire», qui caractérisent les recueils d'Yves Thériault et d'Alain Grandbois, déconcertent Harry Bernard (p. 1). A la vérité, l'auteur d'*Avant le chaos* «tombe dans l'exotisme le plus extravagant», gaspillant de la sorte son talent. Par son effort, il servirait plus «les lettres d'Europe, d'Afrique ou d'Asie, que celles de la France nouvelle, arrosée par le Saint-Laurent», bien que le monde interlope et international décrit dans le recueil n'apprenne «rien à Paname après Morand, Georges-Michel, Dekobra, Carco et les autres du milieu».

Bref, Grandbois aurait négligé d'approfondir l'homme canadien-français; mais il n'aurait pas davantage permis d'apprendre des faits nouveaux ou significatifs sur l'homme universel, des écrivains français, dont ce serait pour ainsi dire la spécialité, l'ayant devancé dans cette entreprise.

2° *Des désœuvrés indignes de considération*

Si l'on en croit Guy Sylvestre, le monde d'*Avant le chaos* est «pourri à la racine, bien qu'il *[eût]* conservé certaines fleurs apparemment savoureuses». Les personnages du recueil appartiennent à une époque révolue ou, du moins, qu'on voudrait telle — «époque de profonde irresponsabilité où les hommes s'aveuglaient à qui mieux mieux, s'étourdissaient ou se dépaysaient pour n'avoir pas à faire face au réel».

Il leur faut, poursuit le critique, «un tourbillon, un étourdissement de distractions: oisifs, désœuvrés, aristocrates privés de leurs biens par quelque révolution, ils ne

savent que faire de leurs mains et de leur cerveau et végètent de bar en bar, de la Chine au Tonkin comme dans la chanson»[49]. Ils «aiment voir couler des sources bordées de lauriers roses et blancs, contempler la démarche lente et *noire* des belles filles noires, s'aventurer au cœur de la Chine pour y observer les mœurs indigènes, promener sur le globe entier une âme de dilettante, vivre le *carpe diem* d'Horace»[50]. Parmi ces «ombres humaines dépourvues de consistance, dont l'amour frivole est le sport favori», le chroniqueur du *Droit* évoque «les princesses russes à la recherche d'un mari, Hélène, peintre anarchiste, Grégor Garinov, impuissant dandy». Sylvestre ne verrait aucune objection à ce que les personnages d'*Avant le chaos* mettent à profit le jour présent si, parallèlement, ils accomplissaient des actes «utiles», indices de l'engagement de l'écrivain[51].

Manières d'antihéros, les créatures de Grandbois n'appartiennent pas à la nature humaine ou, plutôt, elles font partie d'un groupe qui la dévalue; elles sont «dénaturées», *persona non grata* et, pour cette raison, indignes de considération.

3º *Des faits sans portée humaine*

Loin de disculper Grandbois, Emile Bégin le dénonce constamment, par personnages interposés. Ceux dépeints dans «Tania» sont en proie aux passions violentes. Dans

---

49. Guy Sylvestre fait peut-être ici allusion à la chanson (grivoise) intitulée *Petite Tonkinoise*, interprétée par Maurice Chevalier, où il est notamment dit: «L'soir on cause º Des tas d'choses º Avant de se mettre au pieu º J'apprends la géographie º D'la Chine et d'la Mandchourie º Les frontières º Les rivières º Le fleuv' jaun' et le fleuv' bleu º Y a mêm' l'Amour, c'est curieux, º Qu'arros' l'Empir' du Milieu».

50. Nous soulignons. — Le premier paragraphe du «13» mentionne, entre autres attraits de l'oasis d'Ambouli, les «sources bordées de lauriers roses et blancs» et «la démarche lente et *souple* des belles filles noires» (p. 13; nous soulignons). Sylvestre s'est donc trompé en transcrivant le second passage qu'il ne guillemette pas.

51. Parmi les personnages de *Maria de l'Hospice* faisant œuvre utile (et morale), Guy Sylvestre mentionne l'abbé Léger qui sacrifie sa vie «pour sauver une bonne-à-rien prisonnière sous un éboulis».

«Grégor», les protagonistes écoutent «des histoires d'amour, de sport exotique, des bavardages d'ivrogne» (p. 64). La nouvelle intitulée «Le rire» ne vaut guère mieux, puisqu'elle «promène le lecteur ahuri de tous les bizarres vocables de l'Asie, d'une ville à l'autre, sur des fleuves infestés de personnages interlopes, Européens, Chinois, militaires et autres fument l'opium, boivent, font des colères épouvantables.» Enfin, dans «Le 13», «des figures colorées, luisantes, adipeuses s'agitent». Leur agitation n'intéresse à peu près pas le chroniqueur de *l'Enseignement secondaire au Canada* dans la mesure où elle n'ajoute «rien à la pauvreté humaine des civilisations du désert».

A la vérité, Bégin sort de ces récits «avec un certain malaise». Il déplore «tant de talent dépensé à peindre des paysages et des hommes que la catastrophe de la guerre a fait oublier pour longtemps, à ressusciter des attitudes et des menus faits sans véritable portée», pour ainsi dire incompatibles avec une nature humaine fondamentalement bonne ou qu'il faudrait toujours montrer sous un jour favorable, afin d'édifier.

4° *L'extermination des fantoches*

Enfin, René Garneau est, lui aussi, très critique à l'égard de l'univers créé par Grandbois dans *Avant le chaos*, titre pouvant prêter «à un malentendu assez désagréable». Le chroniqueur du *Canada* remarque d'abord: «Il est exact qu'avant le chaos de ces cinq dernières années, il traînait dans les bars des cinq parties du monde quelques êtres vagues du type» évoqué par l'écrivain. Mais Garneau s'empresse d'objecter «qu'on rencontrait aussi, entre deux coups de feu, les héros de Malraux et que les merveilleux étudiants pauvres de Marcel Arland coudoyaient son Kyrov dans les mêmes petits cafés de Paris».

S'agitant sans raison, s'aimant très souvent sans motif et n'ayant pas plus de densité humaine que des figures de cinéma, les personnages de Grandbois, si l'on en croit René

Garneau, «vivent d'une vie qui les dévore et *[...]* suppléent à l'anémie de leur personnalité par une mobilité vraiment excessive». Pour suivre leurs déplacements, il faudrait donc un bon atlas «qui serait en même temps une carte du tendre puisqu'ils s'aiment et se cherchent sous tous les climats imaginables»[52].

En toute logique, Grandbois devrait convenir «qu'il s'est attaché à raconter les histoires *[les]* moins intéressantes des moins humains de ces humains». Sur sa lancée, Garneau continue: «Si la guerre n'avait fait qu'éteindre dans le silence ces fantoches qui avaient une soucoupe à la place du cœur», l'auteur serait le premier à reconnaître «qu'elle eût été une très utile entreprise d'extermination.»[53]

En passant, on signalera la quasi-absence de jugements moraux ou l'acceptation des «faiblesses» humaines, en tout cas une plus grande tolérance à leur égard (faiblesses qui peuvent aussi jouer le rôle d'une théodicée, les conduites «mauvaises» démontrant *ab absurdo* la nécessité de pratiquer la vertu). Par exemple, peu de commentateurs fustigent l'usage que font de l'opium maints personnages du recueil, comportement qui aurait vraisemblablement entraîné une levée de boucliers quelque dix ans plus tôt.

IV. LITTÉRATURE ET BEAUTÉ

A la fonction idéologique s'en greffe toutefois une autre, d'ordre ludique ou esthétique, à laquelle tous les critiques sont sensibles.

---

52. Dans la livraison d'avril 1945 de *l'Action nationale*, Roger Duhamel écrit que les déplacements brusques ne sont pas pour déplaire à Grandbois; «peut-être déconcerteront-ils davantage ses lecteurs» (p. 292).

53. Il est loin d'être sûr que Grandbois aurait également désiré l'extermination de ces «fantoches» avec qui le narrateur, projection de l'auteur lui-même, noue des liens d'amitié.

A. UN STYLE EXCEPTIONNEL

1º *Une langue classique*

Roger Duhamel ne croit pas qu'il existe beaucoup d'auteurs locaux possédant aussi parfaitement leur langue, se jouant «avec autant de dextérité des traquenards de la syntaxe» que Grandbois, qui, on le sait, maîtrise les procédés de la stylisation littéraire[54]. «Son grand art est d'être dépourvu de tout artifice» (*le Bloc*). Il «raconte quelques anecdotes sans effort, sans excessive rigueur, sur un ton de bonne compagnie». En réalité, ce style naturel est classique: il «est fait de lumière et de pureté» (*l'Action nationale*: 293); la phrase est «toujours correcte, toujours mesurée» (p. 292).

Sensible lui aussi au plein jour de la lumière française d'*Avant le chaos*, René Chopin admire «une langue précise, franche, maîtresse d'elle-même». D'après Albert Saint-Pierre, l'«ouvrage confirme l'opinion déjà solidement accréditée sur la manière d'écrire de l'auteur. Son style est clair, correct et léger. C'est un beau témoignage à la langue française»[55]. Si l'on se fie à Dostaler O'Leary, le Grandbois d'*Avant le chaos* non seulement demeure fidèle à lui-même, mais, «par la sûreté de sa phrase et la limpidité de son style qui n'a rien à envier aux grands narrateurs français contemporains», il dépasse le sommet atteint avec *les Iles de la nuit*. Pour Rex Desmarchais, la prose grandboisienne est belle à la fois de sobriété et de précision.

---

54. R. Duhamel, *le Bloc* (29 mars 1945): 6. — Le critique reprend cette idée dans *l'Action nationale*: «S'il me fallait nommer les cinq écrivains canadiens qui écrivent la langue la plus solide, la mieux construite, je n'hésiterais pas à écrire le nom de Grandbois» (p. 293). — Harry Bernard signale lui aussi la «solidité» de la langue grandboisienne. Il note en effet «que l'auteur écrit d'une main ferme» (p. 1).

55. Tout en louant la clarté du style grandboisien, Albert Saint-Pierre parle de quatre récits un peu «obscurément» romancés.

Non banale, la langue du nouvelliste, apparentée à celle de Pierre Loti, «laisse loin derrière elle les faux brillants des Dekobra, des Pierre Benoit, des Gerbeault *[sic]*»[56]; Emile Bégin poursuit, un peu obscurément: limpide comme les ciels décrits, elle est «colorée comme le cirque bigarré des ombres qu'elle fait revivre». Si Jules Emery voit en Grandbois «un vrai conteur au verbe coloré», Lucette Robert parle de sa «prose étincelante»[57].

2º *Un rythme heurté*

Frais et coloré, alerte et vivant, le style de Grandbois enchante Joseph Gignac. «Par leur tournure et leur ouverture d'esprit, par la discrétion, la rapidité de leur art», les nouvelles d'*Avant le chaos* rappellent à Rex Desmarchais les meilleurs récits «de Paul Morand, rassemblés sous les titres *Ouvert la nuit*, *Fermé la nuit*, *l'Europe galante*». Harry Bernard rapproche également Grandbois de cet auteur français: bon nombre de pages d'*Avant le chaos* «se pourraient prendre pour des extraits de Morand, les *images neuves* en moins» (p. 1).

Pour sa part, Roger Duhamel, qui nomme aussi Morand, connaît «peu d'écrivains qui ont trouvé avec autant de justesse le ton propre à l'entre-deux-guerres, ce rythme heurté, syncopé, ce style express, cette vibration des images cinématographiques» (*l'Action nationale*: 292). Tout est grouillant dans la phrase de Grandbois. Au dire de René Chopin (qui assimile l'art de Grandbois à celui de Valery Larbaud), scènes et tableaux «se succèdent, rapides et diverses *[sic]*, comme sur la toile d'un cinéma». Evoquant la nouvelle intitulée «Le rire», qui se termine brusquement par une vision d'horreur, le

---

56. E. Bégin, *l'Enseignement secondaire au Canada* (octobre 1945): 64. — Albert Saint-Pierre accole également les noms de Pierre Benoit et d'Alain Grandbois.

57. L. Robert, *la Revue populaire* (juin 1945): 73. — De Grandbois, l'auteur du vient de paraître dit qu'il est un «conteur au verbe coloré».

chroniqueur du *Devoir* affirme: «Cela rappelle certains films qui déçoivent tant d'âmes sentimentales parce que le jeune premier, avant que le rideau se referme, ne donne pas à la jeune première le baiser traditionnel, le baiser nuptial».

3º *Descriptions et portraits*

Si Emile Bégin compare les nombreux lieux décrits dans «Grégor» aux décors d'«un film tripatouillé de cinéma» (p. 64), Georges-Henri Dagneau défend un point de vue opposé: Grandbois «compte sur l'intérêt de ses descriptions pour faire oublier quelques petites négligences» — descriptions dont la vivacité replonge Dostaler O'Leary dans l'atmosphère fiévreuse de ses jeunes années.

Au dire d'Emile-Charles Hamel, les quatre récits d'*Avant le chaos* (qui présentent tous la même vraisemblance et offrent le même intérêt) valent «par une multitude de détails multipliés tout au long des pages et toujours attachants» et par la façon assez fascinante qu'a Grandbois de présenter ses portraits. Quant à Roger Duhamel, il déclare: lorsque Grandbois consent à se limiter, à ne pas se contenter du décor, et s'efforce d'atteindre à la psychologie, il excelle. «Tania», dont le chroniqueur du *Bloc* cite le premier paragraphe, «est sans doute la réussite du genre. On y trouve une délicatesse de touche admirable, un souci constant de ne rien forcer, de ne rien exagérer», le classicisme foncier de Grandbois l'éloignant une fois de plus des extrêmes.

On répétera enfin que René Chopin met en lumière la trame, bien tissée, des nouvelles, où, constate Emile-Charles Hamel, tous les éléments s'enchaînent merveilleusement.

B. LE TRIBUNAL DE LA CRITIQUE

Enthousiaste, Rex Desmarchais applaudit au «beau recueil de nouvelles *Avant le chaos* d'Alain Grandbois» qui sait, soutient Emile-Charles Hamel, «faire quelque conte merveilleux»[58], qui a composé, selon Jules Emery, de «délicieuses nouvelles»[59]. Mais d'autres commentateurs apportent des nuances.

1° *Un livre intéressant*

Après avoir noté que certaines pages souffrent de longueurs, de faiblesses passagères et de beaux ennuis déguisés, Maurice Blain convient que d'autres, nombreuses, «renferment des bijoux d'observation, de fantaisie et de poésie. L'auteur ne cherche pas sans cesse à éblouir»: il aime mieux faire sourire, aiguiser la curiosité, quelquefois dérouter l'intuition sans abuser de l'attente du lecteur. Bref, Grandbois conduit merveilleusement un récit qui enchantera tous ceux qui le liront, «sédentaires et nomades» — récit qui, sans être «d'une profondeur vertigineuse», se lit très bien et intéresse en tout cas Georges-Henri Dagneau.

De son côté, Roger Duhamel juge que Grandbois offre aujourd'hui un livre d'intérêt inégal qui ne l'immortalisera certes pas, «mais rien de ce qui tombe de sa plume n'est indifférent» (*l'Action nationale*: 293). En fait, l'auteur lui-même «ne doit pas accorder une importance considérable à ces quatre nouvelles de l'entre-deux-guerres groupées à l'enseigne d'*Avant le chaos*» (*le Bloc*).

---

58. Emile-Charles Hamel cite ensuite quatre vers tirés du «Pouvoir des fables» de La Fontaine (qu'il ne nomme cependant pas): «Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même, ° Au moment où je fais cette moralité, ° Si *Peau d'Ane* m'était conté, ° J'y prendrais un plaisir extrême». *Fables choisies mises en vers*, Garnier («Classiques Garnier»), 1962, p. 211.

59. Dostaler O'Leary est également emballé par l'ouvrage de Grandbois.

2º *Une œuvre décevante*

Si Grandbois en était à ses débuts littéraires, René Garneau lui dirait qu'*Avant le chaos* «est un livre captivant et se lit comme un bon roman d'aventures, deux qualités très rares dans la littérature canadienne». Or Grandbois n'est pas un nouveau venu; il a même donné des ouvrages exceptionnels. Comparés à eux, *Avant le chaos* déçoit. Ce qu'il y a de meilleur et de plus personnel dans ce recueil, Garneau le retrouve à un état plus pur dans *les Voyages de Marco Polo* et surtout dans *les Iles de la nuit*. Assez bien réussis pour n'être pas indignes du passé littéraire de Grandbois, les quatre récits n'ajoutent cependant «rien aux raisons qu'on avait, et qu'on a encore, d'admirer la richesse de ses dons».

Dans ses nouvelles, à la fois faciles et agréables, Grandbois n'atteint pas à la densité que Guy Sylvestre «admirait dans *les Iles de la nuit*». En réalité, *Avant le chaos* «est son œuvre la plus faible». Les récits auraient donc pu rester dans «les magazines à gros tirage» où ils ont d'abord paru. «La gloire littéraire d'Alain Grandbois n'y aurait rien perdu; les lecteurs non plus, si ce n'est une ou deux heures de dépaysement.»

Emile Bégin ne conseillerait pas davantage la lecture d'un recueil qui «charrie des thèmes trop chargés pour demeurer sans danger» (p. 64). De ce chef, *Avant le chaos* se ferme «beaucoup de bibliothèques»[60].

D'après William Edwin Collin, *Avant le chaos* «belongs to French rather than to French-Canadian literature: it is of the order of Apollinaire, Cendrars, Morand, and the delightful *fantaisiste* Toulet — whom his characters cite on occasion»[61]. D'autres

60. Une fois de plus, un article d'Emile Bégin se termine par une condamnation morale.

61. W.E. Collin, *University of Toronto Quarterly* (juillet 1946): 406. — A la vérité, seul Marcel Dugas, ami du narrateur de «Grégor», cite Paul-Jean Toulet (*Avant le chaos*, Moderne, 1945, p. 143).

interprètes mentionnent, outre Morand, Pierre Benoit, Valery Larbaud, Pierre Loti et Maurice Tessier, alias Maurice Dekobra, dont les œuvres accordent de l'importance au voyage, à l'aventure ou au cosmopolitisme. En présence d'un texte «exotique» de Grandbois, la critique, quand elle veut établir des comparaisons, se tourne de nouveau presque exclusivement vers le corpus français.

V. LE MYTHE DE GRANDBOIS

En 1945, Alain Grandbois, si l'on en croit Harry Bernard, «n'est pas *[...]* n'importe qui» (p. 1), sa réputation d'écrivain étant solidement assise, comme le dit Albert Saint-Pierre. Aux yeux de William Edwin Collin, «a heavy, mysterious sensuousness and a strange aestheticism *[...]* place this author in a niche of his own in the gallery of Canadian story-tellers» (p. 407).

A. L'HOMME ET L'ŒUVRE

Etre racé, Grandbois multiplie les voyages au long cours. Artiste, il est un écrivain de talent, sinon exemplaire.

1° *Le grand civilisé*

Homme modeste (R. Chopin), «Alain Grandbois est un civilisé» (E.-Ch. Hamel), espèce rare au Canada français. Homme pudique, esprit raffiné, il «sait goûter toutes les beautés de la création et les recherche avec une avidité gourmande de grand civilisé» (R. Duhamel, *l'Action nationale*: 292).

On ne peut plus distingué, Grandbois, en tout cas celui dont la critique trace à l'envi le portrait, fait montre de retenue. Mais «un de ces jours de pluie où l'humanité sent le besoin de se plaindre», le poète déborde (p. 7). Ce soir-là, il s'épanche. Peut-être boucle-t-il difficilement son budget? Quoi qu'il en soit, sa confidente propose de lui prêter ses «minces connaissances pour l'initier à la prose radiophonique». Cette scène s'est déroulée en 1944, mais Jean Desprez, journaliste à *Radiomonde*, ne la rend publique que le 7 avril 1945[62].

Entre-temps, elle a lu les poèmes et les nouvelles de Grandbois, de même que ses *Voyages de Marco Polo*. Aussi comprend-elle que l'écrivain n'ait pas accepté sa proposition. Comment peut-on s'astreindre à une technique quand on s'appelle Alain Grandbois et que brûle en soi toute la poésie du monde? «Comment se soumettre au banal présent, quand, 'avant le chaos', on a parcouru la terre et frôlé le ciel, de Djibouti à Constantinople, de Saigon à Tchentou?» Repentante, Jean Desprez interpelle son ami:

> Alain, Alain! qu'est-ce que ça peut te faire, à toi, d'avoir à perdre des heures par jour, tandis que ta main distraite aligne le boulot quotidien, le boulot qui donne la croûte (la bougre de croûte)? Qu'est-ce que ça peut te faire de frôler les imbéciles et de sourire à ceux qui offrent de t'initier à la machine? Quelle importance ç'a-t-il pour toi d'avoir aujourd'hui à ne faire que ce que fait tout le monde, puisque tu as en toi ces souvenirs: celui de la troisième danse des noirs Danakils... des bras d'Hildegarde onduleux comme des cous de cygnes... Toi qui t'es promené dans ta Bugatti sous l'azur de 'la Côte', tu peux bien aller à pied, va! dans les rues de Montréal... Et toi qui gagnais des coupes dans les eaux bleues de la Méditerranée, qu'est-ce que ça peut *[te]* faire aujourd'hui

que de ne surnager? «Tous ces ciels qui ont fait pleuvoir en toi de la poésie, Alain, c'est un trésor dont personne ne peut te dépouiller.»

Elu par la poésie «céleste», être d'exception, donc, le Grandbois de Jean Desprez, gouverné par ses souvenirs et le passé, s'absente d'un présent «machinal» sous la

---

62. La «Bibliographie» de l'édition critique d'*Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991) ne signale pas cette recension. — Dans *Vingt-cinq à la une: biographies* (la Presse, 1976, p. 52-57), Roger Champoux consacre un chapitre à Jean Desprez, journaliste, écrivain, scripteur et polémiste «qui a profondément marqué l'univers féminin au Québec» (p. 52).

domination de la routine et du terre-à-terre. Certes, il agit, mais ses gestes sont ceux d'un automate ou d'un somnambule.

2° *L'éternel Ulysse*

«Alain Grandbois est un voyageur» (G.-H. Dagneau), et même «l'incurable voyageur, l'éternel Ulysse» (Lucette Robert)[63]. Car il «a beaucoup voyagé», rappelle Emile Bégin (p. 63). Guy Jasmin, lui, affirme que Grandbois a voyagé assez longtemps pour pouvoir témoigner.

Pour sa part, Roger Duhamel module le thème du voyageur distingué, celui qui se démarque. Pendant une quinzaine d'années, Grandbois a exploré en tous sens la planète. «Il est peu de Canadiens français qui aient autant voyagé que lui, qui aient amassé autant de souvenirs répartis dans toutes les villes du monde» (*l'Action nationale*: 291). Comble de la distinction, Grandbois est un voyageur «désintéressé». Il a en effet mené l'existence

> du voyageur gratuit, qui ne s'en va pas à Saiphong *[sic]* ou a Macao pour vendre de la camelote, mais simplement pour prendre possession de l'univers. La couleur des ciels les plus divers, l'odeur particulière à chaque contrée, les monuments séculaires, les mœurs les plus étranges et les plus inattendues, tout cela lui est familier. Rien que la terre, disait Paul Morand[64].

Mais le globe-trotter ne se contente pas de la Terre. A l'instar du petit prince de Saint-Exupéry, il «projette son regard au loin, vers d'autres planètes, où peut-être il pourrait se rendre...»

---

63. L. Robert, *la Revue populaire* (juin 1945): 73. — Pour l'auteur du vient de paraître, Grandbois est un «grand voyageur devant l'Eternel».

64. Duhamel écrit *Saiphong. Avant le chaos* mentionne *Haïphon* (p. 73) et *Haïphong* (p. 93), mais non *Saiphong*. — Le thème du voyageur, être noble opposé au «vulgaire» touriste, est récurrent dans la production grandboisienne. Il apparaît notamment dans le recueil de nouvelles où le narrateur du «Rire» déclare: «Je veux tout simplement voir une Chine qui n'est pas encore à la portée des voyageurs du tour du monde en trois mois, celle des touristes de l'American Express ou de l'agence Cook. Je veux voir le visage de la vraie Chine, le visage des vrais Chinois» (p. 165-166). Voir également «Le 13», p. 20. — En 1926, Bernard Grasset a édité *Rien que la terre* de Paul Morand.

Emile-Charles Hamel braque également les feux sur le voyageur racé: «Cet homme a beaucoup voyagé, mais c'est en France et en Chine, pays de vieilles cultures et de hautes civilisations, qu'il semble s'être plu davantage — qu'il semble avoir trouvé *[...]* son climat intellectuel». Infatigable bohème, il quitte régulièrement les siens «à chaque nouvelle qu'il publie» (M. Blain). Pour René Chopin, il «est le premier romancier globe-trotter de notre pays», un «instable», c'est-à-dire un être «toujours en disponibilité, prêt à se renouveler, à prendre congé de soi» pour mieux accueillir les autres, à commencer par ses personnages[65].

William Edwin Collin associe lui aussi voyage et littérature. Après avoir posé qu'«Alain Grandbois is a Canadian and a man of the world», le chroniqueur de *The University of Toronto Quarterly* poursuit: «His first poems were published in China; his story of Louis Jolliet, *Né à Québec*, in Paris. The four stories in *Avant le chaos* take us over some of the ground he traversed in *les Voyages de Marco Polo*, far away from the regionalism of Laurentie» (p. 406).

3º *L'écrivain de talent*

Du Grandbois nouvelliste, Joseph Gignac fait «un élégant chroniqueur», «un poète-chroniqueur» qui raconte admirablement, qualité qui est au Canada «plus rare qu'on voudrait bien le dire et — peut-être — le croire» (E.-Ch. Hamel).

> Il ne serait pas suffisant de dire, remarque Dostaler O'Leary, qu'Alain Grandbois écrit bien. Il est certainement, à l'heure actuelle, l'un de nos meilleurs poètes et aussi l'un de nos meilleurs prosateurs. Ses *Iles de la nuit* peuvent parfois dérouter certains esprits peu préparés à s'assimiler la poésie; on ne peut nier cependant que l'auteur se soit révélé là un fin et délicat poète dont la sensibilité ait *[sic]* fait vibrer les cordes intimes de nos âmes[66].

---

65. Auparavant, René Chopin a rapporté des propos qu'il semble endosser: «On dit que le sentiment d'instabilité crée le climat le plus favorable à l'éclosion d'une œuvre littéraire. Une trop grande sécurité menacerait de sclérose les facultés intellectuelles».

66. Selon le rédacteur du prière d'insérer, la pensée de Grandbois est pleine de délicatesse.

Or l'auteur, dans son recueil de nouvelles, «se montre non seulement un fin observateur, mais il se présente *[...]*, plus encore que dans ses livres précédents, comme un écrivain dans toute la force du terme». Au dire de son amie Jean Desprez, la poésie, qui auréole Grandbois comme un halo, fait de lui le prince des lettres canadiennes-françaises, tant par ce qu'il transmet de rêves que par ce qu'il ajoute à l'élégance de la production locale — prince qu'on aurait dû présenter à des journalistes français de passage à Montréal[67].

D'après Roger Duhamel, Grandbois est un polygraphe. Outre des poèmes qu'il a jadis publiés à Hankéou mais «que très peu de Canadiens connaissent, il a fait paraître une biographie de Jolliet, *Né à Québec*, une très attachante reconstitution des *Voyages de Marco Polo*, de beaux poèmes d'une facture toute moderne, *les Iles de la nuit*, et enfin, voici *Avant le chaos*, recueil de quatre nouvelles» (*l'Action nationale*: 291). Par conséquent, l'on ne saurait reprocher à l'écrivain de «manquer de versatilité» ou prétendre qu'il se fige dans une formule, qu'il exploite un genre. «Bien au contraire, il explore en tous sens.»

Etre nostalgique que la fuite des heures étreint (E. Bégin), Grandbois accouche d'un univers empreint de nostalgie véritable (G. Jasmin) qu'il réussit parfaitement à transmettre au lecteur (E.-Ch. Hamel). L'écrivain ne hausse jamais le ton. Bien tempéré, son art se déroule sous le signe de la distinction (R. Desmarchais). Dans «Tania», Roger Duhamel trouve une délicatesse de touche admirable. Cela n'empêche pas le nouvelliste «d'arriver à une émotion sourde, voire profonde, qui ne s'abandonne jamais aux excès de la sentimentalité. Cette mesure agréera sans aucun doute à tous ceux qui

---

67. Jean Desprez mentionne d'autres auteurs «exportables»: Henry Deyglun, Carl Dubuc, Yvette Gouin, Félix Leclerc, Roger Lemelin, Jean-Marie Nadeau et Marcel Raymond. Dans cette énumération, «il y a des degrés différents de qualité d'art», mais un bel effort et, ici et là, un «beau résultat obtenu».

sont saturés par les grands cris et les sentiments désordonnés» (*le Bloc*). Elle comblera l'honnête homme.

Ecrivain personnel, Grandbois «conduit merveilleusement son récit, avec une originalité sans égale» (M. Blain). Il «n'use point du cliché et ne se *[complaît]* nullement dans la platitude» (H. Bernard, p. 1). Racontant la vie mondiale, il innove au Canada (R. Chopin). Dans ses œuvres flotte «un parfum de vieille civilisation qui étonne chez un auteur canadien» (E.-Ch. Hamel).

En somme, Grandbois est un écrivain au talent considérable (G.-H. Dagneau). Dans les ouvrages grandboisiens, Roger Duhamel «découvre toujours la marque d'un talent robuste et grand» (*l'Action nationale*: 293). *Avant le chaos* n'échappe pas à la règle: on y décèle «la griffe indélébile d'un authentique talent» (*le Bloc*). Le critique s'en réjouit d'autant plus volontiers que «pareille constatation n'est pas si fréquente» au Canada français.

Donc, «*Avant le chaos* honore Alain Grandbois et l'Académie canadienne-française dont il est l'un des membres les plus distingués» (R. Chopin)[68]. Avec le poète Paul Morin, il fait partie, au Canada, des «seuls créateurs de relations internationales qui résistent à l'épreuve du temps» (R. Desmarchais).

Tant de qualités appellent les métaphores du musicien, du peintre et du magicien. Avec la sûreté de l'artiste, l'auteur d'*Avant le chaos* peint l'ambiance à la fois troublée et fantastique dans laquelle vivait l'Europe de l'entre-deux-guerres; Dostaler O'Leary ajoute: «C'est la première fois qu'un auteur canadien *[...]* la dépeint avec cette maîtrise et cette envergure.»

Jules Emery définit ainsi le style «harmonieux» de Grandbois: «Une musique obscure *[...]*, comme un archet, module les rythmes les plus simples de la respiration et

68. Dans l'intermède qui suit, nous traiterons de l'académicien Grandbois.

du mouvement, colore les plus chaudes notes de l'Orient et de l'Imagination, baigne tout de molle douceur, de grâce et de poésie». Roger Duhamel compare également l'écrivain à un musicien: d'un ton grave, «Tania» «évoque des harmoniques qui se prolongent loin dans la sensibilité» (*le Bloc*).

Dans le même texte, Duhamel présente son ami Grandbois comme un alchimiste du verbe. Grâce à son style magique, il transporte avec agilité le lecteur «à travers le monde, de Macao à Constantinople, en passant par Paris, la Côte d'Azur et les villes touffues et bruissantes de l'Indochine».

On rappellera ici qu'il s'élève, dans ce concert d'éloges, quelques voix discordantes, dont celles de René Garneau, d'après qui *Avant le chaos* n'ajoute rien à la gloire littéraire de l'auteur; de Guy Sylvestre qui souligne la faiblesse du recueil; d'Emile Bégin qui, comme à l'accoutumée, rejette un ouvrage de Grandbois pour des raisons d'ordre moral; de Harry Bernard, aux yeux de qui l'écrivain exotique se dépense en pure perte. Il convient toutefois de préciser que ces critiques ne concernent pas le style de Grandbois, unanimement loué, mais plutôt le contenu de son livre.

B. LE GRANDBOIS FICTIF

Avant de conclure, on constatera que le mythe de Grandbois acquiert, dans la réception critique d'*Avant le chaos*, une dimension nouvelle. Elle résulte de l'incorporation d'éléments autobiographiques dans le récit, qui renverrait en conséquence une image de l'homme Grandbois. Et cette image en retour conforte la représentation que les critiques se font de l'écrivain.

On sait que le Grandbois «réel» dépeint par Roger Duhamel est un homme racé qui, noblesse oblige, «se refuse à tout sentiment bouleversant» (*l'Action nationale*: 292). Le Grandbois «fictif», celui qui figure dans «Grégor» et «Tania», lui ressemble étrangement. Certes, il peut aimer,

> mais cela demeure toujours très superficiel. Il ignore s'il a aimé Tania, *[...]* petite Ukrainienne d'une étrange séduction. Il a souffert de l'indifférence de Nancy, mais sa plaie paraît bien cicatrisée. Grandbois est ici victime de son sens aigu du ridicule, il se refuse à tout excès pour demeurer un monsieur de bonne compagnie (p. 292-293).

Pour René Chopin aussi, Grandbois lui-même joue un rôle dans le récit. Libéré de tout romantisme, l'écrivain ne se donne «jamais l'allure d'un conquérant». Contrairement à Lamartine, voyageur du passé auprès de Graziella, ou à Pierre Loti, «qui s'est vanté en écrivant *les Désenchantés* d'avoir troublé la paix du harem», Grandbois ne représente pas le héros irrésistible, mais effacé[69]. «S'il lui arrive d'être sensible à la beauté étrange de quelque jeune slave et qu'il se présente un rival inattendu, il s'empresse de lui décerner lui-même la palme»[70].

Avant le chaos ne refléterait pas uniquement Grandbois, homme privé, mais aussi l'écrivain, être public. Ne se laissant jamais égarer par les surprises du cœur, Grandbois, auteur en herbe représenté dans le recueil, conserve donc la lucidité d'esprit qui lui permet «d'observer les hommes, de découvrir le secret de leurs existences, de rassembler les matériaux utiles en prévision de l'œuvre future». Sans doute, Grandbois

---

69. Graziella apparaît dans l'épisode homonyme des *Confidences*. — *Les Désenchantés* portent en sous-titre: *Roman des harems turcs contemporains*.

70. René Chopin confond ici des épisodes d'*Avant le chaos*. Dans «Tania», le narrateur, prénommé Alain, est amoureux de l'héroïne, Ukrainienne que personne ne lui dispute. S'il est vrai que le narrateur de «Grégor», non payé de retour, aime éperdument Nancy et qu'il l'abandonne d'assez bonne grâce à Grégor Garinov, il convient d'ajouter que Nancy est française et non slave. Au fait, la même nouvelle comporte une mise en abyme de cette situation. Marié à la Lucia, Michel s'engage dans la marine, part au loin et ne revient que plusieurs années plus tard. Entre-temps, son épouse s'est éprise de Carlo le Corse. Beau joueur, celui-ci renonce plutôt facilement à la jeune fille et s'embarque pour les Amériques.

«veut bien que l'univers offre à sa curiosité en éveil le trésor inépuisable de ses spectacles. Il les aime haut en couleur et leur rend leur plein relief.» Le chroniqueur du *Devoir* passe ensuite du nouvelliste «fictif» à l'écrivain «réel», également discret, suprêmement classique:

> Une louable discrétion cependant lui interdit de heurter notre sensibilité ou de dire plus que la décence ne le permet.
>
> Il évoquera donc d'une plume cursive aussi bien cette danse nègre à Djibouti, que René Maran, dans son *Batouala*, n'aurait pas manqué de décrire longuement, que cette décollation de vingt coolies à Tchentou, dans le *[Setchouan]*, coupables suivant la justice chinoise d'avoir passé l'opium de la contrebande.

VI. L'INSOUTENABLE LEGERETE DE L'ETRE *(Conclusion)*

Vingt et un commentateurs (dont deux anonymes) donnent vingt-trois textes, celui de Harry Bernard (1898-1979) étant repris. Certains noms sont déjà familiers au lecteur de cette étude: Emile Bégin (1896-1976), William Edwin Collin (1893-1984), Roger Duhamel (1916-1985), Emile-Charles Hamel (1914-1961), Guy Jasmin (1908-1949), Guy Sylvestre (né en 1918), René Chopin (1885-1953), René Garneau (1907-1983), Chopin et Garneau participant pour la dernière fois à la réception critique immédiate d'un livre de Grandbois.

Certains exégètes, qu'on retrouvera dans au moins un chapitre subséquent, entrent en scène: Harry Bernard, Dostaler O'Leary (1908-1965) et Lucette Robert. Les autres interprètes ne se manifestent qu'à l'occasion de la parution d'*Avant le chaos*. Il s'agit de Maurice Blain (né en 1922[71]), Georges-Henri Dagneau, Rex Desmarchais (1908-

71. D'après les fichiers de la BNQ qui le tient elle-même de la Chambre des notaires du Québec. Quant au quatrième tome du *DOLQ* (Fides, 1984, p. 42), il donne erronément 1925 comme année de naissance.

1974), Jean Desprez (1906-1965), Jules Emery (né en 1917), Joseph Gignac et Albert Saint-Pierre[72].

Obscurs ou célèbres, ces critiques accordent de l'importance à un élément du paratexte, soit l'«Avant-propos» d'*Avant le chaos*, où Alain Grandbois (en plus de préciser le genre qu'il a pratiqué) déclare qu'il a dû sauter les années de guerre, marquées par l'angoisse, pour rejoindre sa jeunesse et l'entre-deux-guerres, époque d'insouciance et de désinvolture qui s'inscrirait sous le signe des adjuvants (alcool et drogue), des belles femmes, des voyages et du luxe.

A. QUELQUES REFERENCES A LA GUERRE

Malgré son occultation dans le corps des récits, le conflit mondial est évoqué. Emile Bégin parle de catastrophe, Dostaler O'Leary, du plus effroyable des cataclysmes, et Roger Duhamel, des cinq années terribles que le monde vient de vivre. Certes, les combats persistent sur le front oriental au printemps de 1945, mais la victoire des Alliés paraît certaine, sinon imminente. En tout cas, Jean Desprez observe en avril que la France est enfin ressuscitée, pays «qui a semé jadis en nous cette graine de la culture latine que les siècles n'ont jamais pu et ne pourront jamais effacer» (p. 7). Quant à Rex Desmarchais et Guy Sylvestre, ils font allusion à la réimpression de nombreux ouvrages français par des éditeurs locaux depuis la signature du second armistice de Rethondes le 22 juin 1940.

On rappellera que personne ne reproche à Grandbois de ne pas avoir exploité le conflit. Guy Jasmin (à qui des Anglais en mission au Canada font penser à Bill Carlton,

---

72. On retrouvera Maurice Blain et Jean Desprez dans le cinquième intermède, puisqu'ils commentent respectivement la série radiophonique *Visages du monde* et la représentation de *J'ai vingt ans*.

agent de l'*Intelligence Service*[73]) se réjouit même que le nouvelliste ait ignoré la «surenchère de guerre» pour se tourner vers un monde empreint «de poésie et de nostalgie véritables».

B. DES PERSONNAGES FUTILES OU SERIEUX?

Hormis René Garneau, la critique endosse l'opinion de Grandbois: l'entre-deux-guerres était une époque d'insouciance et de désinvolture qu'on approuve ou qu'on condamne. A ce stade, il n'est peut-être pas inutile de regrouper l'avis des commentateurs sur les personnages d'*Avant le chaos*.

Si Dostaler O'Leary envie les «noceurs des bords du Bosphore», William Edwin Collin s'attache aux aventuriers. Mu par une inépuisable fantaisie de bohème, l'auteur du recueil s'intéresse, et Maurice Blain à sa suite, à un monde vieilli, triste et compliqué. *Avant le chaos* regorge d'originaux et de désœuvrés: fantoches sans beaucoup de densité humaine qui sortent Roger Duhamel de la routine. Toutefois, le chroniqueur de *l'Action nationale* se sent davantage porté vers Ivan Kyrov. Dévoré d'une passion inextinguible, il a joué sa vie sur un grand amour; il s'est engagé.

Guy Sylvestre, lui, dénonce une époque de profonde irresponsabilité où les hommes se détournaient du réel. Il ne se reconnaît nullement dans des ombres dépourvues de consistance et attirées par des mirages: oisifs, désœuvrés, nobles déchus, parasites aux cols blancs et aux ongles immaculés qui ne font rien de leurs dix doigts et qui promènent de pays en pays leur âme de dilettante. Les histoires d'amour frivole et de sport exotique, les bavardages d'ivrognes qui abondent dans le recueil n'émeuvent guère Emile Bégin, prévenu contre les figures adipeuses ou interlopes et les ombres que

73. A ce sujet, voir «Le 13», *Avant le chaos*, Moderne, 1945, p. 38 et 39.

Grandbois, hélas, a tirées de l'oubli[74]. Pour sa part, Harry Bernard note que les protagonistes grandboisiens, qui appartiennent au «monde interlope et international», parlent pour ne rien dire. Chroniqueur au *Canada*, René Garneau fustige également des êtres vagues et anémiques qui n'ont pas plus de densité humaine que des créatures de cinéma; des fantoches qui ont une soucoupe à la place du cœur.

A l'opposé, d'autres interprètes mettent l'accent sur la profondeur. Faux désœuvrés, Grégor Garinov et le major D. font partie, selon Lucette Robert, de la race des héros, et Ivan Kyrov, de celle des martyrs. De son côté, Emile-Charles Hamel compatit au sort de figures tragiques ou énigmatiques, séduisantes ou tourmentées. Dans les personnages du recueil, Jules Emery aperçoit des avatars de l'Homme «éternel»: un pauvre être malheureux assoiffé de bonheur. Quant à René Chopin, il juge «admirables par leur courage» les Russes de Grandbois: victimes de la révolution bolchevique, épaves de la noblesse et de la bourgeoisie tsaristes.

C. DU DIVERTISSEMENT OU DE L'ENGAGEMENT?

On peut ramener le discours d'accompagnement d'*Avant le chaos* à une dichotomie. A la légèreté (plus ou moins insoutenable) de l'être, à une douce philosophie fantaisiste qu'on épouse ou dont on se distancie, la critique oppose une certaine gravité, qu'on constate dans le recueil ou dont on déplore l'absence. Cette dichotomie renvoie à deux conceptions de la littérature, la première sous le signe du divertissement, de la gratuité, de la frivolité, et la seconde marquée au coin du sérieux, de l'utilité, de l'engagement.

---

74. A propos de Marco Polo, Emile Bégin a préféré parler en octobre 1942 de fantôme plutôt que de figure, le Vénitien se perdant «assez souvent dans le grouillement des comparses» (*l'Enseignement secondaire au Canada*, p. 71).

La réception critique immédiate d'*Avant le chaos* enseigne qu'un lustre de réimpression de classiques français a relevé les critères des commentateurs sur le plan stylistique. Or la manière, si somptueuse qu'elle soit, ne suffit pas. Sur elle doit en effet se greffer un contenu consistant. «Fin ouvrier», l'écrivain doit se doubler d'un philosophe ou d'un penseur. Après cinq ou six ans d'hostilités planétaires, force lui est de prendre parti, de s'engager. Par thèmes ou personnages interposés, il lui faut contribuer à la reconstruction d'un monde dévasté qu'on voudrait enfin fraternel. En d'autres termes, il incombe à l'artiste de subordonner sa pratique à une cause, celle de l'homme, non plus local mais universel, qu'est aussi le Canadien français.

En définitive, l'accueil réservé au recueil de nouvelles permet de lire en filigrane l'état antérieur, à dominante régionaliste ou terroiriste, du domaine littéraire québécois, et son état présent (ou futur), à dominante humaniste. Il est vrai que subsiste un noyau de résistance, quelques exemples d'hystérésis, le «moraliste» Emile Bégin décochant une flèche aux dénigreurs du régionalisme et Harry Bernard prônant contre vents et marées le canadianisme inconditionnel. Mais l'immense majorité des recenseurs est acquise à l'idée non pas tant de l'exotisme que de l'universalisme, de l'humanisme obligé — idée que développent en particulier René Chopin et surtout Rex Desmarchais.

On écrira donc, avec Albert Saint-Pierre, que la Deuxième Guerre mondiale a opéré «une démarcation profonde dans les modes de la pensée et de l'activité humaines», y compris au Canada, où elle a transformé les mentalités, les critiques n'échappant pas, dans leur ensemble, à la métamorphose.

D. UN LIVRE AMBIGU

En terminant, nous voudrions revenir sur le genre littéraire pratiqué par Alain Grandbois. *Avant le chaos* représente le troisième texte en prose qu'il fait éditer. Comme les précédents, l'ouvrage de 1945 amène la critique à soulever la question typologique. En schématisant, on dira que les exégètes considèrent *Avant le chaos* soit comme un récit autobiographique (une relation de voyage ou des chroniques) soit comme une œuvre d'imagination, en l'occurrence un recueil de nouvelles. A ce sujet, Emile-Charles Hamel se demande «où finit le vrai et où commence la fiction», question que s'étaient respectivement posée Jean Chauvin et Robert-E. Llewellyn, le premier après avoir lu *Né à Québec*, et le second, *les Voyages de Marco Polo*.

Le statut d'*Avant le chaos*, où l'on oscille sans cesse entre l'«imaginaire» et le «réel», serait donc ambigu. Cet échange quasi constant entre l'homme et l'œuvre que les interprètes (qui sont aussi des mythographes) perçoivent dans le recueil n'est pas sans influer sur le mythe de Grandbois, *Avant le chaos* dévoilant certains aspects de la vie privée d'un être «suprêmement» discret et permettant ainsi de combler des lacunes ou de confirmer des intuitions.

•

La distinction constitue toujours l'image de marque d'Alain Grandbois, ce point nodal d'où irradient toutes les représentations qu'on se fait de l'homme. Voyageur racé, il se distingue doublement: il a parcouru la planète comme à peu près personne au Canada; il a sillonné des pays de haute civilisation éminemment distinguants, des contrées à sa ressemblance. Ces pérégrinations, la critique les présente sous un aspect littéraire. Rétrospectivement, elle lance l'auteur sur les routes du vaste monde où il fait ample provision d'images et de souvenirs, matériaux de l'œuvre à venir. Quant à l'écrivain

«prédestiné» — issu d'une famille de conteurs — dont les commentateurs tracent inlassablement le portrait, il se caractérise par sa noblesse[75]. Frappé au coin de l'atticisme, le style du polygraphe Grandbois le range dans une catégorie à part, peu de ses pairs écrivant comme lui. Essentiellement classique, *Avant le chaos* se situe par conséquent aux antipodes de l'exagération. Rivalisant avec les meilleurs stylistes de France, Grandbois mérite pleinement le titre d'académicien qu'on vient de lui décerner. On est même disposé à nommer cet éternel Ulysse, doublé d'un sportif d'élite, plénipotentiaire des lettres canadiennes ou à l'envoyer sur quelque autre planète...

Enfin, on signalera que les figures du *pater dolorosus*, de l'avant-gardiste et du métaphysicien sont mises en veilleuse ou ne subsistent qu'à l'état de substrat dans la réception critique immédiate d'*Avant le chaos*. La «légèreté» de l'ouvrage et son classicisme expliquent en grande partie cette éclipse qui n'est peut-être que temporaire. Quoi qu'il en soit, l'intermède qui suit va ramener l'image de l'intellectuel engagé, Grandbois se livrant à la critique à compter de 1946 et polémiquant à l'occasion.

---

75. Nous traiterons de la famille de conteurs, nouvelle composante du mythe de Grandbois, dans l'intermède qui suit.

Intermède IV: 1945-1947

LE POLEMISTE

Lorsque nous saurons davantage, nous saurons aussi que notre malaise est sans remède, que rien ne guérira jamais l'homme de l'absurdité de son destin. 'Lux mea crux' , s'écrie Nietzsche, car savoir est s'offrir au supplice[1].

Pour retrouver le fil de mon histoire de Paris, je n'ai fait que reprendre les mêmes rues, ces rues qui, ô miracle, aboutissent toutes quelque part, qui ont vraiment une fin. Descartes aurait refusé de se laisser conduire jusqu'au bout d'une de ces avenues américaines qui débouchent toutes sur l'horizon. Mais quand Valéry suivait la Seine, elle le menait à l'Académie[2].

[La bombe atomique a quelque peu surpris le public], *il la craint parce que les Russes peuvent un jour s'en servir contre lui*[3].

Quand je suis installée, comme aujourd'hui, sous le lilas au fond du jardin et que je n'entends pas le pas rôdeur de Sœur Agathe, ni la cloche du Couvent, et qu'il y a le petit mur recouvert de lierre en face de moi, et que je peux m'imaginer un instant que ce coin si paisible, tout feuillu, plein de silence et de cris d'oiseaux m'appartient à moi, à moi seule, quelquefois, alors, je m'arrête et je pense[4].

---

1. Lucien Parizeau, «Dialogue avec ma nuit», *le Monde français* (mai 1946): 15.
2. René Garneau, «Figures de Paris 46», *le Monde français* (juillet 1946): 19.
3. Alain Grandbois, «Le faux malentendu», *Liaison* (avril 1947): 228.
4. Madeleine Grandbois, «Pages du journal d'une vieille dame», *Liaison* (novembre 1947): 515.

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS

Entre 1945 et 1947, Alain Grandbois se manifeste dans différents organes liés, de près ou de loin, à la littérature québécoise: les périodiques, l'Académie canadienne-française et la radio d'Etat, la critique suivant le poète à la trace. On s'intéresse également à lui lors du décès de Marcel Dugas.

A. DANS LES PERIODIQUES

Grandbois signe des poèmes, des récits et des essais dans de nombreux journaux et revues de France et du Canada. Il accorde en outre des entrevues.

1° *Les poèmes*

En septembre 1939, Pierre Seghers crée *Poètes casqués*. Après le second armistice de Rethondes, la revue devient *Poésie 40*[5]. Une fois la paix conclue, l'éditeur Parizeau décide de réunir trimestriellement la plupart des œuvres en vers ou en prose parues dans les livraisons mensuelles. Au moins deux recueils auraient vu le jour, respectivement intitulés *Poésie 45* et *Poésie 46*[6].

Fidèle à lui-même, Lucien Parizeau ne manque pas de signaler à la presse l'existence de ses anthologies qui toutes deux, renfermeraient des poèmes d'Alain Grandbois. Ainsi

---

5. Sur l'histoire de la revue *Poésie...*, voir, de Pierre Seghers, «Poésie contemporaine». *la Nouvelle Relève* (janvier 1946): 589-596.

6. Nous n'avons pu retrouver le recueil intitulé *Poésie 45* compilé par Parizeau. Dans «Un résistant canadien: l'éditeur Lucien Parizeau» (*Editeurs transatlantiques*, les éditions Ex libris et Triptyque, 1991), Silvie Bernier ne mentionne pas *Poésie 45*. Nous lui avons écrit à ce sujet, mais notre lettre est demeurée sans réponse.

annonce-t-il *Poésie 45* à la page 4 de la livraison du 25 octobre 1945 de l'hebdomadaire *Notre temps*. Pour *Poésie 46*, il paie des réclames non seulement dans *Notre temps* (22 décembre 1945, page 5), mais encore dans *la Presse* (même jour, page 34) et *le Canada* (14 et 21 janvier 1946, page 5). De plus, l'éditeur montréalais envoie des vient de paraître aux médias. Présentant *Poésie 45*, le premier paraît à la page VII du supplément littéraire du *Canada* du 22 octobre 1945. Une semaine plus tard, un second prière d'insérer, relatif à *Poésie 46*, est publié à la page 2 de *la Presse*[7].

Les efforts de la maison Parizeau ne sont pas vains, puisque la critique s'empresse de commenter *Poésie 46* où, remarque François Gagnon dans *la Presse* du 19 janvier 1946, «René Garneau montre les difficultés auxquelles se heurte l'écrivain canadien-français, explique que certains mots n'ont pas la même force pour nous que pour nos cousins de France, à cause des expériences différentes. On se demandera pourtant si la distance est si grande en lisant le poème», intitulé «Corail», où Grandbois regrette les morts au milieu d'un paysage étrange et entraîne le lecteur vers la «surréalité»[8]. Plus affirmatif, Jean Manette déclare dans *le Jour* du 2 mars que le fossé entre les langues française et canadienne-française n'est pas aussi large que René Garneau l'insinue. En tout cas, il arrive à quelques privilégiés parmi les gens de lettres canadiens de se voir imprimer dans des publications françaises «très haut cotées (témoins Alain Grandbois et René Garneau dans *Poésie 46*) et ils n'y font point figure de dépaysés».

De son côté, A. Sainte-Croix se réjouit dans *le Jour* du 23 février de l'idée qu'a eue Parizeau de réunir des écrivains locaux et européens. «Puisqu'ils pensent selon le même génie et écrivent la même langue, pourquoi créer une séparation arbitraire entre»

---

7. A la p. 131 du numéro d'octobre-novembre, un chroniqueur (français) de *Poésie 45* note «que *Poésie 46* fera l'objet d'une édition spéciale trimestrielle *[...]* publiée au Canada, par les soins des éditions Parizeau, à Montréal».

8. Ce poème sera repris en 1948 dans *Rivages de l'homme*.

l'auteur canadien-français et son collègue d'outre-mer? Le chroniqueur se demande enfin «si le poète Alain Grandbois et l'essayiste René Garneau figurent dans la revue mensuelle *Poésie 46* publiée à Paris par Pierre Seghers». Il conclut: «On ne voit pas pourquoi ils n'y seraient pas.» En fait, aucun des textes canadiens retenus par Parizeau n'a d'abord paru dans les numéros de *Poésie 45* et *Poésie 46* que nous avons consultés à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris[9].

Le 30 décembre 1946, un collaborateur anonyme du *Canada* révèle qu'un poème inédit d'Alain Grandbois, «Le silence», est reproduit dans la livraison de décembre du *Monde français*[10]. Cette publication mensuelle prend le relais de la prestigieuse *Revue des Deux-Mondes*, trop compromise pendant l'occupation pour reparaître sous ce titre après la Libération. Conservateur sans être réactionnaire, *le Monde français* publie des études sur les grands événements politiques, économiques et sociaux contemporains. Il s'intéresse également aux manifestations de la vie intellectuelle en France. A partir de la livraison de mai 1946, la revue, pour un certain temps, paraît simultanément à Paris et à Montréal, où son directeur est Pierre Tisseyre[11]. Chaque mois, elle contient le texte d'un auteur canadien[12].

---

9. Nous avons dépouillé les livraisons de janvier (nº 22), février-mars (23), avril-mai (24), juin-juillet (25), août-septembre (26-27), octobre-novembre 1945 (28), et celles de janvier (nº 29), février-mars (30), avril (31), mai (32), juin-juillet (33), août-septembre 1946 (34), de même que le nº 35. Nous avons également vu le sommaire des trois suppléments parus en 1945.

10. En 1948, «Le silence» constituera le poème liminaire de *Rivages de l'homme*. L'édition critique des œuvres de Grandbois, dont la publication a commencé en 1990 aux Presses de l'Université de Montréal, ne mentionne pas cette contribution. — Sur *le Monde français*, voir le texte de présentation paru en septembre 1945 aux p. 7 et 8. Voir également Dostaler O'Leary, *Notre temps* (7 septembre 1946): 5.

11. A cette époque, Pierre Tisseyre et Alain Grandbois collaborent à la Voix du Canada, première appellation du Service international de Radio-Canada.

12. Lucien Parizeau et René Garneau donnent chacun un récit: le premier en mai 1946 et le second en juillet.

Dans une note coiffant «Le silence», la rédaction signale que ce n'est pas par simple coquetterie que Grandbois a choisi de s'exprimer dans la langue de ses ancêtres. Ce «choix» montre à quel point d'intime compréhension «l'âme canadienne peut rejoindre, dans ses formes les plus actuelles, l'âme française». Voilà pourquoi la rédaction s'écarte, à titre exceptionnel, de la règle qu'elle s'est imposée «de ne pas pénétrer dans le domaine purement poétique»[13].

Ce n'est qu'en janvier 1947 que Grandbois livre un premier «Poème» à un périodique exclusivement québécois[14]: *Liaison*, lancé ce mois-là par Victor Barbeau que le poète côtoie à l'Académie canadienne-française depuis décembre 1944[15]. Dans cette revue de littérature et d'art, Gustave Lamarche, le Scrutateur des *Carnets viatoriens*, confie, en avril 1947, s'instruire en beauté. «Telle est la signification du poème tourmenté et magnifique» que Grandbois y signe. Pour sa part, Roger Duhamel, dans *la Patrie* du 4 février, attire l'attention sur ce «beau poème gonflé de sève, dû à la plume d'Alain Grandbois, l'un de nos plus parfaits écrivains» — le merveilleux poète des *Iles de la nuit* qui offre un beau texte débutant «à la façon du Paul Claudel de *Connaissance de l'Est*» et se terminant «doucement sur une attachante cantilène», souligne enfin André Langevin dans l'édition du 8 février de *Notre temps*.

---

13. La rédaction s'en était pourtant écartée une première fois en juin 1946. Ce mois-là, elle reproduisait en effet des fragments de la «Suite marine» de Robert Choquette, mais sans justifier cette «dérogation».

14. Ce «Poème» sera repris, sous le titre «Demain seulement», dans *Rivages de l'homme*.

15. A l'occasion des fêtes de fin d'année, Victor Barbeau envoie aux membres de *Servir*, syndicat coopératif des lettres et des arts, une carte de vœux datée du 21 décembre 1946. Il en profite pour rappeler que le premier numéro de la revue *Liaison*, à laquelle Grandbois collabore, paraîtra en janvier. Barbeau le répète lors d'une entrevue accordée à André Langevin en décembre, mais dont le compte rendu ne sera publié dans *Notre temps* que le 25 janvier 1947.

2° *Les récits*

Au cours de la période étudiée ici, Grandbois poursuit sa carrière de nouvelliste. Au mois de mai 1945, tandis que s'amorce la réception critique d'*Avant le chaos*, il publie dans *la Revue moderne* «Illusions», nouvelle, dit-on, fort brillante qui traite de l'amour[16]. Ce sujet, apparemment banal, ne l'est pas lorsque l'auteur, soutient un chroniqueur anonyme du mensuel montréalais, «possède les dons, l'expérience, l'ironie d'Alain Grandbois. Sujet qui n'est pas épuisé non plus, puisque chacun dans sa vie aime ou voit les autres aimer... avec envie.» A propos de Grandbois, le chroniqueur note encore qu'il fut, qu'il est resté «un grand voyageur».

> Il a observé la nature sous toutes les latitudes. Après l'obtention d'une licence en droit, il poursuivit ses études à Londres et à Paris, fit des voyages et même des séjours prolongés *[au]* Proche-Orient, en Afrique, aux Indes, en Indochine, en Chine, au Japon, etc. Il n'est donc pratiquement pas de coin de la planète qu'il ne connaisse et où il n'ait observé la condition des hommes.

Deux ans plus tard, plus précisément en juin 1947, Grandbois fait paraître dans la revue *Liaison* «Fleur-de-Mai», nouvelle qui sera reprise dans la seconde édition d'*Avant le chaos* (HMH, 1964)[17].

Par ailleurs, Grandbois remet deux récits de voyages à *la Revue populaire*. Le premier paraît en mars 1946 sous le titre «Terres étrangères»[18]. On présente ainsi l'auteur: «Poète et conteur, membre de l'Académie canadienne-française, Alain

---

16. Ce texte sera repris dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois (PUM, 1991, p. 251-265).

17. L'émission du 16 mai 1950 de *Visages du monde* comporte un résumé de la nouvelle «Fleur-de-Mai». — Au fait, Madeleine Grandbois, sœur d'Alain, signera en 1947 deux récits dans la revue *Liaison*: «Le Chapeau de castor», en avril; «Pages du journal d'une vieille dame», en novembre. Collaborent également à *Liaison* une cousine et un cousin d'Alain: Marguerite Rousseau (mars et octobre 1947, octobre 1948) que Grandbois épousera en 1958; Jacques Rousseau (janvier 1950), directeur du jardin botanique de Montréal.

18. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des œuvres de Grandbois range «Terres étrangères» dans la catégorie des «Nouvelles». En réalité, il s'agit d'un récit de voyage qui sera en grande partie repris dans *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 140-144).

Grandbois est le plus voyageur de nos écrivains. Il n'en est pas non plus, chez nous, qui appartiennent mieux à leur siècle» (p. 13). Toujours est-il que Grandbois parle de l'Indochine française en général et de l'Annam en particulier. D'emblée, il avoue ne pas vouloir «discuter de l'impérialisme. Les choses de la politique, même coloniale, ne sont point *[son]* fait.» Ce «désintérêt» n'empêche pas l'écrivain d'évoquer l'action militariste de la métropole — «implacable et d'un barbarisme inouï» (p. 64) — et la volonté d'affranchissement des colonisés, «que nul ne saurait prendre en dérision, ou à la légère, ou assimiler au terme, trop prostitué depuis lors, et qui nous a valu une hécatombe de quarante millions de morts, de nationalisme intégral et racial»[19]. Quoi qu'il en soit de cet anathème, Grandbois prétend que «l'Annamite est le plus bruyant, le plus grouillant, le plus détesté, le plus intelligent» des peuples de l'Indochine française[20].

Dans *le Canada* du 30 décembre 1946, un chroniqueur anonyme annonce que le nom de Grandbois, qui «est déjà allé en Chine où il a même publié des poèmes», apparaît au sommaire du numéro de janvier de *la Revue populaire*. Présenté à la page 6 du magazine montréalais, l'article, intitulé «Une tour de Babel: Shanghai», est effectivement incorporé dans la première livraison de l'année 1947[21].

Le premier port chinois, déclare Grandbois, est une ville de contrastes et d'excès «où se côtoient l'opulence la plus extrême et la plus sordide pauvreté» (p. 11). Carrefour du sang, «Shanghai s'agite de l'aube au crépuscule, du crépuscule à l'aube, comme une fourmilière prise dans un tourbillon de folie». Le jour, la plus grande ville

---

19. Dans «Le silence», Grandbois évoque les «quarante millions º De beaux cadavres frais». *Le Monde français* (décembre 1946): 686.

20. On rappellera que Grandbois avait affirmé, lors d'une entrevue dont rend compte *la Nation* du 30 avril 1936, que les «nègres» sont moins intelligents que les Chinois.

21. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois ne mentionne pas ce récit, qui sera repris dans *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 25-29).

de Chine «convertit en or le riz, le fer, la houille, le pétrole, la soie, l'ivoire, les armes, la drogue» et la trahison (p. 54). La nuit venue, elle transforme «cet or en fumées, en vices, en plaisirs, dans une sorte de gigantesque fête insensée que nulle Sodome, nulle Babylone, nulle Capoue n'ont connue». Mais «Shanghai le jour et Shanghai la nuit sont rachetées par le Siccawi des jésuites», la morale étant ainsi sauve.

3º *Les essais*

Entre 1945 et 1947, Grandbois ne publie pas moins de six essais dans des périodiques du Canada français. Le premier paraît en décembre 1946 dans le *20º siècle*, magazine publié par le Centre catholique de l'Université d'Ottawa, dont le but est de «répandre par tout le pays la bonne littérature et les idées saines dans l'ordre de la vie chrétienne»[22]. Moralisateurs à souhait, «Les deux mots» ne contreviennent pas, tant s'en faut, à cette politique éditoriale[23]. A l'occasion de la Noël, Grandbois disserte sur la naissance d'un enfant qui allait bouleverser le monde «parce qu'elle lui apportait l'enseignement de deux mots: Amour et Charité». Ils «touchaient, forçaient l'épaisse carapace du Barbare. La conscience de l'homme naissait.» Celui-ci trouvait enfin son âme. «Il l'avait trouvée, et il semble aujourd'hui qu'il veuille rageusement la perdre.» Pourtant, «il suffisait de si peu, d'une si légère attention, d'un si mince battement de son cœur pour que l'homme retrouvât son âme. Il lui suffisait, parmi tout le tumulte, toute la clameur qui l'étourdissait, d'entendre les deux mots purs de l'Enfant.»

En avril de l'année suivante, Grandbois se porte à la défense de l'art «moderne» dans la revue *Liaison* de son ami Victor Barbeau. En poésie, en musique, en peinture, le public résiste énergiquement aux formes nouvelles. Il «se plaint de ne pas comprendre l'art dit

22. Encadré de la p. 33 du numéro de novembre 1942.

23. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des œuvres de Grandbois range ce texte dans la catégorie des «Nouvelles».

moderne» (p. 228). Trop engagé, trop enraciné dans des habitudes sentimentales, le public ne voit pas «qu'un art statique serait le suicide de l'art» et, partant, sa négation absolue. Entre artiste et public existe donc un malentendu, mais il s'agit d'un faux malentendu dans la mesure où il «ne tient qu'à la notion du temps». Rejetant d'abord les créations «hardies» d'un artiste, le public finit par les avaliser tôt ou tard. Il est vrai qu'il «goûte surtout les morts éprouvés. Les morts célèbres. Bien étiquetés, soigneusement classés, cloués au mur *[...]*. Des morts de musées, avec la patine définitivement glacée du génie» (p. 229). Avec le temps, le public a toujours raison. Il est Moloch. «Et l'artiste est fatalement dévoré, brûlé par Moloch. Mort ou vivant.»

En plus de réfléchir sur des sujets généraux, Grandbois s'adonne à la critique littéraire. Lors du dixième anniversaire de la parution de *Regards et jeux dans l'espace*, il fait, le 17 mai 1947, l'éloge de «Saint-Denys Garneau» dans *Notre temps*, hebdomadaire social et culturel fondé le 18 octobre 1945 par Léopold Richer, élu à l'Académie canadienne-française deux mois plus tard[24]. A leur sortie, les poèmes de Garneau, écrit Grandbois, éclatèrent comme une bombe. Leur parfait dépouillement, leur nudité de cristal, leur «surprenante facilité balayaient d'un coup toutes les scories, tous les miasmes dont la poésie canadienne était empoisonnée». Celle de Garneau fournit à Grandbois «l'expression la plus parfaite de la plus étonnante liberté. Elle dénoue les chaînes, s'évade et rejoint l'affranchissement total.» Le critique se démarque de ceux qui ont dit, qui disent encore que Saint-Denys Garneau n'a pas eu véritablement le temps de s'accomplir. «Son art, si fragile soit-il, est l'expression même de son génie. L'heure du don n'est pas marquée par l'âge.» Bref, l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* «a donné un jeune arbre de neige, de rêves et d'étoiles. Mais il a bouclé la boucle.»

---

24. Voir l'article «Election à l'Académie canadienne-française», *Notre temps* (15 décembre 1945): 4.

Dans *Liaison*, Grandbois rend également compte de nouvelles parutions. En mai 1947, il analyse *Ballades de la petite extrace* d'Alphonse Piché dont l'art «traditionaliste» s'oppose à celui du poète promu critique. Loin de tenter l'inconnu, «la folle aventure» (p. 298), Piché, dans ses *Ballades*, «sacrifie trop à la forme poétique d'une chasse si bien gardée depuis trois siècles *[qu'elle]* ne peut plus produire qu'un gibier de poil lustré, certes, et fort dodu, mais *[tout à fait]* domestiqué»[25]. En somme, le poète ne serait pas assez «moderne»; au lieu d'exprimer sa propre personnalité, il copierait des modèles: Jean Froissart, Charles d'Orléans, François Villon et Clément Marot.

Un mois plus tard, Grandbois recense *Félix*, roman de Jean Simard qui «a eu ce souci fort original d'apprendre à écrire avant que de livrer ses écrits au public» (p. 364). Dans le choix de ses maîtres, «il a soigneusement négligé de suivre l'influence des modes, des courants, des techniques, des actualités, des engagements pour ou contre de tous poils». Ecrivain personnel, Simard ne «semble pas posséder exagérément le sens des attitudes conventionnelles, ni celui du respect». Quant au protagoniste, Grandbois pourrait «le voir évoluer avec aisance dans certaines écoles de lettres ou de beaux-arts, où il lui serait permis de poursuivre l'analyse des sentiments et des passions qui agitent les êtres de cette jungle humaine qu'il a à peine commencé de connaître» dans le livre qui porte son nom (p. 365).

En novembre de cette même année 1947, Grandbois étudie *O Canada, terre de nos aïeux*, recueil de nouvelles de Marie Le Franc. En fait, les deux tiers de l'article portent sur la querelle qui a opposé maints auteurs français et Robert Charbonneau, un des

---

25. A. Grandbois, *Liaison* (mai 1947): 297. — Le poète Clément Marchand a trouvé à ce recueil assez de qualités pour le préfacer. En général, la critique applaudit au livre de Piché.

membres fondateurs, avec Grandbois, de l'Académie canadienne-française[26]. Transformé en polémiste, celui-ci note que de brillants messieurs, titrés ou attitrés, de l'Académie française ou pas, mués soudain en voyageurs de commerce, viennent «nous faire du plat»[27]. Ils viennent «nous 'découvrir', nous couvrir de fleurs vraiment trop artificielles, balancer l'encensoir avec des mines de faux chanoines» (p. 543). Dès qu'ils reprennent pied au Havre, à Cherbourg, les intellectuels européens observent vis-à-vis des écrivains canadiens «la consigne du plus parfait silence» (p. 542). Ils ne redisent pas chez eux ce qu'ils sont venus dire «chez nous, la main sous le gilet, sur le cœur». De guerre lasse, Grandbois se résigne à admettre que l'amour témoigné par les Canadiens d'origine française à leur ancienne mère patrie ne leur est guère rendu. «C'est de l'amour à sens unique.» Ils donnent mais ne reçoivent pas beaucoup: quelques miettes parfois, tombées de la table fastueuse, dont «de belles images tirées de traités de botanique (tronc, ramure, rameau, branche, etc...)».

Mais une exception confirme heureusement la règle. Un très grand écrivain d'outre-Atlantique, «Marie Le Franc, nous apporte, elle, sa fidélité» (p. 544). Naguère, elle a «séjourné chez nous, nous a compris, nous a aimés». Aussi, Grandbois la remercie de «cette amitié vigilante et authentique, faite d'un beau métal dur. Et sans faux alliages.» Grand poète de la nature, Marie Le Franc apporte aussi des livres émouvants dont elle puise la substance dans ce que les Canadiens ont «de plus pur, de meilleur. Au cœur même» de leur forêt.

---

26. Dans l'article sur *la France et nous* qu'elle signe dans le troisième tome du *DOLQ*, Madeleine Ducrocq-Poirier semble ignorer l'intervention de Grandbois. En tout cas, elle écrit: «A part *[Berthelot]* Brunet, qui était intervenu une fois *[à côté de Robert Charbonneau]*, à part Jean Luce, qui lui avait accordé un long entretien *[...]*, à part Gabrielle Roy et Roger Lemelin, qui lui avaient adressé une lettre d'encouragement, les autres écrivains du Québec avaient gardé un silence prudent» (p. 412). — Grandbois, il est vrai, se manifeste une fois le débat clos.

27. A. Grandbois, *Liaison* (novembre 1947): 542. — Grandbois, qui décoche des flèches à François Mauriac, Louis Aragon, Georges Duhamel, Etienne Gilson, semble ignorer que le quatrième a pris parti pour Charbonneau.

Dans ce texte, Grandbois s'acquitte d'une dette de reconnaissance contractée envers Charbonneau quelque deux ans plus tôt. Au début de la «querelle de l'autonomie», c'est-à-dire en février 1946, l'auteur de *la France et nous* déclarait en effet dans *la Nouvelle Relève*: «Au Canada même, qui pourtant fait partie de la famille culturelle française, faute de curiosité, Paris a ignoré la vie d'une littérature jeune qui compte un Saint-Denys Garneau, un Alain Grandbois, un Yves Thériault, un Roger Lemelin, un Léo-Paul Desrosiers, une Gabrielle Roy et autres»[28].

4° *Les entrevues*

Pendant l'année 1947, Grandbois accorde deux entrevues. *Notre temps* du 22 mars rend compte de la première. Le poète entretient André Langevin de sa famille, de la bibliothèque familiale, de son enfance, de ses études, de ses voyages, de sa collaboration à une revue de Singapour, de ses œuvres éditées et de celles à venir, de sa façon de travailler et de la mort. Il prodigue en outre des conseils aux jeunes poètes.

En plus de rapporter les propos de Grandbois, l'intervieweur émet de nombreux jugements, tous favorables, sur l'homme et ses vers. A ses compatriotes qui soutiennent que le «poète ne nous appartient pas, qu'il a trop mêlé ses pas aux sables étrangers pour que ses paroles trouvent écho en nos âmes» (p. 1), Langevin objecte: «Alain Grandbois nous appartient encore». Son

---

28. R. Charbonneau, *la Nouvelle Relève* (février 1946): 682. — Dans son article, Grandbois se réfère à Ringuet, Victor Barbeau, Robert Charbonneau (tous trois académiciens), Roger Duhamel, Gabrielle Roy, Germaine Guèvremont et son ami René Garneau, farouchement opposé à Charbonneau pendant la «querelle». — Charbonneau reviendra à la charge en mai 1946, toujours dans *la Nouvelle Relève*. Longtemps terroiriste, la littérature canadienne de langue française, écrit-t-il alors, donne des œuvres originales, personnelles et profondément humaines, dont celles des «poètes Alain Grandbois, Anne Hébert, Roger Brien, Robert Choquette» (p. 4). Mentionnant ensuite le nom de critiques locaux, Charbonneau se garde bien de citer celui de René Garneau. Lors d'une entrevue accordée à André Langevin, dont on peut lire le compte rendu dans *Notre temps* du 22 février 1947, Charbonneau cite à nouveau le nom de Grandbois, Choquette, Brien et Hébert. Enfin, on répétera que Charbonneau a fait partie du jury qui a décerné le 24 septembre le prix David 1947 à Grandbois pour ses *Iles de la nuit*.

> absence ne l'a que plus rapproché de nous en lui faisant connaître que l'homme était partout le même, un être qui souffre, qui espère, qui aime et qui reçoit, à de rares moments, des joies prodigieuses. Qu'importe que ce soit ici ou sur les collines indochinoises qu'il ait pleuré ou qu'il ait reçu la joie si, dans ses vers, il nous rend la vie de ces heures vécues sous d'autres climats (p. 1-2)?

Le chroniqueur de *Notre temps* pose alors ces autres questions: «Si Grandbois n'était pas parti, nous aurait-il donner *[sic] les Iles de la nuit*» (p. 2)? Aurait-il pu livrer «une œuvre d'une grande richesse humaine, une œuvre où l'homme est grandi à la mesure de son angoisse et de sa douleur, une œuvre de poète authentique»? A ceux qui trouveront ces mots bien naïfs, Langevin demande combien le Canada a produit de poètes «capables de saisir le grand drame humain». Ne pouvant prédire ce que les générations futures penseront de Grandbois, Langevin, qui n'a pas encore vingt ans au moment où il réalise l'entrevue, s'érige en porte-parole de ses contemporains[29]. Pour notre génération, avoue-t-il, Grandbois est «le seul à apporter cette grande angoisse humaine qui répond à notre inquiétude, le seul à entonner ce grand cri mélodieux vers le ciel, la terre et les hommes, le seul à résumer dans son chant l'absolu, la souffrance et les soifs de nos âmes» (p. 1).

A un collaborateur anonyme du quotidien *la Presse*, Grandbois, «poète authentique», confie le 14 juin qu'«il n'est pas facile de manier le vers libre». Il serait même beaucoup plus difficile de s'exprimer en vers blancs qu'en vers classiques. N'ayant pas de règles fixes, les premiers «ont au moins celles de l'harmonie et, surtout, ils doivent essentiellement avoir un sens». Ils sont «un aboutissement et non un commencement en poésie». Le poète doit apprendre les règles fondamentales, après quoi il peut «se

---

29. Une autre preuve de l'engouement des jeunes pour Grandbois est l'incorporation d'une citation tirée d'*Avant le chaos* dans un conte de Noël intitulé «Une lettre de Vannard» que signe Raymond David dans le *Quartier latin* du 19 décembre 1947: «Quand la route est trop dure, écrit Gabriel Vannard au narrateur, je reprends pour mon compte le conseil que donnait un major anglais à Alain Grandbois: 'Il faut être têtu dans cette triste vie. Si l'on écoutait l'avis de tout le monde, on ne ferait jamais rien. Même pas de sottises.'» Le passage guillemeté par David provient de la nouvelle «Le rire», Moderne, 1945, p. 168.

permettre certaines libertés». Pour étayer sa thèse, l'auteur des *Iles de la nuit* rappelle que Paul Eluard et Jules Supervielle en poésie, comme du reste Pablo Picasso en peinture, ont d'abord fait des œuvres très classiques, très académiques.

> Ce n'est que très normal. Il faut apprendre sa syntaxe avant d'écrire, comme il faut savoir dessiner avant de peindre, avant en somme de s'exprimer.
>
> C'est là l'essentiel, s'exprimer, quelle que soit la source de son inspiration *[...]*, en tenant toujours compte des influences, surtout françaises de par notre culture, qui s'exercent nécessairement sur nous[30].

Comme on le voit, les prises de position esthétiques de Grandbois sont marquées au coin de l'ambiguïté. S'il prend parti pour le modernisme en art, il préconise en même temps une formation on ne peut plus classique, recommandant par exemple aux apprentis poètes de s'imprégner des vers de Nicolas Boileau.

B. A LA RADIO

De 1944 à 1946, René Garneau œuvre à la Voix du Canada, première désignation du Service international de Radio-Canada[31]. A la fois directeur et porte-parole attitré de l'organisme qui transmet sur ondes courtes des émissions vers l'Europe, Garneau fait appel à maints collaborateurs, dont Gérard Morisset, Pierre Tisseyre, Jean Chauvin et

---

30. Grandbois déclarait la même chose à Langevin: «Comme le peintre *[...]* qui calque d'abord des modèles, les jeunes poètes doivent étudier de près les grands maîtres du vers afin de se familiariser avec leur art. Il ne suffit pas d'écrire des mots dans un ordre donné pour être poète, comme d'ailleurs il ne suffit pas de suivre les règles de la prosodie. Mais il y a des notions fondamentales du métier à apprendre, après quoi l'auteur peut se payer certaines libertés» (p. 2). — Dans un autre ordre d'idées, la question des influences est au cœur de la «querelle de l'autonomie». Ici, Grandbois s'écarte de Robert Charbonneau pour se rapprocher de René Garneau, apôtre de la fidélité à la culture française.

31. A ce sujet, voir Gérard Arthur, «Un grand classique canadien», *Ecrits du Canada français*, 50 (1984): 33-38. — Dans ce numéro, on rend «Hommage à René Garneau».

aussi son ami Alain Grandbois[32]. Celui-ci donne une série d'émissions sur la littérature canadienne, diffusée à compter de 1946 sous le titre *Ecrivains canadiens de langue française*[33]. Si l'on en croit Jean Cléo Godin, il s'y montre «historien de la littérature et son implication personnelle est minime»[34]. La plupart de ces textes paraîtront dans *le Petit Journal* entre le 24 mars 1963 et le 28 août 1966[35].

Après avoir prévenu son auditoire européen qu'il va l'entretenir de la poésie du Canada de langue française, «prolongement nord-américain de la France», Grandbois, lors de l'émission inaugurale, admet le peu d'originalité des œuvres du XIX[e] siècle. S'il n'y perçoit pas «l'étincelle d'un éclatant génie créateur», Grandbois est pourtant d'avis que chaque auteur mérite bienveillance et attention, puisqu'il poursuivait, avec une sincérité pathétique, un labeur ingrat et parfaitement gratuit dont il ne recueillit qu'indifférence et mépris. En guise de conclusion, le poète des *Iles de la nuit* déclare: dans ce monde qu'il faut recréer sous peine de désastres mortels, certains points de rencontre sont rigoureusement nécessaires. «Parmi ces points dirigés et centrés vers la grande fraternité des hommes, la poésie tient un rang que nul ne saurait lui nier, car chacun sait ou devrait savoir qu'elle forme le nœud même de la spiritualité universelle.»

---

32. Dans la livraison de mars 1947 de *la Voix du Canada*, René Lévesque mentionne plusieurs collaborateurs: «Notre meilleur poète, Alain Grandbois; notre meilleur historien d'art, Gérard Morisset; notre journaliste et romancier le moins conformiste, Jean-Charles Harvey; nos meilleurs publicistes, Edmond Turcotte, Raymond Tanghe, etc...» (p. 10).

33. Voir le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/4/3.

34. J.C. Godin, «Introduction», *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 9. — A propos de Grandbois, Godin ajoute: «Avec cette nouvelle série destinée à l'étranger, on peut considérer qu'il est devenu familier avec ce média qu'est la radio, et certainement avec les rouages de Radio-Canada.»

35. Parmi les études que ne reprendra pas l'hebdomadaire montréalais, on signalera celles qui portent sur Victor Barbeau, Robert Charbonneau, Jean Chauvin, Anne Hébert, Fernand Morin, Gérard Morisset, Marguerite Rousseau, Simone Routier et Gabrielle Roy.

Poète reconnu, sinon adulé, Grandbois franchit donc un autre degré au sein de l'institution littéraire. Consacré, il devient consacrant. Voilà ce qui ressort de sa collaboration en qualité de critique littéraire dans des périodiques ou d'«historien de la littérature» à la radio. Il convient d'ajouter que Grandbois n'est pas, à proprement parler, un théoricien. D'ordre essentiellement impressionniste, ses commentaires dépassent rarement la surface des textes étudiés.

C. L'HOMME D'APPAREIL

Si Victor Barbeau fonde l'Académie canadienne-française le 7 décembre 1944, ce n'est qu'en toute fin d'année qu'il rend l'événement public. Daté du 31 décembre, un communiqué du secrétariat de la nouvelle institution parvient aux journaux au début de 1945. Il porte sur la composition de l'Académie, ses buts, les conditions pour y être admis et cite le nom des seize premiers membres, dont Alain Grandbois. La presse reproduit en tout ou en partie ce document[36].

A la suite de l'élection de Léopold Richer le 10 décembre 1945, *Notre temps*, hebdomadaire qu'il dirige, suit assidûment les activités de l'institution. Ainsi rend-on compte, le 5 octobre 1946, d'une séance publique, tenue le 23 septembre, à laquelle assistaient notamment Grandbois et Richer. A l'occasion de la réception de celui-ci à

36. Voir *la Patrie*, le dimanche 2 janvier 1945, p. 22; *le Devoir*, p. 2, et *la Tribune*, p. 3, le 3 janvier; *le Canada*, le 8 janvier, p. 5; *le Travailleur* de Worcester, le 18 janvier, p. 4. Après avoir rapporté les propos tenus par Victor Barbeau lors d'une entrevue, un collaborateur anonyme de *la Presse* donne le nom des seize premiers académiciens à la p. 5 de l'édition du 3 janvier. Au-dessus d'une interview accordée à un tiers par Barbeau dont Germaine Guèvremont note les réponses, *la Revue populaire* de février reproduit une photographie des académiciens, Grandbois figurant à gauche, au premier plan.

l'Académie, on publie, le 23 novembre, une notice biobibliographique sur chacun des membres[37].

Par ailleurs, la fondation de l'Académie canadienne-française suscite de nombreux commentaires[38]. *Le Canada* du 3 janvier 1945 révèle, entre autres choses, que «deux de nos écrivains les plus représentatifs, et parmi les meilleurs assurément», Alain Grandbois et Philippe Panneton, ont été admis sous la «Coupole». Dans *le Droit* du 8 janvier, Guy Sylvestre signale que, parmi ses membres, l'Académie compte quatre poètes, dont Grandbois. Annonçant quatre mois plus tard aux Canadiens combattant outremer «La fondation à Montréal de notre Académie», Sylvestre affirme dans le *Canada Digest*: «Biographe de Louis Jolliet et de Marco Polo, Alain Grandbois est également un poète hermétique de haute qualité» (p. 43). En mars 1945, Roland Beaudry, directeur de *la Revue moderne*, se flatte que maints académiciens (dont Grandbois) ont été des «collaborateurs plus ou moins assidus» de son périodique. Pour sa part, un chroniqueur anonyme de *Chantiers* (organe de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française) mentionne, au mois de novembre 1947, «ceux qui ont présidé à la fondation de l'Académie et qui ont le mérite d'avoir lancé cette œuvre intéressante» (p. 44): Victor Barbeau, Léo-Paul Desrosiers, Alain Grandbois, Philippe Panneton, Gustave Lamarche, Lionel Groulx, Marie-Claire Daveluy et Rina Lasnier[39].

Beaucoup moins enthousiaste, à la vérité sarcastique, Pierre Gélinas s'étonne, dans *le Jour* du 6 janvier 1945, qu'un homme intelligent comme Marius Barbeau, qu'un

---

37. Pour souligner la réception de Richer à l'Académie, une cérémonie s'est déroulée le 16 novembre dans l'amphithéâtre de l'Ecole des hautes études commerciales, alors située sur l'avenue Viger. Parmi les invités, on remarquait Alain Grandbois et Gabrielle Roy. A ce sujet, voir *la Presse* du 18 novembre 1946, p. 15.

38. Nous ne retenons ici que ceux où Grandbois est mentionné.

39. A cette liste, il faut ajouter les noms de Marius Barbeau, Roger Brien, Robert Charbonneau, Robert Choquette, Guy Frégault, François Hertel, Louis Lachance (auteur de *Nationalisme et religion*) et Robert Rumilly.

poète comme Robert Choquette et qu'un fin lettré comme Alain Grandbois «aient accepté de faire partie de *[la]* mascarade!... C'est à n'y rien comprendre». Quant à René Garneau, chroniqueur au *Canada*, il se demande le 17 novembre 1947 «comment des esprits de tendances libérales comme Alain Grandbois, Robert Choquette et Roméo Boucher peuvent évoluer à l'aise» au sein d'un organisme qui est le point de rencontre du nationalisme politique et de l'autonomie intellectuelle.

Enfin, on utilise l'élection de Grandbois sur le plan idéologique. En tout cas, un chroniqueur anonyme du *Canada*, probablement Guy Jasmin, commente le 22 février 1945 un discours du commandant de la troisième flotte américaine, l'amiral William F. Halsey, qui a soutenu que les Japonais ont «des singes pour ancêtres». Quelque peu indisposé par la crudité de cette déclaration, le chroniqueur se tourne vers Grandbois, «unique sinologue canadien-français» à qui le titre d'académicien confère encore plus d'autorité — Grandbois qui «donne une version plus acceptable de cet horrible croisement dans son remarquable *Marco Polo*, publié chez Valiquette et couronné par le jury du prix David en 1941». Le prestige de Grandbois (écrivain hors de pair, lauréat du gouvernement québécois et par surcroît académicien) permet donc de mettre un sceau de vérité sur des propos racistes commandés par la guerre que les puissances alliées livrent alors aux Nippons[40].

D. REFUS D'UN CONFERENCIER INVITE

Afin de rapprocher les «meilleurs» écrivains canadiens de leurs lecteurs, un comité organise, à la bibliothèque municipale de Montréal, une série de causeries intitulée

---

40. En mars 1942, Guy Jasmin a cité dans *la Revue populaire* le passage relatif aux Japonais. Voir *les Voyages de Marco Polo*, Valiquette, 1941, p. 178.

Votre auteur préféré. «Héros d'une fête intime», chaque hôte entretient les auditeurs «de ses expériences, de ses difficultés, de sa manière de travailler, de la façon dont ses personnages s'imposent à lui, bref de tout ce qu'il veut bien révéler de lui-même»[41].

Désirant connaître leur goût, le comité organisateur sonde les abonnés de la bibliothèque municipale. Le nom d'Alain Grandbois revenant très souvent, Marguerite Brosseau, présidente dudit comité, prend la plume le 2 février 1946. Ce jour-là, elle écrit au poète des *Iles de la nuit*: «Nous avons donc pensé que vous accepteriez de venir à la Municipale, à titre d''auteur préféré', un soir de votre choix, dans la semaine du 25 mars. S'il vous était impossible de venir à ce temps-là, dites-nous quelle autre époque vous conviendrait mieux.» Quand le comité se réunit le 26 février, Marguerite Brosseau n'a toujours pas obtenu de réponse. Les trois membres supposent que Grandbois est malade «ou bien encore qu'il est en voyage»[42]. Aussi se rabattent-ils sur «Berthelot Brunet, qui vient justement de publier une *Histoire de la littérature canadienne-française*».

Quoi qu'il en soit, Grandbois se manifeste le 6 mars. Dans sa missive, il s'excuse d'abord de prendre si tardivement contact, puis il enchaîne: «Ma santé, qui est extrêmement médiocre, paraissait s'améliorer, ces derniers temps, mais ce n'était qu'illusions. Si je m'engageais vis-à-vis de vous pour une date fixe, ce serait tenter la chance du joueur. Et je ne crois plus, hélas, ni à la chance, ni au jeu»[43]. Il regrette d'autant plus de devoir décliner une «si charmante et si amicale invitation» que des

---

41. Marguerite Brosseau. Lettre du 2 février 1946 à Alain Grandbois. Lot 5, fonds *Votre auteur préféré* de la bibliothèque municipale de Montréal, cartable I, chemise 1.

42. Procès-verbal de la réunion du comité organisateur tenue le 26 février 1946. Lot 5, fonds *Votre auteur préféré*, cartable III, chemise 5.

43. Alain Grandbois. Lettre du 6 mars 1946. Lot 5, fonds *Votre auteur préféré*, cartable I, chemise 1.

collègues qu'il estime beaucoup, comme Philippe Panneton, Léo-Paul Desrosiers[44] et Rina Lasnier, lui ont fait le plus grand éloge du public des causeries, de sa sensibilité et de sa très grande compréhension. Finalement, l'épistolier prie Marguerite Brosseau de ne pas considérer ce refus «comme définitif et perpétuel. Le soleil viendra avec le printemps, l'été». Alors, il sera peut-être possible d'«arranger quelque chose pour l'automne ou le début de l'hiver».

La présidente du comité organisateur s'empresse de remercier Grandbois. Comprenant les raisons de son retard, elle avoue le 12 mars ne pas s'être trop inquiétée de ne pas recevoir de lettre, puis elle ajoute: «Nous nous disions que le goût du voyage vous avait sans doute repris»[45]. Madame Brosseau espère, elle aussi, que la belle saison aidant, son correspondant se rétablira tout à fait et qu'il sera en mesure de participer à la deuxième série de conférences. D'ici là, elle promet de lui faire signe. Six mois plus tard, la présidente réinvite Grandbois. Le lancement de *Passage de l'homme* serait, dit-elle, «un temps tout indiqué pour venir à la Municipale»[46]. Si le poète préférait une date plus rapprochée, le comité serait tout disposé à l'accepter. Peut-être pourrait-il entendre alors «quelques poèmes inédits qui *[lui]* donneraient l'"état de grâce' nécessaire pour bien profiter de l'ouvrage tout entier»?

Cette autre démarche de Marguerite Brosseau ne sera pas plus fructueuse que les précédentes. Grandbois se présentera bien à la bibliothèque municipale le 15 janvier 1948, mais seulement pour assister à la causerie intitulée «Eclaircissements» de son

---

44. De 1941 à 1953, Léo-Paul Desrosiers est conservateur de la bibliothèque municipale de Montréal.

45. Marguerite Brosseau. Lettre du 12 mars 1946. Lot 5, fonds *Votre auteur préféré*, cartable I, chemise 1.

46. Marguerite Brosseau. Lettre du 12 novembre 1946. Lot 5, fonds *Votre auteur préféré*, cartable I, chemise 1. — *Passage de l'homme* est un des titres auquel Grandbois a pensé pour ses *Rivages de l'homme*.

ami Victor Barbeau, président fondateur de l'Académie canadienne-française. A cette occasion, l'auteur des *Iles de la nuit* signera le livre d'or, où son nom apparaît après ceux de Barbeau, Marie Le Franc et François Hertel, lui-même académicien[47].

E. 7 JANVIER 1947: MORT DE MARCEL DUGAS

On terminera cette première partie sur une note un peu plus personnelle. Le vendredi 10 janvier 1947, Grandbois assiste aux funérailles de son ami Marcel Dugas mort le mardi précédent[48]. Au cours des jours et des semaines qui suivent paraissent maints hommages. Le 12 janvier, Albert Laberge, collaborateur à *la Patrie*, relate une visite que Dugas lui avait faite le 3 janvier 1941. N'ayant pas vu l'écrivain depuis huit ans, Laberge en avait profité pour demander «ce qu'était devenu Alain Grandbois, l'auteur de *Né à Québec.*» Dugas avait répondu: «Après un séjour en Chine où il a écrit un livre qu'il a fait imprimer sur papier de riz, il est revenu au Canada où, bien désabusé, il s'est établi dans une campagne à quelque distance de Québec où il travaille à trois ou quatre volumes d'inspirations diverses. Un remarquable écrivain, conclut-il.»

La critique littéraire à laquelle s'adonne un moment Grandbois révèle une attitude polémique qui contraste avec la réputation d'homme suprêmement civilisé qu'on lui a faite. Par exemple, il prend parti contre les contempteurs de l'art dit moderne, engoncés dans l'habitude, ou contre les tenants des «engagements pour ou contre de tous poils». Il se distancie également de ceux qui prétendent que Saint-Denys Garneau n'a pas eu le temps, en raison de sa mort prématurée, de s'accomplir sur le plan de l'art. En outre,

---

47. Lot 5, fonds *Votre auteur préféré*, cartable III, chemise 5.

48. Voir *le Devoir* du 13 janvier 1947, p. 2.

Grandbois décoche quelques flèches au poète soi-disant traditionaliste de *Ballades de la petite extrace* qui va recevoir le troisième prix David 1947 dans la section de littérature.

A la sortie d'*O Canada: Terre de nos aïeux* de Marie Le Franc, le ton polémique atteint son paroxysme. S'il encense la nouvelliste, l'auteur des *Iles de la nuit* tire cependant à bout portant sur les académiciens et plusieurs écrivains français qui ont eux-mêmes polémiqué contre Robert Charbonneau. «Homme d'équilibre», *Maître* Grandbois vient également à la rescousse de son ami René Garneau, partisan de la fidélité française dans ce qu'il est convenu d'appeler la «querelle de l'autonomie» — querelle qui n'est pas près de s'éteindre.

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE

Au cours de la période étudiée ici, les commentateurs ne se contentent pas, tant s'en faut, de parler d'Alain Grandbois à l'occasion de la parution d'*Avant le chaos*. En plus de souligner, comme on l'a vu, la contribution du poète à des périodiques et sa présence à l'Académie canadienne-française, la critique évoque le nom et les écrits de Grandbois lors de plusieurs événements. D'un côté, elle profite de la publication d'ouvrages pour citer l'écrivain. De l'autre, lorsqu'elle passe en revue la littérature canadienne-française, la critique indique l'apport, d'après elle considérable, de Grandbois aux lettres locales.

A. LES RECENSIONS

1° *Pellan, Charbonneau et quelques autres*

Guy Jasmin recense dans *le Canada* du 18 mars 1946 *Cinquante dessins d'Alfred Pellan* parus chez Lucien Parizeau. Le critique en profite pour souligner que le peintre est l'illustrateur des *Iles de la nuit*, recueil également édité par la maison Parizeau.

Se penchant le 15 septembre 1945 sur *Figures de danse* de Marcel Valois (pseudonyme de Jean Dufresne), A. Sainte-Croix, chroniqueur au *Jour*, mentionne Alain Grandbois, qui «a fait un sobre et vivant récit de la fantastique odyssée de Marco Polo et *[qui]* a transposé ses propres souvenirs de voyages en de charmantes nouvelles», inaugurant ainsi (de concert avec Paul Morin, Marcel Raymond, Ringuet, Jacques Rousseau[49] et Jean Dufresne) une littérature «plus ouverte aux grands souffles du monde».

De son côté, Roger Duhamel analyse, dans la livraison de décembre de *l'Action nationale*, *Petits Poèmes retrouvés* de Robert Charbonneau qui, tout en conservant son individualité, se range d'emblée parmi les plus beaux poètes canadiens-français: «Un Saint-Denys Garneau, un Alain Grandbois, une Anne Hébert. Il appartient à la même famille intellectuelle: pour lui comme pour eux, poésie n'est pas fanfare, éblouissement tapageur des vocables, mais méditation, plongée verticale aux sources pures» (p. 304). En outre, l'article de Duhamel contient une référence à peine déguisée aux *Iles de la nuit*. Notant que les vers de Charbonneau ne sont pas récents mais remontent à l'adolescence, le chroniqueur demande: «Devons-nous rendre un hommage posthume au poète qu'a été Robert Charbonneau? Peut-être encore retrouvera-t-il d'autres poèmes dans l'ar-

---

49. Auteur de l'essai *l'Hérédité et l'homme* (l'Arbre, 1945), Jacques Rousseau, directeur du Jardin botanique de Montréal, est l'oncle maternel d'Alain Grandbois.

moire aux sortilèges'.» Le syntagme guillemeté par Duhamel appartient au dernier texte des *Iles de la nuit* qui commence ainsi: «Fermons l'armoire aux sortilèges» (Parizeau, 1944, p. 128).

Commentant *l'Héritage et autres contes*, René Garneau esquisse dans *le Canada* du 17 février 1947 un portrait comparé de Ringuet et d'Alain Grandbois qu'il achèvera dans la *Chronique de la Société des gens de lettres de France* à l'hiver 1956. Toujours dans *le Canada*, mais le 17 novembre 1947, Berthelot Brunet qui traite de *Commerce*, essai de Pierre Baillargeon, fait allusion à Grandbois, premier écrivain canadien qui est moderne «sans être ridicule».

2° *Il était une fois un frère, une sœur*

Mais c'est surtout dans les comptes rendus consacrés à *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois que le nom d'Alain revient le plus souvent[50]. Le 14 avril 1945, un chroniqueur anonyme de *l'Evénement-Journal* fait la biographie de l'écrivaine:

> Madeleine Grandbois est la fille de M. Henri Grandbois, de Québec, et la sœur de M. Alain Grandbois, écrivain très goûté de la métropole. Elle est aussi la belle-sœur du docteur Paul-E. Gagnon *[mari de Catherine Grandbois]*, directeur du département de Chimie de la faculté des Sciences de l'Université Laval. Elle est très appréciée dans nos cercles sociaux et sa réputation d'écrivain s'étend de plus en plus.

Si Marcel Dugas ne parle pas de son ami Alain dans l'article publié par *la Revue populaire* en août 1945, le texte de présentation, par contre, précise que l'auteure de *Maria de l'Hospice* «est la sœur d'Alain Grandbois, poète et romancier». Le frère et la sœur publièrent simultanément, l'un, sous le titre d'*Avant le chaos*, «le récit romancé de ses aventures à travers le monde, l'autre, celui plus modeste des mœurs de la petite campagne québecoise où elle passa ses jeunes années» (p. 11).

---

50. Nous ne parlons ici que des recensions où l'on se réfère à Alain Grandbois.

Une fois de plus, Roger Duhamel étudie un ouvrage à deux reprises. Se référant le 11 avril 1945 à Madeleine Grandbois, le chroniqueur du *Bloc* affirme: «Le nom est bien connu et apprécié, même si le prénom l'est moins: question de date tout au plus. Il se passera maintenant peu de temps avant que Madeleine Grandbois ne jouisse d'un prestige différent, mais équivalent à celui de son frère Alain.» Car elle aussi possède «un robuste talent, un don littéraire d'une qualité rare, le sens du drame, l'art de la transposition». Cinq mois plus tard, Duhamel note dans *l'Action nationale* que Madeleine a publié une série de contes d'une simplicité charmante «qui fait honneur au nom de Grandbois, déjà si hautement et justement apprécié dans nos lettres» (p.68).

Si, dans *l'Enseignement secondaire au Canada* d'octobre 1945, Emile Bégin fait grief à Alain Grandbois de son exotisme et de ses personnages de guignol, il n'adresse pas le même reproche à Madeleine qui écrit aussi bien que son frère. A propos de *Maria de l'Hospice*, le chroniqueur déclare: «Pas de pacotille orientale, aucune russophilie, aucune adoration de l'Afrique aux cent mystères. Ici, c'est le terroir canadien qui triomphe» (p. 65). Bégin ajoute: «Je connais *[...]* un autre Grandbois qui pourrait faire des livres s'il en avait le temps»[51]. Le nom de Grandbois a donc «des chances de s'illustrer autant que celui des Daudet. Ce ne serait pas une mince gloire» (p. 66).

B. LES VUES D'ENSEMBLE

1° *Les articles*

Afin de situer deux des familles d'écrivains qu'on rencontrerait au Québec, René Garneau, dans *le Canada* du 22 octobre 1945, prend comme étalon Grandbois dont *les Iles*

---

51. E. Bégin, *l'Enseignement secondaire au Canada* (octobre 1945): 66. — Nous ignorons quel est cet autre Grandbois à qui Bégin fait ici allusion.

de la nuit, admirable volume de poèmes, appartiennent «à la tradition la plus précieuse de la littérature française contemporaine, sa tradition d'universalité». Comme les plus vrais et les mieux exécutés, cet ouvrage, qui n'a encore été dépassé ni par le temps ni par les événements, «n'a pas à craindre la comparaison avec quelques-unes des plus belles œuvres écrites en France ces dernières années». Nageant en bonne place entre Jules Supervielle et Pierre Emmanuel, Grandbois a certes moins de force et de facilité poétique que Louis Aragon; cependant,

> il a quelque chose de la douceur vertigineuse d'Eluard et il ne lui faudrait que quelques longues nuits parisiennes d'entretiens avec Emmanuel et Loys Masson pour apprendre et évoquer à son tour, dans la langue que parlent les poètes français de 1945, cette image de l'homme nouveau qui loin de nous vient de sortir de l'ombre de la guerre.

En réalité, *les îles de la nuit* déclassent toute la production locale. En effet, elles se situent au-dessus des œuvres des écrivains de filiation purement française (Jacqueline Mabit, Gabrielle Roy, Pierre Baillargeon, Robert Charbonneau et Berthelot Brunet se rattachant à des traditions qui n'ont plus cours ou qui ont vieilli) et des œuvres des écrivains de formation et d'inspiration canadienne «dont les contes de Madeleine Grandbois *[Maria de l'Hospice]* et Louvigny de Montigny *[Au pays de Québec]* et le roman de madame Guèvremont *[le Survenant]* sont les premiers et beaux produits».

Dans la livraison de janvier-mars 1947 de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, Guy Sylvestre passe en revue «L'année littéraire 1946». A propos du Gilles Hénault de *Théâtre en plein air*, il dit qu'à la suite des surréalistes, il brise les cadres traditionnels de la parole et de la pensée, mais «ne parvient pas à cette espèce de grandeur sybilline *[sic]* qui rend un Alain Grandbois unique chez nous» (p. 105).

Traitant dans l'hebdomadaire *Notre temps* du 18 janvier de «Notre poésie en 1947», André Langevin braque les feux sur Alain Grandbois dont *les îles de la nuit* dominent la production poétique canadienne des dernières années. «Ce poète voyageur, qui a mené son

enquête humaine sur les cinq continents, est le seul depuis Nelligan à avoir coulé dans un rythme personnel et puissant les visions flamboyantes d'un monde intérieur fiévreux et riche de raisonnances *[sic].*» De crainte que Grandbois ne s'exile à nouveau, le chroniqueur suggère à ses compatriotes un moyen de le retenir.

> Il ne faudrait pas que ce poète qui nous est revenu à la faveur d'un monde déchiré et prêt au suicide soit tenté de repartir devant l'apathie et le silence des siens. Voilà un poète qui nous propose une œuvre poétique à l'architecture puissante et lourde de toute une expérience humaine et profonde de la vie: pourquoi lui refuser réponse?

Dans la revue *Culture* du mois de mars 1947, Romain Légaré réfléchit sur «Le renouveau du conte au Canada français». Parmi les excellents auteurs de purs contes — contes «qui ne comportent pas de leçon ni de but d'ordre moral, mais où dominent l'intérêt humain de l'histoire, l'intensité de l'action dramatique» (p. 61) — figurent Madeleine Grandbois, Alain Grandbois et Ringuet, deux des meilleurs conteurs canadiens modernes. Mais le critique s'empresse d'apporter des réserves. D'une part, il est d'avis, à l'instar de Harry Bernard, que l'exotisme extravagant de Grandbois sert davantage «les lettres d'Europe, d'Afrique ou d'Asie que celles du pauvre Canada»[52]. D'autre part, Légaré, comme Emile Bégin, condamne, pour des raisons d'ordre moral, *Avant le chaos*, pas plus à mettre entre toutes les mains que les recueils de nouveaux entrants dans les lettres locales: *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault ou *Nézon* de Réal Benoit.

Lorsqu'en octobre 1947 *l'Action universitaire* l'invite à jeter un «Coup d'œil sur la littérature franco-canadienne», Roger Duhamel évoque d'abord les poètes.

> Parmi les contemporains, ceux qui comptent davantage sont Alain Grandbois, l'exquis enchanteur des *Iles de la nuit*, Alfred DesRochers, le vigoureux poète d'*A l'ombre de l'Orford*, Saint-Denys Garneau, trop tôt disparu, Clément Marchand, Robert Choquette, François Hertel, Roger Brien et, parmi les

---

52. R. Légaré, *Culture* (mars 1947): 62. — On rappellera qu'à la p. 1 de *l'Autorité* du 16 juin 1945, Harry Bernard écrivait: tombé dans l'exotisme le plus extravagant, Alain Grandbois gaspille son talent «dans un effort plus susceptible de servir les lettres d'Europe, d'Afrique ou d'Asie, que celles de la France nouvelle, arrosée par le Saint-Laurent».

> femmes, Anne Hébert, Cécile Chabot, Rina Lasnier, Jeannine Bélanger et surtout Simone Routier (p. 7).

Avec plus de métier que Garneau, «Grandbois a évoqué des paysages imaginaires et des sentiments rares». Au nombre des nouvellistes modernes, le critique mentionne Alain Grandbois, conteur cosmopolite, et «Madeleine Grandbois, dont la *Maria de l'Hospice* a été une fusée demeurée jusqu'ici sans lendemain» (p. 10).

Dans le même numéro de *l'Action universitaire*, Louis-Marcel Raymond expose l'«Etat de la poésie au Canada français» en 1947 qui ressemble à ce qu'il était quatre ans plus tôt, les poètes se taisant depuis quelque temps. En tout cas, Anne Hébert, Rina Lasnier et Alain Grandbois n'ont rien donné récemment. «Plus long silence encore chez Robert Choquette, Alfred DesRochers, Simone Routhier *[sic]*» (p. 15). De toute façon, on s'intéresse peu à la poésie au Canada français, où l'on n'admire même pas Pierre Jean Jouve, Saint-John Perse, Jean Wahl, Robert Ganzo et Patrice de La Tour du Pin. Dans ces conditions, «comment s'attendre à ce qu'on prenne intérêt au dernier recueil de Rina Lasnier ou d'Alain Grandbois? Ou si on y porte quelque attention, c'est d'un simple point de vue *[...]* 'nationaliste', parce que c'est un écrivain de chez nous. L'amour de la poésie est totalement absent du geste, et c'est déplorable» (p. 16).

2º *Les volumes*

Aux yeux de Camille Roy, Alain Grandbois se classe toujours en 1945 au premier rang des auteurs de biographies romancées. Après avoir repris le jugement sur *Né à Québec*, livre déjà présenté dans l'édition de 1939, le *Manuel de la littérature canadienne de langue française* précise: «M. Grandbois a aussi écrit, avec son style caractéristique, le récit romancé des aventures d'un célèbre Vénitien: *les Voyages de Marco Polo* (1941)» (p. 136).

Quant à Berthelot Brunet, dont l'*Histoire de la littérature canadienne-française* paraît en 1946, il signale lui aussi la contribution de Grandbois aux lettres locales. En plus d'avoir écrit *les Voyages de Marco Polo*, l'écrivain

> parcourut les grandes routes de la terre et de la mer. Il les parcourut, son Rimbaud à la main, et pourtant, puisque l'histoire littéraire vit de parallèles et d'allusions, l'on songe plutôt, en lisant ses *Iles de la nuit*, à Saint-John Perse, le plus grand poète que la France *[...]* ait donné depuis Claudel, Valéry et Supervielle.
>
> L'originalité de Grandbois est d'avoir su mêler à son exotisme planétaire une sensibilité d'enfant presque verlainienne. Il chante l'univers où s'enfonce son voyage, puis il s'arrête pour se souvenir[53].

A côté de Saint-Denys Garneau et d'Anne Hébert, Grandbois fait partie des «poètes canadiens les plus remarquables des dernières années», tous trois ayant fait oublier la beauté trop relative des vers de Nelligan (p. 102).

C. DES ABSENCES SIGNALEES

A l'affût, quelques critiques remarquent que le nom de Grandbois est absent de certains imprimés. Ainsi, J.-B. Boulanger écrit dans *le Quartier latin* du 22 janvier 1946: si c'est une esquisse de la poésie canadienne-française qu'a voulu faire le compilateur de *Voix des poètes*, anthologie publiée aux éditions Variétés, «l'absence de Nelligan, Saint-Denys-Garneau, Grandbois, Baillargeon, Morin...» ne se justifie pas.

Pour sa part, René Garneau regrette, dans *le Canada* du 4 février suivant, que la direction de la revue *Formes et couleurs*

> ait négligé de citer les poètes canadiens de langue française et de langue anglaise à côté de ceux de France, d'Angleterre, des Etats-Unis, de Suisse, de Russie, de Grèce, d'Amérique latine, des indes, d'Italie, d'Allemagne. Il est sûr que des poèmes bien choisis d'Alain Grandbois, de Robert Choquette, de Saint-

53. B. Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, l'Arbre, 1946, p. 105. — Passage cité par Maryse Elot dans *les Nouvelles littéraires* du 24 avril 1947. A ce sujet, voir P. F[aucher], *Notre temps* (3 mai 1947): 3.

> Denys Garneau du côté français, et de Pratt et Birney du côté anglais ne dépareraient pas une anthologie internationale, bien plus, qu'ils l'enrichiraient.

Quant à Guy Jasmin, il note dans *le Canada* du 9 décembre: «Bien que *Poésie au Canada* ait paru en 1946, que ce soit là un ouvrage définitif de 370 pages *[...]* et que la moitié du livre soit consacré à la poésie depuis 1920, on constate que ce que Jeanne Paul-Crouzet appelle la nouvelle poésie est fort limité», les noms de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Gilles Hénault, François Hertel, Anne Hébert et Rina Lasnier étant omis dans l'étude.

Dans le même ordre d'idées, on précisera que les compilateurs des anthologies suivantes n'ont pas retenu, eux non plus, les vers de Grandbois: *Allons gai! A Topical Anthology of French-Canadian Prose and Verse*, The Ryerson Press, 1945; et l'*Anthologie des poètes contemporains: de 1900 à nos jours*, Firmin-Didot, 1946, où le Québec est toutefois représenté par René Chopin, Robert Choquette et Paul Morin.

D. DAVID ET... JOLLIET

Finalement, on mentionnera quelques références à Grandbois, déjà rapportées ou dont il sera fait état dans des chapitres subséquents, comme le texte d'une conférence prononcée par Marcel Dugas le 5 mars 1944 devant les membres de la coopérative de consommation la *Familiale* et repris, à titre posthume, dans les livraisons de mars et d'avril 1947 de la revue *Liaison*[54].

On rappellera également que l'attribution du prix David 1947 à Grandbois suscite quelques réactions, dont celles d'un chroniqueur anonyme du *Canada* le 25 septembre,

---

54. Nous avons tenu compte de ce texte dans le troisième chapitre qui porte sur *les Iles de la nuit*.

d'Emile Bégin dans *la Revue de l'Université Laval* et de Lucette Robert, collaboratrice à *la Revue populaire* — deux contributions publiées au mois de novembre[55].

Par ailleurs, le tricentenaire de la naissance de Louis Jolliet, fêté le 21 septembre 1945, permet d'attirer l'attention sur la biographie de l'explorateur: dans *le Canada* des 16 avril et 21 septembre, *la Patrie* du 10 septembre 1945 et *la Presse* du 25 mai 1946. Nous reviendrons sur ces articles dans le chapitre consacré à la réception critique immédiate de l'édition canadienne de *Né à Québec* réalisée par la maison Fides en 1948.

En terminant cette deuxième partie, on signalera que le thème de la Seconde Guerre mondiale affleure encore. En février 1945, tandis que les combats s'éternisent en Asie, Guy Jasmin, naguère employé au Service d'information en temps de guerre, se sent de nouveau obligé de fustiger les Nippons par William F. Halsey et Alain Grandbois interposés. Revenant en janvier 1947 aux années 1939-1945, André Langevin parle d'un «monde déchiré et prêt au suicide».

Entre 1945 et 1947, on assiste surtout à la mise en place de motifs incontournables dans l'immédiat après-guerre. Au mois d'octobre 1945, René Garneau, sur le point de retourner à Paris, a évoqué l'homme nouveau sorti de l'«ombre de la guerre». Un an plus tard, Grandbois affirme sur les ondes de la Voix du Canada que la poésie peut et doit jouer un rôle dans l'établissement d'une fraternité universelle, seul moyen d'empêcher le retour des antagonismes et des «désastres mortels». Avec Grandbois et Garneau, on pourfend à l'envi le «nationalisme intégral et racial», cause de l'hécatombe.

---

55. Nous avons utilisé ces trois textes dans le chapitre portant sur la réception critique immédiate des *Iles de la nuit*.

Mais l'euphorie consécutive à la victoire ne dure guère. En effet, les Etats-Unis et l'Union soviétique, alliés d'hier, ne tardent pas à s'affronter. C'est la guerre froide, qui s'installe pour longtemps. La menace pèse d'autant plus sur les esprits que les Américains disposent de la bombe atomique qu'ils ont utilisée les 6 et 9 août 1945 contre les villes d'Hiroshima et de Nagasaki. En avril 1947, Grandbois prévient le lecteur de *Liaison* que les Russes pourraient bien s'en servir un jour contre lui[56].

III. LA CONSOLIDATION D'UN MYTHE *(Conclusion)*

Contrairement à ce qui s'est passé dans la décennie 1930, Alain Grandbois, entre 1945 et 1947, se trouve engagé à fond dans l'institution littéraire du Québec. Cette implication lui procure des dividendes sur le plan culturel. D'une part, elle accroît le prestige de l'écrivain, ce que montrent les pages précédentes. D'autre part, elle permet à la critique de parfaire, d'affiner le mythe grandboisien, où le voyage et l'écriture s'entrelacent.

A. UN SECOND EXIL?

Une des facettes de ce mythe, celle du globe-trotter, est maintenant familière. A présent que la paix est signée, André Langevin, après avoir défendu les absences prolongées de Grandbois («cause» de sa production poétique), redoute, dans *Notre temps* du 22 mars 1947, que l'écrivain, qui «a gardé des yeux d'adolescent éternellement prêt

---

56. Les Soviétiques ne feront exploser leur première bombe atomique que le 29 août 1949.

au départ», ne s'exile à nouveau, «conséquence» de l'indifférence de ses compatriotes (p. 1).

Venant de rencontrer le poète, un collaborateur de *la Presse* renforce la rumeur le 14 juin: «Un projet que caresse amoureusement Alain Grandbois est de retourner vivre en France dès que les conditions le permettront. C'est d'ailleurs sur la Côte d'Azur qu'il a vécu quinze ans durant, jusqu'à la guerre»[57]. Ces propos, spécialement ceux de Langevin, sont significatifs. Ils montrent l'espèce d'aura entourant le poète qui, pourrait-on dire, *échappe* à un milieu peu propice à la création.

B. UN POETE DE STATURE INTERNATIONALE

Conteur cosmopolite et talentueux doublé d'un romancier, Alain Grandbois est, si l'on en croit la critique, un des meilleurs, des plus remarquables, des plus parfaits écrivains canadiens-français, ses *Iles de la nuit* dominant la production poétique locale des dernières années. A côté de Roger Brien, Alfred DesRochers, François Hertel, Rina Lasnier, Paul Morin, Emile Nelligan, Simone Routier et surtout de Robert Choquette, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, Alain Grandbois représente une référence obligée lorsqu'il est question de poésie québécoise.

Poète de qualité, à la fois hermétique et authentique, Grandbois incline vers la «surréalité». «Moderniste», il fait vraiment partie de son siècle. Au nombre des auteurs du cru, il est un des rares, sinon le seul, «qu'on peut qualifier d'écrivain français contemporain», idée que son ami René Garneau ne cessera de répéter dans les

57. Jusqu'à 1940, la Côte d'Azur et Paris ont constitué les deux ports d'attache européens de Grandbois qui revenait au Québec à chaque année.

prochaines années. Plus précisément, le poète des *Iles de la nuit* appartient à la tradition d'universalité de la littérature française moderne.

Se distanciant du «nationalisme intégral et racial», pour reprendre ses propres termes, Grandbois, observateur de la condition des hommes, accouche d'une œuvre qui se déroule sous le signe d'une grande richesse humaine. L'«humanisme» grandboisien, qu'accréditent d'indéniables qualités sous le rapport esthétique, est justement ce qui attire vers le poète les nouveaux écrivains dont André Langevin, avant ceux de l'Hexagone, se fait le truchement. Contrairement aux recenseurs favorables aux *Iles de la nuit* qui, pour la plupart, faisaient malgré tout des réserves sur le recueil, le futur auteur de *Poussière sur la ville* (le Cercle du livre de France, 1953) endosse entièrement la poésie grandboisienne. Dans la personne de Grandbois, il voit même un «maître». On assiste donc ici à la rencontre de deux phénomènes: l'offre d'un artiste et la demande de certains commentateurs qui, sans l'apparition du premier, pourraient difficilement exercer leur «talent» d'exégètes — commentateurs qui, en l'absence de cet artiste, devraient se cantonner dans la fonction ingrate d'iconoclastes.

En réalité, le prestige de Grandbois n'irradie pas au delà d'une sphère très restreinte, le public canadien-français ne prisant guère la poésie. L'audience de Grandbois, reconnaît Langevin dans *Notre temps* du 22 mars 1947, est bien limitée. Même les critiques, constate-t-il à regret, auraient été peu nombreux à accorder aux *Iles de la nuit*, lors de leur sortie, l'importance qu'elles avaient ou méritaient[58].

---

58. Le troisième chapitre de cette étude, qui porte justement sur la réception critique immédiate des *Iles de la nuit*, montre le contraire.

C. LA FAMILLE GRANDBOIS: UN BOUILLON DE CULTURE

Au cours de la période étudiée ici, la critique donne au mythe une dimension nouvelle. Celle-ci concerne la famille Grandbois, dont plusieurs membres font partie de l'élite de la vieille Capitale. Ce «clan» constitue une manière de bouillon de culture. En tout cas, c'est ainsi qu'André Langevin le présente dans le cadre de son entrevue avec Alain.

> Le futur poète a *[...]* connu de grandes joies à la maison où il y avait cette richesse précieuse: les livres. Alain Grandbois se souvient avec ferveur des heures remplies d'un bonheur infini qu'il a vécues en compagnie des livres. Il raconte que ses parents le faisaient coucher trop tôt à son gré et qu'il lisait encore dans son lit. La mère, après le coucher des enfants, faisait le tour de la maison pour voir si tout allait bien. Lui et sa sœur *[Madeleine]* ne voulaient pas être surpris dans leur lecture clandestine et bouchaient l'interstice qui laissait passer la lumière entre le plancher et le bas de la porte (p. 2).

Faisant la biographie d'Alain Grandbois, Langevin se croit tenu d'axer rétrospectivement la vie du «héros» sur la littérature. Comme s'il se sentait déjà appelé, le jeune Alain, «futur poète» et lecteur «maudit», prépare sa vocation d'écrivain d'avant-garde en lisant de façon clandestine, à l'insu de la mère.

La précocité des enfants Grandbois, sorte de petits Mozart, apparaît davantage dans le cas de Madeleine qui, dit Langevin, aurait, à l'instar du «poète» prodige décrit par Rimbaud, composé un roman à sept ans[59]. Quoi qu'il en soit, la nouvelliste fait elle aussi honneur au nom de Grandbois qu'il s'agit d'illustrer à l'envi.

•

Cette incursion en marge de la réception critique immédiate d'*Avant le chaos* enseigne au moins deux choses. *Primo*, Grandbois doit son renom non pas tant à sa prose, si brillante soit-elle, qu'à une poésie au rythme puissant, indice d'un monde intérieur fiévreux. Tel est du moins ce que déclare, entre autres commentateurs, André Langevin

---

59. A. Rimbaud, «Les poètes de sept ans», *Œuvres complètes*, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), 1963, p. 77-78.

dans l'hebdomadaire *Notre temps* du 22 mars 1947: «En 1944, Grandbois publiait ses *Iles de la nuit*. On ne le connaissait jusqu'ici que comme historien, et voilà qu'il se révélait comme un poète de grande envergure, un poète qui rendait un son nouveau chez nous, celui des grands thèmes humains de l'amour, de la mort et de Dieu», ou plutôt de son absence (p. 2).

Secundo, ce poète, à la pointe des recherches en art, est l'égal, ou peu s'en faut, des meilleurs écrivains français de l'heure, avec qui il collaborerait dans une revue comme *Poésie 46* — poète qu'on accueille effectivement dans *le Monde français*. Il possède donc, il serait même le premier à posséder une stature internationale et serait en conséquence exportable, «lisible» dans les milieux de l'avant-garde européenne.

Loin de s'endormir sur ses lauriers, l'auteur (dont la santé commence à inquiéter) a terminé, confie encore André Langevin, «un roman auquel il faudra apporter plusieurs corrections avant publication. Le titre en serait *les Pharisiens*», qu'annonçait déjà en 1941 la page «Du même auteur» des *Voyages de Marco Polo — les Pharisiens*, ouvrage achevé depuis plusieurs années et que Grandbois «devra retoucher avant de le mettre entre les mains d'un éditeur», précise de son côté un collaborateur anonyme de *la Presse* le 14 juin 1947[60]. Enfin, si l'on se fie à Guy Sylvestre, qui le révèle dans *le Droit* du 4 octobre, l'écrivain aurait en outre sur le métier une œuvre à paraître bientôt. Si la nouvelle se confirme, Alain Grandbois fera-t-il encore aborder son lecteur aux rivages de l'angoisse et de la nuit, là où, d'après le mot de Lucien Parizeau, le «malaise est sans remède»?

---

60. On est en droit de se demander si les réticences de Grandbois, à propos des *Pharisiens*, ne sont pas en partie déterminées par l'accueil, assez partagé, qu'a reçu *Avant le chaos*.

Chapitre V

RIVAGES DE L'HOMME

QUEBEC, SANS EDITEUR, 1948, 96 p.

Car la mort
N'est qu'une toute petite chose glacée
Qui n'a aucune sorte d'importance
Je lui tendrai demain
Mais demain seulement
Demain
Mes mains pleines
D'une extraordinaire douceur[1]

Je sais d'humbles choses
Le chant du clair ruisseau
L'ombre du bel arbre vieilli
La nostalgie des maisons d'abandon
La forêt rouge l'automne

Nous exigerions cependant encore
Avec la plus véhémente maladresse
Avec nos bouches marquées d'anonymat
Le dur œil juste de Dieu

---

1. Cette citation et les deux suivantes sont tirées de *Rivages de l'homme*, s. é., 1948: «Demain seulement», p. 50; «Ah terre rongeuse», p. 43; «Rivages de l'homme», p. 94.

I. PRELIMINAIRES

A. UN POETE EN QUETE DE TITRE ET D'EDITEUR

Alain Grandbois a longtemps hésité sur le titre à donner à son deuxième recueil de poèmes québécois. Outre *Rivages de l'homme*, le texte de présentation de l'édition critique des écrits grandboisiens mentionne *la Première Aurore*, *Passage de l'aube* et *Passage de l'homme*[2].

Peu après la sortie des *Iles de la nuit*, plus exactement le 14 octobre 1944, un chroniqueur anonyme du *Bloc* (peut-être Roger Duhamel) signalait la parution prochaine d'un recueil de vers de Grandbois qui devait s'intituler *Passage de l'homme* — titre que l'auteur retient, disent les présentateurs de l'édition critique, «jusqu'à ce que Marcel Dugas l'avertisse qu'il a déjà été utilisé» par le romancier français Marius Grout[3]. Au mois de janvier 1946, Grandbois écrit à son ami pour le remercier du renseignement. C'est donc à partir de cette date que le poète se serait rabattu sur un autre titre, en l'occurrence *Rivages de l'homme*. Mais une certaine confusion persiste, à tout le moins dans la presse — confusion entretenue, semble-t-il, par Grandbois lui-même.

Un chroniqueur anonyme de *la Revue populaire* révèle en janvier 1947 que les *Rivages de l'homme* seront bientôt lancés à Montréal. En fait, la plaquette sera imprimée dans la vieille Capitale. Deux mois plus tard, André Langevin, à qui Grandbois vient

---

2. «Présentation», *Poésie I* d'Alain Grandbois, PUM, 1990, p. 85.

3. *Ibid.*, p. 86. — Jacques Blais résume le roman de Grout, qui date de 1947, dans *Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 146-147.

d'accorder une entrevue, affirme que celui-ci s'apprête à publier un nouveau recueil sous le titre de *Passage de l'homme*. Le futur auteur de *Poussière sur la ville* ajoute:

> Il avait d'abord choisi un autre titre, celui de *Rivages de l'homme*, mais ce titre avait déjà été employé par Léo Larguier pour un livre de souvenirs sur sa vie parisienne[4]. Le second titre choisi *[Passage de l'homme]* vient aussi d'être employé par un nouvel auteur du sud de la France *[Marius Grout]* mais Alain Grandbois est bien résolu à s'en tenir à celui-là.

Un autre intervieweur, celui-là anonyme, confie dans *la Presse* du 14 juin 1947 que Grandbois «publiera un jour prochain un nouveau recueil», *Passage de l'homme*, réunissant des vers libres apparentés à ceux des *Iles de la nuit* édités chez Lucien Parizeau à Montréal en 1944.

En 1946, Parizeau annonce la publication prochaine de *Passage de l'homme*[5], mais la maison, comme plusieurs autres, ferme ses portes au cours de la même année, en raison de la reprise d'une activité éditoriale normale en France[6]. Aussi Grandbois doit-il chercher un autre éditeur. Dans une lettre du 16 octobre, il apprend à Guy Sylvestre qu'il est en pourparler avec une entreprise de la métropole qui devrait publier le

---

4. A. Langevin, *Notre temps* (22 mars 1947): 2. — Cette phrase de Langevin appelle quelques mises au point. *Primo*, Grandbois, si l'on se fie à ce qui précède, n'aurait pas d'abord intitulé son recueil *Rivages de l'homme*, mais plutôt *Passage de l'homme*. *Secundo*, à notre connaissance, aucun livre de souvenirs de Léo Larguier sur la vie parisienne ne s'intitule *Rivages de l'homme*.

5. A la p. 85 de *Poésie I* (PUM, 1990), les présentateurs de l'édition critique des écrits de Grandbois font allusion à cette annonce, dont Silvie Bernier indique la provenance: *Vient de paraître*, «cahier de l'actualité littéraire des éditions Lucien Parizeau» (*Editeurs transatlantiques*, les éditions Ex libris et Triptyque, 1991, p. 74, note 6; voir également la p. 58).

6. Dans son bilan de l'année littéraire 1948, Charles Hamel écrit qu'avec la fin des hostilités, l'édition canadienne a dû se réadapter «aux conditions en temps de paix», après une période de prospérité sans précédent — période qui, pour certains, en fut une d'euphorie «après quoi le réveil ne laissait pas d'être cruel» (11 décembre). De son côté, Guy Sylvestre observe que «l'inflation du temps de guerre est terminée; nous voici redevenus nous-mêmes. Nous savons maintenant mieux à quoi nous en tenir que nous ne le savions au moment où la France était occupée» (31 décembre).

recueil «tout au début de la saison prochaine»[7]. Les discussions n'aboutissant pas, le poète publie malgré tout son ouvrage, mais à compte d'auteur. Les *Rivages de l'homme* sont achevés d'imprimer sur les presses de Charrier et Dugal, imprimeurs-lithographes à Québec, le 21 mai 1948, peu avant *Refus global* que Charles Hamel qualifie de bombe[8].

B. QUELQUES FAITS D'APPAREIL

Sans éditeur, le livre de Grandbois ne bénéficie pas de cet instrument de promotion qu'est le vient de paraître. Il n'est pas impossible que l'auteur ait envoyé un communiqué aux périodiques. En tout cas, *la Presse* fait paraître le 3 juillet 1948 cet entrefilet: «M. Alain Grandbois, grand prix David pour ses poèmes *les Iles de la nuit*, membre de l'Académie canadienne-française, vient de publier à Québec un nouveau recueil de poèmes, sous le titre *Rivages de l'homme*»[9].

Par ailleurs, le livre de Grandbois n'est l'objet d'à peu près aucune publicité. Ne paraissent tout au plus que quatre annonces dans *Liaison*, revue fondée par Victor

---

7. «Présentation», *Poésie I* d'Alain Grandbois, PUM, 1990, p. 85. — Grandbois ne donne pas le nom de cette maison d'édition.

8. Dans leurs bilans respectifs, Charles Hamel et Louise Daudelin mentionnent *Refus global*, mis en vente le 9 août 1948. — *Rivages de l'homme* est signalé à la p. 58 de la livraison d'octobre 1949 de *Biblio*, répertoire bibliographique de tous les ouvrages parus en langue française dans le monde entier. Le recueil est également répertorié par Jean-Charles Bonenfant à la p. 124 de la livraison de novembre 1948 du *Bulletin* de l'Association canadienne des bibliothèques, et par Anne-Marie Morisset à la p. 50 du *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1948.*

9. La page «Du même auteur» de *Rivages de l'homme* (dont le journaliste anonyme de *la Presse* a très bien pu s'inspirer) précise que le «Grand Prix David» a couronné *les Iles de la nuit*. Sur la couverture apparaît la mention «de l'Académie canadienne-française». Peut-être Grandbois a-t-il pris note du commentaire de René Chopin qui, dans *le Devoir* du 21 avril 1945, s'étonnait que sur la couverture d'*Avant le chaos* «le nom de l'auteur ne soit pas suivi de la mention: *de l'Académie canadienne-française*».

Barbeau, ami du poète. Elles proviennent de l'Office de librairie de *Servir* (syndicat coopératif des lettres et des arts également créé par Barbeau) et attirent l'attention sur plusieurs ouvrages à la fois, dont *les Iles de la nuit* (septembre et novembre 1948) et *Rivages de l'homme* (de septembre à décembre inclusivement).

Mais l'absence d'éditeur ne signifie pas, tant s'en faut, que la critique est privée de contrat de lecture.

1° *Fortune d'une épigraphe*

Les *Rivages de l'homme* ne contiennent aucune préface, Grandbois se contentant de mettre en exergue cette citation attribuée à Tolstoï: «Si un homme a appris à penser, peu importe à quoi il pense, il pense toujours au fond à sa propre mort» — citation à laquelle six critiques font allusion.

Après avoir transcrit le mot de l'écrivain russe, Julia Richer écrit dans *Notre temps* du 17 juillet 1948: ce n'est pas sans raison qu'Alain Grandbois l'a placé «à la première page de son nouvel ouvrage[10]. Les poèmes qu'il *[...]* offre aujourd'hui exprimant tous le frémissement d'angoisse que ressent l'adulte lorsqu'il se prend à considérer les *rivages de l'homme*»[11]. Dans le même ordre d'idées, Jean Luce remarque: c'est parce qu'il est préoccupé par la mort que Grandbois a mis en exergue à son livre la pensée de Tolstoï — pensée où, si l'on en croit Charles Hamel, «on trouve la préoccupation des *Rivages de l'homme*» (*le Canada*, 2 août). De son côté, Jacques-Thomas Racette déclare un peu obscurément: le pessimisme de Grandbois «est poussé jusqu'à la mort des signes comme

10. En réalité, l'épigraphe occupe la p. 9 du recueil.

11. Le syntagme *rivages de l'homme* est le titre à la fois du recueil et du dernier poème dans le corps duquel il apparaît (p. 94). En outre, le singulier *rivage de l'homme* figure dans la pièce intitulée «Ah terre rongeuse» (p. 42).

l'annonce la pensée de Tolstoï, au début»[12]. Quant à Pierre Saint-Germain, il retrouve dans chacun des poèmes de *Rivages de l'homme* «un ton de regret, d'angoisse, de désespoir. D'ailleurs, il fallait s'y attendre. Grandbois a choisi comme note liminaire» une phrase où Tolstoï associe la conscience humaine à l'idée de la mort.

Plus explicite sur le besoin d'indications précises de lecture, le «néophyte» Jean-Pierre Beausoleil avoue voir dans l'épigraphe un moyen de déchiffrer les intentions «ésotériques» de Grandbois. Comprenant que «son lecteur n'est peut-être pas initié comme lui-même à la poésie», le poète, au tout début du livre, cite Tolstoï (p. 554). Ainsi donne-t-il «la clef de ses écrits cryptographiques. Cette clef, il la *[...]* présente en prose très claire, très bien balisée avec ses deux virgules et son point final».

2º *Fonction de la page «Du même auteur»*

Un autre élément du péritexte éditorial aide les critiques à commenter «adéquatement» le recueil. Il s'agit de la page «Du même auteur». On y apprend que Grandbois a signé trois ouvrages en prose: *Né à Québec*, *les Voyages de Marco Polo* et *Avant le chaos*[13]. Mais d'autres informations concernent plus directement la réception critique immédiate de *Rivages de l'homme*.

Sur la même page, Grandbois précise encore qu'il a composé trois recueils de vers: les *Poëmes* d'Hankéou[14], *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, auxquels devrait s'ajouter *Délivrance du jour*, «à paraître prochainement». Apparemment anodins, ces renseignements sont, à la vérité, importants. Ils rappellent que Grandbois n'en est pas à ses premières armes en poésie et peuvent inciter les commentateurs à établir des

12. J.-Th. Racette, *Revue dominicaine* (mars 1949): 168-169. — Cet article est un bel exemple de galimatias.

13. Cette même page révèle que Grandbois prépare une *Saga canadienne-française*, autre livre qui ne verra jamais le jour.

14. La page «Du même auteur» orthographie *Poèmes*.

comparaisons. Bon nombre d'entre eux mesurent effectivement *Rivages de l'homme* à l'aune du précédent recueil. Certains critiques déduisent même des informations contenues dans la page «Du même auteur» que le poète envisage une trilogie composée des *Iles de la nuit*, de *Rivages de l'homme* et de *Délivrance du jour*, trois titres jalonnant les principales étapes de son «voyage intérieur».

Aux yeux de Julia Richer, *les Iles de la nuit* marquent un «acheminement» dans l'œuvre poétique d'Alain Grandbois dont les *Rivages de l'homme* sont le mûrissement. Si *les Iles de la nuit* pouvaient laisser à Gustave Lamarche «l'impression d'une certaine morbidité, d'une hallucination macabre appuyée jusqu'à la faiblesse — surtout à travers les interprétations *[érébéennes]* de Pellan —, *Rivages de l'homme [le]* retire résolument de ces régimes et *[...]* restitue une vision humaine d'autant plus belle et plus grande»[15].

Malgré la forme étrange des premiers poèmes de Grandbois, Roger Duhamel ne s'est pas trompé sur l'authenticité de leur message. Chez l'auteur des *Iles de la nuit*, il a enfin découvert «un poète riche d'une expérience protéenne et capable d'y puiser la substance d'une œuvre aux troublantes résonances». Se poursuivant aujourd'hui avec *Rivages de l'homme*, «le cycle s'achèvera plus tard par *Délivrance du jour*»[16]. Car tel sera le titre du prochain recueil de Grandbois qui, note Jean-Pierre Houle, terminera le cycle amorcé dans *les Iles de la nuit*. «De quelle aube sera faite cette délivrance?» Incapable pour l'instant de répondre à cette question, le chroniqueur du *Devoir* n'hésite cependant pas à se mettre en marche, si altière et «vertigineuse que soit *[l']*ascension» de Grandbois.

---

15. G. Lamarche, *Liaison* (novembre 1948): 541. — Personnification des ténèbres infernales, Erèbe est le fils de Chaos et le frère de la Nuit.

16. Roger Duhamel parle également de triptyque.

Enfin, Jacques-Thomas Racette est lui aussi sensible au *sens* de la poésie grandboisienne. «Evolutionniste», l'art du poète réside dans la fusion des quatre éléments, présente à la fois dans *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, ouvrages où le thème de la délivrance affleure[17]. Si *les Iles de la nuit* montrent la délivrance d'une nuit de douleur fondée sur la mort, par contre, les *Rivages de l'homme*, délivrance de l'aube, se dirigent infailliblement vers le jour, symbole de vie. Plus précisément, «le premier recueil exalte la mort d'une absente que le second tente de ressusciter» (p. 169). Dans les deux cas, il se livre «un combat entre la mort et la vie» où celle-ci semble triompher.

II. LE LIVRE DES DOULEURS

En présence de *Rivages de l'homme*, la critique est de nouveau confrontée à une vue pessimiste du monde. En vérité, la quasi-totalité des articles représente une manière de réflexion sur la mort, avec tout le cortège d'angoisse que cette réalité peut générer. Mais les commentateurs ne se murent pas, tant s'en faut, dans le désespoir. De certains indices épars dans le recueil, ils dégagent quelques lueurs d'espoir. Par exemple, ils citent à l'envi la strophe finale du dernier poème intitulé «Rivages de l'homme» ou s'y réfèrent:

> Nous exigerions cependant encore
> Avec la plus véhémente maladresse
> Avec nos bouches marquées d'anonymat
> Le dur œil juste de Dieu[18]

---

17. Dans *Rivages de l'homme*, on rencontre le verbe *délivrer* (p. 16 et 44), le substantif *délivrance* (p. 20) et même le syntagme *délivrance du jour* (p. 47).

18. A. Grandbois, *Rivages de l'homme*, s. é., 1948, p. 94.

Bref, les recenseurs procèdent à une lecture «orientée», téléologique, qui les mène des *Iles de la nuit* à *Délivrance du jour* en passant par *Rivages de l'homme*, de la noirceur à la lumière, de la mort à la vie, d'un univers absurde à un monde signifiant, en l'occurrence chrétien. Pierre Saint-Germain résume bien cette démarche. Pour lui, les *Rivages de l'homme* constituent «le cri de l'homme devant la mort, l'appel d'un 'je ne sais quoi' qui l'en délivrerait, la recherche de la Vérité»[19].

Seuls J.-E. B.[20], Julia Richer et William Edwin Collin constatent (les deux premiers à regret) que Grandbois chemine, s'enfonce dans les ténèbres.

A. L'ESPOIR LUIT

Si l'on inclut Lucette Robert (pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin) dont la brève contribution s'apparente aux potins, pas moins de neuf commentateurs considèrent *Rivages de l'homme* comme une œuvre «positive», à tout le moins partiellement. En août 1948, la chroniqueuse de *la Revue populaire* formule ce bref commentaire: «Le poète a compris toute l'humilité de l'homme devant 'le dur œil juste de Dieu'».

Collaborant au *Livre de l'année 1950* de la maison Grolier, Louise Daudelin remarque d'abord qu'Alain Grandbois suggère une vision angoissante de la lutte menée par les hommes. Cette lutte aboutit à la mort qu'on peut regarder sans trop de craintes «quand on connaît tous les cataclysmes qui accompagnent la vie» (p. 256). Dans *Rivages de l'homme*, un peu de lumière filtre à travers la tristesse. Le poète y chante avant de

---

19. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne signale ni cet article ni ceux de Lucette Robert et Louise Daudelin.

20. Dans une lettre du 27 janvier 1993, Laurent Tailleur, directeur du Séminaire de Québec, écrit: «J.-E.B. sont les initiales de l'abbé Joseph-Emile Bégin», «professeur de français à l'Université Laval (né le 28 avril 1896, décédé le 1er décembre 1976)».

disparaître. Moins sombre que le recueil de 1944, celui de 1948 touche plus profondément le lecteur.

D'autres exégètes sont plus explicites.

1° *La délivrance du jour* (Jean-Pierre Houle)

Un mot galvaudé, celui de *message*, vient spontanément aux lèvres de Jean-Pierre Houle, ami du poète, le 17 juillet 1948[21]. Mais appliqué à la production poétique de Grandbois, ce mot retrouve, écrit le chroniqueur du *Devoir*, «tout son sens et toute sa force». En réalité, il s'agit d'un message personnel, chargé de tristesse et de sensibilité. Après un abandon presque souriant, plein de grâce, aux humbles choses, «le poète s'irrite contre la fluidité du temps». Un instant, «il jette à l'éternelle nuit» un cri, un refus qui ne résoudra rien, les cris étant inutiles. Sans cesse balayés par les vents et les tempêtes, les rivages de l'homme «conduisent à des villes noires et glaciales».

On ne peut cependant parler de désespoir. En effet, le poète, après avoir «escaladé le dur cap de la solitude, mais encore chargé de fraternité et d'amour, *[...]* connaîtra la délivrance du jour»[22].

---

21. Ce jour-là paraissent également les articles de Jean Luce (*la Presse*) et Julia Richer (*Notre temps*). — Dans la livraison de janvier 1949 de *l'Action nationale*, Jean-Pierre Houle écrira qu'il connaît Grandbois «par une amitié aussi profonde que tardive» (p. 26). Admis au barreau en juillet 1940, Jean-Pierre Houle a été l'organisateur de Roger Duhamel, candidat du Bloc populaire canadien dans la circonscription fédérale de Montréal-Saint-Jacques lors des élections générales du 11 juin 1945. A ce sujet, voir, de Joseph Bourdon, *Montréal-Matin: son histoire, ses histoires*, la Presse, 1978, p. 126. — Depuis 1945, Houle, qui est professeur aux collèges Stanislas et Sainte-Marie, enseigne à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. A ce sujet, la p. 6 de la livraison de novembre 1946 de *la Revue populaire*.

22. De tous les critiques étudiés dans cette section, J.-P. Houle est le seul à ne pas parler de la mort.

2º *La délivrance de l'aube* (Jacques-Thomas Racette)

Dans la *Revue dominicaine* de mars 1949, Jacques-Thomas Racette traite longuement de la poésie moderne en général et de *Rivages de l'homme* en particulier, ouvrage qui «a l'autonomie d'une grande poésie»[23]. Le critique pose d'abord que deux principes président à la poésie contemporaine: celui de la liberté de l'art et celui de la fusion des quatre éléments: terre, eau, feu, air[24].

> Par une telle combinaison de principes autonomes, le poète d'aujourd'hui, «rassembleur de toutes choses», naguère tantôt chantre d'une vertu ou d'une passion, tantôt de la nature, tantôt d'une philosophie, tantôt d'un art plastique, tantôt de sa patrie, s'affirme maintenant poète de la création, tant il embrasse l'univers d'une seule vision (p. 167).

Le principe de liberté amène Racette à réfléchir sur l'idée d'obscurité en poésie. Les poètes, en particulier ceux de langue française, sont convenus d'employer une certaine part d'obscurité afin de dégager leur pratique «des termes trop précis d'une langue philosophique». Il en a résulté «un merveilleux *clair-obscur* littéraire» (p. 169). Dans un poème, la part d'obscurité, qui est celle du créateur, «satisfait les exigences du rêve en lui donnant son évasion nécessaire». Imprévue et choisie, la clarté «regarde le lecteur en lui rendant une poésie libre plus intelligible». Grâce à ce clair-obscur, le lecteur s'applique à vérifier ce qu'il «intuitionne» d'ordinaire dans la poésie surréaliste. En fait, il essaie de rendre non pas clair mais vrai ce qui est obscur en établissant des rapports entre les vers d'une même pièce — rapports qui permettent de découvrir une logique.

---

23. J.-Th. Racette, p. 170. — Dans *Notre temps* du 12 mars 1949, on annonce ainsi cet article: «Jacques-Th. Racette fait une analyse nuancée du dernier ouvrage d'Alain Grandbois: *Rivages de l'homme*.»

24. Même s'il ne le cite pas dans son étude, on peut présumer que Racette connaît Gaston Bachelard qui a donné chez Gallimard *la Psychanalyse du feu* (1938) et chez José Corti *l'Eau et les rêves* (1942), *l'Air et les songes* (1943), *la Terre et les rêveries de la volonté* (1947) et *la Terre et les rêveries du repos* (1948). Ces renseignements proviennent de la banque de données REFCATSS.

Dans un second temps, Racette rend compte de *Rivages de l'homme* de Grandbois (héritier des deux grands principes de liberté et de fusion de la poésie contemporaine) qui, à sa façon, a posé le problème d'une poésie n'ayant de secret et de fin qu'en elle-même. En conséquence, le critique se livre à une lecture immanentiste ou qu'il prétend telle. Entre autres thèmes, il étudie ceux du temporel et de l'intemporel, de l'amour et de l'espérance, de la mort et de la vie — thèmes qui «constituent les assises d'une œuvre transcendante» (p. 170). Parmi ces thèmes, Racette développe plus particulièrement celui de la mort.

Comparé à quelque Tristan loin de Tintagel, le poète de *Rivages de l'homme* pleure «la perte d'une présence très chère» (p. 169); il se meurt d'amour. Il poursuit la mort d'amour avec terreur et désespoir, «jusqu'au delà des morts anciens et nouveaux». Souffrant du mal d'aimer, il parvient à le transmettre au cosmos qui meurt avec lui. «C'est en ceci que Grandbois a particulièrement réussi». Témoins de sa douleur, les astres, «les mers et les temps révolus en sont bouleversés».

A ce stade, Racette pose des jugements où esthétique et morale s'imbriquent. Comparant *les Iles de la nuit* à *Rivages de l'homme*, il estime sans faille le second recueil, moins «soutenu» que le premier où la douleur est omniprésente. C'est elle qui unifie le volume de 1944. Mais il s'agit d'une douleur qui se complaît en elle-même, qui se cantonne systématiquement dans les ténèbres. Ce parti pris gêne, «étouffe l'inspiration, comme il arrive dans l'existence humaine d'ailleurs» (p. 170). Bref, ce qui représentait une «qualité» sur le plan esthétique, à savoir le primat de la douleur, se transforme en «défaut» sur le plan axiologique, menaçant ainsi la beauté. Mais l'inverse est également vrai, en tout cas si l'on en croit le collaborateur de la *Revue dominicaine*.

Dans *Rivages de l'homme*, la douleur n'est plus toute-puissante. Un souci la travaille, celui de la délivrance: «Délivrance de l'aube». Tous les efforts du poète visionnaire pour atteindre à l'univers «se mesurent à ses propres délivrances» (p. 169). En réalité, les *Rivages de l'homme* semblent «avoir délivré le poète par un caractère d'intimité» (p. 170). On dirait que Grandbois, sans doute en réaction contre la trop grande violence des *Iles de la nuit*, «a consenti à se dépouiller de toute intention littéraire pour laisser chanter en lui un lyrisme plus intérieure *[sic]*» beaucoup plus près du lecteur. Ce qui apparaissait au départ comme une faiblesse formelle, c'est-à-dire la «bémolisation» de la douleur, devient une force sur le terrain moral ou axiologique et même esthétique, *Rivages de l'homme* délaissant l'intentionnalité au profit d'une certaine spontanéité, essentiellement lyrique[25].

D'abord immanentiste, la lecture de Racette se teinte de plus en plus de transcendantalisme. Certes, la rythmique savante, tragique, nerveuse et sournoise de *Rivages de l'homme* procède d'un pessimisme personnel, mais celui-ci «donne naissance à des cortèges de signes en marche», l'incantation entraînant à l'action comme chez Péguy (p. 168). Dans le vers grandboisien, tout est mouvant, fuyant. «Tout suggère l'infini, comme un désir qui en appelle incessamment un autre». Par exemple, la mort d'amour résulte d'«un excessif besoin d'absolu» (p. 169), la quête de l'absolu étant «toujours à recommencer à travers le temps» (p. 171).

Le critique conclut son article en souhaitant que les prochaines poésies de Grandbois *orientent* davantage la participation du lecteur «à un rêve qui cherche encore sa voie». A mots à peine couverts, Racette invite le poète à accoucher d'un art un peu moins libre,

---

25. A la même époque, Fernand Leduc dénonce le primat accordé en art à l'*intention* au détriment de l'*acte non préconçu*, libre, spontané. A ce sujet, voir notre article paru dans *Littératures*, 4 (1989), spécialement les p. 91-95.

un peu moins autonome, plus «orienté», qui, même s'il ne chantait pas explicitement Dieu, ne contreviendrait pas à l'espérance chrétienne.

3° *Un désespoir bien tempéré* (Roger Duhamel)

Paraissant d'abord dans le *Montréal-Matin* du 13 juillet 1948[26], l'article de Roger Duhamel, intitulé «*Rivages de l'homme*», est repris dans la livraison d'octobre de *l'Action universitaire*[27]. Dans le recueil de Grandbois, un seul thème, au fond, circule: celui de la mort. Regardée en face, non comme une implacable ennemie ni même comme une intruse, la mort est «une compagne à laquelle on s'accoutume, avec qui il est loisible de poursuivre un long et douloureux dialogue, sans cris, sans inutiles grimaces» — dialogue teinté de classicisme, donc. Envisageant virilement son destin, Grandbois ne renie toutefois rien des ivresses passées; «il tourne la page d'une main encore hésitante, *[...]* page où les soleils ne veulent pas ternir...»

Ses vers témoignent d'«une bouleversante désespérance, tempérée par une résignation, par une acceptation stoïque de l'inévitable, de l'écoulement des jours et des joies». Dans *Rivages de l'homme*, «le poète scelle sa réconciliation avec la terre».

4° *La maîtrise des inquiétudes métaphysiques* (Jean Luce)

Jean Luce signe dans *la Presse* du 17 juillet 1948 un texte où il dégage la «pensée» d'Alain Grandbois, empreinte de «pureté idéologique». Le problème qui tourmente l'auteur des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme* «est celui de la mort, de la matière mortelle, de l'homme mortel en face de la vie, de l'esprit, de l'âme». En vérité, «tout est appelé à mourir ici-bas. Rien ne peut le faire oublier à l'homme. Ni l'amour, ni les

---

26. En 1978, Joseph Bourdon fera paraître aux éditions de la Presse *Montréal-Matin: son histoire, ses histoires.*

27. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 624) fait comme s'il s'agissait de deux articles différents.

voyages, ni la science, ni l'art ni même les 'îles de la nuit', où tout pourtant est silencieux».

Pas plus que ceux de la terre, les rivages de l'homme ne dévoilent ce qu'ils bornent, mais ils laissent «sentir au delà cette vie qui ne meurt pas, cet esprit éternel, cette âme immortelle, que le poète inquiet cherche partout, jamais satisfait des signes humains par lesquels se manifeste *[l']*Etre suprême». En écrivant le dernier vers du recueil, Grandbois met «un terme temporaire à l'expression maîtrisée de ses inquiétudes métaphysiques sur la mort, qu'il repousse jusqu'à demain»[28].

5° *L'ébauche de certitude* (Gustave Lamarche)

La revue de Victor Barbeau, *Liaison*, confie le soin de recenser *Rivages de l'homme* à Gustave Lamarche, lui-même poète et ami de Grandbois[29]. Son article, longue méditation sur la mort, paraît en novembre 1948. Il défend d'abord les valeurs chthoniennes. La plupart des poètes, soutient-il, commencent par le vol nocturne; «et si le poète demeure poète, c'est-à-dire sincère, sa transformation normale en oiseau de jour ne pourra pas être plus finale que celle du mystique: selon que l'un et l'autre regardent Dieu ou se regardent, il y a lumière ou ténèbres» (p. 541). Quoi qu'il en soit, «il n'est pas bon que l'oiseau de nuit vienne trop vite au soleil». Et le chroniqueur va jusqu'à dire qu'une parfaite accession au jour le décevrait, «car l'homme, tel qu'il est, est né pour la pitié et ceux-là qui se lamentent en son nom lui semblent de sa race...» Or les temps sont justement à la commisération.

---

28. On rappellera que dans ce vers, le poète invoque «le dur œil juste de Dieu» (*Rivages de l'homme*, 1948, p. 94).

29. Sur l'amitié entre Gustave Lamarche et Alain Grandbois, voir René Pageau, «Un visage d'Alain Grandbois», *les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 54-67, en particulier la p. 54.

Naguère, on ignorait la détresse des rivages humains. «La sécurité venait non des parapets élevés par nous, mais des anges qui les étayaient d'une épaule démiurgique»[30], tandis qu'à présent, on n'a qu'à attendre la submersion, l'engloutissement ou du moins ces «raz» périodiques (comme les guerres) qui font goûter plus longuement, «par la menace et par l'effet, le plaisir de la mort». La vision de Grandbois est bel et bien celle-là. «Combien loyale, sans perdre cette partialité triste qui est la vérité du malheur!»

Car la vision humaine restituée par *Rivages de l'homme* n'est «pas du tout optimiste». Le lecteur y est presque toujours rejeté du côté douloureux, «et c'est la lamentation passionnée au-dessus de l'instant infixable, à travers les 'chemins irréductibles'» qui côtoient l'abîme de la mort[31]. Par un grand courage, la mort n'est pas haïe, mais regardée, aimée.

> Elle n'est pas aimée comme un jour, puisqu'elle est le couloir sombre, et qu'aucune extase même séraphique ne peut changer cela. Mais elle est aimée comme cette heure crépusculaire antérieure, qui *[...]* conserve le jour précédent; et ici, combien Alain Grandbois *garde* profondément en lui-même l'image et l'amour de ceux qui ne sont plus tout en étant encore; il promène sur eux la torche de Virgile; il les *fait vivre*, par sa tendre curiosité, soit aux Champs des Pleurs soit aux Champs Elysées. Mais il aime aussi l'autre mort, l'heure crépusculaire de son matin à lui, le jour pâle et coloré qui va devant (p. 542).

Certes, l'étape est noire, «mais il faut marcher». La tempête a peu d'éclaircies, mais il faut chanter, en tout cas se refuser au «'mélancolisme' de tous les romantismes (maladie éternelle)», prendre exemple sur Grandbois qui ne s'obstine pas dans la douleur et n'a pas honte de voir moins sombre. «Et c'est l'autre forme de sa loyauté. On sent bien qu'il ne trichera pas, que si une autre 'vérité' le convertit, il ne dira pas non au 'jour', à la lumière, au 'bonheur'. Et là est sa présente victoire.»

---

30. Deux vers inspirent à Lamarche ce commentaire: «Nul ange ne soutient plus ° Les parapets des îles» (*Rivages de l'homme*, 1948, p. 15). Ils sont tirés du poème inaugural, «Le silence», dont les dernières strophes évoquent la guerre.

31. G. Lamarche, p. 542. — Les «chemins irréductibles» appartiennent au très beau poème intitulé «Demain seulement», *Rivages de l'homme*, 1948, p. 46.

Les lueurs sont effectivement recueillies: «l'ébauche de certitude se forme, à même le sang, dirait-on, d'autant plus précieuse qu'elle aura été plus cher payée». Tout à coup, «l'image transcendante elle-même s'affirme dans quelque forme fulgurante». Pour sa consolation, pour son relèvement par-dessus le deuil d'une présence évanouie (signe d'une humanité fantomale et d'une maison terrestre qui n'était qu'un rêve), le lecteur aperçoit «un étage qui n'est plus le gouffre et qui pourrait bien être simplement la *réalité*. Le recueil s'achève sur le mot suprême de l'homme, qui est la prononciation tremblante du nom divin. Suprême authenticité du cœur» (p. 543).

6° *L'espoir en l'au-delà* (Jean-Pierre Beausoleil)

C'est dans la livraison de mai 1949 de la revue *Lectures* que Jean-Pierre Beausoleil, faisant abstraction de tout, analyse *Rivages de l'homme*, ouvrage pour adultes qui dépeint «le monde du rêve, de l'imagination, de la création poétique» (p. 554). Les chants de Grandbois, un «païen», sont désespérés. Le poète décrit «tout ce qui se passe au fond du cœur de l'homme abandonné à lui-même devant la mort» (p. 556); il est hanté par la pensée de la mort qui le poursuit sans cesse et donne «un goût âpre, un goût de cendre aux plus beaux côtés de la vie» (p. 554). De toutes ses forces, il tente de repousser, mais en vain, «le gouffre de la mort» (p. 555).

Dans le dernier poème, intitulé «Rivages de l'homme», l'auteur laisse toutefois percer «un certain espoir en l'au-delà».

7° *L'exigence de Dieu* (Charles Hamel)

Dans *le Canada* du 2 août 1948, Charles Hamel rappelle d'abord qu'il a, au sujet des *Iles de la nuit*, expliqué l'hermétisme de la poésie grandboisienne «par la pudeur des

sentiments, par une réserve portée à son extrême limite»[32]. Ce qui, au lecteur superficiel, peut sembler obscurité ne déroutera pas celui qui s'attache avec amour à une œuvre aussi prenante, qui est la somme d'une vie admirablement remplie et d'une culture extrêmement poussée — œuvre où «les soucis les plus modernes, les plus contemporains se font jour».

Une des plus puissantes préoccupations qui anime l'action des hommes domine *Rivages de l'homme*: elle a trait à la mort. Cette préoccupation explique le ton assez sombre que gardent en général les pièces qui composent le recueil. Elle comporte deux dimensions: l'une personnelle et l'autre collective.

L'hécatombe que le monde vient de connaître a marqué l'univers grandboisien d'«une empreinte profonde». En fait, Grandbois apparaît comme le premier poète canadien-français qui a su parler de la guerre sans entonner la trompette, sans faire du boniment à la Déroulède; le premier qui a su écrire «avec simplicité et tristesse de cette chose effroyablement simple et si terriblement triste qu'est une tuerie collective». Mais le poète aborde aussi sa propre mort, envisagée dans la perspective chrétienne du salut.

A la fin de son œuvre, Grandbois traduit «une préoccupation vaste comme le monde et comme lui éternelle». Il ne craint pas d'aborder «les problèmes les plus hauts, les plus universels, comme cette exigence de Dieu qui persistera dans l'homme malgré les accomplissements humains les plus inouïs». Si le poète se montre parfois subjectif, il est, presque tout au long de son livre, l'explorateur des *rivages de l'homme* où persistent de troublants mystères. Après la science, la poésie y projette sa lumière. En guise

---

32. L'article de Charles Hamel sur *les Iles de la nuit* a paru dans *le Canada* du 5 juin 1944. — La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne signale pas l'article du 2 août 1948. — Dans *Prix David*, roman posthume de Charles Hamel, Lucienne Estival déclare à Gérald Forestier, poète surréaliste fabriqué de toutes pièces par l'éditeur Vidal-Caisse: «Oh! je comprends la pudeur qui vous fait vous enfermer en une forme hermétique, dans une vaine tentative de dissimuler votre désir et votre douleur, toutes vos impressions les plus intimes» (l'Homme, 1962, p. 50).

de conclusion, Hamel interpelle l'auteur: «Mais (n'est-ce pas, Grandbois?) l'angoisse demeure entière...» En somme, les lumières de la révélation ne vont pas sans zones d'ombre.

B. LES TENEBRES DE LA MORT

En mars 1949, après avoir attiré l'attention sur le thème central du recueil, celui de la mort (qu'accompagnent les motifs de l'angoisse, de la solitude et du regret), Emile Bégin, chroniqueur de *la Revue de l'Université Laval*, prie Grandbois de ne plus dormir sur ses lauriers. Autrement dit, le poète devrait abandonner sa thématique, passer à quelque chose de moins morbide, de plus édifiant. Quoi qu'il en soit, il y a heureusement la prose de Grandbois qui le sauve.

1° *Un univers kafkaïen* (Julia Richer)

Parlant également de la mort à propos de *Rivages de l'homme*, mais dans *Notre temps*, Julia Richer, le 17 juillet, braque les feux sur l'absurdité de l'univers imaginé par Alain Grandbois[33]. D'emblée, elle constate que «le poète n'a plus le goût de chanter la Joie, la Vie, l'Amour». Dans le monde tel qu'il est en 1948, «il ne peut en être autrement». La terre vient en effet d'être trempée du sang de «jeunes guerriers et couverte 'de quarante millions de beaux cadavres frais'»[34]. Saoulée qu'elle est de haine, de trahisons et de tueries, la civilisation moderne n'a que la mort à donner en partage.

---

33. Ce texte est repris dans *l'Action catholique* du 21 juillet. — La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne signale pas cette reprise. Dans *Vingt-cinq à la une: biographies* (la Presse, p. 174-180), Anne Richer consacre un chapitre à sa mère, femme «dévouée aux grandes causes» (p. 175).

34. Le passage que Julia Richer met entre guillemets appartient au poème intitulé «Le silence», *Rivages de l'homme*, 1948, p. 17.

Revenu de sa jeunesse et désabusé, Grandbois considère la mort partout autour de lui et il est prêt à l'accepter. Au préalable, «il réclame encore un jour, avant demain, alors qu'il tendra à la mort 'ses mains pleines d'une extraordinaire douceur'[35]. Un jour, qu'il gorgera de vie tumultueuse.» Il ne tarde cependant pas à s'avouer vaincu. Désormais, rien ne s'oppose à «la chute vertigineuse des heures». A sentir en soi la mort en marche, les uns hurlent de frayeur, «les autres croulent dans la déchéance. Seuls les forts 'possèdent leur mort' et pour eux, les rivages de l'homme s'éloignent»[36].

Faisant partie de cette «race élue», le poète de *Rivages de l'homme* ne manifeste plus aucune indécision. Il plonge plutôt, «par delà les mots, au cœur même de l'angoisse des hommes, qui consiste à se demander si l'éternité apportera la seule et vraie réponse». Or l'univers grandboisien semble ignorer la miséricorde et la vie éternelle. Si l'âme ne trouve rien de l'autre côté des ténèbres de la mort, à quoi bon l'intelligence et le génie? s'interroge la chroniqueuse de *Notre temps*.

Parce qu'elle ne renferme aucune espérance, la métaphysique de Grandbois consiste en «appréhension spirituelle». Aussi le témoignage de l'écrivain a-t-il «la résonance du fatalisme, de l'à-quoi-bon des affections humaines, de l'inutilité de la Joie». Profondément tristes, «les *Rivages de l'homme*, rapprochés, ont l'*[exiguïté]* des murs entre lesquels Kafka laissait son prisonnier tourner en rond, mis en jugement et condamné d'avance sans rémission».

---

35. Le passage que Julia Richer met entre guillemets appartient au poème intitulé «Demain seulement», *Rivages de l'homme*, 1948, p. 50. En réalité, il s'agit de deux vers: «Mes mains pleines ° D'une extraordinaire douceur».

36. Le passage que Julia Richer met entre guillemets s'inspire de la pièce intitulée «Corail» où le poète déclare: «Je possède ma mort», *Rivages de l'homme*, 1948, p. 88.

Catholique convaincue, Julia Richer se garde cependant de condamner les *Rivages de l'homme* et leur auteur. Elle semble plutôt éprouver de la compassion pour l'«incroyant» qui côtoie son mari à l'Académie canadienne-française.

2º *The Ocean of Eternal Night* (William Edwin Collin)

La partie de l'article consacrée à *Rivages de l'homme* que William Edwin Collin fait paraître dans *The University of Toronto Quarterly* en juillet 1949 s'articule lui aussi autour du thème «obsessionnel» de la mort. «The introductory stanza to Lamartine's famous poem» constitue peut-être la clé la plus facile du nouveau recueil d'Alain Grandbois dont la métaphysique repose «on the idea of man on an ocean of eternal night, always driven towards the sombre abyss of eternity, without the possibility of return or of anchoring for a single day»[37]. Cet océan, de même que «the consequent torment of a shore where man's desires and aspirations might find anchorage», Grandbois y consent.

C'est que l'auteur de *Rivages de l'homme*, à l'instar de certains poètes métaphysiques anglais, a épousé la mort.

> Over the ocean of eternal night, he must take her by the hand. But he would postpone the marriage till tomorrow, for he has not lived yet: he has seen nothing, tasted nothing, suffered nothing. His covenant with death intensifies the anguish of his desire for life; and what his poetry gives us is the tender pity of reaching out for the enchanted islands he must pass on his voyage, according to the law of «inflexible destiny», of «inexorable time»[38].

Dans cet univers où prévaut la nuit, l'aube représente «the mockery of a hope, of a prayer. To be delivered from the 'cruel and dangerous warmth of a mother's womb' into

---

37. W.E. Collin, *The University of Toronto Quarterly* (juillet 1949): 384. — «Le lac» de Lamartine commence ainsi: «Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, º Dans la nuit éternelle emportés sans retour, º Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges º Jeter l'ancre un seul jour»? *Poésies, Méditations poétiques*, les Grands écrivains [choisis par l'Académie Goncourt], 1986 p. 49.

38. Dans la pièce «Ah terre rongeuse», on lit ce vers: «Je sais l'inflexible destin» (*Rivages de l'homme*, 1948, p. 42). A notre connaissance, le recueil de 1948 ne parle pas de «temps inexorable», mais plutôt de «silence inexorable» («L'aube ensevelie», p. 75).

the light of day is bitter irony»[39]. Qui plus est, Grandbois envisage ironiquement toute romance; «all his poetry is infused with the tragic pity of dear things that are dead». La mémoire qui les rappelle «is a torture. All the things he has seen and loved; all the excitement of life, all the calls of love's adventure, symbolized by 'the islands of the night' and 'the labyrinth of the archipelagos', the 'wet flower-garden' of his childhood» (p. 384-385), y compris «the 'beautiful laughing young woman' who was is mother — all are silent, dead»[40].

De l'idée du périple humain qui a parfois inspiré les poètes du XIX^e siècle, Grandbois a fait «the vehicle of metaphysical anguish. A shoreless ocean, eternal night, the barrenness of the centuries, the millions of dead singers under the earth, flat polar ice, land of humiliated stars — all the wealth of cosmic images with which his poetry is laden are symbols of our spiritual condition which chile us with wonder and awe.»

III. UNE ŒUVRE DE BEAUTE

Sur les commentaires d'ordre idéologique ou doctrinal se greffent les jugements esthétiques des recenseurs. Se démarquant une fois de plus de ses collègues, Emile Bégin observe que Grandbois «a adopté une attitude résolument hostile à la ponctuation. C'est dommage pour la lecture de ses poèmes qui devient laborieuse.»

---

39. «Demain seulement» renferme ces deux vers: «Cruelle et dangereuse sécurité ° Je suis comme tapi au flanc de ma mère» (*Rivages de l'homme*, 1948, p. 47).

40. W.E. Collin, *The University of Toronto Quarterly* (juillet 1949): 385. — «O fiancée...» contient ce vers: «Je suis comme un désir figé parmi les îles de la nuit» (*les Iles de la nuit*, Parizeau, 1944, p. 113). Les trois autres passages traduits par Collin appartiennent à *Rivages de l'homme*: «le labyrinthe des archipels» («Le Silence», p. 14), «Ce jardin de fleurs mouillé» («Corail», p. 85), «sa mère ° Qui était une belle jeune femme rieuse» («Poème», p. 78).

Lorsqu'il dresse dans *le Droit* du 31 décembre le bilan littéraire de l'année 1948, Guy Sylvestre ne trouve, au chapitre de la poésie, rien d'important à signaler, si ce n'est *Rivages de l'homme*, «sorte de méditation poétique sur les rêves qui hantent le cœur et l'esprit de l'homme». Profonde, la voix de Grandbois «touche tous ceux qui réussissent à pénétrer par delà les mots dans l'univers secret où ce haut poète habite avec son rêve et son mal».

Assez fort et d'un métier sûr, le même ouvrage emporte d'emblée, le 6 novembre, la préférence de Julia Richer, chroniqueuse à *Notre temps*[41]. Survolant lui aussi la production littéraire de l'année écoulée, mais pour le compte du *Canada*, Charles Hamel écrit le 11 décembre: dans *Rivages de l'homme*, Alain Grandbois a donné «une œuvre à la hauteur de son beau talent». En vérité, les poèmes réunis dans le recueil «atteignent à la perfection, créent un perpétuel enchantement».

L'enchantement poétique soulève également Jean-Pierre Beausoleil «jusqu'à la dernière page du petit volume» (p. 554) qui, certes, «peut décevoir à une première lecture» (p. 556). Mais le lecteur persévérant y découvre, outre tristesse et deuil, «des trésors de beauté et de délicatesse» qui le transportent «dans l'atmosphère éthérée des célèbres 'îles' du poète» (p. 554). «Dans ces feuillets toujours brûlants, toujours tendres, souvent très forts», Gustave Lamarche trouve «tous les mots de l'homme» (p. 542).

Les *Rivages de l'homme* s'imposent à Jean Luce non seulement par leur pureté idéologique, mais encore par leurs images neuves et puissantes et leurs «grandes formes rythmiques». Roger Duhamel, lui, prise tout particulièrement les «phrases pressées, volontiers haletantes» de Grandbois.

---

41. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne ni cet article ni le suivant.

Sur un plan plus technique, Jean-Pierre Beausoleil définit ainsi *Rivages de l'homme*: «Dix-huit poèmes, en vers libres, sans aucune ponctuation» (p. 554) — observation que reprend Pierre Saint-Germain.

> On a sans doute remarqué que Grandbois recourt aux vers libres, affranchis de toutes règles, et qu'il délaisse la ponctuation. Il possède une technique extrêmement efficace, qui consiste dans l'économie des moyens d'expression. Ses phrases n'en conservent pas moins l'éclat du fer rouge et le bruit de l'enclume.

Mais c'est à Pierre D'Auteuil que revient le soin de développer le thème de la splendeur de l'art grandboisien. Collaborant à *Nouvelle Abeille* (mensuel créé par l'Amicale des anciens élèves du Petit Séminaire de Québec[42]), il se propose, en octobre 1949, d'étudier l'œuvre de Charles Baudelaire et d'Alain Grandbois qui partagent le même amour, le même culte de la beauté. Pour exprimer ce culte, les deux écrivains «usent du même langage, celui de la pure et de la plus grande Poésie». Mais l'un surpasse l'autre.

Au XIX[e] siècle, Baudelaire a revalorisé l'image violée par un «romantisme capricieux, individualiste et monstrueux». Le premier, il a compris que «l'image ne devait pas être un ornement sans signification *[...]*, mais qu'en elle était déposée, coordonnée par le génie de l'artiste, toute la complexité de la vie». S'il a inauguré la poésie moderne, l'auteur des *Fleurs du mal* n'a pourtant pas toujours su «dégager l'image de l'écaille artificielle qui l'avait depuis si longtemps dégradée». A la vérité, il a multiplié les vers d'une «macabre médiocrité».

D'Auteuil se tourne ensuite vers «une poésie totale, entièrement libérée de l'artifice, une poésie vraie, celle d'Alain Grandbois» qui pratique le vers libre, plus dif-

---

42. Entre 1946 et 1963, les élèves du Séminaire (et non plus les anciens) dirigent le périodique, «sous les regards bienveillants d'un 'aviseur'» (André Beaulieu *et al.*, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, tome VI, *1920-1934*, PUL, 1984, p. 237).

ficile à manier que celui de Baudelaire[43]. Supérieur à l'autre, le vers grandboisien «suit toujours le rythme intime et le mouvement de l'âme». D'un bond subit, l'image, dans *Rivages de l'homme*, enserre le trésor des correspondances répandues dans le monde et les «déploie simultanément sous tous leurs visages».

Egalement sensibles aux «beautés» du recueil de 1948, les membres d'un jury littéraire vont le couronner.

IV. 15 DECEMBRE 1950: REMISE DU PRIX DUVERNAY

D'abord prévue pour le mardi 10 octobre 1950, la réunion des jurés du prix Duvernay est reportée au vendredi suivant[44]. Elle se déroule dans le bureau du chanoine Arthur Sideleau.

Le 12 décembre, J.-Léopold Gagner, chef du secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, informe Alain Grandbois que le prix Duvernay 1950 lui a été attribué pour *Rivages de l'homme*[45]. Le jury qui en a décidé comprenait Arthur Tremblay, ancien président général de la Société, Arthur Sideleau, doyen de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, et les critiques Roger Duhamel, Guy Sylvestre et Marcel Raymond.

---

43. Paru dans *la Presse* du 14 juin 1947, un compte rendu d'entrevue s'intitule «Il n'est pas facile de manier le vers libre, dit Alain Grandbois».

44. Voir les lettres des 4 et 6 octobre 1950 de J.-Léopold Gagner à Roger Duhamel. Ces documents font partie d'un dossier sur Alain Grandbois conservé aux archives de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal au 82 de la rue Sherbrooke Ouest.

45. Voir la lettre écrite ce jour-là par Gagner à Grandbois. — Dans «Les prix littéraires québécois (1940-1960)», Liette Gaudreau affirme que le prix Duvernay consacre d'abord «un livre en particulier mais à partir de 1946, deux ans après sa fondation, il est attribué à un poète, un romancier ou un essayiste 'qui sert davantage les intérêts du peuple canadien-français'» (*l'Institution littéraire*, IQRC et CRELIQ, 1986, p. 176). Si tel est le cas, la SSJB a donc dérogé à sa politique en 1950.

Au cours d'une cérémonie intime qui a lieu l'après-midi du vendredi 15 décembre dans les grands salons du Monument national, J.-Alcide Martel, président général en exercice de la Société, remet au lauréat le prix de cinq cents dollars, attribué annuellement «à l'auteur du travail littéraire (poème, roman, essai historique, social, économique, etc.) qui sert le mieux les intérêts supérieurs des Canadiens français»[46]. Roger Duhamel profite de l'occasion pour souligner que la SSJB «est heureuse d'ajouter un autre nom à la galerie Duvernay et *[que]* la fondation du prix Duvernay s'affirme de plus en plus chaque année»[47].

Quelques périodiques rapportent l'événement. Deux articles, parus dans *le Canada* et *le Devoir* du 16 décembre, reproduisent en grande partie le communiqué envoyé à la presse par la SSJB[48]. Deux autres textes, publiés dans *la Patrie* du dimanche 17 décembre et *le Droit* du lendemain, résument le document qui émane de la Société. Pour sa part, Lucette Robert mentionne l'attribution du prix Duvernay 1950 à Grandbois dans la livraison de décembre de *la Revue populaire*. Enfin, des journaux font paraître des photographies du lauréat: *le Canada* et *la Presse* du 16 décembre, ainsi que l'hebdomadaire *Notre temps* du 23.

L'honneur fait à Grandbois suscite peu de commentaires. Le journaliste anonyme du *Devoir* se contente de dire que le lauréat est un «auteur connu», et le collaborateur du

---

46. Anonyme, *le Devoir* (16 décembre 1950): 1.

47. Anonyme, *le Canada* (16 décembre 1950): 5. — Les lauréats qui ont précédé Grandbois sont Guy Frégault, Germaine Guèvremont, Robert Charbonneau, Esdras Minville, Félix-Antoine Savard et Jean Bruchési.

48. Ce communiqué ne se trouve pas dans les archives de la SSJB en partie détruites par un incendie. Par ailleurs, les deux articles cités présentant de nombreuses variantes, il a été impossible de reconstituer ledit communiqué. — Au fait, *le Petit Journal* et *le Haut-Parleur* annoncent la nouvelle respectivement le 22 et le 29 octobre. Les textes relatifs à l'attribution du prix Duvernay 1950 sont répertoriés dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.5).

Droit, que le jury a couronné un «excellent recueil de poésies». Lucette Robert s'étend non pas sur *Rivages de l'homme* mais plutôt sur l'émission radiophonique intitulée *Visages du monde*, diffusée sur les ondes de la société d'Etat. Par ailleurs, un collaborateur anonyme du *Petit Journal* remarque dans la livraison du 31 décembre «que les *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois sont revenus à la surface pour emporter le prix Duvernay, offert par la Société Saint-Jean-Baptiste». Finalement, Roger Duhamel, qui collabore au *Livre de l'année 1951* de la maison Grolier, se félicite de la distinction obtenue par «Alain Grandbois, l'un des meilleurs poètes d'expression française» (p. 82). En définitive, les imprimés couvrent l'attribution du prix Duvernay 1950 comme s'il s'agissait d'un simple fait divers.

Mais revenons aux années 1948 et 1949.

V. LE MYTHE DE GRANDBOIS

La publication de *Rivages de l'homme* permet à la critique d'évoquer une fois de plus Alain Grandbois. Sur le poète, on a tout dit, remarque Jean-Pierre Houle, «et cependant, l'on en parlera encore même s'il faut recourir à une prose maladroite et à des mots galvaudés». Car le mythe a besoin d'être entretenu, nourri, *surtout* en ce qui a trait à Grandbois, devenu «légendaire» de son vivant. Voilà du moins ce que déclare Charles Hamel dans *le Canada* du 2 août 1948: la vie de Grandbois (qui a vécu pleinement, intensément) semble «une légende, avec ses aventures extraordinaires, comme la perte de poèmes à lui imprimés en Chine, au cours du naufrage d'une jonque».

A. LE VOYAGEUR

Dorénavant immobile, Alain Grandbois a naguère été, comme Blaise Cendrars, «l'habitant du monde». Roger Duhamel poursuit: il a connu «de nombreux pays avec la même intimité familière que Léon-Paul Fargue, les quartiers de Paris». C'est plutôt le thème du voyage formateur que développe Charles Hamel: au cours d'une jeunesse écoulée dans le climat intellectuel de France, le *futur* écrivain «a participé à tous les mouvements, s'est assimilé toutes les théories, a connu tous les chefs de file de ce qui constitue la poésie contemporaine d'expression française» (2 août).

Le Grandbois dépeint par Lucette Robert a repris la route. Mais la chroniqueuse de *la Revue populaire* perd vite sa trace. Elle s'en ouvre au lecteur en août 1948: après avoir reçu le «Grand Prix David» pour *les Iles de la nuit*, le poète («qui sait si bien, même dans une ville, se créer une thébaïde, et qui adore l'évasion du voyage») a disparu mystérieusement de Montréal. Ce départ autorise toutes les conjectures: «Où est allé Alain Grandbois? Paris? Shanghai? Tombouctou?» En réalité, il a entrepris un grand voyage «dans les mystères de la destinée humaine, chez les fantômes de son passé». De ce périple intérieur, il fait le récit dans *Rivages de l'homme*, «livre admirable».

B. L'ECRIVAIN RACE

«En pleine possession d'une technique originale et forte» (Julia Richer, 17 juillet), l'auteur de *Rivages de l'homme* poursuit, d'après Roger Duhamel, une carrière sans exemple dans les lettres locales.

> De lui paraissent à Hankéou des vers qui seront victimes d'un naufrage. Et puis un jour, il y a de cela quinze ans *[...]*, sous le titre de *Né à Québec*, une vision de Jolliet parti à la conquête d'un continent. Rentré au Canada environ 1940,

> Grandbois *[...]* donne successivement, dans une langue ferme, nerveuse, irisée de mille reflets empruntés aux paysages du monde, *les Voyages de Marco Polo* et des nouvelles groupées sous un titre, *Avant le chaos*, qui marque le terme d'une époque que l'auteur a connue mieux que quiconque.

Quant aux premiers poèmes grandboisiens, le chroniqueur de *Montréal-Matin* les a lus dans *les Iles de la nuit*[49]. Riche d'une expérience protéenne, le poète, distinction oblige, «ne s'étale pas sur la place publique en faisant des moulinets et en offrant complaisamment son cœur à des passants distraits» — retenue qui ne l'empêche pas de plonger «avec un indicible tremblement aux profondeurs de sa propre nuit».

Artiste racé, il «ne se livre pas volontiers», discrétion dont lui sait gré Charles Hamel[50]. Doué d'une facilité peu commune, l'écrivain esquissé par Jean Luce «ne se laisse jamais aller au fil de son inspiration». Il impose plutôt «à sa pensée et à son écriture une forte discipline».

Auteur difficile (J.-Th. Racette), le Grandbois de *Rivages* «reste un poète ésotérique, sibyllin» (G. Sylvestre)[51]. Pour parvenir des îles de la nuit aux rivages de l'homme, Alain Grandbois a dû abandonner tant de compagnons dont le souvenir et l'amour le hantent, traverser tant de paysages (inconnus de Jean-Pierre Houle), «qu'il doit fendre l'écorce dure des mots pour leur arracher leur secret premier» — effort qui l'apparente aux alchimistes. Les interprètes usent d'une autre image déjà familière.

---

49. Roger Duhamel a rendu compte de tous ces ouvrages, à l'exclusion des *Poèmes* d'Hankéou.

50. De Grandbois, Charles Hamel dit encore qu'il est un écrivain moderniste et talentueux.

51. On se souviendra que Jean-Pierre Beausoleil prête à Grandbois des intentions ésotériques. Jean-Charles Bonenfant, lui, voit dans le recueil une «œuvre poétique ésotérique» (p. 124).

C. LE MUSICIEN

Si l'on en croit Jean-Pierre Houle, Alain Grandbois «recourt à une langue, à un rythme, à une musique qui exigent *[qu'on]* fasse silence pour les entendre» — idée que module Pierre Saint-Germain: le vers grandboisien exprime «une riche musique à la portée des oreilles les moins exercées». Aussi, ceux qui ne connaissent pas l'écrivain pourraient l'aborder «par l'ouïe plutôt que par la vue»[52]. Grâce à une poésie vraiment chantante, l'auteur de *Rivages de l'homme* relate, selon Jean-Pierre Beausoleil, ce qui se passe dans le cœur de l'homme abandonné de Dieu. Pour sa part, Roger Duhamel observe: «Le poète scelle sa réconciliation avec la terre, qui lui sera légère pour l'avoir chantée avec autant d'opulence».

Mais c'est à Jacques-Thomas Racette que revient le soin de filer la métaphore du musicien. Au dire du chroniqueur de la *Revue dominicaine*, Grandbois accouche d'un chant qui, bien que de plus en plus éthéré, est «âpre, passionné, lourdement volontaire, à la manière allemande» (p. 168), le poète usant, à l'instar de Wagner, du leitmotiv[53]. En fait, le chant de Grandbois se caractérise par sa spatialité: il est conçu, travaillé dans l'espace. «A la façon d'un poème symphonique, le vers a sa propre musique qui assure au rêve son effet de continuité, à l'évasion du moi, un désir de permanence.» En éprouvant la phonétique très dure du vers grandboisien (dont la rythmique martelée, d'allure barbare, s'apparente à celle de Stravinski), on constate comment sa musicalité «peut être sensible à l'oreille».

---

52. P. Saint-Germain dit encore: en présence de *Rivages de l'homme*, «le principal est de vibrer, comme en musique, aux accents de l'auteur».

53. Cette âpreté fait dire à Racette: «On ne songe guère à la grâce de Saint-Denys Garneau» (p. 168).

D. LA METAPHYSIQUE DE LA DOULEUR ET DU REFUS

Une autre représentation, celle du Grandbois «métaphysicien», apparue dans les textes accompagnant *les Iles de la nuit*, mais éclipsée à la sortie d'*Avant le chaos* (ouvrage on ne peut plus «léger»), revient en force lors de la réception critique immédiate de *Rivages de l'homme*. Le poète transmet un message (J.-P. Houle et D. O'Leary). D'après Roger Duhamel, il est le «messager tendre et discret de l'incommunicable». Par ailleurs, Jean Luce parle de la pensée, plus particulièrement des inquiétudes métaphysiques de Grandbois; Guy Sylvestre, de sa méditation poétique; Gustave Lamarche, de sa vision du monde; et Julia Richer, de sa métaphysique. Charles Hamel, lui, intitule son article consacré à *Rivages de l'homme* «La somme d'une vie et d'une culture». Dans le recueil de 1948, Grandbois traduit une préoccupation éternelle et vaste comme le monde; il aborde les problèmes les plus hauts et les plus universels.

Ainsi que nous le prévoyions à la fin du chapitre portant sur la réception critique immédiate d'*Avant le chaos*, l'image du *pater dolorosus*, temporairement mise en veilleuse, revient sous la plume des commentateurs de *Rivages de l'homme*. Etre inquiet, tourmenté, angoissé, pessimiste, sinon désabusé, Grandbois, étreint de douleur, est préoccupé, hanté par la mort. Il livre un message chargé à la fois de tristesse et de sensibilité, mais que vient tempérer la distinction, un certain stoïcisme. Or cette figure, surgie de la lecture des *Iles de la nuit*, n'épuise pas, tant s'en faut, le mythe grandboisien. Loin de paralyser le poète, l'angoisse existentielle l'incite à l'action. Sur l'être éploré se greffe l'homme de la révolte ou du refus.

Dans les recueils de 1944 et 1948, Jacques-Thomas Racette, envoûté par leur force lyrique, assiste au combat de la mort et de la vie et, ultimement, au triomphe de celle-ci. Sur l'instant fugace plane, soutient Gustave Lamarche, la lamentation passionnée

de Grandbois qui regarde la mort avec un grand courage et, note Jean Luce, la repousse jusqu'à demain. Si l'on en croit Pierre Saint-Germain, les *Rivages de l'homme* consistent dans le cri de l'homme devant la mort.

Empreint de tristesse et de tendresse infinie, le message du Grandbois «cuirassé» que perçoit Jean-Pierre Houle, s'inscrit sous le signe d'un refus qui ne résoudra rien, puisque les cris jetés à la nuit sont inutiles. Bien qu'il s'avoue tout de suite vaincu, Grandbois, que Julia Richer dote d'une forte personnalité, possède sa propre mort, au lieu d'être dominé par elle. Il envisage virilement son destin, pour reprendre le mot de son ami Roger Duhamel.

De son côté, Gustave Lamarche applaudit à la forme fulgurante de *Rivages de l'homme*, feuillets souvent très forts, mais toujours tendres. Si Jean-Charles Bonenfant voit dans le recueil une œuvre puissante, Jean Luce attire l'attention sur la puissance des images — puissance que les interprètes matérialisent. Aux yeux de Pierre Saint-Germain, la phrase de Grandbois, manière de Vulcain, conserve l'éclat du fer rouge et le bruit de l'enclume. C'est aux forces de la nature que Jean-Pierre Houle emprunte ses images, vents et tempêtes balayant sans cesse les rivages de l'homme où, remarque enfin Jacques-Thomas Racette, l'auteur projette ses amours déçues sur le cosmos qui en est bouleversé.

Chez Grandbois se côtoient donc ou coexistent la puissance et la fragilité, la délection et la révolte, elle-même bémolisée par une certaine tendresse. Le poète «cosmique» engage la lutte contre sa condition mortelle — lutte titanesque dont l'issue est problématique. Mais l'important est de ne pas s'être dérobé, d'avoir résisté, comme tout «héros».

E. L'AUDIENCE DE GRANDBOIS OU L'ESTIME DES INITIES

Poète hermétique doublé d'un métaphysicien, Grandbois n'écrit pas pour les masses. Il destine plutôt son œuvre aux initiés, telle est du moins l'opinion de Jacques-Thomas Racette: la quête de l'absolu dont témoignent *Rivages de l'homme* «n'a guère ému les foules. Nous le savons. Aussi, et c'est heureux, la poésie libre se limite à l'admiration des artistes et des poètes à qui l'auteur, surtout, s'adresse. Pour Grandbois, ce qui importe, c'est l'encouragement de ce cénacle» (p. 171).

Charles Hamel défend une idée semblable le 2 août 1948. Après *les Iles de la nuit*, si des lecteurs ont hésité à placer Grandbois au premier rang de la littérature locale, son dernier recueil «n'a pu que vaincre leurs dernières résistances, emporter leur suffrage unanime»[54]. A la vérité, cette audience est fort limitée. Le peu d'intérêt porté par le public moyen à Grandbois découle de la nature même de sa poésie. Difficile, celle-ci

> évoque dans l'esprit des réflexions qui vont toujours s'étendant, comme ces ronds concentriques que fait dans l'eau la pierre qu'on y a lancée. C'est après la lecture que le poème naît en nous; tout notre système émotif et pensant est mis en branle. En d'autres termes, un poème de Grandbois fournit à son lecteur matière à créer en soi de la poésie après qu'il l'a lu.

Or «tous les lecteurs ne sont pas susceptibles de goûter de tels poèmes». Tous ne sont pas disposés à fournir l'effort requis. Tous n'ont pas le moyen de «créer en eux aussi de la poésie». Mais qu'importe puisqu'un «poète se distingue en choisissant ses lecteurs, en ne faisant appel qu'aux meilleurs» par la facture même de son œuvre. De la célébration d'un poète, le critique passe donc à l'autocélébration.

---

54. Cette affirmation est alors exacte puisqu'Emile Bégin n'a pas encore fait paraître son articulet.

F. AU PANTHEON DES LETTRES

Au Canada français, il est, écrit encore Hamel en août 1948, «quelques poètes qui permettent les plus fécondes espérances. Mais de rares hommes seulement ont exploré toute la vie et toute la poésie, et *[...]* livrent les fruits de leur expérience aussi bien que de leur talent, avec une maîtrise consommée de leur art.» Alain Grandbois, l'un des très grands poètes du cru, est de ceux-là[55]. Pour Jean-Pierre Beausoleil aussi Grandbois est «l'un des plus grands poètes du Canada français» (p. 556) — avis que partage Pierre Saint-Germain, selon qui l'écrivain «est un des meilleurs poètes canadiens de langue française». Après quatre ans d'un silence qui a paru trop long à Dostaler O'Leary, l'auteur de *Rivages de l'homme* s'affirme, une fois de plus, comme l'un des meilleurs poètes canadiens-français, l'un de ceux qui, avec Marcel Dugas, ont travaillé à sortir la poésie locale «des ornières fangeuses où elle s'étiolait et risquait de mourir»[56].

D'autres critiques vont encore plus loin dans l'éloge. Ainsi, Jean-Pierre Houle fait de Grandbois le «prince des poètes canadiens». De son côté, Roger Duhamel n'hésite pas à le qualifier de «plus grand poète du Canada français».

Ce titre, note Jean Luce, il lui a suffi d'un seul recueil, *les Iles de la nuit*, pour le mériter. Mais plus que cet honneur d'être au sommet de la poésie canadienne, l'auteur de *Rivages de l'homme* «a celui de s'être taillé une place aux côtés du Paraguayen Jules Supervielle, du Suisse Paul Eluard et de tant d'autres qui, pour n'être pas nés en France,

---

55. Voir *le Canada* du 11 décembre 1948.

56. D.O'Leary, *la Revue populaire* (janvier 1949): 62. — Le mois suivant, on publie la lettre d'un lecteur, Gustave Thériault. Celui-ci écrit que, même si l'espace était mesuré, Dostaler O'Leary aurait dû, dans son bilan littéraire de 1948, citer, en plus des nouveautés mentionnées, certains autres ouvrages, dont *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois, un des «brillants conteurs» du cru. — La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne signale aucun de ces textes.

figurent néanmoins dans l'*Anthologie de la* [poésie] *française du XX^e siècle*»[57]. Au dire de Gustave Lamarche, Grandbois soutient, parmi les écrivains canadiens-français, «le courant de la plus haute poésie sur la plus profonde humanité» (p. 543). Quant à Pierre D'Auteuil, il est d'avis que l'auteur de *Rivages de l'homme*, qui a créé une poésie totale, entièrement libérée de l'artifice et vraie, «se hausse au sommet de la Poésie».

Seule la voix d'Emile Bégin rompt l'unisson. Ne prisant guère les poésies de Grandbois, le critique affirme toutefois que sa prose «en fait un des écrivains les plus intéressants de notre époque».

VI. 1948: UNE ANNEE BENIE

Dix-neuf auteurs (dont un anonyme) donnent vingt et un textes, ceux de Roger Duhamel (1916-1985) et de Julia Richer étant repris. Outre Duhamel, quelques critiques sont maintenant familiers, parmi lesquels Emile Bégin (1896-1976), le poète Gustave Lamarche (1895-1987) et Guy Sylvestre (né en 1918). Egalement apparus dans au moins un chapitre précédent, d'autres commentateurs participent pour la dernière fois à la réception critique immédiate d'un livre de Grandbois. Il s'agit de William Edwin Collin (1893-1984), Emile-Charles Hamel (1914-1961), Dostaler O'Leary (1908-1965) et Lucette Robert.

Entrés ici en scène, Jean-Charles Bonenfant (1912-1977), Jean-Pierre Houle et Julia Richer commenteront de plus l'édition canadienne de *Né à Québec* (Fides, 1948)[58].

---

57. Jules Supervielle est né en Uruguay et Paul Eluard à Saint-Denis, en banlieue de Paris.

58. Si la réception critique immédiate de *Rivages de l'homme* va du 13 juillet 1948 à juillet 1949 (avec un bilan publié dans *le Livre de l'année 1950* de la maison Grolier), l'accueil de *Né à Québec* se déroule du 18 décembre 1948 au mois de juin 1949, avec un article «isolé» en mars 1950.

Les autres interprètes ne rendent compte que de *Rivages de l'homme*: Jean-Pierre Beausoleil, Louise Daudelin, Jean Luce, Jacques-Thomas Racette et Pierre Saint-Germain, auxquels il faut adjoindre Pierre D'Auteuil, élève au Séminaire de Québec, et Gustave Thériault, qui se qualifie lui-même de «simple lecteur».

Objet d'un impressionnant battage publicitaire de la maison Fides, la deuxième édition de *Né à Québec* suscite à partir de 1948 dix-neuf recensions de dix-huit interprètes, la contribution de Cécile Martin étant un bilan littéraire, et celle de Guy Sylvestre, un petit pot-pourri. Bref, dix-sept comptes rendus en bonne et due forme soulignent la publication de la biographie de Louis Jolliet, et quatorze, la sortie de *Rivages de l'homme*[59], ouvrage (pourtant inédit) publié à compte d'auteur par un poète consacré dont la réputation tient elle-même lieu de fait d'appareil. Mais cette réputation ne remplace peut-être pas à elle seule l'influence d'un éditeur qui a les moyens d'intervenir et le fait.

A. QUANTITE ET QUALITE

Des vingt et une pièces retenues, le tiers consiste en bilans littéraires d'une année qui a réservé de «légitimes consolations» à Guy Sylvestre. Le chroniqueur du *Droit* signale «avec plaisir que le nombre de bons ouvrages canadiens de langue française parus en 1948 a été plus considérable que dans la majorité des années passées». On dira donc, avec Gustave Thériault, que la vendange littéraire a été particulièrement abondante, métaphore que file Charles Hamel.

---

59. A l'entrefilet paru dans *la Presse* du 3 juillet 1948 où un chroniqueur anonyme se contente de reprendre quelques éléments du péritexte éditorial, nous substituons le bilan de W.E. Collin qui accorde beaucoup de place à *Rivages de l'homme*.

Le journaliste du *Canada* déclare que «les vins célèbres ont leurs 'grandes années' — années bénies où la douce humidité du sol et un soleil favorable, et tous ces facteurs imprévisibles qui portent un cru à sa perfection, se sont conjugués pour assurer en même temps l'abondance et la qualité». Pour les lettres canadiennes, 1948 représente justement une grande année, «encourageante au possible et significative à plus d'un égard». Des auteurs nouveaux sont apparus. Connus, d'autres ont lancé des livres «qui marquent un indéniable progrès». Le fait que des écrivains produisent régulièrement est l'indice d'une littérature qui «commence véritablement à exister». Au Canada, trop de succès avaient été sans lendemain; trop d'auteurs demeuraient «les hommes d'un seul livre. Que cela change enfin, il y a de quoi se réjouir.»

B. LA PREPONDERANCE DU ROMAN

Chroniqueuse à *Notre temps*, Julia Richer embouche à son tour la trompette. La liste des livres canadiens «parus en 1948 est longue, et leur qualité littéraire, étonnante». En outre, l'année qui s'achève a été remarquable par la diversité des œuvres éditées. «A peu près tous les genres ont été abordés.» Mais c'est le roman qui fournit «les plus encourageants spécimens» de la production littéraire, idée que modulent maints critiques.

Collaborant à *la Revue populaire*, Dostaler O'Leary observe que la littérature locale, sans être parvenue à l'âge adulte, «a tout de même connu, il y a quelques années, une floraison nouvelle», surtout dans le roman (p. 7). Puis elle a cessé, ce qui aurait pu devenir inquiétant à la longue. Mais la parution en 1948 de quelques œuvres de valeur est de nature à redonner confiance. Encore une fois, le roman «a séduit davantage *[les]* écrivains». Auteur d'une lettre ouverte, Gustave Thériault se félicite également que 1948 ait vu triompher les livres d'imagination, notamment les récits.

Le lancement de «quelques bons romans» console Guy Sylvestre d'une moisson poétique assez maigre, opinion partagée par Louise Daudelin. La collaboratrice du *Livre de l'année 1950* de la maison Grolier enregistre elle aussi un progrès réel dans les lettres du cru — progrès qu'il faut juger «en s'attachant surtout aux jeunes écrivains qui en sont à leur première ou à leur seconde publication» (p. 256). Son survol amène Daudelin à remarquer que «la poésie s'est un peu effacée devant le nouvel élan du roman».

C. UN RETOUR A LA NORMALE

Depuis la fin de l'occupation allemande, Paris, constate Guy Sylvestre, a repris son emprise sur les esprits. Parmi les Canadiens français, nombreux sont encore ceux qui tiennent tout ce qui vient d'outre-Atlantique pour supérieur même aux meilleurs écrits du cru. Le chroniqueur du *Droit* ajoute que ses compatriotes sont toutefois moins indifférents que ne l'étaient leurs pères «à ce qui se fait à Montréal, Québec ou Ottawa». De sorte que certains écrivains canadiens «connaissent maintenant d'assez jolis succès de librairie. Tout espoir n'est pas perdu.»

Selon Charles Hamel, 1948 offre un tableau assez juste de ce que sera le climat culturel «au Canada français en temps normal. Aucun facteur extérieur, plus ou moins artificiel, ne stimule plus la création.» Dorénavant, les écrivains locaux (en concurrence avec leurs collègues européens dont les livres parviennent de nouveau au Québec) s'adresseront au public canadien régulier. Somme toute réconfortant, ce tableau laisse entrevoir pour la littérature locale «un avenir moins brillant peut-être que certains l'eussent rêvé, mais solide et fécond». Le collaborateur du *Canada* exhorte enfin ses

compatriotes à la sympathie et à la compréhension «qui permettront aux années à venir d'être, comme 1948, de grandes années pour les lettres canadiennes-françaises».

Julia Richer a elle aussi d'excellentes raisons de jubiler. «A la fin de la *semaine du livre*, un sain optimisme permet au public canadien d'envisager l'avenir avec assurance. Et pour les auteurs qui publieront en 1949, rien ne peut être plus stimulant que le travail, la conscience professionnelle et le talent de leurs devanciers.» Car la littérature locale est sortie des limbes; elle marche aujourd'hui vers des sommets que Dostaler O'Leary espère «la voir bientôt atteindre» (p. 62). A Louise Daudelin, l'année écoulée, c'est-à-dire 1949, procure «un regain de confiance dans la littérature canadienne-française» (p. 258).

Après l'effervescence des années de guerre et les difficultés qui ont suivi, la littérature du cru semble se ressaisir, être parvenue à sa vitesse de croisière. Unanime, la critique braque les feux sur l'excellence et la quantité de la production de 1948. Son caractère exceptionnel dépend en grande partie du nombre de «bons» romans qui éclipsent la poésie, mais de façon temporaire, comme on le verra dans d'autres chapitres et intermèdes. Quoi qu'il en soit, cette «rareté» du genre poétique est compensée par la «beauté» de *Rivages de l'homme*, recueil d'un écrivain qui n'en est pas, tant s'en faut, à son premier livre.

VII. SENS ET POESIE *(Conclusion)*

En conclusion au chapitre III, nous avons montré que la question du sens en poésie était au centre de la réception critique immédiate des *Iles de la nuit*. En 1948, les recenseurs de *Rivages de l'homme* la soulèvent à nouveau, tout en y apportant la plupart du

temps des éléments de réponse. Ainsi, Jean-Pierre Beausoleil signale le caractère cryptographique des vers de Grandbois qui fournit toutefois la clef permettant de les déchiffrer.

A. LE SENS LOGIQUE EN POESIE

Certains critiques se portent à la défense d'un certain clair-obscur en poésie. Outre Jacques-Thomas Racette, on mentionnera Pierre Saint-Germain, qui veut initier le grand public à la poésie hermétique en général et à l'«ésotérisme» grandboisien en particulier. Dans les milieux populaires, dit-il, on prétend «que les grands poètes écrivent des choses incompréhensibles». Le chroniqueur du *Petit Journal* convient qu'ils «emploient parfois des mots dont le sens échappe partiellement au lecteur le mieux disposé», qu'«ils ne peuvent ou ne veulent livrer, simplement», leurs sentiments. On les qualifie d'hermétiques. Les uns sont bons, les autres, mauvais. «Tous, cependant, restent indifférents aux yeux de la masse» à qui Saint-Germain présente ensuite Alain Grandbois, dont les *Rivages de l'homme* offrent un certain exemple de poésie hermétique. Le critique écrit *certain* parce que l'auteur «n'est pas essentiellement hermétique. *[Ses]* vers forment souvent un tout clair». Il n'empêche qu'en général, ils renferment un mystère que seul le poète «a le pouvoir de 'comprendre'». En somme, l'art de Grandbois serait à la fois obscur et clair, pouvant ainsi satisfaire l'élite et la masse.

De son côté, Pierre D'Auteuil, partisan de l'image équivoque, c'est-à-dire complexe, souple et suggestive, n'envisage pas le mot sous l'angle de l'utile, mais le considère plutôt comme «un signe, *vibrant* en même temps que *plastique*», susceptible de véhiculer le mystère. Aussi le collaborateur de *Nouvelle Abeille* célèbre-t-il «le miracle de l'image chez Alain Grandbois» qui, grâce à elle, atteint aux choses éternelles.

Par ailleurs, d'autres commentateurs de *Rivages de l'homme* vont directement à la «pensée» de Grandbois. Si Charles Hamel avait profité de la sortie des *Iles de la nuit* pour réfléchir sur l'hermétisme en poésie, il ne revient plus sur ce problème au mois d'août 1948, comme s'il ne se posait désormais plus. Quant à Roger Duhamel, exégète attitré d'une production dont il a apprivoisé l'«étrangeté», il tente, d'entrée de jeu, de dégager le «message» du poète.

Enfin, seul Emile Bégin met l'accent sur sa lecture «laborieuse» des poèmes grandboisiens.

En somme, la quasi-totalité des recenseurs ne s'achoppent plus, en 1948, à la question du sens intelligible. En tout cas, ils ne s'étendent plus sur le sujet, comme si la fréquentation de Grandbois et de quelques autres poètes «avant-gardistes» les avait familiarisés avec une certaine occultation du sens. Autrement dit, ils lisent ou donnent l'impression de lire *Rivages de l'homme* comme s'il s'agissait d'une œuvre on ne peut plus limpide.

B. UNE POESIE LIBRE OU AUTONOME

La critique traduit avec assez d'aisance, semble-t-il, la «vision du monde» d'Alain Grandbois. Elle met en lumière un univers foncièrement pessimiste (aux frontières du non-sens, de l'absurdité) dont les préoccupations nationales sont exclues.

N'invoquant ni la religion ni la patrie, proposant plutôt des valeurs fondées sur l'«humanisme», le doute, l'interrogation, la quête problématique du sens et de soi, Grandbois se distancierait donc, et radicalement, de ses prédécesseurs qui, pour la plupart, se conformaient aux mots d'ordre moralo-patriotiques lancés par des instances extérieures à la littérature mais qui se targuaient de la gouverner. En définitive,

l'auteur de *Rivages de l'homme* contribuerait à l'avènement, au Canada français, d'une poésie libre ou autonome, ce que souligne en particulier Jacques-Thomas Racette.

Eu égard à l'autonomisation des arts locaux, la position de la critique est ambivalente. D'une part, si les commentateurs (de formation catholique) ne regimbent pas lorsqu'un poète ne célèbre plus Dieu sur le mode majeur, ils semblent peu enclins à cautionner un art «laïcisé» dont les fondements contreviennent aux dogmes chrétiens, les nient ou, *a fortiori*, postulent la mort de Dieu. Attentive au moindre signe d'espoir ou de foi qu'elle croit déceler dans *Rivages de l'homme*, la critique s'empresse de faire intervenir une transcendance et présume la conversion effective ou imminente du poète. D'autre part, les recenseurs ne s'offusquent pas de la «dénationalisation» de la littérature à laquelle procéderait Grandbois, comme si l'universalisme allait maintenant de soi, ou ne s'opposait plus, du moins, à l'exigence nationale[60].

C. L'ACTUALITE DE RIVAGES DE L'HOMME

S'il ne se préoccupe guère du Canadien français, Grandbois ne manque pas de se tourner vers l'homme universel, profondément marqué par la guerre. Sensible à la détresse humaine, le poète témoigne de la déréliction de ses contemporains, il en appelle à la fraternité, ce qui fait dire à Charles Hamel que les préoccupations de Grandbois sont celles de son temps[61]. Le thème de l'actualité de *Rivages de l'homme* affleure également dans les textes que signent Gustave Lamarche et Julia Richer, Pierre Saint-Germain

---

60. Dans son bilan de l'année 1948, Dostaler O'Leary pourfend la littérature «localiste» et promeut un art qui exploite les «grands thèmes humains, seules sources d'inspiration des véritables chefs-d'œuvre» (p. 7).

61. Dans cet ordre d'idées, Jacques-Thomas Racette écrit que Grandbois a voulu rendre sa poésie «*correspondante* avec notre monde» (p. 170).

notant que «la triste situation mondiale a vraiment influencé Grandbois» — idée modulée par Jean Luce. Dans son analyse de *la Minuit*, roman de Félix-Antoine Savard, il déclare que si tous les hommes imitaient les Saint-Basquais, «le monde n'aurait plus d'inquiétude, ne verrait plus de guerre». Mais, hélas! Alain Grandbois n'aurait composé ni *les Iles de la nuit* ni *Rivages de l'homme.*

Appelé par certains vers qui évoquent le conflit mondial, le thème de l'actualité de *Rivages de l'homme* est incontournable dans la mesure où une nouvelle guerre, mettant cette fois aux prises la Russie soviétique et les Etats-Unis (qui possèdent la bombe atomique et s'en sont déjà servis), paraît possible, sinon inévitable en 1948, alors que l'Europe ne s'est pas encore relevée de ses ruines. En tout cas, l'année s'engage sous de fâcheux auspices avec le coup de Prague du 25 février. Le 26 juin, les Soviétiques décrètent le blocus de Berlin qu'ils ne lèveront que le 12 mai 1949[62].

Actuels sur le plan du contenu, les *Rivages de l'homme* le sont aussi sur celui de l'esthétique, la critique étant attentive à ces deux dimensions d'une œuvre. Sur le terrain de la forme, Grandbois, héritier des poètes français «modernistes», use d'un vers libre sans ponctuation. Quant à ses images, elles se signalent, entre autres choses, par leur caractère novateur. Toujours est-il que le recueil touche, enchante la quasi-totalité des recenseurs. En 1948, ceux-ci privilégient un énoncé où matière et manière, vérité et beauté, profondeur de la pensée et perfection stylistique vivent en symbiose.

Une fois de plus, la publication d'un livre de Grandbois permet à la critique de définir ses horizons d'attente, d'énoncer ses codes, en particulier en ce qui a trait à la modernité et à la notion d'autonomie de l'art qui lui est associée. Certes, la revendication

---

62. Sur l'imminence de la Troisième Guerre mondiale, voir, entre autres documents, la lettre que Fernand Leduc adresse de Paris à Paul-Emile Borduas le 1er avril 1948. *Vers les îles de lumière: écrits (1942-1960)*, Hurtubise HMH, 1981, p. 85-90.

d'autonomie s'assortit de nuances qui en restreignent sensiblement la portée, mais l'idée en est malgré tout lancée[63].

•

La représentation d'Alain Grandbois qui découle de *Rivages de l'homme* renoue avec le sérieux, la distinction constituant toujours l'image de marque de l'écrivain qui doit son renom d'abord et avant tout à sa poésie, à commencer par *les Iles de la nuit*. Aux pérégrinations en Europe et en Asie que les commentateurs axent rétrospectivement sur la culture et les lettres succède le voyage intérieur duquel Grandbois, personnage des plus fuyant, ramène des «chefs-d'œuvre». Marqués au coin du modernisme, ceux-ci témoignent de la condition de l'homme contemporain. Abandonné comme celui-ci à son propre sort, endeuillé, secret, Grandbois, transformé en penseur, en métaphysicien, souffre, la discrétion l'empêchant cependant de s'épancher. Chez lui, une certaine sensibilité, une certaine tendresse tempère la «noblesse», qui risquerait autrement de se transformer en raideur, en «inhumanité». Comble de la distinction, l'auteur de *Rivages de l'homme*, parvenu au sommet de la littérature canadienne (qu'il a régénérée) et peut-être même universelle, à la fois distingué et distinguant, crée un public à sa ressemblance, c'est-à-dire éminemment «noble».

En ce qui a trait à Grandbois, tout s'inscrit donc sous le signe de la différence et de la rareté: ses périples, remplis d'aventures extraordinaires (dont la perte des *Poèmes* d'Hankéou) et d'images hallucinantes; sa vie, qui confine à la légende; ses livres exemplaires, qui requièrent un public hors de pair, lui-même d'avant-garde. Cet homme «unique», magicien qui fait chanter les mots, prince des lettres locales auréolé

---

63. On rappellera que l'autonomie de l'art et de l'artiste a constitué un des enjeux de la polémique engagée lors de la publication en 1933 de *Né à Québec*.

de mystère, va de nouveau tenir la vedette à compter de décembre 1948, alors que paraît en grande pompe la seconde édition de *Né à Québec: Louis Jolliet, récit.*

Chapitre VI

NE A QUEBEC: LOUIS JOLLIET, RECIT

MONTREAL ET PARIS

FIDES (COLLECTION DU «NENUPHAR», 7)

1948, 207 p.

Eclair bleu d'une sarcelle, vol courbe des canards aux ailes courtes, saut brusque des truites parmi la verte immobilité des feuilles de nénuphars, fuite dorée d'un chevreuil, bourdonnement lointain d'une cascade, et parfois, au fond d'une crique, relief puissant et musclé sur la frise végétale, l'étonnement soudain d'un grand orignal roux...[1]

Parfois, il semblait à Jolliet que l'on rebroussait chemin, qu'il avait aperçu déjà ce bouquet de saules, qu'il reconnaissait cette anse jonchée de nénuphars entre lesquels patinaient ces myriades de curieux hydromètres, que la quille de son canot froissait le même banc de sable jauni franchi quelques instants plus tôt. [...] *Dans un ciel d'un bleu profond, au gré des vents supérieurs, se resserrait et s'étirait, très haut, le vol triangulaire d'oies sauvages. Un martin-pêcheur, du tronc d'un vieux cèdre, chutait dans l'eau comme un caillou; il reparaissait aussitôt, huppe dressée, ailes battantes, le bec barré d'argent clair. Des truites happaient des mouches couleur de feu. Sur les feuilles lisses des nénuphars, des grenouilles énormes se rengorgeaient, paupières mi-closes, pareilles à d'obscures sentinelles.*

---

1. Cette citation et la suivante sont respectivement tirées des p. 39-90 et 138 de *Né à Québec: Louis Jolliet, récit*, Fides, 1948.

I. LA COLLECTION DU «NENUPHAR»

Œuvre de propagande catholique, la maison Fides est également un éditeur littéraire que le «Nénuphar» a rendu célèbre. Cette collection l'est déjà en 1948, fait sur lequel insistent maints critiques de *Né à Québec: Louis Jolliet, récit.*

A. LES OBJECTIFS DE LUC LACOURCIERE

Luc Lacourcière crée la collection du «Nénuphar» en 1944, année pour lui décisive: il est alors nommé professeur titulaire de folklore canadien et comparé à l'Université Laval et, notent les rédacteurs du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989, p. 741), fonde aussitôt, avec Félix-Antoine Savard, les Archives de folklore, «à la fois centre de documentation sur les traditions populaires en Amérique et prestigieuse collection» qui, à partir de 1946, publie un recueil semestriel de documents et d'études sur la culture traditionnelle, dont l'Université Laval poursuivra la publication après le cinquième tome[2].

Aux éditions Fides, les promoteurs de la collection du «Nénuphar» dressent en 1944 le constat suivant: «Notre littérature est pauvre. Les causes en sont nombreuses. Parmi lesquelles il faut mettre, en premier lieu, l'indifférence et le mépris que nous ne ces-

---

2. Parmi les collaborateurs de Luc Lacourcière et de Félix-Antoine Savard figurent Marius Barbeau et Jacques Rousseau, directeur du jardin botanique de Montréal et oncle maternel de Grandbois. A ce sujet, voir le compte rendu d'entrevue paru dans *le Devoir* du 30 octobre 1948.

soi s d'avoir à l'égard de nos écrivains»[3]. Aussi les éditeurs estiment-ils «opportun de composer, pour nos bibliothèques, un rayon de nos auteurs»[4], de grouper «les meilleurs ouvrages des écrivains canadiens-français»[5]. Grâce à la nouvelle collection, on entend prouver «l'existence d'une littérature canadienne»[6].

Sur le marché éditorial passablement actif durant la guerre, la maison Fides repère donc un créneau qu'elle s'empresse d'occuper.

B. LE NUPHAR VARIEGATUM

Ces ouvrages canadiens-français, les créateurs de la collection les réunissent «sous le signe de l'une des plantes les plus caractéristiques de notre pays»[7]. Sur toutes les couvertures de vergé couleur crème s'allument (observe en février 1949 Jacques-Abel Tremblay dans *Lectures*, revue affiliée à la maison Fides) «le rouge vif et le noir d'un

---

3. Les éditeurs, «Collection du Nénuphar», dans *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, Fides («Nénuphar», 1) [1944], p. 9-10.

4. *Ibid.*, p. 10.

5. «Note de l'éditeur», dans *les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, Fides («Nénuphar», 4), 1946, p. 7.

6. *Ibid.* — Texte cité par Jacques Beauchamp à la p. 435 de la livraison de mars 1950 de *l'Ecole canadienne*. — En septembre 1947, Jacques Beauchamp signe la chronique «Livres et revues» dans *l'Ecole canadienne*. En novembre 1949, il y rédige la chronique intitulée «Lectures». Le mois suivant, il laisse tomber son prénom. Cette personne n'a rien à voir avec le commentateur sportif homonyme. En réalité, il s'agit d'«un instituteur de l'école Saint-Jean-Baptiste à Montréal» (*l'Ecole canadienne* de novembre 1949, p. 186).

7. Les éditeurs, «Collection du Nénuphar», dans *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, p. 9.

guillochis joliment décoratif et des titres»[8]. Au centre est reproduite une gravure sur bois qui figure «la fleur blanche de nos lacs» — la douce fleur jaune ou blanche qui, affirme pour sa part Emile Bégin, s'épanouit «sur les eaux tranquilles de nos lacs et de nos étangs» (p. 619) et que Félix-Antoine Savard lui-même a chantée dans *l'Abatis*[9].

Dans sa *Flore laurentienne*, Marie-Victorin dit du *Nuphar variegatum* qu'il «est l'universel Nénuphar jaune du Canada»[10]. Le botaniste précise que l'espèce, «caractéristique des innombrables lacs laurentiens», possède de gros rhizomes qui peuvent atteindre une longueur de trois mètres et un diamètre de quinze centimètres et «constituent l'une des nourritures favorites du Castor et de l'Orignal»[11].

Typique de la flore laurentienne, associé au castor ainsi qu'à l'élan, le nénuphar, que Jacques Beauchamp rapproche de la ceinture fléchée, constitue donc le symbole rêvé d'une collection où l'on ne réédite que des œuvres du cru.

---

8. J. Tremblay, *Lectures* (février 1949): 329. — Essayiste (qui a notamment publié *Constantes* aux éditions Fides en 1943) et professeur de philosophie à l'Institut de pédagogie d'Outremont et au Collège Jean-de-Brébeuf, le père Jacques-Abel Tremblay (1905-1976) a collaboré à *Relations* de même qu'à *Lectures*. C'est grâce au père Julien Harvey que nous avons pu l'identifier. — De son côté, Jérôme Séverin trouve la couverture de *Né à Québec* trop ornée. Tourmenté et fignolé, l'encadrement ne convient guère «à la belle sobriété typographique des volumes de la collection du Nénuphar» (31 décembre).

9. Félix-Antoine Savard, *l'Abatis*, Fides («Nénuphar», 3), 1968, p. 49. — 1re édition: Fides, 1943.

10. Marie-Victorin, *Flore laurentienne*, les Presses de l'Université de Montréal, 2e édition entièrement revue et mise à jour par Ernest Rouleau, 1964, p. 240. — 1re édition: l'imprimerie de La Salle, 1935.

11. Dans *Né à Québec*, Grandbois juxtapose le nénuphar et l'orignal. Voir la première citation mise en exergue au présent chapitre.

C. LE CORPUS

Les responsables de la collection font un choix «de textes anciens et récents», présentés par des critiques[12]. Parmi les vieux textes, Fides privilégie les récits des «découvreurs» et explorateurs canadiens, les écrits des mémorialistes et historiens du régime français qui ont été négligés et les livres de certains auteurs du XIX[e] siècle qui ont, «sans gloire parfois, avec mérite toujours, essayé de créer chez nous une littérature canadienne»[13]. Les éditeurs prient cependant le lecteur de ne pas inférer de leur choix que toutes ces pages sont «d'une valeur absolue»[14]. Mais ils s'empressent de nuancer leur jugement: «Si l'on considère les temps où elles furent écrites et les sujets qu'elles traitent, on reconnaîtra, espérons-nous, qu'elles méritent notre estime et qu'on les réédite».

Comme on le remarque dans *le Canada* du 27 novembre 1948 où l'on rapporte certains propos de Luc Lacourcière, «l'édition de textes anciens nécessite tout un travail de préparation, de présentation, voire de commentaires». Plusieurs rééditions, sur le métier en 1944, ont été confiées «à des professeurs de littérature de diverses universités du Canada et des Etats-Unis», ce qui confère à la collection du «Nénuphar» un certain caractère «international».

---

12. Les éditeurs, «Collection du Nénuphar», dans *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, p. 9. — Voir également H. Bernard, *le Travailleur* de Worcester du 24 mars 1949, p. 2.

13. Les éditeurs, «Collection du Nénuphar», dans *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, p. 9. — Voir aussi la «Note de l'éditeur», dans *les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, p. 7.

14. Les éditeurs, «Collection du Nénuphar», dans *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, p. 9.

On intègre également dans la collection des auteurs plus récents et plus personnels, *classiques canadiens* qui «ont donné à nos lettres une assez forte et durable impulsion»[15].

Si Fides admet, en lançant sa collection, que celle-ci ne témoigne pas d'une grande richesse (ce qui est évident puisqu'on n'en est qu'au prélude), la maison fait cependant le vœu que le «Nénuphar» stimule «nos jeunes à la reconnaissance et au travail»[16]. Cinq ans plus tard, soit en mars 1949, Emile Bégin explique cette pauvreté relative par le fait que Luc Lacourcière, son collègue à l'Université Laval, «est limité dans son effort à cause des droits d'*[auteur]* passés depuis longtemps à d'autres maisons d'édition»[17].

Jusqu'en novembre 1948, la collection ne comprend, si l'on excepte *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché, que des ouvrages de contemporains: *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, les *Poésies* d'Emile Nelligan, *les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon — Jacques Beauchamp contestant l'incorporation dans une collection placée sous le signe du nénuphar et de la ceinture fléchée de l'œuvre d'un écrivain étranger qui, comble de la désinvolture, «est venu de France prendre chez nous le sujet d'un récit» (p. 435). Cet ouvrage «ne pourra jamais prouver l'existence d'une littérature canadienne», bien au contraire.

---

15. Les éditeurs, dans *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, p. 9.

16. *Ibid.*, p. 10.

17. E. Bégin, *la Revue de l'Université Laval* (mars 1949): 618-619. — Le communiqué de la maison Fides reproduit dans *le Canada* du 25 novembre 1950 dit la même chose.

D. UNE COLLECTION «PRESTIGIEUSE»

A côté de collections rentables de livres pratiques, utilitaires ou populaires, chaque éditeur littéraire des années 1940, écrit Jacques Michon, «se constitue également une collection de prestige sur laquelle il mise pour la conquête de la légitimité culturelle»[18]. C'est notamment le cas de Fides que plus d'un commentateur de *Né à Québec* complimente, comme on le verra bientôt.

Le «prestige» de la collection du «Nénuphar» tient à plusieurs causes. L'une d'elles est certainement la personnalité de Luc Lacourcière. Ethnographe et folkloriste initié aux sciences anthropologiques par nul autre que Marius Barbeau; littéraire travaillant de concert avec Félix-Antoine Savard, écrivain consacré — le directeur de la collection, lui-même universitaire, s'adjoint une équipe d'experts: critiques et professeurs d'université qui veillent à la qualité des rééditions. Dès 1947, il entreprend des recherches sur Emile Nelligan qui, note Jean Du Berger, aboutiront, cinq ans plus tard, à la publication des *Poésies complètes, 1896-1899*, «première édition critique au Canada français»[19].

La qualité matérielle des livres produits n'est pas sans contribuer au renom d'une collection que Jérôme Séverin qualifie de bonne, intéressante et belle, Solange Chaput-Rolland, de très belle, Antonin Lamarche, de luxueuse, Henriette Berger, d'excellente, et Jean-Pierre Houle et Harry Bernard, de magnifique. Emile Bégin salue la «présentation

---

18. J. Michon, *l'Edition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 9. — Dans cet ouvrage, Hélène Lafrance signe le chapitre intitulé «Fides, œuvre de propagande catholique» (p. 83-119).

19. J. Du Berger, «Un grand maître de la tradition: l'ethnologue Luc Lacourcière», *Cap-aux-Diamants* (hiver 1989): 21.

matérielle irréprochable, d'une élégance dont se réjouissent et l'œil et les doigts»[20]. Le chroniqueur de *la Revue de l'Université Laval* compare même le «Nénuphar» «à la collection des *Iles* en France, ou encore à celle du *Roseau d'or* que les bibliophiles pourchassent au fond des librairies»[21].

Par ailleurs, le but de la collection (qu'on a déjà précisé) est «noble»: tirer de l'oubli des livres devenus rares en librairie et, ce faisant, attester l'existence de la littérature canadienne-française.

Comme le souligne encore Jacques Michon dans *l'Edition littéraire au Québec*, le facteur déterminant dans la production de l'image de marque d'une maison d'édition «demeure sans contredit l'auteur, l'écrivain vedette» (p. 10). Pour accéder le plus rapidement possible à la légitimité culturelle, l'éditeur cherche donc à s'attacher un auteur déjà reconnu, c'est-à-dire lui-même légitimé par l'institution littéraire, l'écrivain consacré représentant en effet une valeur sûre qui apporte «prestige et dividendes» ou, si l'on préfère, «un public et des rentrées monétaires». Antonin Lamarche dit à peu près la même chose dans la *Revue dominicaine*. Il est d'avis que la collection du «Nénuphar» (qui «procède judicieusement, à la manière académique, au tirage des élus») s'est grandement honorée en choisissant ses auteurs parmi les poètes et les prosateurs les plus souvent cités à l'époque (p. 184): Emile Nelligan, Louis

---

20. E. Bégin, *la Revue de l'Université Laval* (mars 1949): 619. — Le communiqué de la maison Fides reproduit à la p. 13 du *Canada* du 25 novembre 1950 reprend ces propos.

21. E. Bégin, *la Revue de l'Université Laval* (mars 1949): 618. — La maison Fides reprendra cet éloge sans en indiquer la provenance dans le chapeau d'un communiqué publié par *le Canada* du 25 novembre 1950. — D'inspiration catholique sans être confessionnelle, «la collection des *Iles* fait suite au *Roseau d'or*». Jacques Maritain, «*Les Iles*», Desclée de Brouwer («Courrier des Iles», 1) [s. d.], p. 7. Dans le numéro 49 des *Ecrits du Canada français* (1983), Guy Sylvestre précise que la collection «les Iles» est «publiée chez Desclée de Brouwer à partir de 1932, sous l'impulsion de Jacques Maritain» (p. 113, note 22).

Hémon, Félix-Antoine Savard et Léo-Paul Desrosiers[22]. En accueillant dans sa collection de «prestige» ces auteurs «réputés» qui sont, pourrait-on dire, le fondement de la bibliothèque canadienne-française idéale qu'elle entend monter, la maison Fides accroît, comme si besoin était, leur «gloire» et, par un effet en retour, la sienne.

Toujours est-il qu'en 1945, soit un an après l'éclosion du «Nénuphar», le Canada français, toujours attaché à la Nouvelle-France, est en liesse.

E. 21 SEPTEMBRE 1945: TRICENTENAIRE DE LOUIS JOLLIET

Lors du troisième centenaire de la naissance de Louis Jolliet, fêté le 21 septembre 1945, on réimprime le *Louis Jolliet: découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'île d'Anticosti* d'Ernest Gagnon; on publie également un opuscule du frère Achille, pseudonyme de Michel-Henri Gingras: *Louis Jolliet: découvreur du Mississipi*. Un journaliste anonyme, qui pourrait bien être Guy Jasmin, profite de l'occasion pour déplorer dans *le Canada* du 16 avril que «le plus beau livre qui ait jamais été écrit par un Canadien sur Louis Jolliet, et devenu fort rare en librairie *[...]*, ne fasse pas l'objet, lui aussi, d'une réédition». Le journaliste ajoute que «plusieurs lettrés préféreront, c'est leur droit, reprendre les glorieuses étapes coloniales de Louis Jolliet dans Alain Grandbois plutôt que dans Ernest Gagnon ou dans l'album du frère

22. Jérôme Séverin croit que «les éditions Fides ont fait un choix heureux en rééditant dans leur bonne collection du Nénuphar le livre d'Alain Grandbois: *Né à Québec*» (31 décembre).

Achille. Sans vouloir médire le moins du monde de ces deux autres publications»[23]. Le 21 septembre, on peut lire, toujours dans *le Canada*:

> C'est dans le beau livre d'Alain Grandbois, *Né à Québec* (nous le disions ici le printemps dernier), que l'on retrouve les hauts faits de cette existence aventureuse *[celle de Jolliet]* à laquelle on est redevable de la découverte des sources du Mississipi et des élans généreux qui ont orienté vers d'autres découvertes, dans les générations qui suivirent, les tempéraments les plus virils du Canada français.

Le même jour, Lucien Desbiens se souvient dans *le Devoir* «qu'il y a quelques années, M. Alain Grandbois écrivait *Né à Québec, [...]* biographie romancée du héros, qui a reçu un magnifique accueil de la critique et du public en général»[24].

Le 10 septembre, Roger Duhamel, ami de Grandbois, faisait cette suggestion dans *la Patrie*: «Le meilleur moyen de se plonger dans l'atmosphère de l'époque *[de Jolliet]* ne serait-il pas de relire le très beau livre que lui consacrait il y a une dizaine d'années Alain Grandbois, sous le titre de *Né à Québec...*»?

Enfin, François Gagnon passe en revue, dans *la Presse* du 25 mai 1946, certains ouvrages consacrés à l'explorateur: ceux d'Ernest Gagnon, de Jean Delanglez, d'Adrien Pouliot. Aux lecteurs voulant se représenter Jolliet sans recherches de détail, le chroniqueur recommande de «s'adresser à son descendant, le poète Alain Grandbois, qui *[...]* a donné son portrait dans *Né à Québec*».

Ces cinq articles reconnaissent la beauté d'une œuvre qui ressuscite une époque «glorieuse» de l'histoire canadienne-française — œuvre devenue fort rare, par conséquent susceptible d'une réédition. Dès 1945, on enregistre donc, à tout le moins de

---

23. A propos de la biographie écrite par Ernest Gagnon, Guy Jasmin affirmera dans *le Canada* du 22 janvier 1949 qu'il s'agit d'un livre méritoire mais d'un plus gros format que *Né à Québec.* Décrivant brièvement la prose de Gagnon, Jasmin précisera que, pour être aussi honorable, elle manque «des raffinements poétiques que M. Grandbois fournit constamment à la sienne, dans *Né à Québec* comme dans *les Voyages de Marco Polo*».

24. Lucien Desbiens a lui-même participé à la première réception critique de *Né à Québec.*

la part du milieu «lettré», une demande à laquelle les éditions Fides satisferont quelque trois ans plus tard[25].

II. DES FAITS D'APPAREIL

Le Canada du 9 février 1948 reproduit un texte qui émane de la maison Fides où celle-ci présente ses prochaines publications, dont *le Rêve de Kamalmouk* de Marius Barbeau. Mais le rédacteur ne mentionne ni *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers ni *Né à Québec* d'Alain Grandbois, trois ouvrages qui entreront bientôt ensemble dans la collection du «Nénuphar».

Au cours d'une entrevue dont le compte rendu est publié dans *le Devoir* du 30 octobre, Paul-Aimé Martin dresse la liste des titres que les éditions Fides mettront en vente dans les mois à venir. Le directeur général de l'entreprise signale notamment «un roman inédit en français de M. Marius Barbeau, intitulé *le Rêve de Kamalmouk*; une deuxième édition de *Né à Québec* d'Alain Grandbois; une deuxième édition également de *A l'ombre de l'Orford*, poèmes d'Alfred DesRochers», trois volumes qu'on insérera dans la collection du «Nénuphar».

A. L'«EVENEMENT LITTERAIRE» DU 26 NOVEMBRE 1948

Le vendredi 26 novembre suivant, un cocktail réunit, dans la bibliothèque des éditions Fides (alors situées au 25 de la rue Saint-Jacques Est à Montréal), un groupe

---

25. Se référant à un article paru dans *le Canada* le 16 avril 1945 et qui réclamait la réédition de *Né à Québec*, Guy Jasmin déclarera le 22 janvier 1949: le vœu adressé à «l'édition canadienne-française, alors plus qu'aujourd'hui en pleine floraison, se matérialise enfin sous le signe du Nénuphar».

imposant d'«écrivains, hommes de lettres et éditeurs canadiens-francais». On relate cet «événement littéraire» dans *le Canada* du 27 novembre et dans *le Devoir* et *le Droit* du 4 décembre[26]. Presque identiques, ces trois textes non signés, qui ressemblent à un reportage «indépendant», proviennent en apparence de la maison Fides.

Parmi la centaine d'invités, le rédacteur cite

> MM. Paul Péladeau, président de la Société des éditeurs canadiens, M. *[Eugène]* Issalys, de la librairie Beauchemin, l'abbé Félix-A*[ntoine]* Savard, lauréat de l'Académie française, gagnant de la médaille Lorne-Pierce et du prix Duvernay 1948, Luc Lacourcière, M^me^ Germaine Guèvremont, de la Société des écrivains canadiens, Alfred DesRochers, Léo-Paul Desrosiers, Alain Grandbois, Olivier Lefebvre, Marius Barbeau, etc.[27]

On précisera que Germaine Guèvremont est une des «vedettes» de Beauchemin[28]. Quant à Léo-Paul Desrosiers et Félix-Antoine Savard, ils se côtoient déjà à l'enseigne du «Nénuphar», le second ayant même eu l'«honneur» d'inaugurer la collection.

L'occasion de ce cocktail est le lancement dans la collection du «Nénuphar» «des ouvrages de trois de nos meilleurs écrivains: MM. Alfred DesRochers, Alain Grandbois et Marius Barbeau». Les livres

---

26. Dans le bilan de l'année littéraire 1948 que publie *Lectures* en février 1949, Cécile Martin mentionnera l'événement à la p. 346.

27. En 1948, Fides a publié *Comment obtenir un emploi: conseils pratiques appliqués surtout à la lettre de demande et à l'entrevue* (139 p.) d'Olivier-A. Lefebvre, «directeur de la section française de la Commission du service civil» (*le Devoir* du 30 octobre 1948, p. 22).

28. Secrétaire de la Société des écrivains de 1938 à 1948, Germaine Guèvremont a fait paraître chez Beauchemin *le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947). Pour son premier roman, l'auteure a reçu un prix de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, du gouvernement du Québec et de l'Académie française.

> ont pour titre respectivement: *A l'ombre de l'Orford*, *Né à Québec* et *le Rêve de Kalmouk* [sic][29]. Les deux premiers ont déjà eu l'honneur d'un prix littéraire[30]. Le troisième n'est pas non plus une œuvre complétement inédite; il paraissait à Toronto il y a deux ans chez McMillan *[sic]*, sous le titre de *The Dawnfall* [sic] *of Temlaham*, et fut accueilli avec le plus grand enthousiasme[31].

S'il estime qu'ils «diffèrent beaucoup par le sujet», le rédacteur des éditions Fides juge que ces ouvrages «offrent également une rare valeur littéraire», idée reprise par Jacques-Abel Tremblay.

Deux des volumes réédités offrent, on y a déjà fait allusion, une part d'originalité. Jacques-Abel Tremblay attire l'attention sur le fait que *le Rêve de Kamalmouk* est une primeur en français, la traduction s'enrichissant même «d'une abondance considérable de documents nouveaux sur le folklore et la poésie lyrique» des Tsimsyans (p. 331). La réédition d'*A l'ombre de l'Orford* contient également de l'inédit. A l'édition originale, Alfred DesRochers a en effet ajouté treize nouveaux poèmes groupés «sous le titre général de *Cycle du village*» (p. 329).

Quelques critiques rendent simultanément compte des œuvres. Parlant des trois plus récentes productions «à qui revient l'honneur d'entrer dans *[la]* collection» (p. 184), Antonin Lamarche conclut en félicitant «les éditions Fides d'avoir réservé une place d'honneur à ces grands écrivains canadiens *[Barbeau, DesRochers et Grandbois]*, sous l'ombre du *Nénuphar*» (p. 185). De son côté, Jacques-Abel Tremblay caractérise

---

29. *Le Devoir* et *le Droit* commettent également une erreur en transcrivant le titre. Le premier donne *le Rêve de Kamalouk* , et le second, *le Rêve de kamalnouk*. — *Né à Québec* est répertorié par Anne-Marie Morisset à la p. 49 du *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1948*.

30. Jusqu'en 1948, deux textes de Grandbois ont été primés au concours littéraire du Québec: *les Voyages de Marco Polo* en 1941 et *les Iles de la nuit* en 1947. Aucun prix n'a couronné *Né à Québec*. — Quant à DesRochers, il a obtenu le prix David en 1932 pour le recueil intitulé *A l'ombre de l'Orford*. A ce sujet, voir Statistique Canada, *les Prix de littérature et de journalisme au Canada 1923-1973*, Information Canada, avril 1976, p. 22.

31. La première édition de *The Downfall of Temlaham* remonte à 1928. Le roman a été réédité sous le titre *Mountain Cloud* en 1944 et 1948.

brièvement les trois volumes: «*A l'ombre de l'Orford* par Alfred DesRochers, recueil de poèmes; *le Rêve de Kamalmouk* par Marius Barbeau, roman de folklore; *Né à Québec* par Alain Grandbois, biographie romancée de Louis Jolliet: trois livres que nous présente simultanément la *collection du Nénuphar* comme des meilleurs auteurs canadiens»[32].

Avec la publication de ces trois œuvres, le rayon des livres canadiens publiés dans le «Nénuphar» comprend dorénavant huit volumes dont Emile Bégin fait le survol dans *la Revue de l'Université Laval* en mars 1949[33]. Un an plus tard, Jacques Beauchamp choisit, parmi les douze ouvrages que compte alors la collection, trois titres susceptibles d'intéresser les lecteurs de *l'Ecole canadienne*: *les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, et *Né à Québec* d'Alain Grandbois[34].

Plus qu'un simple événement mondain, le lancement de la «trilogie» (composée d'un roman inspiré du folklore, d'un récit en partie basé sur l'histoire et d'un recueil de vers où, pour une fois, le régionalisme ne sacrifie pas les préoccupations esthétiques au message) revêt un caractère symbolique important. L'événement fait dire au rédacteur «intéressé» de Fides qu'à son avis, «aucune réception du genre n'avait encore réuni autant d'auteurs émérites»[35] au nombre desquels figure la «trinité» formée de Marius Barbeau, «père spirituel» de Luc Lacourcière et anthropologue réputé qui, si l'on en

32. J. Tremblay, *Lectures* (février 1949): 332. — Sur la couverture et la page de titre des ouvrages publiés dans la collection, on peut lire: «Collection du Nénuphar: les meilleurs auteurs canadiens», ce que du reste Jacques Tremblay souligne.

33. Dans *le Droit* du 4 janvier 1950, Pierre Courtines mentionne, lui aussi, les huit premiers ouvrages parus dans la collection du «Nénuphar». Mais il parle surtout de deux recueils de vers: *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers et *Solitudes* de Rosaire Dion-Lévesque. Quoi qu'il en soit, cet article est répertorié dans la partie de notre bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.5).

34. Quant à Guy Sylvestre, il signale trois rééditions: *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers, *Né à Québec* d'Alain Grandbois et *Concept de droit selon Aristote et saint Thomas* de Louis Lachance.

35. Anonyme, *le Devoir* (4 décembre 1948): 8. — *Le Canada* du 27 novembre omet ce jugement.

croit les rédacteurs du *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989), fut le premier à ouvrir le champ de la recherche scientifique dans le domaine du folklore, «prêtant une attention soutenue à la difficile ethnographie des autochtones» (p. 60); d'Alfred DesRochers, poète unanimement célébré depuis le début des années 1930 et caution littéraire des terroiristes[36]; et d'Alain Grandbois. Aux écrivains s'ajoute, répétons-le, l'élite éditoriale: le président de la Société des éditeurs canadiens et le directeur de la collection du «Nénuphar». On note même la présence du représentant d'une maison concurrente, Beauchemin, celle-ci et Fides s'adaptant somme toute assez bien aux conditions nouvelles et difficiles qui affectent l'édition québécoise dans l'immédiat après-guerre. On assiste donc ici tant à la célébration de trois auteurs *canadiens* qu'à celle d'une maison d'édition *canadienne* florissante, instance essentielle à l'existence d'une institution littéraire locale.

B. L'«AVERTISSEMENT» DE LUC LACOURCIERE

Lors du cocktail de novembre 1948, Luc Lacourcière prononce un discours où il met en place les principaux thèmes de la réception critique immédiate de *Né à Québec.* Il rappelle d'abord la politique éditoriale de Fides eu égard au «Nénuphar» qui «prend en quelque sorte figure de collection des classiques canadiens»[37]. Lacourcière présente ensuite les trois nouveautés. De *Né à Québec*, il dit qu'il s'agit à la fois de la biographie de Louis Jolliet et «d'une remarquable fresque de la Nouvelle-France au XVII[e] siècle»,

---

36. Mais DesRochers a aussi quelque chose de «dépassé» par rapport à la poésie québécoise «contemporaine» de la fin des années 1940. A propos d'*A l'ombre de l'Orford*, Jacques-Abel Tremblay observe que l'«œuvre méritait réédition, à tout le moins comme document historique» (p. 330).

37. Pour Jean-Charles Bonenfant, le «Nénuphar» «réédite des œuvres canadiennes regardées comme classiques».

Alain Grandbois, «peintre du passé plutôt qu'historien», s'appuyant sur des documents certains qu'il revivifie pour le lecteur[38]. Au fait, on reprend, dans le supplément littéraire du *Canada* du 11 décembre 1948, le paragraphe relatif à *Né à Québec* — paragraphe qui fait partie du «reportage» rédigé par Fides et paru quelques jours plus tôt dans *le Canada*, *le Devoir* et *le Droit*. Quoi qu'il en soit, ce premier contrat de lecture condense un autre énoncé qui, celui-là, appartient au péritexte éditorial du livre de Grandbois.

Contrairement à celle de 1933, la deuxième édition de *Né à Québec* comporte une préface, plus précisément un «Avertissement» de sept paragraphes dû à la plume de Lacourcière. Celui-ci y énumère les raisons qui l'ont incité à inclure dans le «Nénuphar» l'ouvrage de Grandbois. Il l'a d'abord choisi à cause du sujet: la vie et les aventures de Louis Jolliet, historiées «d'une remarquable fresque de la Nouvelle-France» (p. 9). Le directeur de la collection a également été sensible à la qualité de la langue et au style d'un livre où le héros est à la fois vivant et vraisemblable. Enfin, Lacourcière insiste sur le fait que la biographie de Jolliet avait premièrement paru en France, d'où un manque de diffusion «dans le public canadien» auquel Fides entend remédier (p. 10).

C. L'INFLUENCE DE MARCEL DUGAS

Au moment de rédiger le texte liminaire de *Né à Québec*, Luc Lacourcière connaît *Approches* de Marcel Dugas. Dans une lettre envoyée à l'essayiste le 1er mars 1943, Lacourcière, qui prisait l'ouvrage, déclarait notamment: «Vous abordez les œuvres

---

38. En 1933, des critiques (dont Victor Barbeau, Maurice Hébert et Roger Duhamel) ont insisté sur la nécessité de revivifier la façon d'écrire l'histoire.

poétiques avec un sens poétique que je soupçonne parfois de n'être qu'un masque pour votre propre lyrisme»[39]. S'il est impossible d'affirmer que Lacourcière ait directement puisé ses arguments dans l'essai de Dugas (poète et critique, un des intimes de Grandbois et, en ces qualités, exégète par excellence), il nous est cependant loisible de le penser. En tout cas, on retrouve des idées similaires dans les deux énoncés.

A ce stade, il n'est peut-être pas inutile de rappeler les grandes lignes du deuxième chapitre d'*Approches*, intitulé «Né à Saint-Casimir: M. Alain Grandbois». Marcel Dugas y expose d'abord le sujet de *Né à Québec*: «Grandbois suit avec une attention tendue et adroite le périple» de Louis Jolliet (p. 55) qui «va découvrir, à coup sûr, le Mississipi que Châteaubriand *[sic]* et Fréchette chanteront»[40]. Grâce au titre choisi, Grandbois signifie que l'explorateur n'est pas Français, mais Canadien-Français»[41]. Toujours est-il que la biographie de Jolliet «est, en même temps que le récit d'une découverte, le tableau de la politique et des choses militaires du Canada. Les faits principaux sont amassés et touchés. Ici est évoquée la gravité des heures vécues et qui sont maintenant la matière sur laquelle brode l'écrivain»[42]. Qui plus est, celui-ci hausse le périple de l'explorateur «dans une lumière où s'accomplit une aventure fort belle, il orne son

---

39. Luc Lacourcière cité par Bernadette Guilmette dans «Marcel Dugas, essayiste», *l'Essai et la prose d'idées au Québec*, Fides, 1985, p. 491. — La lettre de Lacourcière est conservée aux archives du collège de l'Assomption.

40. M. Dugas, *Approches*, le Chien d'or, 1942, p. 54. — En 1934, Dugas a donné *Un romantique canadien, Louis Fréchette 1839-1908*, Paris, la Revue mondiale, étude reprise à Montréal, chez Beauchemin, en 1946.

41. M. Dugas, *Approches*, p. 41-42. — Dans son «Avertissement», Lacourcière dit de Jolliet qu'il est le «premier Canadien de naissance à jouer un rôle capital dans l'exploration de l'Amérique du Nord» (p. 9).

42. M. Dugas, *Approches*, p. 57. — Lacourcière lie également biographie de Jolliet et fresque de la Nouvelle-France, ce qu'ont fait plusieurs recenseurs de la première édition (Albert Messein, 1933).

récit de fresques où la nature canadienne *[...]* jette ses reflets, la sauvagerie de ses aspects, la rutilante beauté de son panorama et de son ciel»[43].

L'essayiste convient qu'«on avait déjà écrit sur Jolliet, mais d'une façon grise et terne. Le récit qui fut narré par d'autres écrivains offrait, certes, un intérêt réel qui était celui de la vérité»[44]. Mais Grandbois introduit «la fraîcheur, une netteté de paysage vu par des yeux rapides et chauds» (p. 48). Avec un fait historique de haute importance, il construit «un récit de couleur. Il y emploie ses dons, sa rapidité, une sorte d'élan nerveux»[45]. Exhumant de l'histoire canadienne la plus belle page «et la plus animée peut-être», il la récrit, lui confère un style[46]. Ainsi la revêt-il «d'une couleur qu'elle n'avait pas encore connue».

A cette page historique, Alain Grandbois, qui est poète (cela se voit dans chacun des «livres en prose qu'il a publié»), prête un accent qui est «celui de la poésie véritable[47]. Une poésie fortement surveillée, une poésie contenue, vibrante quoique resserrée, ne prenant sa valeur que dans des mots châtiés, justes, vrais, mais d'où s'*[élance]* un chant» (p. 47). «Faut-il crier à la poésie qui épouse la terre, les êtres et

---

43. M. Dugas, *Approches*, p. 56. — Selon Lacourcière, la poésie de *Né à Québec* «conduit le lecteur à travers les enchantements d'une nature vierge où l'homme blanc rencontre l'enfant des bois» (p. 9).

44. M. Dugas, *Approches*, p. 47-48. — Lacourcière est d'avis que Jolliet «demeure vivant et vraisemblable à côté d'œuvres d'érudition plus apparente et plus lourde» suscitées par le tricentenaire de la naissance de l'explorateur (p. 10).

45. M. Dugas, *Approches*, p. 50. — D'après Lacourcière, le style grandboisien «rappelle les visions brèves et les éblouissements que dut avoir» Jolliet (p. 10).

46. M. Dugas, *Approches*, p. 47. — Dans le même ordre d'idées, Lacourcière déclare que Grandbois revivifie les documents certains sur lesquels il s'appuie.

47. M. Dugas, *Approches*, p. 43. — Si l'on en croit Lacourcière, Grandbois n'abdique pas «les droits et les devoirs de la création poétique en face du document» (p. 10).

les choses» (p. 53)? Dugas répond que oui. En somme, «ce n'est pas uniquement en historien que M. Alain Grandbois» entretient son lecteur de Jolliet, mais en poète[48].

La biographie de Jolliet s'assortit donc de fresques d'«un des plus dramatiques moments de notre histoire» (p. 55). Par ailleurs, *Né à Québec* ravive un genre qui s'étiolait sous la plume d'auteurs soucieux de la seule «vérité historique». A l'encontre des historiens, Grandbois, sans travestir les faits, les étudie en coloriste et sous l'angle de la poésie. Soumis à l'imagination, ils se trouvent par le fait même «littérarisés». Tel est le point de vue que partagent Marcel Dugas et Luc Lacourcière.

D. LE VIENT DE PARAITRE POUR NE A QUEBEC

Le vient de paraître pour *Né à Québec* reprend, à peu de choses près, l'«Avertissement» de Lacourcière[49]. Il convient de préciser que Fides fait d'une pierre trois coups, la maison adressant à la presse un texte qui regroupe la présentation des trois livres lancés simultanément — texte que reproduit l'hebdomadaire *Notre temps* du 27 novembre 1948. Dans le chapeau qui coiffe les prières d'insérer, le rédacteur observe que les trois œuvres, épuisées, «étaient attendues du public avec impatience», puis il énumère les cinq premiers titres de la collection du «Nénuphar».

Certains journaux oublient séparément les vient de paraître, dont celui pour la biographie de Jolliet: *le Droit* du 18 décembre 1948, *le Clairon* du 11 février 1949, *la*

---

48. M. Dugas, *Approches*, p. 50. — Lacourcière voit en Grandbois un peintre du passé (un artiste, donc) plutôt qu'un historien. Dans la livraison d'avril 1934 de *la Relève*, Roger Duhamel a fait de l'auteur de *Né à Québec* un romancier du passé.

49. L'annexe IX, qui reproduit le vient de paraître, montre en quoi il diffère de l'«Avertissement».

Presse du lendemain et *le Devoir* du 24 septembre de la même année, aucun de ces journaux n'indiquant la provenance du texte qu'en conséquence, on pourrait prendre pour une recension «désintéressée»[50]. Enfin, on peut lire dans *le Canada* du 24 décembre 1948 ce communiqué:

> Sous la direction de M. Luc Lacoursière *[sic]*, professeur à l'Université Laval de Québec, les éditions Fides, Montréal, ont réédité, dans leur collection du Nénuphar «des meilleurs auteurs canadiens», le *Né à Québec* d'Alain Grandbois (205 pages)[51], *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred *[DesRochers]*, suivi du *Cycle du village* (113 pages)[52], et *le Rêve de Kamalmouk* de M. Marius Barbeau (229 pages)[53], ce dernier ouvrage illustré des dessins de Grace Melvin. M. Lacoursière *[sic]* a préfacé chacune de ces rééditions qui portent les numéros 6, 7 et 8 de la collection du Nénuphar.

E. LA PUBLICITE DES EDITIONS FIDES

Les trois œuvres lancées en novembre 1948 sont l'objet d'une publicité commune. Ainsi, des réclames pour *A l'ombre de l'Orford*, *Né à Québec* et *le Rêve de Kamalmouk* paraissent dans *le Canada* des 11 et 18 décembre 1948 et, ce jour-là, dans *le Devoir* et *Notre temps*. De plus, chaque fois que le Nénuphar s'accroît d'un nouvel ouvrage, Fides paie une annonce où l'on mentionne tous les titres de la collection[54].

La maison d'édition fait également parvenir des photographies aux journaux. Sur une d'elles, reproduite dans *le Droit* du 4 décembre 1948, posent (en compagnie du père Paul-Aimé Martin) Alfred DesRochers, Marius Barbeau et Alain Grandbois. Celui-ci

---

50. L'annexe X fait état de la transmission par les périodiques du vient de paraître.

51. Si le récit de Grandbois s'arrête à la p. 205, il comporte une «Bibliographie» qui occupe la p. 207.

52. Au *Cycle du village* qui se termine à la p. 111 succèdent un appendice et la table des matières.

53. La table des matières occupe la p. 231.

54. Voir, par exemple, *Notre temps* du 17 décembre 1949, *le Travailleur* de Worcester du 12 janvier 1950, *le Devoir* et *le Droit* du 24 mars 1951.

figure seul sur une autre photographie qu'on peut voir dans le supplément littéraire du *Canada* du 11 décembre de la même année.

Finalement, le *Catalogue 1950* de Fides signale à la page 31, dans la section: «Littérature: collection du Nénuphar», le *Né à Québec* d'Alain Grandbois. Sous le titre et le nom de l'auteur, on lit une appréciation de Maurice Hébert, tirée de la page 553 de la livraison de février 1934 du *Canada français*: «Nous quittons ce livre avec une impression aiguë de la vie d'une époque, restituée à l'attention comme en un film sonore polychrome, et pas du tout à la façon d'une simple vie (Louis Jolliet) romancée»[55].

Si, en ce qui a trait à *Rivages de l'homme*, publiés il est vrai à compte d'auteur, les faits d'appareil se sont pour ainsi dire limités au strict minimum, tel n'est pas le cas, tant s'en faut, pour la deuxième édition de *Né à Québec*. Autour de ce volume, Fides fait beaucoup de battage. Dans une interview, le directeur général de l'entreprise fait part de la parution prochaine de la biographie de Louis Jolliet. La sortie du livre est le prétexte d'une réception, la maison d'édition se chargeant elle-même de rédiger le reportage qui relate l'«événement littéraire». Lors du lancement, Luc Lacourcière, directeur de la collection du «Nénuphar», prend la parole. Il résume alors l'«Avertissement» dont il a fait précéder *Né à Québec* — «Avertissement» à peu près identique au prière d'insérer que relaie la presse. A ces interventions s'ajoute la publicité proprement dite.

Comme on le voit, Fides ne lésine pas sur les moyens d'assurer la «visibilité» de ses «vedettes» et, partant, le succès de ses titres. On peut même présumer que la plupart de ces faits d'appareil ne manqueront pas d'influer sur la réception critique immédiate de *Né à Québec: Louis Jolliet, récit.*

---

55. Cette appréciation de Maurice Hébert est reprise dans un communiqué de la maison Fides qui attire l'attention sur les ouvrages faisant partie du «Nénuphar», «La plus riche collection de livres canadiens» — communiqué publié à la p. 13 du *Canada* du 25 novembre 1950.

III. LA FORTUNE CRITIQUE DE L'«AVERTISSEMENT»

Le texte liminaire constitue, pourrait-on dire, un protocole de lecture dont une majorité de commentateurs se sont inspirés. Pour bien le montrer, nous décomposerons l'«Avertissement» en ses éléments et nous ferons suivre chacun d'eux des propos critiques qui s'y rapportent.

A. UNE NECESSITE EDITORIALE

1° *Un livre méritoire*

> *Cette œuvre mérite à maints égards de figurer dans la collection du Nénuphar, parmi les meilleurs ouvrages canadiens.*

Rendant compte de la nouvelle «trilogie» québécoise, Jacques-Abel Tremblay note qu'au jugement de Luc Lacourcière, *Né à Québec* ainsi qu'*A l'ombre de l'Orford* et *le Rêve de Kamalmouk* «méritent à leurs auteurs d'être comptés parmi les écrivains canadiens les plus représentatifs» (p. 329). Julia Richer estime que «*Né à Québec [mérite]* certainement de figurer dans la collection du Nénuphar». Quant à Fernand de Montigny, il module l'énoncé de Lacourcière: le «nouveau venu est un joyau de plus, ajouté à la noble couronne formée par les meilleurs ouvrages canadiens»[56].

On est ici en présence d'un syllogisme à peine voilé. Le «Nénuphar», on le sait, n'accrédite que les meilleurs ouvrages. Or il accueille *Né à Québec*. Force est donc de conclure que la biographie de Jolliet est excellente, ce qui ne peut que rehausser le

---

56. F. de M., *les Carnets viatoriens* (avril 1949): 155. — Dans une lettre du 19 janvier 1993, Robert Hémond, clerc de Saint-Viateur responsable du Service des archives, dit croire «que le signataire de cette recension *s'appelle]* FERNAND DE MONTIGNY».

prestige de la collection, toute «gemme» enchâssée dans la «couronne» permettant à celle-ci de jeter plus de feux.

2º *Une lacune à combler*

> Né à Québec... *n'avait pas encore paru au Canada. Publié à Paris, en 1933, chez Albert Messein, il n'eut pas dans le public canadien la diffusion que* [ses] *qualités lui méritaient et que lui assure aujourd'hui la collection du Nénuphar*[57].

Fernand de Montigny rapporte presque textuellement le paragraphe de Lacourcière: «*Né à Québec* a été publié à Paris en 1933, mais il n'eut pas dans le public canadien la diffusion méritée par ses belles qualités[58]. La collection du Nénuphar lui rend justice aujourd'hui, en lui assurant une place de choix parmi nos meilleures publications canadiennes» (p. 156). A la veille de Noël 1948, Jean-Pierre Houle, ami de Grandbois, observe dans *le Devoir*: «En publiant dans sa magnifique *collection du Nénuphar* cet ouvrage du meilleur de nos écrivains, la maison Fides a comblé une lacune et réparé une injustice». Le 24 mars suivant, Harry Bernard écrit: comme on l'a noté, la collection du «Nénuphar» «répare *[...]* une injustice, le livre de Grandbois n'ayant auparavant connu aucune édition canadienne. L'injustice, elle la répare à l'égard de l'auteur, à l'égard aussi du héros devenu son sujet» (p. 2).

---

57. Dans le chapeau qui coiffe les trois vient de paraître déjà cités, le rédacteur de Fides contredit cette affirmation. Il déclare en effet que *Né à Québec* «avait connu un enviable succès de librairie au Canada lors de sa publication à Paris» (*Notre temps* du 27 novembre 1948) — ce que n'infirmerait pas un document du fonds *Alain Grandbois* (de la BNQ) inséré dans la chemise relative aux coupures de journaux sur la biographie de Jolliet (204/7/3). Il s'agit d'un feuillet publicitaire intitulé «Vient de paraître: troisième édition» (plus exactement la deuxième réimpression de l'édition de 1933). Si *Louis Jolliet* a été réimprimé deux fois, et même trois, selon Jacques Brault (*Alain Grandbois*, Fides, 1958, p. 13), force est de conclure qu'il a connu un certain succès de librairie. Reste à savoir si le livre s'est aussi bien écoulé des deux côtés de l'Atlantique.

58. Si l'on en croit Jérôme Séverin, «la diffusion de l'édition française de l'ouvrage de Grandbois fut insignifiante au Canada». Il ajoute que l'édition récente de Fides est «bien supérieure à celle de Messein» (31 décembre).

A la suite de Lacourcière, Roger Duhamel associe édition étrangère et problèmes de diffusion locale. Il attire l'attention sur le fait que le livre de Grandbois «a paru discrètement à Paris en 1933 chez l'éditeur Messein. Il n'a connu au Canada aucun lancement; de rares exemplaires se sont vendus à la bonne fortune des bouquinistes». Jean-Pierre Houle tient à peu près le même discours: «*Né à Québec*, édité pour la première fois à Paris en 1933, n'avait pas encore connu d'édition canadienne et ainsi une bonne partie du public ignorait» «un ouvrage infiniment plus remarquable qu'il ne paraît avoir été remarqué depuis sa parution à Paris en 1933», confie pour sa part Jacques-Abel Tremblay (p. 332). De son côté, Solange Chaput-Rolland constate que les «Canadiens en grande partie ignoraient cette œuvre de Grandbois» publiée à Paris il y a quelques lustres[59].

Quoi qu'il en soit, la collection du «Nénuphar» donne enfin, se félicite Jean-Charles Bonenfant, la première édition canadienne de *Né à Québec*, originairement «publié à Paris, *[...]* loué par la critique française et canadienne», et qui, ajoute erronément le critique, aurait mérité «à son auteur le prix David»[60]. En d'autres termes, c'est Jacques-Abel Tremblay qui en convient, l'édition canadienne, grâce aux soins de Luc Lacourcière, «donne, pour la première fois chez nous, publicité» au livre de Grandbois (p. 332). Aussi faut-il, avec Roger Duhamel, savoir «gré aux éditions Fides d'avoir permis à nos compatriotes de prendre connaissance d'une œuvre de qualité et de l'avoir accueillie dans la collection du Nénuphar». Henriette Berger dit également sa reconnaissance à Fides qui remet en librairie dans son «excellente» collection du «Nénuphar» un

---

59. S. Chaput-Rolland, *Amérique française*, I, 4 (1948-1949): 88. — Dans *Vingt-cinq à la une: biographies* (la Presse, 1976, p. 38-46), Isabelle Girard consacre un chapitre à Solange Chaput-Rolland, écrivaine, journaliste, conférencière, animatrice à la télévision et cofondatrice, avec Andréanne Lafond, de *Points de vue*, périodique dont nous parlerons dans le prochain chapitre.

60. Voir la note 30. — Dans un autre ordre d'idées, les réclames pour *Né à Québec* précisent qu'il s'agit de la «première édition canadienne».

livre canadien édité à Paris en 1933 et «passé presque inaperçu chez nous lors de son premier lancement» (p. 3). La collaboratrice du *Temps* de Québec poursuit:

> L'époque était dure aux auteurs canadiens qui n'avaient chez eux qu'une étroite audience. Nul n'est prophète dans son pays, dit un vieil adage, et nuls ne l'ont mieux illustré que nos écrivains. Nous nous souvenons bien de ce temps, pas si lointain, où l'intellectuel à qui l'on demandait: «Vous avez lu le bouquin de X?», répondait: «Moi, lire un auteur canadien... vous voulez rire! Je n'ai pas de temps à perdre». Temps heureusement révolu, ce qui *[...]* permet de réparer de graves injustices.

Quant à Guy Sylvestre, il se réjouit «que des œuvres canadiennes soient rééditées et s'écoulent en librairie», deux signes d'une évolution.

On répétera que Luc Lacourcière établit un lien entre édition et diffusion, un ouvrage canadien publié à Paris pouvant être mal distribué au Québec. Il s'ensuivrait une rareté des ventes, ce qu'indique plus d'un commentateur. Sur cette rareté (loin d'être corroborée par les faits) s'en greffe une autre: l'édition française de *Né à Québec* est en effet épuisée. Ces deux phénomènes créent donc une *nécessité éditoriale* (c'est ainsi qu'on présente la question), que viennent renforcer les qualités d'un énoncé on ne peut plus méritoire. Cherchons donc, avec Lacourcière, Tremblay et les autres critiques, ce qui vaut à la biographie de Jolliet «d'être l'objet d'un tel jugement d'excellence» (J.-A. Tremblay, p. 329).

B. LA «VERITE» HISTORIQUE

La présentation du volume de Grandbois par Lacourcière permet à celui-ci de rappeler, en filigrane, l'objectif poursuivi par la direction du Nénuphar qui, répétons-le, s'efforce de grouper les «meilleurs» ouvrages des écrivains locaux (prouvant par le

fait même l'existence d'une littérature canadienne-française «valable»). En tête de liste figurent les écrits relatifs à l'histoire du régime français.

1° *Louis Jolliet: premier explorateur canadien*

> [*Né à Québec* mérite de figurer dans la collection du Nénuphar] *en raison du sujet d'abord, qui est la vie et les aventures du plus illustre fils de la vieille cité, premier Canadien de naissance à jouer un rôle capital dans l'exploration de l'Amérique du Nord.*

Encore une fois, Fernand de Montigny bisse le couplet de Lacourcière. *Né à Québec* «évoque la vie et les aventures du premier Canadien de naissance à jouer un rôle primordial dans l'exploration de l'Amérique du Nord» (p. 155). Dans la *Revue dominicaine*, Antonin Lamarche y va d'une variation sur le thème du premier explorateur canadien: «Alain Grandbois retrace la vie héroïque de cet explorateur né à Québec qu'est Louis Jolliet» (p. 184).

Julia Richer répète le motif, mais sur le mode interrogatif: «Louis Jolliet n'est-il pas *[...]* le premier Canadien de naissance à jouer un rôle dans l'exploration de l'Amérique du Nord?» Puis la chroniqueuse de *Notre temps* étoffe le thème: «Jolliet est le premier de nos ancêtres à porter en lui les caractéristiques violentes du Canada: l'amour du pays, une volonté opiniâtre mêlée à une légitime ambition de conquête et de découverte, le goût du risque, du danger, de l'aventure que tous ces pionniers recevaient avec la vie.» Roger Duhamel insiste également sur la valeur symbolique du personnage créé par Grandbois. Celui-ci

> veut démontrer l'attachement d'un Canadien à sa patrie, la fascination qu'exerce sur lui l'immensité de nos paysages. Jolliet s'était rendu en France pour parfaire ses connaissances en navigation et en cartographie. Ce pays plus confortable que la pauvre colonie le retiendrait-il? *[...]* Il peut faire escale partout dans le vaste monde, son port d'attache*[,]*

c'est-à-dire Québec, ne changera pas.

D'autres commentateurs s'attachent plus particulièrement au titre. C'est notamment le cas de Jérôme Séverin qui se demande dans *le Clairon* du 31 décembre 1948:

> Pourquoi ce titre énigmatique *[...]* ? Sans doute Grandbois a-t-il voulu marquer par là une différence importante et qu'on néglige trop souvent, par légèreté d'esprit, lorsqu'on étudie et expose les origines de notre peuple. Le biographe a souligné les nuances d'âme et de caractère qui pouvaient exister entre un Français, établi dans la colonie, et un Canadien, c'est-à-dire un homme d'origine française, bien sûr! mais né dans la colonie même, né en terre canadienne.

C'est un des mérites de *Né à Québec* de rappeler que les répulsions et les attractions du Canadien français pour le Français ne sont pas d'aujourd'hui ni d'hier, mais remontent plutôt «aux commencements obscurs de notre histoire», idée chère à Lionel Groulx qui se manifeste au mois de mars 1949.

Le titre de la biographie de Jolliet fait quelque peu tiquer l'historien. «*Né à Québec*! Une première observation sur le titre. On sait qu'il y a controverse sur le lieu de naissance de Louis Jolliet. Est-il né à Québec ou près de Québec»[61]? Trois mois plus tard, Jean-Charles Bonenfant objecte à Groulx: «Que Louis Jolliet ait vu le jour dans la capitale de la Nouvelle-France ou dans un village voisin, il reste définitivement marqué par le titre du livre *Né à Québec*... que lui consacrait, il y a quinze ans, Alain Grandbois».

> *Evoquer* [les] *lointains voyages qui vont de la Louisiane jusqu'au Labrador, c'est suivre le cours des fleuves et des rivières, aller à la reconnaissance d'un continent.*

En délimitant le territoire exploré par Jolliet, Fernand de Montigny se démarque à peine de Lacourcière: Louis se promène des «rives brûlantes de la Louisiane, jusqu'aux côtes glacées du Labrador» (p. 155). Julia Richer embouche elle aussi la trompette: «Ses aventures passionnantes, ses voyages incessants de la Louisiane jusqu'au Labrador, sa personnalité propre, tout contribue à faire de Louis Jolliet l'une des plus stimulantes

---

61. Sur cette controverse, voir l'article intitulé «Une plaque mise en cause» de l'historien Arthur Maheux paru dans *la Patrie* du 3 septembre 1949, p. 44-45 et 55.

figures de notre passé, pourtant si riche en hommes d'action.» De son côté, Emile Bégin affirme que la biographie narre «surtout l'histoire d'un Canadien de la vieille époque, musicien, coureur de bois, trappeur, découvreur, capable de couvrir dans ses courses les trois quarts de l'Amérique septentrionale» (p. 622).

Roger Duhamel, lui, apporte une touche un peu plus personnelle. Une fois qu'il a pris sa véritable taille, le récit se resserre autour de Jolliet. Le chroniqueur de *Montréal-Matin* continue: «Nous voici dans son canot, quand il sillonne lacs et rivières, à la recherche de la mer lointaine, seul ou en compagnie du père Marquette». Dans *Né à Québec*, Lionel Groulx trouve «une puissante évocation de la nature vierge de l'Amérique et des mœurs des 'voyageurs' d'autrefois». Ou, si l'on préfère, le lecteur est conduit, pour user des termes de Lacourcière, «à travers les enchantements d'une nature vierge où l'homme blanc rencontre l'enfant des bois» (p. 9), ce à quoi Jacques Beauchamp fait laconiquement écho: «Guerres incessantes, voyages lointains, nature vierge, l'homme blanc, l'enfant des bois, intrigues, préséance» (p. 436).

Quant à Henriette Berger, elle franchit les frontières de l'Amérique. La collaboratrice du *Temps* évoque en effet «Louis Jolliet et Jacques Marquette, deux noms indissolublement unis dans l'histoire et dans la légende, le marin et le missionnaire, symbole et résumé de trois siècles de colonisation française des rives canadiennes aux côtes d'Afrique» (p. 3).

La biographie produite par Alain Grandbois porte, on le sait, sur Louis Jolliet, premier explorateur canadien, figure de légende qui a connu une vie «extraordinaire». Doté d'une personnalité propre, dépositaire des caractéristiques «violentes» du Canada (qu'on oppose volontiers à celles de la «douce» France, contrée du confort), attaché à sa

patrie d'origine, le héros (qui va en Europe mais en revient, au propre et au figuré) parcourt l'immense continent américain.

Le protagoniste fait, pourrait-on dire, figure de symbole dans le contexte éditorial particulièrement difficile de l'immédiat après-guerre où la maison Fides, *née au Québec*, procède, un an après la querelle de Charbonneau, à une édition, cette fois *canadienne*, de *Né à Québec*, œuvre ou chef-d'œuvre enfin *rapatrié*, qu'on peut maintenant qualifier de *local* à tous égards, et qui est en conséquence susceptible de s'inscrire dans le processus d'autonomisation de la littérature québécoise et même de le représenter.

2° *Une fresque de la Nouvelle-France*

> *L'auteur a historié* [le] *merveilleux périple d'une remarquable fresque de la Nouvelle-France au dix-septième siècle.*

Emile Bégin emboîte allégrement le pas à Lacourcière. Dans *Né à Québec*, «nous avons une admirable fresque de la Nouvelle-France au XVII^e siècle» (p. 622).

Maints critiques profitent de l'occasion pour détailler ce thème. Julia Richer est du nombre. Elle compare le livre de Grandbois à une «fresque habilement crayonnée de la Nouvelle-France au XVII^e siècle, cette Nouvelle-France aux prises avec les Sauvages tout d'abord, premiers maîtres du pays, avec les Anglais ensuite qui commençaient à reluquer avec envie cet immense pays dont s'enrichirait un jour leur empire». Commentant *Né à Québec*, Jacques Beauchamp endosse également ce point de vue.

> Il s'agit d'une large fresque de la Nouvelle-France au dix-septième siècle: depuis l'arrivée d'Adrien d'Abancourt, père de Marie qui sera la mère de Louis Jolliet, jusqu'à la disparition de ce dernier. Samuel de Champlain, les sauvages, les Récollets, les Jésuites, les Sulpiciens, les Français, les Canadiens, Frontenac et les gouverneurs, Talon et les intendants, Louis Jolliet, Marquette, La Salle, Dollard des Ormeaux, M^gr de Laval (p. 436).

D'autres auteurs, à l'instar de Lacourcière, conjuguent biographie de Jolliet et fresque de la Nouvelle-France[62]. «Nous ne perdons jamais de vue le protagoniste», écrit Roger Duhamel:

> nous le suivons même à la piste une fois qu'il s'est engagé dans la voie royale de son destin, mais nous ne pouvons jamais oublier qu'il appartient à notre XVII^e siècle. Admirable fresque, d'une animation bourdonnante, où s'insèrent tous les principaux personnages de notre histoire: la série des gouverneurs et leurs caractéristiques, la querelle rapidement esquissée mettant aux prises le hautain et digne M^gr de Montmorency-Laval et le querelleur abbé de Queylus, l'action féconde de l'intendant Talon.

En plus d'évoquer la vie de Jolliet, Alain Grandbois, selon Fernand de Montigny, fait revivre toute l'histoire tragique et mouvementée du pays au dix-septième siècle: «Depuis la prise de Québec par les Kirke en 1628, en passant par l'épopée sanglante de nos martyrs canadiens, du dévouement héroïque de Dollard au Long-Sault, jusqu'aux exploits d'Iberville, à la baie d'Hudson en 1696»[63]. Pour sa part, Jean-Charles Bonenfant observe que *Né à Québec* «n'est pas uniquement la biographie de Louis Jolliet». Le collaborateur de la revue *Culture* poursuit: «Le récit de la vie du découvreur n'est souvent que la trame générale permettant à l'*[auteur]* de peindre la vie primitive de la Nouvelle-France et même de remonter aux découvreurs. Il faut lire plusieurs pages avant de surprendre le nom de Louis Jolliet»[64]. Si, note Harry Bernard dans *le Travailleur* de Worcester, l'explorateur

> occupe le premier plan, on aperçoit aux autres les hommes et les femmes de son époque, les blancs et les Indiens, les soldats, colons, éclaireurs, les fonctionnaires et les missionnaires, les marchands, les coureurs de bois, tous ceux qui, à un moment ou à l'autre, coudoient le découvreur, lui cherchent noise

---

62. C'est notamment le cas de Jérôme Séverin. Voir en particulier son article du 24 décembre 1948.

63. F. de M., *les Carnets viatoriens* (avril 1949): 155. — En réalité, la première occupation anglaise de la Nouvelle-France n'a commencé qu'en juillet 1629. D'autre part, c'est en 1694 que Le Moyne d'Iberville se rend maître du fort Nelson, établissement de la baie d'Hudson, qu'il reprendra trois ans plus tard. Au fait, *Né à Québec* n'évoque d'Iberville qu'une fois, à la p. 204.

64. Dans l'édition de Fides, Louis Jolliet apparaît à la p. 30.

> ou le secondent dans ses gigantesques entreprises. Nous revivons le rêve d'empire de la valeureuse Nouvelle-France, pour qui aucune tâche ni aucun sacrifice ne fut jamais trop grand (p. 2).

Jean-Pierre Houle est lui aussi d'avis que le récit de l'existence de Jolliet se double d'une splendide et «merveilleuse reconstitution de la vie quotidienne en Nouvelle-France. Tout y est, couleurs, atmosphère, hauts personnages de l'administration et de l'Eglise, hommes et femmes du peuple, guerriers et chasseurs indiens». L'évocation «de notre dix-septième siècle, alors que missionnaires, coureurs *[de]* bois et voyageurs se lançaient à la conquête de l'ouest, du nord et du sud du continent américain» a-t-elle encore sa place en décembre 1948[65]? Assurément, répond le chroniqueur du *Devoir* qui constate que nous ne connaissons pas assez cette époque «merveilleuse»; nous «l'oublions trop facilement pour ne retenir que quelques heures, toujours les mêmes, de la vie de la Nouvelle-France. Rêves d'empire caressés, poursuivis par quelques hommes dont la mémoire n'est même pas conservée par l'imagerie populaire» — thèse que Jean-Charles Bonenfant réfute en juin 1949: «Tout cela est bien connu des Canadiens». Ecrivant en Europe, Alain Grandbois s'adressait d'abord, en 1933, à des lecteurs français qui peut-être ignoraient tout du Canada; il «a voulu les plonger dans l'atmosphère du pays et de l'époque. C'est pourquoi, en de petits tableaux *[...]*, revivent les premiers colons, les missionnaires jésuites, les Indiens».

Les commentateurs font donc chorus. *Né à Québec* constitue la biographie exemplaire d'un être qui ne l'est pas moins pour les Canadiens. Louis Jolliet jette, pourrait-on dire, les bases de cette «américanité» à laquelle Robert Charbonneau se réfère (sans guère la

---

65. Le 31 décembre 1948, Jérôme Séverin rend compte dans *le Clairon* de *Né à Québec* qu'il a d'abord lu en 1934 ou 1935. Dans l'intervalle, le livre n'a rien perdu «de sa valeur, de son intérêt, de son charme». Il résiste à l'épreuve des années. On prend même plus de plaisir, «on trouve plus de profit à le relire qu'à le lire».

définir) à plus d'une reprise dans *la France et nous*. Les critiques reconnaissent en outre que la biographie de Jolliet compose une fresque de cette Nouvelle-France également exemplaire, empire que les ancêtres, en dépit des embûches, agrandissent inlassablement, comparable, ajouterons-nous, à cet autre empire: Fides, maison d'édition pourvue de nombreux services (de bibliographie et de documentation, de bibliothèque, de librairie, de propagande et de vente), diffusant ses propres livres, publiant plusieurs périodiques et rayonnant même à l'étranger. Deux empires ou deux preuves qu'on peut, le cas échéant, opposer aux Canadiens français «défaitistes» doutant de leur propre valeur...

C. HISTOIRE ET VRAISEMBLANCE

Loin de se cantonner dans une conception stéréotypée de l'histoire, Grandbois, artiste talentueux, apporte, au dire de Jean-Charles Bonenfant, «des visions nouvelles» que l'*honnête homme* de 1948 semble disposé à accepter.

1° *L'érudition bien tempérée*

> [On conçoit que le dessein de peindre une fresque de la Nouvelle-France au dix-septième siècle] *ne se pouvait atteindre sans une grande information, voire sans érudition. Mais l'auteur, peintre du passé plutôt qu'historien, se garde d'étaler ses sources livresques*[66].

Fernand de Montigny maquille à peine l'énoncé de Lacourcière: «Malgré son ample information, l'auteur *[...]* dépeint le passé plutôt qu'il n'en fait l'histoire» (p. 156). S'il parle d'histoire à propos du livre de Grandbois, Emile Bégin précise qu'il ne s'agit pas, évidemment, de l'histoire savante, laquelle s'appuie constamment sur des

66. Dans *le Petit Journal* du 7 janvier 1934, Robert Rumilly a loué l'auteur de *Né à Québec* pour sa grande et sûre érudition et ses réelles qualités d'écrivaine.

documents et «accumule au bas des pages force notes d'érudition, d'appel aux archives et de discussion de textes» (p. 622). De son côté, Roger Duhamel voit des spécialistes «hausser les épaules et chercher avidement la petite bête noire». Les abandonnant à leur travail de taupe, le chroniqueur de *Montréal-Matin* les défie «toutefois de découvrir dans *Né à Québec* ces erreurs majeures qui défigurent une époque ou un homme, car l'auteur a pris soin de se documenter diligemment, même s'il n'a pas cru nécessaire de bourrer son livre allègre de notes inframarginales *[sic]* et de renvois». Quant à Harry Bernard, il ne décèle dans la biographie de Jolliet «aucun appareil scientifique, aucune érudition, mais la nature, l'humanité, une atmosphère et un milieu recréés» (p. 2).

Bien qu'il s'intéresse à l'histoire, Alain Grandbois n'est pas, à proprement parler, un historien, c'est-à-dire un «scientifique» *stricto sensu*. Il s'apparente plutôt à un peintre du passé. Cet artiste conserve malgré tout quelque chose du savant, puisqu'il est érudit. Quoi qu'il en soit, l'image du peintre cadre bien avec la métaphore de la fresque que la critique, on l'a souligné, file. On ajoutera que l'écrivain s'écarte de la façon traditionnelle de développer un sujet historique.

Qui plus est, il vient combler une lacune.

2° *L'imagination supplétive*

> [L'auteur] *s'appuie sur des documents certains; mais il les revivifie pour nous; et cette intelligence du passé permet à son imagination créatrice de suppléer heureusement aux déficiences des textes écrits.*

Chez nombre de critiques, la *revivification* se transforme en *recréation*. «Monsieur Grandbois, soutient Solange Chaput-Rolland, fait plus que raconter la vie de Jolliet d'après les manuscrits et les archives. Il a su recréer l'atmosphère de *[...]* temps

illustres»[67], idée que Harry Bernard formule ainsi: venu d'une imagination qui s'appuie sur de solides connaissances, *Né à Québec* «donne une remarquable impression de réel» (p. 2). En somme, il s'agit, pour reprendre la formule d'Emile Bégin, de «l'histoire résurrection, vraisemblable, fondée sans doute *[...]* sur une documentation sérieuse»[68]. Mais la documentation fait corps, comme en alchimie, «avec le récit en fusion de pur alliage, sans montrer sa poussière».

Deux commentateurs s'étendent sur les déficiences des textes écrits. Jean-Charles Bonenfant résume ainsi la «découverte» du Père des Eaux: «En 1673, Louis Jolliet, en compagnie du père Marquette et de quelques Français, descendit le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la rivière Arkansas. Son récit fut perdu lorsqu'à son retour le canot dans lequel il naviguait chavira avec la cassette aux documents»[69]. Cependant, il existe d'autres pièces qui témoignent du voyage[70]. Grandbois s'en s'inspire; en même temps, il fait appel à son imagination «pour décrire magnifiquement ce que fut l'arrivée des premiers blancs au centre de l'Amérique du Nord et évoquer les spectacles inédits qui s'offrirent à leurs yeux».

De son côté, Roger Duhamel affirme qu'on ne saura jamais ce que Jolliet «a ressenti devant ce continent qui venait s'offrir à lui en robe de parade». S'il décide de raconter malgré tout l'odyssée de l'explorateur, Grandbois ne le choisit pas «comme prétexte à de brillants exercices, comme un thème sur lequel développer d'agréables et superficielles variations». Le biographe, qui «n'a nullement besoin de chercher des appuis à son

---

67. S. Chaput-Rolland, *Amérique française*, I, 4 (1948-1949): 88. — Selon Roger Duhamel, «la grande qualité du livre, c'est la reconstitution de l'atmosphère du temps».

68. E. Bégin, *la Revue de l'Université Laval* (mars 1949): 622. — Dans la préface de son *Histoire de France*, Jules Michelet déclare qu'il s'est consacré à une résurrection intégrale.

69. Grandbois narre ce naufrage aux p. 159 et 160 de *Né à Québec* (Fides, 1948).

70. Sur ces autres pièces et les faux en histoire, voir A. Godbout, *Culture*, septembre 1953, p. 225-227 et 245.

imagination et à sa sensibilité dans l'histoire de notre passé», découvre dans les replis les plus secrets de son cœur l'écho des émerveillements de Jolliet, art dans lequel Grandbois, homme de lettres éminemment classique, «excelle sans jamais forcer la note, sans jamais hausser le ton».

Pour suppléer à la disparition du manuscrit de Jolliet, Grandbois doit recourir à son imagination. Il descend dans les tréfonds de son être où il entre dans la peau d'un héros, devenant lui-même *demi-dieu*. De cette expérience quasi initiatique résultent la recréation d'une atmosphère, qui donne l'impression du réel, et la résurrection d'un homme aussi vrai que nature, étonnamment vivant.

3° *L'art vivant*

> [Le héros] *demeure vivant et vraisemblable à côté d'œuvres d'érudition plus apparente et plus lourde que le troisième centenaire de Jolliet a provoquées.*

Né à Québec, remarque Roger Duhamel, n'est pas «une sèche biographie de Jolliet. A quoi eût-il servi d'ajouter à ce que d'autres avaient fait lourdement avant»? Ce que l'écrivain a voulu faire, «ce qu'il a pleinement réussi, c'est une large biographie qui fût lisible par l'honnête homme, vous savez», celui qui, à l'instar de Montaigne, ne se pique de rien, mais qui aime avoir des clartés sur toutes choses, puisqu'il estime que rien d'humain ne doit lui demeurer étranger.

Du passage de l'«Avertissement», d'autres critiques ne retiennent que les thèmes de la vie et de la vraisemblance. Emile Bégin écrit que «la figure de Jolliet se détache sur *[les]* fresques *[de la Nouvelle-France]* avec toutes les couleurs de la vie» (p. 622). Grandbois qui, si l'on en croit Harry Bernard, ne traite pas de choses vues, senties, expérimentées par lui, «s'abandonne à une évocation historique, essaye de reconstituer

un monde disparu, des paysages aujourd'hui modifiés» (p. 2). Plus précisément, il présente Louis Jolliet «comme un homme de chair et d'os, avec ses qualités et ses faiblesses, dans un monde neuf, exubérant de vie, haut en couleurs, qui fut le sien en des temps révolus depuis bientôt trois siècles»[71].

Le 24 décembre 1948, Jérôme Séverin dit, en d'autres mots, la même chose. Dans *Né à Québec*, où Grandbois promène un œil critique sur les événements et les personnages historiques, il n'y a pas de monuments, mais plutôt

> des hommes qui vivent, qui luttent, qui souffrent, qui commettent des fautes et des bassesses; il y a aussi des hommes qui, *[à]* travers tous les obstacles, savent s'élever à la vraie grandeur. Ils sont la preuve que la sainteté et l'héroïsme n'ont pas toujours des visages de marbre ou de bronze. Avant d'être une glorieuse statue, un homme a toujours été un être soumis à toutes les misères et à tous les risques de la condition humaine.

Pour Solange Chaput-Rolland, l'imagination et la grande érudition de l'écrivain lui permettent «de reconstituer des incidents, de construire autour de la vie de Jolliet une vie fictive qui a une âme bien réelle, bien conforme à ce que nous savons des rudesses et des dangers d'une existence vouée à la découverte des incommensurables territoires de notre grand pays» (p. 89).

La seconde réception de *Né à Québec* montre donc, comme la première quinze ans plus tôt, que les littéraires appellent certains changements quant à la façon d'aborder l'histoire. Ouvrant la voie, Luc Lacourcière met en parallèle érudition apparente (ou stricte vérité historique) et vie (ou vraisemblance). C'est-à-dire qu'à côté d'une science empreinte de lourdeur et de sécheresse s'épanouirait une autre histoire, pleine de sève, à l'enseigne (paradoxale) de la profondeur et de la légèreté. C'est, semble-t-il,

---

71. Il y aurait donc au moins deux Louis Jolliet: celui d'Alain Grandbois et le personnage historique — dichotomie dont rend compte le titre choisi par Harry Bernard: «Le Louis Jolliet d'Alain Grandbois».

ce parti pris que Fides privilégie en accueillant une de ses manifestations dans la collection du «Nénuphar». C'est également à cette manière de traiter l'histoire, qui rompt avec l'historiographie canadienne-française traditionnelle, que vont les allégeances de la critique. Les commentateurs notent et connotent positivement une transformation: d'un héros, être idéal, quasi divin, Grandbois fait un homme de chair et de sang, doté non seulement de qualités, mais aussi de faiblesses qui ne ternissent pas son image.

A propos de *Né à Québec*, Jean-Pierre Houle déclare: «Des héros que nous prenions pour des images d'Epinal, des figures *momifiées* que nous admirions sur commande *[...]* sont ici rendues vivantes et chargées d'humanité»[72]. Elles parlent en conséquence à l'humaniste, à l'honnête homme que Roger Duhamel exhume en avril 1949.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler que dans *le Quartier latin* du 17 décembre 1943, le peintre Fernand Leduc utilisait déjà l'image de la momie. Il invitait en effet l'amateur d'art à renoncer «dès maintenant au culte cher des momies, du falsifié et de l'emphase» (p. IV). Il imputait ce culte à l'académisme, associé à la mort, à la sclérose, auquel il opposait (après maints critiques dont Henri Girard, Robert Aye et Paul Brien) l'*art vivant*, libéré des entraves, de toute idée préconçue — art essentiellement dynamique et novateur[73]. Au fait, Leduc est l'un des artistes ayant endossé *Refus global*,

---

72. Nous soulignons.

73. Sur le thème de l'art vivant, voir E. Trépanier, «L'émergence d'un discours de la modernité dans la critique d'art (Montréal 1918-1938)», et F.-M. Gagnon, «Le sens du mot 'abstraction' dans la critique d'art et les déclarations de peintres des années quarante au Québec», dans *l'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, l'Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 87, 95, 97 et 111, note 113, et p. 117, 123 et 132. Voir également notre article paru dans *Littératures*, 4 (1989): 82-83.

mis en vente le 9 août 1948, à peine quatre mois avant que *Né à Québec* ne sorte en librairie[74].

Un esprit de renouveau souffle alors sur l'art au Québec. Qu'il stimule la peinture et, à l'intérieur de cette discipline, un noyau d'artistes gravitant autour de Pellan, Riopelle et Borduas, les spécialistes en conviennent. Mais le phénomène déborde largement le milieu des arts plastiques. La controverse suscitée par *Refus global* en témoigne. S'il s'en faut de beaucoup que les journalistes soient tous favorables au manifeste, ils se prononcent, comme Roger Duhamel, sur des notions telles que «l'art nouveau, l'art vivant, l'art adapté à notre temps» ou sur «les vieilles formules *[prétendument]* désuètes et caduques»[75]. Ainsi des questions de haute importance pour les arts, y compris la littérature, sont-elles discutées sur la place publique. Un débat, même s'il ressemble souvent à un dialogue de sourds, est à tout le moins engagé.

Marqué au coin de l'imagination créatrice, le récit de Grandbois ressortit à l'histoire quant au contenu. Mais à quel genre *Né à Québec* appartient-il vraiment?

---

74. J. Fisette, «*Refus global*, manifeste de Paul-Emile Borduas *et alii*», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III, p. 853. — Si l'on se fie à Henri Tranquille, les quatre cents exemplaires de *Refus global* se retrouvèrent dans sa librairie. A ce sujet, voir R. Giroux et A. Lebel, «Henri Tranquille: libraire de l'avant-garde», *Cap-aux-Diamants* (hiver 1989): 15.

75. Dans le *Montréal-Matin* du 14 septembre 1948, Duhamel qualifie le refus «total» de Borduas d'anticléricalisme de commis voyageur, «qui indique une méconnaissance de la situation». — A la p. lvi de l'«Introduction» du troisième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, on signale que Guy Jasmin, entre autres critiques, se montre sympathique «au groupe des seize» et l'on renvoie à la p. 4 du *Canada* du 22 septembre 1948, où devrait figurer un article de Jasmin. Or il ne s'y trouve aucun texte sur le manifeste. Par contre, un article, mais anonyme, rapporte en p. 3 les propos de Borduas qui vient d'être congédié de l'Ecole du meuble. D'après les questions posées, il est facile de déduire que le journaliste est favorable au peintre de Saint-Hilaire.

D. LA QUESTION DES GENRES

> *Est-ce à dire que le livre de Grandbois soit une biographie romancée? L'auteur s'est prudemment contenté d'écrire, en sous-titre,* récit, *comme avait fait Louis Hémon pour sa* Maria Chapdelaine. *Ce qui signifie, je crois, qu'il n'abdique point les droits et les devoirs de la création poétique en face du document.*

Ne s'embarrassant nullement de considérations d'ordre typologique, quelques commentateurs se contentent de mentionner un genre. Guy Sylvestre fait de *Né à Québec* un récit; Solange Chaput-Rolland, un récit historique; Emile Bégin, une «vie romancée (oh! légèrement)» (p. 622); et Guy Jasmin, une simple biographie. Aux yeux de Jérôme Séverin (qui ignore si Grandbois tient à faire figure d'historien), *Né à Québec* «dépasse le cadre de la simple biographie» (24 décembre).

Plusieurs auteurs multiplient les désignations. C'est notamment le cas de Jean-Charles Bonenfant (biographie, récit), de Roger Duhamel (récit, large biographie), de Victor Barbeau (récit, reconstitution), de Jean-Pierre Houle (récit, reconstitution, histoire romancée), de Jacques-Abel Tremblay (récit, reconstitution historique, vie et biographie romancées), et de Harry Bernard (récit, évocation et reconstitution historiques, biographie romancée).

Pour sa part, Julia Richer incorpore *Né à Québec* dans les lettres. Elle le définit ainsi: un récit littéraire qui prend une couleur romanesque et «qui tient le lecteur en haleine jusqu'aux dernières pages». Renchérissant sur cette idée, Henriette Berger devance certaines objections:

> Des esprits chagrins reprocheront sans doute à Alain Grandbois d'avoir pris quelques libertés avec l'histoire, d'avoir sollicité les documents et interprété les faits. Ils lui diront que sa bibliographie est modeste[76], qu'il n'a alourdi son texte d'aucune référence. Enfin, ils lui lanceront l'anathème, lui répétant qu'il a fait œuvre de poète plutôt que d'historien (p. 3).

---

76. Julia Richer qualifie de précise la bibliographie historique sur laquelle s'appuie *Né à Québec*.

La collaboratrice du *Temps* de Québec pose alors cette question:

> Pourquoi empêcher un poète de penser et d'écrire en poète? Aussi bien tarir le chant du rossignol. Prudent, Alain Grandbois n'intitule pas la relation véridique de la vie de Louis Jolliet *histoire*, mais *récit*, ce qui lui accorde la licence de donner un coup de pouce de temps en temps non pas aux faits mais aux dialogues, ce qui *[...]* change du style funèbre de trop de spécialistes[77].

Le genre choisi par Grandbois fait s'interroger Jacques Beauchamp.

> Tout le long de la première partie *[de* Né à Québec*]*, il n'est guère question de Louis Jolliet lui-même. *[Il]* apparaît plus souvent dans les deux autres parties, mais le lecteur se demandera, la dernière page tournée: «Louis Jolliet ou la Nouvelle-France au XVII[e] siècle?» C'est entendu, Jolliet, sa vie et ses aventures tiennent la première place jusqu'à un certain point. «Une biographie romancée, alors?» L'auteur a écrit, en sous-titre: *Récit*, et donne, à la page 207, une bibliographie» (p. 437).

Quant aux historiens, ils ne semblent pas reconnaître en Grandbois un pair. Au dire de Lionel Groulx, en tout cas, la biographie de Jolliet «relève de la littérature plus que de l'histoire, même si, en toute rigueur, on ne saurait la rattacher à l'histoire romancée»; il y perçoit, «et il n'y a pas risque de se tromper, l'aventure d'un explorateur racontée sur le mode épique».

On rappellera la nature ambiguë du récit qui consiste dans la relation, orale ou écrite, de faits vrais ou imaginaires. On ajoutera qu'il ne concerne pas uniquement les textes en prose, mais aussi les écrits poétiques, dont l'épopée. Aussi, l'on ne s'étonnera guère que la critique ne s'entende pas pour mettre une seule étiquette sur l'ouvrage de Grandbois, si ce n'est celle de récit, qui s'applique d'autant mieux au livre que l'auteur y relate des faits à la fois «vrais» (la bibliographie qui clôt le volume en témoigne) et «imaginaires» (le journal rédigé par Louis Jolliet ayant été perdu, l'auteur est obligé de «fabuler»).

---

77. Nous soulignons.

A la désignation de *biographie romancée* (le substantif *biographie* se rapprochant de la «vérité», et l'épithète *romancée* de l'«imagination»), Luc Lacourcière en préfère une autre qui inverse les termes du rapport *vérité/imagination*. A l'instar de Grandbois lui-même, l'auteur de l'«Avertissement» opte pour *récit*, qui mettrait l'accent sur «les droits et les devoirs de la création poétique», laquelle aurait préséance sur la conformité au document, l'information de première main n'existant pas en l'occurrence (p. 10).

Pour imposer un genre qui, appliqué à l'histoire, pourrait faire problème (la première réception critique de *Né à Québec* en atteste), Lacourcière recourt à un argument d'autorité. Il se reporte en effet à *Maria Chapdelaine*, récit exemplaire, sinon mythique, en tout cas mythifié, entré dans la collection du «Nénuphar» en 1946 et préfacé par Félix-Antoine Savard, autre écrivain maison, dont le Menaud se fait lire par sa fille Marie «les paroles miraculeuses» de Louis Hémon[78].

IV. DES ALLUSIONS A LA RECEPTION CRITIQUE DE 1933

Au moins trois auteurs font des allusions plus ou moins explicites à la réception critique immédiate de 1933. Il s'agit de Guy Jasmin, de Victor Barbeau et de Jean-Pierre Houle.

---

78. F.-A. Savard, *Menaud maître-draveur*, Fides, 1944, p. 13.

A. LA QUERELLE DE L'HISTOIRE ROMANCEE (Jean-Pierre Houle)

Dans un article que publie *le Devoir* du 24 décembre 1948, Jean-Pierre Houle commence par déclarer qu'il n'a pas l'intention de reprendre «une vieille querelle», précaution oratoire qui ne l'empêche cependant pas de répondre aux «doctes» personnes qui n'ont pas manqué d'adresser à son ami Grandbois des reproches assez sévères pour le récit qu'il a donné de la vie de Louis Jolliet. Malgré ses démentis, c'est à «l'apologie de ce que l'on appelle, avec dédain, l'histoire romancée» que se livre Houle[79].

Pour certaines gens, Clio, patronne de l'histoire, «ne peut se présenter que sous le vêtement rigide de l'érudition ou parée des seules parures des notes et de la bibliographie». S'il admet qu'à certains jours, il doit en être ainsi, le critique observe cependant que «les notes, les dossiers, les fiches ne suffisent pas *toujours* à rendre l'histoire intelligible et que bien souvent la vie est sacrifiée à l'érudition».

Houle n'oublie pas que la muse de l'histoire est sœur d'Erato (qui veille sur la poésie érotique et les noces), de Polymnie (qui présiderait à l'hymne, à la pantomime ou à la poésie lyrique) et de Calliope, protectrice de la poésie épique et parfois de l'éloquence. Autrement dit, le chroniqueur du *Devoir* ne voit pas pourquoi l'histoire n'emprunterait pas aux muses, «de temps à autre, leurs chants et quelques-uns de leurs ornements sans pour cela rien perdre de sa dignité»[80]. Il trouve même que «la poésie — qui est avant tout don de vue — est parfois indispensable à l'histoire, non seulement pour animer les

---

79. La question de l'histoire romancée était au cœur de la controverse qui s'est engagée en 1934, peu après la sortie de *Né à Québec*. A ce sujet, voir le premier chapitre de cette étude.

80. Se portant à la défense de Jolliet que son biographe aurait rapetissé, Albert Pelletier écrivait dans *le Canada* du 22 janvier 1934: Grandbois a pomponné les données historiques «de belles phrases et, souvent, d'un impersonnel style de mode. L'histoire se dissimule ainsi sous les falbalas littéraires et prend l'apparence de la maigriote *[sic]* fantaisie». Contrairement à Jean-Pierre Houle, Pelletier connote (très) négativement les «ornements», ravalés au rang de «colifichets passagers des marchands de modes».

traits un peu tirés de son visage, mais aussi pour une meilleure intelligence de ce passé dont l'histoire *[...]* conserve le souvenir».

Peu importe que le biographe de Louis Jolliet «ait prouvé ou non que les cartes tracées par son héros sont de lui, ou du père Marquette, ou du père Allouez ou du père Dablon». Ce qui compte en revanche pour Houle, c'est que désormais l'explorateur cesse de n'être «qu'un nom inscrit dans les manuels et dont l'aventure se résume par un simple tracé sur les cartes géographiques». Le critique reconnaît volontiers que Grandbois prête un peu aux propos de ses personnages, «que tel discours d'un chef iroquois, que tel entretien de l'intendant Talon et de Jolliet ne se sont pas déroulés exactement dans les termes rapportés». Mais, soutient Houle, l'«essentiel est que l'auteur fasse vraisemblable et que les discours soient bien 'dans la ligne' du personnage». Cela n'est possible que si l'écrivain «possède une vaste information et que s'il a maintenu un commerce étroit avec l'époque et les hommes qu'il raconte».

Dans son article dont le ton s'apparente parfois à celui de la polémique, Jean-Pierre Houle défend l'histoire romancée (plus vraisemblable que rigoureusement vraie) que maints critiques avaient malmenée en 1933, ce qui n'est plus le cas trois lustres plus tard. Après avoir dégagé une opposition entre discipline historique, basée sur l'érudition, et vie, le journaliste propose de les réunir par l'entremise de la poésie. En d'autres mots, il revendique un rajeunissement de l'histoire afin de la rendre intelligible aux contemporains — revendication qui démontre que les mentalités ont entretemps changé: ce qui était lisible naguère ne l'est plus aujourd'hui de la même manière.

B. LES PALINODIES DE VICTOR BARBEAU

Victor Barbeau présente un cas d'espèce dans la mesure où il participe aux deux réceptions critiques[81]. L'essayiste, qui connaît personnellement Grandbois, passe même d'une lecture historique de *Né à Québec* à une interprétation à tendance psychologisante. Au mois d'avril 1949, il confesse dans *Liaison* une erreur: «A sa parution à Paris, en 1933, *Né à Québec* m'avait engagé, je le crains, sur une mauvaise piste. Assez témérairement, j'avais cru y découvrir les ressorts d'une volonté tendue vers l'histoire comme vers un idéal de raison, un symbole d'action» (p. 218). Dans *la Presse* du 10 janvier 1934, Barbeau, sous le pseudonyme de Turc, fournissait trois raisons à la vogue du récit: d'abord le sujet, grâce auquel Grandbois fait découvrir l'intérêt et le pittoresque de l'histoire canadienne; ensuite la narration vivante, à la fois fluide, claire et pleine d'entrain; enfin la qualité du style. Le chroniqueur concluait: «*Né à Québec* apportera une lecture agréable, nourrie, instructive, une image de la Nouvelle-France d'un dessin et de couleurs tels qu'on ne lui en connaissait pas jusqu'ici».

Or les écrits ultérieurs de Grandbois incitent Barbeau, aidé du recul du temps, à concevoir, au mois d'avril 1949, «une tout autre interprétation» (p. 218). «De quelque respect qu'il l'entoure, ce n'est pas l'histoire en soi, c'est-à-dire une discipline rigoureuse, presque mathématique, qui attire Grandbois» (p. 219). C'est plutôt la poésie des êtres et des choses.

Dans l'œuvre grandboisienne, «les distances — et nulle autre n'en présente de plus étendues — ne sont pas moins symboliques que géographiques. Malgré les frontières et les latitudes, aucune solution de continuité ne vient briser la ligne d'horizon» de chacun

---

81. C'est également le cas de Roger Duhamel qui, dans son article d'avril 1949, ne parle cependant pas de celui qu'il avait signé dans *la Relève* en avril 1934.

des textes de Grandbois (p. 218). «Qu'il s'agisse de *Né à Québec*, de *Marco Polo*, d'*Avant le chaos* ou de ses troublants recueils de vers, on y découvre la même perspective, on y respire le même climat moral». En fait, le dépaysement est le fond et la clé de ses livres.

Qui plus est, chacun d'eux «est une feuille de température qui nous raconte autant de son auteur que des personnages qui s'y meuvent». Ainsi Louis Jolliet a-t-il fourni à l'écrivain «la première occasion de s'évader du réel, d'échapper à la mesure du temps» (p. 219). Entre autres éléments, Grandbois «projette dans un passé héroïque et violent ses inquiétudes, ses aspirations et ses rêves» (p. 218-219). Bref, *Né à Québec* constitue la «transposition nostalgique d'un moi insatisfait et tourmenté, d'un refus d'obéissance aux servitudes du présent, une fuite ailée dans le temps et l'espace» (p. 219).

Au *Né à Québec* de 1933 dont l'histoire (discipline rigoureuse qui se situe du côté de la raison) est le sujet, à cette œuvre à la fois plaisante esthétiquement et instructive sur le plan collectif, nommément patriotique, succède le récit (d'une essence individualiste) de 1948 où symbole et poésie font la loi. Aux yeux de Victor Barbeau, Grandbois prend prétexte de l'histoire pour explorer ses propres rêves, pour transposer sur le mode nostalgique son moi tourmenté. D'abord perçue comme un texte exemplaire devant engager les Canadiens à l'action, la biographie de Louis Jolliet devient quinze ans plus tard un instrument d'introspection, une manière d'autobiographie dictée par le *subconscient*.

On notera qu'en plus de faire une lecture symbolique de *Né à Québec*, l'essayiste rattache cette œuvre à l'ensemble de la production de Grandbois. En accolant ainsi livres d'«histoire» et de «fiction», Barbeau abolit entre eux toute distinction. Qui plus est, il pose la liberté de l'artiste quant au choix de ses sujets et à la façon de les développer[82].

C. JEAN CHAUVIN, OLIVAR ASSELIN ET MARCEL DUGAS (Guy Jasmin)

De son côté, Guy Jasmin se souvient que le «lancement au Canada du livre de M. Grandbois eut lieu à la radio par les soins de M. Jean Chauvin, critique d'art et critique littéraire», qu'avait mentionné Olivar Asselin dans *le Canada* du 8 janvier 1934[83]. Ce jour-là, le journaliste signait «un article louangeur sur une œuvre qui l'intéressait visiblement». A la vérité, ce texte n'était pas aussi laudatif que Jasmin le prétend le 22 janvier 1949, également dans *le Canada*.

Même s'il jugeait que *Né à Québec... Louis Jolliet: récit* («titre énigmatique et trop recherché») est un beau livre, Asselin formulait plusieurs griefs. D'abord, il trouvait trop longue une introduction qui occupe le tiers du récit. Il reprochait ensuite à Grandbois «d'avoir trop insisté à faire de Jolliet une espèce d'homme des Jésuites, par opposition à Cavelier de La Salle, homme du gouverneur et de Saint-Sulpice». Le journaliste regrettait également qu'on n'ait pas incorporé des cartes «indiquant les itinéraires de Jolliet, l'emplacement des missions jésuites, des tribus indiennes, des

---

82. C'est aussi la position de Jérôme Séverin qui soutient que Grandbois «ne travaille pas d'après une idée préconçue; il ne montre pas de parti pris dans le choix de ses sujets.» Il traite de ceux qui lui conviennent, qu'il aime. «Ses livres ne naissent pas d'une théorie préalable et immuable.» Bref, sa vision de la littérature «est à l'opposé de l'esprit de système» (24 décembre).

83. C'est le dernier livre de Grandbois que recense Guy Jasmin, qui a déjà rendu compte des *Voyages de Marco Polo* (1941) et d'*Avant le chaos* (1945). Le vendredi 28 octobre 1949, le rédacteur en chef du *Canada* et sa mère périront dans un accident d'avion survenu aux Açores.

colonies anglaises» — cartes géographiques qui décupleraient, pour l'étranger, la valeur d'enseignement de *Né à Québec*. Sur le plan esthétique, Asselin était d'avis que «Grandbois écrit rapidement, correctement, avec une simplicité parfois un peu tendue».

Se reportant à la recension d'Asselin, Guy Jasmin se contente d'affirmer en janvier 1949 que le journaliste «reprochait à Grandbois d'écrire *baie d'Hudson* avec des guillemets — guillemets qui ont disparu dans l'édition du Nénuphar». En réalité, Asselin se demandait pourquoi l'écrivain ne faisait pas précéder le nom propre de la préposition *de* lorsqu'il désignait la *baie James*. Jasmin souligne finalement que «Chauvin et Asselin ne s'entendirent pas tout à fait sur la signification du titre que l'auteur donnait à *[sa]* biographie de Louis Jolliet — M. Chauvin voyant là l'intention de faire ressortir la lutte de l'esprit colonial contre l'esprit métropolitain». S'inspirant d'un passage où le titre du livre est repris — mis en présence d'Anglais qui souhaitent se l'attacher, Jolliet répond qu'il est *né à Québec* et veut continuer à servir le roi de France[84] —, Asselin déduisait plutôt la fidélité de l'explorateur à la couronne française.

En outre, Jasmin évoque *Approches* où, entre autres faits, Marcel Dugas rapporte la difficile genèse de *Né à Québec*[85]. Le titre de l'article de Jasmin, «Né à 6 *[heures]*, rue Racine: *Né à Québec* par Alain Grandbois», procède d'un passage de «Né à Saint-Casimir: M. Alain Grandbois» où Dugas confie: *Né à Québec* «naquit en l'an de grâce 1933, rue Racine, vers six heures de l'après-midi» (p. 45) — passage dont Jasmin donne la version suivante: «*Né à Québec...* naquit à Paris en 1933 et, selon l'aimable parrain que l'auteur lui avait choisi, feu Marcel Dugas, l'événement se produisit vers six heures de

---

84. Voir A. Grandbois, *Né à Québec*, Fides, 1948, p. 179-182. — Incidemment, l'interprétation de Chauvin découle d'un autre épisode où le titre de la biographie est répété. Revenu de France, pays qui l'avait à la fois déçu et charmé, Louis Jolliet «se sentait d'une race et d'un sol différents. Né à Québec...» (p. 82).

85. Dans son compte rendu, Jasmin se réfère de plus aux deux articles parus dans *le Canada* en avril et septembre 1945 à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jolliet.

l'après-midi, rue Racine, ce qui est bien trouvé pour un ouvrage en prose où il y a beaucoup de poésie»[86]. Le chroniqueur du *Canada* cite d'autres extraits du deuxième chapitre d'*Approches*: «Marcel Dugas racontait aussi qu'au baptême, à Montparnasse, 'une jeune femme, très belle', avait été porteuse du livre»[87]. «'Son rire, écrivait Dugas, faisait ouvrir une bouche fraîche et, de son corsage, s'échappait un sein pour nourrir le nouveau-né. Comme sur les images pieuses, les madones de Raphaël et autres madones'»[88].

En somme, on a ici plusieurs exemples d'intertextualité critique. En plus de gloser un texte littéraire et sa préface, la critique du Canada français se souvient qu'elle a maintenant une histoire et des «vedettes», dont Jean Chauvin, Olivar Asselin, Albert Pelletier et Marcel Dugas. La référence à celui-ci est particulièrement significative. Si l'on en croit les commentateurs d'*Approches*, ce critique «exquis» a insufflé la poésie à ses analyses, érigeant ainsi l'exégèse locale en genre littéraire «autonome».

V. LA QUESTION ESTHETIQUE

Si certains commentateurs considèrent *Né à Québec* comme un récit, une reconstitution ou une évocation historique, la plupart y découvrent plutôt une biographie, une histoire ou une vie romancée. D'autres en font tantôt une quasi-épopée, tantôt un quasi-

---

86. L'année 1949 marque le 250e anniversaire de la mort de Jean Racine, ce que signale Guy Sylvestre.

87. Le passage que Jasmin met entre guillemets est tiré de la p. 46 d'*Approches*, le Chien d'or, 1942.

88. Cette citation provient de la p. 47 d'*Approches*.

roman. Nous nous rapprochons de plus en plus de la littérature au sens plus restreint du terme.

Luc Lacourcière parle, on l'a déjà souligné, de poésie et de création poétique. Dans *Né à Québec*, Jacques Beauchamp voit «de l'imagination et de la poésie» (p. 436). Les pages de cette biographie «se ressentent, dit Solange Chaput-Rolland, de la belle poésie qui a toujours chanté dans les autres volumes de Grandbois» ou, si l'on préfère, «toujours son constant souci du rythme et de la poésie baigne son récit» (p. 88). Celui-ci, déclare également Harry Bernard, est baigné de poésie. A travers toute l'œuvre de Grandbois, et *Né à Québec* n'échappe pas à la règle, «on sent, soutient Fernand de Montigny, vibrer un continuel frisson poétique» (p. 156) — avis que partage Henriette Berger.

Texte poétique, c'est-à-dire littéraire, la biographie de Jolliet est en conséquence justiciable d'une analyse stylistique.

A. LES PROCEDES LITTERAIRES

> *Ce livre restera* [...] *par ce style qui rappelle les visions brèves et les éblouissements que dut avoir le grand explorateur du Père des Eaux.*

Emile Bégin signale qu'en 1933, *Né à Québec* bousculait les habitudes littéraires en y apportant «un style haché, haletant, énergique et intéressant jusque dans les notations quasi télégraphiques» (p. 622). De son côté, Jacques Beauchamp décrit ainsi le style de Grandbois (qu'il imite): «Phrases saccadées, pleines d'images dépourvues de lyrisme» (p. 436).

De la phrase grandboisienne, Roger Duhamel écrit qu'elle est simple, vive et «va droit au but, sans s'embarrasser des fioritures dont beaucoup s'enorgueillissent vainement». Peut-être même serait-elle «un peu trop pressée, un peu trop haletante;

on souhaiterait des points d'arrêt, quelque repos». Néanmoins, cette trépidation sied «tout à fait à un récit aussi rapide, elle colle parfaitement à l'objet». Et le chroniqueur de *Montréal-Matin* d'attirer «particulièrement l'attention sur la narration nerveuse et extrêmement émouvante de la destruction des établissements hurons, sur l'héroïque audace de Dollard et de ses compagnons d'avance promis à la mort glorieuse»[89]. A propos de l'arrivée des filles du roi, épisode que Duhamel suppose connu, il demande au lecteur: «Aviez-vous déjà vu cette scène avec un relief aussi saisissant, aussi humain? C'est d'un art exceptionnel»; c'est dépouillé et dense, d'une sobriété exemplaire.

Quelques critiques s'extasient sur «la puissance et la beauté» du style de Grandbois (J.-P. Houle); ou sur sa plume vive et colorée, maniée «avec élégance, imagination et grand style» (S. Chaput-Rolland, p. 88); ou encore sur «de belles images, des traits poétiques, des incidentes saisissantes» (J. Richer).

Quant à Jean-Pierre Houle, il met en lumière un autre procédé littéraire: «L'idée ou le fait qui sera développé tout au long dans un chapitre est amorcé dans le chapitre précédent par une réflexion, un nom qui retiennent l'attention et piquent la curiosité».

Contrairement à Roger Duhamel qui fait certaines réserves sur le style de Grandbois mais s'empresse de nuancer son jugement en précisant que la rapidité du récit appelle une phrase nerveuse, Harry Bernard, romancier terroiriste et adepte de la forme traditionnelle, se contente d'affirmer que l'auteur de *Né à Québec* «manque peut-être de simplicité, ce que trahit *[sic]* une phrase courte, hachée, fatigante parfois, et un goût prononcé des vocables inusités. A le suivre, on perd un peu haleine, tant son récit est nerveux, sautillant, coupé d'incidences *[sic]*» (p. 2). Le chroniqueur du *Travailleur* de

---

89. Jacques Beauchamp s'exclame: «Combien de morceaux d'anthologie! Tel celui qui raconte la folle aventure de Dollard» (p. 436). Quant à Solange Chaput-Rolland, elle se contente d'indiquer que «l'auteur a multiplié les descriptions» (p. 89).

Worcester est d'avis que «les réalistes, les hommes qui vivent près du sol et de leurs semblables, n'écrivent pas ainsi»[90].

B. UNE LANGUE EPUREE

Ce livre restera par la qualité de sa langue [...].

On peut, avec Jean-Pierre Houle, définir ainsi *Né à Québec*: «Une œuvre écrite dans une langue à laquelle nous ne sommes guère habitués» — langue que Henriette Berger juge «aérienne et scandée comme une strophe, la plus belle langue au Canada français avec celle de Jean Simard». «Alain Grandbois, remarque Harry Bernard, écrit naturellement le français sans y mettre trop de recherche. Du moins, il n'y paraît pas à la lecture, ce qui est le grand art»[91]. «Sa langue, constate Roger Duhamel, n'est assurément pas celle du vulgaire, sa qualité suffit à en dérouter un bon nombre.» Grandbois écrit tellement bien, d'après le chroniqueur de *Montréal-Matin*, «que s'il fallait désigner cinq écrivains canadiens-français qui manient parfaitement leur langue, il compterait parmi les premiers».

Pour sa part, Jérôme Séverin braque les feux sur le classicisme de l'écriture grandboisienne où

> une parfaite mesure est observée entre la sécheresse et la surabondance. Invariablement, l'expression conserve sa netteté, son élégance. La phrase est à la fois concise et claire; sobre, elle ne tombe jamais dans la pauvreté et le dénuement. De la première page du livre à la dernière, le récit coule, pur et sans faiblesse.
>
> Grandbois sait exprimer avec une grande aisance les choses les plus difficiles, les plus délicates. Le trait, net et qui exprime tout ce qui doit l'être,

90. Ainsi, le fait que Grandbois a vécu loin du sol (cher aux régionalistes), c'est-à-dire dans des villes, par surcroît «étrangères», exercerait une influence sur son écriture.

91. H. Bernard, *le Travailleur* (24 mars 1949): 2. — C'est aussi l'avis de Jérôme Séverin: à lire Grandbois, «on ne découvre aucun effort de styliste, aucune volonté tendue de bien écrire». Il «écrit *naturellement* le français» (24 décembre).

> n'appuie pas: ce n'est qu'un trait. Mais tout est dans ce trait. Le tact est une des plus appréciables qualités de l'art d'écrire. Et, lorsqu'il touche à des questions délicates dans ses livres, le tact de l'auteur de *Né à Québec* ne se laisse jamais prendre en défaut (24 décembre).

Se démarquant du «vulgaire» sur le plan linguistique, Grandbois fait donc montre de distinction. En fait, il écrit d'une manière à laquelle le lecteur de 1948 n'est pas habitué. Cela suppose qu'en général, les autres écrivains se complaisent dans l'à-peu-près, qu'ils maltraitent le français. En passant, on notera que cette constatation constituait déjà l'un des leitmotive des commentaires lors de la première réception critique.

Soulever la question de la langue revient à poser celle du conflit des codes linguistiques. Lorsqu'elle décide qu'il écrit bien, la critique laisse entendre que Grandbois se plie aux canons du français dit normatif (ou «international»), lequel serait susceptible de véhiculer des valeurs «humaines». Quoi qu'il en soit, Jacques-Abel Tremblay estime que *Né à Québec* «compte de nombreuses pages qui feraient honneur aux plus purs stylistes de France» (p. 332) — juges d'instance «supérieure» en matière de langue. Autrement dit, hormis peut-être Harry Bernard (qui, noblesse oblige, se fait malgré tout discret), les commentateurs, portés sur l'«universel», ne réclament plus qu'on farcisse un texte de régionalismes.

Pourtant, Victor Barbeau fait des distinctions entre deux langues: «L'une, la française *[celle de Chateaubriand]*, modulée et tendre, l'autre, la canadienne *[celle de Grandbois]*, fébrile et cascadante» (p. 219). Mais l'essayiste ne connote péjorativement aucun des deux idiolectes. Il n'oppose plus, comme le faisaient certains dans le premier tiers des années 1930, la langue canadienne «virile», saine, à la langue française «efféminée», décadente, conséquemment à proscrire.

Au public féru de science et d'érudition, privilégiant le message, Jacques-Abel Tremblay en oppose un autre. Il s'agit du lecteur d'abord sensible au «plaisir que donne la lecture d'une écriture de fine texture, où toutes les ressources de la sonorité de la langue sont mises à profit, où tout le pouvoir évocateur des vocables est maîtrisé avec une souplesse et une rigueur qui sont les signes d'un art complet» (p. 331). D'instinct, ce lecteur raffiné, enclin à la littérarité, au ludisme, se tourne vers Grandbois, parangon de l'écrivain ayant accouché d'une œuvre exemplaire.

C. UNE ŒUVRE DE BEAUTE

Si l'on en croit Solange Chaput-Rolland, *Né à Québec* est «un livre de grande qualité» et ce, pour deux raisons (p. 89): «Tout en instruisant le lecteur et en lui permettant d'accointer la belle figure de Louis Jolliet, Alain Grandbois *[...]* donne la grande joie de découvrir *[...]* de belles richesses littéraires»[92] — position que partage Jacques-Abel Tremblay, selon qui les hautes qualités littéraires du récit en font un ouvrage d'autant plus remarquable qu'il abonde en pages «qui sont peut-être les plus fortes et les mieux venues de nos lettres» (p. 332). Le collaborateur de la revue *Lectures* ajoute que le volume témoigne d'un sens inné de la grandeur par, entre autres motifs, «la beauté intense de ses tableaux».

En d'autres mots, «*Né à Québec* est un beau livre» (p. 2); tel est le jugement de Harry Bernard, corroboré par Jean-Charles Bonenfant qui considère la biographie de Jolliet comme «un des plus beaux livres de la littérature canadienne d'expression française». Quant à Jérôme Séverin, il affirme sur le mode interrogatif: «Existe-t-il,

92. A la même page, Solange Chaput-Rolland (qui ne lésine pas sur les épithètes laudatives) définit ainsi *Né à Québec*: «Récit passionnant, de lecture agréable et de facture très belle».

dans notre littérature, un ouvrage plus remarquable? Un livre plus intelligent, mieux écrit? J'en doute beaucoup» (24 décembre). La biographie de Jolliet et les autres beaux livres de Grandbois «honorent les lettres françaises au Canada et se classeraient parmi les bons ouvrages français, si les critiques et les historiens de la littérature française daignaient s'occuper» un peu sérieusement de la production canadienne.

En définitive, quoi de plus normal qu'une œuvre d'une grande, d'une très rare qualité; qu'un si beau livre, remarquable (et remarqué par les spécialistes); qu'un «joyau» auquel Jean-Charles Bonenfant a même accordé un prix qu'il n'a pas obtenu; bref, qu'un texte à tous égards exemplaire et distingué agrémente les loisirs de l'*honnête homme* qui recherche en tout temps l'agréable et la distinction — *honnête homme* dont Roger Duhamel se fait le truchement lorsqu'il soutient que *Né à Québec* «se range déjà parmi les rares écrits de notre littérature qui resteront» — qui feront «les délices des étudiants de nos collèges et de ceux qui étudient encore après le collège», assure enfin Emile Bégin (p. 622).

Des qualités d'ordre idéel et formel valent donc à la biographie de Louis Jolliet d'être agréée par Luc Lacourcière et de figurer ainsi «parmi les meilleurs ouvrages canadiens». En même temps que la valeur d'Alain Grandbois, c'est la justesse de son choix que le directeur du Nénuphar s'efforce de démontrer dans l'«Avertissement» qu'il signe, la gloire du poète rejaillissant sur la notoriété de Fides qui, par rétroaction positive, accroît le prestige de l'élu.

VI. LE MYTHE DE GRANDBOIS

Pour la seconde fois en 1948, la critique braque les feux sur la distinction de Grandbois.

A. UN SURVENANT DISTINGUE

Après ses études, Alain Grandbois, avocat natif de Saint-Casimir de Portneuf, devient, confie Harry Bernard, «une sorte de citoyen du monde, au temps où ce titre n'était pas usurpé par quelques maboules en mal de publicité» (p. 1). Sous la plume du même critique, on retrouve aussi l'image du pèlerin, à connotation plus religieuse[93]. Quoi qu'il en soit, le globe-trotter revient finalement «au pays et *[élit]* domicile à Montréal».

Chez Roger Duhamel apparaît la figure du voyageur distingué. «Plus qu'aucun de ces *[sic]* compatriotes, *[Grandbois]* a voyagé de par le monde, il a contemplé des spectacles sur lesquels nos regards ne se poseront jamais.» En d'autres termes, ce voyageur est doublement distingué. D'une part, il se démarque des Canadiens en voyageant plus qu'eux; d'autre part (et la distinction atteint ici un sommet), il contemple des paysages que les autres ne verront jamais. Sur le thème de la distinction, Victor Barbeau greffe les motifs de l'exotisme et de l'imaginaire. Ses départs ont conduit Grandbois «vers des terres auxquelles ne parviennent que les grands imaginatifs, que les sensibilités tropicales» (p. 219). Ainsi le caractère de l'homme et sa nature profonde le *prédisposaient-ils* à sillonner les confins de l'Afrique et de l'Asie.

---

93. H. Bernard écrit: «En 1941, c'est *les Voyages de Marco Polo*, sujet en or pour le pèlerin qu'est Grandbois».

Maints commentateurs associent les voyages de Grandbois à sa production littéraire. Par exemple, Jean-Charles Bonenfant rappelle que l'auteur composa *Né à Québec* alors qu'il vivait à Paris, «et l'éloignement sembla lui donner une nouvelle vision du Canada et surtout de son histoire». L'homme Grandbois a donc cette capacité de mettre à profit ses prises de distance. Harry Bernard, qui ne s'embarrasse pas de nuances, est plus direct: «L'homme courait *[naguère]* l'univers et ses pérégrinations se reflétaient dans ses œuvres» (p. 1). Car un jour, ce grand voyageur *devait*, tel est du moins l'avis de Roger Duhamel,

> s'éprendre du destin d'un de ses devanciers, Louis Jolliet: Jolliet qui a parcouru l'Amérique en tous sens, à peu près seul, au hasard de l'inconnu, n'ayant pas à choisir entre le luxe des grands palaces et les risques de l'aventure entreprise et menée dans les conditions les plus précaires.

Quant à Jérôme Séverin, il observe lui aussi que Grandbois «a longtemps voyagé et vécu en Asie, en Europe. Puis il est rentré au pays» (24 décembre). Aujourd'hui, ses souvenirs de grand voyageur et les observations qu'il fait au Canada «lui servent, tour à tour ou simultanément, à nourrir ses écrits» qui dépassent les vues étroitement locales pour s'élever sans effort jusqu'à l'universalité. En fait, l'écrivain oscille constamment entre un régionalisme et un exotisme de bon aloi. Ainsi,

> le célèbre aventurier Marco Polo lui *[inspire]* un beau livre. Mais l'intrépide découvreur du Mississipi, Louis Jolliet, lui *[inspire]* un livre encore plus beau, plus pénétrant, plus émouvant dans son élégante sobriété. Les nouvelles réunies sous le titre *Avant le chaos*, les poèmes qui forment deux recueils, *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, prennent leur source dans l'homme universel et non pas, rigoureusement, dans le type canadien-français. Mais il annonce un prochain livre *[...]* qui s'intitulera *Saga canadienne-française*[94].

94. On rappellera que la page «Du même auteur» de *Rivages de l'homme* annonce qu'une *Saga canadienne-française* est en préparation. — Dans son énumération des titres grandboisiens, le chroniqueur du *Clairon* ne respecte pas la chronologie.

Si l'on se fie à la critique, le voyage serait, pour Grandbois, une vocation. Grand imaginatif, le pèlerin, doté d'une sensibilité tropicale, parcourt le monde, dont on le fait citoyen. Fuyant toute publicité, éminemment discret, le «grand dieu des routes»[95], Survenant distingué, se plaît tout particulièrement hors des sentiers battus. L'éloignement aiguise sa perception, lui permet de poser un regard neuf sur l'histoire de son pays d'origine. De ce processus résulte *Né à Québec*, œuvre rapatriée d'un écrivain qui l'est maintenant. Celle-ci reflète les déplacements du globe-trotter. Il y aurait même une espèce de fatalité dans le fait que Grandbois, lui-même «grand» voyageur, élise le destin de Jolliet qui, d'après le mot précédemment cité de Roger Duhamel, fait «escale partout dans *le vaste monde*[96], son port d'attache» en terre américaine ne changeant pas plus que celui de l'écrivain «fidèle», «descendant» de l'illustre explorateur, selon François Gagnon.

B. L'ARTISTE EMERITE

1° *Le fresquiste habile*

De l'ensemble des commentaires émerge une autre représentation, celle de l'artiste accompli. Peintre du passé, de la vie primitive, Grandbois multiplie les tableautins. Il parsème son livre de tableaux colorés et trépidants, brossés de main de maître. L'image la plus courante est cependant celle du fresquiste. L'artiste n'historie-t-il pas le périple de Jolliet d'une remarquable, admirable et large fresque de la Nouvelle-France — fresque habilement crayonnée, haute en couleurs, celles de la vie? Au premier plan,

---

95. G. Guèvremont, *le Survenant*, Fides («Bibliothèque canadienne-française») [1966], p. 70. On rappellera que ce roman a d'abord paru chez Beauchemin en 1945.

96. Nous soulignons. — «Et le Far-West. L'Asie. L'Afrique. Le vaste monde. Et puis la route...» (G. Guèvremont, *le Survenant*, Fides, p. 190.)

n'y voit-on pas l'explorateur, tandis qu'aux autres s'animent les hommes et les femmes de son époque? Il ne s'agit pour l'instant que d'une métaphore. L'image se concrétisera cependant lorsque les critiques découvriront que Grandbois a effectivement manié le pinceau.

2° *L'écrivain de classe*

Solange Chaput-Rolland voit en Grandbois «un excellent écrivain» (p. 88), Jean-Pierre Houle, «un grand écrivain», et Jérôme Séverin, «l'un des plus remarquables, des plus attachants» écrivains canadiens d'aujourd'hui (24 décembre).

«Malgré son modernisme, il y a en lui, note Harry Bernard, des restes de romantisme, dans la pensée comme dans l'expression» (p. 2). Victor Barbeau renchérit sur cette idée: «Alain Grandbois est un romantique, très évolué sur le plan formel, qui tantôt surréalise, tantôt projette dans un passé héroïque et violent ses inquiétudes, ses aspirations et ses rêves» (p. 218-219).

D'autres commentateurs accréditent l'image de l'artisan, celui qui a réalisé un chef-d'œuvre. Ainsi en va-t-il de Roger Duhamel, selon qui *Né à Québec* est rédigé «de main d'ouvrier, *[...]* de main de maître». Dans ce livre, «les tableaux colorés succèdent, se félicite pour sa part Jacques Beauchamp, aux tableaux trépidants, brossés de main de maître» (p. 436). On ne peut que décerner, avec Julia Richer, ce titre à Grandbois: «Maître du style» ou faire de l'écrivain, à la suite de Fernand de Montigny, un joaillier. Aussi, remarque Beauchamp, de nombreuses pages de la biographie de Jolliet «devraient avoir leur place tout indiquée dans les anthologies de la prose canadienne-française». Ces morceaux apprendraient à ceux qui viendront après Roger Duhamel «qu'il existait dans la première moitié du XX^{e} siècle des écrivains de notre nationalité qui connaissaient leur métier d'une façon à peu près impeccable».

Cet écrivain chevronné se double d'un aristocrate de la plume. Dans la collection du «Nénuphar», il côtoie, déclare Jacques-Abel Tremblay, des «auteurs canadiens renommés, et à juste titre» (p. 332). C'est «pourtant le privilège d'Alain Grandbois d'être parvenu à cet accord extrêmement rare entre les valeurs musicales de la langue et une sensibilité racée de toute la personne qui dévoile le sens intime des êtres». Egalant ou surclassant les meilleurs, cet être d'exception n'a jamais recherché le titre de vedette qu'il mérite; il préfère la zone d'ombre où il s'abrite, où savent le rejoindre quelques amis, dont Roger Duhamel, «enchantés du commerce d'un homme racé, d'une culture solide sans jamais être pétaradante, d'un bon goût exquis, capable de comprendre les modes éphémères sans se croire», comble de la distinction, tenu de les épouser lui-même. Il se tient à ce point à l'écart que, pour beaucoup de lecteurs canadiens, le nom d'Alain Grandbois demeure, à la fin de la décennie 1940, «entouré de mystère; il en est même pour se demander s'il ne s'agirait pas d'un pseudonyme!» Chez Emile Bégin surgit la figure de l'alchimiste, la documentation sérieuse faisant corps «avec le récit en fusion de pur alliage, sans montrer de poussière».

A l'opposé du bourgeois, Grandbois, un «noble», se désintéresse des questions mercantiles. Le titre de son livre, qui «a intrigué beaucoup de gens», l'atteste, telle est du moins l'opinion de Duhamel. D'aucuns reprocheraient à l'écrivain d'avoir choisi *Né à Québec*, qui n'est «pas très commercial». «Il faut, s'offusque le chroniqueur de *Montréal-Matin*, tout ignorer de Grandbois pour songer qu'il ait pu un seul instant s'arrêter à cette considération. Son idée est plus subtile.» Jérôme Séverin développe également le thème de l'auteur distingué. Le chroniqueur du *Clairon* avoue s'être toujours fait de Grandbois (qu'il ne connaît pas personnellement, mais dont il a lu tous les livres) «l'idée d'un écrivain désintéressé, insoucieux de la publicité», qui n'écrit

pas en vue du succès, qui ne fait rien pour le forcer (24 décembre). C'est là «le désintéressement raisonnable qu'il est permis d'attendre d'un écrivain».

Cet auteur émérite est précisément «un poète, l'un des plus prestigieux et des plus profonds qui aient ouvert les yeux au pays de Québec». A cette opinion de Duhamel souscrit Jean-Pierre Houle d'après qui Grandbois est «poète et l'un des plus grands». Dans *Né à Québec*, Lionel Groulx reconnaît lui aussi «l'œuvre d'un grand poète».

3º *L'auteur consacré*

Lorsqu'arrive «de Paris *[la]* biographie romancée de Louis Jolliet: *Né à Québec*», personne, observe Harry Bernard, ne connaît Grandbois (p. 1). On peut donc soutenir que cet ouvrage, «en quelque sorte le point de départ de l'œuvre d'Alain Grandbois, l'une des plus dignes d'intérêt chez nous» (J. Richer), le fait connaître «au Canada littéraire et même à l'étranger» (E. Bégin, p. 622). Vient ensuite «un recueil de poèmes, hors commerce, que l'auteur *[publie]* en Chine, à Hankéou» en 1934 (H. Bernard). Sept ans plus tard, il relate «les aventures de Marco Polo» (E. Bégin); il reprend à sa manière «les souvenirs que le Vénitien avait dictés à un compagnon de la prison de Gênes, au treizième siècle» (H. Bernard). En 1944, il donne un nouveau recueil de vers, *les Iles de la nuit*, qui le promeut «poète de grande classe» (J. Richer) et lui vaut un «des prix littéraires de la province» (H. Bernard, p. 2). L'année suivante, les éditions Moderne lancent *Avant le chaos* où sont groupées quatre nouvelles qu'Emile Bégin juge cosmopolites — nouvelles étranges, exotiques où, si l'on en croit Bernard, l'écrivain utilise «sa connaissance des pays et des continents, et dont l'allure n'*[est]* pas sans évoquer *[Valery]* Larbaud ou le Paul Morand des premières années». Enfin, peu avant la réédition

de *Né à Québec*. Grandbois fait paraître *Rivages de l'homme* dont, étrangement, presque aucun des commentateurs de la biographie de Jolliet ne parle[97].

Comme l'indique Solange Chaput-Rolland, le «poète se double d'un conteur habile» (p. 88). Jean-Pierre Houle intervertit les termes du rapport, mais formule un jugement similaire: «Alain Grandbois prosateur ne le cède en rien au poète qui a toute notre admiration». Ainsi se dessine l'image du polygraphe: écrivain qui s'adonne à plusieurs genres et, en ce qui concerne Grandbois, excelle dans chacun. Cette image s'applique également au rédacteur de *Né à Québec*, livre qui, en raison de l'indétermination du genre, fait du biographe à la fois un historien, un poète, un «historien-poète» (R. Duhamel), l'auteur d'un quasi-roman ou d'une sorte d'épopée.

Ayant plusieurs ouvrages à son actif dont deux couronnés par le prix David, membre de «l'Académie canadienne-française»[98], Alain Grandbois «a prouvé sa valeur» (J. Richer) et prend en conséquence «dans la littérature une place de plus en plus considérable» (H. Bernard, p. 1). Aussi n'est-il pas étonnant que le Canada s'occupe passablement de lui (G. Jasmin), que les gens cultivés et lettrés lui accordent «l'estime à laquelle il a droit» (J. Séverin, 24 décembre).

---

97. Pourtant, Roger Duhamel, Jean-Pierre Houle, Julia Richer et Guy Sylvestre recensent à la fois *Rivages de l'homme* et *Né à Québec*, respectivement dans *Montréal-Matin* (13 juillet 1948 et 2 avril 1949), dans *le Devoir* (17 juillet et 24 décembre 1948), dans *Notre temps* (17 juillet et 18 décembre 1948), et dans *le Droit* (31 décembre 1948 et 15 janvier 1949). — Seul Jérôme Séverin nomme le recueil de 1948.

98. *Né à Québec*: «Ouvrage qui a valu à Alain Grandbois l'entrée à l'Académie canadienne-française» (Anonyme, *le Canada* du 16 avril 1945, cité par Guy Jasmin dans *le Canada* du 22 janvier 1949). — On précisera que pour être admis à l'Académie, il faut avoir publié non pas un mais deux volumes.

C. LE PANTHEON DES LETTRES

C'est uniquement à des historiens ou à des biographes que Jean-Pierre Houle compare Alain Grandbois. Il nomme d'abord des auteurs de l'antiquité: deux Grecs, Polybe et Plutarque (biographe et moraliste); deux Romains, Saluste et Tacite, celui-ci ayant érigé l'histoire en genre littéraire. Houle mentionne encore Jacques Bainville, historien disciple de Charles Maurras.

D'autres critiques associent plus volontiers Grandbois à des écrivains, étrangers ou locaux. Ainsi, Jacques-Abel Tremblay l'apparente à Pascal, «un des plus puissants lyriques» (p. 332). Si Victor Barbeau établit un parallèle entre Chateaubriand et l'auteur de la biographie de Jolliet[99], Jacques Beauchamp accole plutôt les noms de Cendrars et de Grandbois. On signalera que l'action des textes des deux derniers écrivains français cités, *les Natchez* et *l'Or*, se déroule, comme celle de *Né à Québec*, en Amérique du Nord. Par ailleurs, Harry Bernard rapproche Grandbois de Larbaud et Morand, deux écrivains voyageurs.

En décembre 1948, Julia Richer fait de Robert Choquette et d'Alain Grandbois les deux piliers de la poésie canadienne. Le premier est alors agrégé au clan des «modernes» en raison de la publication en 1927 du recueil de vers intitulé *Metropolitan Museum*. Il est vrai qu'un livre ultérieur (*Poésies nouvelles*, 1933), à la thématique plus traditionnelle, tempère la réputation d'avant-gardiste qu'on avait pu faire à l'auteur. De son côté, Henriette Berger réunit Grandbois et Jean Simard, dont le premier a commenté *Félix* et qui a reçu en 1947 le prix Kornmain décerné par l'Académie française. Sous la

---

99. Paraphrasant la dédicace de *Né à Québec*, Victor Barbeau écrit que la Nouvelle-France a enchanté la jeunesse de Grandbois, «ainsi que l'Amérique avait enchanté celle de Chateaubriand» (p. 219). — A la p. 54 d'*Approches*, Marcel Dugas associait déjà Chateaubriand et Grandbois.

plume de Guy Sylvestre, enfin, l'auteur de *Né à Québec* se transforme en parangon. Le chroniqueur du *Droit* se demande en effet «quelle Gabrielle Roy ou quel Alain Grandbois surgiront de l'ombre en pleine lumière» au cours de l'année 1949.

VII. DEUX RECEPTIONS AFFRONTEES *(Conclusion)*

Né à Québec a ceci de particulier qu'il représente le premier livre d'Alain Grandbois à être réédité. A deux reprises, donc, la critique est invitée à se pencher sur cette œuvre.

En incluant les huit journalistes anonymes, vingt-quatre commentateurs participent à la première réception critique immédiate de la biographie de Louis Jolliet parue chez Albert Messein à Paris en 1933. Parmi eux figurent Victor Barbeau (né en 1896) et Roger Duhamel (1916-1985) qui rendent compte aussi de l'édition canadienne de *Né à Québec* lancé à grand renfort de publicité par la maison Fides à Montréal en 1948. Dix-huit auteurs signent alors dix-neuf recensions, dont quatre seront reprises: celles de Victor Barbeau (deux fois), Harry Bernard (1898-1979) et Roger Duhamel, le texte de Jacques-Abel Tremblay (1905-1976) ayant d'abord été lu dans le cadre de la série radiophonique *Radio-Collège*. On ajoutera que la publication de l'article de Jérôme Séverin s'échelonne sur deux semaines.

Familier au lecteur de la présente étude, Guy Sylvestre (né en 1918) commentera d'autres parutions d'Alain Grandbois, ce qui est également le cas de Roger Duhamel. Entrée en scène ici, Solange Chaput-Rolland (née en 1919) applaudira de plus à *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957). Outre le fondateur de l'Académie canadienne-française, des interprètes, rencontrés dans au moins un chapitre précédent, recensent un livre grandboisien pour la dernière fois. Il s'agit d'Emile Bégin (1896-1976), Harry

Bernard, Jean-Charles Bonenfant (1912-1977), Jean-Pierre Houle, Guy Jasmin (1908-1949) et Julia Richer. Quant à Jacques Beauchamp (né en 1917), Henriette Berger, l'historien Lionel Groulx (1878-1967), Antonin Lamarche (1909-1967), Fernand de Montigny (étudiant en théologie né en 1923), Cécile Martin, Jérôme Séverin et Jacques-Abel Tremblay, ils se contentent de gloser le récit de 1948.

A. DE LA CRISE A L'APRES-GUERRE

La première réception critique immédiate de *Né à Québec* survient tandis qu'une crise économique frappe l'Occident. La tentation est alors forte d'en imputer la responsabilité aux institutions démocratiques. Pour régénérer le système économique, des groupes, dont certains se réclament du marxisme et d'autres du fascisme, recommandent la prise du pouvoir par des dictateurs ou des hommes à poigne. On assiste effectivement à la montée du césarisme. En France, un intellectuel aussi respecté que Paul Valéry vante la «sagesse» des idées d'Oliveira Salazar[100]. Au Québec, Lionel Groulx proclame son admiration pour l'*Estado Novo* — «le Portugal régénéré»[101].

Diagnostiquant une période de trouble, les commentateurs se livrent volontiers à une lecture engagée des textes dits littéraires, lesquels devraient faire œuvre de propagande, transmettre des valeurs sociales (ou collectives) susceptibles de ressourcer l'homme canadien-français menacé. Lors de la sortie de *Né à Québec* (qu'ils associent en général à la société, à la «race», à la nation), les critiques épiloguent à l'envi sur la force de

---

100. P. Valéry, «L'idée de dictature», *Regards sur le monde actuel*, Gallimard («Idées», 9), 1945, p. 93-102. — Ce texte date de 1934.

101. L. Groulx, «Notre mission française», *Constantes de vie*, Fides, 1967, p. 113. — Texte d'une conférence prononcée au Gésù le 9 novembre 1941. En 1934, le chanoine admirait sûrement déjà Salazar.

caractère de Jolliet; ils défendent une langue littéraire «virile» qui n'est pas sans rappeler le discours autoritaire de maints politiques.

La deuxième réception critique du premier ouvrage de Grandbois s'amorce au mois de décembre 1948. La récession est depuis longtemps terminée, et la paix vient d'être conclue. Certes, une guerre larvée a mis aux prises, en début d'année, les Etats-Unis d'Amérique et la Russie soviétique, mais l'hécatombe a pu être évitée. Après un conflit qui a poussé au dirigisme, on revient progressivement au libéralisme. Touché par six ans d'horreur, plus d'un intellectuel embrasse l'humanisme. L'existentialisme fleurit[102]. On renoue également avec le personnalisme qu'Emmanuel Mounier avait exposé dès 1935 dans *Révolution personnaliste et communautaire* et que présente sept ans plus tard *Pour un ordre personnaliste* de François Hertel[103].

A la fin de la décennie 1940, le besoin de héros proprement historiques se fait moins fortement sentir. En tout cas, la critique québécoise semble mieux disposée envers la mise à nu de certaines passions. En Jolliet, on se plaît à voir non plus un demi-dieu, mais un homme (au tempérament viril), être chez qui se conjuguent qualités et défauts. D'*objet* historique, de héros intouchable qu'il était naguère, l'explorateur passe au statut de *sujet*. Il devient un « moi », une personne capable de parler à l'homme, une figure «humaniste».

---

102. Faut-il rappeler que l'existentialisme, du moins à ses débuts, est directement associé à l'humanisme, ainsi que l'indique le texte intitulé *l'Existentialisme est un humanisme* que Jean-Paul Sartre fait d'abord paraître en 1946?

103. On signalera encore l'influence qu'a pu exercer l'*Humanisme intégral* (1936) de Jacques Maritain sur les collaborateurs de *la Relève*, devenue *la Nouvelle Relève* en 1941, elle-même disparue en 1948.

B. HISTOIRE ET LITTERATURE

La réception critique de 1933 et celle de 1948 soulèvent la question des genres. Plus précisément, elles accordent une attention spéciale aux rapports que doivent ou peuvent entretenir la littérature et l'histoire. Cette problématique est incontournable dans la mesure où le volume de Grandbois consiste en la biographie de Louis Jolliet, personnage historique.

Vers 1930, au Québec, histoire nationale et littérature se chevauchent, coïncident souvent. La première, fabricatrice par excellence de mythes, se rapproche à cette époque de l'éloquence. En outre, elle constitue un puits intarissable où les écrivains sont tenus de s'approvisionner en sujets. Cette matière première, l'artiste exemplaire devrait la développer sur le mode «objectif», ou plutôt conformément à l'image idyllique qu'on se fait du passé. Car on pose un âge d'or: ère idéale, modèle à proposer aux contemporains qui auraient déchu et seraient partant en péril. En somme, l'histoire aurait valeur d'enseignement, mais aussi la littérature qui lui est inféodée.

Or Grandbois s'écarterait en partie de cette conception. En tout cas, plus d'un auteur constate que, s'il comporte des aspects positifs, le Jolliet figuré dans *Né à Québec* présente en même temps des points faibles. Par exemple, ne serait-ce pas à cause d'intérêts personnels (par ambition) qu'il épouserait le parti des jésuites contre les gouverneurs successifs de la colonie? On reproche donc à Grandbois d'attenter au mythe du héros sans reproches en impliquant l'explorateur dans des intrigues qui, par surcroît, contredisent (ou ternissent) l'image «nationaliste» de la Nouvelle-France: société unanime sous les rapports ethnique, religieux et politique, aux antipodes du pluralisme.

A la fin des années 1940, les liens entre histoire et littérature sont en voie de se dénouer. De plus en plus, les historiens inclinent à la scientificité. Pour leur part, les critiques littéraires conçoivent plus volontiers une littérature de «fiction», détachée de la discipline historique — littérature plus «gratuite», ou moins liée à la question nationale, plus individualisée, donc, davantage tournée vers l'humain et l'universel. Si l'écrivain choisit de puiser dans les archives ou les manuels, on lui accorde une certaine liberté quant au traitement des données. Cette revendication d'une plus grande autonomie pour l'artiste participe du vent de renouveau qui souffle sur les arts plastiques et culmine dans la publication de manifestes dont *Refus global*, qui se situe dans la mouvance du surréalisme.

Mais il ne s'agit, précisons-le, que de tendance. Une velléité de renouveau flottait déjà dans l'air en 1934. Un Georges Rousseau n'évoquait-il pas dans *le Devoir* du 5 février l'inviolable liberté de l'écrivain relativement au genre littéraire et au cadre de l'œuvre? Par contre, des effets d'hystérésis se produisent quelques lustres plus tard. Ainsi, Harry Bernard qui, pourrait-on dire, appartient à la vieille école, introduit des accents terroiristes. Le 24 mars 1949, le chroniqueur du *Travailleur* de Worcester exprime certaines réserves sur l'«ultramodernisme» dont Grandbois (qui s'est éloigné de ses semblables et de la glèbe) ferait preuve. Il est vrai que c'est le poète, et non le prosateur, qui encourt ici le reproche d'être avant-gardiste ou trop audacieux.

Certaines conditions socio-historiques et culturelles font donc qu'au tournant de la décennie 1950, les commentateurs sont plus réceptifs au récit. Cette plus grande ouverture face à un genre hybride où se mêlent «imagination» et «vérité» va de pair avec une acceptation quasi générale du style grandboisien, caractérisé par la nervosité. Autrement dit, on est en train d'acquiescer à une écriture qui s'éloigne du néo-

classicisme — écriture qui bousculait encore les habitudes littéraires de plusieurs en 1930.

Par ailleurs, les jugements sur la langue témoignent eux aussi d'un désir d'«universalisation». On ne réclame plus l'insertion de canadianismes dans un énoncé. Victor Barbeau se félicite même de pouvoir compter sur un écrivain qui maîtrise le français «international» autrefois assez mal perçu. De son côté, Jacques-Abel Tremblay avalise la fine texture de l'écriture grandboisienne, et Guy Jasmin, les raffinements poétiques qui parsèment *Né à Québec.* Sensible à la puissance du style de Grandbois, Jean-Pierre Houle prône l'ornementation de l'histoire. En cela, il s'oppose à Albert Pelletier qui avait véhémentement dénoncé le procédé dans *le Canada* du 22 janvier 1934.

C. LA DIFFERENCE DE CONTEXTE EDITORIAL

Des contextes éditoriaux différents influent certainement sur les deux réceptions critiques. En 1933, il existe peu de maisons d'édition indépendantes au Canada français. Le premier livre de Grandbois est publié à Paris chez Albert Messein qui se manifeste peu au Québec. Ce facteur pèse lourdement sur l'accueil réservé à la biographie de Jolliet. Si l'on est fier de pouvoir tabler sur une œuvre canadienne, on ne manque pas de remarquer qu'elle a été agréée par un éditeur européen dont on dit peu de choses. Certains critiques se flattent de l'attention que Messein a portée à Grandbois, la consécration littéraire, dans les années 1930, passant, d'après eux, par Paris. On observe également que *Né à Québec* a été d'abord écrit pour un public français à peu près ignorant de l'histoire canadienne.

Quinze ans plus tard, la présence de l'Autre (à la fois repère et repoussoir[104]) plane encore sur la critique, mais autrement. Au cours de la guerre, l'édition locale a eu l'occasion de faire ses preuves. Si le retour à la normale en France entraîne au Québec des difficultés sur le plan éditorial (qu'aborde en particulier Robert Charbonneau dans le journal de *sa* querelle et Guy Jasmin dans son commentaire du 22 janvier 1949), une entreprise comme Fides subsiste et progresse. C'est justement elle qui rapatrie *Né à Québec* en l'incluant dans une collection visant à prouver, d'une part, l'existence d'une littérature canadienne-française et, d'autre part, la contribution de l'éditeur montréalais à la constitution d'un corpus local. C'est à l'osmose entre deux agents «émérites» de l'institution littéraire québécoise (Lacourcière et Grandbois) qu'applaudit en 1948 une critique heureuse de s'associer au phénomène — critique dont les textes portent autant sur une œuvre littéraire que sur l'«Avertissement» qui le précède.

Si l'on s'interrogeait sérieusement sur l'existence d'une littérature canadienne en 1930, on éprouve moins de doute à cet égard à l'aube de la décennie 1950. On parle alors non seulement de la quantité des œuvres locales, mais aussi de leur qualité. Grandbois, qui a fait éditer plusieurs «excellents» volumes, faisant figure à cet égard de symbole[105].

---

104. Dans ce qui semble un écho de la polémique ayant opposé Robert Charbonneau (partisan de l'autonomie des lettres canadiennes) et René Garneau (apôtre de la fidélité française), Jérôme Séverin écrit le 31 décembre 1948: «C'est peut-être là le vrai drame de notre histoire: cette aversion qui nous incite à nous éloigner des Français, à revendiquer farouchement notre *autonomie* et notre *originalité*; et cet amour invincible qui nous pousse vers eux dans un grand élan fraternel. Nous les détestons et les envions; nous les aimons et les admirons... comme les parents pauvres font de leurs parents mieux nantis» (nous soulignons). Dans cet article, le chroniqueur du *Clairon* développe le thème de la différence de mentalités entre Canadiens et Français qu'abordent aussi Roger Duhamel et Julia Richer.

105. On pourrait en dire autant de Ringuet, de Roger Lemelin, de Germaine Guèvremont, ainsi que de Gabrielle Roy dont le roman *Bonheur d'occasion* s'est vu décerner le prix Fémina 1947.

D. LE CHANGEMENT DE STATUT DE GRANDBOIS

Enfin, un autre élément, la représentation qu'on a d'Alain Grandbois, fait sensiblement différer les deux réceptions critiques de *Né à Québec*, manière de chef-d'œuvre qui, à l'instar des récits de voyages, instruit et plaît tout à la fois. D'auteur d'un seul livre et de prosateur néophyte, d'apprenti qu'il était au début des années 1930, Grandbois, alors absent du Québec, est passé, trois lustres plus tard, au statut d'artisan et même de maître qui, présent sur la scène littéraire locale, multiplie les livres de qualité.

On célèbre en lui un créateur éminemment personnel qui insuffle la vie à une histoire regardée comme moribonde. En outre, il fait figure de novateur dans un pays où les artistes ne font habituellement que reprendre, d'après le mot de Roger Duhamel, les travaux de leurs prédécesseurs, «sans rien ajouter de neuf, d'inédit ou d'original». Qui plus est, cet écrivain racé tapi dans l'ombre et auréolé de mystère publie des vers qu'on rattache à un romantisme très évolué. Ultramodernes ou surréalisants, en tout cas troublants, ils rangent Grandbois dans l'avant-garde où le suivent à contrecœur Emile Bégin et Harry Bernard[106]?

Mais une majorité d'exégètes saluent celui qui, pour eux, doit son renom en grande partie à ses recueils de vers, à commencer par *les Iles de la nuit*. Ce dernier facteur affecte aussi la lecture des commentateurs qui, en 1948, mesurent la biographie de Jolliet à l'aune des poèmes, ce que montrent les contributions d'Henriette Berger, de Solange Chaput-Rolland, de Guy Jasmin et surtout de Victor Barbeau.

---

106. Harry Bernard qualifie *les Iles de la nuit* d'ultramodernes et de difficilement compréhensibles. L'hermétisme des poèmes grandboisiens, «leur hostilité systématique à tout signe de ponctuation» déconcertent également Emile Bégin (p. 622).

Voyageur hors de pair maintenant rapatrié, le polygraphe Grandbois (dont deux œuvres ont été primées) enrichit le corpus canadien. Il est donc digne d'aller rejoindre dans le panthéon des lettres universelles les grands auteurs de l'Antiquité, de la France classique et contemporaine et du Québec.

•

En terminant, on dira que la deuxième réception critique immédiate de *Né à Québec: Louis Jolliet, récit* est «normale». Contrairement à ce qui s'est passé en 1933, le livre n'engendre aucune polémique. A présent connu (dans le milieu des lettres), Grandbois apparaît comme un écrivain reconnu (par ses pairs), comme un poète moderniste que Lacourcière admet au rang des prosateurs classiques et qu'on ne peut qu'encenser, ce que font *tous* les commentateurs de la biographie de Jolliet. Promu ou plutôt maintenu au Saint des Saints, cet artiste «rare» apparaît même comme une vedette «populaire», ce qu'on va voir dans l'intermède qui suit.

La fortune critique d'Alain Grandbois, 1933-1963

Tome II

par

Marcel FORTIN

Thèse soumise à la
Faculté des Etudes supérieures et de la Recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Philosophiæ Doctor

Département de Langue et Littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Mars 1993

© Marcel Fortin, 1993

Intermède V: 1948-1956

POETE ET VEDETTE

J'ai toujours compris que la critique fait partie de toute littérature au même titre que l'histoire, la poésie ou le roman[1].

Je suis enchanté de l'audace de ce jeune poète de vingt ans [Sylvain Garneau], *lequel, à l'encontre de ses camarades, se dirige tout de suite vers des formes éprouvées au lieu d'imiter Eluard, Aragon, Supervielle et, plus modestement, Alain Grandbois*[2].

J'aimerais avoir une conversation un peu plus animée avec mon poète préféré. Aussi, je lui parle de cuisine chinoise.

Et tout de suite, il me donne la recette du chien jaune farci aux amandes[3].

[Alain Grandbois] *fait l'élevage de trois petites tortues qui nous ont donné un tintouin de tous les diables. Pendant notre conversation, elles ont souvent profité de ce que nous étions occupés pour s'enfuir et, en compagnie de mon hôte, j'ai dû quelquefois aller les cueillir à quatre pattes sous le sofa ou encore sous l'arbre de Noël.* [...] *Grandbois aurait* [eu encore] *beaucoup à me dire mais il se faisait tard et ses tortues étaient devenues intenables. Et c'est en dépit des protestations de mon hôte m'affirmant que je n'étais pour rien dans l'énervement de ses petites bêtes, que j'ai pris la porte...*[4]

---

1. Alain Grandbois, «Avant-propos», dans Philippe La Ferrière, *Philtres et poisons*, le Cerbère, 1954, p. 9.

2. Alain Grandbois, «Préface», dans Sylvain Garneau, *Objets trouvés*, Malte, 1951, p. 8.

3. Anonyme, «Alain Grandbois», *le Petit Journal* (14 septembre 1952): 79.

4. J.-P. Robillard, «Interview éclair avec... Alain Grandbois», *le Petit Journal* (9 janvier 1955): 49.

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS

Aucun ouvrage d'Alain Grandbois ne voit le jour entre 1948 et 1956. Mais ce «silence» ne doit pas faire illusion. Le 21 avril 1954, Bernard Weilbrenner écrit que l'écrivain n'a jamais cessé de se rappeler au public «par ses nouvelles, ses récits historiques et ses contributions radiophoniques». Le chroniqueur du *Droit*, qui semble oublier les plaquettes de vers, ajoute: «Un article de revue nous l'évoque de temps en temps». S'il avait voulu être complet, Weilbrenner aurait dû mentionner les poèmes que Grandbois fait paraître dans des périodiques, sa pièce de théâtre qu'on joue en 1949, ses conférences, les entrevues qu'il accorde, les enquêtes auxquelles il répond, ou la version française de *The Barley and the Sream*, monographie hagiographique de Merrill Denison[5]. Enfin, Weilbrenner aurait pu signaler les récompenses reçues par l'auteur des *Iles de la nuit* qui, noblesse oblige, fait maintenant partie des jurys.

A. LES PERIODIQUES

Durant la période étudiée ici, Alain Grandbois, chaque année (sauf en 1955), collabore à des périodiques à titre de poète, de conteur ou d'essayiste.

1° *Les poèmes*

Entre 1948 et 1956, l'auteur des *Iles de la nuit* donne vingt-deux poèmes, qui ne sont pas tous des inédits, à huit périodiques en très grande majorité canadiens.

---

5. Dans *la Revue populaire* de mars 1955, Lucette Robert souligne la parution d'*Au pied du courant: l'histoire Molson* chez Beauchemin. — La livraison de juillet 1965 du *Digeste éclair* publie un condensé de cet ouvrage.

Au mois de janvier 1948, *l'Action universitaire* publie «La route invisible» et «Libération», repris la même année dans *Rivages de l'homme*. Un an plus tard, le poète amorce sa collaboration aux *Carnets viatoriens*, où il signe un «Poème» qu'on retrouvera, remanié et intitulé «Je savais», dans *l'Etoile pourpre*[6]. Toujours en 1949, au mois d'avril, Grandbois, dans *le Devoir*, fait paraître un autre «Poème» qu'il intégrera, après lui avoir donné le titre «Beau désir égaré», dans son troisième recueil québécois. En juillet, on peut lire, de nouveau dans *les Carnets viatoriens*, des fragments du «Poète enchaîné», première version du poème éponyme «L'étoile pourpre».

Le Devoir du 8 avril 1950 reproduit des extraits de «Demain seulement», pièce de *Rivages de l'homme* qui avait d'abord paru dans la livraison de janvier 1947 de *Liaison*. Présentant le texte, Maurice Blain affirme que, par un douloureux achèvement, la poésie grandboisienne «est descendue jusqu'aux frontières d'une sublime perfection». Dans le recueil de 1948, «tentation de l'effort poétique qui recrée la vie en présence de la mort», l'auteur fait entendre une voix funèbre.

En février-mars 1951, Pierre Daviault lance à Ottawa *la Nouvelle Revue canadienne*. Au comité de rédaction siègent René Garneau, Jean-Pierre Houle et Guy Sylvestre, trois commentateurs de Grandbois, qui font justement appel au poète. Celui-ci leur donne d'autres extraits du «Poète enchaîné». Dans *le Devoir* du 24 mars, Gilles Marcotte remarque: «Le meilleur de la *[...]* livraison réside, en définitive, dans les très riches poèmes d'Alain Grandbois, qui prouvent opportunément que notre meilleur poète n'est pas mort». Chroniqueuse à *la Revue populaire*, Lucette Robert vante, deux mois plus tard, la poésie de Grandbois «dont le verbe magique est comme la flûte chantante de son 'Poète enchaîné'» (p. 86). De son côté, le Scrutateur, qui n'est nul

---

6. Sur les circonstances qui ont amené Grandbois à collaborer aux *Carnets viatoriens*, voir René Pageau, «Un visage d'Alain Grandbois», *les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 55 et 61.

autre que Gustave Lamarche, applaudit en juillet à la naissance du nouveau périodique qui «contient de magnifiques fragments du 'Poète enchaîné'»[7]. Le collaborateur du mensuel joliettain s'empresse d'observer que les premiers extraits du poème ont paru dans *les Carnets viatoriens* au mois de juillet 1949.

En 1952, Grandbois contribue de nouveau à *la Nouvelle Revue canadienne* qui publie, en juin-juillet, «O douleurs» et «Peupliers». Regroupés sous le titre «Voiles», ces deux poèmes feront partie de *l'Etoile pourpre*, ainsi que «Le songe», dont un premier état figure dans le périodique outaouais en avril-mai 1954[8]. Le 30 juin, un collaborateur du *Droit* fournit un bel exemple de prétérition. D'emblée, R.R. déclare qu'il ne dira rien du poème[9]. Il revient bientôt à la charge: «Le songe», écrit-il, «est d'une espèce dont j'ai juré il y a bien longtemps de ne plus parler». Mais le critique ne peut se taire: «Il est possible, sans doute, que cela ne veuille rien dire et que vingt-quatre vers alignés, si interchangeables qu'ils soient, puissent constituer effectivement un poème. Je ne sais pas, je me récuse. Plus je lis d'œuvres de ce genre, moins je m'y entends.» S'il veut bien ne rien comprendre, Rouquette «accepte plus difficilement de ne rien sentir». Car «Le songe» le laisse, «hélas! froid comme glace» et ne lui inspire qu'une envie, celle de le pasticher, qu'il contente.

A l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste de 1954, *la Presse* du 23 juin reprend deux pièces des *Iles de la nuit*: «Est-ce déjà l'heure...» et «Les jours...». Au mois de

---

7. G. Lamarche, *les Carnets viatoriens* (juillet 1951): 224. — Identifié dans le *Dictionnaire des auteurs francophones de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989, p. 770).

8. Grandbois, qui aurait écrit ce poème à seize ans, l'a envoyé à Simone Routier en 1921 ou 1922. A ce sujet, voir René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier*, suivi des *Lettres d'Alain Grandbois*, la Parabole, 1978, p. 171 (et la note 1). La première version, qui y est reproduite, ne comprend que trois strophes, tandis que celle de *l'Etoile pourpre* en compte six.

9. Il s'agit probablement de R. Rouquette qui, le 2 juin 1954, signe une recension à la p. 9 du *Droit*.

septembre suivant, *le Journal des poètes*, publication belge, reproduit cinq poèmes du recueil de 1944, de même qu'une version amputée de trois strophes du «Songe»[10].

Finalement, le premier des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* donne en 1956 trois textes inédits[11]: «Ton sommeil» et «L'étoile pourpre» (qui seront repris l'année suivante dans la plaquette homonyne), et «Ah nous bercés...» qui apparaîtra dans l'édition de *Poèmes* publiée en 1979[12]. Dans *la Patrie* du dimanche 25 novembre 1956, Roger Duhamel rend compte du cahier, inventaire «très représentatif de la poésie canadienne-française contemporaine». D'une présentation élégante et sobre, il a été composé par Victor Barbeau, aidé dans le choix des textes par Robert Charbonneau, Rina Lasnier, Jean-Guy Pilon et Alain Grandbois[13]. Les qualités de celui-ci ont toujours émerveillé Duhamel qui le côtoie maintenant à l'Académie[14]. N'écoutant que son goût personnel, le chroniqueur, qui intercale «Ah nous bercés...» dans sa recension, confie: avec plus d'ampleur et surtout plus de sincérité, «L'étoile pourpre» prolonge «ses deux admirables recueils : *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*»[15].

---

10. En fait, il s'agit des trois strophes que René Pageau reprendra en 1978 dans ses *Lettres d'Alain Grandbois*.

11. *Le Petit Journal* du 11 novembre 1956 rend compte du premier volume des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

12. «Ah nous bercés...» a également paru dans la thèse de doctorat de Léopold Leblanc (l'Université de Caen, 1971) et dans *Présence d'Alain Grandbois* de Jacques Blais (PUL, 1974, p. 201).

13. Dans la livraison de janvier 1957 de *la Revue de l'Université Laval* (p. 398, note 1), Jean-Guy Pilon apportera cette précision: «Les directeurs de l'Académie m'ont demandé l'an dernier d'inviter les jeunes poètes à leur soumettre des textes pour *[le premier cahier]*. Il était entendu que mon rôle se limitait à rejoindre les moins de trente ans. Or la note liminaire de M. Victor Barbeau laisse croire que j'ai été membre d'un comité de rédaction chargé de choisir les textes. Cela est faux.» .

14. Roger Duhamel a été reçu à l'Académie canadienne-française le samedi 23 avril 1949. A ce sujet, voir *Notre temps* du 30 avril, p. 3.

15. Dans *Notre temps* du 17 novembre 1956, Julia Richer reproduit également «Ah nous bercés...», poème qui l'incite à relire *Rivages de l'homme*, «un des sommets de notre poésie». L'édition critique de *Poésie I* (PUM, 1990, p. 523) ne mentionne pas cette reprise.

On précisera ici que le quart de *l'Etoile pourpre*, soit six pièces sur vingt-quatre, paraît d'abord dans des périodiques.

D'autres faits attestent, eux aussi, l'importance d'Alain Grandbois dans ce qu'est alors le champ de la poésie québécoise. Ainsi, Gustave Lamarche, sous le pseudonyme de Philéas Le Bel[16], dédicace à l'auteur des *Iles de la nuit* un poème en vers libres, «L'idée», paru dans la livraison de janvier 1949 des *Carnets viatoriens* où il fait suite au «Poème» de Grandbois. Maurice Beaulieu, auteur d'«A pierre tendre», en fait autant dans *le Devoir* du 24 octobre 1953. Au mois de janvier 1950, *Contact*, organe officiel de l'Association des employés civils du Québec, publie un texte de Fernando Lemieux «Sur un thème d'Alain Grandbois». Il s'agit de la complainte, en vers soi-disant libres, qu'un homme adresse à celle qui vient de le quitter. En 1953, l'Institut littéraire de Québec édite *Amours, délices et orgues: pastiches* de Jean Bruneau, pseudonyme de Guy Sylvestre, qui a choisi, de Grandbois, «Les anémones tuaient», pièce extraite des «*Côtes de la femme*, dernier panneau d'un triptyque»[17]. On ajoutera que Raymond-Marie Laberge met en exergue à «Nostalgie», poème qu'il signe dans *le Devoir* du 20 octobre 1956, un vers de Grandbois: «La Capitale absurde et choisie»[18].

Cercle littéraire fondé par Huguette Duguay, les Dimanches poétiques réunissent mensuellement les amateurs de poésie d'octobre à mars, à 15 heures, à l'hôtel *Windsor* de Montréal. Consacrée à la poésie canadienne, la sixième matinée de la saison 1949-

---

16. Identifié par René Pageau dans «Un visage d'Alain Grandbois», *les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 60.

17. G. Sylvestre, *Amour, délices et orgues*, p. 69. — Dans la «Bibliographie générale» de *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 616), on classe ce pastiche parmi les «Etudes sur la poésie».

18. Ce vers appartient au poème intitulé «La Capitale déchirée», *Rivages de l'homme*, 1948, p. 32.

1950 a lieu le 19 mars. Entre autres poèmes, on récite ceux de Jovette Bernier, Claude-Bernard Trudeau, Alphonse Piché, René Chopin, Carl Dubuc, Serge Deyglun, Adrien Thério, Eloi de Grandmont, Albert Lozeau, Alain Grandbois et Félix Leclerc[19]. Interviewée à une station de radio belge, Simone Routier lit, le 13 septembre 1952, les deuxième et troisième strophes du «Feu gris...», pièce qui appartient aux *Iles de la nuit*[20].

Au début de la décennie 1950 se produit un fait qui fera date dans les annales des lettres canadiennes. En sa qualité de directeur du service nord-américain de la Radiodiffusion française, Pierre Emmanuel visite assez souvent le Québec. S'y trouvant aux mois de novembre 1950 et avril 1951, le poète français prononce plusieurs conférences. Au cours de l'une d'elles, qui aurait eu pour cadre la salle des Compagnons[21], il prévient l'auditoire qu'il va commencer par une devinette. Après avoir lu un texte, il demande, si l'on en croit Gérard Pelletier: «Se trouve-t-il dans la salle quelqu'un qui puisse me

---

19. A ce sujet, voir *le Canada* du 10 mars 1950 qui reproduit à la p. 8 un communiqué des Dimanches poétiques. Le 25 mars suivant, Jean Filiatrault rend compte de la matinée dans *Notre temps*.

20. Voir, dans le fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec (204/9/41), le f. 2 du document intitulé «Interview pour les émissions mondiales de la Radiodiffusion nationale belge».

21. Gilles Marcotte, *la Presse*, cahier des arts et lettres du 14 septembre 1963, p. 2. — Le 11 novembre 1950, Maurice Blain rapporte dans *le Devoir* que Pierre Emmanuel a donné la veille une conférence sur l'espoir et la poésie. Le chroniqueur n'indique pas le lieu où s'est déroulé l'événement. Pour sa part, Roger Rolland résume dans *le Petit Journal* du 19 novembre une conférence sur l'histoire et la poésie prononcée par Emmanuel à l'Université McGill. Se référant à l'article de Rolland le 5 avril 1951, Lucette Robert fait allusion dans *Photo-Journal* à de nombreuses conférences prononcées par Emmanuel à travers le Canada l'automne précédent. De nouveau dans *le Devoir*, mais le 16 avril 1951, Germaine Bernier rend compte de la conférence intitulée «Poésie et connaissance de soi» donnée par Pierre Emmanuel devant les membres de la Société d'étude et de conférences réunis le 15 à l'hôtel *Windsor*. Ni Blain, ni Rolland, ni Robert ni Bernier ne mentionnent Grandbois dans leur article. On ajoutera que la «Chronologie» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 44) date de 1951 la conférence de Pierre Emmanuel.

dire de qui est ce poème?»[22] Après quelques secondes de silence, Emmanuel lance: «Ce poème a été écrit par un très grand poète français, Alain Grandbois». Jugeant cette anecdote magnifique, Pelletier pense qu'elle «mérite d'être consignée dans la chronique» des lettres canadiennes-françaises. Il n'est pas le seul à ériger l'événement en symbole.

Ainsi, Roger Duhamel, le 14 juin 1951, avoue dans *Photo-Journal* avoir été profondément ému d'entendre Emmanuel «lire avec une exaltation nullement feinte deux poèmes d'Alain Grandbois». Ce bonheur d'occasion, il attend «patiemment qu'il se répète». Pour sa part, Gustave Lamarche, le Scrutateur des *Carnets viatoriens*, est curieux de savoir lequel des deux passages du «Poète enchaîné» qu'il transcrit en juillet «Pierre Emmanuel a cité avec envie, récemment, quand il *[a mis]* son pied panique sur nos déserts français» (p. 225). Dans *l'Autorité* du 14 mars 1953, Michel Roy se souvient également du jour où Pierre Emmanuel a prononcé «une conférence sur la poésie devant l'élite intellectuelle de la métropole» et lu certains vers (p. 6). L'émerveillement des auditeurs attentifs s'est transformé en stupéfaction teintée de malaise lorsqu'Emmanuel a révélé le nom de l'auteur qu'ils n'avaient pas deviné. L'année suivante, enfin, Bernard Weilbrenner rappelle dans *le Droit* du 21 avril que le grand poète Pierre Emmanuel a répondu «à un auditoire montréalais qui lui demandait son opinion sur la littérature canadienne *[...]* par la lecture d'un poème de Grandbois, ajoutant que celui-ci, entre bien d'autres, prouvait la valeur» des poètes locaux sur le plan international[23].

---

22. Pelletier, qui précise les tenir de témoins, rapporte ces propos dans *le Devoir* du 15 septembre 1951. Au fait, le chroniqueur se demande si la conférence a été faite à l'automne de 1950 ou à l'hiver de 1951.

23. Gilles Marcotte propose une version différente dans *la Presse* du 14 septembre 1963. Avec une chaleureuse éloquence, Emmanuel aurait lu un certain nombre de poèmes qu'il aurait commentés «ensuite avec enthousiasme et lucidité». A moins que la mémoire des critiques ne défaille, force est de conclure que Pierre Emmanuel a récité un ou deux poèmes de Grandbois à plusieurs reprises.

En somme, un «grand» poète français, Pierre Emmanuel, chrétien associé à la Résistance, reconnaît un confrère en Grandbois, dont la réputation est solidement assise au Québec, accréditant par le fait même le caractère «international» de la production grandboisienne. Les critiques sont d'autant plus enclins à répandre l'«épisode de la conférence» qu'il confirme la justesse de leur propre jugement.

Par ailleurs, dans un communiqué diffusé par *le Devoir* et *le Canada* du 25 novembre 1950, la Société d'étude et de conférences annonce qu'à l'occasion de la Semaine du Livre, elle dédiera à celui-ci une journée[24]. Pour marquer l'événement, on exposera «dans des vitrines de l'hôtel *Windsor* quelques livres précieux» prêtés par des bibliophiles montréalais, dont Jean-Marie Gauvreau, Adrien Plouffe, Louise Gadbois et Maurice Corbeil. Un exemplaire de *Poëmes* d'Alain Grandbois, «édités à Hankéou sur papier de Chine avec couverture en soie de Chine», jouxtera «des volumes remarquables par leur édition, leur reliure ou leur ancienneté», parmi lesquels un recueil de *Fables choisies* de La Fontaine remontant à 1688, un *Florilège des Amours de Ronsard* illustré et autographié par Matisse, et une *Géographie animale* illustrée par Lurçat. Au début de 1951, Willie Chevalier relate, pour les lecteurs du *Digeste français*, l'exposition qui aura eu le mérite de montrer au grand jour «un des rarissimes exemplaires» de *Poëmes*, dont «presque toute l'édition gît quelque part dans les eaux asiatiques» (p. 67).

Finalement, lors du Salon du Livre de 1952, on retransmet le 23 novembre à 21 heures, dans le cadre de l'émission de Radio-Canada intitulée *Carte blanche*, «De Rutebeuf à Alain Grandbois», parodie des littératures française et canadienne.

---

24. Le 24 mai 1951, Lucette Robert reviendra dans *Photo-Journal* sur cet événement, mais sans mentionner Grandbois.

2° *Un récit*

Poète, Alain Grandbois compose également des récits, qui sont l'objet de commentaires. Le 26 février 1948, Yvonne Le Maître évoque la collaboration de l'écrivain à la revue *Liaison* dont il «est l'un des piliers»[25]. Il «y apporte une 'Fleur-de-Mai' qui vaut son pesant d'uranium»[26]. La chroniqueuse du *Travailleur* de Worcester précise que si la prose de Grandbois la ravit, ses vers, par contre, la «laissent Gros-Jean comme devant»[27]. Elle fait aussi allusion aux récits de Madeleine Grandbois qui «se pèsent *[...]* au *[même]* précieux carat» que ceux de son frère Alain[28].

Durant la période ici considérée, Grandbois ne publie qu'une nouvelle, «Un homme à sa fenêtre», illustrée par Alfred Pellan[29]. Ce texte ressortit d'une certaine manière à la publicité, la Banque canadienne de Commerce écrivant qu'elle le commandite parce qu'il lui a plu. Il raconte l'histoire d'un homme désespéré d'être sans travail. Posté à sa fenêtre, il voit un bon jour une fillette qui manque de se faire écraser par un taxi. Accouru dans la rue, l'homme reconnaît dans le chauffeur un ancien sergent promu le même jour que lui. Au restaurant, le chauffeur, qui envisage l'achat d'un poste d'essence, demande au chômeur s'il en accepterait la direction. Rentré chez lui, l'homme, qui ne

---

25. Avant la Grande Guerre, Yvonne Le Maître a tenu «toute une cour» à *la Closerie des lilas*. A ce sujet, voir, de Marcel Dugas, *Approches*, le Chien d'or, 1942, p. 24.

26. «Fleur-de-Mai» a paru en juin 1947.

27. En janvier 1947, *Liaison* a publié un «Poème» de Grandbois.

28. En 1947, Madeleine Grandbois a signé deux récits dans *Liaison*, «Le chapeau de castor» et les «Pages du journal d'une vieille dame», parus respectivement en avril et novembre.

29. On rappellera qu'en 1944, Pellan a illustré *les Iles de la nuit* éditées chez Lucien Parizeau.

rêve plus à sa fenêtre, chante, la perspective du nouvel emploi le comblant. Bref, tout est bien qui, mal engagé, finit cependant bien[30].

«Un homme à sa fenêtre» paraît dans maints périodiques, dont *la Revue moderne* et *la Revue populaire* du mois de novembre 1950, *la Presse* et *le Samedi* du 18 novembre. Quant au *Haut-Parleur* du 3 février 1951, il reproduit la nouvelle, mais amputée du dessin de Pellan et du commentaire (tautologique) de la Banque de Commerce, soustrayant ainsi le texte à la publicité et l'intégrant dans la littérature «gratuite»[31].

Le récit de Grandbois et la «discrétion» de son commanditaire attirent l'attention d'un collaborateur anonyme du *Canada*, d'après qui la Banque de Commerce a eu l'idée originale de «s'adresser à de grands écrivains et à de grands artistes et *[de]* publier *[les]* textes des uns illustrés par les autres». Pour son coup d'essai dans la province, «elle a pensé à deux Québecois d'origine: Alain Grandbois et Alfred Pellan», permettant de la sorte à des milliers de personnes de lire avec émotion le conte de Grandbois et de regarder avec plaisir les illustrations de Pellan. En définitive, le collaborateur apprécie beaucoup l'effacement de la Banque qui s'est contentée de «signaler — à peine — qu'elle *[a]* commandité ce texte et ces illustrations».

3° *Les essais*

De 1949 à 1954, Alain Grandbois rédige six essais. L'un d'eux, qui fait partie du supplément imprimé par *le Devoir* la veille de la Saint-Jean-Baptiste de 1949, porte

---

30. Le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/37) contient une lettre où Placide Labelle décrit la nouvelle de Grandbois à l'intention d'Evan Morton, chargé des relations avec le public à la Banque canadienne de Commerce. Entre autres choses, Labelle écrit: «It all ends up serenely and humorously with the despairing man singing — with a voice that is atrociously out of tune — in the bath-tub» (f. 1). — Sur le journaliste Placide Labelle, voir, de Cyrille Felteau, *Histoire de* la Presse, tome II, *le Plus grand quotidien français d'Amérique: 1916-1984*, la Presse, 1984, p. 144-147.

31. La «Bibliographie générale» parue dans *Poésie II* (PUM, 1990) ne mentionne, à la p. 608, ni *la Presse* ni *le Haut-Parleur*.

sur «Louis Jolliet». Posant que «chaque peuple honore ses héros, ses premiers donneurs de sang *[et]* s'en honore», l'auteur de *Né à Québec* s'en prend aux jeunes intellectuels qui rejettent toutes les valeurs du passé. Ce faisant, ils oublient «que personne, ni aucun peuple, n'échappe à son sang». Ils oublient «surtout qu'à l'origine, une certaine qualité du sang importe, qui donne la noblesse aux générations du lendemain». Ensuite, Grandbois rappelle à ses compatriotes qu'ils ont des héros, dont Louis Jolliet. Par sa ténacité, son courage, son acceptation des épreuves et du malheur et sa foi même en la dignité de l'homme, l'explorateur — le premier parmi les grands hommes du cru à être «né sur le roc de Québec» — ennoblit le sang canadien-français[32]. «Le souvenir d'un tel homme, qui appartient à l'Histoire, ne meurt pas. Et l'Histoire ne vaut que par ces hommes-là.» Après avoir servi à soutenir l'effort de guerre des Canadiens[33], le «héros» Jolliet est à nouveau mobilisé, cette fois pour étayer la thèse nationaliste.

Mais d'autres essais concernent plus directement la littérature d'imagination. Peu après la mort d'André Gide, survenue à Paris le 19 février 1951, *la Nouvelle Revue canadienne* demande à Robert Elie, Alain Grandbois, Jean-Pierre Houle et Ringuet leur opinion sur l'écrivain français. On peut lire leurs commentaires dans la livraison d'avril-mai. Malgré son peu de goût pour les confessions publiques, ce en quoi il ne serait guère gidien, Grandbois ravive son passé dans les pages du périodique. Il recense les auteurs, en majorité français, qui composaient jadis la bibliothèque familiale de Saint-Casimir. Alain, qui a lu leurs œuvres, avoue que Gide l'a laissé froid. S'il continue à faire ses délices, l'auteur de *l'Immoraliste* ne le bouleverse cependant pas.

---

32. Lors de la pose d'une plaque sur le monument à la mémoire de Louis Jolliet où il est dit que l'explorateur est né à Québec, une polémique s'engage entre les habitants de Beauport et ceux de la vieille Capitale. Y faisant écho dans *la Patrie* du 3 septembre 1949, Arthur Maheux mentionne l'auteur de *Né à Québec*.

33. Texte d'une causerie diffusée sur les ondes de Radio-Canada, «Louis Jolliet: un grand découvreur canadien» a paru dans *le Soleil* du 27 septembre 1941.

En 1952, Grandbois, qui poursuit sa carrière de préfacier inaugurée l'année précédente, signe le texte liminaire de la *Biobibliographie de Roger Duhamel* de Paule Rolland[34]. Il essaie de suivre à la trace son ami Duhamel, personnalité aux multiples facettes, qui a naguère œuvré à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, s'est présenté lors d'élections, occupe la vice-présidence de la Société des écrivains canadiens, siège à l'Académie canadienne-française, en plus d'être journaliste, commentateur radiophonique, animateur à la télévision, écrivain, «l'un des meilleurs prosateurs du Canada français» et, ajouterons-nous, l'un des chantres assidus de la production grandboisienne[35].

Enfin, la livraison de mars-avril 1952 d'*Amérique française* ouvre ses pages à Grandbois qui réfléchit sur la poésie. Au Canada, dit-il, tout le monde se moque de la culture; la littérature n'intéresse à peu près pas les gens. S'ils tolèrent romanciers, essayistes et chroniqueurs, ses compatriotes ignorent les poètes, êtres maudits qui sont l'objet d'une désaffection quasi totale: d'une part, parce que le poète, personnage très inquiétant, pourrait devenir un fou dangereux; d'autre part, parce que la poésie facile (celle d'un Charles Trenet) a remplacé la poésie authentique (celle d'un Guillaume Apollinaire ou d'un Paul-Jean Toulet).

Chroniqueuse à *Photo-Journal*, Lucette Robert note le 15 mai qu'«on ne pouvait offrir à mai, mois des poètes, un plus bel hommage que le dernier numéro d'*Amérique française*, dédié à la poésie canadienne». Des poèmes d'écrivains «consacrés», dont Sylvain Garneau et Rina Lasnier, «sont suivis d'études sur la poésie par Robert

---

34. L'auteure de l'ouvrage est la nièce de Roger Duhamel.

35. A. Grandbois, «Préface», p. x. — En outre, Grandbois écrit des préfaces à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau (Malte, 1951), de même qu'à *Philtres et poisons* de Philippe La Ferrière (le Cerbère, 1954). Parce qu'elles sont l'objet de nombreux commentaires critiques, nous n'en rendons compte que dans la deuxième partie de cet intermède.

Choquette, Alain Grandbois, Jacques Ferron, Hyacinthe-Marie Robillard *[...]* et Carmel Roy». Dans le texte intitulé «A propos de la poésie», Grandbois «écrit quelques malicieuses remarques sur l'incompréhension du public *[...]* qui *[...]* juge, blâme, méprise ou louange» le dernier chef-d'œuvre maladroit d'un jeune poète inconnu qu'il ne se risquera jamais d'acheter. De plus, l'auteur des *Iles de la nuit* évoque «avec amertume *[...]* 'cette parente très pauvre, très gangrenée, plutôt quelque peu lépreuse de la littérature' qu'est le chant divin, la poésie».

Mais Grandbois ne se contente pas, tant s'en faut, des imprimés.

B. LE THEATRE

Le Devoir du 3 février 1949 reproduit un communiqué annonçant que Jean-Paul Jeannotte, ténor, Pierre Brabant, pianiste compositeur, et Robert Gadouas, comédien, donneront le 24 février, à la salle des Compagnons, un récital où «la musique et le théâtre auront une part égale». A cette occasion, Gadouas interprétera quelques sketches à un personnage, composés spécialement pour lui par trois «écrivains canadiens de marque»: Joseph Rudel-Tessier, Louis Morisset et Alain Grandbois. Leurs pièces s'intitulent respectivement *Qui croit mentir*, *les Plumes d'oies* et *J'ai vingt ans*, texte offrant «une puissance dramatique qu'on rencontre rarement dans les œuvres canadiennes»[36]. Robert Gadouas répète ces renseignements dans le *curriculum vitæ* qu'il envoie à la presse une semaine plus tard[37]. Repris dans *le Devoir* du 15 février, un nouveau communiqué précise qu'à la demande générale, les trois artistes se produiront également le samedi 26. Lucette Robert parle du récital conjoint dans *la Revue populaire* de

36. On verra bientôt que la critique est loin de partager ce point de vue.

37. Ce texte de Gadouas paraît dans *le Canada* et *le Devoir* du 10 février 1949.

février, où elle se réfère à Grandbois, «qui semble avoir pensé aux trois jeunes interprètes en intitulant sa pièce *J'ai vingt ans*» (p. 9).

Cette œuvre met en scène un jeune poète angoissé qui médite. Entre autres choses, il reproche aux aînés d'avoir trahi la jeunesse et l'humanité entière. Ils ont ajouté au désespoir par l'invention de la bombe atomique et par la distance qu'ils ont creusée entre l'homme et Dieu. Mais la pièce se termine par une note d'espoir, le protagoniste étant convaincu qu'on ne peut lui ravir ses vingt ans et que Dieu ne trompe pas.

A plusieurs reprises, les Amis de l'art signalent la tenue du spectacle[38]. En outre, des photos publiées dans les quotidiens attirent l'attention du public[39]. Enfin, le trio paie des réclames[40].

Largement «publicisé», le récital suscite au moins quatre commentaires plus ou moins divergents. Collaborateur à *la Presse*, Marcel Valois, pseudonyme de Jean Dufresne, affirme le 25 février que *J'ai vingt ans*, texte original et soigné de Grandbois, a permis à Robert Gadouas «de donner toute sa mesure comme comédien intelligent et très doué». Il a également rendu justice aux *Plumes d'oies* de Louis Morisset «autant par son art de vivre son personnage que de dire le texte avec nuances». Même s'il s'est dépensé avec ardeur, l'interprète n'a pu animer *Qui croit mentir* (pièce banale et monotone de Rudel-Tessier), sauf «au moment où il chante, alors qu'il réussit le tour de force d'évoquer une boîte de nuit» bondée. Les autres comptes rendus sont moins favorables à Grandbois.

Ainsi, Adrien Robitaille, qui travaille au *Devoir*, écrit le 26 février que *J'ai vingt ans*, monologue à tournure un peu trop philosophique, «aurait mieux convenu à une

38. Voir *le Devoir* des 10, 14-17, 19, 22 et 24 février 1949.

39. Voir *le Devoir* du 24 février et *la Presse* des 12 et 23 février 1949.

40. Voir *le Canada* des 22 et 24 février, *le Devoir* du 8 février et *la Presse* du 23 au 26 février 1949.

conférence; mais quel auteur de conférences ne souhaiterait, chez son lecteur, un organe déjà aussi assoupli que celui de Gadouas... si on pouvait mieux l'entendre»? Toutefois, l'acteur s'est rattrapé dans la seconde partie du programme. Si le thème de l'ivrogne dans *Qui croit mentir* et celui de l'aliéné dans *les Plumes d'oies* offrent des effets faciles, Gadouas a su les éviter pour la plupart. T.J.-S. déclare à peu près la même chose le 5 mars dans *Notre temps*. Trop philosophique, *J'ai vingt ans* ne convenait pas à Gadouas, bien connu des radiophiles, qui manque de voix à la scène. «Il a mieux réussi à convaincre son auditoire dans la seconde partie du programme», où il a bien rendu les textes de Rudel-Tessier et Morisset.

Quant à Jean Desprez, chroniqueuse à *Radiomonde*, elle estime le 12 mars extrêmement difficile de composer des monologues qui se prêtent au «genre visé par Gadouas: numéros à la Ruth Draper»[41]. Le monologuiste doit alors concentrer tous ses efforts sur «la structure bien spéciale exigée par la rampe et non par l'imprimerie ou le micro». Or Grandbois a produit un texte trop écrit, et Rudel-Tessier et Morisset, des contes trop radiophoniques, les trois œuvres ayant desservi Gadouas. Certes, il a fait des efforts dignes d'éloges, mais le résultat laisse à désirer.

De ces critiques, on retiendra que Grandbois, qui tâte du théâtre, ne passe pas la rampe, *J'ai vingt ans* paraissant trop philosophique ou littéraire, donc pas assez dramatique. Quoi qu'il en soit, l'écrivain, qui semble plus à l'aise derrière un micro qu'à la scène, ne récidivera pas de sitôt.

---

41. Née à New York le 2 décembre 1889, Ruth Draper, qui s'est déjà produite au Canada, a composé trente-six monologues.

C. LA RADIO

On sait qu'Alain Grandbois a amorcé sa carrière radiophonique au Canada en 1941. Cette année-là, de même qu'en 1942 et 1943, il a contribué à la propagande de guerre. Une fois la paix conclue, il a été employé par la Voix du Canada, première désignation de Radio-Canada international, où, en 1946 et 1947, il a entretenu son auditoire européen de littérature canadienne. A partir de la fin de 1948, l'auteur des *Iles de la nuit* «prend d'assaut» les ondes de la radio d'Etat[42].

1° *Les séries*

Dans un communiqué que reproduit *le Droit* du 30 octobre 1948, Radio-Canada annonce qu'à compter du lendemain, *les Iles de la nuit* seront lues sur ses ondes par Jacques Auger les dimanche, mardi et jeudi de 22 h 30 à 22 h 45[43]. Réalisée par Noël Gauvin, cette première tranche de *Poésies de...* Grandbois s'achève le 21 novembre suivant.

Invité à parler de poésie, Grandbois, le dimanche 31 octobre, admet que «la forme classique d'un sonnet peut être remplie d'une grande beauté mystérieuse». Il ajoute:

> La forme d'un poème libre, sans rigueur apparente, peut néanmoins susciter d'aussi profondes résonnances. *[...]* Pour certains artistes, il s'agit de faire surtout comprendre, pour d'autres, de suggérer, de faire sentir. Ces derniers croient qu'un certain hermétisme imposé, mais non volontaire, assure davantage le prolongement du message poétique. Je puis naturellement me tromper, mais je partage l'avis de ces derniers.

---

42. Présentant la série *la Revue des arts et des lettres*, un collaborateur anonyme de *la Semaine à Radio-Canada* rappellera le 11 novembre 1951 qu'Alain Grandbois «s'est fait entendre souvent» à la société d'Etat.

43. A ce sujet, voir la «Présentation» de l'édition critique des écrits de Grandbois dans *Poésie I*, PUM, 1990, p. 78 et 81.

A la fin de l'émission du 21 novembre 1948, l'annonceur prie les auditeurs d'être à l'écoute le dimanche suivant, c'est-à-dire le 28; d'autres poèmes de Grandbois, ceux-là tirés de *Rivages de l'homme*, seront alors «interprétés par Jacques Auger»[44].

Prennent ensuite l'affiche les nouvelles d'*Avant le chaos* que les auditeurs de la Société d'Etat ont le loisir d'écouter du 7 décembre 1948 au 24 février 1949[45].

Inséré dans *Notre temps* et *Radiomonde* du samedi 5 mars 1949, un nouveau communiqué de Radio-Canada fait part du début d'une autre série d'émissions consacrée à l'œuvre d'Alain Grandbois. «Jacques Auger, qui a déjà lu des poèmes, des contes et des nouvelles de cet excellent écrivain, lira maintenant deux fois la semaine, les dimanche et mardi», de 22 h 30 à 22 h 45, des extraits des *Voyages de Marco Polo*[46].

A partir du mardi 18 avril 1950, Grandbois signe une autre série d'émissions radiophoniques, celle-là inédite. Interrompus le 2 janvier 1951, les *Visages du monde* reprennent le 19 juin suivant[47]. Lus chaque mardi de 19 h 45 à 20 heures[48] par Jacques Auger puis par Jean-Louis Roux, ces souvenirs de l'entre-deux-guerres,

---

44. Dans *Poésie I*, les présentateurs de l'édition critique affirment que les poèmes de *Rivages de l'homme* ont été lus sur les ondes de Radio-Canada «du *23* novembre au 5 décembre 1948» (p. 87; nous soulignons). — S'autorisant de la diffusion des poèmes de Grandbois, Gilles Marcotte (dans *le Devoir* du 17 janvier 1953) et Henri Lacombe (dans *l'Autorité* du 30 mai suivant) suggéreront la lecture des vers d'Alfred DesRochers sur les ondes de Radio-Canada.

45. A ce sujet, voir la *Bibliographie analytique de Alain Grandbois* d'Huguette Gagnon (l'Université Laval, 1964, p. 5).

46. La citation provient de *Notre temps*, le texte de *Radiomonde* présentant quelques variantes.

47. Le titre de *Visages du monde* n'est pas inédit. En effet, Roger Hénault l'a déjà utilisé pour parler du Mexique dans *l'Ecole canadienne*. Voir la livraison de novembre 1947, p. 135 et suivantes.

48. C'est l'heure indiquée dans l'édition critique de *Visages du monde*, où elle figure après le titre de chaque émission, à droite de la date. Pourtant, le communiqué de Radio-Canada annonçant la série précise qu'elle est diffusée de 19 h 30 à 19 h 45. A ce sujet, voir *la Frontière* de Rouyn du 16 mai 1950, p. 5, *Notre temps* du 20 mai, p. 3, et *Photo-Journal* du 1er juin, p. 45. — A partir du 12 novembre 1951, les *Visages du monde* seront retransmis de 22 h 45 à 23 heures.

réalisés par Roger de Vaudreuil, disparaîtront de l'affiche le 22 septembre 1952, le texte (incomplet) du 29, qui porte sur «La Corse», n'ayant pas été diffusé.

Dans un communiqué relayé par une kyrielle de périodiques vers la mi-mai, la radio d'Etat présente ainsi Grandbois: un des poètes les plus éclectiques du Canada, il «a visité presque tous les pays du monde, s'arrêtant ici et là au gré de sa fantaisie et de son inspiration»[49]. «Expert» en voyage, il est donc la personne «idoine» pour faire visiter aux radiophiles «les grandes villes d'Orient et d'Occident». Lors du lancement de son Concours dramatique, Radio-Canada rappellera les buts du réseau français: «Stimuler la création littéraire et, aussi, l'intérêt du public pour la littérature canadienne-française»[50]. Pour montrer qu'elle s'acquitte bien de son mandat, la Société signalera la collaboration des meilleurs poètes, romanciers ou essayistes locaux, dont Grandbois, auteur de *Visages du monde* toujours en onde.

Au début de la première émission, intitulée «Shanghai», Grandbois prend lui-même la parole.

> Des circonstances heureuses, un goût prononcé pour les voyages et l'aventure, une curiosité jamais satisfaite, m'ont porté, pendant une vingtaine d'années, à vagabonder autour de notre planète. J'ai vu beaucoup de paysages, j'ai connu beaucoup d'êtres humains. Les impressions que j'en recevais, je les notais dans de petits carnets que j'ai pour la plupart conservés[51]. Et à part ces choses écrites — noir sur blanc —, il m'est naturellement resté dans la mémoire de grands fragments de souvenirs. Mon propos *[sera]* de vous les livrer[52].

A l'écoute de ces souvenirs, la critique ne manque pas de les gloser. Ainsi, Maurice Blain, alors responsable de la chronique «La foire aux lettres», applaudit, dans *le*

---

49. Anonyme, *la Frontière* de Rouyn (16 mai 1950): 5.

50. Anonyme, *la Semaine à Radio-Canada* (du 29 juillet au 4 août 1951): 2.

51. Le 20 août 1955, Grandbois confiera pourtant à Gilles Carle du *Devoir* que la police allemande d'occupation a, au début de la guerre, perquisitionné à son domicile parisien et n'a épargné aucun de ses souvenirs. Voir aussi le compte rendu de l'entrevue de Claude Daigneault publié dans *le Soleil* du 11 septembre 1965.

52. A. Grandbois, *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 25-26. — Grandbois a écrit: «Mon propos tiendra de vous les livrer», *tenir de* étant un solécisme.

Devoir du 29 avril 1950, à *Images du monde*[53], série d'émissions où les dons de paysagiste humain de Grandbois, «sensible au moindre tremblement de l'art et de la vie, trouvent leur plus juste expression». Blain aborde ensuite la question des genres. Plutôt que de récits en bonne et due forme, il s'agit «de quelques physionomies particulières du monde de l'entre-deux-guerres. Peintures de lieux et d'œuvres privilégiés, dont on a presque perdu le souvenir»[54]. Le chroniqueur du *Devoir* revient à la charge le 5 janvier 1951. Il confesse alors sa tristesse à l'idée que les images des choses précieuses, fixées par Grandbois, sont «menacées de périr». Aussi conjure-t-il l'auteur de faire imprimer «au plus tôt ces émissions pour que ne se perde le souvenir. Il aura en même temps écrit un très beau livre. Un livre unique et attendu»[55].

Dans le même quotidien, mais le 6 mai 1950, Jean-Guy Blain sait gré «à la société Radio-Canada d'accorder quelques instants, le mardi soir, à Alain Grandbois. Quelques instants suffisent. Plus serait trop» , si l'on veut que le poète conserve la séduction de ceux qui parlent peu. Le collaborateur du *Devoir* fait ensuite allusion à l'élargissement d'audience que la radio assure à un écrivain — thème également abordé par Lucette Robert dans *la Revue populaire* de décembre 1950.

Chroniqueur au *Devoir* où il rend compte des émissions de radio, Gérard Pelletier se penche le 15 septembre 1951 sur *Visages du monde*, titre on ne peut plus approprié: Grandbois, qui a parcouru le monde, en connaît bien les traits. Ce ne sont pas seulement

---

53. Maurice Blain confond ici *Visages du monde* et *Images de France*, titre que Grandbois a donné aux textes qu'il écrit pour l'émission *Rythmes de Paris* diffusée en même temps que *Visages du monde*.

54. Lorsqu'il présente la série d'émissions, Grandbois prévient le public que ses visages du monde, «altérés par la dernière guerre», appartiennent à un temps révolu: «La période de l'entre-deux-guerres» (PUM, 1990, p. 26).

55. En 1971 paraîtront aux éditions HMH *Visages du monde: images et souvenirs de l'entre-deux-guerres*. Cette version présente les récits dans un ordre différent de celui des émissions radiophoniques. De plus, elle écarte environ le tiers du texte original. Il faudra attendre l'édition critique (PUM, 1990) pour en avoir une version intégrale.

les propos d'un poète que l'écrivain fait entendre, mais aussi «les réflexions d'un homme à qui n'échappe aucun des aspects de ce qu'il voit». Dans sa chronique en prose, il dépayse doublement l'auditeur en le promenant, d'une part, à travers les contrées lointaines d'Europe et d'Asie et, d'autre part, «dans une époque qui, pour être récente, n'en diffère pas moins profondément de la nôtre». Pelletier conclut que les *Visages du monde* comptent «parmi les textes de très grande qualité» qu'il lui a été donné d'écouter au Canada.

André Roche partage cette opinion. Faisant le bilan annuel des émissions de radio, le collaborateur de *Photo-Journal* écrit le 27 décembre 1951: *Visages du monde* (où Grandbois, en plus de tracer son propre portrait, dépeint les pays qu'il a sillonnés) «reste une des meilleures émissions de Radio-Canada». Finalement, lorsque, deux jours plus tard, André Laurendeau se porte, dans *le Devoir*, à la défense de la radio d'Etat, il cite, au nombre des meilleurs textes qu'on y entend, ceux d'Alain Grandbois.

Les *Visages du monde* font relâche du 9 janvier 1951 au 12 juin inclus. Pendant cet intervalle, *Né à Québec*, lu par Jacques Auger, prend l'antenne[56].

D'un autre côté, Alain Grandbois collabore à des émissions de variétés, dont *Rythmes de Paris* que les auditeurs de Radio-Canada peuvent écouter du 21 avril 1950 au 24 octobre 1952[57]. Réalisés par Marcel Henry, les *Rythmes de Paris* sont d'abord retransmis le vendredi à 21 h 30, l'horaire variant durant l'été. Maurice Durieux, qui

---

56. *Né à Québec* et *Visages du monde*, émissions diffusées le mardi soir à 19 h 45, n'ont pu être toutes deux programmées le 19 juin, comme on l'affirme dans la «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 44) et dans la «Bibliographie générale» (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 612). Etant donné que le 19 juin, les auditeurs de Radio-Canada ont entendu Jacques Auger lire un texte de la série *Visages du monde* intitulé «Port-Cros» (PUM, 1990, p. 249-256), force est donc de conclure que *Né à Québec* a quitté l'affiche le 12 juin 1951.

57. Si Jean Cléo Godin écrit dans l'édition critique de *Visages du monde* que la première collaboration de Grandbois à *Rythmes de Paris* date du 21 avril 1950 (PUM, 1990, p. 43, note 8), les rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois» soutiennent, pour leur part, que la participation de l'écrivain à cette émission va du 29 décembre 1950 au 24 octobre 1952 (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 44).

dirige un orchestre de quinze musiciens, fait les arrangements des mélodies françaises les plus populaires chantées par Lucille Dumont et Muriel Millard. Quant à Grandbois, à la fois poète et «grand voyageur», il relie les chansons et les pièces d'orchestre par des images, des tableaux pittoresques de Paris et de la France, qui ajoutent de la couleur et campent le décor. Ces «brefs poèmes en prose», qui s'intitulent *Images de France*, ont pour lecteur Bertrand Dussault[58].

On ajoutera enfin que Grandbois aurait composé les textes d'enchaînement pour *la Boîte à chansons*[59] dont la première émission remonte au 26 décembre 1952[60].

2° *Les émissions isolées*

Par ailleurs, Alain Grandbois participe à des émissions isolées. Lors du passage à Montréal de Sung Mei-ling, épouse du général Chiang Kai-shek, Jean-Louis Gagnon commande à l'écrivain un texte que la station CKAC aurait programmé le jeudi 4 mai 1950 sous le titre «Quelques aspects de la Chine»[61].

En décembre de la même année, Grandbois écrit pour les auditeurs du réseau français de Radio-Canada un «Conte de Noël». D'inspiration moderne, cet «inédit» est lu par

---

58. Ces renseignements proviennent de deux numéros de *la Semaine à Radio-Canada*: celui du 21 au 27 janvier 1951, p. 8 et 7, et celui du 29 avril au 5 mai 1951, p. 3. — Si l'on se fie à un article d'André Roche paru dans *Photo-Journal* le 6 décembre 1951, p. 38, on peut répondre par l'affirmative à la question que Jean Cléo Godin posera dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (été-automne 1984, p. 70, note 3): les textes d'*Images de France* étaient-ils destinés à *Rythmes de Paris*?

59. C'est ce qu'on dit dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ qui mentionne encore la participation du poète à l'émission *Variétés*. En tout cas, plusieurs manuscrits portent ce titre.

60. L'horaire qui paraît dans *la Semaine à Radio-Canada* intitule d'abord l'émission *la Boîte aux chansons*, le titre *la Boîte à chansons* n'apparaissant qu'à la date du vendredi 30 janvier 1953. Quoi qu'il en soit, le collaborateur anonyme qui présente l'émission dans la livraison du 25 au 31 janvier de *la Semaine à Radio-Canada* ne fait pas mention de Grandbois.

61. A ce sujet, voir, dans l'édition critique, la «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 44) et l'«Introduction» de Jean Cléo Godin à *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 9). — Le nom de Grandbois n'apparaît pas à l'horaire de CKAC que *la Presse* reproduit les 3, 4 et 5 mai 1950. D'habitude, c'est le vendredi soir que la station radiophonique diffuse des conférences.

Jacques Auger le 24 décembre à 18 heures[62]. En 1952, on aurait adapté pour la radio une autre nouvelle de l'auteur d'*Avant le chaos*. Si l'on en croit Jean Cléo Godin, qui a préparé l'édition critique de *Visages du monde*, «Tania» aurait été diffusée le 23 novembre 1952[63].

Réalisée par Roger Rolland, *la Revue des arts et des lettres*, retransmise le lundi de 22 h 15 à 22 h 45, remplace *la Chronique littéraire* à compter du 12 novembre 1951. La nouvelle série comprend cinq rubriques: cinéma, lettres, théâtre ou peinture, musique ou radio. La dernière consiste en une causerie donnée par une personnalité sur un sujet de son choix. Invité à l'émission inaugurale, Alain Grandbois se demande: «'La Terre est-elle ronde'? Ses voyages en Europe, en Afrique et au Proche-Orient lui permettront peut-être de donner une réponse», remarque un collaborateur anonyme dans *la Semaine à Radio-Canada* du 11 novembre. Faisant le bilan de l'année radiophonique 1951, André Roche, le 27 décembre, note dans *Photo-Journal* que Grandbois, Ringuet et Lemelin ont produit pour *la Revue des arts et des lettres* «des textes passionnants qu'ils ont lus eux-mêmes. Ce qui en décuplait l'intérêt». Une semaine plus tard, le chroniqueur rêve au poste de radio idéal, où Grandbois s'occuperait des émissions littéraires.

Enfin, dans le cadre de l'émission *Premières '57* réalisée par André Langevin et Françoys Bernier et diffusée le 31 décembre 1956 à 21 heures à la radio d'Etat, on

---

62. Voilà ce qu'on dit à la p. 3 de la livraison du 24 décembre 1950 de *la Semaine à Radio-Canada*. Voir également l'horaire du dimanche 24 à la p. 6. — Le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ et l'édition critique d'*Avant le chaos* (PUM, 1991, p. 210 et 369) identifient ce conte: «Le Noël de Jérôme». Si tel est le cas, il ne s'agit pas d'un inédit, «Le Noël de Jérôme» ayant d'abord paru dans *la Revue populaire* en décembre 1942.

63. PUM, 1990, p. 31, note 9. — L'édition critique d'*Avant le chaos* (PUM, 1991, p. 312) mentionne que «Tania» a été lue à la radio d'Etat le dimanche 23 novembre 1952, de 21 heures à 21 h 30, dans le cadre de la série *Contes et légendes du Canada*. Si l'on en croit l'horaire du 23 novembre publié à la p. 4 de *la Semaine à Radio-Canada*, l'émission *Nos futures étoiles* a été retransmise de 21 à 22 heures.

récite une série de poèmes composés par Grandbois «lors d'un récent séjour en France». Le collaborateur anonyme de *la Semaine à Radio-Canada* continue le 29 décembre: ils «*[révéleront]* d'autres aspects de son âme aventureuse»[64].

A ce stade, on enregistrera la participation de Grandbois à de nombreuses émissions de radio, où le poète œuvre autant pour l'élite, en partie acquise aux *Iles de la nuit*, que pour le grand public, plus sensible à la prose grandboisienne, en particulier à *Visages du monde*, les unes et les autres encensés par la critique.

D. LES CONFERENCES

Mais l'écrivain ne se satisfait pas des studios de radio. Il monte aussi sur les tribunes d'où, à deux reprises, il s'adresse à un public «choisi».

1° *Au Moulin à vent , Québec, 1952*

En 1952, les membres du Moulin à vent, cercle littéraire de Québec dont la présidente est Germaine Bundock, journaliste, se réunissent l'après-midi du dimanche 27 janvier à l'hôtel *Saint-Louis*[65]. Ils sont venus entendre «Alain Grandbois, brillante personnalité des lettres canadiennes» (*l'Action catholique*). Il donne à sa causerie «la forme aimable d'une conversation raffinée» (*l'Evénement-Journal*). «Dans un style élégant et imagé dont le parfum d'exotisme *[évoque]* pour *[le lecteur les]* meilleurs

64. La partie intitulée «Radio et télévision» de la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 612) ne mentionne pas cette émission.

65. Dans *Vingt-cinq à la une: biographies* (la Presse, 1976, p. 24-29), Rollande Normandeau consacre un chapitre à Germaine Bundock, journaliste, poète et cofondatrice du Moulin à vent, «cercle littéraire et musical qui durera quinze ans» (p. 26).

contes d'*Avant le chaos*», le conférencier entretient l'auditoire de ses «Voyages»[66]. Plus précisément, il esquisse, non sans humour, «ce qu'on pourrait appeler une philosophie du voyage» (*le Soleil*). Les commentaires qui paraissent le lendemain dans les trois périodiques déjà cités de la vieille Capitale permettent de reconstituer, dans ses grandes lignes, la conférence.

Le conférencier rapporte d'abord l'opinion de célébrités sur les voyages. Il en profite pour faire un amusant récit de sa rencontre «sur la côte d'Azur, à Eden-Rock, avec G. Bernard Shaw qu'il appelle un Triton courageux et vieilli» (*le Soleil*)[67], le célèbre humoriste irlandais ayant montré à Grandbois «une cordialité qu'il avait refusée, avec sa superbe insolence, à beaucoup de grands de ce monde» (*l'Evénement-Journal*). Ensuite, Grandbois raconte son premier séjour à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Profondément déçu, l'écrivain, voyageur entêté, retourne en Russie six ans plus tard[68]. Se trouvant mal reçu, «il rentre à Paris, définitivement guéri des excursions au paradis soviétique». Décrivant finalement Shanghai, la ville la plus cosmopolite qu'on puisse imaginer, le conférencier relate un souvenir pénible, celui de la visite faite

---

66. Selon le collaborateur anonyme du *Soleil*, les belles images se sont succédé, au cours de la conférence, «comme dans un kaléidoscope». — La «Bibliographie générale» publiée dans *Poésie II* (PUM, 1990) ne tient pas compte de cette causerie, non plus que la «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990).

67. Dans une conférence prononcée en avril 1953, Grandbois comparera de nouveau Shaw à un «Triton courageux et vieilli» (*Huit conférences* [...]*: saison 1952-1953*, le Club musical et littéraire de Montréal [1953], p. 133).

68. Comme on le verra bientôt, le premier voyage à Moscou remonte à 1928. Le second aurait donc eu lieu en 1934. Cette année-là, Grandbois a visité l'Orient. Décrivant «La Mandchourie» sur les ondes de Radio-Canada le 1er août 1950, le poète confie: «Je pris à T'ien-tsin le célèbre chemin de fer qui, traversant les steppes mandchoues, parcourt la Sibérie pour rejoindre Moscou. Le voyage dure plus de dix jours. Cependant je ne désirais voir que la Mandchourie. J'avais visité Moscou quelques années auparavant, et les agréments de mon séjour dans l'ancienne capitale des tsars ne me donnaient nul désir d'y retourner» (*Visages du monde*, PUM, 1990, p. 116). — On remarquera qu'en 1949-1950, la croisade anticommuniste de Joseph Raymond McCarthy, sénateur républicain, bat son plein.

à Tatiana Kousminsky, nièce de Léon Tolstoï, qui se mourait «dans une salle commune après une carrière étrange et héroïque» (*le Soleil*)[69].

2º *Au Club musical et littéraire, Montréal, 1953*

L'année suivante, Alain Grandbois donne une autre conférence, également intitulée «Voyages». L'événement a lieu le 14 avril à 21 heures dans un salon de l'hôtel *Ritz-Carlton* où sont rassemblés les membres du Club musical et littéraire de Montréal. Le texte de cette causerie ressemble à celui de la précédente, Grandbois, dans le second cas, ayant remplacé la description de Moscou par celle de Pékin. Quoi qu'il en soit, ces «Voyages» paraissent en 1953 dans les *Huit conférences* que le Club fait imprimer.

Le conférencier, qui n'a parcouru le monde que pour satisfaire sa curiosité, parle d'abord des périples mentionnés dans l'Ancien Testament, dont ceux de «nos premiers parents», de Noé et de Joseph. Il fait ensuite part de l'opinion de quelques grands hommes sur les voyages, parmi lesquels Emerson, Beaconsfield, Goldoni, Thoreau et saint Augustin, en s'attachant à George Bernard Shaw qu'il a rencontré deux fois. Puis il aborde les voyages de conquêtes. En fait, cette troisième partie consiste presque essentiellement en une citation de Charles de La Roncière[70]. Le conférencier dépeint également Shanghai et Pékin où il serait allé dans les années 1933 et 1934[71]. C'est dans la première ville qu'une amie russe l'a conduit au chevet de Tatiana Kousminsky. En guise de conclusion, Grandbois se réfère à des écrivains nés sous le signe du voyage: Homère, Virgile, Dante, Polo, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Stendhal, Nerval, Baudelaire et Rimbaud.

---

69. Intitulée «Shanghai», l'émission inaugurale de *Visages du monde*, diffusée le 18 avril 1950, mentionnait Tatiana Kousminsky (PUM, 1990, p. 31).

70. Archiviste et paléographe, Charles Bourel de La Roncière (1870-1941) s'est spécialisé dans l'histoire maritime et dans l'histoire des voyages et des découvertes.

71. A la vérité, le premier séjour de Grandbois en Chine date de 1934.

E. ENTREVUES, ENQUETES

De 1949 à 1955, l'auteur des *Iles de la nuit* accorde plusieurs interviews et répond à beaucoup d'enquêtes.

1° *Comptes rendus d'entrevues*

Pas moins de sept comptes rendus d'entrevues paraissent dans les périodiques, dont *le Petit Journal* du 14 septembre 1952[72]. Ce jour-là, on apprend peu de choses, sinon que Grandbois, poète préféré de l'intervieweur, connaît la recette chinoise du chien jaune farci aux amandes. Les autres interviews sont cependant plus substantielles.

Après avoir écouté les «récits fabuleux» de Grandbois, Lucette Robert conclut, dans *Photo-Journal* du 26 mai 1949, que l'écrivain «a partagé sa vie entre l'étude, la poésie et les longs voyages». En 1934, Grandbois s'est retrouvé notamment au Szu-ch'uan, pays «déchiré et divisé par l'anarchie, les bandits chinois et les communistes»[73]. Au cours de ce premier séjour en Chine, le jeune écrivain a remonté le Yang-tsê kiang «sur le *Fou-tian*, commandé par le capitaine Loréal»[74]. Pendant une escale à Hankéou, Grandbois a logé chez un Français et lui a fait lire quelques-uns de ses poèmes. L'hôte a décidé de les faire éditer sur place. Longtemps après, Grandbois a reçu les exemplaires. Il en a distribué «à des amis de voyage, comme le président du Cercle français de Shanghai et *[le]* capitaine Loréal, dont il a perdu la trace pendant la dernière guerre».

---

72. Dans l'édition critique, la partie de la «Bibliographie générale» consacrée aux «Entrevues» avec Grandbois ne mentionne ni cette interview ni la suivante (*Poésie II*, PUM, 1990).

73. On rappellera qu'en avril 1936, Grandbois a parlé à Marcel Hamel, collaborateur à *la Nation*, «des bandits communistes».

74. En réalité, il s'agit du «*Fook Yuen* de la compagnie Chiris, dont le capitaine se nomme André Loréal» («Chronologie», *Poésie I* d'Alain Grandbois, PUM, 1990, p. 40). La nouvelle intitulée «Le rire», où est évoqué l'épisode d'Hankéou, mentionne le *Fou-tian* (*Avant le chaos*, Moderne, 1945, p. 169).

Mais le reste de l'édition a sombré «dans le naufrage d'un navire et l'auteur n'en a, lui-même, qu'une seule copie».

Lors d'une autre entrevue, le poète des *Iles de la nuit* revient sur une idée qui lui est chère. Il confie à Michel Roy, qui le répète dans *l'Autorité* du 14 mars 1953:

> La poésie est un langage dont il ne faut pas abuser. On ne saurait y exprimer ce qui, facilement, peut se transformer en prose. Les jeunes s'en servent parfois avec un peu d'excès. Il ne suffit évidemment pas d'aligner des phrases, de les couper en pièces et d'en faire des vers. Ce n'est pas parce que mes vers n'ont pas de rimes qu'ils sont privés de rythme ou d'assonnances *[sic]*. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que l'assonance soit située à l'extrémité du vers (p. 6).

Puis Grandbois prophétise: «Dans 15 ou 30 ans, la littérature connaîtra un grand essor ici. J'en ai la conviction. Les possibilités sont infinies» (p. 4).

Deux ans plus tard, soit le 9 janvier 1955, le poète déclare le contraire à Jean-Paul Robillard, du *Petit Journal*, qui remarque: «Grandbois n'est pas optimiste en ce qui concerne notre avenir littéraire et ce découragement le confine à la lecture» de la Bible et de Dos Passos, Maugham, Shaw, Chesterton, Valéry, Montherlant, qui «font plus que jamais ses délices».

A Gilles Carle, chroniqueur au *Devoir* et l'un des six fondateurs de l'Hexagone, Grandbois tend un exemplaire de son premier livre, édité en Chine par les bons soins d'un de ses amis, ex-officier de marine. Le 20 août 1955, l'écrivain précise: «C'est le seul qui reste. Il y en avait deux cents que mon ami avait chargés à bord d'une jonque à Hankéou»[75]. Elle a coulé. «Je revenais du Thibet. On m'avait dit: 'Vous ne pourrez pas

---

75. Le 30 avril 1936, Grandbois, dans *la Nation*, a prétendu qu'il restait deux exemplaires des *Poèmes* d'Hankéou. Dans *le Nouveau Journal* du 3 mars 1962, Gérald Godin rapportera qu'une douzaine d'exemplaires ont été sauvés. — Selon Claudette Hould, le tirage du recueil a été de 150 exemplaires. A ce sujet, voir le *Répertoire des livre d'artistes au Québec 1900-1980*, BNQ, 1982, p. 109.

vous rendre au Thibet»[76]. Par ailleurs, Grandbois affirme être retourné à Paris pendant l'Occupation[77].

En 1951 sont publiés deux comptes rendus d'entrevues un peu spéciaux. Le premier est dû à la plume de Willie Chevalier. Dans la livraison de janvier du *Digeste français*, il avoue que la discrétion de Grandbois n'a pas facilité sa tâche d'intervieweur. En désespoir de cause, Chevalier a dû interroger des parents et des amis du poète et procéder par recoupement. Bref, il lui «a fallu des ruses d'Indien pour illustrer convenablement *[son]* article» (p. 66), farci d'erreurs, où il évoque la famille et les voyages de Grandbois, de même que l'accueil réservé à son œuvre.

Enfin, André Roche trace un portrait de Grandbois qu'il a vu par le petit bout de la lorgnette. D'abord diffusé sur les ondes de la radio d'Etat dans le cadre de l'émission fantaisiste *Carte blanche*, ce portrait est repris dans *la Semaine à Radio-Canada* du 12 août 1951. Après avoir rendu visite à l'auteur des *Iles de la nuit*, l'intervieweur est lui-même interviewé. On l'interroge sur l'appartement du poète, ses lectures, sa façon de travailler, ses voyages, ses séjours à Paris et sa perception de l'entrevue. Entre autres sujets, Grandbois aborde, par personne interposée, Moscou, où il est allé «en 1928, alors que l'Intourist appelait les étrangers à visiter l'éden soviétique» (p. 3). Il n'est resté que huit jours dans la capitale communiste, d'une désespérante monotonie, où il «s'est affreusement ennuyé». Vingt-trois ans plus tard, il garde toujours un souvenir

---

76. Le 3 mars 1962, Grandbois dira à Gérald Godin, alors au *Nouveau Journal*, qu'il n'a «jamais pu obtenir de visa pour entrer» au Tibet (qu'on orthographie parfois *Thibet*).

77. On précisera que les nazis ont occupé Paris en juin 1940. — Lors d'une autre entrevue (dont le compte rendu paraîtra dans *le Soleil* du 11 septembre 1965), Grandbois confie à Claude Daigneault être revenu au Canada «lorsque la guerre s'est déclarée», c'est-à-dire en septembre 1939. Les rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 42) soutiennent que l'écrivain est rentré au pays le 5 décembre 1939 et s'est installé à Deschambault l'année suivante.

morne des foules silencieuses, coiffées de casquettes grises. Car à Moscou, on faisait la queue, non seulement «pour se procurer du pain ou des chaussures, mais aussi pour se marier ou pour divorcer». En Chine, par contre, Grandbois «a passé deux longues années *[...]*. Il a voyagé en Mandchourie au moment où les trains sautaient trois fois par semaine. Il a remonté le fleuve» Yang-tsê (p. 3-4), est allé aux marches tibétaines. L'écrivain en profite pour redire qu'il a «même fait éditer un livre de poèmes, son premier, sur un papier de soie extraordinaire, avec une couverture de soie rouge, soigneusement cousue à la main[78]. Une édition rarissime, puisqu'il n'en reste qu'un exemplaire» (p. 4), ce qui n'est pas exact.

De ces entrevues, on retiendra trois thèmes importants: la mise en garde adressée aux jeunes enclins à appeler «vers libres» une prose à peine travestie; l'anticommunisme de Grandbois; et l'importance qu'il accorde à l'«épisode d'Hankéou».

2º *Réponses à des enquêtes*

Durant la première moitié de la décennie 1950, Alain Grandbois répond à pas moins de dix enquêtes, dont une assez farfelue. A l'aube de l'année 1952, Yves Jasmin, chroniqueur au *Canada*, se souvient d'une vieille coutume voulant qu'au cours d'une année bissextile, «les célibataires soient 'demandés en mariage' par les femmes de leur connaissance»[79]. Prié de dire ce qu'il en pense, Grandbois, «le plus endurci de tous les célibataires», lance le 5 janvier: «Je continuerai de faire, en 1952, ce que j'ai toujours fait, ayant adopté comme devise ce mot de Napoléon: 'En amour, la seule victoire

78. La couverture des *Poèmes* d'Hankéou n'est pas recouverte de soie rouge, mais bleue. Voir le répertoire déjà cité de Claudette Hould.

79. Yves est le frère de Guy Jasmin, ex-rédacteur en chef du *Canada*, mort le 28 octobre 1949.

est la fuite.' C'est pourquoi j'ai tellement voyagé.» Plus sérieuses, d'autres enquêtes concernent les lettres françaises, la poésie, la critique littéraire et les médias électroniques.

A un collaborateur anonyme du *Devoir* qui lui demande quand il a lu Victor Hugo pour la dernière fois, Grandbois, le 19 avril 1952, confesse: «La semaine dernière, dans un hebdomadaire français. Pourquoi? Ma foi, c'est le cent cinquantenaire *[de sa naissance]*... Il y a d'ailleurs longtemps que je ne l'avais pas lu. Il y a tellement de choses... C'est assurément un grand type. Je n'aime pas tout ce qu'il a fait, mais...»

En 1951, des jurés, présidés par Colette, dressent la liste des douze meilleurs romans français du demi-siècle. Invité par Lucette Robert à commenter le choix du jury, Grandbois, le 13 septembre, constate dans *Photo-Journal* qu'on a oublié deux livres, ou plutôt deux auteurs ayant «eu une énorme influence sur la jeunesse de leur temps: Alain-Fournier, avec *le Grand Meaulnes*, et Raymond Radiguet, avec *le Bal du comte d'Orgel*, beaucoup plus qu'avec *le Diable au corps*». Quant à Montherlant et Cocteau, dont les œuvres n'ont pas la valeur continue de celle d'un Romains, ils auraient néanmoins «dû figurer sur *[la]* liste», qui n'aurait plus comporté douze titres mais seize.

Dans *la Semaine à Radio-Canada* du 23 décembre 1951, Roger Rolland, réalisateur à la société d'Etat, s'enquiert du livre que quelques écrivains auraient aimé avoir écrit. La réponse de Grandbois est catégorique: «*L'Enfer* de Dante.»

Ayant interrogé quelques auteurs sur la poésie, Henri Chéraux, chroniqueur au *Photo-Journal*, reproduit leurs commentaires en juin 1951. C'est le jeudi 7 qu'on peut lire ceux de Grandbois, qui affirme: il existe encore des poètes au Canada. «Il y en a partout, même au Zanzibar.» Ils s'expriment comme ils le peuvent, mais n'exercent «aucune influence, ni au Canada ni à l'étranger» — ce qui est normal. Ils subissent la grande

tradition française ou plutôt s'y rattachent. «Le contraire serait inquiétant.» Toutefois, la poésie canadienne d'expression française «va au diable, comme toutes les poésies et comme toutes les civilisations. Il ne s'agit là que d'une question de temps. Les Etrusques ont formé un grand peuple avec littérature, art, etc. Que reste-t-il d'eux? Quelques vases de grès, *[qu'on]* voit au *[British]* Museum de Londres, sous verre.»

Au printemps 1951, *le Devoir* fait connaître l'opinion de plusieurs écrivains sur la critique. Pour l'auteur des *Iles de la nuit*, dont on rapporte les propos le 7 avril[80], «le premier devoir de la critique est de tenter de rendre justice à l'œuvre qu'elle analyse ou commente, en cernant au plus près ce qu'elle croit être la vérité. Mais où est la règle d'or» (p. 9)? Semblable, la tâche du critique canadien-français est cependant «plus complexe, plus ingrate que celle, par exemple», de son confrère français. S'il lui arrive d'avoir à choisir entre une sévérité excessive ou une indulgence peut-être trop marquée, «il doit adopter de préférence cette dernière attitude. C'est-à-dire mettre davantage en relief les qualités que les faiblesses de l'œuvre» qu'il présente (p. 10), en gardant à l'esprit que dans toutes les littératures, «il a fallu beaucoup de livres indifférents pour parvenir, soudain, à l'éclatement du chef-d'œuvre». Quoi que prétendent les plus optimistes, les lettres locales n'ont pas encore atteint leur majorité[81]. Par ailleurs, Grandbois est d'avis que la critique en général s'est montrée très généreuse à son égard, contrairement au grand public qui l'ignore parfaitement (le

---

80. C'est la seule enquête mentionnée, sous le titre «Proses diverses», dans la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 609).

81. En décembre 1930, Maurice Hébert écrivait dans *le Canada français* qu'il incombe à la critique de faire «la part très large des circonstances atténuantes» (p. 251). En faisant preuve d'indulgence, le critique établit «de bienveillantes lisières» qui permettront à la littérature canadienne d'aller son «petit bonhomme de chemin» et de se hausser peut-être un jour jusqu'à celle de la France. — Cette attitude a d'abord été prônée par Camille Roy. A ce sujet, voir la causerie que Grandbois a consacrée au critique dans les années 1940 sur les ondes de la Voix du Canada et dont le texte sera reproduit à la p. A-55 du *Petit Journal* du 15 mars 1964.

poète préférant qu'il en soit ainsi). Dans l'état présent de la culture canadienne-française, le contraire l'inquiéterait.

Enfin, trois enquêtes portent sur la presse électronique. Soutenant qu'il y a cent façons d'écouter la radio, Henri Poulin, le samedi 1er décembre 1951, révèle celle de Grandbois dans *Radiomonde*. Auditeur averti, le poète prête l'oreille aux émissions qui l'intéressent «et ferme l'appareil aussitôt après. A son grand désappointement, il a voulu écouter» le samedi précédent une émission qui l'amuse. «Il avait oublié que *Carte blanche* passe» dorénavant le vendredi.

A André Roche qui enquête sur les radio-feuilletons pour le compte de *Photo-Journal*, Grandbois confie le 6 décembre 1951 qu'il en faut pour capter l'attention du grand public, mais il admet que beaucoup de stations de radio exagèrent. Dans les circonstances actuelles, il doute qu'on puisse améliorer la qualité des radio-feuilletons. Pour ce faire, il «faudrait découvrir tout à coup un génie comme Alexandre Dumas», ce qui semble impossible. Au Canada, le genre par conséquent est «voué à la médiocrité à perpétuité». D'accord pour enlever de l'horaire certains *soap operas*, le poète se demande par quoi les remplacer: «Par des émissions où il y aurait un peu plus de fantaisie; des séries de sketches avec auteurs interchangeables, peut-être».

Au début de 1953, Henri Chéraux, chroniqueur à *Photo-Journal*, tâte le pouls de plusieurs téléspectateurs emballés. Seul Grandbois ne participe pas à l'enthousiame général. Ayant beaucoup vu d'émissions télévisées aux Etats-Unis, l'écrivain ne regarde pas celles que retransmet Radio-Canada. Il avoue: «La télévision m'ennuie. C'est une

grande perte de temps. J'aime mieux flâner franchement plutôt que de flâner vaguement»[82].

F. ANTHOLOGIES, REPERTOIRES, ENCYCLOPEDIE

Peu d'anthologies contenant des textes québécois voient le jour entre 1948 et 1956. On mentionnera d'abord *Un demi-siècle de poésie: biennales internationales de poésie* dont le deuxième tome est publié à Dilbeek par la Maison du poète en 1954[83]. Selon Simone Routier, l'ouvrage inclut «quatre poèmes d'Alain Grandbois avec notice biographique»[84]. Tirées des *Iles de la nuit*, les pièces s'intitulent «Les tunnels planétaires...», «Les mains coupées...», «Les lois éternelles...» et «Pris et protégé...»[85].

L'année suivante, Macmillan édite à Toronto *l'Ame de la poésie canadienne-française* de Laure Rièse. Destinant son ouvrage aux étudiants, la compilatrice, capable de «distinguer le durable de l'éphémère» (p. v), a voulu rendre justice aux poètes «qui ont essayé de laisser une preuve de leur patriotisme, du prestige de leur race, de leur enthousiasme et de l'acuité de leurs sentiments» (p. vi). Après avoir relevé un certain

---

82. On ajoutera que Grandbois répond le 13 novembre 1954 à une autre enquête. Un collaborateur anonyme du *Devoir* lui demande alors s'il a une œuvre sur le métier et, sinon, pourquoi. Nous tiendrons compte de ce que dit le poète au début du chapitre suivant qui porte sur la réception critique immédiate de *l'Etoile pourpre*.

83. Ce volume (que nous n'avons pas consulté) semble introuvable dans les bibliothèques publiques du Canada.

84. S. Routier, «Rapport — pour la Société des écrivains canadiens — de la Biennale internationale de poésie: Knokke-le-Zoute, Belgique, 2-6 septembre 1954», 27 septembre 1954, f. 6. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/43. — La notice a été rédigée par Alain Grandbois. A ce sujet, voir la lettre qu'il a écrite à Simone Routier le 23 mars 1953. René Pageau la reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, suivi des *Lettres d'Alain Grandbois*, la Parabole, 1978, p. 197.

85. Voir la *Bibliographie analytique de Alain Grandbois* d'Huguette Gagnon, l'Université Laval, 1964, p. 22.

nombre de «joyeusetés», Gilles Marcotte, collaborateur au *Devoir*, conçoit le 26 février 1955 «que le choix des poèmes ait très peu d'importance» pour Laure Rièse qui «n'entend rien de rien au français». Marcotte ne s'étonne donc pas «que Blanche Lamontagne-Beauregard reçoive l'honneur de seize pages, alors qu'Alain Grandbois et Rina Lasnier, par exemple, sont passés sous silence. Ici règne cette fantaisie absolue qui naît *[...]* de la pire ignorance, celle qui se prétend science...».

Portant sur les lettres canadiennes, la livraison de mai-juin 1956 de *Sur*, revue bimestrielle de Buenos Aires, présente en version espagnole deux morceaux respectivement extraits des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme*: «Con tu vestido...» («Avec ta robe...») et «El alma amortajada» («L'aube ensevelie»).

Dans un même ordre d'idées, on signalera deux répertoires, imprimés en 1955, où le nom de Grandbois figure: celui de l'Académie canadienne-française et celui de la Société des écrivains canadiens.

Enfin, on ajoutera qu'au mois de janvier 1956, le *Larousse mensuel*, revue encyclopédique universelle, confie à Auguste Viatte le soin de traiter de «La littérature canadienne-française contemporaine»[86]. L'ancien professeur à l'Université Laval évoque Alain Grandbois à la page 8.

G. LES RECOMPENSES

Lui-même lauréat, le poète de Saint-Casimir décerne à présent des prix.

---

86. Ce texte sera repris dans l'*Almanach éclair 1956-1957* (p. 393-397). Entre-temps, de larges extraits ont paru dans la livraison de juin 1956 de *Mes fiches* (p. 27-30).

1° *Le lauréat*

Collaborateur au *Digeste français*, Willie Chevalier écrit en janvier 1951: un peuple civilisé entoure «de considération et d'égards des écrivains comme Alain Grandbois» (p. 71), qui «n'est pas si méconnu que son talent pourrait le faire craindre». Lauréat des prix David et Duvernay, «il a connu d'autres honneurs».

A propos du prix Duvernay dont il a été question dans le chapitre consacré à la réception critique immédiate de *Rivages de l'homme*, on se contentera ici de rappeler que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal l'a remis au poète le 15 décembre 1950.

Le 31 mai 1954, la Société royale du Canada, réunie à Winnipeg, confère à Grandbois la médaille Lorne-Pierce. Présentant la décoration, F.M. Salter, dont on peut lire l'allocution dans *les Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, souligne, dans un français douteux, que la famille du nouveau titulaire s'est établie au Québec dès le XVII[e] siècle, Grandbois descendant même de la sœur de Louis Jolliet. Enraciné, le poète ne s'est pourtant pas cantonné au Canada. Pendant trois lustres, il a voyagé en Europe, en Afrique et en Asie où il a formé sa pensée, qui n'a donc rien de provincial. Bref, c'est pour encourager la quête spirituelle d'un artiste qui — contrairement à la plupart des écrivains locaux — est un Canadien de vieille souche, qu'on offre à Grandbois, poète et prosateur, la médaille Lorne-Pierce[87].

Reprise le lendemain par maints périodiques (dont *le Canada nouveau*, *le Devoir*, *le Droit*, *l'Evénement-Journal* et *la Presse*), une dépêche de la Presse canadienne annonce la nouvelle. A la page 13 de l'édition du 1[er] juin, *la Presse* reproduit un croquis d'après une photographie de Grandbois. Trois jours plus tard, *le Devoir* fait paraître une

87. Contrairement à ce que prétend F.M. Salter, la quasi-totalité des écrivains francophones produisant dans les années 1950 sont des Canadiens de vieille souche.

caricature où Normand Hudon représente l'auteur des *Iles de la nuit* dans un décor tropical.

Par ailleurs, Jean-Louis Gagnon s'empresse de rendre hommage au poète, d'abord à CKAC, puis dans le *Canada nouveau* du 3 juin, où il déclare: «Déjà prix David de littérature et prix Duvernay, Alain Grandbois, en obtenant la médaille Lorne-Pierce, se place au premier rang de la poésie canadienne, qu'elle soit d'expression anglaise ou française». Le mois suivant, Lucette Robert se réjouit, à la page 7 de *la Revue populaire*, du choix fait par la Société royale.

Le 18 mai 1955, une nouvelle dépêche de la Presse canadienne fait savoir qu'Alain Grandbois, poète montréalais, s'est mérité une bourse de 4 000 dollars. Deux jours plus tard, un collaborateur anonyme de *la Patrie* précise que l'argent provient «de devises canadiennes immobilisées en France et aux Pays-Bas». Distribué par la Société royale, cet argent du gouvernement canadien permet aux gens «qui ont fait leur marque dans la pensée, les arts et les sciences» d'aller se perfectionner en Europe. Ecrivain de qualité, Grandbois aura donc l'occasion de revoir la France, pays où il a longtemps vécu, mais «où il n'est pas retourné depuis plus de quinze ans». Là-bas, il sera «un excellent ambassadeur du Canada français. Il renouera des contacts qui seront précieux pour lui-même *[et]* pour son œuvre.»

Celui qui (fixé «définitivement» à Montréal où il gagne bien sa vie «comme fonctionnaire et rédacteur de textes pour la télévision»[88]croit en janvier 1955 qu'il «ne voyagera plus», boucle donc ses valises l'été suivant. Lorsque Gilles Carle le rencontre en juillet ou en août, le boursier s'apprête à mettre le cap sur Paris. Le 28 février 1956, René Garneau fait son éloge devant les membres de la Société des gens de lettres de

88. J.-P. Robillard, *le Petit Journal* du 9 janvier 1955. — Grandbois habite alors l'appartement 5a du 2151 de l'avenue Lincoln.

France réunis à l'hôtel *de Massa*, situé dans la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Après lecture d'un poème, Jean d'Esme, président de l'organisme, apprend que l'auteur est dans la salle. «Un petit homme grisonnant, notera Jean Prasteau dans *le Figaro* du lendemain, se *[lève]* aussitôt, salué par un tonnerre d'applaudissements».

2° *Le juré*

Lors du concours littéraire 1949-1950 de la Société d'étude et de conférences, institué en 1936-1937, Alain Grandbois, René Lescop et Judith Jasmin font partie du jury qui a décerné des prix à mesdames Eugène Achard, Charles Desroches et Paul-Edmond Dufresne[89].

Dans l'hebdomadaire *Notre temps* du 27 octobre 1951, un chroniqueur anonyme signale que le jury de la section histoire et géographie du prix David, composé de Philippe Panneton, Raymond Tanghe et Alain Grandbois, a couronné les ouvrages de Marcel Trudel, Fernand Porter et Dostaler O'Leary, qui a loué *Avant le chaos* dans *la Patrie* du dimanche 6 mai 1945 et *Rivages de l'homme* dans *la Revue populaire* de janvier 1949.

En 1952, un autre jury est constitué. Il comprend trois membres: Alain Grandbois et Jovette Bernier, scripteurs radiophoniques, ainsi que Jean-Louis Roux, à la fois comédien et dramaturge. Après s'être penchés sur 127 manuscrits, les jurés se réunissent à la mi-janvier et trois fois en février. Ils rendent leur verdict le 27. Directeur du réseau français, Marcel Ouimet, qui a convoqué les journalistes, leur communique le vendredi 7 mars les résultats du Concours dramatique de Radio-Canada, remporté par Yves Thériault, Maurice Huot et Jean-Marie Poirier. Dans *la Semaine à*

89. *Société d'étude et de conférences 1933-1958*, s. l., s. é., s. d., p. 84, 89 et 93. — Album-souvenir publié à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'organisme. — Au cours de la saison 1947-1948, René Lescop a donné une conférence sur «Beaumarchais, avec le concours de Robert Gadouas» (p. 50).

Radio-Canada du 16 mars. Grandbois confie son étonnement. La quantité des manuscrits soumis «prouve sans conteste que le médium radiophonique attire de plus en plus les jeunes écrivains, et aussi les moins jeunes», la qualité des textes ayant agréablement surpris l'auteur des *Iles de la nuit.*

H. DES LIVRES EN PREPARATION [90]

Couronné, Alain Grandbois ne se repose pas sur ses lauriers. Le 26 mai 1949, Lucette Robert affirme dans *Photo-Journal* que l'écrivain prépare trois livres, dont un roman, *les Pharisiens*, et une *Saga canadienne-française*, «œuvre épique de huit à neuf cents pages»[91]. Deux ans plus tard, c'est-à-dire le 13 septembre 1951, la chroniqueuse répète au lecteur de *Photo-Journal* que Grandbois «a trois livres en préparation».

Si l'on en croit Maurice Blain, chroniqueur au *Devoir*, ce sont deux livres qu'en 1950 Grandbois méditerait, «avec la patience et la fidélité» qu'on lui connaît (29 avril). Le 14 mars 1953, Michel Roy rapporte dans *l'Autorité* ces propos de l'écrivain: «Je prépare un roman. Discipline fort intéressante qui me passionne *[...]*; je préfère n'en rien dire pour l'instant» (p. 4). Beaubien II, qui travaille au même hebdomadaire, rencontre Grandbois en 1954. Installé au fond d'un «grill» dont il affectionne l'atmosphère, l'auteur de *Né à Québec* «échafaude tranquillement le roman dont il ne parle jamais» (16 janvier). Enfin, Jean-Paul Robillard, qui a réalisé une interview éclair

---

90. Nous ne relèverons les allusions faites à d'éventuels recueils de vers qu'au commencement du prochain chapitre.

91. La page «Du même auteur» des *Voyages de Marco Polo* signalait en 1941 que Grandbois travaillait déjà au roman intitulé *les Pharisiens.* Quant à la *Saga canadienne-française*, elle est mentionnée pour la première fois en 1948 dans la page «Du même auteur» de *Rivages de l'homme.*

pour le compte du *Petit Journal*, révèle le 9 janvier 1955 que Grandbois «vient de commencer un roman».

Le «romancier» ne terminera aucune des œuvres en prose dont il vient d'être fait mention.

I. QUELQUES DECES

Lorsqu'en juillet 1948 elles rendent hommage à Marcel Dugas mort le 7 janvier de l'année précédente, Corinne Rocheleau-Rouleau à la page 205 du *Bulletin des recherches historiques* et madame Fulgence Charpentier à la page 348 de la *Revue de l'Université d'Ottawa* se réfèrent à son ami Grandbois, qu'on invoque à nouveau lors du décès de Sylvain Garneau, survenu le 7 octobre 1953[92].

On ajoutera que Grandbois perd son père le samedi 19 juin 1954[93]. Un communiqué de la famille, paru le 21 dans *l'Action catholique*, *l'Evénement-Journal* et *le Soleil*, de même qu'une dépêche de la Presse canadienne, publiée le même jour dans *la Presse* et le lendemain dans *le Devoir*, mentionnent Alain, «écrivain bien connu».

Mais revenons un peu en arrière. En avril 1949, Jacques Tremblay remarque dans *l'Alma Mater* de Chicoutimi que «Grandbois approche de la cinquantaine et possède une santé plutôt frêle» (p. 215). Deux ans plus tard, Roger Duhamel souligne dans *Photo-Journal* que son ami «est toujours vivant» (14 juin). Mais le 13 avril 1952, une nouvelle sème «un émoi facile à comprendre partout où *[le]* sympathique poète est connu». Ce dimanche-là, la rumeur de la mort d'Alain Grandbois court en effet pendant

---

92. Nous reviendrons sur cet événement au début de la deuxième partie de l'intermède en cours.

93. La «Chronologie d'Alain Grandbois» publiée dans *Poésie I* (PUM, 1990) indique, à la p. 45, que Henri Grandbois est mort le 20 juin.

quelques heures. Fernand Lacroix, qui fait allusion au canular dans *le Canada* du 15 avril, soupçonne «trois 'individus' de la radio *[...]* d'avoir attaché le grelot».

Ayant fait ses preuves, Alain Grandbois est un écrivain recherché. De nombreux périodiques s'honorent d'imprimer ses poèmes que certains critiques commentent. Par ailleurs, on commande à l'«intellectuel» des essais sur différents sujets. Ses qualités de voyageur expert etant reconnues, Radio-Canada lui cède le micro, et des cercles culturels le prient d'entretenir leurs membres de ses «odyssées». En outre, des journalistes l'interviewent ou l'invitent à répondre à des enquêtes. Plusieurs organismes demandent à l'écrivain, lui-même consacré, de faire partie de jurys. Des auteurs lui réclament une préface, dont l'une, on s'apprête à le voir, coiffe le recueil d'un poète inconnu de vingt ans. Mais là ne s'arrête pas, tant s'en faut, l'intérêt qu'on porte à l'auteur des *Iles de la nuit*.

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE

En plus de suivre pas à pas Grandbois, écrivain reconnu, homme d'appareil et mondain, les critiques rappellent son importance à différentes occasions: lors de la sortie de volumes et d'un documentaire, et dans des bilans littéraires. Par ailleurs, les études sur son œuvre se multiplient. Finalement, les manuels de littérature retiennent son nom, qui revient aussi dans des enquêtes sur la littérature, dont l'une se transforme en hommage.

A. LES COMPTES RENDUS

D'entrée de jeu, on mentionnera un prière d'insérer de l'Office national du film pour le documentaire intitulé *Vient de paraître* qui traite de l'édition au Canada français — prière d'insérer reproduit dans *le Canada* du 5 avril 1948. Après avoir montré comment se fabrique un livre, le film «fait voir quelques auteurs canadiens dans le milieu même qui leur a inspiré leur œuvre». Car pendant la guerre, tandis qu'on rééditait au Québec les grands écrivains de France, à leurs ouvrages se sont peu à peu ajoutés ceux

> de Gabrielle Roy, de Roger Lemelin, de Guy Frégault, de Pierre Baillargeon, de Robert Charbonneau, d'Alain Grandbois dont *les Iles de la nuit* sont illustrées par le peintre Pellan, de Germaine Guèvremont, de tant et tant d'autres encore qui sont en voie de créer une littérature d'expression française en Amérique.

D'autre part, la publication d'un article et de volumes qui ne sont pas écrits par Grandbois et ne concernent pas directement son œuvre permet malgré tout aux commentateurs de citer l'écrivain pour toutes sortes de raisons. Plusieurs recensions présentées ici portent sur deux livres dont l'auteur des *Iles de la nuit* a rédigé la préface.

Dans *le Devoir* du 28 mai 1949, Julien Benda diagnostique «Une épidémie moderne»: la poésie[94]. Infantile et nationale, celle-ci n'aurait pas le droit de proposer des solutions aux grandes questions de la vie. A cela, Gustave Lamarche, le Scrutateur des *Carnets viatoriens*, objecte en juillet: «S'il existe une poésie, son objet est précisément d'enchaîner l'âme à l'univers, de la lier, par de grandes aspirations, à tout ce qui est pensée élevée, à tout ce qui touche fondamentalement à son destin» (p. 220). Cette exigence, «ni Homère, ni Sophocle, ni Corneille, ni Tagore, ni Gibran ni Grandbois» ne l'ont oubliée. Aussi créent-ils «un lien entre les hommes de tous les temps et ramènent-ils l'homme à l'unité de lui-même en même temps qu'à l'unité de ses causes».

---

94. Comme l'indique le sous-titre, il s'agit d'«Un article inédit».

1° *Les recensions d'ouvrages*

Deux ans après la sortie de l'édition québécoise de *Né à Québec* paraît le *Louis Jolliet, vie et voyages (1645-1700)* de Jean Delanglez. Jean Hamelin signale alors dans *la Presse* du 16 décembre 1950 que «la bibliographie jolliétaine est considérable». Au Canada, l'explorateur «compte deux biographes: M. Ernest Gagnon et, plus récemment, M. Alain Grandbois dont le *Né à Québec*, publié à Paris en 1933, a connu depuis l'honneur de la réédition».

En septembre 1953, Archange Godbout, folkloriste et généalogiste, étudie longuement l'ouvrage de Delanglez. Afin de voir si l'auteur, dans son commerce avec les sources, a pesé «la valeur des témoignages» (p. 224), Godbout, après avoir posé que «l'histoire préfère les textes aux arguments»[95], confronte *Louis Jolliet* et les autres ouvrages sur le même sujet[96]. Mais le collaborateur de la revue *Culture* ne se réfère qu'une fois à *Né à Québec*, au tout début de son article, où il salue «la plume élégante» de l'écrivain (p. 223), qui veut plaire et instruire à la fois, contrairement à l'historien «moderne», qui remplit une fonction essentiellement didactique. En d'autres mots, Godbout écarte du corpus historique proprement dit le livre de Grandbois qu'il incorpore dans les lettres.

Le reste des commentaires, au nombre de cinq, se rapporte à des ouvrages liés à la littérature, qu'il s'agisse d'essais, d'études ou de textes de fiction, deux articles ressortissant plus au reportage qu'à la recension.

Le soir du mercredi 7 novembre 1951, plusieurs personnalités, réunies au club de *la Réforme*, assistent au lancement d'*Evadé de la nuit* d'André Langevin, prix du Cercle du livre de France. A la fin de la soirée, Pierre Pascal, qui couvre l'événement pour *le*

---

95. A. Godbout, p. 239. — Renchérissant sur cette idée, le critique soutient qu'en histoire, «les textes seuls font loi» (p. 236).

96. Godbout conclut que Delanglez n'a pas procédé avec «la noble sévérité de l'historien» (p. 224).

Petit Journal et dont l'article paraîtra le 11, voit Langevin aux prises avec le juré Gilles Marcotte qui juge le roman désincarné. Marcotte reste sur ses positions malgré le secours apporté par l'«avocat» Grandbois au jeune romancier. Parlant lui aussi de la réception, mais six jours plus tard, soit le 17 novembre, le Loup-Garou déclare dans *le Haut-Parleur* qu'*Evadé de la nuit* fait penser à deux artistes «modernes», Paul-Emile Borduas et Alain Grandbois, qui, pendant le lancement, a évoqué la Cochinchine.

Pour sa part, Roger Duhamel, chroniqueur au *Montréal-Matin*, recense le 6 juin 1949 *Poésie et versification*, essai édité par Fides, où Roger Rolland soutient qu'en débarrassant le vers de son importance, on la redonne à la poésie. Quoi qu'il en soit, l'essayiste, si l'on en croit Duhamel, «estime que la poésie canadienne d'expression française n'a vraiment commencé à s'affranchir de ses bandelettes qu'avec Saint-Denys Garneau et Edmond Labelle», Duhamel regrettant que Rolland n'ait pas cité «aussi Grandbois au soutien de sa thèse».

Chroniqueuse à l'hebdomadaire *Notre temps*, Julia Richer, le 5 novembre 1949, commente l'ouvrage intitulé *De Saint-Denys Garneau* de Marie-Blanche Ellis. Elle en profite pour rappeler qu'à l'occasion du dixième anniversaire de la publication de *Regards et jeux dans l'espace*[97], l'édition du 17 mai 1947 de *Notre temps* a publié «quelques témoignages d'amis tels que Jean Le Moyne, Berthelot Brunet, Alain Grandbois». Richer attire également l'attention sur le numéro de décembre 1944 de *la Nouvelle Relève*, consacré à celui qui y a collaboré «pendant de nombreuses années». La chroniqueuse enchaîne: «Ces deux manifestations restent, à proprement parler, les seules tentatives qui contribuèrent un tant soit peu à replacer devant le public une œuvre canadienne extraordinaire, non pas par sa longueur et sa diversité mais par son

---

97. Julia Richer écrit erronément que l'année 1947 marque le dixième anniversaire de la mort de Saint-Denys Garneau, survenue le 24 octobre 1943.

sens authentiquement spirituel.» En somme, quelques lecteurs avertis, dont Grandbois, ont contribué à la redécouverte d'un texte capital.

On mentionnera encore un article que Gilles Marcotte signe dans *le Devoir* du 14 juillet 1951 et qui porte sur le recueil *Dans mon jardin* de Jeanne L'Archevêque-Duguay. Ne prisant guère les «pseudo-vers libres» de la poète, Marcotte invoque Alain Grandbois. Dans la préface à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, l'auteur des *Iles de la nuit* a eu raison «de déconseiller le vers libre à ceux qui ne peuvent lui fournir une très exacte substance» — préface qui fera date dans le champ poétique québécois.

2º *Deux préfaces de Grandbois commentées*

Ecrits par Grandbois, deux textes liminaires sont particulièrement glosés. Le premier coiffe *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, et le second, *Philtres et poisons* de Philippe La Ferrière.

En 1951, Alain Grandbois inaugure sa carrière de préfacier[98]. Il élit d'abord, noblesse oblige, un poète, Sylvain Garneau. En plus de présenter *Objets trouvés*, Grandbois réfléchit sur la poésie et le statut du poète.

La poésie, dit l'auteur des *Iles de la nuit*, «veut qu'on l'aime pour elle-même, malgré les risques et l'opprobe que son exercice peut apporter» (p. 7). Quant au poète, il n'y a personne pour s'occuper de lui, le grand public préférant «le hockey, la politique et le coca-cola» (p. 9), ce qui n'est pas le cas de Grandbois. Ayant lu la plaquette de Garneau, jeune auteur de vingt ans, l'aîné se déclare ravi. «Tendres, légers, rieurs, désinvoltes et pleins d'un amour, d'une admiration, d'une compréhension des choses de la

98. Les *Objets trouvés* sont achevés d'imprimer le 20 mars 1951. Ce jour-là, de longs extraits de la préface de Grandbois paraissent dans *le Canada*. Dans *le Devoir* du 14 avril, un chroniqueur anonyme reproduit plusieurs «lignes sagaces» tirées du deuxième paragraphe du texte liminaire. D'autres passages de la préface seront publiés dans *l'Autorité* le 17 octobre 1953 à l'occasion du décès de Sylvain Garneau.

nature qui bouleversent» (p. 8), ses «poèmes ont la fraîcheur du mimosa, l'odeur des érables au printemps». Contrairement aux jeunes gens qui se contentent «de vagues tronçons d'une prose maladroite, coupée en petits étages de trois ou quatre mots», Garneau «écrit sa poésie avec points, virgules et le grand tremblement classique». Grandbois est convaincu que son cadet viendra un jour au vers libre, par essence difficile; il faut à ce vers une substance, puisqu'«il n'est appuyé sur rien». S'autorisant de son droit d'aînesse, le préfacier crie bravo à un écrivain dont la poétique se situe pourtant aux antipodes de la sienne. En somme, Garneau incarne, à tout le moins pour Grandbois, le jeune poète idéal qui, ignorant les effets de mode, a appris son métier chez les classiques, ce dont témoignent les vers «traditionnels» d'*Objets trouvés*.

Les éditions de Malte ne manquent pas de mettre en valeur la plaquette. Ainsi rédigent-elles un «va paraître» que relaient *le Canada* du 17 mars, *Photo-Journal* du 22 et *la Presse* du 31. Entre autres choses, on y lit que Sylvain Garneau, jeune poète, entre en littérature «sous un prestigieux patronage: celui d'Alain Grandbois qui a préfacé *Objets trouvés*» — idée que module le prière d'insérer, paru dans *le Devoir* du 31 mars et *le Canada* du 4 avril: «Les éditions de Malte viennent de publier *[...]* le premier livre d'un jeune poète de vingt ans, Sylvain Garneau, que la plupart des observateurs — et, en particulier, Alain Grandbois — croient appelé à un brillant avenir»[99].

Bon nombre de commentateurs se penchent sur le recueil de vers et la préface. Par exemple, Roger Duhamel, qui analyse le livre le 5 avril 1951 dans *Montréal-Matin*, consacre le premier paragraphe de son article au texte liminaire de Grandbois. Publier à

---

99. Le vient de paraître conjoint pour *Né en trompette* de Serge Deyglun, *Un fils à tuer* d'Eloi de Grandmont et *Objets trouvés* de Sylvain Garneau note que ce dernier, grâce au patronage de Grandbois, «fait une brillante entrée dans la littérature». Dans un autre ordre d'idées, une séance de signature se déroule à la librairie Flammarion le 30 mars 1951 à 15 heures. Le préfacier Grandbois accompagne alors le poète Garneau. A ce sujet, voir *le Devoir* du 29 mars, p. 6.

vingt ans des poésies présentées par l'auteur des *Iles de la nuit* «est à la fois la marque d'une grande audace et l'annonce d'un beau talent». Car il ne suffisait pas de demander une préface, «il fallait encore l'obtenir». Volontiers généreux, Grandbois «n'accorde pas son parrainage à tout hasard». Tout embaumés des parfums de l'adolescence encore proche, les poèmes frais et naïfs de Garneau ont plu à Grandbois qui l'avoue sans ambages, tout en s'empressant d'écarter une équivoque: il ne révèle pas au public un disciple. «Rien en effet ne rapproche l'aîné et son cadet dans la manière de traduire un message poétique, si ce n'est une même foi dans la vertu incantatoire des vocables.» Si les vers du premier sont «des constructions ambitieuses posées en un équilibre fragile, entre ciel et terre, ceux du second relèvent de la poésie familière et sans apprêts et retrouvent leur assise en des rythmes connus».

D'autres critiques sont plus laconiques. Après avoir caractérisé *Objets trouvés* et transcrit quelques mots de la préface, un collaborateur anonyme de *Photo-Journal* reproduit le 19 avril deux pièces tirées du recueil: «Hier» et «Les chevaux de la sablière». Deux jours plus tard, Julia Richer affirme dans *Notre temps* qu'au dire d'Alain Grandbois, «Sylvain Garneau apporte à la facture de ses vers '*tout le tremblement classique*'. Et c'est cela surtout qui *[...]* plaît tout particulièrement. Comme si le poète avait voulu commencer par le commencement...» De son côté, Lucette Robert rend deux fois compte d'*Objets trouvés*. D'abord, elle confie le 28 juin dans *Photo-Journal* ne pouvoir ajouter au témoignage précieux de Grandbois que celui de son humble admiration. Dans *la Revue populaire* de juillet, elle remarque: «Les éditions de Malte viennent de publier *Objets perdus [sic]*, vers d'un jeune poète, Sylvain Garneau, que nous comptions déjà parmi nos collaborateurs» — vers préfacés par Alain Grandbois. Chroniqueur à *la Presse*, Raymond Guérin, le 4 août, qualifie le poète Sylvain Garneau de sérieux. En effet, il «écrit sa poésie 'avec points, virgules et tout le tremblement

classique!'» Simone Germain étudie elle aussi *Objets trouvés*, mais seulement en septembre 1952. Elle observe alors dans *Lectures* que Garneau et Grandbois sont «aux 'antipodes de l'observance de la poétique' qu'ils conçoivent différemment[100]. Pourtant, le préfacier se montre ravi. Il est 'enchanté de l'audace' de Garneau». A la lecture du recueil, la chroniqueuse «se rend vite compte de la justesse des observations» de l'auteur des *Iles de la nuit* [101].

Finalement, seul Gilles Marcotte émet des réserves sur le recueil de Garneau qui, selon lui, confine à la facilité. Quant à la préface de Grandbois, le critique du *Devoir* se contente de la signaler dans l'adresse bibliographique d'*Objets trouvés* qui clôt sa recension du 2 juin 1951[102].

En 1952 paraît, toujours aux éditions de Malte, un second recueil de Garneau: *les Trouble-fête*. Dans *la Presse* du 24 mai, un texte, qui ressemble à un prière d'insérer, fait allusion à *Objets trouvés*: «Plus que par le parrainage, tout honorable, il va de soi, d'Alain Grandbois, c'est par une poésie personnelle et sensible que Sylvain Garneau s'était imposé à l'attention» l'année précédente.

A l'automne 1953, les commentateurs parlent à nouveau de Garneau, mort le 7 octobre. Trois jours plus tard, Gilles Marcotte, qui dit adieu au poète, confesse avoir mal lu *Objets trouvés* où il découvre à présent «le regard clair d'un enfant» devant la nature. Puis le critique du *Devoir* cite quelques lignes de la préface de Grandbois. Rendant à son tour «Hommage à Sylvain Garneau», Wilfrid Lemoine, qui collabore à

---

100. En réalité, Grandbois écrit: «Nous n'avons certes pas la même conception de la poétique. C'est-à-dire que nous sommes aux antipodes, je crois, de l'observance de cet art» (p. 7).

101. C'est aussi l'opinion de Henri Chéraux à qui la préface de Grandbois inspire une enquête sur la poésie, à laquelle Grandbois et d'autres gens de lettres répondent.

102. Le 4 mai 1951, Marcotte a analysé *Objets trouvés* sur les ondes de Radio-Canada dans le cadre de la série *la Chronique littéraire*. Annonçant l'émission dans *la Semaine à Radio-Canada* du 29 avril au 5 mai, un collaborateur anonyme en avait profité pour citer un passage de la préface.

l'Autorité, révèle le 17 octobre qu'une société pour la protection des inédits du poète sera fondée «par Alain Grandbois, Jean Le Moyne, Robert Elie et Eloi de Grandmont». De sorte qu'il sera possible, «un jour, de lire encore du Sylvain Garneau que l'on ne connaît pas». Enfin, dans un numéro d'*Amérique française* consacré à l'auteur d'*Objets trouvés*, Andrée Maillet déclare, en décembre 1954, ignorer «si la tristesse est la note dominante de son œuvre» (p. 433). Elle enchaîne:

> On ne peut qu'en éprouver la mélancolie, qui n'est pas tout à fait la tristesse, et surtout, ce désir éperdu d'évasion — jeux, voyages, rêves, mort — où s'opposent *[...]* ce qu'Alain Grandbois appelle, dans sa préface aux *Objets perdus [sic]*, un amour, une admiration, une «compréhension des choses de la nature qui bouleversent»[103].

En 1954, les éditions du Cerbère lancent *Philtres et poisons*, recueil de nouvelles dont Grandbois a rédigé l'«Avant-propos»[104]. Le préfacier note d'abord que les critiques canadiens-français souffrent du mal des comparaisons. En lisant la nouvelle parution d'un Canadien, ils s'empressent de la comparer au dernier livre de Mauriac. «Ils pulvérisent un second romancier avec les noms de Sartre ou Faulkner, et nos poètes ne vont pas à la cheville de René Char, d'Eluard ou de T.S. Elliot» (p. 9-10). En agissant de la sorte, les exégètes nient l'existence de la littérature du cru et, par le fait même, leur propre existence. Or, soutient Grandbois, «nous avons une littérature» (p. 10). Certes, «elle est encore timide et pauvre et, pour tout dire, quelque peu maigrelette, mais elle est née viable». Si elle a abordé tous les grands genres, elle n'a toutefois pas manqué d'être trop sérieuse, dramatique et tragique. Grâce au sens de l'humour manifesté dans ses *Philtres et poisons*, Philippe La Ferrière comble une lacune et, ajouterons-nous,

---

103. On ne voit pas très bien ce qui s'oppose dans le passage cité de la préface de Grandbois.

104. Parue dans *le Devoir* du 5 juin 1954, une réclame pour *Philtres et poisons* signale l'«Avant-propos» de Grandbois.

Grandbois, par son «Avant-propos», s'acquitte d'une dette naguère contractée envers un patron.

En effet, lorsqu'en 1942, l'auteur des *Voyages de Marco Polo* est devenu employé de la bibliothèque Saint-Sulpice, La Ferrière s'occupait de la reliure. L'année suivante, celui-ci était nommé catalogueur, et Grandbois l'assistait. Promu directeur technique en 1945, La Ferrière a également rempli la fonction de chef du personnel à partir de 1946, Grandbois travaillant sous ses ordres jusqu'en 1947 ou 1948[105].

Toujours est-il que le livre de La Ferrière et le texte liminaire de Grandbois suscitent quelques réactions dans la presse. Ainsi, un collaborateur anonyme de *la Semaine à Radio-Canada* remarque le 30 mai 1954 que Grandbois, dans sa préface, recommande *Philtres et poisons*, susceptibles de faire oublier, ne fût-ce qu'une heure, les «petits soucis quotidiens» du lecteur. Le collaborateur poursuit: «Nul doute que les auditeurs de *Contes de mon pays* en feront autant» le dimanche 30 mai en écoutant à 21 heures le conte intitulé «L'argent ne fait pas le bonheur», tiré du recueil.

D'autres commentateurs, dont Gilles Marcotte, mettent en doute les talents d'humoriste de La Ferrière et, par conséquent, le «flair» de Grandbois. Le 15 mai, le critique du *Devoir* ne manque pas de relever que dans son «Avant-propos», «Grandbois se moque aimablement des critiques qui nient 'l'existence de la littérature canadienne de langue française'» et, partant, celle de leur propre pratique — conséquence qui «n'est pas si absurde qu'il y paraît». Après s'être demandé pourquoi la critique locale prétendrait à l'existence, Marcotte écrit: «Ce n'est pas parce qu'on signe de temps à autre une recension littéraire à *la Presse*, à *la Patrie* du dimanche, à *Notre temps*, au

---

105. Ces renseignements ont été fournis par Ginette Côté, affectée au secteur de la gestion des documents administratifs à la Bibliothèque nationale du Québec. — Sur Philippe La Ferrière, voir *la Semaine à Radio-Canada* du 17 août 1952, p. 8, et *Du fond de mon arrière-cuisine* de Jacques Ferron, le Jour, 1973, p. 92-93.

Petit Journal ou au *Devoir* qu'on fait œuvre critique.» Sans volonté de paradoxe, il ajoute que «la littérature canadienne existe de plus en plus, et la critique de moins en moins. Là-dessus, du moins, nos écrivains seront d'accord.» Plus précisément, Grandbois reproche à la critique d'écraser les écrivains locaux «sous les grands noms de la littérature contemporaine. Après quoi il parle bravement de Courteline, Alphonse Allais et Marcel Aymé à propos de Philippe La Ferrière». S'il n'a guère pratiqué les deux premiers auteurs, le critique du *Devoir* connaît suffisamment le troisième pour affirmer que son œuvre «ne s'apparente guère aux contes ci-publiés de M. La Ferrière. L'humour de *Philtres et poisons* est, à vrai dire, un peu gros.» Dans ce recueil, Marcotte ne trouve qu'une série de textes «assez indigents, d'un comique forcé, écrits dans un style incroyablement alambiqué — à une exception près, 'Le raffiné', qui est une historiette assez curieuse.»

Chroniqueur à la revue *Lectures*, Emile Chartier partage l'opinion de Marcotte. Se référant à Grandbois qu'il se garde de nommer, Chartier, dans la livraison de janvier 1955, souligne, à propos de *Philtres et poisons* (livre «peu reluisant» d'où le demi-sourire et le sérieux imperturbable sont absents), qu'«on a parlé d'humour». Après avoir résumé chacun des récits, le chroniqueur conclut: «Si c'est là de l'humour, nous regrettons de ne pouvoir ni l'admirer ni surtout le proposer à l'admiration des autres», ce que fait pourtant l'auteur d'*Avant le chaos*.

Avec d'autres écrivains, Alain Grandbois, à la fois auteur de récits, poète et critique littéraire, contribue ainsi à la création d'une littérature canadienne-française. Lorsqu'il est question de celle-ci, il représente donc une référence obligée, constatation étayée par d'autres textes.

B. BILANS ET PERSPECTIVES

Le nom d'Alain Grandbois, en effet, revient systématiquement sous la plume des critiques lorsqu'ils dressent des bilans littéraires ou réfléchissent sur des sujets liés, de près ou de loin, aux lettres. On considérera d'abord les bilans littéraires d'une, deux ou trois années, puis ceux qui couvrent des périodes plus longues.

1° *Les bilans littéraires*

Se basant sur un bulletin de la Banque royale où sont énumérés les ouvrages publiés au Canada en 1947-1948, Jean-Pierre Houle, chroniqueur au *Devoir*, établit le 6 novembre 1948 son propre palmarès. Y figurent, en poésie, *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois, *le Chant de la montée* de Rina Lasnier et *Remous* d'Alphonse Piché.

C'est avec confiance que le 11 septembre, Guy Sylvestre, du *Droit*, entrevoit l'année littéraire 1948-1949, qui donnera peut-être le plaisir de retrouver les écrivains déjà établis: «Gabrielle Roy, Roger Lemelin, Germaine Guèvremont, Clément Marchand, Alain Grandbois et les autres». Pour sa part, Julia Richer se souvient le 26 novembre 1949 qu'elle avait parlé avec fierté, dans son tour d'horizon de l'année précédente, «de plusieurs œuvres poétiques, dont les *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois était le meilleur exemple». En 1949, par contre, la chroniqueuse de *Notre temps* ne trouve qu'un recueil de vers digne de mention, «celui de M. Rosaire Dion-Lévesque: *Solitudes*». Elle attribue cette carence à la crise que traverse alors l'édition locale[106].

Secrétaire particulier du premier ministre canadien de 1948 à 1950 et délégué du Canada à la conférence générale de l'UNESCO à Paris en 1949, Guy Sylvestre abandonne

106. Guy Sylvestre développe cette idée dans le numéro de septembre-octobre 1951 de *la Nouvelle Revue canadienne*, p. 61-63. Sur le même sujet, voir la lettre ouverte qu'Henri Lacombe fait paraître dans *l'Autorité* du 30 mai 1953.

temporairement les bilans littéraires qu'il signait dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*. Il y revient en octobre-décembre 1951 et passe alors en revue les œuvres éditées entre 1948 et 1951. En poésie, Sylvestre signale des auteurs qui sont revenus après un plus ou moins long silence: «Alfred DesRochers, François Hertel, Jean Narrache» (p. 429). Des pages inédites de Saint-Denys Garneau ont été publiées. Alphonse Piché, Rosaire Dion-Lévesque et Simone Routier ont lancé de nouvelles plaquettes. Rina Lasnier et Alain Grandbois «ont donné des fruits de leur maturité». A propos de *Rivages de l'homme*, moins ésotériques que *les Iles de la nuit*, le critique reconnaît qu'ils «portent bien leur titre. Ces poèmes disent les limites où l'homme peut atteindre et d'où il peut, se retournant sur lui-même, explorer ses domaines intérieurs» (p. 435). En réalité, le poète, dans son deuxième recueil québécois, «célèbre cette marche incessante vers la mort qu'est la vie humaine et que l'amour lui-même ne parvient pas à arrêter un moment». Parmi les nouveaux venus, Sylvestre nomme enfin «Eloi de Grandmont, Sylvain Garneau et Claude-Bernard Trudeau» (p. 429).

L'année suivante et dans la même revue, Sylvestre, toujours dans la livraison d'octobre-décembre, dresse le bilan de l'année littéraire 1951-1952. Entre autres poètes, il cite Rosaire Dion-Lévesque, François Hertel, Sylvain Garneau et Pierre Trottier. Quant à Fernand Dumont, une résonance spirituelle semblable à celle de *Jeux de mer et de soleil* de François Hertel imprègne ses vers. Avec *l'Ange du matin*, Dumont «s'inscrit dans la double projection d'Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau» (p. 463). Du premier, il «a le goût des images insolites et l'expérience de la solitude au milieu d'un monde rempli de sortilèges; du second, il a cette absence de rhétorique qui lui fait préférer la simple indication au développement continu».

Dans *l'Annuaire statistique* du Québec, Jean-Charles Bonenfant fait en 1948 le survol des «Livres et revues d'expression française publiés au Canada depuis dix ans». Entre 1938 et 1948, trois poètes, touchés par le feu sacré, «ont apporté une facture et une inspiration nouvelles, même si on les a parfois accusés d'ésotérisme» (p. 223). Il s'agit d'Alain Grandbois, Anne Hébert et Rina Lasnier, qui ont respectivement fait imprimer *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, *les Songes en équilibre* et *le Chant de la montée*. Par ailleurs, Bonenfant soutient que «les Canadiens français se bornent encore à étudier l'histoire de leur pays. Tout au plus touchent-ils à d'autres parties de l'Amérique comme Ringuet dans *Un monde était leur empire* ou se lancent-ils dans un brin de fantaisie comme Alain Grandbois dans *les Voyages de Marco Polo*» (p. 225-226). Bonenfant, qui énumère plusieurs recueils de nouvelles, dont *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois, ne souffle mot d'*Avant le chaos*.

De l'Académie française, Emile Henriot prend part à la «querelle» de Charbonneau dans *le Monde* du 26 novembre 1947. *Le Canada* du 5 janvier suivant reprend le texte où Henriot estime que les deux parties impliquées ont également tort, le «polémisme» ayant envenimé le débat. Se posant en arbitre, l'académicien juge que «l'intérêt principal de la présente littérature canadienne est d'ordre régionaliste et nécessairement local». Outre quelques romanciers dont Ringuet, Germaine Guèvremont et Gabrielle Roy, la littérature canadienne comprend «de nombreux poètes de talent, *[comme]* Alain Grandbois ou Robert Choquette, dont M^me^ Jeanne Paul-Crouzet a publié, il y a peu, un intéressant florilège»[107].

Lors d'un week-end franco-canadien tenu à Royaumont, dans le Val-d'Oise, et dont rend compte *le Canada* du 26 mai 1948, Jean Bruchési, sous-secrétaire de la Province,

---

107. Dans son ouvrage intitulé *Poésie au Canada*, paru chez Didier en 1946, Jeanne Paul-Crouzet retient Choquette mais non Grandbois.

entretient son auditoire des arts canadiens. Evoquant la littérature, il fournit quelques noms, dont ceux de «Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy, Paul Morin, Ringuet, Alain Grandbois, Roger Lemelin, Roger Brien» (p. 2). La même année, Bruchési traite, dans la livraison d'octobre de *Liaison*, de «La vie intellectuelle au Canada» français et anglais des origines à nos jours. Après avoir attiré l'attention sur Emile Nelligan, Paul Morin, René Chopin, Albert Lozeau, Alfred DesRochers et Robert Choquette, l'historien se tourne vers des jeunes et des moins jeunes, «dont le riche tempérament fait aujourd'hui l'originalité de la poésie canadienne d'expression française» (p. 454): Roger Brien, Clément Marchand, Saint-Denys Garneau, Alphonse Piché, Jovette Bernier, Cécile Chabot, Anne Hébert, Rina Lasnier, Simone Routier et «Alain Grandbois, que poursuit une hantise stoïque de la mort et dont l'âme torturée anime des paysages de rêve». Bruchési signale également quelques conteurs, parmi lesquels «Madeleine et Alain Grandbois, Yves Thériault, Berthelot Brunet, Félix Leclerc» (p. 455).

Formé à la demande de l'UNESCO, un comité (composé de Luc Lacourcière, Jean Bruchési, Jean-Marie Gauvreau, Jean-Jacques Lefebvre, Jean-Charles Bonenfant, Maurice Hébert et Roger Duhamel) dresse la liste «des ouvrages canadiens de langue française les plus caractéristiques publiés avant 1949» — liste que *le Canada* du 15 novembre 1948 reproduit. D'Alain Grandbois, on n'y retient que *les Iles de la nuit*.

Invité par le Cercle des femmes canadiennes réunies dans la grande salle du *Château Frontenac*, René Garneau donne le 1er décembre 1948 un aperçu de la «Géographie littéraire de Québec». *Le Canada* du lendemain rapporte les propos du conférencier qui a fait l'éloge de Roger Lemelin, André Giroux, Jean Bulair, pseudonyme de Joseph Belleau, Gérard Morisset et Alain Grandbois, dont la pratique et le talent résument et complètent l'expérience des quatre premiers écrivains. Car il est allé plus loin qu'eux dans la recherche et la perfection: son œuvre est un haut lieu de la littérature canadienne et

«représente le plus authentique lien entre celle-ci et la littérature française». «Ses deux ouvrages en prose sont de publication assez ancienne pour qu'on en ait compris les impérissables qualités»[108]. En ce qui a trait aux recueils de vers, «leur valeur se durcira, et leur couleur d'or sombre s'approfondira à mesure qu'ils s'enfonceront dans le temps». Le collaborateur anonyme du *Canada* ajoute que René Garneau, pour terminer, a lu un poème de son ami Grandbois: «'Demain seulement'. Une longue ovation a souligné les derniers mots» du récitant, et Hazel Boswell, présidente du Cercle, «modestement, comme si elle eût peur de rompre le charme, dit au conférencier: 'Voilà votre remerciement'. Ce fut un nouveau triomphe.»

C'est à la «Littérature canadienne-française contemporaine», plus précisément à celle des dix dernières années, que Louis-Marcel Raymond s'attache dans *le Devoir* du 26 novembre 1949. Marquée par «un grand effort vers l'originalité», cette littérature accueille des talents nouveaux, au nombre desquels Grandbois, *les Iles de la nuit* faisant de lui le plus grand poète local. S'il n'inclut pas l'écrivain dans les conteurs, Raymond mentionne cependant l'article de Grandbois consacré à Saint-Denys Garneau et paru dans *Notre temps* du 17 mai 1947.

S'interrogeant sur l'existence de la littérature du cru, Jean-Guy Blain, également dans *le Devoir* du 26 novembre 1949, trouve, sans trop chercher, des noms. Au chapitre de la poésie, on a connu jadis «de vrais voyants»; on «connaît aujourd'hui de vrais artistes: Nelligan, Saint-Denys Garneau, Grandbois», dont l'œuvre vaut bien celle de Cocteau. Ces poésies, «et d'autres, sont d'authentiques valeurs».

Chroniqueur à *la Presse*, Jean Luce, lui, se penche le 23 juin 1950 sur le «Véritable début de notre littérature». Entre autres événements, il retrace ceux qui, à

---

108. En 1948, Alain Grandbois a publié trois et non deux ouvrages en prose: *Né à Québec* (1933), *les Voyages de Marco Polo* (1941) et *Avant le chaos* (1945), recueil sur lequel Garneau a émis des réserves dans *le Canada* du 26 mars 1945.

commencer par la «querelle» de Charbonneau, ont marqué la décennie 1940 et donné naissance à une littérature canadienne autonome d'expression française. En poésie, il assigne la première place à Grandbois.

Collaborant à la livraison d'octobre de *The Dalhousie Review*, Guy Sylvestre, après avoir pris parti pour Robert Charbonneau dans la querelle qui l'a opposé à René Garneau, passe en revue dix ans de vie littéraire au Canada français. A propos des poèmes grandboisiens, il déclare qu'ils sont «an esoteric expression of the quest for eternity and happiness in an ephemeral and anguished world. They are tragic in essence and obscure in style. They are, if I may say so, voices in the night » (p. 222). Dans son «Bilan d'un demi-siècle de vie littéraire», Sylvestre pose, dans *le Droit* du 23 décembre 1950, qu'il n'y a pas encore de littérature canadienne susceptible de s'imposer à l'étranger. Quoi qu'il en soit, le critique, qui marque les principales étapes d'une évolution en cours, évoque Alain Grandbois. L'année suivante, à la veille de la Saint-Jean, Sylvestre livre à *la Presse* un texte, «A l'écoute du drame intérieur, notre poésie cherche son âme: influence de l'époque et des tendances françaises», où il se réfère encore à l'auteur des *Iles de la nuit*.

En juillet 1953, Pierre Emmanuel visite à nouveau le Québec. Le 3, il prononce une conférence dans le cadre des cours d'été de l'Université Laval — conférence dont fait état *le Soleil* du lendemain. Parlant de la poésie canadienne actuelle, le conférencier s'intéresse plus particulièrement à trois productions: celles de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois. Des *Iles de la nuit*, Pierre Emmanuel dit qu'elles témoignent

> d'un auteur à la recherche d'une image profonde de la vie. Ces admirables strophes sont dominées, semble-t-il, par une absence chère. C'est l'évocation saisissante d'une plénitude perdue dont les racines plongent dans un univers en apparence réconcilié mais qui se dérobe. Il s'en dégage néanmoins une grande force de paix.

Traitant de la poésie canadienne des vingt dernières années à l'Université de Montréal, Roger Duhamel le 30 novembre 1953 attire l'attention sur François Hertel, «un des premiers à utiliser le vers libre», Saint-Denys Garneau, «qui apporte à la poésie canadienne une qualité humaine exceptionnelle», Alain Grandbois, dont le message est «celui d'un homme mûr», Rina Lasnier et Anne Hébert, «qui ont atteint à un sommet par la simplicité et le dépouillement»[109].

Dans une conférence donnée le 20 avril 1954 devant les membres du Club musical et littéraire de Montréal, Alfred DesRochers rend compte de «40 ans de poésie au Canada français». Parmi les poètes locaux qu'il peut qualifier d'amis plus ou moins intimes et dont il apprécie les vers, l'auteur d'*A l'ombre de l'Orford* nomme Alain Grandbois.

Toujours en 1954, Dostaler O'Leary consacre au *Roman canadien-français* une étude historique et critique, éditée par le Cercle du livre de France. Après avoir annoncé qu'il écarterait de son propos Anne Hébert et Alain Grandbois, qui ne sont pas des romanciers mais des poètes, O'Leary fait néanmoins remarquer que la première avec *le Torrent* et le second avec *Avant le chaos*, «digne des meilleurs recueils de nouvelles», se sont révélés d'excellents prosateurs[110].

Dans ce concert d'éloges, deux critiques font entendre une voix plus ou moins discordante. Exposant l'«Etat de la poésie» dans *les Carnets viatoriens* d'avril 1948, Gustave Lamarche, sous le pseudonyme de Réginald Dupuy[111], voit dans *les Iles de la nuit* une suite capiteuse dont le vin «trop amer forme une ivresse où Apollon», dieu grec de

---

109. Propos de Duhamel rapportés par un collaborateur anonyme du *Devoir* le 3 décembre 1953, p. 5.

110. D. O'Leary, p. 12. — Le critique mentionne également Grandbois aux p. 33 et 35.

111. Identifié par René Pageau dans «Un visage d'Alain Grandbois», *les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 66.

la lumière, «n'est qu'en partie» (p. 122). Si la nuit peut être sage et féconde, c'est le jour, écrit Lamarche, «qui voit fleurir la vie, et c'est le soleil qui en est l'astre, de même aussi que c'est au continent et non aux îles que les hommes unissent leurs mains pour faire les cités» (p. 122-123). A Grandbois, poète qu'il trouve malgré tout sympathique, le commentateur préfère, et de loin, François Hertel et Rina Lasnier.

Enfin, Maurice Beaulieu (qui décrit dans *le Droit* du 24 novembre 1951 la «Situation de la poésie canadienne-française contemporaine») loue quelques poètes (dont Saint-Denys Garneau, Eloi de Grandmont, Anne Hébert, Rina Lasnier, François Hertel et Alain Grandbois) d'avoir compris que toute démarche poétique doit se fonder sur l'humain. Beaulieu regrette toutefois que l'auteur des *Iles de la nuit*, «ferré à glace sur les techniques surréalistes et sur l'association verbale insolite», verse à l'occasion «dans le jeu du ramasseur d'images désincarnées». Dans *Rivages de l'homme*, heureusement, Grandbois découvre «que la poésie n'est pas un mensonge; qu'elle illumine la réalité; que la vérité est dans les hommes» et dans les choses; qu'il incombe au poète de lui donner la parole et «que le silence intérieur est la condition du salut».

2º *Quelques perspectives*

Les trois articles regroupés dans cette partie tentent soit de répondre à une question, soit de lier poésie et société.

Dans la livraison de janvier-février 1951 de *la Nouvelle Revue canadienne*, Pierre Daviault tente, à la suite de la «querelle de l'autonomie», de caractériser le Canadien français. Il propose cette définition, essentiellement laïque: un Français d'Amérique dont le trait principal est la langue parlée. Abordant ensuite la diffusion des livres canadiens en Europe, le critique cite, aux pages 72 et 73, un article, «Notre littérature n'est pas digne d'exportation», où Roger Duhamel constate: l'accueil que reçoivent en France

> les audacieux ou les optimistes est glacial. On y pratique l'indifférence ou, ce qui est plus injurieux, le mépris dissimulé sous les espèces de la condescendance. Le pontife Jean Paulhan s'émerveillera devant les curiosités de la littérature malgache, cambodgienne ou berbère; il ne lira jamais Alain Grandbois.

En janvier 1955, René Garneau s'intéresse également à la difficile pénétration du livre québécois outre-Atlantique. A la question: «Qu'est-ce que la littérature canadienne?», le chroniqueur des *Cahiers de l'Ouest* répond: la production du Canada français est essentiellement française. Pourtant, elle ne pénètre pas en France. S'il en est ainsi, c'est que des empêchements administratifs et surtout matériels retardent une diffusion massive des ouvrages canadiens en Europe. Le critique insiste sur l'absence de véritables chefs-d'œuvre. Même si la littérature canadienne d'expression française

> a fait de rapides progrès depuis une quinzaine d'années avec l'avènement de romanciers comme Robert Elie, Gabrielle Roy, Ringuet, Roger Lemelin, Germaine Guèvremont, André Langevin, et de poètes comme Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau, elle est encore très loin de constituer une menace pour l'empire des romanciers et des *[poètes]* français de ce temps[112].

De son côté, William Edwin Collin considère «The Poetry of a Dissolving Society», en l'occurrence le Canada français[113]. A l'hiver de 1955, le collaborateur de *The Canadian Modern Language Review* survole diverses productions, dont celle de Grandbois[114]. Dans *les Iles de la nuit*, le poète décrit des hallucinations, illustrées par Pellan. «Visions of black eyes rather than handclasps», ces hallucinations consistent en «irrational combinations of images, cascades of colours, nightmarish tragedies which surge in the depths of the poet's dream world». Les figures fantomatiques qui peuplent l'univers

---

112. R. Garneau, p. 54-55. — Une fois de plus, Garneau ignore le romancier Robert Charbonneau, son adversaire dans la «querelle de l'autonomie».

113. Pour un résumé de cet article, voir, de Richard Giguère, «La réception critique de *l'Etoile pourpre* et de *Poèmes* ou les lieux communs de la critique de Grandbois, 1954-1964» dans *Grandbois vivant*, l'Hexagone, 1990, p. 77.

114. Dans le paragraphe consacré à Grandbois, W.E. Collin condense deux recensions parues dans *The University of Toronto Quarterly* en avril 1945 et juillet 1949, et qui portaient respectivement sur *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*. Ces recensions figurent dans notre bibliographie critique des deux recueils (II.A.1.c et e).

grandboisien ressemblent à des blessures sanguinolentes, à des yeux fixes, à des grimaces macabres dans la nuit noire. «They are the images of the poet's disappointment, pain, despair.»

Quant au poète de *Rivages de l'homme*, il a épousé la mort, «whom he must take by the hand over the ocean of eternal night». Cette alliance «intensifies the anguish of his longing for life». Par son art, Grandbois communique «the tender pity of reaching out for the enchanted islands he must pass on his voyage, according to the law of inflexible destiny, of inexorable time». Regorgeant d'images cosmiques — «a shoreless ocean, eternal night, the barrenness of the centuries, the millions of dead singers under the earth, flat polar ice, land of humiliated stars» —, cette poésie symbolise «a spiritual condition the spectacle of which chill us with wonder and awe».

On se contentera d'indiquer ici l'importance accordée par la critique, à la fin des années 1940 et au début de la décennie suivante, à la «querelle de l'autonomie» qui a mis aux prises Robert Charbonneau et René Garneau — autonomie, souhaitée ou non, des lettres québécoises par rapport à celles de France, dont témoigne principalement une poésie originale et diversifiée. A cet effort d'émancipation participe (à côté de Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier et Anne Hébert) Alain Grandbois, qui doit d'abord son prestige à ses plaquettes de vers.

C. LES ETUDES D'ENSEMBLE

Contrairement aux textes précédents, ceux qu'on s'apprête à passer en revue portent exclusivement ou principalement sur Alain Grandbois. Les uns privilégient sa poésie,

tandis que les autres, au nombre de deux, s'intéressent à l'ensemble de sa production. Nous aborderons d'abord ceux-ci.

1° *Poésie trop moderne, mais prose bien ouvrée* (Jacques Tremblay)

A l'occasion de l'entrée de *Né à Québec* dans la collection du «Nénuphar», Jacques Tremblay présente dans le numéro d'avril-juin 1949 de *l'Alma Mater*, organe du Petit Séminaire de Chicoutimi, l'œuvre d'Alain Grandbois, «poète de valeur mais *[...]* prosateur plus ravissant encore»[115]. Etudiant les textes dans l'ordre inverse de ses préférences, le critique se penche d'abord sur *les Iles de la nuit*, qui rassemblent «vingt-huit poèmes lyriques, très modernes d'allure et de composition» (p. 214). Tout en déplorant l'absence de ponctuation, l'utilisation du vers libre et le pessimisme «noir» sous-jacent aux poèmes qui évoquent la torpeur navrante du surréalisme, Tremblay signale la personnalité et «la puissance d'un écrivain en possession d'une langue riche et d'une âme tout ouverte au grand souffle de l'inspiration» (p. 215) — écrivain qui introduit parfois son lecteur «dans le vert Paradis de la poésie pure». Si poétiques soient-elles pour les initiés, *les Iles de la nuit* courent cependant le risque «de sombrer dans l'oubli».

Le collaborateur de *l'Alma Mater* se tourne ensuite vers la prose «bien ouvrée» de Grandbois qui le séduit davantage. Mais là encore, Tremblay établit une hiérarchie. Il traite d'abord d'*Avant le chaos* où les descriptions vives, le vocabulaire étendu et la langue toujours souple «ne sauraient combler le manque d'intérêt de l'ensemble», dû à la physionomie fuyante des personnages, aux aperçus superficiels de l'âme universelle, de même qu'à un exotisme de parade qui fatigue à la longue. Si les quatre nouvelles

---

115. J. Tremblay, p. 214. — La partie intitulée «Etudes générales» de la «Bibliographie générale» parue dans *Poésie II* (PUM, 1990) ne mentionne pas ce texte. — Le prêtre Jacques Tremblay n'a rien à voir avec le père Jacques-Abel Tremblay qui a rendu compte de *Né à Québec* dans la livraison de février 1949 de *Lectures*.

attirent l'attention, c'est «moins par l'intérêt assez mince des intrigues que par la tranche d'autobiographie qu'elles contiennent». Finalement, le critique aborde les deux livres qui le comblent: *les Voyages de Marco Polo*, mais surtout *Né à Québec* où Grandbois chante, pour mieux la faire connaître et aimer, son immense et riche patrie, «trésor en partie inconnu». Sensible au sujet, qui ressortit à l'histoire canadienne (et qui est présenté de façon vivante et colorée), et aux décors, non plus exotiques mais locaux, Tremblay s'exclame: «Voici un livre à mettre entre les mains de nos élèves»!

2º *L'attrait du voyage pénible et ardent* (Roland Gendreau)

C'est à une étude thématique que Roland Gendreau se livre dans la livraison de décembre 1951 de *Reflets*, revue des étudiants de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal[116]. Au cœur de la production grandboisienne, il retrouve l'attrait du voyage dans l'espace et le temps. Les trois récits «interrogent presque exclusivement le passé» (p. 24). Ils apparaissent comme de lumineuses indications qui conduisent le lecteur à la «poésie du voyage».

Dans ses recueils de vers, Grandbois, toujours attentif au temps perdu qu'il essaie de retrouver, scrute cependant l'avenir. A ce stade, Gendreau fait intervenir le thème polyvalent de l'île, associé au voyage et à l'inconnu. Répondant à un appel, le poète parvient à l'amour. Mais l'échec amoureux entraîne la solitude, un vide «que les voyages ne parviendront plus à *[...]* combler» (p. 27). C'est alors que le poète ressuscite les visages de son passé ou appelle l'oubli.

A l'encontre de maints poètes français qui chérissent les petits événements et les objets familiers de tous les jours, Grandbois, «poète du cosmos, de la terre, des astres,

---

116. Présentant le premier numéro de *Reflets*, un communiqué paraît dans *le Devoir* du 15 décembre 1951 et *Notre temps* du 22. Voir également l'article de Pierre Pascal, paru dans *le Petit Journal* du lendemain.

des étoiles et des villes» (p. 29), impose à son art un rythme plus large qui confine parfois à un manque de spontanéité. Chez Grandbois, la sève poétique coule «d'une inspiration un peu sèche, trop peu incarnée. Il arrive que la forme soit trop rigide, trop classique en un sens, pour permettre le jaillissement gratuit de l'inspiration.»

Gilles Marcotte rend compte de cette étude dans *le Devoir* du 29 décembre 1951. Il écrit que tout en restant assez extérieur au monde obscur de Grandbois, Gendreau «en fait le tour avec une remarquable conscience». Quant à Michel Roy, il observe le 2 janvier suivant que le jeune critique «aime pousser l'analyse littéraire jusqu'à ses limites gênantes» — limites qui ne semblent toutefois pas trop déranger le collaborateur du *Canada*.

D. LES ETUDES SUR LA POESIE

On ne dénombre pas moins de huit études sur la poésie grandboisienne, écrites par six commentateurs.

1° *La quête de durée et de solidarité* (Jean-Pierre Houle)

Dans *l'Action nationale* de janvier 1949, Jean-Pierre Houle pose que «des *Iles de la nuit* aux *Rivages de l'homme*, la présence de la Mort est constante» (p. 27). C'est la rupture qui la rend omniprésente dans le premier recueil. Si le poète, angoissé par la fuite du temps, ne pense, à la suite de Tolstoï, qu'à sa propre mort, «il n'y pense que parce que sa solitude grandit tous les jours» (p. 28). Il n'en poursuit pas moins une «quête de durée et de solidarité» (p. 32). Toujours recherchée, toujours voulue, la possession «n'est qu'étreinte passagère», et le temps ne s'arrête jamais (p. 28). Sans cesse, le poète inventorie «ses joies d'hier comme pour leur faire rendre ce qu'elles

contenaient peut-être» mais n'ont pas livré (p. 29). Ultimement, «l'homme échappe à la trop grande séduction des archipels de la nuit». Il ne revient pas écrasé, désespéré de son voyage assez dangereux au pays de la mort, mais rentre au bercail «avec un sens actuel de sa fragilité et de sa grandeur, de sa solitude et de sa liaison aux autres» (p. 27).

La certitude que rien ne demeure et la sensation du temps qui passe peuvent facilement conduire «à une sorte de fatalisme, à la résignation, à la démission. Or Alain Grandbois s'arrête sur cette pente» (p. 29). En effet, sa poésie «contient une affirmation de la volonté, notamment dans *Rivages de l'homme*» où le poète aborde pour sa délivrance. Croyant en une liaison des uns aux autres et en la possibilité de réaliser l'«aventure de la perdurée», Grandbois ravive les destins abolis, évoque à maintes et maintes reprises ses morts et rappelle des échanges (p. 30). «Et les poèmes où il chante son besoin de fraternité ne sont pas les moins beaux de son œuvre.» Parvenu «à l'aube qui n'est plus qu'une attente de nuit» (p. 33), Jean-Pierre Houle se demande quelle sera «la *Délivrance du jour*, troisième volet d'un tryptique *[sic]* à nul autre pareil»[117].

Le collaborateur de *l'Action nationale* interprète semblablement la prose grandboisienne[118]. L'écrivain s'est fait le compagnon de Louis Jolliet et de Marco Polo «parce qu'il a trouvé en eux, tout naturellement, des forces de solitude et de liaison» (p. 27). En outre, il épouse le destin de ces héros parce qu'ils ont tenté, par leur œuvre et des gestes bien à soi, d'arrêter l'instant présent, opposant ainsi «la durée à l'évanescence» (p. 30).

---

117. Dans sa recension de *Rivages de l'homme*, parue dans *le Devoir* du 17 juillet 1948, Jean-Pierre Houle se demandait: «De quelle aube sera faite cette délivrance?»

118. C'est accessoirement que Jean-Pierre Houle parle de la prose dans son étude intitulée «Les poèmes d'Alain Grandbois».

2º *Le thème orphique dans* les Iles de la nuit (Pierre Emmanuel)

Radio-Canada diffuse le vendredi 11 septembre 1953 une causerie où Pierre Emmanuel établit qu'Alain Grandbois, comme tous les vrais poètes, «est l'homme de quelques symboles éternels, qui sont aussi de communes réalités, des vocables simples et vastes»[119]. Il continue: lorsqu'on étudiera Grandbois comme un maître, l'investigation des images révélera que sa grandeur tint à la cohésion d'un petit nombre de motifs «indéfiniment repris, presque toujours dans les mêmes termes».

Pour l'instant, l'auteur de *Babel* dégage des *Iles de la nuit* le thème orphique, pris «dans le sens très précis des rapports du poète avec une figure bien-aimée, morte ou disparue» (f. 2). D'elle, Grandbois se dit séparé «par un veuvage qui le tient au seuil de quelque au-delà inconnu, peut-être redouté». Mais le poète, qui «trouve des accents dont la vertu passionnelle est presque insoutenable dans son réalisme psychologique» et qui rend tout le contenu de haine et tout le duel de l'amour avec une force étonnante(f. 3), se détourne de sa solitude et de celle qui l'a causée. «Malgré lui, il revient aux jours heureux, aux souvenirs de la félicité sensuelle» (f. 4) et ravive un tourment «qu'il désire et craint à la fois. Quand 'le rêve s'empare de son doux visage de morte'», la bien-aimée est emportée au delà du monde et du temps[120]. Alors, l'âme de Grandbois est tendue vers un univers souterrain, intérieur ou céleste, «dont la bien-aimée *[...]* montre la voie». Eurydice peut-être perdue (parce qu'elle voulait se perdre, par une mort au bien-aimé qui semblait une trahison), la Fiancée devient, grâce à l'«alchimie secrète de l'amour, du souvenir et de l'espérance contre toute espérance, la Béatrice qui va *[...]* servir de guide à travers les étendues étranges de la mort» (f. 5).

---

119. P. Emmanuel, «Alain Grandbois», f. 1. — Ce document fait partie du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41).

120. Le passage mis entre guillemets par P. Emmanuel est le vers inaugural de la pièce intitulée «Le rêve s'empare...» (*les Iles de la nuit*, Parizeau, 1944, p. 75).

3º *De la révolte au désespoir* (Bernard Weilbrenner)

Les 21 et 28 avril 1954, l'archiviste Bernard Weilbrenner, chroniqueur au *Droit*, analyse tour à tour les deux plaquettes de vers alors éditées de Grandbois.

Le premier recueil québécois de Grandbois représente «le cri de *l'homme révolté* contre son destin, *[...]* qui, de sa nuit, veut atteindre *[...]* un îlot de lumière» [121]. *Les îles de la nuit* représentent encore «l'angoisse de l'homme qui (plongé dans la mer, parfois souriante, parfois déchaînée, mais toujours vivante) cherche anxieusement un port d'attache stable, un point d'immobilité dans la joie». La quête d'absolu est toutefois vouée à l'échec. Personne ne vient au secours de l'homme; «dans son douloureux voyage, il ne trouve nulle épaule fraternelle». Certes, souvenirs et rêves font un moment oublier la révolte, mais tôt ou tard, ils cèdent la place à la tristesse. A la fin, le poète, qui a tenté d'exorciser le tragique de sa condition, «s'abandonne au désespoir, que tempère seulement le souvenir cependant cruel des jours de luttes et d'illusions».

Les *Rivages de l'homme* approfondissent la quête d'absolu entreprise dans *les îles de la nuit*. La douleur de tous les mondes et de tous les temps confirme le drame intérieur du poète, accroît même sa douleur. Le Grandbois du deuxième recueil «est le poète du désespoir». Il livre une lutte serrée contre le désespoir, essaie de le dépasser pour atteindre «un bonheur et une pérennité». Dans les poèmes alternent espoir et désespoir: espoir jamais confiant, désespoir qui garde parfois une parcelle de clarté. Mais, note le chroniqueur du *Droit*, un esprit «morbide» imprègne presque chaque page de *Rivages de l'homme*. Au terme de sa recherche, le poète «atteint le désespoir absolu, sans trace

---

121. Nous soulignons. — *L'Homme révolté* d'Albert Camus a d'abord paru chez Gallimard en 1951.

d'espérance, toutes illusions mortes», le «damné du bagne humain» ayant épuisé toutes les ressources.

L'accent mis sur la vanité de toutes choses, y compris la quête d'absolu, s'explique, selon Weilbrenner, par la philosophie de l'absurde, épousée à contrecœur par Grandbois[122]. Pour découvrir la plénitude qu'il appelle de tout son être, le poète devra s'aiguiller sur une autre voie.

4° *La promotion d'écrivains canadiens en France par René Garneau*

Nommé en 1953 premier secrétaire de l'ambassade du Canada en France, René Garneau, chargé des affaires culturelles, s'occupe «concrètement de la promotion de l'artiste canadien à l'étranger» où il consacre deux articles à son ami Grandbois[123].

En juillet 1954, Garneau, dans *les Cahiers de l'Ouest*, développe le thème de la mort familière. Par-dessus tout, les sortilèges de la poésie grandboisienne dépendent de l'habileté de l'écrivain à tirer d'une idée, celle de la mort, toutes les ressources poétiques possibles. A chaque inflexion du vers, dans chaque mouvement de la pensée, on retrouve la mort. De ce retour, aussi régulier, aussi envahissant qu'une marée, la poésie grandboisienne «tire son unité d'inspiration et de composition et aussi sa grandeur» (p. 26).

Confronté au caractère inéluctable de la mort, comment un poète «peut-il encore consentir à vivre» (p. 25)? Ou, si l'on préfère, «comment faire le dressage de l'homme rétif devant la mort»? Le critique envisage deux solutions, mais pour les écarter aussitôt. Il y a d'abord le suicide, «sorte de refus hautain, de négation de la mort imposée». «Malgré ce qu'en pensent ceux qui croient qu'il doit nécessairement couronner l'œuvre

---

122. *Le Mythe de Sisyphe: essai sur l'absurde* d'Albert Camus a d'abord paru chez Gallimard en 1942.

123. Andrée Paradis, «René Garneau et les arts», *Ecrits du Canada français*, 50 (1984): 44.

d'un poète pessimiste, le suicide n'est pas un acte de poésie». La découverte d'une juste mesure «est probablement ce qui a sauvé Grandbois de la tentation du suicide». Car sa conception de l'homme et de la vie repose sur l'équilibre entre la protestation des *Iles de la nuit* et la résignation de *Rivages de l'homme.* L'amour constitue la seconde solution, également inadéquate. Grandbois la considère «dans une lumière métaphysique». Il s'aperçoit que l'amour «est détruit par la mort» (p. 26). Ce n'est donc pas ce sentiment qui a sauvé le poète.

C'est en pensant la mort que Grandbois la surmonte; c'est en la mettant «au centre de sa philosophie» (p. 25), en l'apprivoisant par l'incantation, en en explorant «à fond la fécondité intellectuelle» (p. 24). En somme, c'est grâce «à son génie poétique beaucoup plus encore qu'à son caractère» que l'écrivain est parvenu à vivre dans une sorte de familiarité avec la mort (p. 25) — «mort sans pourriture» (p. 26), poétisée, donc, et qui jusqu'à la fin marche au pas de l'homme, mais sans le bousculer.

Grandbois, Ringuet: différences et similitudes, tel est le sujet de la conférence que René Garneau prononce devant les membres de la Société des gens de lettres de France le 28 février 1956, et dont la *Chronique de la Société* reproduit le texte dans sa livraison de janvier-mars[124].

Après avoir marqué quelques différences entre Ringuet et Grandbois[125], Garneau dégage leurs traits communs. Les deux écrivains partagent «une même fidélité canadienne» (p. 52). D'une part, Grandbois et Ringuet sont l'illustration de cette loi: les productions locales ne commencent à avoir un poids littéraire que dans la mesure où

---

124. Le numéro 50 des *Ecrits du Canada français* reprend ce texte.

125. Parmi ces différences, il y a celles des tempéraments. Il y a également le fait que Ringuet est un médecin-romancier, et Grandbois, un avocat-poète.

elles puisent «dans le fonds commun à la France et au Canada de langue française». D'autre part, Ringuet et Grandbois sont l'illustration d'une seconde loi, d'après laquelle les écrivains canadiens-français, si près soient-ils du courant français, ne pourront «jamais devenir ce qu'on appelle des écrivains parisiens». Pour le lecteur ordinaire, Grandbois est un poète dont la patrie se situe «quelque part dans les espaces planétaires». Mais les fleuves et les archipels du poète évoquent une géographie familière à Garneau. Par ailleurs, Grandbois et Ringuet ont cet autre point en commun: «Une qualité de pessimisme absente de la plupart des œuvres canadiennes». Le pessimisme dédaigneux de Grandbois, métaphysicien sensible, «est l'aboutissement d'une tendance profonde de la sensibilité» et culmine dans un désespoir tragique mais sans murmure.

Par la quête d'un humanisme qui n'est pas une vue de l'esprit «mais une reproduction fidèle de l'état des choses», le poète et le romancier ont, dans des perspectives différentes et avec des moyens inégaux — ceux de l'auteur des *Iles de la nuit* étant, au jugement de Garneau, plus vastes —, «atteint à une conception de la destinée et, pour ce qui est de Grandbois, à une vision du monde qui coïncide avec les découvertes» des écrivains français que le conférencier admire le plus.

5º *L'attraction de la vastitude et de la dureté* (Gilles Marcotte)

Le 27 mars 1955, Gilles Marcotte, dans le cadre de l'émission radiophonique *Témoignage de notre poésie*, donne, sur les ondes de la société d'Etat, une causerie intitulée «Alain Grandbois», dont le texte, remanié, paraîtra en 1962 dans *Une littérature qui se fait*[126].

126. Renseignement transmis par Gilles Marcotte dans une lettre du 5 janvier 1991. — Nos citations proviennent du recueil de Marcotte.

Observant dans un premier temps la poésie de Grandbois, Marcotte s'attache «au langage, c'est-à-dire aux mots et aux images» (p. 243), celles-ci dévoilant, «avant tout, deux qualités: la vastitude et la dureté» (p. 244). Le monde grandboisien est immense et tourmenté; les matières dures, roches et métaux, y reçoivent un singulier prestige. Aussitôt qu'elle entre dans cet univers, l'eau «perd en partie ses qualités naturelles, elle devient dure elle aussi», bien que le poète la souhaite douce et fluide (p. 145). En réalité, elle représente «l'élément contraire, le contrepoids d'une imagination vouée principalement à un rêve de force, de grandeur, de magnificence» (p. 247). Le critique attire également l'attention sur le feu, principe du désordre et de la déflagration, «qui fait des visions cosmiques de Grandbois des images d'apocalypse» (p. 248), où l'homme se dresse «dans une solitude et une révolte effrayantes, conjurant par son cri la menace des univers déchaînés» (p. 249).

Dans un second temps, Marcotte cherche «la signification des images de vastitude et de dureté» (p. 252), leur organisation venant d'une expérience humaine particulière qui explique et justifie la vision du monde proposée par Grandbois. Plus précisément, le critique essaie de comprendre le drame intérieur ou moral que révèle la poésie grandboisienne. «C'est dans l'expérience de la passion amoureuse que se situe le point de départ, la provocation» de ce drame (p. 250). Dans l'amour, le poète ne recherche pas tant l'humble tendresse et le calme repos qu'«un dépassement inouï» (p. 253). Il se projette «dans une sorte d'éternité, d'au-delà magique, où son amour ne subirait plus les ravages du temps» (p. 255).

Si *les Iles de la nuit* se définissent surtout par une apothéose du désespoir et de la nuit, les *Rivages de l'homme*, eux, se rapprochent de la modération, d'une certaine humilité et de la résignation. Dans le second recueil, le poète chante «la joie d'une habitation sereine du monde». Ecrasé, conduit au désespoir par la tentation de fuite en

avant, Grandbois «transpose son rêve d'évasion, d'éternité, dans la double image de l'enfance et de la mère». Non abolie, la douleur est cependant «endormie sous l'éther d'un pur souvenir» (p. 256).

6º *De la révolte à la défaite* (Yves Dubreuil-Préfontaine)

Dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955, Yves Dubreuil-Préfontaine «divague» sur l'auteur des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme*[127]. Selon le critique, chaque poème est un symbole unique où Grandbois poursuit l'instant parfait, l'«inaccessible absolu». Il les cherche avec une âpreté qui le lasse et provoque «cette solitude épuisante et nécessaire au poète». En vérité, celui-ci fixe son regard sur un horizon de ténèbres, dans l'attente de quelque trombe désastreuse ou libératrice — «attente dans les nuits succédant au silence»: deux thèmes fondamentaux de la rêverie grandboisienne. Dans *les Iles de la nuit*, la quête rageuse aboutit à la défaite, Yves Dubreuil-Préfontaine refermant le recueil «avec un goût de cendre sur les lèvres». Quant à *Rivages de l'homme* que domine le thème de la mort, ils se terminent par le «cri d'espoir en l'homme et la matière» — espoir «vite tempéré par la strophe finale» où le poète implore «Le dur œil juste de Dieu». Dans cette «exigence impérieuse», le critique, agacé par le recours au divin, voit une autre défaite. En somme, l'ambiguïté forme la trame de l'œuvre de Grandbois. S'y côtoient non seulement révolte et défaite, mais encore humanité et inhumanité, désir et lassitude, agression et passivité d'un désespoir lucide[128].

---

127. Yves Dubreuil-Préfontaine a intitulé son article «Divagations sur Alain Grandbois». Il s'agit en effet d'élucubrations... — Ce critique n'a probablement rien à voir avec le poète Yves Préfontaine qui, né en 1937, n'obtiendra son baccalauréat de l'Université de Montréal qu'en 1964.

128. Y. Dubreuil-Préfontaine parle, à propos de la passivité grandboisienne, d'une acceptation tout orientale.

Hormis celle de Jacques Tremblay, toutes les études ressortissent à la perspective thématicienne. Roland Gendreau organise son texte autour du thème du voyage. C'est le thème de la mort qui occupe cependant une majorité de critiques. Chez Jean-Pierre Houle, il est tempéré par une quête de durée et de solidarité. De son côté, René Garneau fait de l'idée de la mort apprivoisée le pivot de la poésie grandboisienne qui développe aussi, mais subsidiairement, le thème de l'amour, capital pour Pierre Emmanuel qui l'associe toutefois au deuil. Yves Dubreuil-Préfontaine étudie, lui aussi, le thème de la mort, sur lequel il greffe les motifs du silence et de la nuit, symboles d'un échec.

Considérant les images de la vastitude et de la dureté, Gilles Marcotte privilégie deux éléments: l'eau et le feu. Si le critique du *Devoir* ne se réfère pas à Gaston Bachelard, Yves Dubreuil-Préfontaine le fait dans son article[129]. Bernard Weilbrenner est également sensible à un courant de la pensée européenne, celui instauré par Albert Camus. Mais le chroniqueur du *Droit* condamne la philosophie de l'absurde, probablement pour des raisons morales.

La question morale préoccupe aussi Jacques Tremblay. C'est elle qui l'éloigne de la poésie de Grandbois. Apparenté au surréalisme abhorré, le pessimisme sous-jacent aux recueils, peu compatible avec la doctrine chrétienne, répugne au collaborateur de *l'Alma Mater* qui, de plus, ne prise guère l'«exotisme» d'*Avant le chaos*. A ce recueil de nouvelles, Tremblay préfère, et de loin, *Né à Québec*, œuvre d'essence canadienne. A l'opposé se situe René Garneau, charmé par le pessimisme et l'humanisme caractéristiques de la production de son ami Grandbois, Jean-Pierre Houle relevant avec joie le thème de la fraternité, qui fleurit dans l'immédiat après-guerre.

---

129. C'est en parlant de la mort que Dubreuil-Préfontaine cite *l'Eau et les rêves* de Bachelard.

On signalera enfin l'inscription de Grandbois au programme de l'enseignement universitaire, deux étudiants, Roland Gendreau et Yves Dubreuil-Préfontaine, commentant ses écrits.

E. LES HISTOIRES LITTERAIRES

Au moins deux histoires littéraires intègrent l'œuvre d'Alain Grandbois. Dans la deuxième édition de leur *Histoire des littératures française et canadienne* (la Procure des missions, 1951), les sœurs de Sainte-Anne rendent brièvement compte de tous les ouvrages alors publiés de Grandbois. Dominée par le thème de la mort, la poésie grandboisienne transporte le lecteur «en plein rêve, au delà du réel». Parce qu'elle est une recherche d'absolu, elle «suscite peu d'émotion»[130]. Poète, Grandbois accouche également d'une prose de qualité.

On précisera que le texte des sœurs de Sainte-Anne est une manière de condensé de ce que la critique a pu dire sur Grandbois. Par exemple, elles citent, sans indiquer le nom de l'auteur, un passage de l'étude que Jacques-Thomas Racette a consacrée à *Rivages de l'homme* dans la livraison de mars 1949 de la *Revue dominicaine*[131]. A propos de l'auteur de *Né à Québec*, elles notent: «Il condense toute l'histoire passionnante et tragique de notre pays, depuis la prise de Québec par les Kertk *[sic]* jusqu'aux exploits

130. Les religieuses remarquent encore que *les Iles de la nuit* n'éveillent «ni la joie ni la lumière».

131. Alain Grandbois, «poète au 'chant âpre, passionné, lourdement volontaire'», se retrouve à la p. 168 de la recension de J.-Th. Racette.

d'Iberville». propos apparentés à ceux tenus par Fernand de Montigny dans *les Carnets viatoriens* d'avril 1949[132].

En 1954, Auguste Viatte, attaché au traditionalisme, fait éditer à Québec et à Paris son *Histoire littéraire de l'Amérique française*, où il présente Alain Grandbois comme un novateur. Avec *Né à Québec* dont le style papillotant fatigue Viatte, le biographe inaugure la prose d'art. «Ses *Iles de la nuit*, en 1944, inclinent la poésie canadienne vers les parages du surréalisme», mouvement qui déplaît à l'historien de la littérature[133]. Quatre ans plus tard, les *Rivages de l'homme* renouent avec un art abstrait «que hantent la pensée et le refus de la mort» (p. 198). Dans la préface à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, Grandbois «met toutefois ses lecteurs en garde contre l'imitation inconsidérée d'Eluard, d'Aragon, de Supervielle, ou la sienne propre, et leur rappelle la difficulté du vers libre, qui peut seulement à force de substance compenser son manque d'appui».

Dans le même paragraphe, Viatte évoque, sans transition, la vague surréaliste qui, moins gonflée qu'aux Antilles, déferle «aux bords du Saint-Laurent. Un artiste, Paul-Emile Borduas, lance, de 1947 à 1949, trois manifestes, *Prisme d'yeux*, *Refus global*, *Projections libérantes*, où il préconise non seulement l'écriture automatique, mais la

---

132. Fernand de Montigny écrivait alors que la biographie de Jolliet fait revivre toute l'histoire tragique de la Nouvelle-France, «depuis la prise de Québec par les Kirke *[...]* jusqu'aux exploits d'Iberville» (p. 155).

133. A. Viatte, p. 197. — Etudiant l'*Histoire littéraire* de Viatte dans *le Devoir* du 15 janvier 1955, Gilles Marcotte affirme: «Affubler Grandbois de l'étiquette surréaliste revient à ne rien dire». Quoi qu'il en soit, Viatte revient à la charge dans la livraison de janvier 1956 du *Larousse mensuel* où il écrit qu'Alain Grandbois «est devenu, avec *les Iles de la nuit* (1944) et *Rivages de l'homme* (1948), un des représentants les plus qualifiés d'une poésie de l'inconscient, teintée de surréalisme» (p. 8).

rupture révolutionnaire avec 'la décadence chrétienne'» — rupture à laquelle, hélas! Grandbois serait en quelque sorte associé[134].

F. LES ENQUETES

Les résultats d'au moins quatre enquêtes mentionnent Alain Grandbois. L'une d'elle est menée dans le cadre du Concours des deux hommes les plus élégants de la colonie artistique québécoise. Pour Marie Raymond, l'auteur des *Iles de la nuit* est l'homme qui demeure impeccable en tout temps et en tous lieux; voilà ce qu'elle déclare dans *Radiomonde et télémonde* du 25 septembre 1954[135]. Mais d'autres enquêtes portent sur des sujets moins «frivoles».

En lisant «quelques charmantes vérités *[...]* dans la préface *[...]* au premier recueil de Sylvain Garneau, *Objets trouvés*», où, entre autres choses, Grandbois dénonce la condition du poète dans notre société, Henri Chéraux, chroniqueur à *Photo-Journal*, décide d'interroger différentes personnalités sur la poésie. Le 14 juin 1951, Roger Duhamel répond qu'Alain Grandbois, Rina Lasnier, Cécile Chabot, Eloi de Grandmont, Anne Hébert, Alphonse Piché, Sylvain Garneau et Serge Deyglun prouvent qu'il existe encore des poètes au Canada.

Plus importantes, deux autres enquêtes méritent qu'on s'y attarde.

---

134. Appartenant au groupe d'Alfred Pellan, Jacques de Tonnancour (et non Borduas) signe *Prisme d'yeux*, daté du 4 février 1948. A ce sujet, voir André-G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise*, les Herbes rouges («Typo», 8), 1986, p. 205.

135. Marie Raymond-Roberge a été secrétaire de la Société d'étude et de conférences de 1946 à 1949 et en 1950-1951, puis présidente de 1951 à 1953.

1° *Jean-Marc Léger: où va la littérature canadienne-française?*

La «querelle de l'autonomie», qui a mis aux prises Robert Charbonneau et René Garneau, incite Jean-Marc Léger à s'enquérir de l'orientation, des tendances et des espoirs de la jeune littérature canadienne-française. A cet effet, il rencontre des écrivains et des critiques littéraires. Entre autres questions, il leur demande de désigner, parmi les auteurs locaux, ceux qui paraissent particulièrement prometteurs. L'édition canadienne de l'hebdomadaire parisien *Carrefour* publie les résultats en avril et mai 1948.

Le 6 avril, René Garneau refuse de fournir des noms, l'établissement de palmarès n'étant pas, comme il dit, son fort. François Hertel, lui, est moins réticent. Il donne le 13 avril les noms de Ringuet et de Grandbois, qui ont sans doute «peu produit, mais dans un pays où l'on n'écrit pas, on peut assez légitimement leur décerner le titre d'écrivains». S'ils n'ont pas publié davantage, c'est, estime Hertel, «qu'ils n'ont pas eu le courage de mettre au premier plan leur œuvre» littéraire. «Leurs livres ne sont pas soignés, mais ils ont une certaine valeur.» Le 20 avril, Jean-Pierre Houle consent également à livrer quelques noms: en poésie, Rina Lasnier, Alain Grandbois, François Hertel, Robert Choquette et Alphonse Piché. Le critique ajoute: «Cependant commence à se manifester une jeune génération dont on peut attendre beaucoup».

Egalement rejoint, Pierre Baillargeon parle le 4 mai de six poètes: Anne Hébert; Emile Nelligan, dont quelques excellents poèmes «n'eussent pas déparé un recueil verlainien»; Alfred DesRochers, «poète sympathique»; Clément Marchand, qui «se révèle meilleur prosateur que poète»; François Hertel, moins poète que bon essayiste et, surtout, «polémiste de premier ordre». Ayant toujours préféré la poésie française, Baillargeon avoue ne pas comprendre Alain Grandbois. L'auteur des *Médisances de Claude*

Perrin précise ainsi sa pensée: «En général, un poète gagne à être clair: l'obscurité est plus souvent un obstacle qu'un moyen d'évocation».

En guise de conclusion, Jean-Marc Léger, qui prend parti pour René Garneau contre Robert Charbonneau qu'il s'est gardé d'interroger, écrit le 11 mai: en dépit du renouveau occasionné par la guerre, il n'y a pas encore de littérature canadienne-française distincte, c'est-à-dire un corpus d'où se dégage une certaine conception de l'homme et du monde, propre à un groupe donné. A propos des auteurs cités pendant l'enquête, le chroniqueur de *Carrefour* note que «dans un pays où, somme toute, les écrivains sont encore bien peu nombreux, il est fatal que les préférences de chacun ressemblent étrangement à celles de son voisin; seul l'ordre de ces préférences est parfois interverti. Voici néanmoins la nomenclature *[qu'on]* a généralement dressée, d'après l'ordre 'majoritaire' de préférence»: en poésie, Alain Grandbois, François Hertel, Rina Lasnier, Alfred DesRochers, Gilles Hénault et Anne Hébert.

2º *Jean-Guy Pilon et Gaston Miron: Alain Grandbois et les jeunes poètes*

Lors d'une entrevue dont rend compte *le Devoir* du 29 août 1953, Jean-Guy Pilon, sur le point de faire paraître *la Fiancée du matin* (sa première plaquette de vers), confesse à Gilles Marcotte avoir contracté une forte dette de reconnaissance envers Rina Lasnier et surtout Alain Grandbois[136]. Entre autres faits, le poète de vingt-deux ans se souvient avec émotion de sa découverte des poèmes grandboisiens, une dizaine d'années plus tôt, tandis qu'il était étudiant de méthode au collège de Rigaud. Marcotte rapporte ces propos de Pilon: évidemment, je ne pouvais pénétrer profondément ces poèmes, «mais ils m'enchantaient... *Les Iles de la nuit* ne me quittaient pas», ce qui fait dire au critique

136. Le 20 mars 1975, Pilon écrira dans *le Jour* que «le grand poète» est allé jusqu'à solliciter tous ses amis pour que lui, Pilon, puisse publier son premier recueil.

du *Devoir* que Grandbois a tort de rester «sceptique quand on lui parle de son message, de son influence».

En 1954, Pilon se joint à l'équipe de l'Hexagone, où il côtoie Gaston Miron. Cette année-là, les deux hommes décident de conduire une enquête sur «Alain Grandbois et les jeunes poètes»[137]. Quelqu'un, peut-être Miron, s'ouvre de cette initiative à Andrée Maillet, directrice d'*Amérique française*, chez qui se réunissent occasionnellement des amis de l'Hexagone, dont Miron lui-même, Alain Horic, Jacques Brault, Roland Giguère et Claude Mathieu. Toujours est-il qu'Andrée Maillet publie les résultats de l'enquête dans la livraison de décembre de sa revue, «banc d'essai pour tous les jeunes auteurs qui, selon Alain Horic, feront, par la suite, la réputation nationale et internationale de la poésie québécoise»[138].

Pilon et Miron prient donc certains jeunes poètes qui ont fait imprimer au moins un recueil de transmettre «une brève réflexion personnelle sur l'œuvre d'Alain Grandbois»[139]. Afin de laisser «à chacun le soin d'être sincère», les enquêteurs évitent «à dessein de prononcer le mot *influence*». En fait, ils posent trois questions:

> — Que représente pour vous l'œuvre d'Alain Grandbois?
> — La rencontre avec sa poésie a-t-elle été vitale pour vous?
> — Cette poésie est-elle pour quelque chose dans l'élaboration de votre vocation poétique?

Y répondent Fernand Ouellette, Olivier Marchand, Luc Perrier, Gilles Hénault, Wilfrid Lemoine, Georges Cartier et Claude-Bernard Trudeau. Hormis les trois derniers, ces poètes se feront éditer, un jour ou l'autre, par l'Hexagone.

---

137. Gilles Marcotte rend brièvement compte de cette enquête dans *le Temps des poètes* (HMH, 1969, p. 57-58).

138. Richard Giguère et André Marquis, «Le défi d'un éditeur littéraire: interview avec Alain Horic, directeur des éditions de l'Hexagone», dans *l'Edition de poésie*, Ex libris, 1989, p. 13.

139. J.-G. Pilon, p. 473. — Les enquêteurs dérogent à cette règle relativement à Fernand Ouellette dont le premier recueil, *les Anges de sang*, ne sortira qu'en 1955.

Fernand Ouellette établit que «la qualité essentielle d'une œuvre poétique est d'enraciner chez le lecteur un paysage d'émerveillement, de vriller un fort courant d'enthousiasme». Unique ouvrage canadien à satisfaire à ces critères, *les Iles de la nuit* ont capturé et blessé Ouellette au point de lui faire «copier intégralement de *[ses]* mains» les vers du recueil de Grandbois, dont il trace ce portrait:

> Un homme, dit Poète, seul chantait dans ma cité. Il osait devenir lui-même, l'homme du haut silence. Il avait consumé tout mur de bêtise et troué la vaste léthargie d'une jeune littérature aux mille et un complexes. Et de ses yeux merveilleux, d'autant plus grands et puissants qu'ils étaient radicalement libres, il avait ouvragé l'universel au carrefour de sa douleur et de sa faim.

Grâce au chant noble de cet être exemplaire, qui l'avait précédé «fraternel et beau, la montée pénible» de Ouellette «vers le sublime de la Poésie» était dès lors possible.

Aux yeux de Claude-Bernard Trudeau[140], Grandbois est l'un des premiers au Canada à avoir dissipé «les préjugés, les fausses beautés, les règles prétentieuses» (p. 475). Son œuvre forte, qui durera, constitue «un torrent poétique majeur, sans concession au goût du jour». Elle obéit à un courant magnétique qui arrache l'être aux contingences quotidiennes et le force à se mettre en marche, chair et âme. Ne traduisant aucune pose, aucune extravagance métaphysique, les vers grandboisiens «sont beaux et pleins comme des objets de la nature». En résumé, l'auteur de *Ciels nouveaux* admire la production de Grandbois, poète vigoureux qui montre «où se trouvent les portes de la vraie liberté en poésie».

«Grand métabolisme qui brasse les éléments de la nature, qui les assimile à la conscience de l'homme, à sa détresse, à son espoir, à son amour et à sa mort», la poésie d'Alain Grandbois est éminemment contemporaine (p. 476). Sa forme dynamique et les thèmes qu'elle développe l'attestent. Les regards du poète sont tournés vers l'intérieur,

---

140. Le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989) ne mentionne pas ce poète.

mais dans ses vers, on entend bruire «la rumeur syncopée d'un monde qu'il connaît bien». Parmi les premiers, Grandbois enjambe hardiment «les frontières du provincialisme et lance un appel à tous les horizons de l'homme. C'est une voix pleine, fraternelle, humaine qui se fait entendre» (p. 475-476). Pour Gilles Hénault, l'auteur des *Iles de la nuit* a été «une révélation assez tardive» (p. 475). Il l'a en effet connu à une époque où il tentait de suivre son propre sentier en poésie. Il ne saurait donc être question d'empreinte ou d'influence, mais plutôt d'estime et d'admiration, qui tiennent non seulement au prestige de l'art de Grandbois, mais également au respect de la condition humaine dont témoigne son œuvre et «sans lequel on ne saurait raisonnablement parler de valeurs culturelles» (p. 476).

Dans la poésie de Grandbois, Luc Perrier découvre «toutes les formes, tous les prestiges de la vie contre la mort» (p. 474). Il y découvre encore «le monde du merveilleux où tout est possible»: monde qui s'élève dans la chaleur, dans la prière d'un rythme, dans la lumière d'une image; qui s'exprime avant de s'expliquer; qui trouve sa raison d'être dans son expression. «Magnifique exemple du verbe poétique» (p. 475), l'art grandboisien fut plus qu'une rencontre pour l'auteur *Des jours et des jours*: il fut une découverte. Mais Perrier refuse de dire que cette poésie a été vitale pour lui. Certes, elle a influé sur l'accomplissement de ses propres voies (qui diffèrent cependant de celles de Grandbois), mais au même titre que certaines autres œuvres, dont celle de Saint-Denys Garneau — à l'univers «sans compromission, sans truquage» (p. 474) — et celle d'Anne Hébert, qui atteint à la grandeur dans la simplicité.

Avec Baudelaire et Rimbaud, Grandbois a été l'une des sources de l'émerveillement poétique de Wilfrid Lemoine. Grâce à Grandbois, il a retrouvé, sept ou huit ans plus tôt, dans son propre pays, «une voix qui s'accordait à celle des nécessités poétiques vivantes». En réalité, *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme* ont affranchi le Québec

d'une totale servitude à l'académisme sans vie, leur auteur ayant été «l'un des premiers Canadiens à trouver une expression poétique vivante, à la fois communicable et enrichissante». Après avoir fréquenté Grandbois, devenu un classique pour la génération des poètes de vingt à trente ans, Lemoine s'est tourné vers Saint-Denys Garneau, dont l'esprit et le «plan psychologique» l'ont soutenu, «vraiment inquiété... et Anne Hébert, qui continue de le faire».

Parce que d'autres poètes lui ont fourni jusqu'ici les correspondances qu'il cherchait, Georges Cartier n'a pas encore lu Grandbois, malgré un très vieux désir de connaître ses poèmes. Chaque jour le rapproche cependant d'eux. Comme s'il était honteux de confesser son ignorance, l'auteur d'*Hymnes-Isabelle* ajoute: «Je suis tout près de les lire, confiant de découvrir une de nos plus grandes œuvres poétiques» (p. 475).

La poésie de Grandbois qu'Olivier Marchand a lue «avec intérêt, sans plus», a certes trouvé quelques résonances en lui, mais elle n'a eu aucun effet décisif sur son cheminement (p. 474). Elle n'a pas été d'un grand poids dans sa vie. Ayant tout récemment parcouru les nouvelles d'*Avant le chaos*, il a alors été «vraiment charmé par cette prose riche et cadencée».

L'éloge des cadets est donc unanime. Essayant de traduire les impressions suscitées par la lecture de la poésie de Grandbois, ils parlent d'émerveillement, d'enthousiasme, d'estime, de surprise et d'admiration, Georges Cartier, qui n'a pas lu les recueils, étant lui-même emporté par la vague. De ces témoignages se dégagent les images du poète moderniste, de l'éclaireur, du libérateur, Alain Grandbois ayant affranchi la poésie québécoise des contraintes qui pesaient sur elle et pratiquant un art actuel et vivant qui, parti du singulier, rejoint l'homme universel. Ces rôles d'avant-gardiste et de «plasticien du verbe», l'auteur des *Iles de la nuit* les remplit, en 1954, avec Saint-

Denys Garneau et Anne Hébert que Luc Perrier et Wilfrid Lemoine saluent, sans renier Grandbois, devenu classique, sinon mythique.

Entre donc en scène ici une nouvelle génération d'exégètes. Elle diffère sensiblement de ses prédécesseurs, «honnêtes hommes» dont la *distinction* tempérait souvent les propos. Chez les nouveaux entrants, la retenue n'a plus cours. Leurs discours reflètent la fougue d'une jeunesse en quête de modèles locaux et qui jette volontiers son dévolu sur Alain Grandbois, poète idéal qui a, pourrait-on dire, érigé en art un style de vie marqué au coin de l'aventure. Eux-mêmes poètes, ces prétendants s'adonnent, pour reprendre une des catégories d'Albert Thibaudet, à la critique d'artiste, qui transmet ses enthousiasmes grâce à l'image.

III. LE MYTHE DE GRANDBOIS

Dans les pages suivantes, nous ferons le survol des images que la critique propose d'Alain Grandbois entre 1948 et 1956. Au cours de cette période, on assiste au déplacement de l'investissement mythique: de l'auteur vers l'homme. En conséquence, nous parlerons d'abord de l'écrivain et de son «excellence». Puis nous rendrons compte des images du *pater dolorosus* et de Prométhée, dont on ne sait trop si elles se rapportent au poète et à son œuvre ou à l'homme et à son expérience de vie et de pensée. Enfin, nous aborderons les qualités et la «supériorité» de l'homme.

En Grandbois, les commentateurs voient toujours un artiste émérite: poète pur (apparenté aux surréalistes), souffrant et combattant, «maître de chant» et plasticien du verbe promu au panthéon des lettres canadiennes-françaises et même internationales.

A. L'ECRIVAIN RACE

Le 26 mai 1949, Lucette Robert reconnaît en Grandbois un polygraphe. Ses deux premiers récits «racontent la vie d'explorateur et d'aventurier». Il a fait imprimer au Québec deux recueils de poésie. En 1945, il a donné des nouvelles réunies sous le titre d'*Avant le chaos*. Qui plus est, il a composé un monologue, *J'ai vingt ans*, créé en février 1949 par Robert Gadouas «sur la scène des Compagnons» — monologue qui prouve, à tout le moins pour la chroniqueuse de *Photo-Journal*, que Grandbois «excelle dans tous les genres». Car, «grand ouvrier du verbe»[141], l'artiste, qui «travaille de nuit»[142], est un «excellent écrivain»[143], un auteur canadien de marque[144], un «poète et *[un]* prosateur racés»[145].

Alain Grandbois écrit «une prose de belle qualité»[146]. Il est donc «un excellent prosateur»[147]. Dans *le Roman canadien-français*, Dostaler O'Leary déclare en 1954 que l'auteur d'*Avant le chaos* a révélé «de très belles qualité de prosateur» (p. 12). L'essayiste ne connaît «pas d'écrivain français qui ait, en la matière, dépassé Grandbois»[148]. Mais c'est le poète qui retient surtout l'attention.

---

141. J.-L. Gagnon, *le Canada nouveau* (3 juin 1954): 4.

142. Anonyme, *le Devoir* (19 avril 1952): 8.

143. Anonyme, *le Haut-Parleur* (29 octobre 1950): 5; Roger Duhamel, *Montréal-Matin* (5 avril 1951): 4.

144. Anonyme, *le Devoir* (3 février 1949): 4. — Un critique anonyme de *la Patrie* parle le 20 mai 1955 d'«un écrivain de qualité».

145. Anonyme, *la Semaine à Radio-Canada* (du 16 au 22 mars 1952): 2. — Dans *l'Alma Mater* d'avril-juin 1949, J. Tremblay reconnaît également en Grandbois un «écrivain racé» (p. 215).

146. Les sœurs de Sainte-Anne, *Histoire des littératures française et canadienne*, la Procure des missions, 1951, p. 537.

147. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 24.

148. A la p. 6 du *Devoir* du 30 janvier 1954, Solange Chaput-Rolland évoque le romancier Grandbois.

Au poète précoce et habile de René Garneau[149] répond le «merveilleux poète» de Lucette Robert[150]. Grand poète qui étonne Gérard Pelletier[151], Alain Grandbois est, pour un journaliste anonyme de *la Patrie*, «le très grand poète des *Iles de la nuit*» (20 mai 1955) — un des beaux livres qu'ait «produits la poésie d'expression française de ces dernières années», estime Pierre Emmanuel[152]. Le 10 avril 1955, Diogène, chroniqueur à *Photo-Journal*, se reporte dix ans en arrière, alors que l'auteur des *Iles de la nuit* «prenait sa stature de géant». Aux antipodes de la petitesse, il est donc un «grand poète»[153]. Son grand souffle humain «se masque, pour reprendre la formule d'Alfred DesRochers, sous une écriture raffinée à l'extrême»[154]. «Doué du sens métaphysique»[155] et «modèle du poète sans trahison»[156], Grandbois, créateur d'un «monde obscur»[157], se classe «parmi les poètes les plus purs»[158] et les plus personnels.

Au dire de Madeleine Fohy Saint-Hilaire, qui rapporte le 9 septembre 1951 les propos d'Auguste Viatte, Alain Grandbois représente, «pour la poésie canadienne,

---

149. R. Garneau, *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (janvier-mars 1956): 51-52.

150. L. Robert, *Photo-Journal* (15 mai 1952): 37.

151. G. Pelletier, *le Devoir* (15 septembre 1951): 7.

152. P. Emmanuel, f. 2, fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41).

153. Beaubien II, *l'Autorité* (16 janvier 1954): 1. — Dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955, Yves Dubreuil-Préfontaine dit la même chose.

154. A. DesRochers, *Huit conférences* [...]: *saison artistique 1953-1954*, le Club musical et littéraire de Montréal, 1954, p. 130.

155. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 25.

156. R. Garneau, *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (janvier-mars 1956): 51.

157. G. Marcotte, *le Devoir* (29 décembre 1951): 7. — Après avoir affirmé que Grandbois est un poète obscur, Yves Dubreuil-Préfontaine ajoute que les ténèbres possèdent leurs clartés «qui valent tous les éclats du jour» (*le Quartier latin* du 15 décembre 1955).

158. M. Beaulieu, *le Droit* (24 novembre 1951): 6. — Du style grandboisien, Lucette Robert, le 26 mai 1949, dit dans *Photo-Journal* qu'il est «le plus pur de la littérature canadienne-française».

l'extrême pointe surréaliste». En vérité, le surréalisme grandboisien épouse le besoin de l'être exprimé par «les poètes anglais, allemands, etc.» Il y a là, ajoute la chroniqueuse du *Petit Journal*, «corrélation de sentiments, et non imitation d'expression».

Dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955, Yves Dubreuil-Préfontaine tente de circonscrire le surréalisme de l'auteur des *Iles de la nuit*. Celui-ci est un surréaliste qui, loin de s'enfoncer en lui-même jusqu'à s'y noyer, rejoint, à travers son monde intérieur, le cosmos. Par sa démarche, l'écrivain «prend conscience de l'Homme, de son poids, de sa tragédie et de cette effroyable cloison qui sépare tout être de l'Autre» . En outre, Grandbois est un surréaliste qui transpose «son univers intérieur dans un vers polymorphe impeccable, aux rythmes subtils ou violents, mais toujours exaltants». Dubreuil-Préfontaine n'est pas, tant s'en faut, le seul que ces rythmes soulèvent.

Alain Grandbois fait partie de cette catégorie d'êtres «destinés à enchanter, par leurs œuvres, la vie de leurs semblables»[159]. Il possède le pouvoir magique de ressusciter le patrimoine culturel «dans un décor humain et de faire sentir cette secrète conspiration de la nature et de l'art»[160]. Contrairement à ceux qui n'accouchent que «de nébuleuses fumisteries»[161], l'auteur des *Iles de la nuit*, «un des mages de nos lettres»[162], «a su tirer de soi des sortilèges verbaux d'une beauté diamantine»[163]. Quand il compose un poème, Alain Grandbois, transformé en alchimiste, fait basculer «son univers de prosateur»[164]. Alors, il «ouvre 'l'armoire aux sortilèges' qu'il appelle aussi 'l'ar-

---

159. W. Chevalier, *le Digeste français* (janvier 1951): 66.

160. M. Blain, *le Devoir* (15 janvier 1951): 8.

161. G. Sylvestre, *la Presse* (23 juin 1954): 43.

162. G. Sylvestre, *Revue de l'Université d'Ottawa* (octobre-décembre 1951): 436.

163. G. Sylvestre, *la Presse* (23 juin 1954): 43.

164. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 24.

moire aux poisons', et la magie commence et dure»[165]. Parvenu à l'incantation, «très lente et très froide ou, au contraire, tumultueuse et morcelée *[...]*, le poète se révèle un visionnaire férocement amer et souvent cynique»[166].

B. L'ARTISTE EMERITE

Les métaphores critiques qui *élargissent* les compétences de Grandbois à la musique et à la peinture continuent d'être largement employées.

1° *Musicien bouleversant*

Si l'on en croit Jean-Pierre Houle, le poème, le chant, le rythme et le nombre «sont mode d'expression le plus familier» à Grandbois[167]. Selon Roland Gendreau, le poète a chanté suivant «son inspiration et dans une langue sûre. Sa voix est juste, quoique peut-être un peu froide»[168]. Dans ses *Iles de la nuit*, l'écrivain chante les moments de bonheur, les rêves ou les souvenirs «submergés par la sourde inquiétude de l'homme» qui, rapporte Bernard Weilbrenner, cherche «Ce mortel instant d'une fuyante éternité»[169]. De son côté, Luc Perrier considère la poésie de Grandbois «grande et vraie à la seule résonnance *[...]* de son chant d'homme sur la vie»[170].

---

165. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 24. — L'armoire aux sortilèges et celle aux poisons appartiennent à «Fermons l'armoire...», dernière pièce des *Iles de la nuit* (Parizeau, 1944, p. 128 et 130).

166. Y. Dubreuil-Préfontaine, *le Quartier latin* (15 décembre 1955): 12.

167. J.-P. Houle, *l'Action nationale* (janvier 1949): 26-27.

168. R. Gendreau, *Reflets* (décembre 1951): 30.

169. B. Weilbrenner, *le Droit* (21 avril 1954): 8. — Tiré des *Iles de la nuit*, «Ce mortel instant d'une fuyante éternité» appartient au poème «Parmi les heures...» (Parizeau, 1944, p. 30).

170. L. Perrier, *Amérique française* (décembre 1954): 475.

Dans les recueils de Grandbois, soutient Guy Sylvestre, «les thèmes éternels de l'amour et de la mort, de la vie et du rêve s'entrecroisent en des musiques bouleversantes, dont la puissance incantatoire est souvent irrésistible»[171]. Pour René Garneau, les sortilèges de la poésie grandboisienne dépendent par-dessus tout de l'habileté de l'écrivain à tirer de l'idée de la mort, «dont il a fait une sorte d'archet de sa sensibilité, toutes les ressources poétiques qu'il peut» — idée dont il a exploré à fond «les harmoniques sentimentales et sensuelles»[172]. Grâce à ses musiques secrètes et fraternelles, Grandbois, pour quelques instants, fait oublier à Yves Dubreuil-Préfontaine «le Monstre qui se cache au bout de tout chemin»: la Mort[173].

2° *Peintre impressionniste ou abstrait?*

Dans la livraison d'avril-juin 1949 de *l'Alma Mater*, Jacques Tremblay affirme: dans le moule de la prose, Alain Grandbois «coule ses qualités de peintre et de poète» (p. 215). Par son style, il se situe dans la grande lignée des peintres français en prose qui, de Chateaubriand à Loti, ont étalé aux yeux éblouis du lecteur des splendeurs inconnues. «La richesse des couleurs, la fermeté du dessin, la plasticité de la phrase, tout concourt à rendre» un tableau plus net et plus évocateur. Dans *les Voyages de Marco Polo*, l'auteur décrit, d'un pinceau digne de Flaubert, les pays traversés. Ce récit marque «le triomphe de l'artiste peintre» qui a visité l'Orient et retouche à loisir les paysages dans le silence de son atelier. Sur le plan de la composition, *Né à Québec* met le lecteur en présence d'une succession rapide de tableaux contrastés, sans lien logique

171. G. Sylvestre, *Revue de l'Université d'Ottawa* (octobre-décembre 1951): 435.

172. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 24.

173. Y. Dubreuil-Préfontaine, *le Quartier latin* (15 décembre 1955): 12.

apparent, «mais d'un relief de fresque vivement colorée. Au début, le style haché, cahotant déroute», mais la fermeté du dessin révèle le peintre impressionniste.

D'après René Garneau, l'étude du traitement du thème de la mort découvrirait que le peintre, dans ses recueils, «utilise des couleurs de moins en moins sombres à mesure qu'il achève sa fresque»[174]. En 1954, Auguste Viatte remarque, dans son *Histoire littéraire de l'Amérique française*, que les *Rivages de l'homme* évoluent vers un art abstrait, semblable à celui de Paul-Emile Borduas, autre artiste «consacré» qu'il connote négativement.

C. LE PANTHEON DES LETTRES

Excellent prosateur qui se double d'un poète pur, Grandbois a donné de «beaux livres»[175]; quelques-uns des «meilleurs recueils de poèmes»[176] et de «très beaux contes»[177]. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on le propulse au panthéon des lettres canadiennes ou plutôt qu'on l'y maintienne, puisqu'il trône là depuis des lustres. Un des poètes marquants du Canada français, l'auteur des *Iles de la nuit*, libérateur des lettres locales, est aussi un écrivain de stature internationale.

---

174. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 25.

175. G. Carle, *le Devoir* (20 août 1955): 14.

176. J.-P. Robillard, *le Petit Journal* (9 janvier 1955): 49.

177. Beaubien II, *l'Autorité* (16 janvier 1954): 1.

1º *Un des poètes marquants du Canada français*

«Poète prestigieux»[178]. Grandbois est un «écrivain canadien de renom»[179], un des meilleurs[180], des plus brillants[181], des plus marquants auteurs locaux[182]. Sa poésie «l'élève au premier rang» des écrivains du cru[183]. Il serait même «le premier poète du Canada»[184]: «Le prince des poètes»[185].

De cet homme hors de pair, ses compatriotes doivent «tous être fiers» à l'instar de Willie Chevalier qui collabore au *Digeste français* en janvier 1951 (p. 69). Comme les Canadiens dont il se fait le porte-parole, le journaliste anonyme qui s'exprime dans *la Patrie* du 20 mai 1955 attend de Grandbois (écrivain encore jeune et pourtant «inscrit avec honneur» dans les lettres locales) d'autres ouvrages qui contribueront au rayonnement intellectuel du pays. Quant à Jacques Tremblay, il prie Grandbois, dans *l'Alma Mater* d'avril-juin 1949, de «continuer une œuvre telle pendant longtemps» (p. 215). Car la littérature canadienne «réclame des artistes comme lui pour affirmer sa vitalité et atteindre ainsi les sommets de l'art».

---

178. Les sœurs de Sainte-Anne, *Histoire des littératures française et canadienne*, la Procure des missions, 1951, p. 537.

179. Y. Jasmin, *le Canada* (5 janvier 1952): 4. — Lucette Robert porte aussi ce jugement le 13 septembre 1951 dans *Photo-Journal*.

180. Anonyme, *le Droit* (30 octobre 1948): 15; Anonyme, *la Semaine à Radio-Canada* (du 21 au 27 janvier 1951): 7; W. Chevalier, *le Digeste français* (janvier 1951): 66.

181. Anonyme, *la Semaine à Radio-Canada* (du 24 au 30 décembre 1950): 3.

182. Anonyme, *la Semaine à Radio-Canada* (du 11 au 17 novembre 1951): 2.

183. R. Gendreau, *Reflets* (décembre 1951): 31.

184. Anonyme, *le Haut-Parleur* (17 décembre 1950): 4.

185. J.-L. Gagnon, *le Canada nouveau* (3 juin 1954): 4. — On rappellera que Jean Desprez, chroniqueuse à *Radiomonde*, a consacré Grandbois «prince de nos lettres» dès le 7 avril 1945 (p. 7).

De fait, les lettres du cru comptent un certain nombre d'écrivains «réputés» avec qui l'auteur des *Iles de la nuit* partage la vedette.

2° *La galerie des écrivains locaux*[186]

Chroniqueuse à *la Revue populaire*, Lucette Robert constate en septembre 1948: grâce à ses *Remous*, Alphonse Piché se classe parmi les meilleurs poètes avec Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois. Dressant le «Bilan d'un demi-siècle de vie littéraire», Guy Sylvestre, critique du *Droit*, remarque le 23 décembre 1950 que le domaine de la poésie canadienne n'a cessé de s'enrichir depuis le début du siècle «grâce surtout à Paul Morin, Alfred DesRochers, Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau, qu'entouraient René Chopin, Jovette Bernier, Robert Choquette, Rosaire Dion, Simone Routier, Rina Lasnier, Clément Marchand, Anne Hébert et quelques autres»[187]. Plus sélective, Géraldine Bourbeau ne mentionne, dans la revue *Liaison* de décembre 1950, que cinq littéraires: «Paul Morin, René Chopin, Marcel Dugas, Alain Grandbois, Victor Barbeau»[188].

Entre 1949 et 1953, deux noms reviennent comme un leitmotiv sous la plume des commentateurs. Aux yeux de Louis-Marcel Raymond, qui signe un texte dans le *Devoir* du 26 novembre 1949, deux grands poètes dominent alors les lettres locales: Saint-Denys

186. Nous renvoyons le lecteur à la section II.B.1 et 2. Portant sur les bilans et perspectives, elle compose également une galerie des auteurs canadiens.

187. Universelle, la poésie de Grandbois ne l'est pas «dans le sens des *Suites marines* et autres anachronismes». Telle est l'opinion qu'Yves Dubreuil-Préfontaine énonce le 15 décembre 1955. Pour le jeune critique du *Quartier latin*, Robert Choquette ne constitue donc pas un modèle mais une manière de repoussoir. — Le 13 septembre 1952, Simone Routier a déclaré sur les ondes d'une station de radio belge que trois noms se sont haussés jusqu'au sommet de la poésie canadienne: Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau et Rina Lasnier. A ce sujet, voir, dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41), le f. 2 du document intitulé «Interview pour les émissions mondiales de la Radiodiffusion nationale belge».

188. G. Bourbeau, p. 555. — On pourrait s'étonner de la référence à Barbeau. Si Bourbeau le cite, c'est vraisemblablement pour honorer le fondateur de *Liaison*, dont la dernière livraison paraît justement en décembre 1950.

Garneau et Alain Grandbois[189]. Toujours dans *le Devoir*, un chroniqueur anonyme affirme le 16 septembre 1950: «De l'avis d'à peu près tous les critiques, les deux meilleurs poètes du Canada français sont Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois.»

En présence des poésies de Garneau et de Grandbois, au moins deux critiques avouent préférer la seconde. Ainsi, Michel Roy du *Canada* la juge plus attachante le 3 janvier 1952. Dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955, Yves Dubreuil-Préfontaine laisse également transparaître sa préférence pour le poète des *Iles de la nuit*. D'emblée, le jeune critique se défend de vouloir déprécier Saint-Denys Garneau, maître, au Québec, «de la poésie d'expression moderne, la seule vivante, la seule originale». En parcourant l'univers kafkaïen de Garneau, Dubreuil-Préfontaine détecte toutefois une angoisse «qui n'est pas celle pure et noble du poète devant le monde ou ses éléments essentiels, mais une angoisse entre quatre murs» — angoisse de serre chaude qui étrangle à la longue, étreint le lecteur d'une subjectivité particulière. Celle-ci ne rejoint «en rien l'énigme cosmique», contrairement à l'art de Grandbois. Certes, l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* a brisé les cadres de la poésie locale, mais c'est Anne Hébert qui a défriché lucidement la voie ouverte par son cousin.

D'autres commentateurs adjoignent aussi à Garneau et Grandbois Anne Hébert, dont *le Tombeau des rois* a paru à l'Institut littéraire de Québec en 1953[190]. Dostaler O'Leary ne fait cependant pas mention de cette œuvre l'année suivante dans son *Roman canadien-français* où, entre autres choses, on lit que *les Songes en équilibre* et *le Torrent* assurent à la «frêle jeune fille *[...]* une place de premier plan dans la littérature canadienne» (p. 34), à côté de Saint-Denys Garneau, «dont la poésie, avec celle des *Iles de la nuit* et

---

189. En 1949, les Éditions Fides accueillent dans la collection du «Nénuphar» les *Poésies complètes* de Saint-Denys Garneau.

190. C'est ce que font par exemple Pierre Emmanuel dans sa conférence du 3 juillet 1953 et que résume *le Soleil* du lendemain, et Gilles Marcotte dans *le Devoir* du 14 novembre suivant.

des *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois, dépasse tout ce *[qu'on]* a produit jusqu'ici au Canada français» (p. 35). Le 9 septembre 1951, Auguste Viatte, interviewé par Madeleine Fohy Saint-Hilaire du *Petit Journal*, accordait à l'auteure des *Songes en équilibre* la première place au palmarès des poètes canadiens.

Réfléchissant sur les conditions générales d'existence d'une littérature locale encore vagissante, Solange Chaput-Rolland admet, dans *l'Autorité* du 16 janvier 1954, que ses compatriotes n'ont pas à rougir de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Robert Choquette et Anne Hébert. Malgré le silence ou les grognements d'une critique peu constructive, ils «continuent de nous enrichir dans le domaine littéraire». Pour Diogène, chroniqueur à *Photo-Journal*, la jeune poésie n'offre encore, en avril 1955, «aucun nom comparable à ceux d'Anne Hébert et de Grandbois», que William Edwin Collin accole dans *The Canadian Modern Language Review* à l'hiver de la même année.

3° *Un précurseur de la modernité*

Nous voudrions revenir ici sur une des images, celle du précurseur, dégagée de l'enquête sur «Alain Grandbois et les jeunes poètes» menée par Gaston Miron et Jean-Guy Pilon. Il n'aura pas fallu attendre décembre 1954 pour la voir émerger. Dès avril 1949, Jacques Tremblay, de *l'Alma Mater*, note que dans *les Iles de la nuit* scintillent ici et là «des images claires, dans une toilette neuve» (p. 215). Le 6 juin de la même année, Roger Duhamel remarque dans *Montréal-Matin* que Grandbois est un de ceux qui ont permis à la poésie locale de s'affranchir de la tradition. Sur les ondes de Radio-Canada, Pierre Emmanuel va jusqu'à déclarer le 11 septembre 1953: plus que tout autre poète canadien de sa génération, il exprima «ce formidable besoin de liberté spirituelle, cet

élan toujours brisé, toujours renaissant, qui est comme la poussée inchoative d'une conscience en mal d'exister»[191].

Au dire de Guy Sylvestre qui collabore à la *Revue de l'Université d'Ottawa* en octobre 1951, l'auteur des *Iles de la nuit* est «un des libérateurs» de la poésie canadienne-française (p. 436). A l'instar de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Rina Lasnier, il a réussi à inventer un langage personnel «qui est l'avènement d'un ordre poétique nouveau», précise Sylvestre à la page 42 de *la Presse* du 23 juin 1954. Dans son *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Auguste Viatte, la même année, fait de Grandbois un précurseur. Au Canada, il a frayé la voie royale jadis ouverte en Europe par Baudelaire: celle de la modernité littéraire.

Toujours en 1954, Dostaler O'Leary, dans son tableau du *Roman canadien-français*, classe le poète des *Iles de la nuit* parmi les novateurs. De concert avec Marcel Dugas, François Hertel, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, Alain Grandbois a contribué «à sortir la poésie canadienne du conformisme pour la lancer dans les grands espaces universels» (p. 35). Ces cinq écrivains «constituent la phalange qui a doté le Canada français» d'une poésie nouvelle.

Pour Jean-Louis Gagnon aussi, Grandbois est «à l'origine du renouveau poétique au Canada français», avec Emile Nelligan et Paul Morin. Sur sa lancée, le collaborateur du *Canada nouveau* continue le 3 juin 1954: la publication des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme*, «œuvres à la fois classiques et d'avant-garde», a fait naître au Canada français une inquiétude bienfaisante; elle a suscité «un goût de la volupté et un besoin d'introspection sans lesquelles il n'y a pas de véritable littérature». Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Eloi de Grandmont, Gilles Hénault et Roland Giguère, c'est-à-dire toute la jeune et la moins jeune génération, doivent à Grandbois d'avoir créé localement

191. P. Emmanuel, f. 2, fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41).

«un climat poétique qui leur a permis de s'aventurer au cœur d'un continent» à peine exploré[192].

Le 27 mars 1955, Gilles Marcotte prévient les auditeurs de Radio-Canada qu'«on n'entre pas dans la poésie comme dans un moulin; et dans celle d'Alain Grandbois, moins que toute autre. Elle veut une habitude lentement conquise»[193]. Même si le critique l'a lue maintes et maintes fois, «avec une admiration toujours croissante», elle garde encore pour lui quelque chose d'étrange et d'inusité. Elle ne ressemble à rien de ce qu'avait offert

> avant elle la littérature canadienne-française. Sans doute, il y est question, comme dans toutes les poésies, d'amour, de joies et de souffrances, d'espoir et de déceptions; on y rencontre des images de fleurs, de soleil, de pluie, de mer... Mais tout cela dans une atmosphère si particulière, exprimé dans un verbe si riche et si neuf, que d'abord nous sommes déconcertés.

Finalement, Jean Désy remarque dans la *Chronique de la Société des gens de lettres de France* en janvier 1956 que Ringuet et Grandbois se détachent nettement du paysage littéraire local, où «ils prennent figure de novateurs» (p. 50). L'ambassadeur du Canada en France poursuit: «On pourrait dire d'Alain Grandbois, comme Victor Hugo le disait de Baudelaire: 'Il apporte dans notre poésie un frisson nouveau'. Depuis la publication des *Iles de la nuit*, il nous est apparu que la facture de ce poème et son essence même ouvraient à la poésie canadienne des domaines inexplorés.»

A l'opposé de Saint-Denys Garneau qui ne franchirait pas les frontières de son pays, Grandbois, dont Yves Dubreuil-Préfontaine prononce le nom «avec ardeur et crainte», est à l'échelle du monde.

---

192. Jean-Louis Gagnon commet ici un anachronisme. Le premier recueil québécois de Grandbois n'a été publié qu'en 1944. Mort l'année précédente, Saint-Denys Garneau n'a donc pu le lire, pas plus que les *Poèmes* d'Hankéou, dont très peu d'exemplaires ont échappé au naufrage que l'on sait. — Le 13 mars 1954, Eloi de Grandmont a déclaré dans *le Devoir* avoir toujours considéré Saint-Denys Garneau comme un vrai poète comparable à Nelligan et Grandbois.

193. G. Marcotte, *Une littérature qui se fait*, HMH, 1962, p. 243.

4° *Un auteur de stature internationale*

Le jeune comédien Robert Gadouas, qui a déjà interprété *J'ai vingt ans* de Grandbois, le considère comme «un poète international»[194], «qui, ajoute un chroniqueur anonyme du *Droit* le 30 octobre 1948, fait honneur à la littérature française contemporaine». Lors d'une entrevue dont rend compte *la Presse* du 13 mars de la même année, le père Emile Legault, qui regrette les carences du théâtre québécois, reconnaît toutefois: les lettres du cru comptent des poètes et des romanciers qui, tels Alain Grandbois et Gabrielle Roy, «peuvent rivaliser avec les écrivains courants des autres pays de langue française». Roland Gendreau, collaborateur à *Reflets*, confessant même, en décembre 1951, prendre un plaisir plus vivace et plus intense aux livres de Grandbois «qu'à ceux de certains auteurs étrangers mieux connus» qu'il surpasserait (p. 31). En septembre 1953, Pierre Emmanuel, poète et critique français, confirme le caractère international de Grandbois qui «compte sans aucun doute parmi les meilleurs poètes d'aujourd'hui»[195]. Aussi, les contingences matérielles qui l'empêchent de se faire entendre partout où le français est parlé «semblent particulièrement cruelles et injustes».

Le 1er mars 1956, René Garneau fait l'historique des «Lettres canadiennes-françaises» pour les lecteurs du *Mercure de France*. A cette occasion, il observe: peu avant la Seconde Guerre mondiale, l'intérêt des lettrés et de la critique «envers la branche canadienne de la littérature française» s'affirma outre-Atlantique «d'une façon définitive et sérieuse et non plus seulement, comme autrefois, d'une façon sentimentale» (p. 604). Les éditions Flammarion lançaient à Paris le roman de Ringuet, *Trente Arpents*, et «des écrivains plus confidentiels, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas et Alain

194. Anonyme, *Radiomonde* (9 juin 1951): 6.

195. P. Emmanuel, f. 2, fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41).

Grandbois, y publiaient des œuvres dont la valeur propre, indépendante des sujets *[...]* traités, retenait l'attention des critiques parisiens».

Dans la livraison de janvier-mars 1956 de la *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, Jean Désy écrit à propos de Ringuet et Grandbois: «La France et le Canada peuvent les revendiquer comme étant des leurs» (p. 50).

Dans les pages précédentes, on a vu que des commentateurs citent volontiers des noms. Par exemple, Gustave Lamarche compare l'auteur des *Iles de la nuit* à Homère, Sophocle, Corneille, Tagore et Gibran. Pour Jacques Tremblay, Grandbois fait songer à Chateaubriand, Loti, Flaubert et Valéry. C'est plutôt de Baudelaire et Rimbaud que Wilfrid Lemoine rapproche le poète québécois. Mais une majorité de critiques l'associent à des écrivains voyageurs: Gilles Carle et Maurice Blain à Paul Morand; Lucette Robert à Marc Chadourne; Louis-Marcel Raymond et Gilles Marcotte à Saint-John Perse — Marcotte évoquant en outre Claudel.

Selon Jean-Guy Blain du *Devoir*, «la poésie d'un Grandbois vaut bien celle d'un Cocteau», écrivain à la fois mineur et considérable (26 novembre 1949). Pour Pierre Emmanuel, la langue des *Iles de la nuit* «n'est pas sans rappeler parfois le rythme d'un Supervielle et l'image d'un Eluard»[196]. L'art grandboisien, soutient Yves Dubreuil-Préfontaine dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955, «demande au lecteur une part active, comme d'ailleurs les œuvres de la plupart des poètes contemporains: les Char, Artaud, Reverdy, et le vaste Saint-John Perse dont Grandbois n'est pas éloigné».

En janvier 1951, Willie Chevalier, collaborateur au *Digeste français*, mettait en parallèle Valéry, Yeats, T.S. Eliot, Rilke et l'auteur des *Iles de la nuit* dont Jean-Paul Robillard fera «notre Hemingway» dans *le Petit Journal* du 9 janvier 1955.

---

196. P. Emmanuel, f. 2, fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41). Au f. 1, Emmanuel associe Grandbois et deux autres poètes: Saint-John Perse et Reverdy.

Entre 1948 et 1956, on assiste donc à la rencontre d'un poète et d'une critique qui le célèbre à l'envi. Il est vrai que s'élèvent, ici et là, des voix discordantes, dont celles de Maurice Beaulieu, Roland Gendreau, Albert Gervais, François Hertel, Gustave Lamarche, Yvonne Le Maître, Olivier Marchand, Jacques Tremblay, Auguste Viatte et Bernard Weilbrenner. Mais souvent, la personnalité de Grandbois force les commentateurs à bémoliser leur «dissidence». En fait, seuls deux commentateurs rejettent carrément l'œuvre de Grandbois: R. Rouquette et Pierre Baillargeon.

A peu près tous ces «opposants» reconnaissent le modernisme de la poésie grandboisienne, dont la plupart s'éloignent en raison de leur traditionalisme. Pour Jacques Tremblay, Auguste Viatte et Maurice Beaulieu, ce modernisme revêt les traits du surréalisme. Même s'ils ne le disent pas tous clairement, c'est pour des motifs moraux qu'ils flétrissent un mouvement littéraire pessimiste, essentiellement «mensonger», c'est-à-dire aux antipodes de la «vérité» catholique. Se situant également sur le terrain axiologique, Bernard Weilbrenner ne peut cautionner un art qui, ignorant le sens, s'enfonce dans l'absurde. A l'encontre de ces commentateurs, Yves Dubreuil-Préfontaine, partisan du «matérialisme», déplore le recours à Dieu qui clôt *Rivages de l'homme*.

La poésie de Grandbois encourt également le reproche d'hermétisme, que lui adressent Pierre Baillargeon, Albert Gervais, Gustave Lamarche et R. Rouquette. Défenseurs acharnés de la clarté, ces commentateurs s'insurgent contre un art obscur qui contrevient au classicisme. C'est justement le classicisme, le hiératisme grandboisien, proche de la désincarnation, qui fait tiquer Roland Gendreau, jeune critique partisan de la spontanéité, les images désincarnées laissant également froids Maurice Beaulieu et R. Rouquette.

Mais ces quelques voix discordantes se perdent, on l'a vu tout au long de ce chapitre, dans un concert d'éloges.

D. DE L'AUTEUR A L'HOMME: PATER DOLOROSUS *ET PROMETHEE*

D'abord dégagée de la réception critique des *Iles de la nuit*, la représentation du *pater dolorosus* est intimement liée à la poésie de Grandbois, du moins à ses deux premiers recueils québécois. Pour Willie Chevalier, la composition des plaquettes se déroule déjà sous le signe de la douleur. Elles s'élaborent en effet dans une solitude plus lourde que celle entourant l'agonisant, «car l'artiste en a pleine conscience. Aux heures de création, il est en proie aux démons du doute» (p. 71). Chaque fois qu'il écrit une ligne, le nouveau Prométhée «découvre son foie et invite à y mordre les aigles de l'impuissance, de l'envie, de l'ignorance, de la bêtise.» Tourmenté par la crainte de peiner en vain, rien ne le soutient que cet espoir: «Laisser un nom que les hommes béniront».

D'autres commentateurs font dériver la souffrance d'un chagrin d'amour. Ainsi Roland Gendreau soupçonne-t-il que l'amour a échoué dans la vie de l'écrivain. Le collaborateur de *Reflets* affirme en décembre 1951: «Grandbois n'est pas marié» (p. 27); s'il l'était, «il serait mal marié. L'aventure spirituelle que tout poète poursuit n'a pas trouvé de terme normal» dans son existence; elle s'est heurtée à la porte close de l'amour non payé de retour. Loin d'oublier ses amours déçues, le poète (qui affectionne les souffrances anciennes) les ravive. Le *pater dolorosus* revêt ici les traits du masochiste.

A propos de l'angoisse de Grandbois, Roger Duhamel remarque, dans un cours à l'Université de Montréal le 30 novembre 1953, qu'elle «est beaucoup plus collective

qu'individuelle»[197]. Elle consiste en «un frémissement accordé à l'inquiétude contemporaine devant le retour à la barbarie de l'humanité».

Livrant dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955 les impressions que lui a procurées la lecture des écrits de Grandbois, «poète de l'amour impossible et des mondes détruits», Yves Dubreuil-Préfontaine multiplie les images macabres ou farfelues. A la fois vivante et douloureuse, la poésie grandboisienne «est belle comme une femme tragique aux yeux d'acier». Cette poésie adhère comme une pieuvre aux plaies depuis longtemps ouvertes du lecteur, le pénètre tel un délicieux poison, le transporte dans une rêverie «comme le ferait quelque opium étrange» et lui «donne l'envie de dévorer des planètes entières pour en savourer le goût de néant».

Si Alfred DesRochers ne découvre, sous l'écriture déroutante de *Rivages de l'homme*, qu'une «peine individuelle» inguérissable[198], d'autres critiques perçoivent des lueurs d'espoir dans la production de Grandbois. Par exemple, F.M. Salter déclare d'abord que la mélancolie, inévitable chez les méditatifs, préside à la poésie de Grandbois. Mais au fond de ses poèmes, s'empresse de noter Salter, se dressent l'esprit de Marco Polo et celui de Louis Jolliet qui permettent d'entrevoir «une issue au désespoir spirituel qui afflige» tant de contemporains[199].

Le Grandbois dépeint par Beaubien II le 16 janvier 1954 a toujours su que l'aventure n'existe pas plus dans les pays lointains qu'à Montréal où, «comme tous les autres, le poète lutte contre le germe de la routine». Il ne ressemble donc pas à «l'homme désabusé qui rentre d'un long voyage». Ayant trouvé du plaisir à lire *Avant le chaos*, le

---

197. Propos de Duhamel rapportés par un collaborateur anonyme du *Devoir* le 3 décembre 1953, p. 5.

198. A. DesRochers, *Huit conférences* [...]*: saison artistique 1953-1954*, le Club musical et littéraire de Montréal, 1954, p. 130.

199. F.M. Salter, *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada* (juin 1954): 32.

chroniqueur de *l'Autorité* veut revoir souvent un écrivain «qui n'a rien du tourmenté et que n'intéressent pas les illusions» — précision qu'apportait déjà Michel Roy le 14 mars 1953. Lui-même collaborateur à *l'Autorité*, il écrivait alors: il faut rencontrer Alain Grandbois «pour constater que le poète, s'il a choisi la solitude et le langage poétique, n'est pas un 'rêveur'. La réalité ne l'effraie pas» (p. 4).

On signalera que la critique opère ici, ce qu'elle n'a pas toujours fait, une distinction entre l'auteur de recueils à l'enseigne de la douleur et l'homme «réel», bon vivant qui mérite d'être fréquenté.

Sur l'image du *pater dolorosus*, qui culmine dans l'article de William Edwin Collin, s'en greffe une autre. A la représentation de l'être éploré répond en effet celle de l'homme qui se regimbe. A l'instar du «héros» Louis Jolliet, Alain Grandbois a mené une vie périlleuse (Lucette Robert). Pour une majorité de commentateurs, l'auteur des *Iles de la nuit* représente, sur le plan littéraire, un éclaireur, un des libérateurs de la poésie québécoise. Au poète quasi nietzschéen de Jean-Pierre Houle correspondent le nouveau Prométhée de Willie Chevalier et le Sisyphe de Bernard Weilbrenner.

Si l'on se fie à Fernand Ouellette, les yeux d'Alain Grandbois traduisent puissance et grandeur. Son imagination, dit pour sa part Gilles Marcotte, est principalement vouée à un rêve de force, de grandeur et de magnificence[200]. Ce qui, chez Grandbois, frappe tout particulièrement Jacques Tremblay, c'est la personnalité et la puissance d'un écrivain en possession d'une langue opulente. Au poète vigoureux de Claude-Bernard Trudeau fait écho celui de Roland Gendreau: familier de la Terre, des astres, des étoiles et du cosmos entier. Quant à Guy Sylvestre, il résiste difficilement à la puissance incantatoire des recueils.

---

200. Marcotte dit encore: «Rien n'est petit, rien n'est réduit chez Grandbois», l'imagination faisant participer «toutes choses à son rêve d'immensité» (*Une littérature qui se fait*, HMH, 1962, p. 245).

La qualifiant de forte, Claude-Bernard Trudeau voit dans la production grandboisienne un torrent poétique majeur. Essentiellement dynamique, l'art du poète se compare, si l'on en croit Gilles Hénault, à un grand métabolisme qui remue tous les éléments naturels. A propos de la poésie de Grandbois, Maurice Blain note dans *le Devoir* du 8 avril 1950 qu'elle «n'est plus d'aucune tradition ni d'aucun temps. Elle souffle des hauteurs». L'homme qu'y rencontre Gilles Marcotte se dresse dans une révolte effrayante; par son cri, il conjure la menace des univers déchaînés. Dans cette poésie, Luc Perrier assiste au combat de la vie et de la mort et, finalement, au triomphe de celle-là — opinion partagée par Jean-Pierre Houle selon qui les *Rivages de l'homme* renferment une affirmation de la volonté. Ce critique définit ainsi le poète figuré dans les plaquettes: celui qui, défiant le temps, a réussi à sortir indemne de l'affrontement de la mort.

En somme, ces deux représentations de Grandbois s'inscrivent sous le signe de l'ambiguïté ou de la polyvalence. Sous un physique frêle, sous une allure de «joli garçon» se dissimule, écrit Lucette Robert, le courage de celui qui, à ses risques et périls, a parcouru des pays en proie aux convulsions. Le Grandbois de René Garneau est un être de juste mesure, la résignation de *Rivages de l'homme* équilibrant la protestation des *Iles de la nuit* dont il se dégage, observe de son côté Pierre Emmanuel, une grande force de paix. Ame torturée, Grandbois, déclare Jean Bruchési, est cependant stoïque. Bref, on dira avec Roger Duhamel que le message du poète est celui d'un homme mûr, sinon d'un sage. Au terme de dures épreuves qui revêtent l'aspect de rites initiatiques, il peut donc témoigner.

E. L'HOMME

Le déplacement de la critique vers l'hagiographie se produit bel et bien: le mythe rejoint l'homme Grandbois. Par exemple, deux critiques font allusion non pas à la «plasticité» des écrits d'Alain Grandbois mais plutôt à son penchant pour la peinture. Ainsi, Lucette Robert ravive un instant l'époque où «le futur écrivain fut tenté par la peinture et la sculpture qu'il étudia», vers 1925, pendant ses vacances en Italie[201]. Quant à Jean-Paul Robillard, il note seulement qu'au cours de l'interview éclair qu'il lui a accordée, l'écrivain était assis dans un fauteuil, «près de son chevalet de peintre»[202].

De l'homme, les commentateurs disent qu'il est éminemment distingué. Certains retracent son enfance heureuse et sa jeunesse aventureuse. D'autres, plus nombreux, reconstituent ses voyages au long cours. Mais de nouveaux thèmes émergent dans les recensions: celui du sportif d'élite et celui, paradoxal, de l'apatride enraciné.

1° *Le gentilhomme*

D'ascendance bourgeoise, le Grandbois dépeint le 13 décembre 1951 par Lucette Robert dans *Photo-Journal* a eu une enfance «à l'épreuve de tout souci matériel». Willie Chevalier aborde également le thème des origines «nobles». Fils d'Henri Grandbois et Bernadette Rousseau, Alain «est apparenté à de grands médecins, à d'éminents avocats, à

---

201. L. Robert, *Photo-Journal* (26 mai 1949): 38. — Dans la «Chronologie d'Alain Grandbois», on précise qu'Alain visite l'Europe «avec ses parents à l'été 1921 et décide de passer l'année à Florence, pour y suivre des cours de peinture» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 36).

202. J.-P. Robillard, *le Petit Journal* (9 janvier 1955): 49. — Lors de l'entrevue réalisée par Marcel Hamel et dont le compte rendu a paru dans *la Nation* du 30 avril 1936, Grandbois a notamment confié: vers 1933, je vivais dans «la rue Racine, en face de l'Odéon, au sixième étage, dans un appartement que j'avais converti en atelier à cause de la large baie vitrée qui donnait sur le ciel».

un chimiste de haute réputation» (p. 69), à un monsignore[203]. En outre, sa sœur Madeleine «est un conteur de talent». S'autorisant de la dédicace de *Né à Québec*, le collaborateur du *Digeste français* déclare en janvier 1951 que l'écrivain a eu «une enfance heureuse»[204].

Le 9 janvier 1955, Jean-Paul Robillard confie dans *le Petit Journal* que «le jeune Alain *[a fait]* ses études secondaires à la fois au lycée Louis-le-Grand, de Paris, et au Séminaire de Québec»[205]. Devenu un jour avocat, il a, selon son ami René Garneau, «jeté par-dessus bord d'un cœur rapide, il ne sait plus si c'est dans la mer de Chine ou dans quelque atlantique, l'équipement de scaphandrier de sa formation juridique»[206]. De son côté, Willie Chevalier affirme: «A peine admis au Barreau en 1925, il part pour l'Europe et s'inscrit à diverses facultés» (p. 66), Lucette Robert mentionnant «l'école de Droit et *[...]* l'école des Sciences libres de la Sorbonne»[207]. Comme sujet de mémoire, il choisit l'œuvre de Rivarol. Devant la chroniqueuse de *Photo-Journal* qui l'interviewe, Grandbois, le 26 mai 1949, «se rappelle encore les semaines qu'il dut passer» à la

---

203. Peut-être Chevalier fait-il ici allusion à Mgr Georges-Etienne Grandbois, vicaire général et, depuis 1947, doyen du chapitre de la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec? A ce sujet, voir, de Jean-Baptiste-Arthur Allaire, le tome VI du *Dictionnaire du clergé canadien-français* (Saint-Hyacinthe, s. é., 1934, p. 306-307); et, de Gérard Beauchamp, le tome III de *Qui êtes-vous?* (Québec, l'Institut biographique canadien, 1967, p. 252).

204. W. Chevalier, p. 66. — Les deux éditions de *Né à Québec* portent cette dédicace: «A mon père qui enchanta mon enfance en me racontant de belles histoires».

205. Grandbois a d'abord fréquenté le collège de Montréal, puis le Petit Séminaire de Québec, mais, à notre connaissance, jamais le lycée Louis-le-Grand, où, entre autres personnalités, Paul Claudel a poursuivi ses études. Ce qu'il est important de noter ici, c'est que Robillard inscrit Alain, issu d'une famille «distinguée», dans un des établissements d'enseignement prestigieux de Paris.

206. R. Garneau, *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (janvier-mars 1956): 51.

207. En 1925, Grandbois s'est inscrit «à la Sorbonne et à l'Ecole libre des sciences sociales» («Chronologie d'Alain Grandbois» dans *Poésie I*, PUM, 1990, p. 37). — Sur ces deux établissements d'enseignement et sur Rivarol dont il sera bientôt question, voir *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 439-440. L'émission sur «Paris» sera diffusée le 17 décembre 1951.

Bibliothèque nationale de Paris pour lire *le Petit Almanach des grands hommes de la Révolution*.

Dans un autre ordre d'idées, Roland Gendreau sait qu'Alain Grandbois «s'habille d'une façon impeccable» et qu'en bon dandy, «il sort muni d'une canne»[208]. Élégant, d'une correction qui ne se dément jamais, l'auteur des *Iles de la nuit*, *a scholar and a gentleman*, enseigne à Jean-Louis Gagnon «que le talent poétique ne s'accompagne pas nécessairement de cheveux mal taillés, d'un col sale et d'un débraillé faussement bohème»[209]. Pour Marie Raymond, ancienne présidente de la Société d'étude et de conférences, le poète Grandbois est l'homme qui demeure «impeccable en tout temps et en tous lieux (manières, attitude, politesse et vêtements compris)»[210].

Le 16 janvier 1954, Beaubien II trace le portrait du «majestueux Alain Grandbois, celui dont on a dit qu'il était la vivante incarnation de l'affabilité» et qui se borne à posséder du gentilhomme toutes les jolies manières. «Dispensateur éclairé de compliments, il adresse souvent ses paroles les plus obligeantes à ceux qui lui sont indifférents.» Ce qui fascine le plus le chroniqueur de *l'Autorité*, c'est la maturité «et l'étonnante simplicité d'un homme qui, ayant visité le monde pendant l'insouciante époque de l'entre-deux-guerres, connaît tous les détours qu'empruntent ses semblables avant de se montrer tels qu'ils sont».

Dans une conférence prononcée le 20 avril 1954, Alfred DesRochers déclare: la première fois qu'on rencontre Alain Grandbois, on est subjugué «par sa ravissante

---

208. R. Gendreau, *Reflets* (décembre 1951): 31.

209. J.-L. Gagnon, *le Canada nouveau* (3 juin 1954): 4.

210. Anonyme, *Radiomonde et télémonde* (25 septembre 1954): 6.

politesse, sa discrétion inégalable»[211]. L'auteur d'*A l'ombre de l'Orford* ajoute: «Mais, avec une couple d'amis, poursuivez une conversation un peu animée et il entrera dans le jeu, avec sa toujours exquise politesse et son indéfectible discrétion, mais en vous donnant, par la parole, la même leçon de profondeur qu'énoncent ses vers». De Grandbois, Willie Chevalier écrit en janvier 1951: «Cet homme de taille moyenne a grande allure. Il est la distinction, le raffinement incarnés» (p. 69), sans rien de condescendant. Il est même l'être «le plus simple du monde, avec la courtoisie d'un monsignore». Comble de la réserve et de la distinction, ce poète est aussi, parmi les écrivains canadiens-français, «l'un des moins avides de publicité personnelle, un de ceux qui parlent le moins volontiers d'eux-mêmes» (p. 66) — discrétion qui complique cependant la tâche de l'éventuel intervieweur, comme l'observe du reste le collaborateur du *Digeste français*.

Dans les comptes rendus affleure un autre thème, celui de l'alcool. Auditeur de *Visages du monde*, Roland Gendreau se souvient que Grandbois a confessé n'être «ni un gourmand ni un gourmet», ajoutant «que si la poésie ne nourrit pas son homme, souvent elle le fait boire...»[212]. Entré dans un bar de la rue Peel, Beaubien II surprend Grandbois en train de discuter avec Jacques Auger et Willie Chevalier. «La nuit venue, parcourant les îles de la soif, dont l'ami Duhamel connaît le tortueux chemin», le poète évoque «un passé que ses livres n'arrivent pas à révéler tout à la fois»[213]. Homme racé,

---

211. A. DesRochers dans *Huit conférences* [...]*: saison artistique 1953-1954* , le Club musical et littéraire de Montréal, 1954, p. 130.

212. R. Gendreau, *Reflets* (décembre 1951): 31. — Le critique se réfère à l'émission du 5 novembre 1951, qui porte sur «Hanoi». Grandbois y confesse: «Je n'ai jamais été gourmet, ni gourmand. Mes amis le savent fort bien, et je conserve toujours, pour eux, cette petite plaisanterie qui n'est pas extrêmement spirituelle, mais à laquelle je tiens, pour je ne sais d'ailleurs quel motif, et je leur réponds: 'La poésie ne nourrit pas son homme, mais parfois le fait boire'» (*Visages du monde*, PUM, 1990, p. 391-392).

213. Beaubien II, *l'Autorité* (16 janvier 1954): 1.

l'auteur des *Iles de la nuit* s'y connaît en matière d'alcool. Telle est du moins l'opinion de Jean-Louis Gagnon, qui voit en Grandbois non pas un buveur mais «'a judge of whisky'»[214]. «Gentilhomme» d'une simplicité désarmante, Alain Grandbois compose donc le compagnon par excellence de l'«honnête homme».

En 1951 apparaît dans la presse une autre image: celle du sportif[215]. Le 11 novembre, un journaliste apprend aux lecteurs de *la Semaine à Radio-Canada* que Grandbois, jadis, «fut champion de boxe». Quatre ans plus tard, c'est-à-dire le 9 janvier 1955, Jean-Paul Robillard reprend la nouvelle, mais dans *le Petit Journal*: un des plus pittoresques personnages des lettres locales, l'auteur des *Iles de la nuit*, «originaire de Saint-Casimir de Portneuf, a fait du pugilat comme boxeur poids plume dans sa jeunesse»[216].

Le journaliste anonyme de *la Semaine à Radio-Canada* cité plus haut affirme également que Grandbois fut champion de natation, fait auquel René Garneau fait écho devant les membres de la Société des gens de lettres de France réunis à Paris le 28 février 1956: à vingt ans, le futur poète «était déjà un nageur libre qu'aucun rivage ne

---

214. J.-L. Gagnon, *le Canada nouveau* (3 juin 1954): 4.

215. En réalité, cette image a affleuré pour la première fois lors de la réception critique immédiate d'*Avant le chaos*. Commentant ce recueil le 7 avril 1945 dans *Radiomonde*, Jean Desprez n'a pas manqué de rappeler que Grandbois avait naguère gagné «des coupes dans les eaux bleues de la Méditerranée» (p. 7).

216. Accordant à Gérald Godin une entrevue dont un premier compte rendu paraîtra le 3 mars 1962 dans *le Nouveau Journal*, Grandbois dira: «Je n'ai jamais été boxeur. Mais du temps où j'étais à Toulon, je fréquentais beaucoup les bars de matelots, pour l'univers qu'ils représentaient. On s'y cassait la figure régulièrement. J'avais à l'époque un ami ancien instructeur de boxe. Il le redevint pour moi, m'enseignant les rudiments.» Dorénavant, Grandbois pouvait «parer les coups».

pouvait fixer», pas même ceux de l'homme[217]. Aujourd'hui, continue Garneau qui passe du propre au figuré, c'est «un plongeur de fond aux muscles assouplis par une culture inquiète. Son œil est fait aux grandes profondeurs», celles de la mer et du moi.

A ce stade, on attirera l'attention sur un processus récurrent en ce qui a trait au mythe de Grandbois. Se basant sur un fait réel, la critique a souvent tendance à l'amplifier. Par exemple, du jeune homme qui n'a appris que les rudiments de la boxe, on fait un champion poids plume. Eu égard au poète, tout se passe comme s'il *devait* exceller dans chacune des activités qu'il a pratiquées.

D'origine bourgeoise, sinon aristocratique, et sportif cultivé, le Grandbois distingué que construit la critique «explore» des contrées mystérieuses où peu de gens abordent.

2º *A Modern Marco Polo*

Des critiques, comme Maurice Blain dans *le Devoir* du 5 janvier 1951, évoquent l'«éternel voyageur». Appartenant à «cette génération privilégiée d'écrivains née avec le début du siècle et dont Paul Morand s'est fait le porte-parole», Alain Grandbois s'est rendu à l'autre bout du monde, comme Gilles Carle va chez son épicier[218]. Si l'on en

---

217. R. Garneau, *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (janvier-mars 1956): 51. — Dans *Visages du monde*, Grandbois dit qu'à la fin des années 1920, il était «un assez bon nageur» (PUM, 1990, p. 110). A Cannes, il aurait même remporté «la coupe du championnat amateur du Yacht Club» (p. 110-111).

218. G. Carle, *le Devoir* (20 août 1955): 14.

croit Jean-Paul Robillard, Henri Grandbois «possédait deux seigneuries[219] et profitait de sa solidité financière pour voyager avec sa famille de sept enfants»[220], dont Alain qui, précocité oblige, aurait commencé «à faire la navette entre le Québec et la France dès l'âge de neuf ans»[221]. Voyageur de grand style, le Grandbois de Jacques Tremblay séjourne «longtemps en France, mais de là, en esprit gyrovague, il rayonne en Méditerranée, voyage en Orient et surtout en Chine»[222].

Sous la plume de certains commentateurs, le voyageur se transforme en aventurier. Le 13 décembre 1951, Lucette Robert avoue ne connaître «qu'un écrivain canadien pour avoir presque autant voyagé que Marc Chadourne, et c'est Alain Grandbois». «Prédisposé» au haut fonctionnarisme d'Etat, il a laissé son confort douillet «pour la

---

219. Lors d'une entrevue dont le compte rendu paraîtra dans *l'Echo du Nord* du 23 mars 1960, Grandbois englobera Saint-Casimir dans les anciennes seigneuries de Perthuis et des Grondines, ce qui est inexact. Dans une thèse présentée le 1er mai 1948 à l'Ecole de Service social de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, J. Blaise Tessier écrit que la seigneurie des Grondines «devait plus tard contenir quatre paroisses dont Saint-Casimir» (p. 2; voir aussi la p. 6). On rappellera que le régime seigneurial a été aboli le 18 décembre 1854 par une loi du Canada-Uni. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est qu'Alain, héritier d'un homme possédant *deux* seigneuries, est lui-même *doublement* seigneur.

220. J.-P. Robillard, *le Petit Journal* (9 janvier 1955): 49. — En réalité, les Grandbois ont eu neuf enfants, dont Jean-Marie, mort à l'Hôtel-Dieu de Québec en mars 1909 à l'âge de douze ans, et Gabrielle, morte en 1899, année de sa naissance. La «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 35) ne mentionne pas Jean, médecin mort le 1er septembre 1971 à l'âge de 55 ans. Selon sa fille Michèle, il serait né le 6 janvier 1916.

221. Plus circonspect, Willie Chevalier dit ignorer dans *le Digeste français* de janvier 1951 «si Grandbois, né dans le comté de Portneuf», a beaucoup voyagé «avant sa majorité» (p. 66). Selon les rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois», son premier voyage en Europe, qu'il aurait fait avec ses parents, remonterait plutôt à l'hiver de 1920 (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 36). Dans sa thèse de maîtrise acceptée par la faculté des Lettres de l'Université de Montréal le 30 août 1957, Léopold Leblanc signale un premier séjour de Grandbois à Paris après son année de rhétorique (f. 3), c'est-à-dire à l'été de 1918. Cette année-là, il aurait plutôt voyagé dans l'ouest du Canada , si l'on en croit Jacques Brault (*Alain Grandbois*, Fides, 1967, p. 13) — voyage que les rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois» situent au début de l'été de 1919 (p. 36). Il en aurait profité pour pousser une pointe jusqu'aux Etats-Unis, Jacques Blais, qui n'est pas certain, proposant deux dates pour ce séjour américain: 1919 ou 1920 (*Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 27).

222. J. Tremblay, *l'Alma Mater* (avril-juin 1949): 215. — *Gyrovague* appartient au vocabulaire religieux. Epithète ou substantif, le mot désigne un moine qui demandait l'aumône en errant sur les routes.

vie périlleuse, incertaine du voyageur». Deux ans et demi plus tôt, la chroniqueuse de *Photo-Journal* développait déjà ce thème. Elle écrivait alors: la France n'a été pour Grandbois, Canadien vivant à l'étranger, «qu'un pied-à-terre d'où il disparaissait sans laisser de traces. Ses rares intimes recevaient, au bout de quelques mois, un message des Indes, d'Afrique ou d'Asie». A un moment donné, celui que Lucette Robert appelle «un homme-mystère» a même projeté de se rendre jusqu'au pied du Tibet, province libre du Szu-ch'uan, «où un Européen s'exposait à tous les coups sans pouvoir se protéger du bouclier de la diplomatie». En écoutant le 26 mai 1949 les récits «fabuleux» de Grandbois qu'elle interviewe, Lucette Robert est frappée de la disproportion qui existe entre le physique racé, presque frêle de son interlocuteur, «son allure trompeuse de 'joli garçon', et le courage, l'audace qu'il mit à visiter des pays en ébullition, où la peau d'un homme ne valait pas la balle, égarée ou non, qui pouvait l'atteindre».

Deux auteurs modulent le motif de l'aventurier. Chroniqueur à *l'Autorité*, Beaubien II remarque le 16 janvier 1954: «Grandbois relate telle aventure qu'il n'a pas vécue». Quant à F.M. Salter, il lance, avec un brin d'ironie: «On dirait que M. Grandbois est lui-même explorateur — ou peut-être un explorateur manqué»[223].

D'autres commentateurs soulignent qu'à force de voyager, Grandbois est devenu l'Autre. Dans *le Devoir* du 26 novembre 1949, Louis-Marcel Raymond observe: «Il a parcouru le monde et l'Orient l'a marqué, comme la Chine a marqué Saint-John Perse auquel il fait songer par son aisance interplanétaire.» Venu interroger ce «cosmonaute» avant la lettre, André Roche trouve que l'exquise politesse de son hôte, le raffinement de ses manières et de sa parole lui confèrent «de faux airs orientaux»[224]. Au cours de la rencontre, Grandbois «dit lui-même qu'on s'enchinoise très rapidement». L'«expert»

---

223. F.M. Salter, *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada* (juin 1954): 32.

224. A. Roche, *la Semaine à Radio-Canada* (du 12 au 18 août 1951): 4.

en voyage ajoute: à force de vivre en Chine, on peut «finir par avoir les yeux bridés: la qualité de la lumière est telle qu'elle fait cligner de l'œil et il suffit, en somme, de quatre à cinq ans, pour faire de vous un Fils du Ciel».

N'ayant vécu lui-même en Chine qu'à peu près un an, l'auteur des *Voyages de Marco Polo* n'a donc pas les yeux en amande. Mais qu'importe, puisqu'il connaît des moyens de s'orientaliser. Ainsi, quand Jean-Paul Robillard se présente chez lui pour l'interviewer, Grandbois, bien calé dans son fauteuil, lit «la dernière édition d'un journal chinois de New York»[225]. Ou bien le poète revêt, pour accueillir Gilles Carle, «une robe de chambre chinoise noire avec, dans le dos, un dragon doré à gueule flamboyante»[226]. Assis derrière un petit bureau, il parle «avec les gestes lents d'un oriental», les voyageurs finissant par ressembler au pays qui les a marqués. Il n'y a pas jusqu'aux Chinois qui ne s'y soient laissé prendre: ils auraient eux-mêmes traduit les poèmes de Grandbois, une manière de compatriote, d'après ce que Lucette Robert révèle le 13 décembre 1951 dans *Photo-Journal*[227].

Plus d'un critique associe voyage et littérature, certains apparentant le périple grandboisien à la poésie. Ainsi, Michel Roy note dans *l'Autorité* du 14 mars 1953: «Au cours de ses fréquents voyages qui l'ont conduit à travers le monde, Grandbois n'a jamais arrêté d'itinéraire, se laissant guider par le rythme de son instinct poétique, qu'il découvrît son bonheur à Canton ou à Barcelone; son inspiration à Alger ou à *[Caen]*». René Garneau est encore plus explicite: «Elu par la poésie dès son enfance, *[Alain Grandbois]* a fait de la première partie de sa vie, et cela jusqu'à quarante ans, un long

---

225. J.-P. Robillard, *le Petit Journal* (9 janvier 1955): 49.

226. G. Carle, *le Devoir* du dimanche (20 août 1955): 14.

227. Lucette Robert fait peut-être ici allusion aux *Poèmes* d'Hankéou dont la couverture s'orne d'idéogrammes chinois. Mais les pièces de ce recueil sont écrites en français.

poème caché dont les deux recueils qu'il a publiés depuis 1945 *[...]* donnent tantôt l'essentiel, tantôt de simples échos»[228]. Poète dès le berceau, ou peu s'en faut, le Grandbois de Garneau érige le voyage en poésie, le thème du voyage, en retour, imprégnant l'art grandboisien. Comme on le voit, littérature et pérégrinations s'entrelacent inextricablement.

D'aucuns précisent que les périples ont permis à Grandbois de fréquenter le milieu littéraire de Paris. En France, déclare au mois de janvier 1951 Willie Chevalier, collaborateur au *Digeste français*, l'auteur de *Né à Québec* noue des liens d'amitié avec de grands écrivains, non seulement avec des Français, mais encore «avec des Anglais et de ces Américains judicieux pour lesquels l'Europe demeure à jamais l'idéale patrie de l'esprit» (p. 66). Si Chevalier ne fournit aucun nom, André Roche s'en charge dans *la Semaine à Radio-Canada* du 12 au 18 août de la même année. Entre 1925 et 1939, Grandbois a connu dans la Ville lumière (qui reste pour lui la terre promise), «beaucoup de grands écrivains: Cendrars, Thérive, Paul Valéry, Alexis Léger» (p. 4). Le matin, à 9 h 30, il prenait aux *Deux Magots* un crème et des croissants en compagnie de Jean Giraudoux juste avant que celui-ci ne regagne le ministère des Affaires étrangères. Avec Léon-Paul Fargue, le poète québécois faisait de mémorables tournées à Montparnasse et allait aussi à «la brasserie *Lipp*, où l'on boit la meilleure bière de Paris, et où toute l'intelligentsia avait pour habitude de se réunir».

Par ailleurs, quelques critiques lient périple et connaissance, le globe-trotter glanant en cours de route les matériaux de l'œuvre à venir. Dans les régions visitées, Grandbois, transformé en ethnologue, «a connu les hommes, examiné leur habitat, mesuré leurs civilisations» (p. 6). A ce commentaire, que Michel Roy formule dans

---

228. R. Garneau, *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (janvier-mars 1956): 51. — Entre 1945 et 1956, Grandbois n'a publié qu'un seul recueil de vers: *Rivages de l'homme*.

l'Autorité du 14 mars 1953, fait écho celui de Jean-Louis Gagnon, qu'on peut lire dans *le Canada nouveau* du 3 juin de l'année suivante: de ses voyages, l'écrivain a rapporté «une connaissance de l'homme qui lui a permis subséquemment d'atteindre le cœur du mystère et de l'aventure poétiques»[229].

D'autres évoquent le voyage intérieur, la quête spirituelle, réfractée par les recueils de poésies. Ainsi, Roland Gendreau, qui collabore à la revue *Reflets* en décembre 1951, propose cette définition de Grandbois: un voyageur, «un être pour lequel les visions des mondes parcourus n'engendrent qu'un nouvel élan vers une recherche insatisfaite. Un être qui veut mesurer l'espace, le résorber en lui dont les désirs dépassent les secrets de l'univers lui-même» (p. 23). William Edwin Collin exprime une idée semblable à l'hiver de 1955 dans *The Canadian Modern Language Review*: durant sa jeunesse, Alain Grandbois, «a modern Marco Polo», a sillonné le Moyen-Orient et la Chine. Entre autres trésors, il en a ramené «the knowledge of man's dark despair. The idea of man's voyage inspired the great poets of the nineteenth century, but M. Grandbois has made it the vehicle of metaphysical anguish.» Sous la plume de Pierre Emmanuel affleure le motif du «grand voyageur» qui, pourtant, n'a «recréé que des paysages de l'âme»[230].

Enfin, on signale que le «navigateur» a jeté l'ancre, mais peut-être temporairement. «Comme la plupart des grands voyageurs, l'admirateur de Marco Polo, écrit Willie Chevalier en janvier 1951, est profondément attaché à son pays — dont il s'éloignera encore quelques jours» (p. 69). En attendant, le collaborateur du *Digeste*

---

229. Dans *la Semaine à Radio-Canada* du 29 décembre 1956, un collaborateur anonyme écrit: «Depuis *les Voyages de Marco Polo* jusqu'aux *Rivages de l'homme*, *[Grandbois]* n'a jamais cessé de voyager pour en arriver à une plus profonde connaissance de la condition humaine».

230. P. Emmanuel, «Alain Grandbois», f. 1. — Visiblement, Emmanuel ignore que Grandbois a écrit des récits de voyages diffusés à Radio-Canada sous le titre de *Visages du monde*.

français bénit le sort qui retient Grandbois parmi les siens, puisqu'il «n'a jamais publié autant que depuis dix ans». Après avoir vécu quinze ou vingt ans en Chine, en Europe occidentale et au cœur de l'Afrique, Alain Grandbois, né à Québec, «habite maintenant, confie pour sa part Jean-Louis Gagnon dans *le Canada nouveau* du 3 juin 1954, un coin tranquille de la métropole du Canada». Un an plus tard, Gilles Carle y rencontrera l'«homme de passage» sur le point d'appareiller pour Paris, sa patrie d'élection.

3° *Le poète itinérant*

Après s'être demandé si Grandbois est d'abord poète ou voyageur, Roland Gendreau tranche en décembre 1951: «Un poète» (p. 23). De toute façon, le collaborateur de *Reflets* met une équivalence entre «deux termes déjà si proches dans leur sens et leur portée». A propos de Paul Morand et d'Alain Grandbois, des critiques amoureux de précisions ont balancé entre deux désignations: «Ecrivains voyageurs ou voyageurs écrivains?»; Gilles Carle ne pose pas cette question à l'auteur d'*Avant le chaos* qu'il interviewe le 20 août 1955. Le chroniqueur du *Devoir* sait en effet que son interlocuteur est «un écrivain qui voyage».

Car Grandbois est «le plus éclectique des poètes voyageurs»[231], un poète «globe-trotter»[232], «un itinérant dont les poèmes s'élaborent avec le progrès de son pas»[233]. Pèlerin de la terre en mal de racines et impuissant à étancher sa soif en chemin, le poète

231. Anonyme, *le Soleil* (28 janvier 1952): 6.

232. G. Pelletier, *le Devoir* (15 septembre 1951): 7.

233. M. Blain, *le Devoir* (29 avril 1950): 10.

«se replie sur soi-même et sur ses morts»[234]. Explorateur manqué, Grandbois se rabat sur la poésie, qui lui permet de sublimer[235].

Par tempérament, Grandbois «s'attache aux grands voyageurs» Marco Polo et Louis Jolliet[236]. «Dans ce miroir, il se retrouve un peu lui-même, comme le Narcisse de Valéry.» «Ajoutant une quatrième dimension à la géographie humaine, à la connaissance de l'être»[237], *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme* ressortissent aux livres d'exploration. Aux récits qui relatent des périples dans l'espace fait donc écho la poésie, sorte de relation de la descente en soi.

Cette image du poète itinérant en génère une autre: celle, paradoxale, de l'apatride enraciné.

4° *Un apatride enraciné*

Confrontés à l'«exotisme» grandboisien, des critiques éprouvent un certain malaise, comme si l'ancien débat qui a mis aux prises terroiristes et parisianistes n'était pas définitivement clos. S'ils ne les couchent pas sur le papier, leurs propos parviennent aux oreilles de quelques commentateurs, dont, semble-t-il, Jean-Pierre Houle. En janvier 1949, le collaborateur de *l'Action nationale*, se référant à un passé plus ou moins récent, remarque: on a souvent répété «qu'Alain Grandbois a vécu une bonne partie de son existence à l'étranger; on a même prétendu qu'il était difficile, à son sujet, de parler d'un écrivain canadien. Le mot de *déracinement* était sur les lèvres, mais on n'osait le prononcer» (p. 31). Refusant cette façon de voir, Houle affirme: «Sans doute — et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai — *[Grandbois]* n'emprunte ses thèmes *[...]* ni à la terre,

234. G. Sylvestre, *Revue de l'Université d'Ottawa* (octobre-décembre 1951): 435.

235. F.M. Salter, *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada* (juin 1954): 32.

236. J. Tremblay, *l'Alma Mater* (avril-juin 1949): 215.

237. J.-L. Gagnon, *le Canada nouveau* (3 juin 1954): 4.

ni aux villes ni à l'histoire de chez nous: le thème qu'il poursuit est éternel, mais combien l'on sent qu'il est lié à son sol.» Le critique ne précise cependant pas comment.

Dans son allocution aux membres de la Société des gens de lettres de France en février 1956, René Garneau observe d'abord: dans la substance ou la facture de ses poèmes, rien «ne révèle clairement les origines canadiennes» de Grandbois[238]. Dans son cas, la poésie constitue «un admirable faux passeport». Le conférencier déclare ensuite que certains indices laissent malgré tout soupçonner l'identité canadienne du poète: la façon d'approcher du monde sensible, les lents détours d'un homme dont le pas est adapté aux longues distances, «la nuance d'autant plus déchirante d'une plainte que celle-ci sort d'une déception plus profonde» — accent qui, de l'aveu de Garneau, «ne se rencontre plus dans une civilisation qui a eu toutes les expériences». Bref, l'ami de Grandbois ressasse pour son auditoire européen certains thèmes canadiens chers au Français friand de dépaysement: ceux des grands espaces et de la civilisation naissante, à laquelle il faut en conséquence beaucoup pardonner.

Engagé dans une quête spirituelle aux antipodes du provincialisme, Alain Grandbois (en tout cas le lauréat «immémorial» de la médaille Lorne-Pierce 1954 présenté, non sans humour, par F.M. Salter) «est un vrai Canadien depuis plus de trois cents ans!»[239]

Considérer Grandbois comme un auteur canadien équivaut à «l'accaparer un peu trop» au goût de Roland Gendreau qui s'explique dans la revue *Reflets* de décembre 1951 (p. 31): voyageur et citoyen du monde, le poète des *Iles de la nuit* n'a aucune note caractéristique du pays, «pas même *Né à Québec*. En fait, il n'est canadien que par son port

---

238. R. Garneau, *Chronique de la Société des gens de lettres de France* (janvier-mars 1956): 52.

239. F.M. Salter, *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada* (juin 1954): 32. — Les journaux qui reprennent ce passage de la déclaration de Salter omettent le point d'exclamation, les propos du présentateur versant dans l'ineptie.

d'attache et par les prix David qu'il a remportés.» Le monde entier est sa vraie patrie — idée que module Gilles Marcotte sur les ondes de Radio-Canada le 27 mars 1955.

Ce jour-là, Marcotte dit qu'il ne connaît guère la biographie de Grandbois. Quoi qu'il en soit, celle-ci présente au moins une particularité, non sans rapport avec les grands thèmes de l'œuvre: pendant une vingtaine d'années, le poète «a parcouru le monde; il a habité plusieurs continents»[240]. C'est même en Chine qu'il a fait éditer «ses premiers poèmes, aujourd'hui introuvables». Alain Grandbois n'est donc pas «l'homme d'un coin de pays, d'un lopin de terre». D'emblée, il échappe «aux limites du Canada français. Il a publié, en prose, une biographie de Louis Jolliet, et une relation des voyages de Marco Polo, qui témoignent de sa passion pour les découvertes et les grands espaces vierges.» Comme Claudel et Saint-John Perse, «il a fait sa patrie du monde entier; comme eux aussi, il a connu la diversité de l'univers, et qu'il est mouvant, instable, passager.» Pourtant, sa poésie comporte très peu d'exotisme. De tous les pays visités, «de tous ses voyages, il semble n'avoir retenu qu'une image d'immensité et de néant, en laquelle il moule instinctivement son histoire, son drame intérieur».

Quant à Michel Roy, il évoque le 14 mars 1953 la patrie intellectuelle de Grandbois. Après avoir posé qu'il arrive aux poètes de se dérober, malgré eux, aux nationalités, le collaborateur de *l'Autorité* s'intéresse à l'auteur des *Iles de la nuit*. Celui-ci «se range parmi les apatrides, non pas qu'il renie ses origines, mais en raison même de son inspiration qui rejoint l'universel, ou plutôt qui se situe dans l'universel, naturellement, sans chercher à l'atteindre. La poésie constitue son seul exil» (p. 6) — poésie qui abolit les frontières. En d'autres mots, l'âme qui anime ses recueils «déborde la littérature canadienne d'expression française et s'adresse à tous les hommes, à tous les pays».

---

240. G. Marcotte, *Une littérature qui se fait*, HMH, 1962, p. 250.

Tous admettent donc que l'auteur des *Iles de la nuit* est d'abord un citoyen du monde. Seul Jacques Tremblay dénonce ce qu'il nomme l'«exotisme» des écrits grandboisiens auquel échappe cependant *Né à Québec*. Roland Gendreau, Michel Roy et Gilles Marcotte applaudissent sans réserve à l'«universalisme» de Grandbois, ce que font également Jean-Pierre Houle et René Garneau. Ces deux critiques croient cependant nécessaire d'ajouter que le poète est malgré tout attaché à sa patrie d'origine. Comme on le voit, la problématique du national et de l'universel, de l'enracinement et du déracinement inspire encore les exégètes. Si, à la faveur de la Seconde Guerre mondiale, la promotion de l'humanisme a succédé à la défense tous azimuts de la Laurentie, des écrivains, à la fin des années 1950 et surtout pendant la décennie suivante, s'insurgeront contre l'«universalisme abstrait».

IV. AUDIENCE ET RELATIVITE *(Conclusion)*

Un mythe littéraire dépend de différents facteurs: la personnalité d'un écrivain, l'image de marque qu'il projette, ses livres et les thèmes qu'il y développe, et la perception qu'en ont différents agents, à commencer par les commentateurs. Car un mythe a besoin de diffuseurs. Or il se trouve qu'Alain Grandbois, être charmant, sinon charmeur, a beaucoup d'entregent. Homme d'appareil, il a ses entrées dans la presse écrite et le milieu de la radio, de même que dans certaines instances de l'institution littéraire, dont l'Académie canadienne-française et la Société des écrivains canadiens, deux organismes créés par son ami Victor Barbeau.

A. LES EDIFICATEURS D'UNE RENOMMEE

Si l'on en croit Albert Gervais à qui la *Revue dominicaine* ouvre ses pages en novembre 1951, la radio, les recensions et les jurys littéraires ont servi de tribune à Grandbois «beaucoup mieux que ses deux recueils de poèmes en prose» (p. 216). Alanguie par un exotisme qui ne déplaît pas, sa prose «devrait assurer sa survie littéraire, *[...]* en dépit des prédictions de ses réputés amis» qui misent plutôt sur sa poésie[241]. Parmi ceux-ci figure René Garneau. C'est lui, déclare Pierre Baillargeon dans *Amérique française*, qui a révélé, entre autres livres, *les Iles de la nuit*. Mais il n'est pas, tant s'en faut, le seul (ni le premier) à suivre, à promouvoir l'œuvre de Grandbois qui compte quantité de thuriféraires[242]. Au Canada, constate Willie Chevalier dans *le Digeste français* de janvier 1951, l'écrivain de valeur est de moins en moins isolé. Pour que l'esprit vive, des jeunes gens de goût, d'initiative et de talent, au tout premier rang desquels brille Roger Duhamel, «se répandent et se dépensent» (p. 71). Grâce à l'impulsion de Gilles Marcotte, la critique, affirme Gilles Carle dans l'édition du *Devoir* du 20 août 1955, reconnaît maintenant en Grandbois et Saint-Denys Garneau les véritables initiateurs de la poésie québécoise actuelle.

Pour être complète ou, en tout cas, moins lacunaire, cette liste devrait comprendre non seulement les noms de Jean-Pierre Houle, Julia Richer, Lucette Robert, Guy Sylvestre, William Edwin Collin (au Canada anglais), attentifs depuis plusieurs années aux écrits de Grandbois, mais encore les noms de nouveaux venus, dont Maurice Blain, André Roche, Michel Roy et des poètes (Gilles Hénault, Wilfrid Lemoine et Claude-

241. Auteur d'*Au soleil de minuit* et de *la Déesse brune*, Albert Gervais, poète entiché de traditionalisme, est né le 7 août 1922 à Saint-Casimir de Portneuf... comme Grandbois.

242. Nous ne traitons ici que des critiques mentionnés dans cet intermède.

Bernard Trudeau), dont les premiers représentants de ce qu'il est convenu d'appeler la génération de l'Hexagone: Gaston Miron, Fernand Ouellette, Luc Perrier et Jean-Guy Pilon. Ne touchant pas uniquement l'ancienne génération mais aussi la relève, l'auteur des *Iles de la nuit* est donc assuré, dans l'avenir immédiat, de la survie littéraire.

A propos des exégètes sensibles à la production locale, Willie Chevalier dit qu'ils animent «une presse — revues et journaux — plus éveillée, plus alerte» (p. 71). On précisera que Roger Duhamel collabore à *l'Information médicale et paramédicale*, à *Montréal-Matin* et à *la Patrie*; Jean-Pierre Houle, à *l'Action nationale* et au *Devoir*; Julia Richer, à *Notre temps*; Lucette Robert, à *Photo-Journal* et à *la Revue populaire*; Guy Sylvestre, à *The Dalhousie Review*, au *Droit*, à *la Nouvelle Revue canadienne*, à la *Revue de l'Université d'Ottawa* et, occasionnellement, à *la Presse*; René Garneau œuvrant, durant la décennie 1950, dans des périodiques français, dont *les Cahiers de l'Ouest*, la *Chronique de la Société des gens de lettres de France* et le *Mercure de France*. Les nouveaux entrants trouvent, eux aussi, des tribunes. Maurice Blain et Gilles Marcotte travaillent au *Devoir*; Michel Roy, à *l'Autorité*[243] et au *Canada*; André Roche, à *Photo-Journal*. *Amérique française*, sous la direction d'Andrée Maillet, et deux publications issues de l'université, *le Quartier latin* et *Reflets*, ouvrent leurs pages aux «néophytes».

A cela s'ajoute une presse plus spécialisée, directement liée à la radio où, faut-il le rappeler, Grandbois est lui-même très présent: *Radiomonde*, où l'on retrouve Jean Desprez, et *la Semaine à Radio-Canada*, où Roger Rolland et André Roche signent des

243. En 1953, *l'Autorité* renaît. Dans l'éditorial du 14 mars, Michel Roy écrit: le périodique «s'adresse à tous ceux qui déplorent l'absence d'hebdomadaires capables de les satisfaire sur le double plan politique et culturel, particulièrement à la jeunesse dont on ne peut se séparer sans danger».

textes. Celui-ci et Gilles Marcotte participent en outre à des émissions radiophoniques où la littérature est à l'honneur: *Carte blanche* et *Témoignage de notre poésie*.

Grosso modo, on pourrait ranger ces périodiques sous deux étiquettes: les populaires et les sérieux. Au nombre de ceux-ci, on mentionnera les pages littéraires du *Canada*, du *Devoir*, du *Droit*, de *Notre temps* et de *la Presse*, mais surtout les revues. En plus de celles déjà citées, on nommera *les Carnets viatoriens*, *Culture*, *Lectures*, *Liaison*, *Mes fiches* et la *Revue dominicaine*. D'autres imprimés, plus populaires, couvrent également les événements culturels: *Montréal-Matin*, *la Patrie*, *le Petit Journal*, *Photo-Journal*, *Radiomonde*, *la Revue populaire*, ainsi que *la Semaine à Radio-Canada*.

Ce qui distingue les médias sérieux des populaires, ce ne sont pas les journalistes eux-mêmes. Ceux qui traitent de littérature dans les périodiques dits populaires ont, comme leurs collègues de la presse plus sérieuse, une bonne formation. Ainsi, Jean Desprez s'initie en France à la mise en scène et à l'enseignement du français. D'abord étudiant au collège Sainte-Marie, Roger Duhamel fréquente ensuite l'Université de Montréal où, devenu licencié en droit, il enseignera la littérature. D'origine française, André Roche obtient un diplôme de l'Ecole des sciences politiques de Paris. Quant à Roger Rolland, il s'inscrit au collège Jean-de-Brébeuf. Licencié ès lettres, il poursuit ses études à l'Université de Paris qui lui décerne un doctorat en littérature.

Parlant tous les deux de Grandbois, Jean Desprez et Gilles Marcotte insistent également sur la distinction, dans un cas, celle de l'homme et, dans l'autre, celle de ses énoncés. C'est le ton adopté, la manière, une perspective différente qui font différer leurs propos. Les imprimés sérieux publient des études plus ou moins fouillées sur l'œuvre du *poète*. Dans les périodiques populaires, où des critiques (amateurs de potins) tentent parfois de vulgariser la poésie de Grandbois, on s'intéresse d'abord à la vie

privée de l'écrivain promu *vedette*, ce qui est un peu le cas, puisque les radiophiles le connaissent bien.

Fondamentalement, les imprimés populaires s'opposent aux sérieux par leurs publics respectifs.

B. DEUX PUBLICS AFFRONTES

Dans leur *Histoire des littératures française et canadienne*, les sœurs de Sainte-Anne écrivent en 1951: le lecteur moyen trouve la poésie de Grandbois quelquefois absurde, «tandis qu'elle émerveille et exalte ceux qui aiment la poésie pour elle-même, la poésie pure» (p. 537). Si l'on en croit d'autres critiques, ce lecteur moyen apprécie la prose.

En janvier de la même année, Willie Chevalier, collaborateur au *Digeste français*, observe que les récits de Grandbois, livres de lecture facile et très évocateurs, ont «connu la faveur du public» (p. 69). Au risque de s'aliéner des lecteurs, l'écrivain — «et c'est là son honneur et peut-être son point d'orgueil» — offre aussi des poèmes d'inspiration et de facture très modernes que seuls peuvent goûter «les amateurs exigeants». Mais on ne choisit pas impunément comme destinataires privilégiés ceux que Valéry appelle les quelques justes.

> Même si son œuvre en vient à gagner les suffrages, un poète comme celui des *Iles de la nuit* est à proprement parler un héros, car il sacrifie beaucoup et risque beaucoup en livrant en pâture au sarcasme des imbéciles — si ce n'est plutôt, et heureusement, à l'admiration des *happy few* — le plus noble de son talent, de son cœur, de son esprit (p. 71).

Esquissant le portrait du poète dans *la Semaine à Radio-Canada* du 12 août 1951, André Roche note que «l'œuvre littéraire d'Alain Grandbois est peu connue de ses compatriotes, et il n'y a là rien de surprenant» (p. 3). Dans le monde, «excepté au pays de M. Staline où les Muses sont filles du peuple», le divorce semble irrémédiable entre

la masse et la poésie moderne. Heureusement, ce fait n'empêche pas Grandbois d'écrire. Chroniqueur au *Droit*, Bernard Weilbrenner, le 21 avril 1954, dit la même chose en d'autres termes: la poésie grandboisienne «n'est certainement pas connue et appréciée comme elle devrait. Le nombre reste trop restreint de ceux qui ont lu et se plaisent à relire» *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*.

Dans le compte rendu d'une entrevue, Michel Roy aborde lui aussi le thème de l'audience restreinte. Avant de céder la parole à Grandbois, il déclare le 14 mars 1953: «La poésie est un langage qui ne s'adresse pas à tous les lecteurs», ce qui n'empêche pas le poète de jouir d'un nouveau prestige (p. 6). Après s'être demandé si le poète de l'universel, en l'occurrence Grandbois, a séduit les Canadiens français, le collaborateur de *l'Autorité* répond: «On peut en douter, quelle que soit sa grande réputation». Paradoxalement, Roy fait remarquer à l'auteur des *Iles de la nuit* que ses livres ont obtenu un grand succès de librairie, ce à quoi le poète objecte:

> Mes livres ne sont pas aussi populaires que les romans. Je m'y attends bien. Il n'y a là rien d'étonnant. Je me rappelle mes années de collège. A cette époque, mes camarades s'intéressaient à la poésie. Ils en lisaient. Mais aujourd'hui, c'est différent. La vie et ses nécessités les en éloignent. Je ne m'attends pas non plus que mes poèmes soulèvent l'enthousiasme des amateurs de terroir.

L'intervieweur proteste que «les jeunes lisent et relisent» *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, affirmation qui amène Grandbois à se dédire: «Oui, je sais. La jeunesse a toute ma confiance. La jeune génération d'aujourd'hui, plus évoluée, plus sensible, plus mûre, est réceptive à la poésie.» Enchaînant, Michel Roy rappelle à son interlocuteur que ses poèmes «ont beaucoup influencé les jeunes», sur quoi Grandbois conclut: «Je ne voudrais pourtant pas que cette influence fût trop forte!»

Le 20 août 1955, Grandbois admet que sa production poétique est difficile. Au cours d'une autre entrevue, il confie, cette fois à Gilles Carle: «Je n'aurai jamais beaucoup de lecteurs. Mais je ne suis pas déçu *[...]*, je fais mon œuvre en sachant que quelques-uns

me comprendront.» Parmi ceux-ci figurent les jeunes écrivains. Ils portent à l'auteur des *Iles de la nuit* une «vénération enthousiaste» que le chroniqueur du *Devoir* tente d'expliquer. Elle résulte non seulement de l'indéniable qualité des livres grandboisiens, mais encore de l'attitude du poète qui «parle des hommes et du monde sans ironie». Il n'a pas pour le Canada les mots durs auxquels certains compatriotes ont habitué le public «et qui passent parfois pour les derniers fins mots de la critique et du savoir-faire».

En somme, il est ici question des deux champs du domaine littéraire que définira plus tard Pierre Bourdieu: l'un, de production restreinte, et l'autre, de grande production. En ce qui a trait à Grandbois, le premier correspond à sa poésie. Moderne ou difficile, elle s'inscrit sous le signe de la rareté. Seuls accèdent au Saint des Saints les «amateurs exigeants», les initiés, qu'il s'agisse de critiques aguerris, par exemple les universitaires, ou de pairs, notamment les jeunes poètes, familiarisés avec l'avant-garde. Elu par ces *happy few*, l'auteur des *Iles de la nuit* s'enorgueillit de leurs suffrages et les paie de retour. N'avoue-t-il pas qu'il destine ses vers hermétiques à ces êtres sensibles, évolués, mûrs, aussi nobles et racés que lui?

Le grand public constitue l'autre lecteur potentiel de Grandbois, homme non seulement distingué, mais simple. Etranger à l'art «cryptographique», ce lecteur moyen s'intéresse volontiers à la prose que la critique tient pour facile. Dans le chapitre qui suit, on verra que Grandbois, loin de mépriser ce second public, rêve de lui offrir une poésie plus accessible qui renouerait avec le patriotisme, l'approche du centenaire de la Confédération appelant la célébration du pays.

C. L'HISTORICITE D'UN RENOM

Phénomene historique, un renom littéraire s'explique encore par l'état du domaine des lettres, lui-même en constante transformation, et de certains organes qui le prolongent, comme la radio.

1º *Monopole de la radio*

Indifférent à la poésie, le lecteur moyen, dit-on, goûte la prose. S'il n'achète pas les récits de Grandbois, il peut toujours les entendre à la radio d'Etat, où Jacques Auger lit *Né à Québec*, *Avant le chaos* et *les Voyages de Marco Polo*. L'animateur radiophonique (auquel succédera Jean-Louis Roux) fait également la lecture de *Visages du monde*, dont la retransmission s'échelonne sur deux ans. Grâce à ces «poèmes en prose», l'ouvrier, déclare Jean-Guy Blain le 6 mai 1950, «peut maintenant savoir qu'un dénommé Grandbois écrit des contes vrais», le collaborateur du *Devoir* convenant que cet ouvrier ne s'aventurera pas de sitôt jusqu'aux *Iles de la nuit*. Six mois plus tard, Lucette Robert attire elle aussi l'attention, mais dans *la Revue populaire*, sur le fait que les émissions de radio «ont familiarisé le grand public avec le talent remarquable et les souvenirs inédits d'un voyageur qui, *Né à Québec* comme son héros Jolliet, a *[...]* relaté *les Voyages de Marco Polo*, avant de publier des vers» (p. 9).

Quand, le 22 septembre 1952, la série *Visages du monde* prend fin, la télévision diffuse depuis près de deux mois[244]. Les spécialistes de la presse électronique délaissent la radio pour le petit écran que Grandbois, on l'a déjà souligné, dédaigne. Il ne fait donc

244. La première émission diffusée par la télévision canadienne a été une partie de baseball entre les Royaux de Montréal et les Cubs de Springfield disputée le 25 juillet 1952. A ce sujet, voir *la Semaine à Radio-Canada* du 29 juin, p. 2, du 20 juillet, p. 8, et du 10 août, p. 3. Quant à la première émission réalisée en studio, *Pépinot et Capucine*, elle a été retransmise le 3 août (*la Semaine à Radio-Canada* du 3 août, p. 4, et du 17 août, p. 8), l'inauguration officielle de la station CBFT ayant eu lieu le 6 septembre (*la Semaine à Radio-Canada* du 14 septembre, p. I).

pas le saut. Aussi apparaîtra-t-il de moins en moins comme une vedette «populaire» dont les journaux à sensation rapportent les moindres gestes. Mais il reste l'auteur des *Iles de la nuit* qui règne incontestablement sur les amateurs de littérature «pure».

2° *Prééminence de la poésie*

A la fin de la décennie 1940 et au début de la suivante, alors que Grandbois jouit d'une «belle réputation», la poésie domine les lettres québécoises. C'est en tout cas ce que répètent à l'envi les commentateurs. Ainsi, Jean Bruchési affirme dans la livraison d'octobre 1948 de *Liaison* que la poésie représente «le genre littéraire le plus évolué, le plus varié et le plus attachant du Canada français» (p. 454), ce qui revient à dire que les autres, en particulier le roman, le sont moins[245].

Le 4 août 1953, Roger Duhamel convient de sa sévérité à l'égard des gratteurs de papier. Mais le collaborateur de *l'Information médicale et paramédicale* s'empresse de reconnaître que «c'est en poésie qu'ils ont donné les fruits les plus savoureux. S'ils n'ont connu que tout récemment les lois élémentaires indispensables à la construction d'un roman, en revanche ils ont appris à chanter d'une voix autonome»[246].

Trois mois plus tard, soit le 14 novembre, Gilles Marcotte reprend cette idée dans *le Devoir*. Au Canada français, la poésie «déborde le roman. En quantité et en qualité.» Chaque mois, presque chaque semaine «apporte de nouveaux recueils où se révèlent des

---

245. C'est ce que semble aussi penser Pierre Emmanuel. Voir, dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/41), le texte de sa causerie radiophonique du 11 septembre 1953 où il déclare: «Il se peut *[...]* qu'en certains domaines — le roman et l'essai par exemple —, le caractère propre de l'existence au Canada (ce qu'on est convenu d'appeler les problèmes que l'artiste se pose) limite le public de ce dernier quand il ne l'accroît point à la faveur d'un malentendu. Si l'œuvre du romancier passe pour exotique, ou folklorique, il jugera sans doute qu'il n'a pas assez mis en relief son aspect universel» (f. 1).

246. Dans un cours qu'il donnera à l'Université de Montréal le 30 novembre 1953, Duhamel dira la même chose en d'autres mots. A ce sujet, voir *le Devoir* du 3 décembre, p. 5.

vocations poétiques parfois incertaines, mais toujours dignes d'intérêt». Bref, la poésie canadienne-française «est décidément vivante»[247].

Chroniqueur au *Droit*, Bernard Weilbrenner constate le 21 avril 1954: «C'est devenu un truisme, ou presque, de dire que notre poésie est supérieure à notre roman» — truisme qui ne l'est toutefois pas pour Jean Luce. Dans *la Presse* du 23 juin 1950, il soutenait: «Pour être moins forte, la production de nos poètes est cependant d'aussi bonne qualité que celle de nos romanciers».

En juillet 1954, René Garneau, dans *les Cahiers de l'Ouest*, remarque, signe des temps: depuis quelques années, Grandbois n'est plus «l'unique poète canadien d'expression française qui soit l'égal des meilleurs poètes français» vivants, critère d'excellence pour le critique qui ne désigne cependant personne (p. 24). On suppléera donc à cette absence de noms.

En 1944, l'auteur des *Iles de la nuit* était effectivement à peu près le seul, avec Saint-Denys Garneau, que les commentateurs tant soit peu ouverts à la modernité regardaient comme un poète accompli. Deux lustres plus tard, il partage la vedette avec François Hertel, Eloi de Grandmont, Alphonse Piché, Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Sylvain Garneau, Jean-Guy Pilon, mais surtout Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier et Anne Hébert.

Quoi qu'il en soit, René Garneau ajoute à propos de son ami Grandbois: «Il reste le poète canadien qui a atteint ce palier élevé de poésie», où l'attendaient les meilleurs auteurs français, «et y occupe encore la plus large place».

Dans la sphère de la poésie québécoise, Grandbois, en 1954, est considéré comme un classique, c'est-à-dire un nom qui fait autorité. Telle est l'opinion que formule dans *le*

---

247. Dans *Photo-Journal*, Diogène, le 10 avril 1955, fera de la jeune poésie le secteur le plus vivant des lettres locales.

Canada nouveau du 3 juin 1954 Jean-Louis Gagnon. En décembre de la même année, Wilfrid Lemoine, jeune poète invité à parler de son aîné dans *Amérique française*, le qualifie lui aussi de classique. Mais il prête à l'épithète une autre signification. Entré dans la tradition, appartenant au passé, l'auteur des *Iles de la nuit* n'est pas rejeté ou ignoré par la nouvelle génération dont Lemoine se fait le truchement. Celle-ci se tourne cependant vers des modèles plus «contemporains», plus «présents», plus proches d'elle sur les plans thématique ou formel, comme Hébert et Saint-Denys Garneau. Au mois de décembre 1951, Roland Gendreau, étudiant en lettres collaborant à la revue *Reflets*, attirait déjà l'attention sur le classicisme de Grandbois, qu'il associait à la rigidité, à une certaine désincarnation, à un manque de spontanéité — reproches qu'un Pierre Vadeboncœur reprendra plus tard[248].

La réputation de Grandbois dépend donc en partie d'une carence institutionnelle. Entre 1945 et 1955, la littérature québécoise, si l'on en croit la critique, se caractérise, au chapitre de la typologie, par l'imperfection du roman et l'achèvement de la poésie auquel Grandbois a largement contribué. D'où la place d'honneur que les membres de «la secte lettrée», pour reprendre la formule de Malraux, lui assignent dans le champ poétique et, plus largement, littéraire. Sur un plan plus populaire, le prestige de Grandbois profite du monopole de la radio.

D. L'HOMME TOTAL

En terminant, on regroupera les représentations que la critique, au long des neuf ans couverts ici, propose d'Alain Grandbois, être auréolé de légende, homme-mystère, mage

248. Voir «Trois aperçus: préférences», *Liberté* (décembre 1983): 132.

ou héros. Au cœur du mythe, on trouve à nouveau la distinction. Toujours tiré à quatre épingles, l'homme Grandbois se définit par sa courtoisie, sa politesse à nulle autre pareille. Empreint de majesté, raffiné à souhait, le gentilhomme est, noblesse oblige, d'une discrétion qui ne se dément jamais — discrétion qui, on l'a vu, peut autoriser toutes les conjectures. On précisera que la simplicité tempère une dignité qui, autrement, découragerait le commun des mortels.

Qui dit distinction dit évidemment grandeur. Grandbois se tenant sur les hauteurs de quelque Tibet mythique. Etablissant la généalogie de ce «géant», on aboutit à Louis Jolliet. Un intervieweur se permet d'inscrire ce fils de bonne famille au lycée Louis-le-Grand, établissement qu'il ne semble pas avoir fréquenté. Reçu avocat, le jeune homme (qui, dès l'âge de neuf ans, *aurait* commencé de faire la navette entre l'Amérique et l'Europe, idéale patrie de l'esprit) n'exercera toutefois pas. Il décide plutôt de voyager. Quittant son «patelin» qu'il ne reniera jamais, il élit domicile à Paris, terre promise où il côtoie les célébrités littéraires. De là, il se rend à l'autre bout du monde, plus précisément en Asie. Loin de l'arrêter, les convulsions qui secouent la Chine excitent le courage du *futur* auteur des *Voyages de Marco Polo*, promu preux. Chemin faisant, il recueille les éléments de l'œuvre à venir. Voyageur de grand style dont la poésie constitue le seul exil, il érige le périple et l'aventure en art. Lorsqu'il rentre enfin au bercail après quinze ans d'absence, ses traits sont ceux de l'Autre. Entre-temps, le poète en herbe qui, faut-il le rappeler, s'est fait éditer à Hankéou, a pratiqué certains sports. Trouvant insuffisants les championnats de natation qu'il aurait remportés, on remet des trophées au supposé boxeur poids plume. Intellectuel qui soigne son corps, Grandbois se double d'un sportif qui spiritualise la chair. Il s'adonne en outre à la peinture, mais personne n'a encore qualifié ses toiles de chefs-d'œuvre.

Pour l'instant, on se contente, ce qui n'est pas peu, d'encenser les écrits d'un auteur agréé par nul autre que l'éditeur de Paul Verlaine[249]. Polygraphe, il a donné des recueils de poésies, des récits, une pièce de théâtre, des essais critiques et des textes pour la radio. Ecrivain racé, il excelle dans tous les genres ou peu s'en faut. Elu par la poésie dès son enfance, autrement dit précoce, il se classe aujourd'hui parmi les poètes les plus purs. Dominant la production contemporaine, son œuvre dépasse à peu près tout ce qu'on a écrit jusqu'ici au Canada français. Original ou personnel, à la fine pointe du surréalisme, l'auteur des *Iles de la nuit* mérite en conséquence le titre de novateur ou d'avant-gardiste.

Auteur prestigieux agrégé au clan des classiques, prince des poètes couronné par plusieurs prix et dont le nom, avec ceux de Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier et Anne Hébert, s'inscrit en lettres d'or au panthéon des lettres locales, Grandbois jouit d'une «belle réputation». L'écriture de ce styliste hors de pair, qui honore les lettres françaises modernes, se compare même à celle des plus parfaits représentants de la Bibliothèque de l'imaginaire: Homère, Sophocle, Corneille, Chateaubriand, Flaubert, Baudelaire, Rimbaud, Claudel, Valéry, Saint-John Perse, Eliot, Reverdy, Hemingway et Char.

A la fois intellectuel et sportif, cultivé sans être cuistre, aristocrate qui fraternise volontiers avec les «roturiers», poète globe-trotter qui tâte de la peinture, mal aimé

---

249. En janvier 1951, Willie Chevalier note dans *le Digeste français* que *Né à Québec* a d'abord paru à Paris chez Vanier, éditeur de Verlaine. En réalité, la biographie de Jolliet a été éditée par Albert Messein. Paul Verlaine a effectivement publié plusieurs volumes chez Léon Vanier. Certaines de ses œuvres ont aussi été éditées par Messein. De fait, la quatrième page de couverture de la première édition de *Né à Québec* annonce des livres parus chez Messein, dont les *Œuvres complètes* de Paul Verlaine. Toujours est-il que Vanier et Messein ont eu la même adresse: 19, quai Saint-Michel. Voir la «Bibliographie» des éditions originales dans les *Œuvres complètes* de Paul Verlaine, Paris, Gallimard («Bibliothèque de la Pléiade»), 1962, p. 1359-1369. En 1903, la veuve de Léon Vanier a vendu la maison d'édition déclinante à Albert Messein. Voir l'*Histoire de l'édition française*, tome IV, *le Livre concurrencé 1900-1950*, sous la direction d'Henri-Jean Martin *et al.*, Promodis, 1986, p. 168.

qui n'a toutefois rien du tourmenté, spécialiste du monde et de l'âme, connaisseur en matière d'alcool et fin causeur, le Grandbois dépeint par la critique compose une manière d'homme total à qui chacun à peu près peut s'identifier; un magicien «réaliste» qui transfigure tout ce qu'il touche et dont le commerce ne peut que distinguer.

•

A l'été de 1955, Alain Grandbois, boursier de la Société royale du Canada, reprend la route. Il met le cap sur Paris, en principe pour y achever une nouvelle plaquette de vers. Un an plus tard, il revient au Québec et s'installe à Mont-Rolland, village des Laurentides où passe la rivière du Nord. Quant aux commentateurs, sans cesse aux aguets, ils n'ont pas oublié la promesse du poète de livrer le troisième panneau de son triptyque, ouvert par *les Iles de la nuit*, et ne manquent aucune occasion de la lui rappeler.

Au mois de décembre 1957 paraîtra donc un autre recueil, intitulé *l'Etoile pourpre* et non *Délivrance du jour*, tel qu'annoncé. Cette œuvre sera-t-elle moins «sombre» que les précédentes? Les critiques conviendront-ils, à la suite de Roger Duhamel, qu'elle prolonge «ses admirables recueils»[250]?

---

250. C'est ce qu'a déclaré Duhamel dans *la Patrie* du dimanche 25 novembre 1956 où il commentait «L'étoile pourpre», poème d'abord paru dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

Chapitre VII

L'ETOILE POURPRE

MONTREAL, L'HEXAGONE, 1957, 79 p.

Je cherche les portes du ciel
Le navire et le port
L'autre côté du soleil
Le silence incessant bruissant
Ce secret d'une chambre d'aurore
Tremblante encore
De l'odeur des lilas[1]

Je suis vivant
Je perçois cette lueur
Lueur vague de l'homme
A défaut de lumière

Elle était la femme de l'homme aimé
L'homme s'évadait vers d'autres sortilèges
D'autres mains d'autres bouches avides
D'autres chairs triomphantes
Et la nuit descendait peu à peu
Elle jouait avec ses bagues ses colliers
Elle pleurait parfois

Et ce petit village où je suis né
Loin du grand fleuve

Mes cavernes de pierre
Sont inaccessibles
Personne ne m'atteindra jamais

---

1. Cette citation et les quatre suivantes sont tirées de *l'Etoile pourpre*, l'Hexagone, 1957: «Beau désir égaré», p. 29; «Le prix du don», p. 19; «Le sortilège», p. 60; «La part du feu», p. 37; «Je savais», p. 43.

I. 1949-1955: LES JEUX DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE

On répétera qu'en 1948, la page «Du même auteur» de *Rivages de l'homme* promet la parution prochaine d'une nouvelle plaquette de vers: *Délivrance du jour*[2]. Dès janvier 1949, Jean-Pierre Houle, collaborateur à *l'Action nationale*, se demande ce que sera le dernier panneau d'un triptyque «à nul autre pareil» (p. 33). Dans la livraison d'avril-juin de *l'Alma Mater*, Jacques Tremblay prie Grandbois de livrer enfin, «dans son prochain recueil *Délivrance*, les blancheurs d'une aube d'espoir et les prestidigieuses *[sic]* couleurs d'une aurore rafraîchissante» (p. 215). De son côté, Lucette Robert, qui vient d'interviewer Grandbois, écrit le 26 mai dans *Photo-Journal*: «La trilogie, qui comprend déjà *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, sera complétée bientôt par *Délivrance du jour.*»

En 1950, les éditions de Malte évoquent à leur tour ce recueil. Le 8 octobre, un journaliste anonyme du *Petit Journal* qui annonce une séance de signature d'Eloi de Grandmont, auteur d'*Un fils à tuer*, affirme que la maison montréalaise envisage la publication de poèmes d'Alain Grandbois. L'année suivante paraissent aux éditions de Malte *Objets trouvés* de Sylvain Garneau préfacés par Grandbois — recueil dont la dernière page signale que l'éditeur prépare *Délivrance du jour*. Dans le «va paraître» pour le premier livre de Garneau que relaie *le Canada* du 17 mars 1951, les éditions de Malte se présentent comme une «jeune maison qui a publié ou publiera Eloi de

---

2. *Poésie I* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 387-402) contient une partie intitulée *Délivrance du jour.*

Grandmont, Alain Grandbois, André Béland[3], Jean-Louis Roux, Serge Deyglun, etc.»[4]. Quant au prière d'insérer conjoint pour *Né en trompette* de Serge Deyglun, *Objets trouvés* de Sylvain Garneau et *Un fils à tuer* d'Eloi de Grandmont, il module le thème de la jeune maison d'édition ne lançant, professionnalisme oblige, que «des ouvrages de qualité» — maison qui se propose d'imprimer prochainement *Délivrance du jour*, «troisième volet du triptyque fameux *[comprenant]* déjà *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*». Si anodins qu'ils paraissent, ces documents ne resteront pas sans écho.

Si Henri Chéraux, chroniqueur à *Photo-Journal*, se contente de déclarer le 7 juin 1951 qu'Alain Grandbois, auteur de *Rivages de l'homme*, «devrait *[...]* en donner la suite avant longtemps», d'autres critiques nomment l'éditeur. Par exemple, le rédacteur de la chronique «La foire aux lettres» du *Devoir* pose le 4 août cette question: «Est-ce à l'automne *[...]* que paraîtra le recueil impatiemment attendu d'Alain Grandbois, *Délivrance du jour*», que les éditions de Malte «annoncent 'en préparation' depuis plusieurs mois déjà»? L'automne venu, le chroniqueur revient à la charge. Le 17 novembre, il constate que l'écrivain ne semble pas pressé de livrer aux éditions de Malte «le recueil de poèmes qu'on annonce 'pour paraître' depuis plusieurs mois». Sur sa lancée, il continue: on a beau représenter à Grandbois «que ses lecteurs attendent impatiemment ce recueil — qui complétera le tryptique *[sic]* commencé par *les Iles de la*

3. Alors âgé de vingt ans, André Béland a fait paraître *Orage sur mon corps* aux éditions Serge Brousseau en 1944. Ce roman raconte la quête de Julien, renvoyé du collège parce qu'il a «corrompu» ses camarades. Quatre ans plus tard, René Debresse édite à Paris *Escales de la soif*, recueil de vers de Béland. Le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989) ne mentionne pas cet écrivain qui, à l'instar de Grandbois, a beaucoup voyagé.

4. Dans *le Comique et l'humour à la radio québécoise* (la Presse, 1976), Pierre Pagé écrit à la p. 582 qu'André Roche a fondé les éditions de Malte en collaboration avec Eloi de Grandmont qui y publie pas moins de trois livres, dont le premier en 1950. Datée du 8 janvier 1950, une lettre de Roche à Grandbois porte cet en-tête: «Editions de Malte, André Roche» (fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/30). On ajoutera que la «Chronologie» incluse dans le troisième tome du *DOLQ* prétend que les éditions de Malte ont été créées en 1954 (Fides, 1982, p. lxxxvii).

nuit et *Rivages de l'homme* —, il se retranche dans un scepticisme sans failles. Rien à faire. Il sourit doucement quand on lui parle de 'nécessité'».

Dans le numéro de septembre-octobre de *la Nouvelle Revue canadienne*, Guy Sylvestre soulignait lui aussi «la publication prochaine *[par André Roche]* d'un nouveau volume de poèmes d'Alain Grandbois». Présentant en juin 1954 le titulaire de la médaille Lorne-Pierce, F.M. Salter, dont on reproduit l'allocution dans les *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, dit à son tour que l'écrivain «a en préparation un livre de poèmes intitulé *Délivrance du jour*» (p. 31).

Vers la fin de la même année, plus précisément le 13 novembre, l'auteur des *Iles de la nuit* confirme au *Devoir* qu'il «prépare un recueil de poèmes». Au journaliste anonyme qui s'informe s'il s'agit de «*Délivrance du jour* qu'on annonçait à paraître il y a quelques années», Grandbois répond: «Je n'ai pas encore cette délivrance-là. Quant aux poèmes que je vais publier, j'aurais bien de la difficulté à les définir; c'est plutôt impalpable. Et, malheureusement, l'état de ma santé m'empêche d'y travailler autant que je voudrais.»

Malgré cette mise au point, au moins quatre critiques ne désespèrent pas de voir un jour paraître le recueil depuis longtemps promis. Ainsi, Yves Dubreuil-Préfontaine, du *Quartier latin*, remarque le 15 décembre 1955: «Alain Grandbois n'a plus le droit de se blottir dans le mutisme qu'il a gardé depuis sept ans. Nous attendons toujours cette *Délivrance du jour* qui doit être une étape énorme dans l'œuvre de ce poète grand». Plus ou moins satisfait de *l'Etoile pourpre*, Guy Sylvestre attendra toujours en mai 1960 la sortie de «cette *Délivrance du jour*, encore inachevée et qui doit compléter ce tryptique *[sic]*» dont on connaît les deux premiers panneaux (p. 164). Le collaborateur de *Liberté* poursuit: «C'est elle qui attire le poète et qui lui permet de poursuivre son chemin parmi *les îles de la nuit* et d'aborder aux *rivages de l'homme*». Finalement, dans *les*

Thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre poétique de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois, mémoire de maîtrise accepté par la faculté des Lettres de l'Université de Montréal le 12 septembre 1961. Pierre Châtillon escomptera lui aussi la publication de *Délivrance du jour* (2e partie, f. 39), Jacques Brault affirmant dans *Chemin faisant* que Grandbois le composera peut-être «après sa vie» (1975, p. 119)...

Lors de l'entrevue qu'il accorde à Lucette Robert et dont le compte rendu paraît le 26 mai 1949 dans *Photo-Journal*, Grandbois apprend qu'il travaille à d'autres poèmes, réunis sous le titre de «*Poète assassiné*»[5]. Deux ans plus tard, soit le 12 août 1951, André Roche, qui a rencontré lui aussi l'écrivain, confie aux lecteurs de *la Semaine à Radio-Canada*: Grandbois compose actuellement une plaquette, «troisième volet d'un triptyque comprenant déjà *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, qui s'intitulera *le Poète enchaîné*»[6].

Au cours de cette interview, Grandbois, qui souhaite rejoindre un plus vaste public, précise s'être en outre attelé «à un livre de poèmes canadiens d'une formule moins ésotérique»[7]. Jean-Paul Robillard, qui a lui-même réalisé une entrevue avec l'écrivain pour le compte du *Petit Journal*, ajoute le 9 janvier 1955: dans ses cartons, il possède «de quoi sortir une demi-douzaine de recueils de poésies inédites». Enfin, Diogène, chroniqueur à *Photo-Journal*, écrit le 10 avril de la même année: «Alain Grandbois n'a

---

5. Il s'agit plutôt du *Poète enchaîné* dont des fragments paraîtront dans *les Carnets viatoriens* en juillet 1949 et dans le numéro de février-mars 1951 de *la Nouvelle Revue canadienne*. Ces extraits constituent le premier état du poème «L'étoile pourpre» qui ouvre le recueil homonyme.

6. *Poésie I* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 353-367) contient une partie intitulée *le Poète enchaîné*.

7. *Poésie I*, premier volume de l'édition critique des écrits de Grandbois (PUM, 1990), contient, aux p. 369-385, une *Suite canadienne* où le poète veut célébrer «en toute quiétude, avec le lyrisme nécessaire, parmi *[ses]* angoisses particulières», son pays, le Canada (p. 372).

rien publié depuis *Rivages de l'homme*» — façon polie de signifier qu'il devrait se remettre à la tâche.

Les critiques sont donc dans l'expectative. Ils réclament du «grand» poète Grandbois qui n'a plus le droit de se taire un nouveau recueil, «impatiemment attendu». Un chroniqueur va jusqu'à parler de «nécessité». L'écrivain, on le sait, satisfera à leur désir. Mais l'œuvre qu'il donnera ne s'intitulera ni *Délivrance du jour* ni *le Poète enchaîné*.

II. LA NAISSANCE D'UNE *ETOILE POURPRE*

Ce ne seront pas non plus les éditions de Malte qui auront l'«honneur» de publier la plaquette de Grandbois, mais l'Hexagone[8].

A. L'HEXAGONE: UNE GENERATION POETIQUE

Dans la livraison de novembre-décembre 1978 de *Liberté*, René Lapierre signe une «Chronologie de l'Hexagone» où il observe: au début de 1953, des personnes de provenance et de formation diverses se réunissent au domicile de Louis Portugais, attaché à l'ONF. Outre celui-ci, on retrouve Gaston Miron et Olivier Marchand, poètes, «Gilles Carle et Jean-Claude Rinfret, graphistes, ainsi que Hélène Pilotte», journaliste (p. 22). Durant la même année, Miron propose de baptiser la nouvelle équipe *l'Hexagone*, «en raison de la présence de six fondateurs égaux» (p. 23). En 1954, Jean-Guy Pilon se joint à eux. Deux ans plus tard, on érige l'Hexagone «en société légale

8. A notre connaissance, le dernier livre édité par André Roche l'est en 1955. Il s'agit de *la Fontaine de Paris* suivie du *Temps des Fêtes* d'Eloi de Grandmont.

autour de quatre membres: Gaston Miron, Jean-Guy Pilon, Louis Portugais et Gilles Carle»[9].

Lors d'une entrevue dont on peut lire le compte rendu dans *le Nouveau Journal* du 14 avril 1962, Miron fait l'historique de l'Hexagone, «phénomène d'une génération poétique», «réseau d'amitié, *[...]* 'gang' de poètes» qui travaillent, parlent, vivent, s'amusent ensemble et s'influencent les uns les autres. Mus par une volonté d'enracinement, ils refusent «l'universalisme abstrait». En fait, ils tentent de concilier ouverture au monde et nationalisme[10]. Pour le futur auteur de *l'Homme rapaillé*, en tout cas, «la dimension de la poésie moderne ne se conçoit pas sans solidarité affective avec le reste du monde... Mais Unamuno se voulait espagnol au point d'être universel». Sur un plan plus strictement éditorial, «l'auteur du moment *[...]* est toujours le plus important. Une sorte 'd'esprit sportif' *[pousse]* chacun à donner son effort pour celui qui *[publie]*.»

En 1955, Miron et Pilon sollicitent un manuscrit d'Alain Grandbois qui accepte l'invitation[11]. *L'Etoile pourpre* ne sort cependant des presses d'Arbour et Dupont que le 12 décembre 1957. Cinq jours plus tard a lieu le lancement. Grandbois lui-même reçoit «avec cordialité ses hôtes», comme le note Michel Pierre, du *Devoir*, le 20 décembre. Parmi ceux-ci figure Frank Scott, «professeur à l'Université McGill et l'un des grands amis du poète», souligne un chroniqueur du *Petit Journal* neuf jours plus tard[12].

---

9. R. Lapierre, p. 25. — Voir aussi M. Pierre, *le Devoir* (20 décembre 1957): 7.

10. A ce sujet, voir, de G. Miron, «Situation de notre poésie: son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte», *la Presse* (22 juin 1957): 67 et 70.

11. A ce sujet, voir J. Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 165; R. Lapierre, *Liberté* (novembre-décembre 1978): 24; et de Ghislaine Legendre, la «Présentation» de *Poésie I*, PUM, 1990, p. 90-91

12. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas cet article.

Deuxième titre de la collection «Panorama» inaugurée par Rina Lasnier, la plaquette comporte deux éditions, dont une originale ou de luxe. Tirée à cent exemplaires sur papier Byronic grand format, elle comprend un hors-texte manuscrit de l'auteur. Quant à l'édition courante, elle atteint «1500 exemplaires sur papier eggshell blanc, dont 200 numérotés de 101 à 300»[13].

B. L'AUTOFINANCEMENT PAR SOUSCRIPTION

Dans la livraison de janvier-février 1957 de la *Revue dominicaine*, Guy Robert rappelle que l'Hexagone finance «chaque publication par une souscription auprès du public qui achète avant parution les œuvres à prix spécial: le lecteur intéressé se réserve ainsi un exemplaire numéroté et autographié par l'auteur»[14]. Cette pratique, «tout à fait souhaitable et nécessaire dans les conditions spéciales de *[la]* littérature canadienne», a toujours cours lorsque sort *l'Etoile pourpre*[15].

---

13. A. Grandbois, *l'Etoile pourpre*, l'Hexagone, 1957, p. 79. — L'édition courante du recueil n'a pas 80 pages, ce qu'indique le texte attaché au bulletin de commande, mais 79. — Dans le compte rendu de l'entrevue avec Miron, Jean Paré écrit erronément: «Presque toutes les plaquettes de l'Hexagone ont été tirées à 1000 exemplaires, *l'Etoile pourpre* de Grandbois et le dernier Hénault *[Sémaphores]* à 1200» (*le Devoir* du 14 avril 1962). — Quoi qu'il en soit, le recueil est signalé dans le vingt-cinquième volume de *Biblio* (la librairie Hachette, 1959, p. 454). Il est également répertorié par Gérard Martin à la p. 45 du *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: 1957.*

14. G. Robert, p. 13. — Dans *le Nouveau Journal* du 14 avril 1962, Jean Paré écrit: «Au début, l'Hexagone comptait beaucoup sur les souscriptions stables d'un club d''abonnés' pour survivre.» Au fait, l'édition originale de *l'Etoile pourpre* coûte 5$, et l'édition courante, 1$.

15. Le 20 février 1959, Jean-Guy Pilon écrira dans *le Bien public*: l'Hexagone mise encore sur le «système de la souscription», les ventes en librairie étant minimes. Au mois de juin 1989, Alain Horic, répondant à une question de Richard Giguère, dira pourtant: après la création du Conseil des arts du Canada (en 1957), l'Hexagone a beaucoup moins compté sur la pratique de la souscription (*l'Edition de poésie*, Ex libris, 1989, p. 27).

Le 15 novembre 1957, Jean-Guy Pilon écrit aux éventuels acquéreurs de la plaquette une lettre de cinq paragraphes[16]. Il fournit d'abord la date approximative de la parution de l'«important» recueil de l'académicien Grandbois: vers le 15 décembre. Dans le deuxième paragraphe, l'épistolier prophétise: faisant suite aux *Iles de la nuit* et à *Rivages de l'homme*, *l'Etoile pourpre*, œuvre d'un grand poète reconnu par les critiques autorisés tant du Canada que de l'étranger, représentera «donc un jalon important dans la littérature canadienne». Conformément à la politique de l'Hexagone, Pilon invite ensuite le destinataire à souscrire dès maintenant à «un exemplaire de luxe». Disponible une semaine avant Noël, l'édition originale «pourra constituer un cadeau fort apprécié». Le dernier paragraphe consiste en une formule finale.

Attaché au bulletin de commande, un texte, également de cinq paragraphes, accompagne la lettre de Pilon[17]. D'emblée, on y précise: avec *l'Etoile pourpre*, Grandbois, qui n'avait rien publié depuis 1948, apporte «le complément que laissaient entrevoir *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*». Dans le deuxième paragraphe, on définit la poésie grandboisienne: à la dimension du monde, elle «ouvre toutes grandes les portes de la conscience sur l'espace et le temps»; on caractérise également le lyrisme «profond» de Grandbois qui s'exprime «en des images majestueuses toujours bien accordées aux réalités humaines». Puis le rédacteur de l'appel de souscription prophétise à son tour: «*L'Etoile pourpre* sera sans doute un sommet dans la littérature canadienne.» Quant aux deux derniers paragraphes, ils décrivent matériellement l'édition courante et l'édition originale du recueil.

---

16. Ce document est reproduit à l'annexe XI.

17. Ce texte est également reproduit à l'annexe XI.

De l'Hexagone émane un troisième texte, celui-là public. Il s'agit d'un communiqué de trois paragraphes dont on peut lire les deux premiers à la page 77 de *la Presse* du 30 novembre 1957[18]:

> Alain Grandbois, *[...]* poète des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme*, vient de remettre aux éditions de l'Hexagone un important manuscrit.
>
> Ce nouveau recueil de poèmes, qui s'intitulera *l'Etoile pourpre*, paraîtra en édition originale vers le 15 décembre.

Le quotidien montréalais omet cependant le dernier paragraphe soulignant que «les souscriptions pour l'édition originale sont dès maintenant acceptées».

Finalement, la maison d'édition recourt à la publicité. Au moins deux réclames paraissent dans *le Devoir* les 21 et 28 décembre, à la page 11. La première mise sur l'attribution du «prix Duvernay» à Grandbois, tandis que la seconde mentionne simplement que *l'Etoile pourpre* «vient de paraître».

Des trois textes provenant de l'Hexagone, à la fois appel de souscription et contrat de lecture, on retiendra que l'académicien Grandbois, poète reconnu, pratique un art à la fois majestueux et universel[19]. N'ayant rien fait paraître depuis 1948, il donne enfin un nouveau livre, *l'Etoile pourpre*. Prolongeant *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*, l'important recueil est promis à un grand retentissement. Plusieurs de ces thèmes affleureront dans les articles critiques qui accompagnent *l'Etoile pourpre*.

---

18. Le texte du communiqué, qui est également relayé par *le Devoir* (27 novembre 1957, p. 7), figure à l'annexe XI.

19. Ces trois textes nous ont été aimablement transmis par Alain Horic.

III. POLEMIQUE AUTOUR D'UNE PRESEANCE:

SAINT-DENYS GARNEAU OU GRANDBOIS

Quelques jours avant qu'on achève d'imprimer le troisième recueil québécois de Grandbois, une polémique éclate dans *le Devoir*. Elle met aux prises Léopold Leblanc et Michel van Schendel. Du premier, la thèse de maîtrise, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, a été acceptée le 30 août 1957 par la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Le second publiera ses *Poèmes de l'Amérique étrangère* à l'Hexagone en 1958.

La controverse, qui ne fera pas long feu, porte sur les rôles respectifs de Saint-Denys Garneau et d'Alain Grandbois dans le renouvellement de la poésie canadienne à partir du milieu de la décennie 1930[20]. Si Leblanc considère d'abord et avant tout l'ordre chronologique de parution des premières plaquettes de Garneau et Grandbois, van Schendel se place plutôt du point de vue de l'événement public, c'est-à-dire qu'il retient surtout l'influence exercée par les deux volumes.

Le dimanche 1er décembre 1957, Radio-Canada diffuse une étude rédigée pour le compte de son Service international et consacrée aux aspects de la poésie canadienne-française[21]. A l'écoute, Léopold Leblanc y relève une erreur «trop importante pour

---

20. Participant à la réception critique immédiate de *l'Etoile pourpre*, Michel Pierre, du *Devoir*, fera allusion à cette polémique dans l'édition du 20 décembre 1957.

21. Au cours de cette émission, Jean-Louis Roux récite «Le feu gris...», poème qui appartient aux *Iles de la nuit*. — Les textes de Leblanc et van Schendel sont classés dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.6).

rester sans mise au point». Celle-ci paraît dans *le Devoir* du 7 décembre sous le pseudonyme de POLD[22].

Dans son commentaire radiophonique, Michel van Schendel, que Leblanc ne nomme pas, a donné à Saint-Denys Garneau le mérite d'avoir été le premier artisan du «renouveau poétique actuel» — mérite que Leblanc revendique pour Alain Grandbois dont les *Poëmes* d'Hankéou ont paru trois ans plus tôt que *Regards et jeux dans l'espace*[23]. En 1934, Garneau n'avait même pas commencé d'écrire, si l'on en croit l'«Introduction» de Robert Elie aux *Poésies complètes* éditées par Fides en 1949[24]. Leblanc traite ensuite de la rareté de *Poëmes*. Tirés à cent cinquante exemplaires, ils auraient sombré avec la jonque qui les transportait. Echappèrent toutefois au naufrage quelques copies (déjà envoyées à des amis, dont Marcel Dugas et Victor Barbeau) que Leblanc a pu consulter[25]. Celui-ci poursuit: «Cette rare fortune excuse le critique d'ignorer la teneur du recueil mais non son existence.»

Mais Leblanc ne peut se limiter au critère de la chronologie, plusieurs plaquettes de vers, qui n'avaient rien de novateur, ayant précédé celle d'Hankéou. A l'appui de sa thèse, il invoque donc un second argument qui ressortit à la qualité de l'œuvre. Si l'on objectait qu'en plus de paraître avant *Regards et jeux dans l'espace*, il fallait à *Poëmes* «la valeur des *Iles de la nuit*, on pourrait prêter au ridicule». En effet, les pièces du livre d'Hankéou se retrouvent toutes dans le recueil de 1944, avec de très légères

---

22. Identifié dans la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois, *Poésie II*, PUM, 1990, p. 626. Au fait, on classe par inadvertance le texte de Leblanc parmi les études sur *Poèmes* (l'Hexagone, 1963).

23. A ce sujet, voir également le f. 44 du mémoire de maîtrise de Leblanc.

24. Robert Elie soutient à la p. 12 que la composition de *Regards et jeux dans l'espace* a commencé à l'été de 1935.

25. Sur l'épisode des *Poëmes* d'Hankéou, voir le f. 54 du mémoire de maîtrise de Leblanc.

variantes et dans un ordre différent[26]. Leblanc conclut: «Aux mérites déjà reconnus de Grandbois, ajoutons donc, en toute justice, la publication du premier recueil de la poésie actuelle.»

Le jour même du lancement de *l'Etoile pourpre*, soit le 17 décembre, *le Devoir* reproduit la réponse de Michel van Schendel qui avoue être l'auteur de l'erreur signalée par POLD — erreur toutefois commise «en parfaite connaissance de cause»[27]. Car van Schendel sait que les *Poëmes* publiés à Hankéou «l'ont été en 1931 *[sic]* et sont donc antérieurs à *Regards et jeux dans l'espace*»[28]. Il sait aussi que les pièces du premier recueil ont été incorporées dans *les Iles de la nuit* dont la publication remonte à 1944.

Délaissant un moment la chronologie, van Schendel s'intéresse aux conséquences de la publication d'un ouvrage. «La perte du recueil de 1931 *[sic]* lui *[ayant]* enlevé tout caractère d'événement public au Canada», il s'ensuit que Saint-Denys Garneau «est chronologiquement le premier». En terminant, le critique précise «que personne ne songe à nier l'importance également grande d'Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau».

Si les deux critiques divergent d'opinion sur le premier artisan du renouvellement de la poésie québécoise, ils s'accordent cependant pour reconnaître l'importance de Garneau et de Grandbois dans le domaine des lettres locales auxquelles le second con-

---

26. Le deuxième argument de Leblanc repose sur ce présupposé: *les Iles de la nuit* sont novatrices — présupposé qui est en fait la prémisse majeure d'un syllogisme à peine voilé dont les autres termes s'énonceraient ainsi: or les *Poëmes* d'Hankéou se retrouvent dans *les Iles de la nuit*; donc ces *Poëmes* sont novateurs — d'autant plus qu'ils précèdent de dix ans le recueil d'avant-garde édité chez Lucien Parizeau.

27. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas ce texte.

28. Les *Poëmes* d'Hankéou ne datent pas de 1931 mais de 1934.

tribue une fois de plus en signant *l'Etoile pourpre* que dix-sept commentateurs, dont Michel van Schendel lui-même, vont recenser.

IV. UNE BONNE RENCONTRE

A partir d'ici, nous abordons l'étude de la réception critique immédiate de *l'Etoile pourpre*, œuvre d'un poète qui rompt un long silence et qui est édité par une jeune maison montante[29].

A. UN LONG SILENCE ENFIN ROMPU

Au printemps de 1958, Wilfrid Lemoine applaudit dans *Vie des arts* à la publication de *l'Etoile pourpre*, «nouvelle lettre parmi tant d'autres écrites mais jamais mises à la poste»[30]. Chroniqueur à *la Patrie*, Roger Duhamel note le dimanche 13 avril qu'Alain Grandbois est un écrivain d'autant plus précieux qu'il se fait rare. Il n'intervient dans les lettres canadiennes «qu'au moment où il est en mesure de faire entendre sa voix». Appartenant à la génération de Saint-Denys Garneau, Grandbois, signale Naïm Kattan

---

29. Richard Giguère a consacré une étude à «La réception critique de *l'Etoile pourpre* et de *Poèmes*» — étude parue dans *Grandbois vivant*, l'Hexagone, 1990, p. 75-87. Du même auteur, voir également «La réception critique de l'Hexagone dans les revues, de 1954 à 1970» dans *la Poésie de l'Hexagone*, l'Hexagone, 1990, p. 87-124.

30. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas cette recension.

dans la livraison de juin-juillet du *Bulletin du Cercle juif*, «vient de rompre un silence de dix ans»[31].

Proche de l'Hexagone, Michel van Schendel «attendait depuis longtemps qu'Alain Grandbois se décidât à puiser dans ses réserves de poèmes pour en laisser publier quelques-uns» (f. 1); voilà ce qu'il déclare sur les ondes de Radio-Canada le 7 janvier 1958, où il poursuit:

> Depuis les *Rivages de l'homme* qui datent de 1948, aucun recueil de lui n'était paru. Certains pensaient que cette source était tarie. Ils ajoutaient que cela était dans l'ordre, la poésie des *Iles de la nuit* conduisant normalement au silence. Et l'on considérait Alain Grandbois comme le symbole d'une poésie canadienne abondante en auteurs *[...]* économisant leurs œuvres. On ne peut pas toujours parler de son isolement. Cet isolement à la fin stérilise. La parole est privée de son support réel et de sa fin qui est de se lier à d'autres. La parole n'a donc plus qu'à mourir.

Heureusement, «les éditions de l'Hexagone viennent de changer» ce long silence en parole. Ou, remarque Pierre de Grandpré dans *le Devoir* du 15 février: «Les jeunes poètes du postsurréalisme canadien-français rendent hommage à leur chef de file et au plus important de leurs devanciers en publiant *[...]* un recueil nouveau d'Alain Grandbois».

B. UNE MAISON D'EDITION MONTANTE

Collaborant aussi au *Devoir*, Michel Pierre rend raison le 20 décembre 1957 du succès de l'Hexagone qui tient «à des circonstances favorables, à la personnalité de l'équipe de direction. Ainsi, Gaston Miron s'est assuré de fidèles amitiés parmi de nombreux jeunes», même à l'étranger, où «des revues françaises ont consacré des

---

31. N. Kattan, p. 2. — En réalité, neuf ans séparent *Rivages de l'homme* (1948) de *l'Etoile pourpre* (1957). — A propos de la crise à la fois morale, religieuse et métaphysique que Saint-Denys Garneau a traversée, Naïm Kattan écrit qu'elle a abouti à un échec, puisque le poète, «plusieurs années avant sa mort, c'est *[sic]* réfugié dans le silence».

critiques importantes à la plupart des recueils de poésies de l'Hexagone»[32]. Ce succès dépend encore de «la qualité de la production», la collection de luxe «Panorama» (qui accueille *Présence de l'absence* de Rina Lasnier, *l'Etoile pourpre* d'Alain Grandbois et *l'Homme et le jour* de Jean-Guy Pilon) se doublant d'une collection courante «fort soignée»[33]. Mais le succès de l'Hexagone résulte surtout de l'intérêt, de «l'enthousiasme suivi d'un certain public amateur de poésie».

Au mois de février 1959, Solange Chaput-Rolland attire l'attention dans *Points de vue* sur deux maisons d'édition qui, au Canada français, «font presque office de critique»[34]. Il s'agit de l'Hexagone et d'Orphée qui «présentent, presque toujours, des poèmes d'excellentes qualités» composés par des jeunes. Leur production mûrie, «sinon par l'expérience des années, du moins par une recherche d'absolu», témoigne la plupart du temps «d'une langue châtiée, parfois dure et fermée, mais de plus en plus affranchie d'hermétisme, voire d'automatisme».

Enfin, deux critiques prennent leur distance vis-à-vis de l'Hexagone. Ainsi, Gustave Lamarche observe dans la livraison d'octobre-décembre 1957 des *Cahiers de Nouvelle-France* que les imitateurs en vers plus ou moins hexagonaux de Grandbois se réfugient «par pauvreté dans de faux secrets» (p. 326). Le chroniqueur ajoute: «Ce n'est pas sa faute à lui, et nous n'avons nous-mêmes qu'à faire le partage». Quant à Emilia Allaire,

---

32. Dans la livraison de juin-juillet 1960 de *Livres de France*, Georges Day rendra compte de *l'Etoile pourpre*.

33. Michel Pierre précise que Pilon a reçu le prix David en 1955, et Lasnier, le prix Duvernay au début de décembre 1957.

34. S. Chaput-Rolland, p. 24. — La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas cette contribution. — Fondée par Solange Chaput-Rolland et Andréanne Lafond, la revue *Points de vue* se propose de faire connaître tous les aspects de la vie canadienne où coexistent de trop nombreuses solitudes. Voir l'«Editorial» du premier numéro paru en septembre 1955. Voir également *Vingt-cinq à la une: biographies* (la Presse, 1976) où Isabelle Girard fait allusion à *Points de vue*, «journal de combat qui engagea la lutte pour la liberté d'expression et pour la syndicalisation, tout en préparant la voie pour le Mouvement laïque de langue française» (p. 42).

elle propose le 22 janvier suivant cette définition de la maison d'édition montréalaise: un groupement avant-gardiste qui publie quelques poètes écrivant «en vers libérés» — forme que la chroniqueuse du *Temps* de Québec ne prise guère.

On assiste donc ici à la bonne rencontre entre un auteur rare et précieux et une maison d'édition avant-gardiste animée par les jeunes poètes du postsurréalisme québécois, le prestige de l'illustre aîné rejaillissant sur ses «épigones» qui lui prêtent, en retour, un peu de leur jeunesse.

V. LE SENS MORCELÉ

En plus de commenter des faits d'appareil, les critiques dégagent de *l'Etoile pourpre* certains thèmes, dont ceux de l'amour, de la mort et de la vie, quelques auteurs s'interrogeant sur le sens intelligible en poésie ou sur le sens existentiel, questions souvent liées.

Présentant les «Nouveaux poèmes d'Alain Grandbois», Michel Pierre rapporte l'opinion d'une jeune fille: «On dirait que la poésie est divisée en deux: forme traditionnelle à vocabulaire sûr et forme libre à vocabulaire ésotérique.» Ces propos amènent le collaborateur du *Devoir* à se demander si la poésie susciterait des «querelles similaires à celle de la peinture: figuratif et non figuratif». Mais il suspend son jugement. De son côté, Solange Chaput-Rolland dit aimer la poésie de Grandbois, difficile d'accès «mais lourde de découvertes à qui se laisse emporter» par son rythme (p. 24), ce qui n'est pas le cas de tous.

A. UN ART DU DISCONTINU (Guy Sylvestre)

Dans *The University of Toronto Quarterly*, Guy Sylvestre pose en juillet 1958 qu'Alain Grandbois «pratique un art du discontinu» (p. 549). Irréductible à tout ordre logique, sa poésie «est faite d'une juxtaposition d'intuitions, d'expériences, de visions, de souvenirs, de regrets, de désirs et de rêves, qui ne sont pas liés les uns aux autres et *[...]* sont donnés pour leur beauté individuelle» (p. 548).

Le critique énumère ensuite quelques motifs, dont ceux de l'amour, du voyage et du remords. Mais le thème central, celui qui supporte toute l'orchestration et lui donne sa continuité, c'est la mort, toujours présente à l'esprit et au cœur du poète et qui imprime «son caractère tragique à toute l'aventure humaine»[35]. Vécue dès cette vie, la mort apprivoisée et même acceptée «empêche Grandbois de sombrer dans le désespoir». Puis Sylvestre avoue: «Il est difficile d'aller plus loin dans l'explication».

Il se tourne alors vers un thème qui surgit pour la première fois dans *l'Etoile pourpre*: «Celui de l'au-delà, de l'absolu». Pour la première fois, le poète va «nommer Dieu par son nom», mais il s'agit du Dieu inconnu[36]. A la vérité, toute l'œuvre de Grandbois constitue «comme un cri dans la nuit, un appel incessant de l'homme en proie à l'amour et à la mort et, comme l'homme de Kafka, au remords pour une faute indéterminée» (p. 549).

Entre ces motifs, il n'est pas possible d'établir un ordre, «pas plus qu'il n'est possible de préciser la signification exacte de *[...]* l'imagerie du poète dont le sym-

---

35. René Garneau a développé cette idée dans «Alain Grandbois et la familiarité de la mort», *les Cahiers de l'Ouest* (juillet 1954): 24-26.

36. Cette affirmation, que Sylvestre reprendra dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*, est inexacte. En effet, Dieu apparaît dans *les Iles de la nuit* (Parizeau, 1944, p. 123) et dans *Rivages de l'homme* (s. é., 1948, p. 94).

bolisme est obscur et la force incantatoire grande». En d'autres mots, il est impossible de déduire de cette théorie de thèmes «une philosophie de la vie, une métaphysique de l'existence» (p. 548), le lecteur étant en présence d'«un de ces beaux désordres» qui est un effet de l'art[37].

En terminant, Sylvestre admet qu'«il y a un chiffre dans cette poésie» (p. 549). Mais, ajoute-t-il, «il faudrait une longue et patiente exégèse pour déchiffrer *[...]* le sens de ces colonnes, portiques, tours, palais, urnes, épées, qui surgissent partout dans cette œuvre et dont le constant retour finit par créer une sorte d'hypnose à laquelle il est difficile de résister».

On remarquera que Guy Sylvestre multiplie les contradictions[38]. Par exemple, il soutient d'abord que les motifs de *l'Etoile pourpre* sont simplement juxtaposés, mais il affirme ensuite que la mort représente le thème obsessionnel, organisateur du recueil et va jusqu'à parler d'orchestration. En présence de *l'Etoile pourpre*, le critique est à la fois rebuté par l'obscurité des images et fasciné par leur éclat. Mais en même temps, il se défend contre la puissance d'envoûtement qu'exercent les «beaux désordres» grandboisiens. Le désarroi, l'attitude ambivalente de Sylvestre dépendent en partie de son incapacité de dégager les significations d'un énoncé «peu rationnel». Bref, l'exégète est dépassé par un corpus qu'il sait par ailleurs explicable — situation pour le moins inconfortable.

Reconnaissant eux aussi le caractère équivoque de *l'Etoile pourpre*, d'autres commentateurs ne le connotent pas négativement.

---

37. René Chopin a parlé de «beau désordre poétique» à propos des *Iles de la nuit* dans *le Devoir* du 2 septembre 1944.

38. De plus, son texte, assez mal écrit, abonde en redites.

B. LA CONFIDENCE ECLATEE (Gilles Marcotte)

Collaborateur à *Cité libre*, Gilles Marcotte écrit en mai 1956: la vertu et le sens de la poésie grandboisienne résident dans l'éclatement[39]. «Aussitôt livrée, la confidence éclate, la parole se projette parmi les éléments», la passion de l'homme se révélant et s'accomplissant dans une clameur universelle (p. 34). Toujours reprise, indéfiniment recommencée, l'aventure sentimentale est accompagnée de joies brèves et d'un perpétuel mensonge duquel monte, fulgurant, le «Chant des Absolus»[40].

Dans cette poésie, les amateurs de psychologie et de métaphysique élémentaires ne trouveraient pas leurs biens. En effet, réduit à ses données intellectuelles et sentimentales immédiates, l'art de Grandbois «n'offre plus guère d'intérêt». Il faut plutôt l'étudier sous un angle littéraire, conscient des difficultés de la poésie de Grandbois. Car le langage «dont elle use, le concert d'images qu'elle met en œuvre, donnent naissance à un monde auquel rien», jusque-là, n'avait préparé le lecteur (p. 33).

«Sans cesser d'être fascinée par les mêmes tentations, les mêmes puissantes et riches matières», la poésie d'Alain Grandbois a évolué (p. 34). Dans *l'Etoile pourpre*, un chant monte et s'amplifie démesurément; une passion court à l'incandescence absolue, rappelant ainsi *les Iles de la nuit*. Quelque chose a cependant changé en 1948 avec les *Rivages de l'homme* qui ont apporté une douceur nouvelle: «L'aveu d'un passé très lointain, voué aux sortilèges de l'eau, et qui ne pesait pas moins lourd que les durs éclats

---

39. Sur *Cité libre*, voir «L'émergence de l'homme abstrait» d'André-J. Bélanger, dans *Ruptures et constantes*, Hurtubise HMH, 1977, p. 63-135; «La littérature québécoise dans la revue *Cité libre* (1950-1966)» d'Hélène Lafrance, dans *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*, le département d'Etudes françaises de l'Université de Sherbrooke, 1979, p. 84-104; et «Essayistes d'une Cité (plus inquiète que) libre» de Robert Vigneault, *Voix et images* (printemps 1980): 525-536.

40. «Le Chant des Absolus» appartient au «Poème 25», *l'Etoile pourpre*, 1957, p. 50.

de la révolte.» Un autre glissement s'opère de *Rivages de l'homme* à *l'Etoile pourpre* qui marque «l'heure, non pas du doute — cette poésie, par la violence même de son mouvement, s'interdit le doute —, non pas de la résignation, mais du résumé et de la reprise».

Au terme de la démarche, la conclusion échappe à la pure magie du rêve. La poésie a rejoint le poète qui accède «à un nouvel ordre de conscience, où le cœur avoue et *critique* les pouvoirs du rêve» (p. 35). «Les jeux de 'la terrible évasion' ne se jouent plus toujours sans lassitude»[41]; «l'alliance de la mort et de la gloire, de la mort et de la pureté, a perdu son efficace de suprême exorcisme. Le 'grand silence inexorable' dans lequel se perdait le poète des *Rivages de l'homme*» s'est changé en une épouvante plus secrète, un étouffement plus intime[42]. Dans *l'Etoile pourpre*, «le poème dévoile un arrière-fond de sourde inquiétude, où se noue le contrepoint équivoque de l'innocence et de la condamnation, de l'orgueil et de l'acceptation, du désir et de la satiété» (p. 34). Mais sans cesse «remontent les souvenirs des amours passées, vieillies; et remontent surtout les souvenirs d'enfance, plus impérieux et plus tendres que jamais».

C. LES AGREGATS D'IMAGES (Pierre de Grandpré)

Contrairement à Marcotte, Pierre de Grandpré observe le 15 février 1958 que les clefs véritables de la poésie grandboisienne «seraient à chercher dans la psychologie

---

41. Le passage guillemeté par Marcotte appartient à «La part du feu», *l'Etoile pourpre*, 1957, p. 36. — Pour Jacques Brault, nul poème de Grandbois «ne tend directement à mettre à l'épreuve la poésie, exception faite peut-être de 'Fermons l'armoire...'», pièce tirée des *Iles de la nuit*, «où d'ailleurs il est plus question de la personne du poète que de la poésie elle-même» (*le Devoir* du 7 novembre 1964, p. 24).

42. G. Marcotte, p. 34. — Le passage que Marcotte met entre guillemets appartient à «L'aube ensevelie», *Rivages de l'homme*, 1948, p. 75.

profonde de l'auteur». Mais, continue le chroniqueur du *Devoir*, «un recueil comme *l'Etoile pourpre* décourage le commentaire parapoétique; il ramène de force le critique à l'essentiel de sa tâche, qui est l'appréciation poétique». Incapable d'expliquer, de Grandpré va donc apprécier l'art et la force de l'expression, la série des petits miracles verbaux que juxtapose le poète, les clefs psychologiques étant livrées indirectement «par les agrégats d'images ou de rythmes auxquels préside l'inconscient, fermé à l'indiscrète exploration du premier venu».

Le critique attire d'abord l'attention sur les concessions à la rhétorique contenues dans *l'Etoile pourpre* où «les vers réguliers surabondent, à commencer par le premier, octosyllabe classique *[...]*[43]. Dans 'Les jours verts', le poète ne craint pas de dérouler de parfaits alexandrins»[44]. Une autre chose frappe de Grandpré: «L'abondance métaphorique». Sans cesse éclatent «les plus belles images de la femme et de l'innocence». Mais c'est le thème de la mort qui retient surtout de Grandpré.

Dans la plaquette, il discerne un sentiment pathétique de la destinée humaine qui se fonde «sur la perpétuelle assimilation et la constante transmutation de l'Amour et de la Mort. Il y a là l'ébauche d'une véritable pensée cosmique ou métaphysique». Dans presque tous les poèmes, «des cris de liberté, de joie, de force et de virilité» fusent. De Grandpré «s'étonne un peu que la vie, pourtant embrassée avec une sorte de frénésie sensuelle, se heurte partout au vocabulaire de la Faute et débouche inexorablement sur l'obsession de la Mort». Une mystérieuse alchimie est cependant à l'œuvre. «Comme si la mort devait lever les interdictions et les violences, son visage se transmue en celui de

---

43. Le vers inaugural de *l'Etoile pourpre* s'énonce ainsi: «C'était l'ombre aux pas de velours» («L'étoile pourpre», 1957, p. 11).

44. Dans le même ordre d'idées, Gustave Lamarche juge très curieux «les prudents essais du poète dans le mètre régulier. Rime et rythme, ces bonnes baguettes de l'inspiration, lui découvrent des sources inaperçues» (p. 328).

la vie même». «Si le poète parvient à donner de la mort, qui est au centre de son inspiration, une image si tendre et si vibrante de vie, c'est peut-être qu'une certaine réalité par trop désespérée appelle un semblable jeu de compensations.»

Fondamentalement, *l'Etoile pourpre* raconte une quête dont le poème «Beau désir égaré» pourrait bien suggérer, «en termes magnifiques, l'objet réel»[45]. Mais de Grandpré n'est pas le seul à évoquer une recherche d'ordre spirituel.

D. INCOHERENCE ET PERFECTION (Gustave Lamarche)

Parfois, note Gustave Lamarche qui se cache derrière les initiales R.D.[46], Alain Grandbois est incohérent jusqu'à la perfection, comme dans la pièce intitulée «Rien», où l'on ne saisit «aucun lien d'un vers à l'autre, où il faudrait un titre pour chaque vers»[47]. Le collaborateur des *Cahiers de Nouvelle-France* s'empresse toutefois d'ajouter qu'il n'a pas besoin de saisir toujours le secret du poète. Il suffit de savoir qu'il en a un, comme les grands philosophes ou les saints. Convaincu que l'art ne s'analyse pas plus que le son d'un violon et que celui, si jaillissant, pratiqué par Grandbois «se laisse encore plus mal arrêter», Lamarche cherche malgré tout à déchiffrer l'énigme de *l'Etoile pourpre* (p. 328).

---

45. A l'instar de Gustave Lamarche, Pierre de Grandpré cite la deuxième strophe de «Beau désir égaré» que nous avons mise en exergue à ce chapitre.

46. R.D. pour Réginald Dupuy, pseudonyme de Gustave Lamarche. Identifié par René Pageau dans *les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 66. Intitulé «Un visage d'Alain Grandbois», l'article contient de larges extraits de la correspondance que Lamarche et Grandbois ont entretenue entre 1948 et 1958. On rappellera que Réginald Dupuy a critiqué sévèrement l'univers chthonien des *Iles de la nuit* dans la livraison d'avril 1948 des *Carnets viatoriens*.

47. G. Lamarche, p. 326. — Lamarche se réfère plus particulièrement à la p. 53 de *l'Etoile pourpre*.

Celui qui côtoie Grandbois à l'Académie canadienne-française depuis 1944 se demande d'abord dans quel ciel se trouve l'étoile du recueil. Il répond: «Evidemment pas dans le ciel des cieux gravis par Jésus-Christ et occupé par Paul Claudel» (p. 326). Il s'agit plutôt d'un ciel de désespoir. Et l'astre qui y scintille «a la couleur liturgique de la pénitence. C'est bien l'étoile de la Faute, suivie dans son circuit avec le regard de la tristesse.» Chez Grandbois, il n'y a cependant nulle connivence ou complicité. Possédant au suprême degré le sens de l'instant et au même degré le sens corrélatif de l'éphémère, le poète «ne peut échapper à son supérieur destin. Il veut boire tout l'instant et, fatalement, il retourne vide son verre: il est sauvé» (p. 327), à son insu ou malgré lui, pourrait-on dire[48]. Quant à l'amour humain, il est également l'indice d'une réalité transcendante. Merveilleusement limité, il est, selon Lamarche, l'image exaltante de l'autre amour, celui-ci divin.

Certes, l'auteur de *l'Etoile pourpre* ne reconnaît pas le Dieu du *vrai* ciel, «mais il le dépeint», notamment dans la pièce intitulée «Voiles». Après avoir brandi l'apocalypse et le chaos, geste qui étonne et effraie le lecteur, Grandbois «retombe soudain sur son âme d'enfant» (p. 328). En définitive, la plaquette de vers narre la recherche de l'innocence et met en scène «l'homme soupirant après ce qu'il a été et qu'il aurait pu rester» (p. 326).

VI. EROS ET THANATOS

D'autres commentateurs ne posent pas la question du sens ou, s'ils le font, ils conviennent aussitôt que celui de *l'Etoile pourpre* est on ne peut plus limpide. Ils

48. S'autorisant des exemples de Charles Maurras et Anna de Noailles, convertis *in extremis*, Lamarche affirme que l'auteur de «Beau désir égaré» «est visionnaire de l'Etoile *bleue*».

développent le thème de l'amour ou font s'affronter Eros et Thanatos, le recueil de 1957 marquant le triomphe de la vie.

Dans *l'Etoile pourpre*, Wilfrid Lemoine voit «une magnifique leçon d'amour et de liberté». Refermant la plaquette, Solange Chaput-Rolland remarque: «Rarement, chez nous, a-t-on parlé d'amour avec autant d'abandon et de pureté» (p. 24). Emilia Allaire définit ainsi l'œuvre de Grandbois: «Un recueil de prose poétique où l'accord physique tient lieu de thème. L'amour d'expression charnelle y est chanté sur tous les tons mais jamais en vers...» De son côté, Gustave Lamarche écrit: «L'amour appartient bien à tous», mais il incombe à quelques-uns, dont Grandbois, de l'exprimer (p. 326).

Certains commentaires sont plus substantiels[49].

A. L'AMOUR SUBLIME MAIS NON SUBLIMÉ (Andrée Maillet)

Toujours directrice de la revue *Amérique française*, Andrée Maillet commente *l'Etoile pourpre* dans l'édition du 12 janvier 1958 du *Petit Journal*. D'entrée de jeu, elle cite Samuel Baillargeon, auteur d'une *Littérature canadienne-française* éditée par Fides en 1957: Grandbois «*aboutit finalement à l'obscurité dense ;* [...] *malgré ses incohérences et son hermétisme, il reste un grand poète parce qu'un souffle cosmique tourbillonne en cyclone dans ses hallucinations*»[50]. La chroniqueuse passe ensuite à l'attaque: «Le bon Père n'avait pas encore lu *l'Etoile pourpre*, paru peu après son gros manuel. Hallucinations, cyclone, souffle cosmique, incohérences», il n'y a rien de tout

49. A notre connaissance, Pierre Emmanuel a été le premier à approfondir le thème de l'amour chez Grandbois. Il l'a fait le 11 septembre 1953 sur les ondes de Radio-Canada.

50. Voir S. Baillargeon, p. 346.

cela dans la plaquette où les vers paraissent illustrer clairement les intentions du poète. Car, de toute évidence, celui-ci a «une expérience authentique à transmettre».

De fait, *l'Etoile pourpre* consiste en un poème d'amour en plusieurs chants — «poème d'amour bien incarné, bien charnel, bien subjectif, avoué, savouré, dense si l'on veut, mais assurément point obscur». Le poète y célèbre l'amour terrestre, «la sensualité descriptive ne *[permettant]* pas de libre interprétation. En vain quelque exégète comme on en voit trop s'efforcerait-il de lui faire dire autre chose. L'amour est peut-être ici sublime, mais il n'est plus sublimé.» Havre au milieu d'une vie «cahoteuse», oasis, l'amour humain partagé est «un moyen, le seul possible en l'occurrence, d'atteindre l'infini».

Andrée Maillet s'attache également au motif de la femme de l'homme aimé[51]. «Celle dont les yeux sont peuplés de douceur et de myosotis, ses membres nacrés, *[et]* qui se dresse comme un beau lys éclatant, n'est pas un symbole, un mythe, un mot pour un autre[52]. Elle est bien une femme», une certaine femme qu'il évoque.

Riche «d'amour décrit, invoqué, évoqué» — éléments qui manqueraient à tous les romans du cru —, le nouveau recueil marque, espère Andrée Maillet, un commencement dans la production du poète et dans la littérature canadienne-française.

En somme, Grandbois, auteur d'une œuvre «univoque», serait un écrivain «réaliste», *l'Etoile pourpre* représentant le récit «authentique» des amours du poète. Un autre critique vient près de succomber à la tentation biographique, mais une certaine retenue l'en préserve.

---

51. Le syntagme *la femme de l'homme aimé* provient du poème «Le sortilège», p. 60.

52. «Celle dont les yeux ° Sont peuplés de douceur et de myosotis» appartient au poème intitulé «L'étoile pourpre» (p. 12); «ses membres nacrés», au «Prix du don» (p. 20); et «Comme un beau lys éclatant», au «Poème 25» (p. 45).

B. L'AMOUR PUDIQUE (Roger Duhamel)

Chroniqueur à *la Patrie*, Roger Duhamel a l'impression que *l'Etoile pourpre* se situe à mi-chemin entre *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*[53]. Certes, «les vocables conservent leur prestige intrinsèque», et le poète réfléchit encore sur les émotions abolies sans cesse renaissantes et sur le passé enchanté, mais le critique ne découvre plus dans le recueil de 1957 cette véhémence inquiète, ce rythme court et haletant, cette présence de la mort prochaine qui l'avaient tellement frappé en 1948 «après la luxuriance un peu complaisante des premiers poèmes». Le ton qui domine à présent est de résignation triste, d'apaisement conquis de haute lutte; et les mots «baignent dans un climat d'humanité qui *[...]* rend ces chants fraternels».

Quoi qu'il en soit, Grandbois ne parle «que de soi, mais il enveloppe sensations et sentiments dans les plis d'une phrase opulente où il cherche à se dissimuler», sa pudeur d'artiste s'effrayant des confidences. Aussi Duhamel éprouve-t-il quelque surprise quand son ami Grandbois s'exprime directement et cède au mirage énumératif comme dans «La part du feu». En s'excusant à peine, Duhamel retranscrit l'émouvante pièce intitulée «La morte de nos seize ans» qui correspond à une expérience intime qu'il est mieux que quiconque en mesure de comprendre. Aussi pudique que le poète, il se garde toutefois d'en dire davantage. «A moins de se livrer à une exégèse qui risquerait de défiorer une œuvre aussi cristalline» et qui, de toute façon, n'aurait guère sa place dans les colonnes de l'hebdomadaire montréalais, le silence seul s'impose[54].

---

53. L'article de Duhamel paraît le 13 avril 1958.

54. D'abord quotidien, *la Patrie* est devenue hebdomadaire le 15 novembre 1957.

En résumé, seule importe la voix du poète dont l'œuvre est à la fois un secret, connu seulement des initiés, et la clef qui permet de l'expliquer. Quant au commentateur qui fait ainsi l'économie d'une étude, il joue, de son plein gré, le rôle passif de l'auditeur.

C. L'ACCEPTATION SEREINE DE LA VIE (Naïm Kattan)

Secrétaire et rédacteur en chef du *Bulletin du Cercle juif*, Naïm Kattan observe dans la livraison de juin-juillet 1958: d'un passé lourd, Alain Grandbois «garde le souvenir vivace des blessures et des peines»[55]. S'il éprouve des regrets, des soifs inassouvies, la nostalgie d'un monde inaccessible, «le poète ne se laisse jamais envahir par le désenchantement». Par une ascèse du verbe et du sentiment, «il atteint une plénitude qui laisse peu de place à la résignation». N'ayant rien perdu de sa chaleur et de son enthousiasme d'antan, l'auteur de *l'Etoile pourpre*, dont les vers sont ceux d'un homme mûr (sinon d'un sage), bémolise sa révolte qui cède la place «à une acceptation sereine de sa vie».

D. LA PUISSANCE DE VIVRE ET DE DIRE (Michel van Schendel)

Dans le cadre de l'émission *la Revue des arts et des lettres* diffusée sur les ondes de la radio d'Etat, Michel van Schendel se livre le 7 janvier 1958 à la «Critique de *l'Etoile pourpre*». Sans nier «les thèmes qui dans *les Iles de la nuit* se conjuguent: mort, érotisme du souvenir, solitude» (f. 1), le recueil de 1957 les amplifie. «Il leur donne

---

55. N. Kattan, p. 2 — Aucun article du *Bulletin* n'est signé, mais on peut présumer que celui intitulé «La poésie canadienne» a été écrit par Naïm Kattan, critique littéraire. — La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas cette contribution.

une force haletante et un rythme d'essouflement *[sic]* qui conviennent mieux à leur nature.» Dans la densité rauque des paroles d'aujourd'hui, il résume «la vigueur sensuelle qu'extériorisait davantage le vers large des *Iles de la nuit*».

Mais le critique examine surtout une idée reçue: la solitude conduirait «inéluctablement à l'enterrement de toute parole. En un sens, Grandbois prouve que c'est exact: il enterre la parole au sens où il la plante en terre pour lui donner plus de résistance.» Abstrait, le genre de déduction isolement-silence ne tient compte, soutient van Schendel, ni des forces qui luttent contre l'isolement ni de la vitalité, celle de Grandbois étant «en raison inverse de sa solitude»[56]. D'une part, la vigueur de l'homme «produit le combat; la vigueur de l'expression découvre de grands espaces libérés; et la lutte le fait sortir de lui-même» (f. 1-2). D'autre part, la hantise de la mort fait rentrer Grandbois en soi; cette hantise donne à la mort «un triomphe qui en soi n'est pas visible, mais qui le devient par la force avec laquelle il en parle» (f. 2). Ou, si l'on préfère, ce qui est triomphant dans la mort n'est pas ce qu'elle est mais ce qu'en dit le poète, la sensualité dont il la revêt et qui la rend vivante.

Bref, «la seule puissance de vivre confère au poème tout son lyrisme». Ayant la force lyrique de traduire l'essoufflement de ses hantises et de la vie vieillissante, Grandbois «découvre dans l'obsession de ce qui disparaît de nouvelles raisons d'exister» (f. 2).

On pourrait ranger les principaux commentateurs de *l'Etoile pourpre* sous deux étiquettes. Ceux de la première inclinent vers une certaine immanence de la chose littéraire. On mentionnera d'abord Andrée Maillet et Roger Duhamel qui vulgarisent la

---

56. Autrement dit, plus l'isolement serait grand, moins il y aurait de vitalité. Or van Schendel dote Grandbois d'une vitalité qui lui permet justement de vaincre l'isolement.

production grandboisienne pour les lecteurs de deux périodiques «populaires»: *le Petit Journal* et *la Patrie*. Tous deux lient l'existence de Grandbois et ses textes, Duhamel prenant toutefois la plume pour écrire qu'il n'y a, tout compte fait, rien à dire sur les vers et la vie de son ami. De plus, ces chroniqueurs décochent des flèches plus ou moins acérées aux «exégètes» qui compliquent à dessein ou défloren t une œuvre cristalline à souhait[57].

Plus «sérieux», Gilles Marcotte, Michel van Schendel et Pierre de Grandpré collaborent à des médias «intellectuels»: *Cité libre*, l'émission radiophonique *la Revue des arts et des lettres* et *le Devoir*. Rejetant d'emblée les approches psychologique et philosophique, Marcotte se livre à une étude thématique qui tente de rendre raison d'un énoncé contradictoire ou contrapuntique, où le poète réfracte son propre cheminement. Celui-ci va de la véhémence, de l'enthousiasme à la désillusion, à un certain désabusement, la magie du songe n'opérant plus en fin de parcours. En somme, les trois recueils québécois de Grandbois composeraient une réflexion sur le rêve et, en filigrane, sur la poésie. Van Schendel est lui aussi sensible au caractère ambivalent de l'art grandboisien. D'ordre existentiel, son analyse débouche sur une explication littéraire, *l'Etoile pourpre* racontant non seulement le triomphe des forces de vie sur celles de mort, mais encore, sinon surtout, la victoire de la parole sur le silence, capitale pour un homme de lettres. De Grandpré, lui, procède, on s'en souvient, à une analyse du style et des thèmes de Grandbois qui devrait conduire à une interprétation de type psychologique. A la fin de son article, il suggère plutôt une piste métaphysique, la plaquette traduisant une quête spirituelle. En d'autres termes, le critique s'arrête là où commence Gustave Lamarche.

---

57. Dans le même ordre d'idées, Solange Chaput-Rolland écrit: «La méditation et le silence valent mieux qu'une savante érudition ou un sens trop aiguisé d'une critique sans cesse à l'affût de la moindre faille dans un texte, du plus petit accroc aux règles poétiques» (p. 24).

Par ailleurs, les commentateurs de la seconde catégorie, Gustave Lamarche et Guy Sylvestre, écrivent eux aussi dans des revues où la chose culturelle occupe une large place: *les Cahiers de Nouvelle-France* et *The University of Toronto Quarterly*, mais ils font intervenir une transcendance. En lisant Lamarche, dont la contribution exploite l'idée de la recherche de Dieu, on se demande s'il rend toujours compte de *l'Etoile pourpre* ou s'il n'esquisse pas souvent *le* livre d'après lui idéal, c'est-à-dire conforme à l'espérance, à la sotériologie chrétienne. Pour sa part, Sylvestre regrette que le recueil de vers ne contienne aucun discours intelligible. Celui que l'auteur de *Poètes catholiques de la France contemporaine* voudrait entendre ne contreviendrait d'aucune façon au credo romain. Il convient d'ajouter que, la plupart du temps, Sylvestre dissimule ses critères moraux derrière des considérations esthétiques.

On précisera enfin que si à peu près tout le monde adopte une perspective thématicienne, seulement quatre auteurs lient *l'Etoile pourpre* aux précédentes plaquettes. Il s'agit de Duhamel, Marcotte, Sylvestre et van Schendel, leur contribution préfigurant la rétrospective que constituera en 1963 la réception critique immédiate de *Poèmes*.

VII. LES JUGEMENTS ESTHETIQUES

De l'édition de *l'Etoile pourpre*, Michel Pierre affirme: «Elle est une très belle réussite». Wilfrid Lemoine considère plutôt le contenu du livre qu'il juge «digne, noble et nostalgique». De son côté, Solange Chaput-Rolland goûte la poésie altière et forte de Grandbois dont le troisième recueil québécois domine «la production de l'année à l'Hexagone» (p. 24). Si l'on en croit Naïm Kattan, *l'Etoile pourpre* est sans doute une

des meilleures plaquettes de vers publiées au Canada ces dernières années. Mais les jugements prononcés par les commentateurs ne sont pas unanimes.

A. DES AVIS PARTAGES

Se souvenant de Pascal, Gustave Lamarche observe que l'art grandboisien s'exalte souvent «en superpositions de jets propres à gâter le plaisir. Un peu de géométrie ne nuit pas à la finesse» (p. 328). Cette réserve n'empêche toutefois pas le critique de rendre hommage à ce qu'il appelle, on y reviendra bientôt, la «merveilleuse ingénuité savante» du poète (p. 326). Selon Pierre de Grandpré, l'amour de Grandbois pour les hautes explorations dans l'espace et le temps «va parfois jusqu'à la *[surcharge]*[58]. Le procédé énumératif peut laisser, ici et là, une impression de bric-à-brac et de clinquant» démentie il est vrai par certains vers et groupes de vers somptueux sans effort.

Parfois, confie Gilles Marcotte, la vision de l'écrivain «se brouille, les images contraires se juxtaposent abruptement, le mouvement n'*[arrive]* pas à se libérer. Mais ces quelques faiblesses ne sont peut-être que la rançon de l'accès à un nouvel ordre de conscience» où, on l'a précédemment noté, «le cœur avoue et *critique* les pouvoirs du rêve». La poésie d'Alain Grandbois (qui, à l'instar de toute poésie, vit de risque) «apparaît menacée — et, par là même, elle se prouve vivante», comme dans «Noces» qui comptent parmi les plus beaux vers du poète et de toute la littérature canadienne-française (p. 35).

---

58. De la poésie de Grandbois, le rédacteur de l'appel de souscription pour *l'Etoile pourpre* écrit, on l'a déjà noté, qu'elle «ouvre toutes grandes les portes de la conscience sur l'espace et le temps».

Michel van Schendel, lui, apprécie l'œuvre de Grandbois pour sa vigueur «à peu près constante» (f. 2). Aussi trouve-t-il regrettable que le début de *l'Etoile pourpre* «contienne des poèmes assez faibles, de couleur rose, poèmes d'attendrissement que la poésie de Grandbois n'avait pas évités dans *Rivages de l'homme*, mais pour lesquels elle ne semble point faite. Il tombe alors dans une rhétorique du romantisme» obsolète pour les jeunes poètes. Puis le commentateur radiophonique s'en prend à certains collègues qui, à propos de la plaquette, «ont parlé de scories du langage»[59]. Il estime «malhonnête d'attribuer à Grandbois l'emploi généralisé de ces scories et de s'en autoriser pour condamner sommairement le recueil» qui possède une qualité annulant pratiquement la nocivité des déficiences occasionnelles. En poésie, *l'Etoile pourpre* a, en effet, trouvé quelque chose de très précieux: «Le style narratif de la confidence, le ton de la conversation» (f. 3), procédé auquel Eluard lui-même n'est parvenu que dans les dix dernières années de sa vie[60].

B. TROIS CRITIQUES DEÇUS

Fervente admiratrice des jeunes poètes, Fernande Saint-Martin critique sévèrement Grandbois[61]. Si *l'Etoile pourpre*, sur le plan des images, conserve l'éclat et la vivacité des *Iles de la nuit*, le ressort dynamique et moral s'est toutefois brisé, «l'appel violent s'est apaisé; et les scories, les clichés ou les banalités du style, tout comme la monotonie

---

59. Van Schendel vise ici Fernande Saint-Martin dont on rapportera bientôt les propos.

60. Dans le même ordre d'idées, Gustave Lamarche écrit: «Du moment qu'il aurait en plus cette science rare qui est le génie» (p. 326), un petit garçon du peuple, âgé de seize ans, parlerait comme l'auteur de «Cœur», pièce qui appartient à *l'Etoile pourpre*.

61. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas cet article paru dans *la Presse* du 28 décembre 1957.

du rythme, deviennent plus apparents au moment où le poète tente seulement de composer un lieu et un regard devant l'irréparable».

Aux antipodes se situe Emilia Allaire, partisane du classicisme littéraire. Elle aussi se distancie de l'écrivain, mais au nom de la tradition. Au milieu de son articulet, la chroniqueuse «se prend à penser à ce que seraient de beaux poèmes en vers réguliers au lieu de ces phrases hachées... Quelle intensité prendrait le souffle de Grandbois si seulement il taillait un peu sa plume!»

Egalement déçu par le recueil de 1957, Guy Sylvestre s'explique longuement. Il pose que l'art de Grandbois en a toujours été un du discontinu. «Sa poésie n'a jamais été un discours, et sa plus grande faiblesse a toujours été de ne pas savoir *composer* un poème» (p. 548). Loin de l'infirmer, la lecture de *l'Etoile pourpre* conforte la position du critique. Dans le dernier ouvrage, Sylvestre entend la même voix; il reconnaît «le même homme avec son expérience, ses aspirations et ses hantises *[...]* les mêmes depuis toujours»; il «y retrouve les mêmes thèmes, les mêmes symboles» (p. 547-548). Mais «les fusées disparates, qui continuent de monter en un véritable feu d'artifices *[sic]*, sont moins éblouissantes que celles des *Iles de la nuit* et des *Rivages de l'homme*» (p. 548); elles n'en ont pas la beauté. Le critique signale par exemple «une diminution assez nette de la qualité des images, de l'orchestration verbale et de la composition des mouvements». En résumé, non seulement *l'Etoile pourpre* reprend ce qu'il y a d'artificieux dans l'art de Grandbois — dont le recours systématique aux mêmes mots-clefs et la «volonté incantatoire partout présente» (p. 549) —, mais elle ignore les acquis des livres déjà parus.

VIII. LE MYTHE DE GRANDBOIS

Pour une fois, le mythe de Grandbois se rapporte presque exclusivement à l'homme public: poète musicien d'avant-garde qui trône depuis longtemps au panthéon des lettres.

A. DU VIRTUOSE ET DU POETE PUR

Au moins trois commentateurs font de *l'Etoile pourpre* un chant. Il s'agit d'Andrée Maillet, Gilles Marcotte et Roger Duhamel, celui-ci avouant: unique et irremplaçable, «la voix d'Alain Grandbois fait en nos cœurs d'étranges cheminements». Pour Gustave Lamarche, les dons extravagants du «cher poète sont tels qu'il semble pouvoir élever la voix n'importe quand et n'importe où, et ce sera beau» (p. 326). De fait, il chante, ouvertement ou non, «et qu'il chante encore!» Le chanteur de Lamarche se double d'un instrumentiste. Virtuose, il manie avec adresse le rythme et la rime, jouant plus volontiers de l'allitération. Un de ses raffinements consiste en l'usage suspensif du cliché comme d'une corde ouverte pour reposer l'auditeur du vibrato. Mais la corde où il se surpasse «reste l'ingénuité, fille de l'*ingenium*. L'art, c'est l'âme» (p. 328).

Aux yeux de Guy Sylvestre, le thème de la mort donne à l'œuvre de Grandbois «sa continuité comme autrefois la basse continue servait de plancher à toutes les vocalises» (p. 548). Quant à Marcotte, il compare l'art grandboisien à la «musique des mondes et des temps perdus qui proclame l'insuffisance de l'univers à combler certaine faim» (p. 34).

Prosateur délié[62], c'est avant tout comme poète (mais un «poète qui ne se livre pas dès le premier contact») qu'Alain Grandbois, lyrique pur à qui son ami Duhamel doit beaucoup, restera inoubliable. Dans le même ordre d'idées, Gustave Lamarche remarque: «Cette merveilleuse ingénuité savante — transcrite en encre d'or — qui est toute la poésie, vous pouvez la demander à *[...]* Grandbois»: «Un pur poète» (p. 326) qui, ajoute Naïm Kattan, «ne se laisse jamais entraîner par sa richesse verbale et ne fait aucune concession à la rhétorique» (p. 2-3). Chroniqueuse au *Temps* de Québec, Emilia Allaire signale que l'auteur de *l'Etoile pourpre* est «celui que les Montréalais appellent avec orgueil»: notre grand poète — alchimiste qui, au dire de Pierre de Grandpré, transmute le visage de la mort en celui de l'amour et de la vie. Enfin, Andrée Maillet salue «un poète qui a déjà sur la tête tous les lauriers qui se peuvent cueillir au Canada».

B. LE PANTHEON DES LETTRES

Précurseur, Alain Grandbois s'est, note-t-on, hissé au sommet de la poésie québécoise.

1° *Un précurseur*

Dans son bilan de l'année littéraire 1957, Guy Sylvestre reconnaît en Grandbois et Saint-Denys Garneau les deux précurseurs d'une révolution artistique récente. Ils ont été les premiers «à faire éclater les cadres, à apporter à la poésie canadienne un accent nouveau» (p. 547), par exemple en traitant des sujets inédits, en libérant le langage des règles traditionnelles, et les lettres du contrôle de la raison. Plus qu'un art littéraire ou

62. Pour Pierre de Grandpré, le poète se double d'un «auteur attentif et méticuleux de proses d'art telles que *Né à Québec* et *Marco Polo*».

une simple technique, la poésie qu'ils ont inaugurée représente «un moyen de connaissance, une aventure intérieure, voire une manière d'être» (p. 552).

Se faisant le truchement des jeunes poètes, Fernande Saint-Martin déclare: ils n'ont plus besoin de se référer à des écrivains étrangers. Dorénavant, la relève peut nommer au Canada ses précurseurs formels et ses maîtres en sensibilité: «Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, etc.» Pour sa part, Pierre de Grandpré affirme: «Le courant de terrorisme rimbaldien à l'égard du langage» s'est répandu dans les lettres canadiennes par une multitude de canaux secondaires, Grandbois ayant été le premier à ouvrir toutes grandes les vannes à ce que Breton nomme «avec une poétique inexactitude 'le fonctionnement réel de la pensée'».

2º *Au sommet de la poésie*

Au sommet de la poésie locale, Solange Chaput-Rolland place sans hésiter Anne Hébert, Jean-Guy Pilon et Alain Grandbois — «le plus pur lyrique des lettres canadiennes», si l'on en croit Roger Duhamel.

Dans l'art de Grandbois, soutient Naïm Kattan, il y a une «densité, une force rarement atteinte» au Québec (p. 2). Bien qu'ici et là dans l'œuvre affleure «son origine canadienne qui a indiscutablement marqué sa sensibilité» (p. 3), il n'est pas le produit d'un milieu géographique ou social bien déterminé. Aussi son horizon est-il plus vaste que celui de Saint-Denys Garneau[63]. De fait, la poésie grandboisienne «s'inscrit dans la lignée de certains grands poètes français contemporains»: Eluard, «avec le lyrisme en moins», et «Saint-John Perse, moins la grandeur cosmique»[64]. D'après

---

63. Yves Dubreuil-Préfontaine a développé cette idée dans *le Quartier latin* du 15 décembre 1955.

64. Michel van Schendel compare aussi Eluard et Grandbois. Quant à Guy Sylvestre, c'est de Kafka qu'il rapproche le poète de *l'Etoile pourpre*. Dans *Notre temps* du 17 juillet 1948, Julia Richer a, la première, accolé les noms de Kafka et de Grandbois.

Jean-Paul Robillard, *l'Etoile pourpre* et certains autres recueils de qualité «figureraient avec honneur sur les comptoirs de n'importe quelle librairie de France et de Navarre».

Après s'être demandé si l'art de Grandbois vaut celui d'Edgar Poe ou de Jean de la Croix, Gustave Lamarche répond: «Pour mon goût modeste, *[...]* c'est bien plus que tout sonnet de Baudelaire» (p. 328).

C. LE SURHOMME

En passant, on attirera l'attention sur la disparition de l'image du *pater dolorosus*. Si l'on parle toujours de douleur à propos de *l'Etoile pourpre*, on observe aussi que ce recueil consiste en une quête d'innocence, en une célébration de l'amour, en une manière d'apaisement (que Fernande Saint-Martin connote négativement), en une acceptation sereine de l'existence, en une transmutation de la mort en vie ou en un triomphe des puissances de vivre et de dire. En somme, la dernière plaquette de Grandbois évoquerait davantage *le Livre de la Sagesse* que les écrits tourmentés de Job et de Qohèlèt.

Cette représentation du *pater dolorosus* cède la place à celle de l'être non plus prostré mais énergique, combatif[65]. En tout cas, Gustave Lamarche fait brandir rien de moins que l'apocalypse et le chaos à celui qui renoue finalement avec son âme d'enfant. Pour Pierre de Grandpré, le poète embrasse la vie avec une frénésie toute sensuelle. Le Grandbois que dépeint Michel van Schendel s'apparente même à un héros, un *surhomme*. Le critique lui prête en effet une grande vitalité, une puissance de vivre à toute épreuve.

---

65. Dès janvier 1949, Jean-Pierre Houle signalait dans *l'Action nationale* que la poésie grandboisienne «contient une affirmation de la volonté, notamment dans *Rivages de l'homme*» (p. 29).

En lui, des forces luttent contre l'isolement, la viqueur de l'homme produisant le combat.

Dans les recueils de vers, van Schendel découvre une rare vigueur sensuelle; Pierre de Grandpré entend des cris de force et de virilité. Selon Gilles Marcotte, la poésie de Grandbois se caractérise par la puissance de son mouvement. Naïm Kattan et Solange Chaput-Rolland enregistrent eux aussi la force de l'art grandboisien, *les Iles de la nuit* marquant un paroxysme. Aux yeux de Fernande Saint-Martin, la plaquette de 1944 se déroule sous le signe de la vivacité et de la violence; Roger Duhamel la fait émaner d'une véhémence inquiète, et Gilles Marcotte, de la révolte.

Sur un plan plus technique, Pierre de Grandpré note la force de l'expression, et Michel van Schendel, sa vigueur. Le futur auteur de *Poèmes de l'Amérique étrangère* est particulièrement sensible à la force haletante des thèmes de *l'Etoile pourpre*, où le poète a la force lyrique de traduire ses hantises.

Finalement, on signalera l'image du précurseur, proposée par Guy Sylvestre et Fernande Saint-Martin, le substantif *précurseur* venant d'*éclaireur* qui appartient au registre guerrier et donc à celui de la puissance.

D. L'EFFACEMENT DE L'HOMME PRIVE

De l'homme privé, les critiques disent fort peu de choses. Personne affable et vive que Michel Pierre a rencontrée lors du lancement de *l'Etoile pourpre*, Alain Grandbois «découvrait avec émerveillement l'Extrême-Orient voilà déjà un quart de siècle et mettait son esprit aventureux au service de sa curiosité d'esthète». «Sa passion des voyages laisse maints reflets dans sa poésie», se contente d'écrire Pierre de Grandpré.

On pourrait expliquer l'«effacement» de l'homme Grandbois par l'arrivée de nouveaux critiques (parmi lesquels Fernande Saint-Martin, Andrée Maillet, Naïm Kattan, Wilfrid Lemoine et Michel van Schendel) qui ignoreraient à peu près sa vie privée, ce qui est loin d'être sûr. De toute façon, des commentateurs qui accompagnent l'écrivain depuis longtemps (notamment Roger Duhamel, Guy Sylvestre, Gustave Lamarche et Solange Chaput-Rolland) se font eux-mêmes très discrets, comme si tout ce qui avait à être dit sur l'existence «légendaire» du poète l'avait été. On précisera aussi que plusieurs articles sont assez courts, de sorte que leurs auteurs ont tout juste le temps de présenter *l'Etoile pourpre*. Qui plus est, les recueils de poésies s'empilent sur le bureau des journalistes qui ne savent plus où donner de la tête[66].

Quoi qu'il en soit, tout se passe comme si l'homme «réel», le *sujet* Grandbois, on ne peut plus discret, fuyant, s'éclipsait momentanément au profit de l'auteur et de sa parole poétique réputée difficile à cerner. En présence d'un énoncé «autonome», la critique québécoise privilégie une perspective immanentiste, elle-même «souveraine». A la «tentation» biographique succèdent des préoccupations plus «objectives», «scientifiques», en l'occurrence thématiques. A cette orientation ne sont sûrement pas étrangers les travaux de la «nouvelle critique» française — dont ceux de Gaston Bachelard, Roland Barthes, Georges Poulet, Jean-Pierre Richard, Jean Rousset et Jean Starobinski — qui se répandent alors de plus en plus au Québec.

Ne subsiste donc ici que la quintessence du mythe de Grandbois, à la fois pur poète — précurseur de la poésie moderne au Québec — et globe-trotter distingué qui intègre le thème du voyage à ses écrits.

---

66. Au début de son article, Solange Chaput-Rolland précise que les livres de poésie s'accumulent sur sa table «depuis des mois» (p. 24).

IX. PREDOMINANCE DE LA POESIE *(Conclusion)*

Seize auteurs (dont deux anonymes[67]) donnent autant de textes, parmi lesquels deux seront repris: celui de Pierre de Grandpré (né en 1920) et celui de Gilles Marcotte (né en 1925). Maintenant familiers au lecteur de cette étude, les commentateurs dont les noms suivent seront absents du prochain chapitre: Solange Chaput-Rolland (née en 1919), Roger Duhamel (1916-1985) et Gustave Lamarche (1895-1987). Présent depuis la réception critique immédiate des *Voyages de Marco Polo* (Valiquette, 1941), Guy Sylvestre (né en 1918) se manifestera également lors de la sortie de *Poèmes* (l'Hexagone, 1963). Entré en scène ici, Gilles Marcotte apparaîtra lui aussi dans le dernier chapitre.

Les autres exégètes se bornent à commenter *l'Etoile pourpre*. Il s'agit d'Emilia Allaire (née en 1912), Gwladys Violet Downes (née en 1915), Pierre de Grandpré, Wilfrid Lemoine (né en 1927), Andrée Maillet (née en 1921), Michel Pierre, Jean-Paul Robillard, Fernande Saint-Martin (née en 1927) et Michel Van Schendel (né en 1929).

Fait significatif, plus de la moitié des textes de notre corpus rendent non seulement compte du plus récent livre de Grandbois, mais encore des plaquettes que publie un nombre sans cesse croissant de jeunes poètes, certains d'entre eux, Wilfrid Lemoine et Michel van Schendel, participant même à la réception critique immédiate de *l'Etoile*

---

67. L'un d'eux est vraisemblablement Naïm Kattan, né en 1928. — Nous ne tenons pas compte ici de l'article du critique français Georges Day que nous n'avons pas vu.

pourpre[68]. De sorte qu'il est possible d'esquisser un portrait des lettres québécoises à la fin de 1957 et au début de l'année suivante. A cette époque, une majorité de critiques braque les feux sur la poésie, vivante et supérieure au roman, conclusions auxquelles nous étions déjà arrivé dans l'intermède intitulé «Poète et vedette».

A. UNE LITTERATURE EN EBULLITION

Moins intéressante que la précédente, l'année littéraire 1957, si l'on en croit Jean-Paul Robillard, n'a pas été «très brillante en dehors du secteur poétique», opinion que partagent maints critiques.

1° *Une poésie vivante*

«Comme par un soudain miracle», le talent littéraire, remarque Pierre de Grandpré, s'est mis à foisonner au Canada français où, ajoute Michel Pierre, la poésie «est bien vivante». «1958 commence *[...]* sous d'heureux auspices», l'année 1957, de l'avis de Guy Sylvestre, ayant été bonne «pour la poésie canadienne de langue française»[69].

---

68. Ces dix contributions sont celles d'Emilia Allaire, Solange Chaput-Rolland, Gwladys Violet Downes, Pierre de Grandpré, Naïm Kattan, Wilfrid Lemoine, Michel Pierre, Jean-Paul Robillard, Fernande Saint-Martin et Guy Sylvestre. Outre Grandbois, ils citent les poètes suivants: Maurice Beaulieu, Réginald Boisvert, André-Pierre Boucher, Jacques Brault, André Brochu, Françoise Bujold, Paul Chamberland, Gilbert Choquette, J.-André Contant, Aurélien D'Allaire, Ronald Després, Yves Dubé, Jean-Claude Dussault, Jean-Paul Filion, Claude Fournier, Claude Gauvreau, Guy Gervais, Roland Giguère, Marie Guimont, Gilles Hénault, Alain Horic, Gatien Lapointe, Wilfrid Lemoine, Claire Lévesque, Rolande Major-Charbonneau, Alain Marceau, Olivier Marchand, Jean-Paul Martino, Claude Mathieu, Ollivier Mercier-Gouin, Paul Mercure, Simone Murray, Fernand Ouellette, Suzanne Paradis, Georgette Pelletier, Diane Pelletier-Spiecker, Luc Perrier, Richard Pérusse, Jean-Guy Pilon, Louise Pouliot, Yves Préfontaine, Kline Sainte-Marie, Raymond Savard, Pierre Trottier, Michel van Schendel, Roger Viau et Gilles Vigneault.

69. G. Sylvestre, p. 542. — Dans la livraison de juin-juillet 1958 du *Bulletin du Cercle juif*, Naïm Kattan note qu'au cours des derniers mois, la poésie a été à l'honneur au Canada.

On signale d'abord le nombre relativement élevé de jeunes poètes. D'après Fernande Saint-Martin, ils se rangent dans toutes les catégories, s'adressent à tous les milieux et expriment «aussi bien des tendances officielles ou sentimentales que lyriques et morales et même d'avant-garde». En d'autres mots, la forme poétique se transforme sans cesse et «le message se diversifie». Selon Jean-Paul Robillard, la floraison de vers au Canada «est maintenant un phénomène bien assis, sinon encore bien expliqué» — phénomène qui étonne même en France.

Cette abondance, prévient Naïm Kattan, «risque d'être trompeuse» (p. 2). En effet, certains jeunes poètes déversent dans leurs vers «le trop-plein d'une adolescence difficile» qui dure parfois trop longtemps (p. 3). Aussi, leurs recueils ne possèdent qu'une valeur sociologique: ils peuvent renseigner «sur l'état d'esprit, les aspirations et les espoirs de la jeunesse canadienne-française» (p. 2). A côté de ces auteurs-éditeurs de plaquettes, on trouve heureusement «d'autres jeunes pour qui l'acte poétique a une signification profonde» (p. 3) — idée que module Guy Sylvestre. Ces dernières années, la poésie a atteint un niveau remarquable au Canada français où le trop grand nombre «de versificateurs appliqués ou d'adolescents en proie au verbiage ésotérique» est compensé par quelques poètes authentiques (p. 552).

A Montréal, les écrivains organisent des réunions. Rappelant «la première rencontre des poètes canadiens-français à Montmorency», Fernande Saint-Martin regrette qu'on n'en ait pas suffisamment souligné l'importance[70]. Naïm Kattan revient lui aussi sur un événement qui a permis aux jeunes écrivains «de faire le point sur la situation de la poésie au Canada» (p. 3).

---

70. Organisée par Jean-Guy Pilon et Gaston Miron, cette rencontre a eu lieu du 27 au 29 septembre 1957. L'Hexagone en publiera les actes en 1958 sous le titre de *la Poésie et nous*. Intitulé «Traditions Rejoined: Recent French Canadian Poetry», le texte de G.V. Downes portera principalement sur ce recueil d'essais.

Ce regain de vie connaît un grand retentissement. Au Canada français, se réjouit Michel Pierre, «la poésie rencontre un accueil que peuvent *[...]* envier la plupart des pays, la France y compris, toutes proportions gardées.» Pour Fernande Saint-Martin, l'année littéraire 1957 «a magnifiquement témoigné des échos profonds que la poésie trouve maintenant» au Québec et même à l'étranger où, constate Guy Sylvestre, elle commence à retenir l'attention.

Michel Pierre résume ainsi la situation: «Une réunion ici, une discussion là. Une rencontre de poètes. Un lancement de livres. Bref, ça bouge. On en parle. On en discute», ce qui fait dire à Fernande Saint-Martin: «Notre littérature poétique s'affirme comme une réalité dont les répercussions ne manqueront pas d'être considérables».

2º *La poésie supérieure au roman*

La chroniqueuse de *la Presse* oppose même poésie et roman. Celle-là, soutient Saint-Martin, bénéficie «du comportement généreux de quelques jeunes éditeurs». A présent, elle est installée dans le milieu «non seulement comme un épiphénomène qu'elle a pu être et constitue encore en maints autres pays», mais surtout comme la seule littérature vivante au Canada. Si le roman existe, il «recule toujours dans une démission regrettable devant les exigences du commerce et les dangers d'une expression directe et authentique». Au contraire, la poésie traduit «les préoccupations intellectuelles, émotives et morales de la génération actuelle», et concilie la réappropriation du passé littéraire, la nécessité de vivre positivement le présent et la volonté de construire en commun l'avenir.

Solange Chaput-Rolland estime également que les poètes, au Canada, ont dépassé les romanciers «dans l'aventure spirituelle, dans la courbe d'un Destin» que trop d'écrivains locaux «amputent de son D majuscule» (p. 24).

Sur le plan qualitatif, la poésie québécoise égale, ou peu s'en faut, celle de la France. En tout cas, le décalage entre les poètes du cru et ceux d'outre-Atlantique est, pour Jean-Paul Robillard, certainement «moins visible» que l'écart qu'il observe entre les romanciers canadiens et leurs confrères européens. On enregistrerait même une «baisse dans le domaine de la production romanesque» au Canada, celle de l'essai et des ouvrages d'histoire ne progressant pas davantage. Tant que ces trois secteurs ne se développeront pas, il sera malaisé de parler, «sans danger d'hyperbole, de l'activité littéraire au Canada français». Puis le journaliste du *Petit Journal* fait part d'exigences qu'on peut qualifier d'abusives. Pour garder son rang au sein des nations «civilisées», le Québec, «compte tenu de sa population, devrait produire au moins 150 romans et une centaine d'œuvres historiques et d'essais tous les ans»[71].

Enfin, Naïm Kattan, attentif à la seule quantité, relève le peu de romans sortis des presses en 1957 et le grand nombre de plaquettes de vers et d'études consacrées à la poésie durant la même période.

Mais revenons à Grandbois et aux relations qu'entretiennent l'auteur de *l'Etoile pourpre* et les jeunes poètes.

B. GRANDBOIS ET LES JEUNES POETES

Aujourd'hui, déclare Roger Duhamel en avril 1958, il est «de bon ton d'admirer Alain Grandbois, sans forcément le lire» et surtout le relire. Auprès des jeunes poètes, cependant, aucun écrivain canadien ne jouit, note Guy Sylvestre, d'«un prestige égal au sien», opinion confirmée par Wilfrid Lemoine. De près ou de loin, il fut, écrit-il,

71. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990) ne mentionne pas ce bilan.

«notre maître à tous, même si nous n'avions de lui que deux lettres»: *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*. En présence de *l'Etoile pourpre*, l'auteur de *Pas sur la terre*, transformé en porte-parole, avoue: «Il *[...]* semble que voici notre jeune poésie devant ses racines». Mais les rapports entre celle-ci et l'art grandboisien ne sont peut-être pas aussi simples qu'il y paraît au premier abord; voilà ce qu'on peut déduire d'au moins deux contributions.

Dans la première, Fernande Saint-Martin attire l'attention sur ce fait: tout en s'engageant profondément dans la forme qu'ils ont choisie, les jeunes poètes «peuvent croire qu'ils n'expriment pas suffisamment, et en termes assez clairs, des conflits qu'ils sont les premiers à rencontrer dans leur milieu social». La conscience qu'ils ont de la contradiction entre poésie libre (ou libérée) et engagement social et leur volonté de la dépasser expliqueraient leur déception vis-à-vis du dernier recueil de Grandbois.

De même, dans son compte rendu, Pierre de Grandpré, après s'être référé à un article de René Garneau[72], convient que l'auteur de *l'Etoile pourpre* a été le premier poète canadien «à libérer entièrement l'imagination de ses entraves rationnelles et à user avec une absolue liberté de la métaphore poétique». Mais au début de 1958, il n'est plus seul «à tenter des expériences de dérèglement systématique de l'esprit et à opposer à la 'perfection de l'ordre' l'Aventure menée 'aux frontières de l'illimité et de l'avenir'»[73]. En effet, des jeunes gens «ont emboîté le pas ou enrichi l'esthétique surréaliste d'apports neufs», Grandbois trouvant sa place naturelle parmi les nouveaux venus. Cette filiation ne signifie toutefois pas que le maître et ses «épigones» conçoivent l'art de

---

72. L'article de Garneau a paru dans la livraison d'octobre 1957 du *Mercure de France*.

73. En 1975, Jacques Blais intitulera *De l'ordre et de l'aventure* (PUL) un essai consacré à «La poésie au Québec de 1934 à 1944» et dont une ébauche a paru sous le titre «La poésie québécoise au tournant de la guerre: (1935-1950)» dans *la Poésie canadienne-française* (Fides, 1969).

façon identique. De fait, Grandbois prend ses distances à l'égard de certains jeunes qui, «à leur tour, se séparent de lui». Bref, «le passage d'une génération à l'autre est manifeste».

Entre Grandbois et les poètes qui l'ont suivi, l'auteur de *Marie-Louise des champs* découvre des «différences importantes de ton et de message». Une étude minutieuse de *l'Etoile pourpre* mettrait en évidence «des inventions rythmiques, un souci de musicalité et même certaines concessions à la rhétorique, qui distinguent cette poésie *[...]* d'autres recueils récents», le plus souvent caractérisés par le goût de l'ellipse et l'éclat concentré jusqu'à la sécheresse. Conscient des illusions ou facilités auxquelles l'usage de l'entière liberté mentale expose le poète, Grandbois a multiplié les mises en garde. De Grandpré renvoie au texte liminaire d'*Objets trouvés* de Sylvain Garneau où le préfacier critique «les jeunes qui prennent pour de la poésie 'de vagues tronçons d'une prose maladroite, coupée en petits étages de trois ou quatre mots'»[74]. Mais le décalage entre l'auteur des *Iles de la nuit* et ces jeunes est sensible sur un autre point.

Ne croyant pas que le génie doive s'évaluer uniquement à proportion de l'intelligibilité et estimant même nécessaire de soustraire l'imagination poétique aux habituelles fonctions utilitaires de la raison, Grandbois «se fait le découvreur de rapports inouïs et uniques entre les choses». Au service d'un pur lyrisme personnel, l'instrument surréaliste, constate de Grandpré, «aboutit à une poésie moins aisément accessible, sauf par quelque fortuite rencontre de tempérament, que lorsque le message se veut largement humain comme chez un René Char. Le poète ne se livre qu'à ses

---

74. Le passage guillemeté par de Grandpré est tiré de la préface de Grandbois (Malte, 1951, p. 8).

pairs»[75]. A la vue du foisonnement de tout ce qui est né dans son sillage et dans celui de Saint-Denys Garneau, Grandbois, dont le vers libre «compense par sa substance son manque d'appui», doit se poser la question essentielle de la communicabilité à laquelle il répondrait, à l'instar de Pierre Reverdy: pour un poète, «le champ est circonscrit à son unique passion, à la pulsation de sa vie intérieure»[76].

Ce problème, la toute nouvelle génération poétique, au Canada comme en France, l'envisage dans une perspective tout à fait différente. Ainsi, les jeunes poètes dévalorisent le *je* «au profit du *nous*». Il n'y a pas jusqu'aux lyriques qui ne «situent leur confidence dans un contexte impersonnel». Au Canada, la voix des jeunes poètes «s'efforce d'être celle, sinon d'une nation, du moins celle d'une génération», leur souci de lier étroitement la poésie à des réalités communes jouant en faveur d'une communicabilité plus immédiate de leur message. Il s'agit là du remède spontané trouvé par une esthétique condamnée, en raison de sa propre logique, «à un progressif isolement dans son dessein de 'poétiser' l'univers, c'est-à-dire de l'enfermer dans une subjectivité».

•

Au terme de l'année 1957, la fortune critique d'Alain Grandbois repose donc en partie sur une lacune de l'institution littéraire du Québec où, répètent à l'envi les critiques, le roman laisse à désirer. Mais ce quasi-monopole de la poésie sera bientôt brisé par l'arrivée de nouveaux romanciers. En attendant, le domaine de la poésie québécoise

---

75. P. de Grandpré, *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, Beauchemin, 1966, p. 34. — Il s'agit d'une reprise avec quelques variantes de l'article d'abord paru dans *le Devoir*. Nous citons la reprise parce que le texte (remanié) est ici plus clair que celui de la première version.

76. A la p. 8 de sa préface à *Objets trouvés*, Grandbois écrit: «Le vers libre est extrêmement difficile, il lui faut une substance, il n'est appuyé sur rien.»

déborde de vie grâce, en particulier, aux jeunes poètes qui, pour la plupart, reconnaissent en Grandbois un précurseur.

En même temps qu'elle se revigore, la poésie se diversifie. Sans indiquer leurs sources, des commentateurs se font l'écho de propos montrant que les codes littéraires seraient sur le point de changer. En tout cas, quelques voix, encore anonymes, dénoncent le caractère trop individualiste ou personnel de la production poétique actuelle et, logiques avec elles-mêmes, préconisent une poésie «librement» engagée sur le plan social ou national. On pourrait présumer que ces partisans d'une littérature militante ne seront pas tendres à l'égard de Grandbois, écrivain «bourgeois» et «déraciné», ou qu'ils l'ignoreront. En somme, l'auteur de *l'Etoile pourpre* n'aurait plus seulement contre lui les inconditionnels du traditionalisme esthétique, mais aussi l'aile marchante de la jeune poésie. Mais il semble que Grandbois jouit alors d'une immunité dans le champ des lettres locales. Dans le prochain intermède, on verra par exemple un Maurice Beaulieu, partisan d'un Québec socialiste et souverain, annexer le poète de Saint-Casimir à sa vision de l'histoire et de la littérature.

Quoi qu'il en soit, il ressort de ce chapitre que Grandbois apparaît de plus en plus comme un écrivain classique qui aurait été moderniste en son temps. Pour cette raison, ses thuriféraires s'apprêtent à le faire entrer au musée de la modernité, après lui avoir rendu un vibrant hommage.

Intermède VI: 1957-1962

L'HOMMAGE

Je l'ai connu au temps des 'filles aux lèvres rouges', du revolver, à mon goût, posé trop près de la bouteille de whisky et des gentilles et absurdes insolences de la rue Racine. C'est maintenant que je l'aime [...], *vieux fauve qui, après avoir joué avec la mort, ne s'inquiète plus que des mots qui lui servent à en parler*[1].

[C'est en frayant dans le milieu de la critique] *que je me suis assuré des amitiés très chères, qui débordent de beaucoup les cadres littéraires. Comment ne pas citer ici, puisqu'il est impossible de procéder à une sèche énumération, le nom d'Alain Grandbois! Une quinzaine d'années nous séparent, dont nous n'avons jamais fait état. Si nous n'avons pas en commun le talent, nous partageons en revanche les mêmes préoccupations intellectuelles, les mêmes goûts, les mêmes réactions face à la sottise. Que d'heures avons-nous passé* [sic] *depuis quinze ans à deviser de tout et de rien, à marquer nos divergences, à inscrire nos espoirs*[2]!

La fonction de l'homme de lettres est un peu aux travaux humains ce que l'ambroisie est au pain: une substance miraculeuse, éternelle, qui condescend à la forme sociale pour se faire mieux saisir dans sa prestigieuse différence. Tout cela introduit à la même idée d'un écrivain surhomme, d'une sorte d'être différentiel que la société met en vitrine pour mieux jouer de la singularité factice qu'elle lui concède[3].

---

1. René Garneau, *Liberté* (mai-août 1960): 178.

2. Roger Duhamel, *Bilan provisoire*, Beauchemin, 1958, p. 64-65.

3. Roland Barthes, «L'écrivain en vacances», *Mythologies*, Paris, le Seuil, 1957, p. 30-31. — A d'abord paru dans *France-Observateur*.

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS

Plus d'un commentateur se plaît à signaler la présence d'Alain Grandbois sur la scène culturelle du Québec entre 1957 et 1962. De fait, l'écrivain se manifeste dans les imprimés, dans les médias électroniques et lors d'un congrès. Il accorde plusieurs entrevues et répond à quelques enquêtes. Son nom figure dans la quasi-totalité des anthologies qui voient le jour au Québec ou à propos du Québec, et il reçoit au moins une distinction officielle. A différentes reprises, il déclare avoir des livres sur le métier. Finalement, il fait son entrée (en tant que publicitaire) au musée de la Province, à Québec, après s'être marié.

A. LES IMPRIMES

Dans un texte intitulé «Présence d'un poète», Guy Robert affirme le 20 octobre 1962: «Grandbois a écrit plusieurs poèmes et quelques nouvelles depuis la publication de *l'Etoile pourpre* en 1957». Le collaborateur du *Devoir* aurait pu également parler d'essais.

1° *Poèmes*

Au cours de la période couverte ici, l'auteur des *Iles de la nuit* signe, dans plusieurs imprimés, dix poèmes inédits qui seront reproduits d'abord dans *Poésie et thématique d'Alain Grandbois*, thèse de doctorat de Léopold Leblanc (l'Université de Caen, juin 1971), puis dans *Présence d'Alain Grandbois* de Jacques Blais (PUL, 1974), et enfin dans la nouvelle édition de *Poèmes* (l'Hexagone, 1979).

Une première pièce de vers, «Poème», qui deviendra «Désert fatal...», paraît dans l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault chez Fides en 1958. La même année, *les Cahiers de Nouvelle-France*, dirigés par Gustave Lamarche, ami de Grandbois et académicien comme lui, publient, dans leur livraison de janvier-mars, un autre «Poème» qui sera repris sous le titre «Heure amère...».

La livraison de mai-août 1958 du *Mercure de France* porte principalement sur la poésie canadienne-française. Grandbois y donne «Douceur» et «Plus loin». Chroniqueuse à *la Presse*, Fernande Saint-Martin évoque le 17 mai des revues littéraires de renom, dont le *Mercure de France* qui consacre une section importante «à des extraits des recueils de Anne Hébert, Rina Lasnier, Alain Grandbois, Luc Perrier, Jean-Guy Pilon et Roland Giguère»[4].

En 1960, la revue *Liberté* livre trois poésies de Grandbois: d'abord «Poème» (qui s'intitulera plus tard «Cependant demain...») dans la livraison de janvier-février, puis «Aube» et «Le vide» dans celle de mai-août[5]. Deux ans plus tard, *Poetry 62*, anthologie compilée par Eli Mandel et Jean-Guy Pilon, publie «Mirages» et «Ce jour».

Le 20 octobre 1962, les lecteurs du *Devoir* peuvent lire «Minuit» que Guy Robert reprendra dans *Littérature du Québec* (Déom, 1964 et 1970). Présentant la pièce de vers, Robert observe que les familiers de la poésie grandboisienne y retrouveront la «dimension noble et généreuse» des recueils[6].

---

4. Inédits, les poèmes de Grandbois ne sont donc pas extraits de ses recueils.

5. «Aube» et «Le vide» ont d'abord été lus sur les ondes de Radio-Canada le 23 juin 1960.

6. «Minuit» sera en outre repris dans la livraison de janvier 1967 du *Digeste éclair*. Cette version présente une variante au dixième vers: «Où sont les archanges et les ronds nuages», le mot *sont* n'apparaissant pas dans les autres leçons. Quoi qu'il en soit, l'édition critique des poèmes de Grandbois (PUM, 1990) ne signale pas cette reprise.

On ajoutera que *le Message des poètes*, organe de la Société des poètes canadiens-français, reproduit, dans sa livraison du 1er trimestre de 1962, «Beau désir égaré», tiré de *l'Etoile pourpre*.

D'autres faits marquent la place que l'auteur des *Iles de la nuit* occupe dans les lettres locales. Par exemple, des écrivains participent à *Voix de huit poètes du Canada*, premier disque de poésie canadienne à être enregistré par la compagnie Folkways (qui recueille «depuis plusieurs années une incroyable documentation sur tous les phénomènes folkloriques des diverses nations») et dont la pochette a été réalisée par Marcelle Ferron, note un journaliste anonyme de *la Presse* le 20 décembre 1958. Sur une musique concrète de François Morel, Grandbois, si l'on en croit Jacques Blais, récite «O tourments...», «Le songe» et «L'étoile pourpre» (*Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 253). «C'est, estime en juillet 1959 Guy Sylvestre dans *The University of Toronto Quarterly*, un disque d'un intérêt indéniable, car il souligne sans équivoque le caractère grave d'une partie importante de la poésie canadienne récente, par opposition à ce qu'elle avait de léger et de sentimental il y a vingt ou trente ans» (p. 446).

En 1960, Paul Toupin dédie à Grandbois ses *Souvenirs pour demain*, «pages trop pleines de prose» (le Cercle du livre de France). Au mois de mai, la librairie Hachette met en vente sur le marché français dix-sept titres canadiens. Parmi eux figure *l'Etoile pourpre*, comme le précise Gérard Laurendeau dans *le Devoir* du 30 avril 1960. Deux ans plus tard, les éditions de l'Homme lancent à Montréal *Prix David* de Charles Hamel, mort en 1961. Le roman relate les multiples aventures de Gérald Forestier qui doit remporter le prix David s'il veut hériter d'un oncle millionnaire. Toujours est-il que l'aspirant lauréat, qui n'a jamais écrit une seule ligne, pille maints poètes, dont

l'auteur des *Iles de la nuit* à qui il «emprunte» des bouts de vers tirés de «Ce qui me vient...» et «Ce ciel vert d'étoiles...».

Finalement, Gilles Marcotte, alors à *la Presse*, rapporte un événement dans l'édition du 20 octobre 1962. De passage au Québec, un «éminent anthropologue français» désire rencontrer des écrivains de la nouvelle génération et qu'on lui lise des poèmes du Canada français. Quelque peu mal à l'aise, craignant peut-être le peu d'envergure de la production locale, Marcotte s'exécute pourtant, et l récital improvisé a lieu. Or la «magie» opère. Déjà connus mais recréés par une diction chaleureuse, les poèmes acquièrent une évidence nouvelle. Au delà des critères formels, ils découvrent leur vérité première de paroles. De toute évidence, cette poésie — de Saint-Denys Garneau à Roland Giguère, d'Alain Grandbois à Anne Hébert, de Paul-Marie Lapointe à Yves Préfontaine — est bien du cru. «Usant de formes universelles, participant aux mouvements les plus importants de la poésie française contemporaine, elle avoue en même temps une inspiration profondément autochtone.»

2º *Récit, essai*

Dans son édition du 3 octobre 1959, *le Devoir* relaie un communiqué de l'Académie canadienne-française annonçant la publication de son quatrième cahier auquel Grandbois contribue. Il y signe une nouvelle. Retournant trente-cinq ans en arrière, le narrateur raconte la vie oisive de «Julius».

Au moins quatre commentateurs rendent compte du récit, dont un dans l'édition du 28 novembre de *Notre temps*. Déçue par «Alain Grandbois qui semble avoir voulu appliquer à la nouvelle sa formule poétique si difficilement assimilable», Julia Richer décerne la palme à Marie Le Franc. Selon Maurice Blain, chroniqueur au *Devoir*, deux textes des *Cahiers* déclassent les neuf autres «par la densité ou la nouveauté de leur forme et par la

résonance de leur vérité humaine» (p. 12). Il s'agit d'«Aucun chemin n'est sûr» de Robert Charbonneau et de «Julius». Trop brève, d'une concision prodigieuse, bondissant en dix pages sans un seul point ni paragraphe, la nouvelle de Grandbois «jaillit du plaisir d'écrire et de la fureur d'avoir vécu, d'un seul souffle, vers la mort»[7]. Devant ce condottiere de la passion qu'est Julius, le critique s'exclame: «Quelle distance entre lui et le morne type humain qu'ébauche notre littérature» (p. 10)! De son côté, Jean Dufresne, qui se cache sous le pseudonyme de Marcel Valois, est tenté de donner, dans *la Presse* du 30 janvier 1960, la première place à «Julius». D'un mouvement haletant et jeune, le nouvelliste peint une fresque du milieu cosmopolite de la côte d'Azur de jadis. «Ecrit d'un seul jet, sans ponctuation ni repos», le récit doit être lu pour faire apprécier la virtuosité d'un auteur maître de sa plume[8].

Dans sa livraison de mai-août, *Liberté 60* reproduit un court essai où l'auteur des *Iles de la nuit* définit la poésie. De tout temps, celle-ci «crie son appel aux dieux. *[...]* On pourrait la comparer à l'amour *[...]*. Elle se montre cependant autrement plus puissante», puisqu'elle est éternelle. Au Canada français, «d'Octave Crémazie aux poètes de la jeune génération, elle continue de vivre comme le feu sacré aux doigts des vestales. *[...]* Les pêcheurs d'avant l'aube, chaque jour, y jettent leurs filets et ne l'épuisent jamais»[9].

---

7. Dans «Anne Hébert ou le risque de vivre», Maurice Blain développe sa conception de la littérature où le plaisir d'écrire et la fureur de vivre sont inextricablement liés (*Liberté*, septembre-octobre 1959, p. 322-330). Le critique a repris ce texte sur Anne Hébert dans son recueil de 1967, *Approximations* (HMH).

8. Julia Richer est loin de se laisser accrocher par un «récit sans ponctuation». Regorgeant de virgules, «Julius» est donc un texte ponctué. Dans la livraison de mars 1960 de *Culture*, Romain Légaré parle de «virtuosité verbale (absence de points et d'alinéas)» (p. 100).

9. Ce texte a d'abord été lu le 23 juin 1960 sur les ondes de Radio-Canada dans le cadre d'un hommage des poètes de la jeune génération à Grandbois qui leur rend ici la politesse.

Eu égard aux contributions de Grandbois, on notera la supériorité numérique des poèmes. Des commentaires qui accompagnent ces textes épars, on dégagera le thème de la qualité de la production grandboisienne qui s'inscrit sous le signe de la vie.

B. LES MEDIAS ELECTRONIQUES

Entre 1957 et 1962, Alain Grandbois, dont le nom figure sporadiquement à l'horaire d'émissions de radio, fait quelques apparitions au petit écran.

1° *La radio*

A compter du jeudi 7 avril 1960, les auditeurs de Radio-Canada peuvent entendre, dans le cadre de la série *Soirée littéraire*, une *Anthologie sonore de la poésie canadienne*, «document sur la poésie canadienne-française actuelle et sur les préoccupations des poètes qui, à eux tous, finissent par traduire l'âme d'un peuple», remarque le 2 avril un collaborateur anonyme de *la Semaine à Radio-Canada*. Au cours de huit émissions d'une demi-heure chacune, vingt-cinq écrivains récitent eux-mêmes leurs poèmes. «Seuls les auteurs ayant publié au moins deux recueils ont été invités à participer» à l'*Anthologie* réalisée par Jean-Guy Pilon[10]. Le 21 avril, Guy Provost lit un texte de présentation rédigé par Fernand Ouellette. Puis il cède l'antenne à Gaston Miron, André-Pierre Boucher et Alain Grandbois qui fait lui-même la lecture de «Fermons l'armoire...», dernière pièce des *Iles de la nuit*[11].

---

10. On déroge à cette règle en ce qui a trait à Gaston Miron. En 1960, celui-ci n'a fait éditer que *Deux sangs*, plaquette écrite en collaboration avec Olivier Marchand.

11. La «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 46) donne un autre titre, à savoir *Anthologie sonore de la poésie canadienne-française*. Quant à la «Bibliographie générale» (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 612), elle mentionne erronément que l'émission a été diffusée en mars 1960.

On répétera qu'Alain Grandbois dit quelques-uns de ses textes lors de l'hommage qui lui est rendu sur les ondes de la société d'Etat le 23 juin 1960 de 20 h 30 à 22 heures.

Dans le cadre de la série *Images du Canada* réalisée par Jean-René Major, la radio d'Etat présente le 5 février 1961 à 14 h 30 «Tania», «récit d'amour et d'exotisme» tiré d'*Avant le chaos*[12]. L'histoire de la jeune Ukrainienne est lue par Anne-Marie Malavoy, narratrice, et par Jan Doat, récitant, Michel van Schendel se chargeant des commentaires.

Le dimanche 28 janvier 1962, Pierre Fontaine, reporter à la station CHRC de Québec, interviewe Grandbois. Réalisée par Jean Boyer, l'entrevue sera diffusée le dimanche suivant à 20 heures dans le cadre de *la Semaine artistique à Québec*[13].

Si l'on en croit Jacques Brault, Grandbois, en 1962, aurait composé, de concert avec Jean-Raymond Boudou, des textes pour la série *la Boîte à chansons* retransmise par Radio-Canada[14].

---

12. Anonyme, *la Semaine à Radio-Canada* du 4 février 1961. — L'édition critique d'*Avant le chaos* (PUM, 1991) ne signale pas cette diffusion de «Tania».

13. La partie intitulée «Radio et télévision» de la «Bibliographie générale» de *Poésie II* (PUM, 1990, p. 612) ne mentionne pas cette interview.

14. J. Brault, *Alain Grandbois*, Fides, 1967, p. 15. — Comme nous le signalions dans l'intermède précédent, plusieurs manuscrits du fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec portent le titre général de *la Boîte à chansons.*

2° *La télévision*[15]

Dans une conférence dont nous reparlerons bientôt, Grandbois évoque sa participation à l'émission de télévision *Prise de bec*[16]. Pour discuter de poésie classique et moderne, on a réuni «un jeune poète, un poète vieillissant» et l'auteur des *Iles de la nuit*, lui-même vieillissant[17]. Mais la «discussion n'a pas produit de grands feux, elle n'a fait éclater ni l'orage ni la foudre». Il n'y a même eu aucune discussion, les trois invités étant tombés à peu près d'accord sur les données générales de la poésie, sauf certaines restrictions relatives à «la forme de cette même poésie, mais tout cela sans éclat, sans bris de verre, sans déclaration véhémente, c'était en somme une prise de bec qui n'en était pas une!»

Dans la même conférence, Grandbois se rappelle avoir été interrogé, lors d'une autre émission, sur ce qu'on appelle, «par gentillesse sans doute, *[son]* œuvre et sa poursuite». Ici, l'écrivain fait sans doute allusion à *Rencontre*, formule estivale de *Conférence de presse*, diffusée le mardi à 22 h 30 du 4 juin au 17 septembre 1957[18]. Réalisée par Jean Pellerin et animée par Gérard Pelletier, l'émission accueille les «vedettes» du monde littéraire et artistique local, interviewées par trois invités[19].

---

15. Un chroniqueur anonyme du *Nouveau Journal* mentionne le 13 janvier 1962 que Grandbois a rédigé des textes pour la télévision. Si nous n'en avons trouvé aucun pour la période couverte ici, nous savons que le poète a écrit les textes de présentation de l'émission *Chansons du Québec* diffusée sur les ondes de la station CBFT le dimanche 10 mars 1963 à 21 heures (voir la p. 5 de *la Semaine à Radio-Canada* du 9 mars).

16. La partie intitulée «Radio et télévision» de la «Bibliographie générale» de *Poésie II* (PUM, 1990, p. 612) ne mentionne pas la participation de Grandbois à cette émission dont nous ignorons la date de diffusion. Pour la connaître, nous avons écrit le 29 novembre 1991 au Service des relations écrites avec l'auditoire de la Société Radio-Canada qui n'a pas répondu.

17. A. Grandbois, *Vie française* (juillet-août 1958): 364.

18. Dans la lettre du 29 novembre 1991, nous avons également demandé au Service des relations écrites avec l'auditoire des précisions sur la participation de Grandbois à l'émission *Rencontre*.

19. A ce sujet, voir *la Semaine à Radio-Canada* du 1er juin 1957.

Durant la période étudiée ici, Grandbois est donc beaucoup moins présent à la radio et il apparaît peu à la télévision. Aussi n'est-il plus cette vedette «populaire» dont les chroniqueurs de journaux à sensation se plaisaient à rapporter les faits et gestes au tournant de la décennie 1950. Mais certains n'ont pas oublié les émissions radiophoniques «de prestige» qu'il a signées naguère, dont *Visages du monde*.

C. UNE CONFERENCE

Reconnaissant en lui un spécialiste des médias électroniques, les organisateurs du congrès de la Refrancisation, qui se déroule à Québec du 21 au 24 juin 1957, sollicitent la participation de Grandbois. Le 23, il «prononce une causerie à bâtons rompus» (p. 361) intitulée «Radio et télévision», dont on publie le texte dans la livraison de juillet-août 1958 de *Vie française* et dans *le Congrès de la Refrancisation* (Ferland, 1959)[20].

Le conférencier admet volontiers le peu d'expérience qu'il a de la télévision. Il y est rarement allé. Quand il l'a fait, c'est qu'on l'y a presque forcé, en raison de sa carrière littéraire, suppose-t-il. Par contre, la radio lui est plus familière. Depuis près de vingt ans, il lui fournit des textes, pour des motifs d'ordre alimentaire. Avocat, il n'a jamais pratiqué. Il possède également une petite réputation littéraire, due en grande partie à Olivar Asselin qui «faisait le beau et le mauvais temps dans les cadres de la critique *[...]* de la province de Québec aux environs des années 30» (p. 365) — réputation qui, on peut le présumer, n'a pas assuré sa subsistance, contrairement à la radio. Mais celle-ci lui a fait négliger la publication. Tout bien considéré, la Société Radio-Canada l'«a traité

20. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 609) ne mentionne pas la première publication du texte.

d'une façon convenable, sauf en quelques circonstances, qui ont été rares, et où il s'agissait de certains fonctionnaires» qui ne l'aimaient résolument pas (p. 363).

D. ENTREVUES, ENQUETES

Entre 1959 et 1962 paraissent neuf comptes rendus d'entrevues (la publication de l'un d'eux s'échelonnant sur deux semaines) accordées par Grandbois qui participe en outre à deux enquêtes.

1° *Comptes rendus d'entrevues*

Afin d'écourter cet intermède, nous ne nous attacherons qu'à sept comptes rendus: ceux de Jean-Paul Robillard, Gabrielle Raizenne-Fox, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Monique Duval et Guy Robert (paru dans *le Devoir* du 20 octobre 1962), que ne mentionne pas la rubrique «Entrevues» de la «Bibliographie générale» incluse dans l'édition critique des écrits de Grandbois. De plus, nous résumerons l'interview réalisée par Gérald Godin, parce que Grandbois y fait une mise au point importante[21].

A l'automne de 1959, Alain Grandbois, «grand poète que les Laurentides inspirent», reçoit un représentant du *Petit Journal* «dans le grand salon de sa coquette maison de Mont-Rolland que réchauffe un feu de bois» (11 octobre). Après avoir révélé sa méthode de travail à Jean-Paul Robillard, l'auteur des *Iles de la nuit* se demande si le Français et le Canadien français ont, contrairement à l'Anglo-Saxon, «vraiment la 'tête poétique'». A Londres, poursuit-il avec un brin d'amertume, les revues de poésie anglaises «ont un

21. Les deux autres comptes rendus d'entrevues sont: de Jean-Claude Verots, «Canada Match: au balcon de Cannes, Alain Grandbois», *Paris Match*, 14 janvier 1961, p. 14-15; et de Guy Robert, «Alain Grandbois», *le Petit Journal*, 18 novembre 1962, p. B-18.

bien meilleur tirage que les publications du même genre en France», constatation qui n'empêche pas Grandbois d'aimer vivre dans ce pays «et surtout à Paris».

Par une après-midi de février 1960, Gabrielle Raizenne-Fox, de *l'Echo du Nord*, hebdomadaire de Saint-Jérôme, met le cap sur «un coin retiré et pittoresque de Mont-Rolland» où elle doit rencontrer, «dans sa maison rustique», Alain Grandbois qui l'accueille avec aménité (p. 7). Leur conversation se prolongera jusqu'au crépuscule. «Le nom de M. Grandbois, dit Gabrielle Fox, appelle la légende». Pour une fois, le hasard a bien fait les choses, puisque le poète a pu réaliser ses rêves, ce qui ne l'empêche pas de garder «une sorte de disponibilité à l'enthousiasme». Sous des cheveux argentés, son regard a même «quelque chose de l'adolescent ravi...» qui ravit l'intervieweuse.

En présence de ce voyageur doublé d'un écrivain qui moule comme dans le cristal chacune de ses impressions, Gabrielle Fox est assaillie de mille questions, mais elle n'en pose que quelques-unes auxquelles son «distingué interlocuteur» se prête avec la plus grande simplicité. Sobre de parole malgré son art du verbe, ce n'est pas lui qui «parlera de ses œuvres, ni des prix qu'il a récoltés ni de ses autres succès littéraires». Ces renseignements, la journaliste les glanera, le moment venu, dans l'étude que Maurice Lebel a consacrée à Grandbois dans la livraison de septembre 1959 de *l'Instruction publique*.

Pour l'instant, l'écrivain «donne volontiers un tour général à la conversation». Par exemple, il précise qu'il n'avait que dix-sept ans quand il a commencé de voyager[22]. Cette «précocité», il l'explique par une manière d'atavisme ou d'hérédité: «Que voulez-vous... je suis descendant de coureurs de bois! Mon grand-père est allé jusqu'en

---

22. Si l'on en croit les rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 36), le futur écrivain (né en 1900) aurait entrepris son premier long voyage à l'été de 1919. Il aurait alors traversé le Canada de Halifax à Vancouver. Dans sa «Chronologie» (*Alain Grandbois*, Fides, 1958, p. 11), Jacques Brault devance ce voyage d'un an.

Australie.» Dans sa petite enfance, Alain circulait déjà «dans les bois avec un guide». Ensuite, il évoque sa jeunesse «sportive»: «J'ai fait du ski, des courses d'autos, de la natation, etc. Je puis même vous dire que j'ai remporté», à Cannes, le championnat lors d'un concours de natation à l'échelle nationale. Puis il lie, en ce qui le concerne, la chair et l'esprit, ce qu'avait déjà fait son ami René Garneau: je me rappelle que, pendant mon entraînement, j'ai dû mener, dans mon appartement de Juan-les-Pins, «une véritable vie d'ascète! J'en ai profité pour étudier le latin; il y avait longtemps d'ailleurs que je voulais lire les maîtres dans le texte».

A Paris où il a longtemps vécu, le *futur* auteur des *Iles de la nuit* a connu de nombreuses personnalités, parmi lesquelles «les poètes surréalistes: Aragon, Breton, Eluard, aujourd'hui décédé; Cocteau, toujours éblouissant, Malraux, Rouaux *[sic]*, Picasso, Modigliani, Dali». Profitant de ce que Grandbois l'entretient de ses périples, Gabrielle Fox s'informe de ses lieux de prédilection. Il mentionne le Canada et Pékin: «Oui, Pékin! Du moins celui d'autrefois, silencieux, aristocrate! Hélas! le nouveau régime est bruyant.» Partisan de Chiang Kai-shek maintenant réfugié à Taiwan, Grandbois fait pour la première fois allusion à Mao Tsê-tung, qu'il se garde cependant de nommer.

Vers la fin de l'entretien, M^me^ Grandbois, «hôtesse charmante» et (ajouterons-nous) effacée, se joint aux interlocuteurs (p. 10). A l'intervieweuse qui l'interroge sur la poésie, Marguerite Rousseau, qui a fait paraître quelques vers dans des périodiques, déclare: «On ne peut pas parler quand on vit auprès d'un grand poète!»

En prévision de l'hommage que la radio d'Etat diffusera le 23 juin 1960, Jean-Guy Pilon, le 2 avril, se rend avec un ami, en l'occurrence Fernand Ouellette, à Mont-

Rolland, coin des Laurentides où Grandbois «a choisi de se retirer entre deux voyages»[23]. Les deux jeunes poètes sont venus rencontrer l'auteur des *Iles de la nuit* pour recueillir de sa bouche certains détails qui leur manquent «pour établir une biographie convenable»[24].

Dans le foyer, un feu crépite. Des «livres jonchent toutes les tables, une magnifique peau de tigre s'étale» aux pieds des interlocuteurs — les livres et la peau de tigre étant emblématiques de la littérature et du voyage. Grandbois consent de bonne grâce à parler de son enfance, de son adolescence, «de ses voyages, de sa vie sans contraintes, et les beaux noms de villes reviennent dans son récit: Pékin, Shanghai, Alexandrie, Florence, Canton, etc.» A un moment donné, «il emploie cette phrase que bien peu d'écrivains canadiens pourraient prononcer: 'J'ai eu une enfance et une adolescence merveilleuse et j'en garde un très beau souvenir'.» En l'écoutant, Pilon songe «à tout ce que la vie et le monde pouvaient représenter pour cet homme, à quel point il avait aimé la vie et l'aime encore dans toutes ses manifestations». Ouellette et Pilon prennent congé de leur hôte «avec la nostalgie des couleurs qu'il a fait défiler devant *[leurs]* yeux, des mirages qu'il a suscités, des images qui ne *[les]* quittent pas en reprenant la route dans *[un]* printemps détestable» (p. 819).

On précisera que ce compte rendu consiste principalement en une opposition des mythes de Saint-Denys Garneau et de Grandbois — opposition sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie du présent intermède.

---

23. Le compte rendu de cette entrevue paraîtra dans la livraison de mai 1960 de *la Revue de l'Université Laval* où Pilon signe une chronique, «Pour que le miroir soit espace», qui s'apparente à un journal intime.

24. J.-G. Pilon, *la Revue de l'Université Laval* (mai 1960): 818. — Ce détail permet d'identifier Fernand Ouellette que Pilon ne nomme pas. C'est en effet Ouellette qui rédige la biographie de Grandbois. Intitulée «Il est d'étranges destins...», elle sera d'abord diffusée sur les ondes de Radio-Canada, puis publiée dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*.

Quoi qu'il en soit, cette entrevue est l'objet d'un second compte rendu. Mais rien ne désigne comme tel «Il est d'étranges destins...» de Fernand Ouellette, sinon la lecture du texte précédent[25]. Truffé d'erreurs, l'article de Ouellette constitue l'exemple parfait de la biographie «orientée» ou, si l'on préfère, dictée par l'admiration sans bornes pour celui dont l'œuvre a frappé la fosse de la littérature canadienne-française «comme un soleil»[26]. Pour l'«hagiographe» ébloui qui n'indique jamais ses sources, il s'agit de démontrer que chez Grandbois, être à tous égards exceptionnel et «né pour le merveilleux», prédominent une indépendance sans cesse affirmée et l'accueil de la vie.

L'auteur de *Séquences de l'aile* dresse d'abord la généalogie «glorieuse» de Grandbois. Il s'étend ensuite sur les années d'études qui lui permettent d'*établir* l'indépendance d'esprit du futur poète, écolier fougueux mais doué, collégien qui fait l'école buissonnière et des fugues, étudiant qui voyage plutôt que d'assister aux cours de droit. Prédestiné à la liberté, comme l'illustre son goût pour le voyage (hérité de Michel-Adolphe, son grand-père paternel), Grandbois incarne à ce point l'homme «universel» qu'il s'éloigne un jour de Paris, ville trop provinciale à son gré, et met finalement le cap sur la Chine, pays où il se sent vraiment libre. Après avoir avoué qu'il est «impossible de suivre les pas du poète» durant les années 1930, Ouellette retrace malgré tout son itinéraire.

Si Grandbois (savant, peintre ou explorateur en germe) a *choisi* la poésie, c'est qu'elle est, à l'instar des sports (dont la boxe), une manifestation de vie. A la vérité, il est poète de naissance, comme si la poésie l'avait élu de toute éternité, écrivant ses

---

25. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 615) range ce texte parmi les «Etudes générales», ce qui se justifie.

26. F. Ouellette, *Liberté* (mai-août 1960): 153. — Cette biographie est appelée à faire date, comme on le verra surtout dans le prochain chapitre qui porte sur la réception critique immédiate de *Poèmes*.

premiers poèmes «vers l'âge de huit ans» (p. 151). Indépendant, «étranger aux clans des hommes de lettres», il a reçu presque tous les honneurs possibles. Bref, la preuve est faite: «Il est d'étranges destins...», dont celui d'Alain Grandbois. Quant à Gilles Hénault, il s'incline dans *le Devoir* du 24 septembre 1960 devant cette biographie où «Ouellette ne satisfait pas une vaine curiosité: il montre que l'itinéraire de l'œuvre suit un chemin parallèle à l'itinéraire de l'homme».

Après son retour à Québec, Grandbois, qui «a ses appartements dans un second» (3 mars), accorde à Gérald Godin, du *Nouveau Journal*, une entrevue dont le compte rendu paraît en deux tranches, les 3 et 10 mars 1962. A un moment donné, la discussion bifurque sur les *Poëmes* d'Hankéou dont Godin voudrait voir un exemplaire, ce qui est impossible: fraîchement débarqué dans la vieille Capitale, Grandbois n'a pas eu le temps de tout déballer. Mais il profite de l'occasion pour faire une première mise au point. Oubliant qu'il a lui-même ouvert le bal, le poète considère qu'«on a beaucoup romantisé, romancé plutôt», sur l'épisode d'Hankéou[27]. Aussi donne-t-il la version «officielle».

> Je descendais le Yang-tsé en mil-neuf-cent-trente-quelque-chose sur un steamer battant pavillon chinois[28]. Le capitaine était français[29]. Il avait, à Hankéou, un ami complètement enchinoisé, fumeur d'opium et tout et tout[30]. On se voyait souvent tous les trois. Un soir, la conversation se porte, je ne sais comment ni pourquoi, sur la poésie. J'avais quelques poèmes dans ma poche. Je les montre à l'enchinoisé. Il me dit: laissez-les-moi, je vous les imprime. Je devais les reprendre un an plus tard, après mon retour du Thibet. Je ne devais jamais me rendre au Thibet. Trois mois plus tard, je repassais par Hankéou, tout était prêt. Je prends avec moi une douzaine d'exemplaires. L'éditeur

27. G. Godin, *le Nouveau Journal* (3 mars 1962): I. — En 1936, Grandbois a prétendu que tous les exemplaires de *Poëmes*, sauf deux, furent «jetés à la mer par des bandits communistes qui s'étaient emparé *[sic]* de la jonque qui les transportait». Voir, dans *la Nation* du 30 avril, le compte rendu de l'entrevue accordée à Marcel Hamel.

28. Ce voyage à bord du *Fook Yuen* de la compagnie Chiris remonte au printemps de 1934. A ce sujet, voir la «Chronologie d'Alain Grandbois» incluse dans *Poésie I* (PUM, 1990, p. 40).

29. Il s'agit d'André Loréal.

30. Cet «enchinoisé» se nommait Pierre R. Spire.

> improvisé doit m'envoyer les autres à Saigon (ou Tokyo ou Hong-kong) par le prochain bateau. Celui-ci se perd corps et biens au cours d'un typhon imprévu comme ils le sont tous.

La nature n'a donc pas conspiré contre Grandbois, qui enchaîne: «J'avais donné entre-temps à des amis de Hong-kong (ou Saigon ou Tokyo) la plupart de mes exemplaires, escomptant l'arrivée du reste. C'est pourquoi il ne m'en reste qu'un»[31].

Le gin et la sympathie (que les interlocuteurs ont l'un pour l'autre) aidant, l'auteur de *Poëmes* s'attribue l'honneur d'avoir «été le premier à pratiquer le vers libre» au Canada français (10 mars) — fausseté que Godin ne relève pas[32]. Sur sa lancée, Grandbois continue: «Il me semble que j'écris depuis toujours. Le vers libre, c'est la porte ouverte à tous les abus. N'importe qui peut en faire, et il faut pour en distinguer le bon du mauvais beaucoup plus de connaissances».

A peu près cinq semaines plus tard, soit le 19 avril, *l'Evénement-Journal* publie un compte rendu d'entrevue dû à la plume de Monique Duval. D'entrée de jeu, l'auteur des «*Ailes de la nuit* [*sic*]» proteste de son enracinement: «Mais je ne suis pas un étranger à Québec puisque j'y ai fait mes études de droit, que j'y suis venu et revenu à maintes reprises». Cette précision apportée, l'intervieweuse résume la vie du poète axée sur le périple[33]. «Favorisé par les dieux, puisqu'il ignore le mal de mer, il aime surtout voyager par bateau.» Parmi ses aventures maritimes figurent un typhon dans la mer du

---

31. Grandbois ne mentionne pas ici les exemplaires postés à des amis, dont Marcel Dugas et Victor Barbeau. A ce sujet, voir l'article de Pold, pseudonyme de Léopold Leblanc, dans *le Devoir* du 7 décembre 1957.

32. En 1920, Albert Dreux (pseudonyme d'Albert Maillé) et Jean-Aubert Loranger ont publié respectivement *le Mauvais Passant* et *les Atmosphères*, recueils qui comprennent des poèmes en vers libres. — Dans *le Devoir* du 20 mars 1976, Jean-Pierre Boucher observera que Madeleine Greffard reprend dans son *Alain Grandbois* (Fides, 1975) cette affirmation du poète: «'J'ai été le premier à pratiquer le vers libre ici.' Or Alain Grandbois a bien tort et M. Greffard doublement tort de le suivre aveuglément. Jean-Aubert Loranger *[...]* publiait déjà des vers libres dès 1922», ou plutôt dès 1920.

33. M. Duval semble alors s'inspirer de Maurice Lebel (*l'Instruction publique*, septembre 1959, p. 56) et de Fernand Ouellette (*Liberté*, mai-août 1960, p. 149-153).

Japon et une année où il passa trois cents jours sur la mer. Ses lointains séjours l'incitèrent à écrire une vie de Marco Polo. «J'avais, déclare-t-il, toujours été frappé par ce personnage. Au cours de mes voyages en Asie, je le voyais partout». Puis Duval demande quelle impression peut éprouver un «homme-poète-voyageur» après des années aussi remplies. Alors, le ton de la conversation change.

> On sent, répond Grandbois, une sorte d'inutilité devant la vie... On réalise que la vie est beaucoup trop courte... Il faudrait vivre 500 ans... Et puis, il y a toutes ces choses qui n'ont jamais cessé de me hanter et que traduit ma poésie: la fuite des jours, les années qui passent, une certaine hantise métaphysique et l'au-delà dont le mystère m'a toujours poursuivi...

Réalisée par Guy Robert, la sixième interview retenue ici a lieu à l'automne de 1962. Il en résulte deux comptes rendus[34]. Le 20 octobre, le collaborateur du *Devoir* évoque sa récente rencontre avec Grandbois, dont les pas et gestes traduisent un «interminable cheminement: celui de l'aventure de la conscience»[35]. Chez le poète, Robert enregistre «une permanence difficile à cerner»: permanence d'une humanité approfondie, sans accessoires ni décorations, et dépouillée des contingences; permanence d'un art généreux, sans techniques ni traditions, mais efficace comme un absolu. Au cours de l'entretien, Grandbois tire de ses tiroirs un poème inédit, «Minuit», que le critique offre à ses lecteurs avec une grande joie et une grande émotion.

La représentation de Grandbois qui se dégage de ces comptes rendus est celle d'un être d'exception. Ce caractère est signalé par la belle lignée de l'homme exquis, par sa précocité, par son intérêt pour le sport et la poésie, activités qu'on oppose[36], et par son

---

34. Dans les deux cas, G. Robert s'intéresse à l'œuvre picturale de Grandbois, comme nous le verrons dans la partie consacrée au mythe.

35. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 625) classe, on ne sait trop pourquoi, cet article parmi les études consacrées à *l'Etoile pourpre*.

36. C'est le cas de Gérald Godin, fasciné par le poète «boxeur» et coureur automobile.

goût du risque et de l'aventure. Cette vie «rêvée» qui l'a mené au bout du monde soulève l'admiration, parfois l'envie, des intervieweurs qui perdent tout esprit critique.

2° *Réponses à des enquêtes*

A compter du 16 avril 1960, *le Devoir* publie les résultats d'une enquête menée par Gilles Hénault. Elle vise à connaître les principales influences qui ont déterminé l'orientation des écrivains canadiens-français les plus représentatifs, dont Grandbois[37]. Si, depuis sa plus tendre enfance, il a «beaucoup lu, et de tout, du meilleur, du médiocre et du pire», l'auteur des *Iles de la nuit* revient sans cesse à la Bible qui a toujours été et demeure pour lui le livre secret, magique et chargé d'une inépuisable poésie (p. 9). Abordant ensuite la question des influences, il écrit que la littérature locale a des affinités particulières avec celle de France. L'influence étrangère, en l'occurrence américaine, se fait sentir «dans certaines émissions 'romancées' de la radio et de la télévision» (p. 14). Par ailleurs, il croit que le Canada français possède des œuvres «internationalement» valables, dont celle de Gabrielle Roy. Enfin, Grandbois, à qui il aurait fallu non plus cinq cents mais dix existences, fait part de ses curiosités extralittéraires. «J'ai, dit-t-il, été attiré très particulièrement par la peinture, aussi par la musique, la médecine, la philosophie, le voyage d'exploration, et même par le 'noble art' de la boxe. J'allais oublier l'amour et l'amitié», cette affirmation (qui étoffe l'image de l'*homme total*, capable de tout) étant appelée à faire date dans le milieu de la critique.

A l'occasion du Salon du Livre de 1962, Jean Paré, du *Nouveau Journal*, demande à cent vingt-cinq intellectuels de nommer les cinq écrivains qui les ont le plus marqués.

---

37. Rendant compte, dans la livraison de septembre 1960 de *la Revue de l'Université Laval*, de cette enquête qu'il trouve mal organisée et très mal conduite, Jean-Guy Pilon résume la position de Grandbois.

Dans l'édition spéciale du 7 avril, Alain Grandbois mentionne quatre auteurs, Stendhal, Dostoïevski, Nerval et Walt Whitman, de même qu'une œuvre, la Bible.

E. ENCYCLOPEDIE, REPERTOIRES, ANTHOLOGIES

Le tome V de l'*Encyclopedia Canadiana* de la maison Grolier précise en 1958 que l'écrivain a passé «many years in France and travelled extensively throughout Europe, Asia and Africa» (p. 17). A notre connaissance, seulement deux répertoires qui volent le jour entre 1957 et 1962 citent Alain Grandbois: celui intitulé *Société d'étude et de conférences 1933-1958* et celui de *l'Académie canadienne-française* publié en 1960 par Victor Barbeau.

Mais pas moins de treize anthologies parues durant la période couverte ici retiennent des poèmes de Grandbois. Deux d'entre elles, dont on a fait état plus haut, renferment des inédits: le numéro spécial sur la poésie canadienne française, daté de mai-août 1958, du *Mercure de France*; et *Poetry 62* (The Ryerson Press, 1961).

Achevée d'imprimer le 25 mars 1957, *l'Explication des textes littéraires* de Maurice Lemire (aux Presses universitaires Laval) propose six extraits de *Né à Québec* repris dans la livraison de juin 1960 de *l'Instruction publique* et dans *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois* (l'Action, 1963). Au mois d'avril 1962, Lebel, qui poursuit son «Histoire de la littérature canadienne-française» dans le même périodique, donne «Rivages de l'homme» de Grandbois, l'un des «poètes authentiques du Canada français» (p. 642).

Le 12 décembre 1958, plusieurs personnalités de l'enseignement et des lettres, dont Alain Grandbois, assistent à une réception qu'on évoque dans *le Devoir* du lendemain. Le

prétexte en est la publication, par la maison Fides, d'*Alain Grandbois* de Jacques Brault et de *Paul Morin* de Jean-Paul Plante. A cette occasion, Félix-Antoine Savard prononce une allocution dont *Notre temps* du 27 décembre reproduit le texte. Ce que l'auteur de *Menaud maître-draveur* aime tout particulièrement chez Grandbois et ce qui à son sens «est rare autant qu'exemplaire, c'est qu'il a su, dans son *Marco Polo* et dans son *Louis Jolliet*, concilier avec la poésie, une très exacte et consciencieuse poésie, l'histoire de deux grandes aventures»[38]. En plus d'envoyer des photos aux journaux[39], Fides (qui, comme à l'accoutumée, fait les choses en grand) paie des réclames[40]. Inséré dans *le Devoir* du 17 janvier 1959, un vient de paraître décrit les deux opuscules. Ils font partie de la collection des «Classiques canadiens» que des commentateurs de Québec qualifient de fameuse (Emilia Allaire) ou de célèbre (Elie Goulet). Elle vise, d'après les éditeurs, à promouvoir, par un choix de textes, «les auteurs dignes d'être étudiés dans les classes et de former les esprits»[41].

La plaquette de Jacques Brault, qui veut «mieux faire connaître et aimer les livres d'Alain Grandbois» (p. 5), comprend notamment une «Chronologie» (qui fera époque), une «Note bibliographique» et un choix de textes (dont un «Poème» inédit). Elle comporte une courte «Introduction» où, entre autres choses, le critique esquisse «les thèmes majeurs et les lignes de force» de la production de Grandbois. Un puissant métabolisme, affirme Brault, anime sa poésie «dans un brassage de thèmes qui vont de

---

38. Le texte de *Notre temps* contient des fautes absentes dans l'édition du 1er janvier 1959 de *Lectures* qui ne reproduit toutefois que la moitié de l'allocution.

39. Voir *le Devoir* du 13 décembre 1958, *l'Action catholique* du 3 janvier 1959, *le Temps* du 15 janvier et *Notre temps* du 7 février.

40. Voir *l'Action catholique* du 20 décembre 1958, *le Droit* du 27 décembre et *Lectures* du 1er janvier 1959.

41. Les Editeurs, *Alain Grandbois*, 1958, p. 4 de la couverture.

l'amour à la mort, du simple accord avec les éléments aux cataclysmes planétaires»[42]. A une poésie ombreuse, qui convie le lecteur «au voyage de l'au-delà, à l'embarquement pour l'Ile définitive» (p. 8), correspond une prose lumineuse qui, elle aussi, chante le voyage. Finalement, Brault justifie l'ordre de présentation des textes, «dicté par un souci 'pédagogique'» (p. 10). Il présente d'abord les écrits en prose, d'un accès plus facile que les vers. Ceux-là disposent à mieux accueillir ceux-ci «dont l'apparent ésotérisme effarouche parfois le lecteur non prévenu»[43].

En 1958 paraît à la maison Ryerson Press de Toronto une autre anthologie, où George Ross Roy traduit *Douze poètes modernes du Canada français*[44]. Des *Iles de la nuit*, il a tiré «O tourments...» et «Pris et protégé...». Applaudissant à l'ouvrage, S.G. Mullins, chroniqueur à *Culture*, remarque en mars 1959 que chez les poètes francophones du Canada, les emprunts à la poésie française sont manifestes. «Baudelaire's influence *[...]* is seen in poems such as 'Ainsi l'amertume' of Fernand Dumont and 'O tourments...' of Alain Grandbois».

Toujours en 1958, la librairie Beauchemin réédite l'*Anthologie de la poésie canadienne-française* de Guy Sylvestre, d'abord parue sous le titre d'*Anthologie de la poésie canadienne d'expression française* chez Bernard Valiquette[45]. Le 16 août, un

---

42. Dans la livraison de décembre 1954 d'*Amérique française*, Gilles Hénault écrivait: la poésie de Grandbois «est un grand métabolisme qui brasse les éléments de la nature, qui les assimile à la conscience de l'homme, à sa détresse, à son espoir, à son amour et à sa mort» (p. 476).

43. Dans l'édition revue et corrigée de son *Alain Grandbois*, Brault, en 1967, présentera d'abord les poèmes. — La plupart des ouvrages dont fait état le présent intermède suscitent des commentaires qui sont répertoriés dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991» (II.B.6).

44. Dans *1984: les gens du livre* (Méridien, 1990, p. 87), Henri Tranquille attribue d'abord cet ouvrage à Gabrielle Roy. A la page suivante, il affirme que l'anthologie a plutôt été préparée par G[érard]-Raymond Roy (né en 1940). Selon les fichiers de la bibliothèque municipale de Montréal, il s'agit de George Ross Roy.

45. L'édition de 1942 ne mentionne pas Grandbois dont *les Iles de la nuit* ne devaient sortir que deux ans plus tard.

journaliste anonyme de *l'Action catholique*, qui pourrait bien être un rédacteur de Beauchemin, couvre le lancement de l'*Anthologie*. L'événement a réuni quantité de journalistes et d'auteurs «célèbres», parmi lesquels «Anne Hébert, Alain Grandbois, Robert Choquette, Cécile Chabot, Jean-Guy Pilon et toute une pléiade de jeunes poètes».

Dans son «Introduction», Guy Sylvestre survole un siècle de poésie canadienne qui le conduit d'Octave Crémazie aux jeunes poètes, le compilateur étant plutôt sévère à leur égard. D'Alain Grandbois, «dont les poèmes sont des coups de sonde dans la nuit et l'expression ésotérique d'une recherche de l'amour et du bonheur dans un monde traqué par la mort» (p. xx), il a choisi «Est-ce déjà l'heure...», «Avec ta robe...» et «Fermons l'armoire...», extraits des *Iles de la nuit*; «Le silence», «Demain seulement», «L'aube ensevelie» et le poème éponyme de *Rivages de l'homme*; et «Noces», pièce tirée de *l'Etoile pourpre*, recueil que Sylvestre apprécie moins.

A Paris, la librairie Delagrave met sur le marché en 1959 le tome V de l'*Anthologie des poètes français contemporains*. De Grandbois, dont l'esprit semble «assez étranger à l'âme canadienne» (p. 415), Pascal Bonetti a sélectionné «Les mille abeilles...», «C'est à vous tous...» et «Les mains coupées...», inclus dans *les Iles de la nuit*, et «L'aube ensevelie», dans *Rivages de l'homme*.

Un an plus tard, les Oxford University Press lancent *The Oxford Book of Canadian Verse in English and French* où Arthur James Marshall Smith, lui-même poète, reproduit «Fermons l'armoire...», «Rivages de l'homme» et «Demain seulement» de Grandbois.

En 1961, les frères de l'Instruction chrétienne font imprimer le deuxième tome de leurs *Lectures littéraires: le français par les textes* qui réunit des descriptions, des poésies diverses, des lettres familières et des narrations. De l'auteur de *Né à Québec*, les religieux ont retenu un passage édifiant qui relate «La mort du père Marquette».

Aux lecteurs de *la Voix des poètes*, revue trimestrielle publiée à Paris, René Garneau propose, à l'automne de 1961, treize poèmes d'autant d'écrivains canadiens dont sept francophones, son ami Grandbois étant représenté par «Rivages de l'homme».

Par ailleurs, les maisons HMH et Seghers éditent conjointement, en 1962, *la Poésie canadienne* où Alain Bosquet ne livre au public qu'«un choix sévère», négligeant les mérites entamés par le temps (p. 11). De Grandbois qui ouvre le volume, il offre «Aube», «Demain seulement», «L'étoile pourpre» et «Le sourire».

Enfin, on signalera *Quelques poètes étrangers de langue française (Canadiens — Suisses)*, ouvrage publié à Paris par les éditions de la Revue moderne en 1962 et où l'«avant-gardiste» Marcel Farges exhume Roger Brien, Rosaire Dion-Lévesque et Jean-Charles Harvey, mais ignore Alain Grandbois.

On aura sans doute remarqué que plusieurs anthologies viennent de l'étranger[46]: Toronto et Paris. Trois d'entre elles (la livraison de mai-août 1958 du *Mercure de France*, celle d'octobre-décembre 1961 de *la Voix des poètes* et *Poetry 62*) sont produites (à tout le moins en partie) par des Québécois (Gilles Marcotte, René Garneau et Jean-Guy Pilon); les quatre autres (*Douze poètes modernes du Canada français*, *The Oxford Book of Canadian Verse*, l'*Anthologie des poètes français contemporains* et *la Poésie canadienne*) émanent de deux Canadiens anglais (soucieux de constituer un corpus «canadien»), George Ross Roy et Arthur James Marshall Smith, et de deux Français, Pascal Bonetti et Alain Bosquet. A ces compilateurs, la poésie canadienne (où Grandbois est une référence obligée) apparaît susceptible d'intéresser un certain public anglophone ou européen. Quant aux choix de textes que réalisent Jacques Brault, les frères de l'Instruction chrétienne et Maurice Lebel, ils indiquent (à l'instar des

46. On verra plus loin que cette constatation s'applique aussi aux histoires littéraires.

histoires littéraires dont nous parlerons plus loin) l'intérêt croissant de l'école pour les lettres canadiennes.

F. LES RECOMPENSES

On sait qu'en décembre 1950, les jurés du prix Duvernay ont couronné *Rivages de l'homme*. Dans l'édition revue et corrigée de son *Alain Grandbois* (Fides, 1967), Jacques Brault note qu'en 1958, l'écrivain «obtient le prix Duvernay une seconde fois» (p. 15), information que répète Madeleine Greffard dans une monographie également intitulée *Alain Grandbois* (Fides, 1975, p. 176). Il n'y a pas jusqu'aux rédacteurs de la «Chronologie d'Alain Grandbois» incorporée dans le premier volume de l'édition critique de ses écrits (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 45) qui n'emboîtent le pas[47]. Or, cette année-là, c'est Anne Hébert qui remporte la récompense. On la lui remet lors d'un dîner-causerie qui a lieu le jeudi 11 décembre à l'hôtel *Queen's* de Montréal et au cours duquel la poète lit le texte intitulé «Poésie, solitude rompue»[48].

Quoi qu'il en soit, en 1960, le Conseil des arts du Canada accorde à l'auteur des *Iles de la nuit* une bourse de 8 000 dollars[49] qui, écrit Jean-Claude Verots le 14 janvier 1961 dans *Paris Match*, lui a permis de revoir la côte d'Azur «où il fit, au hasard de ses voyages, de très fréquents séjours mais où il n'était pas revenu depuis quelque cinq interminables années» (p. 14). En plus de faire une cure à Vichy, le poète voyageur

---

47. Cette erreur est également reprise dans la «Chronologie» des *Iles de la nuit* (Fides, «Bibliothèque canadienne-française», 1972, p. 8) et des *Voyages de Marco Polo* (Fides, «Bibliothèque québécoise», 1979, p. 173).

48. Voir, dans *le Devoir* du 11 décembre 1958, l'article intitulé «Remise du prix Duvernay à Anne Hébert, ce soir».

49. Renseignement confirmé dans une lettre du 11 décembre 1991 par Lise Rochon, agente d'information au Service des communications du Conseil des arts du Canada.

visite à nouveau Paris et l'Italie, confie pour sa part Guy Robert dans *le Petit Journal* du 18 novembre 1962.

Formé à l'initiative de l'Association des éditeurs canadiens, un grand jury des lettres proclame, à l'occasion de la Semaine des bibliothèques qui se déroule du 17 au 22 avril 1961, la liste des meilleurs ouvrages (romans, essais, poèmes, contes et nouvelles, pièces de théâtre) des quinze dernières années. Précédé d'Anne Hébert et Saint-Denys Garneau, l'auteur de *Rivages de l'homme* devance toutefois Robert Choquette et Rina Lasnier[50].

Lui-même distingué, Grandbois continue d'accorder des distinctions. En 1957, il siège au jury du TNM qui décerne un prix à André Langevin pour la pièce intitulée *l'Œil du peuple*, jouée en novembre[51].

Le dimanche 28 octobre 1962 se déroule, au musée de la Province à Québec, la cérémonie de clôture du quatrième Salon du Livre, présidée par Georges Denizeau, consul général de France. A cette occasion, Charles-Marie Boissonnault, président de la Société des poètes canadiens-français, proclame Odette Fontaine, pseudonyme d'Odette Paradis[52], lauréate du premier prix de poésie Du Maurier dont le jury, présidé par Boissonnault, comprenait en outre Jeanne Lapointe et Alain Grandbois. Interrogé sur *les Joies atroces*,

---

50. A ce sujet, voir le compte rendu de Romain Légaré aux p. 235-237 de la livraison de juin 1961 de *Culture*.

51. Marielle Saint-Amour, «La poésie inédite d'Alain Grandbois: problèmes de chronologie», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 28. — On précisera que Mark Drouin, beau-frère d'Alain Grandbois, a contribué «à la fondation du Théâtre du Nouveau Monde» (Grant Purves, *les Présidents du Sénat*, la Bibliothèque du Parlement, 198?, p. 66). Premier président du conseil d'administration du TNM, Drouin remplit toujours cette fonction en 1961. A ce sujet, voir la notice biographique incluse dans *Dix ans de théâtre au Nouveau Monde: histoire d'une compagnie théâtrale canadienne* d'Eloi de Grandmont, Normand Hudon et Jean-Louis Roux, Leméac, 1961, n. p.

52. Il s'agit de la sœur de Suzanne Paradis, poète et romancière.

celui-ci déclare qu'elles se recommandent «par l'originalité, l'expérience de la vie et la fraîcheur. Les poèmes ont leur rime intérieure. M^lle^ Fontaine n'a pas à chercher sa voie, elle l'a trouvée, et le talent qu'elle manifeste a de quoi étonner»[53].

G. DES TITRES EN PREPARATION[54]

Dans *le Petit Journal* du 11 octobre 1959, Jean-Paul Robillard observe: «Alain Grandbois travaille *[...]* à un recueil de nouvelles». A l'automne de 1962, Guy Robert, qui vient lui aussi de rencontrer Grandbois, rapporte: d'un voyage effectué en Europe en 1960 et 1961, il a ramené plusieurs nouvelles «qu'il retouche actuellement avec l'exigence et l'intransigeance qu'on lui connaît» (*le Petit Journal* du 18 novembre). Ces récits, qui se rattachent à l'exotisme apparent du voyage et de la libération, «dorment ou fermentent encore dans des boîtes. L'artiste les laisse mûrir, il les laisse un peu se détacher de lui» (*le Devoir* du 20 octobre 1962).

A Grandbois qui dit avoir un roman sur le métier, Gabrielle Raizenne-Fox, de *l'Echo du Nord*, demande, dans une entrevue dont le compte rendu paraît le 23 mars 1960, quel en sera le titre. L'écrivain répond: «Je ne sais pas encore... Le titre, mais c'est une grâce» (p. 7). Le 12 janvier 1962, Claude Tessier, collaborateur au *Soleil*, affirme que «Grandbois travaille présentement à la rédaction *[...]* d'un roman».

Finalement, l'écrivain apprend à Gérald Godin, du *Nouveau Journal*, qu'il prépare pour les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* un article sur Marcel Dugas qui,

---

53. Anonyme, *le Soleil* (29 octobre 1962): 3.

54. Nous ne parlerons des recueils de poésies en chantier que dans le prochain chapitre qui, rappelons-le, porte sur la réception critique immédiate de *Poèmes* (l'Hexagone, 1963).

malgré ses airs de moujik, «était pourtant l'homme le plus faible» qu'il ait connu (10 mars 1962). Cet essai paraîtra l'année suivante.

H. MARIAGE ET VIE PROFESSIONNELLE

Le 5 novembre 1958, un journaliste anonyme de *l'Action catholique*, responsable de la chronique «La vie sociale», signale, sans plus, le récent passage à Québec «de M. Alain Grandbois, de Montréal». En fait, l'écrivain, qu'on a déjà qualifié de célibataire endurci, est venu à Sainte-Foy le 31 octobre pour épouser, à l'église Notre-Dame, Marguerite Rousseau, sa cousine germaine[55]. Petite-fille de Robert Landry, jadis président du Sénat et (pour reprendre la formule utilisée par Jean-Claude Verots le 14 janvier 1961 dans *Paris Match*) «grand défenseur de la langue française»[56], Marguerite Rousseau, épouse en première noce de Bernard Devlin, a, selon Gabrielle Fox, «déjà publié des poèmes dans le journal *l'Evénement* de Québec»[57]. Dans ses moments de loisir, elle s'adonne aussi à la peinture. Modeste, «elle se refuse à exposer ses toiles ailleurs que chez elle». Bref, Alain a trouvé une compagne aussi artiste et «distinguée» que lui.

---

55. Voir la «Chronologie d'Alain Grandbois» dans *Poésie I*, PUM, 1990, p. 46. — Dans le cadre de la série *Ecrivains canadiens de langue française* diffusée dans les années 1940 sur les ondes de la Voix du Canada, Grandbois a parlé de la poète Marguerite Rousseau. Voir le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/4/3). — Marguerite est la fille de feu le docteur Arthur Rousseau, frère de Bernadette, la mère d'Alain.

56. J.-C. Verots, *Paris Match* (14 janvier 1961): 15. — Sur Auguste Charles Philippe Robert Landry (1846-1919), voir, de Grant Purves, *les Présidents du Sénat*, la Bibliothèque du Parlement, 1988, p. 42-44. — On ajoutera que Mark Robert Drouin (1903-196?), mari de Jeanne Grandbois, sœur d'Alain, a également présidé le Sénat canadien du 4 octobre 1957 au 23 septembre 1962. Voir les p. 65-67 de l'ouvrage cité plus haut.

57. G.R. Fox, *l'Echo du Nord* (23 mars 1960): 10. — Marguerite Rousseau a également fait paraître des vers dans la revue *Liaison* en mars et octobre 1947, de même qu'en octobre 1948.

De retour d'Europe, l'homme de lettres, qui tâte du pinceau, se fixe en 1961 à Québec, rue Moncton. Au mois de décembre, il obtient le poste de publicitaire au musée de la Province[58] (poste qu'il occupera jusqu'en 1971[59]) dont le conservateur est, de 1953 à 1965, Gérard Morisset, originaire de la circonscription de Portneuf comme son ami Grandbois[60].

En 1962, l'écrivain confie à Gérald Godin, du *Nouveau Journal*: à un âge où les gens que j'ai connus finissent leur carrière de fonctionnaire, j'entreprends la mienne «au musée de la Province. J'y ai un petit bureau où je me rends l'après-midi» (3 mars) — déclaration que Godin s'empresse de commenter: «Que sert à l'homme d'avoir du fric plein ses bas de laine, s'il est trop vieux pour. C'est à 60 ans qu'il faut travailler. Pas avant. Et nous qu'on s'éreinte à pisser de la copie! Si je ne me retenais, je serais jaloux!» De son côté, Guy Robert précise dans *le Petit Journal* du 18 novembre que ses nouvelles fonctions permettront à Grandbois de se familiariser avec l'art canadien qu'il connaît moins bien que celui d'Orient. «Des projets de publications portant sur les musées provinciaux l'intéressent tout particulièrement.»

Entre 1957 et 1962, Alain Grandbois est encore passablement actif, ce dont se réjouit la critique. Souvent, elle fait état des inédits qu'il donne ici et là et laisse même entrevoir la publication de nouveaux livres. Plusieurs chroniqueurs l'interviewent.

---

58. Au sujet de cette nomination, voir, aux p. 13 et 21 du *Soleil* du 12 janvier 1962, l'article de Claude Tessier; voir également les articles non signés parus le lendemain à la p. 12 du *Devoir* et à la p. 2 du *Nouveau Journal*; voir enfin, à la p. 29 du *Devoir* du 20 octobre, le texte de Guy Robert.

59. A ce sujet, voir la «Chronologie d'Alain Grandbois» dans *Poésie I*, PUM, 1990, p. 46.

60. Dans le cadre de la série *Ecrivains canadiens de langue française*, Grandbois a consacré une émission à Gérard Morisset. Elle aurait été diffusée le 7 octobre 1947. Voir le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/4/3). L'écrivain a de nouveau évoqué son «ami Gérard Morisset» lors de l'émission de *Visages du monde* retransmise le 28 janvier 1952 (PUM, 1990, p. 481).

Guidés par un souci pédagogique, les compilateurs insèrent volontiers ses vers dans les anthologies. On l'invite à participer à un congrès en sa qualité de «spécialiste» des médias électroniques. Mais on n'oublie pas, tant s'en faut, que l'écrivain a un passé littéraire. Il représente même une référence incontournable lorsqu'il est question de littérature québécoise.

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE

Les commentaires dont nous allons maintenant faire état ressortissent à deux genres. D'une part, il y a les études qui explorent l'ensemble de l'œuvre ou la poésie. D'autre part, il y a les textes de nature générale qui, sans porter spécifiquement sur Grandbois, se réfèrent à lui. Parmi ceux-ci figurent les histoires littéraires. On pourrait ajouter certains essais, les bilans et perspectives que, pour éviter les redites, nous utiliserons plutôt dans la partie consacrée au mythe[61].

A. LES HISTOIRES LITTERAIRES

Six histoires littéraires voient le jour entre 1957 et 1961. Le lancement par Fides de la *Littérature canadienne-française* de Samuel Baillargeon (auquel assistent, outre l'auteur, Jean Bruchési, Félix-Antoine Savard et Luc Lacourcière) a lieu au Cercle universitaire de Québec le 21 novembre 1957 dans le cadre de la Semaine du Livre[62]. De Grandbois, être essentiellement insatisfait, Baillargeon, qui s'inspire (on y reviendra)

---

61. Tous ces textes sont répertoriés dans la partie de la bibliographie intitulée «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1881-1991» (II.B.6).

62. Voir A.V., *Lectures* (1er décembre 1957): 103.

d'un article de René Chopin, écrit: il met le cap sur des pays lointains où il cherche en vain la stabilité. Pour se consoler, il se rabat sur la prose d'art et la poésie, celle-ci fortement teintée de surréalisme. Dans son œuvre prédomine le thème du voyage dans l'espace ou en soi.

Par ailleurs, Auguste Viatte collabore à deux histoires littéraires éditées à Paris. Septième volume de la collection «Encyclopédie de la Pléiade», le tome III de l'*Histoire des littératures*, intitulé *Littératures françaises, connexes et marginales*, paraît sous la direction de Raymond Queneau chez Gallimard en 1958. Viatte y présente «La littérature d'expression française dans la France d'outre-mer et à l'étranger». Plus que sommaire, son tableau des lettres canadiennes va de Michel Bibaud aux écrivains de la fin des années 1940. En 1961, la librairie Aristide Quillet met sur le marché le tome III de l'*Histoire générale des littératures*, ouvrage dirigé par Pierre Gioan. Après avoir brossé la peinture du contexte socio-culturel canadien depuis 1940 dans le chapitre intitulé «Littératures du continent américain», Viatte aborde les trois genres canoniques: roman, théâtre et poésie. De Grandbois, il dit: s'étant d'abord fait connaître par des écrits qui tiennent de la biographie romancée, il a ensuite prospecté «son moi à la quête du bonheur dans un monde traqué par la mort»[63].

Mais revenons quelque peu en arrière. En septembre 1959, Maurice Lebel fait paraître dans *l'Instruction publique* la partie de son «Histoire de la littérature canadienne-française» qui porte sur Alain Grandbois et qu'il reprendra quatre ans plus tard dans l'ouvrage intitulé *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois* aux éditions de l'Action. Des extraits commentés de tous les livres alors publiés de Grandbois font suite à une

---

63. A. Viatte, *Histoire générale des littératures*, tome III, p. 719. — En 1958, Guy Sylvestre, dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, a ainsi défini les poèmes de Grandbois: «L'expression ésotérique d'une recherche constante du bonheur dans un monde traqué par les puissances de la mort» (p. 108).

notice biographique inspirée de Jacques Brault. Puisant allégrement chez ses collègues, Lebel, qui se garde bien de guillemeter ses emprunts, ne cite jamais ses sources. On se contentera de confronter ici certains propos de Maurice Lebel et de Maurice Hébert.

Au mois de février 1934, le chroniqueur du *Canada français* définissait ainsi *Né à Québec*: «Le tableau complet, hors cadre en certains endroits, et donc disproportionné, de l'épopée du courage français en Amérique» (p. 546) — ce qui, sous la plume de Lebel, devient: «Un tableau assez complet, mais un peu disproportionné, de l'épopée du courage français en Amérique» (p. 57). On sait que le texte de Maurice Hébert s'articulait autour de cette idée: dans la biographie de Louis Jolliet, «le point de vue de l'observateur est canadien-français; toutefois, celui de l'écrivain est français, c'est-à-dire, en l'espèce, exotique» (p. 545) — idée que Lebel prend à son compte: «Alain Grandbois est un observateur canadien-français, mais un écrivain de qualité». Pour Hébert,

> le procédé d'Alain Grandbois consiste à transmuer en art *[...]* ce que l'observation la plus méticuleuse peut consigner: archives, chroniques, numismatique, géographie, topographie, climatologie, ethnologie, faune, flore, etc., autant d'éléments scientifiques *[...]* qui se sont révélés colorés, épanouis *[...]* dans la fonction essentielle d'être subordonnés au facteur humain (p. 546)

— passage dont Lebel propose cette version à peine maquillée: le biographe use «de tous les renseignements que lui fournissent les archives, les chroniques, la géographie, la topographie, la climatologie, l'ethnologie, la faune, la flore, voire la numismatique, pour relier les choses de l'univers nord-américain à l'homme». En guise de conclusion, le chroniqueur du *Canada français* affirmait: la thèse qui ressort de *Né à Québec* «est que notre histoire vaut la peine d'être vécue et mieux racontée» (p. 554). Et Lebel de bis-

ser, une fois de plus, le couplet: «Notre histoire vaut la peine d'être mieux racontée. Telle est la leçon qui se dégage de ce livre»[64].

En 1960, une *Histoire de la littérature canadienne-française* sort des Presses universitaires de France. Par ce qu'il appelle un peu pompeusement la critique textuelle, Gérard Tougas cherche à faire connaître au public lettré comme aux étudiants la nouvelle littérature canadienne qui possède d'attachants poètes et d'excellents romanciers. Grandbois apparaît dans deux chapitres, l'un traitant du roman, et l'autre, de la poésie.

L'année suivante, enfin, la librairie Hachette édite *les Littératures contemporaines à travers le monde*, sous la direction de Jean-Claude Ibert. Commentant l'ouvrage dans *le Soleil* du 29 septembre 1962, Yolande D. Bonenfant signale que vingt-trois pays ou regroupements d'Etats y «sont étudiés avec soin et intelligence par des spécialistes du terrain concerné». C'est à «René Garneau, attaché culturel du Québec à Paris[65], fin lettré, critique et analyste subtil», qu'il incombe de tracer un portrait des lettres canadiennes depuis la Seconde Guerre mondiale.

Le nom d'Alain Grandbois apparaît donc dans les histoires littéraires, même celles destinées au public francophone d'outre-mer, la nature de ces ouvrages didactiques (souvent courts et qui couvrent une période assez longue) obligeant les rédacteurs à faire une sélection parmi les écrivains. La constance des exégètes à citer l'auteur des

---

64. Maurice Lebel emprunte, pour user d'un euphémisme, ses commentaires sur *les Voyages de Marco Polo*, *les Iles de la nuit*, *Avant le chaos* et *Rivages de l'homme* aux articles respectifs d'Emile Bégin (parus en octobre 1942, novembre 1944 et octobre 1945 dans *l'Enseignement secondaire au Canada*) et de Jacques-Thomas Racette (paru en mars 1949 dans la *Revue dominicaine*).

65. En réalité, René Garneau occupe alors le poste de «conseiller culturel à l'ambassade canadienne à Paris». Paul Dumas, *Ecrits du Canada français*, 50 (1984): 25.

Iles de la nuit n'a rien pour étonner. Figurant parmi les «plus grands» poètes québécois, l'écrivain «consacré» occupe une place d'honneur dans l'institution littéraire. On précisera que cette place lui est dévolue en grande partie par les critiques eux-mêmes, parmi lesquels plusieurs jeunes poètes qui ne cessent de l'encenser.

B. LES ETUDES SUR LA POESIE[66]

Nous abordons maintenant les écrits consacrés à la production de Grandbois, dont quatre proviennent de l'hommage paru dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*[67]. Certains critiques privilégient les recueils de vers; ils sont au nombre de cinq[68]. D'autres explorent à la fois la prose et la poésie. Par ailleurs, deux étudiants de l'Université de Montréal rédigent leur mémoire de maîtrise (en tout ou en partie) sur l'écrivain de Saint-Casimir.

1° *Langue, cosmos, expérience* (René Garneau)

Dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*, René Garneau rend raison du caractère exceptionnel de son ami Grandbois qui tient à un langage poétique très personnel englobant tout le cosmos, et à l'approfondissement d'une expérience hors de pair. Dans la poésie canadienne, l'auteur des *Iles de la nuit* a été le premier à inventer puis à conserver une langue très personnelle conforme à son génie. Cette langue poétique n'est ni

---

66. Aux études commentées ici, il faut ajouter celle de Fernand Ouellette intitulée «Alain Grandbois» et lue sur les ondes de Radio-Canada le 21 avril 1960 dans le cadre de la série *Anthologie sonore de la poésie canadienne*. Nous y reviendrons dans la partie du présent intermède consacrée au mythe.

67. Nous reviendrons sur cet hommage à la toute fin du présent intermède.

68. On rappellera qu'*Une littérature qui se fait* de Gilles Marcotte (HMH, 1962) renferme une étude sur la poésie d'«Alain Grandbois» qui a d'abord été lue le 27 mars 1955 sur les ondes de Radio-Canada dans le cadre de la série *Témoignage de notre poésie*. Nous en avons rendu compte dans le précédent intermède.

envahissante ni porteuse, car le poète ne s'abandonne pas aux possibilités oratoires ou, «s'il le fait, il renverse vite le mouvement» (p. 175). Authentique, la langue grandboisienne «peut, quand il le faut, aller jusqu'à l'impudeur de la banalité» (p. 176); elle n'hésite pas devant les mots du vocabulaire poétique le plus courant. Si, dans la poésie de Grandbois, il y a autant d'étoiles que, par exemple, dans celle de Robert Choquette, les astres du premier, contrairement à ceux du second, «éclairent d'une lumière neuve».

Grandbois est également le premier qui a su utiliser «avec autant de liberté un aussi grand nombre d'éléments du monde extérieur dans le jeu de sa sensibilité» (p. 174). Son art mobilise avec autorité les données de l'univers au service du rêve; l'âme y devient le décor — «âme qui change moins que la mer, qui gravite sur une orbite plus circonscrite que celle des planètes» (p. 176). «Ce mouvement du monde immortel et indifférent autour de l'homme mortel et blessé est une constante de la poésie de Grandbois» (p. 177). Plus encore que la présence agissante du cosmos, la hantise de la mort représente un des éléments primordiaux des recueils. Parce qu'il s'est distancié d'elle, Grandbois peut parler, avec un lyrisme dominé, de la mort qui lui permettra de réintégrer un jour «le mouvement du monde extérieur. Merveilleuse exception au Canada que ce cheminement intellectuel d'un poète.»

Chez Grandbois, enfin, «la poésie est une somme d'expériences personnelles dont la multiplicité et la richesse sont inaccoutumées au Canada» (p. 174). Dans les lettres locales, ces expériences ont l'importance de celles effectuées en France par Malraux ou Michaux. Quoi qu'il en soit, l'événement extérieur n'acquiert de l'importance que si l'écrivain peut en tirer des résonances personnelles. «Au début comme à la fin est le cœur la sensibilité du poète» (p. 177). Certes, l'événement fournit des allusions, il aide à dissimuler ou fait naître un mouvement nouveau.

> Mais c'est Grandbois qui compte. C'est lui qu'il faut chercher. On a affaire ici à un poète fou de lui-même et qui l'est avec raison, puisque dans cette perspective personnelle et parfois étrange, il réussit à donner aux choses un nouveau centre de gravité. A une époque d'épuisement du génie créateur, ce pouvoir est un signe de grandeur (p. 178).

Dans le panorama des lettres canadiennes, Alain Grandbois est jusqu'ici le seul qui permet à René Garneau de dire d'aussi grandes choses sur un poète du cru, ce dont le second est redevable au premier.

Parmi les autres articles sur la poésie, deux exploitent le thème du voyage, et deux, celui de l'amour.

2° *L'homme sans rivages* (Guy Sylvestre)

Egalement sollicité, Guy Sylvestre participe à l'hommage à Grandbois. Sa contribution prend la forme d'une lettre où il fait part à Jean-Guy Pilon de la vive admiration qu'il éprouve pour l'œuvre de leur ami commun. A la demande de Pilon, l'épistolier développe le thème du voyage qui, dans la production grandboisienne, s'enlace inextricablement à ceux du temps, de l'espace et de la mort: «Mort qui est le terme et l'accomplissement du temps; voyage qui est la recherche de l'amour dans l'abolition de l'espace» (p. 163).

Pour Alain Grandbois, le besoin d'évasion, l'appel de la terre et la fascination de l'inconnu sont autant de moyens «de se découvrir lui-même» (p. 164). Où qu'il aille, il retrouve toujours «ses angoisses et ses aspirations les plus secrètes et les plus fortes, ses tourments les mieux cachés et ses tentations les plus irrésistibles». Il n'y a pas jusqu'à sa poésie qui ne constitue «un long voyage à travers la nuit, à la recherche d'un éternel matin» (p. 163). D'un livre à l'autre, l'éclairage se transforme. D'abord vagues et lointaines, les lueurs «qui permettaient d'apercevoir les îles sur l'océan au milieu de

la nuit, ont augmenté d'éclat, et si le soleil ne s'est pas encore levé complètement pour éblouir le poète», il semble au collaborateur de *Liberté 60* qu'Alain Grandbois est à l'aube d'un jour imminent.

Sa vie durant, estime Sylvestre qui escompte toujours la publication de *Délivrance du jour*, le voyageur sur la terre, l'homme sans rivages a expérimenté la vanité de toutes choses dont parle Qohèlèt; la mort qui non seulement guette toute créature mais la ronge déjà; l'impuissance à éterniser l'instant béni, à arrêter le cours du temps; l'«évanouissement désespérant des joies humaines les plus profondes» (p. 164). Mais il nomme maintenant Dieu[69].

3º *La navigation autour de l'âme* (Gilles Hénault)

Le 10 mars 1962, Gilles Hénault remarque dans *le Nouveau Journal*: «Grandbois n'est pas un vulgaire touriste: de ses voyages, il ne rapporte pas *[de]* cartes postales»[70]. S'il fait le tour du monde, c'est, à l'instar d'autres poètes, pour se chercher. Comme la leur, sa quête «ressemble à une *[navigation]* autour de l'âme». Des pays lointains, il ramène un sentiment profond voire excessif, de l'irréversibilité du temps qui «ne peut sourdre que de souvenirs d'échecs successifs»[71]. Aussi le pleur lamartinien a-t-il guetté Grandbois. Il y a échappé parce que son tourment n'est pas tant romantique que métaphysique. Néanmoins, ses vers ne composent pas «une longue, lancinante inter-

---

69. Sylvestre écrit: dans *l'Etoile pourpre*, «le poète a nommé pour la première fois Dieu par son nom» (p. 163), ce qui est inexact, comme nous l'avons noté dans le chapitre précédent à propos de la recension du recueil de 1957 parue en juillet 1958 dans *The University of Toronto Quarterly*.

70. Dans une note infrapaginale de son *Alain Grandbois*, Jacques Brault précise que le poète ne voyage pas en touriste (1958, p. 11). — La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 622) range le texte de Gilles Hénault parmi les «Entrevues».

71. Dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*, Jacques Brault a étudié, comme on le verra bientôt, «Le temps irréversible» dans la production de Grandbois.

rogation». Ils témoignent plutôt d'une espèce de voracité, d'une boulimie et d'«une faim du monde», leur auteur réclamant non seulement une durée, mais encore une plénitude. Ils témoignent également de la nostalgie édénique «d'un bonheur qui abolit le temps» et rejoint l'enfance. Pour lui-même et pour les autres, Grandbois découvre ultimement que «même si la terre est ronde, la vie n'est pas un mouvement perpétuel».

En définitive, Hénault considère l'œuvre de Grandbois «dans une perspective ouverte, comme une immense prise de possession du monde, comme le lotissement des îles, des rivages, de l'étoile, et c'est un homme aux bras chargés de présents» qui entretient son lecteur — ces présents étant précisément les images du poète.

4° *La poésie de l'amour absent* (Guy Robert)

En septembre 1961, Guy Robert fait paraître, dans la *Revue dominicaine*, une longue étude où il pose l'idée suivante: avant tout organique, le vocabulaire grandboisien gravite autour de quelques signaux: «île, nuit, rivage, étoile, voyage, mer, silence, espace, chaos, fuite, qui tissent des trames variées à l'infini, mais dont les racines plongent toujours aux mêmes sources premières et dernières, à la même dualité ultime: l'amour, la mort» (p. 85).

Chez Grandbois, l'amour ne se sépare jamais de l'idée du départ, de l'aventure, de la fuite «de cette pénible condition humaine où le temps efface les paysages nouveaux à peine découverts» (p. 87). Hélas! il n'y a pas jusqu'à l'amour, «dont la fonction idéale d'antidestin est de repousser l'attaque corrosive de la mort», qui ne soit enchaîné au déroulement inexorable du temps vers la mort (p. 88). Sur un plan ontologique, la fusion intégrale de deux êtres, but de l'amour, est vouée à l'échec, à cause de la «rigoureuse incommunicabilité métaphysique de la personne humaine, doublement

enfermée et scellée dans son être et dans son existence, dans son complexe corps-esprit et dans son contexte temps-espace» (p. 94).

Ces considérations sur le thème grandboisien de l'amour impossible amènent le critique à «parler d'une absence de la présence, *[...]* d'une sorte de présence en creux» (p. 85). Il en résulte une «insatisfaction fondamentale qui constitue justement l'angoisse dissolvante» du poète. Pour combler ce qu'il appelle un gouffre vertigineux, Guy Robert invoque Dieu. Il croit en effet que seul un Dieu-Amour *pourrait* répondre assez bien à la quête métaphysique de Grandbois — ce Dieu qui ponctue «aux détours les plus sombres une aventure poétique rendue à la limite d'une mystique rigoureusement humaine»[72].

5° *La pénible aventure de l'amour* (Jean-Yves Théberge)

Au mois de janvier 1962, *Tel quel*, revue littéraire des étudiants de maîtrise de l'Université d'Ottawa, ouvre ses pages à Jean-Yves Théberge[73]. Il donne un texte décousu où il établit que la poésie de Grandbois n'est pas toujours simple. On y trouve des passages aussi difficiles à saisir que le «reflet angoissé des consciences encore révoltées contre la raison»[74]. Parfois, l'accumulation des images laisse perplexe. Le poète refusant de révéler «ses vrais sentiments», Théberge part à leur découverte.

---

72. Ces propos rappellent étrangement ceux qu'a tenus sur Grandbois, «Voyageur insatisfait», Samuel Baillargeon dans *Littérature canadienne-française* en 1957. Le critique y parle d'«angoisse métaphysique», d'«une sorte de *présence de l'absence*» et de la place immense occupée par «la poursuite de Dieu» dans la vie de Grandbois, être habitué à évoluer sur un plan naturel (p. 345-346).

73. En 1962, l'Université d'Ottawa décerne à Jean-Yves Théberge un baccalauréat en sciences sociales.

74. J.-Y. Théberge, p. 43. — Du surréalisme européen, Samuel Baillargeon dit, dans *Littérature canadienne-française*, qu'il «était le reflet de l'angoisse des consciences révoltées contre la raison» (1957, p. 346).

Si Grandbois a souvent évoqué ses voyages, «sa poésie traite surtout du temps et de l'amour. Comme tout poète, il souffre de la fuite du temps», et le long silence de la mort l'inquiète. Mais la vie, l'espoir et l'amour reviennent constamment dans son œuvre — vie et espoir «rongés par leurs limites». Car l'écrivain «n'ignore pas que ses rêves de paradis terrestre se sont depuis longtemps évanouis». Il sait aussi que la femme aimée, porteuse de la terrible promesse de l'échec, «convie le cœur à une joie soudaine, sans avenir» et le contraint à l'oubli. En somme, «Alain Grandbois s'est aventuré dans la plus pénible des aventures. Il est parti à la recherche de l'amour dans une région sans espace ni temps. Il a dû marcher dans la nuit et le mystère.»

C. LES ETUDES D'ENSEMBLE

Entre 1958 et 1960, cinq études d'ensemble sont publiées par trois auteurs[75].

1° *Prosateur sévère et poète libéré* (Harry Bernard)

Le Temps du 2 avril 1959 publie un article de Harry Bernard. Il lui est dicté par la publication de l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault. Après avoir présenté l'homme, l'illettré se tourne vers l'écrivain. A la fois poète nourri mais libéré des formes classiques, et prosateur sévère, chatoyant et disert, «Grandbois est insaisissable au premier abord». Sans un mot inutile, proche de la sécheresse, la prose grandboisienne se caractérise par sa densité.

Grandbois est également poète, «mais son instrument est le vers libre, conçu par lui, à sa manière, qui l'exprime, ne s'imite pas, se livre peu». Ce vers, «qui n'en est

75. A ces études, il faut ajouter «Le droit à l'universel» de Pierre Emmanuel paru dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*, de même qu'une allocution prononcée par Charles-Marie Boissonnault et reproduite dans la livraison du 1er trimestre 1962 du *Message des poètes*. Nous reviendrons sur ces contributions dans la partie consacrée au mythe et dans la conclusion.

pas un au sens conventionnel, attire et intrigue, pousse vers un univers qui est le sien». En réalité, il ne permet l'entrée qu'aux initiés: «Ceux qui possèdent la grâce.» Le mot existe. Cependant, «il ne saurait être moelle profonde». Ce fait explique qu'on l'entend souvent mal et qu'échouent ceux qui voient en lui «un moule paresseux» et s'y essaient.

Les autres textes sont plus substantiels.

2° *Du temps à l'éternité ou le primat religieux* (Jacques Brault)

Au cours de la période étudiée ici, Jacques Brault signe trois études sur Grandbois. L'une d'elles paraît le 1er avril 1958 dans *Lectures*, organe de la maison Fides. On peut y voir une première version de l'«Introduction» à son *Alain Grandbois* que Fides achèvera d'imprimer le 9 décembre de la même année[76]. Lui-même poète, Brault (comme on le fait fréquemment à l'école) se penche d'abord sur la vie, puis sur l'œuvre de Grandbois.

Contrairement à ce qu'il fera dans son «Introduction», le critique, ici, parle en premier lieu du poète. Celui-ci «communie intimement avec les quatre éléments» auxquels il mêle le thème de la mort (p. 227). Chez Grandbois, la mort possède une qualité particulière: le «pouvoir de susciter, en sa violence occulte, une attirance vers un mystérieux ailleurs, repoussant et désirable» (p. 227-228). La mort est en effet «une blessure qui ouvre à l'amour» (p. 228). Dans les recueils grandboisiens, Brault signale toutefois «un renversement des perspectives coutumières aux poètes lyriques». Si ceux-ci «déplorent que la passion amoureuse s'abîme dans le vide métaphysique quand l'être est violenté dans son existence même», Grandbois, par contre, franchit dans un saut vertigineux, «le ravin où tôt ou tard roule et se fracasse le corps humain, et s'accointe avec l'Etre», c'est-à-dire Dieu.

76. Nous avons rendu compte de cette «Introduction» dans la partie du pré ntermède consacrée aux anthologies.

De fait, Brault donne le primat au thème religieux qui, des *Iles de la nuit* à *l'Etoile pourpre*, se fait entendre, «d'abord en sourdine, puis en mineure, et finalement avec véhémence». En d'autres termes, ce thème représente l'épicentre d'où se propagent en secousses sismiques les principaux motifs de la poésie grandboisienne:

> La mort dissolvante mais annonciatrice d'une recouvrance de soi-même; l'amour impossible mais si vorace qu'il requiert toujours un objet plus digne du désir de l'homme; l'attention aux phénomènes de la nature qui bouille et s'anime comme un monstre volcanique; la tendresse qui s'abandonne, confiante, aux précarités de la vie.

Ces motifs, le critique les retrouve, parfois édulcorés, dans la prose limpide de Grandbois qui semble s'opposer à la poésie où l'écrivain sacrifie la clarté. Au lecteur que peut laisser perplexe la dualité formelle de l'œuvre, Brault répond: de *Né à Québec* aux *Iles de la nuit* s'exprime, par des moyens et à des niveaux différents, le même univers. A l'imagerie luxuriante et au rythme incantatoire de la poésie correspondent «la notation précise mais évocatoire et la rapidité nerveuse, elliptique, de la prose».

S'adressant à un auditoire différent, plus «laïque», Jacques Brault, deux ans plus tard, propose à nouveau une lecture transcendantaliste des écrits de Grandbois, mais il s'abstient de nommer Dieu. Dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*, le critique, transformé en philosophe, pose que tout dans l'œuvre invite à examiner à quelle hauteur et dans quelle perspective «Grandbois accueille l'angoisse temporelle» (p. 167). Cet examen de la temporalité embrasse l'oubli, le souvenir et l'inconnu.

D'entrée de jeu, Jacques Brault considère l'irréversibilité du temps. Le temps biologique, écrit-il, est subjectif, puisqu'il «appartient à chacun en propre». A la vérité, l'être a peu de prise sur lui: «Nul n'a pouvoir de le recommencer.» Il est à ce point opaque «que même en son déroulement et son application, il échappe à la prise étrangère du souvenir». A ce stade initial, le souvenir ne constitue qu'un mensonge, et la

mémoire, qu'une tromperie. En chacun, le passé creuse un vide, «une espèce d'exil nostalgique de la permanence» (p. 168). Mais le poète «ne se contente pas de prendre à bras-le-corps la fuite de l'être et de la pétrir en quelque forme rêveuse d'éternité» (p. 169): il sait d'instinct «qu'une authentique participation au temps commande d'assumer l'actuel».

Pour Grandbois subsiste, même au sein de la solitude et de l'isolement, «une possibilité de présence et donc de partage» (p. 168). A travers la poésie, le souvenir «prend sa revanche sur l'oubli». Au lieu d'esquisser dans son écriture les lignes majeures d'une métaphysique compensatrice (où, par exemple, il proclamerait l'égale condition des hommes dans la tourmente qui les emporte), «Grandbois se tourne face à ses chers disparus de la veille, face à ses frères d'humaine transhumance, et prend à charge le passé des autres dans un immense appel à la solidarité». A ce deuxième stade plus psychologique que biologique, l'art, «par fidélité créatrice, surmonte l'irréversibilité du temps» et joue même un rôle de pardon.

Le troisième aspect de la temporalité se rapporte à l'avenir. Enigme autant que promesse, il «engendre un espoir torturant» (p. 171). Par un curieux retour du passé dans le futur, Grandbois crée mille et un possibles, annulés il est vrai par la certitude de mourir, celle-ci empêchant toute évasion dans l'avenir. Or le poète se rebiffe; par un jeu de va-et-vient du possible à la certitude, il se réserve un délai et se ménage de l'avenir. Sous des apparences de fatalisme, il consent à l'inévitable qui équivaut à «une libération du futur» (p. 172). Dès lors, le temps cesse sa tromperie; il «n'apparaît plus comme une éternité mortelle. Ainsi se revalorise l'instant, né du croisement de l'éternel et du temporel.»

En définitive, la méditation sur le temps débouche sur l'éternité. Celle-ci, d'après Grandbois, ne consiste pas en une échappatoire; elle ne vient pas après le temps.

«Rassembleuse des âges successifs de l'homme, elle annonce 'la grande délivrance du Jour'» (p. 173); elle est, par excellence, l'époque inconnue. Hétérogènes, le temps et l'éternité «ne se réconcilient, ne se composent qu'au sein d'une transcendance».

3º *Présence redoutable de la femme* (Michèle Lalonde)

Dans le même numéro de *Liberté 60*, on peut lire «une étude qui, à l'intérieur d'un hommage collectif, ne s'abolit pas elle-même». Chroniqueur à *la Presse*, Jean Hamelin ajoute le 3 septembre 1960: elle «s'appuie sur ce prétexte pour s'élever et trouver ses propres beautés». Cette étude, on la doit à Michèle Lalonde qui approfondit les thèmes étroitement liés de l'amour, de la mort et de l'au-delà.

Dans la production de Grandbois, «l'amour obéit à toutes les lois de la Mort et de l'Etre» (p. 158). Il offre une ivresse immédiate mais provisoire, et révèle tôt ou tard sa part d'impossible. «S'il arrache l'Homme à son angoisse, en proposant le hâvre *[sic]* de douceur qui séduit et apaise, il n'est pas comme tel la réponse à cette angoisse.» Dans cette mesure, il est trompeur ou mensonger et s'expose à la critique. Mais l'écrivain ne dénonce pas tant l'humiliante condamnation de tel ou tel amour que l'essentielle limitation de l'amour ou sa perfection relative, «incapable d'assouvir à elle seule les aspirations fondamentales de l'homme pour l'épanouir totalement» (p. 157-158). En fait, le rôle redoutable de l'amour est de «conduire les êtres au delà d'une expérience d'allégresse éphémère qui réveille les forces les plus authentiques de la personne, jusqu'à cette déception et cette insatisfaction ultimes qui replaceront l'âme devant les exigences retrouvées de la soif et l'obligeront à un nouveau choix» (p. 157). L'analyse du thème de la femme permet de circonscrire cette fonction de l'amour.

Aux yeux de Grandbois, «la réalité féminine garde toujours une signification ambivalente» (p. 158). D'une part, la femme «offre une joie brûlante, cet 'absurde

bonheur' dont parle le poète». D'autre part, elle est un piège, car «elle invite à une terrible méprise du cœur qui veut croire à l'absolu de l'amour, et déplace ainsi la véritable cible du destin humain». Dans sa beauté et jusque dans son innocence, la femme grandboisienne cache toujours «un obscur principe de douleur, un sens tragique, qui fait la dimension mystérieuse et la nécessité la plus secrète, redoutable de sa présence». Plus révélatrice que les vers, la prose dessine «des types féminins dont le cœur, nourri de silence, consume une obscure vocation de fidélité» (p. 159). Celle-ci «ajoute une dimension inattendue au thème de la femme». Ce n'est plus ici le mensonge ou la fuyante tendresse de la femme, «c'est, au contraire, sa stabilité, sa capacité d'attachement définitif, d'aliénation totale à l'objet aimé». Différentes les unes des autres, les principales héroïnes d'*Avant le chaos* se rejoignent pourtant «par leur secrète vocation au sacrifice». En elles, on trouve «une qualité singulière, indéfinissable, une pureté dont elles ne sont pas toujours conscientes, ou qu'elles combattent, mais qui les motive à leur insu et à l'insu des êtres qui les aiment».

Ces considérations amènent Michèle Lalonde à énoncer cette loi: les êtres les plus nécessaires «sont ceux que nous perdons à quelque chose de plus grand qu'eux et plus grand que nous-mêmes, plus grand aussi que l'amour qui eût été possible» (p. 160). Ou, si l'on préfère, la perte de l'être cher «peut être plus salvatrice que la possession même de cet être» (p. 158). En effet, tout deuil «oblige à comprendre que la destinée humaine ne procède ni selon la logique ni selon les exigences de l'amour seul», mais répond à des réalités infiniment plus grandes, et qu'il existe un au-delà de l'amour.

Dans l'œuvre d'Alain Grandbois, qui retrace un itinéraire d'angoisse, se précise donc «un sens positif de l'amour qui sert non de fin en lui-même, mais d'intermédiaire entre les êtres et Dieu auquel ils sont voués» (p. 160). A son tour, la femme prend valeur de signe. «C'est alors le sens caché de sa présence, de sa réalité qu'il faut inlassablement

chercher». Dans une autre partie de l'hommage que *Liberte 60* rend à l'auteur des *Iles de la nuit*, Michèle Lalonde renchérit sur son idée: «C'est le sens de l'Homme et de la conjoncture universelle où il s'insère qu'il faut trouver; ce sens que n'emprisonnent ni les horizons étroits de la conscience solitaire ni ceux mêmes, plus reculés, de la réalité cosmique; ce sens ultime qui s'appellerait Dieu» (p. 186).

D. DEUX MEMOIRES DE MAITRISE

Au cours de la période couverte ici, les écrits de Grandbois font leur entrée dans le domaine universitaire. Deux mémoires de maîtrise, l'un portant sur l'ensemble de l'œuvre, et l'autre, sur la poésie, voient le jour.

1° *Léopold Leblanc, 1957*

Le 30 août 1957, la faculté des Lettres de l'Université de Montréal accepte *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, mémoire de maîtrise de Léopold Leblanc qui a travaillé sous la direction de Roger Duhamel. D'inspiration thématicienne, ce travail, le premier du genre consacré au poète, se divise en deux parties[77].

Dans la première, Leblanc montre que Grandbois privilégie trois moyens de connaissance dont le voyage, qui permet de découvrir la terre et d'acquérir «une ample expérience humaine» (f. 16). Entre autres choses, le voyage apprend à l'homme devenu «casanier» que nul paysage ne vaut un village, que nulle amante n'égale l'amour et que «nul lieu ne remplace le foyer». Autre mode de connaissance, l'amour familiarise Grandbois avec le cœur humain. Mais ce sentiment dévoile la faiblesse de l'homme qui s'éprend de lambeaux et «s'amuse à tourner l'amour en supplice» (f. 39). Doublement

77. Dans sa bibliographie, Léopold Leblanc mentionne en particulier *l'Eau et les rêves* et *la Psychanalyse du feu* de Gaston Bachelard.

déçu, le voyageur amoureux se tourne vers la poésie, susceptible de le faire accéder «à la création entière et aux mystères de son propre monde» (f. 40). Or ce troisième moyen de connaissance échoue lui aussi. Recherche de la forme parfaite, l'art ne transmet qu'imparfaitement la vision; de plus, il voue l'artiste (qui aspire à la communication) à l'isolement et l'enferme «davantage dans sa nuit» (f. 70).

Conduit à trois échecs, Grandbois, qui «cherche une façon ou, simplement, la possibilité de vivre», se rabat, dans un second temps, sur la douleur. Sur le besoin de souffrir, il greffe «le désir de durer et la soif du bonheur» (f. 86). Mais les résultats obtenus ne le satisfont pas. C'est alors que s'offre la tentation de l'absurde, à laquelle l'écrivain ne succombe pas. Aiguillonné par sa quête du sens, il découvre cinq raisons de ne pas désespérer: la femme insaisissable qui marche sur les eaux, la mort paisible, l'enfance, la mère et Dieu. En marche vers l'au-delà, le poète doit encore «trouver la façon de vivre» (f. 97). Pour y parvenir, il lui faut d'abord oublier un «passé dont le souvenir exaspère ses plaies» (f. 99); il lui faut encore «vivre en compagnie des morts» qui connaissent les beautés de la terre et les lui dévoilent (f. 100). Ces étapes franchies, Grandbois accepte les mystères du monde, jouit des humbles joies humaines et se soumet au destin qui veut que l'homme soit mortel[78].

---

78. L'idée de soumission ou de résignation est au cœur des comptes rendus que Roger Duhamel a donnés de *Rivages de l'homme* et de *l'Etoile pourpre*. — L'étude de Leblanc coïncide en partie avec celle que Romain Légaré consacre, la même année, à Saint-Denys Garneau, «âme d'élite» dont la destinée parcourt trois grandes étapes: «Elle s'ouvre sur l'enchantement du monde par la vision du *poète*, par l'expérience de l'art; elle découvre, par l'approfondissement métaphysique, la finitude du monde, l'état réel de l'*homme* ici-bas; elle s'achève par l'acceptation de la condition humaine, par l'ascèse du *chrétien*, le recours à la Sainte Vierge et la pratique d'une vertu réconfortante et essentiellement temporelle: l'espérance qui, donnant sur l'au-delà, épanouit la solitude de l'homme terrestre dans la communion des saints» (*l'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau*, p. 177).

2° *Pierre Châtillon, 1961*

Quatre ans plus tard, soit le 12 septembre 1961, la faculté des Lettres de l'Université de Montréal accepte un mémoire de maîtrise dirigé par Ernest Gagnon (qui a rendu compte des *Voyages de Marco Polo* dans la livraison de septembre 1941 de *Relations*) et intitulé *les Thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre poétique de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois.* Pierre Châtillon (dont l'interprétation diverge sur plus d'un point de celle de Léopold Leblanc, jamais cité) établit que sans être l'apanage des lettres canadiennes, ces deux thèmes, étroitement liés, se retrouvent dans la production des auteurs locaux — en particulier dans celle des «quatre grands de la poésie canadienne» (f. vii) — «avec une continuité, une persistance qu'on peut à bon droit qualifier d'obsessionnelle» (1re partie, f. 2).

Comme celui de René Garneau, l'Alain Grandbois de Pierre Châtillon est un être exceptionnel (et contradictoire) qui se démarque, tout en leur ressemblant à maints égards, d'Emile Nelligan, Hector de Saint-Denys Garneau et Anne Hébert. Dans la première partie de son mémoire, l'étudiant observe que la production de Grandbois représente une explosion d'images, un tourbillon de «visions tentaculaires à la dimension du cosmos» (f. 41). Elles irradient d'une source: le souvenir. A soixante et un ans, le poète «chante encore avec la même fraîcheur, le même étonnement, l'Aimée de son enfance» (2e partie, f. 37). La sensualité rare de Grandbois, sa propension au rêve rappellent Nelligan. «Grandbois, c'est Nelligan abouti» (1re partie, f. 41). Il n'empêche que la capacité d'aimer est compromise chez Grandbois «par un idéal d'amour désincarné issu de la première enfance» (2e partie, f. 38). S'enfonçant lui aussi dans la nuit du songe, l'auteur des *Iles de la nuit* affirme «par là son échec face au jour qui est la vie et l'amour réels» (1re partie, f. 45).

Sur les routes du vaste monde, Grandbois, constate Châtillon dans la deuxième partie de son étude, découvre que le temps conduit à la mort et qu'il «s'accomplit avec le même degré d'atrocité pour toute la communauté vivante» (f. 39). Au lieu de simplement enregistrer ce fait, le poète cherche, par tous les moyens possibles, à percer le mystère du néant où se perd finalement toute vie. «Face à la mort, il est secoué de véritables frissons de bête bien vivante» (2e partie, f. 32). Comme un animal téméraire, il «fonce, griffes en avant» (2e partie, f. 34), il se révolte, il rage, il «frappe frénétiquement avec la pioche de son verbe acéré» sur les portes du Paradis (2e partie, f. 32). «Luciférien, il se dresse et 'défie les dieux endormis'»[79].

A l'opposé de Nelligan, Garneau et Hébert, Grandbois refuse «la certitude d'un refuge d'ordre mystique», attitude qui l'a sauvé de l'angélisme (2e partie, f. 35). Homme de la Terre, il a été heureux, il a naguère aimé, il veut savoir ce qu'est cette planète «où l'homme n'est que de passage, traqué constamment par la mort». «S'il souffre ici-bas, il faut ou bien qu'il refuse de vivre et meure dans la plus inconsolable détresse», ou bien (et c'est ce que fait Grandbois) qu'il cherche une solution ici-bas, y installe l'éternité. A la fois incapable d'accepter un monde où les jardins bleus de l'enfance se fanent et convaincu de l'impossibilité de revivre un jour, dans l'au-delà catholique, le bonheur des jours défunts (2e partie, f. 37), l'auteur des *Iles de la nuit* met enfin le cap sur un jour nouveau éclairé non par l'astre qui luit au fond du passé mais par une étoile pourpre «à qui il pourrait redonner vie» (1re partie, f. 45). L'écrivain devrait révéler la nature de cette «aube impossible» (1re partie, f. 46) «dans un prochain et probablement dernier recueil intitulé» *Délivrance du jour* (2e partie, f. 39). En attendant, le jeune critique prophétise: ce monde capital surgi des horizons dont

79. P. Châtillon, 2e partie, f. 34. — Comme on le verra plus loin, Alfred DesRochers applique lui aussi, mais pour d'autres raisons, l'épithète *luciférien* à Grandbois.

Grandbois «rêve depuis toujours, lui depuis toujours obsédé par l'aube, ne s'établiera *[sic]* pas sur cette terre mais ailleurs.»

Obéissant à son instinct et à sa lucidité, Alain Grandbois s'est attaqué à un mode de pensée desséchant, voire mortel, «mais cette attaque *[a été]* conduite avec l'énergie du désespoir» (2e partie, f. 44). S'il participe à la vie de parti pris, avec rage, le poète ignore cependant le plaisir et le bonheur. «Un sentiment de culpabilité suit chaque tentative de libération» (2e partie, f. 46). A ce stade, Pierre Châtillon se demande par où «a pu s'infiltrer cette poussée puritaine». Dans un pays aussi riche que le Canada, «où tous les climats se relayent, où l'immensité du paysage exalte des désirs de puissance, il serait normal» que des chantres épiques, des chantres de l'énergie, de la vie se fassent entendre. Sur la poésie canadienne planent, hélas! «les vautours affreux de la mort» (2e partie, f. 47). Heureusement, une réaction est amorcée par la jeune poésie d'aujourd'hui qui, «lorsqu'elle aura fini de crier son scandale», s'engagera sur la voie de la «saine maturité».

En somme, Pierre Châtillon, lui-même poète au diapason d'une jeune poésie habitée par la volonté de puissance, a voulu montrer l'apport aux lettres québécoises de l'auteur des *Iles de la nuit* tout en marquant les limites de son entreprise[80].

Entre 1958 et 1962, on assiste donc, dans les lectures que suscite l'œuvre d'Alain Grandbois, au retour en force de la question du sens. Harry Bernard et Jean-Yves Théberge s'achoppent au problème du sens intelligible en poésie. Le premier note que l'écrivain destine ses vers à quelques initiés. Après avoir souligné l'hermétisme

---

80. Pierre Châtillon, sous le pseudonyme de Paul Mercure, avait fait paraître *les Cris* aux éditions de l'Aube en 1957; il avait alors dix-huit ans.

grandboisien, le second effleure le thème de la quête problématique de l'amour. Mais tous deux restent en deçà de l'explication.

A peu près tous les autres exégètes envisagent l'œuvre de Grandbois dans une perspective thématicienne. Quelques-uns, dont René Garneau et Gilles Hénault, laissent entendre que la poésie se suffit à elle-même, qu'elle est, pour le poète et l'amateur de poésie, source de plaisir et de salut. Admettant momentanément ce point de vue, deux autres critiques le repoussent finalement.

Selon Léopold Leblanc, Grandbois cherche, dans la poésie, une réponse à son angoisse existentielle. Mais l'art serait inapte à fournir une telle réponse. Ultimement, le poète consent à Dieu. Jacques Brault relate une expérience semblable. Si l'art permet de surmonter l'irréversibilité du temps, il ne constitue qu'une étape dans la démarche du poète aspiré par l'éternité. Ces deux commentateurs posent l'insatisfaction fondamentale de Grandbois et sa soif d'absolu. Mais ils ne sont pas les seuls, tant s'en faut, à faire intervenir une transcendance.

Ainsi Guy Sylvestre approfondit-il le thème du voyage intérieur, la recherche du sens ne pouvant conduire qu'à Dieu, un dieu en l'occurrence *inconnu*. Deux autres critiques explorent le thème de l'amour. Si l'on en croit Guy Robert, l'échec amoureux déclenche une quête métaphysique. Extrapolant, le collaborateur de la *Revue dominicaine* écrit que le vide intérieur expérimenté par le poète ne peut être comblé que par le Dieu-Amour, Michèle Lalonde estimant, de son côté, que l'amour, grâce à la femme, sert de médiateur entre la créature et son créateur.

On ajoutera que Samuel Baillargeon voit dans les recueils grandboisiens une manière de théodicée. Dans son tableau de la *Littérature canadienne-française*, il observe: la mort s'avance froidement vers Grandbois «et jette en lui la panique et l'effroi. Trop habitué à évoluer sur un plan naturel» ou strictement humain, le poète se fraie difficilement une

ouverture vers Dieu (1957, p. 345). Le critique supplée donc à cette difficulté. Se souvenant de Rina Lasnier, il dit: «Peut-être faut-il retrouver, dans l'angoisse métaphysique de son cœur, une sorte de *présence par l'absence*, qui prouve plus profondément que toutes les affirmations, la place immense qu'occupe dans sa vie la poursuite de Dieu» (p. 345-346).

Si la plupart des critiques invoquent Dieu à propos de Grandbois, ils ne se réfèrent pas tous, surtout chez les plus jeunes, à la Tradition. A cet égard, un commentaire d'Yves Préfontaine est éloquent. L'auteur des *Temples effondrés*, recueil au titre significatif, est bien obligé d'admettre que Grandbois nomme Dieu dans le poème intitulé «Cris». Mais il s'empresse de remarquer: «Pour Grandbois comme pour tous les hommes dignes de ce nom, Dieu est affaire de secret. Non d'Eglise» (*Liberté 60*, mai-août, p. 183). Il s'agit donc d'un Dieu caché, personnel, dépouillé de son appareil institutionnel, plus «protestant» que catholique. Enfin, seul Pierre Châtillon fait de Grandbois un athée, c'est-à-dire un être qui, ne croyant pas en l'au-delà, «éternise» la vie terrestre.

Partis d'un même constat — la quête de l'amour aboutit à l'échec, matériau de livres empreints de beautés —, les exégètes l'interprètent diversement.

III. LE MYTHE DE GRANDBOIS

Tout au long de cet intermède, nous avons sans cesse effleuré le mythe de Grandbois. Il est inévitable qu'il en soit ainsi, puisque la critique, en plus de relayer le discours social, de codifier, de gloser les œuvres, de les juger et de les classer, fait des réputations. Créant des légendes littéraires, fabriquant des «héros», elle ressemble en cela aux textes de fiction qu'elle accompagne.

Dans les pages qui suivent, nous nous attacherons une fois de plus à ce «personnage» dénommé Grandbois que les interprètes ne cessent de construire. Il est d'abord et avant tout un écrivain dont l'excellence appelle la métaphore de l'artiste émérite. Ce parangon du poète trône au panthéon des lettres québécoises. Il y côtoie quelques sommités dont Saint-Denys Garneau, son repoussoir ou son faire-valoir. On ajoutera que la critique fait de Grandbois un auteur de stature internationale. Nous retrouverons également l'homme exceptionnel, celui qui se démarque constamment du commun des mortels.

A. L'ECRIVAIN DISTINGUE

Prosateur exquis et poète de haut lignage, le polygraphe Alain Grandbois est un magicien du verbe. Apparenté au surréalisme, il appartient donc à la modernité littéraire. Placée sous le signe de la distinction, sa production *attire* les distinctions.

En vérité, Grandbois fait partie de la «race des écrivains authentiques» qui, d'après Elie Goulet, ne pourraient vivre sans écrire (*l'Action catholique*, 7 février 1959). Pour Jean-Yves Théberge, «c'est le Canadien qui a choisi le métier d'écrire» et l'aventure (*Tel quel*, janvier 1962, p. 42). Si l'on en croit Samuel Baillargeon, Grandbois (dans sa prose d'art, en particulier dans *Né à Québec*, épopée du régime français) se montre «un écrivain de trempe»; sa poésie, qui transmet un message profond, révèle un grand artiste (*Littérature canadienne-française*, 1957, p. 348). «Vers ou prose, son œuvre est d'une extrême densité», estime Jean-Claude Verots le 14 janvier 1961 dans *Paris Match* (p. 15).

1° *Le prosateur exquis*

Collaborant aux *Littératures contemporaines à travers le monde*, René Garneau soutient en 1961 qu'«on oublie un peu trop la contribution de Grandbois à la prose canadienne» (p. 288). Beaucoup plus qu'un exercice de style, sa biographie romancée de Louis Jolliet est «l'une des œuvres les plus parfaites» de la littérature locale (*les Cahiers de l'Ouest*, novembre-décembre 1957, p. 48). La qualité d'écriture de *Né à Québec* «en fait une véritable épopée poétique», genre que Guy Robert prise particulièrement (*le Devoir*, 20 octobre 1962).

S'adressant aux membres de la Société des poètes canadiens-français (qui semblent peu enclins à l'universalisme), Charles-Marie Boissonnault les entretient de l'exemplarité des récits de Grandbois. A ceux qui tentent de ressusciter le passé, Boissonnault donne comme modèle «la prose exquise de *Né à Québec*»[81]. Par ailleurs, *les Voyages de Marco Polo* devraient inciter les écrivains locaux «à jeter un regard sur les autres continents». S'ils relisaient *Avant le chaos*, les romanciers canadiens «prendraient non seulement des leçons de style, mais découvriraient que de solides études et une connaissance des pays et des peuples ne nuisent pas à l'inspiration».

Un collaborateur anonyme de *la Semaine à Radio-Canada* attire l'attention sur le caractère novateur d'*Avant le chaos*. Lancé à Montréal en 1945, ce livre rassemble une vaste expérience du voyage et des sentiments qui tranche sur celle, étriquée, des livres édités à la même époque (4 février 1961). Aux yeux d'Hermas Bastien, *Avant le chaos* représente le meilleur recueil du cru. Mais le collaborateur des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* craint, en 1958, «que le silence qui l'a vite recouvert ne lui ait fait un enterrement de pauvre. Quelle ironie» (p. 91)!

---

81. Cité par Francis DesRoches dans *le Message des poètes* (1er trimestre 1962): 8.

Inconditionnel des vers de son aîné, Jean-Guy Pilon apprécie également *Né à Québec*, *les Voyages de Marco Polo* et *Avant le chaos*, qui «sont au nombre des plus belles pages de prose écrites par un écrivain canadien» (*Canadian Literature*, hiver 1960, p. 60). Quant à *Visages du monde*, l'auteur de *l'Homme et le jour* ne connaît aucun récit de voyage plus émouvant. Il les qualifie d'admirables textes, «donnés à Radio-Canada il y a une dizaine d'années et qu'un éditeur devrait bien se donner la peine de publier»[82].

Dans ce concert d'éloges s'élève une voix discordante, celle de Gérard Tougas. L'auteur de l'*Histoire de la littérature canadienne-française* juge en effet que les biographies romancées n'ajoutent rien à la réputation de Grandbois. Parce qu'il a cru devoir suivre de près les historiens, le biographe «a produit deux œuvres qui, sans appartenir à l'histoire proprement dite, ne sont pas davantage de la poésie. Toutes les fois que le poète fait irruption dans le texte, le désaccord est flagrant entre l'effet recherché et celui qui résulte d'une trop grande fidélité aux sources» (1960, p. 201).

La critique cherche donc à revaloriser des récits «distingués», mais plus ou moins occultés. Il n'empêche que jusqu'ici, aucun de ses représentants n'a approfondi, de façon exclusive, la prose de Grandbois. Ils ont plutôt braqué les feux sur sa poésie.

2º *Le poète de haut lignage*

A Guy Sylvestre, la poésie de Grandbois paraît être «le sommet de son œuvre écrite» (p. 165). Le collaborateur de *Liberté 60* poursuit dans la livraison de mai-août: «C'est là surtout, dans cette parole qui est comme un chiffre *[...]*, qu'il est un écrivain prestigieux», une des gloires littéraires du cru.

---

82. J.-G. Pilon, *la Revue de l'Université Laval* (mai 1960): 818. — Dans *le Devoir* du 5 janvier 1951, Maurice Blain a formulé le même vœu.

Claude Tessier définit ainsi Alain Grandbois: un «écrivain canadien-français bien connu par ses recueils de poèmes et par ses voyages» (*le Soleil*, 12 janvier 1962, p. 13). Selon Elie Goulet, l'auteur des *Iles de la nuit* «joua à la perfection le jeu du poète» de haut lignage (7 février 1959). Renchérissant sur son idée, le chroniqueur de *l'Action catholique* écrit: il a fait jouir le lecteur de sa vie de poète — «vie que comblaient les horizons neufs et la douceur des loisirs», et qué ne gâchait pas la nécessité, commune à la plupart des hommes, de gagner son pain. Ici, poésie noble, exotisme et *dolce vita* vont de pair.

Guy Robert, on l'a déjà noté, souligne la dimension noble et généreuse des recueils de Grandbois. De l'avis de Léopold Leblanc, le poète «imite la concision de Tite-Live ou la délicatesse de Racine»[83]. L'étudiant en lettres apprécie au suprême degré «cette haute aristocratie d'un des plus racés représentants d'une époque révolue» et, ajouterons-nous, d'autant plus précieuse qu'elle est disparue.

Par ses thèmes, son art et son écriture racée, l'œuvre de Grandbois, à la fois hautaine et accueillante, se range, observe Jacques Brault, parmi celles de grande classe (*Alain Grandbois*, 1958 p. 5, 6 et 10). Florent Sylvestre parle lui aussi d'une «poésie hautaine dont le lyrisme s'étend à tout le cosmos»[84]. Un tel écrivain ne saurait être que pudique. En tout cas, Pierre Emmanuel attribue à Grandbois cette qualité dominante: «Une pudeur qui dit l'essentiel comme il doit être dit» (*Liberté 60*, mai-août, p. 155).

A l'instar de Félix-Antoine Savard et d'Anne Hébert, Alain Grandbois use, au dire de Jacques Brault, d'«un français impeccable ou même admirable» (*la Poésie et nous*, 1958, p. 61). A la fois nerveuse et sensuelle, sa langue, affirme le chroniqueur de

---

83. L. Leblanc, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 24.

84. F. Sylvestre, *Culture* (juin 1960): 216. — Le critique rend alors compte de l'opuscule de J. Brault.

Lectures, «esquisse un paysage, une silhouette, plante des vérités en pleine lumière, sans pourtant renoncer à les auréoler d'une pénombre de mystère» (1er avril 1958, p. 228) ou, pour reprendre les termes de Maurice Lebel, Grandbois «écrit avec une rare correction» (*l'Instruction publique*, septembre 1959, p. 57).

Ecrivain jusqu'au bout des ongles, Grandbois a pratiqué à peu près tous les genres. Grand artiste, il a excellé en chacun. On reconnaît en lui un polygraphe. Un auteur de cette trempe ne peut qu'enchanter, charmer le lecteur.

3º *Le magicien du verbe*

Si l'on en croit Guy Sylvestre, la poésie de Grandbois «a recours à tous les sortilèges de la magie» (*Anthologie*, 1958, p. xx). Cette magie opère, remarque Jean-Guy Pilon dans *la Revue de l'Université Laval* en mai 1960 (p. 818). Incantatoire, l'écriture de Grandbois plonge les frères de l'Instruction chrétienne «dans une atmosphère intense» (*Lectures littéraires*, tome II, 1961, p. 358). Tantôt doux et caressant, tantôt saccadé et vertigineux, le flot de l'œuvre, constate Guy Robert, «déroule son incantation, son alchimie, dans un lyrisme» sans cesse fluctuant (*le Devoir*, 20 octobre 1962). Comme tout grand poète, soutient encore Robert, «Alain Grandbois est aussi un grand devin» (*le Petit Journal*, 18 novembre 1962).

Quelques critiques s'attachent aux causes ou aux fonctions du phénomène, dont Fernand Ouellette et Michèle Lalonde dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*. Le premier écrit: la magie du destin d'Alain Grandbois découle de ce que «la poésie de son regard a su s'accorder aux dimensions de son espace vital» (p. 149) — explication qui, à la vérité, apprend peu de choses. Pour Michèle Lalonde qui adopte le style des grimoires, la sorcellerie grandboisienne «rallie tout un langage d'exorcismes, une longue revendication incantatoire, pour repousser les successives frontières de la conscience ténébreuse,

jusqu'à la résolution de toute lucidité dans l'intuition glacée et définitive de la mort» (p. 185). Par la magie de l'évocation, Grandbois, déclare Gilles Hénault, «mesure la distance entre la vie et la mort» (*le Nouveau Journal*, 10 mars 1962).

Magie, sorcellerie, incantation, divination, exorcisme, évocation — on se situe ici en plein univers parareligieux, ésotérique (et distinguant), c'est-à-dire réservé à un petit nombre de disciples. Quant à l'«alchimiste» Grandbois, il transmue une matière vile en substance noble.

4° *Surréaliste ou surréalisant?*

Eu égard à l'influence que le surréalisme aurait exercée sur la poésie de Grandbois, les critiques sont loin d'être unanimes. Il y a d'abord ceux qui font de l'auteur des *Iles de la nuit* un poète résolument surréaliste. Dans la poésie canadienne-française, Alain Grandbois s'est frayé une voie que Samuel Baillargeon qualifie d'assez étrange: il a d'abord composé quelques-unes des plus belles pages de prose canadienne; puis il a cherché à acclimater au pays le courant surréaliste qui, en Europe, «était le reflet de l'angoisse des consciences révoltées contre la raison»[85]. Lui-même habité par un désarroi très réel, le poète des *Iles de la nuit* n'a donc pas embrassé le surréalisme par pur snobisme. L'auteur de *Littérature canadienne-française* pose alors cette question: le trouble de Grandbois «justifiait-il à lui seul l'adoption d'une formule littéraire qui déroute si délibérément les chemins habituels de la raison? On peut en douter.» Quoi qu'il en soit, Grandbois, par des rencontres de sensations, a cherché, en vrai surréaliste, «à faire dire au langage ce qu'il ne dit pas habituellement». Aussi, il aboutit à

85. S. Baillargeon, *Littérature canadienne-française*, 1957, p. 346. — Baillargeon s'inspire d'une recension des *Iles de la nuit* parue dans *le Devoir* du 2 septembre 1944 et où René Chopin circonscrit justement «Le surréalisme» de Grandbois. Entre autres choses, il parle de la révolte des dadaïstes «contre la clarté, la raison, apanages du génie français».

l'«*obscurité dense*». Difficilement abordable, sa poésie «s'adresse à des initiés». Cette affirmation, on le verra bientôt, fait bondir au moins un critique.

Aux yeux de Maurice Lebel, il est évident que Grandbois «pratique le vers libre des surréalistes» (*l'Instruction publique*, septembre 1959, p. 62). Aussi en fait-il un «poète surréaliste, souvent obscur» (p. 64). Dans son *Oxford Book of Canadian Verse*, Arthur James Marshall Smith, qui ne parle pas d'hermétisme, observe: «Certain poets, notably Alain Grandbois, have introduced the methods of surrealism into Canadian poetry. His 'Fermons l'armoire...' is explicit enough in its rejection of old spirit» (1960, p. xlix). Pour sa part, Jean-Claude Verots est d'avis que les influences surréalistes sont «très sensibles» dans l'œuvre du poète (*Paris Match*, 14 janvier 1961, p. 15). FLorent Sylvestre, lui, se contente d'écrire: le surréalisme n'est pas absent de la poésie grandboisienne «où passent les étoiles, les aubes, les mers, les terres et toutes les évocations qui font éclater les mots et la pensée» (*Culture*, juin 1960).

D'autres critiques considèrent plutôt Grandbois comme un poète surréalisant. Dans son *Alain Grandbois*, Jacques Brault note que certains commentateurs (dont Auguste Viatte[86] et Samuel Baillargeon) ont incorporé la poésie de Grandbois dans le courant surréaliste. «C'est là une solution trop confortable et qui risque d'abuser les gens» (1958, p. 8). Car une poésie libre, «qui utilise les meilleurs apports du surréalisme, ne verse pas de soi dans l'incohérence», pas plus qu'elle n'adhère spontanément à une école déterminée[87]. Remarquables, d'une inspiration profonde et subtile, les recueils de Grandbois sont, d'après les frères de l'Instruction chrétienne, quelque peu hermétiques,

---

86. J. Brault se réfère ici à l'*Histoire littéraire de l'Amérique française* parue aux Presses universitaires Laval en 1954.

87. En avril 1954, J. Brault, qui collaborait alors aux *Carnets viatoriens*, mettait en garde contre l'écriture automatique (p. 124).

sans toutefois «verser dans le surréalisme proprement dit» (*Lectures littéraires*, tome II, 1961, p. 358).

Dans la livraison de septembre 1961 de la *Revue dominicaine*, Guy Robert entremêle les thèmes de la magie, de l'art et du surréalisme. Eminemment personnel, le surréalisme de Grandbois, comme celui d'Eluard, dépasse «le niveau d'une technique inventive» (p. 86). En effet, une musicalité imprègne les paysages incantatoires «d'une alchimie magique où la part de l'automatisme disparaît sous la pression lyrique d'une vie intérieure hantée d'expériences lancinantes». En juin 1962, Clément Lockquell, qui collabore alors aux *Mémoires de la Société royale du Canada*, reconnaît lui aussi l'emprise des surréalistes sur le poète des *Iles de la nuit*. Mais il souligne l'originalité de celui qui «a su intégrer en une haute et profonde conscience poétique ses expériences de voyageur et ses introspections personnelles» (p. 45).

La position d'Auguste Viatte est contradictoire. Pour lui, la révolte surréaliste ne peut tenter les Canadiens de la décennie 1940: «Seul un groupuscule insignifiant lui fait écho» — groupuscule dont ne fait heureusement pas partie Grandbois (1958, p. 1389). Le collaborateur du troisième tome de l'*Histoire des littératures* ajoute: «Mais, consciemment ou non, la prescience du surréel imprègne» son lyrisme incantatoire. Dans un autre ouvrage collectif, le tome II de l'*Histoire générale des littératures*, l'ancien professeur à l'Université Laval présente ainsi Grandbois: aîné de Félix Leclerc et d'Anne Hébert, il a prospecté son moi «en recourant aux procédés du surréalisme» (1961, p. 719).

Quant à Rina Lasnier, elle refuse de faire de Grandbois un poète surréaliste en raison de l'équilibre qu'il a su garder «dans ses plongées au subconscient»[88]. Elle voit plutôt en

---

88. Propos rapportés par Gilles Marcotte dans le cadre de l'«Hommage à Alain Grandbois» diffusé le 23 juin 1960, Archives de Radio-Canada, f. 7.

lui «un lyrique en combustion, en déroute volontaire, par nécessité de remplacer le soupir par le cri».

Au tournant de la décennie 1960, le surréalisme se heurte donc encore à un noyau de résistance. En tout cas, Samuel Baillargeon, Maurice Lebel et Auguste Viatte, tous épris de raison et de sens, connotent négativement un mouvement littéraire qui pèche contre la clarté. Sans nier l'influence du surréalisme sur Grandbois, quelques commentateurs montrent que le poète québécois, éminemment «personnel», a su garder une certaine distance vis-à-vis des «maîtres» français. Quoi qu'il en soit, rattacher peu ou prou l'auteur des *Iles de la nuit* au mouvement surréaliste revient à dire qu'il a fait partie, à tout le moins au début de sa carrière, de l'avant-garde littéraire, autre manière de se détacher du peloton.

5° *Lauréat, homme d'appareil*

Le 13 janvier 1962, un journaliste anonyme du *Devoir* déclare que son activité littéraire a valu plusieurs distinctions à Grandbois — «écrivain canadien à qui l'on a souvent rendu hommage», remarque de son côté Gabrielle Raizenne-Fox dans *l'Echo du Nord* du 23 mars 1960. Dans la «Chronologie» de son *Alain Grandbois*, Jacques Brault fournit des dates: 1942, prix David pour *les Voyages de Marco Polo*[89]; 1950, prix Duvernay pour l'ensemble de l'œuvre[90]; 1954, médaille Lorne-Pierce; 1955, bourse de la Société royale du Canada. En outre, Brault signale, mais sans indiquer d'année, l'attribution d'un autre prix David pour *les Iles de la nuit*. Plusieurs commentateurs reprennent ces renseignements: Maurice Lebel dans *l'Instruction publique* en septembre

89. C'est en 1941 que Grandbois a obtenu le prix David pour la première fois. Maurice Lebel et Gabrielle Fox reprennent l'erreur de Brault.

90. En réalité, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a couronné *Rivages de l'homme*. A ce sujet, voir le chapitre consacré à la réception critique immédiate du recueil de 1948.

1959, Gabrielle Fox dans *l'Echo du Nord* le 23 mars 1960, Jean-Yves Théberge dans la livraison de janvier 1962 de *Tel quel* et Claude Tessier dans *le Soleil* du 12 janvier de la même année. Mais la reconnaissance, la consécration s'exprime d'autres façons.

Faisant lui aussi état des marques d'honneur récompensant le mérite de Grandbois, Jean-Claude Verots précise, à la suite de Jacques Brault, qu'en 1954, «quatre de ses poèmes figurent au tome II des *Biennales internationales de poésie*, où ne sont publiés que les plus grands poètes de notre temps»[91].

Enfin, il reste à considérer l'admission du poète à d'«augustes» aréopages. Dans son opuscule, Jacques Brault écrit que l'auteur des *Iles de la nuit* participe, en 1944, «à la fondation de l'Académie canadienne-française» (1958, p. 13), information relayée par Maurice Lebel, Gabrielle Fox et Claude Tessier. Finalement, Hugh MacLennan, Pierre Baillargeon et Charles-Marie Boissonnault vont rejoindre Alain Grandbois au *Pen Club International* où, soutient un journaliste anonyme du *Temps* le 8 février 1962, les noms les plus célèbres se piquent de «voisiner avec les académiciens français et les maîtres de tous les pays *[de]* culture latine»[92].

En présence de l'œuvre de Grandbois, quelques critiques formulent pourtant des réserves. S'il convient que cette production contient de «rares» incohérences et une

---

91. J.-C. Verots, *Paris Match* (14 janvier 1961): 15. — A notre connaissance, les *Biennales internationales de poésie* ne sont pas une anthologie mais les actes des rencontres tenues à Knokke-le-Zoute, en Belgique. Ces biennales consacrent les efforts du *Journal des poètes* auquel Grandbois a collaboré en septembre 1954. Réservée à la poésie belge contemporaine, l'*Anthologie de la décade* couvre l'activité décennale du *Journal des poètes*, périodique également associé à l'*Anthologie internationale du demi-siècle* (qui semble introuvable au Canada). Voir la «Préface» de l'*Anthologie de la deuxième décade: 1940-1950*, la Maison du poète, Dilbeek, 1954, p. 7-9.

92. Sur Grandbois et le *Pen Club*, voir, dans *le Devoir* du 23 septembre 1989, l'article de Jean Royer. — Le 21 avril 1960, Fernand Ouellette a déclaré sur les ondes de Radio-Canada que l'auteur des *Iles de la nuit* «est membre de l'Académie canadienne-française et de la Société royale du Canada» («Alain Grandbois», document provenant des archives personnelles de F. Ouellette, f. 1). A notre connaissance, Grandbois n'a jamais fait partie du dernier organisme.

propension à la rhétorique, Jacques Brault, dans la livraison du 1er avril 1958 de *Lectures*, s'empresse d'ajouter: elle «se distingue par l'ampleur et la richesse de ses thèmes que soutient une écriture de très haute qualité» (p. 227). Elle n'a donc pas fini de rayonner dans les lettres locales, ce qui n'est pas l'avis de tous.

En tout cas, Gérard Tougas estime que l'auteur de *l'Etoile pourpre* manifeste une certaine fatigue. Si «Noces», «preuve que Grandbois reste un grand poète universel», est digne de figurer dans les anthologies, il en va tout autrement du «Sourire», remaniement prolixe du «Tribunal», pièce d'abord parue dans *Rivages de l'homme*. L'auteur d'*Histoire de la littérature canadienne-française* poursuit à la page 216: «La mièvrerie fait *[une]* apparition inattendue dans 'Le sortilège'». Invoquant la morale, Samuel Baillargeon juge que la poésie de Grandbois «encourt des réserves assez sérieuses, du moins pour les adolescents» (1957, p. 348), mise en garde que modulera l'édition de 1960 du manuel de *Littérature canadienne-française*.

Assorties de circonstances atténuantes, ces quelques remarques se noient dans un véritable concert d'éloges, des critiques comparant même l'écrivain Grandbois à un virtuose ou à un peintre de talent.

B. L'ARTISTE EMERITE

Dans le premier des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, Roger Duhamel reconnaît «la voix unique» de son ami Grandbois (*le Livre de l'année*, Grolier, 1958, p. 202). Sous la plume de Charles-Marie Boissonnault, le poète chante «les tourments et les fuyantes créations» de l'amour, et la mort[93]. Pour sa part, Jacques Brault observe: «Des *Iles de la nuit* à *l'Etoile pourpre*, le thème religieux, d'abord en sourdine,

93. Cité par Francis DesRoches dans *le Message des poètes*, 1er trimestre 1962, p. 8.

puis en mineure, et finalement avec véhémence, retentit, soit en contrepoint, soit dans l'exaltation d'une mélodie unique» (*Lectures*, 1er avril 1958, p. 228).

Guy Robert est également sensible à la musicalité, «tantôt douce et caressante, tantôt saccadée et vertigineuse» de la poésie grandboisienne[94]. A propos du poème «Ah toutes ces rues...», le collaborateur de la *Revue dominicaine* parle d'une solennité et d'«une richesse polyphonique grandioses» (p. 90). Lui-même emporté, Léopold Leblanc note, dans *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*: si haut se dresse l'âme exaltée du poète de *Rivages de l'homme* «que les constellations s'émeuvent, s'enivrent et dansent, fort et clair» comme dans la *Septième Symphonie en la majeur* de Beethoven (1957, f. 25).

Au dire de Jacques Brault, Grandbois «campe des personnages bien dessinés», et les décors qu'il peint justifient son talent de peintre (*Alain Grandbois*, 1958, p. 9). Pour Guy Robert, le lyrisme de Grandbois passe des miniatures aux «fresques épouvantables» (*le Devoir*, 20 octobre 1962), et son imagerie rappelle les «orchestrations pointillistes» (*Revue dominicaine*, septembre 1961, p. 86).

Par l'opposition violente des phrases et des tons et par l'absence initiale de sens, la poésie de Grandbois s'apparente à la peinture moderne; telle est du moins l'opinion de Léopold Leblanc. Dans un tableau abstrait, il ne pourrait dire, au premier abord, où est le bas, où est le haut. Après les avoir distingués, il est encore «tenté de commencer ou finir ailleurs; de même chez Grandbois, seule la fréquentation aimante permet de voir les lignes de sens»[95]. Pour Pierre Châtillon aussi l'art de Grandbois appelle des comparaisons avec la peinture moderne. Par exemple, le «tourbillon de visions»

---

94. G. Robert, *Revue dominicaine* (septembre 1961): 86. — Guy Robert emploiera les mêmes épithètes pour décrire le flot de l'œuvre dans *le Devoir* du 20 octobre 1962.

95. L. Leblanc, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 61.

grandboisien rappelle les toiles de Pellan, et la présence dans les recueils d'une «aimée flottante», celles de Chagall; mais c'est surtout à l'«œuvre visqueuse de Borduas» que fait penser la poésie de Grandbois[96]. Dans l'esprit d'Elie Goulet, *Né à Québec* et *les Voyages de Marco Polo*, œuvres éclatantes de soleil, évoquent les tableaux de Turner, «peintre de la lumière» (*l'Action catholique*, 7 février 1959).

Nous verrons plus loin, dans la partie consacrée à l'homme, que la métaphore du peintre de talent rejoint la réalité, l'écrivain peignant effectivement des aquarelles et des huiles qu'il expose chez lui et qu'un critique a tout le loisir de contempler.

C. AU SOMMET DES LETTRES

Dès la publication des *Iles de la nuit*, Alain Grandbois — un des libérateurs de la littérature canadienne, poète à la fois moderniste et classique, écrivain de stature internationale — s'est haussé d'emblée jusqu'au sommet des lettres locales.

1° *Avant-garde et tradition*

D'après Léopold Leblanc, l'auteur des *Poëmes* d'Hankéou (1934) a été le premier au Québec à «oser» une poésie sans ponctuation. «Paris avait précédé de bien peu. *Alcool [sic]* avait paru quelques années plus tôt, et la manière n'était pas courante»[97]. Dans *les Voyages de Marco Polo* et *les Iles de la nuit*, parsemés d'images étranges, s'expriment, si l'on en croit Jacques Brault, des «accents encore inouïs au Canada» (*Lectures*, 1er avril

---

96. P. Châtillon, *les Thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre poétique de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois*, 1961, 1re partie, f. 40, 43 et 41.

97. L. Leblanc, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 57. — *Alcools* de Guillaume Apollinaire a d'abord paru dans le *Mercure de France* en avril 1913.

1958, p. 227). Ils en font «une des œuvres qui fondent de manière éclatante l'existence» de la littérature canadienne (*Alain Grandbois*, 1958, p. 5).

Dans l'histoire de la poésie canadienne, *les Iles de la nuit*, soutient René Garneau, ont été «une révélation comparable, si l'on tient compte des différences de génie, d'époque et de mentalité, à la révélation baudelairienne en France»[98]. «C'était le premier contact sérieux de la poésie canadienne avec les grands thèmes humains»[99] (dont le pessimisme le plus actuel[100]), l'essai initial de prise de possession du monde par cette poésie et la première tentative de traduction d'une sensibilité canadienne en termes de poésie moderne.

Selon Jean-Guy Pilon, «on ne dira jamais assez l'importance de la publication des *Iles de la nuit*», livre majeur de Grandbois (*Canadian Literature*, hiver 1960, p. 60). Guy Robert embouche lui aussi la trompette. Orné de cinq dessins originaux d'Alfred Pellan, le recueil de 1944 marque le tournant décisif de la poésie locale. Le critique du *Devoir* conclut le 20 octobre 1962: «Nous pouvons le considérer comme le livre le plus important et le plus significatif de toute notre littérature.»

Pour accéder au stade de la création, il a fallu à la poésie canadienne des libérateurs au premier rang desquels Pierre Trottier range Alain Grandbois (*Liberté 60*, mai-août, p. 183). Aux yeux d'Albert Le Grand, un titre de Grandbois symbolise la marche des lettres canadiennes vers une émancipation «souhaitée par certains, redoutée par d'autres» (27 février 1962, p. 12). En effet, le collaborateur du *Quartier latin* fait commencer au début de la décennie 1930 «le retour de l'exil aux 'rivages de l'homme'».

---

98. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (novembre-décembre 1957): 49.

99. R. Garneau, *les Littératures contemporaines à travers le monde*, 1961, p. 288.

100. R. Garneau, *Mercure de France* (octobre 1957): 325.

A l'époque, la littérature locale «s'éveillait de sa longue hibernation». Quittant peu à peu un monde clos, elle «s'ouvrait à l'univers».

Ces critiques mettent l'accent sur le caractère avant-gardiste de la production de Grandbois; d'autres rattachent plutôt l'écrivain à une tradition séculaire. S'adressant au poète, Charles-Marie Boissonnault dit: «S'ils rappellent le lyrisme romantique et ses grands thèmes — l'amour, la fuite des jours, la persistance de la douleur, la présence éternelle de la mort —, vos poèmes évitent les rythmes habituels de la versification traditionnelle»[101]. Le président de la Société des poètes canadiens-français ajoute: dans vos œuvres, l'expression poétique prend «un caractère vraiment inédit, une forme à la fois marmoréenne et souple» (p. 7-8).

Si Boissonnault part du Grandbois traditionaliste pour arriver au moderniste, Gérard Tougas effectue un trajet inverse. Certes, l'auteur des *Iles de la nuit* rejette, avec les modernes, la rime nécessaire, bien qu'il ne répugne pas à l'assonance, à la rime intérieure et, à l'occasion, à la rime riche. Mais, poursuit Tougas dans son *Histoire de la littérature canadienne-française*, il ne rompt jamais «avec l'essence même de huit siècles de poésie française»: le vers syllabique (1960, p. 214). Grandbois conserve ce respect pour le nombre «quelles que soient les combinaisons arithmétiques auxquelles il se livre. C'est donc sans se renier qu'il lui arrive d'aborder une poésie plus traditionnelle» (p. 215). Ce «subtil dosage d'anciens et de nouveaux procédés poétiques» expliquerait même le succès éclatant du poète (p. 216).

Chez Alfred DesRochers, le combat de l'ancien et du moderne acquiert une dimension titanesque. Traditionaliste-né, Grandbois, «devant le débraillé de son époque, entretint le rêve luciférien d'inventer une élégance qui soit exclusivement sienne, comme le

101. Cité par Francis DesRoches dans *le Message des poètes*, 1er trimestre 1962, p. 7.

Baudelaire des *Poèmes en prose*» (*Liberté 60*, mai-août, p. 179). Puis DesRochers passe aux confidences: pour s'affranchir de la syntaxe poétique qu'est en soi la prosodie traditionnelle, l'auteur des *Iles de la nuit* «a dû, et c'est lui qui me l'a confié, *presque* livrer le combat de Jacob avec l'Ange».

2° *Grandbois l'insurpassé*

Célébrant de nouveau «Grandbois, l'insurpassé au Canada»[102], René Garneau écrit: sans effort et presque sans risque, il «devenait en 1944 le premier poète canadien d'expression française de notre temps», caractère exceptionnel qu'il a gardé[103]. De fait, on le considère comme un «homme de lettres bien connu de Québec»[104], un auteur de renom[105], un écrivain chevronné[106], un des meilleurs[107], un des grands[108], «le plus grand peut-être des poètes canadiens d'aujourd'hui» (J.-C. Verots, *Paris Match*, 14 janvier 1961, p. 14). Un journaliste anonyme de *l'Action catholique* constate le 27 janvier 1962 que Grandbois, avocat et homme de lettres, «est reconnu comme l'un des grands poètes de notre temps», avis partagé par Gérard Tougas: par la qualité de son inspiration qui se maintient toujours haute, «d'aucuns voient en lui le plus grand poète canadien de ce siècle»[109].

---

102. R. Garneau, *Mercure de France* (octobre 1957): 325.

103. R. Garneau, *Liberté* (mai-août 1960): 174. — Le critique a déjà exprimé cette idée à la p. 49 de la livraison de novembre-décembre 1957 des *Cahiers de l'Ouest*.

104. Anonyme, *le Devoir* du 13 janvier 1962.

105. Anonyme, *le Soleil* du 29 octobre 1962.

106. R. Duhamel, *le Livre de l'année*, Grolier, 1957, p. 210.

107. Romain Légaré, *l'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau*, 1957, p. 22.

108. Elie Goulet, *l'Action catholique* du 7 février 1959.

109. G. Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, 1960, p. 216. — Tougas considère lui-même Grandbois comme un «grand poète» (p. 201), «un des plus grands parmi les poètes canadiens» (p. 210).

La plus importante au Canada français, son œuvre poétique «a eu une grande influence sur toute la jeune poésie», dont Jean-Guy Pilon se fait le truchement[110]. Il déclare dans *la Revue de l'Université Laval* : Alain Grandbois, qui a donné à la littérature canadienne «ses plus grands et ses plus beaux poèmes» (mai 1960, p. 818), représente le grand nom «pour tous les gens de ma génération» (septembre 1960, p. 56). A l'hiver de la même année, Pilon revient à la charge dans *Canadian Literature*: pour plusieurs d'entre nous, il est «le *premier* poète canadien. Dans le temps et dans l'espace» (p. 60).

On dira donc, avec Maurice Lebel, qu'il «occupe l'un des plus hauts rangs parmi les écrivains du jour» (*l'Instruction publique*, septembre 1959, p. 64). Ce sont justement certains palmarès établis par la critique que nous voudrions maintenant étudier.

3° *Un poète de stature internationale*

Dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*, Yves Préfontaine soutient que Grandbois est l'un des plus grands poètes d'Amérique (p. 181). Le 14 mai 1960, l'auteur des *Temples effondrés* reconnaît dans *le Devoir* que sa propre sève s'est nourrie à l'humus d'Alain Grandbois, Anne Hébert et Saint-Denys Garneau, dont il est «prêt à défendre la valeur internationale n'importe où, malgré leurs publications trop rares...»

Le 28 janvier 1962, Charles-Marie Boissonnault confie aux membres de la Société des poètes canadiens-français: le frisson nouveau qu'apporte avec lui tout vrai poète non seulement confère une place sans égale dans les lettres locales à Grandbois, mais il «l'a conduit d'emblée au premier rang des plus grands poètes français de notre temps.

110. *Poetry 62*, anthologie compilée par Eli Mandel et Jean-Guy Pilon, 1961, p. 115. — Nous reviendrons sur l'influence exercée par Grandbois dans la conclusion de cet intermède.

Malraux et Pierre Emmanuel l'ont affirmé»[111]. Lors d'une interview dont le compte rendu paraît dans *le Devoir* du 14 octobre 1961, Michel Bernard déclare: «Si jamais il y a un prix Nobel canadien, ce sera un poète», peut-être Alain Grandbois en qui le jeune romancier français voit *le* prophète.

Si, comme on l'a déjà noté, René Garneau, S.G. Mullins et Alfred DesRochers comparent Grandbois à Baudelaire, c'est plutôt de Nerval que Guy Robert le rapproche: dans les vers grandboisiens, l'union paradoxale de l'amour et de la mort cristallise à quelques reprises «en des expressions d'une densité vertigineuse qui rejoignent» l'auteur de «Cydalises»[112]. Dans son mémoire de maîtrise, Pierre Châtillon écrit que l'éloquence puissamment rythmée des recueils grandboisiens «rappelle les envolées les plus éclatantes de Corneille»; quant au désir de percer le mystère de l'univers manifesté par Grandbois et à son incessante recherche d'une aube définitive, ils l'apparentent «aux violences alchimiques du Rimbaud des *Illuminations*» et d'*Une saison en enfer*[113]. Pour sa part, Clément Lockquell mentionne dans les *Mémoires de la Société royale du Canada* Lautréamont et les «poètes du moyen âge et de la Renaissance» (juin 1962, p. 44).

---

111. Cité par Francis DesRoches dans *le Message des poètes*, 1er trimestre 1962, p. 8. — Bien que nous n'ayons rien trouvé en ce sens, il n'est pas impossible que Malraux ait louangé Grandbois lors d'une visite au Québec. Quoi qu'il en soit, Charles-Marie Boissonnault précise à la p. 7 que l'auteur des *Iles de la nuit* est «l'un des cinq ou six plus grands poètes français du monde».

112. G. Robert, *Revue dominicaine* (septembre 1961): 96. — A la p. 86, le critique évoque Eluard. Dans *le Petit Journal* du 18 novembre 1962, il parlera en outre de Villon. Quant à Pierre Emmanuel, il accole également les noms d'Eluard et de Grandbois (*Liberté 60*, mai-août, p. 155).

113. P. Châtillon, *les Thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre poétique de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois*, 1961, 2e partie, f. 31, et 1re partie, f. 40. — Dans son *Alain Grandbois*, Jacques Brault note que la douceur virile procure au poème «La danse invisible» «une sérénité rimbaldienne» (1958, p. 7).

Quand il rend hommage à Grandbois au mois de mai 1960, Guy Sylvestre évoque plusieurs écrivains voyageurs. Après avoir posé que le thème du voyage, aujourd'hui, constitue presque toujours «l'endroit d'un poème dont l'envers est cet autre voyage, tout intérieur celui-là, et spirituel, que l'homme entreprend pour découvrir et explorer» son moi, le collaborateur de *Liberté* se réfère à Grandbois, qui est bien de la même famille que Valery Larbaud, Blaise Cendrars, Victor Segalen et Saint-John Perse (p. 162). Recensant *l'Etoile pourpre*, Gwladys Violet Downes, de *Canadian Literature*, observe au printemps de 1960: Grandbois «handles his cosmic imagery with the skill and joy of Saint-John Perse» (p. 73), que nomme aussi Jean-Claude Verots dans l'édition du 14 janvier 1961 de *Paris Match*. Grandbois lui a dit nourrir pour l'auteur d'*Amers* une vive admiration «en dépit de ses petites manies de langage» (p. 15).

Plus qu'aucun autre poète local, Grandbois, si l'on en croit Léopold Leblanc, s'apparente à des écrivains d'Europe «comme Malraux, Camus ou Sartre»[114]. Collaborant à la livraison de mai-août de *Liberté 60*, René Garneau constate que Grandbois a pu accomplir son cheminement intellectuel «par l'approfondissement d'une expérience qui se compare à celle de Malraux ou de Michaux. Plus près de Michaux par la réserve, la non-participation, et tout de même assez près de Malraux en ce sens» que son œuvre est non pas l'aboutissement, la conclusion d'une expérience personnelle, mais simplement l'une de ses faces[115]. Selon Guy Robert, le thème grandboisien de l'amour «peut-être compris comme une force d'antidestin, un peu comme l'art chez Malraux»

---

114. L. Leblanc, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 9. — Dans son mémoire de maîtrise, Leblanc mentionne également Eschyle (f. 20), Racine et Tite-Live (f. 24), Pascal (f. 46), Nerval (f. 49), Dante (f. 66) et Dostoïevski (f. 73). Quant au nom de Sartre, il revient au f. 49.

115. R. Garneau, *Liberté* (mai-août 1960): 177. — Dans *le Canada* du 26 mars 1945, le critique avait opposé les «héros de Malraux» aux «êtres vagues» évoqués dans *Avant le chaos* — êtres qu'il réhabilite trois lustres plus tard.

(*Revue dominicaine*, septembre 1961, p. 85). Pour Elie Goulet, enfin, l'auteur des *Iles de la nuit* appartient à cette race d'écrivains authentiques dont Rainer Maria Rilke a tracé le portrait dans ses *Lettres à un jeune poète* (*l'Action catholique*, 7 février 1959).

Le 30 avril 1960, Alfred DesRochers réfléchit dans *le Devoir* sur l'audience de ses compatriotes à l'étranger. Pendant la crise économique des années 1930, il est, souligne-t-il, un Canadien qui, inconnu de tous, œuvre secrètement des poèmes assurément valables sur le plan international: «Alain Grandbois. Est-il reconnu outre-Atlantique comme un des grands poètes de langue française de l'heure» (p. 11)? L'auteur d'*A l'ombre de l'Orford* attire également l'attention sur la fin de non-recevoir opposée par la France au *Survenant* et à *Marie-Didace*. Il avoue son incapacité à expliquer pourquoi Alain Grandbois et Germaine Guèvremont «doivent se contenter d'être des écrivains canadiens».

D. DEUX MYTHES AFFRONTES

Au dire de la critique et des poètes eux-mêmes, le panthéon de la poésie québécoise, au tournant des années 1960, comprend quatre «grands» noms: Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert et Rina Lasnier, que suit d'assez près François Hertel. On cite aussi Emile Nelligan et Alfred DesRochers, Jean-Aubert Loranger faisant l'objet d'une réhabilitation. En outre, quelques poètes de la jeune génération se démarquent, en particulier Roland Giguère et Jean-Guy Pilon. A la vérité, deux écrivains, qu'on oppose souvent, se détachent du peloton: Hector de Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois.

On rappellera qu'il en allait déjà ainsi entre les années 1948 et 1956. En général, la critique voyait alors en ces deux écrivains les initiateurs de la poésie moderne au Québec. En présence de leurs œuvres respectives, quelques commentateurs (dont Yves Dubreuil-Préfontaine, étudiant à l'Université de Montréal) optaient pour celle de Grandbois, plus vaste que l'univers clos de Saint-Denys Garneau — univers régi par l'angoisse. Au cours de la période couverte ici, les exégètes (en particulier les poètes de l'Hexagone) reprennent cette opposition et la systématisent, Michel van Schendel représentant un cas d'espèce.

1° *Mythe et légende*

Dans son *Anthologie de la poésie canadienne-française*, Guy Sylvestre, en 1958, constate: mort jeune après s'être réfugié dans le silence comme Nelligan et Rimbaud, Saint-Denys Garneau «est devenu depuis quelques années une figure poétique légendaire» (p. xx). Dans le même ordre d'idées, Michel Bernard, qui collabore au *Devoir*, note le 21 octobre 1961: «Ce n'est pas un hasard si, par sa vie et par sa mort, comme par son œuvre, Saint-Denys Garneau est entré dans la légende. Un poète martyr et qui figurera longtemps dans les mythologies» (p 16).

Quelques exégètes s'attachant aux créateurs du mythe de Garneau. Par exemple, François Hertel, auteur d'*O Canada, mon pays, mes amours*, signale en 1959 qu'on est en train de faire, au Canada français, «une sorte d'Homère» de Saint-Denys Garneau, poète mort tout jeune (p. 167). De son côté, Yves Préfontaine, à qui *le Devoir* ouvre ses pages le 14 mai 1960, décoche une flèche aux édificateurs de la «légende». Du fond de sa fatigue, Saint-Denys Garneau, «notre frère à tous dont ils sont à faire un mythe pour rendre habitables leurs complexes, s'il était encore vivant», s'ouvrirait sur cette

«charogne» qui dort en chaque Canadien français[116]. Le même mois, Jean-Guy Pilon, chroniqueur à *la Revue de l'Université Laval*, rend compte d'une entrevue avec Grandbois. L'intervieweur parle alors de «cet autre poète dont on a fait une légende et un mythe» — mythe soigneusement défendu et entretenu (p. 818). Contrairement aux critiques précédents, Paul Gay indique un nom qu'on peut lire dans *le Droit* du 29 septembre 1962: pour Gilles Marcotte, «le type du poète canadien-français, bien plus, le type même du Canadien français, n'est personne d'autre que son 'dieu'»: Hector de Saint-Denys Garneau. Mais ce dieu n'est pas le seul à hanter les cieux de la poésie québécoise.

Aux prestiges déjà bien assurés du poète, *Avant le chaos* (où, remarque René Garneau, la part d'aventure personnelle est évidente) a ajouté en 1945 «l'éclat légendaire d'une expérience humaine» exemplaire[117]. Dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*, Jacques Godbout ne s'oppose pas à ce qu'on taille, par sympathie ou admiration, un mythe à la mesure d'Alain Grandbois, excellent poète. L'auteur de *Pavés secs* conclut toutefois sur un ton peu compatible avec l'hagiographie: «Avec, diraient certains, le secret espoir que des enfants qui aujourd'hui pissent encore dans leur culotte feront de même pour nous, un jour, dans trente ans» (p. 188). Dans *Tel quel*, enfin, Jean-Yves Théberge, érigé en truchement, confesse en janvier 1962 que le poète des *Iles de la nuit* «est devenu le dieu de tous les jeunes versificateurs» (p. 42).

---

116. Propos repris par Jean-Guy Pilon dans la livraison de septembre 1960 de *la Revue de l'Université Laval*, p. 61.

117. R. Garneau, *les Littératures contemporaines à travers le monde*, 1961, p. 288. — On rappellera que dans *l'Echo du Nord*, Gabrielle Fox, le 23 mars 1960, a également parlé de légende à propos de Grandbois.

On retiendra que si le mythe de Garneau s'inscrit sous les signes du silence, de la mort et du martyre, celui de Grandbois est plutôt gouverné par l'idée d'aventure, liée à la vie.

2° *Saint-Denys Garneau ou l'introspection*

En 1957, les éditions Fides lancent *l'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau*, où Romain Légaré montre, entre autres choses, la modernité de l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*. Comme tout vrai poète, il «a fait sa part à la nuit, et l'on sait que l'ombre est un des traits de la poésie contemporaine» (p. 22). Dans *les Iles de la nuit*, Alain Grandbois «a sacrifié lui aussi par les thèmes et par la forme aux Puissances de la Nuit: nuit de l'amour et de la mort». A la fin de son essai, Légaré, qui semble l'endosser, cite une phrase extraite de la page 536 de l'*Histoire des littératures française et canadienne* que les sœurs de Sainte-Anne ont fait imprimer en 1951: de l'avis unanime de la critique, Saint-Denys Garneau est «un poète authentique, peut-être le plus grand qu'ait produit le Canada français» — «type même du jugement insignifiant et sans portée», se récrie Clément Lockquell au mois de décembre (p. 450). Qui plus est, le chroniqueur de *Culture* se demande si Légaré a raison d'affirmer que Garneau apporte aux lettres canadiennes une voix unique, fraîche, personnelle, originale, aux riches et profondes résonances, au registre humain le plus ample qui soit au Canada. «Comme amplitude, observe Lockquell, il y a tout de même Alain Grandbois...»[118].

118. Lockquell se réfère ici aux p. 50-51 de l'essai de Romain Légaré.

L'année suivante, soit en 1958, Gilles Marcotte s'adresse aux lecteurs du *Mercure de France*[119]. Dans la livraison de mai-août, il déclare: c'est pour avoir fait éclater en pleine lumière, pour avoir vécu et exprimé, avec une sincérité bouleversante, sa propre aliénation, que Saint-Denys Garneau

> a exercé une influence décisive sur la récente évolution de la poésie canadienne-française. Avant lui, beaucoup de choses avaient été dites, mais par échappées seulement, avec des réticences, des hésitations; et aussi, il faut l'avouer, dans des formes poétiques surannées, peu propres à libérer l'expression (p. 8-9).

S'exprimant dans *Canadian Literature* à l'été de 1959, Gérard Tougas formule ce jugement: «Artiste inquiet jusqu'à la mort, Saint-Denys Garneau, bien qu'imparfait au point de vue de la technique, a su trouver quelques accents sublimes» (p. 39). La perfection plastique, écrit un an plus tard l'auteur d'une *Histoire de la littérature canadienne-française*, Alain Grandbois l'a atteinte en 1944 dans *les Iles de la nuit*. «Par son unité artiste» (1960, p. 214), cette plaquette, une des plus prestigieuses de la poésie canadienne, a propulsé son auteur «au premier rang des poètes canadiens-français; les recueils qui ont suivi sont d'un maître poète» (*Canadian Literature*). A l'historien de la littérature, les vers de Grandbois semblent pourtant destinés à vieillir plus vite que ceux de Garneau. Le lyrisme du second est rugueux en comparaison des perfections marmoréennes (ou froides) du premier, «mais par cela même, plus personnel et surtout plus près de la sensibilité canadienne» (p. 217), d'inspiration catholique[120].

En juin 1960, Clément Marchand, qui collabore alors aux *Mémoires de la Société royale du Canada*, braque les feux sur la manière dépouillée de *Regards et jeux dans l'espace*, où Saint-Denys Garneau donne «l'exemple d'une pénétration critique des

---

119. Ce texte sera repris en 1962 dans *Une littérature que se fait*, recueil édité par la maison HMH (p. 65-70).

120. C'est dans *Canadian Literature* que Tougas associe, à l'été de 1959, collectivité canadienne-française et catholicisme (p. 43 et 45).

problèmes de l'art» (p. 66). Marchand poursuit: la gloire lui revient d'être le premier écrivain local «à choisir l'engagement de sa forme et à instituer pour son propre compte une problématique du langage. A partir de son œuvre, un ascétisme exemplaire s'inscrit en faux contre les richesses trop compromettantes du style.»

Jusqu'ici, on a surtout parlé, en ce qui a trait à Garneau, d'inquiétude, d'aliénation, de spiritualité et, sur le plan formel, d'un dépouillement confinant à l'ascèse. Michel van Schendel, lui, se place à un point de vue tout à fait différent. Dans *la Poésie et nous*, il pose qu'au tournant de la décennie 1940, «il parut nécessaire de débrider le verbe en même temps qu'on arrachait le collier à l'individu créateur du verbe. Les initiateurs de cette rupture ont été Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau» (1958, p. 18). Mais van Schendel décerne la palme à Garneau, le premier à rompre complètement «l'asservissement de la poésie aux polémiques nationales et cléricales» (p. 13). A travers le sentiment de perte universelle de soi et des autres, «le poète prend conscience de l'individu» (p. 24). Son éducation religieuse, tout autant que son expérience canadienne, l'aiguille «normalement sur cette voie».

Or, et c'est ici que l'interprétation de van Schendel devient intéressante, quelque chose sauve l'être de la déchéance: ce n'est pas le contenu de la question posée, mais plutôt l'*énergie* avec laquelle Garneau s'interroge. «Cette énergie du rythme oriente l'avenir. L'expression n'est pas débile, elle montre un bout de Canadien plus tenace en fin de compte que toutes les intentions.» En d'autres termes, l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* n'est pas terrassé par l'aliénation mais la dépasse, puisqu'il a la *force* de l'exprimer. Chez Grandbois, on découvre un autre élément «précieux pour l'avenir de la poésie canadienne: une expérience de l'espace, un plein air qui cogne, toute la rose des vents même quand il rentre au plus profond de lui» (p. 18).

3º *Grandbois ou l'ouverture sur le monde*

Le jeudi 21 avril 1960, Fernand Ouellette présente «Alain Grandbois» sur les ondes de la radio d'Etat lors d'une émission diffusée dans le cadre de la série *Anthologie sonore de la poésie canadienne* — Grandbois qui fut, avec Hector de Saint-Denys Garneau, «le véritable précurseur» de la poésie vivante au Canada[121]. Mais leurs poésies diffèrent au plus haut point, Ouellette préférant, et de loin, celle du premier.

Plus américain que l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*, Grandbois «dépasse ses propres conflits, se détourne de son moi pour étreindre l'univers» (f. 2). L'élargissement de la conscience poétique et l'expérience concrète du monde illustrés par le recueil de 1944 ne pouvaient que libérer les jeunes poètes. Il était dès lors «permis de respirer au rythme de l'Amérique et de regarder la vie sans frayeur». Pour ses cadets, le poète des *Iles de la nuit* «avait dynamité les tunnels infinis et les murs antiques. Le soleil et la femme devenaient des êtres normaux. La vie devenait saine». Certes, on retrouve la solitude et la mort dans les vers grandboisiens, «mais ce sont deux amantes ou deux ennemies et non deux barrages et deux Himalaya. S'il y a lutte avec la mort», c'est pour immortaliser l'amour (f. 3).

Dans la décennie 1940, le rythme large des poèmes de Grandbois et la qualité de leurs images apportaient le contrepoids nécessaire à «une poésie qui, à force de s'analyser et de se dépouiller, marchait au suicide» (f. 2). L'auteur de *Séquences de l'aile* se réfère ici à Saint-Denys Garneau dont l'excès d'introspection ne pouvait qu'«achever» les jeunes poètes et les «rendre sourds au chant de la vie».

A l'automne de 1961, René Garneau, qui prend la parole dans *la Voix des poètes*, émet une opinion semblable. A l'origine de la poésie canadienne-française d'aujourd'hui, il y

121. Document (de trois feuillets) détruit par Radio-Canada, mais dont Fernand Ouellette possède une copie, f. 1. Alice Desaulniers a eu la gentillesse de nous en remettre une photocopie.

a eu, dit-il, la mort d'un jeune poète «et la plus fascinante expérience humaine qu'ait connue un écrivain canadien» (p. 44). Car tout a vraiment commencé avec Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois. Celui-là a levé au Canada les premiers voiles du mystère humain «par un regard pur et neuf concentré sur l'âme» (p. 45). «'Ce n'est pas la peine qu'on en vive ° Quand on en meurt si bien'[122], *[a]* écrit Garneau avant de s'enfoncer dans cette aube glacée d'où il ne devait pas revenir» (p. 44) — Garneau mort très jeune et «dans une telle solitude qu'on n'arrive pas à savoir si sa mort fut naturelle ou s'il ne s'est pas plutôt suicidé»[123].

A peu près au temps où l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* disparaît, Grandbois rentre d'une odyssée qui l'a «conduit d'Europe en Chine. Le silence ou la mort pouvait devenir son partage. La poésie fut la plus forte». Ayant écarté le suicide et riche de son aventure humaine et intellectuelle, il fait enfin s'ouvrir la poésie canadienne sur le monde et montre à d'autres «la voie d'une fraternité poétique avec les grands poètes contemporains» dont ils sauront faire le plus heureux profit (p. 45).

René Garneau traite également de l'audience respective des deux écrivains. En 1937, Saint-Denys Garneau, «poète moins achevé et moins accompli que Grandbois», publie *Regards et jeux dans l'espace*, «où un certain primitivisme de sentiments et d'inspiration se mêle à d'extraordinaires raffinements»[124]. Mais la culture du poète est déficiente et, surtout, il n'a pas de langage, «ni le sien ni celui des autres»[125]. Placé sous le signe d'une mort de plus en plus obsédante, le livre reste d'abord «sans écho dans

---

122. Le passage guillemeté par René Garneau provient de «La mort grandissante», *Poésies complètes* de Saint-Denys Garneau, Fides, 1949, p. 200.

123. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (novembre-décembre 1957): 49. — On rappellera que René Garneau, dans la livraison de juillet 1954 des mêmes *Cahiers*, a prétendu que «le suicide n'est pas un acte de poésie» (p. 25).

124. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (novembre-décembre 1957): 49.

125. R. Garneau, *Liberté* (mai-août 1960): 176.

un milieu trop abrité du monde»[126]. Ce n'est qu'après 1944 que cette «étrange poésie» prend toute sa résonance au Canada[127]. Alors, Saint-Denys Garneau attire à lui des fidèles assez évolués mais incomplètement formés «au point de vue intellectuel comme au point de vue sentimental» — fidèles qu'il gardera «surtout à cause de la forme inquiète, hésitante et maladive d'une sensibilité» où ils se reconnaissent[128]. Aussi faut-il faire entrer Saint-Denys-Garneau «dans un catalogue d'après 1945 puisque c'est à ce moment-là qu'il a été vraiment découvert par la critique et le public»[129].

Grandbois, lui, fait éditer ses *Iles de la nuit* «en 1942 *[sic]*, avant la bombe atomique, mais à l'heure la plus incertaine de l'homme libre»; c'est en tout cas ce que prétend René Garneau[130]. La situation internationale expliquerait donc que l'angoisse cosmique et la hantise de la mort, thèmes centraux dans la poésie grandboisienne, «aient éveillé tout de suite une résonance au Canada», contrairement à ce qui s'est produit en 1937 lors du lancement de *Regards et jeux dans l'espace*[131]. Si l'on considère le retentis-

---

126. R. Garneau, *la Voix des poètes* (octobre-décembre 1961): 44. — La même année, le critique écrit pourtant dans *les Littératures contemporaines à travers le monde*: dans la misère poétique de l'époque, Saint-Denys Garneau a «pu se créer un public» (p. 288).

127. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (novembre-décembre 1957): 49.

128. R. Garneau, *les Littératures contemporaines à travers le monde*, 1961, p. 288.

129. R. Garneau, *les Cahiers de l'Ouest* (novembre-décembre 1957): 49.

130. R. Garneau, *la Voix des poètes* (octobre-décembre 1961): 44. — Le critique commet la même erreur à la p. 49 de la livraison de novembre-décembre 1957 des *Cahiers de l'Ouest*. En réalité, *les Iles de la nuit* sortent des presses de Thérien frères le 9 mai 1944, alors que la victoire des Alliés paraît acquise. Le principal argument de René Garneau ne tient donc plus.

131. R. Garneau, *la Voix des poètes* (octobre-décembre 1961): 44.

sement des deux poètes. Grandbois est le devancier de Garneau, même si celui-ci a publié ses vers plus tôt, opinion également défendue par Jean-Guy Pilon[132].

A l'hiver de 1960, le chroniqueur de *Canadian Literature* affirme qu'Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau ont doté la littérature canadienne d'une poésie véritable et surtout libéré le poète. Avec *les Iles de la nuit*, le premier a levé une écluse et fait naître «cet extraordinaire renouveau poétique que la littérature connaît depuis 7 ou 8 ans» (p. 60). Ce n'est qu'après 1944 qu'on a découvert Garneau, *Regards et jeux dans l'espace* ayant été publié «à un très petit nombre d'exemplaires et n'ayant pas reçu l'accueil qu'il eût mérité».

En mai 1960, Jean-Guy Pilon prend une fois de plus la plume. Se départant de sa «neutralité», il relate une rencontre qu'il a eue avec Grandbois le mois précédent. Devant l'auteur des *Iles de la nuit*, il n'a pu s'empêcher de penser à Saint-Denys Garneau, «'témoin de notre société', sans doute, mais aussi témoin de toutes nos maladies spirituelles et de nos laideurs»[133]. Son mythe a été à ce point néfaste que les jeunes poètes qui l'ont pris au sérieux «doivent faire un effort pour sortir de cette influence de mourant». Pour la contrer, Pilon, qui orchestrera bientôt un double hommage à

---

132. Léopold Leblanc soutient aussi ce point de vue, d'abord dans son mémoire de maîtrise (*Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 44), puis dans *le Devoir* du 7 décembre 1957. Dix jours plus tard, Michel van Schendel donne, également dans le quotidien montréalais, la prééminence à Saint-Denys Garneau. Nous avons rendu compte de leurs propos dans le chapitre précédent.

133. J.-G. Pilon, *la Revue de l'Université Laval* (mai 1960): 818. — Selon toute vraisemblance, Pilon se réfère ici à Jean Le Moyne dont l'essai intitulé «Saint-Denys Garneau, témoin de son temps» a paru dans l'édition du 19 au 25 mars 1960 de *la Semaine à Radio-Canada* (p. 15-19). Il sera repris dans le numéro 7 des *Ecrits du Canada français*, achevé d'imprimer le 10 septembre 1960, et dans le recueil d'essais *Convergences* (HMH, 1961). Ce texte a d'abord été lu sur les ondes de la télévision d'Etat le mardi 9 février 1960 dans le cadre de la série *Conférence*. — Dans la «Préface» au *Journal* de Saint-Denys Garneau (Beauchemin, 1954, p. 39 — repris dans *Une littérature qui se fait*, HMH, 1962), Gilles Marcotte avait déjà écrit: l'expérience du poète «a été vécue dans telles conditions, dans telle société, et elle porte un témoignage particulier sur la vie canadienne-française». «Que cela plaise ou non aux consciences tranquilles», Saint-Denys Garneau représente ses compatriotes.

Grandbois, propose en exemple celui qui «ne s'est pas efforcé ou contenté de 'marcher à côté d'une joie'[134]», mais qui a plutôt vécu, aimé la liberté, l'homme et l'univers. Encore bien vivant, il a ouvert à beaucoup de poètes «les portes du monde et de la vie».

Dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*, en grande partie consacrée à l'auteur des *Iles de la nuit*, Yves Préfontaine déclare: à travers son drame personnel, Saint-Denys Garneau ne faisait qu'analyser les causes d'un étranglement collectif, «que retourner (avec combien de lucidité) le couteau» dans les plaies les plus flagrantes de ses compatriotes (p. 181). Sur ces entrefaites, Alain Grandbois «arrivait comme une bourrasque avec ses tourmentes venues des 'toits du monde'» (p. 181-182), avec sa conscience, nouvelle au Canada, de la nécessaire cosmicité du poème. Il arrivait un dispensateur de merveilles et de poisons qui enseignait, «par delà sa précarité, la santé de la parole. Il ne s'agissait plus seulement de triturer ses entrailles, mais aussi celles du monde» (p. 182). Avec son expérience de la terre, Grandbois fut le premier à apporter aux lettres locales un souffle de tornade, de cette tornade qui prend source au plus secret de l'homme, au plus intime de son angoisse et de son «appétit de clarté *malgré tout*. Le premier à ébaucher une poésie-pour-connaître, une poésie pour vaincre et posséder» (p. 181).

Collaborant au numéro spécial de *Liberté 60*, Michèle Lalonde célèbre elle aussi son «illustre» aîné dont la «poésie procède d'un grand désir d'Absolu; elle a quitté l'univers étranglé du moi en rompant le cercle vicieux de l'expérience individuelle, pour projeter le drame humain dans une perspective cosmique et le reporter sur l'échelle des infinis avec une dimension effrayante de fatalité» (p. 185). Car Grandbois ne propose plus un inventaire douloureux de l'âme repliée sur sa propre misère, comme celui que

---

134. «Je marche à côté d'une joie» constitue le vers inaugural d'«Accompagnement», pièce des *Poésies complètes* de Saint-Denys Garneau, Fides, 1949, p. 101.

révélaient «les poèmes d'ailleurs si intenses d'un Saint-Denys Garneau». L'auteur des *Iles de la nuit* peint plutôt l'univers — «univers convulsé d'angoisse, connu et traversé de nuit sous les signes d'une astrologie hasardeuse de planètes égarées, toujours menacées de naufrage». Mais la poésie grandboisienne «soustrait l'Homme à l'humilité d'un destin trop étroit, elle remonte dans la mémoire de cosmogonies mille fois plus étendues que l'espace parcimonieux de l'Homme» et plonge celui-ci dans un contexte de genèse et d'universel bouleversement, rétablissant ainsi le contact entre l'Homme et le monde.

A ces propos, on ajoutera ceux que Rina Lasnier tient dans le cadre de l'«Hommage à Alain Grandbois» diffusé le 23 juin 1960 par Radio-Canada, propos que le numéro spécial de *Liberté 60* ne reproduit pas. Pour l'auteure de *Présence de l'absence*, Saint-Denys Garneau, dans son œuvre, s'est longuement interrogé sur lui-même et sur le mal profond de vivre deux vies parallèles qu'il n'est pas arrivé à fondre: «La vie intellectuelle et la vie spirituelle. Le poète étouffait mais entre les cloisons de son esprit et de son cœur»[135]. A l'opposé, l'étouffement de Grandbois, poète du foudroiement nocturne, vient «d'un excès à vivre, à vouloir remuer tout le cosmos et tout l'humain».

4° *Déshérence, héritage*

Participant également à l'«Hommage à Grandbois», Pierre Trottier dit que Saint-Denys Garneau a libéré la poésie canadienne «en la dépouillant jusqu'à l'os, tandis que Grandbois l'a libérée en l'enrichissant, en la réincarnant, en la rhabillant dans un style d'une somptuosité» rare au Canada français (p. 183). «Il lui a redonné une épaisseur charnelle, une sensualité, un parfum, une couleur» (p. 184). L'auteur de *Poèmes de Russie* dégage ensuite deux tendances de la production poétique locale: l'une, au dépouil-

135. Propos rapportés par Gilles Marcotte, Archives de Radio-Canada, f. 3.

lement, à la «poésie des os»; et l'autre, «inverse, à une poésie plus charnelle». Si ces tendances devenaient des traditions, on verrait peut-être alors les poètes du cru «se réclamer de l'une ou de l'autre».

Invité par *la Voix des poètes* à s'entretenir de la «Poésie canadienne d'aujourd'hui», René Garneau, à l'automne de 1961, établit justement des filiations. Dans la lignée de Saint-Denys Garneau (tombé, pourrait-on dire, en quenouille), il inscrit Anne Hébert, «devenue aujourd'hui une artiste très consciente et très réfléchie» (p. 45). René Garneau cite alors un passage de «Poésie, solitude rompue»: «'Poèmes *[sic]*, musique, peinture ou sculpture, autant de moyens de donner naissance et maturité, forme et élan à *cette part du monde qui vit en nous*'[136]. N'est-ce pas naturel pour le génie féminin de chercher le monde en lui?» Il y aurait donc une *nature* féminine portée *d'instinct* à l'introspection pure, celle-ci moins compatible avec une *nature* masculine[137].

Quoi qu'il en soit, les «descendants» de Grandbois (ceux, en tout cas, que lui prête René Garneau) foisonnent. Ce sont pour la plupart des *hommes*. Il y a d'abord Jean-Guy Pilon; il y a ensuite tous ceux qui, à son exemple et sous sa conduite, «ont apporté des traits nouveaux au *[...]* visage de la poésie canadienne»: de plus anciens comme François Hertel, Gilles Hénault ou Rina Lasnier; de plus jeunes comme Pierre Trottier, Jacques Godbout, Gatien Lapointe, Gaston Miron, Georges Cartier, Fernand Ouellette et Maurice Beaulieu, «membres de l'équipe qui s'est groupée, en une sorte d'unité de talent, autour de la revue *Liberté*» (p. 46). Ils «sont allés plus largement vers le monde à la suite de

---

136. A. Hébert, *Poèmes*, Seuil, 1960, p. 68. — Le souligné est de René Garneau. — D'abord lu le 11 décembre 1958, l'essai d'Anne Hébert sera repris dans *la Poésie canadienne-française*, Fides («Archives des lettres canadiennes», 4), 1969, p. 431-433.

137. Dans son *Alain Grandbois*, Jacques Brault parle de «douceur *virile*» à propos de Grandbois (p. 7; nous soulignons). De son côté, Guy Robert, dans *le Petit Journal* du 18 novembre 1962, qualifie la poésie grandboisienne de «généreuse, envoûtante, *musclée* et dramatique» (nous soulignons).

Grandbois. Bien entendu, pour le saisir d'abord dans leurs serres de jeunes aigles et en faire la chair de leurs poèmes. Mais il est évident, conclut René Garneau, que leur mouvement est nettement dirigé vers l'extérieur». Non seulement la postérité littéraire de Grandbois, manière de patriarche biblique, est nombreuse, mais elle est elle-même puissante, ce qu'indique l'image des jeunes oiseaux de proie toutes serres dehors.

Hector de Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois, répète la critique, sont deux écrivains de la nuit, sinon chthoniens. Etreints d'angoisse, tous deux ont exploré leur moi. On fait même d'eux les libérateurs de la poésie québécoise sur les plans idéel et formel[138]. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Traitant de ces auteurs, les commentateurs construisent un paradigme du poète «exemplaire». Regardons celui qu'ils proposent au tournant des années 1960.

Saint-Denys Garneau meurt très jeune dans des circonstances troubles. On parle même de suicide, hypothèse que ne contredit pas, tant s'en faut, la sensibilité maladive de l'homme, type de l'être aliéné, sinon anormal. Poète martyr, il pratique un dépouillement qui confine à l'ascèse. Si Gérard Tougas signale chez lui des imperfections stylistiques, René Garneau prétend que l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*, déficient au chapitre de la culture, ne possède pas de langage personnel. Toujours est-il que l'écrivain fatigué se tait après son premier livre, inventaire douloureux de l'âme «invaginée». Inquiet jusqu'à la mort, il représente une manière de mort-vivant, d'éternel mourant. De lui, Gilles Marcotte fait le type même du Canadien français. Voilà

---

138. Dans *le Devoir* du 15 novembre 1958, Pierre de Grandpré écrit que les deux maîtres «dont se réclame la poésie nouvelle» du Canada français sont Saint-Denys Garneau (qui a eu le sentiment «d'être traqué, délaissé, humilié, divisé contre lui-même et réduit à l'impuissance») et Alain Grandbois (p. 17). C'est une image de la mort qui n'a cessé de guider et de fasciner l'explorateur des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme* sur les routes où l'ont jeté ses soifs et ses angoisses.

du moins ce qu'affirme Paul Gay. De son côté, Tougas le dit plus près de la sensibilité canadienne que Grandbois. Témoin de la société, le poète réfracte dans ses écrits un étranglement collectif, les maladies spirituelles de ses compatriotes et leurs laideurs. On rappellera que seul Michel van Schendel inscrit Garneau sous le signe de l'énergie. Celle-ci lui a permis d'accoucher d'une œuvre qui se libère, en les peignant, des contraintes qui la menaçaient.

Aux antipodes se situe le mythe de Grandbois, à la fois *pater dolorosus* et Prométhée[139]. Un amour forcené de ses semblables (en particulier de la femme) et de la liberté a conduit l'homme aux confins de la terre. Il profite de ses escales pour se cultiver. Son savoir et son expérience humaine hors du commun lui servent lorsqu'il compose ses livres, modèles de perfection. Charnelle, somptueuse et marmoréenne, sa production accorde une grande importance à la mort — importance compensée, il est vrai, par une propension non moins grande à la vie. En vérité, cette poésie (force de la nature comparée aux bourrasques et aux tornades et qui rapporte le drame humain à l'échelle du cosmos et des infinis) déborde de santé. En définitive, elle se présente comme un instrument de conquête et de possession.

Un tel personnage — actif, viril, positif, «tout-puissant» — vient à point nommé pour les poètes qui développent de plus en plus la thématique du pays — poètes qui font souvent office de critiques et qui contribuent eux-mêmes à l'édification du mythe de Grandbois. Par ailleurs, on comprend un peu mieux pourquoi ces poètes-critiques ne se reconnaissent pas en Garneau, repoussoir de Grandbois (ou plutôt dans l'image qu'en ont proposée ses thuriféraires): être ployant sous le jansénisme, passif, voire féminin

---

139. Dans *Lectures*, Jacques Brault affirme le 1er avril 1958 que la poésie de Grandbois débouche sur un affrontement prométhéen du cosmos (p. 227).

(pour reprendre un schéma cher à certains défenseurs d'une nature humaine), et qui ne peut donc être d'une grande utilité dans la perspective du pays à bâtir.

C'est, souligne Fernand Ouellette, par l'équilibre constant du jour et de la nuit, de la mémoire et du présent, de la lutte et de la tendresse, du désespoir et de l'amour; c'est par cette conquête des pôles qu'Alain Grandbois «est un grand poète et un homme si attachant»[140].

E. L'HOMME EXCEPTIONNEL

On considérera maintenant l'homme Grandbois. D'entrée de jeu, une remarque s'impose. On sait qu'en 1958, Jacques Brault donne, dans la collection des «Classiques canadiens», son *Alain Grandbois*. L'opuscule contient une «Chronologie», établie d'après des renseignements (parfois erronés) transmis par Grandbois lui-même. Elle constitue donc une manière de biographie «officielle». De fait, les commentateurs (en particulier Harry Bernard, Gabrielle Raizenne-Fox, Elie Goulet, Maurice Lebel et Guy Robert) vont y puiser, sans jamais vérifier leurs sources[141].

Pour en revenir à Grandbois, on dira que la critique voit en lui la distinction même. Parce qu'il a beaucoup voyagé, y compris au pays des lettres, on en fait volontiers un Canadien cosmopolite.

1° *Un être racé*

Sous des apparences de «gentleman» se cache en Grandbois un «bohème dans l'âme»; voilà l'opinion que Gabrielle Fox exprime dans *l'Echo du Nord* le 23 mars 1960 (p. 7).

---

140. F. Ouellette, «Alain Grandbois», 21 avril 1960, archives personnelles de Ouellette, f. 3.

141. En réalité, Gabrielle Fox consulte Maurice Lebel qui s'est lui-même inspiré de Jacques Brault.

Pour Alfred DesRochers, Grandbois est plutôt un aristocrate, «tout comme Salvator *[sic]* Dali» (*Liberté 60*, mai-août, p. 179). Plein de délicatesse, cet homme, que Jean-Guy Pilon qualifie d'admirable dans *la Revue de l'Université Laval*, «a encore en lui ce raffinement des Orientaux avec lesquels il a longtemps vécu» (mai 1960, p. 819).

Dans *Bilan provisoire* édité chez Beauchemin en 1958, Roger Duhamel module le thème de la distinction. Il écrit à propos de Grandbois: «Je ne sache aucun écrivain plus dénué de toute ambition, dans le sens utilitaire et immédiat de ce terme» (p. 65). Certes, l'homme a des défauts, mais «il ignore la bassesse. Trop distrait pour s'abandonner à ces petites industries en usage dans la faune littéraire, il les rejette d'instinct. Il se présente tel qu'il est, confiant que son œuvre mince et haute portera témoignage pour lui. Il a de la noblesse naturelle, il demeure imperméable à toutes les vilenies.»

Jacques Brault aborde lui aussi le thème du désintéressement. Agacé par les éclairs de magnésium d'une vaine indiscrétion, Grandbois «se refuse aux explications filandreuses pour s'adonner tout entier à l'expression. Sa réponse, c'est son œuvre», à la fois mystère et clef qui permet de le dévoiler (*Alain Grandbois*, 1958, p. 5). «Là, dans ce lieu ouvert à tous les explorateurs de l'âme humaine, il *[...]* donne rendez-vous.» Se cantonnant dans l'œuvre, Brault se fait donc aussi «discret» que le poète Grandbois dont la qualité dominante, selon Pierre Emmanuel, est la pudeur. «On ne saurait parler plus justement», reconnaît Gilles Hénault dans *le Devoir* du 24 septembre 1960. Il ajoute: «Et cette pudeur s'étend à la personne même, à la vie de Grandbois». Un être à ce point distingué *ne peut qu'avoir* une ascendance noble.

Avec Léopold Leblanc, en effet, on remonte aux sources. Dans son mémoire de maîtrise, il prétend que Grandbois descend directement «d'un frère du découvreur» Louis Jolliet (1957, f. 4). Pour Jean-Claude Verots, de *Paris Match*, l'ancêtre des Grandbois n'est nul autre que Louis Jolliet lui-même, «'découvreur', avec le père

Marquette, du Mississipi» (14 janvier 1961, p. 15). Si l'on se fie à Fernand Ouellette, qui rédige lui aussi une biographie «conforme» d'Alain, c'est plutôt le père de l'explorateur, Jean Jolliet, qui surgit «à l'origine de la famille Grandbois»[142]. L'auteur de *Séquences de l'aile* précise que les premiers ancêtres, nommés Guilbault, «vinrent en Nouvelle-France vers 1635». Deux cents ans plus tard, «un des frères Guilbeault, qui possédait d'immenses terres à bois, fut surnommé Guilbeault de Grandbois. Le surnom s'imposa»[143].

Quoi qu'il en soit, Gabrielle Fox rappelle qu'Alain est né à Saint-Casimir, «ancienne seigneurie de Perthuis et de Girondine *[sic]*»[144]. Sous la plume de Jean-Claude Verots, Grandbois se transforme en «héritier des seigneurs de Gerthuis *[sic]* et de Grandine *[sic]*, non loin de Québec»[145]. Dans la livraison de septembre 1959 de *l'Instruction*

---

142. F. Ouellette, *Liberté* (mai-août 1960): 149. — On rappellera qu'Edmond Chassé a, le premier, associé les Grandbois aux Jolliet en passant par les Charest (*l'Evénement*, 13 décembre 1933). Dans le premier tome de son *Dictionnaire général*, Louis Le Jeune affirme qu'une demi-sœur de Louis, née Guillot, s'est alliée à la famille Charest en épousant Etienne (1931, p. 841). De son côté, Michel-Adolphe Grandbois, grand-père d'Alain, a épousé Aimée Charest. A ce sujet, voir, d'Henri Gingras, *Saint-Casimir (Portneuf) de la seigneurie des Grondines*, 1972, p. 108.

143. Dans sa monographie sur *Saint-Casimir*, Henri Gingras (qui évoque, à la p. 111, une Marguerite Guilbault, dit Grandbois) orthographie Guilbault sans *e*. Le quatrième tome de la *Bibliographie annotée d'ouvrages généalogiques au Canada* de Kathleen Mennie-de Varennes (ministère des Approvisionnements et Services du Canada, 1987, p. 915) mentionne le patronyme Guibaud ou Guilbaut (dit Grandbois). Enfin, dans le seizième tome de *Nos ancêtres* (Sainte-Anne-de-Beaupré, s. é., 1989, p. 99), Gérard Lebel affirme que les Grandbois descendent de Louis Guilbault (ou Guibault), pionnier de la région de Batiscan, qui a épousé Marie Lefebvre le 13 octobre 1670.

144. G.R. Fox, *l'Echo du Nord* (23 mars 1960): 7. — La paroisse de Saint-Casimir correspond à une partie de l'ancienne «seigneurie des Grondines bornée au nord-est par celle de La Chevrotière, et au sud-ouest par celle de Sainte-Anne de la Pérade» (Archives de l'archevêché de Québec, registre des lettres, 2 mars 1836, vol. 17, p. 311). Quant à la seigneurie de Perthuis, elle était située au nord de la ville de Portneuf.

145. J.-C. Verots, *Paris Match* (14 janvier 1961): 14. — Dans une monographie intitulée *Notre-Dame de Montauban a cents ans: 1879-1979*, Jean-Paul Gélinas affirmera qu'en 1927, des actionnaires de Boston (Robert G. Greenough, Robert W. Willson et Frederick W. Cowie) ont vendu «la seigneurie de Perthuis à la C^ie^ Laurentide Paper de Grand-Mère» (Sillery, les éditions du Centenaire, 1979, p. 130).

publique. Maurice Lebel signale qu'Alain a vu le jour dans la circonscription de Portneuf, comme «Anne Hébert et Saint-Denys Garneau»[146]. En somme, la région serait une *pépinière* d'écrivains.

De la famille d'Alain, Jacques Brault note qu'elle «allie le goût du voyage (son grand-père *[s'est rendu]* jusqu'en Australie) aux dons littéraires (sa sœur Madeleine a publié les délicieux contes de *Maria de l'Hospice*)» (*Alain Grandbois*, 1958, p. 11), ce dont Maurice Lebel se souvient l'année suivante: Grandbois «appartient à une famille bourgeoise assez cossue et de goûts variés. Son grand-père est allé jusqu'en Australie, tandis que sa sœur Madeleine est l'auteur des contes *Maria de l'Hospice*» (p. 56). Dans *le Devoir* du 20 octobre 1962, Guy Robert bisse le couplet: «Le 25 mai 1900, à Saint-Casimir de Portneuf, naissait Alain Grandbois dans une famille aisée où l'on s'intéressait *[...]* aux voyages et à la littérature.»

Si l'on en croit Jacques Brault, Grandbois a vécu «une enfance heureuse» (*Alain Grandbois*, p. 11), bonne nouvelle que Maurice Lebel ne manque pas de répéter dans *l'Instruction publique* et Fernand Ouellette dans *Liberté 60*. Alain a eu, soutient Jean-Claude Verots, «la jeunesse insouciante et dorée des enfants de riches». De son côté, Guy Robert s'attache, dans *le Petit Journal* du 18 novembre 1962, à l'enfance du *futur* écrivain. Elle s'est passée, dit-il, «entre les forêts enchantées des terres paternelles, à Saint-Casimir de Portneuf, et les livres non moins enchanteurs qui viennent de partout et conduisent partout». Avec Fernand Ouellette, on citera «les Balzac de la bibliothèque paternelle» que le garçon (lecteur «maudit») lisait furtivement vers l'âge de huit

---

146. M. Lebel, *l'Instruction publique* (septembre 1959): 56. — En réalité, Hector de Saint-Denys Garneau est né à Montréal le 13 juin 1912.

ans[147]. Aussi, l'homme d'âge mûr que Gabrielle Fox vient de rencontrer à Mont-Rolland bénit-il «le sort qui l'a fait naître dans un milieu favorisé», où l'on se soucie de l'instruction des enfants (p. 7).

Frais émoulu de l'école primaire, Alain, observe Jacques Brault, «entreprend des études au collège de Montréal, au Séminaire de Québec, à St. Dunstan University[148], puis à l'Université Laval de Québec où il obtient sa licence en droit, et enfin à l'Université de Paris». Aux lecteurs du *Petit Journal*, Guy Robert apprend que les «années de collège ont été tumultueuses, l'adolescent supportant mal les cadres disciplinaires»[149]. Comme l'auteur du *Paon d'émail*, souligne Harry Bernard dans *le Temps* du 2 avril 1959, Grandbois «étudia le droit, l'exerça encore moins que lui». Cinq mois plus tard, Maurice Lebel affirme: à l'instar de plusieurs écrivains, bibliothécaires, professeurs et fonctionnaires canadiens, «il ne pratiqua pas le droit» ou, si l'on préfère, il n'a jamais eu «le goût de plaider» (J.-C. Verots).

Ayant un père médecin et maire, des oncles médecins, un frère médecin, Grandbois aurait *donc* dû devenir médecin[150], mais il était pressé d'obtenir un diplôme, «et la licence de droit ne demande que trois ans»; voilà ce qu'il aurait confié à Gérald Godin qui le rapporte dans *le Nouveau Journal* du 3 mars 1962. De fait, continue l'auteur de

---

147. F. Ouellette, *Liberté* (mai-août 1960): 150. — Dans la livraison d'avril-mai 1951 de *la Nouvelle Revue canadienne*, Grandbois a confié avoir lu les Balzac de la bibliothèque familiale «à l'âge vénérable de quatorze ou quinze ans» (p. 54).

148. Il s'agit plutôt du collège St. Dunstan's, affilié à l'Université Laval, où Grandbois n'est resté que quelques semaines («Chronologie d'Alain Grandbois», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 36).

149. A Gérald Godin, Grandbois confie pourtant avoir été un jeune homme «très sage» (*le Nouveau Journal*, 3 mars 1962).

150. Dans son *Alain Grandbois* (Seghers, 1968, p. 16), Jacques Brault prétendra lui aussi que le père d'Alain a été médecin. En réalité, Henri Grandbois, qui a étudié le droit pendant un an à l'Université Laval, était non pas médecin mais industriel. A ce sujet, voir, de Raphaël Ouimet, *Biographies canadiennes-françaises* (Montréal, s. é., 1929, p. 145).

Chansons très naïves, Grandbois, un «surdoué», devient avocat à vingt-deux ou vingt-trois ans[151]. Son droit terminé, «il s'inscrit, remarque Samuel Baillargeon dans son manuel de *Littérature canadienne-française*, à un cours de littérature en Sorbonne» (1957, p. 343), d'où, d'après Claude Tessier, il serait sorti «licencié en lettres»[152]. On dira donc, avec Gabrielle Fox, qu'Alain Grandbois a beaucoup aimé l'étude et, ajouterons-nous, les arts.

Dans ses moments libres, avoue-t-il à la collaboratrice de *l'Echo du Nord*, il «demeure fidèle à la lecture, il va sans dire, tout comme à la musique classique — il nomme Bach en particulier — mais il ne boude pas les compositeurs modernes». Ce mélomane «averti» se double d'un amateur d'art ou plutôt d'un artiste, car il «fait lui-même de la peinture» et fréquente assidûment les musées d'Europe et de New York (p. 7).

Critique d'art, Guy Robert découvre avec joie les tableaux de Grandbois lorsqu'il se rend chez lui à l'automne de 1962. Car l'écrivain fait aussi de la peinture, bien qu'il s'en défende, modestie oblige — peinture qui reprend «les thèmes favoris de l'auteur: l'eau, la végétation, la femme» et qui correspond au monde poétique, intense et un peu hermétique de ses écrits (*le Petit Journal*, 18 novembre). «Le dessin y est toujours racé, profondément original; la manière d'employer le matériau, discrète et bien

---

151. En réalité, Grandbois, né en 1900, a été «reçu au barreau le 9 juillet 1925» («Chronologie d'Alain Grandbois», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 36). — Quant à l'élève «surdoué» du Petit Séminaire de Québec, il a dû reprendre sa cinquième année si l'on se fie à Aurélien Boivin («Chronologie», *les Voyages de Marco Polo* , Fides, «Bibliothèque québécoise», 1979, p. 171).

152. Claude Tessier, *le Soleil*, 12 janvier 1962. — A la Sorbonne, Grandbois s'est inscrit à un «cours de droit comparé» qu'il a finalement laissé tomber (*Visages du monde*, PUM, 1990, p. 438-439). Il a également fréquenté l'Ecole libre des sciences sociales, où il a rédigé un mémoire sur Rivarol. Mais au lieu de le soutenir, il a mis le cap sur la côte d'Azur avec des camarades. De sorte qu'il n'a pas obtenu de diplôme (p. 440).

efficace, en dégage toute la secrète dimension»: le rythme convoque sans délai l'amateur à une expérience profonde.

Les petites aquarelles, déclare Guy Robert, figurent «parmi les meilleures, les plus délicates et fraîches, les plus 'poétiques'» qu'il connaisse (*le Devoir*, 20 octobre). Mais il apprécie moins les études à l'huile. Celles-ci «souffrent encore d'une certaine rigidité, d'une certaine opacité, qui disparaîtraient tôt si Grandbois», d'une part, consentait devant la pâte à cette liberté profonde et ouverte qui est la sienne en poésie et si, d'autre part, il tâtait davantage du pinceau. Pour l'instant, on sent de la retenue, de la réticence «devant le tableau, devant la couleur, cette couleur qu'il nuance avec tant de bonheur dans son écriture».

2º *Le citoyen du monde*

On a vu qu'un des traits «distinctifs» de la famille Grandbois est son goût pour le voyage illustré par l'aïeul Michel-Adolphe qui, raconte Fernand Ouellette, «avait délaissé père et mère à l'âge de dix-huit ans pour rencontrer le monde. Il avait connu les pirates. Il s'était rendu jusqu'en Australie. Au bout de dix ans, il revint riche et chargé d'objets mystérieux»[153]. Mais ce passé n'est pas assez «antérieur». On remonte donc en deçà, comme Gabrielle Fox, à qui Grandbois a dit «tenir de ses ancêtres le goût de l'aventure». «Derrière Alain Grandbois, parmi ses lointains ancêtres, il y avait, note encore Fernand Ouellette, des coureurs de bois que la passion de l'aventure et le sens

153. F. Ouellette, *Liberté* (mai-août 1960): 149. — Dans *Visages du monde*, Grandbois raconte que son grand-père paternel «partit à dix-huit ans pour les Australies. Il en revint dix ans plus tard avec un peu d'or et beaucoup d'anecdotes» (PUM, 1990, p. 250). — En réalité, Michel-Adolphe avait près de vingt ans lorsqu'il mit le cap sur l'Australie. Né le 28 septembre 1832, il s'embarqua à New York sur un voilier le 14 septembre 1852. A ce sujet, voir les f. 1 et 7 de «Notes du voyage de mon père en Australie» de J.-Elzébert Garneau, document conservé à la bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec. Dans l'éloge du défunt, Thomas G. Rouleau précise que Michel-Adolphe est rentré au bercail «après quatre ans d'absence» (*le Soleil*, 17 août 1908).

farouche de leur individualité brûlaient», ce que reprend Jean-Claude Verots dans *Paris Match*: «Il tient de ses aïeux, coureurs de bois, le goût des voyages»[154].

Mais l'«hérédité» et l'«atavisme» ne sont pas, à eux seuls, suffisants. On peut être «prédestiné» aux départs sans avoir les moyens financiers de partir, ce qui aurait pu être le cas de Grandbois n'eût été l'intervention du «ciel» ou plutôt de son grand-père paternel. «Grâce à un héritage, Alain Grandbois, écrit Jacques Brault, pourra réaliser l'un de ses rêves: voyager, connaître les divers 'visages du monde'» (*Alain Grandbois*, 1958, p. 11), idée qu'Elie Goulet, de *l'Action catholique*, module: «Voici qu'un jeune homme reçoit à dix-huit ans un héritage qui lui permet de parcourir le monde» (7 février 1959). Le 2 avril, Harry Bernard bisse le couplet: «Sans souci matériels d'importance, grâce à un héritage, il s'occupa surtout à voyager» (*le Temps*). Cinq mois plus tard, on retourne à la case départ avec Maurice Lebel: «Grâce à un héritage, il peut voyager, réalisant ainsi l'un de ses rêves de jeunesse; il brûle de parcourir le monde et d'en connaître les divers visages»[155]. Bref, Grandbois est, pour reprendre la formule de Jean-Claude Verots, le fils héritier «d'une famille qu'un ancêtre entrepreneur laissa dans l'opulence».

On aura remarqué que personne ne mentionne de chiffres, omission qui autorise toutes les conjectures, Fernand Ouellette parlant, par exemple, d'une somme assez fabuleuse reçue par Alain en tant qu'aîné de la famille et favori «de son grand-père

---

154. Sur les Casimiriens coureurs de bois au XVII[e] siècle, voir, d'Henri Gingras, *Saint-Casimir (Portneuf) de la seigneurie des Grondines*, 1972, p. 21. Aucun nom n'est cependant fourni.

155. M. Lebel, *l'Instruction publique* (septembre 1959): 56. — On retrouve le syntagme «grâce à un héritage familial» sous la plume de Guy Robert dans *le Devoir* du 20 octobre 1962.

voyageur»[156]. Les conditions étant réunies, le jeune homme peut *donc* se mettre en route.

Pour Samuel Baillargeon, Alain «Grandbois est un 'instable dont le tourment' cherche à 's'apaiser dans le rêve'. Jamais satisfait de ce qui est près de lui, il est attiré par les pays mystérieux, par les peuples lointains et par les civilisations perdues»[157], ce à quoi fait écho Jean-Yves Théberge dans la livraison de janvier 1962 de *Tel quel*: «Alain Grandbois est un instable, un éternel voyageur. Les pays mystérieux, les peuples lointains et les civilisations disparues le fascinent» (p. 43).

Guy Robert définit ainsi Grandbois: «Voyageur insatisfait qui cherche son âme aux mille horizons», «pèlerin infatigable» ou «grand voyageur»[158], qualification qu'on retrouve également chez Auguste Viatte et Jean-Yves Théberge[159]. Plus que Paul Morin et beaucoup plus longtemps, Grandbois, souligne Harry Bernard, s'est promené «en musardant à l'étranger, d'un continent à l'autre, jusqu'en Russie, aux Indes, en Chine, au Japon». Le collaborateur du *Temps* de Québec ajoute: «Le reste de son histoire perce en ses livres» (où plus d'un interprète va effectivement puiser). Puisqu'il a passé une

---

156. F. Ouellette, *Liberté* (mai-août 1960): 150. — En fait, Fernand Ouellette fait d'Alain le «premier fils d'Henri Grandbois et de Bernadette Rousseau» (p. 149). On rappellera que leur premier enfant a été Jean-Marie, né le 12 mars 1897 et décédé le 9 mars 1909, soit après son grand-père paternel. — Par ailleurs, l'«Introduction» à *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois (PUM, 1991) parle d'«un héritage exceptionnel» (p. 11).

157. S. Baillargeon, «Un voyageur insatisfait», *Littérature canadienne-française*, 1957, p. 343. — Une fois de plus, Baillargeon suit de très près la leçon de René Chopin qui a écrit dans *le Devoir* du 2 septembre 1944: Grandbois est «un instable dont le tourment ne s'apaise que dans le rêve. Ce qui est près de lui est sans prestige. *[...]* Les pays les plus mystérieux, les peuples les plus étranges lui lancent leurs appels.»

158. G. Robert, *Revue dominicaine* (septembre 1961): 84 et 95; *le Devoir* du 20 octobre 1962. — Le 14 janvier 1961, Jean-Claude Verots, de *Paris Match*, a qualifié Grandbois de «voyageur infatigable» (p. 14).

159. A. Viatte, *Histoire générale des littératures*, tome III, 1961, p. 719; J.-Y. Théberge, *Tel quel* (janvier 1962): 43.

vingtaine d'années à parcourir la planète, habitant tour à tour plusieurs pays. «Alain Grandbois peut se dire, à bon droit, citoyen du monde»[160].

Car, constate Gérald Godin dans *le Nouveau Journal*, «le monde l'appelait! Il lui répondit. Ils s'embrassèrent. Le monde sema en lui des fièvres. Le grand âge les a réveillées» (3 mars 1962). Huit mois plus tard, Guy Robert se penche lui aussi sur l'état de santé du poète. En Orient, note-t-il dans *le Petit Journal*, Grandbois a jadis contracté la malaria. Aussi est-il obligé de prendre de la quinine qui a sur lui «des effets désastreux d'engourdissement et d'amnésie» (18 novembre).

Ainsi Grandbois, en tout cas celui que dépeint Harry Bernard, s'est rendu à l'étranger pour musarder. A la vérité, le *futur* poète parcourt le vaste monde afin de s'instruire, se documenter; voilà du moins ce que la critique répète à l'envi.

3° *Alain au pays des lettres*

«Grandbois, déclare Jacques Brault, ne voyage point en touriste»[161]. Poète errant, «il apprend les divers visages de l'homme et de la terre» (*Lectures*, 1er avril 1958, p. 227). Un an plus tard, Harry Bernard remarque dans *le Temps*: il voyage «non pas en touriste qui souvent regarde sans voir, mais en homme qui pense, compare, essaye de juger, conclut ou hésite à conclure» (2 avril 1959). A l'instar de l'école, le voyage permet donc d'apprendre. Transformé en ethnologue, le voyageur approfondit l'homme «universel». Mais il se livre à un autre type d'exploration.

Si l'on en croit Samuel Baillargeon, les périples ont fait réaliser à Grandbois qu'il reste peu de place pour la découverte au XXe siècle. Aussi se console-t-il «en explorant

---

160. Anonyme, *Mercure de France* (mai-août 1958): 32.

161. J. Brault, *Alain Grandbois*, 1958, p. 11, note 2.

les mondes inconnus du passé, en compagnie de deux aventuriers de jadis: *Jolliet* et *Marco Polo*»[162]. En d'autres termes, l'écrivain «déçu» s'adonne à l'écriture par compensation. C'est également par dépit qu'il entreprend la «pénible randonnée au centre de lui-même» qu'illustrera sa poésie (p. 345). Plus que le tour du monde, Grandbois, observe Jean-Yves Théberge en janvier 1962, «a fait par imagination le tour des siècles. Ce qu'il ne peut trouver dans ses voyages et ses lectures, il le cherche dans le rêve» (*Tel quel*, p. 43). Après un voyage dans le temps, il entreprend une descente en lui-même réfractée par la poésie.

Guy Robert lie lui aussi voyage, connaissance et écriture. Curieux et dilettante, intuitif et flâneur, intéressé aux hommes et aux villes, Grandbois «découvre continuellement, dans la succession des dépaysements, une dimension nouvelle de l'homme» (*le Devoir*, 20 octobre 1962). Mais les déplacements dans l'espace ne sont que le prétexte à une autre aventure: le «grand voyage intérieur» que le critique assimile à la poésie. Pour lui, le poète est en effet celui qui voyage en lui-même et convie autrui à une «invention merveilleuse de l'existence», à une rêverie plus belle encore que le songe.

Dans *l'Action catholique* du 7 février 1959, Elie Goulet oppose d'abord écriture et voyage. Pendant vingt ans, Grandbois «découvre les routes de la planète Terre et navigue sur toutes les mers du monde. Le danger est qu'il se grise» des images et des paysages contemplés. «Il serait devenu alors un poète magnifique, un poète idéal qui n'aurait jamais écrit». Mais l'«extraordinaire» se produit. Le globe-trotter revient, «l'imagination en feu et les yeux remplis d'images», pour offrir des œuvres en prose: *Né à Québec*

---

162. S. Baillargeon, *Littérature canadienne-française*, 1957, p. 344. — René Chopin a défendu cette thèse dans sa recension des *Iles de la nuit*. Le 2 septembre 1944, il constate: Grandbois «a l'âme voyageuse, il aime l'aventure. *[...]* Hélas! il n'y a plus rien à découvrir sur notre planète.» Il s'est donc «consolé de ne pouvoir être un découvreur de continents, un explorateur de terres fabuleuses, en écrivant *les Voyages de Marco Polo* et *Né à Québec*» (*le Devoir*).

et *les Voyages de Marco Polo*[163]. Dans ses recueils de vers, où le critique «discerne parfois une introspection qui pénètre au plus profond de la solitude de l'homme», Grandbois livre son expérience humaine.

Le voyage permet encore à Grandbois de faire des rencontres «capitales» sur le plan culturel. Dès son arrivée à Paris, il se lie, précise Fernand Ouellette dans *Liberté 60*, à Marcel Dugas, Robert de Roquebrune, Marcel Parizeau et Jules Bazin (mai-août, p. 150-151). Pour sa part, Guy Robert, du *Petit Journal*, nomme Alfred Pellan, dont le *futur* auteur des *Iles de la nuit* fait la connaissance au *Dôme* à Paris en 1926. Les deux artistes, qui ont beaucoup vécu à l'étranger et marqué profondément la vie intellectuelle de leur pays, «se retrouveront de nouveau ensemble aux *Amis de 1914*, à Montparnasse, en 1933» (18 novembre 1962). Pour Jean-Claude Verots, le séjour parisien de Grandbois va exercer «une influence décisive sur sa carrière» (*Paris Match*, 14 janvier 1961, p. 15). Dans la Ville lumière, il fait la connaissance de Paul Valéry, Léon-Paul Fargue, Paul Fort, Jules Supervielle et des surréalistes. Ces «maîtres» lui indiquent la voie: «Celle de la poésie.»

Apprentissage d'une conception humaniste de la littérature, le voyage lui-même se transforme en écriture. Sous tous les cieux, affirme Jacques Brault dans *Lectures*, Grandbois «écrit, publie ses premiers livres». En 1934, signale Léopold Leblanc, il adresse de Chine, «à quelques rares amis, les poèmes publiés à Hankéou, en rouge et noir, sur papier de Chine à double feuillet» (f. 54). Hélas! l'ouvrage connaît une fin tragique, le reste du tirage sombrant dans un naufrage.

---

163. *Né à Québec*, dont la première édition remonte à 1933, n'a pas été publié après le retour de Grandbois, mais entre deux séries de voyages. — Pour Monique Duval, de *l'Evénement-Journal*, le goût pour les voyages a profondément influencé l'œuvre de Grandbois où l'on en retrouve de nombreux échos, «où la mer, la nature, la forêt jouent des rôles de premier plan» (19 avril 1962).

Fernand Ouellette et Guy Sylvestre reviennent sur cet épisode dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*[164]. De *Poëmes*, Ouellette dit: tirés à cent cinquante exemplaires, ils se perdent «lors du naufrage d'une jonque» (p. 152). L'auteur de *Séquence de l'aile* ajoute, ce qui est faux: un seul exemplaire, précédemment envoyé au Canada, est sauvé. «C'est Alain Grandbois qui maintenant le possède.» Quant à Sylvestre, il écrit: encore jeune, «il a parcouru les continents et les mers. C'est à Hankéou qu'il publie ses premiers poèmes, et c'est à Paris» qu'il compose sa biographie de Jolliet[165]. Depuis *Né à Québec*, glorification du grand voyageur, Alain Grandbois n'a cessé d'explorer lui-même le monde, «en quête d'images et de sensations nouvelles, parcourant l'Europe, pénétrant la noire Afrique, suivant jusqu'aux confins de l'Asie les pas de Marco Polo dont, après ceux de Jolliet, il a raconté les voyages.» Ici, c'est le livre, axé sur l'exploration, qui semble engendrer ou relancer le voyage, la fiction devenant réalité.

Si l'on se fie à la critique, le périple grandboisien est une longue initiation à l'écriture. Le *futur* écrivain explore les confins du monde, exploration qui s'accompagne de la descente au plus intime de l'être. De ces voyages *résultent* les œuvres en prose, peinture de l'univers physique, et la poésie, transcription du chant de l'âme en quête. Dans tous les cas, un monde singulier, étranger, c'est-à-dire exotique, est recomposé par un Canadien.

---

164. Dans *les Thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre poétique de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois*, Pierre Châtillon relate lui aussi l'épisode d'Hankéou (1961, 1re partie, f. 40). Guy Robert fera de même dans *le Devoir* du 20 octobre 1962.

165. G. Sylvestre, *Liberté* (mai-août 1960): 164. — Grandbois a également travaillé à *Né à Québec* à Port-Cros. A ce sujet, voir *Lettres à Lucienne* (l'Hexagone, 1987, p. 82, 108-109, 112, 114, 130, 144 et 166).

4º *Un Canadien cosmopolite*

Dans son tableau de la *Littérature canadienne-française*, Samuel Baillargeon déclare en 1957: les civilisations auxquelles Alain Grandbois s'est frotté «ont transformé sa psychologie; sa mentalité de Canadien français s'est pliée tour à tour au *milieu parisien*, au *monde européen* et au *climat cosmopolite*. Au voisinage de cultures hétéroclites, son esprit s'est *cultivé*, mais de façon singulière, pour ne pas dire bizarre» (p. 343).

Si Baillargeon connote négativement le cosmopolitisme de Grandbois, Clément Lockquell, dans un premier temps, se contente de l'enregistrer: attaché aux avatars de la condition humaine, l'écrivain ne s'intéresse pas «aux contingences qui donnent son visage» au milieu culturel du Canada français (*Revue dominicaine*, juillet-août 1960, p. 46). Deux ans plus tard, Lockquell, qui collabore alors aux *Mémoires de la Société royale du Canada*, observe: l'auteur des *Voyages de Marco Polo* et de *Né à Québec* «présente ce phénomène rare — sinon unique, chez nous — d'un esprit ouvert au monde entier et en même temps marqué par nos caractères ethniques» (juin 1962, p. 45).

A l'été de 1960, Maurice Beaulieu dresse, dans *la Revue socialiste*, une liste des aliénations de ses compatriotes d'après les productions des poètes locaux[166]. Par une volonté arrachée au destin, Grandbois veut «en finir avec la mort 'historique', en finir avec l'absence de mouvement» (p. 32). Chez lui, le malheur des Canadiens français «rejoint le malheur tout court, le malheur des hommes, pour s'y confondre».

A Claude Jasmin qui lui demande s'il ne craint pas de perdre son sentiment d'appartenance, Roland Giguère, installé en France depuis 1957, répond: «Non, ce que j'ai à dire est en moi, au fond de moi, je pourrais le dire n'importe où, en Afrique, en Chine,

166. Le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* (Fides, 1989) ne mentionne ce poète.

non? Regardez Pellan, il *[a vécu]* 17 ans à Paris, il n'est pas plus français pour ça; prenez Grandbois, même phénomène» (*la Presse*, 17 novembre 1962).

De son côté, Guy Robert, du *Petit Journal*, note le lendemain: le monde édifié par Grandbois lui tient lieu d'univers; il en tient également lieu au lecteur local, car Grandbois est le poète du Canada. Son exotisme apparent du voyage et de la libération ne l'empêche aucunement «de comprendre l'homme canadien, l'homme américain, et d'en exprimer toute l'énigme».

D'autres commentateurs braquent les feux sur l'«exotisme» grandboisien auquel ils applaudissent. A propos de son ami Grandbois, René Garneau, dans la livraison de novembre-décembre 1957 des *Cahiers de l'Ouest*, se refuse à parler de «note» canadienne. Bien au contraire, ce qui distingue ce poète canadien de la plupart des autres et prouve sa valeur, «c'est que par tempérament autant que par formation, il va naturellement aux grands thèmes de la poésie la plus universaliste et qu'il en trouve facilement les accents et les rythmes» (p. 49).

Devant la poésie canadienne, le lecteur français du *Mercure de France*, à qui Gilles Marcotte s'adresse dans la livraison de mai-août 1958, n'éprouvera généralement aucune impression de dépaysement. Par exemple, il peut lire un recueil d'Anne Hébert ou d'Alain Grandbois «sans même soupçonner qu'il a paru outre-Atlantique, c'est-à-dire dans un climat physique et spirituel fort différent du sien» (p. 5). Entre les poésies qu'on imprime à Montréal et à Paris, «il n'existe assurément pas de cloison étanche. Les mêmes influences littéraires s'y retrouvent, et si l'on peut définir, quant à la France, une aventure poétique commune», elle est partagée par les poètes du Canada français.

Parce que Grandbois a vécu durant vingt ans sur tous les continents, il a, considère Fernand Ouellette, «touché l'universel» (*le Devoir*, 7 mai 1960). Pendant que les autres piétinaient, le *futur* auteur des *Voyages de Marco Polo* traversait le désert de

Gobi. Il est donc naturel que ses œuvres «apportent une conscience de l'exotique, une vue sur le monde absolument unique» dans la littérature canadienne-française (*Liberté 60*, mai-août, p. 153). S'il demeure Canadien français, ce n'est que «par la couleur tragique de sa solitude»[167].

Dans le numéro spécial de *Liberté 60*, Guy Sylvestre remarque: qu'on trouve dans la production de Grandbois les grands thèmes de la poésie de tous les temps et de tous les peuples et qu'on puisse en disserter légitimement, suffit à établir que cette production (une des rares au Canada qu'on peut analyser sans avoir à se référer à des particularités locales) «rejoint le grand courant de la poésie universelle» (p. 162).

S'exprimant lui aussi dans *Liberté 60*, Pierre Emmanuel défend «Le droit à l'universel». Grandbois, dit-il, n'a «jamais recherché le pittoresque, d'autres latitudes et d'autres mœurs pour le plaisir d'un dépaysement imaginaire» (p. 154). Son exotisme est l'une des premières tentatives réussies «non seulement d'aller vers l'autre mais de se faire l'autre qui ait marqué la littérature et l'âme canadienne-française». Pour y parvenir, Grandbois a dû s'arracher au Canada français, «patrie exigeante. Si fortement maternelle parfois qu'on a du mal à être sevré». L'auteur de *Babel* pose ensuite cette question: «Est-ce enfreindre le mystère de l'être que de juger l'importance de Grandbois à la douleur qu'il a dû et su endurer pour se détacher du milieu natal»? S'il est parti, ce n'est «que pour revenir en compagnie du monde. Il ne s'est jamais quitté lui-même», car sa quête de l'universel est celle de l'homme, celle aussi, plus singulière, de sa propre identité.

Convaincu que les écrits de Grandbois appartiennent à ses compatriotes tout en s'inscrivant «avec honneur dans le registre de la littérature universelle» (p. 147),

---

167. F. Ouellette, «Alain Grandbois», texte lu lors de l'émission radiophonique diffusée à Radio-Canada le 21 avril 1960 dans le cadre de la série *Anthologie sonore de la poésie canadienne*, f. 1.

Jean-Guy Pilon interroge, dans le même numéro de *Liberté 60*, plusieurs poètes sur la canadianité de la production grandboisienne. Celle-ci, estime Pierre Trottier, «est une grande raison d'avoir confiance en une poésie canadienne» (p. 184). L'auteur de *Poèmes de Russie* songerait d'autant moins à «dénationaliser» Grandbois qu'il est un des principaux libérateurs de la poésie du cru, «donc un de ses créateurs». Sur un plan plus thématique, la conscience de la faute, de la mort et de l'absolu qui sous-tend ses recueils est vraiment catholique et canadienne, «peut-être même catholique à la canadienne». Quoi qu'il en soit, Grandbois ne s'enferme pas dans des définitions sociales ou géographiques, ouverture qui prouve «qu'il est homme et non seulement canadien, poète et non seulement poète canadien».

Yves Préfontaine présente ainsi Grandbois: «Voici un homme qui a moins subi que d'autres la passion du climat immanent à notre nation où l'on s'essaye à survivre» (p. 182). Il s'ensuit que sa révolte et son pessimisme occasionnel

> ne se fondent pas sur une conjoncture particulière où il aurait eu à se débattre pour conserver au moins une illusion du *vivant*, mais sur sa condition d'homme aux horizons désertés, balayé à tous les vents, d'un rivage à l'autre, et se retrouvant toujours face à face avec les mêmes questions sans issues, les mêmes angoisses insolubles.

Il n'empêche que sa poésie est canadienne. En tout cas, quelques-uns de ses poèmes s'adaptent merveilleusement au paysage canadien, battent au rythme du continent américain, «mais d'une façon essentiellement différente de celles qu'ont empruntées certains poètes anglo-américains» (p. 183). Dans *la Presse* du 20 octobre 1962, l'auteur de *Temples effondrés* revient sur la question. Les représentants de la génération précédente, dit-il, en particulier Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois, ont permis de différencier la production locale des autres littératures d'expression française, mais sans atteindre l'«ossature profonde» de l'être national. Par exemple, Grandbois «appartient plus au 'monde en soi' qu'au monde incarné dans un soi, une

communauté...». Malgré tout, l'écrivain représente un jalon dans la formulation de l'âme canadienne-française.

Vaste et excessive comme la géographie et le climat du Québec, l'œuvre quasi nietzschéenne de Grandbois, reconnaît Michèle Lalonde, «affronte la sévère interdiction des éléments et retrouve, devant l'énigme et la démesure des paysages, le langage de la solitude et de l'angoisse» et une obstination inouïe dans la volonté de conquête (p. 187).

Alfred DesRochers, lui, pleure sur la perte du nationalisme d'antan. Il écrit: la poésie de Grandbois me paraît «canadienne justement parce qu'elle s'accorde à ce qui se passe au Canada actuellement», où, hélas! notre maître n'est plus le passé[168]. L'auteur d'*A l'ombre de l'Orford* ajoute: «Les plus Canadiens de nos contemporains ne pensent plus en termes de défensive.»

Prenant la parole dans *le Quartier latin* du 27 février 1962, Albert Le Grand se porte à la défense d'une littérature qui ne trahit pas sa patrie en se distanciant «d'un certain nationalisme qui a si bien su entraver ses premiers pas» (p. 12). Par exemple, quand Alain Grandbois donne à la solitude des siens sa mesure universelle, la littérature canadienne «entend tout simplement habiter une patrie qui ne soit pas une prison, mais un espace où elle puisse chanter».

L'allégeance de Grandbois, écrivain à la fois universel, canadien et américain, serait problématique. Voilà ce qu'affirme Harry Bernard dans *le Temps* du 2 avril 1959. L'auteur des *Iles de la nuit* «n'est pas moins exotique que René Chopin. Mais il n'est pas de la même école». De ses voyages, il a rapporté «des impressions et des images, des paysages qui crèvent les yeux de leur lumière, la curiosité toujours plus grande des

---

168. A. DesRochers, *Liberté* (mai-août 1960): 180. — Dans *Tel quel*, Jean-Yves Théberge, au mois de janvier 1962, dit aimer l'audace de Grandbois et son attitude devant les hommes. Il conclut: sa poésie «est une étape de notre évolution, une tentative vers demain, car notre maître n'est plus le passé» (p. 42). — La première édition de *Notre maître, le passé* de Lionel Groulx remonte à 1924.

hommes, l'inquiétude des *visages du monde*», à telle enseigne qu'on a été justifié de se demander jusqu'à quel point il finirait par oublier le Canada. Mais il ne l'a pas oublié, il y est revenu, il y a vécu, lui a consacré «quelques-unes de ses meilleures pages». Par son approche de l'univers, il reste essentiellement canadien, même dans la partie de son œuvre consacrée aux voyages. «Canadien qui voudrait tenir le monde dans ses bras, cosmopolite qui n'arrive pas à secouer le manteau de son pays», Grandbois est donc écartelé.

Quant à Michel Bernard, il parle d'errance et de patrie spirituelle. Collaborant au *Devoir* du 21 octobre 1961, il soutient que Grandbois a choisi «l'évasion et l'exil n'importe où en ce monde. *[...]* Mais chaque pas réveille des échos. Jusqu'au fond de la mer *[où]* descendent les amants se lèvent les images du vieux pays», c'est-à-dire le Québec (p. 16). Exilé parmi les siens, le poète a beau fuir, il emporte toujours son exil avec lui. «Il aura beau courir toutes les villes de la terre, les miroirs multiplient à l'infini son exil intérieur.» Jusqu'à un très récent passé, d'autres ont marché sur les traces de Grandbois, «tant il paraissait difficile de vivre dans la peau d'un intellectuel au Québec!»

Au tournant des années 1960, la critique réfléchit encore sur la question de l'enracinement ou de l'universalisme des lettres canadiennes. René Garneau, Gilles Marcotte et Fernand Ouellette signalent qu'Alain Grandbois appartient à la littérature universelle. Pour sa part, Guy Sylvestre se réjouit qu'on puisse étudier la production grandboisienne sans presque devoir se référer à des particularités locales. Pierre Trottier, lui, ne voit aucune incompatibilité entre la canadianité des écrits de Grandbois et leur portée universelle. Prenant parti pour l'«exotisme», Pierre Emmanuel et Albert Le Grand sentent le besoin de le justifier, comme si cet aspect des textes de

Grandbois faisait toujours problème en certains milieux: l'un défend le droit à l'universel; l'autre explique que la rupture avec le nationalisme de naguère n'équivaut en aucune façon à la trahison.

Plus ou moins nostalgiques de l'ancien nationalisme à la fois autarcique et passéiste, d'autres commentateurs réagissent différemment à l'égard du «cosmopolitisme» de Grandbois. Ainsi, Samuel Baillargeon constate que le poète, à force de voyager, est devenu l'Autre, transformation qui ne plaît guère au critique. S'autorisant de Lionel Groulx, Alfred DesRochers regrette que les Canadiens d'aujourd'hui, à commencer par l'auteur des *Iles de la nuit*, ne pratiquent plus, comme ceux d'hier, un nationalisme défensif. De son côté, Harry Bernard dépeint une manière d'apatride, un être sans attaches et déchiré: canadien à l'étranger et cosmopolite dans son propre pays.

Vers le début de la décennie 1960, on assiste à une remontée du nationalisme. Il est défendu par de jeunes poètes attachés aux thèmes du pays et de l'appartenance, mais qui prônent également l'ouverture sur le monde et la modernité. Dans l'œuvre grandboisienne qui l'entretient de l'Homme, Michèle Lalonde reconnaît facilement la géographie démesurée de son pays. Pour Yves Préfontaine, cette œuvre, quelque peu déracinée, constitue pourtant une étape dans l'édification d'un type canadien-français tourné vers le continent américain. Aux yeux de Guy Robert, l'exotisme de Grandbois n'est qu'apparent. Aussi n'empêche-t-il pas l'écrivain d'éclairer l'homme canadien et l'homme américain. Un peu plus âgé, Maurice Beaulieu, indépendantiste et socialiste, annexe l'auteur des *Iles de la nuit* à sa vision de l'histoire du Québec, le malheur collectif des Canadiens français (réfracté par les recueils) s'apparentant à celui de tous les hommes.

Poète et voyageur, Alain Grandbois est un être exceptionnel à tous égards: voilà ce que la critique répète à l'envi. Ecrivain de classe, il se distingue d'abord et avant tout par sa poésie, *les Iles de la nuit* représentant un des livres les plus importants, un des textes fondateurs de la littérature canadienne-française. Poète moderniste aux accents parfois classiques et qu'on associe plus ou moins au surréalisme, il est un des libérateurs des lettres locales. Exprimant une volonté de conquête, son œuvre, qui développe les grands thèmes universalistes, se signale par une écriture de qualité et la hauteur de l'inspiration — qualité et hauteur qui appellent les métaphores du peintre de talent, du virtuose et de l'alchimiste. Un des meilleurs artistes non seulement du Canada mais aussi de l'Amérique et de la francophonie, Grandbois, académicien et membre du *Pen Club International*, a reçu nombre de distinctions. Mais l'homme n'est pas moins distingué.

Aristocrate qui se double d'un bohème, Grandbois descend des Jolliet, Louis ayant exploré le Mississippi. Héritier des seigneurs de Perthuis et des Grondines, il compte parmi ses aïeux des coureurs de bois. Quant à Michel-Adolphe, son grand-père paternel, il a couru l'aventure en Australie. Propice aux voyages, la famille Grandbois l'est également aux lettres, ce qu'indique la bibliothèque paternelle. Dans ce clan cossu naissent deux *futurs* écrivains: Alain et Madeleine. Après une enfance heureuse, le jeune homme entreprend des études classiques puis universitaires à Québec et à Paris. Au terme de celles-ci, il continue de se cultiver. Grand lecteur et mélomane, il tâte du pinceau, peignant des aquarelles originales et racées. Loin de négliger la chair, il pratique à peu près tous les sports et remporte un championnat de natation.

Au lieu d'exercer le droit, Grandbois (avocat sans causes) explore le monde. Globe-trotter, il se singularise par la durée de ses périples et les destinations qu'il choisit. Pendant quinze ans, il parcourt l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Il voyage au point de

devenir l'Autre. Le but qu'on attribue à ces odyssées est noble: connaître l'homme universel. Aux déplacements dans l'espace correspond le voyage intérieur, tout socratique, également distinguant. Une autre fonction insigne du périple grandboisien consiste en la découverte et l'apprentissage de l'écriture.

Dans la *Revue dominicaine*, Guy Robert confie que Grandbois «a été attiré par la peinture, la musique, la médecine, la philosophie, le voyage d'exploration, la boxe»[169]. Mâtiné de Francis Carco et d'Ernest Hemingway, d'André Malraux et de Saint-John Perse, il a, rapporte Gérald Godin dans *le Nouveau Journal* du 3 mars 1962, «tout vu, tout connu, tout expérimenté». Pour sa part, René Garneau affirme dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*: «L'expérience est tellement son essence qu'il n'est pas impossible qu'un jour Grandbois passe sans crier gare de cette expérience écrite, ou plutôt d'écriture, à une nouvelle série d'expériences de vie» (p. 177).

Enfin, Léopold Leblanc trace un portrait tout différent de l'auteur des *Iles de la nuit*. N'étaient l'acuité de vision, la fréquence des motifs de la route et du navire et la large aération des hautes mers, la poésie de Grandbois «pourrait être d'un poète casanier; et ces qualités mêmes ne marquent pas le goût du risque»[170]. Il est également un thème, celui de la maison, dont la récurrence et «la force d'émotion dénotent un désir poignant du foyer et situent le poète aux antipodes de l'aventure».

En somme, Alain Grandbois est bien cet être équivoque et total qu'on a rencontré dans les chapitres et les intermèdes précédents. On précisera que la façon qu'ont les commentateurs de présenter son œuvre et sa vie est on ne peut plus téléologique ou, si l'on préfère, orientée, déterminée par un point d'arrivée: Grandbois, être exceptionnel, à la

---

169. G. Robert, *Revue dominicaine* (septembre 1961): 84. — Le critique s'inspire ici de propos tenus par Grandbois dans *le Devoir* du 16 avril 1960 (p. 14).

170. L. Leblanc, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 7.

fois poète et voyageur, thèse qu'il faut étayer par tous les moyens, même en déformant les faits. Nous reviendrons sur cette idée dans la conclusion générale de la présente étude.

IV. L'ESTIME DES PAIRS *(Conclusion)*

Pour l'instant, nous voudrions, d'une part, établir une hiérarchie des genres littéraires à la fin des années 1950 et au début de la décennie suivante. D'autre part, nous voudrions dire quelques mots de l'audience d'Alain Grandbois à qui plusieurs jeunes poètes rendent alors un vibrant hommage.

A. LES GENRES VERS 1960

Plusieurs commentateurs se penchent sur l'état des lettres québécoises. Entre autres sujets, ils réfléchissent sur l'importance respective des genres canoniques, en particulier la poésie et le roman. Quelques-uns font même retour sur leur propre pratique.

1º *Une poésie diversifiée*

Lui-même poète, Jean-Guy Pilon, dans la livraison de septembre 1960 de *la Revue de l'Université Laval*, observe que la génération des écrivains de vingt-cinq à trente ans (dont les principaux représentants seraient Fernand Ouellette, Yves Préfontaine et Michèle Lalonde) «est peut-être l'une des richesses intellectuelles du Canada français» (p. 60). D'autres critiques sont plus affirmatifs.

Ainsi, Gérard Tougas, qui collabore à *Canadian Literature*, soutient à l'été de 1959 qu'une remarquable pléiade de jeunes poètes irrévérencieux est «à l'avant-garde des écrivains canadiens, pour le plus grand épanouissement de la personnalité canadienne-française» (p. 40). Cette pléiade, ajoute Alain Bosquet, va hausser (dès 1956 et, de façon plus systématique, à partir de 1958) «la poésie du Canada au niveau de l'avant-garde internationale» (*la Poésie canadienne*, 1962, p. 17). Au mois de janvier, Jean-Yves Théberge, de *Tel quel*, déclare que la production littéraire «se porte de mieux en mieux» au Canada français, et ce, grâce à la poésie (p. 42).

Ecrivant dans *Cité libre* en juillet 1958, Gilles Marcotte va encore plus loin. En effet, il considère que la poésie, en plus d'offrir assez souvent des choses belles et vraies, constitue, «pour la jeunesse d'aujourd'hui, un mode d'expression privilégié» (p. 39). Dans les plaquettes de vers, le critique croit entendre, «à demi étouffée, la voix d'une génération. Une génération qui trouve dans la poésie, et là seulement (ou presque), le moyen d'exprimer ses inquiétudes et ses espoirs, ses contradictions, ce dont elle souffre et ce dont elle vit». Autrement dit, «la jeunesse canadienne-française ne s'exprime, avec un peu de constance, qu'en poésie» (p. 39-40). Pendant longtemps, celle-ci a assumé presque seule la tâche de révéler les Canadiens français à eux-mêmes. Mais aujourd'hui, elle n'y suffit plus. A la vérité, son propre salut «est fonction d'un effort de réflexion qui doit se poursuivre, parallèlement au poème, sur d'autres plans» (p. 42). Pour évoluer, s'enrichir et se diversifier, «la poésie est tributaire des prises de conscience qui se font autour d'elle, et dans les disciplines les plus diverses»[171].

Quatre ans plus tard, Marcotte, qui prend la parole dans *la Presse* du 20 octobre 1962, note qu'après Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert et Rina

171. G. Marcotte, *Cité libre* (juillet 1958): 41. — On rappellera que Jean-Paul Robillard a exprimé une idée semblable dans *le Petit Journal* du 29 décembre 1957. A ce sujet, voir le chapitre précédent.

Lasnier, d'autres poètes sont venus diversifier, enrichir le paysage de la poésie locale. «Il faut compter avec eux. Il faut compter avec les thèmes nouveaux, avec les manières nouvelles qu'ils ont introduits dans la poésie canadienne-française.»

Parmi ces thèmes, il y a celui du pays. En janvier 1960, un collaborateur anonyme (peut-être W.A.G. McAndrew) résume les propos tenus le 10 juin de l'année précédente par Cécile Cloutier devant les membres de l'*Association of Canadian University Teachers of French* réunis à Saskatoon. Il affirme dans le *Bulletin of the Humanities Association of Canada*: «The French-Canadian poet of today is excited by the vision he has of his land» (p. 9). En d'autres termes, «the major characteristic of French-Canadian poetry is to be 'engagée'» (p. 34), ce à quoi fait écho Alain Bosquet dans son anthologie de 1962: le jeune poète canadien «maintient son œuvre en contact avec sa terre, soit pour en chanter la nostalgie, soit pour lui souhaiter une nouvelle et claire 'identité' dans le concert des nations» (p. 25).

2º Un roman en émergence

Interrogée à l'occasion du congrès de la *Canadian Authors' Association* tenu à Montréal en juin 1958, Michèle Lalonde déplore que le roman québécois demeure «encore réaliste, n'effectuant qu'un inventaire partiel de la conscience humaine, alors qu'il pourrait, au même titre que la poésie, être une puissance de création incomparable»[172]. Lors du même événement, Yves Préfontaine exprime une idée semblable. Expression première d'un peuple qui s'éveille, la poésie du cru devance «le roman qui exige le jeu de connaissances et d'observations plus complètes et réfléchies». L'auteur de *Temples effondrés* poursuit: *le Tombeau des rois* d'Anne Hébert ou *Yeux fixes* de Roland Giguère révèlent beaucoup plus intimement l'âme nationale que tout roman canadien.

172. Michèle Lalonde est citée par Fernande Saint-Martin (qui rapporte également les propos d'Yves Préfontaine) dans *la Presse* du 7 juin 1958.

Au mois de juillet 1958, Gilles Marcotte écrit dans *Cité libre*: «Je ne vois actuellement, au Canada français, parmi les moins de trente ans, aucun romancier» (p. 39). Par romancier, le critique entend «quelqu'un qui a publié au moins un roman, quelle que soit sa valeur». Pour expliquer cette absence, Marcotte invoque d'abord «des raisons proprement littéraires» (p. 40). Au Canada, un romancier n'est le fils de personne, tandis qu'il existe, «en poésie, des antécédents, des garanties, des assurances considérables. On se réclame plus facilement de Saint-Denys Garneau, d'Alain Grandbois, que de Roger Lemelin ou de Robert Charbonneau.» Même révolté, même iconoclaste, un jeune poète canadien peut avoir «l'impression de continuer ou de dépasser; le romancier ne fait encore que commencer».

Auteur d'*O Canada, mon pays, mes amours*, François Hertel, en 1959, oppose lui aussi prose et poésie. L'étude attentive des lettres canadiennes, dit-il, confirme l'existence «d'assez bons poètes» et le manque de «prosateurs de marque» (p. 165). Sur sa lancée, il continue: si elles sont assez fortes, nos mains «se sont jusqu'ici plus illustrées dans le maniement de la pioche et de la hache que dans celui de la prose» (p. 169).

La même année se fait toutefois entendre un autre son de cloche. Pendant l'été, Gérard Tougas remarque dans *Canadian Literature*: au Canada français, le genre romanesque «témoigne lui aussi de la vitalité de la jeune littérature canadienne-française» (p. 40). Resté longtemps exsangue et rachitique, le roman «attire à lui, avec la poésie, les meilleurs talents de la présente génération» (p. 41). Par la haute qualité de leurs écrits, les romanciers «impriment au mouvement littéraire canadien une impulsion irrésistible» (p. 41-42). Quand, la même année, paraissent *Agaguk* d'Yves Thériault et *les Chambres de bois* d'Anne Hébert, «tous les doutes sont levés: au Canada français se développe une dynamique tradition littéraire» (p. 42).

Collaborant au *Devoir*, Michel Bernard constate le 21 octobre 1961: «Les œuvres des romanciers se multiplient, plus vigoureuses, plus maîtrisées qu'il n'était de coutume» au Québec (p. 16). Dans *le Droit* du 29 septembre 1962, Paul Gay affirme: «A l'heure actuelle, le roman est le genre qui dévore tout.» S'il enregistre, lui aussi, un afflux de créateurs, Auguste Viatte formule, dans *le Devoir* du 27 décembre, quelques réserves sur la qualité de leur production. Fort intéressants mais non exceptionnels, «les romanciers se bousculent pour exprimer sous des formes nouvelles une réalité changeante».

Sans être tout à fait simultanées, ces opinions divergentes semblent indiquer qu'un tournant est en train de se produire.

3° *Une critique stable*

Dans son article de *Cité libre*, Gilles Marcotte déclare qu'il ne voit guère «de critiques ou d'essayistes en herbe. Quant aux spécialistes, sociologues, historiens ou autres, ils sont occupés à maîtriser des techniques» (p. 39), opinion partagée par Gérard Tougas: «La critique canadienne-française *[...]* n'a produit aucun véritable théoricien», ce qui n'empêche pas le critique, à l'été de 1959, de citer dans *Canadian Literature* les noms de Pierre de Grandpré et de René Garneau (p. 39).

Après avoir posé que pour se faire connaître, une poésie a besoin de commentateurs, Gaston Miron, dans *la Presse* du 22 juin 1957, désigne, en plus de Guy Sylvestre, «Gilles Marcotte, Wilfrid Lemoine, Michel van Schendel, Jacques Brault, qui donnent des recensions souvent remarquables, voire des études» (p. 67). Représentée par Guy Sylvestre, Roger Duhamel, Pierre de Grandpré, Jean Béraud, Jean Le Moyne, Gilles Marcotte, Dostaler O'Leary, René Garneau et Jean Ethier-Blais, la critique canadienne, qui (de l'avis de René Garneau lui-même) s'exerce surtout dans les journaux et les

revues, entretient autour des romanciers et des poètes, «en dépit parfois d'une désarmante atmosphère de stérilité, le mouvement nécessaire à la vie» (p. 292). Le collaborateur des *Littératures contemporaines à travers le monde* ajoute (en 1961): «Si elle ne les juge pas avec autant d'autorité qu'ils le souhaiteraient, elle les soutient et les révèle à eux-mêmes.»

Dans cet intermède, on a rencontré la moitié des critiques évoqués plus haut. Mais ils ne sont pas les seuls, tant s'en faut, à parler de Grandbois entre 1957 et 1962. On mentionnera d'abord les auteurs d'histoires littéraires: Samuel Baillargeon, Maurice Lebel, Gérard Tougas et Auguste Viatte, celui-ci œuvrant maintenant en France. En outre, on nommera les commentateurs (plus ou moins attitrés) du poète des *Iles de la nuit*: non seulement les plus anciens, comme Maurice Blain, Roger Duhamel, René Garneau (toujours outre-mer), Clément Lockquell et Guy Sylvestre, mais de plus récents comme Jean Hamelin et Gilles Marcotte. Des étudiants s'intéressent également à Grandbois: Léopold Leblanc et Pierre Châtillon à l'Université de Montréal, et Jean-Yves Théberge à celle d'Ottawa.

Mais les plus nombreux sont sans conteste les poètes-critiques. Il y a d'abord un vétéran, Alfred DesRochers; puis des écrivains plus jeunes: le Français Pierre Emmanuel, et trois Québécois, Gilles Hénault, Rina Lasnier et Pierre Trottier; enfin, maints représentants de la nouvelle génération: Jacques Brault, Gérald Godin, Michèle Lalonde, Wilfrid Lemoine, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon, Yves Préfontaine, Guy Robert et Michel van Schendel.

Il se trouve que ces commentateurs ont beaucoup d'ouvrages à se mettre sous la dent: plusieurs plaquettes de vers, des anthologies, des essais et des manuels de littérature. Existe donc ce qu'on pourrait appeler une critique au second degré: celle qui s'exerce sur la critique. On s'arrêtera à un autre phénomène qu'on a constamment rencontré dans cet

intermède et qui montre le grand cas que l'herméneutique fait d'elle-même: l'intertextualité proprement critique.

Par exemple, Jacques Brault reprend un propos de Gilles Hénault sans indiquer où il l'a puisé[173]. Quelques années plus tard, l'auteur de *Voyages au pays de mémoire* lui rend la politesse. On rappellera que plus d'un critique s'inspire de la «Chronologie» incorporée dans l'*Alain Grandbois* de Brault. Parmi eux, on compte Harry Bernard, qui recense l'opuscule, et Maurice Lebel, qui ne précise pas ses sources, Gabrielle Raizenne-Fox signalant qu'elle a glané des renseignements d'ordre biographique dans l'histoire littéraire de Lebel. Par ailleurs, Auguste Viatte recopie presque textuellement une phrase de Guy Sylvestre, mais sans renvoyer au critique.

Samuel Baillargeon, lui, démarque René Chopin. A la décharge de l'historien de la littérature, on dira qu'il guillemette certains extraits (sans toutefois donner les références); et la partie de *Littérature canadienne-française* consacrée à Grandbois se termine par une bibliographie qui cite «Le surréalisme: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois», compte rendu que Chopin a signé dans *le Devoir* du 2 septembre 1944. Quoi qu'il en soit, Guy Robert et surtout Jean-Yves Théberge se servent du texte de Baillargeon, tout en taisant son nom. Mais l'exemple le plus probant d'intertextualité, sinon de plagiat, c'est chez Maurice Lebel qu'on le rencontre. En plus de s'approprier la «Chronologie» de Brault, l'auteur d'«Histoire de la littérature canadienne-française: Alain Grandbois (1900)» multiplie les emprunts à Maurice Hébert, Emile Bégin et Jacques-Thomas Racette sans jamais user de guillemets. Qui plus est, le critique ne fait suivre sa «propre» étude d'aucune bibliographie.

---

173. Dans son *Alain Grandbois* (1958, p. 10, note 1), Brault cite un long passage d'un article de René Garneau paru dans la livraison de janvier-mars 1956 de la *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, Harry Bernard reproduisant lui-même quelques lignes de ce passage dans *le Temps* du 2 avril 1959.

Moins «hégémonique», la poésie représente encore un genre très bien coté au Québec vers le début des années 1960. Aux noms de Saint-Denys Garneau et d'Alain Grandbois, on adjoint maintenant ceux de Rina Lasnier, d'Anne Hébert et d'une kyrielle de poètes plus récents, dont beaucoup de qualité. Plusieurs, parmi ceux-ci, s'adonnent à la critique, quelques-uns reconnaissant un exemple, sinon un maître, dans l'auteur des *Iles de la nuit*.

B. L'AUDIENCE RESTREINTE

En 1958, Roger Duhamel attire l'attention sur ce fait: «Les vers d'Alain Grandbois se vendent peu, les romans de Roger Lemelin trouvent aisément preneurs» (p. 135). Après s'être demandé si l'on doit en déduire que Grandbois est un génie méconnu et «que Lemelin n'est qu'un fabricant médiocre», l'auteur de *Bilan provisoire* répond: «Ce serait erroné pour l'un comme pour l'autre. Ils ne s'adressent pas au même public, ils ne poussent pas le soc dans le même sillon, voilà tout.» Michèle Lalonde, à qui *Situations* ouvre ses pages en janvier 1959, déclare que ce n'est ni un Alain Grandbois ni une Anne Hébert «qui équilibrent les millions de pocket-books *[sic]* insipides ou non dont le lecteur moyen gonfle les rayons de sa bibliothèque» (p. 41-42).

De son côté, Gilles Hénault tente dans *le Devoir* du 24 septembre 1960 de rendre raison du peu d'intérêt porté par le public à Grandbois. Deux handicaps l'empêchent d'élargir son auditoire: «Il vit encore et il est Canadien français». Au pays, les admirations «vont en général aux valeurs plus sûres, à celles qui sont confirmées par la mort ou par l'éloignement dans l'espace».

Quant à Jacques Brault, il prophétise dans l'édition du 1er avril 1958 de *Lectures*: Alain Grandbois conquerra sans doute bientôt l'attention du grand public. En attendant,

celui qui est «déjà salué en Europe comme un grand poète» doit se contenter, ce qui n'est pas peu, de la ferveur des jeunes intellectuels canadiens (p. 228).

1° *Quelques fervents*

La critique est unanime: «Les jeunes poètes *[...]* apprécient hautement Grandbois et le reconnaissent presque chef de file»[174]. A cette opinion de Léopold Leblanc fait écho, un an plus tard, celle de Guy Sylvestre. Collaborant en 1958 au troisième des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, le critique affirme, mi-figue, mi-raisin: «Certains jeunes poètes canadiens semblent croire que la poésie canadienne commence avec eux ou, s'ils consentent à remonter loin dans le passé, avec Alain Grandbois» (p. 96).

Au mois de septembre 1959, Maurice Lebel, chroniqueur à *l'Instruction publique*, remarque: en 1944 ont paru *les Iles de la nuit* «dont l'importance ne saurait échapper à celui qui étudie l'évolution récente de la poésie canadienne-française» (p. 56). De fait, leur auteur «a exercé, il exerce encore une influence énorme» sur la littérature locale (p. 64). L'année suivante, le poète français Pierre Emmanuel, à qui la revue *Liberté 60* ouvre ses pages en mai-août, observe à son tour: depuis l'immédiat après-guerre, «le prestige d'Alain Grandbois n'a fait que croître auprès des jeunes poètes. Il n'est que de les lire pour mesurer l'influence que *les Iles de la nuit* ont exercée sur une partie de la production canadienne des quinze dernières années» (p. 154).

En juin 1960, Rina Lasnier déclare sur les ondes de Radio-Canada que le cri de Grandbois, «veilleur de nuit et de constellations», a alerté toute une génération de poètes[175]. Ceux-ci ont admiré «sa fougue, sa passion jaillissante, son besoin de créer des espaces à la mesure de ses semelles de feu». Les recueils de Grandbois, souligne un an

---

174. L. Leblanc, *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*, 1957, f. 68.

175. Propos rapportés par Gilles Marcotte dans le cadre de l'«Hommage à Alain grandbois» diffusé le 23 juin 1960, Archives de Radio-Canada, f. 7.

plus tard Auguste Viatte, «l'ont classé parmi les maîtres» (p. 719). La jeune poésie, remarque le collaborateur du tome III de l'*Histoire générale des littératures*, s'engage volontiers dans la voie du mystère qu'il a ouverte. Compilateur de l'anthologie intitulée *la Poésie canadienne*, Alain Bosquet ne dit pas autre chose en 1962: au Canada, on considère Alain Grandbois «comme l'un des émancipateurs du lyrisme moderne; il a en tout cas exercé une importance *[sic]* capitale sur les jeunes» (p. 27).

Les réponses à cinq enquêtes conduites entre 1960 et 1962 confirment ces déclarations.

2º *Réponses à des enquêtes*

Les résultats d'une ce ces enquêtes paraissent dans *le Devoir* au printemps de 1960. Menée par Gilles Hénault, elle cherche à connaître les influences majeures qui s'exercent sur les écrivains canadiens-français. Cinq «répondants» sur quelque vingt-cinq se réfèrent à Grandbois: Jean-Charles Falardeau, le 16 avril, dans «Il y aura de grandes œuvres à condition d'oublier affinités, influences, dettes intellectuelles...»; Alfred DesRochers, le 30 avril, dans «C'est déjà beau qu'on ait des écrivains tout simplement!»; Fernand Ouellette, le 7 mai, dans «Le névrosé latent que j'étais»; et, la semaine suivante, Michèle Lalonde dans «Les influences immédiates des écrivains canadiens-français» et Yves Préfontaine dans «Etre ou n'être qu'à moitié avant de ne plus être...».

Egalement du *Devoir*, Guy Robert, à l'hiver de 1961-1962, s'enquiert de la situation de la poésie auprès de libraires, critiques, professeurs, étudiants, éditeurs et poètes de Montréal. Il communique leurs réponses entre le 20 janvier et le 3 février. Lui-même convaincu de l'existence de poètes locaux de qualité qui s'imposent à l'attention du critique et de l'amateur de poésie, Robert constate à regret que très peu

d'étudiants s'intéressent à cet art. Sur une quarantaine d'adultes inscrits au baccalauréat, seulement cinq ont déclaré avoir lu «deux des œuvres suivantes: *Bonheur d'occasion*, *Agaguk*, *le Temps des hommes*, *l'Etoile pourpre* et *Recours au pays*» (20 janvier). Dans un autre groupe réunissant trente-cinq étudiants, huit ont avoué connaître «en gros l'œuvre de Nelligan, Saint-Denys Garneau ou Grandbois»; trois ont lu *Poèmes* d'Anne Hébert, et seulement deux, un recueil de vers canadiens édité en 1961.

Editorialiste au *Quartier latin*, Jacques Girard demande à des critiques et des écrivains de se prononcer sur les conditions nécessaires au développement d'une littérature canadienne authentique et sur les éléments dynamiques susceptibles d'en assurer la vie et l'évolution. Sur les onze réponses publiées le 27 février 1962, seulement deux nomment Alain Grandbois: «Pour une littérature authentique» d'Albert Le Grand, et «La littérature dans l'horizon de ses valeurs véritables» où Paul Wyczynski regrette longuement le discrédit jeté sur le régionalisme auquel auraient notamment contribué... Albert Laberge et Gabrielle Roy. Parallèlement à ce mouvement littéraire se sont épanouies quelques productions dont celle de Grandbois, homme sans rivages et poète de *l'Etoile pourpre*, qui «navigue habilement dans la nuit pour le simple plaisir d'exister, sans vouloir conquérir des horizons trompeurs» (p. 3).

Moins de deux mois plus tard, Jean Paré, du *Nouveau Journal*, interroge cent vingt-cinq intellectuels sur les cinq auteurs qui les ont le plus marqués. Si les noms de Blaise Pascal et Paul Claudel reviennent treize fois, ceux de Saint-Denys Garneau, Gabrielle Roy et Alain Grandbois ne sont mentionnés qu'à trois reprises — l'auteur des *Iles de la nuit* par un médecin, Jacques R. MacKay, et deux poètes, Yves Préfontaine et Jean-Guy Pilon. Analysant les résultats, André Langevin, frappé par l'absence de curiosité scientifique des «répondants», note le 7 avril que les poètes «ont du mal à se dégager». Par ailleurs, il trouve admirable que des gens aient admis «avoir été influencés par des

auteurs canadiens: Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois et Gabrielle Roy font aussi bonne figure que Racine et Kafka». Quant aux poètes contactés, «groupe qui réunit le plus grand nombre de jeunes», ils ont accordé deux voix à Teilhard de Chardin, Baudelaire, Eluard et Grandbois.

Finalement, Gilles Marcotte, chroniqueur à *la Presse*, procède à la cinquième enquête. Sur «leur présence à la réalité physique et humaine du Canada français», il sonde six jeunes écrivains prévenus en faveur de l'engagement. Ils ont appris que «leur poésie ne pouvait vivre, s'épanouir, qu'étroitement associée à toute la réalité» locale. Parmi eux, Yves Préfontaine, le seul à évoquer Grandbois, s'en prend le 20 octobre au mythe infériorisant et pernicieux du biculturalisme et prône la révolution[176].

Le renom de Grandbois dépend principalement de sa poésie. Même si ce genre fleurit au Canada français vers 1960, il n'atteint qu'un marché «très limité», comme le précise un conférencier lors du congrès de la Refrancisation tenu à Québec en juin 1957[177]. Si l'on en croit Maurice Lebel, les foules ne se passionnent pas «pour la poésie libre que seuls les initiés, les poètes et les artistes peuvent vraiment admirer» (*l'Instruction publique*, septembre 1959, p. 63). Cécile Cloutier dit elle aussi que seul un public restreint est en mesure de lire cette poésie[178]. En somme, plus on s'éloigne du Saint des Saints formé de spécialistes et de pairs, moins on connaît l'auteur des *Iles de la nuit*.

---

176. A cause d'une erreur de mise en page, ce texte est repris la semaine suivante.

177. Anonyme, *le Congrès de la Refrancisation: Québec, 21-24 juin 1957*, tome III, *Section de la littérature*, 1959, p. 7.

178. Propos rapportés par un collaborateur anonyme du *Bulletin of the Humanities Association of Canada* (janvier 1960): 9.

C. LES HOMMAGES

Cette ignorance du grand public est compensée par l'adulation du cénacle qui, en 1960, couronne son mentor.

1° *Montréal, juin 1960*

Tout au long de l'année 1958, un groupe de poètes et d'amis proches de l'Hexagone se réunit, à l'instigation de Jean-Guy Pilon, «pour discuter d'un projet de publication littéraire»[179]. Dirigée par Pilon, *Liberté* voit le jour en février 1959. Si la revue est officiellement éditée par l'Hexagone jusqu'au douzième numéro, la maison d'édition ne finance pas le périodique qui, selon René Lapierre, fonctionne de façon indépendante dès le départ. A compter de 1959, Pilon remplace, à la tête de l'Hexagone, Gaston Miron, parti étudier à l'école Estienne de Paris «les techniques et les méthodes d'édition» (p. 27-28). L'intérim durera dix-huit mois. A la même époque, Pilon, affecté au Service des émissions éducatives et d'affaires publiques de Radio-Canada, y réalise des émissions. Comme on le voit, l'auteur de *l'Homme et le jour* détient, au début de 1960, un grand capital symbolique dont il va user[180].

Le 18 juin 1960, *la Semaine à Radio-Canada* annonce que «dans le cadre de la série radiophonique *Soirée littéraire*, le réalisateur Jean-Guy Pilon présentera, le 23», de 20 h 30 à 22 heures, une émission spéciale intitulée *Hommage à Alain Grandbois*. Le jour dit, l'écrivain s'amène au micro et lit quelques-uns de ses poèmes. De plus, les comédiens Robert Gadouas, Jean Brousseau, Yolande Roy et Guy Provost récitent des vers inédits, de même qu'un court essai où «l'auteur des *Iles de la nuit* traite de la nature de

179. René Lapierre, *Liberté* (novembre-décembre 1978): 26.

180. Par exemple, *la Mouette et le large* de Pilon paraît à l'Hexagone en 1960.

la poésie». Au cours de l'émission, les auditeurs du réseau français peuvent également entendre des textes sur Grandbois: «Il est d'étranges destins...», biographie produite par Fernand Ouellette[181]; «Grandbois, rue Racine» de René Garneau[182]; «Lettre à Jean-Guy Pilon sur l'homme sans rivages», où Guy Sylvestre développe le thème du voyage; «Le temps irréversible» de Jacques Brault; «Présence de la femme» de Michèle Lalonde; et «Le droit à l'universel» de Pierre Emmanuel[183]. Enfin, Gilles Marcotte synthétise les réponses obtenues lors d'une enquête conduite «auprès de plusieurs poètes canadiens-français sur l'influence et la place d'Alain Grandbois dans la littérature canadienne».

Chroniqueur au *Devoir*, Gérard Laurendeau signale le 2 juillet la parution du prochain numéro de *Liberté 60* dédié à Grandbois. «Cet hommage, écrit Laurendeau, sera le plus complet qui ait encore été publié sur un écrivain canadien vivant.» Daté de mai-août, le numéro spécial est la transcription de presque tous les textes d'abord diffusés sur les ondes de la radio d'Etat.

Dans la présentation, Jean-Guy Pilon justifie l'«hommage de diverses générations, et plus certainement encore des poètes de la jeune génération» à Grandbois. L'influence qu'il a exercée, tout ce que son œuvre «a pu apporter à ceux qui ont su la lire, la rare qualité» d'un homme fraternel qu'il respecte — ces faits incitaient depuis longtemps le directeur de *Liberté* à faire ce qu'il appelle «Un geste nécessaire»[184]. Au nom du comité de rédaction, il salue l'homme et l'œuvre qui s'inscrivent sous le signe de «la qualité de

---

181. Nous avons fait état de ce texte dans la partie du présent intermède consacrée aux comptes rendus d'entrevues.

182. De René Garneau, *la Semaine à Radio-Canada* mentionne plutôt «Alain Grandbois et la familiarité de la mort», d'abord paru dans la livraison de juillet 1954 des *Cahiers de l'Ouest*.

183. *La Semaine à Radio-Canada* ne fait pas mention de la contribution de Pierre Emmanuel.

184. Geste de reconnaissance, aussi. En 1953, Grandbois a en effet sollicité ses amis pour que Pilon «puisse publier *[son]* premier recueil de poèmes»: *la Fiancée du matin*. A ce sujet, voir *le Jour* du 22 mars 1975.

la vie, de la santé morale et du monde». Cette «promotion» de l'auteur des *Iles de la nuit* s'accompagne de la disqualification d'un autre poète, que le «porte-parole» se garde bien de nommer. Nous savons, confie Pilon, «qu'Alain Grandbois, au lieu de *marcher à côté d'une joie*, a eu le courage et l'intelligence d'aimer les êtres et le monde» et de les intégrer à son univers intérieur[185].

Au Canada français, collectivité en quête de raisons de vivre et de croître, les écrits de Grandbois prennent figure de symbole. Ils sont, conclut Pilon, «au nombre des rares choses auxquelles nous tenons par-dessus tout et dont nous sommes totalement fiers». Chroniqueur à *la Presse*, Jean Hamelin, le 3 septembre, souscrit à cette conclusion. «C'est là, déclare-t-il, une investiture lourde de sens, si on la comprend textuellement, et *[qu'on]* peut agréer sans sourciller parce qu'elle n'est pas seulement un rare éloge pour un écrivain canadien, mais un témoignage dont la véracité ne paraît contestable à personne.»

Nous avons déjà rendu compte des études sur l'un ou l'autre aspect des écrits de Grandbois. Il reste à passer en revue les «Témoignages» de six poètes, le numéro de *Liberté 60* ne reproduisant ni la réponse de Rina Lasnier ni la synthèse de Gilles

185. Dans la livraison de mai 1960 de *la Revue de l'Université Laval* (p. 818), J.-G. Pilon se réfère également au poème intitulé «Accompagnement», inclus dans *Regards et jeux dans l'espace*.

Marcotte[186]. A ces écrivains, on a posé deux questions: quelle a été l'influence d'Alain Grandbois sur la poésie canadienne et sur les poètes eux-mêmes; en quoi sa poésie est-elle actuelle et canadienne[187]?

Yves Préfontaine répond qu'«il n'est pas un poète québécois de quelque lucidité qui n'ait subi plus que tout autre l'influence d'Alain Grandbois», en particulier sur le plan imagier (p. 181). Certains se sont même approprié le vocabulaire grandboisien. Transformé en porte-parole, l'auteur de *Temples effondrés* ajoute: «Preuve que pour rares qu'elles soient, nos sources sont assez puissantes pour rayonner au point d'obscurcir les plus faibles qui s'en nourrissent» (p. 182). Puis il fait part de sa propre expérience: «La découverte de Grandbois vers ma quinzième année *[m'a donné]*, avec celle de Mallarmé, le choc le plus violent, la nourriture la plus explosive, que peu d'œuvres m'ont donnés depuis».

Devenue également truchement, Michèle Lalonde dit avoir spontanément accueilli et aimé la poésie d'Alain Grandbois «parce qu'elle chante et aussi parce qu'au lieu de se consumer sur place dans l'enclos serré de la tragédie intime, elle se déploie dans un espace plus ambitieux, plus total, où l'image de l'homme s'agrandit à des dimensions nouvelles» (p. 186). Chez Grandbois, Lalonde et ses jeunes collègues ont recueilli un glossaire de la nuit dont ils invoquent «sans effort les termes-clefs: étoiles, planètes,

---

186. Gilles Marcotte rend compte de ces témoignages dans *le Temps des poètes* (HMH, 1969, p. 58-60). — A ces six témoignages, on ajoutera celui que Fernand Ouellette incorpore dans «Il est d'étranges destins...». Parlant au nom des jeunes poètes, il dit: aimantés par un soleil d'or ou d'ébène, ils ont accueilli Grandbois «comme leur frère. En lui, ils percevaient la liberté vivante, la palpitation du monde. Un souffle de cosmos consumait nos petites visions, nos petites libertés et nos petits horizons. Avec lui, le vivant, le poème et l'esprit devenaient au Québec ce qu'ils étaient partout ailleurs: des domaines infinis» (p. 153). Le 21 avril 1960, Ouellette a déclaré sur les ondes de Radio-Canada: les jeunes poètes d'aujourd'hui ont pour l'auteur des *Iles de la nuit* «une admiration et une affection profondes» («Alain Grandbois», f. 1). Pour eux, «il est l'aîné qui s'est affranchi de la serre aride, le premier poète canadien-français vraiment en accord avec la poésie de son temps» (f. 2).

187. Nous ne reviendrons pas ici sur la canadianité des écrits de Grandbois. Nous nous concentrerons plutôt sur son influence et sur l'actualité de ses énoncés.

galaxies, nébuleuses, présence énorme du Temps, horizons sans limites, menace du néant, promesse de l'Aube». L'auteure de *Geôles* poursuit: pour nous, ces mots ont accumulé «une puissance d'évocation à peu près constante si bien qu'en dépit de styles différents ou de messages contradictoires, nous faisons tous des emprunts périodiques à ce vocabulaire, et par lui, nous entretenons une singulière complicité les uns avec les autres»; acceptée par le plus grand nombre d'entre nous comme une sorte d'a priori poétique, l'œuvre de Grandbois «nous sert de dénominateur commun, et dans cette mesure, la littérature canadienne de l'heure présente lui est redevable d'une influence certaine».

«L'expérience humaine et poétique d'Alain Grandbois est, reconnaît Pierre Trottier, d'une maturité qui le rend exemplaire. Mais de l'exemple à l'influence, il y a une marge», l'auteur de *Poèmes de Russie* préférant parler de résonance (p. 184). Puis il en vient aux confidences: plus d'une fois, ma plume a démarré «à l'occasion d'une lecture de tel ou tel poème d'Alain Grandbois» que les jeunes poètes ont encore à rejoindre, à rattraper, pour ensuite aller plus loin.

Ignorant ce qu'est la poésie canadienne, Wilfrid Lemoine convient que celle de Grandbois a marqué maints poètes par la «rigoureuse liberté» dont elle est empreinte (p. 181). Pendant quelques années, l'écrivain a été le grand frère qui dépasse et qu'«on regarde avec confiance en se disant: il est, donc nous pouvons devenir» (p. 180).

Deux auteurs se démarquent de leurs collègues. Jacques Godbout, après s'être demandé si l'on peut avoir «une influence sur ce vague qu'est la poésie canadienne en général», note: «Je crois très peu aux influences qu'exerce un poète» (p. 187); lorsqu'il s'agit de poésie, je crois plutôt que deux liens peuvent s'établir: une correspondance et une «rassurrance». Si Grandbois a pu aller très loin dans le romantisme contemporain, «cela est rassurant pour les jeunes poètes». Puis l'auteur de *Pavés secs* cite son propre

exemple: «J'ai lu Grandbois, mais je n'étais certes pas son âme sœur. La géographie n'a rien à voir là-dedans.»

A propos de l'emprise que Grandbois aurait eue sur ses cadets, Alfred DesRochers s'exclame: «Beaucoup plus grande, hélas! que lui-même ne l'a jamais souhaité» (p. 179). Sur sa lancée, l'auteur d'*A l'ombre de l'Orford* continue: «Ce n'est pas le contenu du message, comme il aurait dû, qui a influencé, mais son écriture. Son œuvre surcondensée a paru à plusieurs comme une sorte de guide Albalat de la facilité»[188].

Ayant été moderne dans les années 1940, Alain Grandbois continue de l'être vers 1960; voilà du moins ce qu'on répète à l'envi. A propos de la thématique de Grandbois, Yves Préfontaine affirme qu'elle s'inscrit «dans la chair même du présent» (p. 182). Sa poésie traduit la désintégration des mythes de l'époque moderne et l'écroulement des frontières de l'esprit, «qui ne peuvent que susciter l'effroi, la panique» (p. 183). Cette poésie «est on ne peut plus actuelle par la constante remise en question de tout qui la motive, par son imagerie fulgurante comme le siècle. Mais elle est vaste surtout parce qu'elle rejoint les préoccupations, les angoisses intemporelles de l'homme.»

Michèle Lalonde défend un point de vue semblable. «Par la conscience universelle dont elle témoigne, par la tentative de réhabiliter l'homme dans le prodigieux mouvement de l'ensemble physique pour chercher, au delà de l'effroyable inconscience de la matière, une réalité incorruptible qui soit à la mesure de l'esprit», la poésie grandboisienne reflète l'inquiétude de l'époque (p. 187) — époque qui serait gouvernée par l'idée de science.

Dans les vers de Grandbois, Alfred DesRochers perçoit lui aussi l'inquiétude illimitée de l'époque «devant le recul de tous les anciens points de repère. Ici, la recher-

---

188. A. DesRochers, *Liberté* (mai-août 1960): 180. — D'Antoine Albalat, la maison Colin, au début du siècle, a édité, entre autres ouvrages, *l'Art d'écrire enseigné en vingt leçons* et *la Formation du style par l'assimilation des auteurs.*

che de formes nouvelles en dit autant, sinon plus, que les images» qui possèdent à la fois l'éclat et la solidité des bolides interplanétaires[189]. Rendant également hommage à Grandbois, Pierre Trottier voit en lui un dieu. En effet, il le décrit comme un être éternel qui était, qui est et qui «sera actuel», et qui parle assez bien de mondes «en décomposition ou en destruction pour être du siècle de l'atome et des guerres mondiales de '14 et de '39» (p. 184).

Dans sa recension du 3 septembre 1960, Jean Hamelin, de *la Presse*, déclare: «L'hommage est d'envergure puisqu'il comporte la collaboration de plusieurs poètes et écrivains qui ne se trouvent pas nécessairement du même rayon». Leurs textes composent «'un tombeau' qui a son prix et qui soulèvera plus d'intérêt autour d'une œuvre dont l'importance était déjà démontrée».

Dans *le Devoir* du 24 septembre, Gilles Hénault commente lui aussi le numéro de *Liberté 60*. Après avoir souligné «la présentation typographique funèbre», l'auteur de *Totems* observe qu'un hommage à Grandbois n'a pourtant rien d'attristant. «S'il est un poète vivant, parmi nous, c'est bien celui-là. Son œuvre, réputée difficile, suffirait à en témoigner.» Malgré tout, les initiés liront avec intérêt des gloses qui placent la production grandboisienne «dans une plus juste perspective». Hénault souhaite «seulement que ce tribut floral ne s'accompagne pas d'une mise au tombeau»[190].

Ainsi, les organisateurs de l'«investiture» ne lésinent pas sur les moyens. Mobilisant les ondes de la radio d'Etat et *Liberté*, «la seule revue littéraire publiée en

---

189. A. DesRochers, *Liberté* (mai-août 1960): 180. — L'ère de l'espace a commencé le 4 octobre 1957 par la mise en orbite du satellite Spoutnik I.

190. Voir également le bilan de Jacqueline Despont dans *le Livre de l'année*, Grolier, 1961, p. 258.

français au Canada»[191], ils invitent des critiques réputés, une brochette de poètes, dont un Français, à parler *du* poète.

2º *Québec, janvier 1962*

A cet hommage d'«envergure» de la métropole, un autre, à l'air un peu provincial, fait écho. Le samedi 27 janvier 1962, *l'Action catholique* apprend à ses lecteurs qu'une réception aura lieu le lendemain. Ce jour-là, la Société des poètes canadiens-français se réunit, à l'appel de son président, Charles-Marie Boissonnault, au restaurant *Marino*. Le prétexte du cinq à sept est double: faire part de la fondation du prix de poésie Du Maurier; honorer «le poète Alain Grandbois, ci-devant citoyen de Montréal et du monde entier, et *[...]* sa souriante épouse, désormais installés à demeure dans la vieille Capitale», pour reprendre la formule utilisée par Francis DesRoches dans la livraison du 1er trimestre 1962 du *Message des poètes*, organe de la Société (p. 5).

Devant une caméra de l'Office du film du Québec et un micro de la station québécoise CHRC, Boissonnault s'adresse d'abord à l'assemblée: la Société des poètes canadiens-français a l'avantage de recevoir aujourd'hui en l'honneur de «monsieur Alain Grandbois qui, après avoir visité le globe, habité divers continents, parcouru l'Amérique du Nord sur les traces de Louis Jolliet et l'Asie à la suite de Marco Polo, nous est revenu» (p. 7). Puis le président de la Société se tourne vers son hôte. «Québec, monsieur, est fier de vous accueillir dans ses murs, vous et madame Grandbois.» Après avoir survolé l'œuvre, Boissonnault revient à la charge: «Les membres de la Société des poètes canadiens-français et le Cercle *les Amis des poètes* sont heureux de vous recevoir aujourd'hui et d'avoir l'occasion de vous rendre hommage» (p. 8). Vraiment comblé, il termine ainsi: «Vos poèmes, monsieur Grandbois, sont bien écrits. Aussi sommes-nous

---

191. G. Laurendeau, *le Devoir* (2 juillet 1960): 9.

heureux, à l'occasion de votre retour à Québec, de vous présenter nos hommages, de vous témoigner notre admiration et de vous offrir notre amitié» (p. 9).

Lui-même reconnaissant, l'auteur des *Iles de la nuit* prend brièvement la parole.

> J'ai l'impression de retrouver des frères, des amis, après mes pérégrinations à travers le monde, et j'espère bien maintenir le contact avec eux et ne plus les quitter.
>
> Je suis vraiment trop ému, trop profondément touché pour pouvoir en dire davantage, et je me résume dans ces mots qui expriment tout ce que je ressens en ce moment: merci, merci infiniment.

Le 29 janvier, un journaliste anonyme de *l'Action catholique* rapporte l'événement. Charles-Marie Boissonnault, remarque-t-il, a rappelé aux membres de la Société des poètes canadiens-français «la nature et la qualité de l'œuvre du poète des *Iles de la nuit*, des *Rivages de l'homme* et de *l'Etoile pourpre*».

•

Pour célébrer «dignement» le dixième anniversaire de leur fondation, les éditions de l'Hexagone réuniront, en 1963, les trois recueils de Grandbois en un volume intitulé *Poèmes*. On peut présumer que l'«événement» ne passera pas inaperçu.

Chapitre VIII

POEMES

MONTREAL, L'HEXAGONE

(COLLECTION «RETROSPECTIVES», 1)

1963, 246 p.

Je possède la clef des yeux de la mort
En vain ces vols d'oiseaux du matin
Rejoignant les lampes éteintes
Enchaînent-ils mes musiques détruites
Mes propres paroles m'ont rendu muet
En vain tes bras tièdes
Libérant mon fantôme
Ont-ils englouti la forme de mes solitudes
Je suis comme un désir figé parmi les îles de la nuit
Je possède le rêve des seules conquêtes de l'ombre
Ta bouche je la bois et je bois l'abîme
Les temples sont abolis où les prières nourrissaient les dieux
Nos fronts doivent se satisfaire du faible gémissement de tes doigts[1]

Mais si pour une seule fois
Sans le fléchissement du geste
Sans les ruses pathétiques
Sans ce poison des routes
Depuis longtemps parcourues
Sans la glace des villes noires
Qui n'en finissent jamais plus
Sous la pluie le vent
Balayant les rivages de l'homme

---

1. Cette strophe et les deux suivantes sont tirées de *Poèmes*, l'Hexagone, 1963: «O fiancée...», *les Iles de la nuit*, p. 83-84; «Rivages de l'homme», *Rivages de l'homme*, p. 159; et «L'étoile pourpre», *l'Etoile pourpre*, p. 166. — Dans le chapitre en cours, tous les extraits de la poésie de Grandbois renvoient à cette édition.

Que les mots porteurs de sang
Continuent de nous fuir
Un secret pour chaque nuit suffit
Je plongeais alors
Jusqu'au fond des âges
Jusqu'au gonflement de la première marée
Jusqu'au délire
De l'Etoile pourpre
Je m'évadais au delà
Du son total
Le grand silence originel
Nourrissait mon épouvante

1. LES COULISSES D'UN LIVRE

Dans *le Devoir* du 16 septembre 1950, un chroniqueur anonyme signale qu'il est encore possible, en cherchant bien, de se procurer *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois. Quant aux *Iles de la nuit*, elles sont introuvables en librairie. «Seul l'auteur en a quelques exemplaires qu'il distribue d'ailleurs avec une extrême bonne grâce. Mais enfin, M. Grandbois n'est pas» libraire. Outré, le journaliste ajoute: «C'est un véritable scandale qu'aucune maison d'édition n'entreprenne la réédition de ces livres, alors que nombre d'ouvrages absolument indignes de paraître *[...]* sont livrés chaque année. Nous reparlerons de notre *attachement aux valeurs spirituelles* quand M. Grandbois aura réussi à se faire éditer convenablement...» Vraisemblablement, le chroniqueur ignore qu'un éditeur montréalais a pris contact avec l'auteur de *Rivages de l'homme* quelques mois plus tôt.

Le 8 janvier 1950, André Roche lui écrit: «J'ai le plaisir de vous confirmer notre conversation d'il y a quelques jours relativement à la redistribution» de *Rivages de l'homme*[2]. Les éditions de Malte s'engagent à transférer (à leurs frais) de Québec à Montréal les invendus (environ huit cents exemplaires) et à donner, toujours à leurs frais, «une présentation nouvelle au livre (impression d'une nouvelle couverture)». Lors d'une enquête sur la critique dont les résultats paraissent dans *le Devoir* du 7 avril 1951, un chroniqueur anonyme annonce «la réédition prochaine de *Rivages de l'homme* aux éditions de Malte» (p. 9). Pour une raison inconnue, le projet d'André Roche

---

2. André Roche, lettre du 8 janvier 1950 à Alain Grandbois, fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec, 204/9/30, 1 f.

n'aboutira pas. Mais un autre éditeur montréalais, l'Hexagone, le ravivera quelque deux lustres plus tard.

A. L'HEXAGONE VERS 1960

En 1959 et 1960, Gaston Miron, directeur de l'Hexagone, séjourne en Europe. Pendant son absence, Jean-Guy Pilon assure la relève. En 1964, il confiera: «J'étais le seul à m'occuper quelque peu, très peu, de l'Hexagone», la revue *Liberté* m'accaparant[3]. L'auteur de *la Mouette et le large* poursuit: «Pour moi, la véritable aventure de l'Hexagone, son privilège et son rôle, s'est terminée en 1960-1961», c'est-à-dire après le retour de Miron qui a repris l'affaire en main[4].

Celui qu'André Brochu qualifie de «grand poète et courageux éditeur»[5] s'entoure d'Alain Horic, Paul-Marie Lapointe, Louis Portugais et Michel van Schendel[6]. Si l'on en croit René Lapierre, cette troisième équipe dirigera la maison d'édition jusqu'en 1965. Le 20 janvier 1962, Guy Robert constate qu'«après une longue phase de franc succès et d'excellent travail d'équipe, l'Hexagone connaît une crise d'administration aiguë *[...]* et semble être présentement paralysé». Le collaborateur du *Devoir* pose alors cette

---

3. J.-G. Pilon, dans *Littérature du Québec*, tome I, *Témoignages de 17 poètes*, sous la direction de Guy Robert, la librairie Déom, 1964, p. 132. — En 1962, Jean Paré, qui vient d'interviewer Gaston Miron, note dans *le Nouveau Journal* du 14 avril: pendant le séjour européen du directeur, «c'est Jean-Guy Pilon qui s'occupa de maintenir l'Hexagone en activité, même réduite. Car les ennuis d'argent étaient arrivés.»

4. J.-G. Pilon, *Littérature du Québec*, 1964, p. 133.

5. A. Brochu, *la Crue* (15 octobre 1963): 5.

6. A ce sujet, voir Jean Ethier-Blais, *Etudes françaises* (juin 1965): 120; René Lapierre, *Liberté* (novembre-décembre 1978): 28. — Aux cinq personnes citées plus haut, Jean-Louis Major adjoint Fernand Ouellette dans *la Poésie canadienne-française*, Fides («Archives des lettres canadiennes»), 1969, p. 178. Quant à Jean Paré, il cite plutôt Paul-Marie Lapointe et sa femme (Gisèle Verreault), Michel van Schendel, Luc Perrier et Jean-Paul Filion (*le Nouveau Journal* du 14 avril 1962).

question: «Un nouveau départ s'y prépare-t-il dans les mains d'une équipe fraîche? Nous l'espérons, après une trentaine de titres dont quelques-uns sont de toute première importance: *l'Etoile pourpre*, *Arbres*, *Présence de l'absence*», recueils d'Alain Grandbois, Paul-Marie Lapointe et Rina Lasnier. Mais revenons un peu en arrière.

B. DEUX PROJETS DE REEDITION

Dans une lettre du 30 novembre 1960, Alain Grandbois autorise Jean-Guy Pilon à rééditer *les Iles de la nuit*[7]. En 1961, l'Hexagone obtient du Conseil des arts du Canada quatre cents dollars pour la publication du recueil d'abord paru en 1944[8]. Dans *Poetry 62* (The Ryerson Press, 1961, p. 115), anthologie qu'il a compilée de concert avec Eli Mandel, Pilon confirme que l'Hexagone rééditera *les Iles de la nuit* au cours de l'année. A ce projet qui ne verra pas le jour en succède un autre. Le 14 avril 1962, Jean Paré rapporte ces propos de Gaston Miron: «Nous allons consacrer tous nos efforts pour rééditer l'an prochain *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois, publié à Québec à compte d'auteur en 1947 *[sic]* et qui est épuisé»[9]. Le directeur de l'Hexagone ajoute qu'il n'est pas question de réunir en volume les œuvres poétiques de Grandbois, celui-ci prétextant «qu'il a encore à écrire».

---

7. Voir la «Présentation» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 75, note 7). — Comme on le verra bientôt, c'est devant le refus de Grandbois de faire imprimer ses poésies complètes que l'Hexagone se rabat dans un premier temps sur la réédition des *Iles de la nuit*, et dans un second, sur celle de *Rivages de l'homme*.

8. Lise Rochon, agente d'information au service des Communications du Conseil des arts du Canada, lettre du 11 décembre 1991. — Voir également la p. 128 du *Quatrième rapport annuel* dudit Conseil.

9. *Rivages de l'homme* a été achevé d'imprimer le 21 mai 1948. — Parues dans *le Devoir* des 16 et 23 décembre 1961, deux réclames du libraire Henri Tranquille proposaient, entre autres ouvrages, *Rivages de l'homme* et *l'Etoile pourpre* d'Alain Grandbois.

Vers 1960, Grandbois multiplie les déclarations en ce sens. Par exemple, il dit à Jean-Paul Robillard, collaborateur au *Petit Journal*, qu'il possède le matériau pour «trois, quatre et peut-être six» recueils de poésies dont une *Géographie poétique* du Canada (11 octobre 1959). A Gabrielle Raizenne-Fox, de *l'Echo du Nord*, il apprend qu'il «a en préparation des poèmes ésotériques comme ceux des *Iles de la nuit*» (23 mars 1960, p. 7). Selon Jean-Claude Verots qui vient de l'interviewer pour le compte de *Paris Match*, le poète achève à Cannes une plaquette de vers. Dédiée à son pays, elle s'intitulera *Suite canadienne*[10]. Journaliste au *Soleil*, Claude Tessier est un peu moins précis. Le 12 janvier 1962, il se contente d'affirmer: «M. Grandbois travaille présentement à la rédaction d'un recueil de poèmes» (p. 21).

Guy Robert, lui, est plus loquace. Aux lecteurs du *Devoir*, il apprend le 20 octobre 1962 qu'Alain Grandbois a composé plusieurs poèmes «depuis la publication de *l'Etoile pourpre* en 1957. Ces œuvres dorment ou fermentent encore dans des bottes». Mais l'écrivain devrait bientôt livrer des inédits. Moins d'un mois plus tard, Guy Robert revient à la charge. Dans *le Petit Journal* du 18 novembre, il déclare que Grandbois a rapporté plusieurs poèmes de la France où il a séjourné en 1960 et 1961. Il les «retouche actuellement, avec l'exigence et l'intransigeance qu'on lui connaît», avant de les offrir en librairie. Ces poésies développent des thèmes déjà connus.

On précisera ici que Grandbois ne fera paraître aucun recueil inédit après 1957. Par ailleurs, l'Hexagone ne rééditera pas uniquement *Rivages de l'homme*, tel qu'annoncé en avril 1962, mais également *les Iles de la nuit* et *l'Etoile pourpre*.

---

10. J.-C. Verots, *Paris Match* (14 janvier 1961): 15. — Le premier volume de l'édition critique des écrits de Grandbois comprend sept poèmes de cette *Suite canadienne* restée inachevée (*Poésie I*, PUM, 1990, p. 369-385). — A Monique Duval, journaliste à *l'Evénement-Journal*, Grandbois confie qu'«il prépare deux ou trois recueils de poèmes canadiens» (19 avril 1962).

C. *L'EDITION DE* POEMES

1° *Les dix ans de l'Hexagone*

Pour les membres de l'Hexagone, 1963 représente une date importante. Cette année-là, la maison d'édition célèbre en effet son dixième anniversaire. Elle entend le marquer dignement en publiant *Poèmes* d'Alain Grandbois. «C'était, observera beaucoup plus tard Alain Horic, un gros projet qui allait de pair avec un très grand nom», la plupart des écrivains de l'Hexagone admirant l'œuvre de celui «qu'ils considéraient, à juste titre, comme un précurseur et un poète moderne»[11].

A partir de 1961, Gaston Miron et Jean-Guy Pilon se rendent plusieurs fois à Québec où Grandbois réside. Après le départ de Pilon, Miron continue seul à solliciter l'auteur des *Iles de la nuit*. Estimant que l'idéal pour un poète est d'avoir affaire à d'autres poètes «profondément engagés dans la vie poétique» locale, Grandbois accepte finalement de faire imprimer ses poésies complètes[12]. Il consent d'autant plus volontiers qu'au Canada français, les conditions générales ne se prêtent guère «aux manifestations culturelles gratuites».

Reprenant certains propos de Miron, Lysiane Gagnon fait part dans *la Presse* du 22 septembre 1962 de la priorité du directeur de l'Hexagone: «La réédition des poésies d'Alain Grandbois». Collaborateur au *Devoir*, Guy Robert signale le 20 octobre la réédition prochaine des trois recueils de poèmes qu'il «attend avec impatience depuis deux ans». Le 27 juillet 1963, un journaliste anonyme de *la Presse* confie que Miron

---

11. Propos rapportés par Richard Giguère et André Marquis dans *l'Edition de poésie*, Ex libris, 1989, p. 24. — Dans la même page, A. Marquis note que *Poèmes* est le livre le plus volumineux publié par l'Hexagone depuis sa création en 1953.

12. Propos de Grandbois rapportés par Guy Robert dans le compte rendu d'une entrevue paru dans *le Devoir* du 26 octobre 1963, p. 18.

prépare dans la fièvre «une réédition en un volume des trois premiers recueils d'Alain Grandbois».

Sorti des presses de Thérien frères le 10 juillet 1963, *Poèmes* inaugure la collection «Rétrospectives» qui vise à «récupérer» la plupart des recueils épuisés des «grands» poètes, en particulier ceux qui, ayant reçu un accueil favorable de leurs pairs, du public et de la critique, «ont fait la renommée de l'Hexagone»[13].

2° *Quelques faits d'appareil*

Le 16 décembre 1962, un journaliste de *l'Evénement* rapporte que l'Hexagone a reçu «une subvention pour la réédition en un seul volume des trois recueils d'Alain Grandbois». De fait, le Conseil des arts du Canada a accordé une nouvelle somme de quatre cents dollars[14]. Si l'on en croit Richard Giguère, la création de l'organisme fédéral (en 1957) aurait amené l'Hexagone à abandonner «la méthode par souscription»[15]. Tel n'est toutefois pas le cas en 1963[16].

Après avoir rappelé l'importance de la souscription pour l'Hexagone, Gaston Miron (dans un appel lancé aux lecteurs vers la mi-juillet 1963[17]) constate que «le nombre de souscripteurs a considérablement diminué depuis deux ans, au point de mettre en

---

13. Propos d'Alain Horic rapportés par R. Giguère et A. Marquis dans *l'Edition de poésie*, Ex libris, 1989, p. 31. — Voir également la p. 26. — Les «Ephémérides de l'année» de *Livres et auteurs canadiens 1963* indiquent à la p. 149 la «publication intégrale de l'œuvre poétique d'Alain Grandbois» que signalent en outre les bibliographies des p. 9 et 50. *Poèmes* est également mentionné à la p. 37 de la livraison de février 1964 de *Biblio*, répertoire bibliographique de tous les ouvrages parus en langue française dans le monde.

14. Voir la p. 107 du *Sixième rapport annuel 1962-1963* du Conseil des arts du Canada.

15. R. Giguère, *l'Edition de poésie*, Ex libris, 1989, p. 27.

16. Si l'on se fie à *l'Hexagone 25: rétrospective 1953-1978*, la dernière souscription date de 1967 (BNQ, 1979, p. 30).

17. Le talon joint au bulletin de souscription pour *Poèmes* précise que le recueil paraîtra le 15 juillet 1963. — Le texte de l'«Appel aux lecteurs de l'Hexagone», que nous a transmis Alain Horic, est reproduit à l'Annexe XII.

danger la structure et la continuité mêmes» de sa maison d'édition. Aussi requiert-il «un effort à la fois individuel et collectif» de ceux qui pensent que la poésie est indispensable à un peuple.

Contrairement à celui envoyé aux éventuels acquéreurs de *l'Etoile pourpre*, le «Bulletin de souscription» pour *Poèmes* ne commente d'aucune façon l'ouvrage. Ce rôle a dû être dévolu à un prière d'insérer. Le paragraphe d'un article publié dans *le Devoir* du 10 septembre 1963 (et intitulé «Ouverture de la saison littéraire axée principalement sur la poésie») s'apparente justement à un vient de paraître. On y lit que la saison débute avec éclat à l'Hexagone, puisque la

> maison présente en un seul volume et dans une remarquable mise en place typographique les trois recueils de poèmes d'Alain Grandbois. On trouvera dans ce nouvel ouvrage de 250 pages[18], offert avec beaucoup de goût au public, les trois recueils précédents de Grandbois, c'est-à-dire *les Iles de la nuit*, *Rivages de l'homme* et *l'Etoile pourpre*, composant une somme de la poésie de Grandbois jusqu'à ce jour[19].

Paru dans *la Presse* du 21 septembre, un autre texte, «La saison littéraire: de Grandbois à Thériault, de Robert de Roquebrune à Louis-Joseph Papineau!», rend également compte de la production de l'Hexagone, mais le passage relatif à *Poèmes* est illisible en raison d'une faute typographique.

L'Hexagone a également recours à la publicité. Insérée dans *le Devoir* du 24 août 1963, une réclame attire l'attention sur les *Poèmes* d'Alain Grandbois qui viennent de paraître et sont «en vente chez votre libraire». En 1978, on aura, d'après René

---

18. Le texte de *Poèmes*, qui s'arrête à la p. 246, est prolongé par deux éléments non paginés: une «Table des poèmes» (qui correspond aux p. 249-251) et la page de l'achevé d'imprimer (p. 253).

19. Dans leurs comptes rendus respectivement parus dans *Maintenant*, *Relations* et *The University of Toronto Quarterly*, Guy Robert, André Vachon et Guy Sylvestre (p. 496) compareront *Poèmes* à une somme.

Lapierre, écoulé douze mille exemplaires, et la première édition sera épuisée[20]. Alain Horic reviendra sur le sujet onze ans plus tard. Dans une entrevue dont le compte rendu paraîtra en 1989, il dira en effet que le livre de Grandbois s'est très bien vendu, même si à l'époque «l'éditeur misait à moyen et à long terme, car il n'obtenait pas de succès de vente» comme c'est parfois le cas aujourd'hui[21].

Les commentateurs ne manquent pas de signaler que deux des trois plaquettes de vers de Grandbois ont disparu des librairies. Certains se récrient même contre cette «rareté». En d'autres mots, il y a une demande à laquelle satisfera finalement l'Hexagone. Il s'agit d'une maison d'édition renommée, dirigée par Gaston Miron, à la fois «courageux» éditeur et «grand» poète — maison qui a déjà édité Grandbois en 1957. Cet artiste exigeant, qui écrit toujours, ne peut que confirmer le prestige de l'Hexagone qui célèbre en 1963 ses dix ans d'existence, mais traverse une phase difficile. Avec *Poèmes*, ouvrage impeccable sur le plan matériel et qui constitue rien de moins que la somme poétique de Grandbois, on assiste donc une fois de plus à la bonne rencontre entre un auteur célèbre et un éditeur réputé — rencontre à laquelle les critiques vont s'empresser d'applaudir à l'envi.

---

20. R. Lapierre, *Liberté* (novembre-décembre 1978): 29. — Préfacée par Jacques Brault, une nouvelle édition de *Poèmes*, enrichie de *Poèmes épars: 1956-1969*, paraîtra à l'Hexagone en 1979.

21. Propos rapportés par R. Giguère et A. Marquis dans *l'Edition de poésie*, Ex libris, p. 24. — Le 14 avril 1962, Jean Paré, qui venait de rencontrer Gaston Miron, affirmait que «la vente en librairie est devenue le principal revenu» de l'Hexagone.

II. L'EVENEMENT

«A propos de la publication en un seul volume, à l'Hexagone, de l'intégrale de la poésie d'Alain Grandbois», Jean Hamelin parle d'événement[22]. Parmi les faits marquants de 1963, Guy Robert range «la publication en un seul volume, à l'Hexagone, des trois livres de poèmes de Grandbois»[23] — événement «qui a déclenché une campagne de 'grands papiers' dans la presse locale. Il fallait s'y attendre»[24]. Sur sa lancée, le chroniqueur du *Petit Journal* continue: «Le nom d'Alain Grandbois est donc actuellement dans l'air. Cela convient particulièrement à un poète dont une qualité profonde, parmi d'autres, est d'être 'oral'.»

A l'occasion de la sortie de *Poèmes*, dix-sept auteurs (dont deux en Europe) signent vingt et un textes, celui d'André Brochu paraissant en deux tranches. Plusieurs de ces articles (ceux de Jacques Brault, André Brochu, Jean Hamelin, Gilles Marcotte et Guy Robert) seront repris en volume à plus ou moins brève échéance. Si quelques contributions sont plutôt sommaires, d'autres consistent en études assez longues et parfois pénétrantes. En plus de recenser le recueil de 1963, les exégètes confortent le mythe de Grandbois. Ils reviennent sur la critique consacrée au poète et s'intéressent à des faits d'appareil. En effet, nombre de commentateurs considèrent la matérialité de *Poèmes* et réfléchissent sur les fonctions d'une réédition.

---

22. On rappellera que Richard Giguère a consacré une étude à «La réception critique de *l'Etoile pourpre* et de *Poèmes*» — étude parue dans *Grandbois vivant*, l'Hexagone, 1990, p. 75-87.

23. G. Robert, *Livres et auteurs canadiens 1963*, p. 47.

24. G. Robert, *le Petit Journal* (29 septembre 1963): A-50. — A cette date, deux articles non signés qui portent sur la rentrée littéraire ont mentionné Grandbois. De plus, Jean Hamelin et Gilles Marcotte ont fait paraître le 14 septembre un long texte, le premier dans *le Devoir*, et le second dans *la Presse*.

A. UN BEAU LIVRE

Dans *le Droit* du 9 mai 1964, Clément Lockquell observe que les éditions de l'Hexagone ont «réimprimé avec un goût parfait *les Iles de la nuit*, *Rivages de l'homme* et *l'Etoile pourpre*»[25]. Chroniqueur à *The University of Toronto Quarterly*, Guy Sylvestre écrit que les trois recueils québécois de Grandbois «ont été réunis en un fort beau volume intitulé simplement *Poèmes*» (p. 495). Grâce à la présentation magnifique et à la typographie élégante, dégagée et soignée de ce livre, «l'Hexagone, soutient Jean Hamelin, pourrait servir de modèle à toute l'édition canadienne, si souvent quelconque». Quant à Paul Wyczynski, il qualifie de «magnifique volume» les trois plaquettes de vers réunies par la maison montréalaise[26].

Chroniqueur à *Esprit*, Christian Audejean remarque dans la livraison de janvier 1964: lorsqu'il ouvrira le magnifique recueil publié à Montréal par les éditions de l'Hexagone, «le lecteur sera d'abord saisi par le respect du poème qu'implique, au premier coup d'œil, la beauté du travail d'imprimerie, de mise en page et de disposition des textes» (p. 144). Aussi le critique rend-il hommage à la maison d'édition «et en particulier à Gaston Miron qui s'était chargé de cette tâche, de si bien œuvrer pour la poésie canadienne et de savoir mêler les soucis de l'artisanat, le grain du papier et l'élégance formelle des caractères aux exigences du langage».

---

25. Ce compte rendu de C. Lockquell porte sur *Avant le chaos* (HMH, 1964).

26. P. Wyczynski, *Poésie et symbole*, Déom, 1965, p. 225. — Dans *la Crue* du 15 octobre 1963, André Brochu parle lui aussi d'«un magnifique volume».

Critique d'art, Guy Robert formule quelques réserves dans la livraison d'octobre 1963 de *Maintenant*[27]. La typographie en *times* corps 12 de *Poèmes*, livre «dans la formule demi-luxe», se lit agréablement, malgré l'interligne irrégulier et l'abus de l'italique. Le chroniqueur estime qu'on n'aurait dû recourir à ce caractère que dans *Rivages de l'homme* qui se trouve au milieu de l'ouvrage. Il souligne toutefois «un tour de force remarquable: l'absence de tout trait d'union». S'il juge élégante la maquette de Gilles Guilbault, Robert semble moins priser la page du copyright et trouve «un peu gros les numéros des poèmes». Il se demande ensuite s'il faut déplorer l'absence des dessins d'Alfred Pellan qui ornaient l'édition originale des *Iles de la nuit*. Après avoir convenu de la piètre qualité des reproductions, le critique affirme qu'«il aurait été possible d'en trouver probablement des images plus claires»[28]. Quoi qu'il en soit, le livre est agréable. Il est enfin paru, «et grand merci à Gaston Miron de l'Hexagone».

B. FONCTIONS D'UNE REEDITION

Dans le même article, Guy Robert établit le double rôle de l'Hexagone en ce qui a trait à la poésie canadienne: d'abord, celui de révélation de jeunes poètes comme Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon et Jean-Paul Filion, publiés dans la collection des «Matinaux»; et ensuite, celui de continuité «dans le cas d'œuvres plus considérables, comme celles de Rina Lasnier, de Gilles Hénault, de Paul-Marie Lapointe» et d'Alain Grandbois. Relativement à ce poète, le rôle de continuité rempli par l'Hexagone revêt,

---

27. G. Robert voit en l'Hexagone une «maison somme toute de jeunes et d'amateurs» opposée à «une grande maison sérieuse» (compte rendu de l'entrevue avec Alain Grandbois paru dans *le Devoir* du 26 octobre 1963, p. 18).

28. Une des illustrations de Pellan accompagne le compte rendu de Gilles Marcotte: celle de la p. 61 de l'édition originale des *Iles de la nuit* (Lucien Parizeau, 1944).

pourrait-on dire, un caractère de nécessité. En effet, «*les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme* sont introuvables depuis plusieurs années». Annoncée, escomptée depuis des mois, la sortie de *Poèmes* permet d'augurer «un accueil chaleureux». Le chroniqueur de *Maintenant* entrevoit même «une seconde et prochaine édition», les mille cinq cents exemplaires du premier tirage «devant être tôt absorbés par les amateurs de poésie et les étudiants». Mais Robert n'est pas le seul, tant s'en faut, à développer les thèmes de la rareté du recueil de 1944 et d'une intervention quasi divine, celle de l'éditeur.

Collaborant à *la Crue*, André Brochu confie le 15 octobre 1963: «On souhaitait depuis longtemps voir rassemblée en volume l'œuvre poétique d'Alain Grandbois.» Voici que ce «miracle» — il ne faut rien de moins pour obtenir la réédition de certains textes importants de la littérature canadienne —, Gaston Miron le réalise en présentant au public un «volume qui contient *les Iles de la nuit* (paru à Montréal en 1944 et jamais réimprimé depuis), *Rivages de l'homme* (Québec, 1948) et *l'Etoile pourpre* (Hexagone, 1957)»[29]. Chroniqueur à *Relations*, Georges-André Vachon déclare en novembre: «Voici enfin réuni en un seul volume les trois recueils poétiques d'Alain Grandbois». Cette formule s'apparente à celle utilisée par Gilles Marcotte dans *la Presse* du 14 septembre: «Voici enfin, à la disposition du grand public, l'essentiel de l'œuvre publiée d'Alain Grandbois»[30] — œuvre qui reste à découvrir pour nombre de lecteurs, «et l'on souhaite évidemment que l'édition réalisée par l'Hexagone connaisse le plus vif succès» (p. 3). S'exprimant dans *le Livre de l'année 1964* de la maison Grolier, André Belleau module le motif de l'élargissement d'audience. La réédition tant attendue des poésies de Grandbois

---

29. La page «Du même auteur» de *Poèmes* fournit ces renseignements.

30. G. Marcotte, *la Presse* (14 septembre 1963): 1. — De *Poèmes*, Marcotte dit qu'il ne s'agit pas des œuvres complètes de Grandbois, car ne s'y trouvent ni les inédits «ni les poèmes publiés à Hankéou en 1934 et dont un seul exemplaire existe encore chez l'auteur». On répétera ici que *les Iles de la nuit* reprennent, avec des variantes et dans un ordre différent, les sept pièces du recueil d'Hankéou.

«va permettre au public lecteur de prendre connaissance» d'œuvres devenues introuvables, à commencer par *les Iles de la nuit*[31].

Pour Jean Hamelin, la publication de l'ensemble des poèmes grandboisiens arrive à son heure. D'une part, elle permet «une rétrospective panoramique complète» et, «d'autre part, elle rappelle à qui serait tenté de l'oublier l'influence profonde exercée par Grandbois sur toute la jeune poésie canadienne-française, c'est-à-dire celle des moins de quarante ans». Si l'on en croit Guy Sylvestre, la réédition confirme la grandeur d'une «œuvre dont le prestige et l'influence n'ont cessé de grandir»[32]. Comme une belle femme peut devenir plus belle encore dans la plénitude de son âge, cette somme poétique enfin offerte aux lecteurs «permet de reconnaître encore mieux la place de Grandbois dans la poésie canadienne de langue française d'aujourd'hui: la première»[33].

Selon trois critiques, enfin, la réédition est appelée à remplir une fonction sur la scène internationale. Au dire de Gilles Marcotte, *Poèmes* devrait servir à répandre le nom d'Alain Grandbois «en France, où il est très peu connu — moins que ne le sont Saint-Denys Garneau et Anne Hébert»[34]. Malgré son universalité et peut-être à cause d'elle, l'auteur des *Iles de la nuit* demeure «un poète difficile à classer pour le méthodique esprit français». En vérité, «Grandbois ne se présente ni avec les signes distinctifs de

---

31. A. Belleau, *le Livre de l'année*, Grolier, 1964, p. 250. — Lors d'une entrevue, Alain Grandbois confiait à Guy Robert: à la réédition de mes recueils, je vois un premier sens «très simple: permettre à ceux qui les cherchent depuis des années de trouver les poèmes des *Iles de la nuit*» (*le Devoir* du 26 octobre 1963, p. 18).

32. G. Sylvestre, *Canadian Annual Review for 1963*, The University of Toronto Press, 1964, p. 443.

33. G. Sylvestre, *The University of Toronto Quarterly* (juillet 1964): 496.

34. G. Marcotte, *la Presse*, cahier des arts et lettres (14 septembre 1963): 3. — Dans la livraison de mai 1962 de *la Revue française de l'élite européenne*, Jean Hamelin a soutenu que «c'est surtout par la poésie que la littérature canadienne s'impose à l'étranger, principalement avec Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois et Anne Hébert, qui ont forgé depuis plus de trente ans une poésie originale, hautaine, spirituelle, parfois désespérée, que l'on peut inscrire avec honneur dans le grand courant de la poésie contemporaine de langue française» (p. 48).

l''écrivain canadien' ni sous quelque bannière littéraire immédiatement identifiable. Il est seul et grand.»

Œuvrant à Paris, un critique français corrobore les propos de Marcotte. En effet, Christian Audejean écrit dans la livraison de janvier 1964 d'*Esprit*: c'est aujourd'hui seulement que les poèmes d'Alain Grandbois sont révélés en France par un «recueil où sont réunies ses trois œuvres principales» (p. 144). Le chroniqueur dit espérer que cette édition des poésies de Grandbois, écrivain que les Français ne peuvent plus ignorer, n'est qu'un prélude à la connaissance de la littérature canadienne et des problèmes actuels du Canada, pays qui «revendique avec violence son droit de cité, son droit de vivre, de parler et d'être à la fois canadien et français» (p. 146). Audejean conclut en priant ses compatriotes de réserver à *Poèmes* «l'accueil qu'il mérite».

Pour sa part, Guy Robert évoque une éventuelle percée de *Poèmes* sur le marché français, mais c'est pour polémiquer contre certains lecteurs locaux. Certes, note le collaborateur de *Livres et auteurs canadiens 1963*, la réédition réalisée à l'Hexagone fournit à la littérature du Québec «le document consistant et résistant» qui permettrait la reconnaissance officielle de Grandbois à l'étranger, notamment en France, mais une telle consécration n'ajouterait rien à la valeur intrinsèque de ses écrits[35]. Tout au plus, cette consécration rassurerait sur la qualité réelle de l'œuvre «ceux qui ont besoin de recourir à ces ridicules attitudes de colonisés»; à d'autres, elle enlèverait les «éléments d'une ignorance persistante».

La presse est donc unanime: le lancement de *Poèmes* aux éditions de l'Hexagone est un événement important. Magnifique sur le plan matériel, le livre fait non seulement

35. G. Robert, *Livres et auteurs canadiens*, 1964, p. 49. — Plus polémique par endroits, ce texte reprend dans ses grandes lignes l'article paru dans la livraison d'octobre 1963 de *Maintenant*.

honneur aux vers de Grandbois, mais encore à toute l'édition canadienne. Par ailleurs, l'ouvrage remplit diverses fonctions. Il rappelle l'influence exercée par Grandbois sur la jeune poésie du cru. De plus, il confirme la grandeur de l'œuvre et le rang prééminent de son auteur au panthéon des lettres québécoises. Dans un autre ordre d'idées, la réédition comble une lacune, *les Iles de la nuit* étant depuis longtemps épuisées. Elle permettra aussi d'élargir l'auditoire du poète au Canada, où le grand public pourra dorénavant le lire, de même qu'en France où la production grandboisienne est à peu près inconnue. Qui plus est, la parution offre aux exégètes l'occasion de relire et de gloser une œuvre déjà passablement encensée.

III. POESIE ET CRITIQUE: DE LA GLOSE AU SILENCE

Remontant à la sortie de *Rivages de l'homme* en 1948, les études d'ensemble sur la poésie de Grandbois ont été ravivées par la parution de *l'Etoile pourpre* à l'Hexagone neuf ans plus tard. A l'automne de 1963, *Poèmes* inaugure la collection «Rétrospectives». Cette fois, la critique est directement invitée à commenter les œuvres poétiques complètes. Parmi les commentateurs, il y a ceux qui considèrent le livre dans sa globalité et non comme la réunion de trois plaquettes distinctes dont la publication s'est échelonnée sur treize ans. D'autres, tout en braquant eux aussi les feux sur certains thèmes, insistent plutôt sur leur évolution d'un recueil à l'autre. Finalement, deux exégètes remettent en question l'interprétation qu'on a pu proposer des écrits de Grandbois.

A. LECTURES SYNCHRONIQUES

Les commentaires de la première catégorie sont au nombre de huit. Deux d'entre eux (dont celui de Christian Audejean qui fait de Grandbois un poète à la fois canadien et français) paraissent à Paris. Les quatre suivants apprennent peu de choses sur Grandbois et son œuvre: si Guy Robert et Guy Sylvestre disent comprendre différemment la poésie grandboisienne après avoir lu *Poèmes*, Guy Labelle aborde l'image de la neige, et Paul Wyczynski, celle de l'arbre. Bien écrits et structurés, les deux derniers textes, rédigés par Georges-André Vachon et Jacques Brault, approfondissent les thèmes de l'amour et de la femme.

1° *Epicurisme, effroi, ou le choriste inconsolable* (Auguste Viatte)

Collaborant à *la Croix* du 4 novembre 1963[36], Auguste Viatte écrit qu'un thème protéiforme hante Grandbois: celui de la mort, de la nuit où les joies sont des îles éphémères, «et le refus de cette nuit, l'avidité de savourer 'la merveille éclatante des heures', le désir de plonger, au delà des rivages imposés à l'homme, 'jusqu'au fond des âges, jusqu'au gonflement de la première marée'»[37]. Après s'être demandé si l'on peut parler d'épicurisme à propos de Grandbois, le critique répond que son *carpe diem* s'accompagne d'une épouvante: «L'accent est mis non sur la bagatelle, mais sur l'angoisse et le vertige». A l'exaltation du poète se mêle une amertume. «'Tous les sourires sont les mêmes', séduisants et trompeurs, *[...]* et il ose cette addition presque blas-

---

36. Créée à Paris en 1880, *la Croix* est un quotidien catholique d'information.

37. «Car je n'ai pas encore épuisé ° La merveille éclatante des heures» provient de «Demain seulement» (*Rivages de l'homme*, p. 126), et «Je plongeais alors ° Jusqu'au fond des âges ° Jusqu'au gonflement de la première marée», de «L'étoile pourpre» (p. 166). — On remarquera que Viatte ponctue les vers de Grandbois. — La «Bibliographie générale» de *Poésie II* (PUM, 1990, p. 626) classe ce compte rendu de *Poèmes* parmi ceux consacrés à *l'Etoile pourpre*.

phématoire: 'Celui du Christ, celui de Judas'»[38]. Pour ne pas indisposer son auditoire catholique ou le braquer contre Grandbois, Viatte ajoute: «Mais il n'a pas l'intention de blasphémer». Dans sa véhémence en quête d'espoir, il jette même ce cri:

> Ils disent que nous nions Dieu
> Alors que nous ne cherchons que Dieu
> Que *[Lui]* seul, Lui[39].

Des *Iles de la nuit* à *l'Etoile pourpre* s'exprime, par delà toute dialectique, l'effroi élémentaire des contemporains devant l'immensité du mystère qui les entoure et devant leur propre fragilité. Parfois, le poète «se détend: un sourire effleure certaines de ses dernières pièces». Mais dans l'ensemble, son témoignage, reflet d'une existence bousculée, «vient d'outre-Atlantique s'ajouter au grand chœur des hommes qui ont perdu la lumière et ne s'en sont pas consolés».

2° *Un poète canadien et français* (Christian Audejean)

Lui-même poète, Christian Audejean prend la parole dans la livraison de janvier 1964 d'*Esprit*[40]. Après avoir relaté l'histoire du Canada français et de sa littérature, le critique en arrive à Grandbois dont les vers «s'appuient sur une imagerie qui ne s'évade jamais des réalités terrestres» (p. 145). De fait, «l'espace, l'univers, les cités géantes et surtout les eaux fluviales et maritimes se succèdent en une suite de visions calmes, douces ou violentes.» A ces vers, «l'étendue canadienne, la foi jeune d'un continent toujours neuf et chaque jour découvert» donnent une ampleur et une respiration auxquelles les Français ne sont plus guère accoutumés (p. 144).

---

38. «Tous les sourires sont les mêmes ° Celui du Christ celui de Judas» appartient à «La part du feu» (*l'Etoile pourpre*, p. 198).

39. Egalement cités par Georges-André Vachon, ces trois vers proviennent de «Cris», pièce de *l'Etoile pourpre* (p. 241-242).

40. Créé en octobre 1932 par Emmanuel Mounier, *Esprit*, périodique ouvert aux courants d'idées contemporains, demeure fidèle à la pensée personnaliste et communautaire de son fondateur.

Il n'empêche que leurs préoccupations et leurs inquiétudes habitent l'œuvre grandboisienne. Le rêve, l'angoisse, l'amour, l'espérance et la mort y sont présents, mais traversés par la clarté d'un vocabulaire à la fois simple et précis, «éclairés par une transparence si rayonnante qu'elle leur confère une lumineuse chaleur vivante». Au cœur de chaque poème, l'écriture pénètre et «creuse comme une vallée vers l'ouverture et le chant final»; c'est une fuite sans cesse reprise (et quasi baudelairienne) «où s'affrontent, se poursuivent et s'épousent les sons et les couleurs, jusqu'à l'ultime bûcher où continue d'arder le feu des dernières braises» (p. 145).

3° *Grandbois redécouvert ou la solitude* (Guy Robert)

Aux yeux de Guy Robert, *Poèmes* représente «une somme poétique des plus impressionnantes»[41]. Le mouvement de ce que le critique appelle une marée l'éblouit sans l'étonner: il savait «déjà grandiose et efficace cette parole féconde, mais l'occasion d'en prendre en un seul souffle une nouvelle respiration» lui faisait défaut[42]. «Et voici que la relecture de Grandbois» l'étreint.

Robert entonne ensuite le leitmotiv de l'article qu'il donne à *Maintenant*: *Poèmes* changera considérablement la connaissance qu'on avait jusqu'ici du poète Alain Grandbois et de son œuvre. Car le fait de réunir en un seul volume les trois recueils leur confère une dimension, une présence, une saveur, une signification, une justification et un élan nouveaux, de même qu'«une densité inconnue, un rythme insoupçonné». En d'autres

---

41. G. Robert, *Livres et auteurs canadiens*, 1964, p. 49. — On rappellera que cette contribution est la reprise, avec quelques variantes, d'un article d'abord paru dans la livraison d'octobre 1963 de *Maintenant*. [La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 626) fait comme s'il s'agissait de deux textes tout à fait distincts.] Le 29 septembre, le critique a signé une première recension dans *le Petit Journal*. De plus, il a réalisé une entrevue avec Grandbois dont le compte rendu est publié dans *le Devoir* du 26 octobre.

42. G. Robert, *Maintenant* (octobre 1963): 320. — En janvier 1962, *Maintenant* a succédé à la *Revue dominicaine* dont la dernière livraison remonte à décembre 1961.

mots, la réédition introduit les lecteurs à une «autre biologie des songes» et les plonge dans un «monde plus vaste encore et plus grandiose» que prévu — lecteurs «timides déjà d'avoir dit trop petit ce monde deviné pourtant si grand et si noble»[43].

Thème inévitable de la littérature canadienne, la solitude est chez Grandbois «d'une intemporelle fatalité». Sur ce thème se greffent des courants profonds et des mouvements intuitifs indiqués par le titre des livres: «Les îles, la nuit, les rivages, les voyages, l'homme et l'étoile, le chaos hallucinant de la création et le courant fragile du quotidien.» L'auteur de *Broussailles givrées* pourrait accumuler les thèmes et «poursuivre le 'jeu' d'une nouvelle découverte de Grandbois devenue possible par *[le]* seul voisinage en un même tome» des trois plaquettes de vers.

Au lieu de cela, il préfère mettre en garde contre la tendance à trop parler de l'œuvre. «Tout ce qu'on dira de Grandbois risque désormais de construire une muraille» entre l'auditeur et un poète dont la parole haute et grave, simple et large, fragile et nerveuse, ne supporte pas de filtre ou de réduction[44]. Aussi renvoie-t-il «avec la plus grande confiance» le lecteur à *Poèmes* où se trouve le meilleur de Grandbois[45]. Quant au critique qui a fait l'économie d'une analyse (et n'a pas précisé en quoi le recueil de 1963 renouvelle la lecture de l'œuvre grandboisienne), il termine par un vers du poète: «Je ne veux rien dire de plus»[46].

---

43. *Ibid.* — Si l'article de G. Robert avait paru un peu plus tard, on aurait pu croire qu'il vise ici Gilles Derome.

44. G. Robert, *le Petit Journal* (29 septembre 1963): A-50.

45. G. Robert, *le Devoir* (26 octobre 1963): 19.

46. G. Robert, *Maintenant* (octobre 1963): 320. — Ce vers, qui clôt «Le sourire», fait partie de *l'Etoile pourpre* (p. 230).

4° *La mort et le bonheur, ou l'ésotérisme apprivoisé* (Guy Sylvestre)

Au mois de juillet 1964, Guy Sylvestre signe un bilan dans *The University of Toronto Quarterly* où il observe que l'œuvre poétique de Grandbois regorge d'images et de signes dont le symbolisme n'est pas toujours évident[47]. Comportant une part d'ésotérisme, elle apparaît toutefois «beaucoup plus facile d'accès aujourd'hui» qu'au moment de sa découverte il y a maintenant deux décennies (p. 496). Elle est devenue familière «comme peut l'être une femme après vingt ans de vie commune».

La poésie grandboisienne «n'est pas une fille maigre et on n'en voit pas les os»[48]. Sans articulations visibles, elle «est faite d'une libre succession d'intuitions, d'expériences, de regrets, de visions, de souvenirs, de désirs et de rêves, le tout cimenté par la nostalgie des bonheurs perdus et la hantise de la vieillesse et de la mort». Présente au cœur même de la vie, la mort donne aux recueils leur fond tragique «et aux moments de bonheur leur prix qui est d'autant plus grand que ces instants sont plus menacés» (p. 495). La «conscience aiguë du temps qui s'écoule et que nul ne peut arrêter, de la fragilité des êtres, de la brièveté des joies» constitue l'intuition fondamentale du poète dont les écrits évoquent pourtant de si nombreuses images du bonheur (p. 496).

Comme on le voit, le bilan de Sylvestre ne montre pas l'évolution des thèmes grandboisiens. Par contre, il signale que la lecture du critique ou plutôt sa compréhension des poèmes de Grandbois a changé au fil des ans.

---

47. En 1964, G. Sylvestre donne deux bilans de l'année littéraire: l'un dans l'ouvrage intitulé *Canadian Annual Review for 1963* (non inclus dans la «Bibliographie générale» de *Poésie II*, PUM, 1990), et l'autre dans la livraison de juillet 1964 de *The University of Toronto Quarterly* (classé sous la rubrique «Etudes sur la poésie» à la p. 618 de la «Bibliographie générale» déjà citée).

48. G. Sylvestre fait ici allusion aux deux premiers vers de «La fille maigre» d'Anne Hébert: «Je suis une fille maigre ° Et j'ai de beaux os» (*le Tombeau des rois, Poèmes*, le Seuil, 1960, p. 33).

5º *La neige ou les illusions perdues* (Guy Labelle)

Le long article que Guy Labelle écrit dans la livraison de février 1964 de *Lettres et écritures* (revue des étudiants de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal) consiste principalement en un inventaire assez confus et redondant[49]. Ayant décidé d'étudier le thème de la neige dans *Poèmes*, le critique découvre qu'il recèle peu de secrets. Aussi se tourne-t-il vers des thèmes connexes susceptibles de l'éclairer: la nacre, le cristal, l'ivoire, le lys, la candeur, la pâleur et surtout la blancheur qui «est le mythe de la pureté, de la suprême innocence, de la première vie détachée de toute contingence, ce que le poète appelle l'Absolu» (p. 28). Neige, blancheur, innocence: on ne dépasse guère ici le niveau du poncif.

Marqué par la douceur et la tendresse, le thème de la neige se rattache à plusieurs éléments: «La peur, l'amour, l'enfance, les mots, les doigts, la terre, le cosmos» (p. 27). Cette complexité n'empêche pourtant pas le thème d'exprimer «un symbolisme unique: l'illusion, le rêve, le voile sur la réalité» (p. 30) — hypothèse confirmée par l'étude des thèmes connexes. «Pour Grandbois, l'illusion ne débouche pas sur la mort; au contraire, elle est une sorte de paravent, de recréation de la vie». Ce «thème» de la neige et les «symboles» qui le sous-tendent aboutissent à une triple réalité «mythique»: celle de l'enfance réelle ou recréée de multiples fois par l'imagination; celle de l'amour — amour de la fiancée morte ou des femmes de chair et de feu; et enfin, celle «de la quête de soi et de son intégration dans le cosmos»[50]. Cette réalité dévoile une tension unique de l'être «alimentée par une soif d'Absolu».

---

49. G. Labelle use du terme *inventaire* aux p. 27 et 30. — Ce texte est classé sous la rubrique «Etudes d'ensemble et thématiques» dans la «Bibliographie générale» de *Poésie II* (PUM, 1990, p. 615).

50. G. Labelle ne précise jamais ce qu'il entend par thème, symbole et mythe, termes qu'il emploie indistinctement. Jacques Brault, on le verra plus loin, met en garde contre une telle confusion.

Un premier besoin impérieux habite le poète: retrouver l'«enfance qui représente pour lui l'époque où son existence fut pleine et comblée dans la pureté, l'Absolu» (p. 29). Mais «il ne pourra jamais revivre cette Aube». Il met donc le cap sur d'autres aubes, celles de l'amour. Pures, les joies de la chair expriment elles aussi «une tension vers l'Absolu» (p. 26). Si elles ne le satisfont pas, ces joies permettent au moins à l'auteur «de mesurer la distance qui sépare les possibilités et l'infini» (p. 30). Certes, le poète réussit parfois à calmer sa soif d'absolu, mais il ne pourra jamais l'étancher. Il sent que l'infini lui échappe; «il sent aussi qu'il peut repousser sa mort». Manière de Sisyphe, «il est donc prêt à toujours reprendre l'expérience humaine». Sa nuit se transforme effectivement en aube, «comme celle de l'enfant dans le sein maternel», mais le jour et ses luttes créent aussitôt la nuit. Grandbois, qui n'est pas dupe, sait que «les neiges fondront» tôt ou tard.

6º *Feuilles et racines: amour et ténébreux espace* (Paul Wyczynski)

En 1965 paraît chez Déom *Poésie et symbole* de Paul Wyczynski. Celui-ci traite de Grandbois dans le chapitre intitulé «Le langage des arbres»[51]. Fourmillant d'incohérences et de contradictions, le passage relatif à l'auteur de *Poèmes* repose sur une pétition de principe. Le critique pose en effet que la production grandboisienne exploite «trois thèmes fondamentaux: la conquête de l'espace, le sondage du mystère et l'enivrement dans l'amour» (p. 225). Mais il lui paraît impossible de cerner l'univers du poète «même à l'aide des mots les mieux choisis ou des paraphrases géniales». Aussi recourt-il à un subterfuge: il extrait de l'œuvre trente-deux unités rythmiques (d'où, paradoxalement, toute référence à l'arbre est absente) et les ordonne. Puis il conclut que «l'essentiel d'Alain Grandbois» est dans le poème ainsi forgé (p. 227).

51. La «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois, qui multiplie les rubriques, classe cet article parmi les «Etudes sur la poésie» (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 618).

Les thèmes préférés de l'auteur «y sont plus qu'évidents: espace, mystère, amour». Il y dessine un monde sans rivages. «Dans l'infini se fait entendre une respiration *[où]* tout se confond: la nuit et le jour, le ciel et la mer, l'abstraction et le tangible» (p. 225). Le mystère du temps et du désir croît «dans la perspective de la mer» (p. 227). «Enfin, l'amour domine le mouvement cosmique» (p. 225). Bref, le monde d'Alain Grandbois — «poète de la mer infinie et de la nuit trouée de pourpres étoiles» — compose «une magnifique cosmologie de présences et de solitudes dont les noms s'étaient à jamais perdus dans le frissonnement des aubes éternelles» (p. 227).

«Sur ce bel arrière-plan surgit l'arbre d'Alain Grandbois» qui, parmi ses symboles, n'est ni le plus fréquent ni le plus évocateur, ceux de la mer et de la nuit lui étant bien supérieurs[52]. L'arbre grandboisien ne se distingue jamais «par sa verticalité, sa puissance 'être là'! Cela est d'ailleurs compréhensible: l'homme sans rivages fuit tout objet statique, étant prisonnier des cyclones et des courants»[53]. En réalité, l'arbre de Grandbois est celui des racines et celui des feuilles. «Le premier creuse la ténébreuse distance de la vie souterraine, le second s'associe au thème de l'amour.» Dans sa fonction d'évocation amoureuse, l'arbre «se révèle soit par 'le doux feuillage des yeux', soit par l'irrésistible attirance du corps féminin»[54]. Dans «Poème vingt-cinq», la racine et la

---

52. Si tel est le cas, on est en droit de se demander pourquoi Wyczynski a décidé d'évoquer Grandbois dans une étude consacrée au thème de l'arbre.

53. Wyczynski ne fait nulle mention des poèmes intitulés «Les trois cyprès» — *Rivages de l'homme*, p. 140-141; le syntagme *les trois cyprès* apparaît également à la p. 94 de «Fermons l'armoire...», dernière pièce des *Iles de la nuit* — et «Devant ces bûchers fraternels...» où «S'est dressé le seul Arbre d'Or» (*les Iles de la nuit*, p. 62). On pourrait encore citer ces vers de *l'Etoile pourpre*: «O cyprès O plein accord du jet bleu» (p. 171) et «Parmi les hauts arbres ténébreux» (p. 173). Ils figurent dans «Voiles», remaniement de deux pièces d'abord parues dans la livraison de juin-juillet 1952 de *la Nouvelle Revue canadienne* sous les titres «O douleurs» et «Peupliers». — On verra plus loin que Gilles Derome note chez Grandbois un désir de faire l'arbre et de se tenir debout.

54. P. Wyczynski, *Poésie et symbole*, p. 228. — L'extrait guillemeté par le critique provient de «La morte de nos seize ans» (*l'Etoile pourpre*, p. 224), pièce qu'il intitule erronément.

feuille fixent «les instants d'angoisse et de joie». Ces exemples permettent à Wyczynski d'affirmer que chez Grandbois, la symbolique de l'arbre «révèle une double dimension: éclat d'un ténébreux espace (racines) et mirage d'une jouissance amoureuse (feuilles)».

Mais les deux autres contributions sont plus sérieuses.

7° *L'érotique transcendantale* (Georges-André Vachon)

Dans sa livraison de novembre 1963, *Relations* ouvre ses pages à Georges-André Vachon qui, pour parler d'«Alain Grandbois, explorateur», se fait lui-même explorateur. D'entrée de jeu, Vachon remarque: «S'il est une œuvre qui décourage tout essai de critique explicative», c'est bien celle de Grandbois, abrupte et hermétique. Le lecteur n'a pas à rêver ici d'appuis extérieurs à l'œuvre, affirmation qui n'empêchera pas Vachon d'invoquer Bachelard en cours de route. Livré à ses propres ressources, le critique doit passer à l'attaque: «Pénétrer, donc, en pleine masse poétique et y tracer lui-même les sentiers de son exploration.»

Vachon attire d'abord l'attention sur l'imagerie géographique qui caractérise les récits grandboisiens. A l'instar de Louis Jolliet et Marco Polo, le lecteur des poésies circule «sur des surfaces liquides, *mers* ou *fleuves* parsemés d'*îles*, bordés de *plages*, de *rivages*, et toujours sous la dure coupole du ciel nocturne constellé d'*étoiles*». Ces déplacements pourraient sembler superficiels si l'on n'apercevait, «au niveau des mots-outils, toute une dialectique du *je*, du *tu* et du *nous*, et dans les temps des verbes, l'alternance tout aussi énigmatique du présent et de l'imparfait» — imparfait qui renvoie toujours à une époque antérieure à une certaine date et tout entière dominée par le présent. «Ces particularités syntaxiques montrent qu'il y a ici autre chose qu'un homme au milieu d'un univers purement cosmologique: *[...]* il y a une *histoire*.» En vérité,

«l'exploration du monde, le départ vers les 'sept mers'» résulte de l'expérience d'un grand amour et de son échec; l'univers spatial du poète se construit à partir de ce point précis du temps[55].

Ce fait explique que d'un bout à l'autre de *Poèmes*, l'imagerie géographique se trouve doublée «d'un second système d'images emprunté au corps». Tout au long du recueil, le monde et le corps de l'être aimé apparaissent «en constante surimposition, le poète explore simultanément l'un et l'autre, l'un *par* l'autre». Il procède, pourrait-on dire, «à cette cosmisation de la femme décrite par Bachelard. Femme-paysage, la Fiancée fait corps avec les sources, avec le rocher, et son *genou* lui-même est une *île*»[56]. Chez Grandbois, la connaissance du corps et celle du monde sont «la médiation d'une authentique expérience spirituelle». En d'autres mots, se dessine dans *Poèmes* «une sorte d'érotique transcendantale qui définit assez bien le recueil entier».

Dans la pièce des *Iles de la nuit* intitulée «Ah toutes ces rues...», on voit «le poète progresser, toujours plus loin de la surface, vers le *centre brûlant* de la terre qui est aussi la fine pointe de l'âme et le *cœur* de l'être aimé, centre de l'espace corporel» — cœur qui fait écho à l'étoile solitaire perpétuellement suspendue à la verticale de l'univers. Le cœur et l'étoile finissent par coïncider dès qu'est amorcée l'intégration de l'espace extérieur et de l'espace intérieur: le «cœur pourpre» de *Rivages de l'homme*

---

55. Les deux mots que G.-A. Vachon met entre guillemets proviennent d'un vers de «Fermons l'armoire...»: «Et il ne restait plus que le grand calme fraternel des sept mers» (*les Iles de la nuit*, p. 96). — En 1965, les éditions du Seuil publieront *le Temps et l'espace dans l'œuvre de Paul Claudel: expérience chrétienne et imagination poétique* de Georges-André Vachon, ouvrage dont ne rend pas compte le tome IV du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Fides, 1984).

56. A notre connaissance, c'est Michèle Lalonde qui, la première, a exploré le thème de la femme dans les écrits de Grandbois. Voir les p. 156-160 de la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*. — Nous avons rendu compte de cette étude dans l'«Intermède VI: 1957-1962».

est déjà l'«étoile pourpre» qui fournit son titre au dernier recueil[57]. En prenant la forme de l'étoile pourpre, l'image du centre acquiert «une valence nettement érotique».

Ponctuelles dans l'espace, les images du centre «ont leur pendant temporel: il y a un point précis et central de l'espace avec lequel le poète progresse, mais il y a aussi un 'mortel instant d'une fuyante éternité', un 'éternel instant', une 'heure parfaite'»[58]. Cet instant constitue le point central du temps et de l'espace, le poète travaillant depuis le début à la parfaite intégration de ces catégories. Quelle que soit leur matière, les images du centre se rapportent toutes «à l'instant où le *je* et le *tu*, et autour d'eux, le monde total commencent à exister *dans l'espace*».

Pour conclure, André Vachon (qui, ne l'oublions pas, s'adresse à un auditoire catholique, celui de *Relations*) reproduit trois vers qu'il faudrait, selon lui, très longuement méditer; ils sont aussi l'un des ultimes cris du poète:

> Ils disent que nous nions Dieu
> Alors que nous ne cherchons que Dieu
> Que Lui seul Lui

8° *Tendre géographie, femme abyssale et langage déchiré* (Jacques Brault)

Dans l'article intitulé «D'une tendre géographie», Jacques Brault déclare le 7 mars 1964: Grandbois explore le monde en géographe[59]. Quand le poète veut se l'approprier,

---

57. Dans le poème «Demain seulement», on rencontre ce vers: «Le cœur terrible et pourpre» (p. 126). Quant à l'étoile pourpre, ses occurrences sont nombreuses: elle désigne le recueil de 1957 et le poème qui l'inaugure où elle apparaît deux fois (p. 164 et 166); elle revient également dans «Voiles» (p. 172).

58. Figurant dans *les Iles de la nuit*, «Ce mortel instant d'une fuyante éternité», «L'éternel instant» et «l'heure parfaite» sont respectivement extraits de «Parmi les heures...» (p. 25), «Employant toutes ses forces...» (p. 44) et «Nos songes jadis...» (p. 61).

59. Le titre de cet article s'inspire du poème «Ah terre rongeuse» où l'on peut lire: «Elles étaient rieuses comme ces jeunes filles ° Devant le miroir rituel ° Découvrant la tendre géographie ° — O vertigineuse douceur — ° De la naissance du sein» (*Rivages de l'homme*, p. 122-123). — L'étude de J. Brault est reprise, avec quelques variantes, dans son *Alain Grandbois* (Seghers, 1968, p. 54-59). On précisera que le critique signe un autre texte sur lequel nous reviendrons plus loin.

«s'ouvre devant lui et pour lui quelque abîme où il n'a en partage qu'un univers profond, géologique, toujours fuyant vers sa mort et sa naissance». Ainsi en va-t-il de la femme grandboisienne qui figure «la Fiancée par excellence: promise mais non donnée — une île qui flotte dans le regard, qui invite, qui consent et qui s'éloigne à contre-courant». Lorsqu'on s'agrippe à son rivage et qu'on embrasse son corps, «elle s'enfonce vers son origine et dépayse à jamais celui qui croyait se retrouver en elle». Le collaborateur du *Droit* pose alors cette question: «Comment lire ce qui jamais ne fut que d'une existence virtuelle, comment célébrer la cosmogonie féminine où, semblable à ces anneaux de corail, tout n'émerge que pour s'engloutir»?

Chez Grandbois, la poétisation du corps féminin — corps qui est une des fascinations privilégiées de la poésie —

> ne donne lieu qu'à une espèce de kaléidoscope monotone où réapparaissent pour s'évanouir, isolés, comme amputés de leur signification-mère, ces paumes, bras, yeux, mains, épaules, genoux, hanches et autres épaves d'un corps désassemblé, éparpillé dans les divers poèmes en tonalités lexicales d'une phrase impossible.

Qui plus est, le langage se féminise chaque fois que le poète pose en face de l'homme «l'Autre essentiel et dans sa figure sensible, savoureuse, qui est la femme». Voilà pourquoi «l'instance dialectique d'un langage dévorant et annulant ce qu'il engendre et proclame, forme le nerf par quoi vibre l'imagerie sonore où sans cesse ici se compose et se disloque le corps féminin». En ses modulations verbales, la poésie grandboisienne le remodèle «et en quelque sorte l'innocente du vieillissement et de la décrépitude». Mais ce corps «n'a de réalité que cosmique, c'est-à-dire que l'être métaphysique de la femme ne se dévoile aucunement dans un climat psychologique et moral où la pensée et l'action trouveraient leur compte». Tendre géographie en surface, le corps féminin est une prison et, maints textes l'affirment, un abysse. Liquidité, substance mouvante et

liquoreuse, il «éveille à l'altérité mais enivre et exile de soi. A l'instar du mythe éternel des sirènes, la femme ici est tout à la fois la grande tromperie et la grande vérité».

Ce qu'il y a de déchirant dans la poésie de Grandbois et qui «provoque souvent l'allure syncopée du vers et l'éclatement de l'allégorie en symbole, c'est que du fond même de son être langagier, cette poésie en appelle au salut. D'où le statut quasi sacré de la femme et son pouvoir rédimant». Parvis de toute transcendance, le corps n'a toutefois

> de nécessité que sa quotidienne existence. Or la poésie de Grandbois ne connaît guère la quotidienneté tant la sollicitent et la dressent au-dessus de l'actuel un hiératisme rhétorique et une espèce d'érotisme des confins. C'est le tout ou rien de qui a jeté sa mise dans quelque absolu, et sans le secours, défectueux souvent, des médiations et des contingences.

Heureusement, cette poésie «est infidèle aux ambitions qui la traversent et la désenchantent». Aux points de rupture, l'existence regagne toujours «sur la sourde négation du temps. L'impatience arquée s'amollit en attente, l'avenir afflue, la femme revient à l'homme avec toutes les surprises du monde par son corps réunies et prolongées».

L'art grandboisien ne voudrait qu'être. S'il existe, «c'est bien à cause de son échec». Il en est de même du corps féminin: «Rien de plus précieux, car rien de plus rare et de plus menacé. Quiconque entreprend la quête de ce joyau se condamne au destin d'Orphée: où il se taira et ne remontera point des enfers»; ou, rendu à la surface de la terre et dorénavant seul, il parlera un langage déchiré comme lui-même et mêlé à sa contradiction[60]. «La poésie naît de la faillite de la prose, elle en meurt aussi»[61].

---

60. S'il ne se réfère pas ici à la causerie diffusée le 11 septembre 1953 sur les ondes de Radio-Canada et où Pierre Emmanuel a entretenu ses auditeurs du «thème orphique» dans la poésie grandboisienne, Jacques Brault le fera dans *le Devoir* du 7 novembre 1964.

61. Le 7 novembre 1964, Brault écrit: «Dans les rapports, parfois tendus, de la prose et de la poésie, c'est la poésie qui fonde l'être de la prose; par contre, la poésie ne saurait exister et déployer l'apparaître de son monde sans la prose qui dès les origines subvenaient aux besoins sémantiques de la parole humaine» (*le Devoir*, p. 25). Il ajoute: la poésie «n'est point ailleurs, elle n'est pas ici — elle est; et jusque dans les pires démissions de notre langage quotidien, et

B. LECTURES DIACHRONIQUES

Axés sur le dynamisme de *Poèmes*, les trois textes assez longs de cette deuxième catégorie développent respectivement les thèmes de l'amour et de la mort, de l'appartenance et de l'universalisme, et de l'échec.

1º *Amour et mort: de la véhémence au désabusement* (Jean Hamelin)

Chroniqueur au *Devoir*, Jean Hamelin déclare le 14 septembre 1963: presque sans failles, «la poésie d'Alain Grandbois résiste à l'analyse la plus minutieuse et la plus serrée. Elle continue d'enchanter et de dérouter, de s'imposer et d'être insaisissable tout à la fois, de poser maintes interrogations» auxquelles il est malaisé de répondre[62]. Après avoir hésité entre deux attitudes — se laisser étouffer par le respect ou relire Grandbois vingt ans plus tard comme si son message venait tout juste de lui parvenir —, le critique opte pour la seconde «qui tourne intégralement à l'avantage» de l'écrivain.

Comme tout grand poète, l'auteur de *Poèmes* exploite deux thèmes essentiels: l'amour et la mort, qu'on ne peut dissocier tant ils sont intimement liés. La fuite du temps, l'effondrement des structures du monde, la protestation véhémente élevée contre l'immobilisme d'une génération, la compassion pour l'homme souffrant, blessé, humilié, l'interrogation des voix anciennes, la présence de l'absence[63], l'amère saison des regrets, l'éternel recommencement dans la détresse et la joie, la soif d'absolu, voilà autant de motifs qui convergent vers les deux thèmes majeurs et ont d'autant plus de

---

jusque dans la faillite de la moindre parole donnée.»

62. La livraison de mai 1964 de *Québec 1964*, revue de la Délégation générale du gouvernement du Québec à Paris, reproduit sept poèmes de Grandbois et les recensions de Jean Hamelin et Gilles Marcotte.

63. On rappellera qu'un recueil de Rina Lasnier, paru à l'Hexagone en 1956, s'intitule *Présence de l'absence*.

signification que Grandbois s'identifie toujours à eux «de la façon la plus définitive et la plus entière».

Dans *les Iles de la nuit*, l'expression poétique est la plupart du temps intimiste et discrète, bien qu'un lyrisme triomphant éclate à l'occasion. «Souvent, le cri du poète rejoint 'les toits du monde'»[64] — cri proféré par un nageur de grande eau qui explore toutes les richesses des profondeurs sous-marines pour en rapporter des images d'une luxuriance encore inconnue avant lui au Canada français[65]. Parfois, l'absence lui fait perdre jusqu'au souvenir du passé; le temps qui fuit abolit la mémoire, le poète se trouvant, pourrait-on dire, «scindé en deux par rapport à ce que fut sa jeunesse». Mais l'espèce de nostalgie, perceptible à travers toute l'œuvre, «n'a jamais rien de mièvre ni de lancinant; aussi l'évocation en est-elle plus frappante, plus convaincante encore».

Le silence et la mort prédominent également dans *Rivages de l'homme*, recueil marqué par le «grand chaos des années de guerre». Enchaîné, dénué de tout moyen d'action, impuissant devant la tâche immense qui le sollicite, le poète contemple le spectacle d'un monde apocalyptique, «mais refuse 'l'émouvante évasion d'une aube libératrice'»[66]. Tourné vers son passé, vers les paysages de l'enfance et vers les amours évanouies, il les «considère avec une nostalgie appuyée». Enfin, *l'Etoile pourpre* plonge de nouveau le lecteur «dans un monde pétrifié à la suite de quelque désastre». Ici, Grandbois dresse «son bilan d'homme: c'est un cri désabusé. Il se regarde et se trouve étranger à lui-

---

64. «Avec des cris montant jusqu'aux toits du monde» appartient au poème «Le feu gris...» (p. 26).

65. Dans la livraison de janvier-mars 1956 de la *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, René Garneau a tracé ce portrait du futur poète: à vingt ans, il «était déjà un nageur libre qu'aucun rivage ne pouvait fixer» (p. 51). Aujourd'hui, il est «un plongeur de fond aux muscles assoupiis par une culture inquiète. Son œil est fait aux grandes profondeurs».

66. Dans la pièce intitulée «Libération», on rencontre ces deux vers: «Je refuse l'émouvante évasion ° D'une aube libératrice» (p. 112).

même. 'Ma solitude m'a glacé', note-t-il»[67]. La lutte contre les titans est par trop inégale, et «le parcours des longs fleuves»[68] est désormais interdit au poète «presque anéanti par son destin».

2° *De la contestation à la réconciliation, ou l'universalisme* (Gilles Marcotte)

Le même jour, le cahier «Arts et lettres» de *la Presse* publie un long article composite où Gilles Marcotte parle non seulement de la vie de Grandbois (axée sur les voyages), mais également de *Poèmes* et de la fortune critique de leur auteur que certains lecteurs voudraient peut-être plus engagé[69]. Des *Iles de la nuit* à *l'Etoile pourpre* «se dessine, selon Marcotte, une évolution qui va dans le sens d'une réconciliation — toujours hasardeuse, menacée» (p. 2). D'un recueil à l'autre, la poésie grandboisienne se décristallise. Dans sa beauté sauvage, le livre de 1944 n'accueille «que des paysages éclatés, paysages de fer et de feu» d'où la personne est exclue. Dans *Rivages de l'homme*, par contre, «les squelettes aimés... tous ceux qui nous ont délivrés» revivent dès les premières pages[70]. Entreprenant sa recherche du temps perdu, le poète, au plus profond de lui-même, «va recueillir les images de douceur qui désormais ne cesseront *[...]* de jouer en contrepoint avec les duretés métalliques du refus». Mais il ne retrouvera le temps de l'amour (trop court il est vrai pour déployer toutes ses effloraisons charnelles) que dans *l'Etoile pourpre* où «l'étau se desserre encore: un bref

---

67. Dans «Je savais», Grandbois écrit plutôt: «Ma solitude me glace» (p. 204).

68. «Le parcours des longs fleuves est interdit» appartient à la pièce intitulée «Rien» (p. 213).

69. Dans la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois, cet article est classé sous la rubrique «Etudes sur la poésie» (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 617). — Nous parlerons de la vie de Grandbois dans la partie consacrée au mythe, et de la fortune critique de l'écrivain dans la conclusion du présent chapitre.

70. Les vers «Alors tous les squelettes aimés ° Tous ceux qui nous ont délivrés» appartiennent au poème intitulé «Le silence» (p. 105).

loisir est accordé, qui permet l'apparition de fulgurantes images du bonheur» — bonheur d'autant plus précieux qu'il s'inscrit dans un contexte existentiel dominé par l'absurde et la vision de la mort. Le critique voit un autre signe d'évolution «dans le passage du 'dur œil juste de Dieu' au 'beau Christ d'innocence' qui apparaît dans *l'Etoile pourpre*[71]. (Mais attention: le Dieu de Grandbois, Guy Sylvestre le note avec justesse, est un 'Dieu inconnu')»[72].

Dans un autre ordres d'idées, Marcotte dit ignorer si certaines pièces des *Iles de la nuit* ont été composées avant le retour de Grandbois au Québec[73]. En tout état de cause, il paraît significatif au critique que l'essentiel de l'œuvre poétique «ait paru au Canada — c'est-à-dire après le grand essor des voyages». Quand l'écrivain «devient pleinement poète, une certaine conclusion s'est déjà imposée à lui; il a fait le tour des choses et découvert que, par delà la diversité des apparences, la même question de l'homme ne cesse *[...]* de se poser». Aussi l'exotisme extérieur est-il presque totalement absent de la poésie de Grandbois qui «ne burine pas, comme Paul Morin, des turqueries, des chinoiseries. Les 'orgues moussues des souvenirs' ne l'encombrent pas de détails»[74]. Cette poésie refuse les prestiges faciles de l'exotisme parce «qu'elle est partout chez elle: le monde est son aire. Peu lui importe les oripeaux du cosmique; elle en a l'ampleur, dans l'espace et dans le temps.» Quand le poète écrit *nous*, il s'agit d'un *nous* véritablement universel, total. Les rares circonstances invoquées «sont de nature

---

71. «Le dur œil juste de Dieu» apparaît dans «Rivages de l'homme» (p. 159), et «Ah beau Christ d'innocence», dans «Ton sommeil» (p. 179).

72. Guy Sylvestre mentionne deux fois le «dieu inconnu» de Grandbois: d'abord dans sa recension de *l'Etoile pourpre* parue dans la livraison de juillet 1958 de *The University of Toronto Quarterly* (p. 548), puis dans l'hommage qu'il rend au poète dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté* (p. 163) et auquel Marcotte se réfère ici.

73. A cette question, on peut répondre par l'affirmative. Voir la note 30 du présent chapitre.

74. «Orgues moussues des souvenirs» est le vers inaugural de «Ah terre rongeuse» (*Rivages de l'homme*, p. 121).

planétaire: la guerre, par exemple, et ces 'quarante millions de beaux cadavres frais'»[75]. L'originalité de Grandbois consiste à «faire déboucher un drame personnel sur les plus vastes théâtres. Ce qui sourd du cœur, la douloureuse expérience de la fragilité, de la temporalité de l'amour, devient aussitôt la mise en cause du monde».

Ces considérations amènent l'auteur d'*Une littérature qui se fait* à soulever une question «suscitée moins par l'œuvre elle-même que par le paysage social dans lequel elle s'inscrit»: en quoi l'art de Grandbois est-il canadien-français (p. 2-3)? En 1944, les exégètes qui ont salué la parution des *Iles de la nuit* ne se sont pas ingéniés à leur trouver des résonances canadiennes. Ce «recueil révélait un poète de premier rang, un poète universel, et cela paraissait bien suffisant» (p. 3). Présentant l'écrivain à la Société des gens de lettres de France, René Garneau déclarait cependant en février 1956: «Comme les fleuves et les archipels de Grandbois évoquent subtilement une géographie que nous connaissons bien». Quatre ans plus tard, «le jeune poète Yves Préfontaine fera des remarques analogues»[76]. Les signes d'appartenance retenus par ces deux commentateurs «peuvent paraître insuffisants à ceux qui — consciemment ou non — exigent de la littérature qu'elle assume clairement, voire tapageusement», les particularismes. Au Canada français, conclut Marcotte, on a quelques raisons de douter que la description soit «le seul, le meilleur moyen de rendre compte poétiquement des formes d'un pays, d'une nation».

---

75. «Ils étaient quarante millions de beaux cadavres frais» appartient au poème de *Rivages de l'homme* intitulé «Le silence» (p. 106).

76. G. Marcotte cite alors un passage du témoignage d'Yves Préfontaine paru à la p. 183 de la livraison de mai-août 1960 de *Liberté* et dont nous avons rendu compte dans l'intermède précédent.

3º *L'échec: de l'aliénation à la délivrance problématique* (André Brochu)

Collaborateur à *la Crue*[77], André Brochu signe un important article intitulé «De la nuit à la délivrance du jour» et publié en deux tranches: le 15 octobre et le 1er novembre 1963[78]. Quiconque franchit le seuil d'un langage d'abord obscur («tant il se refuse à toute compromission avec la parole quotidienne») et se familiarise avec la thématique d'Alain Grandbois, celui-là découvre un univers très rigoureux dont aucun élément n'est superflu (15 octobre). Cherchant à définir l'art grandboisien, Brochu dit qu'il émane d'une vision du monde foncièrement classique proche de la pensée pascalienne. Celle-ci se caractérise par «la mise en présence de l'homme avec la totalité du cosmos: l'homme est confronté avec un espace et un temps absolus, et sa contingence lui apparaît dans l'impossibilité de s'égaler à l'infini». Cette vision engendre un cercle vicieux, «prolégomène à une interrogation plus 'moderne' sur l'être: l'homme est angoissé du fait de son infinie petitesse, de sa contingence; mais cette angoisse est elle-même futile, puisqu'elle est humaine». En vérité, poser le problème de l'homme en regard de l'absolu équivaut à une contradiction, puisque c'est l'homme lui-même qui décide de cet absolu et que c'est «par l'homme que cet absolu prend un sens. A ce moment, tout devient jeu, apparence, illusion.» A l'être, il ne reste qu'à «s'engloutir dans les choses. C'est la vocation du caillou». S'il y a finalement coïncidence parfaite entre l'homme et le monde, «c'est dans la destruction et la mort».

---

77. Il s'agit d'un journal bimensuel jéciste destiné aux étudiants des collèges classiques, des écoles normales et des écoles d'infirmières.

78. On rappellera que la page «Du même auteur» de *Rivages de l'homme* annonçait en 1948 la sortie prochaine de *Délivrance du jour*, recueil jamais publié. En apparence anodin, ce fait a fortement marqué la lecture que les critiques ont faite des poèmes grandboisiens. A ce sujet, voir, dans la présente étude, le début du chapitre VII consacré à la réception critique immédiate de *l'Etoile pourpre*. — Sur la pensée d'André Brochu, voir la «Présentation» de François Ricard pour *l'Instance critique 1961-1973* (Leméac, 1974), recueil qui reprend l'étude de *Poèmes*.

Le texte de Brochu, avons-nous précisé, se divise en deux parties. Dans un premier temps, il met en lumière le thème de l'échec dans *les Iles de la nuit*: échec du poète face à lui-même et face au monde qui est une constante dans la production de Grandbois, «comme il le fut de toute une époque de la poésie canadienne-française» (1er novembre). L'univers grandboisien est d'abord celui du corps humain qui permet au poète «de comprendre et de conjurer la réalité cosmique» (15 octobre). Face à celle-ci s'étend l'espace des *Iles de la nuit*, tout intérieur — espace également humain grâce à la ville aux «rues jalonnées de réverbères dont les halos symbolisent les îles de la vie tout au long de la nuit».

Ces dimensions spatiales se doublent de «dimensions temporelles déterminées. Autant l'inaccessible mesure l'espace, autant l'éternel est la mesure du temps». Ce mortel instant qu'est la vie humaine n'est rien en comparaison du temps infini. Le passé est mort. Sans cesse associés, hier et aujourd'hui composent les facettes d'un même échec. «Quant à 'demain', il n'existe que comme une menace». Essentiellement négative, la parole du recueil de 1944 «tire sa valeur non pas de ce qu'elle nie mais de ce que, à travers sa négation, elle dévoile». Au confluent d'un espace et d'un temps illimités, à la face des millénaires et des constellations, le poète profère un «cri désespéré où se retrouve toute l'angoisse d'un peuple aux prises avec son destin».

Dans un second temps, l'auteur de *Privilèges de l'ombre* remarque: «De l'expression (réussie) de l'échec à une expression de la réussite (qui ne soit pas un échec), il y a une longue démarche que Grandbois» a tenté de poursuivre dans *Rivages de l'homme* et surtout dans *l'Etoile pourpre* (1er novembre). Est-il parvenu à la «'délivrance du jour', à la réconciliation de l'art et du bonheur»[79]? S'il pose cette question, ce n'est pas

---

79. Le syntagme «la délivrance du jour» apparaît dans «Demain seulement» (*Rivages de l'homme*, p. 125).

que le critique privilégie «le moindrement l'expression de la joie à celle de la tristesse en art». En effet, ce serait lui imposer des normes parfaitement extérieures, ce qui n'empêche pas Brochu de «légiférer».

> Si l'œuvre vise à redéfinir la relation de l'homme à l'univers, si elle est exigence d'un surcroît d'humanité, si elle tend à traduire sans cesse, pour son époque et à travers elle, la totalité du vrai, il est normal qu'elle aspire à se faire l'expression du bonheur, c'est-à-dire d'être cette plénitude d'être, et par conséquent une recherche (certes douloureuse) de la liberté et de la joie.

Tout au long de son œuvre, Grandbois s'est acheminé vers une telle sérénité, mais sans jamais y accéder.

Depuis *les Iles de la nuit* (où prédominent le noir et le blanc) jusqu'aux derniers vers, une évolution réelle se fait cependant sentir. «Les thèmes sont approfondis et davantage unifiés.» L'un d'eux acquiert une importance de plus en plus grande au fil des recueils: celui du pourpre, du sang. Présent dans la plaquette de 1944, il revient surtout dans les deux suivantes. Couleur non point minérale mais liquide, le pourpre évoque l'intimité. Il renvoie «à la vie, à la chaleur de la vie», humanisant ainsi la poésie de Grandbois. Parmi tous les astres qui constellent son firmament poétique, «'l'étoile pourpre' brille d'un éclat unique, irremplaçable. Elle est la figuration profonde d'un espoir douloureusement arraché à l'angoisse» — espoir toujours déçu mais réel qui ajoute au désespoir trop parfait des *Iles* une touche plus pathétique. S'achevant sur un murmure ambigu, *l'Etoile pourpre* «n'indique ni victoire ni défaite; ou s'il s'agit de victoire, elle est au passé et ne saurait en rien préjuger du présent et de l'avenir».

Quoi qu'il en soit, la valeur de la poésie de Grandbois réside dans ce fait: «Beaucoup plus que l'expression d'un drame personnel», elle crie la détresse et l'espoir malgré tout indestructible d'un peuple aliéné lui aussi en quête de délivrance, tout grand écrivain se faisant, «fût-ce par les moyens les plus détournés, le porte-parole de l'homme, c'est-à-dire de l'humanité concrète» qui travaille à sa propre libération

(15 octobre). En terminant, Brochu formule le vœu que les poètes à venir. en particulier Paul Chamberland, «seront les chantres du matin tant attendu[80]. Les vrais créateurs, et Grandbois en est un, sont toujours au diapason de leur époque» (1er novembre).

C. LA CRITIQUE EN PROCES

Au nombre de deux, les textes de la dernière catégorie sont dictés par la critique consacrée à Grandbois. Après l'avoir révoquée en doute, les commentateurs proposent leur propre lecture, l'un d'eux contestant finalement la validité et la pertinence des études «scientifiques» qui prennent pour objet la poésie.

1° *Un poète non pas universel mais canadien-français* (Gilles Derome)

Au mois de novembre 1963, Gilles Derome signe dans *Cité libre* un compte rendu qui n'est pas sans rappeler celui que Pierre Trudeau avait fait paraître dans la livraison de novembre 1941 d'*Amérique française* sur *les Voyages de Marco Polo*. On précisera que «Confrontation d'Alain Grandbois», qui constitue une charge contre le poète et son mythe, ressemble à un canevas. Ecrit sur le mode télégraphique et plein de sous-entendus, l'article multiplie les hypothèses. Pour les étayer, Derome accumule des extraits de *Poèmes*. Souvent, il se contente de juxtaposer des mots qui, à la limite, ne prouvent rien. Car au lieu d'en tirer parti, le critique passe à une autre idée qu'il délaisse presque aussitôt.

---

80. Un espoir identique clôt le mémoire de maîtrise de Pierre Châtillon (accepté par la faculté des Lettres de l'Université de Montréal en septembre 1961) dont nous avons rendu compte dans le précédent intermède. — André Brochu et Paul Chamberland figurent parmi les fondateurs de *Parti pris* dont le premier numéro paraît en octobre 1963.

D'entrée de jeu, il affirme qu'«on commet toutes sortes d'erreurs faciles» à propos de Grandbois (p. 26). Depuis Berthelot Brunet, il se trouve toujours quelqu'un pour comparer le poète à Paul Claudel et Saint-John Perse[81]. «C'est n'avoir jamais lu Claudel et rien compris à Perse.» L'auteur de *Qui est Dupressin?* prend donc la plume pour rectifier l'erreur de ses collègues. Intéressé au drame de Grandbois qu'il refuse de réduire à un quelconque malaise psychologique, il relit le *Baudelaire* de Jean-Paul Sartre et *la Poétique de l'espace* de Gaston Bachelard, ouvrages qui éclairent assez bien «l'univers de celui qui 'n'est pas encore guéri de la peine de continuer de vivre'»[82].

Grandbois ayant «fait le tour du monde» (p. 26), sa poésie devrait en conséquence évoquer «une géographie fabuleuse» qui montrerait qu'«il ne vit pas en vase clos», opinion rejetée par Derome (p. 28). Dans *Poèmes*, il y a «surtout 'une maison'. Une architecture.» Un collège de campagne, voire un petit séminaire, représente «le climat premier de sa maison intérieure» (p. 27). Là, le futur poète affronte, à l'instar d'Isidore Ducasse, le «'complexe de rhétorique' dont parle Bachelard[83]. L'absence de ponctuation en est la preuve chez Grandbois»[84].

---

81. Dans une recension des *Iles de la nuit* (*le Canada* du 14 septembre 1944) et dans son *Histoire de la littérature canadienne-française* (l'Arbre, 1946), B. Brunet, qui ne mentionne pas Claudel (ce qu'il fera en décembre 1944 dans *la Nouvelle Relève*), accole cependant les noms de Saint-John Perse et de Grandbois.

82. G. Derome, *Cité libre* (novembre 1963): 27. — Dans «La morte de nos seize ans», on trouve ces trois vers: «Peut-être ne suis-je pas encore ° Guéri de la peine ° De continuer de vivre» (*l'Etoile pourpre*, p. 226). — Selon Derome, Grandbois s'apparente à Balzac, Lautréamont et Eluard. Nous reviendrons sur ce palmarès dans la partie qui traite du mythe.

83. Gaston Bachelard diagnostique plutôt un «complexe de culture».

84. G. Derome, *Cité libre* (novembre 1963): 26. — Peu claire, cette référence appelle des précisions. Dans son *Lautréamont* (José Corti, 1939), Bachelard observe qu'au lycée, le rhétoricien exerce une volonté de puissance d'ordre intellectuel sur les élèves de seconde — volonté «d'ailleurs mise à rude épreuve par le 'complexe de supériorité' du professeur» (p. 83). Les *Chants de Maldoror* sont l'écho d'un drame de culture né dans une classe de rhétorique «et qui doit se résoudre dans une œuvre littéraire» (p. 99), les plagiats, «les choix indiscutés du goût, les critiques tranchantes sans preuves objectives» constituant les séquelles de ce drame (p. 84).

Quoi qu'il en soit, le monde de Grandbois est «une sacristie» (p. 27). Il ne dépasse guère «les limites d'un confessionnal», fait expliquant que le poète plaise à tant de jeunes Canadiens[85]. «Son univers 'sidéral' a tout du roman policier» et du tribunal (p. 27). «Après avoir fermé l'armoire 'aux sortilèges et aux poisons'», celui qui est avocat emploie le langage de la justice[86].

La géographie et l'architecture grandboisiennes servent de support à l'«exploration du corps humain, de ses plages et de ses montagnes, de ses fenêtres et de ses greniers» (p. 28). Voyageur, Alain Grandbois ne s'éloigne toutefois jamais de sa peau, et sa poésie, à l'image de celle du Baudelaire dépeint par Sartre, est le fait d'un «homme qui ne s'oublie jamais». Combinées, les images du paysage, de la maison et du corps «mènent très vite à la représentation de la première maison et du premier corps»: la mère, le poète pleurant «le refuge par excellence, l'abri total, son enfance».

Certes, l'écrivain se livre à «une entreprise de désintoxication», mais il ne la mène pas à terme, ce qu'indique la récurrence de certains mots (p. 27). Apparu à la fin des *Iles de la nuit*, l'adverbe *trop* revient une vingtaine de fois dans *Rivages de l'homme.* Il signifie une condamnation de l'aventure de Grandbois qui «a dépassé les bornes». Quant à la locution adverbiale *en vain*, véritable leitmotiv, elle témoigne d'«une étonnante dialectique de l'inutile» (p. 28).

«Essentiellement canadien-français», Grandbois souffre de cette condition (p. 27). Qui plus est, «il n'est jamais sorti de lui-même, ce qui n'enlève rien à la grandeur de

---

85. G. Derome, *Cité libre* (novembre 1963): 28. — Vraisemblablement, le critique décoche ici une flèche aux «jeunes» poètes de l'Hexagone et aux collaborateurs de *Parti pris* en train de ressusciter le nationalisme, doctrine pourfendue par Pierre Trudeau et sa revue *Cité libre.*

86. G. Derome condense ici deux vers de «Fermons l'armoire...»: «Fermons l'armoire aux sortilèges» et «Fermons l'armoire aux poisons» (*les Iles de la nuit*, p. 93 et 95).

son aventure»[87]. Aussi Derome recommande-t-il d'éviter d'en faire un poète vivant d'il ne sait «quelle universalité creuse» (p. 27). Cette recension de *Poèmes* se termine par un rappel à l'ordre. «Le monde, l'homme et Dieu, toujours. Il faut accepter la condition humaine telle qu'elle est. Aucune poésie et aucune métaphysique ne peut faire l'économie de l'un de ces trois termes. La grandeur et le message de Balzac et de Grandbois se trouvent dans leur échec. Interdiction d'en vivre» ou, si l'on préfère, de s'en inspirer (p. 28).

2° *L'écoute de la tendresse ou l'explication inutile* (Jacques Brault)

Le Devoir du 7 novembre 1964 publie un très long article de nature épistémologique où Jacques Brault postule que la poésie de Grandbois ouvre, par son mode d'existence propre, «un monde irréductible à toutes les définitions» (p. 24) et qu'il s'agit de nommer, «en deçà de l'ambiguïté où s'affrontent les contraires» (p. 25), selon sa manière d'être originaire[88]. Sa condition de simple lecteur suggère au critique une suprême ambition: retracer, dans le cours même de sa lecture, «le dessein profond de la poésie de Grandbois» (p. 24). Plus précisément, il cherche à retrouver sa première lecture de *Poèmes* durant laquelle il a «éprouvé plus ou moins distinctement, immédiatement» le *quid proprio*, la différence, le singulier expressif, ce qui rend l'art

87. G. Derome, *Cité libre* (novembre 1963): 26. — On peut se demander en quoi consiste la grandeur de l'aventure de l'éternel adolescent qui, empêtré dans le narcissisme, vit en vase clos dans un collège de campagne, un petit séminaire, une sacristie, un confessionnal ou un tribunal.

88. Ce texte de J. Brault est également repris (avec de nombreuses variantes) dans son *Alain Grandbois* (Seghers, 1968, p. 60-85). — Dans la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois, il est classé sous la rubrique «Etudes d'ensemble et thématiques» (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 613).

grandboisien à nul autre pareil[89]. La plus élémentaire prudence conseille à l'auteur de *Trinôme* de s'en remettre d'abord à deux méthodes critiques éprouvées, le thématisme et le structuralisme, qui «connaissent actuellement une faveur prodigieuse» — méthodes qu'il jauge ensuite.

Entichés de la prospection des thèmes, plusieurs commentateurs cèdent à «la facilité de réduire au thème tous les éléments et tous les sens de l'œuvre». Un premier inconvénient de cette méthode «est qu'elle peut aller à l'infini avec la conséquence qu'on ne saura jamais très bien ce qu'est un thème». Qui pis est, il y jouit «d'une espèce d'antériorité radicale qui le consacre dans son autonomie objective et le pose comme une réalité préformée par rapport à l'entreprise poétique». S'il est l'élément séminal de l'œuvre et ce qui la fonde dans une lisibilité suprahistorique, alors le thème «n'a par lui-même et en lui-même aucune originalité, aucune singularité»; il est commun et banal. En outre, les thèmes d'un texte poétique «ne peuvent être nombreux et finissent à plus ou moins longue échéance par se résumer» à ceux de l'amour et de la mort.

Par ailleurs, le structuralisme (qui emprunte à la linguistique, et où la sémantique générale et la théorie de l'information jouent un rôle de plus en plus important) «procède par schémas synchroniques et diachroniques». Surtout à l'aise dans le domaine de la communication et de la signification, cette autre méthode emprunte «des voies certes toujours profitables à l'exploration du langage, mais souvent désastreuses pour la poésie qui demande moins à donner ou à recevoir un sens qu'à être à elle-même son propre sens». A ce stade de sa réflexion, Brault invite la critique à préciser son vocabulaire, à distinguer, pour chaque œuvre en particulier, «thème, prétexte,

---

89. En vérité, J. Brault cherche à circonscrire la poétique de Grandbois. Par poétique, il entend une philosophie de l'acte poétique, une esthétique de la poétisation, une analyse technique des moyens qui concourent à l'avènement du poème, une «interprétation critique des thèmes et des structures. Un peu de tout cela et autre chose».

modulation, accent, variation, timbre, nuance, structure, ton». Il n'empêche que le thématisme et le structuralisme lui paraissent démunis «devant cet inaliénable qu'est l'expression poétique, la forme des formes, l'inobjectivable par excellence et qui est pourtant objectif».

Dans son souci de repérer sur la physionomie de *Poèmes* «des traits expressifs qui permettent de nommer, peut-être même catégoriser la voix, la tonalité fondamentale de la poésie de Grandbois», Jacques Brault se tourne vers diverses contre-épreuves susceptibles de confirmer ou d'infirmer la qualité affective du sentiment ressenti dans l'innocence de la première lecture. En plus de confronter les différentes versions d'un poème, le critique s'inspire de la statistique. Eu égard à Grandbois, l'étude des quelques données recueillies éclaire «quant à une impression de lecture: une certaine solennité, une certaine hauteur ou gravité qui pourraient caractériser» l'attaque du poème. En dressant l'index lexical de *Poèmes*, on établirait qu'il n'y a chez le poète «aucun exotisme, aucun pittoresque, aucune propension au rare et à l'insolite, en somme aucun baroque»[90]. Le collaborateur du *Devoir* propose également de consulter la cryptographie, science «qui calcule la fréquence des lettres du discours et qui constitue une aide précieuse dans l'application de certaines lois phonétiques au cas de la poésie» (p. 25). Enfin, la psychanalyse et la phénoménologie mettraient en évidence «la douce insistance de deux modulations importantes: l'eau, grande *[matrice]* de la vie; le corps». lieu des transparences et des opacités[91]. Au terme de ce survol, Brault note que le repérage des accords privilégiés de *Poèmes* ne rend aucunement raison de la tonalité poétique de l'œuvre. «Il y a une limite que l'analyse ne franchit pas», et c'est le mys-

---

90. J. Brault, *le Devoir* (7 novembre 1964): 25. — En 1966, le Centre de calcul de l'Université de Montréal éditera le *Dictionnaire du vocabulaire d'Alain Grandbois* de Jean-A. Baudot.

91. Dans *le Devoir* apparaît le mot *motrice*, coquille corrigée dans l'*Alain Grandbois* (Seghers, 1968, p. 82).

tère de cela que le critique appelle la voix d'Alain Grandbois et qu'il essaie néanmoins de circonscrire.

La poésie grandboisienne affirme et inscrit dans la parole menacée l'existence affective d'une tendresse éloquente, expression-clef de l'œuvre, qui pose un univers vénusien d'affinité, voire de fusion[92]. Cette poésie répète inlassablement et clame au besoin la blessure par où fuit l'être — blessure qui est une ouverture sur le monde et sur l'autre, en particulier la femme. D'où le pouvoir de détester sa propre mort «et le paradoxe d'être et de se percevoir heureux dans le malheur. Tel est l'être de tendresse: tout ce qu'il n'a pas, tout ce qu'il perd creuse en lui une liberté, un désir de faire et, du même coup, de se refaire». En définitive, ce que Brault nomme la *poésie d'Alain Grandbois* consiste en «une manière d'être au monde par la parole la plus fidèle à son libre dessein et à sa gratuite joie de parler: la poésie même» qui n'a nullement besoin d'explication. Il suffit d'écouter et, mieux, d'entendre la voix de Grandbois, «celle-là même qui n'est qu'à lui et qui ne peut *[...]* venir que de lui». Si le poète-critique ignore ce qu'elle est, il sait d'une «vérité incertaine», et jusque dans son corps, qu'elle existe, tant elle lui «donne plaisir au langage des hommes et faculté d'être plusieurs en un seul».

Encore une fois, la question du sens est au cœur de la réception critique immédiate d'un recueil d'Alain Grandbois. Plusieurs exégètes soulèvent le problème du sens existentiel. Dans *Poèmes*, la connaissance du corps et celle du monde sont la médiation d'une authentique expérience spirituelle; s'autorisant de quelques vers, Georges-André Vachon

---

92. Dans son *Alain Grandbois*, Jacques Brault écrivait déjà en 1958: la poésie orageuse de Grandbois «évite d'être crispante par le recours au thème de la tendresse que certains commentateurs *[...]* ont souvent négligé — quand ils ne l'ont pas jugé comme une faiblesse» (Fides, p. 7). Le critique indique ici un créneau qu'il occupera par la suite.

conclut que Grandbois ne cherche que Dieu. Auguste Viatte reproduit lui aussi les mêmes vers, mais il précise que le témoignage du poète s'ajoute au chœur des hommes devenus inconsolables d'avoir perdu la lumière. A la suite de Guy Sylvestre, Gilles Marcotte constate que le Dieu de Grandbois, contrairement à celui de l'Eglise, est un dieu inconnu, sinon inconnaissable. Chantre intarissable du corps féminin qui éveille à l'altérité, le Grandbois dépeint par Jacques Brault a jeté sa mise dans quelque absolu, mais sans le secours des médiations et des contingences[93]. Pour Guy Labelle, une soif d'absolu habite l'auteur de *Poèmes* qui, cependant, ne parviendra jamais à l'étancher[94].

A ce stade, on signalera l'importance accordée par les commentateurs à l'idée d'échec[95]. Chez Grandbois, remarque Georges-André Vachon, l'exploration du monde résulte d'un échec amoureux. Si Gilles Derome enregistre l'échec du message de Grandbois, Jacques Brault écrit que l'art du poète existe à cause de son échec. Il n'y a pas jusqu'à André Brochu qui ne fixe le regard sur l'échec de Grandbois face à lui-même et face au monde. Des *Iles de la nuit* à *l'Etoile pourpre*, l'écrivain chemine de l'expression réussie de l'échec à une expression de la réussite (il est vrai problématique) qui ne soit pas un échec. Mais Brochu ne s'appuie pas sur l'expérience du revers pour en appeler à Dieu. Epris de matérialisme, le critique croit en effet que le recours à l'absolu, loin de rien résoudre, ne mène qu'à l'impasse ou à la contradiction, puisque c'est l'homme lui-même qui, en définitive, décide de cet absolu et le construit de toutes pièces. Si en 1963 les exégètes posent encore la quête grandboisienne d'absolu, ils l'envisagent toutefois sous un angle plus laïque ou moins strictement religieux.

---

93. En 1964, Jacques Brault ne pose plus le thème religieux au centre de la poésie de Grandbois, comme il l'avait fait dans la revue *Lectures* du 1er avril 1958.

94. Jean Hamelin parle également de soif d'absolu.

95. On rappellera que l'idée d'échec est au cœur des mémoires de maîtrise de Léopold Leblanc et Pierre Châtillon (l'Université de Montréal, 1957 et 1961) dont nous avons rendu compte dans l'intermède précédent.

Les critiques traitent en outre de la question du sens intelligible en poésie. Plus facile à lire en 1964 qu'au moment de leur découverte quelque vingt ans plus tôt, les poèmes grandboisiens comportent malgré tout une part d'ésotérisme (G. Sylvestre). Au premier abord obscure (A. Brochu), l'œuvre continue de poser maintes questions auxquelles il est malaisé de répondre (J. Hamelin)[96]. Hermétique, elle découragerait même l'interprétation, ce qui n'empêche cependant pas André Vachon de proposer la sienne.

Pour déchiffrer ce texte dit obscur, la critique élit de nouveau la perspective thématicienne. Si Guy Robert dégage le thème de la solitude, Guy Sylvestre et Auguste Viatte développent plutôt ceux de la mort et du bonheur. Pour sa part, Guy Labelle étudie l'image de la neige qui symbolise l'illusion de l'enfance et de l'amour, deux thèmes que celui de la mère permet d'unir et sur lesquels une majorité de commentateurs braquent les feux. Tandis qu'André Brochu, Jean Hamelin et Gilles Marcotte relèvent (sans le déprécier) le thème grandboisien de l'enfance, Gilles Derome, qui y voit une espèce de fixation au passé, le connote négativement. Avec ceux de l'espace et du mystère, la poésie de Grandbois privilégie le motif de la jouissance amoureuse (P. Wyczynski). A l'érotique transcendantale d'André Vachon fait écho l'érotique des confins de Jacques Brault qui parle encore de tendresse éloquente et s'attache au corps disloqué de la femme où tout n'affleure que pour s'anéantir[97]. Le corps grandboisien retient également l'attention de Brochu, Vachon, Wyczynski et Labelle (particulièrement sensible à l'«acte

---

96. De l'univers grandboisien, Paul Wyczynski écrit qu'il est difficile à cerner.

97. On rappellera que pour René Garneau, l'amour ne représente qu'un thème accessoire de la poésie grandboisienne gouvernée par l'idée de la mort. Voir en particulier «Alain Grandbois et la familiarité de la mort», article paru dans la livraison de juillet 1954 des *Cahiers de l'Ouest* et dont nous avons rendu compte dans l'«Intermède V: 1948-1956».

d'amour»[98]). Derome ne se penchant pas sur le corps de la femme mais sur celui du poète, parangon du narcissisme. L'accent mis sur un ou deux thèmes n'empêche pas, tant s'en faut, la critique de les raccrocher aux autres motifs d'une production réputée une. On ajoutera que Brault, Brochu, Derome et Vachon s'intéressent à certaines particularités de l'idiolecte grandboisien.

Apparaît également un mode de lecture appliqué, spécialisé, bref universitaire, et qu'on a peu vu jusqu'ici. Ce ton neuf résulte en partie de la réapparition du nationalisme littéraire et de la modernisation des méthodes exégétiques sous l'influence de la nouvelle critique française. De fait, la référence aux principaux représentants du thématisme européen est un phénomène récurrent dans la réception critique de *Poèmes*. Ainsi, Brault, Derome et Vachon se réfèrent à Gaston Bachelard[99], Wyczynski citant de plus Jean Onimus[100]. De son côté, Brault mentionne également Jean-Pierre Richard. En plus de faire allusion aux époux Maritain[101], l'auteur de *Trinôme* nomme deux linguistes, Pierre Guiraud et Léo Spitzer, et deux écrivains qui ont réfléchi sur la chose littéraire: André Breton et Jean-Paul Sartre, Derome évoquant lui aussi l'auteur de *Baudelaire* (Gallimard, 1947) et des *Mots*[102]. Enfin, Derome fait mention de Sören Kierkegaard et

---

98. G. Labelle, *Lettres et écritures* (février 1964): 24-26, 28-29. A la p. 27, le critique fait mention des «accords charnels».

99. De Gaston Bachelard, on évoque *Lautréamont* (José Corti, 1939), *la Terre et les rêveries du repos* (José Corti, 1945), *la Poétique de l'espace* (PUF, 1957) et *la Poétique de la rêverie* (PUF, 1961).

100. P. Wyczynski renvoie à l'article de J. Onimus intitulé «Poétique de l'arbre» et paru dans la livraison de janvier-mars 1961 de la *Revue des sciences humaines*.

101. Contrairement à ce qu'il a fait en avril 1954 dans *les Carnets viatoriens*, J. Brault ne désigne en 1964 ni Jacques ni Raïssa Maritain, mais les termes de *factivité*, *connaissance poétique* et *connaturalité* (utilisés à la p. 24 du *Devoir* du 7 novembre) sont cardinaux dans l'essai du philosophe français intitulé «La connaissance poétique» (*Situation de la poésie*, Desclée de Brouwer, 1938, en particulier les p. 102, 125, 128-129 — recueil d'essais écrits en collaboration avec Raïssa Maritain).

102. Achevés d'imprimer le 30 décembre 1963, *les Mots* (que Gilles Derome cite pourtant en novembre 1963) paraissent chez Gallimard. Le copyright et le dépôt légal sont datés de 1964.

de Romano Guardini, prêtre et écrivain allemand dont *l'Univers religieux de Dostoïevski* a paru en 1947[103].

Deux commentateurs soulignent toutefois l'inaptitude de l'herméneutique à rendre raison du phénomène poétique. La parole grandboisienne ne supportant ni filtre ni réduction, Guy Robert renvoie donc à *Poèmes* le lecteur du *Petit Journal* peu friand d'études «savantes». Jacques Brault réagit lui aussi, mais pour d'autres raisons, contre une «enquête scientifique, un discours théorique» impropres à l'explication de la poésie qui demande moins à donner ou à recevoir un sens qu'à être à elle-même son propre sens (*le Devoir*, p. 25). A la fois mystère et clef permettant de le résoudre, «la poétique est la catégorie englobante de toutes les catégories langagières».

Enfin, au moins six commentateurs discutent de l'universalisme de *Poèmes* ou de leur enracinement dans la terre québécoise. De Paris, Christian Audejean reconnaît l'étendue canadienne et la jeune foi d'un continent neuf dans les poèmes grandboisiens qui rejoignent en même temps les préoccupations des Français, opinion en partie partagée par Auguste Viatte. Aux yeux d'André Brochu, le recueil est homologue d'une histoire: dépassant l'expression d'un drame personnel, l'œuvre crie la détresse et l'espoir du peuple canadien-français en quête de délivrance. Au dire de Gilles Marcotte, la poésie de Grandbois refuse les pièges de l'exotisme parce qu'elle est universelle[104]; elle n'invoque que des événements de nature planétaire, par exemple la guerre[105]. Certes, Grandbois rend poétiquement compte des formes de sa patrie, mais sans recourir à la description, ce dont se félicite le chroniqueur de *la Presse* pour qui le contexte social agité détermine

---

103. Une traduction française de cet ouvrage a paru au Seuil en 1963.

104. Jacques Brault est lui aussi d'avis que la poésie grandboisienne ne comporte aucun exotisme.

105. Pour Jean Hamelin, *Rivages de l'homme* réfracte, entre autres réalités, le chaos des années de guerre.

la lecture que certains «militants» font de *Poèmes*[106]. Aux antipodes se situe Gilles Derome d'après qui le poète de Saint-Casimir, loin d'être universaliste, est essentiellement un Canadien français muré dans son moi.

Ce qui ressort de ces commentaires, c'est la polyvalence du recueil de 1963 ou le caractère parfois contradictoire des textes qui l'accompagnent, Grandbois étant un écrivain universaliste ou foncièrement canadien-français qui cherche Dieu ou se console tant bien que mal de sa mort, et dont le message est un échec ou (sur le plan formel) une réussite où l'idée d'échec est centrale.

IV. LE MYTHE DE GRANDBOIS

Des écrits consacrés à *Poèmes*, on dégagera maintenant le mythe de Grandbois: à la fois poète marquant qui trône au panthéon des lettres, être qui s'apparente soit à Orphée, soit à Prométhée, et grand voyageur.

A. UN POETE MARQUANT

Avec la publication des *Iles de la nuit* en 1944, Grandbois, rappelle Gilles Marcotte, «devient, à la face de tous, poète» (p. 2). Le *nous* véritablement universel et total qu'il profère alors «résonne pour la première fois dans la littérature canadienne-française». Ou, si l'on préfère, le recueil paru chez Lucien Parizeau marque «une date capitale» dans la poésie du cru (A. Brochu, 15 octobre 1963). Celle-ci, avant Grandbois, se cherchait; telle est du moins l'opinion d'Auguste Viatte qui ajoute:

---

106. Nous reviendrons sur la question de l'engagement de la jeune poésie dans la conclusion du présent chapitre.

> Les rythmes parnassiens où elle se traînait ne lui suffisaient plus, même maniés par de bons ouvriers, ou assaisonnés d'exotisme, ou nuancés de symbolisme; quelques-uns s'essayèrent au vers libre, d'autres aux versets claudéliens; Anne Hébert avait déjà débuté par de fort jolies choses, mais c'est plus tard qu'elle devait atteindre à la plénitude[107]. Et voici que tout d'un coup un saut

transportait le lecteur au royaume de l'inexprimable, Grandbois ouvrant «à la poésie une voie nouvelle».

Prenant lui aussi la parole à Paris, Christian Audejean emboîte le pas à Viatte. En adoptant une versification libre et souple, «Alain Grandbois consacre la rupture définitive avec le jeu ancien des alexandrins démodés dans lesquels s'était fourvoyée la poésie canadienne» (p. 145). Le premier, il a fait entendre au Canada une voix qui s'est élevée «jusqu'aux sommets de l'expression poétique» (p. 144). Bref, il est un précurseur, un novateur, le «créateur d'un mouvement poétique qui va s'élargissant chaque jour et s'enrichissant de l'apport de voix nouvelles» (p. 145).

Puisqu'il est «moderne», on ne peut s'empêcher de comparer Grandbois aux surréalistes, ce que fait Audejean en janvier 1964. Certes, l'auteur des *Iles de la nuit* s'est initié à toutes les disciplines du verbe, dont le surréalisme, mais il a su en éviter les défauts, notamment le «bazar d'expressions préfabriquées qui l'alourdissent lorsqu'il tombe dans les mains d'apprentis sorciers» (p. 144). Entretenant son public du Canada, le chroniqueur d'*Esprit* emprunte, cliché oblige, une image au registre agricole. «Comme des paysans respectueux de la bonne semence et des futures récoltes, les Canadiens semblent avoir méticuleusement trié le grain que leur apportait l'oublieuse Europe.» En tout cas, l'œuvre «allégée» de Grandbois parvient outre-Atlantique «comme un souffle d'air frais». De l'influence éluardienne, elle n'a gardé que le meilleur, c'est-à-dire «la fluidité et le fleuve ininterrompu d'images et de mots»;

---

107. Les deux premiers recueils de vers d'Anne Hébert sont *les Songes en équilibre* (l'Arbre, 1942) et *le Tombeau des rois* (l'Institut littéraire du Québec, 1953).

mais elle s'est méfiée d'un langage que les jeunes poètes français «de l'après-guerre avaient cru facile, parce qu'il coulait merveilleusement et déferla» sur le lecteur européen à travers de multiples plaquettes. Avec Alain Grandbois, on est donc éloigné «des chapelles littéraires où la poésie française des dernières années risque de s'enfermer».

Ces propos ressemblent à ceux qu'Auguste Viatte a tenus le 4 novembre 1963. Ce jour-là, le collaborateur de *la Croix* observe que les critiques associent volontiers Grandbois au mouvement surréaliste, rapprochement qui appelle des nuances. Il ne semble pas douteux que l'auteur de *Poèmes* se soit bercé aux incantations de Guillaume Apollinaire. «A son exemple, il supprime la ponctuation», et certains de ses mouvements évoquent *la Chanson du mal-aimé.* Mais Grandbois ne s'insurge pas. Du surréalisme, il retient «l'apport sans doute le plus fécond — encore qu'ambigu —, la notion d'une poésie non discursive, où les mots brillent comme des feux au lieu de s'enchaîner comme un discours» et visent à rendre, enfouis qu'ils étaient sous les alluvions de la vie, les trésors primitifs de l'enfance.

En résumé, Grandbois, écrivain personnel, aurait pratiqué un surréalisme bien tempéré. Dans les chapitres et les intermèdes précédents, on a vu que maints critiques québécois partagent ce point de vue, mais aucun d'eux ne revient sur le sujet lors de la réception critique de *Poèmes*[108].

---

108. Hormis Jacques Brault qui, dans *le Devoir*, fait une allusion à quelques surréalisants contempteurs de la poésie desquels Grandbois se démarquerait.

B. QUELQUES JUGEMENTS ESTHETIQUES

Sur une œuvre que Jean Hamelin juge «à peu près unique» dans la littérature canadienne-française, les commentateurs ne tarissent pas d'éloges.

1º *Une œuvre de beauté*

Texte majeur du patrimoine littéraire québécois, *les Iles de la nuit*, note André Brochu, déroulent leurs «images prodigieuses dans un langage dont la perfection est sans égale au Canada français» (15 octobre 1963). Embouchant lui aussi la trompette, Jean Hamelin considère le recueil de 1944 comme un des «plus prestigieux de la littérature canadienne-française». La qualité singulière de *Rivages de l'homme* est telle qu'on ne peut en rejeter une seule pièce. A propos de *Poèmes*, on doit parler «du *LIVRE* d'Alain Grandbois. Il restera un moment précieux, unique, impérissable» des lettres locales. D'après Guy Sylvestre, la réédition en un seul volume des trois recueils d'Alain Grandbois a valu aux amateurs de poésie le plus beau livre de l'année[109]. «Ce très beau livre» (C. Audejean, p. 146), cette somme poétique est «un monument unique» dans la littérature canadienne (A. Vachon). Aux yeux de Guy Robert, «le meilleur de Grandbois s'y trouve. Et que la magie d'une parole dont la qualité demeure aussi exceptionnelle que fervente renaisse»[110].

Dans ce livre hors de pair, quelques titres se détachent plus particulièrement. Cinq proviennent des *Iles de la nuit*, dont «Parmi les heures...», «admirable tentative d'appréhension du temps», un des sommets du recueil (J. Hamelin). Le fameux poème[111] «Avec ta robe...» représente un des sommets de la littérature du cru (A. Vachon). Selon

109. G. Sylvestre, *Canadian Annual Review for 1963*, p. 443.

110. G. Robert, *le Devoir* (26 octobre 1963): 19.

111. J. Brault, *le Droit* (7 mars 1964): 13.

Guy Labelle, «Ce feu qui brûle...» est «un des plus beaux poèmes de l'œuvre» (p. 24). André Brochu, lui, qualifie de magnifique «Ah toutes ces rues...», sans doute la seule pièce «où la part 'sociale' soit de quelque importance et où le lyrisme intègre quelques éléments de la vie quotidienne» (15 octobre 1963). Pour Jacques Brault, «Fermons l'armoire...» a une valeur et une importance exemplaires. Il le tient «pour le sommet poétique de Grandbois et pour la clef de toute son œuvre»[112]. Les trois derniers morceaux favoris de la critique sont respectivement extraits de *Rivages de l'homme* et de *l'Etoile pourpre*: «Corail», «un des plus beaux et plus difficiles de l'œuvre» (G. Labelle, p. 25); et «le célèbre poème 'Noces'» (J. Brault, *le Droit*) que Jean Hamelin estime extraordinaire et l'un des plus exaltants de la production grandboisienne. Halluciné, victime de quelque enchantement ou sortilège, le chroniqueur du *Devoir* y suit

> la lente descente, à travers les abysses, des deux fiancés dont il a été si fréquemment question antérieurement sous les formes les plus diverses, soudés l'un à l'autre, plongeant à pic dans une sorte de vertige où se rejoignent pour une ultime fois la naissance et la fin du monde.

Hamelin regarde ce poème et «Cris», son complément, comme le testament poétique de l'auteur.

Certes, continue Hamelin, il y a quelques failles dans *Poèmes*, en particulier certaines pièces du recueil de 1957; conservant du vers syllabique ce qu'il faut en conserver, c'est-à-dire le rythme intérieur, Grandbois ne recourt «qu'accessoirement (et cela n'est pas toujours heureux) à l'assonance, qui n'est pas entièrement par lui rejetée». Mais au moment où il semble se nourrir de redites, le poète se ressaisit et ravit son lecteur. Contrairement à Hamelin, deux commentateurs donnent le titre de morceaux qu'ils trouvent moins réussis. Incorporée dans *l'Etoile pourpre*, «L'enfance oubliée» n'est, de l'avis de Guy Labelle, qu'«un pâle reflet», qu'«une mauvaise copie»

---

112. J. Brault, *le Devoir* (7 novembre 1964): 25.

de «Chrysalide» qui appartient à *Rivages de l'homme* (p. 27). A Jacques Brault, «les deux versions d'un poème qui dans *Rivages de l'homme* s'intitule 'Le tribunal', et dans *l'Etoile pourpre*, 'Le sourire'», ne paraissent pas d'égale valeur, le premier état du texte étant supérieur au second[113]. Quant à André Brochu, il admet que la parole se simplifie dans les derniers vers et que les images s'éclairent. «Certains critiques y voient même de la faiblesse, mais il ne faut point s'y fier» (1er novembre 1963).

Par ailleurs, Gilles Marcotte ne manque pas de signaler que «Grandbois est aussi l'auteur d'une œuvre de prose remarquable, trop négligée» (p. 2). «C'est, remarque Auguste Viatte, une vie romancée de l'explorateur Louis Joliet, *Né à Québec*, qui l'a révélé en 1933; il y aiguisait un style imagé, saccadé». Puis «il a évoqué le plus prestigieux de ses devanciers en Extrême-Orient par une *Vie de Marco Polo* [sic]. Et ses nouvelles *Avant le déluge* [sic] ne manquent pas d'intérêt»[114]. Magie, liturgie intérieure et cosmique à la fois, l'œuvre de Grandbois n'est pas, écrit Guy Robert, uniquement poétique, mais elle l'est toujours. La noblesse et l'aridité de l'univers dessiné par l'écrivain impressionnent le chroniqueur de *Maintenant* et du *Petit Journal.*

2° *L'artiste puissant*

Un si «grand talent» commande l'image de l'artiste puissant. La santé défaillante de Grandbois ne l'empêche pas d'accueillir «tout un monde de souvenirs et de grands tumultes qui forment, si l'on en croit Guy Robert, l'humus tout indiqué pour la semence et l'élévation d'un grand chant poétique» dont on n'a encore que l'ombre dans les lettres canadiennes (*le Petit Journal*). Au dire de Guy Sylvestre, la poésie grandboisienne «est

113. J. Brault, *le Devoir* (7 novembre 1964): 24. — Le critique motive ce jugement dans son *Alain Grandbois* (Seghers, 1968, p. 79-80).

114. Le titre exact de l'ouvrage de 1941 est *les Voyages de Marco Polo* (Bernard Valiquette). D'autre part, Grandbois a fait paraître en 1945 non pas *Avant le déluge* [souvenirs de Léo Larguier (Grasset, 1928)], mais *Avant le chaos* (Moderne).

un chant, parfois une incantation, inspirée par la poignante tendresse du monde»[115]. Mélomane, le poète perçu par Paul Wyczynski n'apprécie «que la grande symphonie universelle» (p. 228).

«Cœur», court poème de dix-neuf vers, offre à Guy Labelle «une palette de couleurs frémissantes: les phares rouges, les amants blonds, les neiges de mai, les feux multicolores, l'or des dunes, le bleu de l'eau, le vert...» (p. 26). Mais c'est une métaphore nouvelle, celle du tapissier, que file le collaborateur de *Lettres et écritures*. Pour lui, *Poèmes* se transforme en une tapisserie qui s'étend à perte de vue. «Une géologie puissante et sombre en tisse le fond. Un fleuve la sillonne» (p. 22). Omniprésente, la mer se confond avec le firmament chargé d'étoiles et d'éclairs. Les masses vertes et pourpres des jardins hérissent les rochers.

> Des rues se croisent en des carrefours mythiques: on dirait Shanghai, Paris, Québec. Ici des voiles, là des archanges. Des doigts blancs, des flancs de femmes, des colonnes de cristal, des corps soudés dans le feu des forges; et partout l'homme, le poète; il existe dans les chairs secrètes de la mère; il rit dans la soie et la nacre de l'âge impubère; il est tombé, glacé comme un gisant, près de la fiancée morte; il marche vers les étoiles, se perd dans la nuit et vient se replier dans le ventre de la terre.

S'étant approché, Labelle examine certains détails: «Les blancs de l'aube, les pâleurs des corps, les cristaux, les nacres, les lys blancs.» Il allonge la main et «tire toute la blancheur *[...]*, et le noir aussi, et les corps, et la mer et toute l'immense toile. La tapisserie gît, intacte, entière, toute pelotonnée au pied du mur», ce qui fait dire au critique «qu'une fleur peut livrer un jardin mais aucun de ses secrets». Ayant résisté aux tentatives iconoclastes, indestructible, la tapisserie grandboisienne invite à la contemplation, mais défie l'analyse...

---

115. G. Sylvestre, *The University of Toronto Quarterly* (juillet 1964): 496.

C. LE PANTHEON DES LETTRES

En 1964, Guy Sylvestre, on l'a noté, assigne à Grandbois la première place dans la poésie canadienne-française. Chroniqueur au *Devoir*, Jean Hamelin présente ainsi l'auteur de *Poèmes*: «Celui que plusieurs considèrent comme le plus grand poète de langue française au Canada». Puis le critique fait part de son opinion: Grandbois est un grand poète libre, «assurément le plus grand parmi les vivants». Ayant accédé le premier à la plénitude, il a été rejoint plus tard par Anne Hébert (A. Viatte). Trois commentateurs alignent de nouveau les noms de Saint-Denys Garneau et de Grandbois.

Gilles Marcotte compare leurs audiences respectives, celle de Grandbois ayant tardé à s'étendre. Aujourd'hui encore, il n'est pas certain qu'en dehors du cercle des poètes, cette audience soit aussi large que celle de l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* et de *Solitudes*. Naguère, l'interrogateur passionné du *Journal* offrait l'image d'une aliénation parvenue à son point de maturité. «Toute une tradition de la vie intérieure s'y reconnaissait, alors même qu'elle était profondément mise en cause. Un Canadien français moyen, assez éveillé, ayant fait de bonnes études classiques, pouvait s'y sentir immédiatement chez lui»[116]. A l'opposé, la poésie grandboisienne semble d'abord échapper au milieu spirituel du Canada français. «Elle s'attarde peu aux méandres de la vie intérieure; à partir d'une blessure qui, fondamentalement, n'est pas étrangère aux angoisses d'un Saint-Denys Garneau *[...]*, elle éclate, projette, agit, *fait*, met en œuvre de grands blocs d'une réalité presque physique.» En cela, elle paraît coïncider plus

116. G. Marcotte, *la Presse* (14 septembre 1963): 3. — Traitant de l'audience des deux écrivains dans la livraison de novembre-décembre 1957 des *Cahiers de l'Ouest*, René Garneau, inconditionnel de Grandbois, a soutenu que ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que Saint-Denys Garneau a attiré à lui des fidèles assez évolués mais incomplètement formés «au point de vue intellectuel comme au point de vue sentimental» (p. 49). A ce sujet, voir dans l'«Intermède VI: 1957-1962» la partie consacrée aux mythes de Saint-Denys Garneau et de Grandbois.

fidèlement avec les aspirations du jour, en particulier avec celles des poètes (dont Michèle Lalonde et Fernand Ouellette) qui se lançaient, il y a un ou deux lustres, «dans l'aventure du verbe».

Contrairement à Marcotte, André Brochu soutient que la poésie de Grandbois se distingue de celle de Garneau en ce qu'elle va beaucoup plus loin dans l'expression de l'aliénation: «Elle débouche sur l'expression des aliénations de l'homme» (15 octobre 1963). Quant à Auguste Viatte, il affirme que l'œuvre de Grandbois se résume à un cri. L'auteur de *Poèmes* laisse à d'autres, par exemple à Saint-Denys Garneau, «rénovateur disparu avant lui», le souci métaphysique. On rappellera que le collaborateur de *la Croix* est convaincu de l'influence exercée par Apollinaire sur Grandbois. Il n'est pas le seul, tant s'en faut, à rapprocher l'écrivain québécois d'un artiste européen.

Jacques Brault indique à qui Grandbois ne ressemble pas. Il «n'est pas un poète de la poésie comme *[...]* Hölderlin ou Bonnefoy, il n'appartient pas non plus à la famille des poètes contempteurs de l'écriture poétique comme nombre de *surréalisants* et, en particulier, comme Henri Michaux» (*le Devoir*, p. 24). Chez Grandbois, Jean Hamelin découvre tantôt «des grâces verlainiennes», tantôt une sensibilité ancienne qui évoque «certains poètes de la Pléiade». Chroniqueur à *la Presse*, Gilles Marcotte se réfère à Guy Sylvestre qui a cité, à propos de Grandbois, «les noms de Valery Larbaud, Blaise Cendrars, Victor Segalen, Saint-John Perse, tous grands voyageurs et écrivains indépendants, irréductibles à la définition d'une école»[117].

Confrontant Grandbois à des auteurs français, Gilles Derome déclare que le poète de Saint-Casimir «est une fileuse de mémoire. Beaucoup plus près de Baudelaire et

---

117. G. Sylvestre a établi cette comparaison dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté* (p. 162). — On verra plus loin que Marcotte fait de Grandbois un Rimbaud adouci.

d'Eluard» que de Claudel ou Saint-John Perse[118]. Après avoir constaté que ceux qui comparent Eluard et Grandbois (deux moralisateurs) ne le font pas nécessairement pour les bonnes raisons, le collaborateur de *Cité libre* braque les feux sur une différence majeure. Exception faite de quelques pièces des *Iles de la nuit*, Grandbois dans *Poèmes* conjugue presque tous les verbes au passé. Remueur de cendres, il essaie, mais en vain, «de se délivrer de l'*imparfait*», temps verbal qui, dans l'esprit du critique, connote des imperfections (p. 27). Beaucoup plus présent, Paul Eluard a dépassé ce stade. Moins veuf[119], l'auteur de *Corps mémorable* a vaincu la mort de Nusch, écrivant même: «Nous sommes au futur» [120]. Il dit également: «Une voix sentencieuse me dicte désormais qu'à partir du chagrin, le bonheur demeure un postulat, mais le pessimisme un vice», seuil que Grandbois n'a pu franchir.

En réalité, celui-ci se situe «assez près de Lautréamont» (p. 26). Les deux poètes partagent un univers marin et fauve et sont également «guettés par l'absolu 'comme un loup dévorant'»[121]. S'ils diffèrent par leurs bestiaires respectifs, ils se rejoignent cependant par la violence, l'agression et une poésie nerveuse. Dans un autre ordre d'idées, Derome remarque «chez Grandbois une volonté de verticalité, d'érection, un désir de faire l'arbre, de se tenir debout, un très grand besoin de 'colonnes' et de 'jet vertical'» (p. 28). En même temps, il éprouve «une très grande peur de la mer» — peur d'être repris par les flots et de s'y noyer. A ce stade, le collaborateur de *Cité libre* fait intervenir Balzac. Dès la première ligne de *Poèmes*, Grandbois, comme

---

118. G. Derome, *Cité libre* (novembre 1963): 26. — Paul Wyczynski (p. 225) et Christian Audejean (p. 144) apparentent eux aussi Eluard et Grandbois.

119. Dans «Cris», on peut lire: «Chacun de nous ◦ Veuf deux ou trois fois ◦ De deux ou trois blessures mortelles» (*l'Etoile pourpre*, p. 246).

120. En 1929, Eluard a rencontré Nusch, c'est-à-dire Maria Benz, morte en 1946.

121. «L'absolu nous guette ◦ Comme un loup dévorant» figure dans «Noces» (*l'Etoile pourpre*, p. 237).

l'auteur de *Séraphîta*, confie son étonnement et sa frayeur devant le réel. Hanté par le temps destructeur et par les abîmes de la mort et de la vie toujours ouverts devant lui, «Grandbois, c'est Séraphîta».

On précisera que l'androgyne Séraphîta, être étrange et d'une étonnante beauté, incarne l'aspiration angélique de l'homme. C'est à cette femme ambiguë que Derome assimile ultimement Grandbois le Paradoxal: mal-aimé inconsolable, fileuse de mémoire agressive enfermée dans un pessimisme vicieux, *homo erectus* apeuré, homme de faîte en proie au vertige, attiré par les abysses qui l'engloutiront peut-être.

Les exégètes continuent d'affronter les mythes de Saint-Denys Garneau et de Grandbois, deux rénovateurs. Si Auguste Viatte demeure neutre, André Brochu prend parti pour le poète des *Iles de la nuit* qui a fouillé l'aliénation de l'Homme. Pour sa part, Gilles Marcotte cherche à réhabiliter les vers (et la personne) de Saint-Denys Garneau, «spécialiste» de l'aliénation auquel il a consacré son mémoire de maîtrise[122]. Ce faisant, Marcotte s'oppose à René Garneau, Léopold Leblanc et la quasi-totalité des écrivains de l'Hexagone qui voient en Grandbois l'initiateur de la poésie moderne au Québec.

D. ORPHEE ET PROMETHEE

Envoûté par un univers vaste et grandiose, Guy Robert associe la parole grandboisienne à une marée, à «un souffle d'un éblouissement continu» (*le Petit Journal*). Poète de la mer infinie et de la nuit étoilée, le Grandbois dépeint par Paul

122. Ce mémoire sera d'abord publié en 1957 dans les *Ecrits du Canada français*, puis en 1962 dans *Une littérature qui se fait*.

Wyczynski figure lui aussi un écrivain des grands espaces. Au registre de l'ampleur correspond celui de la puissance auquel renvoient les images martiales de l'éclaireur et du précurseur que les exégètes ne manquent pas d'invoquer une fois de plus à propos de Grandbois. A elle seule, la figure du surhomme invincible ne rend toutefois pas compte du mythe de Grandbois.

Pour Jean Hamelin, la nostalgie constitue le leitmotiv du recueil de 1963 où le poète, manière de Prométhée, combat des titans. Inégale, la lutte aboutit à la défaite du «héros». A la fin de *l'Etoile pourpre*, le chroniqueur du *Devoir* le voit désabusé, presque anéanti par son destin. Quoi qu'il en soit, Hamelin est particulièrement sensible à la force, au souffle, à la puissance de la voix d'Alain Grandbois dont le langage reste malgré tout fragile, exquis, uniformément délectable. La perfection du mot est toujours «scintillante et neuve, l'expression personnelle et virile, à travers une espèce de brume, d'aura de songe, d'atmosphère fantastique» où ne cesse de prévaloir un très vif sentiment d'angoisse. En définitive, tout s'abîme dans le calme, tout rejoint le permanent silence, et ne subsiste, «décanté, que le souvenir de la femme pure, triste et belle, dont les reflets avaient jusque-là nourri l'inspiration du poète».

A la face des millénaires et des constellations, le Grandbois d'André Brochu lance un cri désespéré. S'il a entrepris la quête de la liberté et de la joie, il n'est jamais parvenu à la sérénité. Figuration d'un espoir douloureusement arraché à l'angoisse, *l'Etoile pourpre* n'indique ni victoire ni défaite éclatante sur le plan existentiel, demi-échec ou demi-succès qui n'a pas empêché l'écrivain d'accoucher d'une œuvre qui demeure inégalée au Canada français.

Dans *les Iles de la nuit*, déclare Gilles Marcotte, l'effusion lyrique n'a pas sitôt commencé de se développer «que déjà elle devient contestation métaphysique, défi prométhéen» (p. 2). S'il y a du Rimbaud dans le recueil de 1944, il s'agit d'«un

Rimbaud moins abrupt, moins vitriolique, et que la tendresse devait reconquérir» dans *l'Etoile pourpre* où l'on assiste à de fulgurantes apparitions du bonheur tempérant un monde autrement dominé par les duretés métalliques du refus, l'absurde et la mort. Prises globalement, les trois plaquettes de vers qui composent *Poèmes* ont l'ampleur des oripeaux cosmiques dans l'espace et le temps.

De son côté, Jacques Brault fait de l'univers grandboisien une espèce de chiffre noir caractérisé par la «tendresse dans la révolte, dans la violence» (*le Devoir*, p. 25). Cette violence, cette véhémence s'exprime toujours en prévision d'une fête ontologique, «toujours afin de s'acquitter de la faute d'exister» [123]. Clamant une blessure compatible avec l'ouverture sur le monde et sur l'autre, Grandbois est en mesure de détester sa propre mort — même la sachant inéluctable — et, paradoxalement, «d'être et de se percevoir heureux dans le malheur». Sollicitée par l'érotisme des confins, sa poésie l'est également par un hiératisme que vient bémoliser l'éphémère rencontre amoureuse. Evanescente, la femme éveille à l'altérité. Car l'expérience du deuil débouche sur le désir de liberté, sur la volonté de se faire et de se refaire par la poésie[124].

Chez Grandbois qui s'est hissé au sommet de l'expression poétique, les eaux fluviales et maritimes, observe Christian Audejean, se succèdent en une théorie de visions douces ou violentes. Commentant *Avant le chaos* dans *le Droit*, Clément Lockquell note le 9 mai 1964 que les poésies de Grandbois «sont devenues à juste titre 'classiques' par leur lyrisme tour à tour puissant et tendre selon qu'il s'applique à l'évocation cosmique ou à la notation de réactions sentimentales».

---

123. Auguste Viatte, lui, parle d'une véhémence en quête d'espoir.

124. Pour André Vachon aussi, le thème de l'amour non payé de retour est cardinal, la perte de la femme «cosmique» déclenchant une authentique expérience spirituelle.

La critique distingue donc deux registres dans l'œuvre poétique de Grandbois: l'un cosmique ou métaphysique, l'autre intime. En schématisant, on dira que le premier s'inscrit sous le signe de la virilité. Ici, le poète lance un défi *prométhéen* au fatum. L'inégalité des protagonistes permet d'expliquer la défaite de Grandbois et de la transformer ultimement en quasi-triomphe, l'enjeu de l'affrontement confirmant la grandeur du vaincu que l'espoir n'a pas déserté tout à fait. Renvoyant à l'intimité, le second registre, qu'on qualifiera d'*orphique*, a partie liée avec les idées de tendresse et de chagrin. Il concerne la quête amoureuse. Problématique, la rencontre de la femme est brève; elle aboutit toujours à la rupture, d'où la tristesse. Mais cette rencontre a favorisé la décrispation, l'«humanisation» du poète et l'incite à amorcer ou poursuivre sa lutte épique ou sa recherche d'absolu — lutte ou recherche pondérée tôt ou tard par un nouvel amour et ce, jusqu'à la consommation du recueil. Plus ou moins inconsolable à la pensée de l'aimée perdue, le fiancé en ravive le souvenir grâce à son art.

A travers le discours critique transparaît le désir de définir une virilité tendre ou une tendresse virile. Marqué par l'ambivalence, ce discours entrelace sans cesse la fragilité et la puissance, la mort et la vie, l'angoisse et la joie, la sujétion et la liberté, termes qui se tempèrent les uns les autres, sans jamais se confondre vraiment. S'il y a réussite, conclut la critique, c'est au chapitre esthétique, Grandbois ayant composé une œuvre exemplaire insurpassée au Canada français. Manière d'alchimiste, l'auteur de *Poèmes* a transmué un échec (personnel) en succès (public) sur les plans formel et langagier.

Enfin, on signalera une voix discordante, toujours la même, celle de Gilles Derome. Loin d'illustrer une géographie fabuleuse, la poésie grandboisienne se tapit dans les lieux clos. Certes, l'écrivain essaie d'échapper à la clôture, mais il ne pousse pas sa révolte à terme. La hantise de la chute contrecarre sa volonté d'«érection». Dans un

autre ordre d'idées, on sait que le collaborateur de *Cité libre* procède à une certaine féminisation de Grandbois. Si l'on rapproche cette opération de la recherche d'une définition de la virilité menée par la critique, on comprend mieux la distance que met Derome entre lui et l'art d'un poète apparenté à Séraphîta, femme au sexe indécis et coupable d'angélisme. Le héros «déboulonné» de Derome (qui n'est pas sans rappeler l'homme casanier esquissé par Léopold Leblanc dans son mémoire de maîtrise en 1957) s'oppose au Grandbois cosmique (érigé en nature) de ses collègues: être des espaces infinis, des étoiles, des eaux fluviales et maritimes, poète au long cours dont les vers évoquent un souffle ou les marées.

E. L'ETERNEL VOYAGEUR

Dans son long article, Gilles Marcotte, on l'a indiqué au début du présent chapitre, résume la vie de Grandbois. Axée sur le voyage, cette courte biographie reprend celle signée par Fernand Ouellette dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*, ce dont le chroniqueur de *la Presse* ne se cache du reste pas[125]. L'existence du poète, écrit Marcotte, «a été variée, aventureuse, singulière comme il en est peu»[126]. Aussi est-il étonnant, à certains égards, qu'elle «n'ait pas donné prise à la légende» (p. 1). Mais cette existence est secrète. D'une rare distinction, Grandbois, «qui a tout vu de son époque, ne fait pas étalage de sa personne et de ses expériences. Et si son œuvre comporte une part de confession personnelle, elle est aussitôt généralisée, transposée, de sorte qu'elle échappe à l'anecdote.»

---

125. Nous avons présenté «Il est d'étranges destins...» de Fernand Ouellette dans la partie de l'«Intermède VI: 1957-1962» consacrée aux comptes rendus d'entrevues.

126. G. Marcotte, *la Presse* (14 septembre 1963): 1. — Selon Auguste Viatte, le témoignage que constitue la poésie grandboisienne reflète une existence bousculée.

Après avoir parlé de Michel-Adolphe Grandbois, qui a couru l'aventure et l'or en Australie et légué «un héritage assez considérable» à son petit-fils, Marcotte se tourne vers Alain, «éternel voyageur»[127]. Au terme de ses études de droit, c'est-à-dire en 1922, le jeune avocat, qui ne pratiquera jamais, «s'installe à Paris»[128]. Mais la vie qu'il y mène «ne lui suffit pas. En 1928, il est à Moscou. L'année suivante, lassé du tohu-bohu parisien, il s'établit dans l'île de Port-Cros, face à Toulon[129]; de là, il rayonne vers tel pays d'Asie ou d'Europe. 1930, les Indes. Escale à Tahiti»[130]. Puis c'est la Chine, qui l'ensorcelle, «le Mandchoukouo, Vladivostok et le Japon». «En 1935, il combat en Espagne aux côtés des républicains: par goût du risque»[131]. Deux ans plus tard, il voit du balcon d'une chambre d'hôtel Hitler haranguer des Berlinois hystériques. Quand la guerre devient imminente, Grandbois rentre au bercail. Les odyssées sont terminées. Commence alors «le voyage intérieur, ou du moins son expression. Que faire au Canada, sinon écrire?»

Comme d'autres avant lui, le chroniqueur de *la Presse* associe périple et littérature. A Montparnasse, le *futur* écrivain «se lie avec des artistes et des écrivains». En 1933,

---

127. G. Marcotte, *la Presse* (14 septembre 1963): 2. — Auguste Viatte, lui, qualifie Grandbois de «grand voyageur» et en fait même un continuateur de Marco Polo.

128. Admis à la faculté de Droit de l'Université Laval en 1922 (Jacques Blais, *Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 28; «Chronologie» d'Aurélien Boivin, *les Voyages de Marco Polo*, Fides, 1979, p. 171), Grandbois est «reçu au barreau le 9 juillet 1925» (J. Blais, p. 28; «Chronologie d'Alain Grandbois», *Poésie I*, PUM, 1990, p. 36). Selon cette chronologie, Grandbois n'aurait commencé ses études de droit qu'en janvier 1923. Quoi qu'il en soit, le jeune avocat «arrive à Paris» en août 1925 (p. 37).

129. L'île de Port-Cros est située à peu près à mi-chemin entre Toulon et Saint-Tropez.

130. La «Chronologie d'Alain Grandbois» incluse dans *Poésie I* ne mentionne pas cette escale à laquelle fait allusion Fernand Ouellette (*Liberté 60*, mai-août, p. 151).

131. Par goût du risque et non par conviction. — La «Chronologie d'Alain Grandbois» (*Poésie I*, PUM, p. 40) mentionne un premier voyage en Espagne à l'automne de 1935. Grandbois y serait retourné en octobre 1936. Les rédacteurs de la chronologie ajoutent: «Soupçonné d'espionnage, il *[...]* est arrêté près de Séville» (p. 41). Voir également la note 19 de la p. 193 de *Visages du monde* (PUM, 1990).

il fait paraître chez Messein à Paris «son premier livre, *Né à Québec*, biographie de Louis Joliet». L'année suivante, on imprime à Hankéou son premier recueil de vers, «tiré à 150 exemplaires. Une jonque fait naufrage, et l'édition est perdue. Sauf un exemplaire qu'Alain Grandbois avait envoyé au Canada et qui se trouve maintenant en sa possession[132]. Mystérieux poèmes que de très rares personnes ont vus, lus...» et dont Marcotte ne fait pas partie.

Aucun autre commentateur ne s'étend sur la vie de Grandbois dont la discrétion et l'effacement «sont légendaires», si l'on en croit Jean Hamelin qui, mimant l'écrivain, se cantonne lui-même dans la réserve. Tout se passe donc comme si la critique avait décidé, une fois de plus, d'examiner non pas l'existence de l'homme Grandbois, mais plutôt l'œuvre du poète, son écriture, sa «parole». A cet égard, l'attitude de Marcotte est significative. Certes, il entretient son lecteur d'Alain. Mais le critique, qui se contente de répéter les propos et les erreurs de Ouellette, n'apprend rien de neuf. Ce qui importe davantage, c'est la perspective adoptée par l'auteur d'*Une littérature qui se fait* qui traite d'abord de la période des voyages (ceux-ci ayant permis au *futur* poète de découvrir que «la nature de l'homme demeure immuable et secrète») et seulement ensuite de l'art universaliste de Grandbois[133]. En somme, Marcotte relate l'histoire d'Alain à partir d'un point d'arrivée: Grandbois est poète; *puisqu'*il l'est, il *faut bien* que les années précédant l'écriture aient préparé celle-ci, il *faut bien* que le voyage ait été formateur sur le plan thématique, sinon sur celui de la forme.

---

132. Depuis la parution d'*Approches* de Marcel Dugas (le Chien d'or, 1942, p. 44), on sait que la version d'un unique exemplaire réchappé du naufrage est fausse. A ce sujet, voir l'«Intermède II: 1941-1943».

133. Citée par Marcotte, la phrase entre guillemets appartient à l'«Avant-propos» des *Voyages de Marco Polo* (Bernard Valiquette, 1941, p. 8).

D'abord et avant tout poète, Alain Grandbois dans *les Iles de la nuit* a rompu avec l'académisme. Pratiquant un surréalisme de bon aloi, il a mis la poésie canadienne-française à l'heure de la modernité. Jadis précurseur, l'auteur de *Poèmes*, œuvre de beauté, constitue toujours une référence obligée lorsqu'il est question de littérature locale. Aussi le maintient-on volontiers au panthéon littéraire où il côtoie Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et quelques autres écrivains du cru, comme on s'apprête à le voir. Certains accolent même son nom et ceux des poètes de la Pléiade, de Verlaine, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud, Saint-John Perse, Eluard. En outre, il a composé une prose remarquable, hélas! négligée. D'une rare discrétion, l'homme (dont le destin ou plutôt sa transposition poétique rappelle ceux d'Orphée et de Prométhée) a mené sur quatre continents une existence aventureuse donnant prise à la légende (malgré ce qu'en dit Gilles Marcotte) et qu'on lit plus que jamais à travers le prisme de l'art. Tel est en 1963 le mythe de Grandbois, à la fois poète hors de pair et globe-trotter infatigable qui explore les confins du monde et de l'âme.

V. L'ESTIME DES PAIRS *(Conclusion)*

En plus de gloser *Poèmes*, plusieurs articles, dont quelques-uns dressent le bilan de l'année littéraire 1963, s'intéressent à l'audience d'Alain Grandbois l'Immortel.

A. L'ANNEE LITTERAIRE 1963

S'inspirant du programme des principaux éditeurs montréalais, un collaborateur anonyme de *la Presse* note le 21 septembre que «la saison 1963-64 s'annonce bien. Aucun chef-d'œuvre garanti, comme de juste, mais de tous côtés les nouvelles qui *[...]*

arrivent sont pleines de promesses. La quantité y sera; et il n'est pas sûr qu'en littérature, comme dans les autres arts, la qualité soit indissociable de la quantité.» Les vaches grasses succèdent donc aux vaches maigres. Le fait «est normal, surtout pour la littérature canadienne-française qui semble osciller constamment, d'une année à l'autre, entre l'être et le néant». Le journaliste attire aussi l'attention sur «le nombre des réimpressions et des rééditions». Au Canada français, les œuvres commencent à se survivre, ce qui serait un signe des temps.

Dans une rétrospective parue le 28 décembre, Clément Lockquell, chroniqueur au *Soleil*, signale lui aussi «quelques rééditions précieuses». Mais, ajoute-t-il, les lettres locales ont offert en 1963 «un nombre restreint d'œuvres mémorables». La plupart des voix bien posées — celles d'André Langevin, André Giroux, Roger Lemelin, Gabrielle Roy et Alain Grandbois — «sont restées muettes (Yves Thériault ne s'est guère adressé qu'aux adolescents)»[134]. Dans *Livres et auteurs canadiens 1963*, Guy Robert parle d'une année abondante, il est vrai sans révélations fulgurantes, mais «année de maturité, d'œuvres qui se poursuivent au delà du troisième, ou du quatrième» ou du nième titre (p. 47). En définitive, remarque Guy Sylvestre, il s'agit d'«une année sans événements marquants» (p. 441). Le collaborateur de *Canadian Annual Review for 1963* n'est pourtant pas trop déçu d'un millésime qui a fourni,

> en plus d'une édition collective des poésies d'Alain Grandbois, de nouveaux recueils de poèmes de Rina Lasnier et de Gatien Lapointe, des pièces d'Anne Hébert, d'André Laurendeau et de Jacques Ferron, des essais personnels de Pierre Vadeboncœur et de Pierre Trottier, et des livres graves et utiles de professeurs comme Emile Simard, Philippe Garigue, Pierre Angers et Marcel Trudel.

---

134. En plus d'œuvres destinées à la jeunesse, Yves Thériault a donné en 1963 *le Grand Roman d'un petit homme* (le Jour), titre mentionné par André Belleau (p. 250) et Guy Sylvestre (*Canadian Annual Review*, p. 443).

Au dire des critiques, l'année 1963 se caractérise notamment par un sursaut de la poésie et une éclipse du roman.

1° *Un sursaut de la poésie*

«La poésie étant généralement le point fort de la littérature canadienne-française», un collaborateur anonyme du *Devoir* ne s'étonne pas le 10 septembre que la nouvelle saison littéraire s'ouvre par trois recueils de vers: *Poèmes* d'Alain Grandbois, *Saufconduits* de Wilfrid Lemoine et *le Pays au destin nu* de Pierre Léger. Dans son bilan, Clément Lockquell observe que l'essai et la poésie sauvent l'année 1963 «d'être peu signifiante»[135]. Puis le chroniqueur du *Soleil* aborde la question de l'engagement. La jeune génération de poètes

> s'exprime alternativement sur deux registres: son lyrisme est personnellement pessimiste, mais elle espère la libération politique et culturelle de l'homme de demain. Ce dualisme n'a produit jusqu'ici qu'une poésie équivoque qui ne laisse cependant pas d'ébranler et d'émouvoir.

Après avoir affirmé que «ce n'est pas tous les ans qu'on trouve dans les librairies du Canada français une somme de poésie aussi riche et aussi abondante» que celle de 1963, Guy Sylvestre traite lui aussi du problème de l'engagement (p. 495). Il paraît significatif au chroniqueur de *The University of Toronto Quarterly* que la nouvelle revue *Parti pris* accorde beaucoup d'attention aux lettres «et compte autant de poètes parmi ses principaux collaborateurs». André Brochu, Paul Chamberland, Paul-Marie Lapointe, André Major et Gaston Miron promeuvent une littérature «qui veut servir la révolution du Québec et en faire une république indépendante» et socialiste (p. 505). «Cet engagement est un symptôme intéressant; il n'est pas certain que la cause» de l'art y soit toujours bien servie. Quoi qu'il en soit, ce type de littérature «marque un nouveau

---

135. Pour sa part, André Belleau estime que l'essai continue en 1963 de faire figure de parent pauvre au Canada français.

départ; il faudra voir la place» qu'il occupera dans l'avenir (p. 495). Pour l'instant, «la plus grande partie de la poésie canadienne-française d'aujourd'hui reste bien étrangère à ces préoccupations politiques», en particulier l'œuvre d'Alain Grandbois, opinion qui n'est pas partagée par tous.

Avec André Belleau qui contribue au *Livre de l'année 1964* de la maison Grolier, reportons-nous un peu en arrière[136]. En 1961, les poètes se taisent. En général plus jeunes que les romanciers, «ils sont davantage sollicités par les changements qui s'amorcent, les combats à mener» dans le cadre de ce que Belleau nomme la révolution silencieuse (p. 248). Il faut attendre deux ans le retour (en force) des poètes. Les recueils édités en 1963 se placent tous «sous le signe de l'enracinement lucide et exigeant» dans la terre canadienne. «Le pays devient une réalité à reconnaître et à aimer». Ici, le critique prévient le lecteur qu'«il ne s'agit nullement de poésie patriotique. Dieu merci!» Ne défendant rien, ne combattant rien, les nouveaux poètes «disent simplement la réalité charnelle et spirituelle qui les baigne, s'interrogent sur leur appartenance» à cette réalité et revendiquent le droit de l'aimer dans la plénitude. Pour eux, «l'homme ne saurait se libérer lui-même et s'ouvrir au monde sans un préalable essentiel qui est la liberté du pays». Selon Belleau, ce n'est sûrement pas une pure coïncidence si tant de recueils sur le thème du pays ont «vu le jour l'année même où on a enfin réédité les poèmes d'Alain Grandbois», comme si ceux-ci appelaient inévitablement ceux-là (p. 250).

Pendant l'année 1963, constate Guy Robert dans *Livres et auteurs canadiens*, une quarantaine de plaquettes de vers ont été publiées «au pays du Québec français. Ceci prouve qu'on y écrit beaucoup de poésie, qu'on *[en]* imprime beaucoup et qu'on doit donc

---

136. La «Bibliographie générale» de *Poésie II* (PUM, 1990) ne mentionne pas la contribution de Belleau.

en vendre et en lire raisonnablement». Mais ce qui importe pour le critique, c'est que des auteurs comme Marie-Claire Blais, Eloi de Grandmont, Wilfrid Lemoine et Ernest Pallascio-Morin ne se confinent pas à la poésie.

2º *Une éclipse du roman*

A la rentrée littéraire de 1963, le collaborateur anonyme du *Devoir* souligne que le roman ne marche pas très fort. Aux éditions du Jour, «Jacques Hébert reçoit beaucoup de manuscrits souvent assez bien écrits, mais d'un érotisme si débridé que... 'le marquis de Sade peut aller se rhabiller'»! Revenant à l'année 1961, André Belleau enregistre ce fait: plusieurs romanciers officiels, reconnus comme des valeurs sûres, ajoutent alors des titres à leurs productions respectives. Mais deux ans plus tard, la cueillette semble assez mince du côté du roman. Le collaborateur du *Livre de l'année 1964* mentionne toutefois «une parution extrêmement importante, celle de l'*Anthologie d'Albert Laberge*» compilée par Gérard Bessette (p. 250).

Si, soutient Clément Lockquell, l'imagination créatrice «s'est exercée parfois avec bonheur dans les poèmes, elle n'a pas su exploiter la liberté pourtant grande du roman», le genre le plus souple pour psychanalyser les comportements, que les femmes surtout ont pratiqué, idée que module Guy Sylvestre. Le collaborateur de *Canadian Annual Review* considère que «ce ne sont pas les romanciers les plus connus qui ont publié les meilleurs romans en 1963» (p. 443). Sur quelque vingt titres, aucun n'est vraiment remarquable, sauf peut-être *Tout compte fait* de Jacques Languirand qui, imprimé à Paris, «n'a guère eu de retentissement au pays» (p. 441). Puis Sylvestre attire l'attention sur le fait que sept romans

> sont l'œuvre de femmes et que, d'une manière générale, ces œuvres féminines comptent parmi les meilleures; si on se rappelle que Rina Lasnier et Anne Hébert sont, de plus, parmi les auteurs des meilleures œuvres poétiques et

> théâtrales, on doit admettre qu'il y a là matière à une étude intéressante pour le sociologue (p. 443).

B. L'AUDIENCE RESTREINTE

Plus ou moins délaissé par le grand public, Alain Grandbois, poète adulé par la critique, peut compter sur l'estime de ses pairs.

1° *D'un certain désintérêt à l'admiration*

Dans *la Presse* du 14 septembre 1963, Gilles Marcotte raconte une anecdote. Il y a une dizaine d'années, dit-il, Pierre Emmanuel prononçait à la salle des Compagnons de Saint-Laurent, rue Sherbrooke est, une conférence sur la poésie contemporaine. Avec une chaleureuse éloquence, il lisait «un certain nombre de poèmes qu'il commentait ensuite avec enthousiasme et lucidité» (p. 1). A un moment donné, il en récita un, à son avis fort beau, et demanda au public d'identifier l'auteur. Presque tous les grands noms de la poésie moderne défilèrent. «On ne trouvait pas.» A la fin, Emmanuel révéla le nom de l'auteur à un auditoire un peu gêné et totalement médusé: Alain Grandbois, poète canadien-français. Le critique se demande alors si Grandbois «était, il y a dix ans, à peu près inconnu au Canada français *[.]* Ce serait trop dire, assurément.» Le public lettré, tout au moins, n'ignorait pas son existence, mais il connaissait le nom plus que l'œuvre et n'était pas sans excuse. En effet, *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme* «étaient devenus introuvables».

Un autre fait relaté par Marcotte confirmerait l'indifférence du public pour la littérature locale. Un jour, un libraire avait déniché quelques exemplaires des *Iles de la nuit* et les proposait «au prix fort de dix dollars». N'imaginant pas qu'un livre canadien

pût se vendre aussi cher, une vendeuse «en avait abandonné un à... dix cents!» Mais tous ne partagent pas sa suspicion.

En France, Auguste Viatte présente ainsi Grandbois: «Ce poète que le jeune lyrisme canadien regarde comme son chef de file.» Au Québec, Jean Hamelin parle de l'influence profonde exercée sur la jeune poésie canadienne-française par l'auteur des *Iles de la nuit* qui «reste le maître respecté, le seul et bien à son corps défendant *[...]*. Il y a à cela quelque chose de singulièrement émouvant dans un pays où les aînés sont si vite mis au rancart.» Aux yeux de Guy Sylvestre, aucun poète «ne jouit d'un prestige aussi grand parmi les poètes de la jeune génération», opinion nuancée par Gilles Marcotte[137].

Celui-ci pose une question à laquelle Pierre Emmanuel a répondu par l'affirmative à la page 154 de la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*: le grand exemple donné par Alain Grandbois aux jeunes poètes locaux s'est-il accompagné d'une influence proprement littéraire? Si on a pu la constater autrefois, aujourd'hui cette emprise «diminue, ou du moins se dilue dans un plus large concert de références»[138]. Autrement dit, Marcotte distingue deux catégories de «jeunes poètes»: ceux de l'Hexagone, en grande partie acquis à Grandbois, et de nouveaux entrants qui s'en éloignent plus ou moins. Mais, continue le chroniqueur de *la Presse*, «on doit reconnaître que la découverte de

---

137. G. Sylvestre, *The University of Toronto Quarterly* (juillet 1964): 495.

138. G. Marcotte, *la Presse* (14 septembre 1963): 3. — Les articles qui composent le corpus du présent chapitre nomment, outre Grandbois, les poètes suivants: Marie-Claire Blais, André Brochu, Françoise Bujold, Cécile Chabot, Paul Chamberland, Jacques Chapdelaine, Andrée Chaurette, Ghislain Côté, Alfred DesRochers, Francis DesRoches, Rosaire Dion-Lévesque, Nicole Drassel, Jean-Paul Filion, Hector de Saint-Denys Garneau, Michel Garneau, Sylvain Garneau, Guy Gervais, Roland Giguère, Jacques Godbout, Gérald Godin, Antoine Goulet, Eloi de Grandmont, M.-A. Grégoire-Racine, Anne Hébert, Gilles Hénault, Eva Kushner, Michèle Lalonde, Gilbert Langevin, Gatien Lapointe, Paul-Marie Lapointe, Rina Lasnier, Madeleine Leblanc, Pierre Léger, Isabelle Legris, Wilfrid Lemoine, Gertrude Le Moyne, Carl Mailhot, André Major, Jean Ménard, Gaston Miron, Paul Morin, Fernand Ouellette, Ernest Pallascio-Morin, Louis-Roland Paradis, Suzanne Paradis, Pierre Perrault, Luc Perrier, Jean-Guy Pilon, Gérard Racine, Jean-Robert Rémillard, Guy Robert, Hyacinthe-Marie Robillard, Jacques de Roussan, Michel van Schendel et Alain Verval.

Grandbois a été un fait capital dans la seconde phase» de la libération de la poésie au Canada français, la première phase ayant été suscitée par l'œuvre de Saint-Denys Garneau.

2° *La fortune critique*

De l'œuvre grandboisienne, Jean Hamelin dit qu'elle est «si unanimement acceptée qu'on ne lui connaît point de détracteurs». Au moins quatre commentateurs se penchent plus ou moins longuement sur la fortune critique de Grandbois. Par exemple, Guy Robert, chroniqueur au *Petit Journal*, cite deux extraits d'un compte rendu d'entrevue que Willie Chevalier a fait paraître dans la livraison de janvier 1951 du *Digeste français*, l'un de ces extraits priant justement d'entourer «de considération et d'égards des écrivains comme Alain Grandbois». Gilles Derome, lui, se réfère à Berthelot Brunet, mais c'est pour s'en distancier.

Au nombre des premiers chantres des *Iles de la nuit*, Gilles Marcotte nomme Berthelot Brunet, auteur d'une *Histoire de la littérature canadienne-française*, «René Garneau, Jean-Pierre Houle, Roger Duhamel, Guy Sylvestre» (p. 1). De ces thuriféraires, seul le dernier participe à la réception critique immédiate de *Poèmes*. Si Roger Duhamel collabore au *Droit* du 7 mars 1964 (le jour même où paraît, également dans le quotidien outaouais, une des études de Jacques Brault), son texte, intitulé «Alain Grandbois ou le bonheur de l'écriture», ne fait aucune allusion au recueil de 1963[139]. De René Garneau, l'auteur d'*Une littérature qui se fait* mentionne deux contributions: l'une parue dans la livraison de janvier-mars 1956 de la *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, et l'autre, dans le numéro spécial de *Liberté 60*. Au fait, la plupart des références de Marcotte proviennent de cet hommage, le critique renvoyant de

139. C'est la première fois que Duhamel ne commente pas un nouveau livre de son ami Grandbois qu'il suit à la trace depuis 1934.

plus aux textes de Michèle Lalonde, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Guy Sylvestre et Pierre Emmanuel, dont il évoque encore une conférence prononcée à Montréal à l'automne de 1950 ou au printemps suivant. On ajoutera que Jacques Brault s'inspire d'une causerie diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 11 septembre 1953 et où le poète français approfondissait l'orphisme grandboisien.

C. GRANDBOIS L'IMMORTEL

«Alain Grandbois, déclare Christian Audejean, est un jeune poète de soixante ans» (p. 144). «Il n'a pas vieilli, renchérit Jean Hamelin, il ne porte pas la moindre ride» et sa poésie, actuelle à la fois dans l'inspiration et dans l'expression, reste d'une étonnante jeunesse, idée modulée par Paul Wyczynski. Malgré ses soixante ans bien sonnés, Grandbois, note l'auteur de *Poésie et symbole*, est «le plus jeune parmi les artistes canadiens d'aujourd'hui» (p. 225). Cette verdeur persistante s'explique par le fait que dans l'œuvre, «le dynamisme de la vie *[...]* éclate pleinement dans le dynamisme de l'image».

D'après Jean Hamelin, il est impensable que rien ne parvienne jamais plus de Grandbois dont les tiroirs recèlent des pièces manuscrites, si l'on se fie à Gilles Marcotte. Il faudrait éviter, remarque Guy Robert, de considérer l'œuvre du poète comme une chose fermée, terminée. Est-ce qu'on trouverait l'écrivain «déjà suffisamment grand, suffisamment important, est-ce qu'on voudrait déjà tenter de limiter sa qualité et sa dimension» aux quelque deux cent cinquante pages de *Poèmes*? Le chroniqueur du *Petit Journal* rappelle que Grandbois «possède nombre de manuscrits inédits qu'il ne juge pas tout à fait prêts» pour la publication. Qui plus est, il «peut encore écrire, écrit encore». De lui, *le Petit Journal* a «le plaisir et l'honneur de publier une série d'études»

sous le titre de «Prosateurs et poètes du Canada français»[140]. Quant à Marcotte, il cite d'assez longs passages de «Marcel Dugas», portrait que Grandbois signe en 1963 dans le septième volume des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

Par ailleurs, Guy Robert confie que «deux ou trois livres sont peut-être en préparation» sur Grandbois. A la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, Laurent Mailhot donne un cours sur sa poésie — cours qui «fait partie du programme pour l'obtention du certificat d'études en littérature canadienne-française»[141].

«Par-dessus le temps et les modes, écrit Jean Hamelin dans *le Devoir* du 14 septembre 1963, il est réconfortant de penser que ce grand aîné demeure», ce à quoi Guy Robert, du *Petit Journal*, fait écho quinze jours plus tard: «Alain Grandbois, vous êtes ici la présence même du poète.»

Si l'on en croit la critique, 1963 constitue une année assez pauvre en romans, pauvreté compensée par la richesse de la production poétique à laquelle Grandbois contribue lui-même grâce à *Poèmes*, œuvre éminemment actuelle d'un écrivain éternellement jeune. Celui-ci profite encore une fois d'un contexte favorable marqué par la prédominance de la poésie.

Plus ou moins ignoré du grand public, l'auteur des *Iles de la nuit*, de l'avis des critiques, jouit cependant de l'estime des jeunes poètes dont la plupart voient en lui un chef de file — poètes célébrant de plus en plus le pays, prônant parfois la révolution et

---

140. Les textes de cette série ont d'abord été lus à partir de 1946 sur les ondes de la Voix du Canada, première désignation de Radio-Canada international. — Le 29 septembre 1963, soit le jour où Guy Robert fait paraître son compte rendu dans *le Petit Journal*, Grandbois y donne en regard «Joseph Marmette: notre premier vrai romancier» (p. A-51).

141. Peut-être s'agit-il du cours suivi par Léopold Leblanc à l'été de 1961? A ce sujet, voir l'article que Guy Robert a publié à la p. 9 du *Devoir* du 20 janvier 1962.

écrivant même en «joual» [142]. Si Guy Sylvestre signale un écart entre la thématique développée par les poètes militants et l'œuvre grandboisienne, André Belleau, favorable à la littérature engagée, les rapproche. Selon Gilles Marcotte, l'influence de Grandbois sur la toute jeune génération tendrait à se diluer dans un large concert de références, une tradition poétique s'étant développée au Canada français.

•

Ayant toujours bénéficié d'une couverture médiatique assez considérable, Alain Grandbois continue de susciter l'intérêt non seulement des exégètes réputés, mais aussi des nouveaux entrants, dont quelques créateurs. Parmi les commentateurs de *Poèmes*, on signalera des noms connus, dont ceux de Gilles Marcotte (né en 1925) et Guy Sylvestre (né en 1918), apparus dans au moins un chapitre précédent. Tous les autres interprètes commentent une parution de Grandbois pour la première fois. Outre André Belleau (1930-1986), Jean Hamelin (1920-1970), Clément Lockquell (1908-1984) et Georges-André Vachon (né en 1926), quelques poètes québécois assez jeunes glosent le recueil de 1963: Jacques Brault (né en 1933), André Brochu (qui, né en 1942, appartient à «la toute première cohorte» de ce que François Ricard appellera plus tard la génération lyrique[143]) et Guy Robert (né en 1933), Gilles Derome (qui, né en 1928, a déjà publié une comédie, *Qui est Dupressin?*) s'apprêtant à faire éditer une plaquette de vers, *Dire pour ne pas être dit*. Par son étude sur le thème de la neige, Guy Labelle représente le milieu estudiantin. Installé au Canada, un Européen, Paul Wyczynski (né en 1921), rend compte de *Poèmes*. Enfin, Christian Audejean et Auguste Viatte (né en

---

142. Dans *Nouveaux Poèmes*, note Guy Sylvestre en juillet 1964, Gérald Godin «joue avec beaucoup de désinvolture et d'adresse les trois cartes du français, du 'joual' et de l'américain pour créer un langage poétique qui n'est qu'à lui» (*The University of Toronto Quarterly*, p. 502).

143. F. Ricard, *la Génération lyrique: essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Boréal, 1992, p. 102.

1901) encensent l'ouvrage à Paris. Hormis Derome, tous ces critiques soulignent la grandeur de Grandbois et la beauté de son livre — Grandbois dont on parle abondamment dans la presse tout au long de l'année 1963.

Conclusion

LA CRITIQUE LITTERAIRE

AGENTS ET FONCTIONS

L'un des chocs de ma vie (je dis bien l'un*: c'est le* choc québécois*...) fut la découverte, dans la bibliothèque paternelle, des* **Iles de la nuit** *d'Alain Grandbois. [...] L'œuvre québécoise la plus belle (c'est exagéré), la plus audacieuse (c'était absolument vrai en son temps), la plus instructive (parmi d'autres), la plus importante (pour moi, au moment où elle m'a frappé comme la foudre qui, selon les dires d'Héraclite, «pilote l'univers»), la plus* **merveilleusement toxique** *dans notre milieu de l'époque*[1].

Lorsque le poète, comme il est fréquent chez notre Alain Grandbois, rêve de perpétuer «ce mortel instant d'une fuyante éternité», l'instant fût-il celui d'un vers ou d'un amour, il attend de l'éternité qu'il appelle, et dont il désespère, qu'elle instaure l'éphémère dans la durée, qu'elle mue l'informe en monumental. Il veut une mer qui, dans la conque pressée contre l'oreille, se passera de la mer. Il demande à ses dieux, à titre de privilège, puisque ses créations lui entrouvrent la porte sacrée de leur royaume, de lui épargner les mortelles brisures qui, l'une après l'autre, ont trahi le sens et la continuité de son chant[2].

---

1. Yves Préfontaine, *Nuit blanche* (de décembre 1992 à janvier-février 1993): 11. — L'ellipse indiquée par les crochets est ici le fait des éditeurs.

2. Lucien Parizeau, «Orphée: le triomphe d'une illusion», *Ecrits du Canada français*, 77 (1993): 11-12.

Après avoir suivi pendant trois décennies Alain Grandbois et la théorie de ses commentateurs, le moment est venu de conclure. Dans les pages qui restent, nous voudrions d'abord parler de ceux et celles qui ont accompagné l'écrivain plus ou moins assidûment. L'analyse de leurs textes a permis de dégager deux grandes fonctions de la critique littéraire que nous aborderons ensuite.

I. LES COMMENTATEURS OCCASIONNELS OU ATTITRES

A. UN PORTRAIT DE GROUPE

On peut dire, sans risquer l'exagération, que la production grandboisienne a été abondamment commentée. En excluant dix-neuf journalistes anonymes, quatre-vingt dix-sept auteurs (parmi lesquels treize femmes) signent cent quarante-huit *recensions*, dont vingt-trois seront reprises à plus ou moins longue échéance[3]. On compte en moyenne 12,13 auteurs et 18,5 textes pour chacune des huit réceptions critiques immédiates couvertes dans cette étude. Entre 1933 et 1963, soixante et onze critiques donnent un commentaire chacun, et dix-neuf critiques, deux commentaires. Certains noms reviennent plus souvent. Par exemple, Gustave Lamarche recense trois recueils de vers, et Guy Jasmin, trois récits. Pour leur part, William Edwin Collin et Roger

3. Nous ne tenons pas compte ici des contributions de trois Européens. Elles sont signalées dans notre bibliographie, même si nous n'avons pu en retracer le texte.

Duhamel écriven. espectivement quatre et neuf articles[4], Emile Béqin et Emile-Charles Hamel, cinq chacun.

De plus, onze interprètes rédigent treize *études* sur la poésie (dont six seront reprises), et huit (au nombre desquels une femme), neuf études d'ensemble (dont deux seront reprises), personne (en dehors de la réception critique immédiate des récits) ne s'attachant de façon exclusive à la prose, comme si la renommée de Grandbois ne dépendait pas d'abord d'elle. Enfin, quatorze poètes (dont une femme) participent à des *hommages*. Plusieurs auteurs d'études ont aussi signé des recensions.

Outre neuf comptes rendus (souvent intégrés dans des bilans littéraires), Guy Sylvestre fait paraître une étude sur la poésie, de même qu'une anthologie où il accorde une place importante à Grandbois. Œuvrant surtout à *la Revue populaire*, Lucette Robert attire l'attention sur deux parutions, sonde l'écrivain lors d'une enquête, l'interviewe et l'évoque dans au moins onze autres articles. Harry Bernard, lui, y va de deux recensions et d'une étude d'ensemble. Se manifestant lors de la sortie des *Iles de la nuit* et d'*Avant le chaos*, René Garneau publie trois études sur la poésie, dont deux en France où il s'attelle à la promotion des artistes canadiens. De Jean-Pierre Houle, on peut lire des commentaires sur *Rivages de l'homme* et sur l'édition canadienne de *Né à Québec*, ainsi qu'une étude sur la poésie. En plus de mentionner la publication de *l'Etoile pourpre*, Jean-Paul Robillard réalise deux interviews. Wilfrid Lemoine accueille lui aussi les poésies imprimées en 1957 et répond à deux enquêtes qui se transforment en hommages. Applaudissant à *l'Etoile pourpre* et à *Poèmes*, Gilles Marcotte produit également une étude sur la poésie; de plus, il synthétise les réponses à une enquête dont les résultats sont diffusés sur les ondes de Radio-Canada le 23 juin 1960. De son côté, Guy Robert intervient trois fois lors du lancement de *Poèmes*, consacre une étude à la

4. Guy Sylvestre écrit lui aussi neuf articles, comme on le verra bientôt.

poésie et signe trois comptes rendus d'entrevues. Outre qu'il prend part deux fois à la réception critique du volume de 1963, Jacques Brault donne deux études d'ensemble et un choix de textes.

Silencieux lorsque sort un livre, des poètes prennent la parole en d'autres circonstances. Visitant régulièrement le Québec, l'écrivain français Pierre Emmanuel braque les feux d'abord sur la poésie grandboisienne, puis sur l'ensemble de l'œuvre. Dans la livraison de décembre 1954 d'*Amérique française*, Gilles Hénault fait l'éloge de Grandbois dont il étudiera brièvement la poésie en 1962. Après avoir survolé les écrits de son mentor, Michèle Lalonde lui rend un vibrant hommage auquel s'associe en juin 1960 Fernand Ouellette qui en profite pour faire la biographie du poète de Saint-Casimir. Au printemps de la même année, la radio d'Etat retransmet une courte étude sur la poésie due à la plume de Ouellette dans le cadre de l'*Anthologie sonore de la poésie canadienne*, série réalisée par Jean-Guy Pilon. Promoteur des hommages rendus à Grandbois dans les revues *Amérique française* et *Liberté 60*, Pilon publie un compte rendu d'entrevue en mai 1960 et, un an plus tard, il compile de concert avec Eli Mandel *Poetry 62*, anthologie qui retient deux inédits de Grandbois.

Dans le portrait qu'on vient de tracer, quelques figures se détachent, ce qu'une critique de plus en plus consciente d'elle-même observe. Par exemple, Pierre Baillargeon, vers la fin de la décennie 1940, déclare dans *Amérique française* que René Garneau a révélé *les Iles de la nuit*. Collaborant au *Digeste français* en janvier 1951, Willie Chevalier note que Roger Duhamel cherche, avec d'autres, à propager les œuvres valables, dont celle de Grandbois. Le 20 août 1955, Gilles Carle, du *Devoir*, affirme que ses collègues, grâce à Gilles Marcotte, reconnaissent en Saint-Denys Garneau et Grandbois les initiateurs de la poésie moderne au Québec. Dans *la Presse* du 14 sep-

tembre 1963. Marcotte classe, outre Duhamel et Garneau, Pierre Emmanuel, Jean-Pierre Houle et Guy Sylvestre parmi les chantres de la poésie grandboisienne.

Pour être complète, cette liste devrait comprendre les noms de Jacques Brault, Guy Jasmin, Emile-Charles Hamel, Jean-Guy Pilon, Guy Robert et William Edwin Collin, qui œuvre au Canada anglais. Ces interprètes font partie de ce qu'on peut appeler les commentateurs attitrés de Grandbois, c'est-à-dire ceux qui connaissent à fond sa production, établissent des liens entre les livres et en proposent une vision d'ensemble. Ils assurent une certaine continuité de la critique des écrits grandboisiens.

Cette appellation de *commentateur attitré* ne dépend pas uniquement de facteurs quantitatifs. Ainsi, Guy Jasmin, qui (mort au seuil de la quarantaine) ne fournit que trois contributions, figure au tableau, mais non Emile Bégin. Bien que le chroniqueur de *l'Enseignement secondaire au Canada* et de *la Revue de l'Université Laval* émette son avis à cinq reprises, il le fait surtout pour mettre en garde ses lecteurs (des pédagogues qui ont, comme lui, charge d'âme) contre l'immoralisme des livres de Grandbois. Si, en revanche, nous proposons le nom de Pierre Emmanuel, qui ne donne que deux études, c'est qu'il accrédite au Québec le caractère international de la production grandboisienne. A cet égard, on rappellera l'insistance des critiques locaux à parler de la conférence que l'auteur de *Babel* a prononcée à l'automne de 1950 ou au printemps suivant. A cette occasion, il a récité un ou deux poèmes d'«un très grand poète français, Alain Grandbois»[5].

Dans le même ordre d'idées, Jean-Guy Pilon rédige peu de textes sur Grandbois. Mais il travaille (plus ou moins dans l'ombre) à répandre sa poésie, spécialement à la radio où il promeut également le mythe. Autour de Pilon, associé à l'Hexagone et à *Liberté*,

---

5. Nous ne donnons pas ici la référence des citations qu'on retrouve dans les chapitres ou les intermèdes.

gravitent, comme le remarque René Garneau dans *la Voix des poètes* à l'automne de 1961, quelques jeunes poètes, en particulier Michèle Lalonde et Fernand Ouellette (auxquels on peut adjoindre Yves Préfontaine), membres d'une équipe qui s'est groupée «en une sorte d'unité de talent» et qui porte aux nues l'auteur des *Iles de la nuit.* De cette nouvelle génération en rupture avec le passé, chaque représentant se fait tour à tour le truchement, ce que dénote le recours quasi constant au *nous.* Faisant corps, elle doit être considérée globalement.

Jusqu'à présent, on n'a fait nulle mention de Marcel Dugas. Cet interprète, qui, selon ses collègues, a érigé la critique en genre littéraire au Canada, a peu commenté l'œuvre de Grandbois. Mais il a été le premier à souligner dans *Approches* (le Chien d'or, 1942) que son ami de longue date (auteur des *Poëmes* d'Hankéou qu'à peu près personne n'a alors vus) «est un poète», ce que Roger Duhamel relève dans *le Devoir* du 13 mars 1943.

B. CARACTERISTIQUES D'UN ECHANTILLONNAGE

La plupart des quelque cent trente commentateurs retenus ont fréquenté un collège classique où ils ont été initiés à la littérature française et à l'analyse littéraire[6]. Dix-

6. Nous ne tenons compte ici que de ceux et celles qui ont écrit au moins un compte rendu, une étude ou qui ont participé à un hommage. — A propos de l'influence de l'enseignement classique sur les lettres québécoises, voir la livraison de décembre 1981 d'*Etudes littéraires* (p. 369-548) qui porte en sous-titre «Dialectique et littérature dans les collèges classiques du Québec».

huit critiques possèdent une formation théologique[7], et quinze, une formation juridique[8]. Ils pourront se prévaloir de cet apprentissage de l'interprétation des textes sacrés ou des lois lorsqu'ils se pencheront sur des œuvres de fiction. Par ailleurs, vingt-deux poètes (dont plusieurs de l'Hexagone) évoquent, à un moment ou à un autre, les écrits ou la personne d'Alain Grandbois[9]. A ce nombre, il faut ajouter Louis Dantin et Gustave Lamarche, qui ont suivi des cours de théologie, et cinq autres poètes, des cours de droit: René Chopin, Marcel Dugas, Jean-Guy Pilon, Michel van Schendel et Pierre Trottier.

A ce stade, on passera en revue quelques idées qui, sans être fausses, appellent des nuances. Par exemple, on pourrait être enclin à croire qu'un poète entérinera *ipso facto* l'œuvre d'un pair, ce qui n'est pas toujours le cas. Sans la rejeter, René Chopin, Alfred DesRochers et Gustave Lamarche formulent des réserves sur la poésie de Grandbois. Par contre, les jeunes poètes de la décennie 1950 voient en lui un précurseur ou un maître. Mais on rencontre des exceptions: Jacques Godbout et Olivier Marchand. Les motifs de ces prises de distances sont divers: d'ordre (en apparence) esthétique pour Chopin et DesRochers, d'ordre en partie doctrinal pour Lamarche. Quant à Godbout, il invoque des différences de tempérament, l'auteur des *Pavés secs* étant du reste plus porté à l'esprit critique qu'à la célébration.

---

7. Il s'agit d'Emile Bégin, Jules Emery, Ernest Gagnon, Jean Genest, Joseph Gignac, Lionel Groulx, Antonin Lamarche, Robert-E. Llewellyn, Clément Lockquell, Arthur Maheux, Fernand de Montigny, Antonin Papillon, Arthur Saint-Pierre, Jacques et Jacques-Abel Tremblay, Georges-André Vachon — Louis Dantin et Gustave Lamarche étant de plus poètes.

8. Il s'agit de Maurice Blain, Jean-Charles Bonenfant, Berthelot Brunet, Jean Chauvin, Roger Duhamel, Maurice Hébert, Jean-Pierre Houle, Albert Pelletier, Pierre Elliott Trudeau, Jean-Marie Turgeon — René Chopin, Marcel Dugas, Jean-Guy Pilon, Pierre Trottier et Michel van Schendel étant de plus poètes.

9. Il s'agit de Christian Audejean, Charles-Marie Boissonnault, Jacques Brault, André Brochu, Georges Cartier, Gilles Derome, Alfred DesRochers, Pierre Emmanuel, Jacques Godbout, Eloi de Grandmont, Gilles Hénault, Michèle Lalonde, Rina Lasnier, Wilfrid Lemoine, Andrée Maillet, Olivier Marchand, Fernand Ouellette, Luc Perrier, Yves Préfontaine, Guy Robert, Jean-Yves Théberge et Claude-Bernard Trudeau.

On pourrait aussi penser qu'un prêtre condamnera un ouvrage dont le contenu s'écarterait du dogme. Là encore, des distinctions s'imposent. En présence d'*Avant le chaos*, l'abbé Emile Bégin et le père Jules Emery réagissent différemment: le premier jette l'anathème sur le comportement des personnages, tandis que le second semble plus disposé à comprendre ou pardonner les exutoires. Certes, tous les futurs religieux se familiarisent avec la théologie morale. Mais certains ordres, dont la Société de Jésus, accordent de l'importance à la casuistique, aux cas de conscience, donc, et non seulement aux principes intangibles. Cette ouverture d'esprit peut faire toute la différence lorsqu'on analyse un texte de fiction.

On peut présumer qu'un commentateur encensera les livres de ses intimes. Fréquentant depuis le milieu des années 1920 Grandbois dont le premier ouvrage ne sortira qu'en 1933, Marcel Dugas célèbre effectivement la production de son ami. De toute façon, l'essayiste approche les artistes «avec amitié, désir de les comprendre, de signaler leur passage, de rendre à leurs qualités un tribut d'éloges»[10]. Des autres, il ne dit mot. En somme, il se livre à la critique de sympathie.

A la même époque, René Garneau connaît, lui aussi à Paris, Grandbois dont il acclamera *les Iles de la nuit*. L'amitié n'empêchera pourtant pas le chroniqueur du *Canada* d'avouer la déception que lui cause *Avant le chaos*, recueil de nouvelles qu'il réhabilitera cependant en 1961 dans *les Littératures contemporaines à travers le monde*. Quoi qu'il en soit, Garneau prendra souvent parti, durant sa carrière, pour Alain Grandbois contre Hector de Saint-Denys Garneau auquel il serait apparenté[11]. Ici, ce ne sont pas les liens du sang qui jouent, mais plutôt les affinités électives.

---

10. M. Dugas, *Approches*, le Chien d'or, 1942, p. 7.

11. A ce sujet, voir, d'Alain Grandbois, «Les Garneau au premier plan de notre histoire: Alfred Garneau, poète délicat et trop timide», *le Petit Journal* (semaine du 25 août 1963): A-45.

Chez Roger Duhamel, la critique (bienveillante) précède l'amitié et, d'une certaine manière, la suscite. En effet, ce commentateur attitré louange au moins trois parutions avant de se lier avec Grandbois qu'il continuera de vanter par la suite. D'après l'auteur de *Bilan provisoire*, leur rapport repose sur «les mêmes préoccupations intellectuelles, les mêmes goûts, les mêmes réactions face à la sottise».

L'attitude de Gustave Lamarche offre une variante. S'il est relativement sévère en 1944 à l'endroit des *Iles de la nuit*, le poète de *Palinods*, qui côtoiera ensuite Grandbois à l'Académie canadienne-française, montre plus d'indulgence pour *Rivages de l'homme* que l'auteur lui a du reste envoyé. Dès lors, les deux hommes de lettres nouent une amitié et correspondent sporadiquement. Ayant lu le compte rendu de *l'Etoile pourpre* que Lamarche signe dans la livraison d'octobre-décembre 1957 des *Cahiers de Nouvelle-France*, Grandbois lui écrit: vous abordez, avec une franchise qui ne manque pas d'audace, la question de

> la révolte — bien futile, il faut l'avouer — de l'être vis-à-vis de sa condition humaine, et qui peut sembler prendre l'aspect du refus cynique et blasphématoire, alors que cette même révolte n'est faite que d'une sorte d'impuissance angoissée vis-à-vis des seuls problèmes qui comptent et dont la solution nous échappe parce que la Connaissance nous a été refusée[12].

Même si elle ne se fonde pas sur une commune vision du monde, cette amitié permet à chacun de s'ouvrir à la position de l'autre.

Enfin, on entend souvent dire qu'un jeune critique sera plus réceptif à la nouveauté qu'un aîné, cas qui se vérifie en 1934 lors de la réception critique immédiate de *Né à Québec*. A peine sorti de l'adolescence, Roger Duhamel acquiesce à la biographie romancée, genre qui fait tiquer Albert Pelletier, âgé de trente-neuf ans. Mais tout n'est pas aussi simple. Né en 1896, Emile Bégin juge délétère *les Iles de la nuit*, volume

---

12. Cité par René Pageau dans *les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 67. — La lettre de Grandbois est datée du 6 février 1958.

apprécié par Raymond Tanghe qui a vu le jour deux ans plus tôt. Si Louis Dantin, né en 1865, applaudit aux *Voyages de Marco Polo*, Ernest Gagnon, son cadet de quarante ans, est beaucoup moins enthousiaste. Bref, l'âge, à lui seul, n'explique pas tout.

Quoi qu'il en soit de ces distinctions, il faut reconnaître qu'il est des conceptions du monde plus contraignantes que d'autres. Elles obligent leurs défenseurs à dénoncer les écrits qui s'en écartent ou à les ignorer. Ainsi, un exégète pétri de préceptes moraux rigides et de règles classiques sera à peu près incapable de goûter un texte novateur ou tant soit peu déviant. A l'inverse, un écrivain «moderne», un interprète acquis à de nouveaux canons esthétiques et plus souple au chapitre axiologique agréera le même énoncé. Cette constatation s'applique également à un critique ami qui, en principe, partage avec «son» auteur certains intérêts. A ce sujet, on rappellera qu'Alain Grandbois, homme qui avait de l'entregent, pouvait tabler sur de nombreux appuis, tant dans la presse écrite qu'à la radio, ce qu'observe (pour le déplorer) Albert Gervais dans la livraison de novembre 1951 de la *Revue dominicaine*. Aux amis déjà cités (Marcel Dugas, Roger Duhamel, René Garneau et Gustave Lamarche), il convient d'adjoindre Victor Barbeau, Jean Desprez, Alfred DesRochers, Jean-Pierre Houle et Maurice Lebel.

A propos d'un poète qui s'adonne à la critique, on attirera l'attention sur ce mécanisme: la tendance à projeter son propre univers mental sur l'œuvre étudiée. Lorsqu'il scrute celle de Grandbois, Jacques Brault adopte une attitude chère à Gaston Bachelard, qui assimile la joie de lire à celle d'écrire, «comme si le lecteur était le fantôme de l'écrivain»[13]. De fait, l'auteur de *Mémoire* met l'accent sur des thèmes de *Poèmes* qu'il a lui-même développés: l'amour et la mort, la tendresse et la révolte, la mémoire et l'oubli, le passé et l'avenir. On assiste ici à la confluence de deux

---

13. Gaston Bachelard, *la Poétique de l'espace*, PUF, 5e édition, 1967, p. 10. — J. Brault met les mots guillemetés en exergue à l'étude qu'il fait paraître dans *le Devoir* du 7 novembre 1964.

imaginaires. Voyant lui aussi les vers grandboisiens à travers le prisme de sa thématique (où prédominent la permanence de la lutte, la confiance en l'homme, la rencontre de l'Autre et le voyage incessant), Gilles Derome se distancie d'un monde où il perçoit l'envers du sien: une résistance avortée, un pessimisme et un narcissisme fonciers qui emmurent. Il n'y a plus communion, mais discordance.

Au mois de juillet 1958, Gilles Marcotte déclare dans *Cité libre* que les historiens de la littérature, les sociologues et autres spécialistes «sont occupés à maîtriser des techniques», ce à quoi Gérard Tougas, de *Canadian Literature*, fait écho l'année suivante: à ce jour, la critique canadienne-française, contrairement à celle du Canada anglais, «n'a produit aucun véritable théoricien». Collaborant aux *Littératures contemporaines à travers le monde*, René Garneau note en 1961 que la critique locale s'exerce principalement dans les revues et les journaux où elle entretient autour des romanciers et des poètes «le mouvement nécessaire à la vie».

Effectivement, notre corpus critique provient de périodiques, par essence axés sur l'actualité, et de manuels où les textes sur chaque auteur sont forcément sommaires. Très souvent, ces manuels constituent un pot-pourri de ce que d'autres exégètes ont écrit, Maurice Lebel étant passé maître dans l'art du plagiat. Si l'on excepte deux mémoires de maîtrise restés inédits, les études de quelque envergure sur la production grandboisienne ne commenceront de paraître qu'à la fin de la décennie 1960.

II. LES FONCTIONS DE LA CRITIQUE

Peut-être le propre d'une œuvre importante est-il de débusquer les partisans de clans adverses? En tout cas, c'est ce qui se produit lorsque voient le jour *Né à Québec* à

la fin de 1933 et surtout *les Iles de la nuit* onze ans plus tard. Au moins à deux reprises, les tenants d'un renouvellement des lettres ou de leur *statu quo* prennent la plume. Par recensions interposées, ils discutent à l'envi de la liberté de l'artiste ou de son engagement, de la connaissance de l'homme universel ou de l'âme nationale, de la clarté ou de l'hermétisme en poésie et même du sens de la vie ou de son absurdité.

Malgré l'abondance des thèmes, il est possible de dégager des textes qui accompagnent les livres grandboisiens deux grandes constances. Elles correspondent à des fonctions de la critique opposées et complémentaires à la fois: assimiler l'œuvre et édifier le mythe. En plus de ramener un énoncé à des schèmes existants, la critique propose de l'auteur une image susceptible de le distinguer de ses pairs.

A. ASSIMILER L'ŒUVRE

Pour se faire connaître, soutient Gaston Miron dans *la Presse* du 22 juin 1957, une poésie a besoin de commentateurs. Ceux-ci non seulement jugent des auteurs, mais ils classent, interprètent leurs productions et les intègrent dans le discours social et dans les réseaux de lecture et de diffusion. En d'autres termes, les exégètes désingularisent une œuvre en la versant dans le général. En procédant ainsi, en réduisant la nouveauté, en assimilant le texte à du connu, ils le rendent lisible. Sans ces opérations, il ne circulerait pas; il serait *lettre morte*. On peut bien rêver à un monde «idéal» où quelque esprit sèmerait les livres à tous vents, mais ce n'est pas le nôtre.

1º *Classer, ou la question typologique*

La critique cherche à inscrire chaque énoncé dans une tradition, à le rapporter à des cadres, des catégories préétablies, dont le genre littéraire. A cet égard, les poésies

grandboisiennes ne créent aucune difficulté. Même ceux qu'elles rebutent ne nient pas qu'il s'agit de vers, hormis Emilia Allaire qui fait de *l'Etoile pourpre* «un recueil de prose poétique», parce que la plupart des pièces ne sont pas rimées. Mais la prose de Grandbois semble résister jusqu'à un certain point au classement.

Vers les années 1930, les grandes fresques historiques cèdent peu à peu la place aux monographies. Collaborant à l'*Almanach de la langue française 1935*, Pierre Daviault signale l'apparition au Canada de vies (ou biographies) romancées, genre qui «marque la tendance contemporaine à dépouiller un personnage historique de sa légende, pour l'atteindre dans sa vérité la plus palpitante». C'est dans ce contexte que paraît en 1933 *Né à Québec... Louis Jolliet: récit*. En présence d'un genre peu pratiqué au Québec, les commentateurs réagissent diversement. Si Albert Pelletier, réticent envers la biographie romancée, considère *Louis Jolliet* comme un livre d'histoire plus ou moins réussi, en l'occurrence trop subjectif, Jean Morin et Georges Rousseau (défenseur de l'inviolable liberté de l'écrivain, «celle du genre littéraire, du cadre de l'œuvre») y applaudissent. On précisera que l'indication générique provoque un malentendu que la dédicace est loin de dissiper. Cet élément du péritexte éditorial peut incliner le lecteur à se demander si l'explorateur peint par Grandbois appartient à l'histoire du Canada ou aux «belles histoires» que son père lui a narrées autrefois.

Trois lustres plus tard, la situation diffère passablement. On semble à présent acquiescer au mariage de l'histoire et de la poésie, ce qu'indique l'intervention de Jean-Pierre Houle. Certes, celui-ci ressuscite la polémique de 1933 (dont l'un des enjeux était la pratique de la biographie romancée), mais il prend parti pour un genre qu'on ne conteste plus en 1948, comme si les codes entre-temps avaient changé.

Dans son «Avant-propos», Grandbois justifie en 1941 *les Voyages de Marco Polo*, livre qui n'est ni un ouvrage scientifique ni la biographie du Vénitien, mais un simple

récit de ses voyages. Les interprètes s'interrogent sur la nature de l'œuvre, tour à tour qualifiée de roman d'aventures, de relation de voyage ou de vie romancée, mais aucune controverse n'éclate. Seul un chroniqueur d'*Amérique française*, Pierre Elliott Trudeau, révoque en doute la pertinence de ressasser (sans le rénover) un épisode «vieux de sept siècles».

En 1945, Grandbois, dans un nouvel «Avant-propos», expose ses intentions: il a composé les nouvelles d'*Avant le chaos* pour retrouver des parcelles du temps perdu, raviver certains visages évanouis et repêcher ses propres jours. Encore une fois, la critique hésite entre plusieurs désignations. Elle parle en effet d'une espèce un peu particulière de nouvelles: sans intrigue, sans dénouement surprenant ni incident capital, pour reprendre la formule d'Emile-Charles Hamel; elle parle encore de chroniques ou de récits de voyages transposés. On invoque également les deux dernières catégories à propos de la série radiophonique *Visages du monde* diffusée sur les ondes de Radio-Canada au début de la décennie 1950, Jean-Guy Blain y découvrant plutôt des poèmes en prose. Quoi qu'il en soit, la critique insiste sur le caractère en partie autobiographique de ces récits, ce qui va conforter le mythe de Grandbois où le thème du voyage est cardinal.

Enfin, on peut citer le cas de *J'ai vingt ans*, représenté les 24 et 26 février 1949. A une exception près, les critiques estiment le monologue trop philosophique ou littéraire. Ce qui est en cause ici, ce sont les qualités de dramaturge de Grandbois, sa compétence à maîtriser les lois d'un genre: le théâtre.

En schématisant, on dira qu'il existe deux façons d'envisager le problème typologique. Selon la première, qui ressortit au classicisme, tout ce qui est défini doit l'être une fois pour toutes. Aussi, les artistes qui dérogent à cette règle s'exposent à l'accusation de confondre les genres. Au nom d'une certaine modernité, les tenants de la seconde accep-

tent qu'on remette en question les classifications traditionnelles, moyen de renouveler les lettres.

C'est, répète-t-on, ce que fait Grandbois en acclimatant au Québec la vie romancée, celle de Jolliet comportant une part d'inédit, puisque le biographe récrit le journal de l'exploration du Mississippi, perdu dans un naufrage «à la Chine de Montréal». Avec ses *Voyages de Marco Polo*, l'écrivain offre aux lecteurs la première adaptation canadienne d'un récit oral, dicté dans la prison de Gênes par «Messire Millione» à Rusticien de Pise — récit qu'il littérarise. Grâce à ses nouvelles qui raniment un temps révolu et racontent la vie mondiale, «Alain Grandbois innove une fois de plus», écrit René Chopin le 21 avril 1945. Le chroniqueur du *Devoir* ajoute que Grandbois, l'année précédente, a initié les siens «aux prestiges de la poésie surréaliste». Il comble donc des lacunes dans la prose et la poésie du cru. Comme on le voit, le discours sur les livres n'est pas sans affecter le statut des auteurs.

2° *Juger, ou l'établissement de palmarès*

Gardienne des codes, la critique juge les écrivains, autre manière de classer. Elle établit des palmarès qui ne sont pas plus éternels que l'idée qu'on se forme des genres littéraires. Appréciant Grandbois, elle le compare à lui-même et à des pairs non seulement québécois, mais aussi, si ce n'est surtout, français — pairs prisés ou dédaignés.

S'ils n'endossent pas toujours le contenu des livres, les interprètes reconnaissent à peu près unanimement la qualité de l'écriture grandboisienne. Après avoir signalé le rapetissement de Louis Jolliet opéré par son biographe, Albert Pelletier convient que celui-ci a le culte des belles phrases. Pierre Elliott Trudeau, qui dénigre *les Voyages de Marco Polo*, concède à leur auteur un style clair et naturel. Il n'y a pas jusqu'à Emile

Bégin qui ne rende hommage, à sa façon, à la langue d'Alain Grandbois. Non banale, dépourvue de faux brillants, limpide à souhait, celle d'*Avant le chaos* charrie cependant «des thèmes trop chargés pour demeurer sans danger». Prosateur exquis, Grandbois, si l'on en croit Dostaler O'Leary, est d'abord et avant tout «un fin et délicat poète» révélé par *les Iles de la nuit*, recueil qui, au dire de Roger Duhamel, fonde son «légitime prestige».

Par ailleurs, la critique crée de la continuité. Mémoire d'une œuvre, elle met l'accent sur la permanence. A cet égard, on n'a qu'à songer à la réception critique immédiate de *Rivages de l'homme*, où l'on multiplie les références au recueil précédent. Commencent alors les études sur la poésie grandboisienne qui connaîtront un nouvel essor à la sortie de *l'Etoile pourpre* dont l'accueil préfigure en quelque sorte la rétrospective de 1963 qui se transforme en apothéose.

Les commentateurs, donc, comparent un auteur à lui-même, parfois à son avantage. La publication des *Voyages de Marco Polo* en 1941 permet à Albert Pelletier de se déjuger. Contrairement à ce qu'il estimait en 1933, le chroniqueur de *Regards* est maintenant d'avis que Grandbois n'est ni un biographe ni un historien (qui reléguerait son héros au second plan), mais un voyageur qui parcourt la terre en imagination, un excellent écrivain de fiction. En 1948, *les Iles de la nuit*, recueil qui fait date, rejaillissant sur la réception critique immédiate de l'édition canadienne de *Né à Québec*. Plusieurs interprètes, notamment Victor Barbeau et Henriette Berger, mesurent la biographie à l'aune des vers. D'après Solange Chaput-Rolland, les volumes de poésie imprégneraient *Louis Jolliet*, récit dont la parution a pourtant précédé celle des poèmes.

Mais il arrive que les comparaisons tournent au désavantage de l'écrivain, un livre suscitant des attentes déçues par un suivant. Tel est le cas en 1945 avec *Avant le chaos*, ouvrage «allégé» que René Garneau et Guy Sylvestre disent inférieur aux *Iles de la nuit*,

empreintes de gravité. Sylvestre revient à la charge en 1957. A cette date, il regrette que les fusées, qui continuent de monter par intermittence dans *l'Etoile pourpre*, n'aient pas la beauté de celles, plus nombreuses, des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme*.

D'autre part, la critique accole les noms de Grandbois et de certains pairs. Au mois de février 1934, un journaliste anonyme révèle au lecteur de *la Gazette littéraire* que l'auteur de *Né à Québec* est un Français, erreur qu'Henri Grandbois, père d'Alain, rectifiera en mars. Cette mise au point n'empêchera pas, tant s'en faut, les interprètes d'associer constamment l'écrivain de Saint-Casimir à des Européens.

Le procédé s'instaure dès 1934. En avril, Roger Duhamel réunit Alain Grandbois et André Maurois qui, pour le jeune chroniqueur de *la Relève*, a légitimé la biographie romancée. En 1948, on apparente Grandbois à des historiens d'outre-Atlantique (Polybe, Plutarque, Michelet et Bainville) ou à des écrivains qui ont célébré l'Amérique: Chateaubriand et Cendrars, Henriette Berger citant plutôt un styliste québécois, Jean Simard. A propos des *Voyages de Marco Polo*, la critique évoque au moins quatre auteurs (Joinville, Flaubert et les frères Tharaud) et un titre: *les Mille et Une Nuit*. Teintées d'exotisme et d'aventure, les références suscitées par *Avant le chaos* proviennent également d'Europe: Blaise Cendrars, Paul Morand, Pierre Benoit, Valery Larbaud, Pierre Loti et Dekobra.

Selon Emile-Charles Hamel, *les Iles de la nuit* se conforment à la grande tradition poétique française. D'un seul coup, elles atteignent «aux plus émouvantes réalisations françaises», pour reprendre la formule d'André Giroux. En 1957, Jean-Paul Robillard affirme que *l'Etoile pourpre* figurerait avec honneur dans n'importe quelle librairie de France, idée que Christian Audejean modulera sept ans plus tard dans la revue *Esprit*. Sous la plume des interprètes, certains noms (anciens ou modernes) se pressent: ceux des poètes de la Pléiade, de Verlaine et Rimbaud, Lautréamont, Claudel, Supervielle,

Saint-John Perse et de quelques surréalistes (en particulier Eluard), ces derniers étant en général tenus pour suspects. Mais Grandbois ne se cantonne pas dans l'imitation. Ecrivain né, il s'est démarqué de ses «maîtres» qu'il dépasse parfois; il a su accoucher d'une poésie éminemment personnelle, répète à l'envi la critique qui se tourne également vers le corpus local.

Si l'on en croit René Garneau, *les Iles de la nuit* ne suggèrent «aucun terme de comparaison avec les tentatives anciennes et récentes de la poésie canadienne d'expression française», hormis les essais de Paul Morin et Saint-Denys Garneau. En 1944, on mentionne encore Emile Nelligan, Guy Delahaye, René Chopin, Jean-Aubert Loranger et Anne Hébert, qui fait toujours partie du palmarès en 1957. Entre-temps, maints jeunes poètes sont entrés en scène, dont Roland Giguère, Jean-Guy Pilon et Fernand Ouellette.

Eu égard à la prose, on attirera l'attention sur une constance: le critère de référence ou d'excellence est presque exclusivement français. Pour expliquer ce phénomène, on pourrait invoquer la formation, classique et française, des interprètes et même de Grandbois. Mais cette explication est insuffisante. Car elle ne tient pas compte d'une carence de la production locale où, jusqu'à Grandbois, le récit «cosmopolite» est à peu près inexistant, ce que note René Chopin dans *le Devoir* du 21 avril 1945. Or la critique a besoin de comparer. Force lui est donc de chercher ses modèles ailleurs, spécialement dans la production française de l'entre-deux-guerres.

Cette constatation s'applique aussi à la poésie, mais en partie seulement. On rattache l'auteur des *Iles de la nuit* à certains poètes d'outre-Atlantique, mais en même temps, on nomme des écrivains québécois. Ce fait tendrait à prouver qu'une certaine tradition non pas tant exotique qu'universaliste (universalisme dont les critères sont fixés à Paris) existerait beaucoup plus tôt en poésie qu'en prose.

A ce stade, il faut préciser que le renom de Grandbois a longtemps bénéficié de la prédominance (au Québec) de la poésie sur la prose. Si l'on enregistre en 1945 un renouveau du conte, si le roman éclipse la poésie en 1948, celle-ci ne tarde pas à déborder celui-là, ce que Gilles Marcotte remarque dans *le Devoir* du 14 novembre 1953. Collaborant à la livraison de juillet 1958 de *Cité libre*, le même critique écrit que la jeune génération «trouve dans la poésie, et seulement là (ou presque), le moyen d'exprimer ses inquiétudes et ses espoirs, ses contradictions, ce dont elle souffre» et vit. Dans *le Livre de l'année 1964* de la maison Grolier, André Belleau observe qu'en 1961 plusieurs romanciers, reconnus comme des valeurs sûres, se manifestent. Deux ans plus tard, ils sont toutefois relayés par les poètes qui effectuent un retour en force.

A l'intérieur du domaine poétique, le recueil de 1944 entraîne un rajustement, ce que souligne sur un ton goguenard Emile Bégin, de *la Revue de l'Université Laval*, en novembre 1947: «Certains noms du catalogue de nos Apollons ne se peuvent plus prononcer après la lecture des *Iles de la nuit.*» Avec Hector de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois règne en maître (et comme par défaut) sur ce que Gustave Lamarche appelle «nos déserts français» dans la livraison de juillet 1951 des *Carnets viatoriens* — Garneau et Grandbois qui, par critiques interposés, se disputeront longtemps la préséance. Contrairement à ce qui se produisait naguère — où toutes les cautions littéraires étaient étrangères —, les jeunes poètes reconnaissent en certains auteurs du cru, dont Saint-Denys Garneau et Grandbois, des précurseurs; voilà du moins ce que Fernande Saint-Martin soutient dans *la Presse* du 28 décembre 1957. Attentifs à la substance de leur message et à la définition de leur art, les nouveaux entrants, ajoute en juin 1960 Clément Marchand, de la Société royale du Canada, «ont provoqué, en même temps qu'un renversement des critères, un sévère reclassement des valeurs. Par la suite, bien peu de ces poètes solennels, hôtes fêtés des anthologies, ont pu échapper à une

cruelle profanation». Mais pour maints jeunes, l'auteur des *Iles de la nuit* reste le maître incontesté, phénomène émouvant «dans un pays où les aînés sont si vite mis au rancart», affirme Jean Hamelin dans *le Devoir* du 14 septembre 1963, ce que Gilles Marcotte nuance le même jour dans *la Presse*: l'emprise exercée par l'écrivain de Saint-Casimir sur ses cadets, dit-il, «diminue ou du moins se dilue dans un plus large concert de références».

3° *Interpréter*

Outre qu'elle classe et juge, la critique interprète, c'est-à-dire qu'elle traduit un énoncé, qu'elle fournit des indications de lecture. En d'autres mots, on abandonne ici (quitte à y revenir) des préoccupations à dominante esthétique, relatives à la définition des genres littéraires et à l'établissement des palmarès, pour aborder des sujets qui ressortissent davantage au contenu.

L'explication de la prose de Grandbois, réputée claire, ne crée guère de difficulté. En schématisant, on dira que la question du régionalisme et de l'exotisme domine la réception critique immédiate des récits, bien qu'elle se pose de façon passablement différente d'une période à l'autre.

On se reportera d'abord à 1933. Cette année-là, Grandbois fait imprimer une biographie de Louis Jolliet, «héros» de l'histoire canadienne-française. On discute effectivement du statut du personnage. Faut-il mettre en scène un être sans failles, un modèle pouvant servir à des compatriotes en danger ou qui auraient déchu? Ou convient-il, au contraire, de dépeindre l'explorateur du Mississippi avec non seulement des qualités mais encore des défauts? Si les deux partis énoncent leurs points de vue respectifs, on relève une tendance à privilégier le second. Certes, l'homme de lettres doit contribuer à la définition de l'âme nationale, mais sans négliger le facteur humain,

le Canadien français faisant partie de l'humanité. En 1948, la quasi-totalité des commentateurs insistent sur l'humanisme de Jolliet, tout en admettant qu'il appartient à la race des bâtisseurs d'empire.

Dans le premier tiers de la décennie 1930, la critique semble généralement acquise à l'approfondissement d'un régionalisme qu'on veut plus intimiste, à sa mise en relation avec un certain universalisme, processus que la Seconde Guerre mondiale va accélérer. Au moment où paraissent *les Voyages de Marco Polo* — «tableau palpitant des civilisations mêlées de barbarie qui, il y a sept siècles, couvraient la face de l'Extrême-Orient», pour reprendre la formule de Louis Dantin —, la critique se félicite de l'illustration de l'homme universel et non plus exclusivement local.

Participant à la réception critique immédiate d'*Avant le chaos*, Rex Desmarchais réfléchit en octobre 1945 sur deux grandes fonctions de la littérature, esthétique et axiologique à la fois. En plus de produire de la beauté, la littérature doit s'efforcer d'atteindre la vérité et d'accroître la compréhension entre les hommes. Si l'auteur de *la Chesnaie* ne déconseille pas l'exploration de sujets régionaux, il estime toutefois, à l'instar de René Garneau, que la thématique paysanne s'épuise vite. Aux antipodes se situe un Harry Bernard à qui déplaît l'exotisme «extravagant» du recueil de nouvelles. Logique avec lui-même, il presse les écrivains de faire canadien «d'abord, partout, en tout». D'une part, parce que personne ne s'en chargera à leur place; d'autre part, parce qu'ils n'apprendraient rien aux Français après les écrits de «Morand, Georges-Michel, Dekobra, Carco et les autres du milieu» interlope et international.

Au cœur des textes qui accompagnent les plaquettes de vers, on retrouve une problématique qui se rapporte au sens intelligible et au non-sens en art, de même qu'au sens existentiel.

En 1944, on pose d'emblée la question du sens logique en poésie et de l'obscurité — question chère aux époux Maritain. Par recensions interposées, les commentateurs débattent du traditionalisme et du modernisme. D'un côté se dressent Nil Marsan qui, «attaché à de vieilles habitudes en poésie» et aux «règles qui domptent», hésite entre la critique et l'éloge; Jeanne Ivry, qui définit la pensée française en termes de clarté et de précision et que déroutent les images insaisissables de Grandbois; Emile Bégin, aux yeux de qui les *Iles de la nuit* n'ont gardé, dans leur allure anarchique, qu'une loi, celle de l'hermétisme, de sorte que «le poète doit être le seul à se comprendre parfaitement». Ce qui est en cause ici, c'est la fonction communicative du langage, sujet développé par Gustave Lamarche en octobre 1944. Dans le recueil de poèmes, il constate un manque de respect «pour la vérité commune ou native des mots» — mots qui ont un sens, qui sont «une *donnée* quasi absolue de toute parole». Or Grandbois en laisse trop tomber «au hasard d'une sonorité... ou d'une volonté de surprise», à telle enseigne que la moitié de son chant est perdue.

A l'autre bout de l'échiquier, on rencontre des critiques qui promeuvent de nouveaux codes d'écriture et de lecture. Pour Emile-Charles Hamel, «le vrai poète n'est pas celui qui donne à ses vers un sens trop précis aussitôt épuisé, vide pour ainsi dire de tout mystère». En réalité, la poésie véritable «réserve à chaque lecture la joie imprévue d'un sens nouveau», idée également défendue par Pierre Gélinas.

Guy Sylvestre, lui, observe en décembre 1948 que l'auteur de *Rivages de l'homme* reste, comme celui des *Iles de la nuit*, un poète ésotérique et sibyllin. Dans *l'Etoile pourpre*, Grandbois pratique un art du discontinu irréductible à tout ordre logique — art fait d'«une juxtaposition d'intuitions, d'expériences, de visions, de souvenirs, de regrets, de désirs et de rêves, qui ne sont pas liés les uns aux autres et *[...]* sont donnés pour leur beauté individuelle». Après avoir signalé que les poèmes grandboisiens

comportent toujours une part d'ésotérisme, le chroniqueur de *The University of Toronto Quarterly* convient qu'ils sont beaucoup plus faciles d'accès en juillet 1964 qu'au moment de leur découverte il y a deux «décades».

En filigrane à la réception critique immédiate des poésies de Grandbois, on peut donc lire l'histoire de l'apprivoisement de la notion d'obscurité. Si les avis sont partagés en 1944 quant au bien-fondé du recours à l'hermétisme, ils ne le sont plus au moment de la parution de *Poèmes* quelque vingt ans plus tard.

Ayant à décrypter un texte qualifié d'obscur, la critique élit très tôt la perspective thématicienne. Dès 1944, on se penche sur les images du rêve, du voyage, de l'amour malheureux, de la déréliction, et sur les thèmes bachelardiens du feu et de l'eau, auxquels Jacques-Thomas Racette adjoint ceux de l'air et de la terre en 1949. Commentant *Poèmes*, les interprètes multiplient les renvois à la «nouvelle critique» française que Jacques Brault, lui-même partisan de la poétique, passe au crible dans *le Devoir* du 7 novembre 1964. Sur un plan moins technique ou plus idéel, les exégètes «modernistes» s'inspirent (spécialement dans la décennie 1940) d'Henri Brémond, auteur de *la Poésie pure*, ou de Jacques et Raïssa Maritain, cosignataires de *Situation de la poésie*, un Pierre-Paul Turgeon, plus traditionaliste, citant plutôt Jacques Boulenger, spécialiste français de l'âge classique, ou Louis Bethléem, moraliste acharné en qui Turgeon voit «ce regretté Pic de *[la]* Mirandole de la littérature contemporaine, si jalousé de Valdombre»[14].

De la question du sens intelligible et du non-sens en poésie, la critique passe aisément à celle de la quête du sens existentiel, la réception critique immédiate des recueils de vers se transformant de la sorte en méditation métaphysique. Emile Bégin soutient que le poète des *Iles de la nuit* «nage dans la tristesse absolue», attitude inadmissible pour cet apôtre de la sotériologie chrétienne. Selon Jean Genest, l'œuvre

14. P.-P. Turgeon, *le Canada français* (novembre 1944): 201.

manque de spiritualité. Chroniqueuse à *la Presse*, Jeanne Ivry referme le volume avec une impression de «vide irritant». Si l'on se fie à Gustave Lamarche, la confiance fait défaut à Grandbois, un orgueilleux. Son livre en est un «de doute et de lourde inquiétude» qui sombre même «dans la fatalité du mensonge».

Les positions évoluent avec la parution de *Rivages de l'homme*, ouvrage que Louise Daudelin juge moins sombre que *les Iles de la nuit*. Si, pour Gustave Lamarche, le poète ne reconnaît pas «le Dieu du *vrai* ciel», du moins le dépeint-il. Au dire d'Emile-Charles Hamel, Grandbois ne craint pas d'aborder les problèmes les plus hauts et les plus universels, à commencer par «cette exigence de Dieu qui persistera dans l'homme malgré les accomplissements humains les plus inouïs». Julia Richer, elle, fait bande à part. En effet, la chroniqueuse de *Notre temps* écrit que, pour Grandbois, la métaphysique consiste en peur spirituelle, parce qu'elle ignore l'espérance. De fait, le témoignage kafkaïen du poète a la résonance du fatalisme et de l'«inutilité de la Joie».

Revenons un peu en arrière avec Guy Sylvestre qui, dans *le Droit* du 2 septembre 1944, affirme lui aussi que Grandbois méconnaît la joie. Mais il ajoute que l'auteur des *Iles de la nuit* découvrira tôt ou tard un matin éternel «où toutes les questions s'évanouiront dans les âmes enfin illuminées par le soleil de la vérité». Le critique aborde de nouveau la question au mois de juillet 1958. Dans *l'Etoile pourpre*, confie-t-il alors, Grandbois nomme enfin Dieu, mais il s'agit du Dieu inconnu, affirmation que Gilles Marcotte relèvera dans *la Presse* du 14 septembre 1963.

Vers le milieu des années 1950, on assiste à un important changement d'attitude chez les jeunes critiques relativement à la quête spirituelle. Collaborant au *Quartier latin* du 15 décembre 1955, Yves Dubreuil-Préfontaine note que les *Rivages de l'homme* se terminent par «une sorte d'espoir en l'homme et la matière» — espoir tempéré, il est vrai, par la mention du «dur œil juste de Dieu» que Dubreuil-Préfontaine taxe de

défaite. Yves Préfontaine, à qui *Liberté 60* ouvre ses pages, n'apprécie guère lui non plus le recours à Dieu qui, pour les hommes dignes de ce nom, est affaire de secret et non d'Eglise. De son côté, Pierre Châtillon, dont le mémoire de maîtrise est accepté par l'Université de Montréal en 1961, fait de Grandbois une manière d'athée. Durant la réception critique immédiate de *Poèmes*, on pose encore la quête grandboisienne d'absolu, mais on l'envisage sous un angle plus laïque ou moins strictement religieux qu'autrefois.

En somme, la critique conçoit la littérature comme un instrument de connaissance. A la prose est dévolue la tâche d'approfondir un être collectif: le Canadien français ou l'homme universel. La poésie, elle, fouille plutôt l'homme intérieur. Si la question du langage (qui transmet le savoir) ne se pose pas à propos de la prose «limpide» de Grandbois, il en va tout autrement en ce qui a trait à sa poésie «obscure» qui défie plus d'un interprète.

On répétera que l'hermétisme n'est pas tant absence qu'occultation d'un sens que la critique, vouée à l'interprétation, doit restituer, tâche dont s'acquittent somme toute assez bien même ceux qui prétendent ne rien comprendre aux poèmes grandboisiens. On est en droit de se demander si les exégètes ne projettent pas sur les recueils de vers leur propre quête ardue du sens logique, projection qui prendrait la forme de la quête du sens existentiel, elle-même problématique.

Des textes consacrés à la poésie, on peut dégager des convergences, des réseaux de significations. Au néo-classicisme (signalé par l'obéissance à certaines règles, dont la prosodie traditionnelle, par le respect du sens convenu des mots, le primat de la clarté, de la logique et de l'équilibre) s'oppose le modernisme, caractérisé par l'emploi du vers libre (indice de la liberté, de l'émancipation de l'artiste), le mouvement, l'équivoque,

l'ésotérisme, une part plus ou moins grande de fantaisie et un «désordre» que René Chopin vient près d'associer au «déséquilibre cérébral». D'un point de vue plus axiologique, ce modernisme véhicule la tristesse, le vide, le doute, l'inquiétude, le désespoir et, pour les tenants du classicisme (qui, dépositaires de la vérité, défendent souvent des valeurs d'ordre sur les plan personnel, social et religieux), le mensonge. Comme on le voit, les commentateurs entremêlent une question en apparence esthétique, celle de l'obscurité en poésie, et un problème métaphysique (marqué idéologiquement), celui de la quête spirituelle.

4° *Relayer le discours social*

La critique littéraire ne s'exerce pas dans le vide, mais dans un espace et un temps où se produisent des événements plus ou moins importants et où s'énoncent toutes sortes de discours — événements et discours susceptibles d'être commentés par les interprètes lorsqu'ils se penchent sur un texte littéraire qu'il s'agit d'actualiser.

En présence des récits grandboisiens, quelques critiques invoquent la morale. A cause de la cruauté, du sadisme de certains passages, Emile Bégin réserve la lecture des *Voyages de Marco Polo* aux élèves avancés de l'enseignement secondaire. La recension qu'il donne d'*Avant le chaos* finit également par une mise en garde, les thèmes outrés du livre lui fermant bien des bibliothèques. Il n'y a pas jusqu'aux *Iles de la nuit* que l'abbé Bégin ne fustige pour des raisons morales — *Iles* qui ne sont pas sans maléfices, puisqu'elles «ont déjà tiré vers leurs bords capiteux et empoisonnés des êtres trop grands pour rester ou devenir des épaves». Il convient de préciser que ce type de condamnation est assez rare en ce qui concerne les ouvrages de Grandbois.

Sur l'accueil réservé à *Né à Québec* en 1933 plane l'idéologie nationaliste telle que l'a définie Lionel Groulx. Dans *la Naissance d'une race*, l'historien a formulé en 1919

l'idée de la formation, dès le XVIIe siècle, d'un type canadien opposé au type français — idée qu'illustrerait, selon plusieurs, la biographie de Louis Jolliet, premier explorateur *né à Québec*. Ce motif réapparaît en 1948. Jérôme Séverin, du *Clairon*, consacre même un article le 31 décembre à la différence de mentalités entre Canadiens et Français. On peut y percevoir un écho de la querelle de l'autonomie qui a mis aux prises en 1946 et 1947 Robert Charbonneau et des écrivains d'outre-Atlantique épaulés au Canada par René Garneau, partisan de la fidélité française.

Si la dépression économique de la décennie 1930 ne retient pour ainsi dire pas les commentateurs (qui valorisent néanmoins une langue «virile» non sans parenté avec le discours musclé des césarismes florissants à l'époque), la Seconde Guerre mondiale, objet d'une propagande fédérale tous azimuts, occupe plus d'un esprit. Applaudissant aux *Voyages de Marco Polo* le 18 juillet 1941, Jean-Marie Turgeon fait allusion à la rupture du pacte germano-soviétique survenue le 12 juin, de même qu'au contrôle de l'essence annoncée le 15 juillet. Naguère employé par la Commission de l'information en temps de guerre, Guy Jasmin reproduit en mars 1942 un passage teinté de racisme des *Voyages de Marco Polo* où Grandbois colporte la légende d'après laquelle les Japonais (qui ont attaqué Pearl Harbor le 7 décembre 1941 et sont alors des ennemis du Canada) proviendraient du croisement entre des singes et des jeunes gens. A Emile-Charles Hamel, certains vers des *Iles de la nuit* évoquent «la grande œuvre de libération» qui se prépare le 5 juin 1944, veille du débarquement de Normandie.

Pendant la réception critique immédiate d'*Avant le chaos* lancé au printemps de 1945, on entre dans l'immédiat après-guerre. Débute en Europe une vaste entreprise de reconstruction à laquelle on attelle l'homme de lettres. Pour Rex Desmarchais, l'artiste doit contribuer à l'édification de la paix, ce que fait Grandbois dans son recueil de nouvelles où il montre qu'un Canadien français peut nouer des liens d'amitié avec des

étrangers. Par contre, Guy Sylvestre et René Garneau, qui ont tous deux œuvré à la Commission de l'information en temps de guerre, sont rebutés par le vide intérieur et l'insouciance des personnages grandboisiens, comme si la gravité de la situation devait interdire au nouvelliste de donner libre cours à la légèreté de l'être. Harry Bernard partage aussi cette position, mais au nom du régionalisme. Il se dit déconcerté par la manie qu'ont Yves Thériault et Alain Grandbois «de parler pour ne rien dire». En d'autres mots, l'illettré aurait voulu entendre un discours substantiel, sinon sérieux, propre à galvaniser ses compatriotes.

Contrairement aux ouvrages précédents, les *Rivages de l'homme* mentionnent la guerre[15]. D'un vers du «Silence», où sont un moment ressuscités les «quarante millions de beaux cadavres frais», Pierre Saint-Germain déduit que «la triste situation mondiale a vraiment influencé Grandbois». Parmi les plus beaux poèmes grandboisiens, Jean-Pierre Houle cite au mois de janvier 1949, c'est-à-dire en pleine guerre froide, ceux où le poète «chante son besoin de fraternité», motif obligé de l'époque qui est aussi celle de l'existentialisme et de l'engagement.

Dans la réception critique immédiate de *l'Etoile pourpre* affleurent deux exemples de poésie engagée: l'une sociale et l'autre nationale. Transformée en truchement de la première, Fernande Saint-Martin exprime sa déception, le recueil de 1957 ignorant toute référence aux conflits sociaux. Plus neutre, Pierre de Grandpré se contente de signaler l'écart qui existe entre l'art de Grandbois, au service d'«un pur lyrisme personnel», et celui de certains jeunes poètes qui se veulent la voix d'une nation ou d'une génération.

---

15. A la vérité, *les Voyages de Marco Polo* et *Avant le chaos* se réfèrent au conflit, mais uniquement dans leurs paratextes respectifs, comme on le verra bientôt.

Au tournant des années 1960, on assiste effectivement à la remontée du nationalisme littéraire. Il est promu par de jeunes poètes qui s'adonnent aussi à la critique. Plusieurs entrelacent les problématiques nationale et sociale. Attachés aux thèmes de l'appartenance et du pays, de l'aliénation et de la libération, ils prônent en outre l'ouverture sur le monde et la modernité. Sollicités par les changements qui s'amorcent et les combats à mener dans le cadre de ce qu'André Belleau nomme la «révolution silencieuse», les poètes-critiques publient peu en 1961, mais, on l'a noté, reviennent en force deux ans plus tard. En octobre 1963, certains d'entre eux créent la revue *Parti pris*. Associant littérature et révolution, ils veulent faire du Québec une république indépendante et socialiste, pour reprendre la formule d'un Guy Sylvestre sceptique. Dans la poésie grandboisienne, André Brochu, l'un des fondateurs de *Parti pris*, perçoit la détresse et l'espoir indestructible du peuple canadien-français en quête de délivrance. Pour Gilles Marcotte, ce type d'interprétation est moins suscité par l'œuvre universaliste de Grandbois «que par le paysage social dans lequel elle s'inscrit».

Il est une autre forme d'actualité qu'on pourrait, paradoxalement, qualifier de rétrospective. Analysant *les Iles de la nuit*, René Chopin, du *Devoir*, établit le 2 septembre 1944 que «le poète est le reflet de son temps», Grandbois ayant restitué l'atmosphère de la France de l'entre-deux-guerres. A cette époque, les «entrepreneurs en démolition» s'activaient à détruire «une société qui avait donné à l'individu un sentiment de stabilité et de sécurité au moins relatives». Des écrivains européens ont exposé les aspects les plus pénibles comme les plus imprévus de la misère de l'ancienne mère patrie:

> Troubles sociaux à l'intérieur, revendications intempestives d'un prolétariat aveugle face au péril, violence des attaques contre l'autorité gouvernementale frappée de paralysie presque complète, une économie qui croulait de tous côtés, la menace croissante d'idéologies nouvelles triomphantes en Orient comme en Occident, le spectre de la guerre à la frontière, le pressentiment de la

> catastrophe prochaine; révision de toutes les connaissances scientifiques battues en brèche par Einstein et sa loi de relativité; négation des notions historiques qui paraissaient le plus solidement établies; révolte contre l'intelligence opposée à l'intuition; contre la raison, impuissante à donner au monde la sécurité, le bien-être à l'individu; contre la morale (l'adolescentisme), et même, réaction bizarre, contre le génie de la langue française, contre sa syntaxe déclarée périmée *[...]*.

Ce texte, qui fera date, est l'un des seuls de notre corpus à englober art et contexte socio-historique. Il repose sur une dichotomie révélatrice. Le XVII^e^ siècle y est défini en termes d'ordre et de certitude, d'équilibre et de sécurité, d'harmonie et d'unanimité, de lumière et de clarté, d'intelligence et de raison. Sur le plan littéraire, deux grands noms se détachent: Racine et Corneille, «influencés par la magnificence de Versailles», symbole de la monarchie absolue. René Chopin se transporte ensuite peu après la Grande Guerre. Dominée par les surréalistes, cette période (connotée négativement) en est une de chaos, d'instabilité, de révolte et de ténèbre, et se termine par la disparition de la Troisième République et l'occupation de la France. Pratiquée par des contempteurs de l'ordre culturel établi, la poésie valorise l'intuition et l'inconscient, de même que le rêve, qui tourne au cauchemar. Certes, tous n'épousent pas cette vision des choses, mais on a affaire ici à un schème de pensée. Il n'y a qu'à modifier la perspective pour se trouver en présence d'un critique ou d'un artiste «révolutionnaire» qui rejette, au nom de la modernité et de l'accélération de l'histoire, les anciens canons classiques, estimés contraignants.

Force est de conclure une fois de plus aux liens étroits qui unissent parti pris esthétique et conception du monde. A cet égard, on précisera qu'un critique n'abdique pas ses valeurs quand il prend la plume. Alors comme en d'autres circonstances, elles président à ses prises de position. Un Roger Duhamel qui pourfend le libéral Edmond Turcotte le 15 janvier 1948 dans *Montréal-Matin* n'est pas essentiellement différent de

l'homme qui encense *Rivages de l'homme* dans la livraison du 13 juillet de l'organe de l'Union nationale. Si tel commentateur n'explicite pas l'idéologie sous-jacente à ses jugements dans tous les textes qu'il rédige, la connaissance de son œuvre et de sa biographie permet la plupart du temps de reconstituer cette idéologie.

De ce qui précède, on peut facilement déduire la relativité ou la fragilité de la notion d'autonomie de l'art. Jacques-Thomas Racette l'applique dès mars 1949 à la poésie française en général et à celle de Grandbois en particulier. Si l'on en croit le chroniqueur de la *Revue dominicaine*, le poète moderne ne célèbre ni une vertu, ni une philosophie, ni sa patrie. Embrassant l'univers entier, il entonne plutôt un chant «qui n'a de secret et de fin qu'en lui-même». De son côté, Roger Duhamel constate, dans *l'Information médicale et paramédicale* du 4 août 1953, que les poètes du cru, à l'encontre des romanciers, «ont appris à chanter d'une voix autonome».

Quoi qu'il en soit, la question de l'engagement de l'artiste finit toujours par resurgir un jour ou l'autre. Pour cela, il n'y a qu'à invoquer une crise réelle ou appréhendée. On peut prétexter comme Albert Pelletier en 1934 une ère de décadence qui oblige ses compatriotes à rajuster leur comportement sous peine d'extinction; ou une guerre mondiale comme celle de 1939-1945, présentée comme un assaut contre les valeurs judéo-chrétiennes; ou l'asservissement du peuple canadien-français par une puissance étrangère; ou l'exploitation d'une classe sociale par une autre. L'embrigadement peut être commandé par des instances extérieures qui régissent l'art en phase d'hétéronomie ou par les artistes eux-mêmes lorsqu'ils ont proclamé la souveraineté de leur propre pratique. En bout de ligne, le résultat est identique.

5º *Intégrer dans les réseaux de lecture et de diffusion*

Enfin, la critique remplit une fonction commerciale. Transformée en courroie de transmission, elle intègre une parution dans les réseaux de lecture et de diffusion. Car elle ne se contente pas de redoubler une œuvre littéraire, mais aussi ses abords, c'est-à-dire les éléments du paratexte, dont plusieurs émanent de l'éditeur. Il s'agit même là d'un mécanisme dont l'importance est démontrée *ab absurdo* par la première réception critique immédiate de *Né à Québec.*

En 1933, Grandbois, absent du Canada, est un nouvel entrant dans le champ des lettres québécoises, ce que remarquent Olivar Asselin, A.-M.B., Lucien Desbiens, Jules Dorion, Albert Pelletier et Robert Rumilly. Son premier ouvrage est édité à Paris par Albert Messein qui ne se manifeste guère au Québec. Par ailleurs, l'auteur s'adonne au récit. Pour A.-M.B., une définition aurait dû éclairer le public sur le genre que Grandbois a pratiqué. De fait, la biographie de Louis Jolliet ne comporte aucun texte liminaire. Privée de contrat de lecture, laissée à elle-même, la critique (qui ne peut s'appuyer sur des études antérieures) éprouve une certaine gêne qui ne l'empêche toutefois pas de multiplier les recensions.

Trois lustres plus tard, la situation est renversée. Deux fois lauréat, Grandbois, maintenant rapatrié, a plusieurs livres à son actif. Dans une entrevue dont le compte rendu paraît dans *le Devoir* du 30 octobre 1948, Paul-Aimé Martin dévoile les titres (dont *Né à Québec*) que les éditions Fides mettront sur le marché dans les mois à venir. Pour marquer l'inclusion de nouveaux ouvrages dans sa collection du «Nénuphar», Fides organise une réception, objet d'un reportage maison diffusé par *le Canada*, *le Devoir* et *le Droit*. Au cours du cocktail, Luc Lacourcière rappelle d'abord la politique éditoriale de Fides relativement à la collection qu'il dirige, puis il présente les trois nouveautés: *A l'ombre de l'Orford*, *le Rêve de Kamalmouk* et *Né à Québec.* A cela s'ajoute l'«Avertis-

sement» de *Louis Jolliet*, signé par Lacourcière lui-même. Tenant lieu de prière d'insérer, il est relayé par *le Clairon*, *le Devoir*, *le Droit*, *Notre temps* et *la Presse*. Comme nous l'avons démontré dans le chapitre VI, les exégètes, à commencer par Fernand de Montigny, suivent de très près la leçon du préfacier. Enfin, Jean-Pierre Houle et Guy Jasmin commentent certains propos que des collègues ont tenus jadis sur *Né à Québec*, Victor Barbeau rétractant même ce qu'il avait dit lors de la première réception critique immédiate.

Agent compétent, Bernard Valiquette balise lui aussi la lecture des *Voyages de Marco Polo* par un vient de paraître inséré (en tout ou en partie) dans *l'Action universitaire*, *le Bien public*, *le Canada*, *le Devoir*, *le Droit*, *le Jour*, *la Patrie*, *la Presse*, *la Revue populaire* et *le Soleil*. En outre, Valiquette, après l'attribution du prix David, adresse aux journaux un dossier de presse que *la Parole* et *le Droit* s'empressent de publier. Toujours est-il que le prière d'insérer incorpore certains passages de l'«Avant-propos» de Grandbois. L'un d'eux compare Gengis Khân et «d'autres génies du mal» contemporains. Nombre de commentateurs relèvent la comparaison, notamment Pierre Courtines, Louis Dantin, Roger Duhamel, Guy Jasmin, André Laurendeau, Robert-E. Llewellyn et Jean-Marie Turgeon. Cette insistance de la critique à parler de la guerre à propos d'un récit dont l'action se déroule au moyen âge prouve une fois de plus l'influence que peut exercer le paratexte.

Egalement efficace, Lucien Parizeau encadre bien ses poulains. A un «va paraître» pour *les Iles de la nuit* expédié aux périodiques (dont *le Devoir* et *le Canada*), succède un prière d'insérer dont tiennent compte *l'Action catholique*, *le Canada*, *le Droit*, *la Revue populaire* et *la Tribune*. Le rédacteur du texte affirme que le recueil (écrit par un poète original, illustré par Alfred Pellan et destiné aux lecteurs de poésie «rare») s'inscrit sous les signes du rêve et du jeu — thèmes qu'on retrouvera dans les recensions.

Le vient de paraître des éditions Moderne pour *Avant le chaos* englobe aussi des éléments de l'«Avant-propos» où Grandbois s'excuse de décrire, en plein conflit mondial, certains personnages insouciants et désinvoltes qu'il a croisés pendant l'entre-deux-guerres, justification que les commentateurs vont gloser à l'envi, soit pour l'approuver, soit pour la contester. De nouveau, la Seconde Guerre mondiale, dont aucun récit ne fait mention, constitue un des motifs récurrents de la réception critique immédiate. Comme on le voit, les interprètes ont bien assimilé la préface ou le prière d'insérer au bas duquel un chroniqueur du *Canada français*, Emile Bégin, se permet même d'apposer sa signature.

A deux reprises, l'Hexagone prend en charge un livre de Grandbois: *l'Etoile pourpre* en 1957 et *Poèmes* en 1963. Dans les deux cas, la maison d'édition montréalaise envoie un appel de souscription à quelque deux cents acquéreurs éventuels des plaquettes de vers. Non reproduits par les journaux, du moins à notre connaissance, ces documents «privés» attirent toutefois l'attention des amateurs de poésie. Parmi eux figurent sûrement les poètes (des jeunes pour la plupart) qui, souvent, se livrent à la critique et sont par conséquent susceptibles de rendre compte d'un recueil grandboisien, ce que font Christian Audejean en France, Jacques Brault, André Brochu, Gilles Derome, Wilfrid Lemoine, Andrée Maillet, Guy Robert et Michel van Schendel au Québec. On a donc affaire ici à deux textes qui circulent en circuit fermé, justement là où l'auteur des *Iles de la nuit* est célébré en sa qualité d'initiateur de la poésie moderne au Canada.

Mais revenons en 1948, alors qu'est imprimé, sans tambour ni trompette, *Rivages de l'homme*, volume publié à compte d'auteur. Grandbois fait donc office d'éditeur «démuni». Aucun vient de paraître ne signale la sortie de la plaquette. Sans préface, elle comporte cependant en exergue cette sentence attribuée à Tolstoï: «Si un homme a appris à penser, peu importe à quoi il pense, il pense toujours au fond à sa propre mort»

— sentence modulée par au moins six critiques, dont Jean-Pierre Beausoleil qui y voit un moyen de déchiffrer les intentions ésotériques du poète[16]. Un autre élément du péritexte éditorial, à savoir la page «Du même auteur», va jouer un rôle prépondérant dans la réception critique immédiate. On y précise que Grandbois, qui a donné *les Iles de la nuit*, fera paraître incessamment *Délivrance du jour*, renseignement qui incline Roger Duhamel, Jean-Pierre Houle, Jacques-Thomas Racette et Julia Richer à lire le recueil de 1948 comme s'il s'agissait du deuxième panneau d'un triptyque. En somme, l'absence d'éditeur professionnel est compensé par le renom de Grandbois qui tient lui-même lieu de fait d'appareil.

La critique a horreur du vide. Elle a besoin d'être entourée, qu'on lui ouvre des pistes de lecture, tâche dont s'acquittent plus que convenablement Bernard Valiquette, Lucien Parizeau et, chez Fides, Luc Lacourcière. Les deux dernières maisons d'édition, auxquelles il faut adjoindre l'Hexagone, jouissent (à un moment ou à un autre) d'un prestige assez grand dans la sphère des lettres québécoises[17], ce dont conviennent volontiers les commentateurs en général heureux de s'associer à la bonne rencontre entre un auteur «consacré», en l'occurrence Alain Grandbois, et l'un ou l'autre des éditeurs «réputés» qu'on vient de nommer. Le traitement réservé aux éditions Moderne est quelque peu différent. Elles ne s'attirent aucun éloge dans les articles qui portent sur *Avant le chaos*. On est en droit de se demander si ce silence des interprètes n'est pas dû en partie au fait que l'entreprise montréalaise vise d'abord une clientèle populaire et non l'élite.

---

16. Les cinq autres critiques sont Emile-Charles Hamel, Jean Luce, Jacques-Thomas Racette, Julia Richer et Pierre Saint-Germain.

17. C'est aussi le cas de Valiquette, mais hormis William Edwin Collin et Emile-Charles Hamel, personne ne le loue lors de la réception critique immédiate des *Voyages de Marco Polo*.

Quand un éditeur ne l'alimente pas en «va paraître», prière d'insérer, dossier de presse et autres communiqués, la critique, avide d'information, se rabat (comme on vient de le voir) sur certains éléments en apparence anodins du péritexte éditorial, par exemple la page «Du même auteur», ce qui est évidemment exclu lors d'un premier livre. Dans ce cas, les exégètes, spécialement ceux qui ouvrent le feu, ne disposent pas davantage d'un corpus critique. Même alors, ils peuvent très bien se tirer d'affaire, ce que montre la réception critique immédiate de l'édition française de *Né à Québec*. Quoi qu'il en soit, on peut dire que les interprètes ne sont pas d'abord marqués par un texte littéraire, mais par ses marges.

Les pages précédentes enseignent que la lecture et la diffusion par la critique d'éléments du paratexte est, qu'on le veuille ou non, une pratique généralisée[18] — éléments qu'on néglige trop souvent (peut-être parce qu'on les considère comme mercantiles) ou qu'on ne distingue pas du corpus critique proprement dit. Or une étude de réception *lato sensu* doit en tenir compte. Cet intérêt n'a rien de machiavélique. Il procède uniquement du souci d'établir la genèse des idées, la parthénogénèse n'ayant pas plus cours en critique que dans les autres disciplines.

B. EDIFIER LE MYTHE

Mais la critique ne cherche pas seulement à rendre un texte semblable à d'autres écrits, à l'intégrer dans l'actualité, le discours social et les réseaux de lecture et de diffusion, à juger des écrivains. En même temps, elle met tout en œuvre pour sin-

18. Dans «L'éditeur mythographe» (*Critique et littérature québécoise*, Triptyque, 1992, p. 305-315), André Vanasse, qui fait part de son expérience à Québec/Amérique, déclare que «le but ultime de l'éditeur est de réussir à créer un mythe autour d'un auteur», le support de la critique «patentée» s'avérant essentiel pour imposer un écrivain.

gulariser les auteurs, pour les dégager de l'espace commun, afin que chacun d'eux soit aisément reconnaissable: elle édifie des mythes. Cette seconde fonction apparente la critique à la littérature qui, toutes deux, créent des personnages, des «héros».

Phénomène complexe, un mythe littéraire puise à diverses sources. Parmi elles figurent les biographies (plus ou moins étoffées et qui confinent parfois à l'hagiographie), les confidences faites (par l'auteur lui-même ou des proches) lors d'entrevues ou de conversations privées, et le ouï-dire. Le mythe peut encore résulter de l'œuvre, surtout si celle-ci tend à l'autobiographie. Ces éléments sont perçus par des tiers qui les interprètent, les transposent et les déforment. En bout de ligne, la figure proposée s'écarte (peu ou prou) de l'être «réel» qui l'a suscitée. Mais un portrait doit-il être ressemblant?

Cette conception du mythe ne dispense pas, tant s'en faut, un mythologue de connaître à fond la vie de l'écrivain mythifié, ne serait-ce que pour mesurer l'écart entre les faits vérifiables et les transformations qu'on leur fait subir — écart révélateur de l'intention des mythographes[19].

On posera que la distinction constitue l'image de marque d'Alain Grandbois, le point nodal d'où irradient toutes les représentations. Mais cette affirmation pèche par sa généralité. Car elle s'applique à d'autres auteurs, par exemple à une Anne Hébert. Puisqu'il s'agit de rendre Grandbois distinguable, de le démarquer de ses pairs, il faut spécifier le type de distinction qui l'affecte. On ajoutera donc que l'auteur des *Iles de la nuit* est un voyageur hors de pair, doublé d'un écrivain exceptionnel qui a accrédité la poésie moderne au Québec.

---

19. Par *mythographe*, nous entendons la personne qui concourt à l'édification d'un mythe, et par *mythologue*, la personne qui étudie cette édification. — Pour abréger, nous ne corrigeons pas les erreurs qui parsèment la suite de ce texte — erreurs que nous avons relevées dans les chapitres et les intermèdes.

Mis en place dès le départ, ces aspects du mythe seront repris, modulés, amplifiés à partir de 1954 par ce qu'on est convenu d'appeler les poètes de l'Hexagone.

1° *1933-1953: la litote*

En 1933, les commentateurs de *Né à Québec* s'accordent pour reconnaître la beauté de *Louis Jolliet* — beauté qui jaillit d'un style peu commun, élégant, nerveux, vif et coloré. Vénérant la mesure et la sobriété, admirant certains écrivains d'outre-Atlantique (dont Flaubert) qu'il n'imite cependant pas, le biographe renouvelle les images et la façon de narrer l'histoire. Pour illustrer cette excellence, on recourt aux métaphores du musicien, mais surtout du cinéaste, du fresquiste et de l'alchimiste. Bref, Grandbois, auteur «singulier», est classique et moderne à la fois: il combine les contraires.

Sur l'homme — que la rumeur publique (dont Olivar Asselin se fait le truchement) dit modeste —, on sait peu de choses, sinon qu'il appartient à une famille bourgeoise. Le chef en est un riche industriel de Saint-Casimir de Portneuf qui participe à la réception critique immédiate de *Né à Québec*. Ecrivant une biographie «conforme», Henri Grandbois s'attache aux études et aux voyages de son fils qu'Edmond Chassé allie aux Jolliet. Ainsi, une filiation est établie entre l'explorateur du Mississippi et son biographe, lui-même globe-trotter, entre «réalité» et «fiction», entre périple et littérature, Maurice Hébert imaginant en février 1934 Grandbois «sur les chemins de l'Indochine à la quête d'un nouveau sujet».

Si, dans *le Devoir* du 18 avril 1934, Paul Sauriol présente ainsi *Né à Québec*: l'œuvre d'un poète où l'histoire garde tous ses droits, ce n'est toutefois que deux lustres plus tard que Grandbois accède vraiment à la renommée. Eloi de Grandmont ne croit pas qu'un événement plus important se soit produit dans les lettres canadiennes que la

publication des *Iles de la nuit* qui, selon André Giroux, ont hissé la poésie locale à un sommet jamais atteint auparavant.

Lors de la réception critique immédiate du recueil de 1944 affleurent deux nouvelles représentations: celle du *pater dolorosus* doublé d'un homme (plus ou moins) révolté et celle du métaphysicien qui, spécialiste de la souffrance, entreprend la quête problématique de la certitude. Dans son mal et son amertume, il engage, pour reprendre la formule de René Garneau, «la mer et la nuit», ses poèmes s'étendant jusqu'à des dimensions cosmiques.

La réputation de grand voyageur est maintenant solidement assise. D'après René Chopin, l'âme voyageuse de Grandbois le conduit plus loin que le bout du monde: «Au delà d'un univers que l'on perçoit par les cinq sens». De plus, le chroniqueur du *Devoir* note que Grandbois aime l'aventure, opinion corroborée par René Garneau. Celui-ci déclare dans *le Canada* que Grandbois, aventurier canadien-français, a vécu à Paris dix ou quinze années de lectures, de fréquentations choisies, de rêveries, d'amour et de longues conversations «dont il a volé quelques mois pour une fugue vers la Chine qui grondait». Dans *Radiomonde*, Jean Desprez attire l'attention le 7 avril 1945 sur la bugatti de Grandbois, nageur émérite qui a gagné «des coupes dans les eaux bleues de la Méditerranée», renseignement que la journaliste a glané aux pages 101-105 du recueil de nouvelles lancé par les éditions Moderne. De nouveau, la «fiction» étoffe, confirme la «réalité».

On conclura donc, avec Emile-Charles Hamel, qu'Alain Grandbois est «un homme qui a beaucoup lu, beaucoup voyagé et intensément vécu»; «un poète pur et un homme pur», c'est-à-dire sans compromission, renchérit René Garneau.

Prosateur impeccable, Alain Grandbois représente surtout le parangon du poète «équilibré» dont l'art s'inscrit sous le signe de la distinction. Etreint de douleur, l'écrivain ne hausse jamais le ton, mesure qui comble d'aise l'«honnête homme», à commencer par Roger Duhamel. En outre, Grandbois renouvelle, sur les plans idéel et formel, la poésie canadienne, mais il n'importe qu'un modernisme de bon aloi.

L'homme n'est pas moins remarquable. «Eternel Ulysse» (Lucette Robert), il voyage assez longtemps pour pouvoir témoigner et explore des pays de vieille culture et de haute civilisation (dont la Chine) que ses compatriotes ignorent à peu près. Sous la plume des mythographes, l'évocation de l'Empire du Milieu débouche presque infailliblement sur le rappel de l'épisode d'Hankéou (sans cesse modulé) qui constitue une mise en abyme de la vie aventureuse de Grandbois, infatigable bohème cher à Maurice Blain qui liera un jour plaisir d'écrire et fureur de vivre.

Caractérisées par la distinction (faite de mesure et d'équilibre) et ses corollaires (le désintéressement, la discrétion qui ne facilite pas la tâche des commentateurs, mais autorise toutes les conjectures), ces représentations ressortissent au classicisme. A cet égard, on rappellera la formation classique des critiques de notre première époque. Ayant incorporé cette esthétique, ils ne l'appliquent pas uniquement aux textes littéraires, mais encore aux styles de vie.

On reviendra une fois de plus à la recension que René Chopin signe dans *le Devoir* du 2 septembre 1944. Après avoir encensé l'architectonique racinienne, l'auteur du *Cœur en exil* se tourne vers les *Iles de la nuit*, paroles «brûlantes comme de la lave», recueil «beau comme l'orage, incohérent comme l'éclair. Jamais pareil cyclone chargé de durs grêlons, traversé de figures hallucinantes n'a ravagé les champs bien cultivés de la poésie au Canada français». A la composition rigoureuse des tragédies de Racine s'oppose donc l'incohérence de la poésie de Grandbois, comparée aux éléments destructeurs.

Certes, Chopin considère *les Iles* comme «une manière de chef-d'œuvre», mais le ton ironique de son article signale une distance vis-à-vis d'un «univers chaotique» et la nostalgie de l'ancienne harmonie.

2° *1954-1963: l'hyperbole*

Au mois de décembre 1954, *Amérique française* reproduit les résultats d'une enquête, menée par Gaston Miron et Jean-Guy Pilon (de l'Hexagone), sur «Alain Grandbois et les jeunes poètes». Y répondent Georges Cartier, Wilfrid Lemoine, Olivier Marchand, Fernand Ouellette, Luc Perrier, Gilles Hénault et Claude-Bernard Trudeau. Hormis les deux derniers (respectivement nés en 1920 et 1922), ils ont moins de trente ans. Si Gilles Hénault a dû abandonner ses études assez tôt, les autres ont fréquenté un collège. Eux aussi, donc, ont reçu une formation classique, mais ils semblent y adhérer moins que leurs prédécesseurs. En tout cas, ils promènent un regard neuf sur la vie et l'œuvre de Grandbois.

Celle-ci transporte Fernand Ouellette qui a copié «intégralement de *[ses]* mains» *les Iles de la nuit*. Pour Wilfrid Lemoine, elles ont affranchi le Canada d'une sujétion totale à l'académisme sans vie. Avec la poésie grandboisienne apparaît, écrit Luc Perrier, le monde du merveilleux où tout est possible — «monde qui s'élève dans la chaleur, dans la prière d'un rythme, dans la lumière d'une image». Apparaissent également «tous les prestiges de la vie contre la mort». Dans les recueils de vers, beaux et pleins comme des objets de la nature, Claude-Bernard Trudeau voit «un torrent poétique majeur». Pour s'exprimer, le Grandbois décrit par Gilles Hénault a besoin du chaos, ainsi que des forces cosmiques. De fait, sa poésie représente «un grand métabolisme qui brasse les éléments de la nature». A l'inverse de René Chopin, Hénault et Trudeau connotent positivement les

forces de la nature auxquelles ils comparent le recueil de 1944, ce qui indique non plus une prise de distance, mais une adhésion et même un enthousiasme.

Cette tendance, qui culminera en 1960, s'est manifestée dès 1951. Dans la livraison de décembre de *Reflets*, organe des étudiants de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, Roland Gendreau fait du poète (dont les désirs «dépassent les secrets de l'univers lui-même») un familier de la Terre, des astres, des étoiles et du cosmos entier. Le jeune critique observe que Grandbois, un célibataire, «s'habille d'une façon impeccable» et, dandysme oblige, sort muni d'une canne. Fasciné par la maturité et l'étonnante simplicité de l'auteur d'*Avant le chaos* qu'il a aperçu dans un «estaminet de la rue Peel», Beaubien II, chroniqueur à l'*Autorité* (hebdomadaire qui sert de tribune à la jeunesse montréalaise), formule le vœu (le 16 janvier 1954) de revoir souvent un écrivain «qui n'a rien du tourmenté et que n'intéressent pas les illusions». Beaubien II fait donc la différence entre le poète éploré des *Iles de la nuit* et l'homme Grandbois, bon vivant ancré dans la réalité.

Pour ses successeurs, en particulier Fernand Ouellette (dont l'Hexagone a lancé *Séquences de l'aile* en 1958) qui témoigne sa reconnaissance le 21 avril 1960 sur les ondes de Radio-Canada, l'auteur des *Iles de la nuit* «avait dynamité les tunnels infinis et les murs antiques. Le soleil et la femme devenaient des êtres normaux. La vie devenait saine». Par l'équilibre constant du jour et de la nuit, de la mémoire et du présent, de la lutte et de la tendresse, du désespoir et de l'amour, ainsi que par la conquête des pôles, Alain Grandbois est un grand poète et un homme attachant. Le mois suivant, Jean-Guy Pilon affirme dans *la Revue de l'Université Laval* que l'homme ne s'est pas contenté, comme (son repoussoir) Hector de Saint-Denys Garneau, de «marcher à côté d'une joie». Il a plutôt vécu, aimé la liberté, l'homme et l'univers. Encore bien vivant, il a ouvert à maints poètes «les portes du monde et de la vie».

A l'homme et à l'œuvre qui, tous deux, s'inscrivent sous le signe de «la qualité de la vie, de la santé morale et du monde», le directeur par intérim de l'Hexagone et ses collègues rendent un vibrant hommage, d'abord à la radio d'Etat le 23 juin 1960, puis dans un numéro spécial de *Liberté 60*. Pour Pierre Trottier, auteur de *Poèmes de Russie* (l'Hexagone, 1957), l'expérience humaine et littéraire de Grandbois, un des créateurs de la poésie canadienne, «est d'une maturité qui le rend exèmplaire».

Ayant collaboré à *la Poésie et nous* (l'Hexagone, 1958), Yves Préfontaine embouche lui aussi la trompette: avec son expérience de la Terre, Grandbois a été le premier à apporter aux lettres locales un souffle de tornade, de cette tornade qui prend source au plus intime de l'homme, de ses angoisses et de son «appétit de clarté *malgré tout*. Le premier à ébaucher une poésie-pour-connaître», vaincre et posséder. Du pionnier, manière de patriarche biblique, le jeune poète propose cette image grandiose: «L'homme debout sur le pôle, hurlant sa joie, son angoisse, et prospectant la nuit de l'archée, peut-être en vain mais avec conviction et foi en son pouvoir de 'rôdeur des confins', ce pouvoir de faire lever les plus fastueux gibiers d'images.»

L'être dépeint par Michèle Lalonde n'est pas moins colossal. Il offre rien de moins que le paysage entier d'«un univers convulsé d'angoisse, connu et traversé de nuit sous les signes d'une astrologie hasardeuse de planètes égarées, toujours menacées de naufrage». Issue d'un grand désir d'absolu, la poésie grandboisienne projette le drame humain dans une perspective cosmique et le reporte «sur l'échelle des infinis avec une dimension effrayante de fatalité». Cette poésie soustrait à l'humilité d'un destin trop étroit, remonte dans la mémoire de cosmogonies mille fois plus étendues que l'espace parcimonieux de l'homme et le «plonge dans un contexte de Genèse et d'universel bouleversement», rétablissant ainsi la continuité de l'homme et du monde.

Durant les trois années qui suivent, de nouveaux entrants ajoutent leur voix, notamment Jacques Brault, André Brochu, Guy Robert (critique d'art qui s'extasie devant les petites aquarelles de Grandbois), Jean-Yves Théberge et Gérald Godin, «angry young man» que Grandbois reçoit chez lui à Québec. Il en résulte un compte rendu d'entrevue publié les 3 et 10 mars 1962 dans *le Nouveau Journal.* Le gin aidant, les différences de sensibilité cèdent bientôt le pas à la complicité. L'intervieweur, qui adopte le style télégraphique «à cause des voyages», interroge Grandbois, un aventurier, sur ses périples (particulièrement au Tibet) et l'épisode d'Hankéou, sa bugatti, la course automobile et la boxe, et les religions d'Asie qui connaissent alors une certaine vogue en Occident. Le premier article se termine par ce commentaire d'un Godin admiratif qui envie son hôte de n'avoir commencé de travailler qu'à soixante ans — hôte qui, au cours de sa jeunesse oisive,

> a tout vu, tout connu, tout expérimenté. Il a eu sa part, diront les uns.
> Quand il dit qu'il a été «un veinard», il a raison.

Plus axé sur la littérature, le second texte aborde le thème de la mort, la méthode de travail du poète, ses écrivains de prédilection (Godin posant des questions sur Hemingway) et ses projets littéraires. A la fin de l'entretien, les deux hommes se transportent dans la chambre où s'empilent des livres et dont un des murs s'orne d'un portulan. Cette pièce n'est pas sans évoquer la chambre d'hôtel où conversèrent jadis Marcel-Pierre Hamel et un Grandbois fier d'exhiber ses *Poëmes* d'Hankéou. Des livres encombraient un bureau. Sur le plancher reposaient «des malles de voyage gonflées, ficelées de courroies et couvertes d'étiquettes cosmopolites», comme on peut lire dans *la Nation* du 30 avril 1936.

Collaborant à *la Presse*, Gilles Marcotte remarque le 14 septembre 1963 que la poésie de Grandbois «éclate, projette, agit, *fait*, met en œuvre de grands blocs d'une réalité presque physique». En cela, elle paraît coïncider assez fidèlement avec les aspirations du jour, spécialement celles des poètes qui se lançaient, il y a quelque dix ans, «dans l'aventure du verbe». Chez Grandbois (que beaucoup fréquentent), ils trouvent un pair et un homme incomparables.

En plus d'endosser une œuvre littéraire, la nouvelle génération promeut un style de vie. Pour elle, l'existence de celui qui a rompu avec la trilogie patrie, famille et travail tient lieu de symbole: Grandbois, célibataire sans attaches et sain qui a voué un culte à la femme; aventurier qui, au lieu de travailler, a parcouru le vaste monde dont il a fait sa patrie. Bref, l'auteur des *Iles de la nuit* a érigé en art une manière d'être identifiée à la bohème — manière qui ne repose plus sur la sagesse ou le juste milieu d'antan, mais sur la démesure et l'outrance. De fait, les jeunes poètes impétueux délaissent la litote de leurs aînés pour l'hyperbole. Sous la plume des premiers, l'homme de Saint-Casimir, rôdeur des pôles et des confins, et ses vers se muent en force de la nature: torrent, marée, tornade et bourrasque qui emportent presque tout.

Le discours superlatif, qui se généralise au fil des ans, détermine un courant qui n'est peut-être pas étranger à une palinodie de René Garneau. S'il écrivait dans *le Canada* du 26 mars 1945 qu'*Avant le chaos* n'ajoute rien aux raisons d'admirer la richesse des dons de son ami Grandbois, le collaborateur des *Littératures contemporaines à travers le monde* observe en 1961 que le recueil de nouvelles (où la part d'aventure personnelle est évidente) a greffé, sur les prestiges déjà bien assurés du poète, «l'éclat légendaire d'une expérience humaine» *exemplaire*.

Mais ce discours n'empêche pas les «modérés» (un Guy Sylvestre, un Roger Duhamel et son pupille, Léopold Leblanc) d'énoncer le leur. D'autres décident de se taire.

Enregistrant ce qui se passe actuellement au Canada où, hélas! «notre maître n'est plus le passé», Alfred DesRochers, incapable d'accepter la nouvelle situation, affirme, dans le numéro spécial de *Liberté 60*, qu'il reste toujours, comme au temps des grandes invasions, «la Thébaïde du silence...» où il se terre effectivement.

Gilles Derome échappe lui aussi au mouvement général. Dans la livraison de novembre 1963 de *Cité libre*, haut lieu de l'antinationalisme québécois, le critique s'attache à démythifier Grandbois. En réalité, il trace le portrait d'un être obsédé par son enfance ou d'un éternel adolescent complexé, empêtré dans le narcissisme. En proie au vertige, le poète velléitaire, non plus universaliste mais *foncièrement* canadien-français, vit en vase clos dans un collège de campagne, un petit séminaire, une sacristie ou un tribunal. Son univers «a les limites d'un confessionnal», ce pourquoi il plaît à tant de jeunes poètes du cru. Lorsqu'on le replace dans son contexte, qu'on le compare au «géant» construit par ses collègues, le Grandbois «atténué» de Derome fait figure de lilliputien. N'opérant qu'un renversement, l'auteur de *Qui est Dupressin?* nourrit (à son insu) le mythe: la miniaturisation dont il accouche est aussi disproportionnée que l'amplification des thuriféraires.

3° *1933-1963: l'ambivalence*

Une vie se déroule sans plan, sans idée préconçue, tandis qu'une biographie — c'est en cela qu'elle est une construction — met en place une téléologie. Lorsqu'ils édifient le mythe, les commentateurs partent eux aussi d'un point d'arrivée: Grandbois, être exceptionnel, à la fois parangon du poète moderniste et voyageur idéal. Par divers moyens, on cherche à rendre raison du caractère d'exception qu'on a postulé. Il y a là comme un raisonnement circulaire. On retourne donc aux sources. Car *tout* doit préparer un destin, terme au reste ambivalent. En effet, il désigne les événements qui composent

l'existence d'un individu, considérés soit comme résultant de causes distinctes de sa volonté, soit comme pouvant être modifiés par lui.

D'abord, on dresse une généalogie, tâche relativement facile en ce qui a trait aux Québécois de souche. En remontant le fil des générations, on risque de tomber sur un personnage de marque, puisque les familles, peu nombreuses au départ, sont apparentées entre elles. De fait, la lignée d'Alain aboutit à Louis Jolliet, «héros» de la Nouvelle-France. On se tourne ensuite vers les Guilbault qu'on dit installés très tôt en Amérique. Bien enracinés, certains de ces propriétaires fonciers s'adjoignent le sobriquet *Grandbois* qui prévaudra par la suite. Puis on arrive à Henri Grandbois qui possède les seigneuries des Grondines et de Perthuis. Il les léguera au fils «aîné». Dans ses veines coule donc un sang noble, noblesse qu'il importe d'atténuer, d'humaniser.

Parmi les ancêtres figurent encore des coureurs de bois et Michel-Adolphe. Jadis, le grand-père paternel, être on ne peut plus indépendant, s'est embarqué pour les antipodes. Chemin faisant, il a rencontré des pirates. Parti à la quête de l'or, il rentre au bercail deux lustres plus tard, «riche et chargé d'objets mystérieux» (Fernand Ouellette). En quelque sorte, cette destinée hors du commun *préfigure* celle d'Alain. Les généalogistes, qui n'ont pas consulté les archives, concilient les contraires: génétique et libre arbitre. Ils prédéterminent Grandbois à la liberté d'esprit.

Le 11 août 1908, Michel-Adolphe s'éteint. Son petit-fils favori, né en 1900, hérite d'une somme «fabuleuse». *Dès* l'année suivante, il commence «à faire la navette entre le Québec et la France» (Jean-Paul Robillard). En 1911, il déserte le Collège de Montréal, monte dans un train à destination de La Tuque, séjourne deux jours à l'hôtel, puis met le cap sur «la maison de ses parents, à Saint-Casimir»[20]. «Avocat à 22 ou 23» ans (Gérald Godin), il ne plaide pas, mais appareille pour quatre continents, ignorant

20. André Langevin, «Nos écrivains: Alain Grandbois», *Notre temps* (22 mars 1947): 2.

l'Australie que son aïeul a déjà ratissée. En réalité, Grandbois adopte deux pays «civilisés»: la France d'abord, puisqu'il s'agit toujours de retourner aux sources; la Chine ensuite, emblématique de l'exotisme et des confins. Pendant ses escales, le jeune homme «fait du pugilat comme boxeur poids plume» (Jean-Paul Robillard). Il excelle dans le «noble art». Par ailleurs, Alain s'adonne à la natation. «Nageur libre» qu'aucun rivage ne captive (René Garneau), il remporte un championnat à Cannes. Durant l'entraînement, il en a profité pour apprendre le latin. Dorénavant, il pourra «lire les maîtres dans le texte» (Gabrielle Raizenne-Fox). Il lie donc, en ce qui le concerne, la chair et l'esprit: il spiritualise la première; il incarne le second.

La littérature constitue l'autre insigne de Grandbois qui, comme «Anne Hébert et Saint-Denys Garneau», naît dans la circonscription de Portneuf, pépinière d'écrivains (Maurice Lebel). Sur ce facteur s'en greffe un autre, également «déterminant». Chez les Grandbois, le goût des voyages s'allie avec un penchant pour les lettres. Deux écrivains naissent *effectivement* dans ce bouillon de culture: Madeleine et Alain. A huit ans, celui-ci dévore (en catimini) «les Balzac de la bibliothèque paternelle» (Fernand Ouellette). La même année, le garçon, «élu par la poésie dès son enfance» (René Garneau), écrit ses premiers poèmes. Mais sa sœur l'a devancé. Rimbaldienne à souhait, elle a composé un roman à sept ans. Cet intérêt pour la précocité représente un autre moyen de rejoindre les origines, non plus d'un clan, mais de l'un ou l'autre de ses membres.

Avec Alain, on a *donc* affaire à un prodige, manière de petit Mozart ou de Minou Drouet[21], qui n'a qu'à développer ses talents, ce que permettra le voyage formateur (ou

---

21. Dans la bibliographie de son mémoire de maîtrise accepté par l'Université de Montréal en septembre 1961, Pierre Châtillon cite deux ouvrages de Minou Drouet: *Arbre, mon ami* et *le Pêcheur de Lune*. — Dans «La Littérature selon Minou Drouet» (*Mythologies*, le Seuil, 1957, p. 155), Roland Barthes observe que «croire au 'génie' poétique de l'enfance, c'est croire à une sorte de parthénogénèse littéraire, c'est poser une fois de plus la littérature comme un don des dieux».

initiatique), apprentissage d'une conception humaniste de la littérature. A Paris, le *futur* écrivain fréquente des auteurs éminents, dont quelques surréalistes ou surréalisants, qui lui montrent sa voie: «Celle de la poésie» (Jean-Claude Verots). De ces *sources* littéraires, il se distanciera le moment venu, ne retenant que les théories qui conviennent «le mieux à son tempérament lyrique» et confirment «sa propre originalité» (René Chopin). Initié à la modernité, l'avocat sans causes se familiarise avec la *nature* humaine (qu'il défendra dans ses écrits), expérimente l'amour et noue des amitiés. Sous toutes les latitudes, il accumule le matériau de l'œuvre (cosmopolite ou universaliste) à venir.

Ses récits mettent en scène maints globe-trotters: l'ancêtre Louis Jolliet, le devancier Marco Polo et les protagonistes d'*Avant le chaos*, parmi lesquels Alain. Quant aux recueils de vers, ils donnent «tantôt l'essentiel, tantôt de simples échos» de la première partie de son existence, long poème axé sur le périple (René Garneau). Ils réfractent la quête du sens existentiel ou, si l'on préfère, la descente aux abîmes de l'être, le voyage intérieur, tout socratique.

Aux yeux des mythographes, des liens inextricables unissent l'œuvre et la vie: vie esthétisée, littérarisée; œuvre vivante, vivifiante. Pour eux, Alain Grandbois personnifie l'homme total: l'infatigable pèlerin, le sportif d'élite, le connaisseur en alcool, l'amoureux fou non payé de retour mais qui transmue ses chagrins en beauté, le spécialiste de l'âme humaine, le prosateur classique et le poète d'avant-garde, l'excellent aquarelliste, l'homme d'appareil — bref, la personne expérimentée, à la fois humble et digne, dont le contact ne peut qu'enrichir sur les plans littéraire et humain.

Fiction ou réalité, poésie errante ou odyssée poétique, modernisme ou tradition, vers libres ou rimés, hermétisme ou clarté, aristocratie ou bohème, révolte ou résignation,

absurde ou Dieu, Québec ou Hankéou: l'ambivalence loge au cœur du mythe d'Alain Grandbois. C'est elle qui l'a assuré de la survie entre 1933 et 1963. A maintes époques, dans des contextes différents, donc, chacun a pu y trouver son compte, y investir ses espoirs avoués ou secrets, mettant ainsi l'accent sur l'un ou l'autre aspect du mythe.

Des propagandistes y auront recours durant la guerre. Des artisans de la fraternité universelle l'utiliseront une fois la paix conclue. A partir des années 1955, il servira de caution aux jeunes poètes. A l'origine de la poésie québécoise moderne (et de la leur), ceux-ci posent Alain Grandbois: *surhomme* nietzschéen obstiné dans «la volonté de conquête», selon le mot de Michèle Lalonde, mélange d'Orphée et de Prométhée qui les conforte dans leur dessein de libérer l'homme, l'art et le pays. A ce *démiurge*, ils opposent un *antihéros* défaitiste: Saint-Denys Garneau dont la légende («nocive») serait gouvernée par le silence, la mort et le martyre.

A la base du mythe grandboisien, on retrouve des amis de toujours: Marcel Dugas et René Garneau, témoins oculaires et confidents qui s'empressent de répandre la bonne nouvelle. On retrouve aussi, sinon surtout, Grandbois lui-même qui avait de l'entregent et un sens du théâtre dont témoignent les entrevues qu'il a accordées. Celles-ci s'inscrivent toujours sous le signe de l'Ecriture et du Périple, matérialisés par des piles de livres et des valises, un portulan, une peau de tigre. Parfois, l'entretien se déroule devant un feu de foyer, symbole de la chaleur de l'hôte. Un jour, Jean-Paul Robillard le surprend en train de «lire la dernière édition d'un journal chinois de New York». Une autre fois, le poète revêt, pour accueillir Gilles Carle (un des six fondateurs de l'Hexagone), «une robe de chambre chinoise noire avec dans le dos un dragon doré à gueule flamboyante». Se déploient ici les stratégies d'un homme qu'un jeune pair, en l'occurrence Jacques Brault, dira agacé par «les éclairs de magnésium d'une vaine indiscrétion» et qui se refuse aux explications filandreuses...

III. BILAN ET PERSPECTIVES

L'étude de la fortune critique d'Alain Grandbois est aussi l'histoire d'un mariage heureux (avec quelques accrocs inévitables) entre un auteur «exceptionnel» et une critique reconnaissante — auteur qui fournit à la seconde l'occasion d'évoquer de «grandes choses à propos d'un poète canadien», comme le dit René Garneau dans *Liberté 60*. En d'autres termes, Grandbois n'est pas, comme le Gombrowicz de Lakis Proguidis, un écrivain *malgré* la critique, mais *avec* elle, ce qu'il admet lui-même volontiers dans *le Devoir* du 7 avril 1951: «La critique, en général, s'est montrée fort généreuse à mon égard. D'autre part, le grand public m'ignore parfaitement. Puis-je avouer, sans *[qu'on]* m'accuse de trouver les raisins trop verts, que je préfère qu'il en soit ainsi? Dans l'état présent de notre culture, le contraire m'inquiéterait davantage.»

De fait, Grandbois a été l'objet, pendant quelque trente ans, d'une attention soutenue de la part des interprètes et des poètes qui ont commenté à l'envi chacune de ses parutions, qui ont suivi pas à pas sa carrière, l'ont interviewé et lui ont rendu trois hommages dont l'un s'est transformé en «une investiture lourde de sens», pour reprendre la formule de Jean Hamelin.

Malgré tout ce que cette longue étude a pu permettre de révéler, il resterait encore, à propos de Grandbois, des pistes intéressantes à explorer. Ainsi, il faudrait étudier au moins sept autres réceptions critiques immédiates qui ont eu lieu de son vivant: celles des nouvelles éditions d'*Avant le chaos* (HMH, «l'Arbre», 1964), des *Voyages de Marco Polo* (Fides, «Nénuphar», 1969), des *Iles de la nuit* (Fides, «Bibliothèque canadienne-française», 1972) et de l'édition de luxe de *Poèmes* (Fides, 1970), à quoi s'ajouteraient les réceptions critiques de *Visages du monde: images et souvenirs de l'entre-deux-guerres* (HMH, «Reconnaissances», 1971), de la traduction de *Né à*

Québec (*Born in Quebec: A Tale of Louis Jolliet*, The Palm Publishers, 1964) et de l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault (l'Hexagone et Seghers, «Poètes d'aujourd'hui», 1968). Il ne faudrait pas oublier non plus les textes suscités par la mort d'Alain Grandbois survenue à Québec le 18 mars 1975 — mort qui permet une ultime rétrospective, tout en apposant sur l'homme et ses écrits un sceau spécial, celui de l'«éternité». D'où l'avantage de choisir un auteur décédé lorsqu'on entreprend une étude de réception.

Entre 1963 et 1975, une vague nationaliste déferle sur le Québec où l'on réforme l'enseignement, réforme qui entraîne, entre autres choses, la disparition des collèges classiques. Il serait intéressant de voir par qui et comment Grandbois est pris en charge dans ce nouveau contexte où les poètes de l'Hexagone vieillissent, où de nombreux romanciers entrent en scène, où naît le nouveau théâtre québécois et où l'on assiste à l'émergence d'une contre-culture fascinée par les Etats-Unis.

Plus largement, un des buts majeurs de cette étude serait atteint si elle servait d'incitation — et peut-être de modèle — à d'autres chercheurs et chercheuses qui se pencheraient sur la réception critique réservée à des écrivains québécois: poètes, romanciers et (éventuellement) dramaturges contemporains ou du XIX^{e} siècle. On pourrait choisir des femmes ou des hommes de lettres particulièrement glosés ou regrouper celles et ceux dont on a peu parlé. En tout état de cause, on devrait puiser son corpus critique non seulement dans les périodiques «sérieux», mais aussi dans les «populaires» qu'on néglige trop souvent. En confrontant les monographies, il serait possible de montrer l'évolution des discours sur l'œuvre et la vie des auteurs, sur les genres littéraires et les panthéons, sur l'édition, sur la littérature elle-même et l'actualité[22].

---

22. Nous voudrions aussi souligner une lacune: l'absence de répertoires sur les journalistes en général et sur les critiques en particulier — lacune qu'il importerait de combler.

On signalera une dernière fois la richesse des propos que les exégètes ont tenus sur Alain Grandbois. En plus d'édifier le mythe, ils ont dégagé de l'œuvre les principaux thèmes que des collègues reprendront plus tard, nuanceront, approfondiront. Mais l'essentiel est mis en place très tôt par la critique journalistique.

En outre, on notera la diversité des points de vue. On pourrait l'attribuer à l'ouverture, à la polysémie de la production grandboisienne. Or cette explication ne suffit pas. Il faut tenir compte également de la personnalité, de la formation et de la vision du monde de commentateurs aussi différents que Roger Duhamel et Pierre Gélinas, Gustave Lamarche et Gilles Hénault, Harry Bernard et René Garneau. Malgré les vicissitudes de la presse, ils ont toujours pu disposer de tribunes où s'exprimer — tribunes aussi variées, si ce n'est divergentes, que *la Nation* et *le Haut-Parleur*, *la Relève* et *le Canada français*, *la Revue populaire* et *Regards*.

Cette richesse et cette diversité contredisent l'idée reçue selon laquelle l'exégèse qui s'exerçait jadis au Québec se caractériserait par son manque de substance et son unanimité — exégèse qu'un essayiste récent va jusqu'à qualifier de «mondaine». Certes, les critiques d'hier ne disposaient pas des outils conceptuels et méthodologiques d'aujourd'hui, mais ils aimaient la littérature et les livres qu'ils prenaient le temps de lire et qu'ils s'honoraient de répandre.

Lorsqu'ils considèrent le passé, les analystes «modernes» devraient se départir de leur morgue et de leur condescendance et faire montre d'ouverture et de compréhension. Autrement dit, ils devraient prendre conscience du fait que leur époque ne constitue pas la fine pointe du progrès en matière de pensée ou, ce qui revient au même, que leurs devanciers ne baignaient pas *tous* dans l'erreur ou l'ignorance absolue...

ANNEXES

A[LAIN] G[RANDBOIS]. «AVANT-PROPOS»

LES VOYAGES DE MARCO POLO

MONTREAL, BERNARD VALIQUETTE, 1941, p. 7-8

Ce livre n'est pas un ouvrage scientifique, ni la biographie de Marco Polo, mais un simple récit des voyages du Vénitien et des événements qui touchent plus particulièrement son époque. Pour ces raisons, et parce que la toponymie des villes et des royaumes, et souvent même leur topographie, ont changé de nombreuses fois au cours des siècles, nous n'avons pas cru devoir dresser la carte de ces itinéraires. D'ailleurs les savants qui, depuis cinquante ans, ont tenté de suivre pas à pas les traces de Polo, n'ont pu toujours s'accorder et l'on discute encore, par exemple, de la route qu'il suivit pour traverser le désert de Gobi. Nous avons adopté sur ces points, et parce qu'elle nous apparaissait la plus plausible, la direction générale des travaux de l'Anglais H. Yule et celle du Français H. Charignon. Harold Lamb, Henry H. Howorth et Joachim Barckhausen nous ont fourni sur l'Empire Mongol la richesse inépuisable de leurs études.

Tout cet intérêt suscité jadis par le livre de Marco Polo peut aujourd'hui nous sembler désuet. Les distances ne comptent plus. L'espace est aboli. New York apprend à l'aube le dernier cauchemar nocturne de Pékin. Et d'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé Genghis-Khan. Mais la nature de l'homme demeure immuable et secrète. Le géographe Walkenuer affirme que trois hommes, plus que tous les autres, ont contribué à la connaissance du globe, et partant, à celle de l'homme: Alexandre, Marco Polo, Christophe Colomb.

II

BERNARD VALIQUETTE. «VIENT DE PARAITRE», 1941

Les Voyages de Marco Polo, le dernier ouvrage d'Alain Grandbois, vient de paraître aux Editions Bernard Valiquette.

Le nom de cet auteur canadien est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter, Alain Grandbois ayant en effet conquis une place de premier rang dans les lettres canadiennes. Nombreuses sont déjà ses œuvres qui ont reçu l'appréciation du public, et il est inutile de rappeler le retentissement qu'a obtenu notamment son ouvrage *Né à Québec*, publié à Paris.

Son dernier livre, actuellement présenté et dont les récits sont particulièrement vivants, ne peut que susciter un très grand intérêt. Nous assistons, en effet, à d'étranges répétitions d'événements, et d'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé aujourd'hui le Genghis-Khan de jadis, conduisant son peuple à la conquête et au ravage du monde...[1]

Le géographe Walkenuer affirme que trois hommes plus que tous les autres ont contribué à la connaissance du globe: Alexandre, Marco Polo, Christophe Colomb[2].

Le livre de Marco Polo lui-même eut un succès retentissant; les géographes, d'après les récits du Vénitien, tracèrent pour la première fois sur la carte du Monde les contours de la Chine, du Japon, des îles de la Mer de l'Inde. D'immenses régions ruisselantes de gloire, de richesses, de sang, de beauté et qu'ils avaient crues jusqu'alors peuplées de vagues tribus errantes et grossières, se dressèrent brusquement devant les yeux

---

1. «Tout cet intérêt suscité jadis par le livre de Marco Polo peut aujourd'hui nous sembler désuet. Les distances ne comptent plus. L'espace est aboli. New York apprend à l'aube le dernier cauchemar nocturne de Pékin. Et d'autres génies du mal, plus cruellement dévastateurs peut-être, ont remplacé Genghis-Khan.» (Alain Grandbois, «Avant-propos», *les Voyages de Marco Polo*, Bernard Valiquette, 1941, p. 8.)

2. «Le géographe Walkenuer affirme que trois hommes, plus que tous les autres, ont contribué à la connaissance du globe, et partant, à celle de l'homme: Alexandre, Marco Polo, Christophe Colomb.» (Alain Grandbois, «Avant-propos», *les Voyages de Marco Polo*, p. 8.)

étonnés des Européens. La terre prenait soudain des proportions insoupçonnées. s'agrandissait indéfiniment[3].

Le premier voyage dont l'auteur nous fait le récit, est celui des frères Nicolas et Mattéo *[sic]* Polo. Aimant l'aventure et l'inconnu, ils caressaient depuis longtemps le projet d'un voyage en Asie, sans but bien précis, sauf celui de pénétrer dans des pays que les légendes s'accordaient à rendre étranges et confus[4].

Ils en reviennent après des années d'aventures merveilleuses, et repartent peu de temps après, emmenant le jeune Marco, fils de Nicolas.

Et c'est alors que commence la série des voyages dont la première étape fut un pèlerinage à Jérusalem; puis, par l'Arménie, la Géorgie, la mer Caspienne, vers la Chine.

Marco Polo vécut pendant des années au centre d'un rêve dont le fantastique paraissait ne devoir jamais s'épuiser. Les Polo furent longtemps les hôtes de l'empereur Koulibia-Khan *[sic]*, dont un auteur chinois dit «qu'il doit être considéré comme un des plus grands princes qui aient existé et dont les succès aient été plus constants. Il rendit son nom si formidable que plusieurs peuples vinrent d'eux-mêmes se soumettre à son empire»[5].

La civilisation, les conquêtes, la vie de ce grand peuple dépassent tout ce qu'on peut imaginer et, à l'époque de ces voyages, c'est-à-dire au XIII^e siècle, «il ne fut jamais

---

3. «Traduit en plusieurs langues, le livre de Marco Polo eut un succès retentissant. Les géographes, d'après les récits du Vénitien, tracèrent pour la première fois sur la carte du Monde les contours de la Chine, du Japon, des Iles de la mer de l'Inde. D'immenses régions ruisselantes de gloire, de richesses, de sang, de beauté, et qu'ils avaient crues jusqu'alors peuplées de vagues tribus errantes et grossières, se dressèrent brusquement devant les yeux étonnés des Européens. La Terre prenait soudain des proportions insoupçonnées, s'agrandissait indéfiniment.» (Alain Grandbois, «Chapitre XIX», *les Voyages de Marco Polo*, p. 226.)

4. «Le vieil Andréa mort, ses fils lui succédèrent dans ses biens. Ils étaient grands, robustes, aimaient la richesse, mais plus encore l'aventure, l'inconnu. *[...]* Ils caressaient depuis longtemps le projet d'un long voyage en Asie.» (Alain Grandbois, «Chapitre II», *les Voyages de Marco Polo*, p. 19.) «Ils n'avaient point de but très précis à leur voyage, sauf celui de pénétrer dans des pays que les légendes s'accordaient à rendre étranges et confus» (p. 21).

5. «Il vivait depuis des mois et des mois au centre d'un rêve dont le fantastique paraissait ne devoir jamais s'épuiser.» (Alain Grandbois, «Chapitre X», *les Voyages de Marco Polo*, p. 128.) «Un auteur chinois: 'Koubilaï-Khan doit être considéré comme un des plus grands princes qui aient existé et dont les succès aient été plus constants. Il les dut au talent qu'il avait de connaître ses officiers et de les commander. Il porta ses armes dans les contrées les plus éloignées, et rendit son nom si formidable que plusieurs peuples vinrent d'eux-mêmes se soumettre à son empire'.» («Chapitre XVIII», p. 216.)

homme d'aucune génération qui tant apprit ou chercha sur les diverses parties du Monde et leurs grandes Merveilles, comme le présent Messire Marco Polo»[6].

Après 26 années, les Polo revinrent à Venise; Gênes et Venise étaient en guerre. Marco Polo, blessé dans une bataille navale, fut fait prisonnier. C'est durant sa longue captivité qu'il dicta ses souvenirs, qui, traduits en plusieurs langues, lui apportèrent la gloire.

Le livre d'Alain Grandbois, dont la lecture est très captivante, connaîtra certainement un très vif succès.

Les Voyages de Marco Polo sont en vente aux Editions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, au prix de $1.00 ($1.10 par la poste) et dans toutes les librairies.

---

6. «Car je vous fait *[sic]* savoir que, depuis que notre Sire Dieu fit Adam notre premier père, il ne fut jamais homme d'aucune génération qui tant apprit ou chercha sur les diverses parties du Monde et leurs grandes Merveilles, comme le présent Messire Marco Polo en sut.» (Alain Grandbois, «Chapitre XIX», *les Voyages de Marco Polo*, p. 224.)

III

LA TRANSMISSION DU «VIENT DE PARAITRE» DE VALIQUETTE PAR LES PERIODIQUES

ANONYME. «Vient de paraître». *Le Droit* (5 juillet 1941): 18.

Légende d'une photographie de Grandbois qui adapte certains éléments des deux premiers paragraphes du vient de paraître.

ANONYME. «Une nouvelle œuvre de Grandbois». *Le Soleil* (16 juillet 1941): 4.

Précédé d'un résumé, reprend, avec plusieurs variantes, les paragraphes 1 à 3 et 12, et condense les paragraphes 6 à 8 du vient de paraître.

ANONYME. «Les livres. Notes des éditeurs: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Le Canada* (19 juillet 1941): 2.

Reprend les paragraphes 2 à 12 du vient de paraître avec une variante (omission de l'adverbe *maintenant* au paragraphe 2), deux coquilles (*Salkenuer* au lieu de *Walkenuer* au paragraphe 4 et *est* au lieu de *eut* au paragraphe 5) et une faute d'orthographe (*dépasse* au lieu de *dépassent* au paragraphe 10).

ANONYME. «Les livres et leurs auteurs. Vient de paraître: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Le Devoir* (19 juillet 1941): 7.

Reproduit tous les paragraphes du vient de paraître annoncé en ces termes: «On nous écrit». Présente une variante (le paragraphe 13, qui ne parle pas de la maison Bernard Valiquette, mentionne le service de librairie du *Devoir*) et une coquille (*Walkenauer* au lieu de *Walkenuer* au paragraphe 4).

ANONYME. «Nouveaux livres: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Le Jour* (19 juillet 1941): 7.

Reprend les paragraphes 1, 3, 6 à 9, 11 et 12 du vient de paraître avec deux variantes (remplacement de «Son dernier livre» par «Ce livre» et omission du syntagme *actuellement présenté et* dans le paragraphe 3) et une faute (*Gaspienne* au lieu de *Caspienne* au paragraphe 8).

ANONYME. «Les livres: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *La Presse* (19 juillet 1941): 29.

Omet les paragraphes 5 à 8, 12 et 13.

ANONYME. «Nos amis les livres: *Marco Polo* par Alain Grandbois». *La Patrie* (23 juillet 1941): 10.

Reproduit tous les paragraphes avec cinq variantes: omission de l'adverbe *maintenant* au paragraphe 2; dédoublement du paragraphe 3 où manque le syntagme *actuellement présenté*; *amenant* au lieu de *emmenant* au paragraphe 7; suppression du prix au paragraphe 13.

ANONYME. «La vie littéraire: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Le Bien public* (31 juillet 1941): 4.

N'omet que le dernier paragraphe.

ANONYME. «Quelques livres: *les Voyages de Marco Polo*». *L'Action universitaire*, VIII, 1 (septembre 1941): 24.

Ne reproduit que les paragraphes 2 à 4.

ANONYME. «Littérature canadienne: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *La Revue populaire*, XXXIV, 11 (novembre 1941): 56.

Omet les paragraphes 1, 9 et 10.

IV

ATTRIBUTION DU PRIX DAVID 1941

NOUVELLE INTERVENTION DE VALIQUETTE

ANONYME. «Vient de paraître». *La Parole* (16 octobre 1941): 2.

S'étant «déjà acquis une juste renommée» grâce à *Né à Québec*, «Grandbois a donné à la littérature canadienne une œuvre merveilleuse»: *les Voyages de Marco Polo*, «accueillis avec enthousiasme par la critique» «avant de recevoir les honneurs du prix David 1941». Suivent quatre appréciations tirées du *Devoir* (Maurice Huot, 23 juillet), du *Droit* (Guy Sylvestre, 27 septembre), du *Jour* (Louis Dantin, 20 septembre) et de *l'Action nationale* (André Laurendeau, livraison de septembre). Ne fournit ni le nom du critique (exception faite de Dantin) ni la date de parution de l'article. Le sixième paragraphe signale que le livre, dont on indique le prix, est en vente «dans toutes les bonnes librairies» et chez l'éditeur. Suit son adresse.

ANONYME. «Un prix David 1941». *Le Droit* (18 octobre 1941): 18.

Voir la description de l'entrée précédente.

V

LUCIEN PARIZEAU. «VIENT DE PARAITRE», 1944

LES ILES DE LA NUIT PAR ALAIN GRANDBOIS

Après un silence de quatre ans, Alain Grandbois nous donne aujourd'hui une œuvre poétique, *les Iles de la nuit*, où se révèle un aspect nouveau, le plus original peut-être, de son grand talent. Ce livre, que Parizeau vient d'éditer sur vergé de luxe, est une synthèse du rêve éveillé, une sorte de procession lyrique des dieux et des monstres, des géométries fabuleuses, des architectures insolites qui peuplent l'univers du songe.

Le tirage des *Iles de la nuit* est limité. Tous les exemplaires, autographiés de la main de l'auteur, sont numérotés à la presse. L'impression est en deux couleurs sur vergé Byronic et la brochure a un peu moins de cent cinquante pages.

Pellan a illustré le livre de cinq dessins originaux. Entre le poète et l'artiste, la rencontre est parfaite, car plusieurs aspects de leur tempérament se ressemblent: il y a sympathie entre l'illustrateur et l'écrivain. Les planches de Pellan enrichissent cette petite brochure, d'une typographie extrêmement soignée. Il n'y aura pas de réédition de luxe de cet ouvrage.

La poésie des *Iles de la nuit* s'apparente aux créations de l'école impressioniste *[sic]* en peinture et en musique; mais cette filiation est beaucoup plus apparente que réelle, car on chercherait en vain à Grandbois, dans l'art contemporain, une parenté directe avec un poète qui l'a précédé. Livre de dilettante? Peut-être. Mais n'est-ce pas, dans le fond, la marque des grands livres qu'ils semblent le résultat d'un jeu, au sens où les Grecs entendaient ce mot?

Œuvre magnifique éditée par Parizeau, éditeur, 2027, rue Peel, Montréal.

VI

LA TRANSMISSION DU «VIENT DE PARAITRE» DE PARIZEAU PAR LES PERIODIQUES

ANONYME. «*Les Iles de la nuit*». *Le Droit* (27 mai 1944): 2.

Reproduit le vient de paraître avec deux variantes: le troisième paragraphe se termine après «leur tempérament se ressemblent»; il n'y a pas de cinquième paragraphe. La même page contient une réclame pour le recueil.

ANONYME. «Œuvre poétique». *Le Canada* (29 mai 1944): 5.

Reproduit le vient de paraître à l'exclusion du cinquième paragraphe.

ANONYME. «Littérature». *La Revue populaire*, XXXVII, 6 (juin 1944): 63.

Combine et résume le «va paraître» et le vient de paraître.

ANONYME. «*Les Iles de la nuit* par Alain Grandbois». *La Tribune* (3 juin 1944): 6.

Reproduit le vient de paraître, mais commet une erreur: le deuxième paragraphe indique que le recueil renferme «un peu moins de cent pages», alors qu'il faudrait lire «cent cinquante pages». Orthographie correctement l'épithète *impressionniste* au quatrième paragraphe.

ANONYME. «*Les Iles de la nuit*». *L'Action catholique* (21 juillet 1944): 4.

Reproduit le vient de paraître. L'adresse de l'éditeur est remplacée par celle de la librairie de *l'Action catholique*.

VII

MODERNE. «VIENT DE PARAITRE», 1945

Avant le chaos[7]

Dans un avant-propos empreint d'une subtile ironie et d'une mélancolique douceur, Alain Grandbois nous explique le titre qu'il a voulu donner au recueil de quelques-unes de ses meilleures nouvelles. Non seulement l'explique-t-il, ce titre, mais encore, dans une pensée pleine de tact et de délicatesse, cherche-t-il à le justifier. «Je les ai vécues», dit-il, «avant le chaos». Et de se pencher ainsi avec une commisération infinie sur les douleurs du temps présent, pour excuser en quelque sorte ces jeux de l'esprit et de l'imagination, l'auteur a bien réussi à faire naître chez tous le désir de connaître mieux — pour la comprendre — l'époque magique d'avant le chaos.

En fait, ce délicat justificatif était-il nécessaire? Nous ne le croyons pas. Tant qu'il y aura des hommes et des femmes, qui naissent et meurent, qui aiment et souffrent, il leur faudra trouver dans le rêve, dans un monde chimérique au besoin — pour échapper aux terribles matérialités de leur époque — un aliment à leur soif de bonheur, l'oubli des duretés de la vie, un exutoire à leurs peines.

Qui, mieux que Grandbois, pourrait nous faire sortir, par la magie des mots, du terre-à-terre d'une existence parfois trop terriblement quotidienne? Grand voyageur devant l'Eternel, conteur au verbe coloré, à l'expression pittoresque, il a planté pour nous les décors merveilleux des pays qu'il a traversés. Nous y pénétrons avec lui, avides d'inconnu, d'inexpérimenté, de rêve. Et ce voyage hors du temps présent, hors de nous-mêmes, n'a pas déçu notre attente.

---

7. Voir le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/4/9). — Chroniqueur au *Canada français*, Emile Bégin, qui se cache sous les initiales D.M.O., appose (en septembre 1945) sa signature au bas du prière d'insérer.

VIII

A[LAIN] G[RANDBOIS]. «AVANT-PROPOS»

AVANT LE CHAOS

MONTREAL, MODERNE, 1945, p. 9-10

Les temps pleins d'angoisse que nous traversons nous défendent d'ajouter aux profondeurs du drame la note sacrilège des jeux de l'insouciance et de la désinvolture. Aussi dois-je sauter par-dessus cinq ans de guerre pour rejoindre une époque singulièrement révolue. Les hommes de ma génération ont vécu des jours que leurs cadets ne connaîtront jamais. Le monde qui se dessine aujourd'hui, et qui sera celui, plus dur encore, de demain, ne nous échappera peut-être pas entièrement. Mais il sera bien neuf pour nos yeux fatigués.

J'ai écrit ces nouvelles pour retrouver ces parcelles du temps perdu, pour ressusciter certains visages évanouis, pour repêcher mes propres jours. Car il y eut une époque invraisemblable où un jeune garçon pouvait entreprendre de parcourir la vaste terre sans matricule au col, sans havre-sac au dos, sans godillots réglementaires, sans casque d'acier. Ses responsabilités n'engageaient que lui, se limitaient aux seules frontières de son être. La mort même, sauf en quelques points trop brûlants du globe, conservait une allure très bourgeoise de deuil de famille. On pleurait en chœur autour d'un cercueil bien verni. On avait encore le droit de mourir à tour de rôle, un à un, sans anonymat, avec une belle épitaphe et quelques couronnes de fleurs, dont certaines résolument artificielles. Sans doute ce monde d'apparence libre cachait-il quelque vice secret, quelque faiblesse redoutable, et les nains de Gulliver, qui tissaient leurs liens légers, mais innombrables, autour de ce géant endormi, lui versaient-ils aussi quelques gouttes de la ciguë fatale.

Ce monde d'hier est fini. C'était le monde d'avant le chaos.

IX

«VIENT DE PARAITRE» POUR

NE A QUEBEC: LOUIS JOLLIET, RECIT

FIDES, 1948[8]

Né à Québec est le titre qu'Alain Grandbois a donné au récit des explorateurs *[sic]* de Louis Jolliet[9]. Cette œuvre vient d'être rééditée dans la Collection du Nénuphar où elle méritait, à maints égards, de figurer parmi les meilleurs ouvrages canadiens[10].

En raison du sujet d'abord, qui est la vie et les aventures du plus illustre fils de la vieille cité, premier Canadien de naissance à jouer un rôle capital dans l'exploration de l'Amérique du Nord.

Evoquer ces lointains voyages qui vont de la Louisiane jusqu'au Labrador, c'est suivre le cours des fleuves et des rivières, aller à la reconnaissance d'un continent. Ici la poésie conduit le lecteur à travers les enchantements d'une nature vierge où l'homme blanc rencontre l'enfant des bois.

L'auteur a historié ce merveilleux périple d'une remarquable fresque de la Nouvelle-France au dix-septième siècle. On conçoit qu'un tel dessein ne se pouvait atteindre sans une grande information, voire sans érudition. Mais l'auteur, peintre du passé plutôt qu'historien, se garde d'étaler ses sources livresques. Il s'appuie sur des documents

---

8. Le texte qui suit a paru dans *le Clairon* de Saint-Hyacinthe du 11 février 1949, p. 8. Nous présumons qu'il est conforme au «Vient de paraître» de Fides. — Nous ne reproduisons pas l'«Avertissement» de Luc Lacourcière, parce qu'il aurait fallu payer 44.51$ à la maison d'édition.

9. L'«Avertissement» de Luc Lacourcière parle «des explorations de Louis Jolliet» (*Né à Québec*, Fides, 1948, p. 9).

10. La deuxième phrase de l'«Avertissement» de Luc Lacourcière s'énonce ainsi: «Cette œuvre mérite à maints égards de figurer dans la Collection du Nénuphar, parmi les meilleurs ouvrages canadiens» (*Né à Québec*, Fides, 1948, p. 9).

certains; mais il les revivifie pour nous; et cette intelligence du passé permet à son imagination créatrice de suppléer heureusement aux déficiences des textes écrits.

Est-ce à dire que le livre de Grandbois soit une biographie romancée? L'auteur s'est prudemment contenté d'écrire, en sous-titre, *récit*, comme avait fait Louis Hémon pour sa *Maria Chapdelaine*. Ce qui signifie, je crois, qu'il n'abdique point les droits et les devoirs de la création poétique en face du document[11].

Né à Québec n'avait pas encore paru au Canada. Publié à Paris, en 1933, chez Albert Messein, il n'eut pas dans le public canadien la diffusion que tant de qualités lui méritaient et que lui assure aujourd'hui la Collection du Nénuphar[12].

Né à Québec est le 7e volume de la collection du Nénuphar. Sont parus à date dans cette collection: *Menaud maître-draveur* de F.-A. Savard, *Poésies* de Nelligan, *Forestiers et voyageurs* de J.-C. Taché, *les Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers et *le Rêve de Kamalmouk* de Marius Barbeau.

Né à Québec est un ouvrage de 208 pages, en vente partout et à Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal (au prix de 1.50$; par la poste: 1.65$).

---

11. Le vient de paraître omet le sixième paragraphe de l'«Avertissement» de Luc Lacourcière qui s'énonce ainsi: «Quoi qu'il en soit, son héros demeure vivant et vraisemblable à côté d'œuvres d'érudition plus apparente et plus lourde que le troisième centenaire de Jolliet a provoquées. Ce livre restera par la qualité de sa langue aussi, et par ce style qui rappelle les visions brèves et les éblouissements que dut avoir le grand explorateur du Père des Eaux» (Fides, 1948, p. 10).

12. Les deux paragraphes qui suivent n'apparaissent pas dans l'«Avertissement» de Luc Lacourcière.

X

LA TRANSMISSION DU «VIENT DE PARAITRE» DE FIDES PAR LES PERIODIQUES

«Trois œuvres canadiennes: *A l'ombre de l'Orford*, *Né à Québec*, *le Rêve de Kamalmouk*». *Notre temps* (27 novembre 1948): 3.

Un chapeau indique la provenance des trois textes reproduits. Celui relatif à *Né à Québec* est conforme à l'«Avertissement» de Luc Lacourcière. Il diffère donc quelque peu du vient de paraître.

«Littérature et beaux-arts: *Né à Québec*». *Le Droit* (18 décembre 1948): 2.

Version conforme au vient de paraître à cette exception près: le dernier paragraphe n'indique pas le prix.

«*Né à Québec* par Alain Grandbois». *Le Clairon* (11 février 1949): 8.

Version que nous présumons conforme au vient de paraître.

«*Né à Québec*». *La Presse* (12 février 1949): 53.

Conforme au vient de paraître à ces exceptions près: le premier paragraphe commence par «C'est le titre» au lieu de «*Né à Québec* est le titre»; les paragraphes 5, 7 et 8 sont omis; après les mots «la Collection du Nénuphar» du paragraphe 6 du vient de paraître, on ajoute «chez Fides».

«*Né à Québec*». *Le Devoir* (24 septembre 1949): 9.

Conforme au vient de paraître à ces exceptions près: le dernier paragraphe n'indique ni l'adresse de Fides ni le prix du volume.

XI

APPEL DE SOUSCRIPTION POUR *L'ETOILE POURPRE*

*

A. LETTRE DE JEAN-GUY PILON

Montréal, le 15 novembre 1957

Monsieur ou Madame,

Les Editions de l'Hexagone publieront vers le 15 décembre un important recueil de poèmes d'Alain Grandbois, de l'Académie canadienne-française, intitulé: *l'Etoile pourpre.*

Alain Grandbois, ce grand poète que reconnaissent les critiques les plus autorisés du Canada et de l'étranger, n'a rien publié depuis *Rivages de l'homme* en 1948. *L'Etoile pourpre* qui paraîtra bientôt, faisant suite aux *Iles de la nuit* et à *Rivages de l'homme*, constituera donc un jalon dans la littérature canadienne.

Nous vous offrons, selon la politique des Editions de l'Hexagone, de participer à l'édition de cet ouvrage en souscrivant dès maintenant pour un exemplaire de luxe: édition originale hors-commerce, sur papier Byronic, avec un poème manuscrit de l'auteur. Le prix est de $5.00 l'exemplaire. Il ne sera tiré de cette première édition réservée aux souscripteurs que 100 exemplaires numérotés, et autographiés par l'auteur.

L'ouvrage paraîtra donc une semaine avant Noël: ce recueil de poèmes dans son édition de luxe pourra constituer un cadeau fort apprécié.

Espérant que nous aurons le plaisir de vous compter au nombre de nos premiers souscripteurs, nous vous remercions d'avance et vous prions de croire à nos meilleurs sentiments.

Les Editions de l'Hexagone

par

Jean-Guy Pilon

*

B. APPEL DE SOUSCRIPTION

ATTACHE AU BULLETIN DE COMMANDE

Alain Grandbois, qui n'avait rien publié depuis 1948, apporte avec *l'Etoile pourpre* le complément que laissaient entrevoir *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme.*

Cette poésie, qui est à la dimension du monde, ouvre toutes grandes les portes de la conscience sur l'espace et le temps. Le lyrisme profond d'Alain Grandbois s'exprime ici en des images majestueuses toujours bien accordées aux réalités humaines.

L'Etoile pourpre sera sans aucun doute un sommet dans la littérature canadienne.

Un volume de 80 pages, sur papier Eggshell blanc, exemplaire numéroté et autographié, offert aux lecteurs de l'Hexagone au prix spécial d'*un dollar.*

Quelques exemplaires numérotés de l'édition originale, sur papier Byronic, grand format, avec un poème manuscrit, sont encore disponibles: *cinq dollars.*

*

C. COMMUNIQUE DES EDITIONS DE L'HEXAGONE

Pour publication dans l'édition
de samedi, s.v.p.[13]

Alain Grandbois, le poète des *Iles de la nuit* et de *Rivages de l'homme*, vient de remettre aux Editions de l'Hexagone un important manuscrit.

Ce nouveau recueil de poèmes qui s'intitulera *l'Etoile pourpre* paraîtra en édition originale vers le 15 décembre.

Les souscriptions pour l'édition originale sont dès maintenant acceptées. On peut obtenir des renseignements en s'adressant aux Editions de l'Hexagone, Casier Postal 31, Station N, Montréal.

(Communiqué)

---

13. *La Presse* du samedi 30 novembre 1957 reproduit à la p. 77 les deux premiers paragraphes du communiqué que *le Devoir* du mercredi 27 novembre publie en entier à la p. 7.

XII

APPEL DE SOUSCRIPTION POUR *POEMES*

*

A. UN APPEL AUX LECTEURS DE L'HEXAGONE

Les souscripteurs sont essentiels à la vie de l'Hexagone. Si, en neuf ans, il nous fut possible d'éditer 28 titres, c'est grâce à l'appui et à la fidélité de quelques *[sic]* deux cents personnes pour qui la poésie est une nécessité personnelle et qui croient qu'elle est indispensable à un peuple.

Cependant, nous constatons que le nombre de souscripteurs a considérablement diminué depuis deux ans, au point de mettre en danger la structure et la continuation mêmes de l'Hexagone. C'est pourquoi je me permets d'attirer votre attention sur nos difficultés et de vous demander un effort à la fois individuel et collectif.

Gaston Miron, dir.

*

B. SOUSCRIPTION

Sont considérés comme **souscripteurs** ceux qui achètent avant parution et au moyen du présent bulletin l'ouvrage annoncé. En l'occurrence, il s'agit de *POEMES* (*les Iles de la nuit*, *Rivages de l'homme*, *l'Etoile pourpre*) par Alain Grandbois.

En raison de la confiance qu'ils nous accordent, les souscripteurs ont l'avantage de se procurer cet ouvrage au prix spécial de:

$2.00 (au lieu de **$3.00**, prix de détail)[14].

14. En réalité, *Poèmes* se vendra 3,50$ l'exemplaire.

TABLE ANALYTIQUE

TOMES I et II

TOME I

RESUME ii

ABSTRACT iii

REMERCIEMENTS iv

TABLE DES MATIERES — VOLUME 1 vi

INTRODUCTION vii

I. LES ETUDES DE RECEPTION EN EUROPE ix

II. LES ETUDES DE RECEPTION AU QUEBEC x

III. LA FORTUNE CRITIQUE D'ALAIN GRANDBOIS, 1933-1963 xv

IV. CHAPITRES ET INTERMEDES xx

CHAPITRE I — *Né à Québec* , 1933 1

I. PROLEGOMENES A UNE RECEPTION CRITIQUE 3

A. L'AUTEUR 4

B. LE TITRE 7

C. L'INDICATION GENERIQUE 9

D. L'EDITEUR 12

E. L'ANNEE D'EDITION 13

II. UNE POLEMIQUE 15

A. ALBERT PELLETIER OU LA VIRILITE FONDAMENTALE 16

B. JEAN MORIN OU LA PROTESTATION DE VIRILITE 18

C. GEORGES ROUSSEAU OU L'INVIOLABLE LIBERTE DE L'ECRIVAIN 19

III. POUR UN RENOUVELLEMENT DE L'HISTOIRE 24

A. VICTOR BARBEAU OU LA RUPTURE AVEC LA TRADITION 24

B. MAURICE HEBERT OU LE DUALISME FONDATEUR 25

C. ROGER DUHAMEL OU LA REVELATION D'UN ESPRIT NOUVEAU 28

IV. LA LITTERARITE DE *NE A QUEBEC* 30

V. CONFORMITE A L'HISTOIRE OU LIBERTE DE L'ARTISTE? *(Conclusion)* 37

INTERMEDE I: 1925-1940 — L'EXIL 43

I. ABSENCE D'ALAIN GRANDBOIS 45

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE: DES REFERENCES EPARSES ET RARES 50

CHAPITRE II — *Les Voyages de Marco Polo*, 1941 54

I. «DU MEME AUTEUR» 57

II. DES FAITS D'APPAREIL OU L'EFFICACITE D'UN EDITEUR 59

A. LE VIENT DE PARAITRE 60

B. L'ATTRIBUTION DU PRIX DAVID 1941 62

III. LA FORTUNE DE L'«AVANT-PROPOS» DE GRANDBOIS 64

A. LA QUESTION DES GENRES 65

B. LA VULGARISATION DU RECIT POLIEN 67

C. L'ACTUALITE DE *MARCO POLO* 68

IV. LE PRIMAT DE L'EXOTISME 72

A. AUX ANTIPODES DU REGIONALISME 72

B. *LE LIVRE DES MERVEILLES* 73

C. DE LA BIZARRERIE DES MŒURS A LA QUESTION MORALE 76

V. QUELQUES VOIX DISCORDANTES 78

A. DES CRITIQUES BIEN TEMPEREES 78

B. PIERRE TRUDEAU OU L'EREINTEMENT 80

VI. LA QUALITE LITTERAIRE DES *VOYAGES* 82

VII. UN VOYAGEUR AUX LISIERES DE LA FICTION *(Conclusion)* 87

A. UN ACCUEIL FAVORABLE 87

B. LE MYTHE D'ALAIN GRANDBOIS 93

INTERMEDE II: 1941-1943 — ALAIN GRANDBOIS RAPATRIE 97

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS 99

A. LE NOUVELLISTE 100

B. LE CONFERENCIER 102

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE 106

A. UNE REFERENCE QUASI OBLIGEE 106

B. *APPROCHES* DE MARCEL DUGAS OU LE SACRE DU POETE 107

C. LA RECEPTION CRITIQUE D'*APPROCHES* ET GRANDBOIS 111

III. MYTHOLOGIES 113

A. SAINT-DENYS GARNEAU ET ALAIN GRANDBOIS: DEUX MYTHES AFFRONTES .. 113

B. GRANDBOIS, HOMME D'APPAREIL 114

CHAPITRE III — *Les Iles de la nuit*, 1944 116

I. PRELIMINAIRES D'UNE RECEPTION CRITIQUE 118

A. MARCEL DUGAS, CONFERENCIER 118

B. DES FAITS D'APPAREIL 119

1° *Le «va paraître»* 120

2° *Le vient de paraître* 121

3° *La publicité* 122

II. UN EDITEUR, UN PEINTRE, UN AUTEUR 123

A. UNE EDITION DE LUXE CHEZ PARIZEAU 123

B. CINQ DESSINS ORIGINAUX DE PELLAN 125

1° *Les pour* 125

2° *Les contre* 128

C. LES ANTECEDENTS LITTERAIRES DE GRANDBOIS 129

III. LES AVIS DEFAVORABLES AU POETE OU LA QUESTION DU SENS 130

A. LE PECHE CONTRE LA CLARTE (Jeanne Ivry) 131

B LA LOI DE L'HERMETISME HONNI (Emile Bégin) 132

C. *LES ISMES DE LA NUIT* OU LES PROFONDEURS HERMETIQUES (Pierre-Paul Turgeon) 134

IV. LES AVIS PARTAGES 136

A. LE SURREALISME DE GRANDBOIS (René Chopin) 136

B. POUR UN RETOUR AUX SOURCES 140

1° *Du surréalisme échevelé au classicisme lumineux* (Nil Marsan) 141

2° *Respect de l'âme et de la vérité commune des mots* (Gustave Lamarche) 142

V. LES AVIS FAVORABLES 144

A. LA QUESTION DU SENS ET DES MOTS 144

1° *La difficile transcription du rêve* (Egmont) 145

2° *La défense de l'hermétisme en poésie* (Pierre Gélinas) 147

3° *La lutte proustienne contre l'habitude, et la polysémie* (Charles Hamel) 149

4° *Du cérébral et de l'humain* (André Giroux) 151

5° *La quête existentielle de clarté* (Guy Sylvestre) 151

6° *La métaphysique de la souffrance* (René Garneau) 153

B. TRADITION, INNOVATION 154

1° *Le classicisme renouvelé* (Théophile Bertrand) 154

2° *Influence, originalité* (Charles Hamel) 156

3° *L'élégie moderne* (Berthelot Brunet) 156

4° *A Modernistic Poetry* (William Edwin Collin) 158

C. LE PELERINAGE AU DOMAINE DU MERVEILLEUX (Roger Duhamel) 158

VI. 24 SEPTEMBRE 1947: ATTRIBUTION DU PRIX DAVID 161

A. LE COMMUNIQUE DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE 162

B. LA REACTION DES CRITIQUES 164

VII. LE MYTHE DE GRANDBOIS 165

A. UN VOYAGEUR ERUDIT 166

B. DU *PATER DOLOROSUS* A L'HOMME REVOLTE 168

C. L'ECRIVAIN EMERITE 170

D. LE PANTHEON DES LETTRES QUEBECOISES 173

E. L'ARTISTE 176

VIII. DE LA SIGNIFICATION DES MOTS AU NON-SENS DE LA VIE *(Conclusion)* 177

A. L'ACTUALITE DES *ILES DE LA NUIT* 177

B. LE SERIEUX DE L'ŒUVRE 178

C. SENS ET NON-SENS EN POESIE 179

1° *L'hermétisme ou l'occultation du sens* 179

2° *A la recherche du sens logique* 182

D. LA QUETE DU SENS EXISTENTIEL 184

E. POUR UNE CRITIQUE LITTERAIRE «ACTUELLE» 186

F. UNE RECEPTION MAJEURE 189

INTERMEDE III: 1944

— VERS L'ACADEMIE CANADIENNE-FRANÇAISE 192

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS 194

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE 197

CHAPITRE IV — *Avant le chaos*, 1945 200

I. PRELIMINAIRES 202

A. LES EDITIONS MODERNE 202

B. UNE FAMILLE DE CONTEURS 204

C. DES FAITS D'APPAREIL 206

1° *Le vient de paraître pour* Avant le chaos 206

2° *La fortune critique de l'«Avant-propos» de Grandbois* 208

II. LA QUESTION TYPOLOGIQUE 212

A. A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU 212

B. LA RELATION DE VOYAGE 214

C. NOUVELLES OU CHRONIQUES? 215

III. LITTERATURE ET CONNAISSANCE 217

A. ETUDE DE LA NATURE HUMAINE 218

1° *Fantoches ou héros?* 218

2° *Connaissance du personnage* 219

3° *Primat de l'homme universel* 222

B. L'OUBLI DES «DENATURES» 227

1° *L'exotisme extravagant de Grandbois* 227

2° *Des désœuvrés indignes de considération* 228

3° *Des faits sans portée humaine* 229

4° *L'extermination des fantoches* 230

IV. LITTERATURE ET BEAUTE 231

A. UN STYLE EXCEPTIONNEL 232

1° *Une langue classique* 232

2° *Un rythme heurté* 233

3° *Descriptions et portraits* 234

B. LE TRIBUNAL DE LA CRITIQUE 235

1° *Un livre intéressant* 235

2° *Une œuvre décevante* 236

V. LE MYTHE DE GRANDBOIS 237

A. L'HOMME ET L'ŒUVRE 237

1° *Le grand civilisé* 237

2° *L'éternel Ulysse* 239

3° *L'écrivain de talent* 240

B. LE GRANDBOIS FICTIF 243

VI. L'INSOUTENABLE LEGERETE DE L'ETRE *(Conclusion)* 245

A. QUELQUES REFERENCES A LA GUERRE 246

B. DES PERSONNAGES FUTILES OU SERIEUX? 247

C. DU DIVERTISSEMENT OU DE L'ENGAGEMENT? 248

D. UN LIVRE AMBIGU 250

INTERMEDE IV: 1945-1947 — LE POLEMISTE 252

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS 254

A. DANS LES PERIODIQUES 254

1° *Les poèmes* 254

2° *Les récits* 258

3° *Les essais* 260

4° *Les entrevues* 264

B. A LA RADIO 266

C. L'HOMME D'APPAREIL 268

D. REFUS D'UN CONFERENCIER INVITE 270

E. 7 JANVIER 1947: MORT DE MARCEL DUGAS 273

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE 274

A. LES RECENSIONS 275

1° *Pellan, Charbonneau et quelques autres* 275

2° *Il était une fois un frère, une sœur* 276

B. LES VUES D'ENSEMBLE 277

1° *Les articles* 277

2° *Les volumes* 280

C. DES ABSENCES SIGNALEES 281

D. DAVID ET... JOLLIET 282

III. LA CONSOLIDATION D'UN MYTHE *(Conclusion)* 284

A. UN SECOND EXIL? 284

B. UN POETE DE STATURE INTERNATIONALE 285

C. LA FAMILLE GRANDBOIS: UN BOUILLON DE CULTURE 287

CHAPITRE V — *Rivages de l'homme*, 1948 289

I. PRELIMINAIRES 291

A. UN POETE EN QUETE DE TITRE ET D'EDITEUR 291

B. QUELQUES FAITS D'APPAREIL 293

1° *Fortune d'une épigraphe* 294

2° *Fonction de la page «Du même auteur»* 295

II. LE LIVRE DES DOULEURS 297

A. L'ESPOIR LUIT 298

1° *La délivrance du jour* (Jean-Pierre Houle) 299

2° *La délivrance de l'aube* (Jacques-Thomas Racette) 300

3° *Un désespoir bien tempéré* (Roger Duhamel) 303

4° *La maîtrise des inquiétudes métaphysiques* (Jean Luce) 303

5° *L'ébauche de certitude* (Gustave Lamarche) 304

6° *L'espoir en l'au-delà* (Jean-Pierre Beausoleil) 306

7° *L'exigence de Dieu* (Charles Hamel) 306

B. LES TENEBRES DE LA MORT 308

1° *Un univers kafkaïen* (Julia Richer) 308

2° *The Ocean of Eternal Night* (William Edwin Collin) 310

III. UNE ŒUVRE DE BEAUTE 311

IV. 15 DECEMBRE 1950: REMISE DU PRIX DUVERNAY 314

V. LE MYTHE DE GRANDBOIS 316

A. LE VOYAGEUR 317

B. L'ECRIVAIN RACE 317

C. LE MUSICIEN 319

D. LA METAPHYSIQUE DE LA DOULEUR ET DU REFUS 320

E. L'AUDIENCE DE GRANDBOIS OU L'ESTIME DES INITIES 322

F. AU PANTHEON DES LETTRES 323

VI. 1948: UNE ANNEE BENIE 324

A. QUANTITE ET QUALITE 325

B. LA PREPONDERANCE DU ROMAN 326

C. UN RETOUR A LA NORMALE 327

VII. SENS ET POESIE *(Conclusion)* 328

A. LE SENS LOGIQUE EN POESIE 329

B. UNE POESIE LIBRE OU AUTONOME 330

C. L'ACTUALITE DE *RIVAGES DE L'HOMME* 331

CHAPITRE VI — *Né à Québec*, 1948 335

I. LA COLLECTION DU «NENUPHAR» 337

A. LES OBJECTIFS DE LUC LACOURCIERE 337

B. LE *NUPHAR VARIEGATUM* 338

C. LE CORPUS 340

D. UNE COLLECTION «PRESTIGIEUSE» 342

E. 21 SEPTEMBRE 1945: TRICENTENAIRE DE LOUIS JOLLIET 344

II. DES FAITS D'APPAREIL 346

A. L'«EVENEMENT LITTERAIRE» DU 26 NOVEMBRE 1948 346

B. L'«AVERTISSEMENT» DE LUC LACOURCIERE 350

C. L'INFLUENCE DE MARCEL DUGAS 351

D. LE VIENT DE PARAITRE POUR *NE A QUEBEC* 354

E. LA PUBLICITE DES EDITIONS FIDES 355

III. LA FORTUNE CRITIQUE DE L'«AVERTISSEMENT» 357

A. UNE NECESSITE EDITORIALE 357

1° *Un livre méritoire* 357

2° *Une lacune à combler* 358

B. LA «VERITE» HISTORIQUE 360

1° *Louis Jolliet: premier explorateur canadien* 361

2° *Une fresque de la Nouvelle-France* 364

C. HISTOIRE ET VRAISEMBLANCE 367

1° *L'érudition bien tempérée* 367

2° *L'imagination supplétive* 368

3° *L'art vivant* 370

D. LA QUESTION DES GENRES 374

IV. DES ALLUSIONS A LA RECEPTION CRITIQUE DE 1933 376

A. LA QUERELLE DE L'HISTOIRE ROMANCEE (Jean-Pierre Houle) 377

B. LES PALINODIES DE VICTOR BARBEAU 379

C. JEAN CHAUVIN, OLIVAR ASSELIN ET MARCEL DUGAS (Guy Jasmin) 381

V. LA QUESTION ESTHETIQUE 383

A. LES PROCEDES LITTERAIRES 384

B. UNE LANGUE EPUREE 386

C. UNE ŒUVRE DE BEAUTE 388

VI. LE MYTHE DE GRANDBOIS 390

A. UN SURVENANT DISTINGUE 390

B. L'ARTISTE EMERITE 392

1° *Le fresquiste habile* 392

2° *L'écrivain de classe* 393

3° *L'auteur consacré* 395

C. LE PANTHEON DES LETTRES 397

VII. DEUX RECEPTIONS AFFRONTEES *(Conclusion)* 398

A. DE LA CRISE A L'APRES-GUERRE 399

B. HISTOIRE ET LITTERATURE 401

C. LA DIFFERENCE DE CONTEXTE EDITORIAL 403

D. LE CHANGEMENT DE STATUT DE GRANDBOIS 405

TOME II

INTERMEDE V: 1948-1956 — POETE ET VEDETTE 407

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS 409

A. LES PERIODIQUES 409

1° *Les poèmes* 409

2° *Un récit* 417

3° *Les essais* 418

B. LE THEATRE 421

C. LA RADIO 424

1° *Les séries* 424

2° *Les émissions isolées* 429

D. LES CONFERENCES 431

1° *Au Moulin à vent, Québec, 1952* 431

2° *Au Club musical et littéraire, Montréal, 1953* 433

E. ENTREVUES, ENQUETES 434

1° *Comptes rendus d'entrevues* 434

2° *Réponses à des enquêtes* 437

F. ANTHOLOGIES, REPERTOIRES, ENCYCLOPEDIE 441

G. LES RECOMPENSES 442

1° *Le lauréat* 443

2° *Le juré* 445

H. DES LIVRES EN PREPARATION 446

I. QUELQUES DECES 447

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE 448

A. LES COMPTES RENDUS 449

1° *Les recensions d'ouvrages* 450

2° *Deux préfaces de Grandbois commentées* 452

B. BILANS ET PERSPECTIVES 459

1° *Les bilans littéraires* 459

2° *Quelques perspectives* 466

C. LES ETUDES D'ENSEMBLE 468

1° *Poésie trop moderne, mais prose bien ouvrée* (Jacques Tremblay) 469

2° *L'attrait du voyage pénible et ardent* (Roland Gendreau) 470

D. LES ETUDES SUR LA POESIE 471

1° *La quête de durée et de solidarité* (Jean-Pierre Houle) 471

2° *Le thème orphique dans* les Iles de la nuit (Pierre Emmanuel) 473

3° *De la révolte au désespoir* (Bernard Weilbrenner) 474

4° *La promotion d'écrivains canadiens en France par René Garneau* 475

5° *L'attraction de la vastitude et de la dureté* (Gilles Marcotte) 477

6° *De la révolte à la défaite* (Yves Dubreuil-Préfontaine) 479

E. LES HISTOIRES LITTERAIRES 481

F. LES ENQUETES 483

1° *Jean-Marc Léger: où va la littérature canadienne-française?* 484

2° *Jean-Guy Pilon et Gaston Miron: Alain Grandbois et les jeunes poètes* ... 485

III. LE MYTHE DE GRANDBOIS 490

A. L'ECRIVAIN RACE 491

B. L'ARTISTE EMERITE 494

1° *Musicien bouleversant* 494

2° *Peintre impressionniste ou abstrait?* 495

C. LE PANTHEON DES LETTRES 496

1° *Un des poètes marquants du Canada français* 497

2° *La galerie des écrivains locaux* 498

3° *Un précurseur de la modernité* 500

4° *Un auteur de stature internationale* 503

D. DE L'AUTEUR A L'HOMME: *PATER DOLOROSUS* ET PROMETHEE 506

E. L'HOMME 510

1° *Le gentilhomme* 510

2° *A Modern Marco Polo* 515

3° *Le poète itinérant* 521

4° *Un apatride enraciné* 522

IV. AUDIENCE ET RELATIVITE *(Conclusion)* 525

A. LES EDIFICATEURS D'UNE RENOMMEE 526

B. DEUX PUBLICS AFFRONTES 529

C. L'HISTORICITE D'UN RENOM 532

1° *Monopole de la radio* 532

2° *Prééminence de la poésie* 533

D. L'HOMME TOTAL 535

CHAPITRE VII — *l'Etoile pourpre*, 1957 539

I. 1949-1955: LES JEUX DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE 541

II. LA NAISSANCE D'UNE *ETOILE POURPRE* 545

A. L'HEXAGONE: UNE GENERATION POETIQUE 545

B. L'AUTOFINANCEMENT PAR SOUSCRIPTION 547

III. POLEMIQUE AUTOUR D'UNE PRESEANCE:
SAINT-DENYS GARNEAU OU GRANDBOIS 550

IV. UNE BONNE RENCONTRE 553

A. UN LONG SILENCE ENFIN ROMPU 553

B. UNE MAISON D'EDITION MONTANTE 554

V. LE SENS MORCELÉ 556

A. UN ART DU DISCONTINU (Guy Sylvestre) 557

B. LA CONFIDENCE ECLATEE (Gilles Marcotte) 559

C. LES AGREGATS D'IMAGES (Pierre de Grandpré) 560

D. INCOHERENCE ET PERFECTION (Gustave Lamarche) 562

VI. EROS ET THANATOS 563

A. L'AMOUR SUBLIME MAIS NON SUBLIMÉ (Andrée Maillet) 564

B. L'AMOUR PUDIQUE (Roger Duhamel) 566

C. L'ACCEPTATION SEREINE DE LA VIE (Naïm Kattan) 567

D. LA PUISSANCE DE VIVRE ET DE DIRE (Michel van Schendel) 567

VII. LES JUGEMENTS ESTHETIQUES 570

A. DES AVIS PARTAGES 571

B. TROIS CRITIQUES DEÇUS 572

VIII. LE MYTHE DE GRANDBOIS 574

A. DU VIRTUOSE ET DU POETE PUR 574

B. LE PANTHEON DES LETTRES 575

1° *Un précurseur* 575

2° *Au sommet de la poésie* 576

C. LE SURHOMME 577

D. L'EFFACEMENT DE L'HOMME PRIVE 578

IX. PREDOMINANCE DE LA POESIE *(Conclusion)* 580

A. UNE LITTERATURE EN EBULLITION 581

1° *Une poésie vivante* 581

2° *La poésie supérieure au roman* 583

B. GRANDBOIS ET LES JEUNES POETES 584

INTERMEDE VI: 1957-1962 — L'HOMMAGE 589

I. PRESENCE D'ALAIN GRANDBOIS 591

A. LES IMPRIMES 591

1° *Poèmes* 591

2° *Récit, essai* 594

B. LES MEDIAS ELECTRONIQUES 596

1° *La radio* 596

2° *La télévision* 598

C. UNE CONFERENCE 599

D. ENTREVUES, ENQUETES 600

1° *Comptes rendus d'entrevues* 600

2° *Réponses à des enquêtes* 608

E. ENCYCLOPEDIE, REPERTOIRES, ANTHOLOGIES 609

F. LES RECOMPENSES 614

G. DES TITRES EN PREPARATION 616

H. MARIAGE ET VIE PROFESSIONNELLE 617

II. GRANDBOIS SELON LA CRITIQUE 619

A. LES HISTOIRES LITTERAIRES 619

B. LES ETUDES SUR LA POESIE 623

1° *Langue, cosmos, expérience* (René Garneau) 623

2° *L'homme sans rivages* (Guy Sylvestre) 625

3° *La navigation autour de l'âme* (Gilles Hénault) 626

4° *La poésie de l'amour absent* (Guy Robert) 627

5° *La pénible aventure de l'amour* (Jean-Yves Théberge) 628

C. LES ETUDES D'ENSEMBLE 629

1° *Prosateur sévère et poète libéré* (Harry Bernard) 629

2° *Du temps à l'éternité ou le primat religieux* (Jacques Brault) 630

3° *Présence redoutable de la femme* (Michèle Lalonde) 633

D. DEUX MEMOIRES DE MAITRISE 635

1° *Léopold Leblanc, 1957* 635

2° *Pierre Châtillon, 1961* 637

III. LE MYTHE DE GRANDBOIS 641

A. L'ECRIVAIN DISTINGUE 642

1° *Le prosateur exquis* 643

2° *Le poète de haut lignage* 644

3° *Le magicien du verbe* 646

4° *Surréaliste ou surréalisant?* 647

5° *Lauréat, homme d'appareil* 650

B. L'ARTISTE EMERITE 652

C. AU SOMMET DES LETTRES 654

1° *Avant-garde et tradition* 654

2° *Grandbois l'insurpassé* 657

3° *Un poète de stature internationale* 658

D. DEUX MYTHES AFFRONTES 661

1° *Mythe et légende* 662

2° *Saint-Denys Garneau ou l'introspection* 664

3° *Grandbois ou l'ouverture sur le monde* 667

4° *Déshérence, héritage* 672

E. L'HOMME EXCEPTIONNEL 676

1° *Un être racé* 676

2° *Le citoyen du monde* 682

3° *Alain au pays des lettres* 685

4° *Un Canadien cosmopolite* 689

IV. L'ESTIME DES PAIRS *(Conclusion)* 698

A. LES GENRES VERS 1960 698

1° *Une poésie diversifiée* 698

2° *Un roman en émergence* 700

3° *Une critique stable* 702

B. L'AUDIENCE RESTREINTE 705

1° *Quelques fervents* 706

2° *Réponses à des enquêtes* 707

C. LES HOMMAGES 710

1° *Montréal, juin 1960* 710

2° *Québec, janvier 1962* 717

CHAPITRE VIII — *Poèmes*, 1963 719

I. LES COULISSES D'UN LIVRE 722

A. L'HEXAGONE VERS 1960 723

B. DEUX PROJETS DE REEDITION 724

C. L'EDITION DE *POEMES* 726

1° *Les dix ans de l'Hexagone* 726

2° *Quelques faits d'appareil* 727

II. L'EVENEMENT 730

A. UN BEAU LIVRE 731

B. FONCTIONS D'UNE REEDITION 732

III. POESIE ET CRITIQUE: DE LA GLOSE AU SILENCE 736

A. LECTURES SYNCHRONIQUES 737

1° *Epicurisme, effroi, ou le choriste inconsolable* (Auguste Viatte) 737

2° *Un poète canadien et français* (Christian Audejean) 738

3° *Grandbois redécouvert ou la solitude* (Guy Robert) 739

4° *La mort et le bonheur, ou l'ésotérisme apprivoisé* (Guy Sylvestre) 741

5° *La neige ou les illusions perdues* (Guy Labelle) 742

6° *Feuilles et racines: amour et ténébreux espace* (Paul Wyczynski) 743

7° *L'érotique transcendantale* (Georges-André Vachon) 745

8° *Tendre géographie, femme abyssale et langage déchiré* (Jacques Brault) 747

B. LECTURES DIACHRONIQUES 750

1° *Amour et mort: de la véhémence au désabusement* (Jean Hamelin) 750

2° *De la contestation à la réconciliation, ou l'universalisme* (Gilles Marcotte) 752

3° *L'échec: de l'aliénation à la délivrance problématique* (André Brochu) . 755

C. LA CRITIQUE EN PROCES 758

1° *Un poète non pas universel mais canadien-français* (Gilles Derome) 758

2° *L'écoute de la tendresse ou l'explication inutile* (Jacques Brault) 761

IV. LE MYTHE DE GRANDBOIS 769

A. UN POETE MARQUANT 769

B. QUELQUES JUGEMENTS ESTHETIQUES 772

1° *Une œuvre de beauté* 772

2° *L'artiste puissant* 774

C. LE PANTHEON DES LETTRES 776

D. ORPHEE ET PROMETHEE 779

E. L'ETERNEL VOYAGEUR 783

V. L'ESTIME DES PAIRS *(Conclusion)* 786

A. L'ANNEE LITTERAIRE 1963 786

1° *Un sursaut de la poésie* 788

2° *Une éclipse du roman* 790

B. L'AUDIENCE RESTREINTE 791

1° *D'un certain désintérêt à l'admiration* 791

2° *La fortune critique* 793

C. GRANDBOIS L'IMMORTEL 794

CONCLUSION — LA CRITIQUE LITTERAIRE: AGENTS ET FONCTIONS 798

I. LES COMMENTATEURS OCCASIONNELS OU ATTITRES 800

A. UN PORTRAIT DE GROUPE 800

B. CARACTERISTIQUES D'UN ECHANTILLONNAGE 804

II. LES FONCTIONS DE LA CRITIQUE 809

A. ASSIMILER L'ŒUVRE 810

1° *Classer, ou la question typologique* 810

2° *Juger, ou l'établissement de palmarès* 813

3° *Interpréter* 818

4° *Relayer le discours social* 824

5° *Intégrer dans les réseaux de lecture et de diffusion* 830

B. EDIFIER LE MYTHE 834

1° *1933-1953: la litote* 836

2° *1954-1963: l'hyperbole* 839

3° *1933-1963: l'ambivalence* 844

III. BILAN ET PERSPECTIVES 849

ANNEXES 852

I. A[LAIN] G[RANDBOIS]. «AVANT-PROPOS». *LES VOYAGES DE MARCO POLO.* MONTREAL, BERNARD VALIQUETTE, 1941, p. 7-8 853

II. BERNARD VALIQUETTE. «VIENT DE PARAITRE», 1941 854

III. LA TRANSMISSION DU «VIENT DE PARAITRE» DE VALIQUETTE PAR LES PERIODIQUES 857

IV. ATTRIBUTION DU PRIX DAVID 1941: NOUVELLE INTERVENTION DE VALIQUETTE 859

V. LUCIEN PARIZEAU. «VIENT DE PARAITRE», 1944. *LES ILES DE LA NUIT* PAR ALAIN GRANDBOIS 860

VI. LA TRANSMISSION DU «VIENT DE PARAITRE» DE PARIZEAU PAR LES PERIODIQUES 861

VII. MODERNE. «VIENT DE PARAITRE», 1945. *AVANT LE CHAOS* 862

VIII. A[LAIN] G[RANDBOIS]. «AVANT-PROPOS». *AVANT LE CHAOS*, MONTREAL, MODERNE, 1945, p. 9-10 863

IX. «VIENT DE PARAITRE» POUR *NE A QUEBEC: LOUIS JOLLIET, RECIT,* FIDES, 1948 864

X. LA TRANSMISSION DU «VIENT DE PARAITRE» DE FIDES PAR LES PERIODIQUES 866

XI. APPEL DE SOUSCRIPTION POUR *L'ETOILE POURPRE* 867

A. LETTRE DE JEAN-GUY PILON 867

B. APPEL DE SOUSCRIPTION ATTACHE AU BULLETIN DE COMMANDE 868

C. COMMUNIQUE DES EDITIONS DE L'HEXAGONE 869

XII. APPEL DE SOUSCRIPTION POUR *POEMES* 870

A. UN APPEL AUX LECTEURS DE L'HEXAGONE 870

B. SOUSCRIPTION 870

La fortune critique d'Alain Grandbois. 1933-1963

Tome III: bibliographie

par

Marcel FORTIN

Thèse soumise à la
Faculté des Etudes supérieures et de la Recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Philosophiæ Doctor

Département de Langue et Littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Mars 1993

© Marcel Fortin, 1993

TABLE DES MATIERES

TOME III

Avertissement iii

Préliminaire — Instruments de recherche 1

Chapitre I — Ecrits d'Alain Grandbois, 1913-1991 14

Chapitre II — Ecrits sur Alain Grandbois 90

Chapitre III — Méthode et théorie 268

Table analytique du tome III 286

AVERTISSEMENT

La pratique, de plus en plus généralisée, qui consiste à résumer les textes auxquels on est renvoyé [...] se révèle pour la problématique qui nous intéresse inutile et même dangereuse. Elle aussi ne cherche en effet à rendre compte que du seul contenu, comme si, en matière de communication, l'élimination des «bruits» au profit d'un seul «message» ramené aux «idées» principales du texte écrit n'entraînait pas nécessairement la perte de l'essentiel, à savoir, non seulement le non-dit du discours, mais tout son enracinement socio-historique.

L'idéal en la matière est bien de recourir aux documents eux-mêmes, non pas tels qu'on aura pu les recopier à la main dans quelque bibliothèque ou chez un éditeur assez complaisant pour ouvrir le dossier de presse complet de ses auteurs, mais à la manière de l'historien qui, refusant de se fier aux minutes d'un clerc pressé (et aux intentions autres) cherchera à retrouver l'archive dans toute sa matérialité[1].

---

1. Alain Baudot, «Le texte francophone et sa réception», dans *la Réception de l'œuvre littéraire*, sous la direction de Jozef Heistein, Wydawnictwo Uniwesytetu Wroclawskiego, XX (1983): 286.

S'il existe plusieurs bibliographies sur Alain Grandbois (1900-1975), chacune est lacunaire. Nous avons donc entrepris de les grouper. En bouquinant, en compulsant le fonds *Alain Grandbois* de la Bibliothèque nationale du Québec et maints périodiques, puis en lisant le matériau glané, nous sommes tombé sur de nombreux énoncés qui ne sont répertoriés nulle part, en particulier des anthologies, des réponses à des enquêtes, des comptes rendus d'entrevues, des études ou des recensions, et même des contributions de Grandbois à certains périodiques et à des médias électroniques[2].

C'est pièce en main que nous avons rédigé chaque entrée qui donne la référence bibliographique complète, suivie d'une notice descriptive, sauf dans le troisième chapitre[3]. Afin de normaliser les adresses bibliographiques, nous nous sommes permis de standardiser l'orthographe de quelques noms propres. Au lieu d'*Alfred Desrochers*, *Michel Van Schendel*, *St-Casimir* et *St-Denys Garneau* (*St-Denys-Garneau* ou *Saint-Denys-Garneau*), nous écrivons systématiquement *Alfred DesRochers*, *Michel van Schendel*, *Saint-Casimir* et *Saint-Denys Garneau*. Eu égard aux noms chinois, nous avons adopté les notations phonétiques du système Wade utilisé dans *le Petit Robert 2* (1989), mais nous avons conservé *Hankéou* et *Pékin*. Par ailleurs, des crochets à l'intérieur d'un titre ou d'une citation signalent une intervention de notre part.

Outre une partie préliminaire, la présente bibliographie comprend trois chapitres: «Ecrits d'Alain Grandbois», «Ecrits sur Alain Grandbois» et «Méthode et théorie». Les huit chapitres de notre étude, *la Fortune critique d'Alain Grandbois, 1933-1963*, reposent presque exclusivement sur les entrées consacrées aux «Livres» de Grandbois et à la «Réception immédiate» dont ils ont été l'objet. Tout le reste du corpus a servi à la

---

2. De nouveau, nous remercions de son indéfectible appui madame Jeannine Rivard, technicienne en documentation à la Bibliothèque nationale du Québec.

3. Quand nous n'avons pu consulter un ouvrage ou un document, nous l'indiquons.

confection des six intermèdes. En général, les entrées sont classées suivant l'ordre chronologique. Dérogent toutefois à cette règle les parties qui ont pour titre «Fonds d'archives» et «Réception des écrits d'Alain Grandbois», de même que le troisième chapitre, «Méthode et théorie», dont nous parlerons bientôt.

La partie préliminaire inventorie les «Instruments de recherche». Parmi ceux-ci figurent d'abord les «Etudes et bibliographies sur Alain Grandbois»: d'une part, les «Livres» (qui renferment une bibliographie) et, d'autre part, les «Articles» de deux dictionnaires. Viennent ensuite les «Fonds d'archives» (pour lesquels on a choisi l'ordre alphabétique des organismes et des établissements d'enseignement ou des services à l'intérieur de ceux-ci), puis les «Bibliographies générales».

I. LES ECRITS D'ALAIN GRANDBOIS, 1913-1991

Intitulé «Ecrits d'Alain Grandbois, 1913-1991», le premier chapitre se divise en cinq parties. Il y a les «Livres» (I.A), y compris leurs traductions, eux-mêmes subdivisés en «Poèmes», «Récits» et «Divers», rubrique qui regroupe un ouvrage d'histoire traduit par Grandbois, deux correspondances et un recueil de proses et de poésies inédites.

Aux «Ecrits épars» (I.B) appartiennent des «Poèmes», «Récits», «Essais» (composés de textes de propagande, de commentaires critiques, de réflexions sur la poésie, de préfaces et de conférences) et des textes «Divers», c'est-à-dire des devoirs d'écolier, quelques lettres et deux courts textes apparentés au théâtre. Si certains de ces écrits font partie de volumes (par exemple la «Préface» à la *Bibliographie de Roger Duhamel* de

Paule Rolland), la plupart (spécialement les poèmes et les nouvelles) proviennent de périodiques et seront presque tous inclus ultérieurement dans des recueils.

La troisième partie n'indique pas toutes les contributions de Grandbois à la presse électronique. Ainsi, la radiodiffusion (du 7 décembre 1948 au 24 février 1949) d'*Avant le chaos*, d'abord publié par la maison Moderne en 1945, n'est pas signalée en I.C, mais seulement en I.A.2 tout de suite après la référence bibliographique de la première édition du recueil de nouvelles. Sous le titre «Contributions aux médias électroniques», on retrouve cependant *Visages du monde*, série diffusée (de façon intermittente) par la radio d'Etat du 18 avril 1950 au 22 septembre 1952, mais dont une transcription (partielle) ne sortira en librairie qu'en 1971. Quoi qu'il en soit, cette troisième partie réunit des interviews radiodiffusées ou télévisées, des textes de propagande de guerre, des commentaires critiques destinés à l'Europe (et reproduits dans *le Petit Journal* entre 1963 et 1966), des textes de liaison d'émissions de variétés et la lecture de poèmes, dont des inédits, quelquefois récités par Grandbois lui-même.

Dans la quatrième partie, «Anthologies, choix de textes et condensés» (I.D), on ne trouvera pas les morceaux lus à la radio ou à la télévision et qui sont énumérés en I.C. On ne trouvera pas davantage les manuels de littérature qui comportent souvent des choix de textes et dont nous rendons compte en II.A.2.d. Quant aux inédits que Grandbois a fait paraître dans des anthologies, ils sont cités en I.D, mais décrits en I.B.1.

Quelques anthologies accueillent des proses grandboisiennes, comme celle d'Adrien Thério sur les *Conteurs canadiens-français* ou les *Lectures littéraires* des frères de l'Instruction chrétienne. Mais c'est surtout dans les anthologies de poètes qu'on rencontre le nom de Grandbois. A titre d'exemple, on nommera ici *la Poésie contemporaine* de Jean Royer ou *Poetry of Our Time* de Louis Dudek. A propos des traductions, on dira qu'il est possible de lire l'auteur des *Iles de la nuit* non seulement en anglais, mais

également en chinois, en espagnol, en hongrois, en polonais, en roumain, en tchèque et en ukrainien.

En plus des anthologies en bonne et due forme, nous avons considéré les numéros de revues sur la littérature canadienne, notamment la livraison d'octobre-décembre 1961 de *la Voix des poètes* ou celle de l'été 1965 de *The Literary Review*. Par anthologie, nous entendons également les périodiques qui offrent une chronique (régulière ou non) de poésie. Ainsi, à peu près tous les numéros du *Digeste éclair* livraient au moins un poème, composant de la sorte une manière d'anthologie étalée dans le temps. Sous l'étiquette *anthologie*, nous avons encore rangé des spectacles, en particulier *Arpents de neige* de Pierre Châtillon et Yvon Thiboutot, et le disque intitulé *Voix de huit poètes du Canada*.

Au nombre des choix de textes, on mentionnera l'*Alain Grandbois* de Madeleine Greffard ou les *Selected Poems* de Peter Miller. Quant aux condensés, il en existe au moins deux. Ils concernent *les Voyages de Marco Polo*, de même qu'*Au pied du Courant: l'histoire Molson*.

Les «Enquêtes et entrevues» (I.E) constituent la cinquième partie du premier chapitre. Grandbois a répondu à pas moins de treize enquêtes (surtout entre 1951 et 1954) dont certaines portent sur des sujets amusants. La majorité de ces réponses, qui font partie du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, ne sont pas signalées dans les bibliographies existantes. Il en va de même en ce qui a trait aux comptes rendus d'entrevues. Nous avons répertorié les interviews accordées par Grandbois aux représentants de la presse écrite ou électronique. Mais nous avons pris l'entrevue dans un sens élargi. Jacques Brault — qui a vu plusieurs fois l'auteur des *Iles de la nuit* et a évoqué ses rencontres dans son *Alain Grandbois* (Seghers, 1968), *Chemin faisant* (1975), *O saisons, ô châteaux* (1991) et sa «Préface» à l'édition de 1979 de *Poèmes* — figure ici, bien qu'il n'ait signé aucun compte rendu d'entrevue traditionnel.

Si les anthologies reprennent des textes de Grandbois, ceux-ci sont choisis et (souvent) présentés par un tiers. Dans le même ordre d'idées, les réponses aux enquêtes et les comptes rendus d'entrevues (la plupart du temps entrecoupés de commentaires) rapportent (mais pas toujours textuellement) des propos du poète. Ces énoncés ont donc un caractère hybride. Mais comme il fallait bien les classer, nous avons estimé préférable de les placer à la fin des «Ecrits d'Alain Grandbois», c'est-à-dire juste avant les textes critiques qui accompagnent sa production.

II. LES ECRITS SUR ALAIN GRANDBOIS

Le deuxième chapitre, «Ecrits sur Alain Grandbois», englobe deux parties: «Réception des écrits d'Alain Grandbois» et «Ecrits et documents sur la vie et la situation de Grandbois, 1891-1991». La première concerne d'abord la «Réception immédiate» (II.A.1) des livres édités entre 1933 et 1963 et se prolonge jusqu'en 1965, puisque la réception critique immédiate d'une œuvre s'échelonne d'habitude sur un ou deux ans. Cette rubrique correspond, nous l'avons noté, aux chapitres de notre étude. Dans chacune des huit subdivisions, les entrées sont classées selon l'ordre alphabétique des auteurs[4]. La première partie tient ensuite compte de ce que nous avons appelé, faute de mieux, la «Réception différée» des écrits grandboisiens (II.A.2). Le premier élément retenu date de 1935, et le dernier, de 1962. Cette fois, les textes sont présentés par genre (les

4. A propos de ce type de classement, un problème surgit, suscité par le recours au nom de plume. S'il nous est apparu farfelu de classer Jean Desprez à Laurette LAROCQUE (le pseudonyme ayant dans ce cas supplanté le vrai nom), il nous a semblé tout autant saugrenu de classer Roger Duhamel à Paul LALIBERTE, pseudonyme qui n'a jamais vraiment masqué l'identité du candidat malheureux du Bloc populaire canadien. — Les annexes III («La transmission du 'Vient de paraître' de Valiquette par les périodiques»), IV («Attribution du prix David 1941: nouvelle intervention de Valiquette»), VI («La transmission du 'Vient de paraître' de Parizeau par les périodiques») et X («La transmission du 'Vient de paraître' de Fides par les périodiques») complètent les sections II.A.1.b, c et e.

études sur la poésie, les études d'ensemble, les témoignages, les manuels de littérature, les dictionnaire, encyclopédies et répertoires, et les mémoires de maîtrise) et, à l'intérieur de chacun d'eux, par ordre alphabétique d'auteurs.

Axée sur la vie et la situation d'Alain Grandbois, la seconde partie (II.B.1 à 7) est la plus considérable de cette bibliographie. Présentés dans l'ordre chronologique, les textes et documents sont répartis sur sept périodes qui correspondent aux intermèdes où nous avons tenté de suivre Alain Grandbois entre la publication de deux volumes. La première période s'étend de 1891 à 1936. Un court récit de voyage en Australie (où l'on évoque Michel-Adolphe Grandbois, grand-père d'Alain) l'inaugure. Normalement, cette période aurait dû se poursuivre jusqu'en 1940, mais nous n'avons trouvé aucun texte ultérieur à 1936 qui se réfère à Grandbois (sauf *le Canada français et son expression littéraire* de Jules Léger et le *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française* de Camille Roy, ouvrages décrits en II.A.2.d). La dernière période, qui couvre les années 1963-1991, ne renferme que peu d'éléments. Ils ont trait pour la plupart aux contributions de Grandbois à la presse électronique. Tirés du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, certains documents, surtout des lettres, sont mentionnés parce qu'ils sont inédits. Enfin, nous avons signalé quelques articles sur des expositions consacrées en tout ou en partie à Grandbois. On précisera que la mention de décès qui ont pu affecter l'écrivain clôt chaque période.

Cette seconde partie est très composite. On y trouve en effet maints commentaires sur des écrits que Grandbois a signés dans des périodiques, sur la représentation de *J'ai vingt ans* en février 1949, sur au moins trois conférences et sur la radiodiffusion de *Visages du monde*. D'autres articles prennent pour prétexte des récompenses décernées à l'auteur des *Iles de la nuit* ou sa présence dans des jurys ou des organismes, à commencer par l'Académie canadienne-française. On rencontre encore des lettres adressées à

Grandbois et des textes écrits par ses proches: récits brefs de sa sœur Madeleine: poèmes de Marguerite Rousseau, cousine épousée en 1958; et récit de voyage de Jacques Rousseau, oncle maternel qui a été directeur du jardin botanique de Montréal.

La deuxième partie comprend aussi la réception critique de deux livres préfacés par Grandbois (*Objets trouvés* de Sylvain Garneau et *Philtres et poisons* de Philippe La Ferrière), d'anthologies qui contiennent de ses poèmes, de l'hommage qu'on lui rend dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté* et d'ouvrages où son œuvre est plus ou moins longuement commentée — ouvrages eux-mêmes inventoriés, qu'il s'agisse de *l'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau* de Romain Légaré ou de *la Poésie et nous*, recueil d'essais collectif édité par l'Hexagone en 1958. On notera encore des bilans et perspectives, des comptes rendus de récitals, de conférences, d'entrevues et de colloques, et de nombreux résultats d'enquêtes où l'on nomme l'écrivain de Saint-Casimir. Ne faisant nulle mention de lui, certains articles ont été retenus malgré tout, parce qu'ils en éclairent d'autres.

III. METHODE ET THEORIE

Contrairement aux autres, le dernier chapitre (où les entrées sont classées selon l'ordre alphabétique des auteurs) n'est ni commenté ni exhaustif[5]. Premièrement, il groupe quatre «Etudes sur Alain Grandbois» (III.A) qui ne sont pas citées ailleurs, par exemple *Périples autour d'un langage* de Lucien Parizeau, éditeur des *Iles de la nuit* en 1944, ou *Grandbois vivant*, actes d'un colloque tenu en mars 1985, qui incorpore deux études de réception.

---

5. Quelques ouvrages nommés ici contiennent une bibliographie.

La deuxième partie s'intitule «Etudes sur la littérature québécoise» (III.B). Elle réunit d'abord des «Etudes sur la réception critique», genre auquel *la Fortune critique d'Alain Grandbois, 1933-1963* veut contribuer. Parmi elles, on mentionnera *Problèmes de réception littéraire* sous la direction de E.D. Blodgett et Anthony G. Purdy (1988).

Viennent ensuite des «Etudes sur l'institution littéraire» québécoise (notamment les applications qu'André Belleau a tirées du concept bakhtinien de carnavalisation) et certains de ses appareils: l'édition, la critique, la presse, les prix littéraires et l'enseignement de la littérature.

Ayant pour titre «Autres textes», la troisième rubrique englobe des ouvrages de nature variée qui portent non seulement sur la poésie et différentes approches critiques, mais encore sur l'idée de modernité et la «génération lyrique» dont un membre se manifeste en 1963 lors de la réception critique immédiate de *Poèmes.*

Enfin, la troisième partie répertorie des «Etudes générales» (III.C) qui proviennent d'outre-Atlantique. En premier lieu, elle fait état d'«Etudes sur la réception critique», soit théoriques, soit appliquées. On signalera *Pour une esthétique de la réception* de Hans Robert Jauss (1978) et les réflexions (parfois très critiques) que l'ouvrage a suscitées. On signalera aussi les volumes que René Etiemble a publiés entre 1952 et 1968 sur *le Mythe de Rimbaud.*

En second lieu, nous énumérons d'«Autres études» qui nous ont permis d'affiner notre méthode. Plusieurs de ces ouvrages se rattachent à la perspective sociologique. On notera ici les livres où Mikhaïl Bakhtine braque les feux sur la dimension socio-historique des productions de Rabelais et de Dostoïevski, sans négliger leur littérarité. On citera de plus les travaux de Pierre Bourdieu sur les biens symboliques en général et ceux de Jacques Dubois sur l'institution littéraire en particulier.

A tout cela s'ajoutent quelques livres évoqués au fil des chapitres et des intermèdes, par exemple ceux des époux Maritain et de Bachelard (en III.C.2), ou de Paul-André Comeau sur *le Bloc populaire 1942-1948* et d'Hugues de Jouvancourt sur *Francesco Iacurto* (en III.B.3).

Cette bibliographie fournit donc des renseignements sur la famille, la personne et la carrière d'Alain Grandbois. Elle représente une manière de biographie intellectuelle à l'état brut. A partir des textes et des documents inventoriés, il est de plus possible de déterminer la place occupée (surtout entre 1933 et 1963) par l'auteur des *Iles de la nuit* dans le champ de la littérature québécoise.

A travers ces textes et documents filtrent également les critères (parfois contradictoires et en constante évolution) invoqués plus ou moins explicitement par les exégètes pour motiver leurs jugements esthétiques — exégètes qui s'expriment dans des périodiques sérieux ou populaires, réputés ou moins connus[6], locaux ou étrangers, en l'occurrence canadiens-anglais et français. Si la majorité des critiques sont familiers, certains sont maintenant tout à fait oubliés, ou peu s'en faut[7]. Les uns et les autres prennent part aux débats de l'heure. Ils discutent la querelle qui met un assez long moment aux prises Robert Charbonneau et René Garneau, et participent à d'autres polémiques moins retentissantes. Ils épiloguent à l'envi sur leur propre pratique et sur un contexte éditorial tantôt propice, tantôt défavorable; ils se prononcent sur l'engagement des

---

6. Parmi les périodiques moins connus, on peut citer *l'Alma Mater*, *la Boussole*, *Canada Digest*, l'édition canadienne de *Carrefour*, *Chantiers*, *le Clairon*, *Contact*, *la Crue*, *l'Essor*, *la Gazette littéraire*, *Nouvelle Abeille*, *le Recueil*, *Reflets*, *Tel quel* et *la Voix du Canada*.

7. Parmi ceux-ci, on nommera Henriette Berger, Henri Chéraux, Jean Darbrière, Pierre D'Auteuil, Jacqueline Despont, Yves Dubreuil-Préfontaine, Pierre Faucher, Madeleine Fohy Saint-Hilaire, Simone Germain, Gérard Laurendeau, Jean Manette, Nil Marsan, Fernand de Montigny, Pierre Pascal, Adrien Robitaille, Serge Routhier et Jérôme Séverin.

lettres canadiennes ou la liberté de l'écrivain, sur l'universalisme ou l'enracinement, sur le traditionalisme ou la modernité, sur la conformité des œuvres à la morale ou la transgression des normes.

En filigrane, on peut enfin lire le contexte socio-historique: l'appel au discours viril ou musclé après le krach de 1929; les années de guerre et la propagande tous azimuts; l'éclipse du nationalisme pendant la décennie 1950 (qui est celle de la guerre froide) et sa remontée vers 1960; la défense de l'unité canadienne ou de l'indépendance du Québec et, parfois, du terrorisme et de la révolution. En somme, ce qui ressort de cette bibliographie, c'est la multiplicité des points de vue et des lieux d'énonciation dans une société qu'on a cru longtemps figée, mais où les idées bouillonnaient.

Préliminaire

INSTRUMENTS DE RECHERCHE

A. ETUDES ET BIBLIOGRAPHIES SUR ALAIN GRANDBOIS[1]

1° *Livres*

*GAGNON, Huguette[2]. *Bibliographie analytique de Alain Grandbois.* Préface de Charles-Marie Boissonnault. Avant-propos et biographie de Grandbois par H.G. Québec, la Faculté des Lettres de l'Université Laval, décembre 1964, xii-120 p.

Incroyable mine de renseignements, cette bibliographie d'«un de nos plus grands poètes» comprend deux parties. La première se rapporte aux écrits de Grandbois et se divise en «Manuscrits», «Imprimés», «Textes parus dans divers volumes ou collections», «Préfaces», «Ouvrages en collaboration», «Traductions», «Articles de revues et de journaux» et «Disque». Intitulée «Sources à consulter», la deuxième partie se divise en «Manuscrits», «Imprimés», «Collections» et «Articles de revues et journaux». Se termine par un «Index» et une «Table des matières».

*BRAULT, Jacques. «Eléments bibliographiques». *Alain Grandbois.* Montréal et Paris, Fides («Classiques canadiens», 13), 1967, p. 15-21.

Comprend deux parties. Intitulée «Œuvres d'Alain Grandbois», la première mentionne les «Livres» («Poésie», «Prose» et «Traductions»); les «Publications diverses» («Poésie», «Prose», «Critique» et «Préfaces»); et les «Inédits». Intitulée «A consulter», la deuxième partie mentionne les «Etudes d'ensemble»; les «Renseignements sur la personne de l'auteur»; les «Articles sur les œuvres de Grandbois» («*Né à Québec*», «*les Voyages de Marco Polo*», «*les Iles de la nuit*»,

---

1. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne répertorie pas les bibliographies.

2. Les astérisques indiquent les notices (ou certains de leurs éléments) qui n'apparaissent pas dans l'édition critique des écrits de Grandbois. Trois des quatre volumes parus contiennent une bibliographie: *Poésie II* (PUM, 1990, p. 603-626), *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 763-765) et *Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991, p. 369-373).

«*Avant le chaos*», «*Rivages de l'homme*», «*l'Etoile pourpre*», «*Poèmes*» et «L'émission *Visages du monde*»); et «Varia».

*BRAULT, Jacques. «Bibliographie». *Alain Grandbois*. Montréal, l'Hexagone, et Paris, Seghers («Poètes d'aujourd'hui», 172), 1968, p. 185-186.

Comprend deux parties: les «Œuvres d'Alain Grandbois» («Poésie» et «Prose»), et «A consulter» où sont mentionnés vingt titres.

*BLAIS, Jacques. «Bibliographie». *Présence d'Alain Grandbois*. Québec, les Presses de l'Université Laval («Vie des lettres québécoises», 11), 1974, p. 249-260. — Une version revue et mise à jour par l'auteur paraîtra dans le *Fonds Alain Grandbois*, inventaire dressé par Danielle Rompré (BNQ, 1977, p. 37-50).

Comprend trois parties. Intitulée «Œuvres d'Alain Grandbois», la première comprend les «Livres», les «Conte et nouvelle non compris dans *Avant le chaos*», les «Poèmes non inclus dans l'édition de l'Hexagone», les «Préfaces», les «Essais», les «Réponses à des enquêtes», les «Comptes rendus», les «Conférences», une «Traduction», «Divers», les «Entrevues», les «Devoirs d'écolier» et une «Discographie». Intitulée «Etudes», la deuxième partie comprend les «Instruments de travail»; les «Livres»; les «Thèses»; les «Chapitres de livres»; les «Articles»; les «Entrevues, portraits et anecdotes»; les «Témoignages»; les «Comptes rendus» [«*Né à Québec* (1933)», «*les Voyages de Marco Polo* (1941)», «*les Iles de la nuit* (1944)», «*Avant le chaos* (1945)», «*Rivages de l'homme* (1948)», «*Né à Québec* (1948)», «*l'Etoile pourpre* (1957)», «*Poèmes* (1963)» et «*Avant le chaos* (1964)»]; et les «Documents audio-visuels». La troisième partie s'intitule «Etudes qui ont servi à l'élaboration du présent travail».

*DALLARD, Sylvie. «Bibliographie». *L'Univers poétique d'Alain Grandbois*. Sherbrooke, Cosmos («Profils», 9), 1975, p. 128-131.

Comprend deux parties: «Sources» («Livres» et «Poèmes et textes parus dans les périodiques»), et «Etudes et ouvrages généraux».

*GREFFARD, Madeleine. «Bibliographie». *Alain Grandbois*. Montréal, Fides («Ecrivains canadiens d'aujourd'hui», 12), 1975, p. 183-187.

Comprend deux parties. Intitulée «Ouvrages d'Alain Grandbois», la première comprend les «Livres» («Prose» et «Poésie»); les «Articles» («Critique», «Réflexion sur l'activité poétique et la situation du poète dans la société» et «Divers»); et les «Préfaces». Intitulée «Etudes sur Alain Grandbois», la deuxième partie comprend les «Etudes d'ensemble» («Instruments de travail», «Introduction à l'œuvre», «Interviews», «Témoignages sur l'influence de Grandbois» et «Indices biographiques»); et les «Etudes sur les œuvres en particulier» («*Né à Québec*», «*les Voyages de Marco Polo*», «*Avant le chaos*», «*les Iles de la nuit*», «*Rivages de l'homme*», «*l'Etoile pourpre*» et «*Poèmes*»).

*BOIVIN, Aurélien. «Bibliographie». Dans *les Voyages de Marco Polo* d'Alain Grandbois, Montréal, Fides («Bibliothèque québécoise»), 1979, p. 175-177.

Comprend deux parties: l'«Œuvre» et les «Etudes» consacrées aux éditions des *Voyages*.

*«Bibliographie». Dans *Poèmes* d'Alain Grandbois, Montréal, l'Hexagone («Rétrospectives», 1), Nouvelle édition, 1979, p. 252 et 253.

Comprend deux parties: les œuvres de Grandbois et dix-huit titres qui leur sont consacrés.

*CHAMBERLAND, Roger. «Bibliographie». Dans *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois, Montréal, Fides («Bibliothèque québécoise»), 1980, p. 93-101.

Comprend deux parties: les «Œuvres» («Prose» et «Poésie») et les «Etudes», notamment celles consacrées aux poèmes.

**Alain Grandbois: dossier de presse 1944-1980.* Sherbrooke. la Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1981, 102 p. [mais non paginé]. Illustré.

Recueil d'articles qui, en principe, se suivent dans l'ordre chronologique de leur parution. Beaucoup de références sont soit incomplètes, soit erronées.

*BOLDUC, Yves. «Eléments de bibliographie». *Alain Grandbois: le douloureux destin.* Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Lignes québécoises»), 1982, p. 179-187.

Comprend deux parties. Intitulée «Œuvres d'Alain Grandbois», la première comprend les «Poèmes», les «Manuscrits de *Rivages de l'homme*» et les «Autres textes d'Alain Grandbois». Intitulée «Etudes sur l'œuvre d'Alain Grandbois», la deuxième partie comprend les «Critiques de *Rivages de l'homme*, les «Instruments de travail», les «Thèses», les «Livres» et les «Articles».

*«Alain Grandbois: 1945-1986». *Poètes québécois III: dossiers de presse.* Sherbrooke, la Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1986, 30 p. [mais non paginé]. Illustré.

Les autres poètes retenus ici sont Hector de Saint-Denys Garneau, Emile Nelligan, Fernand Ouellette et Claude Péloquin.

**Grandbois vivant.* Montréal, l'Hexagone, 1990, 244 p. — Actes d'un colloque qui s'est déroulé au département d'Etudes françaises de l'Université de Toronto du 14 au 17 mars 1985.

Les notes qui suivent les articles de Richard Giguère (p. 86-87) et de Maurice Lemire (p. 163-164) constituent une bibliographie, dans le premier cas de la réception critique de *l'Etoile pourpre* et de *Poèmes*, et dans le deuxième cas de la réception critique des *Iles de la nuit*.

«Bibliographie générale». Dans *Poésie II* d'Alain Grandbois, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde») 1990, p. 603-626.

Comprend trois parties. La première s'intitule «Fonds d'archives». Intitulée «Œuvres d'Alain Grandbois», la deuxième partie mentionne les «Œuvres éditées»; les «Autres publications» («Poèmes publiés séparément», «Nouvelles» et «Proses diverses»); et la «Radio et télévision». Portant sur les «Etudes consacrées à l'œuvre», la troisième partie se subdivise en «Etudes générales»: «Livres, parties de livres, articles» («Etudes d'ensemble et thématiques», «Etudes sur la poésie» et «Etudes sur la prose»), «Mémoires et thèses», «Documents audio-visuels» et «Entrevues»; et en «Etudes sur les recueils de poésie»: «*les Iles de la nuit*», «*Rivages de l'homme*», «*l'Etoile pourpre*», «*Poèmes*» et «*Poèmes inédits*».

«Bibliographie». Dans *Visages du monde* d'Alain Grandbois, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde»), 1990, p. 763-765.

Comprend trois parties: «*Visages du monde*» («Manuscrits et dactylographies» et «Edition»); «Articles sur *Visages du monde*»; et «Ouvrages documentaires».

«Bibliographie». Dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde»), 1991, p. 369-373.

Comprend deux parties: «*Avant le chaos*» («Manuscrits» et «Editions»); et «Articles sur *Avant le chaos*».

2° *Articles*

*LEMIRE, Maurice, directeur. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II. *1900-1939.* Montréal, Fides, 1980.

GALLAYS, François. «*Né à Québec*, récit d'Alain Grandbois», p. 745-749. — La partie bibliographique de l'article (p. 749) répertorie les deux éditions alors parues de l'ouvrage, puis les textes qui leur sont consacrés[3].

3. A l'automne de 1992, l'édition critique de *Né à Québec* n'a pas encore paru.

*POULIN, Gabrielle. «*Poëmes* [d'Hankéou] d'Alain Grandbois», p. 885-887. — La partie bibliographique de l'article (p. 887) répertorie d'abord l'édition de 1934 et son incorporation dans *les Iles de la nuit* et *Poèmes*, puis les commentaires de Jacques Blais (*Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974) et de Madeleine Greffard (*Alain Grandbois*, Fides, 1975).

*LEMIRE, Maurice, directeur. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III. *1940-1959.* Montréal, Fides, 1982.

GALLAYS, François. «*Avant le chaos*, recueil de nouvelles d'Alain Grandbois», p. 98-101. — La partie bibliographique de l'article (p. 101) répertorie d'abord les deux éditions alors parues de l'ouvrage, puis les textes qui leur sont consacrés.

*POULIN, Gabrielle. «*L'Etoile pourpre*, recueil de poésies d'Alain Grandbois», p. 347-352. — La partie bibliographique de l'article (p. 351-352) répertorie d'abord l'édition de 1957 et son incorporation dans *Poèmes* (1963, 1970 et 1979), puis les textes critiques afférents.

*DALLARD, Sylvie. «*Les Iles de la nuit*, recueil de poésies d'Alain Grandbois», p. 491-496. — La partie bibliographique de l'article (p. 495-496) répertorie d'abord les éditions de 1944, 1972 et 1980, et l'incorporation du recueil dans *Poèmes* (1963, 1970 et 1979), puis les textes critiques afférents.

*L'HERAULT, Pierre. «*Rivages de l'homme*, recueil de poésies d'Alain Grandbois», p. 875-880. — La partie bibliographique de l'article (p. 879-880) répertorie d'abord l'édition de 1948 et son incorporation dans *Poèmes* (1963, 1970 et 1979), puis les textes critiques afférents.

BLAIS, Jacques. «*Visages du monde*, essais d'Alain Grandbois», p. 1073-1074. — La partie bibliographique de l'article (p. 1073-1074) répertorie d'abord l'édition de 1971, un récit paru dans *la Revue populaire* et le texte d'une conférence intitulée «Voyages», puis les commentaires critiques afférents.

NADEAU, Vincent. «*Les Voyages de Marco Polo*, récit d'Alain Grandbois», p. 1083-1085. — La partie bibliographique de l'article (p. 1085) répertorie les trois éditions alors parues de l'ouvrage, puis les textes qui leur sont consacrés[4].

*HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI. «Grandbois, Alain». *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord.* Montréal, Fides, 1989, p. 624-626.

La partie bibliographique de l'article (p. 625-626) comprend deux rubriques: «Œuvres» et «Etudes».

4. A l'automne de 1992, l'édition critique des *Voyages de Marco Polo* n'a pas encore paru.

B. FONDS D'ARCHIVES

Les Archives nationales du Canada. [*Non vidi.*] — *Guide des archives littéraires.* [Ottawa], le Ministre des Approvisionnements et Services du Canada, 1988, v-66 p. — Mention de Grandbois à la p. 29.

Le fonds *Alain Grandbois* (MG 31, D 42) comprend les manuscrits de *Né à Québec*, des *Voyages de Marco Polo* et de causeries radiophoniques (dont *Visages du monde*). Documents également disponibles sur microfilm. — *Les Archives nationales possèdent en outre un fonds *Merrill Denison* (MG 30, D 70), auteur de *The Barley and the Stream*, monographie traduite par Grandbois.

La bibliothèque de l'Université de Toronto. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 605). — Le fonds *Contact Press* comprend un échange de lettres entre Alain Grandbois et Peter Miller qui a traduit plusieurs poèmes du premier (*Selected Poems*, Contact Press, 1964).

La bibliothèque municipale de Montréal.

Le fonds *Votre auteur préféré* (lot 5) regroupe les archives de l'association homonyme (1945-1954). Comprend plusieurs documents relatifs à Grandbois: de la correspondance, le livre d'or où le poète a signé et les procès-verbaux des séances du comité de l'association.

*La Bibliothèque nationale du Québec. [*Non vidi.*] — BIRON, Michel. *Guide des fonds d'archives privées.* Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, 1981, 167 p. Illustré. — Sur Grandbois, voir notamment la p. 155 de l'«Index». Une nouvelle édition de ce guide devrait bientôt paraître. Entre-temps, on peut consulter un document interne de la BNQ: *Catalogue des fonds et collections d'archives privées* (1989).

Outre le fonds *Alain Grandbois* décrit ci-dessous, la BNQ possède des fonds d'archives contenant des documents relatifs à Grandbois: le fonds *Gaston Miron* (MSS-

047) comprend dix-huit bandes sonores sur Grandbois; le fonds *Guy Frégault* (MSS-203) comprend cinq cartes postales écrites par Grandbois[5]; les fonds *Bernard Valiquette* (MSS-216), *Gabriel Nadeau* (MSS-177) et *Simone Routier* (MSS-234). Les fonds *Marcel Dugas* (MSS-035)[6], *Alfred Pellan* (MSS-247), *Gustave Lamarche* (MSS-280) et *Victor Barbeau* (MSS-411), de même que les archives de la Société des écrivains canadiens (MSS-061) et de la bibliothèque Saint-Sulpice (MSS-125) contiennent peut-être des documents relatifs à Grandbois. Enfin, la BNQ devrait acquérir sous peu les archives de l'Hexagone où Grandbois a publié deux fois.

La Bibliothèque nationale du Québec. — ROMPRE, Danielle. «Inventaire». *Fonds Alain Grandbois.* Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, 1977, p. 51-106.

Le fonds MSS-204 se divise en trois parties: «Les écrits de l'auteur» («Poésie», «Prose» et «Mélanges»); «Les documents recueillis par l'auteur» («Coupures de presse et imprimés conservés par Grandbois», «Divers» et «Imprimés»); «Les papiers personnels de l'auteur» («Documents personnels variés», «Documents visuels» et «Documents personnels sous restriction»). Le classement de D.R. ne correspond plus à la réalité, les chercheurs du projet *Alain Grandbois* de l'Université de Montréal l'ayant remanié. Un nouveau catalogue est cependant disponible (pour consultation seulement) à l'annexe Marie-Claire-Daveluy de la BNQ.

Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 605). — Le fonds *Albert Laberge* comprend une lettre de Grandbois, de même qu'un brouillon d'article sur *Né à Québec*; le fonds *J.-M. Quirion*, une lettre de Grandbois; et le fonds *Guy Frégault*, des cartes de souhaits.

Le Centre de recherche Lionel-Groulx. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 605). — Les archives comprennent des lettres d'Alain Grandbois au chanoine Groulx.

---

5. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois mentionne uniquement le fonds *Guy Frégault.*

6. Pierre de Grandpré décrit le fonds *Marcel Dugas* dans les livraisons de décembre 1982 (p. 5) et mars 1983 (p. 18-19) du *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec.*

Le Collège de l'Assomption. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 605). — Le fonds *Marcel Dugas* contient des lettres que Grandbois a écrites entre 1932-1946.

Le Musée du Québec. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» dans *Poésie II* d'Alain Grandbois (PUM, 1990, p. 605). — Le dossier *Alain Grandbois* (n° 468) comprendrait des lettres de Grandbois à Gérard Morisset, de même qu'un texte de Grandbois sur Morisset. Selon des renseignements transmis en juillet 1992 par Nathalie Hébert (coordonnatrice par intérim des prêts et emprunts d'œuvres d'art au Musée du Québec), ces documents seraient perdus.

*Le petit Séminaire de Québec.

Les archives comprennent des devoirs d'Alain Grandbois (répertoriés plus bas en I.B.4) et plusieurs documents relatifs à la famille Grandbois.

*La Société Radio-Canada. [*Non vidi.*]

En raison de compressions des dépenses, il est impossible aux chercheurs étrangers à la Société de consulter ses archives qui renferment un dossier sur Grandbois.

*La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Comprend des documents relatifs à l'attribution du prix Duvernay 1950 à Grandbois. Ils sont conservés au 82 de la rue Sherbrooke Ouest et non aux archives de la Société déposées aux Archives nationales du Québec.

C. BIBLIOGRAPHIES GENERALES

*HARE, John E. «Bibliographie de la poésie canadienne-française des origines à 1967». Dans *la Poésie canadienne-française*, sous la

direction de Paul Wyczynski *et al.*, Montréal, Fides («Archives des lettres canadiennes», 4). 1969, p. 601-698.

Comprend quatre parties: une liste des études générales sur la poésie, une liste des recueils de vers dans l'ordre alphabétique des auteurs, une liste des anthologies et des recueils collectifs, et une chronologie des recueils.

*CLEVER, Glenn. «Grandbois, Alain». *Revised and Updated Index to the Periodical* Canadian Literature. Ottawa, The Golden Dog Press, 1975, p. 65.

Mentionne trois comptes rendus: sur *l'Etoile pourpre*, *Born in Quebec* et la collection des «Classiques canadiens» de la maison Fides.

*STRATFORD, Philip. *Bibliography of Canadian Books in Translation: French to English and English to French/Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais.* Ottawa, The Humanities Research Council of Canada/le Conseil canadien de recherches sur les humanités, 1977, 2e édition, xvii-78 p. — Mention de Grandbois aux p. 9 et 20.

Voir en particulier la partie consacrée aux «Anthologies» (p. 26-30).

*NAAMAN, Antoine. «Grandbois, Alain». *Répertoire des thèses littéraires canadiennes de 1921 à 1976.* Sherbrooke, Naaman («Bibliographies», 3), 1978, p. 162-163.

Liste incomplète puisqu'il y manque au moins l'excellent mémoire de maîtrise de Pierre Châtillon répertorié ci-dessous en II.A.2.f.

*CANTIN, Pierre, Normand HARRINGTON et Jean-Paul HUDON. «Grandbois, Alain». *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIXe et XXe siècles*, tome III. *Auteurs: D-G.* Ottawa, le Centre de recherche en civilisation

canadienne-française («Documents de travail», 14), 1979, p. 567-573.

Le premier texte répertorié date de décembre 1933, et le dernier, du printemps-été de 1973.

*LEMIRE, Maurice, directeur. «Instruments de travail et ouvrages généraux de référence». *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec.* Montréal, Fides.

Tome II. *1900-1939.* 1980, p. 1257-1264. — Incluse dans chaque tome, la deuxième partie de la «Bibliographie générale» comprend les «Bibliographies et répertoires», les «Catalogues», les «Dictionnaires», les «Encyclopédies», les «Manuels» de littérature et les «Anthologies».

Tome III. *1940-1959.* 1982, p. 1153-1159.

Tome IV. *1960-1969.* 1984, p. 1019-1025.

Tome V. *1970-1975.* 1987, p. 1013-1017. — Ne répertorie aucun manuel de littérature.

McQUARRIE, Jane, Anne MERCER et Gordon RIPLEY. *Index to Canadian Poetry in English.* Toronto, The Reference Press, 1984, 367 p.

Répertorie quelques anthologies où figurent des poèmes de Grandbois. Voir notamment les p. 21, 42, 45, 59, 73-74, 99-100, 109, 113, 126, 133, 159, 166, 172, 179, 198, 207 et 237.

*GIGUÈRE, Richard. «La réception critique de l'Hexagone dans les revues, de 1954 à 1970: liste des comptes rendus et des articles». Dans *la Poésie de l'Hexagone: évolution, signification, rayonnement.* Montréal, l'Hexagone, 1990, p. 121-124.

Comprend soixante-trois entrées.

*KANDIUK, Mary. «Alain Grandbois (1900-1975)». *French-Canadian Authors: A Bibliography of Their Works and of English-Language Criticism.* Metuchen et London, The Scarecrow Press, 1990, p. 88-90.

Comprend trois parties: «Works by Alain Grandbois», «Works About Alain Grandbois» et «Book Reviews» («*Born in Quebec/Né à Québec*», « *Champagne & Opium/Avant le chaos*» et « *Selected Poems*»).

Chapitre I

ECRITS D'ALAIN GRANDBOIS, 1913-1991

A. LIVRES

1° *Poèmes*

Poëmes. [Hankéou], [Yuan Heng Yin Wu Chü], 1934, [32 p.]. — Achevé d'imprimer le 25 août 1934. — [*Non vidi.*]

Ouvrage matériellement décrit par C. Hould dans le *Répertoire des livres d'artistes au Québec 1900-1980* (BNQ, 1982, p. 109).

Les Iles de la nuit. Edition ornée de cinq dessins originaux d'Alfred Pellan. Montréal, Lucien Parizeau, 1944, 135 p. — L'exemplaire hors commerce marqué X, qui a appartenu au beau-frère et à la sœur de Grandbois, porte cet envoi: «Mai 1944. Pour Mark et Jeanne ces poèmes idiots — mais surréalistes — ! Alain». — Ce texte sera diffusé sur les ondes de Radio-Canada du 31 octobre au 21 novembre 1948.

Le recueil est dédié à M[arguerite] R[ousseau]. Les dessins de Pellan sont reproduits aux p. 9, 31, 61, 95 et 125. Ils ont respectivement pour légende un extrait d'«Au delà ces grandes étoiles...» (p. 20); le titre du recueil, syntagme repris dans «O fiancée...» (p. 113); un deuxième extrait d'«Au delà ces grandes étoiles...» (p. 17); un troisième extrait de la même pièce (p. 21); un extrait des «Tunnels planétaires...» (p. 18). — Ouvrage matériellement décrit dans A. Grandbois, *Poésie I* (PUM, 1990, p. 431).

Rivages de l'homme: poèmes. Québec [s. é.], 1948, 96 p. — Ce texte sera diffusé sur les ondes de Radio-Canada du 28 novembre au 5 décembre 1948.

Le recueil est dédié à M[arguerite] R[ousseau]. Attribuée à Tolstoï, cette phrase est mise en exergue: «Si un homme a appris à penser, peu importe à quoi il pense, il

pense toujours au fond à sa propre mort» (p. 9). — Ouvrage matériellement décrit dans A. Grandbois, *Poésie I* (PUM, 1990, p. 457).

L'Etoile pourpre. Montréal, l'Hexagone, 1957, 79 p.

Le recueil est dédié à M[arguerite] R[ousseau]. — Ouvrage matériellement décrit dans A. Grandbois, *Poésie I* (PUM, 1990, p. 481).

Poèmes: les Iles de la nuit, Rivages de l'homme, l'Etoile pourpre. Montréal, l'Hexagone («Rétrospectives», 1), 1963, 246 p. — L'exemplaire qui a appartenu au beau-frère et à la sœur de Grandbois porte cet envoi: «Septembre 1963. Pour Mark et Jeanne, et pour Julie, quand elle aura 21 ans, avec mes hommages affectueux. Alain G.».

Le recueil est dédié à M[arguerite] R[ousseau]. Non paginée, la «Table des poèmes» correspond aux p. 249-251.

Poèmes. Illustrations de Richard Lacroix. Montréal, Fides, 1963, 259 p.

Achevée d'imprimer le 27 novembre 1970, cette édition non dédiée (qui comprend 60 exemplaires de très grand luxe, 75 de grand luxe et 700 de luxe) reprend celle de l'Hexagone. Comporte quatre illustrations et une «Table des poèmes» (p. 257-259). — Ouvrage matériellement décrit par C. Hould dans le *Répertoire des livres d'artistes au Québec 1900-1980* (BNQ, 1982, p. 109).

Les Iles de la nuit. Montréal, Fides («Bibliothèque canadienne-française»), 1963, 100 p. — L'exemplaire qui a appartenu à la sœur de Grandbois porte cet envoi: «1972. Pour Jeanne — ce mini recueil, puisque c'est à la mode — avec mon affection. Alain G.».

Achevé d'imprimer le 23 mars 1972, le recueil non dédié comprend une «Chronologie» (1900-1970, p. 7-8), une «Bibliographie» (p. 9-11), quatre «Jugements critiques» (p. 12-13) et une «Table des matières» (p. 99-100).

Poèmes: les Iles de la nuit. Rivages de l'homme. l'Etoile pourpre. Poèmes épars. Préface de Jacques Brault. Montréal, l'Hexagone («Rétrospectives» 1), Nouvelle édition, 1979, 258 p.

Le recueil est dédié à M[arguerite] R[ousseau]. Les *Poèmes épars 1956-1969* ont d'abord été regroupés par L. Leblanc dans sa thèse de doctorat (Université de Caen, juin 1971), où il omet cependant «Temps fini», et dans *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais (PUL, 1974). Dans sa «Préface» (p. 7-11), Brault annonce que l'Hexagone se propose de publier les poèmes complets du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ. Le livre se termine par une notice biobibliographique (p. 251), une «Bibliographie» (p. 252-253) et une «Table» (p. 255-258).

Les Iles de la nuit. Chronologie d'Aurélien Boivin, bibliographie et jugements critiques de Roger Chamberland. Montréal, Fides («Bibliothèque québécoise»), 1980, 110 p.

Non dédié, le recueil se termine par une «Chronologie» (1900-1980, p. 89-92), une «Bibliographie» beaucoup plus complète que celle publiée huit ans plus tôt (p. 93-101), neuf «Jugements critiques» (p. 103-107) et une «Table des matières» (p. 109-110).

Poèmes inédits. Etablis, réunis et présentés par Ghislaine Legendre. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Lectures»), 1985, 78 p.

Réunit quarante-six poèmes tirés du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ. Non paginée, la «Table des matières» correspond aux p. 81-82.

Poésie I. Edition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton. Montréal, les Presses du l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde»), 1990, 572 p. Illustré.

Comprend une «Préface» de Jacques Brault; une «Introduction» de Jean Cléo Godin; une présentation de «L'édition critique de la poésie de Grandbois»; une «Note sur l'établissement du texte»; une liste des «Sigles, symboles et abréviations»; une première partie où l'on donne le texte des *Iles de la nuit*, *Vent de nuit*, *Rivages de l'homme*, *Passage de l'homme*, *l'Etoile pourpre*, *Pourpre* et *Poèmes épars*; une deuxième partie où l'on donne le texte de *Poèmes P.M.S.*, *le Poète enchaîné*, *Suite canadienne* et *Délivrance du jour*. Suivent deux «Appendices», les «Variantes», la «Table des illustrations» et la «Table des matières».

Poésie II. Edition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde»), 1990, 637 p. Illustré.

Comprend une «Introduction», une «Note sur l'établissement du texte», une liste des «Sigles, symboles et abréviations». Suivent les «Poèmes datés», les «Poèmes non datés», les «Variantes», un «Appendice», la «Bibliographie générale» et l'«Index des poèmes (tomes I et II)». Non paginées, la «Table des illustrations» correspond à la p. 638, et la «Table des matières», à la p. 639. La plupart des 380 pièces retenues proviennent du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ.

2° *Récits*

Né à Québec... Louis Jolliet: récit. Paris, Albert Messein, 1933, 256 p. — Ce récit sera diffusé sur les ondes de Radio-Canada du 9 janvier au 12 juin 1951.

Comporte cette dédicace: «A mon père qui enchanta mon enfance en me racontant de belles histoires» (p. 5). Se termine par une bibliographie sommaire (p. 255-256).

Les Voyages de Marco Polo. Avant-propos de l'auteur. Montréal, Bernard Valiquette [1941], 229 p. — L'exemplaire qui a appartenu au beau-frère et à la sœur de Grandbois porte cet envoi: «19 juin 41. A Marc *[Mark Drouin]* et Jeanne avec toute mon amitié. Alain». — Ce récit sera diffusé sur les ondes de Radio-Canada du 27 février au 15 mai 1949. Voir la *Bibliographie analytique de Alain Grandbois* d'Huguette Gagnon (Université Laval, 1964, p. 5).

Non paginée, la «Bibliographie», qui consiste presque exclusivement en une liste de noms, correspond à la p. 230.

Avant le chaos. Avant-propos de l'auteur. Montréal, Moderne, 1945, 201 p. — Ces nouvelles seront lues sur les ondes de la radio d'Etat du 7 décembre 1948 au 24 février 1949. Voir la *Bibliographie*

analytique de Alain Grandbois d'Huguette Gagnon (Université Laval, 1964, p. 5).

Comprend quatre nouvelles: «Le 13» (p. 13-40), «Tania» (p. 41-81), «Grégor» (p. 83-157), et «Le rire» (p. 159-201). Non paginés, le sommaire correspond à la p. 203, et la page «Du même auteur», à la p. 205.

Né à Québec. Louis Jolliet: récit. Avertissement de Luc Lacourcière. Montréal et Paris, Fides («Nénuphar», 7), 1948, 207 p.

Comporte, comme la première édition, la dédicace à Henri Grandbois (p. 7) et la bibliographie sommaire (p. 207). Dans son «Avertissement» (p. 9-10), L. Lacourcière justifie l'inclusion du récit dans la collection du «Nénuphar».

Avant le chaos. Suivi de quatre nouvelles inédites. Montréal, HMH («l'Arbre», 2), Nouvelle édition, 1964, 276 p. — L'exemplaire qui a appartenu à la sœur de Grandbois porte cet envoi: «Août 1970. Pour sœurette Jeanne, ces nouvelles déjà anciennes, et d'un temps antédiluvien. Alain G.».

Reprend l'«Avant-propos» de la première édition (p. 7-8). Les quatre nouvelles inédites sont: «Fleur-de-Mai» (p. 197-212), «Le Noël de Jérôme» (p. 213-224), «Julius» (p. 225-241), et «Ils étaient deux commandos» (p. 243-276). Non paginée, la «Table des matières» correspond à la p. 277.

Born in Quebec: A Tale of Louis Jolliet. Traduction d'Evelyn M. Brown. Montréal, The Palm Publishers, 1964 [viii]-198 p.[1]

Comporte la dédicace à Henri Grandbois (p. v), l'«Avertissement» de Luc Lacourcière («Foreword», p. vii-viii) et la bibliographie (p. 197-198).

Les Voyages de Marco Polo. Préface de Jacques Blais. Montréal, Fides («Nénuphar», 32), 1969, 174 p.

Reprend l'«Avant-propos» (p. 13), mais non la bibliographie de la première édition. La «Table des matières» occupe les p. 173 et 174. Dans sa «Préface» (p. 7-

1. A l'automne de 1992, l'édition critique de *Né à Québec* n'a pas encore paru.

11). J. Blais évoque la réception critique de la première édition, rattache le récit à l'œuvre entière de Grandbois et parle de l'écriture grandboisienne et de l'actualité des *Voyages*.

Visages du monde: images et souvenirs de l'entre-deux-guerres. Montréal, Hurtubise HMH («Reconnaissances»), 1971, 378 p. — Ces récits ont d'abord été diffusés sur les ondes de la Radio d'Etat du 18 avril 1950 au 2 janvier 1951, et du 19 juin 1951 au 22 septembre 1952. Voir plus bas en I.C.

Comporte une «Table des matières» (p. 7-9) et une «Présentation» (p. 11-16) où L. Leblanc explique pourquoi il a retranché le tiers du texte original, et déplacé et refondu quelques séquences.

Les Voyages de Marco Polo. Chronologie et préface d'Aurélien Boivin. Montréal, Fides («Bibliothèque québécoise»), 1979, 180 p.

Reprend la «Préface» de J. Blais (p. 5-9) et l'«Avant-propos» de Grandbois (p. 11), mais non la bibliographie de la première édition. Se termine par une «Chronologie» (1900-1977, p. 171-174), une «Bibliographie» (p. 175-177) et une «Table des matières» (p. 179-180).

**Champagne & Opium.* Traduction de Larry Shouldice. Dunvegan (Ontario), Quadrant, 1984, 116 p.

Dédiée à Sheila Fischman, cette traduction d'*Avant le chaos*, «tales of grand romance and exotic quests», présente les quatre nouvelles de la première édition: «The Thirteenth», «Tania», «Gregor» et «The Last Laugh».

Visages du monde. Edition critique par Jean Cléo Godin. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde»), 1990, 788 p.

Comprend une «Introduction», une liste des «Sigles et abréviations», le texte intégral des 104 émissions radiophoniques, quatre «Appendices», une «Bibliographie» relative à *Visages du monde*, un «Index des noms de personnes», un «Index des principaux noms géographiques: mers, pays, peuples et villes» et une «Table des matières».

Avant le chaos et autres nouvelles. Edition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps. Montréal. les Presses de l'Université de Montréal («Bibliothèque du Nouveau Monde»). 1991. 373 p. Illustré.

Comprend une «Introduction», une liste des «Sigles et abréviations». Suivent les huit récits d'*Avant le chaos* (HMH, 1964), deux «Nouvelles publiées en revue», cinq «Nouvelles inédites» dont «Gédéon», récit qui a d'abord paru dans le *Fonds Alain Grandbois*, inventaire dressé par Danielle Rompré (BNQ, 1977, p. 23-25). Contient également une «Bibliographie». Non paginées, la «Table des illustrations» correspond à la p. 374, et la «Table des matières», à la p. 375.

3° *Divers*

DENISON, Merrill. *Au pied du courant: l'histoire Molson.* Traduction d'Alain Grandbois et collaboration historique de Léon Trépanier. Montréal. la librairie Beauchemin, 1955, xiv-423 p. Illustré. — Publié en anglais sous le titre *The Barley and the Stream* (Toronto, McClelland and Stewart, 1955).

Contient un «Avant-propos» de l'auteur, de même qu'un «Index». Cette monographie confine à l'hagiographie, Denison s'étant inspiré presque exclusivement des archives de la famille Molson.

PAGEAU, René. *Rencontres avec Simone Routier*, suivi des *Lettres d'Alain Grandbois*. Joliette, la Parabole, 1978, 219 p. Illustré.

Présentée par R.P., la deuxième partie du livre comprend les lettres d'amour que Grandbois a écrites à S. Routier, la plupart entre 1920 et 1922. Grandbois y évoque ses sœurs (p. 136), notamment Madeleine (p. 200), Marcel Dugas (p. 194-195), René Garneau (p. 194) et Gérard Morisset (p. 197). Contient des inédits de Grandbois répertoriés plus bas en I.B.1 et 2.

Délivrance du jour et autres inédits. Avec des dessins de l'auteur. Montréal, le Sentier, 1980, 79 p.

Présenté par les éditeurs, le recueil comprend quatre proses («Délivrance du jour», «Lettre d'amour pour un *[?]* cœur vide» et des extraits de «Samiah ou l'épisode ingénu» et du «Matin») encadrées par deux poésies: «Vent» et «Ce soir était le dernier soir...». Ces textes proviennent du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ.

GRANDBOIS, Alain. *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits*. Avant-propos, introduction et notes de Lucienne. Montréal, l'Hexagone, 1987, 202 p.

Lettres d'amour d'Alain Grandbois à Lucienne Boucher. Cette correspondance va du 10 septembre 1932 au 30 octobre 1933. Non paginée, la «Table» correspond à la p. 203. Les inédits sont répertoriés plus bas en I.B.1.

B. ECRITS EPARS

1° *Poèmes*

«Corail». *Poésie 46*, 1 (1946): 72-74.

Repris avec plusieurs variantes dans *Rivages de l'homme* (s. é., 1948).

*«Pages canadiennes: 'Le silence'». *Le Monde français*, IV, 15 (décembre 1946): 683-686.

Précédé d'une note de la rédaction, «Le silence» sera repris avec plusieurs variantes dans *Rivages de l'homme* (s. é., 1948).

«Poème». *Liaison*, I, 1 (janvier 1947): 9-11.

Repris, avec de nombreuses variantes et sous le titre «Demain seulement», dans *Rivages de l'homme* (s. é., 1948). Des extraits seront publiés dans *le Devoir* du 8 avril 1950, p. 9.

«Poèmes». *l'Action universitaire*, XIV, 2 (janvier 1948).

«La route invisible», p. 136-138, sera repris, avec une variante et sous le titre «La route secrète», dans *Rivages de l'homme* (s. é., 1948). — «Libération», p. 139-141, sera repris sans variantes dans *Rivages de l'homme*.

«Poème». *Les Carnets viatoriens*, XIV, 1 (janvier 1949): 57-58.

Repris, avec des variantes et sous le titre «Je savais», dans *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957).

«Les idées et les hommes: 'Poème'». *Le Devoir* (25 avril 1949): 6.

Repris, avec des variantes et sous le titre «Beau désir égaré», dans *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957).

«'Le poète enchaîné' (fragments)». *Les Carnets viatoriens*, XIV, 3 (juillet 1949): 191-193.

Repris, avec de nombreuses variantes et sous le titre «L'étoile pourpre», dans le recueil homonyme (l'Hexagone, 1957).

«'Le poète enchaîné' (extraits)». *La Nouvelle Revue canadienne*, I, 1 (février-mars 1951): 49-53.

Repris, avec des variantes et sous le titre «Poème 25», dans *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957).

«O douleurs» et «Peupliers». *La Nouvelle Revue canadienne*, II, 2 (juin-juillet 1952): 93-94.

Repris, avec plusieurs variantes et sous le titre «Voiles», dans *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957).

*«Le songe». *La Nouvelle Revue canadienne*, III, 3 (avril-mai 1954): 121.

Reprise des première, cinquième et sixième strophes dans *le Journal des poètes* de septembre 1954 et, avec quelques variantes, dans *Rencontres avec Simone Routier*, suivies des *Lettres d'Alain Grandbois* de René Pageau (la Parabole, 1978)[2]. — Repris, en entier mais avec quelques variantes, dans *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957).

**Cahiers de l'Académie canadienne-française*, volume 1. *Poésie* (1956).

«L'étoile pourpre», p. 59-64, et «Ton sommeil», p. 65, sont repris avec quelques variantes dans *l'Etoile pourpre* (l'Hexagone, 1957). — «Ah nous bercés...», p. 66, repris par Julia Richer à la p. 5 de *Notre temps* du 17 novembre 1956[3] et par Roger Duhamel à la p. 107 de *la Patrie* du dimanche 25 novembre, dans *Poésie et thématique d'Alain Grandbois*, thèse de doctorat de Léopold Leblanc (Université de Caen, juin 1971 — *non vidi*), dans *Présence d'Alain Grandbois* de Jacques Blais (PUL, 1974), dans la nouvelle édition de *Poèmes* (l'Hexagone, 1979) et dans le premier volume de l'édition critique (*Poésie I*, PUM, 1990).

«Poème». Dans Jacques Brault, *Alain Grandbois*, Montréal et Paris, Fides («Classiques canadiens», 13), 1958, p. 95. — Poème daté du 21 juillet 1958.

Repris, sous le titre «Désert fatal...», dans la thèse de doctorat de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I*. J.Brault reproduit également «Plus loin» qui a d'abord paru dans la livraison de mai-août 1958 du *Mercure de France*, poème répertorié plus bas.

«Poème». *Les Cahiers de Nouvelle-France*, 5 (janvier-mars 1958): 48-49.

Repris, sous le titre «Heure amère...», dans la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I*.

---

2. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne mentionne pas cette reprise.

3. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne mentionne pas cette reprise.

Mercure de France, CCCXXXIII, 1137 (mai-août 1958). — Numéro sur la poésie canadienne-française. — Une notice biobibliographique précède les deux poèmes (p. 32).

«Douceur», p. 33-34, et «Plus loin», p. 34-36. Repris dans la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I.*

«Poème». *Liberté*, II, 1 (janvier-février 1960): 1.

«Cependant demain...» est repris dans *Poetry Australia* (juin 1967), la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I.*

Liberté, II, 3-4 (mai-août 1960). — On reproduit deux poèmes d'abord récités le 23 juin sur les ondes de la radio d'Etat. Voir ci-dessous en I.C.

«Aube», p. 148, et «Le vide», p. 161. Repris dans la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I.* Entre-temps, le premier poème a été reproduit dans *la Poésie canadienne*, anthologie d'Alain Bosquet (Seghers, 1962).

MANDEL, Eli, et Jean-Guy PILON, directeurs. *Poetry 62.* Toronto, The Ryerson Press, 1961, 116 p. — A la p. 115, notice biobibliographique sur Grandbois.

Anthologie de textes inédits de poètes canadiens-anglais et canadiens-français, reconnus ou nouveaux. De Grandbois, on présente «Mirages», p. 6, et «Ce jour», p. 7. Repris dans la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I.*

*«Minuit». *Le Devoir* (20 octobre 1962): 29. — Poème enclavé dans «Présence d'un poète: Alain Grandbois», compte rendu d'entrevue de Guy Robert.

Poème repris dans *Littérature du Québec* de Guy Robert (Déom, 1964 et 1970), la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I.* Il paraîtra également (avec une variante) dans la livraison de

janvier 1967 du *Digeste éclair*[4]. — Dans son ouvrage, G. Robert reproduit également «Noces», pièce de *l'Etoile pourpre*.

«Une femme». *Culture vivante*, I (1966): 43.

Version autographe d'un poème qui sera repris dans la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I*.

«Les mains tendues». *Poésie*, I, 2 (printemps 1966): 13.

Repris dans la thèse de L. Leblanc, *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I*.

*«Les beaux poèmes: Minuit». *Digeste éclair*, IV, 1 (janvier 1967): 70.

Reprise, avec une variante, du poème d'abord paru dans *Le Devoir*. Voir plus haut à la date du 20 octobre 1962.

«Poème». *Poetry Australia*, 16 (juin 1967): 35.

«Cependant demain...» a d'abord paru dans la livraison de janvier-février 1960 de *Liberté*. Voir plus haut à cette date.

«Temps fini...». Dans *la Poésie canadienne-française*, sous la direction de Paul Wyczynski *et al.*, Montréal, Fides («Archives des lettres canadiennes», 4), 1969, p. 408.

Version autographe du poème qui sera repris dans *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais, la nouvelle édition de *Poèmes* et *Poésie I*. Aux p. 409-411, on reproduit «Le silence», pièce de *Rivages de l'homme*.

*«Inédits». Dans le *Fonds Alain Grandbois* de Danielle Rompré, Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, 1977, p. 27 et 33.

Entre autres éléments, comprend deux poèmes: «La nuit brille...» [qui sera repris avec deux variantes dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 346)], et une version autographe de «Battement des rythmes du cœur...».

---

4. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne mentionne pas cette reprise.

*Dans *Rencontres avec Simone Routier*, suivi des *Lettres d'Alain Grandbois* de René Pageau, Joliette, la Parabole, 1978, p. 150 et 155, 171, 175, 189, 191-192.

De Grandbois, on présente cinq poèmes: «Je voudrais des crânes...» [qui sera repris avec des variantes dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 32)], «Le songe» (dont une première version a paru dans la livraison de septembre 1954 du *Journal des poètes*), «Parce que la nuit...» [qui sera repris avec des variantes dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 36)], «Avec toi» [qui sera repris avec des variantes dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 34)], et «Derniers seize ans» [qui sera repris avec des variantes dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 31)].

«Le dernier homme». *Ecrits du Canada français*, 43 (1981): 21-28.

Poème inédit dédié à René Garneau qui le présente aux p. 19-20. On reproduit deux versions: la première autographe (et accompagnée de dessins du poète), et la seconde, dactylographiée.

*SAINT-AMOUR, Marielle. «La poésie inédite d'Alain Grandbois: problèmes de chronologie». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 11-31[5].

Pour illustrer son propos, M.St-A. a tiré du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ maints poèmes: «Nous avions accepté...», qui sera repris dans *Poésie I* (PUM, 1990, p. 154-155); «Je te tutoie...», «Hélène...», «Enfer-ciel», «Guerre sans guerre», «J'ai abandonné mes dieux...», «Pour» et des extraits des «Hommes Séville» et de «Poème G.», qui seront repris dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 321, 65, 234-235, 56, 289, 149, 146-147 et 151-153); et ces trois pièces demeurées inédites: «Il y a aussi l'injonction...», «Comme un glaçon...» et «Ce grand cercle étincelant...».

*STANTON, Jo-Ann. «Problèmes d'identification des inédits chez Grandbois». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 33-45.

Pour illustrer son propos, J.-A.S. a tiré du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ quelques manuscrits: deux fragments de poèmes («Combien de rues touchées...» et «Ces cyclones de malheur...»); trois pièces apparentées à «Corail» («Musiques...», «L'attente» et «Ce sang...»); de même qu'un inédit: «Que puis-je te dire...». Les

5. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet article et le suivant parmi les «Etudes sur la poésie», mais elle ne signale pas les inédits.

deux derniers textes seront repris en entier dans *Poésie I* (PUM, 1990, p. 403-405 et 158).

«Je vis et personne ne m'habite». *Cahiers bleus*, 38 (été-automne 1986). — Une des notices biobibliographiques de la p. 137 est consacrée à Grandbois.

Le titre constitue le dernier vers de «Désert» dont on propose deux versions: la première dactylographiée (p. 77), et la seconde autographe (p. 77-79). De plus, on reproduit «Liant encore ses doigts» (p. 79), «Le martyre inutile» (p. 80) et «L'outrage» (p. 80). Tirées du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, ces pièces seront reprises dans le premier volume de l'édition critique (*Poésie I*, PUM, 1990).

*Dans *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits*, Montréal, l'Hexagone, 1987, p. 80-81, 90-101.

Les inédits s'intitulent «Pigeon comme un baiser doux...» et «Je veux t'écrire...» dont une version figurera dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 42-45).

2° *Récits*

«Le 13». *La Revue moderne*, XXIV, 1 (mai 1942): 5-6, 34-38. — Repris dans *Avant le chaos* (Moderne, 1945, HMH, 1964, et PUM, 1991).

«Il y a même des aventuriers superstitieux *[sic]*. Quel malheur ou quel bonheur apportera le chiffre fatidique aux deux hommes qui se rencontrèrent un jour à Djibouti?»

*«Tania». *La Revue moderne*, XXIV, 5 (septembre 1942): 5-6, 40-45. — Repris dans *Avant le chaos* (Moderne, 1945, HMH, 1964, et PUM, 1991). Une adaptation radiophonique de cette nouvelle *aurait* été diffusée le 23 novembre 1952 (selon la «Bibliographie» d'*Avant le chaos et autres nouvelles*, PUM, 1991, p. 369) et *a* été diffusée le 5 février 1961 sur les ondes de la radio d'Etat dans le cadre de

la série *Images du Canada* (selon *la Semaine à Radio-Canada* du 4 au 10 février 1961, p. 11-12)[6].

«Un roman d'amour».

«Ils étaient deux commandos». *La Revue moderne*, XXIV, 7 (novembre 1942): 5-6, 30-34. — Repris dans les nouvelles éditions d'*Avant le chaos* (HMH, 1964, et PUM, 1991).

«Deux cousins de grade différent se retrouvent sur une grève de France au cours d'un assaut pendant lequel ils rivalisent d'héroïsme.»

«Le Noël de Jérôme». *La Revue moderne*, XXIV, 8 (décembre 1942): 11-12, 41. — Ce texte a été lu le 24 décembre 1950 sur les ondes de la radio d'Etat et repris dans les nouvelles éditions d'*Avant le chaos* (HMH, 1964, et PUM, 1991).

«Les cloches de Noël accompagnent les dernières pensées d'un malade.»

*«La messe de minuit». *La Revue moderne*, XXIV, 8 (décembre 1942): 2; *La Revue populaire*, XXXV, 12 (décembre 1942): 20.

Légende d'un tableau de Francesco Iacurto. En fait, il s'agit d'une annonce pour Molson, la «bière que votre arrière-grand-père buvait».

«Le rire». *La Revue moderne*, XXVI, 6 (octobre 1944): 11-12, 57-59, 64, 67, 69-71, 75-76, 78. — Repris dans *Avant le chaos* (Moderne, 1945, HMH, 1964, et PUM, 1991).

«Une histoire fantastique, que l'auteur a vécue personnellement et qui a pour théâtre cette Chine toujours mystérieuse...»

---

6. La «Bibliographie» d'*Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois ne mentionne pas cette radiodiffusion.

«Illusions». *La Revue moderne*, XXVII, 1 (mai 1945): 12-13, 65-69. — Repris dans l'édition critique d'*Avant le chaos* (PUM, 1991).

«Mirage, tromperie, ce sentiment *[l'amour]* qui envahit invariablement tous les cœurs d'hommes et de femmes, sous toutes les latitudes...?»

«Terres étrangères». *La Revue populaire*, XXXIX, 3 (mars 1946): 13 et 64.

Parle de l'Indochine en général et de l'Annam en particulier. — En partie repris dans «Cochinchine», *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 140-144. Voir aussi, dans le même ouvrage, «Hué», p. 350-351, 356-358 et 371. Voir enfin *les Voyages de Marco Polo*, Valiquette, 1941, p. 193-195.

*«Une tour de Babel: Shanghai». *La Revue populaire*, XL, 1 (janvier 1947): 11 et 54.

Récit de voyage. — Voir «Shanghai», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 65-67; «Shanghai», *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 25-29 et 729-732.

«Fleur-de-Mai». *Liaison*, I, 6 (juin 1947): 523-532.

Repris dans les nouvelles éditions d'*Avant le chaos* (HMH, 1964, et PUM, 1991). — *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 51-54) donnent un résumé de l'intrigue de cette nouvelle.

*«Un homme à sa fenêtre». *La Revue moderne*, XXXII, 7 (novembre 1950): 34-35. — Repris le même mois aux p. 44-45 de *la Revue populaire*; le 18 novembre aux p. 12-13 du supplément de *la*

Presse et aux p. 30-31 du *Samedi*; le 3 février 1951 à la p. 5 du *Haut-Parleur*[7]; et dans l'édition critique d'*Avant le chaos* (PUM, 1991).

En bas de la page de gauche, la Banque canadienne de Commerce écrit qu'elle publie le conte de Grandbois illustré par Pellan parce qu'il lui a plu. L'illustration occupe toute la page de droite. La reprise dans *le Haut-Parleur* est amputée de l'illustration de Pellan et du commentaire de la Banque de Commerce.

*«Voyages». *Huit conférences* [...]*: saison 1952-1953*, volume B-3. Montréal, le Club musical et littéraire de Montréal [1953], p. 129-147. — Conférence prononcée le 14 avril 1953. — Le 27 janvier 1952, Grandbois a donné une conférence également intitulée «Voyages» devant les membres du Moulin à vent, cercle littéraire de Québec[8]. [*Non vidi.*]

Voir *l'Action catholique* (p. 6), *l'Evénement-Journal* (p. 6) et *le Soleil* (p. 6) du 28 janvier 1952. — Parle des voyages bibliques, présente l'opinion de célébrités sur les voyages, aborde les grands voyages de conquêtes, décrit Shanghai et Pékin, évoque enfin certains récits de voyages.

«Julius». *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, volume IV. *Contes et nouvelles* (1959): 57-67. — Une des notices bibliographiques de la p. 5 se rapporte à Grandbois. — Repris dans les nouvelles éditions d'*Avant le chaos* (HMH, 1964, et PUM, 1991).

Revenant trente-cinq ans en arrière, le narrateur raconte la vie oisive de Julius. Cette nouvelle consiste en une seule phrase.

---

7. La «Bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois ne mentionne pas cette reprise.

8. Ni la «Chronologie d'Alain Grandbois» incluse dans *Poésie I* ni la «Bibliographie générale» de *Poésie II* ne signale la conférence du 27 janvier 1952.

*«Inédits: 'Gédéon'». Dans le *Fonds Alain Grandbois* de Danielle Rompré, Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, 1977, p. 23-25.

Tiré du fonds *Alain Grandbois*, ce récit sera repris dans *Avant le chaos et autres nouvelles* où il figure parmi les «Nouvelles inédites» (PUM, 1991, p. 300-302).

*Dans *Rencontres avec Simone Routier*, suivi des *Lettres d'Alain Grandbois* de René Pageau, Joliette, la Parabole, 1978, p. 162-165.

La première phrase du conte s'énonce ainsi: «Il y avait une fois une toute petite fille, qui était belle comme le jour, et blonde comme les épis, sous le soleil de juillet.»

*BOUCHARD, Chantal, et Nicole DESCHAMPS. «Quatre textes adventices de 'Grégor'». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 79-89[9].

Tirés du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, les fragments manuscrits reproduits en appendice s'intitulent: «Nikita», «Valérie», «Vivian» et «Boris Pavloff». Ils seront repris dans *Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991, p. 334-343).

*GODIN, Jean Cléo. «Notes sur la Chine». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 57-67.

En appendice à son article (émaillé de citations tirées du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ), J.C.G. reproduit «Shanghai», censément le texte d'une conférence prononcée à Montréal le 23 février 1943 sous les auspices de la Société d'étude et de conférences. En réalité, Grandbois n'a entretenu son auditoire des «Visages de Chine» que le 16 novembre (voir plus bas en II.B.2). Quoi qu'il en soit, ce texte a d'abord paru, avec plusieurs variantes, dans la livraison de janvier 1947 de *la Revue populaire* (voir plus haut) et sera repris dans *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 729-732).

---

9. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet article et les trois suivants parmi les «Etudes sur la prose», mais elle ne signale pas les inédits.

*GODIN, Jean Cléo. «Visages de Paris». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 68-78.

En appendice, J.C.G. reproduit plusieurs textes écrits pour la série radiophonique *Rythmes de Paris* et tirés du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ.

*———. «*Visages du monde*: genèse d'une édition». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8 (été-automne 1984): 47-56.

En appendice, J.C.G. reproduit «Le lac Tonlé-sap». Tiré du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, ce texte consiste, pour l'essentiel, en une citation de Pierre Loti. Il sera repris dans *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 161-163).

3° *Essais*

«Louis Jolliet: un grand découvreur canadien». *Le Soleil* (27 septembre 1941): 4. — Texte d'une causerie qui a d'abord été prononcée le 20 septembre sur les ondes de Radio-Canada dans le cadre de l'émission *les Entretiens du samedi soir.*

Aux Canadiens français qui doivent trouver les efforts, l'énergie, le courage exigés par la guerre, Louis Jolliet, «premier grand découvreur canadien», peut servir de modèle. — Comporte plusieurs extraits non guillemetés de *Né à Québec.*

«N'attendons pas que ses veines se vident». *Bulletin des études françaises*, 18 (mars-avril 1944): [i]. — Appel venant «de Canada-France constitué, avec l'autorisation de l'Etat et l'encouragement de l'Eglise, pour soulager les souffrances de la population civile de la France».

Les Canadiens de langue française doivent tout à la France. Qu'ils ne mesurent donc plus leurs moyens.

«Les deux mots». *20e siècle*, V, 4 (décembre 1946): 30-31[10].

A l'occasion de Noël, A.G. réfléchit sur les mots *amour* et *charité.*

«Les arts: le faux malentendu». *Liaison*, I, 4 (avril 1947): 227-229.

Défense de l'art dit moderne.

«Les livres: *Ballades de la petite extrace* — Alphonse Piché». *Liaison*, I, 5 (mai 1947): 297-298.

Au lieu d'être lui-même, Piché s'est satisfait de n'être qu'un excellent disciple de Jean Froissart, Charles d'Orléans, François Villon et Clément Marot. De sorte que ses *Ballades* sont un échec.

«Saint-Denys Garneau». *Notre temps* (17 mai 1947): 3.

Eloge de la poésie de Garneau à l'occasion du 10e anniversaire de la parution de *Regards et jeux dans l'espace.*

«Les livres: Jean Simard — *Félix*». *Liaison*, I, 6 (juin 1947): 364-365.

Apprécie Jean Simard parce qu'il sait écrire et ne suit pas les modes dans le choix de ses maîtres. En d'autres termes, il est lui-même.

«Les livres: Marie Le Franc — *O Canada! terre de nos aïeux*». *Liaison*, I, 9 (novembre 1947): 542-544.

Les deux tiers de l'article sont consacrés à la «querelle de l'autonomie». A.G. prend parti pour Robert Charbonneau. Après avoir montré que les Canadiens ne reçoivent à peu près rien de la France littéraire qui les dédaigne, Grandbois cite l'exemple de Marie Le Franc. Contrairement à ses collègues, elle a compris et aimé le Canada.

«Louis Jolliet». *Le Devoir* (23 juin 1949): viii.

Reprend l'histoire de l'explorateur, premier héros canadien-français.

---

10. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Nouvelles».

*«Préface». Dans Sylvain Garneau, *Objets trouvés*, Montréal, Malte, 1951, p. 7-9. — Repris dans *Objets retrouvés*, Montréal, Déom, 1965, p. 175-179. — Des extraits paraissent à la p. 4 du *Canada* du 20 mars 1951, de même qu'à la p. 8 de *l'Autorité* du 17 octobre 1953[11].

Parle d'abord de la poésie et du statut du poète. Caractérise ensuite l'art de Garneau, proche de la nature et empreint de fraîcheur et de classicisme.

«Opinions: André Gide». *La Nouvelle Revue canadienne*, I, 2 (avril-mai 1951): 53-54.

Parle de ses premières lectures, parmi lesquelles l'œuvre de Gide qui l'a laissé froid.

«Préface». Dans Paule Rolland, *Bibliographie de Roger Duhamel*, Montréal, l'Ecole des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952, p. ix et x.

Énumère les multiples activités de Duhamel, un des meilleurs prosateurs locaux.

*«Le jury souligne la qualité des textes soumis au Concours *[dramatique de Radio-Canada]*: Alain Grandbois». *La Semaine à Radio-Canada*, II, 23 (du 16 au 22 mars 1952): 3.

Le grand nombre de manuscrits, la plupart de qualité, prouve que la radio attire de plus en plus d'écrivains.

«A propos de la poésie». *Amérique française*, X, 2 (mars-avril 1952): 33-36. — La p. 32 reproduit le portrait de Grandbois peint par Francesco Iacurto en 1944.

Tente d'expliquer pourquoi la poésie authentique est l'objet d'une désaffection quasi totale au Canada français.

---

11. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne mentionne pas les reprises dans les journaux.

«Avant-propos». Dans Philippe La Ferrière, *Philtres et poisons*, Montréal, le Cerbère, 1954, p. 9-11.

S'en prend d'abord aux critiques qui nient l'existence de la littérature canadienne-française. Soutient ensuite que La Ferrière, grâce à son sens de l'humour, comble une lacune dans les lettres locales caractérisées par leur ton grave.

*«Radio et télévision». *Vie française*, XII, 11-12 (juillet-août 1958): 357-367. — Repris dans *le Congrès de la Refrancisation: Québec, 21-24 juin 1957*, tome III, *Section de la littérature*, Québec, Ferland, 1959, p. 99-108[12]. — Texte d'une causerie donnée le 23 juin 1957.

Répond à cette question: sur le plan culturel, les médias électroniques sont-ils une source d'enrichissement ou d'appauvrissement pour les auteurs et la population? Grandbois parle de son expérience de la radio et de la télévision. Evoque Robert Choquette et Olivar Asselin qu'il a rencontrés.

**Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 146. — Il s'agit d'un texte d'abord lu le 23 juin sur les ondes de la radio d'Etat. Voir ci-dessous en I.C.

Courte définition de la poésie qui est en même temps son éloge. — Repris, avec une traduction anglaise en regard, dans *Ellipse*, 14-15 (1974): 80[13].

«Marcel Dugas». *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, volume VII. *Profils littéraires* (1963): 153-165.

S'en tient au «dessin strictement linéaire» de l'émouvante aventure humaine de Dugas (fonctionnaire, mondain, écrivain) qui a été son ami pendant plus de vingt ans. S'attarde à la période de l'entre-deux-guerres.

---

12. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne mentionne que la reprise.

13. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne mentionne pas la reprise.

«L'écrivain». *Présence de Victor Barbeau*, 3e cahier. Sous la direction de Lucie Robitaille. Illustré par Louise Gadbois. Montréal [s. é.], 1963, p. 3-8.

Biographie intellectuelle de Victor Barbeau, à la fois éducateur, écrivain à l'esprit caustique et homme d'action.

«Prosateurs et poètes du Canada français». *Le Petit Journal*. — Ces textes ont d'abord été lus à partir de 1946 sur les ondes de la Voix du Canada, première désignation de Radio-Canada international. Voir ci-dessous en I.C.

Les contributions des 24 mars et 14 avril 1963 paraissent sous le titre «Prosateurs et poètes du Canada». Celles des 31 mars et 25 août portent un titre directement lié à l'auteur étudié. Nous regroupons ici tous les articles de cette série qui va du 24 mars 1963 au 28 août 1966, même si Grandbois signe entre-temps une préface. — Le critique présente brièvement l'homme et l'œuvre. Souvent, il reproduit l'opinion d'un commentateur. Chaque article se termine par un extrait de l'auteur considéré.

«Le Malouin Jacques Cartier, stendhalien avant la lettre» (24 mars 1963): A-51. — Dans un encadré, on présente Grandbois, «un de nos écrivains les plus distingués». — Après avoir passé en revue les explorateurs depuis Colomb, le chroniqueur en arrive à Cartier, le plus grand navigateur français de son époque, qui a laissé des récits de voyages. — Les extraits se rapportent à l'expédition de 1534.

«'Mots précis comme les pièces d'un échiquier': Champlain, sa gloire et l'ouvrage qu'il laissa» (31 mars 1963): A-64. — Gloire sportive, Samuel de Champlain bat tous les records de navigation de son temps. — Tiré des *Voyages du sieur de Champlain*, l'extrait s'intitule «Indiens du Canada».

«Lescarbot: soldat, avocat, découvreur et... écrivain» (14 avril 1963): A-45. — Marc Lescarbot, qui a navigué sur les mers océanes, a composé de nombreux poèmes et une *Histoire de la Nouvelle-France* écrite dans «une langue de bonne humeur». Grandbois cite un commentaire du père de Charlevoix. — L'extrait s'intitule «Du grand banc des morues».

«'Je ne reviendrai pas', écrivait Isaac Jogues» (21 avril 1963): A-53. — Le père Jogues est vénéré au Canada comme Jeanne d'Arc peut l'être en France. — Tiré des *Relations des jésuites*, l'extrait décrit un des trois martyres du saint.

«Un très pur écrivain: Marie de l'Incarnation» (28 avril 1963): A-52. — Marie Guyard a écrit dans un siècle où l'on savait encore écrire. — Reproduit une lettre où l'ursuline relate son installation en Nouvelle-France au mois d'août 1639.

«L'homme qui savait tout faire: Pierre Boucher de Boucherville» (5 mai 1963): A-49. — Boucher a écrit une *Histoire naturelle de la Nouvelle-France* qui n'est pas une œuvre d'art, mais où il se montre excellent observateur. — Dans l'extrait, Boucher dit pourquoi il a composé son «petit traité».

«Haut et bas du père Hennepin» (12 mai 1963): A-63. — Jean-Louis Hennepin, qui a exploré le Mississippi avec Cavelier de La Salle, a écrit des relations de voyages, dont une *Description de la Louisiane*. — L'extrait porte sur le caractère belliqueux des Iroquois.

«Talents et aventures du baron de La Hontan» (19 mai 1963): A-43. — Louis-Armand de Lom d'Arce, dont la langue est la plus souple et la plus aisée des écrivains de la Nouvelle-France, a laissé une œuvre considérable. Grandbois cite un commentaire de Francis Parkman. — L'extrait raconte une chasse à l'ours.

«Le père de Charlevoix, très grand historien» (26 mai 1963): A-52. — Pierre-François-Xavier de Charlevoix écrit une langue souple avec des périodes trop harmonieuses qui font présager les romantiques. — Tiré d'*Histoire et description de la Nouvelle-France*, l'extrait fait l'éloge de la langue huronne.

«Michel Bibaud, infassable journaliste et historien» (2 juin 1963): A-45. — Cite d'abord un extrait de Maurice Hébert sur la littérature de combat. Parle ensuite de Bibaud dont l'*Histoire du Canada* apporte, dans un style vigoureux, le témoignage d'un homme qui avait la fierté de ses opinions et le courage de les défendre. — Reproduit un texte où Bibaud critique l'effervescence politique des années 1830.

«Un type remarquable: Ph*[ilippe]* Aubert de Gaspé» (9 juin 1963): A-50. — Auteur de *Mémoires*, qui comptent parmi les meilleures chroniques du temps, et des *Anciens Canadiens*, roman ingénu, sincère et plein de couleur et de vie. Grandbois cite les propos d'une annaliste. — L'extrait décrit le manoir d'Haberville et les environs.

«Etienne Parent et les idées pour lesquelles il vivait» (16 juin 1963): A-45. — A écrit (d'une façon directe et un peu trop dogmatique, mais avec sincérité) une suite d'ouvrages de philosophie sociale et d'économie politique. — Dans l'extrait, Parent invite ses compatriotes à poursuivre leur lutte sur le terrain des questions matérielles.

«Me Antoine Gérin-Lajoie, premier romancier canadien» (30 juin 1963): A-43. — Auteur de la chanson «Un Canadien errant», Gérin-Lajoie a donné *Jean Rivard* qui, selon les canons esthétiques actuels, n'est guère un roman, mais plutôt une succession de tableaux prêchant les joies agrestes, l'effort et l'attachement à la terre. — Tiré de *Jean Rivard*, l'extrait décrit les sucres.

«L'abbé Ferland, homme sans peur et bel historien» (7 juillet 1963): A-38. — Jean-Baptiste-Antoine Ferland a été professeur, missionnaire, voyageur, écrivain et historien. Grandbois cite les commentaires d'un journaliste, d'un biographe et de François-Xavier Garneau. — L'extrait relate l'épidémie de typhus qui a frappé dans la décennie 1840 des centaines d'immigrants irlandais.

«Après un siècle, l'historien Garneau demeure un maître» (14 juillet 1963): A-41. — D'entrée de jeu, Grandbois dit qu'on «célébrait, l'an dernier, le centenaire de l'*Histoire du Canada*», ouvrage dont la première édition remonte à 1845 et non à 1962. Le chroniqueur n'a donc pas revu son texte d'abord diffusé en 1946. — Mauvais poète, Garneau, comme historien, est le premier et le plus puissant styliste de son époque. — L'extrait porte sur la Cession et montre Voltaire célébrant par un banquet le triomphe des Anglais à Québec en 1759.

«Octave Crémazie n'avait pas, hélas, le sens des affaires!» (21 juillet 1963): A-41. — La poésie de Crémazie est oratoire, romantique et par-dessus tout patriotique. Grandbois cite le commentaire d'un biographe. — Reproduit «Le drapeau de Carillon».

«L'abbé Casgrain, excellent travailleur de nos lettres» (28 juillet 1963): A-39. — Cite un commentaire de Camille Roy. L'auteur de *Légendes canadiennes*, qui doit sa vocation d'écrivain à ses voyages, a beaucoup écrit, mais avec simplicité. — L'extrait relate un souvenir d'enfance: la visite au manoir où Philippe Aubert de Gaspé père vivait toujours.

«Faucher de Saint-Maurice, grand amoureux de la France» (4 août 1963): A-37. — Narcisse-Henri-Edouard Faucher de Saint-Maurice a légué une œuvre considérable dont la langue est très française, c'est-à-dire élégante, quand il ne cède pas à la facilité. Grandbois cite un commentaire de Raymond Douville. — L'extrait porte sur la présence de Basques dans le golfe Saint-Laurent avant la venue de Cartier.

«Fréchette donna enfin un rang à notre poésie» (11 août 1963): A-40. — Renfermant des morceaux d'une évidente beauté lyrique, *la Légende d'un peuple* est le meilleur ouvrage de Louis-Honoré Fréchette, poète authentique. — L'auteur de *Né à Québec* reproduit «Jolliet ou la découverte du Mississipi».

«Arthur Buies, un être carrément antipathique» (18 août 1963): A-46. — Buies, dont la langue est française (c'est-à-dire très alerte), conserve dans ses récits une amertume qui empêche de les goûter pleinement. — L'extrait traite des Montagnais d'hier et d'aujourd'hui.

«Les Garneau au premier plan de notre histoire: Alfred Garneau, poète délicat et trop timide» (25 août 1963): A-45. — Le nom de Garneau est intimement lié aux lettres locales. Alfred Garneau est le fils de l'historien François-Xavier, et René Garneau (l'un des plus brillants critiques et essayistes de sa génération, et ami de Grandbois), son arrière-petit-neveu. Poète mineur, Alfred aime son pays et la France sans aucune grandiloquence. — Reproduit «Le bon pauvre» et «France».

«Sir Adolphe Routhier, très vertueuse figure» (8 septembre 1963): A-50. — Orateur tout à fait remarquable, auteur d'une abondante œuvre littéraire dont *le Centurion* (roman qui a du souffle et est fort bien construit), Adolphe-Basile Routhier est surtout célèbre pour avoir composé les paroles d'«O Canada», chant qui est devenu l'hymne national des Canadiens d'origine française. Grandbois cite un commentaire d'Armand Lavergne. — L'extrait s'intitule «L'aube sur Jérusalem».

«Laure Conan, qui fut ravagée par les anges» (15 septembre 1963): A-49. — Première romancière canadienne-française (que Grandbois a jadis aperçue à Saint-Irénée), Conan a écrit *Angéline de Montbrun* où l'élévation des sentiments

découragerait tout candidat à la sainteté. L'écrivaine exalte des vertus excessives qui dénotent un narcissisme relevant de la psychiatrie. Grandbois en profite pour décocher une flèche à Simone de Beauvoir. — Les extraits proviennent du journal intime d'Angéline.

«William Chapman et son style oratoire» (22 septembre 1963): A-48. — L'art de Chapman (deux fois décoré par l'Académie française) tient beaucoup plus de l'éloquence et de l'éclat verbal que du mystère essentiel à la poésie. — Reproduit «Notre langue».

«Joseph Marmette: notre premier vrai romancier» (29 septembre 1963): A-51. — Gendre de François-Xavier Garneau, Marmette, créateur du roman historique au Canada, est un Alexandre Dumas local. Grandbois cite des commentaires de Louis Fréchette et Berthelot Brunet. — L'extrait fait état des mesures prises à Paris pour protéger la Nouvelle-France contre la menace iroquoise.

«Pamphile Le May, un poète de la nostalgie intime» (20 octobre 1963): A-51. — Faite d'intimité, de notations champêtres et de tendres contemplations où ne cesse de percer la mélancolie, la poésie de Le May ne frôle jamais le désespoir. — Reproduit «Les colons», «A un vieil arbre» et «*Ultima verba*».

«Joseph-Edmond Roy, historien consciencieux» (3 novembre 1963): A-54. — Roy, dont les écrits ne sont pas ceux d'un artiste, a publié plus de vingt-cinq ouvrages empreints d'un scrupule historique sans défaillances. Grandbois cite un long commentaire de Thomas Chapais sur *la Seigneurie de Lauzon.* — L'extrait relate le temps des fêtes.

«Sir Thomas Chapais fut unique dans nos lettres» (10 novembre 1963): A-55. — L'historien Chapais, qui croyait à la vérité inamovible de la tradition des ancêtres, a embrassé le torysme québécois. Grandbois cite un commentaire de Lionel Groulx. — L'extrait relate la bataille des plaines d'Abraham.

«Emile Nelligan, grand poète au sort étrange» (24 novembre 1963): A-53. — Rimbaud canadien, Nelligan a eu cette force de sortir de sa léthargie la poésie canadienne. Puis il s'est enfoncé dans les régions des rêves incontrôlés. Grandbois raconte une rencontre avec le poète interné à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. — Reproduit «Tristesse blanche» et «Le vaisseau d'or».

«Albert Lozeau, disciple attardé de Lamartine» (22 décembre 1963): A-44. — Alité dès son adolescence, Lozeau, homme de grande foi et du plus beau courage, a chanté la beauté de l'amour et des femmes, mais sans connaître l'amour charnel et les femmes qui le procurent. — Reproduit «Intimité».

«Louis Dantin, voué au refus total de l'espoir» (29 décembre 1963): A-36. — Dans *le Coffret de Crusoé*, la correction parnassienne du vers ne voile pas tout à fait le trouble intérieur du poète. Trop naïf dans ses nouvelles, Dantin excelle dans la critique. Grandbois mentionne une lettre que Dantin lui a écrite quelques jours avant sa mort et cite un commentaire de Séraphin Marion. — Reproduit un texte où Dantin s'en prend aux critiques qui éreintent systématiquement les écrivains canadiens.

«Charles Gill, peintre et poète de qualité» (5 janvier 1964): A-36. — Plus de la moitié de l'article porte sur le «royaume» du Saguenay mentionné par Cartier,

Rabelais et Champlain. Quant à Gill, il en a chanté les beautés avec un lyrisme authentique que seul, avant lui, Fréchette avait parfois atteint. — L'extrait provient du *Cap Eternité*.

«René Chopin, chantre des beautés du monde» (12 janvier 1964): A-46. — Rejetant les boursouflures de la rhétorique, Chopin (artiste hautain dont la sensibilité rejoint la musique secrète des symbolistes) a, dans *le Cœur en exil*, chanté de façon personnelle les beautés du Canada et de la France. — Reproduit «Vision nocturne».

«Le juge Adjutor Rivard, juriste et homme de lettres» (26 janvier 1964): A-42. — Fondateur de la Société du parler français au Canada, Rivard, apôtre talentueux de la littérature terroiriste, a donné *Chez nous*, contes d'une fraîcheur surprenante célébrés par Camille Roy. — L'extrait chante la langue des aïeux.

«Mgr Camille Roy, premier de nos historiens littéraires» (15 mars 1964): A-55. — Remarquable ouvrier de la langue française au Canada, Roy, en grossissant démesurément les quelques mérites des écrivains locaux, a voulu vivifier un nourrisson né à peine viable. Grandbois rapporte des propos que lui a tenus le critique après la sortie de *Né à Québec* (Messein, 1933). — L'extrait célèbre la Confédération et la coopération vivante des «races» qui la composent.

«Le chanoine Groulx est-il notre 'sauveur-prophète'?» (3 mai 1964): A-61. — Après *l'Appel de la race*, roman à thèse où les personnages s'expriment comme des robots, Lionel Groulx, apôtre du nationalisme intégral, revient à l'histoire passionnée qu'il écrit avec passion. Grandbois cite un commentaire d'Olivar Asselin dont il aurait parlé précédemment. [En réalité, le texte sur Asselin ne paraîtra que la semaine suivante.] — Dans l'extrait, Groulx dit espérer que les admirateurs de la vieille société de la Nouvelle-France deviendront ses historiens.

«Olivar Asselin, un homme d'une trempe peu commune» (10 mai 1964): A-53. — Le meilleur journaliste et le plus bel écrivain du Canada a fondé *le Nationaliste* et *l'Ordre* auquel ont notamment contribué René Garneau et Lucien Parizeau. Dans ses articles, Asselin a servi le français, langue à la fois élégante, vigoureuse et rigoureuse. — L'extrait traite de l'affaiblissement constant du parler franco-canadien.

«Edouard Montpetit, écrivain et économiste remarquable» (31 mai 1964): A-51. — Montpetit a écrit des livres de science comme on écrit des romans — livres qui, par leur correction, ressortissent autant à la littérature du Canada qu'à celle de France. Mention de la mort de Montpetit survenue en 1954. Grandbois cite un commentaire de Berthelot Brunet. — Dans l'extrait, Montpetit déclare que les Canadiens français peuvent utiliser le progrès américain tout en fortifiant leur attitude française.

«Marcel Dugas, dont la prose poétique ne peut se classer» (5 juillet 1964): A-51. — Dans l'œuvre de son ami Dugas, Grandbois trouve surtout de singuliers recueils d'une prose extrêmement poétique qui possèdent une valeur de magie peu commune dans les lettres locales. Il cite un commentaire de Victor Barbeau. — Le chroniqueur reproduit une longue prière incorporée en 1963 dans son «Marcel Dugas» (*Cahiers de l'Académie canadienne-française*, volume VII, p. 162-164).

«Le regretté Paul Morin fut un très grand poète» (19 juillet 1964): A-55. — Sous la perfection formelle et dans l'éblouissement d'un vocabulaire riche et coloré, Morin (qui, mort en 1963, compte parmi les meilleurs poètes français) laisse voir un cœur écorché. La publication du *Paon d'émail* à Paris en 1911 a ravivé la vieille querelle du régionalisme et de l'exotisme. — Reproduit «Trianon» et «A ceux de mon pays».

«Guy Delahaye brûla trop tôt ce qu'il avait si tôt adoré» (20 septembre 1964): A-65. — Maintenant âgé de 76 ans, Delahaye a abandonné les jeux ténébreux de la poésie pour l'exercice obscur de la médecine. Par son sens aigu et magique du cœur de la vraie poésie, l'auteur de *Phases* dépasse tout ce qui s'est écrit avant lui. Grandbois cite un commentaire paru dans *le Temps* de Paris. — Reproduit «Triptyques harmonieux».

«Marius Barbeau, infatigable voyageur, inépuisable écrivain» (18 octobre 1964): A-87. — Doué d'une prodigieuse capacité intellectuelle, Barbeau a écrit une centaine d'ouvrages. Si certains puristes lui reprochent d'avoir accordé plus d'importance au fond qu'à la forme, les hommes de science apprécient la quantité et la valeur de ses travaux. Grandbois cite un commentaire de Félix-Antoine Savard. — L'extrait consiste en une description de Québec.

«Mme Blanche Lamontagne, chantre de la Gaspésie» (4 juillet 1965): 25. — La poésie de Blanche Lamontagne-Beauregard (morte en 1958) n'est pas striée d'éclairs fulgurants; elle ne s'élève pas à des hauteurs cosmiques. Fraîche et sensible, elle épouse cependant les êtres et les choses qu'elle chante avec ferveur. Grandbois cite un commentaire de Camille Roy. — Reproduit «Près de l'eau».

«Robert de Roquebrune et ses combats littéraires» (28 août 1966): 40. — Après avoir combattu le régionalisme, Roquebrune a écrit des romans. Sa langue est française, c'est-à-dire élégante, claire, sans maniérisme et d'une sobriété qui évite la sécheresse. Retiré en France, l'écrivain est âgé de 75 ans. Grandbois cite un commentaire de Marcel Dugas. — L'extrait met aux prises Mgr Alexandre-Antonin Taché et Louis Riel.

«En guise d'introduction». Dans *Tangara* de Raymond Raby [s. l.], le Cri, 1966 [n. p.].

Texte très court. Evoquant l'amour et la mort, *Tangara* constitue un premier recueil qui a exigé de son auteur beaucoup de foi, d'espérance et une certaine naïveté.

«Introduction aux *Lettres de la religieuse portugaise*». *Liberté*, IX, 3 (mai-juin 1967): 6-11. — A d'abord été lu sur les ondes de la radio d'Etat le 17 février 1967. Voir ci-dessous en I.C.

Réécrit le «calvaire» de Marianna Alcoforado qui, aimant pour la vie le comte de Saint-Léger, meurt finalement d'amour.

4° *Divers*

**Cahiers de l'Académie de Saint-Denys.* Archives du petit Séminaire de Québec, A-94, classe de troisième, année 1912-1913, second trimestre.

Ces cahiers sont un florilège des meilleurs devoirs transcrits par les élèves eux-mêmes. De Grandbois, on a retenu une explication d'auteur, «Les nids des oiseaux (Chateaubriand)» (p. 666-669), et cinq narrations françaises: «Les martyrs chrétiens» (p. 646-648), «Les musiciens de l'Enfant Jésus» (p. 669-671), le «Combat des gladiateurs à Rome» (p. 677-680), «La demeure maudite» (p. 684-687) et la «Légende de Julien l'Hospitalier» (p. 707-710). A cette liste (que Micheline Fortin des archives du Séminaire dit complète), Jacques Blais ajoute «Les figues de M. de Buffon» (*Présence d'Alain Grandbois*, PUL, 1974, p. 252).

*Lettre du 6 mars 1946 à Marguerite Brosseau. Fonds *Votre auteur préféré* de la bibliothèque municipale de Montréal, lot 5, cartable I, chemise 2.

Décline, pour des raisons de santé, l'invitation à prononcer une conférence à la BMM.

*Lettre du 9 décembre 1963 à Rina Lasnier. Reproduite sous forme autographe et dactylographiée dans *Rina Lasnier* d'Eva Kushner, Montréal et Paris, Fides («Ecrivains canadiens d'aujourd'hui», 2), 1964, p. 184.

Remercie la poète pour ses beaux poèmes dont certains ont la densité et la pureté des meilleurs haïkaï.

Lettre du 16 avril 1970 à Sylvie Dallard. Dans *l'Univers poétique d'Alain Grandbois*, Sherbrooke, Cosmos («Profils», 9), 1975, p. 8.

Félicite Sylvie Dallard de son brillant mémoire de maîtrise qu'il a lu avec intérêt. Souhaite qu'un éditeur avisé le publie.

*PAGEAU, René. «Un visage d'Alain Grandbois». *Les Cahiers de Cap-Rouge*, V, 4 (1977): 54-67. — Reproduit deux versions de «Je savais»: celle parue dans la livraison de janvier 1949 des *Carnets viatoriens* (répertoriée ci-dessus en I.B.1) et celle de *l'Etoile pourpre*.

Cite de larges extraits de certaines lettres qu'ont échangées Gustave Lamarche et Alain Grandbois entre le 24 août 1948 et le 18 juillet 1958. Leur correspondance témoigne d'une amitié qui va jusqu'à la confidence.

«Le rythme». *Liberté*, XXV, 6 (décembre 1983): 33-38. — Ce texte aurait été commandé par la télévision d'Etat qui ne l'a cependant jamais diffusé.

Du chaos originel surgissent la lumière et l'homme. De celui-ci, Grandbois évoque la vie qui aboutit à la mort et au «dur et juste œil de Dieu».

«*J'ai vingt ans*». *Histoire du théâtre au Canada*, VII, 2 (automne 1986): 152-159. — Texte peut-être incomplet. La p. 160 reproduit un dessin de Grandbois tiré du fonds *Alain Grandbois* de la BNQ. — Robert Gadouas a interprété ce monologue les 24 et 26 février 1949. Voir ci-dessous en II.B.5.

Réflexions d'un poète angoissé. La pièce se termine par une note d'espoir, le jeune homme étant convaincu qu'on ne peut lui voler ses vingt ans et que Dieu ne trompe pas.

C. CONTRIBUTIONS AUX MEDIAS ELECTRONIQUES

*Dans la nuit du 7 juillet 1936, Grandbois récite sur les ondes de la BBC des poèmes d'écrivains canadiens-français dont «O tourments...», septième pièce du recueil d'Hankéou[14]. [*Non vidi.*]

Voir dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ la lettre du 23 juin 1936 (204/9/33).

Les 20 et 27 septembre 1941, Grandbois, dans le cadre de la série *les Entretiens du samedi soir* transmise à 20 h 15 par la radio d'Etat, prononce deux causeries. [*Non vidi.*]

Voir *le Devoir* du 20 septembre 1941, p. 7. — Le texte de la première causerie paraît dans *le Soleil* du 27 septembre sous le titre: «Louis Jolliet: un grand découvreur canadien». Voir plus haut en I.B.3.

Du 16 décembre 1942 au 27 janvier 1943, Grandbois collabore à une série de sept émissions, *la Guerre sino-japonaise* diffusée sur les ondes de la radio d'Etat. [*Non vidi.*]

Voir la rubrique «Radio et télévision» de la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 612).

A compter de 1946, Grandbois donne une série d'émissions consacrées aux *Ecrivains canadiens de langue française* sur les ondes de la Voix du Canada, première désignation de Radio-Canada international. [*Non vidi.*]

Voir le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/4/3. — La plupart de ces textes paraîtront dans *le Petit Journal* à partir du 24 mars 1963. Voir plus haut en I.B.3.

---

14. Absente de la «Bibliographie générale» de *Poésie II*, cette émission radiophonique est cependant signalée dans la «Chronologie d'Alain Grandbois» incluse dans *Poésie I*.

Dans le cadre de la série *les Poésies de... Alain Grandbois*, réalisée par Noël Gauvin, l'écrivain prend la parole le 31 octobre 1948 sur les ondes de la radio d'Etat. [*Non vidi.*]

Voir les archives de la Société Radio-Canada. — Avant que Jacques Auger n'entreprenne la lecture des *Iles de la nuit*, Grandbois donne une définition de la poésie.

Entre 1950 et 1952, Grandbois collabore à *Visages du monde*, émission réalisée par Roger de Vaudreuil. [*Non vidi.*]

Voir l'«Intermède V: 1948-1956» de la présente étude. — Lus par Jacques Auger puis Jean-Louis Roux, ces récits de voyages sont diffusés sur les ondes de la radio d'Etat du 18 avril 1950 au 2 janvier 1951, et du 19 juin 1951 au 22 septembre 1952. Une version abrégée paraîtra chez HMH en 1971. Quant au texte intégral, il ne sera publié aux Presses de l'Université de Montréal qu'en 1990. Au cours de l'émission inaugurale intitulée «Shanghai», Grandbois prend la parole. Voir *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 25 et 26.

*Du 21 avril 1950 au 24 octobre 1952, Grandbois collabore à *Rythmes de Paris*[15]. [*Non vidi.*]

Voir «Visages de Paris» de Jean Cléo Godin dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (été-automne 1984): 69-70; l'«Intermède V: 1948-1956» de la présente étude. — Réalisée par Marcel Henry, cette émission de variétés est diffusée sur les ondes de la radio d'Etat. Grandbois a intitulé *Images de France* ses textes de présentation qui ont pour lecteur Bertrand Dussault.

Le 4 mai 1950, on aurait lu «Quelques aspects de la Chine» de Grandbois sur les ondes de la station radiophonique CKAC. [*Non vidi.*]

Voir la «Chronologie d'Alain Grandbois» dans *Poésie I*, PUM, 1990, p. 44; l'«Introduction» à *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 9); l'«Intermède V: 1948-1956» de la présente étude.

---

15. Absente de la «Bibliographie générale» de *Poésie II*, cette émission radiophonique est cependant signalée dans la «Chronologie d'Alain Grandbois» de *Poésie I*.

*Le 12 novembre 1951, Grandbois se demande sur les ondes de la radio d'Etat: «La Terre est-elle ronde?». [*Non vidi.*]

Voir *la Semaine à Radio-Canada* du 11 au 17 novembre 1951, p. 2. — Cette causerie est diffusée dans le cadre de la série *la Revue des arts et des lettres* réalisée par Roger Rolland.

*Grandbois aurait également collaboré à *la Boîte à chansons* diffusée sur les ondes de la radio d'Etat à compter du 26 décembre 1952. [*Non vidi.*]

Voir le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (qui contient en outre des textes relatifs à *Variétés*, autre série de Radio-Canada); l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault (Fides, 1967, p. 15); l'«Intermède V: 1948-1956» de la présente étude.

Lors de la causerie radiophonique «Alain Grandbois» prononcée le 27 mars 1955 à Radio-Canada dans le cadre de la série *Témoignage de notre poésie* [signalée plus bas en II.A.2.a], Gilles Marcotte lit un texte du poète. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois, PUM, 1990, p. 612.

*Le 31 décembre 1956, Grandbois collabore à *Première '57*. [*Non vidi.*]

Voir *la Semaine à Radio-Canada* du 29 décembre 1956 au 4 janvier 1957, p. 2. — Dans le cadre de l'émission radiophonique réalisée par André Langevin et Françoys Bernier et diffusée le 31 décembre à 21 heures, on récite des poèmes que Grandbois aurait composés «lors d'un récent séjour en France».

*Alain Grandbois aurait participé à l'émission *Prise de bec* diffusée à la télévision d'Etat. [*Non vidi.*]

Cette participation serait antérieure au 23 juin 1957. Voir la p. 364 de la livraison de juillet-août 1958 de *Vie française*, texte d'une causerie donnée par Grandbois le 23 juin 1957 lors du congrès de la Refrancisation. — Au cours de l'émission, Grandbois et deux autres écrivains discutent de poésie classique et moderne.

Entre le 4 et le 18 juin 1957, Grandbois aurait participé une fois à *Rencontre* diffusée à la télévision d'Etat. [*Non vidi.*]

Voir dans la présente étude l'«Intermède VI: 1957-1962». — *Rencontre* est la formule estivale de *Conférence de presse*, émission réalisée par Jean Pellerin et animée par Gérard Pelletier.

Lors de la causerie radiophonique «Critique de *l'Etoile pourpre* de Alain Grandbois» prononcée le 7 janvier 1958 à Radio-Canada dans le cadre de la série *la Revue des arts et des lettres* [signalée plus bas en II.A.1.g], Jean-Louis Roux lit le poème intitulé «Cris».

Voir les archives de Radio-Canada.

Le 21 avril 1960, Grandbois récite «Fermons l'armoire...» sur les ondes de la radio d'Etat[16]. [*Non vidi*: la bande sonore aurait été détruite par les archives de Radio-Canada.]

Voir *la Semaine à Radio-Canada* du 2 au 8 avril 1960, p. 2, et du 16 au 22 avril 1960, p. 8. — Réalisée par Jean-Guy Pilon, l'*Anthologie sonore de la poésie canadienne* est diffusée dans le cadre de la série *Soirée littéraire.* A l'émission du 21, Guy Provost lit «Alain Grandbois», texte de présentation de Fernand Ouellette, classé (en II.A.2.a) parmi les études sur la poésie.

Dans le cadre d'un hommage qui lui est rendu sur les ondes de la radio d'Etat de 20 h 30 à 22 heures, Grandbois récite quelques-uns de ses poèmes le 23 juin 1960. [*Non vidi.*]

Voir *la Semaine à Radio-Canada* du 18 au 24 juin 1960, p. 6. — Au cours de l'émission réalisée par Jean-Guy Pilon, des comédiens lisent trois inédits: un court essai sur la poésie et deux poèmes, «Aube» et «Le vide». Repris dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*, ils sont répertoriés ci-dessus en I.B.1 et 3.

*Le 28 janvier 1962, Grandbois accorde une entrevue à Pierre Fontaine. Réalisée par Jean Boyer, elle est diffusée le 4 février

16. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois prétend que l'émission a été diffusée en mars 1960.

sur les ondes de la station de radio CHRC dans le cadre de la série *la Semaine artistique à Québec.* [*Non vidi.*]

Renseignement recueilli à la p. 9 du *Message des poètes* du 1er trimestre de 1962.

*Le 10 mars 1963, Grandbois collabore à *Chansons du Québec.* [*Non vidi.*]

Voir *la Semaine à Radio-Canada* du 9 au 15 mars 1963, p. 5. — Grandbois a rédigé les textes de présentation de cette émission réalisée par Lisette Le Royer et diffusée à la télévision d'Etat à 21 heures.

Le 13 octobre 1963, Grandbois participe à *Présence de l'art.* [*Non vidi.*]

Voir «Au canal 2, dimanche: *Présence de l'art* rend hommage à la poésie et à Alain Grandbois» de Marguerite Béchard dans *le Devoir* du 11 octobre 1963, p. 6; «La télévision: courir après les idées» de Nicole Charest dans *le Devoir* du 19 octobre 1963, p. 11. — Interviewé par Renée Larochelle, Grandbois explique comment s'est dessinée sa «vocation» de poète. En outre, il précise ce qui l'a attiré au Japon, en Chine, en Inde et en Afrique. Au cours de l'émission, Maurice Dallaire récite des poèmes de Grandbois «illustrés par des danses de Suzane Vaillancourt».

Dans le cadre de l'émission radiophonique *Une demi-heure avec...*, on récite le 9 décembre 1963 des extraits de l'œuvre de Grandbois. [*Non vidi.*]

Voir la *Bibliographie analytique de Alain Grandbois* d'Huguette Gagnon (Université Laval, 1964, p. 46). — Diffusée à 13 h 30 et réalisée par Madeleine Gérome, la série a pour narrateur Paul Dupuis.

*Le 25 mars 1965, Alain Grandbois participe à la série radiophonique *la Revue des arts et des lettres* diffusée à Radio-Canada à 21 h 30. [*Non vidi.*]

Voir *Présence d'Alain Grandbois* de Jacques Blais, PUL, 1974, p. 252. — Intitulée «Alain Grandbois parle de Georges Rouault», l'émission aurait consisté, on peut du moins le présumer, en une entrevue accordée à Vincent Joly.

Le 27 décembre 1966, Alain Grandbois participe à la série radiophonique *Des livres et des hommes* diffusée à Radio-Canada à 21 h 30. [*Non vidi.*]

Voir *Présence d'Alain Grandbois* de Jacques Blais, PUL, 1974, p. 252. — Interviewé par Gilles Marcotte, Grandbois parle des *Voyages de Marco Polo.*

*En 1967, on aurait consacré une émission de la série télévisée *Canada express* à Alain Grandbois. [*Non vidi.*]

Voir *Ici Radio-Canada: culture-information*, I, 10 (du 20 janvier au 20 février 1967): 8. — Par des reportages diffusés le jeudi à 22 h 30, on présente «certains aspects du Canada peu ou mal connus des Canadiens» — aspects qu'il s'agit de montrer «par l'intérieur en allant, en quelque sorte, du mythe à la réalité».

Le 4 février 1967 à 12 h 2, Alain Grandbois participe à la série radiophonique *l'Histoire... comme ils l'ont faite.* [*Non vidi.*]

Voir *Ici Radio-Canada: horaire*, I, 45 (du 4 au 10 février 1967): 2. — Intitulée «Alain Grandbois ou comment être poète et voyageur», l'émission présente les témoignages d'Alain Grandbois, Gaston Miron et Jacques Brault.

Le 17 février 1967, Grandbois collabore à *Documents.* [*Non vidi.*]

Voir *Ici Radio-Canada: culture-information* (du 20 janvier au 20 février 1967): 11; *Ici Radio-Canada: horaire* (du 11 au 17 février 1967): 8. — Lors de l'émission «*les Lettres de la religieuse portugaise*» réalisée par Gilbert Picard et diffusée sur les ondes de la radio d'Etat à 21 heures, Madeleine Langlois lit un texte de présentation écrit par Grandbois — texte qui sera publié dans la livraison de mai-juin 1967 de *Liberté.* Voir ci-dessus en I.B.3.

Dans le cadre de la série radiophonique *la Jeune Poésie*, on parle d'Alain Grandbois le 31 octobre 1968 à 20 h 33. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois, PUM, 1990, p. 620. — Nous ignorons si on a lu des poèmes de Grandbois au cours de l'émission. Quoi qu'il en soit, *la Jeune Poésie* se propose de donner à l'auditeur moyen le goût «de lire les poètes du Québec». A ce sujet, voir *Ici Radio-Canada*, II, 40 (du 28 septembre au 4 octobre 1968): 9.

Le 17 février 1969, Grandbois participe au *Sel de la semaine*[17]. — L'enregistrement de l'entrevue est disponible à la bibliothèque de l'Université de Montréal.

Voir *Ici Radio-Canada* du 15 au 21 février 1969, p. 5 et 16. — Réalisée par Pierre Castonguay et animée par Fernand Seguin, cette émission est diffusée sur les ondes de la télévision d'Etat de 22 à 23 heures. Au début, on récite «Pris et protégé...», tiré des *Iles de la nuit*. Puis Grandbois parle de sa famille (très aisée), notamment de son grand-père paternel (Michel-Adolphe), de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse, de son frère aîné, Jean-Marie, mort d'une méningite, de la bibliothèque familiale, de ses premières lectures, de ses études, de la pratique des sports (dont la course automobile), de ses voyages (en particulier l'épisode d'Hankéou), de sa vie mondaine, de l'accueil réservé aux *Iles de la nuit* par le grand public et la critique, et de la poésie en général.

Les 1er, 8, 15 et 22 mai 1970, on lit à la radio d'Etat des textes de Grandbois dans le cadre de quatre émissions de la série *Documents*. [*Non vidi.*]

Voir *Ici Radio-Canada* du 25 avril au 1er mai 1970, p. 10 et 21; du 2 au 8 mai 1970, p. 21; du 9 au 15 mai 1970, p. 21; et du 16 au 22 mai 1970, p. 13 et 21. — Les lecteurs sont Paul Hébert, Martine Jeanneret, Louis Aubert, Yvon Thiboutot, Jules-Henri Marchand, Ronald France, Gérard Poirier et Jacqueline Tindel. La diffusion d'une entrevue accordée par Grandbois est répartie sur les trois premières émissions.

Le 4 septembre 1978, on récite de 17 à 18 heures des *Inédits d'Alain Grandbois* sur les ondes de Radio-Canada. — Première d'une série de six émissions radiophoniques. [*Non vidi.*]

Voir les nos 330 à 335 d'*Ici radio FM* (4, 11, 18, 25 septembre, 2 et 9 octobre 1978). — Jacques Brault a puisé ces inédits dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ. Ils sont lus par Ronald France.

17. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois prétend que l'émission a été diffusée le 7 février.

*Dans le cadre de la série *la Poésie québécoise depuis 1940*, on parle d'Alain Grandbois sur les ondes de Radio-Canada le 1er mars 1984 à 19 heures. [*Non vidi.*]

Voir *Ici radio FM* des 18 et 25 février 1984. — Lors de l'émission intitulée «Au seuil de la modernité: Alain Grandbois» et réalisée par Jean Lacroix, Ronald France, Vincent Davy et Jean-Louis Millette lisent un texte de Georges-André Vachon. Nous ignorons si on a récité des poèmes de Grandbois.

D. ANTHOLOGIES, CHOIX DE TEXTES ET CONDENSÉS[18]

ROY, Camille. *Morceaux choisis d'auteurs canadiens.* Montréal, la librairie Beauchemin, 1934, 443 p.[19] — Réimprimé en 1938.

Comprend une «Note de l'auteur» (p. 7) et une «Table des matières» (p. 429-443). De Grandbois, on présente quatre extraits de *Né à Québec* (Messein, 1933): «Vers le Mississipi» («Le départ de Jolliet et Marquette», p. 161-162, «En route», p. 163-164, et «Obstacles», p. 164-167); «Mort du père Marquette», p. 208-211.

«*Les Voyages de Marco Polo*». *Le Recueil*, VIII, 3 (septembre 1941): 88-95[20].

Les extraits du récit de Grandbois (Bernard Valiquette, 1941) proviennent du chapitre XII (p. 141, 143-151), du chapitre XIII (p. 157-159), du chapitre XV (p. 186-188), du chapitre XVII (p. 207) et du chapitre XVIII (p. 217-219).

---

18. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne consacre aucune rubrique aux anthologies.

19. A l'automne de 1992, l'édition critique de *Né à Québec* n'a pas encore paru.

20. A l'automne de 1992, l'édition critique des *Voyages de Marco Polo* n'a pas encore paru.

PARIZEAU, Lucien. *Poésie 46*, 1 (1946): 149 p.

Voir plus haut en I.B.1.

*GRANDBOIS, Alain. «Demain seulement». *Le Devoir* (8 avril 1950): 9.

Ce poème, présenté par Maurice Blain, a d'abord paru dans *Rivages de l'homme*.

**Un demi-siècle de poésie: biennales internationales de poésie*, tome II. Dilbeek, la Maison du poète, 1954, 318 p. [*Non vidi*.]

Voir la *Bibliographie analytique de Alain Grandbois* d'Huguette Gagnon (Université Laval, 1964, p. 22). D'après elle, on présente de Grandbois «Les tunnels planétaires...», «Les mains coupées...», «Les lois éternelles...» et «Pris et protégé...», tirés des *Iles de la nuit*. Une « notice biographique» accompagne les quatre poèmes. A ce sujet voir dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ (204/9/43) le «Rapport — pour la Société des écrivains canadiens — de la Biennale internationale de poésie à Knokke-le-Zoute, Belgique, 2-6 septembre 1954» de Simone Routier, f. 6.

*GRANDBOIS, Alain. «Est-ce déjà l'heure...» et «Les jours...». *La Presse* (23 juin 1954): 51.

Ces deux poèmes ont d'abord paru dans *les Iles de la nuit*.

———. *Le Journal des poètes*, XXIV, 7 (septembre 1954): 4.

On présente «Les tunnels planétaires...», «Les lois éternelles...», «Pris et protégé...», «Les mains coupées...» et «Au delà ces grandes étoiles...», tirés des *Iles de la nuit*; et une version autographe du «Songe». Intitulée «Alain Grandbois, charnel et mystique», une notice biobibliographique, accompagnée d'une photo, occupe le haut de la page.

**Sur*, revue bimestrielle de Buenos Aires, 240 (mai-juin 1956): 60-62. — Edition unilingue espagnole.

De Grandbois, on présente «Con tu vestido...» («Avec ta robe...»), tiré des *Iles de la nuit*; et «El alma amortajada» («L'aube ensevelie»), tiré de *Rivages de l'homme*.

*LEBEL, Maurice. *L'Explication des textes littéraires. Méthode d'explication et choix de textes: textes français et canadiens-*

français. Québec, les Presses universitaires Laval, 1957, xxiii-343 p. — Mention de Grandbois aux p. 312-319.

Comprend une «Table des matières» (p. vii-viii), un «Avertissement» (p. ix-xiii) et un texte intitulé «Méthode et règles essentielles de l'explication des textes littéraires» (p. xiv-xxiii). Non paginée, la «Bibliographie» correspond à la p. 343. Dans l'appendice [coiffé d'un texte intitulé «La littérature canadienne d'expression française» (p. 303-304)], on présente de Grandbois six extraits référencés de *Né à Québec* (Messein, 1933).

**Voix de huit poètes du Canada.* Les disques *Folkways*, FL 9905, 1958. [*Non vidi.*]

Voir *la Presse* du 20 décembre 1958, p. 40. — Musique de François Morel et pochette de Marcelle Ferron. Grandbois récite lui-même «O tourments...», tiré des *Iles de la nuit*; «Le songe» et «L'étoile pourpre», tirés du recueil homonyme. A ce sujet, voir *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais (PUL, 1974, p. 253).

BRAULT, Jacques. *Alain Grandbois.* Montréal et Paris, Fides («Classiques canadiens, 13»), 1re édition, 1958, 96 p. Illustré[21].

Comprend une «Introduction» (p. 5-10); une «Chronologie» (p. 11-13); une «Note bibliographique» (p. 14-18); un choix de textes: «Prose» (p. 9-59) et «Poésie» (p. 60-95), la p. 95 renfermant un «Poème» inédit; une «Table des matières» (p. 96). — De larges extraits de l'«Introduction» et un condensé de la «Chronologie» paraîtront aux p. 1-2 de la livraison d'avril 1963 de *Mes fiches.*

**ROY, G[eorge] R[oss]. *Douze poètes modernes du Canada français/ Twelve Modern French Canadian Poets.* Toronto, The Ryerson Press, 1958, xi-99 p. — Mention de Grandbois aux p. 54-59.

Comporte une «Introduction» (p. v-vi) et une table des matières (p. vii-xi). Cette anthologie des «major French-Canadian writers» comprend le texte français avec la traduction anglaise en regard. De Grandbois, G.R.R. a traduit deux pièces des *Iles de la nuit*: «O tourments...» («O Torments...») et «Pris et protégé...» («Taken and Protected...»).

---

21. Dans la «Bibliographie générale» de *Poésie II* d'Alain Grandbois, les deux éditions de l'opuscule (1958 et 1967) sont classées parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

*SYLVESTRE, Guy. *Anthologie de la poésie canadienne-française*. Montréal, la librairie Beauchemin, 2e édition revue et augmentée, 1958, xxiii-298 p. — Réimprimée en 1961; la première édition, *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française* (Bernard Valiquette, 1942), ne mentionne pas Grandbois; la quatrième édition, 1963, est inchangée en ce qui a trait à Grandbois; réimprimée en 1966 et 1971. — Mention de Grandbois aux p. xx, 179-195.

Comprend une «Introduction» (p. ix-xxiii) et une «Table des matières» (p. 295-298). De Grandbois, G.S. retient «Est-ce déjà l'heure...», «Avec ta robe...» et «Fermons l'armoire...», tirés des *Iles de la nuit*; «Le silence», «Demain seulement», «L'aube ensevelie» et le poème éponyme de *Rivages de l'homme*; «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*. La p. 179 contient une notice biobibliographique.

Mercure de France, CCCXXXIII, 1137 (mai-août 1958): 177 p.

Voir plus haut en I.B.1.

*BONETTI, Pascal, directeur. *Anthologie des poètes français contemporains*, tome V. *De 1866 à nos jours*. Paris, la librairie Delagrave («Pallas»), 1959, 526 p. — Mention de Grandbois aux p. 415-418.

Comprend un «Avertissement» (p. 5) et ces éléments non paginés: une «Table des auteurs du tome V», qui correspond à la p. 521; de même qu'une «Table générale des tomes précédents», qui correspond aux p. 523-526. De Grandbois, dont l'esprit paraît «assez étranger à l'âme canadienne», on présente «Les mille abeilles...», «C'est à vous tous...» et «Les mains coupées...», tirés des *Iles de la nuit*; et «L'aube ensevelie», tiré de *Rivages de l'homme*. La p. 415 contient une notice biobibliographique.

*SMITH, A[rthur] J[ames] M[arshall]. *The Oxford Book of Canadian Verse in English and French*. Toronto, London et New York, The

Oxford University Press, 1960, lvi-445 p. — Réimprimé en 1961 et 1968. — Mention de Grandbois aux p. xlix,192-198.

Comprend une table des matières (p. vii-xxii), une «Introduction» (p. xxiii-li), des remerciements (p. liii-lvi), une bibliographie (p. 431-435), de même qu'un index des auteurs (p. 436-437) et des incipit (p. 438-445). Des *Iles de la nuit*, le compilateur retient «Fermons l'armoire...», et de *Rivages de l'homme*, «Rivages de l'homme» et «Demain seulement».

LEBEL, Maurice. «Histoire de la littérature canadienne-française. Le roman de 1930 à 1955: II. Morceaux choisis». *L'Instruction publique*, IV, 10 (juin 1960): 836-851[22]. — Mention de Grandbois aux p. 840-843.

De Grandbois, un des «romanciers bien connus du Canada français d'aujourd'hui», on présente six extraits référencés de *Né à Québec* (Messein, 1933).

**Lectures littéraires: le français par les textes*, tome II. La Prairie, les Frères de l'Instruction chrétienne, 1961, 376 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 57-59, 358.

Contient un «Avant-propos» (p. 5-7), des «Notices biobibliographiques» (p. 347-370), une «Table des matières» (p. 371-373) et un «Index des auteurs» (p. 374-376). Tome consacré aux «Descriptions», «Poésies diverses», «Lettres familières». De Grandbois, on cite un passage édifiant de *Né à Québec*, «La mort du père Marquette» (Messein, 1933, p. 209-211), incorporé dans la partie «Narrations: contes et récits».

MANDEL, Eli, et Jean-Guy PILON, directeurs. *Poetry 62*. Toronto, The Ryerson Press, 1961, 116 p.

Voir plus haut en I.B.1.

22. A l'automne de 1990, l'édition critique de *Né à Québec* n'a pas encore paru. Cette note concerne aussi l'entrée suivante.

*«Les voix du Canada». *La Voix des poètes*, 10 (octobre-décembre 1961): 49-64. — Mention de Grandbois aux p. 49-50. Vraisemblablement compilé par René Garneau.

Ce numéro de la revue trimestrielle publiée à Paris comprend une anthologie où l'on a réuni treize poètes canadiens: six anglophones et sept francophones. De Grandbois, on retient «Rivages de l'homme».

BOSQUET, Alain. *La Poésie canadienne.* Montréal, HMH, et Paris, Seghers, 1re édition, 1962, 222 p. — Mention de Grandbois aux p. 13, 17, 27-38[23]. — La deuxième édition (*Poésie du Québec*, 1966, 275 p.) est inchangée en ce qui a trait à Grandbois.

Comprend une «Introduction» (p. 11-25) et une «Table» (p. 221-222). De Grandbois, on présente «Aube», d'abord paru dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*; «Demain seulement», tiré de *Rivages de l'homme*; «L'étoile pourpre» et «Le sourire», tirés de *l'Etoile pourpre.* La p. 27 contient une notice biobibliographique.

*LEBEL, Maurice. «Histoire de la littérature canadienne-française: la poésie canadienne-française». *L'Instruction publique*, VI, 8 (avril 1962): 640-655. — Mention de Grandbois aux p. 640, 642 et 648.

Comprend un texte de présentation (p. 640-642). De Grandbois, un des «poètes authentiques du Canada français», on présente «Rivages de l'homme».

*CHATILLON, Pierre, compilateur, et Yvon THIBOUTOT, directeur. *Arpents de neige: évocation poétique du Canada français.* Vincennes, le Théâtre Daniel Sorano [1963], iii-34 p. — Mention de Grandbois

23. La «Bibliographie générale» de *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet ouvrage parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

aux p. 18-22. — D'abord donné à Paris en 1963, ce spectacle sera présenté dans une nouvelle version au théâtre de l'Egrégore du 15 février au 5 mars 1967.

Anthologie de la poésie canadienne-française qui développe le thème de la solitude. Ce spectacle (auquel on a intégré des chansons) vise à dégager la naissance et l'évolution de la conscience d'une nation. De Grandbois, on récite «Demain seulement», tiré de *Rivages de l'homme*, et «Ah toutes ces rues...», tiré des *Iles de la nuit*.

Selected Poems. Traduction de Peter Miller. Toronto, Contact Press, 1964, xiii-101 p.[24] — Certaines de ces traductions ont été récitées sur les ondes de la CBC avant la sortie du volume («Acknowledgements» p. vii-viii).

Outre des remerciements, ce choix de textes comprend une table (p xii-xiii) et une introduction, «Alain Grandbois: b. 1900 at St. Casimir de Portneuf, P.Q.» (p. ix-xi), où P.M. déclare que les Canadiens anglais peuvent être fiers, à l'instar de leurs compatriotes francophones, d'Alain Grandbois. On présente le texte français avec la traduction anglaise en regard de dix poèmes des *Iles de la nuit*, de quatre poèmes de *Rivages de l'homme*, de sept poèmes de *l'Etoile pourpre* et des deux poèmes parus dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*.

*«Five Poems: Alain Grandbois Translated by Peter Miller». *The Tamarack Review*, 31 (printemps 1964): 30-39. — Ce numéro est un recueil unilingue anglais de textes canadiens-français.

Le texte liminaire (p. 30-31) s'inspire de Fernand Ouellette. P.M. présente «Ah! All Those Streets...» («Ah toutes ces rues...») et «Is it Already the Hour...» («Est-ce déjà l'heure...»), tirés des *Iles de la nuit*; «The Shrouded Dawn» («L'aube ensevelie»), tiré de *Rivages de l'homme*; «Wedding» («Noces»), tiré de *l'Etoile pourpre*; et «The Void» («Le vide»), d'abord paru dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*.

*«*Poèmes*». *Québec 64*, I, 1 (mai 1964): 5-13.

«O tourments...», «C'est à vous tous...», «Est-ce déjà l'heure...» et «Que la nuit soit parfaite...» ont d'abord paru dans *les Iles de la nuit*; «Libération», «Le

24. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* classe cet ouvrage parmi les «Œuvres d'Alain Grandbois».

tribunal» et «Les absentes», dans *Rivages de l'homme*. Ces pièces ont été reprises dans *Poèmes* (l'Hexagone, 1963).

**Lectures littéraires: le français par les textes*, tome IV. La Prairie, les Frères de l'Instruction chrétienne [1965], 860 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 294-304, 827.

Comprend un «Avant-propos» de Robert-Eugène Marcotte (p. 3-7), une «Initiation à l'histoire littéraire» (p. 799-810), des «Notices biobibliographiques» (p. 811-850), une «Table des matières» (p. 851-856) et un «Index des auteurs» (p. 857-860). On présente un extrait de *Né à Québec* (Messein, 1933, p. 224-227): «Sur le front commercial»; plusieurs extraits d'*Avant le chaos* (Moderne, 1945): «A Hanoi, au Viêt-nam» («Tania», p. 53-54, 68-69, 71, 78-79), et «Concours de natation» («Grégor», p. 102-105); et un extrait des *Iles de la nuit*: «Fermons l'armoire...».

*DUDEK, Louis. *Poetry of Our Time*. Toronto, The Macmillan Company of Canada, 1965, xxii-376 p. — Réimprimé en 1966. — Mention de Grandbois aux p. 260-265, 355.

Comprend des remerciements (p. v-xi); une table des matières (p. xiii-xxii); «An Introduction of Twentieth-Century Poetry Including Modern Canadian Poetry» (p. 1-21); des sections intitulées: «Study Aids» (p. 305-362) et «Poems for Comparison and Contrasts» (p. 363-364); une bibliographie (p. 365-367); et un index des auteurs (p. 368-376). De Grandbois, on présente la version originale de trois poèmes. Chacune est suivie de la traduction de L.D.: «Ce qui reste» («What Remains») et «L'enfance oubliée» («Forgotten Childhood»), tirés de *l'Etoile pourpre*; et «C'est à vous tous...» («It Is to All of You...»), tiré des *Iles de la nuit*. La p. 260 comporte une notice biobibliographique.

*THERIO, Adrien. *Conteurs canadiens-français: époque contemporaine*. Montréal, la librairie Déom, 1re édition, 1965, 324 p. — Mention de Grandbois aux p. 67-77. — La deuxième édition (1970) est inchangée en ce qui a trait à Grandbois.

Comporte un «Avant-propos» d'A.T. (p. 9-12) et une «Table des matières» non paginée qui correspond aux p. 323-324. Présente des récits brefs de vingt-trois auteurs qui ont publié au cours des vingt-cinq dernières années. De Grandbois, le compilateur a choisi «Fleur-de-Mai», tiré d'*Avant le chaos* (HMH, 1964, p. 197-212). La p. 68 consiste en une notice biobibliographique.

*«The Ambiguous Dawn (Ce qui reste)». *Edge*, 4 (printemps 1965): 64 et 69.

La version originale du poème tiré de *l'Etoile pourpre* suit la traduction de Gwladys Violet Downes.

**The Literary Review*, VIII, 4 (été 1965): 432-576. — Numéro unilingue anglais sur la littérature moderne du Canada. — Mention de Grandbois aux p. 434, 536-538.

De Grandbois, «the most distinguished living poet of French Canada», on présente trois poèmes traduits par Peter Miller: «What Comes to me...» («Ce qui me vient...») et «May the Night be Perfect...» («Que la nuit soit parfaite...»), tirés des *Iles de la nuit*; et «The Smile» («Le sourire»), tiré de *l'Etoile pourpre*. Une notice de la p. 434 se rapporte à Grandbois.

*DENISON, MERRILL. «*Au pied du Courant: l'histoire Molson*, traduit par Alain Grandbois». *Digeste éclair*, II, 7 (juillet 1965): 101-129.

Condensé de l'ouvrage paru chez Beauchemin en 1955. L'encadré de la quatrième page de couverture ressemble à un vient de paraître.

*GRANDBOIS, Alain. *Métro-Express* (3 août 1965): 14.

Extraits du poème «Au delà ces grandes étoiles...» d'abord paru dans *les Iles de la nuit*. Ils sont coiffés du titre: «Le thème de la femme dans l'art contemporain».

*CABIAC, Pierre. *Feuilles d'érable et fleurs de lys: anthologie de la poésie canadienne-française*, tome II. [Paris], la Diaspora française («les Essais») [1966], 248 p. — Mention de Grandbois aux p. 31-33, 134-145.

Comprend une «Table des matières» (p. 247-248). Dans son texte de présentation («Alain Grandbois», p. 134-140), P.C. fait aborder le «sur-poète» aux «Iles de la prière». Il présente «Pris et protégé...», «Est-ce déjà l'heure...» et «Fermons l'armoire...», tirés des *Iles de la nuit*; «Rivages de l'homme»; et «Le sourire», tiré de *l'Etoile pourpre*. — Mention de Grandbois à la p. 12 de l'«Introduction générale» (tome I, 1965, 249 p.).

BRAULT, Jacques. *Alain Grandbois.* Montréal et Paris, Fides («Classiques canadiens», 13), Nouvelle édition revue et corrigée, 1967, 96 p. Illustré.

La «Chronologie» (p. 13-15) et la bibliographie (p. 15-21) sont mises à jour. Quant au choix de textes (qui commence ici par les poèmes), il diffère un peu de celui de la 1re édition (1958).

*SMITH, A[rthur] J[ames] M[arshall]. *Modern Canadian Verse in English and French.* Toronto, The Oxford University Press, 1967, xxvi-426 p. — Mention de Grandbois aux p. xvii, 30-39.

Comporte une table des matières (p. v-xvi), des remerciements (p. xix-xxvi) et un index des poètes (p. 425-426). Dans sa préface (p. xvii-xviii), A.J.M.S. dit que les morceaux choisis sont «representative of the variety and quality of the best work being done in Canada today». Il définit également ce qu'il entend par «modern Canadian poetry». De Grandbois, il présente «L'étoile pourpre», «Noces» et «Cris».

*SYLVESTRE, Guy, et H. Gordon GREEN. *Un siècle de littérature canadienne/A Century of Canadian Literature.* Montréal, HMH, et Toronto, The Ryerson Press, 1967, xxxi-599 p. — Mention de Grandbois aux p. xiii, 109-110, 252-256.

Publié à l'occasion du centenaire de la fédération, cet ouvrage comprend une préface de H.G.G. (p. ii, iv, vi) et de G.S. (p. iii, v, vii), une introduction de H.G.G. (p. viii, x, xii, xiv) et de G.S. (p. ix, xi, xiii, xv), des remerciements (p. xiv, xvi-xviii) et une table des matières (p. xix-xxxi). De Grandbois, on présente «Dernières années» (*Né à Québec*, Messein, 1933, p. 252-254), «Parmi les heures...» et «Fermons l'armoire...», tirés des *Iles de la nuit.*

*GRANDBOIS, Alain. «Les beaux poèmes: 'Fermons l'armoire...'». *Digeste éclair*, IV, 9 (septembre 1967): 53-54.

Reprise des strophes 1, 2 et 4 du poème d'abord paru dans *les Iles de la nuit.*

*————. *Maintenant*, 68-69 (15 septembre 1967): 268.

On reproduit «Ces murs protecteurs...» qui ont d'abord paru dans *les Iles de la nuit.*

BESSETTE, Gérard. *De Québec à Saint-Boniface: récits et nouvelles du Canada français*. Toronto, Macmillan of Canada, 1968, x-286 p.[25] — Mention de Grandbois aux p. 61-82.

Comprend une «Table des matières» (p. v-vi), une «Introduction» (p. ix-x) et des remerciements (p. 286). Destiné aux étudiants anglophones, l'ouvrage présente dix-neuf morceaux de seize auteurs. Il contient des notes infrapaginales et un questionnaire à la fin de chaque texte. De Grandbois dont les poèmes sont supérieurs aux nouvelles, G.B. a choisi «Ils étaient deux commandos» qui mérite de figurer dans toutes les anthologies. Il omet la troisième partie du récit (HMH, 1964, p. 243-269 pour les deux premières parties).

BESSETTE, Gérard, Lucien GUESLIN et Charles PARENT. *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes: des origines à nos jours*. [Montréal], le Centre éducatif et culturel, 1968, 704 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 204, 241-256, 270, 274-275.

Contient une «Préface» (p. 5-11), une «Table des illustrations» (p. 696) et des matières (p. 697-704). Des données historiques et critiques encadrent les textes choisis. Ils sont suivis d'un questionnaire et, souvent, de suggestions de recherche. Les extraits (référencés) relatifs à Grandbois proviennent d'*Avant le chaos* («Grégor»), de *Né à Québec*, des *Iles de la nuit* («Pris et protégé...», «Ce qui me vient de toi...», «Ce feu qui brûle...», «Ah toutes ces rues...» et «Fermons l'armoire...»), de *Rivages de l'homme* («Demain seulement»), et de *l'Etoile pourpre* («Noces»).

*BIDA, Constantin. *Poésie du Québec contemporain*. Montréal, la librairie Déom («Etudes slaves de l'Université d'Ottawa», 2), 1968, 205 p. — Mention de Grandbois aux p. 6, 8-9, 16-17, 43-57.

Comprend une «Préface» en français de C.B. (p. 5-6), une introduction en français et en ukrainien où Cécile Cloutier Wojciechowska s'inspire (sans le préciser) de Clément Marchand et de Michel van Schendel (p. 7-19), et une «Table des matières» non paginée qui correspond aux p. 197-205. Comporte le texte français avec la traduction ukrainienne en regard de dix-huit poètes. De Grandbois,

---

25. La «Bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois classe cette anthologie et la suivante parmi les «Articles sur *Avant le chaos*».

Borys Olexandriv a traduit «Avec ta robe...», tiré des *Iles de la nuit*; «Demain seulement», tiré de *Rivages de l'homme*; et «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*.

BRAULT, Jacques. *Alain Grandbois.* Montréal, l'Hexagone, et Paris, Seghers («Poètes d'aujourd'hui», 172), 1968, 190 p. Illustré. — Due à C.R.P. May, la traduction d'un extrait des p. 48-49 paraîtra sous le titre «The Themes of Love and Death in the Poetry of Alain Grandbois» dans *Ellipse*, 7 (printemps 1971): 28[26].

Comprend un texte de présentation (p. 5-92), une «Bibliographie» (p. 185-186), une «Table des illustrations» (p. 187) et des matières (p. 189-190). Le «Choix de textes» présente vingt-huit poèmes (p. 94, 96-153) et des proses (p. 95, 154-183), dont le texte intégral de «Julius» (*Avant le chaos*, HMH, 1964, p. 225-241).

*RENAUD, André. *Recueil de textes littéraires canadiens-français.* Montréal, le Renouveau pédagogique, 1968, 320 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 166-177.

Comprend des «Indications pratiques» (p. 7), un «Index des genres» (p. 8-9) et des auteurs (p. 9), une table des matières (p. 314-317) et des remerciements (p. 318-320). A.R. présente des extraits d'*Avant le chaos* (HMH, 1964): «Avant-propos» (p. 7-8) et «Tania» (p. 58-59); des *Iles de la nuit*: «Parmi les heures...», «Le feu gris...», «Pris et protégé...» et «Avec ta robe...»; de *Rivages de l'homme*: «Poème» 5, «L'ombre du songe», «Chrysalide» et «Le cerceau»; et de *l'Etoile pourpre*: «Petit poème pour demain», «L'enfance oubliée» et «Ce qui reste».

*GRANDBOIS, Alain. «Noces». *Poésie*, III, 3 (été 1968): 6-8.

Ce poème a d'abord paru dans *l'Etoile pourpre.*

*COTNAM, Jacques. *Poètes du Québec 1860-1968.* Montréal, Fides («Bibliothèque canadienne-française»), 1re édition, 1969, 222 p. — Mention de Grandbois aux p. 8, 76-85. — Les 2e (Fides,

26. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe l'ouvrage de Brault parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques», et la traduction de May, parmi les «Etudes sur la poésie».

«Bibliothèque québécoise», 1982, 251 p.) et 3e éditions [Bibliothèque québécoise («Littérature»), 1992, 241 p.] demeurent inchangées en ce qui a trait à Grandbois.

Comprend un texte liminaire (p. 8-11), une «Bibliographie» (p. 12-19), un «Index alphabétique» (p. 215-221) et une «Table des matières» (p. 222). De Grandbois, J.C. présente «Que la nuit soit parfaite...» et «Avec ta robe...», tirés des *Iles de la nuit*; «Les absentes» et «Rivages de l'homme», tirés du recueil homonyme; et «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*.

*SEGHERS, Pierre. *Le Livre d'or de la poésie française contemporaine de 1940 à 1960*, tome I. Verviers (Belgique), Gérard & Co («Marabout université», 174), 1969, 382 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 352-356.

Comprend un texte de P.S. intitulé «Sur la poésie» (p. 5-30). La «Table des matières» du tome I se trouve à la fin du tome II (p. 374-376). De Grandbois, on présente «Ah toutes ces rues...», tiré des *Iles de la nuit*, et deux courts textes en prose réunis sous le titre «A propos de la poésie» que le compilateur affirme avoir extrait de *Liberté 60*. En réalité, le premier provient d'«A propos de la poésie», court essai d'abord paru dans la livraison de mars-avril 1952 d'*Amérique française* (p. 34), et le second, de la «Préface» à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau (Malte, 1951, p. 7).

*TOUGAS, Gérard. *Littérature canadienne-française contemporaine*. Toronto, The Oxford University Press, 1969, x-310 p. — Mention de Grandbois aux p. 3, 140, 150-160, 169-170, 177, 217, 220.

Comprend une «Table des matières» (p. v-ix) et des «Remerciements» (p. x). Les extraits sont précédés d'un «Avant-propos» (p. 1-2) et de deux autres textes du compilateur: «Qu'est-ce que la littérature canadienne-française?» (p. 3-6) et «La langue française au Canada» (p. 7-10). Destinant son recueil aux étudiants anglophones, G.T. retient plus de prosateurs que de poètes. De Grandbois, il présente «Parmi les heures...», tiré des *Iles de la nuit*, «Le silence», tiré de *Rivages de l'homme*, et «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*. Un commentaire sur la poésie grandboisienne se trouve aux p. 150-151.

*WEBER, Karl L., Ramon J. HATHORN et Neal R. JOHNSON. *Poésie de la France et du Canada français*. Don Mills (Ontario), Longmans

Canada [1969], xvii-427 p. — Mention de Grandbois aux p. 289, 331-336.

Comprend des remerciements (p. v-vi), une table des matières (p. vii-xv), une préface (p. xvii), un lexique (p. 345-424) et un index des titres (p. 425-427). De Grandbois, «a master of language» et «the dean of French-Canadian poets», on présente «Pris et protégé...», «Les jours...» et «Que la nuit soit parfaite...», tirés des *Iles de la nuit*; «Poème» 5 et «L'ombre du songe», tirés de *Rivages de l'homme*; et «Minuit», d'abord paru dans *le Devoir* du 20 octobre 1962.

*«Let us Close the Cupboards...». *Edge*, 9 (été 1969): 27-28.

Cette traduction de «Fermons l'armoire...», tiré des *Iles de la nuit*, est de Frederick William Cogswell.

*COGSWELL, Fred[erick William]. *One Hundred Poems of Modern Quebec.* Fredericton, The Fiddlehead Poetry Books, 1970, 91 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. 7-13.

Comprend une table des matières (p. 3-5). De Grandbois, on présente «This Day» («Ce jour», d'abord paru dans *Poetry 62*, anthologie compilée par E. Mandel et J.-G. Pilon); «Let us Close the Cupboards...» («Fermons l'armoire...») et «O Sorrows...» («O tourments...»), tirés des *Iles de la nuit*; «The New Sun» («Le soleil neuf»), «The Spell» («Le sortilège»), «What Is Left» («Ce qui reste») et «The Dead Sea of Our Sixteen Years» («La morte de nos seize ans»), tirés de *l'Etoile pourpre.*

*GLASSCO, John. *The Poetry of French Canada in Translation.* Toronto, The Oxford University Press, 1970, xxvi-270 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. xviii-xix, xxiii, 68-79.

Comprend une table des matières (p. v-xvi), une «Introduction» (p. xvii-xxiv), des remerciements (p. xxv-xxvi), un index des poètes (p. 261-265) et des traducteurs (p. 266-270). De Grandbois, Gwladys Violet Downes a traduit «Cœur» («Heart») et «Ce qui reste» («The Ambiguous Dawn»); Peter Miller, «Est-ce déjà l'heure...» («Is it Already the Hour...»); et Eldon Grier, «Avec ta robe...» («With Your Dress...»), «Cris» («Cries»), «Pris et protégé...» («Held and Secured...»), «La part du feu» («The Fire's Share») et «Fermons l'armoire...» («Close the Cabinet...»).

*GRANDBOIS, Alain. *Poèmes choisis.* Montréal, Fides («Bibliothèque canadienne-française»), 1970, 141 p. [*Non vidi.*]

Voir le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* de Réginald Hamel *et al.* (Fides, 1989, p. 625). — Ces *Poèmes choisis*, qui semblent introuvables dans les bibliothèques universitaires du Canada, ne sont signalés ni dans le premier tome de la *Bibliographie du Québec: index 1968-1973* (BNQ, 1975) ni dans la *Bibliographie des éditions Fides 1937-1987* de Jean-Rémi Brault (Fides, 1987). Dans une lettre du 21 octobre 1992, Jeannine Messier-LaRochelle, secrétaire à l'édition de la maison Fides, écrit: «J'ai fait toutes les recherches nécessaires et aucune piste n'a pu me confirmer la publication effective de ce recueil.»

*VIATTE, Auguste. *Anthologie littéraire de l'Amérique francophone: littératures canadienne, louisianaise, haïtienne, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane.* Sherbrooke, le Centre d'étude des littératures d'expression française (CELEF), l'Université de Sherbrooke, 1re édition, 1971, 519 p. — Mention de Grandbois aux p. 165-172.

Comprend des «Remerciements» (p. 4), un «Avant-propos» d'Antoine Naaman (p. 7-8), une «Préface» d'A.V. (p. 9-10), un «Index des noms propres et des titres» (p. 491-508) et une «Table des matières» (p. 509-519). Présente deux extraits référencés de *Né à Québec* (Messein, 1933), «Fermons l'armoire...», tiré des *Iles de la nuit*, et «Demain seulement», tiré de *Rivages de l'homme*. La p. 165 comporte une notice biobibliographique.

*BURGHARDT, Wolfram. *Poésie/Québec: de Saint-Denys Garneau à nos jours.* Montréal, le Jour [et New York, Vydavnytstvo Niou-Yorksoy krupy], 1972, 345 p. — Mention de Grandbois aux p. 48-67, 328-329.

Comprend un texte liminaire en ukrainien de W.B. (p. 5-7), des «Notes» biobibliographiques (p. 323-338) et une «Table» (p. 339-345). De Grandbois, on présente le texte français avec la version ukrainienne en regard d'«A propos de la poésie», tiré de la «Préface» à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau (Malte, 1951, p. 7) et de «Rencontre avec... Alain Grandbois» de Guy Robert, compte rendu d'entrevue d'abord paru aux p. 18-19 du *Devoir* du 26 octobre 1963 (quatre courts extraits traduits par W.B.); d'«Avec ta robe...», tiré des *Iles de la nuit*; de «Demain seulement», tiré de *Rivages de l'homme*; du «Sourire» (traduit par W.B.) et de

«Noces», tirés de *l'Etoile pourpre*. Trois des cinq traductions sont de Borys Oleksandriv. Une notice des p. 328-329 se rapporte à Grandbois.

**Svetova Literatura*, revue tchèque probablement publiée à Prague. [*Non vidi.*]

Voir «Que diriez-vous de lire de la poésie québécoise en tchèque?» de Pierre Larivière dans *le Soleil* du 29 janvier 1972, p. 48. — Dans une entrevue accordée quelques jours avant Noël, Jan Rubes, collaborateur à *Svetova Literatura*, déclare qu'il prépare un panorama de la poésie québécoise contemporaine. Précédé d'un avant-propos sur le «conflit de culture» dont le Québec est la scène, le numéro de la revue tchèque comprendra la traduction de huit poètes dont Grandbois.

*DOWNES, G[wladys] V[iolet]. *When we Lie Together.* Vancouver, The Klanak Press, 1973, 32 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. 10 et 20.

Comprend des remerciements (p. 5), une table des matières (p. 7) et une préface (p. 9-11). De Grandbois, G.V.D. présente sa traduction de «Ce qui reste» («The Ambiguous Dawn»), pièce tirée de *l'Etoile pourpre.*

*WEAVER, Robert, et William TOYE. *The Oxford Anthology of Canadian Literature.* Toronto, The Oxford University Press, 1973, xiv-546 p. Illustré. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. 174-177, 536.

Comprend une table des matières (p. iii-vi), un index des auteurs (p. vii-viii), des remerciements (p. viii-xi), une préface (p. xiii-xiv), un index des thèmes et sujets (p. 535-541) et une bibliographie (p. 542-546). De Grandbois, «the best poet of his generation», on présente «Cries» («Cris»), traduit par Eldon Grier et tiré de *l'Etoile pourpre*. La p. 174 consiste en une notice biobibliographique.

**Ellipse*, 14-15 (1974): 3-81.

Comprend un «Avant-propos» (p. 4-5) et sa traduction anglaise («Introduction», p. 6-7). De Grandbois, on présente des extraits de *Né à Québec* traduits en anglais par Sheila Fischman; le texte français avec la traduction anglaise en regard de six poèmes tirés des *Iles de la nuit*, de trois poèmes tirés de *Rivages de l'homme*, de deux poèmes tirés de *l'Etoile pourpre*, et du petit essai sur la poésie paru dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*. — Enfin, on offre en traduction quelques textes sur Grandbois publiés dans le même numéro de *Liberté*: «Alain Grandbois, rue

Racine» de René Garneau, et les «Témoignages» d'Alfred DesRochers, Yves Préfontaine, Jacques Godbout et Michèle Lalonde.

*SYLVESTRE, Guy. *Anthologie de la poésie québécoise.* Montréal, la librairie Beauchemin, 7e édition, 1974, xxiv-412 p. — Mention de Grandbois aux p. xxi, 168-187.

Aux poèmes des 2e (1958), 3e (1961), 4e (1963), 5e (1966) et 6e éditions (1971), la 7e ajoute «Parmi les heures...», tiré des *Iles de la nuit.*

*«Poésie du Québec». *Poésie 1*, 35 (janvier-février 1974): 120 p. — Mention de Grandbois aux p. 13, 69-78.

Comprend un «Editorial» des éditeurs intitulé «Une langue pour se battre» (p. 8-10) et un texte liminaire de Jacques Rancourt, «Nos premiers modernes» (p. 11-15). De Grandbois, on présente «Ces murs protecteurs...» et «Ah toutes ces rues...», tirés des *Iles de la nuit*; «L'aube ensevelie», tiré de *Rivages de l'homme*; «Le sortilège» et «La part du feu», tirés de *l'Etoile pourpre.* La p. 69 consiste en une notice biobibliographique et un extrait de l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault (Seghers, 1968, p. 82).

GREFFARD, Madeleine. *Alain Grandbois.* Montréal, Fides («Ecrivains canadiens d'aujourd'hui», 12), 1975, 191 p. Illustré[27].

Contient une «Introduction à l'œuvre d'Alain Grandbois» (p. 9-101) et un «Choix de textes» (p. 103-173): six proses, dont le texte de la conférence sur les «Voyages» donnée le 14 avril 1953, et trente et une poésies. Comprend en outre une «Chronologie» de Grandbois (p. 175-176), une «Chronologie comparée des principales publications québécoises de 1930 à 1960» (p. 177-181), une «Bibliographie» (p. 183-187) et une «Table des matières» (p. 189-191).

*COGSWELL, Fred[erick William]. *The Poetry of Modern Quebec: An Anthology.* Montréal, The Harvest House («French Writers of

27. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet ouvrage parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

Canada»), 1976, 206 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. 5-6, 19-29.

Comprend une préface (p. 5-8), une table des matières (p. 11-17) et des remerciements (p. 203-206). De Grandbois, dont la poésie «is a celebration of life in all its phases», F.W.C. a traduit «Ce jour» («This Day»), d'abord paru dans *Poetry 62*; «Fermons l'armoire...» («Let us Close the Cupboards») et «O tourments...» («O Sorrows...»), tirés des *Iles de la nuit*; «Amour» («Love»), «Le soleil neuf» («The New Sun»), «Le sortilège» («The Spell»), «La morte de nos seize ans» («Teen-Age Death») et «Ce qui reste» («What Is Left»), tirés de *l'Etoile pourpre.*

*PHILIPPART, L., directeur. *Littérature de langue française hors de France: anthologie didactique.* Sèvres, la Fédération internationale des professeurs de français, 1976, 704 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 431, 452-454, 685.

Divisée en neuf parties (dont chacune est précédée d'une «Introduction historique»), cette anthologie comprend un «Propos liminaire» de L.P. (p. 5-14), des «Tableaux synoptiques» (p. 659-697), un «Index des écrivains présentés» (p. 698-699) et une «Table des matières» (p. 700-704). De Grandbois, «considéré comme un grand moderne de la poésie québécoise», on présente un extrait du «Silence», tiré de *Rivages de l'homme.* La p. 452 consiste en une notice biobibliographique.

*ANDRITOIU, Al[exandru], et Ursula SCHIOPU. *Antologie de poezie canadiana de limba franceze.* Bucuresti, Editura Minerva, 1976, xvi-329 p. — Edition unilingue roumaine. — Mention de Grandbois aux p. vi, xi-xii, 117-130.

Comprend un avant-propos (p. x-xiv), une note des deux traducteurs (p. xv-xvi), un index des auteurs (p. 317-319) et une table des matières (p. 321-329). De Grandbois, on présente «Strigatele» («Cris») et «Steaua purpurie» («L'étoile pourpre»), tirés du recueil homonyme; et «O toate strazile acestea...» («Ah toutes ces rues...»), tiré des *Iles de la nuit.* La p. 117 contient une notice biobibliographique.

*TREPANIER, Rita. *Appel: poèmes.* Illustrations de Lisette Mathieu. [S. l., s. é.], 1977, 35 f. — Reproduction en fac-similé du manuscrit autographe.

Ces prétendues poésies s'assortissent de dix-huit extraits de *Poèmes* d'Alain Grandbois.

*Dans le cadre de *Rythmes et fête à la mémoire d'Alain Grandbois*, un récital a lieu le 17 octobre 1977 à la Bibliothèque nationale du Québec.

Voir «Sortilège» de Françoise M. Dufresne dans la livraison de décembre 1977 du *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, p. 4 et 5. — Monique Miller et Gérard Poirier lisent, entre autres poèmes, «C'est à vous tous...», «Employant toutes ses forces...», «Les glaïeuls...» «Pâleur étincelante...» et «Parmi les heures...», tirés des *Iles de la nuit*; «Le silence», «La danse invisible», «Demain seulement» et «Rivages de l'homme», tirés du recueil homonyme; «Rien», «L'enfance oubliée», «Le sourire», «Cœur» et «Le sortilège», tirés de *l'Etoile pourpre.* Musique de Jean-Philippe Beaudin et chorégraphie de Ludmilla Chiriaeff.

*COLOMBO, John Robert. *The Poets of Canada.* Edmonton, The Hurtig Publishers, 1978, 303 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. 110-111.

Comprend une table des matières (p. 6-12), une préface (p. 13-18), des remerciements (p. 289-298), un index des traducteurs (p. 299) et des poètes (p. 301-303). Grandbois, «the world traveller, poet and writer», est représenté par la traduction qu'a donnée Peter Miller de «C'est à vous tous...» («It Is to All of You...»), tiré des *Iles de la nuit.* La p. 110 contient une notice biobibliographique.

*DAYMOND, Douglas, et Leslie MONKMAN. *Literature in Canada*, tome II. Toronto, Vancouver, Calgary et Montréal, Cage Educational Publishing, 1978, xii-761 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. 108-116 et 732.

Comprend une table des matières (p. v-x), une préface (p. xi-xii), une bibliographie (p. 723-747), un «Index» (p. 749-753) et des remerciements (p. 754-761). De Grandbois, «one of the most significant figures in the development of modern poetry in Quebec», on propose la traduction que Peter Miller a don-

née d'«Avec ta robe...» («With Your Dress...»), «Est-ce déjà l'heure...» («Is it Already the Hour...»), et D.G. Jones, de «Fermons l'armoire...» («Let us Close the Cupboard...»), trois pièces tirées des *Iles de la nuit*; A. Poulin, de «Noces» («Wedding»), et Gwladys Violet Downes, de «Ce qui reste» («The Ambiguous Dawn»), deux pièces tirées de *l'Etoile pourpre*; et Sheila Fischman, d'un passage de *Né à Québec* (*Born in Quebec: Louis Jolliet*): «The Discovery of the Mississippi». La p. 108 contient une notice biobibliographique.

*KUSHNER, Eva Dubska, *et al. Oda a Szent Lörinc-Folyohoz: Québec mai francia költészete*. [S. l.], Europa Könyvkiado («Modern Konyvtar», 367), 1978, 315 p. — Edition unilingue hongroise. — Mention de Grandbois aux p. 11-23, 290, 297, 300-301 et 303.

Comprend des remerciements (p. 4-5), un texte liminaire de Köpeczi Béla, intitulé «Québecröl, Népéröl, Kulturajarol» (p. 7-9), une postface d'E.D.K. (p. 287-309) et une table des matières (p. 311-315). De Grandbois, on présente les traductions que Szabo Ede a données de «Parmi les heures...» («Az orak közben...») et de «Ce qui me vient...» («Ami töled arad»), tirés des *Iles de la nuit*; de «Noces» («Nasz») et de «Cris» («Kialtasok»), tirés de *l'Etoile pourpre*. La p. 11 consiste en une notice biobibliographique.

**Des témoins de l'enfance: recueil d'extraits tirés de la littérature québécoise des années 1960 à 1979.* Montréal, le ministère des Affaires culturelles, la Bibliothèque nationale du Québec, 1979, 147 p. Illustré. — Mention de Grandbois à la p. 50.

Ouvrage édité à l'occasion d'une exposition organisée dans le cadre de l'Année internationale de l'Enfant. Comprend une «Introduction» (p. 9-10), une «Table des matières» (p. 141-144) et une «Liste des auteurs et des œuvres cités» (p. 147). De Grandbois, on présente «L'enfance oubliée», tiré de *l'Etoile pourpre*.

*LE BEL, Michel, et Jean-Marcel PAQUETTE. *Le Québec par ses textes littéraires (1534-1976)*. Montréal, France-Québec, 1979, 387 p. — Mention de Grandbois aux p. 182-183.

Comprend un «Avertissement» (p. 3) et une «Table des matières» (p. 383-387). De Grandbois, «père de la poésie moderne au Québec», on présente «C'est à vous tous...» et «Pris et protégé...», tirés des *Iles de la nuit*. La p. 182 contient une notice biobibliographique.

*DIONNE, René, et Gabrielle POULIN. *Anthologie de la littérature québécoise*, tome IV. *L'Age de l'interrogation: 1937-1952.* Sous la direction de Gilles Marcotte. Montréal, la Presse, 1980, 463 p. — Mention de Grandbois aux p. 2-5, 11-45 et 457.

Comprend une «Table des matières» non paginée qui correspond aux p. iii-ix, une «Introduction» de R.D. intitulée «De la campagne à la ville» (p. 1-5) et une «Table des références» (p. 457-463). De Grandbois, on présente des proses: «Le combat du Long-Sault» (*Né à Québec*, Messein, 1933), «Julius» (*Avant le chaos*, HMH, 1964), «Paris» et «Un peu en Chine et la dysenterie amibienne» (*Visages du monde*, HMH, 1971); et des poésies: «O tourments...», «Avec ta robe...», «Que la nuit soit parfaite...», «Ce feu qui brûle...», «Ah toutes ces rues...» et «Fermons l'armoire...», tirés des *Iles de la nuit*, «Poème» (16) et «Rivages de l'homme», tirés du recueil homonyme, «Amour», «Le sortilège», «Noces» et «Cris», tirés de *l'Etoile pourpre*. La p. 11 contient une notice biobibliographique.

*MAILHOT, Laurent, et Pierre NEPVEU. *La Poésie québécoise des origines à nos jours: anthologie.* Sillery, les Presses de l'Université du Québec, et Montréal, l'Hexagone, 1re édition, 1981, 714 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 26-27, 29-32, 39, 217-226, 641-642, 680, 684 et 688.

Comprend des «Remerciements» (p. 7), une «Note liminaire» (p. 9-11), une «Introduction» (p. 13-46), une «Liste des abréviations» (p. 613), une «Bibliographie» (p. 615-663), une «Table des illustrations» (p. 665-670), un «Tableau chronologique» (p. 671-689), un «Index des auteurs retenus» (p. 691-695) et une «Table des matières» (p. 697-714). De Grandbois, on présente «O tourments...», «Pris et protégé...», «Avec ta robe...» et «Fermons l'armoire...», tirés des *Iles de la nuit*; un extrait du «Silence», tiré de *Rivages de l'homme*; «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*; et une version autographe d'«Elle disait...», poème qui sera repris dans *Poésie II* (PUM, 1990, p. 231). La p. 217 contient une notice biobibliographique.

*TEODORESCU, Virgil, et Petronela NEGOSANU. *Steaua marilor Lacuri: 45 poeti canadieni de limba franceza.* Bucuresti, Editura Univers,

1981, 208 p. — Edition unilingue roumaine. — Mention de Grandbois aux p. 8-9, 11, 19-26.

Comprend une préface (p. 5-16), une note des deux traducteurs (p. 17-18) et une table des matières (p. 202-208). De Grandbois, on présente «Desavîrsitai noaptea...» («Que la nuit soit parfaite...») et «Cu rochia ta...» («Avec ta robe...»), tirés des *Iles de la nuit*; «Tarmurii omului» («Rivages de l'homme») et «Numai mîine» («Demain seulement»), tirés de *Rivages de l'homme*; «Surîsul» («Le sourire»), tiré de *l'Etoile pourpre*; et «Aurora» («Aube»), tiré de *Poèmes épars* (*Poèmes*, l'Hexagone, 1979). La p. 19 contient une notice biobibliographique.

*CALLAGHAN, Barry. *Lords of Winter and of Love: A Book of Canadian Love Poems in English and French.* Toronto, Exile, 1983, x-146 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 79-80.

Comprend une table des matières (p. v-viii), une introduction (p. ix-x) et des remerciements (p. 141-146). De Grandbois, on présente «L'aube ensevelie» («The Shrouded Dawn»), poème tiré de *Rivages de l'homme* et traduit par Peter Miller.

*TELEKY, Richard. *The Oxford Book of French-Canadian Short Stories.* Toronto, Oxford et New York, The Oxford University Press, 1983, xviii-268 p. — Edition unilingue anglaise. — Mention de Grandbois aux p. xii, xvii-xviii, 78-87 et 264.

Comprend une table des matières (p. v-viii), des remerciements (p. ix), une «Introduction» de Marie-Claire Blais (p. xi-xv), une préface de R.T. (p. xvi-xviii) et des notices biographiques (p. 261-268). De Grandbois, «one of Québec's finest poets», on présente «May Blossom», traduction que Patricia Sillers a donnée de «Fleur-de-Mai» (*Avant le chaos*, HMH, 1964, p. 197-212). Une notice de la p. 264 se rapporte à Grandbois.

*«41 auteur(e)s québécois(es)». *L'Arbre à paroles.* Flémalle (Belgique), 1985, 160 p. [*Non vidi.*]

Voir la «Bibliographie» dans *la Poésie québécoise* de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu (l'Hexagone, Nouvelle édition, 1986, p. 569). — Nous ignorons si l'anthologie belge reproduit des textes de Grandbois.

*DELIEU, Robert. *500 poèmes de la vie quotidienne: anthologie thématique de langue française 1918-1984*. Illustrations de Gaëtan Evrard. Paris et Gembloux, Duculot, 1985, 514 p. — Mention de Grandbois aux p. 209-212.

Comprend un texte liminaire (p. 5-7), un «Index des auteurs» (p. 495-501) et un «Index des thèmes et des textes» (p. 503-514). De Grandbois (rangé sous le thème de l'«Imaginaire»), on présente «L'étoile pourpre», tiré du recueil homonyme.

*HADLEY, Anita, et Jacqueline van CAMPEN. *Gens de chez nous*. Toronto, Irwin Publishing, 1985, xiii-224 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 149-150.

Comprend une «Table des matières» (p. v-vi), une «Préface» (p. vii), une «Introduction» (p. ix-xiii) et un «Vocabulaire» (p. 195-224). De Grandbois, on présente un court extrait référencé d'«Ils étaient deux commandos», tiré d'*Avant le chaos* (HMH, 1964). La p. 149 consiste en une notice biobibliographique.

*KUSHNER, Eva, *et al. Antologia poezji Quebeku/Anthologie de la poésie québécoise*. Wroclaw, Wydawnictwo Uniwersytetu Wroclawskiego, 1985, 364 p. — Mention de Grandbois aux p. 58-75 et 358.

Comprend un avant-propos en polonais de Jozef Heistein (p. 3-8; le texte se poursuit, sans être signé, jusqu'à la p. 10), une postface en polonais d'E.K. intitulée «La poésie du Québec devant le langage» (p. 340-360) et une «Table des matières» (p. 361-364). De Grandbois, on présente le texte français avec la traduction polonaise en regard de «Parmi les heures...» («Wsrod godzin...») et «Ce qui me vient...» («To co przychodzi...»), tirés des *Iles de la nuit*; «Noces» («Zaslubiny») et «Cris» («Wolania»), tirés de *l'Etoile pourpre*. Les traductions sont de Marek Baterowicz. Une notice biobibliographique occupe le haut des p. 58-59.

*MAILHOT, Laurent, et Pierre NEPVEU. *La Poésie québécoise des origines à nos jours: anthologie*. Montréal, l'Hexagone («Typo», 7),

Nouvelle édition, 1986, 642 p. — Mention de Grandbois aux p. 15-16, 18-21, 28, 171-180, 592-593.

La partie de la «Bibliographie» relative à Grandbois est mise à jour (p. 592-593). Aux poèmes de Grandbois présentés dans la 1re édition (1981), la 2e, qui ne reproduit pas la version autographe d'«Elle disait...», ajoute «Il y avait les palais noirs...», tiré de *Poèmes inédits* (PUM, 1985, p. 41).

*BOIVIN, Aurélien. *A l'écoute de la littérature: poèmes, contes & nouvelles du Québec.* Laval, Mondia, 1987,112 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 4, 6, 17-23. — Ce livre accompagne deux cassettes sonores où Jean Faubert et Ghislaine Paradis récitent trente et un extraits sur une musique de Jean Musy.

Comprend une table des matières (p. 3) et une «Présentation» (p. 4-5). De Grandbois, on présente «Fermons l'armoire...», tiré des *Iles de la nuit*, et «Le sortilège», tiré de *l'Etoile pourpre*. Un texte sur Grandbois occupe les p. 17-18.

*ROYER, Jean. *La Poésie québécoise contemporaine.* Montréal, l'Hexagone, et Paris, la Découverte («Anthologies»), 1987, 255 p. — Mention de Grandbois aux p. 7, 15-18, 226, 244-245. — La nouvelle édition (1991) est identique en ce qui a trait à Grandbois.

Comprend des «Remerciements» (p. 6), une «Présentation» (p. 7), des «Notices explicatives sur les auteurs» (p. 213-242), une «Postface» intitulée «La poésie québécoise contemporaine» (p. 243-250) et une «Table» (p. 251-255). De Grandbois, on présente «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*, et «Pris et protégé...», tiré des *Iles de la nuit*. Une notice de la p. 226 se rapporte à Grandbois.

*———. *Le Québec en poésie.* [Montréal], Lacombe («Folio Junior»), 1987, 142 p. — Mention de Grandbois aux p. 89-90 et 133.

Comprend une préface (p. 6-9), des notices biobibliographiques (p. 130-137) et une «Table des matières» (p. 138-142). De Grandbois, on présente «Fermons l'armoire...», tiré des *Iles de la nuit*. Une notice de la p. 133 se rapporte à Grandbois.

*BEAUMARCHAIS, J[ean]-P[ierre], et Daniel COUTY. *Anthologie des littératures de langue française*, tome I. *A-L*. Paris, Bordas, 1988, 791 p. — Mention de Grandbois aux p. 612-614.

Comprend ces éléments non paginés: une liste des collaborateurs, une «Préface» et un «Avertissement». Un «Index des œuvres citées» figure aux p. 1613-1623 du 2e tome. De Grandbois, «grand voyageur de l'entre-deux guerres», on présente «Noces», tiré de *l'Etoile pourpre*. La p. 612 contient une notice biobibliographique.

*ORIZET, Jean, directeur. *Anthologie de la poésie française: les poètes et les œuvres, les mouvements et les écoles*. Paris, la librairie Larousse, 1988, 640 p. — Mention de Grandbois aux p. 612 et 614. — Repris en 1989.

Comprend un «Sommaire» (p. 5-6), une «Introduction» (p. 7-10), un «Bref historique de la langue française» (p. 630-633), un «Index des mots anciens» (p. 634) et des noms cités (p. 635-636), de même qu'une «Bibliographie» (p. 637-639). De Grandbois, «un des piliers de la poésie moderne québécoise», on présente «L'aube ensevelie», tiré de *Rivages de l'homme*, et «Le sortilège», tiré de *l'Etoile pourpre*. La p. 614 contient une notice biobibliographique.

*GUILMETTE, Armand. *Anthologie de la poésie québécoise*. Trois-Rivières, le Zéphyr, 1989, 127 p. — Mention de Grandbois aux p. 28-41 et 118.

Comprend un préface en chinois (p. 7-8), des «Notices» en chinois (p. 117-121) et une «Table» (p. 122-127). Comporte le texte français avec la traduction chinoise en regard de treize poètes. De Grandbois, Zhou Haizhen a traduit «Le sourire», tiré de *l'Etoile pourpre*; «Avec ta robe...» et «Parmi les heures...», tirés des *Iles de la nuit*. Une notice de la p. 118 se rapporte à Grandbois.

*ERMAN, Michel. *Anthologie critique: littérature canadienne-française et québécoise*. Laval, Beauchemin, 1992, xxii-570 p. — Mention de Grandbois aux p. xxii, 4, 6, 73-82, 124, 139 et 177.

Comprend une «Table des matières» (p. v-xii), une «Préface» de Paul Wyczynski (p. xiii-xv), un «Avant-propos» (p. xvii), une «Introduction» (p. xix-xxii), une «Bibliographie générale» (p. 547-555), un «Index des noms» (p. 556-561) et des titres cités (p. 562-570). De Grandbois, dont l'œuvre «deviendra la

référence poétique du groupe de l'Hexagone», on présente «Parmi les heures...», «Les mains coupées...» et «Avec ta robe...», tirés des *Iles de la nuit*; «Corail» et «Rivages de l'homme», tirés du recueil homonyme. Les p. 73-74 comportent une notice biobibliographique.

E. ENQUETES ET ENTREVUES[28]

1° *Réponses à des enquêtes*

ANONYME. «Les idées et les hommes. La critique en procès: DesRochers, Richard, Grandbois». *Le Devoir* (7 avril 1951): 9-10[29].

Enquête sur les devoirs de la critique qui, au dire de Grandbois, «s'est montrée fort généreuse» à son égard.

*CHERAUX, Henri. «Lettres et arts. Une enquête de *Photo-Journal* (I): si nous parlions, un peu, de poésie...». *Photo-Journal* (7 juin 1951): 38.

Réponses d'Alain Grandbois, Éloi de Grandmont et Guy Sylvestre, celui-ci évoquant la suite prochaine de *Rivages de l'homme*. Dans le texte de présentation, H.C. dit que c'est la préface à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau qui l'a incité à mener son enquête.

---

28. Sous la rubrique «Entrevues», la «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois répertorie quelques réponses à des enquêtes et plusieurs comptes rendus d'entrevues. Parmi ceux-ci figurent des articles de Jacques Ferron et Gilles Hénault, de même que les témoignages de sept poètes, parus dans la livraison de décembre 1954 d'*Amérique française*. Rien n'indiquant que les auteurs ont rencontré Grandbois avant d'écrire leur texte, nous ne les avons pas retenu dans cette partie.

29. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Proses diverses».

*ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts: jugements de nos écrivains sur les douze meilleurs romans français du demi-siècle». *Photo-Journal* (13 septembre 1951): 38.

Aux noms choisis par un jury français, Grandbois ajoute ceux d'Alain Fournier, Raymond Radiguet, Henry de Montherlant et Jean Cocteau.

*POULIN, Henri. «De midi à quatorze heures». *Radiomonde* (1er décembre 1951): 8.

Il y a cent façons d'écouter la radio, dont celle d'Alain Grandbois.

*ROCHE, André. «Peu de gens passent un savon aux *[romans-fleuves]* de la radio». *Photo-Journal* (6 décembre 1951): 38.

Enquête à laquelle ont répondu Alain Grandbois, Gilles Duhamel, Flavius Daniel, Ovila Légaré et Maurice Desjardins.

*ROLLAND, Roger. *La Semaine à Radio-Canada*, II, 2 (du 23 au 29 décembre 1951): 4.

Demande à quelques écrivains quel livre ils auraient aimé avoir écrit. Grandbois mentionne *l'Enfer* de Dante.

*JASMIN, Yves. «Le pour et le contre: quels sont vos préparatifs à l'aurore de cette année bissextile?». *Le Canada* (5 janvier 1952): 4.

Veut connaître l'opinion de célibataires célèbres (dont Grandbois) sur le mariage.

*ANONYME. «Quand avez-vous lu du Hugo pour la dernière fois? Pourquoi et dans quelles circonstances?». *Le Devoir* (19 avril 1952): 2.

Enquête menée à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Y ont répondu Claude-Henri Grignon, Victor Barbeau, Yves Thériault, Roger Rolland, Eloi de Grandmont et Alain Grandbois.

*CHERAUX, Henri. «Radio — télévision — parade. Dix (intéressants) spectateurs nous disent: y a rien d'mieux qu'la télévision!». *Photo-Journal* (8 janvier 1953): 38.

Enquête à laquelle participe Alain Grandbois que la télévision ennuie.

*ANONYME. «Nos écrivains écrivent-ils?». *Le Devoir* (13 novembre 1954): 15.

A demandé à quelques écrivains canadiens-français, dont Grandbois, s'ils avaient une œuvre sur le métier et si non, pourquoi.

GRANDBOIS, Alain. «Je relis sans cesse la Bible». *Le Devoir* (16 avril 1960): 9, 14[30].

Parle de ses lectures anciennes et actuelles, de ses curiosités extralittéraires, de la confusion de la pensée contemporaine, des influences qui s'exercent sur les lettres locales et de Gabrielle Roy qui a produit des œuvres valables sur le plan international.

ANONYME. «Qui avons-nous interrogé... et qu'ont-ils répondu?». *Le Nouveau Journal* (édition spéciale du 7 avril 1962): III.

Interroge cent vingt-cinq intellectuels québécois sur les cinq écrivains qui les ont le plus influencés. Grandbois mentionne quatre auteurs: Stendhal, Dostoïevski, Nerval et Whitman, de même qu'un livre: la Bible.

*«Témoignages des poètes canadiens-français: Alain Grandbois». *La Poésie canadienne-française.* Sous la direction de Paul Wyczynski *et al.* Montréal, Fides («Archives des lettres canadiennes», 4), 1969, p. 406-407.

Enquête menée par Cécile Cloutier-Wojciechowska. A la question: «Qu'est-ce que la poésie pour vous?», Grandbois a simplement répondu: «Je n'en sais rien. Cela représente ce qui est intérieur et qui nous transporte en même temps hors de nous». — A la p. 406 figure une notice biobibliographique où l'on relève trois erreurs.

---

30. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Proses diverses».

2° *Comptes rendus d'entrevues*

*HAMEL, Marcel. «Alain Grandbois... voyageur de Chine». *La Nation* (30 avril 1936): 3[31]. — Repris, avec quelques variantes, dans *Présence d'Alain Grandbois* de J. Blais (PUL, 1974, p. 241-247).

Grandbois parle de ses nombreux voyages, notamment en Chine. Evoque la genèse de *Né à Québec*, un livre sur la Chine qu'il serait en train de terminer et les circonstances qui entourèrent la publication des *Poëmes* d'Hankéou dont il ne reste que deux exemplaires, tous les autres ayant «été jetés à la mer par des bandits communistes qui s'étaient *[emparés]* de la jonque qui les transportait».

DUGAS, Marcel. «Né à Saint-Casimir: M. Alain Grandbois». *Approches.* Québec, le Chien d'or, 1942, p. 45-55[32].

Ce texte, qui fait allusion à de nombreuses rencontres avec Grandbois, est décrit plus bas en II.A.2.b.

LANGEVIN, André. «Nos écrivains: Alain Grandbois». *Notre temps* (22 mars 1947): 1-2.

Compte rendu d'une entrevue entrecoupé de jugements favorables à la poésie de Grandbois. Sujets abordés: la famille Grandbois, la bibliothèque familiale, l'enfance, les études, les voyages, la collaboration à une revue de Singapour, les œuvres éditées et futures, les conseils aux jeunes poètes, la façon de travailler, la mort. — Dû à la plume de Jean Darbrière, un résumé de cette entrevue paraîtra aux p. 25-26 de la livraison de février 1950 de *Mes fiches*.

DUGAS, Marcel. «Parmi ceux que j'ai connus *(Suite)*». *Liaison*, I, 4 (avril 1947): 212-219. — Mention de Grandbois aux p. 215-216.

Ce texte, qui fait allusion à des rencontres avec Grandbois, est décrit plus bas en II.B.4.

---

31. Absent de la «Bibliographie générale» de *Poésie II*, ce compte rendu d'entrevue est cependant signalé dans la «Chronologie d'Alain Grandbois» de *Poésie I*.

32. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet ouvrage parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

ANONYME. «Littérature canadienne 1947: il n'est pas facile de manier le vers libre, dit Alain Grandbois». *La Presse* (14 juin 1947): 57.

Avant de les enfreindre, tout jeune poète doit avoir connu, sinon observé, les règles de Boileau. Il doit toujours tenir compte des influences qui, au Canada français, sont françaises. Parmi les poètes locaux, Grandbois a remarqué Eloi de Grandmont et Gilles Hénault. Il parle également de ses œuvres à venir et de son projet de retourner vivre en France.

*ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts: Alain Grandbois a partagé sa vie entre l'étude, la poésie et les longs voyages». *Photo-Journal* (26 mai 1949): 38.

Parle d'abord des études et des voyages de Grandbois, puis de ses œuvres publiées, y compris les *Poëmes* d'Hankéou. Mentionne en outre plusieurs livres en préparation.

CHEVALIER, Willie. «Notre personnalité du mois: Alain Grandbois». *Le Digeste français*, XXIII, 136 (janvier 1951): 66-71. — Dans un encadré, p. 67, notice biographique sur W.C. Les p. 68 et 70 reproduisent des photos de Grandbois.

La discrétion de Grandbois n'a pas facilité la tâche de l'intervieweur qui évoque néanmoins la famille et les voyages de l'écrivain. Si le grand public a prisé ses ouvrages en prose, seuls quelques «rares» privilégiés ont goûté ses recueils de vers.

ROCHE, André. «Alain Grandbois tel que le voit André Roche par le petit bout de la lorgnette». *La Semaine à Radio-Canada*, I, 44 (du 12 au 18 août 1951): 3-4. — Portrait précédemment lu à l'émission fantaisiste *Carte blanche* diffusée le samedi à 19 h 30.

Après avoir rencontré Grandbois, l'intervieweur est interviewé. On lui pose des questions sur l'appartement du poète, ses lectures, sa façon de travailler, ses voyages, ses séjours à Paris, sa perception de l'interview.

*ANONYME. «Alain Grandbois». *Le Petit Journal* (14 septembre 1952): 79.

On n'apprend à peu près rien, sinon que Grandbois est le poète préféré de l'intervieweur et qu'il connaît la recette chinoise du chien jaune farci aux amandes.

ROY, Michel. «Alain Grandbois dans son exil». *L'Autorité* (14 mars 1953): 6, 4.

Grandbois parle du peu de succès que ses livres obtiennent auprès du grand public et de son influence sur les jeunes, ceux-ci se servant de la poésie avec un peu d'excès; parle encore de sa façon de travailler, de ses poètes préférés et de Paris.

ROBILLARD, J[ean]-P[aul]. «Interview-éclair avec... Alain Grandbois». *Le Petit Journal* (9 janvier 1955): 49.

Compte rendu qui repose sur l'idée que Grandbois est un des plus pittoresques personnages du monde des lettres canadiennes. Parle des lectures, des œuvres à venir et des trois tortues du poète peintre. Contient de nombreux renseignements biobibliographiques erronés.

CARLE, Gilles. «Les livres et leurs auteurs. Alain Grandbois, un homme de passage... Rencontre avec Alain Grandbois à la veille de son départ pour Paris, grâce à une bourse de la Société royale». *Le Devoir*, supplément (dimanche 20 août 1955): 14.

Grandbois parle de ses voyages, des *Poëmes* d'Hankéou et du peu d'audience de sa poésie. Laisse entendre qu'il était encore à Paris au moment où les nazis ont occupé la capitale. G.C. signale qu'à la suite de Gilles Marcotte, la critique reconnaît en Grandbois et Saint-Denys Garneau les véritables initiateurs de la poésie canadienne contemporaine.

Entre le 4 et le 18 juin 1957, Grandbois participe une fois à l'émission *Rencontre* diffusée à la télévision d'Etat. [*Non vidi.*]

Voir ci-dessus en I.C.

*ROBILLARD, J[ean]-P[aul]. «Chez Alain Grandbois: un grand poète que les Laurentides inspirent». *Le Petit Journal* (du 11 au 18 octobre 1959): 20.

La rencontre a eu lieu dans la «coquette maison de Mont-Rolland». Grandbois parle de sa façon de travailler et de l'indifférence du public pour les recueils de vers. A droite du compte rendu, un encadré signale les œuvres éditées et celles à paraître.

FOX, Gabrielle R[AIZENNE]. «Entrevue avec monsieur Alain Grandbois». *L'Echo du Nord* (23 mars 1960): 7, 10.

Ecrivain et peintre, Grandbois parle de son ascendance, de ses études, de ses voyages, de sa façon de travailler, des sports qu'il a pratiqués, de la peine de mort et de ses projets littéraires. A la fin de l'entrevue apparaît Marguerite Rousseau, femme d'Alain, elle-même peintre et poète.

*PILON, Jean-Guy. «Pour que le miroir soit espace: samedi 2 avril». *La Revue de l'Université Laval*, XIV, 9 (mai 1960): 818-819.

Pour parfaire l'hommage qu'il réalisera bientôt à Radio-Canada, J.-G.P., accompagné de Fernand Ouellette, rencontre Grandbois à Mont-Rolland. Ce compte rendu consiste principalement en une opposition des mythes de Saint-Denys Garneau et de Grandbois, le premier s'inscrivant sous les signes de la tristesse, de la laideur, de la maladie et de la mort, et le second, sous ceux de l'homme, de la vie, du monde et de la liberté.

*OUELLETTE, Fernand. «Il est d'étranges destins...». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 149-153. — Repris aux p. 11-17 du *Fonds Alain Grandbois*, inventaire dressé par Danielle Rompré, BNQ, 1977[33]. — A d'abord été lu à Radio-Canada le 23 juin 1960 dans le cadre de l'«Hommage à Alain Grandbois» réalisé par Jean-Guy Pilon.

Biographie «orientée» (et truffée d'erreurs) de Grandbois chez qui prédominent une indépendance sans cesse affirmée et l'accueil de la vie.

---

33. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques», mais elle ne signale pas la reprise.

VEROTS, Jean-Claude. «Canada Match: au balcon de Cannes, Alain Grandbois». *Paris Match*, 614 (janvier 1961): 14-15.

Parle de la jeunesse dorée de Grandbois, de ses odyssées, de son œuvre et de sa femme, Marguerite Rousseau.

*Le 4 février 1962, la station de radio CHRC de Québec diffuse une entrevue que Grandbois a accordée à Pierre Fontaine. [*Non vidi.*]

Voir plus haut en I.C.

GODIN, Gérald. «Alain Grandbois: les aventures d'un enfant du siècle qui voulait être Marco Polo». *Le Nouveau Journal*, cahier des spectacles et arts (3 mars 1962): I.

Grandbois parle de course automobile, de ses périples, de ses études de droit et de sa nouvelle carrière de fonctionnaire. Fait des mises au point sur la publication des *Poëmes* d'Hankéou, sur son prétendu voyage au Tibet et sur son expérience de la boxe.

———. «Alain Grandbois suite et fin: comment l'idée d'écrire vint à Marco Polo...». *Le Nouveau Journal*, cahier des spectacles et arts (10 mars 1962): III.

Grandbois parle de la difficulté du vers libre, de sa curiosité pour la mort, de sa façon de travailler, de la composition des *Voyages de Marco Polo*, d'Ernest Hemingway et de la chasse au tigre et à la panthère.

*DUVAL, Monique. «Alain Grandbois n'est pas un nouveau venu au vieux Québec». *L'Evénement-Journal* (19 avril 1962): 33.

Le préambule biographique du compte rendu suit d'assez près la leçon de Maurice Lebel (*l'Instruction publique*, septembre 1959, p. 56) et de Fernand Ouellette (*Liberté*, mai-août 1960, p. 149-153). L'auteur des «*Ailes de la nuit* [*sic*]» parle de son enracinement dans la ville de Québec, du bateau, son moyen de transport préféré, de ses lieux de prédilection, de ses hantises et de ses projets littéraires.

ROBERT, Guy. «Présence d'un poète: Alain Grandbois». *Le Devoir* (20 octobre 1962): 29[34].

La présence de Grandbois se manifeste diversement: il peint et continue d'écrire des nouvelles et des poésies, G.R. livrant un poème inédit, «Minuit», qu'il commente. Le critique revient sur le thème de l'amour qu'il a étudié dans la livraison de septembre 1961 de la *Revue dominicaine*. Le compte rendu se termine par une notice biobibliographique inspirée de la «Chronologie» de J. Brault (*Alain Grandbois*, Fides, 1958, p. 11-13).

————. «Alain Grandbois». *Le Petit Journal* (18 novembre 1962): B-18.

Parle de l'enfance de Grandbois et de ses études, de ses voyages au long cours, de sa collaboration avec Alfred Pellan, de son travail au musée de la Province, de sa peinture, de ses projets littéraires et de sa santé précaire.

Le 13 octobre 1963, Grandbois participe à l'émission télévisée *Présence de l'art.* [*Non vidi.*]

Voir ci-dessus en I.C.

*ROBERT, Guy. «Rencontre avec... Alain Grandbois». *Le Devoir* (26 octobre 1963): 18-19. — Repris dans *Littérature du Québec* (Déom, 1964 et 1970)[35].

Grandbois parle de la publication de *Poèmes*, du rôle du poète, de l'engagement social de l'artiste, des raisons d'écrire, de ses poètes préférés, de sa collaboration avec Pellan en 1944, de la publicité et de la télévision, de la liberté, des voyages et de la mort.

---

34. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées à *l'Etoile pourpre.*

35. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne signale pas les reprises.

*PILON, Jean-Guy. «Le temps de notre jeunesse». Dans *Littérature du Québec*, tome I, *Témoignages de 17 poètes* de Guy Robert, Montréal, la librairie Déom, 1964, p. 128. — Texte daté d'avril 1963.

Relate brièvement ses rencontres avec Grandbois vers 1953. L'auteur des *Iles de la nuit* parlait longuement de ses voyages et «des femmes merveilleuses qu'il avait croisées à Shanghai ou à Damas».

DesROCHERS, Alfred. «Alain Grandbois — poète nord-américain du 20e siècle». *Montréal 65*, II, 1 (janvier 1965): 15.

Fait allusion à des rencontres qu'il a déjà eues avec Grandbois. Celui-ci avait alors déclaré «qu'il avait abordé la poésie par la voie du vers régulier et que, pour se défaire de l'habitude *[...]*, il avait dû livrer le combat de Jacob contre l'Ange». — Voir également le témoignage de DesRochers paru dans la livraison de mai-août 1960 de *Liberté*, p. 179, et répertorié plus bas en II.A.2.c.

*Le 22 mars 1965, Alain Grandbois accorde une entrevue à Vincent Joly dans le cadre de la série radiophonique *la Revue des arts et des lettres* diffusée à Radio-Canada. [*Non vidi.*]

Voir plus haut en I.C.

DAIGNEAULT, Claude. «Hommage à Alain Grandbois». *Le Soleil* (11 septembre 1965): 28.

Derrière la légende, C.D. veut découvrir l'homme véritable. Grandbois parle de son enfance et de son adolescence, de ses études, des voyages et de l'épisode d'Hankéou, du pénible retour au Canada en 1939 et de la critique. C.D. conclut que Grandbois est un être simple et lucide.

PONTAUT, Alain. «Du Québec aux rivages de l'homme». *Le Devoir* (30 octobre 1965): 18.

Après avoir souligné l'actualité de *Poèmes*, A.P. refait l'itinéraire de l'homme et de l'artiste Grandbois qui parle de son enfance et de ses voyages, des conférences qu'il a données en Chine (où il a fait imprimer des vers), de Malraux et de ses poètes préférés, dont Gaston Miron.

Le 27 décembre 1966, Alain Grandbois accorde une entrevue à Gilles Marcotte dans le cadre de la série radiophonique *Des livres et des hommes* diffusée à Radio-Canada. [*Non vidi.*]

Voir plus haut en I.C.

DUBE, Marcel. «Alain Grandbois ou l'amour de la vie». *L'Action Québec* (30 décembre 1966): 10, et (24 janvier 1970): 18. — Repris dans *Textes et documents* (Leméac, 1968, p. 64-72) et *la Tragédie est un acte de foi* (Leméac, 1973, p. 104-114)[36]. — Texte d'une conférence d'abord donnée le 12 décembre 1966 à l'Institut canadien de Québec.

Relate brièvement deux rencontres avec Grandbois. La première a eu lieu dans un train Montréal-Mont-Rolland un soir d'hiver (entre 1956 et 1960). La conversation a alors porté sur «la littérature canadienne-française en devenir». La deuxième rencontre a eu lieu dans un train Montréal-Québec un soir d'avril (entre 1962 et 1965). Grandbois a cette fois parlé de sa vie et de son passé.

Dans le cadre de la série radiophonique *l'Histoire... comme ils l'ont faite*, Alain Grandbois explique le 4 février 1967 comment on peut être poète et voyageur. [*Non vidi.*]

Voir plus haut en I.C.

BRAULT, Jacques. *Alain Grandbois.* Montréal, l'Hexagone, et Paris, Seghers («Poètes d'aujourd'hui», 172), 1968, p. 14[37].

Un après-midi d'automne de la décennie 1960 à Mont-Rolland où les deux hommes vont cueillir des pommes. Grandbois prévient Brault qu'«il est presque toujours décevant de rencontrer un écrivain dont on apprécie l'œuvre».

---

36. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

37. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

*PILON, Jean-Guy. *Discours de réception à la Société royale du Canada.* Le 9 novembre 1968, f. 3-4. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/41. — Pour la reprise, voir plus bas en II.B.7.

Encore étudiant, J.-G.P., le printemps venu, allait chez Alain Grandbois qui l'entretenait de Paris, de Saint-Paul-de-Vence, de la Méditerranée, de Vladivostok, du Yang-tsê kiang, de la Chine et des êtres rencontrés sur les routes de l'univers. Ce faisant, il lui transmettait «la maladie du voyage».

Le 17 février 1969, Grandbois accorde une entrevue à Fernand Seguin dans le cadre de la série télévisée *le Sel de la semaine.*

Voir plus haut en I.C.

Les 1er, 8 et 15 mai 1970, la radio d'Etat diffuse dans le cadre de la série *Documents* une entrevue accordée par Grandbois. [*Non vidi.*]

Voir plus haut en I.C.

*BRAULT, Jacques. «L'approche du rivage». *Chemin faisant: essais.* Montréal, la Presse («Echanges»), 1975, p. 119-121. — Le compte rendu comporte des apostilles.

Début mars. L'appartement de Grandbois à Québec. A demi-reclus, le poète septuagénaire parle du sens de la vie et de l'absurde, du temps qui passe et de la mort (qui plane sur la rencontre). — A la p. 322 de *Poésie I*, les présentateurs du premier volume de l'édition critique rapportent certains propos que Grandbois a tenus en 1970 à Jacques Brault lors d'une entrevue demeurée inédite.

————. «Préface». Dans *Poèmes* d'Alain Grandbois, Montréal, l'Hexagone («Rétrospectives», 1), 1979, p. 7-8, 10-11.

Une matinée d'avril des années 1960. Une allée des plaines d'Abraham conduisant au Musée du Québec. Grandbois met Brault en garde contre la rédaction de préfaces.

GARNEAU, René. «Un poème inédit de Grandbois». *Ecrits du Canada français*, 43 (1981): 19[38].

Un samedi de l'hiver 1955-1956. L'appartement de Grandbois à Montmartre, du côté de Caulaincourt. Tandis qu'ils parlent d'Utrillo et de Carco, Grandbois remet à son ami Garneau deux versions du poème intitulé «Le dernier homme».

*BRAULT, Jacques. «O saisons, ô châteaux: les précieuses minuscules». *Liberté*, XXVII, 1 (février 1985): 146-152. — Mention de Grandbois aux p. 151-152. — Repris aux p. 67-68 de *O saisons, ô châteaux: chroniques* (Boréal, 1991).

Un certain mois de septembre des années 1960, J.B., la fourche de son pantalon venant «de se découdre sur une longueur marathonesque», rencontre Grandbois à Mont-Rolland. A un moment donné, les deux hommes jouent «les couturières tout en devisant de poésie».

38. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques». La référence bibliographique comporte une erreur de pagination.

Chapitre II

ECRITS SUR ALAIN GRANDBOIS

A. RECEPTION DES ECRITS D'ALAIN GRANDBOIS

1° *Réception immédiate, 1933-1963*

a) Né à Québec *(1933)*[1]

ANONYME. «Revue des livres: *Né à Québec...* par M. Alain Grandbois». *Revue trimestrielle canadienne*, XIX, 76 (décembre 1933): 441.

Articulet. Signale quelques défauts qui altèrent à peine la beauté du volume.

ANONYME. «Livres et autres publications. *Né à Québec: Jolliet* par Alain Grandbois». *La Presse* (16 décembre 1933): 29.

Compte rendu très élogieux. Au lieu d'ériger ses personnages en héros, l'auteur les fait très humains.

ANONYME [peut-être Edmond Chassé]. «Succès d'un livre: l'œuvre de M. Alain Grandbois attire de grands éloges à son auteur». *L'Evénement* (18 décembre 1933): 3.

Articulet. Thomas Chapais, historien éminent, a complimenté Grandbois lors d'une réunion qui s'est déroulée au club Canadien le 16 décembre.

---

1. A l'automne de 1992, l'édition critique de *Né à Québec* n'a pas encore paru. — Dans son *Alain Grandbois* (Fides, 1958, p. 17), Jacques Brault signale deux articles parus dans des publications parisiennes que nous n'avons pas trouvées: de Jean Cordonnier dans *l'Œuvre latine* du 1er février 1934; et de M. Hodent dans *l'Amérique latine* du 18 février. Brault n'indique pas les pages.

ANONYME. «Une biographie de Jolliet par M. Alain Grandbois». *Le Bien public* (21 décembre 1933): 7.

Articulet. Avoue ne pas avoir lu *Né à Québec.* Fournit quelques renseignements biographiques sur Grandbois.

ANONYME. «Deux livres». *La Patrie* (26 décembre 1933): 6.

Recense *le Nom dans le bronze*, roman de Michelle Le Normand, et *Né à Québec*, à la fois biographie de Jolliet (patriote qui s'oppose aux Anglais) et fresque de la Nouvelle-France.

ANONYME. «Notes et commentaires: *Né à Québec*». *Le Soleil* (3 janvier 1934): 4.

Accuse réception de la biographie de Jolliet et promet pour bientôt une recension que nous avons cherchée en vain.

ANONYME. «Alain Grandbois. *Né à Québec: Louis Jolliet*». *La Gazette littéraire* (8 février 1934): 3.

Article assez court. Eloge de la biographie de Jolliet écrite par un «Français».

ANONYME. «Nouveautés canadiennes. Alain Grandbois: 'Un compatriote de talent remarquable'». *La Gazette littéraire* (8 mars 1934): 3.

Reproduit une lettre où Henri Grandbois précise que son fils est canadien et donne sur lui des renseignements biographiques. De savoir que *Né à Québec* est une œuvre locale, le chroniqueur anonyme dit éprouver encore plus de satisfaction.

ANONYME. «Grandbois, Alain: *Né à Québec...Louis Jolliet*». *Biblio 1934.* Paris, le Service bibliographique des messageries Hachette, 1935, p. 285. — Réimpression de l'original par The Kraus Reprint Corporation de New York en 1962.

Donne la référence bibliographique de *Né à Québec* et reproduit ce commentaire de l'éditeur Messein: «Au temps où l'Amérique était française».

ASSELIN, Olivar. «La vie littéraire: *Né à Québec...* d'Alain Grandbois». *Le Canada* (8 janvier 1934): 2.

Contient des renseignements biographiques. Grandbois s'appuyant sur des faits authentiques, on ne peut donc ranger *Né à Québec* dans la catégorie des vies romancées. Par ailleurs, O.A. reproche à l'auteur d'avoir opposé Louis Jolliet à Cavelier de La Salle.

A[SSELIN], Ol[ivar]. «Note de la rédaction». *Le Canada* (5 février 1934): 2.

Répond brièvement à une lettre ouverte de Jean Morin. S'étonne du ton bien courroucé adopté par l'épistolier. Contient d'autres renseignements biographiques sur Grandbois.

B., A.-M. «L'esprit des livres: Alain Grandbois — *Né à Québec... Louis Jolliet: récit*». *Revue dominicaine*, XL, 4 (avril 1934): 321-323.

Né à Québec n'est pas une biographie scientifique, mais un récit historique légèrement romancé, genre qui comporte une part de liberté dont Grandbois a quelque peu abusé. Quoi qu'il en soit, son ouvrage présente de sérieuses qualités.

BARBEAU, Victor [sous le pseudonyme de Turc]. «Au fil de l'heure: *Né à Québec...*». *La Presse* (10 janvier 1934): 11. — Repris dans *le Devoir* du 29 mars 1975, p. 15.

Attribue trois raisons à la vogue de *Né à Québec*, livre sans prétentions doctrinales: 1° le sujet du livre où l'auteur rompt avec la tradition scolaire; 2° une narration à la fois vivante, claire et fluide; 3° une écriture nerveuse et française.

BERTRAND, Camille. «Les livres et leurs auteurs: *Né à Québec... Louis Jolliet* par Alain Grandbois». *Le Devoir* (26 octobre 1935): 8. — Repris anonymement dans *la Revue des livres*, I, 9 (novembre 1935): 122.

Dans *Né à Québec*, étude biographique, la figure de Jolliet est un peu vague. Ecrit surtout pour les Français qui ignorent l'histoire du Canada, le livre intéressera les Canadiens par son style étrangement original et ses aperçus d'ensemble.

C[HASSE], E[dmond]. «*Né à Québec* par M. Alain Grandbois». *L'Evénement* (16 décembre 1933): 3.

Contient de nombreux renseignements biographiques. Suivant en cela les conseils de Camille Roy, Grandbois s'est inspiré de l'histoire du Canada. Il a ciselé une œuvre qui émeut par son caractère et ravit par sa forme.

CHAUVIN, Jean. «Livres et revues». *La Revue populaire*, XXVII, 2 (février 1934): 56-57. — Texte d'une causerie prononcée sur les ondes de la station radiophonique CRCM dans le cadre de l'émission la *Revue des livres.*

Commente des parutions canadiennes et françaises dont *Né à Québec*, vie romancée réussie. De ce genre, l'ouvrage a cependant les défauts: on ne sait pas où finit la chronique, où commence l'invention. Entre autres choses, la biographie raconte l'histoire des rivalités qui stérilisèrent la Nouvelle-France. Pour apprendre son métier, Grandbois a travaillé dans l'atelier des meilleurs maîtres du style, dont Flaubert.

DESBIENS, Lucien. «Les livres: *Né à Québec... Louis Jolliet* par Alain Grandbois». *Le Devoir* (30 décembre 1933): 1, 9.

Nouveau venu dans les lettres locales, Grandbois donne une biographie romancée qui n'est pas une œuvre de débutant, mais de maître. Dans *Né à Québec*, L.D. sent palpiter l'âme de Jolliet, un héros.

D[ORION], [Jules]. «Petites notes: *Né à Québec*». *L'Action catholique* (27 janvier 1934): 4.

Assez court article. Jeune auteur promis à un brillant avenir, Grandbois a fait montre d'imagination et de psychologie dans son premier ouvrage qui déborde de vie.

DUHAMEL, Roger. «Propos d'histoire: profils d'épopée I». *La Relève*, I, 2 (avril 1934): 22-24.

Dans une langue soignée, Grandbois écrit une vie ou biographie romancée, genre qui pose un problème nouveau: l'historien doit-il rechercher dans les documents la vérité objective ou doit-il plutôt recréer le climat psychologique? R.D. croit qu'il est possible d'envisager la vérité rigoureuse d'une histoire romancée. Le critique se penche ensuite sur le *Pierre Radisson* de Donatien Frémont.

HEBERT, Maurice. «Quelques livres de chez nous: *Né à Québec...*». *Le Canada français*, XXI, 6 (février 1934): 543-554. — Repris, avec quelques variantes et sous le titre «Un roman-film: *Né à Québec... Louis Jolliet*», dans *les Lettres au Canada français*, 1re série, Albert Lévesque, 1936, p. 53-71.

A ses compatriotes qui ne savent pas observer, Grandbois peut servir de modèle. A propos de *Né à Québec*, M.H. pose deux questions: comment l'auteur a-t-il observé les Canadiens français et comment a-t-il rendu ses observations? Si le point de vue de l'observateur est canadien-français, celui de l'écrivain est toutefois français, c'est-à-dire exotique.

MORIN, Jean. «Tribune libre: lettre ouverte à Monsieur Albert Pelletier». *Le Canada* (5 février 1934): 2.

Style polémique. J.M. est d'avis que Grandbois a haussé l'histoire vers le lecteur. Magnifique épopée, *Né à Québec* est un livre remarquable par le fond et la forme.

PELLETIER, Albert. «La vie littéraire: *Né à Québec... Louis Jolliet* d'Alain Grandbois». *Le Canada* (22 janvier 1934): 2. — «Collaboration particulière».

Pour un historien, il y avait deux manières de montrer la virilité d'âme et de caractère de Jolliet: soit se placer sous l'histoire et la hausser vers le lecteur, soit reconstituer le passé selon le mode subjectif, recourir à la transformation artistique, créer une biographie romancée. Or Grandbois n'a usé d'aucun de ces procédés. Il a plutôt rapetissé son héros.

PIERCE, Donald J. «Reviews of Books: *Né à Québec — Louis Jolliet, récit* by Alain Grandbois». *Canadian Historical Review*, XV, 3 (septembre 1934): 308-309.

Etudie d'abord *Pierre Radisson* de Frémont, puis *Né à Québec* de Grandbois. Là où l'histoire fait défaut, l'auteur, qui raconte de façon intéressante, n'hésite pas à conjecturer, mais il respecte toujours la vraisemblance. Quelques-unes de ses généralisations ont, dans une large mesure, été discréditées ces dernières années. Mais dans l'ensemble, le degré d'exactitude est assez élevé.

ROUSSEAU, Georges. «Ainsi parle le lecteur... Autour de *Né à Québec... Louis Jolliet*: en marge d'une appréciation d'Albert Pelletier». *Le Devoir* (5 février 1934): 1-2.

Se prévalant de l'inviolable liberté de l'écrivain, Grandbois a seul décidé de placer son œuvre sous l'histoire, sur elle ou à côté. Il a romancé la vie de Jolliet à sa guise dans les justes bornes d'un récit et à l'ombre des faits. Aux antipodes de l'épopée, *Né à Québec*, dont la beauté jaillit du style, ne repose pas sur des données strictement historiques. Refusant de grandir son héros outre mesure, l'auteur ne l'a pas rapetissé.

RUMILLY, Robert. «La vie littéraire». *Le Petit Journal* (7 janvier 1934): 37.

Recense *les Derniers Jours de Marie-Antoinette* de Frantz Funck-Brentano et *Né à Québec*. Manifestant à la fois une érudition sûre et de réelles qualités littéraires, Grandbois romance cependant trop; il accumule les détails étrangers à son sujet et abuse de l'ellipse. De ces défauts, l'auteur se corrigera facilement.

S[AURIOL], P[aul]. «*Né à Québec*». *Le Devoir* (18 avril 1934): 3.

Le meilleur des livres canadiens publiés en 1933, *Né à Québec* est une biographie romancée à laquelle l'histoire de la Nouvelle-France sert de cadre. Il s'agit de l'œuvre d'un poète où l'histoire garde tous ses droits.

b) Les Voyages de Marco Polo *(1941)*[2]

BEGIN, Emile. «Bibliographie canadienne: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *L'Enseignement secondaire au Canada*, XXII, 1 (octobre 1942): 71-73.

La figure Polo se perd souvent dans le «grouillement des comparses». Bizarres ou aimables, les légendes composent l'atmosphère spirituelle des *Voyages* où Grandbois, dont les descriptions rappellent Flaubert, s'est éloigné du style

2. A l'automne de 1992, l'édition critique des *Voyages de Marco Polo* n'a pas encore paru. — Les annexes III et IV du premier volume s'intitulent respectivement «La transmission du 'Vient de paraître' de Bernard Valiquette par les périodiques» et «Attribution du prix David 1941: nouvelle intervention de Bernard Valiquette», elle aussi relayée par les périodiques.

télégraphique de son *Louis Jolliet*. A cause de détails cruels ou sadiques, on réservera la lecture de *Marco Polo* aux élèves les plus avancés de l'enseignement secondaire.

COLLIN, W[illiam] [Edwin]. «Letters in Canada: 1941. V. French-Canadian Letters». *University of Toronto Quarterly*, XI, 4 (juillet 1942): 475-493. — Mention de Grandbois à la p. 489. De plus, *les Voyages de Marco Polo* sont répertoriés à la p. 500.

L'Ame japonaise de Léo-Paul Bourassa «is *[the]* only one travel book this year — unless we include under this rubric Alain Grandbois's *les Voyages de Marco Polo*» dont W.E.C. ne dit rien d'autre.

COURTINES, Pierre. «Bien faire et laisser dire». *Le Travailleur* de Worcester (9 octobre 1941): 3.

Grandbois permet au lecteur de méditer sur la destinée des hommes et des nations qui s'élèvent et progressent, ou déclinent et disparaissent; il montre que les «crimes des barbares du vingtième siècle ne sont ni plus ni moins raffinés que ceux de leurs ancêtres du Moyen Age». Ecrits dans un style littéraire et précis, *les Voyages* constituent un ouvrage que tout le monde peut lire avec plaisir et profit.

DANTIN, Louis [pseudonyme d'Eugène Seers]. «Dans le monde des arts, des lettres et des idées. Chronique des livres. La Chine du XIII[e] siècle ravivée par un Canadien-Français: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Le Jour* (20 septembre 1941): 7.

Rend compte à la fois du *Devisement du monde* de Polo et du récit de Grandbois où surgit la figure de Gengis Khân, «Hitler d'avant la lettre». A ses peintures, Grandbois, un vulgarisateur, met une couleur et une vivacité absentes du livre du Vénitien. L.D. conclut en remerciant Grandbois d'avoir offert à ses compatriotes un document de premier ordre sur l'histoire de l'Asie.

DUHAMEL, Roger. «Courrier des lettres: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Le Canada* (23 août 1941): 2.

Pour le commun des mortels qui en ignore à peu près tout, Grandbois relate l'histoire de Polo. Dans ses *Voyages*, l'auteur, qui écrit personne au Canada, n'a pas abusé de l'ellipse, ce qu'il avait fait dans *Né à Québec*. Bref, Grandbois, qui a publié des vers à Hankéou, représente un des écrivains locaux sur qui ses compatriotes devraient compter davantage.

GAGNON, Ernest. «Livres récents. Alain Grandbois: *les Voyages de Marco Polo*». *Relations*, I, 9 (septembre 1941): 251.

E.G. est partagé. D'une part, il considère *les Voyages*, qui confinent au fantastique, comme le récit d'une aventure merveilleuse écrit dans un style alerte et dru. D'autre part, il aurait aimé que le paysage s'immobilise à certains moments. De plus, il regrette que la psychologie de Polo échappe complètement au lecteur.

H[AMEL], E[mile]-Ch[arles]. «Le monde des arts, des lettres et des idées: l'actualité littéraire». *Le Jour* (19 juillet 1941): 7.

Passe en revue dix volumes reçus en moins d'une semaine. Mentionne *les Voyages de Marco Polo*, ouvrage paru aux éditions Bernard Valiquette où «l'activité est grande».

H[UOT], M[aurice] (?). «A la scène, en concert et à l'écran: *les Voyages de Marco Polo*». *Le Devoir* (23 juillet 1941): 4.

«Elégante brochure» d'un style limpide et fort, *les Voyages* intéressent tout en renseignant sur les mœurs étranges de divers peuples et sur le caractère du Vénitien. Ouvrage de vulgarisation destiné au public canadien, *Marco Polo* est un des mieux faits dans le genre.

JASMIN, Guy. «Nouveautés littéraires: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *La Revue populaire*, XXXV, 3 (mars 1942): 58.

Grâce à ses *Voyages* (que la jeunesse accueillera avec ferveur), Grandbois se révèle l'«unique sinologue canadien-français». Par certains côtés, le récit de Polo garde une singulière actualité, G.J. comparant le *lassa* de Gengis Khân au *Mein Kampf* de Hitler, en plus d'évoquer le Japon en guerre contre le Canada.

LASNIER, Rina. «Grandbois, (Alain): *les Voyages de Marco Polo*». *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: années 1937 à 1941* [1942]: 24.

En plus de donner la référence bibliographique des *Voyages de Marco Polo*, R.L. rapporte ce commentaire de l'éditeur Valiquette: «Style allègre et coloré, livre fort attrayant, écrit avec beaucoup d'art».

L[AURENDEAU], André. «Les livres: *les Voyages de Marco Polo*». *L'Action nationale*, XVIII, 1 (septembre 1941): 75-76.

Les Voyages constituent une plongée dans l'histoire. A.L. s'attache en particulier à Gengis Khân dont l'aventure «va tourner court parce qu'elle ne véhicule point l'Esprit». A *Marco Polo* (récit mené vivement, empreint d'ironie et écrit avec beaucoup d'art), le critique (qui se réfère ici à La Fontaine) prend, «comme à *Peau d'Ane*, un plaisir extrême».

L[LEWELLYN], R[obert-E.]. «Livres, revues et journaux: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Bulletin des études françaises*, 5 (janvier 1942): 75-76.

Dans *les Voyages* (passionnants comme un roman d'aventures et qui rappellent par moments les légendes des *Mille et Une Nuits*), l'épopée de Gengis Khân est un «accessoire qui prend beaucoup de place». Le rapprochement entre cette épopée et l'actuelle situation du monde regorge d'enseignements.

MAHEUX, Arthur. «Livres canadiens». *Le Canada français*, XXIX, 1 (septembre 1941): 30.

A la lecture des *Voyages*, A.M. ne peut s'empêcher de penser à La Vérendrye, «tué par la calomnie et la jalousie». Le passage de l'avant-propos où Grandbois se réfère à la nature humaine permet au critique de signaler qu'elle «a de bien vilains côtés». Quoi qu'il en soit, l'écrivain a été bien avisé de ressusciter Marco Polo.

PAPILLON, A[ntonin]. «L'esprit des livres. Alain Grandbois: *les Voyages de Marco Polo*». *Revue dominicaine*, XLVIII, 2 (février 1942): 122.

Le Devisement du monde est peu accessible au grand public, d'où l'opportunité des résumés qui en condensent l'essentiel. Du livre de Polo, Grandbois a su extraire des pages bien venues, de passionnants récits et des descriptions pleines de couleur et de vie.

PELLETIER, Albert. «Revue des livres». *Regards*, III, 1 (septembre-octobre 1941): 44-46.

A.P. revient sur la recension de *Né à Québec* qu'il a fait paraître dans *le Canada* du 22 janvier 1934. *Marco Polo* montre que la vocation de Grandbois n'est pas celle du

biographe ou de l'historien, mais plutôt celle du voyageur qui, entre deux périples, parcourt la terre en imagination. Dans ses *Voyages*, il raconte d'une plume qui harmonise, «en la rendant plus simple et plus souple», la phrase solide et brillante de *Né à Québec*.

SYLVESTRE, Guy. «*Les Voyages de Marco Polo*». *Le Droit* (27 septembre 1941): 16.

Si *les Voyages*, récit qui rejoint l'universel, ne répondent pas à la question: qui était Marco Polo?, ils montrent ce qu'a vu le Vénitien. Par son alacrité, sa correction et sa manière cursive, l'ouvrage semble l'œuvre d'un Français. En réalité, Grandbois est un Canadien qui a voyagé sous «toutes les longitudes et toutes les latitudes».

TRUDEAU, Pierre Elliott. «Notes: *les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois». *Amérique française*, I, 1 (novembre 1941): 45-46.

Voulant contribuer à la connaissance de l'homme et surtout de la femme, Grandbois n'a raconté que des anecdotes sur les «étranges d'autrefois». Qui pis est, ses *Voyages*, «que tout homme cultivé se doit d'avoir dans sa poubelle», constituent un récit peu cohérent, à l'écriture facile, riche en lieux communs et renfermant de timides essais de description. «Vulgaire vulgarisation pour le vulgaire», ce prix David 1941 n'a aucune valeur.

TURGEON, Jean-Marie [sous le pseudonyme de l'Oncle Gaspard]. «Billet de l'Oncle Gaspard: comme au temps de Marco Polo». *L'Action catholique* (18 juillet 1941): 4.

Grâce à Grandbois (qui décrit des mœurs et des coutumes dont toutes ne sont pas à imiter), les voyages de Polo seront connus au Canada français. Péchant par son didactisme, le récit, éloigné du terroirisme, est racheté par un style vigoureux et personnel. Dans un autre ordre d'idées, J.-M.T. évoque l'annonce prochaine du rationnement de l'essence (d'où le titre de son article) et fustige Staline (Satan) et Hitler (Lucifer).

c) Les Iles de la nuit *(1944)*[3]

*ANONYME. «*Les Iles de la nuit* par Alain Grandbois». *Le Canada* (13 mars 1944): 5.

Texte inspiré d'un communiqué de Lucien Parizeau qui annonce la parution prochaine des *Iles de la nuit*, ouvrage de luxe placé sous le signe du rêve.

*ANONYME. «Les livres et leurs auteurs». *Le Devoir* (29 avril 1944): 8.

Court texte semblable au précédent.

*ANONYME. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XXXVIII, 8 (août 1944): 9.

Articulet. Grandbois est un poète absolument remarquable. Le chroniqueur conseille d'apporter en voyage *les Iles de la nuit*.

BEGIN, Emile. «Notes de lecture: *les Iles de la nuit* de M. Alain Grandbois». *L'Enseignement secondaire au Canada*, XXIV, 2 (novembre 1944): 140-141. — Repris, sous le pseudonyme de Télémaque et avec des ajouts, dans *la Revue de l'Université Laval*, II, 3 (novembre 1947): 237-239[4].

Si les poèmes de Grandbois ont gardé une loi dans leur allure anarchique, c'est celle de l'hermétisme. Pour rendre compte du recueil, E.B. recourt à la thématique, *les Iles de la nuit* lui faisant penser à un voyage fantastique dans un fleuve de féerie ou d'épopée dantesque. L'article se termine par un jugement moral.

---

3. L'annexe VI du premier volume s'intitule «La transmission du 'Vient de paraître' de Lucien Parizeau par les périodiques».

4. Dans la «Bibliographie générale» de *Poésie II* d'Alain Grandbois, les deux textes, attribués à Télémaque, sont présentés comme tout à fait différents.

BERTRAND, T[héophile]. «Lectures et bibliothèques. Littérature canadienne-française: Grandbois (Alain), *les Iles de la nuit*». *Mes fiches*, 149-150 (5 et 20 septembre 1944): 43.

Poète hardi, Grandbois a rénové le classicisme. T.B. dénonce les dessins de Pellan.

BRUNET, Berthelot. «Lectures: il y a plusieurs demeures...». *Le Canada* (14 septembre 1944): 4.

Rend compte à la fois des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois et de *la Lyre savante* de Bernard Chat. Artiste original, Grandbois jette dans son rythme propre toute la poésie du monde. B.B. a trouvé le recueil fort beau.

B[RUNET], B[erthelot]. «Les livres: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois». *La Nouvelle Relève*, III, 9 (décembre 1944): 568.

Grandbois, qui n'est pas emprunté dans sa technique, cache ses sentiments sous une forme beaucoup plus moderne que celle des élégiaques laurentiens. L'auteur des *Iles de la nuit* rejoint, au panthéon des lettres québécoises, Emile Nelligan, René Chopin, Guy Delahaye, Jean-Aubert Loranger, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert. B.B. se montre favorable aux dessins de Pellan.

CHOPIN, René. «A travers les livres et les revues. Le surréalisme: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois». *Le Devoir* (2 septembre 1944): 8[5].

Ton sarcastique. R.C. insère dans son article un guide-âne intitulé «Petit procédé surréaliste pour capter la vraie poésie». Le critique entend expliquer un auteur difficile, lui donner rang dans la production poétique de l'heure, en reconnaître les influences directes et secondaires. Fait une brève incursion dans l'histoire littéraire de la France qui le mène des grands classiques aux surréalistes.

---

5. Une semaine plus tard paraît à la p. 8 du *Devoir* un rectificatif intitulé «*Les Iles de la nuit* aux éditions Parizeau». Il y est précisé que l'article de René Chopin aurait dû comporter un renvoi indiquant que le recueil de Grandbois «a été publié par les éditions Lucien Parizeau, 2027, rue Peel, Montréal».

COLLIN, W[illiam] E[dwin]. «Letters in Canada: 1944. French-Canadian Letters V». *University of Toronto Quarterly*, XIV, 3 (avril 1945): 288, 290.

Manière de chef-d'œuvre, la poésie de Grandbois est moderniste, l'auteur connaissant les recherches formelles faites par ses pairs français. Rappelant la production surréaliste, le titre du recueil suggère un centre fixe, des yeux noirs dans la nuit de l'âme. Sur un plan plus technique, le poète transcrit des associations d'images irrationnelles semblables à celles des rêves. Impeccables au point de vue de la fabrication, *les Iles de la nuit* constituent la meilleure plaquette de vers de l'année.

DUHAMEL, Roger. «Chroniques. Vie de l'esprit. Courrier des lettres: *les Iles de la nuit*». *L'Action nationale*, XXIV, 2 (octobre 1944): 136-139.

Ressortissant à la magie des mots, la poésie de Grandbois ne consiste cependant pas en un jeu gratuit de vocables. Dans *les Iles de la nuit*, où l'auteur effectue un pèlerinage au domaine du merveilleux, il y a un sentiment sous-jacent, de même qu'une douleur sourde. R.D. est défavorable aux dessins de Pellan qu'il qualifie de géométrie loufoque.

DUHAMEL, Roger [sous le pseudonyme de Paul Laliberté]. «Le livre de la semaine: Alain Grandbois et Marcel Dugas». *Le Bloc* (14 octobre 1944): 4.

Etudie successivement *les Iles de la nuit* de Grandbois et *Paroles en liberté* de Dugas. *Les Iles* offrent quelques-uns des plus beaux poèmes lancés par une voix canadienne-française. Par l'élégance de la forme, Grandbois rachète la fragilité de l'inspiration. Testament de l'abandonné, sa poésie est aussi le chant plaintif d'une âme ouverte à l'univers et qui l'a traversé sans souillure, sans compromission, sans bassesse.

GARNEAU, René. «Retour sur un poète et sa poésie: à propos des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois». *Le Canada*, supplément littéraire (4 novembre 1946): XX.

Ecrit d'abord une courte biographie intellectuelle de Grandbois. Traite ensuite, et longuement, du Grandbois «métaphysicien» dont la pensée se développe sous l'inspiration de la souffrance. Chez Grandbois, la métaphysique ne tue toutefois pas tout lyrisme.

GELINAS, Pierre. «Chronique des livres: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois chez Parizeau, éditeur». *Le Jour* (27 mai 1944): 5.

Défense de l'hermétisme en poésie. Pour déchiffrer le message de Grandbois, P.G. suggère quelques thèmes: la main, le feu, l'oubli. Il étudie également le sentiment de perte, la solitude et le besoin de fraternité, qui culminent dans l'acceptation de la destinée. Favorable aux dessins de Pellan.

GENEST, Jean. «Livres récents. Poésie et littérature: Alain Grandbois, *les Iles de la nuit*». *Relations*, IV, 45 (septembre 1944): 251.

Articulet. *Les Iles de la nuit* ressortissent à une littérature sans assez de poésie. Pleins de tendresse, quelques poèmes font cependant exception.

GIROUX, André. «Les livres canadiens: Grandbois, Alain, *les Iles de la nuit*». *Culture*, VI, 4 (décembre 1945): 501.

Article assez court. Dans le recueil, on retrouve du cérébral et de l'humain, d'où la référence à Valéry, synonyme d'intelligence et d'acuité spirituelle. D'un seul coup, *les Iles de la nuit* atteignent aux plus émouvantes réalisations françaises.

GRANDMONT, Eloi de. «Les beaux-arts. L'édition des *Iles dans* [sic] *la nuit*: Pellan». *Le Devoir* (27 mai 1944): 4.

Au lieu de dire les indiscutables beautés de la poésie d'Alain Grandbois, E. de G. parle de l'édition de livres d'artistes au Canada français. Favorable aux dessins de Pellan.

EGMONT [sans doute **E**loi de **G**rand**mont**]. «Littérature: *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois». *La Revue populaire*, XXXVIII, 8 (août 1944): 60-61.

Les Iles de la nuit semblent la transposition d'un rêve. Or rien n'est plus difficile que de raconter un songe. Mais Grandbois y est parvenu. Sa thématique se ressent du combat qu'il a dû mener contre les mots. D'emblée, le recueil se place au sommet de la poésie locale. Favorable aux dessins de Pellan.

HAMEL, Charles. «La vie des livres. Une œuvre de beauté: *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois chez Parizeau, éditeur». *Le Canada* (5 juin 1944): 5.

Pose, avec Proust, que l'œuvre d'art est une lutte contre l'habitude. *Les Iles* sont dignes d'une telle conception. Plaide en faveur des œuvres qui, comme celle de Grandbois, réservent à chaque lecture la joie imprévue d'un sens nouveau. Le poète n'a pas imité les grands auteurs français qu'il connaît à fond. Son recueil est parcouru par l'accent vrai de la souffrance. Loue Parizeau. Favorable aux dessins.

IVRY, Jeanne. «Littérature et beaux-arts: *les Iles de la nuit*». *La Presse* (17 juin 1944): 34.

J.I. ne comprend pas *les Iles de la nuit* à cause de leur imprécision. Parmi des pages obscures, elle en trouve pourtant de fort belles, pleines de clarté. Félicite l'éditeur.

*LAMARCHE, Gustave [sous le pseudonyme d'Aristocritos]. «Réponses et critiques. Chronique de poésie: Alain Grandbois, *les Iles de la nuit*». *Les Carnets viatoriens*, IX, 4 (octobre 1944): 292-294.

— Repris, avec quelques variantes et sous le titre «Alain Grandbois», dans *Textes et discussions*, tome II, *Sujets littéraires* de Gustave Lamarche, l'Action nationale [1975], p. 59-61[6].

Pose que la poésie, art difficile en soi, l'est davantage lorsqu'elle entend explorer l'univers onirique. Grandbois porte un rêve élevé, mais qui tient plus du cauchemar que du songe construit postulé par la poésie. Sur le plan linguistique, le poète s'écarte trop de la vérité commune des mots, si bien que la moitié ou plus du recueil est perdue. Bref, il manque à Grandbois une confiance: son livre en est un de doute et d'inquiétude.

MARSAN, Nil. «*Les Iles de la nuit*». *La Boussole* (25 août 1945): 5.

Attaché à de vieilles habitudes en poésie, N.M. hésite entre la critique et l'admiration. D'une part, Grandbois recourt parfois à l'écriture automatique, procédé assez dangereux. D'autre part, il met de la poésie dans un vers peu fait pour en contenir. N.M. invite l'auteur à revenir à des formes plus classiques.

*MORISSET, Anne-Marie. «Grandbois (Alain): *les Iles de la nuit*». *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1944* [1945]: 25.

Donne la référence bibliographique des *Iles de la nuit*.

SYLVESTRE, Guy. «Littérature et beaux-arts: *les Iles de la nuit*». *Le Droit* (2 septembre 1944): 2.

Entre de plain-pied dans une poésie (peuplée de problèmes éternels et toujours nouveaux) qui questionne l'homme. Grand voyageur, érudit, Grandbois ne sombre pas dans le désespoir. Interrogeant sans cesse le réel, il cherche en effet la clarté qu'il découvrira sans doute un jour.

---

6. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne signale pas la reprise.

T[ANGHE], R[aymond]. «A propos de quelques livres: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois». *L'Action universitaire*, X, 10 (juin 1944): 37.

Compte rendu assez bref. *Les Iles de la nuit* se caractérisent par leur valeur musicale. La publication du recueil montre qu'on peut envisager avec confiance l'avenir de l'édition locale. Favorable aux dessins de Pellan.

TURGEON, Pierre-Paul [sous le pseudonyme de Pierre-André Lombard]. «Médaillons: *les Iles de la nuit*». *Le Canada français*, XXXII, 3 (novembre 1944): 201-204[7].

Ton ironique. L'article se termine par une parodie réussie du recueil. Poésie ardente des profondeurs hermétiques, *les Iles de la nuit*, qui reflètent en de «multiples éclats l'époque émancipée du très moderne», s'intituleraient fort à propos *les Ismes de la nuit*. Si le poète s'exécute uniquement la nuit, c'est afin d'indiquer le travail de son subconscient.

d) Avant le chaos *(1945)*

*ANONYME. «Dans le courrier». *Le Canada* (19 mars 1945): 5.

Reprend un communiqué des éditions Moderne.

*ANONYME. «Echos». *La Patrie* (dimanche 25 mars 1945): 60.

Peut-être inspiré du communiqué des éditions Moderne.

*ANONYME. «Grandbois, Alain: *Avant le chaos*». *Biblio 1946*, volume XIII. Paris, le Service bibliographique de la librairie Hachette, 1948, p. 330.

Donne la référence bibliographique d'*Avant le chaos*.

---

7. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois attribue erronément ce texte à Emile Bégin.

BEGIN, Emile. «Notes et lectures». *L'Enseignement secondaire au Canada*, XXV, 1 (octobre 1945): 63-64[8].

Résume, en multipliant les jugements moraux, chacune des nouvelles. Ressuscitant des attitudes et des faits sans véritable portée humaine, Grandbois, dont la démarche rappelle celle de Proust, suscite chez le lecteur un vague malaise. Peu banale, la langue grandboisienne «charrie» des thèmes trop chargés pour demeurer sans danger. Aussi ferme-t-elle au recueil maintes bibliothèques.

*BERNARD, Harry [sous le pseudonyme de l'Illettré]. «Billet du jeudi: renouveau du conte». *L'Autorité* (16 juin 1945): 1, 4. — Repris à la p. 2 de *l'Evénement-Journal* du 23 juin 1945, p. 2[9].

La sortie d'*Allegro* de Félix Leclerc, de *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault, de *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois et d'*Avant le chaos* d'Alain Grandbois amène H.B. à réfléchir sur le renouveau du conte local. Fustigeant l'ultramoderne, le critique plaide pour un traditionalisme littéraire imprégné de canadianisme. Sombrant dans l'exotisme le plus extravagant, Alain Grandbois gaspille son talent.

BLAIN, Maurice. «Lectures et bibliothèques. Littérature canadienne-française: Grandbois (Alain), *Avant le chaos*». *Mes fiches*, 169-170 (5 et 20 septembre 1945): 42.

Article assez court. Si certaines pages du recueil souffrent de longueurs, la plupart renferment des bijoux d'observation, de fantaisie et de poésie. Représentant la revanche d'un grand enfant sérieux qui boude sa réclusion, *Avant le chaos* enchantera sédentaires et nomades.

---

8. On rappellera que l'abbé Bégin, qui se cache alors sous les initiales D.M.O., plagie le vient de paraître des éditions Moderne dans la livraison de septembre 1945 du *Canada français*. — La «bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* (PUM, 1991) classe ce plagiat parmi les «Articles sur *Avant le chaos*».

9. La «Bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois (PUM, 1991) ne signale pas la reprise.

CHOPIN, René. «A travers les livres et les revues: *Avant le chaos* par Alain Grandbois». *Le Devoir* (21 avril 1945): 8.

Après la nuit des *Iles*, c'est, avec *Avant le chaos*, le plein jour de la lumière française. Premier romancier globe-trotter du Canada, Grandbois, écrivain exotique, innove une fois de plus: ses nouvelles cosmopolites racontent la vie mondiale, comblant de la sorte certains vides de la littérature locale. Homme modeste, l'auteur joue dans son récit un rôle effacé.

COLLIN, W[illiam] E[dwin]. «Letters in Canada 1945: French-Canadian Letters VI». *University of Toronto Quarterly*, XV, 4 (juillet 1946): 406-407.

Avant le chaos appartient plus à la littérature française que canadienne-française. Sur le plan technique, les rencontres du narrateur servent de prétexte à la présentation d'un aventurier. Celui-ci raconte l'histoire du personnage que le lecteur vient de quitter. Obéissant tous au même schéma, les récits ont l'amour pour thème. Une volupté tragique et mystérieuse, de même qu'une esthétique étrange, imprègne l'écriture grandboisienne et réserve à l'auteur une niche à part dans la galerie des conteurs locaux.

D[AGNEAU], G[eorges]-H[enri]. «Les livres canadiens: Grandbois, Alain, *Avant le chaos*». *Culture*, VI, 3 (septembre 1945): 376.

Article assez court. Voyageur, Grandbois raconte ses pérégrinations. *Avant le chaos* n'est pas un livre particulièrement profond, mais il se lit très bien.

DESMARCHAIS, Rex. «Perspectives littéraires sur le monde». *La Revue populaire*, XXXVIII, 10 (octobre 1945): 7.

Les deux tiers de l'article consistent en une réflexion sur la littérature à laquelle R.D. attribue deux fonctions: produire de la beauté et contribuer à la connaissance de l'homme intégral. Il prie les écrivains qui veulent faire éclater les frontières de prendre exemple sur Grandbois. Ayant écrit un livre valable sur le plan esthétique, il relie les lettres locales à la littérature universelle.

*DESPREZ, Jean [pseudonyme de Laurette Larocque]. «Le théâtre. Au micro et sur les planches: mes enthousiasmes». *Radiomonde* (7 avril 1945): 7, 14.

J.D. suggère qu'on fasse connaître à des journalistes français (enchantés des *Fridolinades* de Gratien Gélinas) Henry Deyglun, Yvette Gouin, Félix Leclerc, Roger Lemelin, Carl Dubuc, Jean-Marie Nadeau, Marcel Raymond et Alain Grandbois, prince des lettres locales, dont la chroniqueuse vient de lire *Avant le chaos.* Contient des renseignements personnels.

DUHAMEL, Roger [sous le pseudonyme de Paul Laliberté]. «Le livre de la semaine: *Avant le chaos* par Alain Grandbois». *Le Bloc* (29 mars 1945): 6.

Durant ses nombreux voyages, Grandbois a regardé vivre les gens. Il ressuscite quelques visages dans *Avant le chaos.* En réalité, l'auteur transpose sur le plan fictif les événements auxquels il a été mêlé. De tous les personnages du recueil où l'on découvre la griffe d'un talent authentique, Tania est celui qui plaît le plus à R.D.

DUHAMEL, Roger. «Chroniques. Courrier des lettres: *Avant le chaos*». *L'Action nationale*, XXV, 4 (avril 1945): 291-293.

Polygraphe et voyageur, Grandbois est un esprit raffiné qui se refuse à tout excès pour demeurer un monsieur de bonne compagnie. De tous ses personnages, il n'y a peut-être que Kyrov qui soit dévoré d'une passion inextinguible. L'écrivain a trouvé le ton propre à l'entre-deux-guerres. D'intérêt inégal, ses nouvelles font malgré tout communier à l'univers.

EMERY, Jules. «Livres récents. Littérature. Alain Grandbois: *Avant le chaos*». *Relations*, VI, 68 (août 1946): 255.

Article assez court. Réunissant des nouvelles de voyages, *Avant le chaos* étudie l'homme qui éprouve le besoin de s'évader hors de la dure réalité. J.E. souligne la musique, le style harmonieux, la grâce et la poésie du recueil.

GARNEAU, René. «La vie des livres. Une famille de conteurs: *Maria de l'Hospice* et *Avant le chaos*». *Le Canada* (26 mars 1945): 5.

Talentueuse, Madeleine Grandbois s'est contentée de décrire le milieu paysan, ce qui la force à travailler «dans le maigre». Les personnages de son frère suppléent à

l'anémie de leur personnalité par une mobilité excessive. *Avant le chaos* n'ajoute rien aux raisons d'admirer la richesse des dons d'Alain. Si R.G. évoque l'avant-propos, c'est pour manifester son désaccord avec l'auteur sur les êtres soi-disant superficiels de l'entre-deux-guerres, les livres de Malraux et d'Arland prouvant qu'il existait alors des héros.

GIGNAC, Joseph. «Chroniques du roman: *Avant le chaos* par Alain Grandbois (Moderne)». *Les Carnets viatoriens*, XI, 3 (juillet 1946): 221.

Article assez court. Après avoir défini la nouvelle et la chronique, J.G. conclut qu'*Avant le chaos* appartient au second genre.

H[AMEL], E[mile]-Ch[arles]. «*Avant le chaos* par Alain Grandbois (aux éditions Moderne)». *Le Jour* (31 mars 1945): 5.

Grand voyageur, Grandbois a trouvé son climat intellectuel dans les pays de hautes civilisations. Lorsqu'il écrit un livre, les souvenirs affluent à sa conscience. Dans ses textes, on ne sait pas où finit le vrai, où commence la fiction. Sans intrigue, les nouvelles d'*Avant le chaos* s'écartent du conte ordinaire. Elles valent par la multitude des détails et la description des personnages.

JASMIN, Guy. «Le mois littéraire: *Avant le chaos* par Alain Grandbois». *La Revue populaire*, XXXVIII, 5 (mai 1945): 11.

Suffisamment prolongés, les séjours à l'étranger évoqués dans *Avant le chaos* n'ont rien de factices. Les personnages sont réels, certains Anglais que le conflit mondial a conduits au Canada faisant songer à Bill Carlton. Grandbois se démarque de Pierre Benoit, André Malraux et Blaise Cendrars qui ont versé dans la surenchère de guerre.

*MORISSET, Anne-Marie. «Grandbois (Alain): *Avant le chaos*». *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1945* [1946]: 18.

Donne la référence bibliographique d'*Avant le chaos*.

*O'LEARY, Dostaler. «La vie littéraire: *Avant le chaos*». *La Patrie* (dimanche 6 mai 1945): 62.

Dans *Avant le chaos* où il se présente comme un écrivain dans toute la force du terme, Grandbois s'impose davantage que dans *les Iles de la nuit*. Fin observateur, il a saisi la note juste de l'entre-deux-guerres, époque d'un monde décadent à jamais disparu sur laquelle s'étend le critique.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XXXVIII, 6 (juin 1945): 11, 73.

La p. 11 contient une photographie. L.R. regrette la *dolce vita* de l'entre-deux-guerres. Elle évoque les personnages d'*Avant le chaos* dont Grandbois lui-même, celui-ci ayant entremêlé ses souvenirs aux récits.

SAINT-PIERRE, A[lbert]. «L'esprit des livres: Alain Grandbois, *Avant le chaos*, récits». *Revue dominicaine*, LI, 2 (juillet-août 1945): 63.

Article assez court. *Avant le chaos* évoque l'œuvre de Pierre Benoit, écrite en grande partie avant le chaos. Grandbois condense ses souvenirs et ses impressions de voyages. Le recueil confirme sa réputation d'auteur impeccable.

SYLVESTRE, Guy. «Littérature et beaux-arts: de Saint-Pancrace à Djibouti». *Le Droit* (2 juin 1945): 2[10].

Etudie *Avant le chaos* et *Maria de l'Hospice*, respectivement d'Alain et de Madeleine Grandbois. La sortie des deux recueils a dû réveiller dans certains milieux la querelle des régionalistes et des universalistes, les récits du premier se situant tous à l'extérieur du Canada et ceux de la seconde se déroulant dans les Laurentides. Aux désœuvrés, frivoles et dilettantes d'*Avant le chaos*, ouvrage le plus faible d'Alain Grandbois, G.S. préfère les paysans décrits dans *Maria de l'Hospice*.

SYLVESTRE, Guy. «Chronique littéraire: l'année littéraire 1945». *Revue de l'Université d'Ottawa*, XVI, 2 (avril-juin 1946): 215-224. — Mention de Grandbois aux p. 222-223.

Si la poésie, le théâtre, le conte et la critique n'ont guère été supérieurs en 1945 à ce qu'ils ont été dans le passé, le roman a pris un essor sans précédent dans

10. Article annoncé à la p. 2 de l'édition du 7 avril sous le titre «Bientôt».

l'histoire de la littérature canadienne. Compare les recueils de Madeleine et d'Alain Grandbois.

e) Rivages de l'homme *(1948)*

*ANONYME. «Echos». *La Presse* (3 juillet 1948): 38.

Entrefilet qui signale la publication de *Rivages de l'homme*. Reprend des éléments du péritexte éditorial.

*ANONYME. «Grandbois, Alain: *Rivages de l'homme*». *Biblio*, XVII, 8 (octobre 1949): 58.

Donne la référence bibliographique de *Rivages de l'homme*.

BEAUSOLEIL, J[ean]-P[ierre]. «Poésie: Grandbois (Alain), *Rivages de l'homme*». *Lectures*, V, 9 (mai 1949): 554-556.

Inspirés par la mort, les chants du poète, un païen, sont désespérés. Cependant, la dernière pièce de *Rivages de l'homme*, ouvrage pour adultes, laisse percer un certain espoir en l'au-delà. Reproduit l'épigraphe.

B[EGIN], J[oseph]-E[mile]. «Les livres... Alain Grandbois : *les* [sic] *Rivages de l'homme*, poèmes». *La Revue de l'Université Laval*, III, 7 (mars 1949): 616.

Articulet. Regrette l'absence de ponctuation. Signale l'importance du thème de la mort. Grandbois doit son renom à sa prose et non à sa poésie.

*BONENFANT, Jean-Charles. «Les livres canadiens d'expression française publiés de septembre 1947 à septembre 1948». *Canadian Library Association Bulletin*, V, 3 (novembre 1948): 124-125. — Mention de Grandbois à la p. 124.

De *Rivages de l'homme*, J.-C.B. se contente de dire qu'il s'agit d'une œuvre poétique ésotérique et puissante.

COLLIN, W[illiam] E[dwin]. «Letters in Canada: 1948. Part II. VI. French-Canadian Letters. IV *[sur la poésie]*». *University of Toronto Quarterly*, XVIII, 4 (juillet 1949): 381-385[11]. — Mention de Grandbois aux p. 383-385.

De l'idée du voyage de l'homme toujours conduit au sombre abîme de l'éternité sans possibilité de retour ni d'escale, Grandbois a fait l'instrument d'une angoisse métaphysique. A l'instar de certains poètes métaphysiques anglais, il a épousé la mort. Cette alliance exacerbe le désir de vivre et l'angoisse. Les images cosmiques qui émaillent la poésie grandboisienne sont le symbole d'une condition spirituelle qui fait frissonner l'homme d'émerveillement et d'effroi.

*DAUDELIN, Louise. «La littérature canadienne». *Le Livre de l'année 1950.* Montréal, Grolier, 1950, p. 256-258. — Mention de Grandbois à la p. 256.

Bilan des années littéraires 1948 et 1949. De Grandbois, L.D. signale *Rivages de l'homme*, recueil moins sombre que *les Iles de la nuit.*

*D'AUTEUIL, Pierre. «Baudelaire et Alain Grandbois». *Nouvelle Abeille*, V, 6 (octobre 1949): 7.

Partisan de l'équivoque en littérature, P.D'A. étudie la langue de Baudelaire et celle de Grandbois (qui nourrissent pour la Beauté le même amour), tout en énonçant quelques idées générales sur le langage poétique aux antipodes de l'utile.

DUHAMEL, Roger. «Notes de lecture: *Rivages de l'homme*». *Montréal-Matin* (13 juillet 1948): 4. — Repris dans *l'Action universitaire* (octobre 1948): 84-85[12].

Parle des antécédents littéraires de Grandbois, le plus grand poète canadien-français. La mort familière constitue le thème central de *Rivages de l'homme* où l'écrivain envisage virilement son destin.

---

11. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois donne une référence bibliographique erronée.

12. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois fait comme s'il s'agissait de deux articles différents.

*HAMEL, Charles. «La vie des livres. La somme d'une vie et d'une culture: *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois». *Le Canada* (2 août 1948): 4.

Dans les *Rivages de l'homme* qui emportent tous les suffrages, Grandbois aborde les problèmes les plus universels, comme la mort, individuelle ou collective, et l'exigence de Dieu. Reproduit l'épigraphe.

*————. «1948, grande année pour les lettres canadiennes». *Le Canada* (11 décembre 1948): 30.

Applaudit, entre autres œuvres, à *Rivages de l'homme.*

HOULE, Jean-Pierre. «Les livres: des îles de la nuit aux rivages de l'homme». *Le Devoir* (17 juillet 1948): 8.

L'œuvre poétique de Grandbois contient un message. Le lecteur est conduit de la nuit à la délivrance, de la tristesse à l'amour et la fraternité.

LAMARCHE, Gustave. «Les livres: Alain Grandbois — *Rivages de l'homme*». *Liaison*, II, 19 (novembre 1948): 541-543.

Défense de l'exploration par un poète des valeurs nocturnes. Fondamentalement, la vision grandboisienne du monde est pessimiste. Les rivages de l'homme côtoient la mort. Mais une ébauche de certitude se forme. A la fin du recueil, le poète prononce en tremblant le nom de Dieu.

LUCE, Jean. «Les lettres et les arts: *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois». *La Presse* (17 juillet 1948): 38.

Etudie d'abord l'œuvre de Grandbois, le plus grand poète canadien-français, qui s'impose par ses images neuves, sa forme et sa pureté idéologique, les rivages de l'homme débouchant sur l'esprit éternel et l'âme immortelle. Reproduit l'épigraphe. Puis rend compte de *la Minuit* de Félix-Antoine Savard.

*MORISSET, Anne-Marie. «Grandbois (Alain): *Rivages de l'homme*». *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1948* [1949]: 50.

Donne la référence bibliographique de *Rivages de l'homme*.

*O'LEARY, Dostaler. «Littérature 1948». *La Revue populaire*, XLII, 1 (janvier 1949): 7, 62.

Signale quelques œuvres, dont les *Rivages de l'homme*, qui méritent d'être retenues et de figurer au palmarès de la production locale.

RACETTE, Jacques-Thomas. «*Rivages de l'homme*». *Revue dominicaine*, LV, 1 (mars 1949): 167-171.

Grandbois écrit une poésie autonome (qui ne trouve sa fin qu'en elle-même) orientée vers la fusion des quatre éléments. L'art grandboisien se déroule sous le signe d'un pessimisme lyrique commandé par la mort d'amour. Ayant entrepris une quête d'absolu, le poète marche vers la délivrance. J.-T.R. reproduit l'épigraphe.

*RICHER, Julia. «Les livres et leurs auteurs: *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois». *Notre temps* (17 juillet 1948): 4. — Repris dans *l'Action catholique* (21 juillet 1948): 8[13].

Grandbois est en pleine possession d'une technique originale et forte. Sa métaphysique sans espérance engendre la crainte spirituelle. J.R. évoque la guerre. Reproduit l'épigraphe.

*RICHER, Julia. «Tour d'horizon: lettres canadiennes 1948». *Notre temps* (6 novembre 1948): 1.

En poésie, mentionne Alain Grandbois, Claude-Bernard Trudeau, Rina Lasnier, Alphonse Piché, Simone Routier, Clément Marchand, de même qu'Eloi de Grandmont.

---

13. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne signale pas la reprise.

*ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XL, 8 (août 1948): 70.

Mystérieusement disparu, Grandbois en a profité pour composer un livre admirable: *Rivages de l'homme*, récit d'un voyage intérieur.

*SAINT-GERMAIN, Pierre. «Au fil des lettres: *Rivages de l'homme*». *Le Petit Journal* (12 septembre 1948): 46.

Initiation à la poésie hermétique en général et à celle de Grandbois en particulier.

SYLVESTRE, Guy. «Littérature et beaux-arts: méditation de fin d'année». *Le Droit* (31 décembre 1948): 2[14].

Le nombre de bons ouvrages de langue française parus en 1948 a été plus considérable que dans la plupart des années passées. Mentionne treize titres, dont *Rivages de l'homme* de Grandbois.

*THERIAULT, Gustave. «Le courrier du lecteur: littérature 1948». *La Revue populaire*, XLII, 2 (février 1949): 6.

Répond à Dostaler O'Leary qui, dans la livraison précédente, aurait oublié de signaler (mais ce n'est pas le cas) *Rivages de l'homme* de Grandbois. G.T. fait surtout l'éloge de *Contes en noir et en couleur* de Roger Viau.

---

14. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois signale un autre article (introuvable) de Guy Sylvestre; il aurait paru le 17 juillet 1948 dans *Notre temps*, le jour même où Julia Richer y signe sa recension.

f) Né à Québec *(1948)*[15]

BARBEAU, Victor. «Les livres: Alain Grandbois — *Né à Québec*». *Liaison*, III, 24 (avril 1949): 218-219. — Repris dans *la Face et l'envers: essais critiques*, l'Académie canadienne-française, 1966, p. 71-72, et dans *le Devoir* du 29 mars 1975, p. 15.

En 1934, V.B. avait vu dans *Né à Québec* un livre ressortissant à l'histoire, discipline rigoureuse et quasi scientifique. Or les œuvres publiées depuis par Grandbois amènent le critique à réviser son opinion. Quinze ans plus tard, il braque les feux sur la poésie des êtres et des choses qui imprègne la biographie de Jolliet.

BEAUCHAMP [Jacques]. «Lectures: nénuphar et ceinture fléchée». *L'Ecole canadienne*, XXV, 7 (mars 1950): 434-437. — *Né à Québec* est recensé aux p. 436-437.

Parmi les douze titres de la collection du «Nénuphar», J.B. présente aux instituteurs *les Engagés du Grand Portage* de L.-P. Desrosiers, *Maria Chapdelaine* de L. Hémon et *Né à Québec* d'A. Grandbois, large fresque de la Nouvelle-France au XVIIe siècle qu'il faut lire.

BEGIN, Emile [sous le pseudonyme de Bertrand Lombard]. «Pour vos lectures du soir: *la collection du* Nénuphar». *La Revue de l'Université Laval*, III, 7 (mars 1949): 618-623. — *Né à Québec* est recensé à la p. 622.

Présente les huit titres de la collection du «Nénuphar». *Né à Québec* ne ressortit pas à l'histoire savante mais plutôt à l'histoire-résurrection où la documentation fait corps avec le récit.

---

15. A l'automne de 1992, l'édition critique de *Né à Québec* n'a pas encore paru. — Les annexes IX et X du premier volume s'intitulent respectivement «'Vient de paraître' pour *Né à Québec: Louis Jolliet, récit*» (vient de paraître à peu près conforme à l'«Avertissement» de Luc Lacourcière) et «La transmission du 'Vient de paraître' de Fides par les périodiques».

BERGER, Henriette. «*Né à Québec* par Alain Grandbois». *Le Temps* (6 mai 1949): 3, 5. — L'ouvrage est recensé à la p. 3.

Dit sa reconnaissance à Fides d'avoir réédité *Né à Québec* où un poète conte la merveilleuse histoire de Jolliet, bâtisseur d'empire. Rend également compte de *La plus forte* d'Aimé Plamondon et René Arthur.

BERNARD, Harry [sous le pseudonyme de l'Illettré]. «Les lettres: le Louis Jolliet d'Alain Grandbois». *Le Travailleur* de Worcester (24 mars 1949): 1-2. — Repris à la p. 3 du *Droit* du 25 mars et à la p. 4 de *l'Autorité* du 26 mars.

Contient des éléments biographiques. H.B. parle de tous les ouvrages de Grandbois, hormis *Rivages de l'homme*. Dans *Né à Québec*, beau livre un peu trop nerveux, Jolliet est présenté comme un homme de chair et d'os, avec ses qualités et ses faiblesses, dans un monde neuf, exubérant de vie et haut en couleurs.

BONENFANT, Jean-Charles. «Grandbois, Alain. *Né à Québec: Louis Jolliet*, récit». *Culture*, X, 2 (juin 1949): 206.

A la fois biographie de Jolliet et fresque de la Nouvelle-France, *Né à Québec* a d'abord été écrit pour des Français qui ignorent l'histoire du Canada. Les faits relatés dans le livre sont bien connus des Canadiens à qui l'art et le talent de Grandbois apportent cependant des visions nouvelles.

CHAPUT-ROLLAND, Solange. «La critique des livres. Alain Grandbois: *Né à Québec*». *Amérique française*, tome I [n° 4] (1948-1949): 88-89.

Poète d'une grande érudition, Grandbois a construit autour de l'existence de Jolliet une vie fictive qui a une âme bien réelle. *Né à Québec* instruit et plaît à la fois.

DUHAMEL, Roger. «Notes de lecture: *Né à Québec*». *Montréal-Matin* (2 avril 1949): 4. — Repris dans la chronique «Courrier des lettres» de *l'Action universitaire*, XV, 4 (juillet 1949): 90-92[16].

Grandbois est un homme racé, un grand voyageur et un historien-poète. Dans *Né à Québec*, large biographie lisible par l'honnête homme, il reconstitue la Nouvelle-France du XVII^e siècle, en plus de démontrer l'attachement de l'explorateur à sa patrie, le Canada.

GROULX, Lionel. «Livres et revues: Grandbois, Alain, *Né à Québec — Louis Jolliet — Récit*». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, II. 4 (mars 1949): 603.

Articulet. Œuvre d'un grand poète où l'aventure de Jolliet est racontée sur le mode épique, *Né à Québec* relève de la littérature plus que de l'histoire. L.G. rappelle la controverse sur le lieu de naissance de l'explorateur.

HOULE, Jean-Pierre. «Les idées et les hommes: *Né à Québec* de Alain Grandbois». *Le Devoir* (24 décembre 1948): 9.

En rééditant *Né à Québec*, récit d'abord publié à Paris chez Messein, Fides comble une lacune. En outre, la maison d'édition répare une injustice, de «doctes personnes» ayant reproché à l'auteur le recours à l'histoire romancée, genre qui sied à J.-P.H.

JASMIN, Guy. «La vie des livres. Né à 6 *[heures]*, rue Racine: *Né à Québec* par Alain Grandbois». *Le Canada* (22 janvier 1949): 5.

Depuis la parution de *Né à Québec* en 1933, le Canada s'est beaucoup occupé de Grandbois. G.J. se réfère à une causerie radiophonique de Jean Chauvin, à un compte rendu d'Olivar Asselin paru dans *le Canada* du 8 janvier 1934, à *Approches* de Marcel Dugas (le Chien d'or, 1942 — d'où le titre de Jasmin), de même qu'à deux articles, dont l'un du 16 avril 1945, publiés dans *le Canada* à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jolliet et réclamant la réédition de *Né à Québec*.

---

16. Dans le cadre de *la Chronique littéraire* de Radio-Canada, Roger Duhamel a analysé le 1^er avril 1949 *Né à Québec* d'Alain Grandbois et *Propos d'un bâtisseur du bon Dieu* de dom Paul Bellot. [*Non vidi.*] A ce sujet, voir *le Devoir* (8 avril 1949): 9.

L[AMARCHE], A[ntonin]. «L'esprit des livres: Alain Grandbois — *Né à Québec*». *Revue dominicaine*, LV, 1 (mars 1949): 184-185. — Mention de Grandbois à la p. 184.

Vante la collection du «Nénuphar» dont il énumère les huit titres. Présente brièvement les trois nouveautés. *Né à Québec* a droit à deux lignes.

MARTIN, Cécile. «Revue de l'année 1948: quelques faits de la vie littéraire canadienne». *Lectures*, V, 6 (février 1949): 344-346. — Mention de Grandbois à la p. 346.

Mentionne la réception organisée par Fides le 26 novembre 1948 lors du lancement de trois nouveaux ouvrages de la collection du «Nénuphar», dont *Né à Québec*. Ne signale cependant pas la sortie de *Rivages de l'homme*.

F. de M. [probablement Fernand de Montigny]. «Librairie canadienne: Alain Grandbois — *Né à Québec* (Louis Jolliet, récit)». *Les Carnets viatoriens*, XIV, 2 (avril 1949): 155-156.

Reprend, en d'autres mots, l'«Avertissement» de Luc Lacourcière.

MORISSET, Anne-Marie. «Grandbois (Alain): *Né à Québec*». *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: année 1948* [1949]: 49.

Donne la référence bibliographique de *Né à Québec*.

R[ICHER], J[ulia]. «Les livres et leurs auteurs: *Né à Québec* d'Alain Grandbois». *Notre temps* (18 décembre 1948): 3.

Dans *Né à Québec*, récit littéraire dont l'écriture annonce celle des *Iles de la nuit*, Grandbois, maître du style, raconte la vie de Jolliet (une des plus stimulantes figures de l'histoire canadienne), en plus de crayonner habilement une fresque de la Nouvelle-France. Le livre méritait donc d'entrer dans la collection du «Nénuphar».

SEVERIN, Jérôme. «Chronique des livres: un beau type d'écrivain». *Le Clairon* (24 décembre 1948): 5.

Ecrivain désintéressé, Grandbois traite avec mesure des sujets qu'il aime. Il ne fait systématiquement ni du régionalisme ni de l'exotisme. Par ailleurs, le biographe, guidé par l'esprit critique, s'applique à montrer ses héros sous un jour humain.

S[EVERIN], J[érôme]. «Chronique des livres: la vie de Louis Jolliet». *Le Clairon* (31 décembre 1948): 5.

Le titre de la biographie de Jolliet, ouvrage qui supporte très bien la relecture, inspire à J.S. des réflexions sur la différence de mentalité entre Français et Canadiens. Dans une note, le critique commente l'édition de Fides sur le plan matériel.

S[YLVESTRE], G[uy]. «Littérature et beaux-arts: choses et autres». *Le Droit* (15 janvier 1949): 2.

Entre autres rééditions, signale celle de *Né à Québec*. Se demande ensuite quelle nouvelle Gabrielle Roy ou quel nouvel Alain Grandbois se manifesteront en 1949.

TREMBLAY, Jacques[-Abel]. «La 'collection du Nénuphar'». *Lectures*, (février 1949): 329-332. — *Né à Québec* est recensé aux p. 331-332. Texte d'une causerie donnée à *Radio-Collège*.

Cherche ce qui a valu à *A l'ombre de l'Orford*, au *Rêve de Kamalmouk* et à *Né à Québec* (vie romancée de Louis Jolliet) de figurer dans la collection du «Nénuphar», c'est-à-dire d'être comptés parmi les ouvrages canadiens les plus représentatifs.

g) L'Etoile pourpre *(1957)*

*ANONYME [probablement Naïm Kattan, rédacteur en chef et secrétaire du *Bulletin*]. «Les livres: la poésie canadienne». *Bulletin du Cercle juif*, IV, 36 (juin-juillet 1958): 2-3.

Recense huit ouvrages dont *l'Etoile pourpre*, œuvre de maturité qui atteint à la plénitude. Même s'il exprime des regrets, Grandbois ne sombre jamais dans le désenchantement.

*ANONYME. «Pêle-mêle: ici et là...». *Le Petit Journal* (29 décembre 1957): 68.

Entre autres événements, on signale le cocktail qui a marqué le lancement de *l'Etoile pourpre*.

*ANONYME. «Grandbois, Alain: *l'Etoile pourpre*». *Biblio 1958*, volume XXV. Paris, le Service bibliographique de la librairie Hachette, 1959, p. 454.

Donne la référence bibliographique de *l'Etoile pourpre*.

ALLAIRE, Emilia. «La pensée et les lettres: l'Hexagone et *Emourie*». *Le Temps* (22 janvier 1958): 15.

Partisane du vers régulier, E.A. parle de l'Hexagone (qui vient d'éditer *l'Etoile pourpre*, prose poétique chantant l'amour charnel sur tous les tons, mais jamais en vers) et d'*Emourie*, revue dirigée par Gilles Vigneault.

*CHAPUT-ROLLAND, Solange. «Les livres: 'Poésie pas morte!'». *Points de vue*, IV, 5 (février 1959): 24-25. — Mention de Grandbois à la p. 24.

Parle de onze recueils de vers dont *l'Etoile pourpre* qui domine la production de l'année à l'Hexagone. Rend également compte de *Bilan provisoire*, recueil d'essais de Roger Duhamel.

DAY, Georges. *Livres de France* (juin-juillet 1960): 25.

Non vidi.

DOWNES, G[wladys] V[iolet]. «Traditions Rejoined: Recent French Canadian Poetry». *Canadian Literature*, 4 (printemps 1960): 71-73[17]. — Mention de Grandbois aux p. 71 et 73.

Parle du renversement qui s'est produit depuis la Seconde Guerre dans la poésie québécoise et dont témoigne *la Poésie et nous*, recueil d'essais paru à l'Hexagone. Après en avoir longuement rendu compte, G.V.D. recense les recueils de vers de Jean-Guy Pilon, Pierre Trottier et Alain Grandbois. Dans *l'Etoile pourpre*, les images cosmiques sont maniées avec l'adresse et la joie caractéristiques de Saint-John Perse.

DUHAMEL, Roger. «Courrier des lettres: deux de nos académiciens demeurent fidèles à leur haute réputation». *La Patrie* (13 avril 1958): 34. — Reproduit le poème «La morte de nos seize ans», *l'Etoile pourpre*, 1957, p. 61-62.

Rend d'abord compte de *Notre grande aventure* de Lionel Groulx, puis de *l'Etoile pourpre* où Alain Grandbois, le plus pur lyrique des lettres locales, se penche à nouveau sur un passé enchanté, le ton adopté n'étant plus celui de la véhémence mais de la résignation.

GRANDPRE, Pierre de. «La vie des lettres. *L'Etoile pourpre*: la 'revenue' d'Alain Grandbois». *Le Devoir* (15 février 1958): 11. — Repris, avec des variantes, dans *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, la librairie Beauchemin, 1966, p. 32-38[18].

Réfléchit d'abord sur la distance qui sépare Grandbois et les jeunes poètes. Se penche ensuite sur *l'Etoile pourpre*, recueil caractérisé par un sentiment pathétique de la destinée humaine et où la mort se transmue en vie.

---

17. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois indique que cet article a paru à l'été de 1960.

18. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois fait comme s'il s'agissait de deux textes différents.

LAMARCHE, Gustave [sous les initiales R.D. pour Réginald Dupuy]. «Critiques: *l'Etoile pourpre* d'Alain Grandbois». *Les Cahiers de Nouvelle-France*, 4 (octobre-décembre 1957): 326-328.

L'Etoile pourpre, dont le titre évoque la couleur liturgique de la pénitence, recèle un sens caché que G.L. reconstitue en étudiant les thèmes de l'enfance, de l'amour, du temps et de Dieu. Essentiellement, le recueil consiste dans la quête de l'innocence perdue.

*LEMOINE, Wilfrid. «Livres. Poésie récente: *l'Etoile pourpre* par Alain Grandbois». *Vie des arts*, 10 (printemps 1958): 41.

Après un long silence, Grandbois, maître des jeunes poètes, donne un troisième recueil qui est une leçon d'amour et de liberté. W.L. rend également compte de six autres plaquettes de vers et d'une revue, *les Cahiers d'essai*.

[MAILLET, Andrée]. «Le feuilleton d'Andrée Maillet: Alain Grandbois est-il obscur?». *Le Petit Journal* (12 janvier 1958): 60.

Loin d'être obscurs comme le prétend Samuel Baillargeon, les vers de *l'Etoile pourpre* illustrent clairement les intentions de l'auteur qui développe le thème de l'amour terrestre pour une femme réelle.

MARCOTTE, Gilles. «Alain Grandbois». *Cité libre*, 20 (mai 1958): 33-35. — Repris, sous le titre «Une clameur universelle: *l'Etoile pourpre*, poèmes d'Alain Grandbois», dans *Présence de la critique*, HMH, 1966, p. 178-180.

Echappant à la pure magie du rêve dont elle critique les pouvoirs, *l'Etoile pourpre* résume et reprend les précédents recueils. Essentiellement, la poésie de Grandbois réside dans l'éclatement. Aussi n'entre-t-elle pas aisément dans les mœurs.

*MARTIN, Gérard. «Grandbois (Alain): *l'Etoile pourpre*». *Bulletin bibliographique de la Société des écrivains canadiens: 1957* [1958]: 45.

Donne la référence bibliographique de *l'Etoile pourpre* et décrit le livre sur le plan matériel.

PIERRE, M[ichel]. «Nouveaux poèmes d'Alain Grandbois: quand la poésie entre dans les mœurs». *Le Devoir* (20 décembre 1957): 7.

Article suscité par la parution de *l'Etoile pourpre* à l'Hexagone, maison d'édition très active. M.P. réfléchit sur la situation de la poésie locale, on ne peut plus vivante.

*ROBILLARD, Jean-Paul. «Notre bilan littéraire de 1957: sans les poètes, pauvre année...». *Le Petit Journal* (29 décembre 1957): 68.

Entre autres titres, J.-P.R. signale *l'Etoile pourpre* d'Alain Grandbois, «poète remarquable».

*SAINT-MARTIN, F[ernande]. «Lettres et arts: plus que le roman et le théâtre, la poésie s'affirme comme notre littérature vivante». *La Presse* (28 décembre 1957): 56.

Dresse le bilan de l'année littéraire. Souligne l'importance de la première rencontre des poètes locaux. Rend brièvement compte de *l'Etoile pourpre*, recueil décevant. Souhaite enfin un rapprochement des poètes canadiens-français et canadiens-anglais, ceux-ci étant également fort actifs.

SYLVESTRE, Guy. «Letters in Canada: 1957. Livres en français: la poésie». *University of Toronto Quarterly*, XXVII, 4 (juillet 1958): 542-552. — Mention de Grandbois aux p. 542-543, 545, 547-549 et 552.

Entre autres plaquettes de vers, G.S. analyse *l'Etoile pourpre*, inférieure aux recueils précédents de Grandbois, poète prestigieux qui pratique un art du discontinu dont il est partant difficile de rendre compte.

Van SCHENDEL, Michel. «Critique de *l'Etoile pourpre* de Alain Grandbois», 7 janvier 1958, 3 f. Texte d'une émission diffusée dans le cadre de la série radiophonique *la Revue des arts et des lettres*. Archives de Radio-Canada[19].

L'Etoile pourpre, où sont à l'œuvre des forces qui luttent contre l'isolement et en triomphent, amplifie les thèmes des *Iles de la nuit*: mort, érotisme du souvenir et solitude.

h) Poèmes *(1963)*

ANONYME. «Ouverture de la saison littéraire axée principalement sur la poésie». *Le Devoir* (10 septembre 1963): 6.

Entre autres ouvrages, on annonce la publication de *Poèmes*. Le paragraphe consacré à la «somme de la poésie de Grandbois» s'inspire vraisemblablement d'un vient de paraître ou d'un communiqué de l'Hexagone.

*ANONYME. «La saison littéraire: de Grandbois à Thériault, de Robert de Roquebrune à Louis-Joseph Papineau!». *La Presse*, cahier des arts et lettres (21 septembre 1963): 7.

Panorama établi d'après le programme des principaux éditeurs montréalais: le Cercle du livre de France, Beauchemin, HMH, Fides, A la page, Orphée, l'Hexagone, le Jour et l'Homme. A cause d'une erreur de typographie, la partie consacrée à la parution de *Poèmes* est illisible.

*ANONYME. «Ephémérides de l'année». *Livres et auteurs canadiens: panorama de la production littéraire en 1963* [1964]: 148-149.

---

19. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce commentaire parmi les «Documents audio-visuels».

— Mention de Grandbois à la p. 149. Voir également les bibliographies des p. 9 et 50.

Signale notamment la parution de *Poèmes* et l'attribution à Grandbois des prix France-Canada et Molson.

*ANONYME. «Grandbois, Alain: *Poèmes*». *Biblio*, XXXII, 2 (février 1964): 37.

Donne la référence bibliographique de *Poèmes*.

AUDEJEAN, Christian. «Librairie du mois. Poésie. Alain Grandbois: *Poèmes*». *Esprit*, XXXII, 324 (janvier 1964): 143-146.

Variations sur le thème de la France oublieuse des quelques arpents de neige décriés jadis par Voltaire. *Poèmes* de Grandbois, précurseur qui a pratiqué un surréalisme de bon aloi, ouvre le dossier des lettres canadiennes trop longtemps négligé en France.

*BELLEAU, André. «La littérature en 1963». *Le Livre de l'année 1964.* Montréal, Grolier, 1964, p. 248-250. — Mention de Grandbois aux p. 249 et 250.

Pauvre en romans et en essais, l'année 1963 a toutefois marqué un retour en force de la poésie, les œuvres les plus valables se plaçant toutes sous le signe d'un enracinement lucide et exigeant dans la terre canadienne.

BRAULT, Jacques. «La vie littéraire: d'une tendre géographie». *Le Droit* (7 mars 1964): 13. — Repris, avec quelques variantes, dans *Alain Grandbois*, Seghers, 1968, p. 54-59[20].

Quiconque entreprend la quête du corps féminin se condamne au destin d'Orphée: ou il se taira et ne remontera pas des enfers; ou s'il refait surface, mais seul, il parlera, à l'instar de Grandbois, un langage déchiré comme lui-même.

---

20. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe les deux textes parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

BRAULT, Jacques. «Poétique d'Alain Grandbois: une manière d'être au monde par la parole la plus fidèle et la libre joie de parler». *Le Devoir* (7 novembre 1964): 24-25. — Repris, avec de nombreuses variantes, dans *Alain Grandbois*, Seghers, 1968, p. 60-85[21].

Essaie de nommer le fondement de l'univers poétique de Grandbois qui inscrit dans la parole menacée l'existence affective de la tendresse. S'en remet d'abord à diverses méthodes critiques. Après avoir tenté de raviver sa première lecture de *Poèmes*, J.B. conclut qu'il n'y a nul besoin d'expliquer la voix de Grandbois: il suffit de l'écouter.

BROCHU, André. «De la nuit à la délivrance du jour». *La Crue*, I, 3 (15 octobre 1963): 5. — Repris, avec quelques variantes, dans *l'Instance critique 1961-1973*, Leméac, 1974, p. 329-333[22].

Etudie le thème de l'échec dans *les Iles de la nuit* qui sont d'abord l'univers du corps humain. Au confluent d'un temps et d'un espace illimités, le poète profère un cri désespéré où se retrouve l'angoisse d'un peuple aux prises avec son destin.

————. «Alain Grandbois — 2: de la nuit à la délivrance du jour». *La Crue*, I, 4 (1er novembre 1963): 5. — Repris, avec quelques variantes, aux p. 333-337 de *l'Instance critique*.

Dans son œuvre qui exprime un drame à la fois personnel et collectif, Grandbois s'achemine vers la sérénité, sans pourtant y accéder, ce que feront les poètes à venir, chantres du matin tant attendu. A.B. s'attache aux thèmes du pourpre et de la mère.

---

21. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte à deux endroits: parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques» et les «Etudes sur la poésie».

22. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte et le suivant parmi les «Etudes sur la poésie».

DEROME, Gilles. «Confrontation d'Alain Grandbois». *Cité libre*, XIV, 61 (novembre 1963): 26-28.

S'opposant à Berthelot Brunet et ses épigones qui ont aligné les noms de Claudel, Saint-John Perse et Grandbois, G.D. compare l'auteur de *Poèmes* à Balzac, Lautréamont et Eluard. Selon le critique, il faut éviter de faire de Grandbois, qui est essentiellement canadien-français, le poète d'une universalité creuse.

HAMELIN, Jean. «La vie littéraire. L'intégrale de l'œuvre poétique d'Alain Grandbois: un événement». *Le Devoir* (14 septembre 1963): 11. — Repris aux p. 21-23 de la livraison de mai 1964 de *Québec 64*.

Compte rendu dithyrambique. J.H. relit vingt ans après Grandbois comme si son message, dominé par les thèmes de l'amour et de la mort, venait d'être lancé. Le critique va du cri véhément des *Iles de la nuit* au cri désabusé de *l'Etoile pourpre* en passant dans *Rivages de l'homme* par la contemplation d'un monde apocalyptique.

LABELLE, Guy. «Le thème de la neige chez Alain Grandbois». *Lettres et écritures*, I, 2 (février 1964): 22-30[23].

Se penche sur le thème de la neige et les motifs qui l'éclairent, en particulier ceux de la blancheur et de l'aube. L'image de la neige symbolise l'illusion qui révèle une tension unique de l'être alimentée par une soif insatiable d'absolu.

*LOCKQUELL, Clément. «Horizons littéraires: rétrospective 1963». *Le Soleil* (28 décembre 1963): 22.

Pauvre en œuvres mémorables, l'année 1963 (où la voix bien posée de Grandbois est restée muette) a été sauvée de l'insignifiance par la poésie et l'essai. Signale quelques rééditions précieuses, mais ne fournit aucun titre.

MARCOTTE, Gilles. «Alain Grandbois: des *Iles de la nuit* à *l'Etoile pourpre*, une poésie attentive à toutes les voix du monde». *La Presse*, cahier des arts et lettres (14 septembre 1963): 1-3. — Repris,

---

23. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

avec quelques variantes, aux p. 14-20 de la livraison de mai 1964 de *Québec 64*[24].

Après avoir résumé la «légende» de Grandbois, G.M. parle des poèmes qui vont de la contestation métaphysique à la réconciliation. Traite aussi de l'universalisme et de la canadianité de la poésie grandboisienne, du peu d'audience qu'elle rencontre au Canada et en France, de l'influence décroissante exercée par l'écrivain sur les plus jeunes poètes. Enfin, survole la critique consacrée à Grandbois, notamment les textes parus dans le numéro spécial de *Liberté 60.*

ROBERT, Guy. «Littérature et beaux-arts: Alain Grandbois». *Le Petit Journal* (semaine du 29 septembre 1963): A-50.

Ecrivain de qualité, Grandbois symbolise au Canada français la présence même du poète. Celui qui vient de donner *Poèmes* et collabore au *Petit Journal* possède de nombreux manuscrits; il écrit encore, et la critique s'intéresse à lui.

———. «Arts, littérature: *Poèmes* d'Alain Grandbois». *Maintenant*, 22 (octobre 1963): 320. — Repris, avec plusieurs variantes, dans *Livres et auteurs canadiens 1963.* Voir l'entrée suivante.

Parle d'abord du livre en tant qu'objet. La réunion en un seul volume des recueils, où prédomine le thème de la solitude, permet de redécouvrir Grandbois. *Poèmes* favorisera peut-être la reconnaissance du poète en France — reconnaissance qui confirmerait à certains lecteurs québécois la valeur réelle d'une œuvre locale.

———. «Poésie 1963». *Livres et auteurs canadiens: panorama de la production littéraire en 1963* [1964]: 47-49.

Le texte de présentation consiste en un bref bilan de la poésie. Le critique rend ensuite compte des quatre recueils de Gatien Lapointe et de *Poèmes* d'Alain Grandbois. Enfin, il signale la création chez Déom d'une collection (qu'il dirige): «Poésie canadienne».

---

24. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

*SYLVESTRE, Guy. «Littérature canadienne-française». *Canadian Annual Review for 1963.* Sous la direction de John Saywell. Toronto, The University of Toronto Press, 1964, p. 441-448. — Mention de Grandbois aux p. 441, 443 et 445.

Sans événements marquants, 1963 a donné de nouvelles plaquettes de vers de Rina Lasnier et de Gatien Lapointe, ainsi que *Poèmes* d'Alain Grandbois, le plus beau livre de poésie de l'année. Ces œuvres, et quelques autres, consolent G.S. de ce qu'aucun roman vraiment remarquable n'ait vu le jour en 1963.

————. «Letters in Canada: 1963. Livres en français». *University of Toronto Quarterly*, XXXIII, 4 (juillet 1964): 495-505[25]. — Mention de Grandbois aux p. 495-496.

Ce n'est pas tous les ans qu'on trouve dans les librairies canadiennes une moisson de poésies aussi riche et abondante que celle de 1963. Parmi ces œuvres, G.S. signale *Poèmes* d'Alain Grandbois dont les vers, beaucoup plus faciles d'accès qu'autrefois, sont l'expression du bonheur et de l'amour dans un monde où tout passe et meurt.

VACHON, [Georges-]André. «Chronique des lettres: Alain Grandbois, explorateur». *Relations*, 275 (novembre 1963): 329.

Pour Grandbois, la connaissance du corps et celle du monde sont la médiation d'une authentique expérience spirituelle, sinon religieuse. Le critique étudie les images de la géographie, du corps et du centre, celles-ci renvoyant toutes à l'instant où le *je* et le *tu*, et autour d'eux tout le cosmos, commencent à exister dans l'espace.

VIATTE, Auguste. «Alain Grandbois: poète canadien-français». *La Croix* (4 novembre 1963): 5[26].

Egalement prosateur, Grandbois, poète surréalisant, transporte son lecteur au royaume de l'inexprimable. Reflet d'une existence bousculée, le témoignage de l'écrivain s'ajoute à celui des hommes inconsolables à la pensée d'avoir perdu la lumière.

---

25. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet article parmi les «Etudes sur la poésie».

26. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées à *l'Etoile pourpre.*

WYCZYNSKI, Paul. «Le langage des arbres». *Poésie et symbole*. Montréal, la librairie Déom, 1965, p. 187-233[27]. — Mention de Grandbois aux p. 225-228.

Considère l'arbre comme un symbole conducteur qui traduit, chez certains poètes européens et québécois, les mouvements de l'esprit et de l'âme. Dans *Poèmes*, les racines renvoient à l'éclat d'un ténébreux espace, et les feuilles, au mirage d'une jouissance amoureuse.

2o *Réception différée, 1935-1962*

a) *Etudes sur la poésie*

DUBREUIL-PREFONTAINE, Yves. «Divagations sur Alain Grandbois». *Le Quartier latin*, XXXVIII, 14 (15 décembre 1955): 12[28].

Compare Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois. Définit le poète idéal et fait l'éloge de la poésie à laquelle le lecteur peut participer. Définit aussi le «surréalisme» grandboisien. Dominée par la quête de l'inaccessible absolu, la poésie grandboisienne, où se côtoient révolte et défaite, est fondamentalement ambiguë.

EMMANUEL, Pierre. «Alain Grandbois», 11 septembre 1953, 6 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/41. — Texte lu sur les ondes de Radio-Canada dans le cadre de la série *les Livres parlent* [29].

Dans *les Iles de la nuit* de Grandbois, un des meilleurs poètes de l'heure, P.E. étudie le thème orphique, c'est-à-dire les rapports du poète avec une figure bien-aimée, morte ou disparue.

---

27. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

28. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

29. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Documents audio-visuels».

*GARNEAU, René. «Littérature canadienne: Alain Grandbois et la familiarité de la mort». *Les Cahiers de l'Ouest*, 3 (juillet 1954): 24-26. — Repris dans les *Ecrits du Canada français*, 50 (1984): 139-145[30].

Centrée sur l'idée de la mort, la poésie de Grandbois est entourée d'un halo de grandeur métaphysique qui lui vaut d'être un art sans faiblesse.

*————. «Grandbois et Ringuet». *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, IXC, 1 (janvier-mars 1956): 51-52. — Repris dans les *Ecrits du Canada français*, 50 (1984): 97-102[31]. Texte d'une allocution prononcée le 28 février 1956 à Paris.

Après avoir marqué quelques différences entre Ringuet et Grandbois, R.G. s'attache à deux de leurs traits communs: la fidélité à une même source nationale et la qualité de leur pessimisme.

*————. «Alain Grandbois, rue Racine». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 19-22. — Repris dans *Présence de la critique* de Gilles Marcotte, HMH, 1966, p. 19-22. Traduit en anglais dans *Ellipse*, 14-15 (1974): 71-72[32].

Le caractère exceptionnel d'Alain Grandbois dépend d'un langage poétique très personnel aux dimensions du cosmos, et de l'approfondissement d'une expérience comparable à celle d'André Malraux ou d'Henri Michaux.

---

30. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques»; elle ne signale pas la reprise.

31. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne signale pas la reprise.

32. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques»; elle ne signale pas la traduction.

HENAULT, Gilles. «Il n'était pas un vulgaire touriste». *Le Nouveau Journal*, cahier des spectacles et arts (10 mars 1962): III[33].

Prospectant son âme, Grandbois constate l'irréversibilité du temps, compensée par une «faim du monde» et la magie de l'évocation qui permet de retrouver l'enfance.

HOULE, Jean-Pierre. «Les poèmes d'Alain Grandbois». *L'Action nationale*, XXXIII, 1 (janvier 1949): 26-33. — Repris dans *le Devoir* du 26 novembre 1949, p. 22[34].

Se promène des *Iles de la nuit* (où la rupture et la fuite du temps conduisent à la mort) à *Délivrance du jour*, en passant par *Rivages de l'homme* où prédominent les thèmes de la fraternité et de la durée. Interprète semblablement (mais brièvement) la prose de Grandbois où, par leurs exploits, Polo et Jolliet tentent de fixer le temps.

MARCOTTE, Gilles. «Alain Grandbois». Causerie prononcée sur les ondes de Radio-Canada le 27 mars 1955 dans le cadre de l'émission *Témoignage de notre poésie*[35]. — Texte repris, avec des variantes, dans *Une littérature qui se fait*, HMH, 1962 (p. 243-256) et 1968 (p. 257-270).

Décrit d'abord l'univers grandboisien, où s'exerce l'attraction de la vastitude et de la dureté. Cherche ensuite à l'expliquer. Entre autres thèmes, étudie ceux de l'eau, du feu, de l'amour, de l'enfance et de la mère.

OUELLETTE, Fernand. «Alain Grandbois». Texte lu lors de l'émission radiophonique diffusée à Radio-Canada le 21 avril 1960 dans le

---

33. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Entrevues».

34. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois fait comme s'il s'agissait de deux textes différents. La version parue dans *l'Action nationale* est également signalée parmi les études consacrées à *Rivages de l'homme*.

35. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe l'essai de Marcotte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

cadre de la série *Anthologie sonore de la poésie canadienne*, 3 f.[36] — Document détruit par la société d'Etat, mais dont F. Ouellette possède une copie.

Oppose les poésies de Saint-Denys Garneau et d'Alain Grandbois, celui-ci suscitant chez les jeunes poètes une admiration et une affection profondes. Puis énumère quelques thèmes grandboisiens: la femme, le cosmos, la solitude, la mort et l'amour.

ROBERT, Guy. «Rivages de l'amour dans la poésie d'Alain Grandbois». *Revue dominicaine*, LXVII, 9 (septembre 1961): 84-96.

Etudie le thème de l'amour absent, indissociable de celui de la mort, le temps ayant finalement raison de tout.

SYLVESTRE, Guy. «Lettre à Jean-Guy Pilon sur l'homme sans rivages». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 162-165[37]. — Repris dans *Présence de la critique* de Gilles Marcotte, HMH, 1966, p. 87-90.

La poésie de Grandbois est un long voyage nocturne à la recherche d'un éternel matin.

THEBERGE, Jean-Yves. «Alain Grandbois, poète». *Tel quel*, I, 1 (janvier 1962): [42-43][38].

Parle d'abord de la vie du «dieu de tous les jeunes versificateurs». Cette partie s'inspire du manuel de *Littérature canadienne-française* de Samuel Baillargeon (Fides, 1957) que J.-Y.T. se garde bien de citer. Puis effleure les thèmes de l'amour et du temps.

---

36. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Documents audio-visuels».

37. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

38. La «Bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois signale ce texte.

WEILBRENNER, Bernard. «Littérature et beaux-arts: *les Iles de la nuit*». *Le Droit* (21 avril 1954): 8[39].

Dans le livre de 1944, la vanité de toutes choses rend vaine la quête d'absolu du poète.

———. «Littérature canadienne: Alain Grandbois, poète du désespoir». *Le Droit* (28 avril 1954): 7.

Poursuivant la quête entreprise dans *les Iles de la nuit*, le poète de *Rivages de l'homme*, qui a épousé la philosophie de l'absurde, aboutit au désespoir total.

b) *Etudes d'ensemble*

*BERNARD, Harry [sous le pseudonyme de l'Illettré]. «La galerie des classiques canadiens: Alain Grandbois, poète authentique et difficile». *Le Temps* (2 avril 1959): 11. — Repris le 4 avril à la p. 7 du *Droit*.

Etude sur Grandbois, à la fois grand voyageur et poète en profondeur. Inspirée de l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault (Fides, 1958).

*BOISSONNAULT, Charles-Marie, cité par Francis DesRoches aux p. 7-9 du *Message des poètes* du 1 er trimestre 1962. — Pour la description complète, se reporter plus bas en II.A.2.c.

Parle de tous les livres de Grandbois, l'un des cinq ou six plus grands poètes français du monde. Rappelant le lyrisme romantique, la poésie grandboisienne évite cependant la versification traditionnelle. Quant à la prose exquise, elle devrait servir de modèle à tous les écrivains locaux.

---

39. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte et le suivant (sur *Rivages de l'homme*) parmi les études consacrées aux *Iles de la nuit*.

BRAULT, Jacques. «Littérature canadienne. Etudes d'auteurs: Alain Grandbois». *Lectures*, IV, 15 (1er avril 1958): 227-228.

Rend à la fois compte de l'homme et de l'œuvre (poésie et prose). Se termine par une bibliographie de la production grandboisienne et d'études qui lui sont consacrées. On peut voir dans ce texte une première version de l'«Introduction» de l'*Alain Grandbois* paru chez Fides en 1958 et décrit plus haut en I.D.

———. «Le temps irréversible». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 166-173. — Repris, avec de nombreuses variantes, dans *Alain Grandbois*, Seghers, 1968, p. 34-45.

Examine à quelle hauteur et dans quelle perspective la poésie de Grandbois accueille l'angoisse du temps qui débouche sur l'horizon de l'éternité.

DUGAS, Marcel. «Né à Saint-Casimir: M. Alain Grandbois». *Approches*. Québec, le Chien d'or, 1942, p. 41-64.

Après avoir évoqué Wilfrid Laurier, M.D. analyse «O tourments...», dernière pièce des *Poëmes* d'Hankéou, relate la difficile genèse de *Né à Québec* et survole la réception critique immédiate des *Voyages de Marco Polo*.

EMMANUEL, Pierre. «Le droit à l'universel». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 154-155.

Au prix de grandes blessures, Grandbois s'est spirituellement arraché au terroir natal, conquérant de la sorte pour lui et ceux qui le suivent le droit à l'universel. P.E. se réfère aux *Voyages de Marco Polo* et aux *Iles de la nuit*.

GENDREAU, Roland. «Alain Grandbois, ensorcelé des îles». *Reflets*, I, 1 (décembre 1951): 23-31[40].

S'attache aux thèmes récurrents de la production de Grandbois: le voyage, le temps, les îles et l'amour. Regrette la trop grande rigidité de la poésie grandboisienne qui n'a pas empêché l'écrivain de se hisser au sommet de la littérature locale.

---

40. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

LALONDE, Michèle. «Présence de la femme». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 156-160.

Etudie les thèmes de l'amour, de la mort et de l'au-delà qui sont étroitement liés dans l'œuvre de Grandbois, l'amour, grâce au deuil, conduisant l'homme à Dieu.

*TREMBLAY, Jacques. «Alain Grandbois». *L'Alma Mater*, II, 4 (avril-juin 1949): 214-215.

Lors de la publication de *Né à Québec* qui séduit par le sujet, lié à l'histoire du Canada, et les décors canadiens, J.T. présente l'œuvre de Grandbois, écrivain dont la prose est supérieure à la poésie, trop moderne. Ignore *Rivages de l'homme*.

c) *Témoignages*[41]

PILON, Jean-Guy. «A Jean-Guy Pilon et à Gaston Miron, *Amérique française* a donné quelques pages pour leur enquête sur... Alain Grandbois et les jeunes poètes». *Amérique française*, XII, 6 (décembre 1954): 473[42].

On a demandé à sept poètes ce que représente pour eux l'œuvre de Grandbois, si la rencontre avec sa poésie a été vitale et si cette poésie est pour quelque chose dans l'élaboration de leur vocation poétique.

CARTIER, Georges, p. 475. — N'a pas encore lu les vers de Grandbois, mais chaque jour le rapproche d'eux. Est confiant d'y découvrir une des grandes œuvres poétiques locales.

HENAULT, Gilles, p. 475-476. — Grandbois a enjambé les frontières du provincialisme et lancé un appel à tous les horizons de l'homme. Grand métabolisme qui brasse les éléments de la nature, sa poésie est contemporaine. L'ayant lue assez tard, G.H. n'a pas été influencé par elle, ce qui ne l'empêche pas d'admirer le poète.

---

41. Pour ne pas séparer les éléments du deuxième hommage, nous adoptons ici l'ordre chronologique.

42. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe les sept témoignages qui suivent parmi les «Entrevues».

LEMOINE, Wilfrid, p. 474. — Après avoir affranchi son pays de l'académisme, Grandbois est devenu classique. Tout en reconnaissant que l'auteur des *Iles de la nuit* a été l'une des sources de son émerveillement poétique, W.L. dit avoir été ensuite soutenu par Saint-Denys Garneau. Il l'est maintenant par Anne Hébert.

MARCHAND, Olivier, p. 474. — A lu avec intérêt, mais sans plus, les plaquettes de vers. Par contre, *Avant le chaos* l'a charmé par une prose riche et cadencée.

OUELLETTE, Fernand, «L'homme du haut silence», p. 473. — Avoue avoir intégralement recopié *les Iles de la nuit* de Grandbois, «ouvrageur» de l'universel qui lui a permis d'accéder à la Poésie.

PERRIER, Luc, p. 474-475. — Incarnant tous les prestiges de la vie contre la mort, la poésie grandboisienne a été une découverte (mais non vitale) pour L.P. Comme certains autres poètes, Grandbois a été pour quelque chose dans l'accomplissement de ses propres voies qui diffèrent cependant de celles empruntées par son aîné.

TRUDEAU, Claude-Bernard, p. 475. Réponse écrite à Paris le 27 août. — Grandbois (initiateur dont l'œuvre belle et pleine évoque les objets de la nature et est même un torrent poétique majeur) indique à ses cadets les portes de la vraie liberté en poésie. C.-B.T. a été conquis par tous les recueils.

*MARCOTTE, Gilles. «Hommage à Alain Grandbois». Texte diffusé le 23 juin 1960 dans le cadre de la série radiophonique *Soirée littéraire*. Archives de Radio-Canada, 11 f.

Synthétise les résultats de l'enquête dont il est question dans l'entrée suivante. Entre autres propos, ce document rapporte ceux de Rina Lasnier que ne reproduira pas le numéro spécial de *Liberté 60*. La poète oppose les œuvres de Saint-Denys Garneau et de Grandbois, et précise l'influence que la poésie grandboisienne, en «perpétuelle radiation dans la conscience et dans le cœur de tous», a exercée sur toute une génération de poètes.

*ANONYME. «Témoignages». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960)[43].

Lors de l'«Hommage à Alain Grandbois» réalisé par Jean-Guy Pilon et diffusé sur les ondes de Radio-Canada le 23 juin 1960, on a demandé à six auteurs, d'une part, quelle a été l'influence de Grandbois sur la poésie canadienne et sur les poètes et, d'autre part, en quoi la poésie grandboisienne est actuelle et canadienne.

DesROCHERS, Alfred, p. 179-180. Traduit en anglais dans *Ellipse*, 14-15 (1974): 69-70. — Déplore la trop grande influence exercée par l'écriture

43. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe les six témoignages qui suivent parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques»; elle ne signale ni les traductions ni la reprise.

grandboisienne sur les jeunes poètes. La poésie de Grandbois est actuelle par le thème de l'inquiétude, et canadienne, puisqu'elle s'accorde à ce qui se passe au pays où, «hélas! notre naître n'est plus le passé».

GODBOUT, Jacques, p. 187-188. Egalement traduit dans *Ellipse* (p. 75-76). — Ne croyant pas à l'influence des poètes, J.G. écrit que Grandbois, romantique contemporain dont il n'est pas l'âme sœur, a rassuré ceux, parmi les jeunes poètes, qui avaient besoin de l'être.

LALONDE, Michèle, p. 185-187. Egalement traduit dans *Ellipse* (p. 77-79). — Poésie torrentielle en quête du sens, l'œuvre de Grandbois, que les jeunes poètes considèrent comme un a priori, appartient au Canada par la démesure des paysages et au XXe siècle par la conscience universelle dont elle témoigne.

LEMOINE, Wilfrid, p. 180-181. — Pour W.L. qui ignore ce qu'est la poésie canadienne, l'œuvre de Grandbois, grand frère qui dépasse, a marqué maints poètes par la rigoureuse liberté dont elle est empreinte.

PREFONTAINE, Yves, p. 181-183. De larges extraits de ce témoignage seront reproduits à la p. 6 de la livraison de décembre 1977 du *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*. Egalement traduit dans *Ellipse* (p. 73-75). — Plus que tout autre, Grandbois, le premier à apporter aux lettres locales un souffle de tornade, a exercé une influence sur les poètes québécois lucides. Rejoignant l'angoisse de l'homme, sa poésie fait s'accorder le français et l'espace américain.

TROTTIER, Pierre, p. 183-184. — Un des libérateurs des lettres canadiennes avec Saint-Denys Garneau, Grandbois s'en distingue par une langue charnelle qui évoque des mondes en dissolution. P.T. doit plus d'un poème à l'auteur des *Iles de la nuit*.

PILON, Jean-Guy. «Un geste nécessaire». *Liberté*, II, 3-4 (mai-août 1960): 147[44].

Dans ce texte de présentation du numéro spécial, J.-G.P. justifie l'hommage public rendu à Grandbois, homme qui n'a pas marché «*à côté d'une joie*».

*D[esROCHES], F[rancis]. «Fondation du prix de poésie Du Maurier par H.W. Joly: cinq cents dollars pendant cinq ans». *Le Message des poètes*, 18 (1er trimestre 1962): 5-9. — Reproduit le poème «Beau désir égaré», tiré de *l'Etoile pourpre*.

Rend compte de la réception organisée par la Société des poètes canadiens-français le 28 janvier au restaurant *Marino*, où l'on a honoré Grandbois

44. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques».

nouvellement installé à Québec et annoncé la création du prix Du Maurier. Reproduit l'allocution de Charles-Marie Boissonnault, président de la Société, et la courte réponse de Grandbois. Une partie de l'allocution de Boissonnault sera reprise aux p. vii et viii de la «Préface» à la *Bibliographie analytique de Alain Grandbois* d'Huguette Gagnon (Université Laval, 1964).

d) *Manuels de littérature*[45]

*BAILLARGEON, Samuel. «Alain Grandbois (né en 1900): un voyageur insatisfait». *Littérature canadienne-française*. Préface de Lionel Groulx. Montréal et Paris, Fides, 1re édition, 1957, p. 343-348. Illustré. — Dans la 2e édition (1960), le texte sur Grandbois présente des variantes.

Insatisfait, Grandbois met le cap sur des pays lointains où il cherche en vain la stabilité. Pour se consoler, il écrit de la prose d'art et des poésies (celles-ci fortement teintées de surréalisme) où le thème du voyage (dans l'espace ou en soi) est central. S.B. s'inspire ici du «Surréalisme: *les Iles de la nuit* par Alain Grandbois», recension que René Chopin a signée dans *le Devoir* du 2 septembre 1944. S.B. reproduit de larges extraits de «Ah toutes ces rues...», tiré des *Iles de la nuit*, qu'il commente brièvement. Son texte se termine par une liste des «Ouvrages consultés».

*BRUNET, Berthelot. *Histoire de la littérature canadienne-française*. Montréal, l'Arbre, 1946, 187 p. — Mention de Grandbois aux p. 81, 102 et 105. — Repris en 1970 (HMH, p. 74, 94, 96-97).

Ayant parcouru les routes de la terre son Rimbaud à la main, Grandbois a su mêler à son exotisme planétaire une sensibilité d'enfant presque verlainienne.

45. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne répertorie pas les manuels de littérature.

*DANDURAND, Albert. *Littérature canadienne-française: la prose.* Montréal, le Devoir, 1935, 211 p. — Mention de Grandbois à la p. 198.

Se penche sur l'histoire, le journalisme, l'éloquence, la critique littéraire, la science, le théâtre, le conte et le roman dont *Né à Québec*, biographie romancée de Louis Jolliet.

*GARNEAU, René. «Canada». *Les Littératures contemporaines à travers le monde.* Sous la direction de Jean-Claude Ibert. Paris, Hachette, 1961, p. 287-294. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 288-290.

Dresse le bilan des lettres canadiennes depuis la Seconde Guerre mondiale. Près des trois quarts du chapitre sont consacrés à la littérature francophone (poésie, roman et critique).

LEBEL, Maurice. «Histoire de la littérature canadienne-française: Alain Grandbois (1900)». *L'Instruction publique*, IV, 1 (septembre 1959): 56-64. — Repris dans l'ouvrage intitulé *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*, l'Action, 1963, p. 272-285[46].

Font suite à une notice biographique (inspirée de l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault, Fides, 1958) des extraits commentés provenant de *Né à Québec*, des *Voyages de Marco Polo* et d'*Avant le chaos*. Enfin, reproduit et commente «Est-ce déjà l'heure...», «Fermons l'armoire...» et trois vers de «Ah toutes ces rues...», tirés des *Iles de la nuit*; «Rivages de l'homme», tiré du recueil homonyme; et la première strophe de «Poème 25» (que M.L. intitule erronément «Le poète enchaîné»), tiré de *l'Etoile pourpre*. Quoi qu'il en soit, le critique démarque Maurice Hébert, Emile Bégin et Jacques-Thomas Racette.

46. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes d'ensemble et thématiques»; elle fait comme si le texte paru dans *l'Instruction publique* et sa reprise étaient différents.

*LEGER, Jules. *Le Canada français et son expression littéraire.* Paris, Nizet et Bastard, 1938, 213 p. — Mention de Grandbois à la p. 182.

Dans sa thèse de doctorat, J.L. a voulu replacer les écrivains dans leur milieu intellectuel avec ses influences, ses nécessités, ses richesses et ses misères. Il a également recherché leur originalité. Entre autres textes, mentionne l'étrange *Né à Québec* d'Alain Grandbois qu'il classe parmi les romans.

*ROY, Camille. *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française.* Montréal, la librairie Beauchemin, Nouvelle édition, 1939, 191 p. Illustré. — Mention de Grandbois à la p. 131. Réimprimé en 1942.

Au Canada, Grandbois, auteur de *Né à Québec*, a été le premier à briller dans la biographie romancée. — Datant de 1945, la 10e édition revue et corrigée par C.R. signale à la p. 136 *les Voyages de Marco Polo*, récit romancé des aventures du célèbre Vénitien.

*Les SŒURS DE SAINTE-ANNE. «Alain Grandbois». *Histoire des littératures française et canadienne.* Lachine, la Procure des missions, Edition refondue et mise à jour, 1951, p. 537. — Datant de 1944, la 1re édition ne parle pas de Grandbois.

Rend compte de tous les ouvrages alors parus de Grandbois. Manière de condensé de ce que les critiques ont dit sur l'écrivain.

*TOUGAS, Gérard. *Histoire de la littérature canadienne-française.* Paris, les Presses universitaires de France, 1960, 286 p. — Mention de Grandbois dans un chapitre sur le roman (p. 201) et dans un autre sur la poésie (p. 214-217). — Datant de 1964, la 2e édition revue et augmentée reproduit les deux textes. Elle est disponible en anglais: *History of French-Canadian Literature*, traduit par Alta Lind Cook, Toronto, The Ryerson Press, 1966,

301 p. Intitulée *la Littérature canadienne-française*, la 5e édition (1974) ne reprend que le texte sur le Grandbois poète.

Par ce qu'il appelle la critique textuelle, G.T. cherche à mieux faire connaître aux étudiants et au public lettré la nouvelle littérature canadienne qui possède d'excellents romanciers et d'attachants poètes. Dans son commentaire sur la poésie de Grandbois, Tougas intercale la première strophe d'«Avec ta robe...» et «Le rêve s'empare...», tirés des *Iles de la nuit*; et «Le tribunal», extrait de *Rivages de l'homme*.

*VIATTE, Auguste. *Histoire littéraire de l'Amérique française: des origines à 1950.* Québec, les Presses universitaires Laval, et Paris, les Presses universitaires de France, 1954, xi-545 p. — Mention de Grandbois aux p. 197-198.

Insiste sur le caractère novateur de la production de Grandbois, sa poésie se situant dans les marges du surréalisme. Intercale dans son commentaire un passage de *Né à Québec*, un extrait d'«Au delà ces grandes étoiles...» et des «Mains coupées...», tirés des *Iles de la nuit*, et cinq vers de «Demain seulement», tirés de *Rivages de l'homme*.

*————. «La littérature d'expression française dans la France d'outre-mer et à l'étranger: Canada». *Histoires des littératures*, tome III. *Littératures françaises, connexes et marginales.* Sous la direction de Raymond Queneau. Paris, Gallimard, («Encyclopédie de la Pléiade», 7), 1958, p. 1385-1390. — Mention de Grandbois à la p. 1389. — Une nouvelle édition mise à jour paraîtra en 1978.

Tableau plus que sommaire de la littérature québécoise de Michel Bibaud aux écrivains de la fin des années 1940. Les adeptes canadiens du surréalisme y sont qualifiés de groupuscule insignifiant, qualification supprimée dans la 2e édition. Le chapitre se termine par une «Bibliographie».

*————. «Littératures du continent américain. I. Littérature canadienne-française». *Histoire générale des littératures*, tome III. *1848-1945: fluctuations, résurrections, naissances,*

découvertes; depuis 1945: perspectives mondiales. Sous la direction de Pierre Gioan. Paris, la librairie Aristide Quillet, 1961, p. 716-720. Illustré. — Mention de Grandbois à la p. 719.

Après avoir brossé la peinture du contexte socio-culturel depuis 1940, A.V. parle du roman, de la poésie et du théâtre.

e) *Dictionnaire, encyclopédies et répertoires* [47]

*ANONYME. «Grandbois, Alain». *Encyclopédie Grolier*, tome V. *Feuille-Hood.* Montréal, Grolier, 1947, p. 334. — Réimprimé en 1952, 1954 et 1957.

Courte notice qui ne mentionne pas *Avant le chaos* (Moderne, 1945).

*ANONYME. «Grandbois, Alain». *Répertoire biobibliographique de la Société des écrivains canadiens 1954.* Montréal, la Société des écrivains canadiens [achevé d'imprimer le 30 décembre 1955], p. 100.

La notice contient quelques erreurs.

*ANONYME. «Grandbois, Alain». *Encyclopedia Canadiana*, tome V. *Gow-Kin.* Ottawa, Grolier, 1958, p. 17.

La notice ne mentionne pas *Avant le chaos* (Moderne, 1945).

47. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois ne répertorie pas ce genre d'ouvrages.

*BARBEAU, Victor. «Grandbois (Alain)». *La Société des écrivains canadiens: ses règlements, son action, biobibliographie de ses membres.* Montréal, la Société des écrivains canadiens, 1944, p. 75.

Courte notice.

*[BARBEAU, Victor]. «Alain Grandbois». *L'Académie canadienne-française.* Montréal [publié par les soins de Victor Barbeau], 1955, p. 37.

La notice répète les erreurs du *Répertoire biobibliographique* de la Société des écrivains canadiens (1955). Grandbois est également mentionné à la p. 21.

*BARBEAU, Victor. «Alain Grandbois». *L'Académie canadienne-française.* Montréal [s. é.], 1960, p. 48. — 2e édition revue et mise à jour: 1963.

La notice contient quelques erreurs. Grandbois est également mentionné aux p. 24, 82-83. Une photo de l'académicien occupe la p. 49. — Dans la 2e édition, on mentionne Grandbois aux p. 22, 52, 81-83, la p. 53 reproduisant une photo.

*DORVAL-BRUNELLE, Marielle, directrice. *Société d'étude et de conférences 1933-1958.* [S. l., s. é., s. d.], 131 p. Illustré. — Mention de Grandbois aux p. 48, 65 et 84.

Album-souvenir publié lors du vingt-cinquième anniversaire de fondation de la SEC. Devant ses membres, Grandbois a donné le 16 novembre 1943 une conférence intitulée «Visages de Chine». De plus, il a fait partie du jury du concours littéraire 1949-1950 de la Société.

*ROY, Pierre-Georges. «Alain Grandbois». *Les Avocats de la région de Québec.* Lévis, le Quotidien, 1936, p. 205.

Notice biobibliographique de l'avocat Grandbois. Il est l'auteur de *Né à Québec*, ouvrage «très favorablement apprécié non seulement par la critique canadienne mais par toute la presse française». — La p. 387 répertorie un notaire et deux avocats nommés Rousseau dont Philippe, cousin germain d'Alain Grandbois.

*VIATTE, Auguste. «La littérature canadienne-française contemporaine». *Larousse mensuel*, revue encyclopédique universelle, 497 (janvier 1956): 8-9. — Mention de Grandbois à la p. 8. — Repris aux p. 393-397 de l'*Almanach éclair 1956-1957.* Entre-temps, de larges extraits ont paru aux p. 27-30 de la livraison de juin 1956 de *Mes fiches.*

Les lettres canadiennes-françaises se sont énormément développées surtout depuis 1930. La Seconde Guerre mondiale a hâté leur croissance. Le théâtre, le roman d'analyse et d'observation sont pour ainsi dire sortis du néant, et la poésie s'est modernisée. Bref, les écrivains du cru enrichissent la littérature française dans son ensemble.

f) *Mémoires de maîtrise*

CHATILLON, Pierre. *Les Thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre poétique de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Alain Grandbois.* Mémoire de maîtrise ès arts accepté par la

faculté des Lettres de l'Université de Montréal le 12 septembre 1961, viii-46-50 f.[48]

Directeur du mémoire: Ernest Gagnon. Après avoir montré l'importance des thèmes de l'enfance et de la mort dans l'œuvre des «quatre grands de la poésie canadienne», P.C. indique les liens étroits qui unissent ces thèmes et essaie de dégager la position de chaque auteur.

LEBLANC, Léopold. *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde.* Mémoire de maîtrise ès arts accepté par la faculté des Lettres de l'Université de Montréal le 30 août 1957, v-110 f.

Directeur du mémoire: Roger Duhamel. Perspective thématicienne. Si Grandbois vient près d'admettre la philosophie de l'absurde, il rejette finalement cette tentation.

B. ECRITS ET DOCUMENTS SUR LA VIE ET LA SITUATION DE GRANDBOIS, 1891-1991[49]

1° *1891-1936*

GARNEAU, J.-Elzébert. «Notes du voyage de mon père en Australie», 9 f. — Ecrit par Félix Garneau, ce récit, dont la bibliothèque de

48. La pagination indiquée dans la «Bibliographie générale» de *Poésie II* d'Alain Grandbois est incomplète.

49. Dans cette partie, une pastille placée devant une adresse bibliographique indique un texte répertorié dans une des bibliographies de l'édition critique des écrits d'Alain Grandbois.

l'Assemblée nationale possède une copie, a été corrigé et complété par son fils vers 1891.

Parti de Cap-Santé le 4 septembre 1852, F.G. se rend en Australie pour y chercher de l'or. Michel-Adolphe Grandbois, grand-père d'Alain, fait partie de l'expédition (f. 7).

LAFLAMME, J[oseph]-C[lovis]-K[emner]. Lettre du 6 août 1897 probablement destinée à Camille Roy, 4 f. Archives du Séminaire de Québec, Université 59, nº 59.

A passé la journée du 5 août à Paris avec «le p'tit Grandbois», âgé de treize ans. Il s'agit de Joseph, maintenant vicomte de Villeneuve. — Sur Joseph Grandbois, voir le tome I de *Souvenirs à vaincre* de Jean Bruchési (Hurtubise/HMH, 1974, p. 35).

GOSSELIN, Amédée. Lettre du 11 septembre 1927, 1 f. Archives du Séminaire de Québec, Université 200, nº 14.

Lettre de recommandation du recteur de l'Université Laval à Alain Grandbois, avocat au barreau de Québec et «parfait gentilhomme».

OUIMET, Raphaël. «Henri Grandbois, industriel». *Biographies canadiennes-françaises.* Montréal [s. é.], 1929, p. 145.

Né le 8 mai 1874, H. Grandbois, qui a été maire et président du conseil scolaire de Saint-Casimir, aime les voyages en famille. Mention de son fils «Alain, avocat».

ROUTIER, Simone. *L'Immortel adolescent.* Québec, le Soleil, 2e édition revue et augmentée, 1929, 201 p. — La 1re édition (1928) ne comporte pas la dédicace à Grandbois.

Le poème intitulé «Le coffret de mosaïque» (p. 15-16) est dédié à «Alain G.».

ALLAIRE, J[ean]-B[aptiste]-A[rthur]. «Grandbois (Mgr Georges-Etienne)». *Dictionnaire du clergé canadien-français*, tome VI. Saint-Hyacinthe, le Courrier, 1934, p. 306-307. Illustré.

Protonotaire apostolique, chancelier et procureur de l'évêché à Gravelbourg depuis 1933, G.-E. Grandbois, né à Rivière-du-Loup le 9 avril 1887, est le fils de Paul-Etienne Grandbois, médecin, et de Joséphine Pelletier.

ROUTIER, Simone. *Les Tentations.* Préface de Fernand Gregh; portrait et bandeaux, bois gravés d'André Margot; couverture et hors-textes, dessins à la plume de Bernard Laborie. Paris, la Caravelle, 1934, 195 p.

Les poèmes «Croquis philosophique» (p. 41-45) et «A la Coupole» (p. 50-51) sont respectivement dédiés à Gabrielle Grandbois-Paquin et à son frère, Alain Grandbois.

BOUCHARD, Damase. «Sur le front... des missions: une journée avec les brigands». *Le Devoir* (3 février 1934): 9.

L'auteur est missionnaire en Manchourie. Le reportage comporte ce chapeau: «L'aventure de 'deux Rimouskois pure laine'. 'Les brigands nous encerclent'. Pensées peu gaies. Le triste sort des pauvres diables qui sont contraints d'hospitaliser les brigands. Les brigands délibèrent. 'Nous pouvons partir'. Nouvelle alerte». — En route vers la Chine, Grandbois, qui évoquera lui-même les «brigands», arrive à Saigon au début de février 1934.

POITEVIN, Jean-Marie. «De Montréal à Szepingkai». *Le Devoir* (3 février 1934): 9.

Récit de voyage d'un prêtre des Missions étrangères.

GILBERT, Edouard. «Mort d'un mendiant». *Le Devoir* (10 février 1934): 9.

Prêtre des Missions étrangères, l'auteur séjourne en Manchourie.

Mgr LAPIERRE. «Sur le front... des missions: le bilan d'une rude et fructueuse année». *Le Devoir* (10 février 1934): 9.

Lettre à «Mgr Gauthier. L'œuvre des prêtres du séminaire des Missions étrangères de Pont-Viau. En Mandchourie. L'œuvre des brigands. Les écoles des missions. Une école supérieure. Les œuvres de charité».

G[ARNEAU], R[ené]. «Choses du temps: nos écrivains en France». *Le Canada* (27 mars 1934): 2. — Repris le lendemain à la p. 2 de *l'Ordre*.

Fait état des relations problématiques entre la France littéraire et le Canada.

ANONYME. «L'*Aurania* frappe une épave». *Le Devoir* (21 mai 1934): 4.

Il s'agit d'un paquebot transatlantique de la ligne Cunard à bord duquel Grandbois a monté en octobre 1933. A ce sujet, voir *Lettres à Lucienne*, l'Hexagone, 1987, p. 202.

ANONYME. «Voyagez Cunard vers l'Europe». *Le Devoir* (6 juin 1934): 5.

Annonce publicitaire. Indique les tarifs.

PICARD, Gaston. «La littérature des Canadiens-Français». *L'Ordre* (26 septembre 1934): 4. — A d'abord paru dans le numéro du 8 septembre de l'hebdomadaire français *Toute l'édition*.

La littérature canadienne existe, quand elle n'aurait donné que les œuvres de Louis Dantin, Jean-Charles Harvey, Adolphe Nantel, Claude-Henri Grignon, Emile Nelligan et Simone Routier. Mentionne plusieurs autres noms dont celui d'Alain Grandbois.

ASSELIN, Olivar. Lettre du 11 octobre 1934 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/12.

Sollicite la collaboration de Grandbois à *l'Ordre*. Se dit rassuré que son correspondant soit rentré à Québec, un cataclysme s'étant produit en Chine.

T., P.C. Lettre du 23 juin 1936 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/33.

Le destinateur (dont la signature est illisible) confirme que Grandbois (qui réside au *Great Central Hotel* à Londres) récitera des vers de poètes canadiens-français sur les ondes de la BBC dans la nuit du 7 juillet.

*

ANONYME. «Décès: Grandbois». *L'Evénement* (12 août 1908): [6]. — Repris le même jour à la p. 8 du *Soleil.*

Notice nécrologique de Michel-Adolphe Grandbois. Alain évoque son grand-père paternel dans *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 250.

ANONYME. «Funérailles de sieur Michel-Adolphe Grandbois, marchand de bois de Saint-Casimir, Portneuf». *L'Evénement* (17 août 1908): [5].

Les funérailles ont eu lieu le samedi 15.

ROULEAU, T[homas] G. «Feu Michel-Adolphe Grandbois, décédé à Saint-Casimir le 11 août 1908». *Le Soleil* (17 août 1908): 8.

Eloge de Grandbois qui, manière de chevalier, secourait «les veuves et les orphelins». Mention de l'expédition en Australie. T.G.R. est le beau-frère du défunt.

ANONYME. «L'honorable sénateur P*[hilippe]* Landry est décédé la nuit dernière: une grande figure *[disparaît]*». *L'Action catholique*, dernière édition (20 décembre 1919): [24].

Le défunt laisse deux enfants dont Bernadette, épouse d'Arthur Rousseau. Leur fille Marguerite épousera Alain Grandbois le 31 octobre 1958.

ANONYME. «Le sénateur Landry». *L'Action catholique* (20 décembre 1919): 3.

Publié le jour même de la mort de celui qui fut président du Sénat canadien [du 23 octobre 1911 jusqu'à sa démission le 2 juin 1916].

ANONYME. «Hommages à la mémoire de l'hon. sénateur Landry: on loue son patriotisme, son dévouement pour la défense de la langue et des intérêts canadiens-français». *L'Action catholique*, dernière édition (22 décembre 1919): [10].

Réactions des francophones d'Ontario au décès du président de leur Association d'éducation. Témoignages des sénateurs Belcourt et Bolduc, de Samuel Genest et de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

ANONYME. «Feu l'honorable sénateur P. Landry». *L'Action catholique*, dernière édition (23 décembre 1919): [12].

Les obsèques ont eu lieu le matin même à la basilique de Québec. Le cardinal Bégin a chanté le service et Mgr Latulippe a prononcé l'oraison funèbre.

Mgr LATULIPPE. «Feu l'hon. P. Landry». *L'Action catholique* (24 décembre 1919): 3.

Eloge du défunt, à la fois président de l'Association d'éducation des Franco-Ontariens et bon chrétien.

ANONYME. «Mort de M. L.Ph.H. Grandbois». *L'Action catholique* (3 février 1920): [10].

Mort le dimanche 1er février, Philippe était le frère d'Henri Grandbois.

ANONYME. «Feu Philippe Grandbois: funérailles à Saint-Casimir». *L'Action catholique* (6 février 1920): 9.

Parmi ceux qui conduisaient le deuil le mercredi 4, on mentionne Alain Grandbois, neveu du défunt.

ANONYME. «Funérailles du capitaine E.E. Cinq-Mars». *L'Action catholique* (2 février 1925): 2, 7.

Faisaient notamment partie du cortège funèbre Alonzo Cinq-Mars, frère du défunt, Damase Potvin, Georges-Emile Marquis, Edmond Chassé, Alain Grandbois et Gérard Morisset, à qui Grandbois dédicacera en janvier 1949 un exemplaire de *Né à Québec* (que possède la Bibliothèque nationale du Québec): «A mon ami Gérard

Morisset avec toute mon estime. En souvenir de Paris et du bon vieux temps.» Grandbois évoque son futur patron dans *Visages du monde* (PUM, 1990, p. 481).

ANONYME. «M. l'abbé J*[oseph]*-E*[mery]* Grandbois est mort à l'Hôtel-Dieu: funérailles samedi matin». *L'Action catholique* (30 décembre 1931): 10, 9.

Parmi les neveux de l'abbé mort le 29, on mentionne Alain (p. 9). Celui-ci évoque son oncle paternel dans *Visages du monde*, PUM, 1990, p. 94-95, 234.

Le SECRETAIRE de l'archevêché de Québec. «Feu M. l'abbé J.-E. Grandbois». *L'Action catholique* (30 décembre 1931): 10.

Articulet.

GARANT, Charles-Omer. «*In memoriam*: l'abbé J.-Emery Grandbois». *Le Canada français*, XIX, 5 (janvier 1932): 396-400.

Biographie du défunt.

ANONYME. «Imposantes obsèques de M. l'abbé J.-E. Grandbois à la chapelle du Séminaire». *L'Action catholique* (4 janvier 1932): 10, 9.

Aux obsèques qui ont eu lieu le samedi 2 janvier assistait, entre autres personnes, Alain (p. 9).

ROBERT, Arthur. «M. l'abbé J.-E. Grandbois». *Semaine religieuse de Québec*, XLIV, 21 (21 janvier 1932): 330-335.

Reconstitue la carrière du défunt.

ANONYME. «Le Dr Raym*[ond]* d'Auteuil est mort à l'hôpital: funérailles à Saint-Cœur de Marie». *L'Action catholique* (11 janvier 1933): 10, 9.

Gendre d'Arthur Rousseau qui est le frère de Bernadette, mère d'Alain Grandbois. Mort le 10.

ANONYME. «Imposantes funérailles au Dr Raymond d'Auteuil à Saint-Cœur de Marie». *L'Action catholique* (13 janvier 1933): 12, 11.

Les funérailles ont eu lieu le même jour.

ANONYME. «*[Maître]* Maurice Rousseau est décédé à Montmagny: obsèques mercredi matin». *L'Action catholique* (23 octobre 1933): 3, 9.

Le défunt était le frère de Bernadette, mère d'Alain Grandbois. Mort le 21.

LESAGE, Paul. «Sympathie du barreau». *L'Action catholique* (25 octobre 1933): 9.

A l'occasion de la mort de maître Rousseau, le barreau de Québec exprime ses sympathies.

ANONYME. «Imposantes obsèques de M. Rousseau». *L'Action catholique* (26 octobre 1933): 12.

Les obsèques ont eu lieu la veille.

ANONYME. «Le dr Rousseau». *Le Devoir* (15 janvier 1934): 1.

Annonce l'article d'une connaissance d'Arthur Rousseau.

ANONYME. «Mort du docteur Arthur Rousseau». *Le Devoir* (15 janvier 1934): 10.

Rapporte la mort d'Arthur Rousseau survenue le 13.

ANONYME. «Hommages au doyen». *L'Evénement* (15 janvier 1934): 3, 4.

Arthur Rousseau était doyen de la faculté de Médecine de l'Université Laval.

ANONYME. «Condoléances de la France et de Québec». *Le Soleil* (15 janvier 1934): 3, 5.

«La faculté de Médecine, le monde politique et la magistrature s'unissent pour rendre hommage à la mémoire du regretté Dr Arthur Rousseau.»

ANONYME. «Le docteur Arthur Rousseau». *Le Soleil* (15 janvier 1934): 4.

Eloge du défunt qui a été «un professeur de courage» et dont la «renommée était devenue internationale».

ANONYME. «D'unanimes sympathies». *Le Soleil* (15 janvier 1934): 3, 5.

Reproduit les témoignages de sympathie qui affluent à Québec.

ANONYME. «Un deuil immense frappe Québec et le pays canadien». *Le Soleil* (15 janvier 1934): 3, 13.

«M. le docteur Arthur Rousseau, officier de la Légion d'honneur *[...]* et l'un des plus grands médecins du Canada, est décédé *[...]* à l'âge de 62 ans».

CHASSE, Edmond. «Mort de M. le Dr Arthur Rousseau, doyen de la faculté: profonds regrets et sympathie universelle». *L'Evénement* (15 janvier 1934): 3, 4.

A la p. 4, E.C. mentionne Alain, neveu du défunt. L'auteur de *Visages du monde* évoque son oncle maternel (PUM, 1990, p. 48). A la p. 202, il mentionne Louis Rousseau, fils d'Arthur qui est également le père de Marguerite, future épouse d'Alain.

DORION, Jules. «Premier Québec: le docteur Rousseau, une intelligence et un caractère». *L'Action catholique* (15 janvier 1934): 4.

L'impression créée par la mort du dr Rousseau marque «l'importance de la tâche accomplie par ce brillant rejeton de la race canadienne-française».

P[ELLETIER], G[eorges]. «Bloc-notes: le docteur Rousseau». *Le Devoir* (15 janvier 1934): 1. — Repris à la p. 4 de *l'Evénement* du lendemain.

Hommage à Arthur Rousseau, homme cultivé et l'un des premiers grands médecins canadiens.

ROY, Camille. «Le docteur Rousseau». *L'Evénement* (15 janvier 1934): 4. — Repris le même jour à la p. 3 du *Soleil.*

L'auteur est recteur de l'Université Laval.

ROY, Ferdinand. «Arthur Rousseau». *L'Evénement* (15 janvier 1934): 3. — Repris le même jour à la p. 3 du *Soleil.*

L'auteur est doyen de la faculté de Droit de l'Université Laval.

ROY, Louis-Philippe. «Grand deuil pour la profession médicale et le Canada français». *L'Action catholique* (15 janvier 1934): 3, 9.

A la p. 9, L.-P.R. mentionne Alain Grandbois.

ANONYME. «Emouvant hommage à feu le Dr Arth*[ur]* Rousseau à Saint-Cœur de Marie». *L'Action catholique* (16 janvier 1934): 3.

Les funérailles ont eu lieu le même jour.

ANONYME. «Le cardinal *[Villeneuve]* rend hommage au doyen Arthur Rousseau: deuil national». *L'Evénement* (16 janvier 1934): 3, 4.

L'article comporte ce chapeau: «Mgr Camille Roy chantera le service. — Nombreux messages de condoléances à madame Arthur Rousseau et sa famille. — Une foule immense va prier pour le repos de l'âme du médecin des grands et des humbles. — Sympathie des universités McGill et *[de]* Montréal.»

ANONYME. «Sympathies générales à la famille Rousseau». *Le Soleil* (16 janvier 1934): 3, 5.

L'article comporte ce chapeau: «Les témoignages de sympathie les plus flatteurs et les plus consolants venant d'Europe et d'Amérique ont été offerts à la famille du si regretté disparu. — L'hon. M. Taschereau.»

ANONYME. «Une foule immense rend un hommage ému à la mémoire du Dr Art*[hur]* Rousseau». *Le Soleil* (16 janvier 1934): 3, 5.

L'article comporte ce chapeau: «Les funérailles de l'illustre disparu ont eu lieu ce matin à l'église Saint-Cœur de Marie — Des milliers de personnes avaient pris place dans le cortège — Mgr Camille Roy, P.A., recteur de l'Université, chante le service».

TASCHEREAU, L.-A., et Athanase DAVID. «Eloges du Dr Rousseau». *L'Evénement* (16 janvier 1934): 3, 5.

Taschereau est premier ministre du Québec, et David , secrétaire de la Province.

ANONYME. «Hommage au Dr Rousseau». *L'Evénement* (17 janvier 1934): 3.

Reproduit un communiqué de J.-A. Couillard, président de l'Association canadienne antituberculeuse.

ANONYME. «Québec fait des funérailles nationales au Dr A. Rousseau: 300 personnes au cimetière». *L'Evénement* (17 janvier 1934): 3, 8.

«Mgr Camille Roy préside à la cérémonie. — Le recteur peut difficilement contenir son émotion à la fin du *Libera*.»

ANONYME. «Hommage spontané au Dr Rousseau». *Le Soleil* (17 janvier 1934): 18, 16.

A l'ouverture des assises criminelles de Rivière-du-Loup, on rappelle les mérites du disparu.

D., C. «Le rez-de-chaussée: sur le dr Rousseau». *Le Devoir* (17 janvier 1934): 3.

Reproduit un article paru quelques années plus tôt dans *le Devoir* et où Paul Dulac vantait les mérites du médecin «devant lequel se fût incliné Molière même».

DUPONT, Wheeler. «Feu le Dr Rousseau». *Le Soleil* (18 janvier 1934): 20.

L'auteur est secrétaire général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.

LAVERGNE, Armand. «Arthur Rousseau». *Le Devoir* (22 janvier 1934): 1, 3.

Fait l'éloge d'un patriote indomptable et d'un ami incomparable.

ANONYME. «Notes et commentaires: le docteur Arthur Rousseau». *Le Soleil* (23 janvier 1934): 4.

Est forcé de reconnaître que l'ancien doyen «ne faisait pas seulement honneur à sa race, mais aussi à l'humanité».

GAUVREAU, Joseph. «Sur la tombe d'un grand médecin: le docteur Arthur Rousseau». *Le Devoir* (27 janvier 1934): 1, 4.

Registraire du Bureau provincial de médecine, l'auteur insiste sur les créations d'ordre social dont le Canada est redevable au défunt.

2o *1941-1943*

[BROUSSEAU], Serge. Lettre du 2 août 1941 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/13.

Lettre relative à l'envoi de cent cinquante exemplaires des *Voyages de Marco Polo* au gouvernement du Québec. Après avoir écrit que Bernard Valiquette n'a pas oublié ce que Grandbois lui a demandé, S.B. prie son correspondant de «faire parvenir sans faute des notes biographiques sur *[sa]* sympathique personne».

ANONYME. «La radio, le monde: samedi 20 septembre 1941». *Le Devoir* (20 septembre 1941): 7. — Communiqué de la Société Radio-Canada dont une version écourtée paraît le même jour à la p. 6 du *Canada.*

Dans le cadre de la série *les Entretiens du samedi soir* diffusée à 20 h 15, Grandbois, «romancier, historien et essayiste», donnera les 20 et 27 septembre deux causeries sur les «grands explorateurs canadiens».

ANONYME. «Résultats des concours de lettres et de sciences du gouvernement de Québec». *Le Canada* (1er octobre 1941): 12. — Communiqué repris le même jour à la p. 6 du *Devoir*, à la p. 3 de *l'Evénement-Journal*, à la p. 16 de *la Presse* et à la p. 3 du *Soleil.*

Résultats annoncés la veille. Lauréat du premier prix dans la section de littérature pour *les Voyages de Marco Polo*, Grandbois a reçu 800$. Parmi les jurés du prix David 1941 figuraient Claude-Henri Grignon, Jean Chauvin (qui a commenté favorablement *Né à Québec* dans *la Revue populaire* de février 1934) et Gérard Morisset, ami de Grandbois.

ANONYME. «Choses du temps: prix de la Province». *Le Canada* (4 octobre 1941): 2.

Réfléchit sur le prix David. Mention de Grandbois, lauréat en 1941.

ANONYME. «MM. Alain Grandbois et Rex Desmarchais». *Le Droit* (4 octobre 1941): 2.

Reproduit une photo des premier et deuxième «prix de littérature de la province de Québec (prix David)»: Alain Grandbois pour *les Voyages de Marco Polo* et Rex Desmarchais pour *France immortelle.*

ANONYME. «...et l'éditeur». *La Revue moderne*, XXIII, 12 (avril 1942): 4.

Annonce que «Le 13», nouvelle d'Alain Grandbois, paraîtra dans la livraison de mai.

ANONYME. «...et l'éditeur». *La Revue moderne*, XXIV, 4 (août 1942): 4.

Annonce que «Tania», nouvelle de Grandbois, paraîtra dans la livraison de septembre.

ANONYME. «...et l'éditeur». *La Revue moderne*, XXIV, 6 (octobre 1942): 3.

Après avoir signalé le succès de «Tania», on annonce qu'une autre nouvelle de Grandbois («Ils étaient deux commandos»), inspirée du raid anglo-canadien sur Dieppe, paraîtra dans la livraison de novembre.

MARION, Guy. «Le lecteur». *La Revue moderne*, XXIV, 6 (octobre 1942): 4.

G.M. s'exclame: «Quelle nouvelle que 'Tania'!», ce à quoi l'éditeur répond: «C'est bien aussi notre avis!»

ANONYME. «...et l'éditeur». *La Revue moderne*, XXIV, 7 (novembre 1942): 4.

Annonce que «Le Noël de Jérôme», nouvelle de Grandbois, paraîtra dans la livraison de décembre.

ANONYME. «Calendrier de la vie artistique». *Amérique française*, II, 5 (février 1943): 60.

Annonce pour le 23 février une conférence d'Alain Grandbois: «Visages de Chine». Organisé par la Société d'étude et de conférences, l'événement aura lieu à l'hôtel *Windsor* de Montréal. — En réalité, il ne se déroulera que le 16 novembre. Voir ci-dessous.

CHOPIN, René. Lettre du 20 février 1943 à Marcel Dugas reproduite dans le numéro spécial «Marcel Dugas et son temps» d'*Etudes*

françaises, VII, 3 (août 1971): 301-302. — Mention de Grandbois à la p. 301.

Commente *Approches*, ouvrage que son ami Dugas lui a envoyé. A lu le chapitre sur Grandbois dont il a écouté «avec un grand plaisir» les causeries radiophoniques traitant de l'Orient. Il ne s'agit pas comme on l'indique en note de *Visages du monde*, mais plutôt de *la Guerre sino-japonaise* diffusée à Radio-Canada du 16 décembre 1942 au 27 janvier 1943, série répertoriée plus haut en I.C.

LABERGE, Albert. Lettre du 24 février 1943 à Marcel Dugas également reproduite dans le numéro spécial d'*Etudes françaises*, VII, 3 (août 1971): 308-309. — Mention de Grandbois à la p. 308.

Remercie son ami Dugas de lui avoir envoyé *Approches* qui lui a fait passer une bonne journée et lui a valu des émotions comme il aime à en éprouver.

DUHAMEL, Roger. «Courrier des lettres: *Approches* par Marcel Dugas». *Le Devoir* (13 mars 1943): 8.

D'abord écrivain, Dugas est également critique. Dans *Approches*, il souligne que Grandbois est avant tout poète.

JASMIN, Guy. «Courrier des lettres: *Approches* par Marcel Dugas». *Le Canada* (18 mars 1943): 4.

Dugas, le plus artiste des écrivains canadiens, a vu naître *Né à Québec* que suivront *les Voyages de Marco Polo* voués aux poubelles par un critique.

ANONYME. «*Approches* par Marcel Dugas». *La Revue populaire*, XXXVI, 4 (avril 1943): 16.

Vient de paraître pour *Approches*, recueil d'essais sur Léo-Pol Morin, Alain Grandbois, François Hertel, Saint-Denys Garneau et Simone Routier. Aux études sur ces auteurs s'ajoute un discours prononcé devant des soldats: «Notre nouvelle épopée».

ROUTHIER, Serge. «Littérature et beaux-arts: *Approches*». *La Presse* (3 avril 1943): 26.

Dugas raconte la longue croissance de *Né à Québec* de Grandbois, historien doublé d'un poète.

SYLVESTRE, Guy. «Littérature et beaux-arts. Né à Saint-Jacques: Marcel Dugas». *Le Droit* (3 avril 1943): 5. — Repris sous le titre «*Approches* par Marcel Dugas» à la p. 6 de *la Tribune* du 17 avril.

Le titre du chapitre II, «Né à Saint-Casimir: M. Alain Grandbois», rappelle que l'écrivain d'inspiration exotique est canadien. Dugas raconte la composition à Paris de *Né à Québec* souvent interrompue par les plaisirs dont Grandbois était friand.

JASMIN, Guy. «Les lettres: *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française* par Guy Sylvestre». *Le Canada* (26 juin 1943): 4.

Signale quelques absences dont celle des poèmes surréalistes d'Alain Grandbois engloutis, hélas! dans un naufrage sur le Yang-tsê kiang.

ANONYME. «Mondanités: Société d'étude et de conférences». *La Patrie* (12 novembre 1943): 11. — Repris dans *la Presse* du même jour (p. 4) et dans *la Patrie* du dimanche 14 (p. 5).

Communiqué de la SEC. Le mardi 16, à 15 h 15, Alain Grandbois, lauréat du prix David, prononcera une conférence intitulée «Visages de Chine» dans le salon Prince-de-Galles de l'hôtel *Windsor* de Montréal.

ANONYME. «Horizons féminins. Dans le monde: Société d'étude et de conférences». *Le Canada* (16 novembre 1943): 6.

Résumé du communiqué de la SEC.

ANONYME. «La Chine vue par un Canadien, M. Grandbois». *La Patrie* (17 novembre 1943): 12.

Grandbois a parlé de la Chine, de ses mœurs, de son pittoresque, de son histoire et de sa renaissance. La moitié de l'article consiste en citations.

ANONYME. «La vie féminine. 'Visages de Chine': M. Alain Grandbois rappelle d'imposantes figures *[du Céleste Empire]*». *La Presse* (17 novembre 1943): 4.

Article assez neutre entrecoupé de quelques citations. Grandbois a parlé de la géographie de la Chine et de son histoire. Il a notamment évoqué Confucius, Tz'u-Hsi et Sun Yat-sen.

B[ERNIER], G[ermaine]. «La page féminine: M. Alain Grandbois parle de la Chine à la Société d'étude». *Le Devoir* (17 novembre 1943): 5.

Grandbois a parlé de la géographie de la Chine et de son histoire. Entre autres personnages, il a évoqué Confucius, Tz'u-Hsi, Sun Yat-sen, Chiang Kai-shek et sa femme, Sung Mei-ling.

3° *1944*

GAGNON, Louis-Philippe. «Diptyque I: *Approches*». *Le Canada français*, XXXI, 6 (février 1944): 444-447. — Mention de Grandbois aux p. 445-446. Un condensé de l'article paraît sous le titre «Un lyrique en prose» dans *le Recueil*, XIII, 4 (avril 1944): 17-21.

Dans *Approches*, Marcel Dugas évoque, entre autres artistes, Alain Grandbois, historien-poète qui a écrit *Né à Québec*. Quant aux *Voyages de Marco Polo*, ils auraient été accueillis froidement par le public.

Le dimanche 5 mars 1944, Marcel Dugas prononce à la *Familiale* une causerie intitulée «Parmi ceux que j'ai connus». — Le texte paraîtra dans les livraisons de mars et d'avril 1947 de *Liaison*. Voir plus bas.

Entre autres artistes, M.D. parle d'Alain Grandbois et d'Alfred Pellan.

BEAUDRY, Roland. «Entre nous». *La Revue moderne*, XXVI, 1 (mai 1944): 4.

Annonce la publication prochaine dans *la Revue moderne* de nouvelles écrites par Ringuet, Alain Grandbois et Marius Barbeau.

Le Canada (22 mai 1944): 5.

Reproduction d'un portrait qui comporte cette légende: «Alain Grandbois vu par Iacurto». Dans la même page figure une annonce pour *les Iles de la nuit*.

BEAUDRY, Roland. «Entre nous». *La Revue moderne*, XXVI, 3 (juillet 1944): 4.

Alain Grandbois a promis une nouvelle qui devrait paraître dans la prochaine livraison de *la Revue moderne*.

———. «Entre nous». *La Revue moderne*, XXVI, 5 (septembre 1944): 6.

Annonce que «Le rire», nouvelle de Grandbois, paraîtra dans la livraison d'octobre.

ANONYME [peut-être Roger Duhamel]. «Les livres et leurs auteurs: échos». *Le Bloc* (14 octobre 1944): 4.

Annonce la parution prochaine d'un autre recueil de poèmes de Grandbois, *Passage de l'homme*, et d'un recueil de nouvelles dont le titre n'est pas mentionné. — Il s'agit d'*Avant le chaos* (Moderne, 1945).

ANONYME. «Chez nos éditeurs: les éditions Parizeau». *La Revue populaire*, XXXVII, 12 (décembre 1944): 14, 66. — Mention de Grandbois à la p. 14.

A l'occasion du premier anniversaire de la fondation des éditions Lucien Parizeau, le chroniqueur loue l'entreprise qui a publié *les Iles de la nuit* et s'apprête à faire paraître *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois.

*

ANONYME. «M^me^ Henri Grandbois, décédée à Québec: elle était la mère de M. Alain Grandbois, homme de lettres bien connu». *Le Devoir* (9 septembre 1944): 3. — Voir aussi le même jour *l'Action catholique* (p. 1, 3), *l'Evénement-Journal* (p. 11) et *le Soleil* (p. 9).

Entre autres enfants, Bernadette Rousseau laisse «Alain Grandbois, écrivain qui fait honneur aux lettres françaises et *[canadiennes]*», et «M^me^ Pierre de Varennes (Madeleine)».

ANONYME. «Funérailles de madame H. Grandbois». *Le Soleil* (12 septembre 1944): 2.

Dans l'imposant cortège funèbre, on voyait, entre autres personnes, Alain Grandbois et Alfred Pelland (?).

ANONYME. «Mort de M. Démétrius Boucher». *L'Action catholique* (27 octobre 1944): 8. — Repris, avec quelques variantes, dans *le Soleil* du même jour (p. 11) et dans *l'Evénement-Journal* du 30 octobre (p. 12).

Le défunt était le beau-père de Louis Grandbois, frère d'Alain.

4o *1945-1947*

GRANDBOIS, Madeleine. *Maria de l'Hospice*. Montréal, Lucien Parizeau, 1945, 170 p.

Comprend un «Avant-propos» du narrateur, sept récits brefs et une «Table des matières» non paginée qui correspond à la p. 171. La 4e page de couverture annonce, parmi les nouveautés de la maison Parizeau, *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois, frère de Madeleine.

ANONYME. «Fondation de l'Académie canadienne-française». *La Patrie* (dimanche 2 janvier 1945): 22.

Reprend les trois premiers paragraphes du communiqué du secrétariat de l'Académie.

ANONYME. «L'Académie». *Le Canada* (3 janvier 1945): 4.

Favorable à la création de l'Académie canadienne-française. Passe en revue ses seize premiers membres, dont Alain Grandbois.

ANONYME. «Fondation d'une Académie canadienne-française». *Le Devoir* (3 janvier 1945): 2.

Reproduit le communiqué du secrétariat de l'Académie. Parle de la composition de l'Académie, de ses buts, des conditions pour y être admis. Nomme les seize premiers membres.

ANONYME. «L'Académie canadienne-française». *La Presse* (3 janvier 1945): 5.

Entrevue avec Victor Barbeau, directeur fondateur de l'Académie, qui la différencie de l'Académie française et de la Société royale du Canada. Fait allusion au refus de certaines personnes d'entrer dans la nouvelle institution. Parle enfin de la création d'un prix littéraire et d'une prochaine séance publique. Fait suite au compte rendu la liste des seize premiers académiciens.

ANONYME. «Fondation de l'Académie canadienne-française». *La Tribune* (3 janvier 1945): 3.

Reprend les trois premiers paragraphes du communiqué du secrétariat de l'Académie.

GELINAS, Pierre. «Coups de sonde: Académie canadienne-française». *Le Jour* (6 janvier 1945): 6.

Ironise sur l'audience universelle des premiers membres de l'Académie, «coopérative d'achat du livre canadien-français». S'étonne que Grandbois en fasse partie.

ANONYME. «Notre Académie». *Le Canada* (8 janvier 1945): 5.

Reprend les trois premiers paragraphes du communiqué du secrétariat de l'Académie.

SYLVESTRE, Guy. «L'Académie canadienne-française». *Le Droit* (8 janvier 1945): 2.

Résume le communiqué du secrétariat de l'Académie. Après avoir noté certaines absences, G.S. se demande comment les membres ont été choisis. S'interroge également sur les moyens dont dispose la nouvelle institution pour atteindre ses buts. Réfléchit enfin sur la défense des valeurs culturelles françaises au Canada.

ANONYME. «Fondation d'une Académie canadienne-française». *Le Travailleur* de Worcester (18 janvier 1945): 4.

Reproduit le communiqué du secrétariat de l'Académie.

GUEVREMONT, Germaine. «L'Académie canadienne-française». *La Revue populaire*, XXXVIII, 2 (février 1945): 7.

Rencontre Victor Barbeau tandis qu'il accorde une interview téléphonique. G.G. note ses réponses qui, pour l'essentiel, reprennent les renseignements contenus dans le communiqué du secrétariat de l'institution. Favorable à la création de l'Académie, G.G. imagine enfin des questions qui seraient «plutôt du ressort des dieux». — On reproduit une photographie où posent treize des seize premiers académiciens, dont Alain Grandbois.

ANONYME [probablement Guy Jasmin]. «Autour et alentour: l'amiral, l'académicien, le cheval et le singe». *Le Canada* (22 février 1945): 4.

L'amiral: William F. Halsey, commandant de la troisième flotte américaine; l'académicien: Alain Grandbois; le cheval blanc de l'empereur Hiro-hito, descendant d'un singe roux d'après la légende colportée par Grandbois et Halsey.

BEAUDRY, Roland. «Entre nous». *La Revue moderne*, XXVI, 11 (mars 1945): 6.

La fondation de l'Académie canadienne-française confirme l'existence d'une littérature locale. R.B. signale que plusieurs académiciens, dont Alain Grandbois, ont déjà collaboré à *la Revue moderne*.

DUHAMEL, Roger [sous le pseudonyme de Paul Laliberté]. «Le livre de la semaine: *Maria de l'Hospice* par Madeleine Grandbois». *Le Bloc* (11 avril 1945): 6.

A l'instar de son frère Alain, Madeleine Grandbois possède un robuste talent, un don littéraire d'une qualité rare, le sens du drame et l'art de la transposition.

ANONYME. «Les idées et les livres: *Maria de l'Hospice* par Madeleine Grandbois». *L'Evénement-Journal* (14 avril 1945): 2.

Après une courte biographie de Madeleine Grandbois, sœur d'Alain, le chroniqueur cite abondamment un compte rendu élogieux de Paul Phelps Morand paru dans le magazine new-yorkais *France-Amérique* — magazine qui semble introuvable.

ANONYME. «Autour et alentour: Louis Jolliet». *Le Canada* (16 avril 1945): 4.

Déplore que dans le cadre du tricentenaire de la naissance de Jolliet, la Société d'histoire régionale de Québec ne réédite pas *Né à Québec* d'Alain Grandbois.

•ANONYME. «De mois en mois...». *La Revue moderne*, XXVII, 1 (mai 1945): 6[50].

Présente «Illusions», nouvelle du grand voyageur Alain Grandbois, publié dans le même numéro. Signale le succès d'*Avant le chaos* édité par Moderne.

JASMIN, Guy. «Le mois littéraire: *Maria de l'Hospice* par Madeleine Grandbois». *La Revue populaire*, XXXVIII, 5 (mai 1945): 11.

Articulet. L'action des contes émouvants de Madeleine Grandbois, sœur d'Alain, se dérouleraient dans la circonscription de Portneuf.

SYLVESTRE, Guy. «Fondation à Montréal... de notre Académie». *Canada Digest*, II, 5 (mai 1945): 42-44. — Mention de Grandbois aux p. 42-43.

Enumère les membres de l'Académie canadienne-française, précise les conditions pour y être admis et signale ses principaux objectifs. Suit un bref portrait de chacun des seize premiers académiciens.

ANONYME. «Notre littérature de guerre». *Le Canada* (25 juin 1945): 4.

A Guy Sylvestre qui a soutenu dans la *Revue dominicaine* que la littérature de guerre est pour ainsi dire inexistante au Canada français, le critique cite l'exemple d'auteurs locaux que la guerre a inspirés, parmi lesquels Marcel Dugas, René Garneau, Louvigny de Montigny, Alain Grandbois, Ernest Pallascio-Morin, Henry Deyglun, Simone Routier, Rex Desmarchais et Gabrielle Roy.

DUGAS, Marcel. «Chronique sans littérature: Madeleine Grandbois». *La Revue populaire*, XXXVIII, 8 (août 1945): 11, 61.

Seul l'encadré de la p. 11 se réfère à Alain. En quelques phrases, Madeleine parvient à toucher le fond de tout, à noter les caractéristiques qui peuvent avoir un côté intéressant. M.D. crie donc au miracle.

---

50. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet articulet parmi les «Etudes sur la prose».

DUHAMEL, Roger. «Courrier des lettres: *Maria de l'Hospice*». *L'Action nationale*, XXVI, 1 (septembre 1945): 68-71.

Par son premier livre, Madeleine, «qui fait honneur au nom de Grandbois», se classe sans conteste parmi les bons écrivains canadiens.

———. «Deux anniversaires: Jolliet et Semaines sociales». *La Patrie* (10 septembre 1945): 8.

A l'occasion du tricentenaire de la naissance de Louis Jolliet, R.D. recommande de relire le très beau livre intitulé *Né à Québec* d'Alain Grandbois.

SAINTE-CROIX, A. «La beauté en mouvement». *Le Jour* (15 septembre 1945): 5.

Rend compte de *Figures de danse* de Marcel Valois, pseudonyme de Jean Dufresne. Commente la préface où Jean Béraud parle d'une sorte de maturité à laquelle sont parvenues les lettres locales. Allusion aux *Voyages de Marco Polo* et à *Avant le chaos*.

ANONYME. «Louis Jolliet». *Le Canada* (21 septembre 1945): 4.

Le jour même du tricentenaire de la naissance de Jolliet, le journaliste évoque *Né à Québec*, biographie de l'explorateur du Mississippi dont l'exemple a été suivi pendant le dernier conflit mondial.

DESBIENS, Lucien. «Le troisième centenaire de Louis Jolliet». *Le Devoir* (21 septembre 1945): 2.

Rend compte des manifestations marquant le tricentenaire de la naissance de Jolliet. Evoque *Né à Québec*, biographie romancée de l'explorateur.

BEGIN, Emile. «Notes et lectures». *L'Enseignement secondaire au Canada*, XXV, 1 (octobre 1945): 65-66. — Mention de Grandbois aux p. 65 et 66.

Préfère le «terroirisme» de *Maria de l'Hospice* de Madeleine Grandbois à l'«exotisme» d'*Avant le chaos* de son frère Alain.

Les EDITEURS. «La revue qui fut la voix de la Résistance paraît prochainement au Canada». *Le Canada*, supplément littéraire (22 octobre 1945): VII.

Vient de paraître pour *Poésie 45* à laquelle Grandbois aurait collaboré. [Ce recueil compilé par Lucien Parizeau ne semble pas avoir paru.] Historique de la revue. Défense de l'engagement de l'écrivain en temps de crise.

•GARNEAU, René. «Servitude et grandeur littéraires». *Le Canada*, supplément littéraire (22 octobre 1945): I[51]. — A la p. 2 de *la Tribune* du 30 novembre, L.-P. Robidoux cite longuement l'article de R. Garneau.

Se demande si la littérature canadienne-française suit le rythme des progrès accomplis par l'édition au Canada ou si l'on n'assiste pas à un déclassement de la production littéraire par rapport à l'évolution rapide de l'édition. L'exemple de Grandbois aide R.G. à situer les deux familles d'écrivains locaux: celle de filiation purement française et celle de formation et d'inspiration canadienne.

ANONYME. «Revue chez Parizeau». *La Presse* (27 octobre 1945): 2.

Prière d'insérer (qui reprend en partie celui cité ci-dessus) pour *Poésie 46* à laquelle Grandbois collabore.

ROBIDOUX, Louis-Philippe. «La vie littéraire. Il faut sauver le livre! Noble rôle de l'éditeur». *La Tribune* (30 novembre 1945): 2.

Cite longuement l'article de R. Garneau paru dans le supplément littéraire du *Canada* du 22 octobre.

DUHAMEL, Roger. «Chroniques. Courrier des lettres: *Petits Poèmes retrouvés*». *L'Action nationale*, XXVI, 4 (décembre 1945):

---

51. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées aux *Iles de la nuit.*

301-304. — Mention de Grandbois à la p. 304. Repris dans *Ecrits du Canada français*, 57 (1986): 130-134.

Dans le recueil de Robert Charbonneau, R.D. découvre en filigrane les émotions authentiques d'un homme très jeune et sent palpiter une âme. Charbonneau rejoint Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois et Anne Hébert au panthéon de la poésie québécoise.

GAGNON, François. «*Poésie 46*». *La Presse* (19 janvier 1946): 42.

Après un rappel historique, F.G. parle, entre autres collaborateurs de *Poésie 46*, de René Garneau et d'Alain Grandbois.

BOULANGER, J.-B. «Les arts. Des livres: *Voix des poètes*». *Le Quartier latin*, XXVIII, 23 (22 janvier 1946): 3.

Trouve injustifiable que Grandbois ne figure pas dans l'anthologie publiée aux éditions Variétés.

CHARBONNEAU, Robert. «Le rayonnement de la France». *La Nouvelle Relève*, IV, 8 (février 1946): 682-683. — Mention de Grandbois à la p. 682. Repris dans *la France et nous: journal d'une querelle*, l'Arbre, 1947, p. 15-16.

Appréhende un repli sur soi de la France qui aurait longtemps méconnu Dostoïevski et qui ignorerait à peu près les littératures d'Amérique.

BROSSEAU, Marguerite. Lettre du 2 février 1946 à Alain Grandbois, 2 f. Fonds *Votre auteur préféré* de la bibliothèque municipale de Montréal, lot 5, chemine C-1.

Invite Grandbois à donner une causerie à la Municipale dans la semaine du 25 mars.

GARNEAU, René. «Le chant du monde: *Formes et couleurs*, poésie». *Le Canada* (4 février 1946): 5.

Etudie le numéro de la revue *Formes et couleurs* consacré aux grands poètes contemporains d'Europe et d'Amérique. Regrette qu'on ait négligé de citer les auteurs canadiens, dont Grandbois.

SAINTE-CROIX, A. «Chronique des livres: la littérature nouvelle». *Le Jour* (23 février 1946): 5.

Commente la parution de la revue *Poésie 46* conjointement éditée par Lucien Parizeau et Pierre Seghers. Allusion à la collaboration d'Alain Grandbois et de René Garneau.

MANETTE, Jean. «Tribune libre: ne cédons pas au pessimisme». *Le Jour* (2 mars 1946): 5.

Réponse à l'article «Le solitaire et sa solitude» de René Garneau paru dans le premier numéro de *Poésie 46*. Mention de Grandbois qui collabore aussi au recueil.

ANONYME. «Autour et alentour: l'iceberg préfabriqué». *Le Canada* (4 mars 1946): 4.

Allusion au porte-avions colossal imaginé pendant la guerre, contrefaçon d'un iceberg, dont la carapace de pâte de bois artificiellement congelée aurait étincelé au soleil comme les cathédrales d'André Suarès et d'Alain Grandbois. — Le chroniqueur se souvient ici du passage de *Né à Québec* où le narrateur décrit les icebergs «posés sur le brouillard comme des cathédrales de rêve» (Messein, 1933, p. 246).

BROSSEAU, Marguerite. Lettre du 12 mars 1946 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Votre auteur préféré* de la bibliothèque municipale de Montréal, lot 5, chemise C-1.

M.B. lance une nouvelle invitation à Grandbois qui n'a pu accepter la première pour raison de santé.

JASMIN, Guy. «L'emprise de l'art: *Cinquante dessins d'Alfred Pellan*». *Le Canada* (18 mars 1946): 5.

Rend compte de l'ouvrage paru chez Lucien Parizeau dans la collection «les Cahiers noirs». Signale que Pellan a naguère illustré *les Iles de la nuit* de Grandbois.

CHARBONNEAU, Robert. «Etat de la littérature canadienne». *La Nouvelle Relève*, V, 1 (mai 1946): 1-4. — Mention de Grandbois à la p. 4. Repris dans *la France et nous: journal d'une querelle*, l'Arbre, 1947, p. 21-23.

Parle des conditions politiques, intellectuelles, matérielles et techniques requises pour l'éclosion de grandes œuvres.

GAGNON, François. «Littérature et beaux-arts: Louis Jolliet». *La Presse* (25 mai 1946): 42.

Fait un survol de maints ouvrages consacrés à Jolliet dont *Né à Québec* de Grandbois.

ANONYME. «Les livres et leurs auteurs: à l'Académie canadienne-française». *Notre temps* (5 octobre 1946): 4. — Communiqué de l'Académie.

Compte rendu d'une réunion de l'Académie tenue le 23 septembre. Grandbois y assistait.

BROSSEAU, Marguerite. Lettre du 12 novembre 1946 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Votre auteur préféré* de la bibliothèque municipale de Montréal, lot 5, chemise C-1.

Croit que la sortie de *Passage de l'homme* [titre d'abord envisagé pour *Rivages de l'homme*] serait un temps tout indiqué pour donner une causerie à la Municipale.

ANONYME. «M. *[Léopold]* Richer reçu à l'Académie: allocutions de M. Victor Barbeau, du père Lachance, o.p., et de l'élu». *La Presse* (18 novembre 1946): 15.

La cérémonie s'est déroulée le 16 novembre dans l'amphithéâtre de l'Ecole des hautes études commerciales, avenue Viger. Parmi les invités, on remarquait Alain Grandbois et Gabrielle Roy.

ANONYME. «Les académiciens et leurs œuvres». *Notre temps* (23 novembre 1946): 4-5. — Mention de Grandbois à la p. 5.

Notices biobibliographiques publiées à l'occasion de la réception de Léopold Richer, fondateur de *Notre temps*, à l'Académie canadienne-française.

JASMIN, Guy. «Vingt-trois classiques français: *Poésie au Canada* de Jeanne Paul-Crouzet». *Le Canada* (9 décembre 1946): 5. — Texte d'une causerie prononcée sur les ondes de Radio-Canada le 29 novembre.

Note que l'auteure ne mentionne pas certains poètes canadiens-français contemporains, dont Grandbois.

BARBEAU, Victor. Carte de vœux envoyée le 21 décembre 1946 aux membres de *Servir*, syndicat coopératif des lettres et des arts.

Le président en profite pour rappeler que le premier numéro de *Liaison*, auquel Grandbois collabore, paraîtra en janvier.

ANONYME. «La vie des livres: dans le courrier». *Le Canada* (30 décembre 1946): 5.

Signale un article d'Alain Grandbois sur Shanghai à paraître dans la livraison de janvier 1947 de *la Revue populaire*, ainsi qu'un poème inédit, «Le silence», paru dans la livraison de décembre 1946 du *Monde français*.

ANONYME. «Quelques collaborateurs: Alain Grandbois». *La Revue populaire*, LX, 1 (janvier 1947): 6.

Notice biobibliographique d'Alain Grandbois qui signe un récit de voyage dans cette livraison. Le journaliste annonce la parution prochaine à Montréal de *Rivages de l'homme*.

SYLVESTRE, Guy. «L'année littéraire 1946». *Revue de l'Université d'Ottawa*, XVII, 1 (janvier-mars 1947): 100-109. — Mention de Grandbois aux p. 100 et 105.

Contrairement à 1945, 1946 n'a pas été remarquable sur le plan littéraire. En fait, il s'agit d'une année moyenne. Du Gilles Hénault de *Théâtre en plein air*, G.S. dit qu'«il ne parvient pas à cette espèce de grandeur sybilline *[sic]* qui rend un Alain Grandbois unique chez nous».

LABERGE, Albert. «L'écrivain artiste que vient de perdre le Canada français: souvenirs sur Marcel Dugas». *La Patrie* (dimanche 12 janvier 1947): 42.

Lors d'une rencontre avec son ami Marcel Dugas, A.L. lui avait demandé, le 3 janvier 1941, des nouvelles d'Alain Grandbois.

•LANGEVIN, André. «Les livres et leurs auteurs: notre poésie en 1947». *Notre temps* (18 janvier 1947): 4[52].

Croit que les poètes du cru se remettent à vivre et que 1947 sera plus riche que 1946. Avec ses *Iles de la nuit*, Grandbois domine la production poétique canadienne.

————. «Nos écrivains. Un homme d'action: M. Victor Barbeau». *Notre temps* (25 janvier 1947): 1, 4. — Mention de Grandbois à la p. 4. Compte rendu d'entrevue.

Parle de la coopérative de consommation la *Familiale*, de l'Académie canadienne-française et de *Liaison*, revue littéraire et artistique à laquelle Grandbois collabore.

---

52. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

COURTEAU, Guy. «*In memoriam*: Marcel Dugas». *L'Essor*, 3 (février 1947): 14-15, 17. — Mention de Grandbois à la p. 15.

Biobibliographie par le neveu de Dugas qui mentionne notamment la conférence prononcée le 5 mars 1944. Voir ci-dessus.

DUHAMEL, Roger. «La vie quotidienne: en feuilletant le premier numéro de *Liaison*». *La Patrie* (4 février 1947): 9.

Signale la collaboration de Grandbois.

LANGEVIN, André. «*Liaison*: une revue cendre et or». *Notre temps* (8 février 1947): 4.

Commente le premier numéro. Se réjouit de la collaboration d'Alain Grandbois.

GARNEAU, René. «La vie des livres. Profil de Ringuet: *l'Héritage et autres contes* par Ringuet». *Le Canada* (17 février 1947): 5.

R.G. esquisse ici un portrait comparé de Ringuet et d'Alain Grandbois qu'il achèvera plus tard. — Voir en II.A.2.a la description de l'étude parue aux p. 51-52 de la livraison de janvier-mars 1956 de la *Chronique de la Société des gens de lettres de France.*

LANGEVIN, André. «La relève: un jeune romancier». *Notre temps* (22 février 1947): 1, 6. — Mention de Grandbois à la p. 6. Compte rendu d'entrevue.

Robert Charbonneau plaide pour la création d'une littérature autonome et expose sa conception du roman fondée sur la primauté du personnage.

•DUGAS, Marcel. «Parmi ceux que j'ai connus *[A suivre]*». *Liaison*, I, 3 (mars 1947): 141-148[53]. — Texte d'une causerie prononcée le 5 mars 1944 à la *Familiale*. Grandbois y fera allusion dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 1963, p. 165.

Trace le portrait de gens rencontrés en France pendant sa jeunesse: Victor Barbeau, Jean Chauvin et Adrien Plouffe. — Contrairement à la deuxième tranche qui paraîtra en avril, la première ne mentionne pas Grandbois.

•LEGARE, Romain. «Le renouveau du conte au Canada français». *Culture*, VII, 1 (mars 1947): 51-66[54]. — Mention de Grandbois aux p. 57, 61-62.

Revue des plus importants recueils de contes pour adultes publiés par des écrivains canadiens depuis cinq ans. Des sujets presque exclusivement «réels» et une manière artistique de raconter constituent les deux principaux éléments du renouveau du conte local. R.L. évoque Grandbois dont *Avant le chaos* n'est pas à mettre entre toutes les mains. Se termine par un plaidoyer pour l'autonomie de la littérature canadienne.

LEVESQUE, René. «La voix des écrivains». *La Voix du Canada* (mars 1947): 10.

Parmi les collaborateurs de la section française de la Voix du Canada, R.L. mentionne Alain Grandbois, Gérard Morisset, Jean-Charles Harvey, Edmond Turcotte et Raymond Tanghe. — A la p. 15, une notice bibliographique se rapporte à Grandbois, l'un des plus modernes poètes canadiens, qui fait autorité dans les milieux littéraires du pays.

ROUSSEAU, Marguerite. «Trois poèmes». *Liaison*, I, 3 (mars 1947): 138-140.

Vers libres de la cousine germaine d'Alain Grandbois. Il l'épousera le 31 octobre 1958.

---

53. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Entrevues».

54. La «Bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois signale ce texte.

GARNEAU, René. «La vie des livres: l'affaire de la 'Butte aux Moineaux'». *Le Canada* (24 mars 1947): 5. — Voir le commentaire d'Albert Pelletier qui paraît dans *le Canada* du 31 (p. 5).

L'adaptation radiophonique d'*Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin par Pierre Dagenais a suscité une controverse qui met en cause la liberté de l'écrivain. Allusion à Grandbois né à Québec comme Jolliet, Lemelin et Garneau lui-même.

DUGAS, Marcel. «Parmi ceux que j'ai connus *(Suite)*». *Liaison*, I, 4 (avril 1947): 212-219. — Mention de Grandbois aux p. 215-216. La première partie de ce texte a paru en mars. Voir ci-dessus.

Parle de Jean-Marie Gauvreau, Marcel Parizeau, Antoine Monette, Alain Grandbois et Alfred Pellan, également rencontrés à Paris.

GRANDBOIS, Madeleine. «Le chapeau de castor». *Liaison*, I, 4 (avril 1947): 195-204.

Récit de la sœur d'Alain Grandbois repris dans *Maria de l'Hospice* [Fides («Bibliothèque québécoise»), 1980, p. 168-185].

LAMARCHE, Gustave [sous le pseudonyme du Scrutateur]. «Revues et papiers mêlés: salut à *Liaison*». *Les Carnets viatoriens*, XII, 2 (avril 1947): 148.

Signale la collaboration de Grandbois.

BRUNET, Berthelot. «L'impérialisme du sermon». *Le Canada* (11 avril 1947): 4.

Article dicté par la querelle française de la littérature engagée. B.B. pose que tous les écrivains s'engagent. Mais il y a des degrés. Ainsi, Alain Grandbois, sans doute engagé, ne l'est plus du tout si on le compare à Lionel Groulx. Bref, le critique n'a rien contre les auteurs qui font des sermons, pourvu qu'il ne s'en aperçoive pas trop.

ANONYME. «A l'Institut d'histoire de l'Amérique française: la première conférence du P. Delanglez». *Le Devoir* (15 avril 1947): 3.

Parmi les études qui, depuis un siècle, ont traité de Louis Jolliet, Jean Delanglez mentionne *Né à Québec* publié «vers 1925 *[sic]*».

F[AUCHER], P[ierre]. «*Les Nouvelles littéraires*: opinion française sur notre poésie». *Notre temps* (3 mai 1947): 3.

Commente l'article «Un siècle de poésie canadienne-française» paru le 24 avril[55] et où Maryse Eiot cite abondamment l'*Histoire de la littérature canadienne-française* de Berthelot Brunet (l'Arbre, 1946), livre qui mentionne Grandbois.

ANONYME. «Le premier prix va à M. Alain Grandbois». *L'Action catholique* (25 septembre 1947): 3. — Communiqué d'Omer Côté, secrétaire de la Province, repris le même jour à la p. 3 du *Canada*, à la p. 3 du *Devoir*, aux p. 1 et 5 de *l'Evénement-Journal*, à la p. 2 de *Montréal Matin*, à la p. 11 du *Nouvelliste*, à la p. 11 de *la Presse* et aux p. 24 et 10 du *Soleil*.

Résultats annoncés la veille. Premier prix dans la section de littérature pour *les Iles de la nuit*, Grandbois a reçu 800$. Parmi les jurés du prix David 1947 figuraient Robert Charbonneau, Roger Duhamel, Robert Elie et Emile Legault.

ANONYME. «Autour et alentour: lauréats du prix David». *Le Canada* (25 septembre 1947): 4.

Rappelle les articles consacrés aux *Iles de la nuit* parus dans *le Canada*.

ANONYME. *Le Droit* (25 septembre 1947): 13.

Sous une photo du lauréat, on peut notamment lire: «M. Alain Grandbois, poète de Montréal, a remporté le premier prix de littérature au concours annuel de la province de Québec; l'œuvre primée est *[les] Iles de la nuit*».

---

55. Dans son *Alain Grandbois* (Fides, 1958, p. 18), Jacques Brault date erronément cet article du 24 avril 1948.

ANONYME. «Prix David à Frégault, Grandbois et Moseley». *La Tribune* (25 septembre 1947): 3.

Du communiqué d'Omer Côté, on ne reprend à peu près que le commentaire liminaire sur Grandbois.

DUHAMEL, Roger. «Coup d'œil sur la littérature franco-canadienne». *L'Action universitaire*, XIV, 1 (octobre 1947): 5-13. — Mention de Grandbois aux p. 7 et 10.

Sur le plan intellectuel, le Canada français au cours du dernier quart de siècle a accompli des progrès. R.D. parle des poètes, romanciers, chroniqueurs, conteurs, historiens, essayistes, journalistes et critiques littéraires.

RAYMOND, Louis-Marcel. «Etat de la poésie au Canada français». *L'Action universitaire*, XIV, 1 (octobre 1947): 14-17. — Mention de Grandbois aux p. 15-16.

Les poètes locaux n'ayant ni les éditeurs ni le public qu'ils méritent, l'état de la poésie en 1947 est à peu près ce qu'il était quatre ans plus tôt.

ROUSSEAU, Marguerite. *Liaison*, I, 8 (octobre 1947): 469-472.

M.R. fait paraître deux poésies en vers libres: «Les bougies allumées» et «Devant la glace».

ANONYME. *Notre temps* (4 octobre 1947): 4.

Sous une photo du lauréat, on peut lire: «M. Alain Grandbois, membre de l'Académie canadienne-française, qui a obtenu le premier prix de $800 pour son recueil *les Iles de la nuit* au concours littéraire de la province de Québec».

SYLVESTRE, Guy. «Littérature et beaux-arts: une saison nouvelle». *Le Droit* (4 octobre 1947): 2.

Grandbois aurait sur le métier une œuvre qui devrait bientôt paraître. G.S. parle surtout des manifestations culturelles qui se dérouleront à Ottawa.

ANONYME. «Vie culturelle: l'Académie». *Chantiers*, IV, 3 (novembre 1947): 43-45. — Mention de Grandbois à la p. 44.

Parle des conditions pour être admis à l'Académie canadienne-française, des buts de l'organisme, de sa genèse, de son utilité et de la présence en son sein de nationalistes. Mentionne Grandbois à titre de membre fondateur.

GRANDBOIS, Madeleine. «Pages du journal d'une vieille dame». *Liaison*, I, 9 (novembre 1947): 515-522.

Récit de la sœur d'Alain.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XL, 11 (novembre 1947): 8.

Grandbois, lauréat du prix David, écrirait un roman de mœurs.

LEGER, Jean-Marc. «Regards sur le monde universitaire: Emile Henriot à l'Université». *Notre temps* (5 novembre 1947): 8, 6. — Mention de Grandbois à la p. 8.

Entrevue avec l'académicien français venu prononcer huit conférences à Montréal. Pendant qu'Henriot répond aux questions, l'intervieweur jette un coup d'œil et aperçoit sur des bureaux quelques ouvrages dont ceux de François Hertel, Léo-Paul Desrosiers, Roger Lemelin, Gabrielle Roy, Ringuet, Robert Choquette et Alain Grandbois.

BRUNET, Berthelot. «Le Canada littéraire: la méchanceté est une vertu». *Le Canada* (17 novembre 1947): 28.

La littérature canadienne a chaussé les bottes de sept lieues. Voilà la conclusion que B.B. tire des œuvres de Gabrielle Roy, Jacqueline Mabit, Alain Grandbois et Germaine Guèvremont. Puis le critique recense *Commerce*, petit livre où Pierre Baillargeon s'est montré cruel, méchant, satirique et séduisant.

GARNEAU, René. «La littérature: petite géographie de l'esprit». *Le Canada* (17 novembre 1947): 15.

Manière de bilan très polémique de la «querelle de l'autonomie» où s'opposent les tenants du naturalisme américain d'aujourd'hui (Robert Charbonneau, Roger Duhamel et Léopold Richer) et ceux de la tradition psychologique française (Gabrielle Roy, Pierre Baillargeon, Germaine Guèvremont et Jean Simard). R.G. s'interroge en outre sur la présence d'Alain Grandbois, de Robert Choquette et du dr Roméo Boucher à l'Académie canadienne-française, lieu du nationalisme politique et de l'autonomie intellectuelle.

DAVID, Raymond. «Les arts. Conte de Noël: 'Une lettre de Vannard'». *Le Quartier latin*, XXX, 23 (19 décembre 1947): 3.

Cite un passage de la nouvelle intitulée «Le rire» (*Avant le chaos*, Moderne, 1945, p. 168).

*

ANONYME. «Dernier hommage à Marcel Dugas». *Le Devoir* (13 janvier 1947): 2.

Compte rendu des funérailles de Dugas, célébrées le 10, auxquelles assistaient notamment Victor Barbeau, Adrien Plouffe, Jean Chauvin, Guy Jasmin et Alain Grandbois.

5o *1948-1956*

BAILLARGEON, Pierre. «Deux interviews *[avec René Garneau et Robert Lapalme]*». *Amérique française*, tome I, no 2 (1948-1949): 49-53.

— Mention de Grandbois à la p. 49.

Selon P.B., Garneau aurait révélé, entre autres œuvres, *les Iles de la nuit* et *Bonheur d'occasion*. Garneau aborde la «question de l'autonomie de la littérature canadienne». A la p. 50, il reprend certains passages de son article «Petite géographie de l'esprit» paru dans *le Canada* du 17 novembre 1947, p. 15.

BONENFANT, Jean-Charles. «Livres et revues d'expression française publiés au Canada depuis dix ans». *Annuaire statistique: Québec 1948*. [Québec], l'Imprimeur du roi, 1948, p. 221-232. — Mention de Grandbois aux p. 223 et 226.

D'Alain Grandbois, J.-C.B. mentionne *les Iles de la nuit*, *Rivages de l'homme* et *les Voyages de Marco Polo*, mais il ignore *Avant le chaos*.

HENRIOT, Emile. «La littérature canadienne: du nouveau dans le débat littéraire commencé par *le Canada*». *Le Canada* (5 janvier 1948): 4. — A d'abord paru dans *le Monde* du 26 novembre 1947.

Article inspiré par la «querelle» de Charbonneau, le «polémisme» ayant envenimé le débat. L'académicien français estime qu'il y a une littérature canadienne autochtone dont l'intérêt principal est d'ordre régionaliste et nécessairement local.

LE MAITRE, Yvonne. «Propos poids plume: *Liaison*». *Le Travailleur* de Worcester (26 février *[1948]*): 1. — Erronément daté de 1946.

Rend compte des numéros de l'année 1947 de la revue *Liaison* à laquelle collabore Alain Grandbois dont la chroniqueuse apprécie la prose, mais non la poésie.

LUCE, Jean. «Littérature canadienne 1948: poésie et jeu devraient inspirer nos dramaturges, selon le père E*[mile]* Legault». *La Presse* (13 mars 1948): 53. — Compte rendu d'entrevue.

Selon Legault, la littérature locale a des poètes (dont Alain Grandbois) et des romanciers (dont Gabrielle Roy), mais elle ne compte pour ainsi dire pas de dramaturges.

•LAMARCHE, Gustave [sous le pseudonyme de Réginald Dupuy]. «Etat de la poésie». *Les Carnets viatoriens*, XIII, 2 (avril 1948): 122-135[56]. — Mention de Grandbois aux p. 122 et 129.

Sympathique, Grandbois se complaît, hélas! dans la nuit. Or c'est le jour qui voit fleurir la vie. G.L. parle surtout de François Hertel et de Rina Lasnier qu'il apprécie tout particulièrement.

ANONYME. «*Vient de paraître*, documentaire sur l'édition du livre au Canada français». *Le Canada* (5 avril 1948): 5.

Communiqué de l'ONF? Après avoir montré comment se fabrique un livre, on fait voir quelques auteurs canadiens dans le milieu qui les a inspirés. Mention des *Iles de la nuit.*

LEGER, Jean-Marc. «Lettres. Arts: où va la littérature canadienne-française?». *Carrefour*, édition canadienne (6 avril 1948): 8. — Aucune mention de Grandbois.

Enquête (menée dans la foulée de la «querelle de l'autonomie») sur l'orientation, les tendances et les espoirs de la jeune littérature locale. Réponse de René Garneau qui refuse de citer le nom d'écrivains qui lui paraissent particulièrement prometteurs.

————. «Lettres. Arts. Où va la littérature canadienne-française? L'opinion de François Hertel». *Carrefour*, édition canadienne (13 avril 1948): 8.

Le régionalisme imprègne encore les lettres locales, mais une littérature authentique se fraie péniblement la voie. Parmi les noms qui lui semblent prometteurs, Hertel cite ceux de Ringuet et de Grandbois.

---

56. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées aux *Iles de la nuit.*

LEGER, Jean-Marc. «Lettres. Arts. Où va la littérature canadienne-française? La réponse de M. Jean-Pierre Houle». *Carrefour*, édition canadienne (20 avril 1948): 8. — Repris dans *le Devoir* du 5 juin 1948, p. 11.

En poésie, cinq noms lui semblent prometteurs, dont celui de Grandbois.

TESSIER, J. Blaise. *Etude sociale et économique des familles de Saint-Casimir.* Mémoire présenté à l'Ecole du Service social de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval le 1er mai 1948, iv-131 f.

Echelonnée sur un an, cette étude, commencée en août 1946, envisage le village natal de Grandbois sous les aspects géographiques, économiques, démographiques et sociaux. Se termine par une bibliographie non paginée de 3 f.

LEGER, Jean-Marc. «Lettres. Arts: où va la littérature canadienne-française?». *Carrefour*, édition canadienne (4 mai 1948): 8.

Réponse de Pierre Baillargeon selon qui l'objectif n'est pas de faire de la littérature canadienne-française, mais plutôt de la littérature vraie. Cite Alain Grandbois, poète obscur qu'il ne comprend pas.

———. «Lettres. Arts. Où va la littérature canadienne-française? En guise de conclusion». *Carrefour*, édition canadienne (11 mai 1948): 8. — Repris dans *le Devoir* du 11 décembre 1948, p. 11.

Malgré le renouveau occasionné par la guerre, il n'y a pas encore une littérature locale distincte. Parmi les poètes qu'on dit préférer, Grandbois arrive en tête de liste.

ANONYME. «M. *[Jean]* Bruchési ravi de son voyage des plus fructueux en France». *Le Canada* (26 mai 1948): 3, 2. — Mention de Grandbois à la p. 2.

Invité par le gouvernement français à donner dix conférences publiques à la Sorbonne, le sous-secrétaire de la Province rend compte à la presse parlementaire de son «beau et fructueux voyage».

ROCHELEAU-ROULEAU, Corinne. «Marcel Dugas, l'homme et son œuvre (Suite et fin)». *Le Bulletin des recherches historiques*, LIV, 7 (juillet 1948): 202-215. — Mention de Grandbois à la p. 205.

Cite un extrait d'*Approches* de Dugas (le Chien d'or, 1942, p. 63) où il est question de Grandbois.

CHARPENTIER, Madame Fulgence. «Marcel Dugas». *Revue de l'Université d'Ottawa*, XVIII, 3 (juillet-septembre 1948): 342-355. — Mention de Grandbois à la p. 348.

Evoque un soir où, par la magie de son interprétation, Dugas a fait sentir le sens caché des poèmes d'Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLI, 9 (septembre 1948): 82.

Grâce à *Remous*, Alphonse Piché se classe parmi les meilleurs poètes avec Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois.

SYLVESTRE, Guy. «Littérature et beaux-arts: propos de début d'année». *Le Droit* (11 septembre 1948): 2.

Commence l'année littéraire dans l'attente la plus confiante et dans les meilleures dispositions à l'égard des artisans connus (dont Grandbois) et espérés des lettres locales.

BRUCHESI, Jean. «La vie intellectuelle au Canada». *Liaison*, II, 18 (octobre 1948): 451-456. — Mention de Grandbois aux p. 454-455. Repris, sous le titre «Vie intellectuelle», dans *Canada: réalités*

d'hier et d'aujourd'hui, Variétés, 1948, p. 346-355, et Beauchemin, 1954, p. 300-308.

Traite de la vie intellectuelle au Canada français et anglais des origines à nos jours. Evoque Grandbois, à la fois poète et conteur.

ROUSSEAU, Marguerite. *Liaison*, II, 18 (octobre 1948): 457-460.

Signe deux poèmes en vers libres: «Carrousel» et «Chemins».

ANONYME. «Radio — Cinéma — Musique. D'une heure à l'autre: Alain Grandbois à Radio-Canada». *Le Droit* (30 octobre 1948): 15.

Communiqué de la société d'Etat annonçant pour le lendemain le début de la lecture sur ses ondes des poèmes de Grandbois. Cite la fin du dernier paragraphe de l'article de René Garneau, «Retour sur un poète et sa poésie: à propos des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois», publié à la p. XX du supplément littéraire du *Canada* du 4 novembre 1946. — Il s'agit peut-être du texte de Garneau mentionné dans la «Bibliographie générale» de l'édition critique des écrits de Grandbois (*Poésie II*, PUM, 1990, p. 623). Nous n'avons pu retrouver ce texte qui aurait paru le 18 octobre 1948 dans *Presse et information de Radio-Canada*.

H[OULE], J[ean]-P[ierre]. «Les idées et les hommes: statistiques sur la littérature canadienne». *Le Devoir* (6 novembre 1948): 6. — Repris à la p. 4 du *Travailleur* de Worcester le 11 novembre, et à la p. 2 du *Droit* le 27 novembre.

Texte inspiré par un bulletin de la Banque royale qui énumérerait les ouvrages publiés au Canada en 1947-1948 — bulletin que nous n'avons pas trouvé. Quoi qu'il en soit, J.-P.H. établit son propre palmarès où figurent *Rivages de l'homme* de Grandbois.

ANONYME. «Les ouvrages qu'on dit *[les]* plus caractéristiques». *Le Canada* (15 novembre 1948): 4.

Liste des ouvrages canadiens de langue française publiés avant 1949, dressée à la demande de l'UNESCO. Mention des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois.

ANONYME. «Géographie littéraire de Québec par un... Québecois». *Le Canada* (2 décembre 1948): 3, 2. — Mention de Grandbois à la p. 2.

Compte rendu d'une conférence prononcée la veille devant les membres du Cercle des femmes canadiennes réunis dans la grande salle du *Château Frontenac*. René Garneau a évoqué Roger Lemelin, André Giroux, Jean Bulair, pseudonyme de Joseph Belleau, Gérard Morisset et Alain Grandbois.

LAMARCHE, Gustave [sous le pseudonyme de Philéas Le Bel]. «L'idée». *Les Carnets viatoriens*, XIV, 1 (janvier 1949): 59.

Court poème en vers libres dédié à Alain Grandbois.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLII, 2 (février 1949): 9.

Annonce du récital conjoint où Robert Gadouas interprétera trois sketches, dont *J'ai vingt ans* d'Alain Grandbois.

ANONYME. «Les beaux-arts: récital Gadouas-Jeannotte-Brabant». *Le Devoir* (3 février 1949): 4.

Communiqué des trois artistes qui décrit le récital. On insiste sur le sketch écrit par Grandbois pour Gadouas.

ANONYME. «Les Amis de l'art». *Le Devoir* (10 février 1949): 4. — Repris les 14-15 et 17 février à la p. 4; le 19 à la p. 6; les 22 et 24 à la p. 4.

Annonce le récital Jeannotte-Brabant-Gadouas qui aura lieu les 24 et 26 février au théâtre des Compagnons.

GADOUAS, Robert. «Récital Jeannotte-Gadouas-Brabant». *Le Devoir* (10 février 1949): 4. — Repris anonymement, et sous le titre «Robert Gadouas, un de nos plus brillants comédiens», dans *le Canada* du même jour, p. 5.

Curriculum vitæ de R.G.

ANONYME. «Au théâtre des Compagnons». *La Presse* (12 février 1949): 52.

Sous une photographie de Jeannotte et Gadouas, on annonce le récital conjoint.

ANONYME. «Bientôt, le récital Jean-Paul Jeannotte». *Le Devoir* (15 février 1949): 4.

Curriculum vitæ de Jeannotte.

ANONYME. «Les 24 et 26». *La Presse* (23 février 1949): 24.

Photo de Pierre Brabant dont la légende annonce le spectacle.

ANONYME. *Le Devoir* (24 février 1949): 4.

Photo de Brabant, Jeannotte et Gadouas qui annoncent leur récital.

DUFRESNE, Jean [sous le pseudonyme de Marcel Valois]. «Soirée d'art: trois jeunes gens doublement doués». *La Presse* (25 février 1949): 27.

Critique du récital conjoint fort apprécié par un public d'élite. Le sketch de Grandbois a permis à Gadouas de donner toute sa mesure.

ROBITAILLE, Adrien. «Un bel effort qui est plus qu'une promesse: récital conjoint Brabant-Jeannotte-Gadouas». *Le Devoir* (26 février 1949): 7.

Gadouas s'est escrimé dans *J'ai vingt ans*, monologue à tournure un peu trop philosophique.

ANONYME. «A la radio: *Marco Polo* de Alain Grandbois». *Notre temps* (5 mars 1949): 2. — Repris presque textuellement le même jour à la p. 2 de *Radiomonde*.

Communiqué de Radio-Canada. Lus par Jacques Auger, des extraits des *Voyages de Marco Polo* seront diffusés les dimanche et mardi de 22 h 30 à 22 h 45.

T., J.-S. «Deux événements artistiques». *Notre temps* (5 mars 1949): 2.

Rend compte de l'exposition de la caricature tenue au collège de Saint-Laurent et du récital conjoint. Gadouas a été desservi par le sketch trop philosophique de Grandbois.

ANONYME. «Au sommaire des périodiques: *Revue dominicaine*». *Notre temps* (12 mars 1949): 2.

Mentionne l'article de Jacques-Thomas Racette, «*Rivages de l'homme*», paru dans la livraison de mars.

DESPREZ, Jean [pseudonyme de Laurette Larocque]. «Robert Gadouas». *Radiomonde* (12 mars 1949): 7.

Plus ou moins desservi par le genre ou le sujet des trois textes, Gadouas, plus à l'aise derrière un micro que sur une scène, a fait des efforts dignes d'éloges, mais le résultat laisse à désirer.

DUHAMEL, Roger. «Notes de lecture: *Poésie et versification*». *Montréal-Matin* (6 juin 1949): 4.

Commente l'essai où Roger Rolland pose qu'il est nécessaire de débarrasser le vers de son importance, afin de la redonner à la poésie. Estimant le livre important, R.D. regrette que l'auteur ne se réfère pas à Grandbois.

LAMARCHE, Gustave [sous le pseudonyme du Scrutateur]. «Revues et papiers mêlés. Dit Julien Benda: à mort la poésie!». *Les Carnets viatoriens*, XIV, 3 (juillet 1949): 220-221. — Mention de Grandbois à la p. 220. Réponse à l'article «Une épidémie moderne» paru dans *le Devoir* du 28 mai 1949, p. 8.

A Benda pour qui la poésie est le grand péril de l'heure, G.L. rétorque que l'objet de la poésie est d'enchaîner l'âme à l'univers et de la lier à tout ce qui est pensée élevée. A l'appui de sa thèse, le chroniqueur invoque Homère, Sophocle, Corneille, Tagore, Gibran et Grandbois.

MAHEUX, Arthur. «Où est né Louis Jolliet: à Québec où à Beauport? Une plaque mise en cause». *La Patrie* (3 septembre 1949): 44-45, 55. — Mention de Grandbois à la p. 44.

Article humoristique inspiré de la polémique engagée au sujet de la plaque apposée sur le monument à la mémoire de Jolliet. A.M. se réfère à Grandbois qui a fait naître l'explorateur à Québec.

ANONYME. «La saison artistique 1949 des Dimanches poétiques». *Le Devoir* (19 septembre 1949): 7. — Aucune mention de Grandbois.

Cercle littéraire fondé par Huguette Uguay, les Dimanches poétiques ont lieu mensuellement d'octobre à mars, à l'hôtel *Windsor*, à 15 heures. La matinée du 12 mars sera consacrée à la poésie canadienne. — En réalité, cette matinée n'aura lieu que le 19 mars. Voir plus bas.

RICHER, Julia. «*De Saint-Denys Garneau* de M.B. Ellis». *Notre temps* (5 novembre 1949): 3.

Après avoir signalé le numéro spécial de *la Nouvelle Relève* sur Garneau et les articles de Jean Le Moyne, Berthelot Brunet et Alain Grandbois parus dans *Notre temps* lors du dixième anniversaire de la publication de *Regards et jeux dans l'espace*, J.R. commente l'essai de Marie-Blanche Ellis.

BLAIN, Jean-Guy. «Pourquoi nous n'avons pas de littérature». *Le Devoir* (26 novembre 1949): 14.

Sans trop chercher, on trouve dans les lettres canadiennes certaines pièces présentables. Sur le plan de la poésie, on a connu naguère de vrais voyants. On connaît aujourd'hui de vrais artistes dont Nelligan, Saint-Denys Garneau et Grandbois.

RAYMOND, Louis-Marcel. «La littérature canadienne-française contemporaine». *Le Devoir* (26 novembre 1949): 26.

La production littéraire des dix dernières années montre un grand effort vers l'originalité. Parmi les talents nouveaux, L.-M.R. cite Grandbois dont *les Iles de la nuit* en font le plus grand poète local.

R[ICHER], J[ulia]. «Tour d'horizon 1949: subissons-nous une crise de la poésie?». *Notre temps* (26 novembre 1949): 3.

La poésie est en crise parce que l'édition locale traverse des temps difficiles. Sur le plan qualitatif, la production romanesque laisse à désirer. J.R. signale par ailleurs la publication de nombreux ouvrages d'histoire et de vulgarisation. Mention de *Rivages de l'homme*, recueil modèle paru l'année précédente.

LEMIEUX, Fernando. «Sur un thème d'Alain Grandbois». *Contact*, IX, 1 (janvier 1950): 47.

Complainte de l'homme abandonné de sa belle. — Le poème en soi-disant vers libres ne ressemble en rien à ceux de Grandbois.

ROUSSEAU, Jacques. «La nature: toundra». *Liaison*, IV, 31 (janvier 1950): 31-35.

Récit de voyage du directeur du jardin botanique de Montréal qui est aussi l'oncle maternel de Grandbois.

COURTINES, Pierre. «Poètes français d'Amérique». *Le Droit* (4 janvier 1950): 3. — Repris aux p. 1 et 3 du *Travailleur* de Worcester le 16 février 1950 et aux p. 385-387 de la livraison de mars de *Lectures*.

Donne la liste des ouvrages édités par Fides dans la collection du «Nénuphar». Signale *Né à Québec*, mais s'attache surtout à deux recueils de vers: *A l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers et *Solitudes* de Rosaire Dion-Lévesque.

ROCHE, André. Lettre du 8 janvier 1950 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/30.

Lettre relative à la «redistribution» par les éditions de Malte de *Rivages de l'homme*.

DARBRIERE, Jean. «Grandbois (Alain): Langevin (André)». *Mes fiches*, 250 (février 1950): 25-26.

Résume le compte rendu de l'entrevue de Langevin avec Grandbois paru dans *Notre temps* le 22 mars 1947. Ainsi sous-titré: «L'homme», «La vie» et «Appréciation de son œuvre».

ANONYME. «Carnet mondain: les Dimanches poétiques». *Le Devoir* (9 mars 1950): 5. — Aucune mention de Grandbois.

Mentionne les personnes invitées à la réception qui suivra la dernière matinée du cercle littéraire.

ANONYME. «Spectacles: dernière matinée des Dimanches poétiques». *Le Canada* (10 mars 1950): 8.

Consacrée à la poésie canadienne, la sixième matinée aura lieu le 19 mars, à 15 heures, à l'hôtel *Windsor*. On y récitera notamment des vers d'Alain Grandbois.

FILIATRAULT, Jean. «Le dernier Dimanche poétique». *Notre temps* (25 mars 1950): 3.

Lors de la dernière matinée, on a récité des poèmes de Grandbois.

B[LAIN], M[aurice]. «Les idées et les hommes: poésie canadienne». *Le Devoir* (8 avril 1950): 9.

Caractérise les recueils de Grandbois, puis reproduit «Demain seulement», pièce extraite de *Rivages de l'homme*.

———. «La foire aux lettres: *Images* [sic] *du monde*». *Le Devoir* (29 avril 1950): 10.

Dans *Visages du monde*, Grandbois évoque des lieux et des œuvres dont on a presque perdu le souvenir. Allusion à deux livres en cours de rédaction.

•BLAIN, Jean-Guy. «Alain Grandbois à la radio». *Le Devoir* (6 mai 1950): 8[57].

Sait gré à Radio-Canada d'accorder l'antenne à Grandbois que tous, y compris l'ouvrier, peuvent entendre. Allusion à l'émission du 2 mai de *Visages du monde* où l'auteur a intégré à son texte un extrait de René Garneau.

ANONYME. *La Frontière* de Rouyn (16 mai 1950): 5. — Reproduit dans la plupart des périodiques québécois.

Communiqué de Radio-Canada. Au-dessous d'une photo de Grandbois, on annonce la série *Visages du monde* diffusée le mardi de 19 h 30 à 19 h 45. — En réalité, les émissions seront retransmises de 19 h 45 à 20 heures.

---

57. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées aux *Iles de la nuit*.

LUCE, Jean. «1940-1950: véritable début de notre littérature». *La Presse* (23 juin 1950): 37.

Retrace les principaux événements (à commencer par la «querelle» de Charbonneau) qui ont non seulement marqué la décennie, mais encore donné naissance à une littérature autonome. Au chapitre de la poésie, la première place revient à Grandbois.

LABELLE, Placide. Lettre du 30 juin 1950 à Evan Morton, chargé des relations avec le public à la Banque canadienne de Commerce, 2 f. Rédigée en anglais. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/37.

Porte-parole de trois autres lecteurs, P.L. ne tarit pas d'éloges sur «The Man at the Window», «indeed a magnificent piece and exactly the kind of material we were after». Résume l'intrigue et décrit le style. — Ce récit-réclame paraîtra en novembre dans plusieurs périodiques sous le titre «L'homme à sa fenêtre».

ANONYME. «La foire aux lettres: et la poésie?». *Le Devoir* (16 septembre 1950): 7.

Saint-Denys Garneau et Grandbois sont les deux meilleurs poètes du Canada français. C'est un scandale que les recueils du second ne soient pas réédités.

SYLVESTRE, Guy. «French-Canadian Literature Comes of Age». *The Dalhousie Review*, XXX, 3 (octobre 1950): 215-228. — Mention de Grandbois aux p. 221-222.

Le début du texte est la traduction des premiers paragraphes de l'article paru dans la livraison d'avril-juin 1946 de la *Revue de l'Université d'Ottawa*. G.S. prend ensuite parti pour Robert Charbonneau dans la querelle qui a opposé celui-ci à René Garneau. Sylvestre dresse ensuite le bilan de dix ans de vie littéraire au Canada français. Enfin, il plaide pour l'unité nationale.

ANONYME. «Une séance de dédicace! L'auteur d'*Un fils à tuer* vous attend au bar du *400*». *Le Petit Journal* (8 octobre 1950): 55.

Communiqué des éditions de Malte qui viennent de lancer la pièce de théâtre d'Eloi de Grandmont et envisagent la publication de poèmes d'Alain Grandbois.

ANONYME. *Le Petit Journal* (22 octobre 1950): 54.

Photographie dont la légende apprend que Grandbois a obtenu le prix Duvernay pour *Rivages de l'homme.*

ANONYME. «Vainqueur». *Le Haut-Parleur* (29 octobre 1950): 5.

Photo du lauréat du prix Duvernay. Dans la légende, on lui présente des félicitations.

BLAIN, Maurice. «Les idées et les hommes: hier encore, Pierre Emmanuel...». *Le Devoir* (11 novembre 1950): 8. — Aucune mention de Grandbois.

Dans une conférence prononcée la veille, Emmanuel a traité d'espoir et de poésie.

ROLLAND, Roger. «Pierre Emmanuel». *Le Petit Journal* (*[19]* novembre 1950): 58. — Page erronément datée du 12. Aucune mention de Grandbois.

Lors de son passage à peine remarqué à Montréal, Emmanuel a prononcé à l'Université McGill une conférence sur la poésie et l'histoire que R.R. résume.

ANONYME. «Une exposition de livres en l'hôtel Windsor, le 28». *Le Devoir* (25 novembre 1950): 15. — Communiqué de la Société d'étude et de conférences dont une version écourtée paraît le même jour à la p. 15 du *Canada.*

A l'occasion de la Semaine du Livre, la SEC organise une journée du Livre. Pour marquer l'événement, on exposera le 28 novembre dans quelques vitrines des livres précieux dont les *Poëmes* d'Hankéou de Grandbois.

R[OY], M[ichel]. «La Semaine du Livre français bat son plein». *Le Canada* (29 novembre 1950): 3. — Aucune mention de Grandbois.

Entre autres choses, M.R. signale que des bibliophiles montréalais exposent à l'hôtel *Windsor* de vieilles éditions jaunies par les années. Il ne mentionne aucun titre.

BOURBEAU, Géraldine. «Les arts: n'en déplaise à nos rapins, nous avons une tradition...». *Liaison*, IV, 9 (décembre 1950): 553-556. — Mention de Grandbois à la p. 555.

Dans la revue française *Arts* du 15 septembre, Georges Boudaille présente quelques peintres canadiens installés à Paris, dont Bernard Vanier. Celui-ci affirme que ses compatriotes manquent de tradition dans le domaine artistique. Pour montrer le contraire, G.B. cite plusieurs noms, dont celui de Grandbois.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLIII, 12 (décembre 1950): 9.

Parle de l'attribution du prix Duvernay 1950 et surtout de l'émission radiophonique *Visages du monde* qui permet à Grandbois d'élargir son audience.

ANONYME. «Au petit Salon». *Le Canada* (2 décembre 1950): 6. — Repris le lendemain à la p. 86 de *la Patrie* du dimanche.

Le 6 décembre, Jean-Louis Gagnon donnera dans le salon Prince-de-Galles de l'hôtel *Windsor* une conférence intitulée «L'intellectuel et l'argent». Il sera présenté par Grandbois.

ANONYME. «Une très intéressante innovation publicitaire». *Le Canada* (2 décembre 1950): 4.

Félicite la Banque canadienne de Commerce d'avoir demandé à Grandbois d'écrire une nouvelle, «Un homme à sa fenêtre», et à Pellan, de l'illustrer.

ANONYME. «Remise du prix Duvernay à l'écrivain Alain Grandbois». *Le Canada* (16 décembre 1950): 5.

Entre autres renseignements, on mentionne les lauréats précédents et les jurés, dont Roger Duhamel et Guy Sylvestre. Sous l'articulet, une photographie représente J.-Alcide Martel, président général de la Société Saint-Jean-Baptiste, et Alain Grandbois.

ANONYME. «La SSJB a remis hier le prix Duvernay à M. Alain Grandbois». *Le Devoir* (16 décembre 1950): 1.

Grandbois a reçu 500$ pour *Rivages de l'homme.* On mentionne les lauréats précédents et les jurés.

ANONYME. «Alain Grandbois recevant le prix Duvernay». *La Presse* (16 décembre 1950): 35.

Photographie de J.-Alcide Martel et Alain Grandbois.

HAMELIN, Jean. «Les lettres et les arts: *Vie et voyages de Louis Jolliet*». *La Presse* (16 décembre 1950): 65.

Rend compte de l'ouvrage «absolument scientifique» de Jean Delanglez. Mentionne *Né à Québec.*

ANONYME. «Jean-Louis Gagnon au 'Petit Salon': 'L'intellectuel et l'argent'». *Le Haut-Parleur* (17 décembre 1950): 4.

Compte rendu de la conférence prononcée le 6 décembre par J.-L.G. à l'hôtel *Windsor.* Y assistaient les membres de la Société du bon parler français. Le conférencier a été présenté par Alain Grandbois, premier poète du Canada.

ANONYME. «Le prix Duvernay à Alain Grandbois». *La Patrie* (dimanche 17 décembre 1950): 110.

Articulet.

ANONYME. «Le prix Duvernay à Alain Grandbois». *Le Droit* (18 décembre 1950): 9.

Articulet.

ANONYME. «Le prix Duvernay». *Notre temps* (23 décembre 1950): 4.

Photographie d'Alain Grandbois, membre de l'Académie canadienne-française.

SYLVESTRE, Guy. «Bilan d'un demi-siècle de vie littéraire». *Le Droit* (23 décembre 1950): 6.

Posant qu'il n'y a pas encore de littérature canadienne susceptible de s'imposer à l'étranger, G.S. marque les principales étapes d'une évolution en cours. Parmi d'autres, Grandbois a contribué à l'enrichissement du domaine poétique local.

ANONYME. «Drames, contes et poèmes». *La Semaine à Radio-Canada*, I, 11 (du 24 au 30 décembre 1950): 3.

A l'occasion de Noël, les auditeurs de la radio d'Etat pourront entendre le 24 décembre à 18 heures un conte d'Alain Grandbois. Cette «œuvre d'inspiration moderne» sera lue par Jacques Auger.

ANONYME. «Pas si drôle d'être célèbre au Québec! Sauf Gabrielle Roy, ces gens *[La Rabastalière, pseudonyme de Gérard Filion, Bertrand Vac, Robert Elie et Charlotte Savary]* ne sont que des pékins à Paris». *Le Petit Journal* (31 décembre 1950): 50.

Parle d'abord du peu d'audience des écrivains canadiens en France, puis fait le bilan de l'année littéraire. Mentionne Grandbois, prix Duvernay 1950

DUHAMEL, Roger. «La littérature». *Le Livre de l'année 1951.* Montréal, Grolier, 1951, p. 78-82. — Mention de Grandbois à la p. 82.

Rend notamment compte de l'attribution du prix Duvernay 1950 à «Grandbois, l'un des meilleurs poètes d'expression française».

•B[LAIN], M[aurice]. «La foire aux lettres: un grand livre qui se fait». *Le Devoir* (5 janvier 1951): 8[58].

Visages du monde comble toujours M.B. qui prie Grandbois de publier au plus tôt le texte des émissions radiophoniques.

---

58. La «Bibliographie» incluse dans *Visages du monde* d'Alain Grandbois signale cet articulet.

ANONYME. «*Aux rythmes de Paris* avec Maurice Durieux». *La Semaine à Radio-Canada*, I, 15 (du 21 au 27 janvier 1951): 8, 7. — Mention de Grandbois à la p. 8.

Présentation de l'émission radicphonique diffusée le vendredi à 21 h 30. Grandbois est l'auteur des textes de liaison.

ANONYME. «Une peinture à réaction!». *Le Petit Journal* (18 février 1951): 52.

Photo prise lors du vernissage d'une toile de Normand Hudon. Outre le peintre, on y voit A. Lelarge, Marcel Ouimet, André Lecompte et Alain Grandbois, «écrivain et poète».

ANONYME. «*Objets trouvés* de Sylvain Garneau paraîtra dans quelques jours». *Le Canada* (17 mars 1951): 4. — Repris sous forme abrégée dans *Photo-Journal* du 22, p. 38, et dans *la Presse* du 31, p. 57.

«Va paraître» pour le recueil de Garneau qui entre en littérature sous le prestigieux patronage d'Alain Grandbois. Le livre paraîtra aux éditions de Malte, jeune maison qui publiera Grandbois.

ANONYME. «*La Nouvelle Revue canadienne*». *Le Droit* (17 mars 1951): 2. — Repris à la p. 4 du *Haut-Parleur* le 31 mars.

Communiqué présentant la revue. Dans le premier numéro, Grandbois donne des fragments du «Poète enchaîné».

ANONYME. «Au sommaire des revues: *la Nouvelle Revue canadienne*». *Notre temps* (17 mars 1951): 2.

Mentionne la collaboration de Grandbois.

ANONYME. «Coup d'œil sur nos revues». *Le Petit Journal* (18 mars 1951): 55.

Présente le deuxième numéro d'*Arts et pensée*, la livraison de mars de *la Revue de la pensée française* et le premier numéro de *la Nouvelle Revue canadienne*.

•MARCOTTE, Gilles. «Les idées et les hommes: deux nouvelles revues canadiennes-françaises». *Le Devoir* (24 mars 1951): 8[59].

Il s'agit des *Cahiers de la place publique* et de *la Nouvelle Revue canadienne* dans laquelle Grandbois, le meilleur poète local, signe de très riches poèmes. G.M. parle également du deuxième numéro de *Cité libre*.

ANONYME. «Sylvain Garneau signe son livre». *Le Devoir* (29 mars 1951): 6.

Alain Grandbois assistera, en tant que préfacier d'*Objets trouvés*, à la séance de signature qui aura lieu à la librairie Flammarion le 30 mars à 15 heures.

ANONYME. «Les idées et les hommes: à paraître». *Le Devoir* (31 mars 1951): 9. — Repris dans *le Canada* le 4 avril, p. 4.

Vient de paraître. Entre autres choses, les éditions de Malte signalent que la plupart des observateurs, en particulier Alain Grandbois, croient Sylvain Garneau, auteur d'*Objets trouvés*, appelé à un brillant avenir.

DUHAMEL, Roger. «Notes de lecture: *Objets trouvés*». *Montréal-Matin* (5 avril 1951): 4. — Repris aux p. 102-104 de la livraison de juin de *l'Action universitaire* qui reporte à la fin le paragraphe liminaire de la première parution.

Favorable à la poésie familière et sans apprêts de Sylvain Garneau. R.D. consacre le premier paragraphe de sa recension à la préface de Grandbois.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts: impressions suscitées par Pierre Emmanuel, poète et conférencier français, chez ceux qui l'ont rencontré». *Photo-Journal* (5 avril 1951): 38. — Aucune mention de Grandbois.

Rapporte les témoignages de quelques admirateurs d'Emmanuel. Fait allusion à de nombreuses conférences prononcées au Canada l'automne précédent, dont l'une

---

59. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

organisée par l'Université McGill. Annonce la conférence «Poésie et connaissance de soi» prévue pour le 15 avril.

ANONYME. «La foire aux lettres: avec points, virgules...». *Le Devoir* (14 avril 1951): 9.

Cite des «lignes sagaces» extraites du deuxième paragraphe de la préface d'Alain Grandbois à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau.

B[ERNIER], G[ermaine]. «Poésie et connaissance de soi». *Le Devoir* (16 avril 1951): 2, 7. — Aucune mention de Grandbois.

Rend compte d'une conférence prononcée la veille par Pierre Emmanuel devant les membres de la Société d'étude et de conférences réunis à l'hôtel *Windsor* à l'occasion de leur thé-causerie annuel. Le conférencier a cité de nombreux poètes dont Pierre Reverdy, Paul Claudel, Jules Supervielle et Anne Hébert.

ANONYME. «Le coin du poète...». *Photo-Journal* (19 avril 1951): 21.

Après avoir caractérisé *Objets trouvés* de Sylvain Garneau et cité quelques mots de la préface de Grandbois, on reproduit deux poèmes tirés du recueil: «Hier» et «Les chevaux de la sablière».

RICHER, Julia. «*Objets trouvés* de Sylvain Garneau». *Notre temps* (21 avril 1951): 3.

Favorable aux poèmes spontanés de Garneau dont beaucoup ont d'abord paru dans *Notre temps*. J.R. cite quelques mots de la préface de Grandbois.

ANONYME. «*Aux Rythmes de Paris*». *La Semaine à Radio-Canada*, I, 29 (du 29 avril au 5 mai 1951): 3.

Fait part de l'horaire d'été de l'émission radiophonique à laquelle Grandbois collabore.

ANONYME. «Gilles Marcotte analysera trois ouvrages canadiens». *La Semaine à Radio-Canada*, I, 29 (du 29 avril au 5 mai 1951): 4.

Dans le cadre de la série radiophonique *la Chronique littéraire*, Marcotte rendra compte le 4 mai de trois recueils de vers: *Escales* de Rina Lasnier, *Mes Naufrages* de François Hertel et *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, livre préfacé par Grandbois.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLIV, 5 (mai 1951): 86.

Commente la parution de *la Nouvelle Revue canadienne*. Signale la collaboration de Grandbois dont le verbe est magique.

ANONYME. «Au sommaire des revues: *la Nouvelle Revue canadienne*». *Notre temps* (19 mai 1951): 3.

Entre autres textes, on annonce «Opinions» sur André Gide de Robert Elie, Alain Grandbois, Ringuet et Jean-Pierre Houle.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts. Une enquête de *Photo-Journal* (IV): parmi les bibliophiles et bibliomanes de Montréal». *Photo-Journal* (24 mai 1951): 38. — Aucune mention de Grandbois.

Parle notamment de la Journée du Livre organisée le 28 novembre précédent par la Société d'étude et de conférences.

MARCOTTE, Gilles. «Les idées et les hommes. Poésie, pas morte! *Objets trouvés*». *Le Devoir* (2 juin 1951): 8.

Le critique émet des réserves sur la valeur du recueil de Garneau qui confine à la facilité. Il mentionne la préface de Grandbois dans l'adresse bibliographique.

ANONYME. «Nos artistes». *Radiomonde* (9 juin 1951): 6.

Portrait du comédien Robert Gadouas qui voit en Grandbois un poète international.

CHERAUX, Henri. «Lettres et arts. Une enquête de *Photo-Journal* (II): si nous parlions, un peu, de poésie...». *Photo-Journal* (14 juin 1951): 38.

Réponse de Roger Rolland et de Roger Duhamel. Selon lui, Alain Grandbois, Rina Lasnier, Cécile Chabot, Eloi de Grandmont, Anne Hébert, Alphonse Piché, Sylvain Garneau et Serge Deyglun prouvent qu'il existe encore des poètes au Canada.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts: chronique des livres». *Photo-Journal* (28 juin 1951): 38.

Rend à la fois compte du plus récent numéro d'*Amérique française*, revue littéraire, et de deux plaquettes de vers parues aux éditions de Malte: *Premiers secrets* d'Eloi de Grandmont et *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, livre préfacé par Grandbois.

LAMARCHE, Gustave [sous le pseudonyme du Scrutateur]. «Revues et papiers mêlés: *la Nouvelle Revue canadienne*». *Les Carnets viatoriens*, XVI, 3 (juillet 1951): 222-225. — Mention de Grandbois aux p. 224-225.

Entre autres choses, G.L. signale les contributions de Grandbois aux *Carnets viatoriens* (juillet 1949) et à *la Nouvelle Revue canadienne* (février-mars 1951).

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLIV, 7 (juillet 1951): 9.

Commente favorablement *Objets trouvés* de Garneau, livre préfacé par Grandbois.

MARCOTTE, Gilles. «Lettres canadiennes: *Dans mon jardin* de Jeanne L'Archevêque-Duguay, *Chambre à louer* de Gustave Proulx». *Le Devoir* (14 juillet 1951): 7.

Ne prise guère les écrits de la poète. Rappelle les propos que tient Grandbois dans la préface à *Objets trouvés* sur la difficulté du vers libre.

ANONYME. «Un concours dramatique». *La Semaine à Radio-Canada*, I, 42 (du 29 juillet au 4 août 1951): 2. — Une version écourtée de ce communiqué paraît, sous le titre «Le Concours dramatique de Radio-Canada», à la p. 3 de *Notre temps* le 4 août.

Défense de la littérature radiophonique, Radio-Canada ayant obtenu la collaboration des meilleurs écrivains locaux. Parmi eux, Alain Grandbois dont la société d'Etat diffuse *Visages du monde*.

ANONYME. «La foire aux lettres: Great Expectations». *Le Devoir* (4 août 1951): 7.

La rentrée littéraire réserve peu de choses, sinon un nouveau roman d'Yves Thériault et, peut-être, *Délivrance du jour* de Grandbois, «recueil impatiemment attendu».

GUERIN, Raymond. «Les lettres et les arts: deux jeunes poètes de chez nous». *La Presse* (4 août 1951): 48.

Rend compte d'*Objets trouvés* de Sylvain Garneau et de *Né en trompette* de Serge Deyglun, recueils publiés aux éditions de Malte. R.G. caractérise ainsi la première plaquette de vers: livre révélateur d'un très grand talent. Il mentionne la préface de Grandbois.

S[YLVESTRE], G[uy]. «Les livres: jeunes poètes canadiens». *La Nouvelle Revue canadienne*, I, 4 (septembre-octobre 1951): 61-65. — Mention de Grandbois aux p. 61-63. Les trois recensions seront intégrées, avec quelques variantes, au bilan littéraire qui paraîtra dans la livraison d'octobre-décembre de la *Revue de l'Université d'Ottawa*.

Réfléchit d'abord sur les difficultés de l'édition de poésie au Canada français. Recense ensuite *Voie d'eau* d'Alphonse Piché, *Premiers secrets* d'Eloi de Grandmont et *Objets trouvés* de Sylvain Garneau.

FOHY SAINT-HILAIRE, Madeleine. «M. Viatte fera mieux connaître le Canada». *Le Petit Journal* (9 septembre 1951): 64. — Compte rendu d'entrevue.

Auguste Viatte veut faire comprendre au Français et au Canadien les écrivains locaux. Evoque *les Iles de la nuit*, œuvre à l'extrême pointe surréaliste. Accorde à Anne Hébert, auteure des *Songes en équilibre*, la première place au panthéon de la poésie canadienne.

•PELLETIER, Gérard. «*Visages du monde*: à CBF, le mardi, 7 h 45 p.m.». *Le Devoir* (15 septembre 1951): 7[60].

L'émission comble de plaisir G.P. qui fait allusion à une conférence où Pierre Emmanuel a cité des vers de Grandbois.

•SYLVESTRE, Guy. «Où en est notre littérature?» *Revue de l'Université d'Ottawa*, XXI, 4 (octobre-décembre 1951): 427-448[61]. — Mention de Grandbois aux p. 429, 435-436.

Dégage les tendances qui se manifestent dans les lettres entre 1948 et 1951 et détermine quelles en sont les valeurs nouvelles et quelles lacunes et faiblesses y persistent.

ANONYME. «Echos littéraires: les lauréats de la Province». *Notre temps* (27 octobre 1951): 3.

Les jurés de la section d'histoire et de géographie (Alain Grandbois, Raymond Tanghe et Philippe Panneton) ont couronné Marcel Trudel, Fernand Porter et Dostaler O'Leary.

GERVAIS, Albert. «Pégase à l'herbe». *Revue dominicaine*, LVII, 2 (novembre 1951): 207-222. — Mention de Grandbois aux p. 215-216.

Charge contre les «poétastres modernes» de là-bas et d'ici qui ont renié le «génie même de leur langue». A. Gervais n'a aucune confiance en la pérennité des poèmes de Grandbois, «en dépit des prédictions de ses réputés amis».

ANONYME. «Jeune écrivain». *La Patrie* (8 novembre 1951): 24.

Photo d'Alain Grandbois, Philippe Panneton et André Langevin prise la veille lors du lancement d'*Evadé de la nuit*, prix du Cercle du livre de France 1951.

---

60. La «Bibliographie» incluse dans *Visages du monde* d'Alain Grandbois signale ce texte.

61. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées à *Rivages de l'homme*.

ANONYME. «Potins et nouvelles: un nouveau programme». *Le Petit Journal* (11 novembre 1951): 70.

Annonce la série *la Revue des arts et des lettres* diffusée à la radio d'Etat le lundi de 22 h 15 à 22 h 45. Grandbois participera à l'émission du 12 novembre.

ANONYME. «Une revue vivante et dynamique sur les arts et les lettres». *La Semaine à Radio-Canada*, II, 5 (du 11 au 17 novembre 1951): 2.

Annonce *la Revue des arts et des lettres* qui remplace *la Chronique littéraire*. Dans le cadre de la nouvelle émission, Grandbois, habitué de la radio, prononcera une causerie intitulée «La Terre est-elle ronde?».

PASCAL, Pierre. «Sel et poivre». *Le Petit Journal* (11 novembre 1951): 56.

Rend brièvement compte du lancement d'*Evadé de la nuit* qui a eu lieu au club de la Réforme. Grandbois a défendu André Langevin contre Gilles Marcotte qui trouve le roman désincarné.

ANONYME. «Au fil des ondes». *Photo-Journal* (15 novembre 1951): 39.

Mentionne la participation à l'émission *la Revue des arts et des lettres* d'Alain Grandbois à qui succéderont Albert Camus et Henry de Montherlant.

ANONYME. «La foire aux lettres: 'Message...'». *Le Devoir* (17 novembre 1951): 6.

Les lecteurs de Grandbois attendent impatiemment la parution du dernier tableau du triptyque annoncée depuis quelque temps déjà.

Le LOUP-GAROU. «Reportage fantaisiste: *Evadé de la nuit* de André Langevin». *Le Haut-Parleur* (17 novembre 1951): 5.

Au cours du lancement auquel assistait Grandbois, le Loup-Garou a croqué quelques incidents sur le vif.

ANONYME. *Radiomonde* (24 novembre 1951): 7.

Photographie d'Alain Grandbois, Ringuet, Michèle Tisseyre, Pierrette Champoux et Bertrand Vac qui ont assisté au lancement d'*Evadé de la nuit*.

BEAULIEU, Maurice. «Une situation de la poésie canadienne-française contemporaine». *Le Droit* (24 novembre 1951): 6.

L'honneur de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Eloi de Grandmont, Anne Hébert, Rina Lasnier et François Hertel consiste à avoir compris que toute démarche poétique doit se fonder sur l'humain.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts: déjeuner avec Marc Chadourne». *Photo-Journal* (13 décembre 1951): 37. — Compte rendu d'entrevue.

Chadourne est venu à Montréal pour entretenir les membres de la Société d'étude et de conférences de «Nos amis les livres». Dans le chapeau de son article, L.R. compare Grandbois à Chadourne, deux écrivains des terres lointaines.

ANONYME. «La revue de la faculté des Lettres». *Le Devoir* (15 décembre 1951): 7. — Communiqué repris, sous le titre «*Reflets*», à la p. 5 de *Notre temps* du 22 décembre.

Présentation de l'organe des étudiants de la faculté des Lettres de l'Université de Montréal dont le premier numéro est consacré à la littérature canadienne. Mention de l'article de Roland Gendreau: «Alain Grandbois, ensorcelé des îles».

DANIS, Gérald. «Noël sur nos ondes». *Le Petit Journal* (23 décembre 1951): 72.

Entre autres émissions, G.D. mentionne «Bethléem» qui sera diffusée le 24 décembre à 22 h 45 dans le cadre de la série *Visages du monde*.

PASCAL, Pierre. «Sel et poivre: les lettres bougent». *Le Petit Journal* (23 décembre 1951): 58.

Rend compte de la livraison de décembre de *Reflets*. Mentionne l'étude de Roland Gendreau consacrée à l'œuvre de Grandbois.

ROCHE, André. «Radio-parade: la radio a eu de bons moments (et de moins bons) en l'an 51». *Photo-Journal* (27 décembre 1951): 38.

D'Alain Grandbois, A.R. retient la participation à l'émission *la Revue des arts et des lettres* et la série *Visages du monde*.

L[AURENDEAU], André. «Blocs-notes: Radio-Canada et les autres». *Le Devoir* (29 décembre 1951): 4.

Oppose Radio-Canada à la radio privée, d'une navrante vulgarité. Parmi les meilleures émissions de la société d'Etat, A.L. cite celles dont Grandbois signe les textes.

MARCOTTE, Gilles. «Les idées et les hommes: *Reflets*, une revue littéraire». *Le Devoir* (29 décembre 1951): 7.

Commente le premier numéro. Emet des réserves sur l'article que Roland Gendreau consacre à la production de Grandbois.

ROCHE, André. «Montréal aurait son poste idéal en 1952». *Photo-Journal* (3 janvier 1952): 38.

A l'aube de la nouvelle année, A.R. rêve à la station de radio idéale où Grandbois serait chargé des émissions littéraires.

ROY, Michel. «*Reflets*, une revue d'étudiants». *Le Canada* (3 janvier 1952): 4.

Compte rendu de la livraison de décembre. M.R. juge favorablement l'article de Gendreau sur Grandbois.

ANONYME. «Au Moulin à vent: Alain Grandbois parle de ses voyages». *L'Action catholique* (28 janvier 1952): 6.

Résumé de la conférence prononcée la veille par Grandbois à l'hôtel *Saint-Louis* devant les membres du Cercle littéraire de Québec. Avant de parler de Moscou et de Shanghai, le conférencier a rapporté l'opinion de célébrités sur les voyages.

ANONYME. «Alain Grandbois, écrivain, hôte du Moulin à vent». *L'Evénement-Journal* (28 janvier 1952): 6.

Résumé de la conférence où Grandbois a parlé de ses séjours en Russie et en Chine et a évoqué deux rencontres: l'une avec George Bernard Shaw et l'autre avec la nièce de Léon Tolstoï.

ANONYME. «'Voyages' avec Alain Grandbois». *Le Soleil* (28 janvier 1952): 6. — Une photographie accompagne l'article.

Résumé de la conférence de Grandbois qui a d'abord rapporté l'opinion de célébrités sur les voyages et a ensuite parlé de Moscou et de Shanghai. De plus, il a évoqué Shaw et la nièce de Tolstoï.

ANONYME. «Le 1er prix du Concours dramatique de Radio-Canada décerné à Yves Thériault». *Le Canada* (7 mars 1952): 5.

Parle des jurés (Alain Grandbois, Jovette Bernier et Jean-Louis Roux), mais surtout des lauréats: Yves Thériault, Maurice Huot et Jean-Marie Poirier.

ANONYME. *La Semaine à Radio-Canada*, II, 23 (du 16 au 22 mars 1952): 1. — Une photo des trois jurés accompagne l'articulet.

Résume l'opinion des membres du jury du Concours dramatique de Radio-Canada et de Marcel Ouimet, directeur du réseau français.

ANONYME. «Le jury souligne la qualité des textes soumis au Concours». *La Semaine à Radio-Canada*, II, 23 (du 16 au 22 mars 1952): 3.

Réponse des jurés à qui l'on a demandé leurs impressions.

ANONYME. «Yves Thériault reçoit le premier prix au Concours dramatique — Maurice Huot, deuxième prix — Jean-Marie Poirier,

troisième prix». *La Semaine à Radio-Canada*, II, 23 (du 16 au 22 mars 1952): 2.

Résultats du Concours. Mention des jurés.

TRUDEAU, Jean-Jules. «Comment s'est fait le choix des lauréats du Concours». *La Semaine à Radio-Canada*, II, 23 (du 16 au 22 mars 1952): 3, 4. — Mention de Grandbois à la p. 3.

Les jurés, qui ont lu cent vingt-sept manuscrits, se sont réunis à la mi-janvier, puis trois fois en février.

ANONYME. «Paul L'Anglais est rentré d'un court voyage en Europe». *Le Canada* (9 avril 1952): 5.

L'Anglais a été interviewé la veille sur l'heure de midi au restaurant *400* où Grandbois mangeait. L'Anglais a surtout parlé de la radio et de la télévision d'Europe.

LACROIX, Fernand. «A tous les vents». *Le Canada* (15 avril 1952): 2.

Le dimanche 13 avril, trois farceurs ont fait circuler la rumeur de la mort de Grandbois.

ANONYME. «Au fil des ondes». *Photo-Journal* (17 avril 1952): 38.

«Alain Grandbois est au *400*».

ANONYME. «*Amérique française*». *Notre temps* (3 mai 1952): 3.

Reproduit le sommaire de la livraison de mars-avril où figure le nom de Grandbois qui donne «A propos de la poésie».

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Lettres et arts: *Amérique française* s'intéresse encore à la poésie canadienne». *Photo-Journal* (15 mai 1952): 37.

Commente la dernière livraison de la revue à laquelle Grandbois collabore.

ANONYME. «Les lettres et les arts: *les Trouble-fête* de S. Garneau». *La Presse* (24 mai 1952): 63.

Probablement un prière d'insérer des éditions de Malte. Plus que par le parrainage d'Alain Grandbois, c'est par une poésie personnelle et sensible que Sylvain Garneau, dès ses *Objets trouvés*, s'est imposé à l'attention.

AYOTTE, Alfred. «Il enrichit le pays, dit M. Saint-Laurent: à la séance de clôture du congrès de la langue française, le premier ministre expose les avantages et les inconvénients du bilinguisme». *La Presse* (23 juin 1952): 1, 36. — Mention de Grandbois à la p. 36.

Rend notamment compte d'un discours d'Hubert Guérin, ambassadeur de France au Canada, qui a rendu hommage à des écrivains canadiens dont Robert Choquette et Alain Grandbois.

LAPORTE, Pierre. «Fin du congrès de la langue française». *Le Devoir* (lundi 23 juin 1952): 1, 7. — Mention de Grandbois à la p. 7.

L'article comporte ce chapeau: «Hier soir, à la séance de clôture, d'éminentes personnalités rendent hommage à la culture et à la langue françaises — Discours de M. Saint-Laurent et de M. Hubert Guérin — Haïti».

BLAIN, Maurice. «Sur la liberté de l'esprit». *Esprit*, XX, 193-194 (août-septembre 1952): 201-213. — Mention de Grandbois à la p. 201. De larges extraits paraîtront, sous le titre «De la liberté de l'esprit», dans *Approximations*, HMH, 1967, p. 11-22.

L'exigence de liberté des écrivains canadiens-français n'a ni le même objet ni le même accent que celle tourmentant depuis vingt ans les intellectuels habités par l'inquiétude religieuse. Ceux-ci ont poursuivi un travail de lucidité sur leur condition en présence des forces de commande spirituelle et d'oppression cléricale essentiellement traditionalistes.

GERMAIN, Simone. «Littérature. Poésie: Garneau (Sylvain), *Objets trouvés*». *Lectures*, IX, 1 (septembre 1952): 32.

Parle favorablement de la préface de Grandbois.

[LEBRUN, Monsieur]. «Interview pour les émissions mondiales de la Radiodiffusion nationale belge». Datée de Knokke-le-Zoute, 13 septembre 1952. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/41.

Déléguée de la Société des écrivains canadiens à la première Biennale internationale de poésie, Simone Routier parle, entre autres sujets, de la «querelle de l'autonomie» (qui a naguère opposé René Garneau à Robert Charbonneau) et des trois noms qui dominent la poésie canadienne: Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier et Alain Grandbois de qui la poète récite les deuxième et troisième strophes du «Feu gris...», poème des *Iles de la nuit*.

SYLVESTRE, Guy. «L'année littéraire 1951-1952: la poésie». *Revue de l'Université d'Ottawa*, XXII, 4 (octobre-décembre 1952): 462-465. — Mention de Grandbois à la p. 463.

Mentionne Rosaire Dion-Lévesque, François Hertel, Sylvain Garneau, Pierre Trottier et Fernand Dumont qui s'inscrit dans la double projection d'Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau. G.S. estime que la production poétique de l'année écoulée est fort pauvre.

ANONYME. «Le Salon du Livre sera ouvert dès dimanche prochain». *Le Canada* (lundi 17 novembre 1952): 14.

A l'occasion de la Semaine du Livre, on présentera, le 23 novembre à 21 heures, «De Rutebeuf à Alain Grandbois» dans le cadre de l'émission radiophonique *Carte blanche* diffusée sur les ondes de Radio-Canada.

•SYLVESTRE, Guy [sous le pseudonyme de Jean Bruneau]. *Amours, délices et orgues: pastiches*. Québec, l'Institut littéraire de Québec, 1953, 179 p.[62] — Mention de Grandbois aux p. 67-70.

D'Alain Grandbois, G.S. présente «Les anémones tuaient», poème «extrait des *Côtes de la femme*, dernier panneau d'un triptyque».

M[ARCOTTE], G[illes]. «Il y a 25 ans, Alfred DesRochers publiait son premier recueil de vers». *Le Devoir* (17 janvier 1953): 7.

La voie étant bouchée des côtés de l'édition et des périodiques, G.M. propose que Radio-Canada, qui a fait entendre des poèmes de Choquette et de Grandbois, accorde le même privilège à l'auteur de *l'Offrande aux vierges folles.*

ANONYME. «Une boîte aux belles chansons». *La Semaine à Radio-Canada*, III, 16 (du 25 au 31 janvier 1953): 1. — Aucune mention de Grandbois.

Présentation de l'émission de radio *la Boîte à chansons* diffusée le vendredi de 20 h 30 à 21 heures.

V., P. «Au hasard d'une rencontre». *Le Quartier latin*, XXXV, 24 (19 mars 1953): 3.

Rapporte certains propos de René Lévesque qui trouve le surréalisme trop compliqué et classe Alain Grandbois parmi les écrivains surréalistes.

ANONYME. «Une conférence d'Alain Grandbois». *Le Devoir* (8 avril 1953): 6.

Intitulée «Voyages», cette conférence, organisée par le Club musical et littéraire de Montréal, aura lieu à 21 heures le 14 avril 1953 à l'hôtel *Ritz-Carlton.*

---

62. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois range ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

LACOMBE, Henri. «La boîte aux lettres: DesRochers et la radio». *L'Autorité* (30 mai 1953): 4.

Demande que Radio-Canada, où l'on a déjà lu les poèmes de Choquette et de Grandbois, s'intéresse enfin à DesRochers. Fait allusion aux difficultés de l'édition de poésie.

DUHAMEL, Roger. «Deux dans trois, à finir...» *L'Information médicale et paramédicale*, V, 14 (2 juin 1953): 8. — Repris dans *Lettres à une provinciale*, Beauchemin, 1962, p. 243-245.

De sa chambre d'hôtel à Québec, R.D. aperçoit le fleuve. Il songe alors aux départs et à Grandbois qui dessine ses visages du monde et qui évoque des figures connues, des retraites chéries et des sourires évanouis.

B., R. «Conférence de M. P. Emmanuel». *Le Scleil* (4 juillet 1953): 24.

La veille, Pierre Emmanuel a traité de la poésie canadienne actuelle dans le cadre des cours d'été de l'Université Laval. Entre autres œuvres, il a analysé celles d'Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau et Anne Hébert.

DUHAMEL, Roger. «Poésie, c'est délivrance!». *L'Information médicale et paramédicale*, V, 18 (4 août 1953): 10. — Repris dans *Lettres à une provinciale*, Beauchemin, 1962, p. 21-23.

Texte dicté par la mort de René Chopin, un bon poète. Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois représentent les deux plus grands poètes canadiens.

M[ARCOTTE], G[illes]. «Un élève de méthode qui lisait Grandbois...». *Le Devoir* (29 août 1953): 7. — Compte rendu d'entrevue.

La Fiancée du matin, premier recueil de vers de Jean-Guy Pilon, sera mis en vente le 8 septembre. Le jeune poète dit avoir une forte dette de reconnaissance envers Alain Grandbois et Rina Lasnier.

GODBOUT, Archange. «Louis Jolliet et son dernier historien». *Culture*, XIV, 3 (septembre 1953): 223-246. — Mention de Grandbois à la p. 223.

Etudie l'ouvrage intitulé *Louis Jolliet, vie et voyages (1645-1700)* de Jean Delanglez. Entre autres choses, A. Godbout parle de la plume élégante de Grandbois qui a raconté la vie de l'explorateur dans *Né à Québec*.

MARCOTTE, Gilles. «Vie des lettres: adieu à Sylvain Garneau». *Le Devoir* (10 octobre 1953): 7.

Regrette d'avoir mal lu *Objets trouvés* de Garneau, mort le 7 octobre. Cite un passage de la préface de Grandbois.

L[EMOINE], W[ilfrid]. «Hommage à Sylvain Garneau». *L'Autorité* (17 octobre 1953): 8.

Une société pour la protection des inédits de Garneau sera fondée par Alain Grandbois, Jean Le Moyne, Robert Elie et Eloi de Grandmont.

M[ARCOTTE], G[illes]. «Maurice Beaulieu publiera deux recueils de poèmes». *Le Devoir* (24 octobre 1953): 7. — Compte rendu d'entrevue.

De Beaulieu, on reproduit «A pierre fendre», poème dédié à Alain Grandbois.

MARCOTTE, Gilles. «Vie des lettres: la poésie, tentation de facilité?». *Le Devoir* (14 novembre 1953): 7.

Réfléchit sur les différences entre poésie et roman. Parle des hauteurs où, contrairement aux romanciers, se tiennent certains poètes dont Saint-Denys-Garneau, Alain Grandbois et Anne Hébert. Commente *Jour malaisé* de Gatien Lapointe et *Dans les jardins de la vie et de l'amour* de Claude-Bernard Trudeau.

ANONYME. «Notre civilisation: l'extrême variété de notre poésie depuis vingt ans». *Le Devoir* (3 décembre 1953): 5.

Rend compte du deuxième cours de littérature canadienne donné le 30 novembre à l'Université de Montréal. Roger Duhamel a alors traité de la richesse de la poésie et

des premières tentatives romanesques. Parmi les poètes, on évoque François Hertel, Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Rina Lasnier et Anne Hébert.

O'LEARY, Dostaler. *Le Roman canadien-français: étude historique et critique*. Montréal, le Cercle du livre de France, 1954, 195 p.

Mentionne le Grandbois poète et conteur aux p. 12, 33 et 35.

DAVIAULT, Pierre. «Français, Américains ou Canadiens (II)». *La Nouvelle Revue canadienne*, III, 2 (janvier-février 1954): 68-74. — Mention de Grandbois aux p. 72-73.

A la question: qui sommes-nous? P.D. répond: nous devons être des Français d'Amérique et reconnaître que le trait essentiel de ce caractère est la langue parlée. Il cite un texte (que nous n'avons pas trouvé) de Roger Duhamel: «Notre littérature n'est pas article d'exportation».

BEAUBIEN II. «Ceux qu'on aime: Alain Grandbois». *L'Autorité* (16 janvier 1954): 1.

Portrait d'Alain Grandbois attablé dans un bar de la rue Peel en compagnie de deux collègues: Jacques Auger et Willie Chevalier. Une caricature de Normand Hudon, qui a représenté Grandbois en Chinois, accompagne l'article.

CHAPUT-ROLLAND, Solange. «Lettre à Jean-Pierre Houle». *L'Autorité* (16 janvier 1954): 6.

Réfléchit sur les conditions générales d'existence d'une littérature. Pose que celle des Canadiens français reflète exactement ce qu'ils sont. Comme eux, elle respire l'indifférence aux problèmes fondamentaux de la vie. S.C.-R. mentionne Grandbois de qui ses compatriotes n'ont pas à rougir.

———. «Tribune libre: perspective sur le roman canadien-français». *Le Devoir* (30 janvier 1954): 6.

A l'encontre des détracteurs de la littérature locale, S.C.-R. signale les qualités des romans canadiens, tout en indiquant leurs faiblesses.

ANONYME. «Que devez-vous à Saint-Denys Garneau?». *Le Devoir* (13 mars 1954): 6.

Réponse de Wilfrid Lemoine, Olivier Marchand, Gatien Lapointe et Eloi de Grandmont, celui-ci comparant l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* et de *Journal* à Nelligan et Grandbois.

M[ARCOTTE], G[illes]. «André Rousseaux, ambassadeur des lettres françaises». *Le Devoir* (10 avril 1954): 8. — Compte rendu d'entrevue.

Le critique du *Figaro littéraire* ne connaît pas Grandbois, mais il compte bien se procurer ses œuvres.

DesROCHERS, Alfred. «40 ans de poésie au Canada français». *Huit conférences: saison artistique 1953-1954*, volume B-4. Montréal, le Club musical et littéraire de Montréal [mai 1954], p. 111-132. — Mention de Grandbois aux p. 127 et 130. Texte d'une conférence prononcée le 12 avril.

Parmi les poètes canadiens qu'il peut qualifier d'amis plus ou moins intimes et dont il apprécie les œuvres, DesRochers nomme Alain Grandbois.

•MARCOTTE, Gilles. «Vie des lettres. Canadianismes: *Philtres et poisons* par Philippe La Ferrière. — *Claudine et les écueils*, suivi de *la Folle* par François Hertel». *Le Devoir* (15 mai 1954): 6[63].

Après avoir commenté l'avant-propos de Grandbois, G.M. juge assez sévèrement les récits de La Ferrière dont l'humour lui paraît un peu gros.

---

63. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la prose».

ANONYME. «L'argent ne fait pas le bonheur». *La Semaine à Radio-Canada*, IV, 34 (du 30 mai au 5 juin 1954): 7.

Le récit de Philippe La Ferrière, tiré de *Philtres et poisons*, sera diffusé sur les ondes de la radio d'Etat le 30 mai. Le journaliste se réfère à l'avant-propos de Grandbois.

[DAVIAULT, Pierre]. «Report of the Honorary Secretary for the Year 1953-1954». *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, XLVIII, 3 (juin 1954): 23.

La Société royale a décerné la médaille Lorne-Pierce 1954 à Alain Grandbois.

SALTER, F.M. «Presentation of Medals. Lorne Pierce Medal: Alain Grandbois». *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, XLVIII, 3 (juin 1954): 31-32.

Notice biobibliographique teintée d'humour, mais affreusement mal traduite en français. Né au Canada, Grandbois, qui a beaucoup voyagé, poursuit une quête spirituelle.

ANONYME. «La Société royale décore le poète Alain Grandbois». *Le Canada nouveau* (1er juin 1954): 2. — Dépêche de la Presse canadienne reprise, avec parfois des variantes, le même jour dans *le Devoir*, p. 3, *le Droit*, p. 18, *l'Evénement-Journal*, p. 1, et *la Presse*, p. 13.

Alain Grandbois, «qui est canadien depuis plus de 300 ans», a obtenu la veille la médaille Lorne-Pierce pour ses œuvres d'imagination et de critique littéraire.

ANONYME. «Sur la scène de l'actualité». *La Presse* (1er juin 1954): 13.

Croquis d'un dessinateur d'après une photo sous lequel on lit cette légende: «M. Alain Grandbois, de Montréal, à qui la Société royale vient de décerner la médaille Lorne-Pierce.»

GAGNON, Jean-Louis. «Alain Grandbois». *Le Canada nouveau* (3 juin 1954): 4. — Texte d'une causerie prononcée à CKAC.

Rend hommage à Grandbois, prince des poètes, initiateur avec Emile Nelligan et Paul Morin du renouveau poétique au Canada français et qui vient de recevoir la médaille Lorne-Pierce.

HUDON, Normand. «Alain Grandbois, auteur *[des] Iles de la nuit*, reçoit la médaille Lorne-Pierce». *Le Devoir* (4 juin 1954): 4.

Au premier plan de la caricature, on aperçoit le buste d'Alain Grandbois qui regarde au loin. Derrière lui, trois îlots, dont deux sont plantés de palmiers. A l'arrière-plan, un ciel de pleine lune étoilé.

ANONYME. *Le Devoir* (5 juin 1954): 6.

Réclame pour *Philtres et poisons* de Philippe La Ferrière. On signale l'avant-propos de Grandbois.

•SYLVESTRE, Guy. «A l'écoute du drame intérieur, notre poésie cherche son âme: influence de l'époque et des tendances françaises». *La Presse* (23 juin 1954): 42-43[64].

Ainsi sous-titré: «L'influence d'Hugo», «Et celle du symbolisme», «Poésie plus authentique», «Transformation radicale», «Période de recherche», «Recherche tourmentée», «Humanisation de notre poésie».

R[OUQUETTE ?], R. «*La Nouvelle Revue canadienne*». *Le Droit* (30 juin 1954): 2.

Rend compte de la livraison d'avril-mai où Grandbois signe un poème. Dit ne rien comprendre au «Songe».

---

64. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Luce Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLVII, 7 (juillet 1954): 7.

Signale l'attribution de la médaille Lorne-Pierce à Grandbois.

ANONYME. «Entre les lignes: les revues». *Le Devoir* (11 septembre 1954): 6.

Rend notamment compte de la livraison de juillet des *Cahiers de l'Ouest* où René Garneau signe «un beau texte»: «Alain Grandbois et la familiarité de la mort».

ANONYME. «Ces messieurs et d'autres... sont l'objet d'une guerre féminine sans merci!». *Radiomonde et télémonde* (25 septembre 1954): 6.

A l'occasion du Concours des deux hommes les plus élégants de la colonie artistique, la collaboratrice anonyme rapporte les propos de plusieurs femmes. Selon Marie Raymond, Grandbois est l'homme qui demeure impeccable en tout temps et en tous lieux.

ROUTIER, Simone. «Rapport — pour la Société des écrivains canadiens — de la Biennale internationale de poésie: Knokke-le-Zoute, Belgique, 2-6 septembre 1954». Daté de Bruxelles, 27 septembre 1954, 6 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/43. — Mention de Grandbois au f. 6.

Entre autre choses, S.R. signale la collaboration de Grandbois à la livraison de septembre 1954 du *Journal des poètes* et à l'*Anthologie du demi-siècle.*

HERTEL, François [pseudonyme de Rodolphe Dubé]. «Les évolutions de la mentalité au Canada français». *Cité libre*, 10 (octobre 1954): 40-52. — Mention de Grandbois à la p. 49. Repris, avec quelques variantes (dont la suppression de la référence à Grandbois) et sous le titre «Les évolutions de la mentalité française au

Canada», dans *O Canada, mon pays, mes amours*, la Diaspora française, 1959.

Les Canadiens français (qui s'éloignent de la France) et les Canadiens anglais (de l'Angleterre) doivent s'unir pour régler la question sociale. Ainsi contreront-ils l'américanisation.

BEGUIN, Albert. «Chroniques: réduit au squelette». *Esprit*, XXII, 220 (novembre 1954): 640-649. — Mention de Grandbois à la p. 641.

A travers le *Journal* et les *Poésies* de Saint-Denys Garneau, le plus grand poète du Canada, A.B. suit les étapes d'un débat spirituel à la fois très solitaire et très nettement inscrit dans le contexte du XX^e siècle.

MAILLET, Andrée. «De Sylvain Garneau (1930-1953)». *Amérique française*, XII, 6 (décembre 1954): 430-435. — Mention de Grandbois à la p. 433.

Reproduit et commente certains textes de Garneau parus dans *Amérique française* en 1946 et 1947. Se réfère à la préface écrite par Grandbois pour *Objets trouvés*.

DROLET, Antonio. *Bibliographie du roman canadien-français 1900-1950.* Québec, les Presses universitaires de Laval, 1955, 125 p. — Mention de Grandbois à la p. 61.

Signale *Né à Québec* (Messein, 1933, et Fides, 1948) et *Avant le chaos* (Moderne, 1945), mais non *les Voyages de Marco Polo* (Valiquette, 1941).

COLLIN, W[illiam] E[dwin]. «The Poetry of a Dissolving Society». *The Canadian Modern Language Review*, XI, 2 (hiver 1955): 9-12. — Mention de Grandbois à la p. 11.

Dans la partie consacrée à Grandbois, W.E.C. condense deux comptes rendus, parus dans *The University of Toronto Quarterly* en avril 1945 et juillet 1949, qui portaient respectivement sur *les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*. En outre, le critique fait allusion aux *Voyages de Marco Polo*.

CHARTIER, Emile. «Littérature canadienne. Littérature (8): La Ferrière (Philippe), *Philtres et poisons*». *Lectures*, I, 9 (janvier 1955): 67.

La référence bibliographique du recueil mentionne l'avant-propos de Grandbois. E.C. résume les six nouvelles qu'il juge peu reluisantes.

GARNEAU, René. «Qu'est-ce que la littérature canadienne?». *Les Cahiers de l'Ouest*, 1 (janvier 1955): 53-55. — Mention de Grandbois à la p. 55.

Se demande quelle est la situation de la littérature canadienne vis-à-vis de la France.

ANONYME. «Plusieurs nouveaux sujets à Radio-Collège: *Témoignage de notre poésie* le dimanche à 7 h 30». *La Semaine à Radio-Canada*, V, 14 (du 9 au 15 janvier 1955): 3.

Gilles Marcotte présentera la poésie canadienne-française à la radio d'Etat, les écrits de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Alain Grandbois constituant les plus beaux moments d'une aventure étonnamment féconde qui a commencé avec Octave Crémazie.

MARCOTTE, Gilles. «Vie des lettres. Littérature française d'Amérique: *Histoire littéraire de l'Amérique française* par Auguste Viatte». *Le Devoir* (15 janvier 1955): 6.

L'Amérique française est un mythe. Relevant de l'époque coloniale, il est aujourd'hui dépassé. Néanmoins, le résumé que fait Viatte de l'histoire littéraire du Canada est un des plus complets qui existe actuellement.

———. «La poésie du Canada français vue de Toronto». *Le Devoir* (26 février 1955): 6.

S'interroge sur la justesse du choix de poèmes fait, dans *l'Ame de la poésie canadienne-française*, par Laure Rièse qui n'entend rien de rien au français. Signale que Grandbois est absent de l'anthologie.

ROBERT, Lucette [pseudonyme d'Anne-Lucie Chauvin]. «Ce dont on parle». *La Revue populaire*, XLVIII, 3 (mars 1955): 54.

Signale la parution d'*Au pied du courant*, monographie de la famille Molson traduite par Grandbois.

DIOGENE. «Lettres et arts. L'âge d'or de nos littérateurs: c'était beau en 1945». *Photo-Journal* (du 10 au 16 avril 1955): 32.

L'enthousiasme qui avait gagné le monde littéraire en 1945 semble incompréhensible tant les lettres locales suscitent peu d'intérêt dix ans plus tard. Mention du «géant» Grandbois.

ANONYME. «Boursiers du gouvernement pour des études outre-mer». *La Presse* (18 mai 1955): 26. — Dépêche de la Presse canadienne.

La Société royale du Canada annonce que quatorze bourses vont à des Québécois dont Alain Grandbois qui reçoit 4 000$ «pour un stage en France».

ANONYME. «Boursiers de la Société royale». *La Patrie* (20 mai 1955): 8.

Félicite les boursiers, en particulier Grandbois, et la Société qui fait preuve de discernement dans l'attribution des bourses.

[DAVIAULT, Pierre]. «Report of the Honorary Secretary for the Year 1954-1955». *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, XLIX, 3 (juin 1955): 28.

Mention des douze personnes, dont Grandbois, qui ont obtenu une bourse de recherche.

DESY, Jean. «Allocution de Son Excellence l'ambassadeur du Canada». *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, XCI, 1

(janvier-mars 1956): 50-51. — Mention de Grandbois à la p. 50. Allocution prononcée le 28 février.

Trace l'esquisse de l'histoire littéraire du Canada français. Par leurs œuvres novatrices, Ringuet et Grandbois démontrent le bienfait de l'étroite communion des lettres locales avec celles de France.

PRASTEAU, Jean. «Les lettres canadiennes à l'honneur: Grandbois et Ringuet fêtés à l'hôtel de Massa». *Le Figaro* (29 février 1956): 13.

Rend compte de la conférence sur Grandbois et Ringuet prononcée la veille par René Garneau et à laquelle assistait le poète.

GARNEAU, René. «Mercuriale. Lettres canadiennes-françaises: le point des choses». *Mercure de France*, CCCXXVI, 1111 (1er mars 1956): 603-608. — Mention de Grandbois à la p. 604.

Les lettres locales ont le redoutable honneur d'être justiciables vis-à-vis des critiques française et canadienne-française. Elles sont aussi sujettes à l'examen des critiques canadienne-anglaise et américaine.

LABERGE, Raymond-Marie. «Nostalgie». *Le Devoir* (20 octobre 1956): 5.

Poème qui porte en exergue un vers tiré de «La Capitale déchirée» (*Rivages de l'homme*, 1948, p. 32) : «La Capitale absurde et choisie».

ANONYME. «Cahier de l'Académie: notre poésie». *Le Petit Journal* (11 novembre 1956): 62.

Rend compte du premier volume des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* qui porte sur la poésie. Grandbois y collabore.

RICHER, Julia. «La Semaine du Livre. I. Poésie: *Cahiers de l'Académie canadienne-française*». *Notre temps* (17 novembre 1956): 5.

Le premier cahier prouve que la poésie se porte bien au Canada français. J.R. reproduit «Ah nous bercés...», poème qui l'incite à relire *Rivages de l'homme*, «un des sommets de notre poésie». Regrette qu'on n'ait rien publié d'Anne Hébert.

DUHAMEL, Roger. «Courrier des lettres: notre Académie sert magnifiquement la poésie canadienne». *La Patrie* (dimanche 25 novembre 1956): 107. — Reproduit le poème de Grandbois «Ah nous bercés...».

Rend également compte du premier cahier de l'Académie canadienne-française. Applaudit tout particulièrement au poème de Grandbois intitulé «L'étoile pourpre».

ANONYME. «Musique et littérature à *Première '57*». *La Semaine à Radio-Canada*, VII, 13 (du 29 décembre 1956 au 4 janvier 1957): 2. — Voir également, à la p. 5, l'horaire du lundi 31 décembre.

Dans le cadre de l'émission *Première '57*, réalisée par André Langevin et Françoys Bernier et diffusée le 31 décembre à 21 heures à la radio d'Etat, on récitera des poèmes qu'Alain Grandbois aurait composés «lors d'un récent séjour en France».

*

ANONYME. «Mort de monsieur Henri Grandbois». *L'Action catholique* (21 juin 1954): 16. — Repris le même jour dans *l'Evénement-Journal*, p. 13, et *le Soleil*, p. 23.

Communiqué de la famille Grandbois qui fait part de la mort, survenue le samedi 19, du père d'Alain.

ANONYME. «M. Henri Grandbois de Québec, décédé». *La Presse* (21 juin 1954): 8. — Dépêche de la Presse canadienne reprise le lendemain à la p. 7 du *Devoir*.

Le défunt était le «père de l'écrivain bien connu Alain Grandbois de Montréal».

6° *1957-1962*

DUHAMEL, Roger. «L'année littéraire». *Le Livre de l'année 1957.* Grolier, 1957, p. 209-211. — Mention de Grandbois à la p. 210.

Rend notamment compte du premier des *Cahiers de l'Académie canadienne-française.* Consacré à la poésie, Grandbois y collabore.

LEGARE, Romain. *L'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau.* Montréal et Paris, Fides, 1957, 191 p. — Mention de Grandbois aux p. 8, 22, 36, 98 et 181.

Essai qui prend «la forme d'une biographie intérieure circulant sans cesse de l'œuvre à l'homme et vice versa».

PILON, Jean-Guy. «La poésie canadienne: les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*». *La Revue de l'Université Laval*, XI, 5 (janvier 1957): 398-405. — Mention de Grandbois aux p. 401-402.

Considère tous les poètes retenus, sauf lui-même. Même s'il n'estime pas que les poèmes signés par Grandbois sont les plus beaux qu'il ait écrits, J.-G.P. y retrouve le lyrisme cosmique que «l'auteur des *Iles de la nuit* emploie toujours avec discrétion».

ROBERT, Guy. «La jeune poésie canadienne-française III». *Revue dominicaine*, LXIII, 4 (avril 1957): 136-142. — Mention de Grandbois à la p. 139.

Rend compte de *l'Ame de la poésie canadienne-française* de Laure Rièse, du premier des *Cahiers de l'Académie canadienne-française* et de deux recueils de vers parus à l'Hexagone: *Portes sur la mer* de Louise Pouliot et *le Ciel fermé* de Claude Fournier.

MIRON, Gaston. «Situation de notre poésie: son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte». *La Presse* (22 juin 1957): 67, 70. — Mention de Grandbois à la p. 67.

Bilan de la poésie québécoise depuis 1925. Ainsi sous-titré: «Poésie 'nationale'»; «Les précurseurs» (Marcel Dugas, Jean-Aubert Loranger, mais surtout Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois); «*Refus global*»; «Nouvelle génération»; «Solitude dépassée...»; «Dominantes»; et «Avenir de notre poésie».

BOIVIN, Huguette. «Une première réunion des poètes canadiens 'sur un plan vital'». *Le Soleil* (30 septembre 1957): 28.

Rend compte de la rencontre de Montmorency où Michel van Schendel a donné une conférence sur les tendances de la poésie canadienne-française depuis Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois.

GARNEAU, René. «Mercuriale. Lettres canadiennes-françaises: la jeune poésie». *Mercure de France*, CCCXXXI, 1130 (octobre 1957): 324-328. — Mention de Grandbois aux p. 325-326, 328.

Veut montrer que l'invention poétique est suffisamment riche chez les écrivains canadiens-français pour qu'on puisse les confronter avec la meilleure poésie française des dernières années.

TREPANIER, Jacques. «Le nouveau président du Sénat assiste pour la première fois à l'ouverture d'un parlement». *La Patrie* (dimanche 13 octobre 1957): 68. — Compte rendu d'entrevue.

Mari de Jeanne Grandbois, Mark Drouin, conservateur de longue date, est donc le beau-frère d'Alain qui n'est pas mentionné.

GARNEAU, René. «Les lettres canadiennes-françaises de 1930 à nos jours». *Les Cahiers de l'Ouest*, 20 (novembre-décembre 1957): 47-50. — Mention de Grandbois aux p. 48-49.

A partir des années 1930, les lettres locales commencent à prendre une place distincte dans la littérature universelle.

TURGEON, Pierre-Paul [sous le pseudonyme de Pierre Lombard]. «Vos lectures: lances et lancements». *L'Action catholique* (30 novembre 1957): 4.

Rend compte du manuel de *Littérature canadienne-française* de Samuel Baillargeon et de *l'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau* où Romain Légaré range Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert, François Hertel, Edmond Labelle et Gérard Bessette parmi les vrais poètes métaphysiques.

LOCK[QU]ELL, Clément. «Les livres canadiens. Littérature: Légaré, Romain, O.F.M., *l'Aventure poétique et spirituelle de Saint-Denys Garneau*». *Culture*, XVIII, 4 (décembre 1957): 450-451. — Mention de Grandbois à la p. 450.

Prospection honnête et intelligente, l'essai de Légaré, qui confine parfois au dithyrambe, est un livre de compréhension cordiale, plus intuitif que critique, mais aussi moins «académique» qu'humain.

•LEBLANC, Léopold [sous le pseudonyme de POLD]. «Opinion: Alain Grandbois et Saint-Denys Garneau». *Le Devoir* (7 décembre 1957): 11[65].

Dans une émission de radio consacrée à la poésie canadienne-française, un critique a conféré à l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace* (recueil publié en 1937) le titre de premier artisan du renouveau poétique actuel. Invoquant la chronologie, L.L. donne la primauté à Grandbois dont les *Poëmes* d'Hankéou datent de 1934.

Van SCHENDEL, Michel. «Opinion: Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau». *Le Devoir* (17 décembre 1957): 7.

En réponse à Léopold Leblanc, Michel van Schendel précise que dans le texte radiophonique dont il est l'auteur, il a considéré les répercussions de la publication d'un livre. La perte des *Poëmes* d'Hankéou leur ayant enlevé tout caractère public au Canada, il s'ensuit que le recueil de Garneau est chronologiquement le premier.

---

65. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées à *Poëmes* (l'Hexagone, 1963); elle ignore le texte suivant.

•BASTIEN, Hermas. «Contes et nouvelles». *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, volume III. *Essais critiques* (1958): 81-95[66]. — Mention de Grandbois aux p. 90-91.

Parle des littératures orale et écrite. Va d'Henri-Raymond Casgrain à Adrienne Choquette en passant par Grandbois dont *Avant le chaos* est le meilleur recueil canadien.

COLLECTIF. *La Poésie et nous*. Montréal, l'Hexagone («Voix»), 1958, 93 p. — Mention de Grandbois aux p. 16, 18-19, 61 et 90. Actes de la première rencontre des poètes canadiens qui s'est déroulée à la maison Montmorency du 27 au 29 septembre 1957.

Trois essais se réfèrent à Grandbois: celui où Michel van Schendel présente ses «Vues sur les tendances de la poésie canadienne-française» (p. 9-28), celui où Jacques Brault réfléchit sur les notions de langue commune et de parole poétique (p. 43-64) et celui où Yves Préfontaine considère «La poésie et l'homme» (p. 75-93).

DUHAMEL, Roger. «L'année littéraire». *Le Livre de l'année 1958*. Montréal, Grolier, 1958, p. 202-204. — Mention de Grandbois à la p. 202.

Lui-même académicien, R.D. rend de nouveau compte dans *le Livre de l'année* du premier des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*. Consacré à la poésie, Grandbois y collabore.

———. *Bilan provisoire*. Montréal, Beauchemin, 1958, 177 p. — Mention de Grandbois aux p. 64-65, 135, 146.

Comprend deux parties. Dans la première (p. 9-108), R.D. évoque les êtres qui ont traversé sa vie. Dans la seconde (p. 109-175), il traite sérieusement des sujets frivoles et avec frivolité des sujets graves.

---

66. La «Bibliographie» incluse dans *Avant le chaos et autres nouvelles* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Articles sur *Avant le chaos*».

ROBILLARD, Jean-Paul. «L'Académie canadienne-française». *Almanach éclair 1958*, p. 195-197. — Mention de Grandbois à la p. 196. Texte peut-être repris du *Petit Journal.*

A l'occasion de la onzième assemblée annuelle de l'Académie, J.-P.R. interviewe Victor Barbeau qui parle des *Cahiers*, des quatre comités de l'organisme et de deux projets: la publication d'un bulletin linguistique et la création d'un concours annuel de composition française. Enfin, J.-P.R. nomme les membres de l'Académie et rappelle ses règlements.

•SYLVESTRE, Guy. «La poésie». *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, volume III. *Essais critiques* (1958): 96-109[67]. — Mention de Grandbois aux p. 96, 108-109. Reprend, dans ses grandes lignes, l'«Introduction» à l'*Anthologie de la poésie canadienne-française*, Beauchemin, 1958, p. ix-xxiii.

Va de Crémazie, premier poète d'une société d'épiciers, aux jeunes poètes qui expriment un refus plutôt qu'un ordre nouveau.

————. «Tradition et évolution au Canada français». Dans *A Stock-Taking at Mid-Century: The Arts in Canada*, sous la direction de Malcolm Ross [Toronto], The Macmillan Company of Canada, 1958, p. 126-131. — Une traduction anglaise paraît aux p. 163-168 sous le titre «Tradition and Change in French Canada». Mention de Grandbois aux p. 130 et 167.

A la «révolution sociale» qui agite le Canada français correspond une révolution artistique. Le pessimisme est un des traits dominants de la littérature récente, comme en fait foi, entre autres titres, *les Iles de la nuit* de Grandbois, poète des «hautes méditations ésotériques».

67. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les «Etudes sur la poésie».

LONGPRE, Pierre de. «*Littérature canadienne-française*». *Revue dominicaine*, LXIV, 1 (mars 1958): 84-91. — Mention de Grandbois à la p. 84. Article daté du 21 janvier.

Critique sévère du manuel de *Littérature canadienne-française* de Samuel Baillargeon qui, entre autres choses, est injuste à l'égard d'Henri d'Arles dont les œuvres égalent *Né à Québec* d'Alain Grandbois et *les Opiniâtres* de Léo-Paul Desrosiers.

LEMOINE, Wilfrid. «Livres. Poésie récente: *A la limite des choses* par Marie Saint-Jacques Guimont». *Vie des arts*, 10 (printemps 1958): 41.

La nostalgique noblesse de Marie Guimont rappelle celle d'Alain Grandbois.

SAINT-MARTIN, F[ernande]. «Lettres et arts: dialogue entre les poètes canadiens». *La Presse* (29 mars 1958): 52.

Signale deux événements: l'attribution par le Cercle de la critique de Montréal de son trophée annuel à l'Hexagone et la publication, par cette maison d'édition, de *la Poésie et nous* où Michel van Schendel déclare que Grandbois a influencé quelques poètes locaux.

MARCOTTE, Gilles. «Le coup de bambou». *Cité libre*, 20 (mai 1958): 32-33. — Mention de Grandbois à la p. 32.

Critique du manuel de *Littérature canadienne-française*, indigeste bouquin de Samuel Baillargeon qui semble ignorer l'art d'écrire et l'art de vivre et qui contribue à l'abêtissement de la population.

————. «Poésie canadienne-française: une poésie d'exil». *Mercure de France*, CCCXXXIII, 1137 (mai-août 1958): 5-9. — Mention de Grandbois aux p. 5 et 9. Ce texte de présentation du numéro spécial sur la poésie québécoise est repris dans *Une littérature qui se fait* (HMH, 1962, p. 65-70, et 1968, p. 79-84) et dans *Littérature canadienne-française contemporaine* de Gérard Tougas

(The Oxford University Press, 1969, p. 217-221). Une traduction anglaise paraîtra sous le titre «The Poetry of Exile» aux p. 118-121 de *Contemporary Quebec Criticism* de Larry Shouldice aux University of Toronto Press en 1979.

La poésie canadienne, qui en est une des premières démarches, s'interroge, avec une constance et une angoisse toutes particulières, sur sa condition d'exil qui nourrit la tentation de l'absence à la réalité extérieure, à la réalité sociale et à soi-même.

SAINT-MARTIN, F[ernande]. «Lettres et arts: la poésie canadienne à l'étranger». *La Presse* (17 mai 1958): 51.

Rend compte de la livraison de mai-août du *Mercure de France*, de distinctions obtenues en Europe par des poètes locaux, de *Paix sur la terre*, recueil de vers de Jacqueline Mabit, et de *la Mémoire innocente* de Georges Dor.

———. «Nouveau dialogue sur la poésie». *La Presse* (7 juin 1958): 48.

Rend compte du congrès de la *Canadian Authors' Association* qui a invité Michèle Lalonde et Yves Préfontaine, celui-ci estimant qu'entre, d'une part, Pratt, Layton, Scott et Smith et, d'autre part, Saint-Denys Garneau, Grandbois, Hébert et Giguère, il existe une différence de conception de la poésie.

MARCOTTE, Gilles. «Livres et revues: notes sur la jeune poésie». *Cité libre*, 21 (juillet 1958): 39-42. — Mention de Grandbois à la p. 40.

A l'occasion de la parution de *la Poésie et nous*, G.M. parle de la place qui est faite au Canada français à la poésie, de la nécessité de l'engagement et de la recherche d'une foi, et de l'urgence de prospecter d'autres champs de réflexion.

ANONYME. «Quand les poètes se rencontrent». *L'Action catholique* (16 août 1958): 4. — Probablement un communiqué de la maison Beauchemin.

Plusieurs critiques et poètes célèbres, dont Grandbois, ont participé au lancement de l'*Anthologie de la poésie canadienne-française* de Guy Sylvestre.

RICHER, Julia. «La synthèse d'un siècle de poésie». *Notre temps* (16 août 1958): 5.

Excellente, l'*Anthologie* de Sylvestre est à placer sur les rayons de toute bibliothèque familiale. J.R. commente l'«Introduction», synthèse critique d'un siècle de poésie locale.

DUHAMEL, Roger. «Courrier des lettres: Guy Sylvestre publie une excellente anthologie de la poésie canadienne-française». *La Patrie* (dimanche 17 août 1958): 34.

Rend à la fois compte de l'*Anthologie* de Sylvestre, qui a sa place dans la bibliothèque de tout honnête homme canadien-français, et de deux recueils de vers: *Fidélité* de Joseph Gingras et *Perds-moi encore* de Guy Michon.

ROBILLARD, Jean-Paul. «Le livre de la semaine: où va notre poésie...?». *Le Petit Journal* (7 septembre 1958): 33.

Rend à la fois compte de *Sentences d'amour et d'ivresse* de Jean-Claude Dussault, poète de la Vérité; de l'*Anthologie* de Guy Sylvestre, appelée à rendre de grands services; de *Jeunes auteurs*, recueil de textes primés à un concours de Radio-Canada.

BERNARD, Harry [sous le pseudonyme de l'Illettré]. «Littérature et beaux-arts: *Anthologie de la poésie canadienne-française*». *Le Droit* (17 septembre 1958): 16. — Repris, sous le titre «Les poètes du Canada français présentés par Guy Sylvestre», dans *le Bien public* du 10 octobre, p. 4.

Commente l'«Introduction» de Sylvestre où se trouvent les éléments d'une douzaine d'études et de quelques livres savants.

ANONYME. «La vie sociale». *L'Action catholique* (5 novembre 1958): 6.

Signale le récent passage d'Alain Grandbois à Québec.

GRANDPRE, Pierre de. «Pourquoi notre littérature est-elle si pessimiste, si noire, si désolée?». *Le Devoir* (15 novembre 1958): 17

et 29. — Mention de Grandbois à la p. 17. Remanié, ce texte constituera l'«Introduction» de *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, Beauchemin, 1966, p. 11-21.

Pour répondre à sa question, P. de G. mène une enquête auprès d'écrivains et de lecteurs. A propos de Grandbois, il écrit que c'est la mort qui l'a guidé et fasciné sur les routes où ses soifs et ses angoisses l'ont jeté.

ANONYME. «Cinq autres classiques canadiens». *Le Devoir* (13 décembre 1958): 3. — Document de la maison Fides repris, avec des variantes, à la p. 4 de *l'Action catholique* du 3 janvier 1959 et à la p. 15 du *Temps* du 15 janvier.

Une photo réunit Paul-Aimé Martin, Alain Grandbois, Hélène Bernier et Jean-Paul Plante. La légende énumère les cinq derniers titres entrés dans la collection des «Classiques canadiens».

ANONYME. «Un microsillon consacré à la poésie canadienne». *La Presse* (20 décembre 1958): 40. — Un condensé de ce communiqué paraît le même jour à la p. 11 du *Devoir*.

S'intéressant depuis des années au folklore, la compagnie *Folkways* a décidé d'enregistrer *Voix de 8 poètes du Canada* parmi lesquels Grandbois. Musique de François Morel et pochette de Marcelle Ferron. On cite la «note d'introduction au catalogue» rédigée par Gilles Hénault et Jean-Guy Pilon.

SAVARD, Félix-Antoine. «Les 'Classiques canadiens'». *Notre temps* (27 décembre 1958): 4. — Certains paragraphes seront repris le 1er janvier 1959 à la p. 142 de *Lectures*.

Il s'agit de l'allocution prononcée le 12 décembre par F.-A.S., un des directeurs de la collection, lors du lancement de cinq nouveaux titres. Grandbois a su concilier avec la poésie «l'histoire de deux grandes aventures»: celles de Louis Jolliet et de Marco Polo.

ANONYME. «La poésie au Canada français». *Le Congrès de la Refrancisation: Québec, 21-24 juin 1957*, tome III. *Section de la lit-*

térature. Québec, Ferland, 1959, p. 5-10. — Mention de Grandbois à la p. 7.

Dresse le bilan de la poésie locale d'Octave Crémazie à Anne Hébert. Réfléchit sur la poésie, produit de la douleur des hommes. Se termine par l'éloge de la langue parlée par les Canadiens: Français vivant en Amérique.

HERTEL, François [pseudonyme de Rodolphe Dubé]. «La littérature d'expression française au Canada». *O Canada, mon pays, mes amours*. Paris, la Diaspora française («Essais»), 1959, p. 163-176. — Mention de Grandbois à la p. 167. Texte d'une conférence donnée à Liège devant les membres de l'Association nationale des écrivains de la mer et de l'outremer.

Dresse un bilan de la poésie et de la prose locales. Brosse également un tableau assez sombre de la culture au Canada français.

LALONDE, Michèle. «Questions stratégiques». *Situations*, I, 1 (janvier 1959): 38-45. — Mention de Grandbois aux p. 41-42. — Texte d'une communication faite lors d'une rencontre organisée par la *Canadian Authors Society*.

Etablit d'abord une distinction entre l'immaturité du public canadien et la maturité des artistes (dont Grandbois); ajoute que l'écart diminue au Québec où une culture canadienne est en gestation. Parle ensuite du roman québécois qui est passé de l'obsession du terroir à une sorte de plongée dans la conscience; mais l'inventaire est encore partiel.

Van SCHENDEL, Michel. «Chronique des livres: poésie pittoresque et vérité poétique». *Liberté*, I, 1 (janvier-février 1959): 39-45. — Mention de Grandbois à la p. 41.

D'abord, Van Schendel critique sévèrement les présupposés conservateurs du choix fait par Guy Sylvestre dans son *Anthologie*. Rend ensuite compte d'*Il fait clair de glaise* de Maurice Beaulieu où l'on assiste à la sûre naissance d'un poète.

ALLAIRE, Emilia. «La pensée et les lettres: aux éditions Fides». *Le Temps* (15 janvier 1959): 15.

Rend compte de plusieurs ouvrages parus chez Fides, dont l'*Alain Grandbois* de Jacques Brault.

ANONYME. «Sur Paul Morin et Alain Grandbois». *Le Devoir* (17 janvier 1959): 11. — Probablement un vient de paraître de la maison Fides.

Le premier paragraphe annonce la parution de deux nouveaux titres dans la collection des «Classiques canadiens», *Paul Morin* et *Alain Grandbois*, que présentent les deux paragraphes suivants.

PILON, Jean-Guy. «Le livre canadien: situation de l'édition au Canada français». *La Revue de l'Université Laval*, XIII, 6 (février 1959): 503-507. — Mention de Grandbois à la p. 503.

Comprend un bref historique de l'édition, le bilan de l'édition pour l'année 1958, une description de la situation difficile de l'Hexagone. Plaide pour l'essai, parent pauvre de l'édition. Propose enfin la solution idéale à l'épineux problème de l'édition.

LECLERC, R[ita]. «Etudes critiques: *Bilan provisoire*». *Lectures*, V, 11 (1er février 1959): 163-164. — Mention de Grandbois à la p. 163.

Plutôt favorable à l'ouvrage, bien que Roger Duhamel incline parfois vers un libéralisme intellectuel sans nuances.

GOULET, Elie. «Vos lectures: Alain Grandbois et Paul Morin». *L'Action catholique* (7 février 1959): 4.

Applaudit à la parution des nouveaux titres de la collection des «Classiques canadiens» où Brault et Plante dégagent la personnalité unique de deux poètes de «haut lignage».

MULLINS, S.G. «Livres canadiens: *Twelve Modern French-Canadian Poets*, translated by G.R. Roy with French Text». *Culture*, XX, 1 (mars 1959): 110. — Rédigé en anglais.

Favorable à l'anthologie où George Ross Roy a traduit les poèmes en un anglais qui, s'il n'est pas poétique, conserve en général leur saveur aux textes originaux.

RIESE, Laure. «Books Reviewed. Letters: *Twelve Modern French-Canadian Poets*». *The Canadian Forum*, XXXVIII, 12 (mars 1959): 286. — Rédigé en anglais.

Plutôt favorable à l'anthologie de George Ross Roy dont le principal mérite est de familiariser le public anglophone avec la poésie du Canada français.

VAILLANCOURT, Jean. «Hertel chante son pays dans un nouveau titre». *La Presse* (14 mars 1959): 55.

Bon petit ouvrage de vulgarisation, manière de catalogue destiné aux Européens, où l'auteur se compare lui-même à Alfred DesRochers et Alain Grandbois.

P., L. «Notes bibliographiques: Jacques Brault, *Alain Grandbois*; Jean-Paul Plante, *Paul Morin, poète*». *La Revue de l'Université Laval*, XIII, 8 (avril 1959): 764.

Articulet sur deux publications un peu maigres.

ANONYME. «La vie des lettres: rencontre avec Pierre Emmanuel». *Le Devoir* (4 avril 1959): 13. — Aucune mention de Grandbois.

Le 2 avril, Pierre Emmanuel, en entrevue, a donné un aperçu des thèmes qu'il développera, le 5, devant les membres de la Société d'étude et de conférences réunis à l'hôtel *Ritz-Carlton*.

HAMELIN, Jean. «Pierre Emmanuel et notre jeune poésie: la révolte a un temps; il faut maintenant qu'il y ait une conquête». *Le Devoir* (6 avril 1959): 9.

Rend compte de la conférence où Pierre Emmanuel a dressé le bilan de la jeune poésie des dix dernières années dont l'univers n'est déjà plus celui de Saint-Denys Garneau, d'Alain Grandbois et d'Anne Hébert.

TOUGAS, Gérard. «Bilan d'une littérature naissante». *Canadian Literature*, I, 1 (été 1959): 37-45. — Mention de Grandbois à la p. 39.

Retrace, dans ses grandes lignes, l'évolution de la littérature canadienne-française et souligne le dynamisme des écrivains contemporains.

SYLVESTRE, Guy. «Letters in Canada: 1958. Livres en français: la poésie». *University of Toronto Quarterly*, XXVIII, 4 (juillet 1959): 444-453. — Mention de Grandbois aux p. 446-448, 450.

Sur le plan de la poésie, 1958 a été une année «creuse», cependant rachetée par la publication de *Twelve Modern French-Canadian Poets*, anthologie où figure Grandbois qu'on peut par ailleurs entendre sur le disque intitulé *Voix de 8 poètes du Canada*. G.S. signale également la sortie de l'*Alain Grandbois* de J. Brault.

LALONDE, Michèle. «Communication aux poètes: deuxième rencontre des poètes canadiens». *Situations*, I, 7 (septembre 1959): 80-87. — Mention de Grandbois à la p. 86.

La rencontre a eu lieu en octobre à Morin-Heights sur le thème «La poésie et les poètes». Au lieu de répondre à la question: «Pourquoi écrivez-vous?», M.L. tente de montrer en quoi sa poésie a pu évoluer.

ANONYME. «Quatrième cahier de l'Académie». *Le Devoir* (3 octobre 1959): 9. — Texte qui provient probablement de l'Académie canadienne-française.

Annonce du quatrième cahier, intitulé *Contes et nouvelles*, auquel Grandbois collabore.

BLAIN, Maurice. «La vie des lettres: Académie et littérature vivante». *Le Devoir* (7 novembre 1959): 12, 10.

Eloge de «Julius» d'Alain Grandbois, nouvelle parue dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* et jaillie du plaisir d'écrire et de la fureur d'avoir vécu.

RICHER, Julia. «Le 4e cahier de l'Académie». *Notre temps* (28 novembre 1959): 7.

Décerne la palme à Marie Le Franc, mais est déçue par les textes de Germaine Guèvremont et d'Alain Grandbois. Celui-ci a voulu, semble-t-il, appliquer à la nouvelle sa formule poétique difficilement assimilable.

LEBLANC, Léopold. «L'année littéraire». *Le Livre de l'année 1960*. Montréal, Grolier, 1960, p. 254-257. — Mention de Grandbois à la p. 257.

Rend notamment compte du disque intitulé *Voix de huit poètes du Canada*. Ces poètes, dont Grandbois, récitent leurs propres vers.

TOUPIN, Paul. *Souvenirs pour demain*. Montréal, le Cercle du livre de France, 1960, 101 p.

«Pages trop pleines de prose» dédiées au poète Alain Grandbois.

PILON, Jean-Guy. «Review Articles: deux pôles». *Canadian Literature*, I, 3 (hiver 1960): 59-62. — Mention de Grandbois aux p. 59-60.

Commente trois titres parus dans la collection des «Classiques canadiens» et qui portent respectivement sur Alain Grandbois, premier poète canadien, sur Paul

Morin, étape dans l'élaboration d'une poésie locale, et sur Robert Choquette, qui «n'est pas poète».

ANONYME. «La jeune poésie canadienne-française: Cécile Cloutier, Ottawa». *Bulletin of the Humanities Association of Canada*, 29 (janvier 1960): 9 et 34. — Mention de Grandbois à la p. 34. Résumé d'une intervention faite lors du congrès de *The Association of Canadian University Teachers of French* tenu à Saskatoon du 8 au 10 juin 1959.

Définit les principales caractéristiques d'une poésie essentiellement engagée.

DUFRESNE, Jean [sous le pseudonyme de Marcel Valois]. «La vie littéraire: virtuosité de Grandbois, rentrée de *[Robert]* Charbonneau». *La Presse* (30 janvier 1960): 37.

Parmi les onze contes et nouvelles parus dans le quatrième des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, J.D. accorde la première place à «Julius» de Grandbois.

LEGARE, Romain. «Livres canadiens. Littérature: *Cahiers de l'Académie canadienne-française*. 4 — *Contes et nouvelles*». *Culture*, XXI, 1 (mars 1960): 99-100. — Mention de Grandbois à la p. 100.

Du virtuose Alain Grandbois, «Julius» est une des plus remarquables nouvelles du quatrième cahier de l'Académie.

ANONYME. «*Anthologie sonore de la poésie canadienne*: œuvres poétiques lues par leurs auteurs». *La Semaine à Radio-Canada*, X, 27 (du 2 au 8 avril 1960): 2.

Dans le cadre de la série intitulée *Soirée littéraire*, vingt-cinq poètes, dont Grandbois, liront à compter du 7 avril quelques-uns de leurs textes. Chacune des huit émissions sera réalisée par Jean-Guy Pilon.

ANONYME. «Jeudi 21 avril». *La Semaine à Radio-Canada*, X, 29 (du 16 au 22 avril 1960): 8.

«8.30 — *Anthologie sonore de la poésie canadienne.* Poèmes d'Alain Grandbois, d'André-Pierre Boucher et de Gaston Miron lus par leurs auteurs. Textes de présentation rédigés par Fernand Ouellette et lus par Guy Provost».

FALARDEAU. Jean-Charles. «Il y aura de grandes œuvres à condition d'oublier affinités, influences, dettes intellectuelles...». *Le Devoir* (16 avril 1960): 9 et 13. — Mention de Grandbois à la p. 13. Réponse à une enquête dont le sujet est précisé dans l'entrée suivante.

Peu importe qu'Alain Grandbois se soit «valéryfié», l'essentiel est qu'il se soit raconté et continue de le faire dans un style qui, au fil des ans, devient davantage le sien.

HENAULT, Gilles. «Ceux qui écrivent au Canada français: une auscultation hâtive révèle une certaine vitalité et des réserves inconnues d'énergies». *Le Devoir* (16 avril 1960): 9.

Afin de connaître les principales influences qui ont déterminé l'orientation de quelques-uns des écrivains locaux les plus représentatifs, G.H. entreprend une enquête. Il mentionne Grandbois qui, dans sa réponse, reproduit le questionnaire.

MARCOTTE, Gilles. «Paul Toupin: *Souvenirs pour demain*». *Le Devoir* (16 avril 1960): 10.

Recension de l'autobiographie dédiée à Grandbois.

DesROCHERS, Alfred. «Nouvelles réponses à notre enquête littéraire: c'est déjà beau qu'on ait des écrivains tout simplement!». *Le Devoir* (30 avril 1960): 9 et 11. — Mention de Grandbois à la p. 11.

Parle de ses découvertes littéraires marquantes, de l'intégration des écrivains du cru aux grands courants de la pensée contemporaine et de deux œuvres valables sur le plan international: celles de Grandbois et de Guèvremont.

LAURENDEAU, Gérard. «D'un libraire... à l'autre». *Le Devoir* (30 avril 1960): 11.

L'Etoile pourpre d'Alain Grandbois fera partie des dix-sept titres canadiens qui seront lancés en mai sur le marché français par la maison Hachette.

OUELLETTE, Fernand. «Notre enquête littéraire: le névrosé latent que j'étais». *Le Devoir* (7 mai 1960): 9.

Parle des œuvres qui l'ont marqué, dont celle de Grandbois, et de la nécessaire ouverture sur le monde.

LALONDE, Michèle. «La vie des lettres. Notre enquête littéraire: les influences immédiates des écrivains canadiens-français». *Le Devoir* (14 mai 1960): 11.

Les plus réelles influences de l'écrivain canadien-français sont celles des réalités immédiates qui le provoquent.

PREFONTAINE, Yves. «Notre enquête littéraire: être ou n'être qu'à moitié avant de ne plus être...». *Le Devoir* (14 mai 1960): 9.

Croit à la diversité des facteurs psychologiques et sociologiques influant sur l'évolution des créateurs, les influences culturelles étant une affaire personnelle. Quoi qu'il en soit, le créateur canadien-français est menacé de silence, et sa nation, de disparition.

MARCHAND, Clément. «Tendances de la jeune poésie au Canada français». *Mémoires de la Société royale du Canada*, LIV, 3 (juin 1960): 65-72. — Mention de Grandbois à la p. 66.

Bilan doublé d'une réflexion. C.M. se penche sur le renouveau insolite des valeurs poétiques. Il acquiesce à un certain mystère en poésie, mais rejette le recours à l'hermétisme systématique.

S[YLVESTRE], F[lorent]. «Les livres canadiens: collection 'Classiques canadiens'». *Culture*, XXI, 2 (juin 1960): 216.

Rend à la fois compte de *Paul Morin*, *Robert Choquette* et *Alain Grandbois*, l'auteur des *Iles de la nuit* baignant «à plein dans la poésie de l'heure».

ANONYME. «Hommage au poète Alain Grandbois». *La Semaine à Radio-Canada*, X, 38 (du 18 au 24 juin 1960): 6. — Voir également l'horaire du jeudi 23 juin à la p. 9.

Emission spéciale réalisée par Jean-Guy Pilon et diffusée de 20 h 30 à 22 heures dans le cadre de la série radiophonique *Soirée littéraire*. Comprend des inédits de Grandbois, une biographie de l'écrivain, des études sur son œuvre et le témoignage de six poètes. La plupart de ces textes seront repris dans la livraison de mai-août de *Liberté 60*. Ils sont décrits ci-dessus en I.B.1 et 3, II.A.2.a., b. et c.

•BEAULIEU, Maurice. «Réflexions et notes pour une causerie (juillet 1959): la poésie, la vie et nous». *La Revue socialiste*, 4 (été 1960): 29-33[68]. — Mention de Grandbois à la p. 32. — Causerie donnée le 9 juillet 1960 dans le cadre des Journées d'études nationales tenues à Saint-Sauveur-des-Monts.

Veut montrer que les valeurs ne sont jamais acquises mais en constantes transformations et qu'un peuple ne vit qu'en échappant aux déterminismes sociaux par la création de situations et de jeux asociaux, subversifs.

PILON, Jean-Guy. «La vie littéraire au Canada français: essai de bilan pour l'année 1959-1960». *Canadian Literature*, 5 (été 1960): 55-61.— Mention de Grandbois à la p. 61.

Parle de la troisième rencontre des écrivains canadiens, des prix littéraires de la Province, du concours annuel de pièces de théâtre organisé par le TNM, du prix du Cercle du livre de France, de la création de *Canadian Literature*, du numéro d'avril de *Liberté*, de la saisie, par l'escouade de la moralité de Montréal, d'un numéro du *Time* et de la diffusion à Radio-Canada de l'*Anthologie sonore de la poésie canadienne*.

---

68. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe ce texte parmi les études consacrées à *l'Etoile pourpre*.

LOCKQUELL, Clément. «Notre poésie, image de notre milieu». *Revue dominicaine*, LXVI, 7-8 (juillet-août 1960): 45-47. — Mention de Grandbois à la p. 46. Texte d'une causerie donnée lors de la journée d'étude organisée par la Société des écrivains canadiens et tenue à la maison Montmorency le 14 mai sous le thème «Notre littérature, image de notre milieu».

Conscients de leur pratique, les poètes locaux ne reflètent cependant pas leur milieu.

LAURENDEAU, Gérard. «D'un libraire... à l'autre». *Le Devoir* (2 juillet 1960): 9.

Annonce la parution prochaine d'un numéro spécial de *Liberté 60* consacré à Grandbois. Il s'agit de l'hommage le plus complet publié à ce jour sur un écrivain canadien vivant.

LOCKQUELL, Clément. «La vie des lettres. Bilan d'une petite entreprise: *Histoire de la littérature canadienne-française* de Tougas». *Le Devoir* (2 juillet 1960): 9 et 11. — Mention de Grandbois à la p. 9.

Malgré quelques négligences mineures, l'ouvrage est remarquable par l'habituelle modération de jugement dont fait preuve Gérard Tougas.

HAMELIN, Jean. «Une histoire de notre littérature». *La Presse* (9 juillet 1960): 13.

Par sa foncière honnêteté, l'*Histoire de la littérature canadienne-française* de Gérard Tougas rendra maints services au public lettré et à l'étudiant.

PILON, Jean-Guy. «Situation de l'écrivain canadien de langue française». *La Revue de l'Université Laval*, XV, 1 (septembre 1960): 55-64. — Mention de Grandbois aux p. 56 et 59.

Rend compte de l'enquête, «très mal organisée et très mal conduite», menée à compter de la mi-avril par *le Devoir* auprès de quelques écrivains. Résume d'abord leurs réponses, puis, à partir d'elles, tire certaines conclusions et trace le portrait de l'écrivain canadien dont la situation n'est guère reluisante.

HAMELIN, Jean. «La vie littéraire. *Liberté 60*: un hommage à Grandbois». *La Presse* (3 septembre 1960): 29.

Après avoir présenté le numéro spécial, J.H. s'attache au texte de présentation de Jean-Guy Pilon et à l'étude de Michèle Lalonde. Il s'intéresse enfin à l'influence exercée par Grandbois.

BESSETTE, Gérard. «Le point de vue artistique». *Canadian Literature*, 6 (automne 1960): 62-65. — Mention de Grandbois à la p. 63.

Malgré quelques défaillances, l'*Histoire de la littérature canadienne-française* fera date, parce que Gérard Tougas étudie les lettres locales du point de vue artistique, sans négliger complètement l'histoire.

HENAULT, Gilles. «La revue *Liberté 60*: hommage à Alain Grandbois». *Le Devoir* (24 septembre 1960): 13.

Résumé de la plupart des contributions parfois entrecoupé de commentaires.

ANONYME. «Prix Duvernay». *Almanach éclair 1961*, p. 126.

Couverture de l'attribution du prix Duvernay 1960 à Victor Barbeau. [En réalité, cette distinction lui a été décernée en 1959.] Mention des quinze lauréats précédents, dont Grandbois.

ANONYME. «Publications». *Le Conseil des arts du Canada. Quatrième rapport annuel: 1960-1961*. [S.l., s.é., s.d.], p. 128.

«Editions de l'Hexagone. Pour aider à publier *les Iles de la nuit* d'Alain Grandbois. 400$.»

DESPONT, Jacqueline. «La revue littéraire». *Le Livre de l'année 1961*. Montréal, Grolier, 1961, p. 255-259. — Mention de Grandbois à la p. 258.

Rend notamment compte du numéro spécial de *Liberté 60* consacré à Grandbois.

ANONYME. «'Tania' d'Alain Grandbois». *La Semaine à Radio-Canada*, XI, 19 (du 4 au 10 février 1961): 12.

Réalisée par Jean-René Major, lue par Jan Doat et Anne-Marie Malavoy et commentée par Michel van Schendel, «Tania», nouvelle tirée d'*Avant le chaos*, sera diffusée le 5 février à 14 h 30 dans le cadre de la série radiophonique *Images du Canada*.

FALARDEAU, Jean-Charles. «Recherche d'une voix: le Canada français par sa littérature». *Recherches et débats*, 34 (mars 1961): 79-88. — Mention de Grandbois à la p. 88. Repris avec des variantes dans *Notre société et son roman*, HMH, 1972, p. 47-55.

Rendre compte des lettres du Canada français, c'est récapituler l'aventure de la collectivité humaine dont elles ont été le cri ou le reflet. Plus précisément, J.-C.F. demande à l'histoire l'indication des conditions qui ont favorisé certains climats intellectuels, certains genres d'expression littéraire, certains thèmes ou obsessions.

PILON, Jean-Guy. «Pour que le miroir soit espace: jeudi 2 février». *La Revue de l'Université Laval*, XV, 7 (mars 1961): 636-639. — Mention de Grandbois à la note 1 de la p. 637.

Réfléchit sur l'édition problématique de pièces de théâtre au Canada français. Comme solution possible, J.-G.P. propose l'exemple de l'Hexagone qui a favorisé un mouvement poétique extraordinaire.

WYCZYNSKI, Paul. «Bilan littéraire de l'année 1960. I. Histoire littéraire et études critiques. Gérard Tougas: *Histoire de la littérature canadienne-française*». *Revue de l'Université d'Ottawa*,

XXXI, 2 (avril-juin 1961): 298-301. — Mention de Grandbois à la p. 300.

Malgré des défaillances, l'ouvrage de Gérard Tougas constitue un guide précieux pour ceux qui s'intéressent à la littérature canadienne.

L[EGARE], R[omain]. «Chroniques — Documents — Chronicle. Québec: grand jury des lettres». *Culture*, XXII, 2 (juin 1961): 235-237. — Mention de Grandbois à la p. 236.

Formé à l'initiative de l'Association des éditeurs canadiens, le grand jury des lettres a proclamé la liste des meilleurs ouvrages édités entre le 1er janvier 1946 et le 1er janvier 1961. Y figure *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois.

GARNEAU, René. «Poésie canadienne d'aujourd'hui». *La Voix des poètes*, 10 (octobre-décembre 1961): 44-48. — Mention de Grandbois aux p. 44-46.

Dirigée vers l'extérieur, la jeune poésie canadienne-française a pu rencontrer les grands poètes français contemporains et s'est découvert d'inépuisables possibilités d'échanges avec ceux du Canada anglais. La solitude n'est donc plus son trait dominant.

H[AMELIN], J[ean]. «Michel Bernard nous dit: 'Si jamais il y a un prix Nobel canadien, ce sera un poète'». *Le Devoir* (14 octobre 1961): 11. — Compte rendu d'entrevue.

Jeune romancier français, Bernard, à qui Grandbois apparaît comme le «prophète», dit préparer une *Introduction à la nouvelle littérature canadienne-française* à paraître au Seuil.

BERNARD, Michel. «Un printemps au Québec». *Le Devoir* (21 octobre 1961): 16 et 18. — Mention de Grandbois à la p. 16.

Peut-être plus qu'aucun autre au monde, l'écrivain canadien-français rend témoignage, consciemment ou non, de la société dans laquelle il vit. De plus en plus, il accouche d'œuvres d'une valeur esthétique incontestable.

ANONYME. «Poésie canadienne». *Le Devoir* (16 décembre 1961): 11; (23 décembre 1961): 10. — Réclames de la librairie Tranquille.

Entre autres ouvrages, on annonce, au prix de 1,50$, *Rivages de l'homme* et *l'Etoile pourpre* d'Alain Grandbois.

ANONYME. «Lauréats du grand jury des lettres canadiennes pour 1961». *Almanach éclair 1962*, p. 95.

Le grand jury a dressé la liste des meilleurs romans, essais, poésies (dont *Rivages de l'homme*), contes et nouvelles, pièces de théâtre publiés au Canada depuis quinze ans.

DUHAMEL, Roger. *Lettres à une provinciale*. Montréal, Beauchemin, 1962, 252 p. — Mention de Grandbois aux p. 21 et 243.

Recueil d'articles parus dans *l'Information médicale et paramédicale*. Ceux qui évoquent Grandbois ont été publiés le 2 juin et le 4 août 1953 et sont décrits plus haut en II.B.5.

HAMEL, Charles. *Prix David*. Montréal, l'Homme, 1962, 286 p. — Mention de Grandbois aux p. 284-285.

Pour hériter d'un oncle millionnaire, Gérald Forestier doit remporter le prix David, décerné cette année-là à un poète. Sur les conseils de l'éditeur Vidal-Caisse, l'aspirant lauréat, qui n'a jamais écrit une seule ligne, prend un peu partout des bouts de vers. Réunis, ils forment un recueil «hertélien»: *Stances et existences*. Parmi les auteurs mis à contribution, pour la plupart français, figure celui des *Iles de la nuit*, œuvre commentée par Hamel dans *le Canada* du 5 juin 1944.

TESSIER, Claude. «Au Musée: A. Grandbois est nommé publiciste». *Le Soleil* (12 janvier 1962): 13 et 21.

Notice biobibliographique sur Grandbois, écrivain connu par ses recueils de poèmes et ses voyages.

ANONYME. «Poste confié à Alain Grandbois». *Le Devoir* (13 janvier 1962): 12.

Notice biobibliographique plus courte que la précédente.

ANONYME. «Les vedettes de l'actualité». *Le Nouveau Journal* (13 janvier 1962): 2.

Un paragraphe porte sur la nomination de Grandbois.

ROBERT, Guy. «Notre poésie actuelle: première tranche d'une enquête». *Le Devoir* (20 janvier 1962): 9.

A des libraires, critiques, professeurs, étudiants, éditeurs et poètes de Montréal, on a demandé où en est la poésie locale. G.R. est frappé par l'indifférence à la poésie.

[ROBERT, Guy?]. «Notre poésie actuelle: chez les éditeurs». *Le Devoir* (20 janvier 1962): 9.

L'édition de poésie se fait surtout par de petites maisons souvent éphémères et en continuelle difficulté.

[ROBERT, Guy?]. «Notre poésie actuelle: chez les étudiants». *Le Devoir* (20 janvier 1962): 9.

Regrette que très peu d'étudiants s'intéressent à la poésie.

ANONYME. «Les poètes recevront M. Alain Grandbois». *L'Action catholique* (27 janvier 1962): 7. — Probablement un communiqué de la Société des poètes canadiens-français.

On annonce pour le lendemain une réception en l'honneur de Grandbois. Elle aura lieu au restaurant *Marino*.

ANONYME. «La Société des poètes reçoit le poète Alain Grandbois». *L'Action catholique* (29 janvier 1962): 3.

Rend compte de la réception qui s'est déroulée la veille et au cours de laquelle Charles-Marie Boissonnault a rappelé la nature et la qualité de l'œuvre de Grandbois.

[ROBERT, Guy?]. «Notre poésie actuelle: troisième tranche de l'enquête». *Le Devoir* (3 février 1962): 11.

Bilan de la poésie publiée en 1961.

ANONYME. «Honneur à l'un des nôtres». *Le Temps* (8 février 1962): 14.

Pierre Baillargeon, Charles-Marie Boissonnault et Hugh MacLennan vont rejoindre Alain Grandbois au *Pen Club International*.

ALLAIRE, Emilia. «La pensée et les lettres: le prix de poésie Du Maurier où la poésie et le commerce s'allient pour promouvoir l'art». *Le Temps* (8 février 1962): 14.

Fait allusion à la réception qui a récemment eu lieu à Québec en l'honneur de Grandbois.

GIRARD, Jacques. «Editorial». *Le Quartier latin*, XLIV, 39 (27 février 1962): 1. — Aucune mention de Grandbois.

Présentation du numéro spécial sur la littérature du cru, réalité que les étudiants veulent oublier. A plusieurs auteurs, on a posé deux questions: quelles sont les conditions nécessaires au développement d'une littérature locale authentique; quels éléments dynamiques sont susceptibles d'en assurer la vie et l'évolution?

LE GRAND, Albert. «Pour une littérature authentique». *Le Quartier latin*, XLIV, 39 (27 février 1962): 16 et 12. — Mention de

Grandbois à la p. 12. Repris dans *la Littérature par elle-même*, l'AGEUM, 1962, p. 43-50.

Une littérature authentique doit prendre racine dans un milieu humain fécondé par la souffrance et la joie, le malheur et le bonheur, l'angoisse et l'espoir d'un destin librement assumé.

WYCZYNSKI, Paul. «La littérature dans l'horizon de ses valeurs véritables». *Le Quartier latin*, XLIV, 39 (27 février 1962): 2-4. — Mention de Grandbois à la p. 3. Egalement repris dans *la Littérature par elle-même*, p. 7-20.

Long sermon «humaniste» d'un critique qui ne se console pas du discrédit jeté sur le régionalisme auquel auraient notamment contribué... Albert Laberge et Gabrielle Roy!

ANONYME. «Après les poids lourds, les francs-tireurs». *Le Nouveau Journal*, édition spéciale (7 avril 1962): II. — Réponse à une enquête dont le sujet est précisé un peu plus bas.

Entre autres choses, on apprend que le nom de Grandbois a été cité trois fois.

ANONYME. «Qui avons-nous interrogé... et qu'ont-ils répondu?». *Le Nouveau Journal*, édition spéciale (7 avril 1962): III.

Alain Grandbois a été cité par un médecin, Jacques R. MacKay, et par deux jeunes poètes: Jean-Guy Pilon et Yves Préfontaine.

LANGEVIN, André. «André Langevin analyse les résultats». *Le Nouveau Journal*, édition spéciale (7 avril 1962): V.

L'absence de curiosité scientifique ressort le plus nettement de l'enquête.

PARE, Jean. «Comment 125 intellectuels ont dit ce qu'ils étaient». *Le Nouveau Journal*, édition spéciale (7 avril 1962): I. — Aucune mention de Grandbois.

A l'occasion du Salon du Livre, on demande à cent vingt-cinq intellectuels quels sont les cinq écrivains qui les ont le plus influencés.

PILON, Jean-Guy. «Sans nier sa propre liberté». *Le Nouveau Journal*, édition spéciale (7 avril 1962): VII.

Dans sa réponse, J.-G.P. ne nomme que trois écrivains: Alain Grandbois, Paul Eluard et René Char.

P[ARE]. J[ean]. «Résurrection cette semaine: l'Hexagone repart vers une nouvelle moisson poétique». *Le Nouveau Journal* (14 avril 1962): III. — Compte rendu d'entrevue.

A l'occasion de la publication de *Sémaphore* de Gilles Hénault et d'*Herbes rouges* de Jean-Paul Filion, Gaston Miron fait l'historique de l'Hexagone, parle des difficultés de la maison (en voie de restructuration) qui compte rééditer en 1963 *Rivages de l'homme*.

HAMELIN, Jean. «Portrait d'une littérature». *La Revue française de l'élite européenne*, 140 (mai 1962): 47-48. — La p. 46 reproduit douze photos d'écrivains, chacune accompagnée d'une notice. Mention de Grandbois aux p. 46 et 48.

Parle de la littérature canadienne-française depuis les années 1930, surtout du roman, très peu de la poésie grâce à laquelle, pourtant, les lettres locales s'imposent à l'étranger.

LOCKQUELL, Clément. «Influences qui ont affecté la poésie canadienne-française contemporaine». *Mémoires de la Société*

royale du Canada, LVI, 3 (juin 1962): 43-46. — Mention de Grandbois aux p. 43-45.

S'attache en particulier aux chantres majeurs: Alain Grandbois, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert et Rina Lasnier.

ETHIER-BLAIS, Jean. «Prose critique... *Une littérature qui se fait* de Gilles Marcotte». *Le Devoir* (22 septembre 1962): 10.

L'ouvrage n'est pas tant un recueil d'articles que l'expression critique de Marcotte, «exégète de la poésie», qui a mis toute l'acuité de son esprit au service des classiques canadiens. J.E.-B. ajoute que l'essayiste fausse jusqu'à un certain point l'évolution de la poésie locale en ramenant tout à des préoccupations intellectuelles et religieuses.

GAGNON, Lysiane. «Les promesses de la nouvelle saison littéraire». *La Presse*, cahier des arts et lettres (22 septembre 1962): 2 et 3. — Mention de Grandbois à la p. 3.

Parle notamment de la priorité de Gaston Miron, directeur de l'Hexagone: la réédition des recueils d'Alain Grandbois.

BONENFANT, Yolande D. «Horizons littéraires: *les Littératures contemporaines à travers le monde*, ouvrage rédigé en collaboration sous la direction de Claude Ibert». *Le Soleil* (29 septembre 1962): 15.

Entre autres choses, Y.D.B. dit que le bilan de la littérature canadienne dressé par René Garneau est clair, raisonnable et juste.

GAY, Paul. «*Une littérature qui se fait*». *Le Droit* (29 septembre 1962): 11.

Conscient de l'existence de la littérature locale, Gilles Marcotte, critique de valeur, en dresse le bilan dans un ouvrage d'un intérêt incontestable. P.G. prend cependant ses distances lorsque l'essayiste, alors hanté par le démon de la thèse, étudie la poésie.

BELLEAU, André. «Les livres: une critique engagée...». *La Presse*, cahier des arts et lettres (6 octobre 1962): 8. — Article en partie illisible à cause de la microreproduction mal faite.

Applaudit à *Une littérature qui se fait* où Gilles Marcotte, sans négliger les valeurs esthétiques, fait de l'œuvre une sorte de commentaire de l'homme.

MARCOTTE, Gilles. «Cette poésie qui est la nôtre...». *La Presse*, cahier des arts et lettres (20 octobre 1962): 2.

Après avoir évoqué un récital de poésie organisé à la demande d'un anthropologue français de passage à Montréal, G.M. présente les réponses de six jeunes poètes interrogés sur «leur présence à la réalité physique et humaine du Canada français».

PREFONTAINE, Yves. «Une poésie à la mesure du pays: 'C'est en étant le plus profondément nous-mêmes que nous pourrons absorber le monde entier...'». *La Presse*, cahier des arts et lettres (20 octobre 1962): 5. — A cause d'une erreur de mise en page, ce texte est repris le samedi suivant à la p. 9.

S'en prend au mythe infériorisant et pernicieux du biculturalisme et proclame la nécessité d'une double révolution: personnelle et collective.

WYCZYNSKI, Paul. «La vie littéraire: *Une littérature qui se fait*». *Le Droit* (20 octobre 1962): 4.

Trop proche de la critique journalistique, Marcotte a donné un recueil lacunaire aux nombreux raccourcis et qui présente des erreurs chronologiques et des incorrections. Très inégal dans son ensemble, l'ouvrage contient cependant plusieurs idées heureuses.

LOCKQUELL, Clément. «Horizons littéraires: *Une littérature qui se fait*, essais critiques de Gilles Marcotte». *Le Soleil* (27 octobre 1962): 9.

Présentant l'essentiel de la production littéraire du cru, le recueil constitue un panorama de ce qu'elle a de plus valable. Néanmoins, C.L. regrette que Marcotte n'ait pas offert le tableau «chaotique» du dernier lustre.

ANONYME. «Odette Fontaine remporte le prix de poésie Du Maurier». *Le Soleil* (29 octobre 1962): 3 et 8. — Mention de Grandbois à la p. 3.

Juré, Grandbois commente *les Joies atroces*, œuvre couronnée. L'article parle en outre de la non-attribution du prix Camille-Roy 1962.

BERNARD, Harry [sous le pseudonyme de l'Illettré]. «Gilles Marcotte étudie notre littérature». *Le Bien public* (16 novembre 1962): 4.

Juge favorablement l'ouvrage de Marcotte (critique lucide, simple et clair) où l'on sent un effort sérieux de compréhension.

ETHIER-BLAIS, Jean. «*La Poésie canadienne*: anthologie d'Alain Bosquet». *Le Devoir* (17 novembre 1962): 10.

S'il estime niaise, flagorneuse et insensée l'«Introduction» d'Alain Bosquet, J.E.-B. qualifie de superbes la plupart des poèmes retenus par le compilateur.

JASMIN, Claude. «'L'instinct, la spontanéité, ça ne suffit pas!' — Roland Giguère». *La Presse*, cahier des arts et lettres (17 novembre 1962): 23. — Compte rendu d'entrevue.

Exposant à la *Galerie libre*, Giguère, de passage à Montréal, parle de poésie, d'arts plastiques, de la vague nationaliste qui souffle sur le Québec et de sa vie en France.

ANONYME. «Le Conseil des arts annonce des subventions pour deux grands projets universitaires». *L'Evénement* (10 décembre 1962): 2.

Parmi ces subventions, l'une va aux éditions de l'Hexagone qui réuniront en volume les trois recueils de vers publiés au Canada par Grandbois.

VIATTE, Auguste. «Auguste Viatte et le renouveau de la littérature canadienne». *Le Devoir* (27 décembre 1962): 8. — Repris à la p. 7

du *Droit* du 7 janvier 1963 et à la p. 4 de *l'Action* du 12 janvier. A d'abord paru dans l'édition des 2-3 décembre 1962 de *la Croix*.

Précédé d'un court texte de présentation non signé. A.V. rend compte d'*Une littérature qui se fait* de Gilles Marcotte et de *la Poésie canadienne* d'Alain Bosquet.

7° *1963-1991*

ANONYME. «Un grand spectacle sous la présidence de M. Jean Lesage le dimanche 10 mars». *La Semaine à Radio-Canada*, XIII, 24 (du 9 au 15 mars 1963): 4. — Voir aussi l'horaire de la p. 12.

Grandbois a rédigé les textes de présentation pour *Chansons du Québec*. Réalisé par Lisette Le Royer et diffusé à la télévision d'Etat de 21 à 22 heures, ce spectacle souligne l'émission de nouvelles obligations d'épargne du Québec.

COTE, Fernand. «Retour de *Présence de l'art*: l'émission sera consacrée à l'écrivain Alain Grandbois». *La Semaine à Radio-Canada*, XIV, 3 (du 12 au 18 octobre 1963): 14-15. — Voir également l'horaire du dimanche 13 octobre, p. 18.

Yerri Kempf rédige les textes de la série télévisée *Présence de l'art* qui est réalisée par Jean-Pierre Senécal et animée par Renée Larochelle et Michel Garneau. Pour souligner la sortie de *Poèmes*, Maurice Daltaire lira le 13 octobre quelques textes de Grandbois qui sera interviewé par Renée Larochelle. De plus, Jacques Brault, Robert Choquette et Gatien Lapointe parleront de l'auteur des *Iles de la nuit*.

PILON, Jean-Guy. Lettre du 25 février 1966 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/29.

Vient de découvrir dans les dossiers de *Liberté* une préface de Grandbois pour *les Lettres de la religieuse portugaise*. Suggère qu'on la diffuse sur les ondes de la radio d'Etat et qu'on la publie ensuite dans *Liberté*.

ANONYME. *Ici Radio-Canada: culture-information*, I, 10 (du 20 janvier au 20 février 1967): 8.

Présentation de *Canada express*, série télévisée le jeudi à 22 h 30 et dans le cadre de laquelle on devrait présenter un reportage sur le «poète Alain Grandbois».

ANONYME. «Qui était l'auteur des *Lettres portugaises?*». *Ici Radio-Canada: culture-information*, I, 10 (du 20 janvier au 20 février 1967): 11. — Voir aussi *Ici Radio-Canada: horaire*, I, 46 (du 11 au 17 février 1967): 8.

Dans le cadre du tricentenaire de la rédaction des *Lettres de la religieuse portugaise*, la radio d'Etat leur consacrera une émission spéciale réalisée par Gilbert Picard et diffusée le 17 février de 21 heures à 22 h 30. Madeleine Langlois lira un texte de présentation écrit par Alain Grandbois.

ANONYME. «Samedi 4 février». *Ici Radio-Canada: horaire*, I, 45 (du 4 au 10 février 1967): 2.

Dans le cadre de la série radiophonique *l'Histoire... comme ils l'ont faite*, Grandbois explique à 12 h 2 comment on peut être poète et voyageur. Gaston Miron et Jacques Brault participent également à l'émission. Animateurs: Louis Hébert et Gilles Constantineau, lui-même auteur des textes lus par Guy Sanche.

PILON, Jean-Guy. «Discours de réception à la Société royale du Canada». Le 9 novembre 1968, 11 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/41. — Mention de Grandbois aux f. 3-4, 9-10. Comporte cet envoi: «Avec tous mes hommages respectueux, et en vous remerciant de tout cœur de tout ce que vous m'avez donné depuis vingt ans. Jean-Guy Pilon». Texte repris dans *Présentation*, nº 24 [achevé d'imprimer le 12 février 1969], p. 35-42.

Parle des revues *Amérique française* et *Liberté*, des éditions de l'Hexagone, du rôle qu'a joué la poésie au Québec et de ses maîtres en poésie: Alain Grandbois et René Char.

SELTZER, Georges. «*Le Sel de la semaine*, lundi 17, 22 h. Un grand voyageur devant l'Eternel: le poète Alain Grandbois». *Ici Radio-Canada*, III, 8 (du 15 au 21 février 1969): 5.

Interviewé par Fernand Seguin dans le cadre de la série télévisée *le Sel de la semaine* du réalisateur Pierre Castonguay, Grandbois, «un des très grands parmi les grands de la poésie canadienne-française», parlera de sa vie, de ses nombreux voyages, de ses amitiés, de son œuvre et de la poésie moderne. Il est possible qu'on lise «certains de ses plus beaux écrits».

LORTIE, Léon. Lettre du 14 janvier 1970 à Alain Grandbois, 1 f.

Prie le président d'honneur du jury du Grand Prix littéraire de la ville de Montréal d'assister, si sa santé le lui permet, aux réunions des jurys préliminaires et du jury final qui se tiendront respectivement le 27 février et le 17 mars 1970.

HOULE, René. «*Documents*, vendredi 1er, 21 h 30. Alain Grandbois: une poésie large comme l'Amérique; un de nos premiers poètes vraiment universel». *Ici Radio-Canada*, IV, 18 (du 25 avril au 1er mai 1970): 10.

Réalisée par Gilles Archambault, la série de quatre émissions radiophoniques porte sur «L'homme Grandbois» (1er mai), «Grandbois et l'inventaire du territoire» (8 mai), «Grandbois et le voyage» (15 mai), et «Grandbois, poète de l'amour et de la mort» (22 mai). On peut y entendre un texte de présentation de Jacques Brault, des textes de Grandbois qui a accordé une entrevue, et les témoignages d'une vingtaine de poètes et de critiques.

ANONYME. «*Documents*, vendredi 22, 21 h 30: 'Alain Grandbois, poète de l'amour et de la mort'». *Ici Radio-Canada*, IV, 21 (du 16 au 22 mai 1970): 13.

Au cours de la dernière de quatre émissions radiophoniques consacrées à Grandbois, on peut notamment entendre les témoignages de Jacques Blais, Nicole Brossard, Paul Chamberland, Laurent Mailhot, Gilbert Trolliet, Jean Pache, Philippe Jaccottet, Pierre Emmanuel et Robert Marteau.

GINGRAS, Henri. *Saint-Casimir (Portneuf) de la seigneurie des Grondines*. Saint-Romuald, les éditions Etchemin, 1972, 331 p.

Illustré. — Mention d'Alain Grandbois, «gloire de Saint-Casimir», aux p. 9, 11, 159, 257, 288-291 et 309.

Monographie rédigée à l'occasion du cent vingt-cinquième anniversaire de la paroisse. L'ouvrage parle abondamment de la famille Grandbois.

LARIVIERE, Pierre. «Que diriez-vous de lire de la poésie québécoise en tchèque?». *Le Soleil* (29 janvier 1972): 48. — Compte rendu d'une entrevue réalisée à Prague peu avant Noël.

Jan Rubes prépare un panorama de la poésie québécoise contemporaine à paraître dans la revue *Svetova Literatura*. Il comprendra un avant-propos sur le «conflit de culture qui se joue au Québec en ce moment» et la traduction de huit poètes dont Grandbois. De plus, Rubes envisage la publication d'une anthologie en bonne et due forme.

GUINDON, Roger. Lettre du 15 mars 1972 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/21.

Le Sénat et le Bureau des gouverneurs de l'Université d'Ottawa ont décidé à l'unanimité de décerner à Grandbois le titre de docteur *honoris causa*. La remise du diplôme aura lieu le 28 mai 1972 au Centre national des arts.

D'ANJOU, René. Lettre du 23 juin 1972 à Alain Grandbois, 1 f. Fonds *Alain Grandbois* de la BNQ, 204/9/12.

Le Service d'aide à la création et à la recherche ayant retenu le projet de Grandbois (projet dont la nature n'est pas précisée), le ministère des Affaires culturelles du Québec accorde à l'écrivain une subvention de 3 000$.

ANONYME. «*Rythmes et fête à la mémoire d'Alain Grandbois*». *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, XI, 4 (décembre 1977): 2-3.

Pour marquer le lancement du *Fonds Alain Grandbois*, inventaire dressé par Danielle Rompré, ont lieu à la Bibliothèque nationale du Québec diverses manifestations dont une exposition. On y présente les œuvres publiées de Grandbois, des manuscrits, des «aquarelles et des photographies de l'écrivain, de sa famille, de ses amis et de ses innombrables voyages».

GRANDBOIS-PAQUIN, Gabrielle. *La Petite Fille aux yeux rouges.* Illustrations d'André Bergeron. Montréal, Fides («le Goéland»), 1978, 169 p. — Mention d'Alain aux p. 162 et 163.

Raconte l'enfance et la jeunesse de Bernadette Rousseau, mère de l'auteure et d'Alain Grandbois.

•ANONYME. «Lundi 4 septembre. 17 h: *Inédits d'Alain Grandbois* (1re d'une série de 6 émissions)». *Ici radio FM*, 330 (4 septembre 1978): [n.p.][69]. — Voir également les nos 331 à 335.

Pour la première fois, Radio-Canada diffuse des inédits d'un auteur décédé. Jacques Brault, qui présente les textes lus par Ronald France, les a choisis dans le fonds *Alain Grandbois* de la BNQ.

DAIGNEAULT, Gilles. «Expositions. Melvin Charney chez René Blouin: Venise n'est pas en Italie». *Le Devoir* (31 janvier 1987): B-7. — Voir également le communiqué du 1er janvier 1987 des *Encadrements Marcel Pelletier.*

Du 14 janvier au 15 février 1987 se déroule au 4012 de la rue Drolet à Montréal l'exposition *la Femme dans l'œuvre poétique d'Alain Grandbois.* Eric Devlin, apparenté à Marguerite Rousseau, a tiré de sa collection des dessins où sont peints «l'amour, la mort, la mer, la chair, des rivages lointains, d'autres méditerranéens».

ETHIER-BLAIS, Jean. «Les carnets: le poète, comme il se doit, meurt seul». *Le Devoir* (16 avril 1988): D-12.

Premier de deux articles inspirés par la parution de *Que sont mes amis devenus...* de Jean-Louis Gauthier, «chronologie de la correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947». Mention des *Poëmes* d'Hankéou, Dugas ayant reçu un «exemplaire dédicacé par la poste».

---

69. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois range ce texte sous la rubrique «Radio et télévision».

ETHIER-BLAIS, Jean. «Les carnets: une conversation à plusieurs voix avec Alain Grandbois». *Le Devoir* (5 novembre 1988): D-8.

Compte rendu de *Périples autour d'un langage* de Lucien Parizeau. Entre autres choses, J.E.-B. parle de René Garneau qui avait choisi, comme compagnon du dernier tournant, Alain Grandbois, «grand poète, obscur parce que grand ou grand parce qu'obscur».

LEBEL, Gérard. *Nos ancêtres*, tome XVI. Sainte-Anne-de-Beaupré [s. é.], 1989, 179 p. Illustré. — Mention de Grandbois à la p. 99.

Un des chapitres porte sur «François Guilbault» (p. 98-107). On y précise qu'Alain Grandbois descend de Louis Guilbault (ou Guibault), «un des pionniers de la région de Batiscan».

PALLASCIO-MORIN, Ernest. «Tels ils étaient... tels ils demeurent: Alain Grandbois». *Sacré métier! Mémoires d'un journaliste.* Montréal, Louise Courteau, 1990, p. 189-191.

Un des plus marquants poètes de sa génération, Grandbois, qui était l'ami d'E.P.-M. et voulait connaître l'homme, a longuement voyagé.

COLLECTIF. «Portneuf». *Continuité*, 50 (été 1991): 15-47. — Mention de Grandbois à la p. 46.

Dossier sur la circonscription de Portneuf qui englobe Saint-Casimir, village natal de Grandbois, «célèbre poète québécois».

BLANCHETTE, Bertrand. «A la maison Hamel-Bruneau. *Alain Grandbois: peintre et poète*». *Carrefour*, XIII, 11 (octobre 1991): 3.

— DELAGRAVE, Marie. «Les arts visuels. A la maison Hamel-Bruneau: le poète Alain Grandbois, peintre moderne méconnu». *Le Soleil* (26 octobre 1991): E-12 et 13.

L'exposition *Alain Grandbois: peintre et poète* qui se déroule du 4 octobre au 17 novembre 1991 et où l'on présente notamment les *Poëmes* d'Hankéou[70], met en relation la poésie et la peinture de Grandbois. La manière de ses aquarelles et de ses huiles «n'est pas sans rappeler Duffy *[sic]*, Gauguin, Matisse ou Picasso avec parfois une touche surréaliste» (B. Blanchette).

COLLECTIF. «*Voyages et voyageurs*». *Le Devoir*, cahier spécial (encarté dans l'édition du 2 novembre 1991): 20 p. — Mention de Grandbois dans «L'envers du décor...» de Jocelyne Richer, p. 18.

De Grandbois, l'exposition *Voyages et voyageurs* (qui se tient au musée de la Civilisation à Québec du 30 octobre 1991 au 27 septembre 1992) présente des pièces d'identité et des manuscrits de la série radiophonique *Visages du monde*. Sur une bande sonore, le visiteur peut entendre le début de l'émission «Shanghai» (*Visages du monde*, PUM, 1990, p. 26-31).

*

ANONYME. «Feu le sénateur Mark Drouin». *L'Action* (14 octobre 1963): 27.

Parmi les beaux-frères et belles-sœurs de l'ancien président du Sénat, on mentionne «M. et M^me^ Alain Grandbois».

ANONYME. «Nécrologie». *L'Action* (29 janvier 1971): 15. — Aucune mention de Grandbois.

Mort la veille à l'âge de soixante-cinq ans, Louis Grandbois, domicilié à Montréal, était fonctionnaire.

---

70. Ces poèmes ont d'abord été exposés le 28 novembre 1950 à l'hôtel *Windsor*. Voir plus haut en II.B.5.

ANONYME. «Les décès». *Le Soleil* (29 janvier 1971): 29.

Louis Grandbois était le frère d'Alain.

ANONYME. «Avis de décès». *Le Soleil* (2 septembre 1971): 59.

— Repris le lendemain à la p. 39.

Mort le 1er septembre à l'âge de cinquante-cinq ans, Jean Grandbois, médecin de Québec, était le frère d'Alain.

ANONYME. «Necrologie». *L'Action* (3 septembre 1971): 15.

Aucune mention d'Alain.

ANONYME. «Décès: Grandbois (Alain)». *La Presse* (20 mars 1975): F 15.

L'écrivain-poète est mort à Québec le 18 mars.

ANONYME. «Les décès». *Le Journal de Québec* (3 février 1978): 22.

— Repris, avec des variantes, le lendemain à la p. 13 du *Devoir.*

Morte le 2 février, Marguerite Rousseau, domiciliée à Québec, était l'épouse en secondes noces d'Alain Grandbois.

Chapitre III

METHODE ET THEORIE

A. ETUDES SUR ALAIN GRANDBOIS

•BAUDOT, Jean-A. *Dictionnaire du vocabulaire d'Alain Grandbois.* Montréal, le Centre de calcul de l'Université de Montréal, 1966, 903 p. — Comprend quatre tomes: *les Iles de la nuit, Rivages de l'homme, l'Etoile pourpre* et *Poèmes épars*[1]. [*Non vidi.*]

•BEAUCHEMIN, Normand. *Recherches sur l'accent d'après des poèmes d'Alain Grandbois: étude acoustique et statistique.* Québec, les Presses de l'Université Laval («Langue et littérature françaises au Canada», 6), 1970, 188 p. Illustré.

COLLECTIF. *Grandbois vivant.* Montréal, l'Hexagone, 1990, 244 p. — Actes du colloque organisé par le Centre de recherches en poésie québécoise d'aujourd'hui de l'Université de Toronto et tenu du 14 au 17 mars 1985.

•PARIZEAU, Lucien. *Périples autour d'un langage. L'Œuvre poétique d'Alain Grandbois: essai.* Montréal, l'Hexagone («Essais littéraires», 3), 1988, 138 p.[2]

---

1. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet ouvrage et le suivant parmi les «Etudes générales».

2. La «Bibliographie générale» incluse dans *Poésie II* d'Alain Grandbois classe cet ouvrage parmi les «Etudes sur la poésie».

B. ETUDES SUR LA LITTERATURE QUEBECOISE

1° *Etudes sur la réception critique*

BLODGETT, E.D., et A[nthony] G. PURDY, directeurs. *Problems of Literary Reception/Problèmes de réception littéraire.* Edmonton, l'Institut de recherches en littérature comparée de l'Université de l'Alberta, 1988, 196 p. — Actes du colloque *Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada 1* qui s'est déroulé du 16 au 18 octobre 1986.

COLLECTIF. *Lectures européennes de la littérature québécoise.* Montréal, Leméac, 1982, 388 p. — Actes du colloque qui s'est déroulé à Montréal du 28 au 30 avril 1981.

DAIGNEAULT, Yvon. «*Menaud maître-draveur* devant la critique 1937-1967». *Livres et auteurs québécois 1969: revue critique de l'année littéraire* [1970]: 248-262.

FORTIN, Marcel. «Anne Hébert selon la critique: histoire d'une célébration». *Anne Hébert ou la sacralisation de l'écriture.* Mémoire de maîtrise déposé à la faculté des Etudes supérieures et de la Recherche de l'Université McGill en août 1986, f. 129-172. — Chapitre partiellement repris, sous le titre «La réception critique de l'œuvre d'Anne Hébert: histoire d'une célébration», dans *Littératures*, 2 (1988): 89-114.

GEROLS, Jacqueline. *Le Roman québécois en France*. Montréal, Hurtubise HMH («Cahiers du Québec», 76), 1984, 363 p.

GIGUERE, Richard, directeur. *Réception critique de textes littéraires québécois*. Sherbrooke, le département d'Etudes françaises de l'Université de Sherbrooke («Cahiers d'études littéraires et culturelles», 7), 1982, 202 p.

HAYWARD, Annette, et Agnès WHITFIELD, directrices. *Critique et littérature québécoise*. Montréal, Triptyque, 1992, 422 p. — Actes du colloque *Critique de la littérature/littérature de la critique* qui s'est déroulé du 16 au 18 novembre 1990 à l'Université Queen's de Kingston.

HEBERT, Pierre. «La réception de la littérature canadienne-française en France au XIXe siècle». *Voix et images*, XI, 2 (hiver 1986): 265-300.

HODGSON, Richard, et Ralph SARKONAK, directeurs. «Le roman québécois contemporain (1960-1986) devant la critique». *Œuvres & critiques*, XIV, 1 (1989): 7-157.

LAFRANCE, Hélène. «Réception critique des œuvres de Thériault (1944-1964)». *Yves Thériault et l'institution littéraire québécoise*. Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture («Prix Edmond-de-Nevers», 3), 1984, p. 55-73. — De la même auteure, voir «Les rapports d'Yves Thériault avec la critique (1944-1964)», dans *Réception critique de textes littéraires québécois*, sous la direction de R. Giguère, 1982, p. 68-112.

MAILLET, Marguerite, et Judith HAMEL, directrices. *La Réception des œuvres d'Antonine Maillet.* Moncton, la Chaire d'études acadiennes de l'Université de Moncton («Mouvange», 1), 1989, 339 p. Illustré. — Actes du colloque international qui s'est déroulé du 13 au 15 octobre 1988.

MICHON, Jacques, directeur. *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960.* Sherbrooke, le département d'Etudes littéraires de l'Université de Sherbrooke («Cahiers d'études littéraires et culturelles», 3), 1979, 109 p. — Réimprimé en 1981.

PELLETIER, Jacques. «Chroniques. Essai. Critique et roman: des rapports dialogiques». *Voix et images*, XV, 3 (printemps 1990): 443-448.

WYCZYNSKI, Paul. «Nelligan devant la critique». *Québec français*, 25 (mars 1977): 24-28.

2° *Etudes sur l'institution littéraire*

ALLARD, Jacques. *Traverses de la critique littéraire au Québec.* Montréal, Boréal («Papiers collés»), 1991, 212 p.

BEAULIEU, André, *et al. La Presse québécoise des origines à nos jours*, tome VI. *1920-1934.* Sainte-Foy, les Presses de l'Université Laval, 1984, xv-379 p.

BEAULIEU, André, *et al. La Presse québécoise des origines à nos jours*, tome VII. *1935-1944.* Sainte-Foy, les Presses de l'Université Laval, 1985, xvii-374 p.

BELANGER, André-J. «*La Relève*, une mystique à prétention universelle». *L'Apolitisme des idéologies au Québec: le grand tournant de 1934-1936.* Québec, les Presses de l'Université Laval («Histoire et sociologie de la culture», 7), 1974, p. 159-190.

———. *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement:* la Relève, *la JEC*, Cité libre, Parti pris. Montréal, Hurtubise HMH, 1977, x-219 p.

BELLEAU, André. *Le Romancier fictif: essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois.* Sillery, les Presses de l'Université du Québec («Genres et discours»), 1980, 155 p.

———. *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* Montréal, Primeur («l'Echiquier»), 1984, 206 p.

———. *Surprendre les voix: essais.* Montréal, Boréal («Papiers collés»), 1986, 238 p.

———. *Notre Rabelais.* Montréal, Boréal («Papiers collés»), 1990, 178 p.

BOURDON, Joseph. *Montréal-Matin: son histoire, ses histoires.* Montréal, la Presse, 1978, 283 p. Illustré.

CAU, Ignace. *L'Edition au Québec de 1960 à 1977.* [S. l.], le ministère des Affaires culturelles du Québec («Civilisation du Québec», 30), 1981, xvi-229 p.

CHARPENTIER, Fulgence. «La censure en temps de guerre». *Revue de l'Université d'Ottawa*, XVI, 3 (juillet-septembre 1946): 275-300.

Le CERCLE DES FEMMES JOURNALISTES. *Vingt-cinq à la une: biographies.* Montréal, la Presse, 1976, 190 p. Illustré.

CHANTIGNY, Louis, et Silvie BERNIER, directeurs. *Bernard Valiquette.* [Montréal], Publi-Liaison et l'Association des éditeurs canadiens («Editeurs du Québec», 1), 1986, 109 p. Illustré. — Les trois textes de Chantigny ont d'abord paru dans les livraisons de juin et décembre 1982 et mars 1983 du *Bulletin de la Bibliothèque nationale du Québec*, et le texte de Bernier, dans *l'Edition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, l'Université de Sherbrooke, 1985.

CLOUTIER, Cécile, et Ben SHEK, directeurs. *La Poésie de l'Hexagone: évolution, signification, rayonnement.* Montréal, l'Hexagone, 1990, 246 p. — Actes du colloque organisé par le département d'Etudes françaises de l'Université de Toronto et tenu du 26 au 28 octobre 1979.

COLLECTIF. «Pour l'Hexagone». *Liberté*, XX, 6 (novembre-décembre 1978): 7-114.

COLLECTIF. *L'Hexagone 25: rétrospective 1953-1978.* Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec, 1979, 55 p. Illustré.

COLLECTIF. «L'institution littéraire québécoise». *Liberté*, XXIII, 2 (mars-avril 1981): 3-129.

COLLECTIF. «Revues culturelles et littéraires». *Ecrits du Canada français*, 67 (1989): 5-132. — Actes du colloque organisé par l'Académie canadienne-française et tenu du 4 au 6 novembre 1988.

COLLECTIF. «L'Age de la critique, 1920-1940». *Voix et images*, XVII, 2 (hiver 1992): 165-247.

COMEAU, Robert. «L'idéologie petite-bourgeoise des indépendantistes de *la Nation*: 1936-1938». Dans *Idéologies au Canada français: 1930-1939*, sous la direction de Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, Québec, les Presses de l'Université Laval («Histoire et sociologie de la culture», 11), 1978, p. 201-214.

DIONNE, René, directeur. *Le Québécois et sa littérature*. Sherbrooke, Naaman, et Paris, l'Agence de coopération culturelle et technique («Littératures», 7), 1984, 462 p.

DORION, Gilles, et Marcel VOISIN, directeurs. *Littérature québécoise: voix d'un peuple, voix d'une autonomie*. Bruxelles, l'Université de Bruxelles, 1985, 252 p.

Du BERGER, Jean. «Un grand maître de la tradition, l'ethnologue Luc Lacourcière». *Cap-aux-Diamants*, IV, 4 (hiver 1989): 19-22.

DUMONT, François, et Frances FORTIER, directeurs. *Littérature québécoise: la recherche en émergence*. Québec, Nuit blanche («les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise», 1), 1991, 244 p. — Actes du 2e colloque interuniversitaire des jeunes chercheur(e)s en littérature québécoise tenu du 13 au 15 juin 1990.

ETHIER-BLAIS, Jean. «Lettres canadiennes-françaises: l'Hexagone». *Etudes françaises*, I, 2 (juin 1965): 115-121.

FELTEAU, Cyrille. *Histoire de* la Presse, tome II. *Le plus grand quotidien français d'Amérique: 1916-1984*. Montréal, la Presse, 1984, 285 p. Illustré.

GAUVIN, Lise. Parti pris *littéraire*. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal («Lignes québécoises»), 1975, 219 p.

———. «Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture». *Etudes françaises*, XI, 2 (mai 1975): 161-183.

GAUVIN, Lise, et Jean-Marie KLINKENBERG, directeurs. *Trajectoires: littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone.* Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, et Bruxelles, Labor («Dossiers média»), 1985, 272 p.

GINGRAS, Pierre-Philippe. Le Devoir. [Montréal], Libre expression, 1985, 295 p. Illustré.

GIROUX, Raymond, et Alyne LeBEL. «Henri Tranquille, libraire de l'avant-garde». *Caps-aux-Diamants*, IV, 4 (hiver 1989): 15-17. — Compte rendu d'entrevue.

GRANDMONT, Eloi de, Normand HUDON et Jean-Louis ROUX. *Dix ans de théâtre au Nouveau Monde: histoire d'une compagnie théâtrale canadienne.* Montréal, Leméac, 1961 [n. p.]. Illustré.

Le GROUPE DE RECHERCHE SUR L'EDITION LITTERAIRE AU QUEBEC (GRELQ). *L'Edition littéraire au Québec de 1940 à 1960.* Sherbrooke, le département d'Etudes françaises de l'Université de

Sherbrooke («Cahiers d'études littéraires et culturelles», 9), 1985, 217 p.

Le GRELQ. *L'Edition de poésie: les éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone.* Sous la direction de Richard Giguère. Sherbrooke, Ex libris («Etudes sur l'édition»), 1989, 259 p. Illustré.

Le GRELQ. *Editeurs transatlantiques: études sur les éditions de l'Arbre, Lucien Parizeau, Fernand Pilon, Serge Brousseau, Mangin, B.D. Simpson.* Sous la direction de Jacques Michon. Sherbrooke, Ex libris, et Montréal, Triptyque («Etudes sur l'édition»), 1991, 244 p. Illustré.

GUILMETTE, Bernadette. «Marcel Dugas, essayiste». Dans *l'Essai et la prose d'idées au Québec*, sous la direction de François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczynski, Montréal, Fides («Archives des lettres canadiennes», 6), 1985, p. 475-503.

HUOT, Maurice. *Journalistes canadiens.* [Trois-Rivières], le Bien public [1959], 93 p. Illustré.

JONES, Richard. *L'Idéologie de* l'Action catholique *(1917-1939).* Québec, les Presses de l'Université Laval («Histoire et sociologie de la culture», 9), 1974, 359 p.

LAMONDE, Yvan, directeur. *L'Imprimé au Québec: aspects historiques (18e-20e siècles).* Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture («Culture savante», 2), 1983, 368 p.

LEMIRE, Maurice, directeur. *L'Institution littéraire*. Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture et le Centre de recherche en littérature québécoise, 1986, 211 p. — Actes du colloque qui s'est déroulé en avril 1985.

MAJOR, Jean-Louis. «L'Hexagone: une aventure en poésie québécoise». Dans *la Poésie canadienne-française*, Montréal, Fides («Archives des lettres canadiennes», 4), 1969, p. 175-203.

MELANÇON, Joseph, et Clément MOISAN, directeurs. «Didactique et littérature dans les collèges classiques du Québec». *Etudes littéraires*, XIV, 3 (décembre 1981): 369-548.

MICHON, Jacques, directeur. «L'édition littéraire au Québec». *Voix et images*, XIV, 2 (hiver 1989): 165-247.

MOISAN, Clément, directeur. «Revues littéraires du Québec». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 6 (été-automne 1983): 9-98.

RICARD, François, et Jane EVERETT, directeurs. «L'idée de littérature dans les périodiques québécois (1930-1945)». *Littératures*, 7 (1991): 5-89.

ROBERT, Lucie. *L'Institution du littéraire au Québec*. Québec, les Presses de l'Université Laval («Vie des lettres québécoises», 28), 1989, vii-272 p.

STATISTIQUE CANADA. *Literary and Journalistic Awards in Canada/Les Prix de littérature et de journalisme au Canada 1923-1973*. Ottawa, Information Canada, avril 1976, 276 p.

TEBOUL, Victor. Le Jour*: émergence du libéralisme moderne au Québec.* Montréal, Hurtubise HMH («Cahiers du Québec», 80). 1984, 436 p.

VIGNEAULT, Robert. «Essayistes d'une Cité (plus inquiète que) libre». *Voix et images*, V, 3 (printemps 1980): 525-536.

3° *Autres textes*

BISSONNETTE, Lise, directrice. «Les créateurs: forces vives de notre société». *Forces*, 84 (hiver 1989): 80 p.

BLAIS, Jacques. *De l'ordre et de l'aventure: la poésie au Québec de 1934 à 1944*. Québec, les Presses de l'Université Laval («Vie des lettres québécoises», 14), 1975, x-410 p.

BLAIS, Jacques, directeur. «Le mythe littéraire et l'histoire». *Etudes littéraires*, XVII, 1 (avril 1984): 9-191.

BOURASSA, André-G[illes]. *Surréalisme et littérature québécoise: histoire d'une révolution culturelle.* Montréal, les Herbes rouges («Typo essai», 8), Edition revue et augmentée, 1986, 622 p. Illustré. — 1re édition: l'Etincelle, 1977. Traduit en anglais par Mark Czarnecki, l'ouvrage a paru sous le titre *Surrealism and Quebec Literature: History of a Cultural Revolution*, The University of Toronto Press, 1984.

COLLECTIF. «Sociologies de la littérature». *Etudes françaises*, XIX, 3 (hiver 1983-1984): 3-140.

COMEAU, Paul-André. *Le Bloc populaire 1942-1948*. Montréal, Québec/Amérique, 1982, 272 p.

COUTURIER, Marie-Alain. *Marcel Parizeau*. Montréal, l'Arbre («Art vivant»), 1945, 40 p. de texte et 28 p. de photographies.

FORTIN, Marcel. «L'idée de *modernité* dans les écrits du peintre Fernand Leduc (1942-1955)». *Littératures*, 4 (1989): 69-105.

HUDON, Jean-Guy, et Pierre OUELLET, directeurs. «Archéologie de la modernité: art et littérature au Québec de 1910 à 1945». *Protée*, XV, 1 (hiver 1987): 3-159.

JOUVANCOURT, Hugues de. *Francesco Iacurto RAC* [membre de l'Académie royale canadienne]. Montréal, la Frégate, 1988, 189 p.

LAMONDE, Yvan, et Esther TREPANIER, directeurs. *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*. Québec, l'Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 313 p. Illustré.

LAURENDEAU, André. *La Crise de la conscription 1942*. Montréal, le Jour, 1962, 158 p.

LEFEBVRE, Germain. *Pellan: sa vie, son art, son temps*. La Prairie, Marcel Broquet, 1986, 216 p. Illustré.

MARCOTTE, Gilles. *Le Temps des poètes: description critique de la poésie actuelle au Canada français*. Montréal, HMH, 1969, 251 p.

———. «Les années trente: de Monseigneur Camille à *la Relève*». *Voix et images*, V, 3 (printemps 1980): 515-524.

PAQUETTE, Jean-Marcel. «Ecriture et histoire: essai d'interprétation du corpus littéraire québécois». *Etudes françaises*, X, 4 (novembre 1974): 343-357.

PARIZEAU, Gérard. «Marcel *[Parizeau]*: architecte, peintre, animateur... fantaisiste». *Joies et deuils d'une famille bourgeoise: 1867-1961.* Trois-Rivières, le Bien public, 1973, p. 129-137.

PELLETIER, Jacques, directeur. *Le Social et le littéraire: anthologie.* Montréal, l'Université du Québec à Montréal («les Cahiers du département d'Etudes littéraires», 2), 1984, 367 p.

RICARD, François. *La Génération lyrique: essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom.* Montréal, Boréal, 1992, 282 p.

C. ETUDES GENERALES

1° *Etudes sur la réception critique*

COLLECTIF. «L'herméneutique: texte, lecture, réception». *Texte*, 3 (1984): 307 p.

ECO, Umberto. Lector in fabula *ou la coopération interprétative dans les textes narratifs.* Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. Paris, Bernard Grasset et Flasquelle («Figures»), 1985, 315 p.

ETIEMBLE, [René]. *Le Mythe de Rimbaud: structure du mythe.* Paris, Gallimard («Bibliothèque des idées»), Nouvelle édition revue, cor-

rigée et augmentée de nombreux passages censurés en 1952, 1961, 456 p. Illustré.

ETIEMBLE, [René]. *Le Mythe de Rimbaud*, tome V. *L'Année du centenaire*. Paris, Gallimard («Bibliothèque des idées»), 2e édition revue et augmentée, 1967, 232 p. Illustré. — 1re édition: 1961.

———. *Le Mythe de Rimbaud. Genèse du mythe: 1869-1949*. Paris, Gallimard («Bibliothèque des idées»), 2e édition revue et augmentée, 1968, 544 p. — 1re édition: 1954.

———. *Le Sonnet des voyelles: de l'audition colorée à la vision érotique*. Paris, Gallimard («les Essais», 139), 1968, 244 p.

———. *Rimbaud, système solaire ou trou noir?* Paris, les Presses universitaires de France («Ecrivains»), 1984, 160 p.

ETIEMBLE [René], et Y[assu] GAUCLERE. *Rimbaud*. Paris, Gallimard («les Essais», 44), Nouvelle édition revue et augmentée, 1950, 261 p.

HEISTEIN, Jozef, directeur. *La Réception de l'œuvre littéraire*. Wroclaw, Wydawnictwo Uniwersytetu Wroclawskiego [«Romanica Wratislaviensia», XX («Acta universitatis Wratislaviensia», 635)], 1983, 315 p.

JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Traduit de l'allemand par Claude Maillard. Préface de Jean Starobinski. Paris, Gallimard («Bibliothèque des idées»), 1978, 307 p. — Réimprimé chez Gallimard («Tel», 169) en 1990.

JURT, Joseph. *La Réception de la littérature par la critique journalistique: lectures de Bernanos 1926-1936.* Paris, Jean-Michel Place («Œuvres & critiques», 3), 1980, 439 p.

PROGUIDIS, Lakis. *Un écrivain malgré la critique: essai sur l'œuvre de Witold Gombrowicz.* Paris, Gallimard («l'Infini»), 1989, 248 p.

SCHUEREWEGEN, Franc. «Théories de la réception». Dans *Méthodes du texte: introduction aux études littéraires*, sous la direction de Maurice Delcroix et Fernand Hallyn, Paris et Gembloux, Duculot, 1987, p. 323-339.

2° *Autres études*

BACHELARD, Gaston. *Lautréamont.* Paris, la librairie José Corti, 1939, 201 p.

BAKHTINE, Mikhaïl. *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance.* Traduit du russe par Andrée Robel. Paris, Gallimard («Tel», 70), 1970, 473 p.

————. *Problèmes de la poétique de Dostoïevski.* Traduit par Guy Verret. Lausanne, l'Age d'homme («Slavica»), 1970, 317 p.

BARTHES, Roland. *Mythologies.* Paris, le Seuil, 1957, 270 p. — Repris en 1970 dans la collection «Points civilisation», n° 10, 252 p.

BOSCHETTI, Anna. *Sartre et* les Temps modernes*: une entreprise intellectuelle.* Paris, Minuit («le Sens commun»), 1985, 326 p.

BOURDIEU, Pierre. «Le marché des biens symboliques». *L'Année sociologique*, 22 (1971): 51-126.

———. *La Distinction: critique sociale du jugement.* Paris, Minuit («le Sens commun»), 1979, viii-670 p. Illustré.

———. *Questions de sociologie.* Paris, Minuit («Documents»), 1980, 269 p.

———. *Homo academicus.* Paris, Minuit («le Sens commun»), 1984, 299 p.

———. *Choses dites.* Paris, Minuit («le Sens commun»), 1987, 231 p.

———. *Les Règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire.* Paris, le Seuil («Libre examen»), 1992, 488 p. Illustré.

COLLECTIF. «Littérature, idéologies, société». *Littérature*, 1, 1 (février 1971): 127 p.

COLLECTIF. «Littérature et mélancolie». *Magazine littéraire*, 244 (juillet-août 1987): 14-56.

DUBOIS, Jacques. *L'Institution de la littérature: introduction à une sociologie.* Bruxelles, Labor («Dossiers média»), 1983, 189 p. — 1re édition: 1978.

GENETTE, Gérard. *Seuils.* Paris, le Seuil («Poétique»), 1987, 394 p.

HAMBIS, Louis. «Introduction». Dans *la Description du monde* de Marco Polo, Paris, la librairie C. Klincksieck, 1955, p. v-xvii.

MALRAUX, André. *L'Homme précaire et la littérature.* Paris, Gallimard, 1977, 333 p.

MARITAIN, Jacques et Raïssa. *Situation de la poésie.* Paris, Desclée de Brouwer («Courrier des îles», 12), 1938, 161 p.

REBOULLET, André, et Michel TETU, directeurs. *Guide culturel: civilisations et littératures d'expression française.* Préface d'Eugène Ionesco et avant-propos de Jean-Marc Léger. Paris, la librairie Hachette, 1977, 380 p.

THIBAUDET, Albert. *Physiologie de la critique.* Paris, la librairie Nizet, 1962, 213 p. — 1re édition: la Nouvelle Revue critique, 1930.

YERASIMOS, Stéphane. «Introduction». Dans *le Devisement du monde: le livre des merveilles* de Marco Polo, tome I, Paris, la librairie François Maspero, 1980, p. 5-32.

TABLE ANALYTIQUE

TOME III

TABLE DES MATIERES ii

AVERTISSEMENT iii

I. LES ECRITS D'ALAIN GRANDBOIS, 1913-1991 vi

II. LES ECRITS SUR ALAIN GRANDBOIS ix

III. METHODE ET THEORIE xi

PRELIMINAIRE — INSTRUMENTS DE RECHERCHE 1

A. ETUDES ET BIBLIOGRAPHIES SUR ALAIN GRANDBOIS 2

1° *Livres* 2

2° *Articles* 6

B. FONDS D'ARCHIVES 8

C. BIBLIOGRAPHIES GENERALES 10

CHAPITRE I — ECRITS D'ALAIN GRANDBOIS, 1913-1991 14

A. LIVRES 15

1° *Poèmes* 15

2° *Récits* 18

3° *Divers* 21

B. ECRITS EPARS 22

1° *Poèmes* 22

2° *Récits* 28

3º *Essais* 33

4º *Divers* 43

C. CONTRIBUTIONS AUX MEDIAS ELECTRONIQUES 45

D. ANTHOLOGIES, CHOIX DE TEXTES ET CONDENSES 52

E. ENQUETES ET ENTREVUES 77

1º *Réponses à des enquêtes* 77

2º *Comptes rendus d'entrevues* 80

CHAPITRE II — ECRITS SUR ALAIN GRANDBOIS 90

A. RECEPTION DES ECRITS D'ALAIN GRANDBOIS 91

1º *Réception immédiate, 1933-1963* 91

a) Né à Québec *(1933)* 91
b) Les Voyages de Marco Polo *(1941)* 96
c) Les Iles de la nuit *(1944)* 101
d) Avant le chaos *(1945)* 107
e) Rivages de l'homme *(1948)* 113
f) Né à Québec *(1948)* 118
g) L'Etoile pourpre *(1957)* 123
h) Poèmes *(1963)* 127

2º *Réception différée, 1935-1962* 133

a) *Etudes sur la poésie* 133
b) *Etudes d'ensemble* 137
c) *Témoignages* 139
d) *Manuels de littérature* 142
e) *Dictionnaire, encyclopédies et répertoires* 146
f) *Mémoires de maîtrise* 148

B. ECRITS ET DOCUMENTS SUR LA VIE ET LA SITUATION DE GRANDBOIS, 1891-1991 149

1º *1891-1936* 149

2º *1941-1943* 160

3º *1944* 165

4º *1945-1947* 168

5º *1948-1956* 185

6° *1957-1962* 230

7° *1963-1991* 260

CHAPITRE III — METHODE ET THEORIE 268

A. ETUDES SUR ALAIN GRANDBOIS 269

B. ETUDES SUR LA LITTERATURE QUEBECOISE 270

1° *Etudes sur la réception critique* 270

2° *Etudes sur l'institution littéraire* 272

3° *Autres textes* 279

C. ETUDES GENERALES 281

1° *Etudes sur la réception critique* 281

2° *Autres études* 283